

AVVAKUM ET LES DÉBUTS DU RASKOL

La crise religieuse
au XVII^e siècle
en Russie

PAR

PIERRE PASCAL

Agrégé de l'Université
Professeur à l'École nationale des Langues orientales vivantes

THESE

*pour le doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

IMPRIMERIE E. AUBIN ET FILS
LIGUGÉ (Vienne)

—
1938

*Thèse Paris
1938.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVVAKUM
ET
LES DÉBUTS DU RASKOL

AVVAKUM

ET

LES DÉBUTS DU RASKOL

La crise religieuse
au XVII^e siècle
en Russie

PAR

PIERRE PASCAL

Agrégé de l'Université
Professeur à l'École nationale des Langues orientales vivantes

THÈSE

*pour le doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

IMPRIMERIE E. AUBIN ET FILS
LIGUGÉ (Vienne)

—
1938

*47803

AVVAKUM

ET

LES DÉBUTS DU RASKOL

La crise religieuse

du XVII^e siècle

en Russie



PRÉFACE

I

C'était à Moscou vers 1928. J'exerçais les fonctions de « travailleur scientifique » dans un Institut dont le mérite, à mes yeux, était double : une riche bibliothèque et le libéralisme de son directeur. Lorsque j'avais deux ou trois heures inventorié les papiers informes de Babeuf, je descendais au sous-sol et là, je fouillais parmi des richesses pour moi bien supérieures à celles qui avaient été admises à la lumière du jour.

Un jour, je tombai sur une brochure publiée par l'Académie des Sciences en 1916 : la *Vie de l'archiprêtre Avvakum*¹, écrite par lui-même. Je commençai à lire cette *Vie* et d'abord elle me ravit. Après le jargon quasi international des journaux et des livres, c'était la pure et savoureuse langue russe, celle de tout le peuple avant Pierre le Grand et des paysans du Nord encore aujourd'hui. En face de la « sociologie » marxiste qui remplaçait alors l'histoire et réduisait l'évolution de l'humanité à un schéma de révolutions et contre-révolutions, c'était le XVII^e siècle moscovite, haut en couleurs, varié, tantôt lointain et tantôt si semblable au XX^e ! Au lieu du « matérialisme dialectique » qui niait, avec Dieu, la personne humaine et obsédait les cerveaux jusqu'à la maladie, c'était une âme d'élite consciencieuse, indomptée jusqu'à la mort et qui nourrissait sa liberté et son génie précisément de sa foi en la Providence, de sa constante demeure dans le surnaturel.

L'envie me prit de rendre en français la *Vie*. Cela m'obligea

1. Dans les mots russes non francisés, vu la transcription adoptée, on prononcera : c = ts; č = tch; ě = ié; ja = ia; ju = iou; š = ch; šč = chtch; ž = j; ' = mouillure de la consonne précédente; u = ou.

à élucider maints détails historiques, géographiques, liturgiques et autres. Je consultai les éditions du texte : seul Barskov, dans ses *Monuments*, avait pris la peine de l'annoter, pour la chronologie et l'identification des noms propres. De là je passai à l'auteur; je lus les deux seuls ouvrages qui lui aient été consacrés : la brochure de vulgarisation de V. Mjakotin et la thèse érudite de A. Borozdin. De là je me rabattis bien vite sur ses autres écrits, que l'Académie venait de réunir en un gros volume. Mais Avvakum m'introduisait dans les origines du *raskol* : je m'aperçus alors que les ouvrages de polémique étaient légion et, d'ailleurs, sans fondements assurés, qu'on avait cherché au schisme des explications diverses hâtives et extrinsèques, et que l'unique *Histoire du raskol* qui ne fût pas périmée, celle de P. S. Smirnov, embrassant plus de deux siècles, négligeait les commencements. Ce n'était d'ailleurs qu'un manuel destiné aux futurs missionnaires. Restaient de ce même Smirnov une étude très documentée sur les *Questions débattues au XVII^e siècle*, et de Kapterev trois volumes substantiels sur *Nicon et ses adversaires*, *Nicon et le tsar Alexis*. Mais celle-là traitait d'opinions dogmatiques et de divisions à l'intérieur de la vieille foi et ceux-ci, après avoir révélé l'existence d'un cercle de zélateurs où les futurs vieux-croyants et le futur patriarche collaborèrent un temps à la réforme de l'Église, tournaient court et s'attachaient à d'autres problèmes. Ils étaient entachés d'esprit de système et dénotaient une connaissance insuffisante du *raskol*.

Il m'apparut alors que l'histoire des débuts du *raskol* n'avait pas été écrite. Je me plongeai dans les sources. Les neuf volumes des *Matériaux* de Subbotin dressèrent devant moi des figures héroïques, des âmes tourmentées, des scènes lamentables et des scènes pathétiques. Je lus d'autres *Vies* : après celle de la dame Morozova et de ses compagnes, celles du moine Épiphané, du bon homme Rtiščev. Avvakum était remplacé dans son milieu. De tout cela, et aussi de tant de textes étendus ou fragmentaires recueillis ici ou là, mais inexploités, ne pouvait-on tirer la matière d'une véritable histoire ?

La résolution prise, je complétais ma documentation.

Un article de Nikol'skij sur l'exil de l'archiprêtre à Tobolsk me faisait entrevoir quels trésors recélaient les *Archives anciennes* de Moscou, où sont actuellement réunis, avec d'autres moins importants, les trois fonds essentiels des ex-Ministères de la Justice et des Affaires étrangères et des Archives d'État. Pendant de longs mois, je passai mes après-midi au Champ des Vierges,

dans la petite salle où subsiste la table à laquelle Serge Soloviev élaborait jour après jour le volume annuel de sa monumentale *Histoire de Russie*. Dans les *Livres de recensement*, si hauts qu'il faut les compulser debout, je déchiffrai, feu par feu, les noms des compatriotes d'Avvakum, ceux de ses ouailles, ceux des seigneurs, les vocables, les icones et les livres des églises, la description complète de ces lieux de mort et de désolation : Okladnikovo sur la Mezen' et Pustozersk sur la Pečora. Puis, guidé par l'excellent *Inventaire des Archives de la Justice*, je déroulai les invraisemblables *volumina*, longs de plusieurs mètres sur 10 à 15 centimètres de large, formés par les rapports collés bout à bout des *voevodes* ou gouverneurs, les réponses des *prikaz* ou bureaux de Moscou, les comptes rendus, les ordres de route, les interrogatoires de prévenus, les suppliques, les nominations ou rappels, et je glanai ainsi des faits, des traits de mœurs, mille renseignements utiles. Pour les registres et *volumina* du *Bureau de Sibérie*, il existe un catalogue analytique méritoire, par Ogloblin, mais qui ne laisse guère deviner du contenu de dossiers gros parfois d'un millier de feuilles. Sans revoir les liasses dépouillées par Nikol'skij, j'en examinai une trentaine d'autres, et là j'eus le bonheur de découvrir les relations adressées par Paškov durant son expédition de l'Enisej à l'Amour, avec celle qui justifie le supplice d'Avvakum. Par ces documents, la *Vie* était sur bien des points datée et vérifiée. Dans le fonds des Affaires étrangères je lus la correspondance des *voevodes* de la Mezen' et de Pustozersk espérant trouver le procès-verbal du brûlement d'Avvakum et ses trois compagnons. Il est absent; mais que de pièces évocatrices, sur le fol en Christ Cyprien, sur les prisonniers de Solovki et d'autres encore! Pourtant je n'ai pu obtenir communication du catalogue des Archives d'État, manuscrit et trop volumineux, paraît-il : c'est là que sont conservés les papiers de la Chancellerie privée, dont une si faible partie a été publiée. Aussi n'ai-je pas retrouvé les deux lettres d'Alexis à Avvakum, que Gibbenet et Bartenev ont vues autrefois; mais, en consultant des dossiers demandés, hélas! à peu près au hasard, j'ai eu sous les yeux des billets autographes du tsar très clément.

Sur une des salles du *Musée historique* ouvre une porte dérobée : derrière cette porte, un escalier étroit et rapide conduit au *Département des manuscrits*. Là reposent, dans un calme rarement troublé par quelque professeur étranger, les cinq cents codices grecs rapportés de l'Athos par Arsène Sukhanov, les plus anciens textes slavons, les registres et rouleaux de l'admi-

nistration patriarcale, et aussi les incunables moscovites des XVI^e et XVII^e siècles; à ces richesses de l'ancienne *Bibliothèque synodale* du Kremlin ont été joints les fonds Uvarov et Khludov. Dans le *Registre des ordinations* j'ai relevé nombre de noms connus; ailleurs j'ai rencontré le mémoire où l'évêque Alexandre expose ses doutes sur les nouveaux livres; j'ai lu le volume des Sermons de Spyridon Potemkin, le plus savant des vieux-croyants; j'ai copié la *Réponse des orthodoxes*, cette somme de la vieille foi compilée par le diacre Théodore aux côtés d'Avvakum, mentionnée dans la *Vie* et toujours inédite. Même dans le petit nombre de rouleaux — environ douze cents — qui constitue le dernier reste des archives de l'Officialité patriarcale, j'ai remarqué plusieurs textes négligés par Subbotin, peut-être à cause des difficultés de déchiffrement : ainsi certaine déposition du moine Ephrem Potemkin, un brouillon de scribe ivre!

J'ai poursuivi mes personnages dans les lieux qu'ils traversèrent : à Moscou, les églises et les monastères; de Moscou vers le Nord, parmi les bouleaux, Saint-Serge, Pereslavl', avec Saint-Daniel où Neronov termina ses jours; Rostov, ville artisanale et libre où Jonas fit saisir les premiers révoltés, et cette route historique de la Haute-Volga où les humbles hameaux et les cités enluminées se succèdent, où les clochers pyramidaux tant aimés alternent avec les bulbes multicolores : la Romanov du pope Lazare, la mystique Tolga, Jaroslavl', Kostroma où l'abbé et l'archiprêtre rigoristes furent mis à mal par la plèbe, la délicieuse Jurevec d'où Avvakum fut chassé; enfin Nijni, confluent du Nord et du Sud, de l'Occident et de l'Orient, citadelle et marché, qui fermentait d'intérêts et d'idées.

Ce pays de Nijni, berceau du renouveau religieux au XVII^e siècle, je l'ai parcouru en tous sens. J'ai fait halte à Veldemanovo, bourg natal de Nikon, puis j'ai répété les courses du jeune Avvakum autour de son village de Grigorovo : Kniaginino, Lyskovo, la Volga si mystérieuse à l'aube, avec les barques immobiles des pêcheurs de sterlet, et si fulgurante au soleil couchant, Saint-Macaire sur l'autre rive, encore imposant malgré sa dévastation intérieure, et derrière, le pays bas sans fin des forêts et des fondrières jusqu'au Kerženec, refuge, Thébaïde et capitale de la vieille foi. Avec plaisir j'aurais cherché sur l'Angara le sillage des gabares du cruel Paškov et dans les neiges de la Mezen' à la Pečora les traces des messagers secrets des Pères de Pustozersk.

Hélas! ce travail a été trop tard entrepris. L'histoire de la vieille foi n'a eu qu'un âge d'or de dix ans. De 1906 à 1917, on

a pu fouiller les archives, publier les textes, préparer des éditions; les vieux-croyants eux-mêmes ont réimprimé des livres, fondé un Institut, scruté leurs antiquités. Pendant ces dix ans, que de trésors mis au jour dans les *Lectures de la Société d'histoire près l'Université de Moscou*, dans les *Annales de la Commission archéographique*, dans les *Lectures chrétiennes*, dans les *Archives russes*, dans *Antiquité et nouveauté*, dans tant de livres et de revues, et en général que de contributions partielles, mais véritables, objectives et originales, à l'histoire de l'Église moscovite du XVII^e siècle! La liberté nouvelle fécondait les talents. Après les Golubinskij et les Bëlokurov, P. et S. Smirnov, Zaozerskij, Jakovlev, Barskov, Družinin, Bakhrušin, plus jeunes, annonçaient à la science russe un magnifique essor. Avant cette période, les librairies des monastères n'accueillaient pas si bien les chercheurs, et les ouvrages parus étaient souvent superficiels ou viciés par les préjugés officiels. On n'étudiait pas, on réfutait. Les autels des vieux-croyants au cimetière de Rogoż étaient sous scellés. Après 1917, c'est le passé de la Russie, hors le côté technique, économique et social, qui a été frappé d'abord de suspicion, puis, depuis 1927, d'interdit. Je travaillais aux Archives non pas sur « Avvakum et le raskol », mais sur « l'économie de la Haute-Volga »; quand je demandai à la Bibliothèque de l'Université de Moscou un volume du *Messager théologique*, on me répondit que cette revue n'était communiquée que « pour travail antireligieux ». Des manuscrits qui m'intéressaient gisaient entassés, inutilisables, dans la chapelle du Musée Rumjancev; le fameux *Recueil de Pustozersk* contenant les autographes des reclus était invisible, dans l'armoire de Družinin, mais sous scellés de l'Académie des Sciences; la publication des *Matériaux pour l'histoire du raskol*, après le premier volume paru en 1927, était arrêtée. Loin de jouir de concours qui, maintes fois, auraient facilité ma tâche et multiplié les résultats de mes efforts, j'étais réduit à mes seules forces; aux Archives, je n'ai jamais vu d'autres fonctionnaires que le gardien de salle. Les livres dont j'avais besoin, j'étais obligé de les découvrir un à un chez les bouquinistes, qui, fort heureusement, étaient enchantés de s'en défaire, ou dans les collections privées...

II

Le problème que l'historien se devait d'écarter d'abord devient légitime au terme de son enquête : qu'est-ce que le raskol ?

S'explique-t-il par l'ignorance, l'esprit de routine, le traditionalisme obtus d'Avvakum et des siens, comme le prétendirent dès le début les apologistes de l'Église officielle, Slavineckij, Dimitrij de Rostov et autres ? — Nullement, car Avvakum et ses amis n'avaient rien à envier en fait de connaissances à Nikon et aux siens ; à la correction des rites et des livres, ils n'objectaient rien en principe ; ils n'étaient pas plus fanatiques à se réclamer de la tradition gréco-russe que Nikon à implanter la grecque moderne.

S'explique-t-il par des haines ou des rivalités personnelles, comme l'a affirmé avec d'autres l'évêque Macaire dans son *Histoire du raskol* ? — Mais des haines qui opposèrent dès le début tant d'individus ne pouvaient être personnelles et devaient nécessairement avoir des motifs généraux.

S'explique-t-il par un vice propre au caractère russe, l'importance exagérée accordée aux rites, comme des historiens plus équitables, Kapterev par exemple, l'ont cru ? — En quelque mesure, car c'est bien à propos de la forme du signe de croix et des prosternations que le conflit a éclaté et c'est à travers d'autres réformes extérieures qu'il s'est prolongé : la confusion du dogme et du rite dans les deux camps est patente. Mais déjà des hésitations, des variations analogues sur l'*Alleluia*, le signe de croix, le sens de la marche des processions, les textes et les livres s'étaient produites dans les siècles précédents, sans entraîner de pareilles conséquences. Et lorsque d'autre part au XIX^e siècle les autorités concédèrent aux vieux-croyants leurs rites — l'*edinovérie* —, le schisme persista. Il fallait donc que le peuple russe eût senti qu'il s'agissait, derrière les rites, de réalités essentielles.

Devant l'insuffisance de ces explications, des auteurs détachés des préoccupations religieuses, vers le milieu du XIX^e siècle, en ont cherché d'une autre nature : le raskol, au fond, serait la révolte des communes contre l'État centralisateur, de la démocratie contre le servage, donc avant tout un phénomène social. Ainsi Ščapov, Aristov, Abramov. Or, si dans les troubles de 1682, puis dans l'opposition à Pierre le Grand, on voit le raskol jouer

son rôle, d'ailleurs pour des motifs religieux, il est impossible de trouver à son apparition d'autres causes que religieuses. Encore dans l'équipée de Stenka Razin, le raskol est absent. Ennemis de l'autocratie, Herzen et Ogarev, un moment, entrevirent en lui un allié, mais ils furent vite détrompés. Les vieux-croyants ont maintenu contre les prétentions du pouvoir la liberté de la personne humaine : mais c'était l'éternel *non possumus* de l'âme chrétienne devant l'État-idole, c'était pour rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et non pour s'immiscer dans les conflits économiques, sociaux ou politiques.

Ces interprétations ayant fait faillite, il a bien fallu reconnaître au raskol une origine purement et profondément religieuse. P. Smirnov, en 1898, l'avoue : « La protestation a surgi exclusivement sur le terrain religieux, sans le moindre mélange d'éléments extérieurs étrangers au domaine de la foi et de l'Église². » Mais il accorde au motif eschatologique une importance excessive. Sans doute, les vieux-croyants étaient prédisposés par leur opinion sur la venue imminente de l'Antéchrist à admettre la chute définitive de l'Église : mais cette opinion ne les distinguait nullement de leurs contemporains. Ce n'est donc pas là que gît la cause religieuse du schisme.

Pour la déceler, il faut remonter plus haut. Kapterev l'a compris en partie, en étudiant le cercle des « amis de Dieu ». Mais il n'a pas vu qu'il ne saisissait qu'une étape d'un mouvement commencé bien avant. Il ne s'est pas penché d'assez près sur les zélateurs de la Cour pour constater leurs rapports avec ceux de l'Hôtel de la presse. Il n'a pas songé que la biographie même de plusieurs nous reporte aux années qui ont immédiatement suivi le Temps des troubles.

C'est, en effet, jusqu'au Temps des troubles qu'il nous faut aller découvrir le germe du grand déchirement. La catastrophe matérielle et morale vivement ressentie par toute la nation engendre un appétit de réformes. Mais les aspirations sont diverses : d'une part, un besoin d'ordre extérieur, dans l'Église comme dans l'État, qui conduit à la réglementation, à la « correction » des rites et des livres, à la séparation du sacré et du profane ; de l'autre, un effort vers la perfection intérieure, morale et religieuse. De là une première tendance plus intellectuelle, plus dépendante du savoir, des influences étrangères, du pouvoir ; une

2. P. Smirnov, *Quest.*, p. cxxvi.

seconde plus populaire, plus spontanée, plus étroitement russe, et même provinciale. Elles peuvent coexister, elles doivent se compléter : peu de personnages appartiennent totalement à l'une ou à l'autre. Un moment, dans le cercle des zélateurs, sous la direction d'un homme exceptionnel comme Étienne de Boniface, elles se marient. Néanmoins, cette dualité contenait en puissance le conflit.

L'intervention de Grecs suspects et de Petits-Russiens fiers de leur science exotique ; le caractère brutal et autoritaire de Nikon ; l'intransigeance de ses adversaires ; les hésitations du tsar ; certaine confusion des rites avec les vérités par eux figurées, firent éclater en 1653 ce conflit latent.

Les deux tendances une fois affrontées, les caractères de chacune, en s'affirmant, s'exagérèrent : c'étaient deux conceptions différentes du christianisme. D'un côté, la conviction que la vie présente n'est rien au prix de la vie éternelle, que Dieu exige le tout de l'homme, de la société comme de l'individu, et que par suite tout doit être subordonné à l'œuvre du salut. De l'autre, un désir de concilier la terre et le ciel : à Dieu, l'église ; mais à nous les jouissances : les sciences pour le plaisir de l'esprit, la comédie pour le plaisir des yeux, la politique pour le plaisir de dominer. Ceux-ci sont aussi assoiffés des biens de ce monde que ceux-là des biens du paradis. Là, des abstinentes et des ascètes ; ici, des sensuels et des laxistes. Au XVII^e siècle, le Moscovite à la mode cesse de cultiver son âme et se divertit. Les vieux-croyants ont le sentiment de défendre la croix du Christ contre ceux qui l'« évacuent », la vraie religion contre ceux qui la minimisent. Les deux doigts et les prosternations, occasion extérieure de la rupture, n'étaient que les symboles de cette vraie religion. Le conflit dès lors est irrémédiable. Il y a deux Églises. Le tsar, naturellement, prend parti pour la plus accommodante ; les évêques lui obéissent ; en 1666, le concile consacre le schisme.

Rapidement, les périls inhérents à chaque parti se développèrent : là, prédominance de l'esprit politique sur l'esprit religieux ; ici, négation de l'autorité ; là, laïcisation de l'Église même et dessèchement prochain de la foi ; ici, renoncement à implanter l'Église dans ce monde et abandon de la vie à l'Antéchrist, désespoir et brûlements volontaires. Avant la fin du XVII^e siècle, l'évolution est accomplie : une Église d'État, corps d'où l'âme est prête à se retirer ; des croyants sans Église, dans la division et le trouble.

Dans cette évolution s'insèrent de multiples personnages. Un

peu dans le lointain, le peuple russe innombrable, avec ses impulsions et ses réactions : désireux de réformes, mais répondant par des coups aux rigueurs impossibles des zélateurs; penchant cependant plutôt pour les victimes évangéliques, ses frères, que pour les politiques persécuteurs. Plus en vue, Nasëdka le hardi typographe, Joachim le militaire-patriarche, Alexandre l'évêque travaillé de doutes, Épiphane le bon moine, Morozova et les Urusov, Abraham, Théoctiste, et des dizaines d'autres. Au premier plan, le tsar Alexis et son confesseur, Neronov et Théodore. Au-devant de tous, Avvakum et Nikon.

Dans le drame religieux, Nikon joue un rôle décisif, mais bref : en 1658, il s'éloigne et boude; à partir de 1666, il végète en exil. Ce drame n'est dans sa vie qu'un épisode : Nikon a partagé avec le tsar la direction des affaires civiles, militaires, diplomatiques. On peut écrire son histoire sans accorder à sa réforme de l'Église plus d'un chapitre. D'Avvakum, il n'y aurait rien à dire hors de cette réforme.

Avvakum n'appartient pas à la génération qui a subi les Troubles, mais il hérite de ses aspirations. Dans sa cure de campagne, son cœur bat à l'unisson des zélateurs de Moscou; il se fait leur agent; il devient ensuite leur auxiliaire, dans la capitale désormais, en attendant de tomber victime du premier conflit. Son caractère s'est déjà signalé, mais c'est à son retour de Sibérie, quand la rupture est déclarée entre les « novateurs » et la « vieille foi », qu'en pleine maturité il apparaît comme l'organisateur de cette dernière. Ses talents et la nécessité le portent au premier rang : polémiste, publiciste, directeur de conscience, chef d'Église. Sa fermeté dans la persécution l'érigera bientôt en docteur, en prophète, en martyr. Disparu, bien que son autorité ne suffise plus à maintenir une unité impossible, sa haute figure plane au-dessus des *bezpopovcy* comme des *popovcy*, jusqu'à nos jours.

Cette interprétation commandait les limites et le plan de l'ouvrage. Pouvais-je me borner à composer un « Avvakum, sa vie et ses œuvres » ? C'eût été une monographie, où Avvakum aurait été considéré pour lui-même, comme homme et comme auteur. Il eût fallu y traiter de sa langue et de son style à peu près autant que de sa participation au mouvement religieux. Ce sujet rétréci serait légitime si l'on possédait une bonne histoire des origines du raskol. Et encore, le moyen de rédiger une simple *Vie* d'Avvakum, sans citer ou démarquer à chaque instant la *Vie* qu'il a laissée ?

Si Avvakum et le raskol sont inséparables, il fallait donc les considérer ensemble. C'a été mon souci de fournir à la fois un exposé des débuts du raskol aussi nourri et précis que possible et un portrait aussi complet que possible d'Avvakum sous ses divers aspects. De là le titre de cet ouvrage.

La difficulté eût été, pour un historien à système, de régler les évolutions de tant de personnages en gardant à chacun sa place vraie. Il me semble que si l'on se borne, dans le cadre défini, à enregistrer les faits dans leur ordre de succession, cette difficulté est en grande partie levée : hommes et événements se situent d'eux-mêmes.

Les auteurs russes sont d'ordinaire plus intéressés par les idées à critiquer ou la doctrine à étayer qu'attentifs à respecter l'individualité de leurs personnages. Je me suis efforcé, au contraire, de me faire avec les miens une âme de Moscovite, de les comprendre plutôt que de les juger : bref, d'intervenir le moins possible. Je voudrais avoir donné la vision directe de leurs croyances, de leurs sentiments et de leurs démêlés. Tout en mentionnant et en tâchant de définir à l'occasion les points controversés, j'ai plus cherché à me représenter l'impression qu'ils ont pu produire alors dans les esprits qu'à décider du fond.

Les auteurs russes aiment dominer les textes : j'aurais voulu les épuiser. Ils embrassent de larges horizons, et comptent volontiers par décades; ils oublient les distances, alors que de l'Amour à Moscou le voyage durait un an ou dix-huit mois. Rien n'est plus propre à brouiller les faits et troubler les perspectives. J'aurais voulu, au contraire, suivre année par année, mois par mois, presque semaine par semaine, les réformes introduites, les réactions des fidèles, les pérégrinations de mes personnages, leurs prêches, leurs écrits et leurs sentiments. Cet idéal n'est encore qu'entrevu dans le lointain; il est possible que de nouvelles recherches dans les archives permettent d'en approcher davantage. Mais dès aujourd'hui on ne saurait croire combien le schéma chronologique obtenu par cette méthode établit ou suggère de rapports jusque-là négligés, met en lumière la préparation progressive des événements, et corrige d'erreurs. Citant les sources, je n'ai pas jugé utile de relever ces erreurs de mes devanciers : le lecteur compétent les reconnaîtra.

III

Cette histoire est triste, car elle relate la division d'une Église, l'effritement d'une de ses parties, sans doute la meilleure, et l'asservissement au siècle de l'autre, sans doute la plus nombreuse. Elle constate l'échec d'une noble tentative de réforme. D'où vient cet échec ?

Le programme des « amis de Dieu », vers 1640-1650, était fort ambitieux. Il ne prétendait à rien de moins qu'à faire de la Moscovie un État sincèrement, intégralement chrétien, dans sa police intérieure aussi bien que dans la conduite privée de ses habitants.

Et quel christianisme ! Un christianisme d'une austérité monastique qui s'accordait mal aux traditions populaires et même aux simples exigences de la vie, pour l'écrasante majorité des Russes. Avec les vices véritables, il proscrivait toute réjouissance ou récréation. Au lieu d'adapter aux besoins des laïcs l'office divin des reclus Studites, il imposait à des hommes de guerre et à des laboureurs, à toute une population, des stations de quatre et cinq heures à l'église.

Ce programme était, en outre, par certains côtés, contradictoire et dangereux. Tout en renforçant le caractère original de l'Église moscovite, en isolant rigoureusement ses fidèles de tout contact religieux avec les hétérodoxes, il faisait un large appel aux livres du Sud et de l'Ouest, imprégnés d'esprit latin. En modifiant avec une liberté jusque-là inusitée les livres liturgiques, il ouvrait la porte à des corrections plus audacieuses encore. Ruinant tacitement le caractère sacré des textes et des rites, il risquait d'entraîner une révolution dans l'Église.

Enfin, si l'intention était excellente de corriger des fautes de grammaire, de mettre en harmonie les rubriques et la pratique, de critiquer les miracles avant de les enregistrer dans une *Vie* officielle, d'inciter à ne plus lire les Écritures sans les comprendre, de chasser des temples les fauteurs de distractions et des chœurs une indécente cacophonie, de relever aux yeux de tous la condition du prêtre, d'exiger une exacte obéissance aux lois de l'Église, tout cela n'en butait pas moins à rompre cette interpénétration naïve et bon-enfant du naturel et du surnaturel, du sacré et du profane, cette intimité confiante de Dieu et de l'homme

qui imprégnait de religion l'existence en apparence la plus matérielle et grossière. Tout cela aboutissait à séparer essentiellement deux ordres jusque-là quasi confondus dans la conscience populaire, le clerc et le laïc, la tenue à l'église et la tenue dans le monde, le temporel enfin et le spirituel. En épurant, régularisant, rationalisant la religion, on l'éloignait de la vie quotidienne. On l'érigait sans doute en directrice de cette vie, mais, la distinction une fois opérée, on ne savait pas laquelle des deux plus tard l'emporterait.

Lorsqu'on embrasse du regard cette histoire, une comparaison s'impose. L'Occident aussi a eu son Temps des troubles, les guerres de religion, suivi de la même ruine effroyable des mœurs publiques et privées. Si nous considérons la France, qui en fut le plus affectée, les similitudes sont frappantes : le menu clergé ayant le cabaret pour demeure ordinaire, ravalé par son ignorance, avarice et débauche; les cérémonies expédiées au petit bonheur; la prédication abandonnée; les églises servant aux assemblées séculières, encombrées d'ustensiles, transformées en salles de danses, en lieux de rendez-vous; un caquet perpétuel pendant les offices; le peuple des campagnes ne sachant pas seulement qu'il y eut des commandements de Dieu, blasphémant, croyant aux conjurations, vivant et mourant comme bêtes; les autorités civiles, depuis le roi jusqu'au dernier sergent, faisant fi, pratiquement, des choses sacrées...

La réaction est la même : « C'est le scandale de l'Église qui a donné ouverture à ces calamités. Il faut réformer la discipline et les mœurs », disent les meilleurs. Richelieu auprès de Louis XIII, comme Philarète auprès de Michel Romanov, songe à l'État plus qu'à l'Église, vise surtout à l'ordre : combattre l'hérésie, rétablir la règle. Mais déjà auparavant et dans le même temps, des prêtres et des laïcs inspirés uniquement par la foi recherchent la sanctification intérieure de la vie publique et privée : César de Bus, Bérulle oratorien, Beaucousin chartreux, Madame Acarie, Mgr de Sourdis, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, Sébastien Zamet, le P. Cotton jésuite, le P. Yvan ermite, Monsieur Bourdoise, Claude Bernard le pauvre prêtre, le docteur André Duval, Mademoiselle Legras, Solminihac, Monsieur de Renty, le cardinal François de La Rochefoucauld, et tant d'autres. Il s'agissait de relever l'état de cléricature, de former dans les séminaires un clergé digne de sa mission, de ressusciter la vie paroissiale, d'envoyer des missions aux champs, d'épurer les croyances, de pourchasser non seule-

ment les mauvaises mœurs, mais aussi les occasions de péché, foires, baladins, réjouissances, les coutumes inconvenantes où le sacré se mêlait au profane. Bref, retrouver les vertus de la primitive Église et la tradition des saints Pères. Étonnante rencontre avec l'idéal des meilleurs Moscovites de ce temps!

Et la piété chrétienne, en Occident et en Russie, se nourrit en partie des mêmes aliments : Denys l'Aréopagite, les Pères du désert, l'histoire ecclésiastique, saint Jean Chrysostome, l'*Échelle sainte*, l'abbé Dorothée, les prières fréquentes et courtes, les jeûnes sévères, l'office intégral récité même par les laïcs. Le don des larmes n'est pas moins estimé des Latins du XVII^e siècle que des disciples directs de la mystique syro-byzantine.

Pour travailler avec plus de fruit à cette grande œuvre de renouvellement, beaucoup s'associent en une Compagnie du Saint-Sacrement. De cette compagnie partent les initiatives les plus fécondes. Elle a des filiales en province, des amis dans les hauts postes de l'Église et de l'État, mais elle agit en dehors des autorités, sinon à leur insu. C'est à peu près ainsi que fonctionnera à Moscou le cercle des « amis de Dieu ».

Mais la tâche est ardue d'imposer le christianisme au monde. Une réforme aussi exigeante se heurte à la faiblesse humaine, aux puissances établies. Saint François Régis en Velay, Monsieur Olier au faubourg Saint-Germain, sont victimes des mêmes violences de leurs ouailles que Neronov, Avvakum, Daniel, dans leurs bourgs de la Volga.

Parmi les zélateurs mêmes, les caractères sont différents. Les uns visent à une perfection quasi monastique. Si le grand nombre n'y atteint pas, tant pis : il est visiblement abandonné de Dieu. C'est l'école de Port-Royal, de la mère Angélique et des Solitaires. Ils ressemblent comme des frères à nos rigoristes de Moscou, à nos futurs vieux-croyants : Saint-Cyran qui fait ses adorations, par un froid horrible, « toujours nu-pieds et nu-jambes » ; ces prosternements presque continuels ; ces prières avec larmes ; ces pénitences à feu et à sang ; cette opinion qu'il n'est pas de science « quelque élevée qu'elle soit [même la théologie], qui ne nuise à un homme qui ne croît pas en charité » ; ce tremblement devant un Dieu terrible plus proche de Jehovah que du bon pasteur de l'Évangile ; ce plain-chant sans ornements et sans musique ; ces corps-à-corps avec les démons, et aussi cette sensation de la Providence toujours présente, manifestée par des miracles ; cette fierté de la conscience chrétienne devant les pouvoirs humains, — tous ces traits se retrouvent au même moment

dans la lointaine Moscovie. Les autres ajustent leurs exigences aux possibilités du grand nombre. Pour lui, ils acceptent le monde, tel quel, avec ses risques et ses beautés, les arts, la littérature, le théâtre, la politique, ils composent avec lui dans l'espoir de l'acheminer vers le mieux : les Jésuites sont au centre, mais non pas seuls, saint Vincent de Paul aussi, et les filles Notre-Dame, héritières de saint François de Sales. Là-bas, ce sont Nikon et ses amis.

Entre ces deux tendances, la rupture n'était pas fatale : beaucoup se refusent à tout classement. Fort longtemps dans l'Église la discipline étroite subsistera à côté d'une plus large : qu'on songe, en plein XIX^e siècle, au Curé d'Ars, proscrivant violemment les moindres réjouissances. Le plus grand mal vint des circonstances extrinsèques : ambitions, rivalités, et surtout l'adoption, par les docteurs de Port-Royal, des opinions de Jansénius sur la grâce. L'*Augustinus* énonce le postulat théologique, jusque-là ignoré des simples, impliqué au moins à quelque degré dans la conduite des rigoristes, à savoir la radicale corruption de la nature humaine déchue. Mais ce différend théologique n'est pas lui-même décisif : les cinq propositions, en elles-mêmes, sont désavouées même par Arnauld. Tout se réduit à la question du fait, puis à la discipline : Port-Royal se révolte contre Rome. Ainsi à Moscou, tandis que le véritable débat porte sur la conduite chrétienne, la rupture se produit d'abord sur les rites ou sur l'attitude envers les Grecs, puis sur une question de discipline : l'obéissance au patriarche et au tsar.

En France comme en Russie, la rupture est longue à se changer en schisme. C'est qu'autour des jansénistes sont les chrétiens les plus sérieux. Un Pascal, un Nicolas Pavillon, étaient-ils schismatiques ? Une paix de l'Église s'établit, quelques années, comme en Russie après la retraite de Nikon.

Curieuse similitude : les jansénistes, pour intéresser à leur cause les gens du monde, font passer la théologie en langue vulgaire ; ils sont « le plus fort parti de gens de lettres qu'il y ait en France » ; les vieux-croyants sont les premiers à écrire en russe, et non en slavon, et multiplient leurs écrits, suppliques, lettres, vies, traités. Chez les uns et les autres, les femmes jouent un rôle éminent. Les jansénistes, d'abord alliés aux évêques, s'appuient ensuite sur les curés des villes : les vieux-croyants ont à leur tête des archiprêtres.

Mais les conséquences de la division déjà se marquaient. L'archevêque, M. de Perefex, qualifiait les religieuses de Port-Royal,

en 1664, « pures comme des anges et orgueilleuses comme des démons » : à peu près ce que le métropolite Pitirim dira de Morozova. La polémique engendre l'aigreur, l'injustice, un esprit raisonneur. On se dispute entre soi. Puis, le schisme s'installant, on se résigne à vivre sans autorité. La question se pose des sacrements. Le bon M. Hamon estime que, pour efficaces qu'ils soient, ils « ne sont nullement essentiels : le baptême lui-même ne l'est pas ». « Nous n'avons qu'à nous adresser à ce confesseur du cœur [Jésus-Christ], et il nous confessera »; en cas de besoin, « tous les fidèles deviennent ministres de Jésus-Christ ». Le jansénisme va se dessécher en rationalisme ou se liquéfier en une mystique individualiste et désordonnée. Il tourne à l'inverse de son but primitif : il contribue sans le vouloir à l'ébranlement du christianisme. — La vieille foi pouvait inculquer à l'extrême liberté russe une règle plus stricte de croyance, de pratique religieuse et de conduite morale : hélas! elle va se diviser à l'infini, engendrant des sectes rationalistes et des sectes mystiques. Entre les convulsions de Saint-Médard et les tournolements des *khlysty*, la similitude est évidente.

Est-ce à dire que l'Église gallicane elle-même soit demeurée indemne? Elle fut diminuée de chrétiens très sérieux : le poids des chrétiens superficiels augmenta d'autant. Mais surtout les puissances civiles, ayant opté moins pour le dogme exact que contre les chrétiens intraitables, l'accablèrent de leur protection. A l'admirable bouillonnement de vie des six premières décades du siècle, à cet âge des saints, succéda le siècle du grand roi : beaucoup de religion en façade, de moins en moins en profondeur. Puis le XVIII^e siècle, les évêques « philosophes », puis Talleyrand. La religion bonne pour le peuple, mais opposée aux « lumières ». Que de fois la France côtoya le césaropapisme! — La Russie avec Pierre le Grand y tomba.

Ainsi l'échec de la réforme, s'il ne fut pas égal, fut ici et là de même nature. Si l'on a eu, en France, un divorce entre l'intelligence et la foi, plus tard, au contraire, entre le peuple et la foi, n'est-ce pas parce que déjà les premiers réformateurs, pour avoir épuré la religion, avaient creusé entre le sacré et le profane un trop large fossé? Chasser de Notre-Dame-du-Port à Clermont la mascarade irrespectueuse des Innocents, c'était restituer le temple à Dieu, mais en écartant les hommes; proscrire à Marseille la journée des pardons à cause des beuveries qu'elle entraînait, c'était empêcher les chrétiens de s'accorder au début du carême l'oubli mutuel de leurs torts, c'était abolir une coutume

antique, supprimer un lien avec d'autres Églises, la russe par exemple, et refermer les cœurs. Et ainsi partout. Le profane s'est d'abord soumis. Mais quand la société laïque s'est révoltée, le clergé, corps séparé, s'est trouvé sans action sur elle; quand le progrès des sciences a inspiré une philosophie nouvelle, la théologie retirée en son domaine n'a plus pu la diriger; quand les relations économiques se sont compliquées, la morale individuelle est apparue insuffisante. Le problème a été ensuite de ramener dans toute la vie, sur tous les théâtres, dans toutes les classes, l'Église qui s'était cantonnée dans une espèce d'abstraction.

Pourquoi les conséquences de l'échec ont-elles été moins désastreuses en France qu'en Russie? La question vaut d'être posée, parce qu'elle découvre certains traits distinctifs des deux Églises.

En France, les efforts des zéloteurs se fixent en de solides instituts, la Visitation, l'Oratoire, Saint-Sulpice et les séminaires, les hôpitaux et les collèges, la Mission : quand vient la période de sécheresse, ces instituts subsistent avec leur tradition, leurs statuts, le culte de leur fondateur, prêts à refleurir en des temps plus propices. En Russie, rien de semblable : les efforts des hommes se dépensent successivement et, la source une fois tarie, ne laissent pas de trace. Les recenseurs de Nikon pas plus que leurs prédécesseurs ne procurent des livres de chœur corrects ou seulement cohérents; les uns et les autres laissent sans solution le problème liturgique; Denys ou Neronov, tout en formant des disciples, n'ont pas l'idée de fonder un séminaire; personne ne constitue le noyau nécessaire à une grande réforme monastique. Rien de fini, nulle base matérielle pour une résistance, une reprise future du travail. D'où impuissance absolue, et non plus faiblesse relative, de l'Église en face des forces adverses.

Cette impuissance de l'Église russe résulte, davantage encore, de son isolement national. Contre les entreprises du pouvoir civil, l'Église gallicane avait un recours : l'autorité du Saint-Siège. Ceux-là mêmes qui ont donné à ce terme de *gallican* son sens le plus particulariste réservaient l'appel au concile général. Aussi n'a-t-on jamais vu cette Église, même sous le droit divin de Louis XIV ou la botte de Napoléon, complètement asservie. L'Église russe, au contraire, détachée non seulement de Rome, mais aussi de Byzance, était une orpheline livrée à tous les caprices de ses tuteurs.

Cette confrontation ne vaudrait pas d'être instituée si elle ne présentait qu'un intérêt extérieur. Elle peut offrir des faits à

l'observateur des grands mouvements d'idées, à l'histoire des religions, à la psychologie du sentiment religieux. Elle me touche par un autre côté. Elle montre combien le christianisme est un : en Occident et en Orient, malgré l'absence de contacts, la distance, les ignorances et les négations, les maux à guérir sont les mêmes, les aspirations sont les mêmes, les moyens sont les mêmes. Entre ces catholiques et ces orthodoxes du XVII^e siècle, la parenté est émouvante. Elle subsiste jusque dans les détails, dans les caractères, dans les expressions, dans les coutumes, dans mille traits que je ne puis énumérer. J'espère que ces remarques suffiront pour qu'on suive avec une juste indulgence, avec sympathie, les peines et les aventures de ces pauvres hommes de bonne volonté que furent l'archiprêtre Avvakum et ses amis.

*
* *

J'aurais voulu remercier ici les Russes, les savants et les simples, qui, dans la mesure où les circonstances le permettaient, m'ont généreusement aidé de leur expérience ou de leur bibliothèque. Hélas ! la pire ingratitude de ma part serait de les nommer.

Je suis heureux, au contraire, de pouvoir témoigner ma gratitude à M. Paul Boyer, qui m'a largement ouvert la Bibliothèque de l'École des Langues orientales, à MM. Jules Legras et Raoul Labry, qui m'ont soutenu de leur amitié, et tout particulièrement à M. André Mazon, qui n'a cessé de m'encourager par l'intérêt quasi quotidien qu'il a pris à ce travail et à sa publication. La Caisse nationale des sciences m'a permis d'en mener à terme la rédaction. Il n'aurait peut-être pas vu le jour sans le R. P. Dumont et sans M. Paul Boyer qui ont bien voulu l'accueillir l'un dans la collection du Centre d'Études Russes « Istina », l'autre dans la Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad.

AVERTISSEMENT

Toutes les dates sont du style julien : son retard sur le grégorien, au XVII^e siècle, est de dix jours.

*
* *

Les indications bibliographiques sommaires données au bas des pages sont complétées dans une table alphabétique à la fin du volume.

*
* *

Dans la pensée de l'auteur, le présent ouvrage a pour complément la traduction, qu'il publie en même temps avec introduction et commentaire, de la *Vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même*.

CHAPITRE PREMIER

L'EGLISE RUSSE APRES LE TEMPS DES TROUBLES : ASPIRATIONS A LA REFORME

I. Les conséquences matérielles et morales du Temps des troubles. — II. Le réveil religieux : besoin de réforme morale, haine des Latins, méfiance à l'égard des autres orthodoxes (Russes de l'Ouest et du Sud; Grecs), exaltation de l'orthodoxie moscovite.

Première période (1616-1633) : Philarète et Denys. I. Denys de la Trinité et la correction des livres. — II. Philarète repousse le latinisme, réprime le libertinage, réfute le protestantisme, censure les livres « lituaniens », mais tolère les influences protestantes. — III. Philarète administrateur; bureaucratie et fiscalité patriarcales. — IV. Le mouvement religieux dans les ermitages et les monastères : le « séminaire » de la Trinité.

Deuxième période (1633-1645) : Jean Neronov. I. Les années d'apprentissage de Neronov; à la Trinité, auprès de Denys; à Lyskovo, auprès d'Ananie. — II. Nijni-Novgorod. — III. Neronov, curé de la Résurrection à Nijni. — IV. La *Supplique* de 1636. — V. Les deux tendances : réforme dans l'Eglise et mysticisme individuel. Capiton. — VI. L'Hôtel de la presse et les nouveaux livres. — VII. Les dernières années de Neronov à Nijni.

I

Depuis l'invasion mongole, la Russie n'avait pas connu de secousse comparable au Temps des troubles. A la rivalité des factions aristocratiques pour le trône succédèrent bientôt les révoltes populaires contre les boiars, compliquées à leur tour de soulèvements indigènes et d'incursions étrangères. Tout le pays, des marches méridionales jusqu'aux bonnes villes du Nord, de Pskov et Novgorod jusqu'à l'Oural, fut emporté dans le tourbillon. Tous les groupes sociaux furent intéressés, comme acteurs ou comme victimes. La crise, ouverte le 7 janvier 1598 par la mort du tsar Théodore, se prolongea longtemps encore après l'élection de Michel Romanov en 1613. Dès le début, les événements prirent l'allure d'un écroulement général de l'Etat, de

l'Église, des mœurs et des traditions, s'ajoutant à d'effroyables ruines matérielles. L'universalité de la catastrophe étonna les imaginations, posa des problèmes aux esprits réfléchis et créa des devoirs aux consciences délicates¹.

On a peine aujourd'hui à se faire une idée du degré de dévastation dans lequel fut plongée alors la majeure partie de la Russie. L'Ouest et le Centre, si éprouvés déjà par la politique d'Ivan le Terrible dans le dernier tiers du XVI^e siècle, subirent une véritable dépopulation. Le Pomorje, naguère en plein essor, fut frappé ensuite; là aussi, après les bandes de Lisovskij et de Sapieha, les terriers répéteront longtemps, jusqu'à la monotonie, la mention tragique : « Terrain vague, qui était le bourg tel ou tel. » Où avaient passé Polonais et Cosaques, bien souvent il ne restait plus qu'un quart des feux habités et des terres travaillées. Le puissant monastère de la Trinité-Saint-Serge (*Troicko-Sergieva lavra*), dont les possessions s'étendaient sur 196.000 hectares dans 60 districts des régions les plus diverses² et qui avait plus que quiconque le moyen de les maintenir en état prospère, au lieu de 37,3 % de superficie cultivée en 1592-1594, n'en comptait plus que 1,8 % en 1614-1616³. Les labours étaient réduits presque à néant. Sous de pareils chiffres, combien de villages ruinés et de familles massacrées! Durant la famine de 1601-1603, on avait déposé dans les trois charniers de Moscou 127.000 cadavres, surtout de réfugiés des campagnes, sans compter les bourgeois régulièrement enterrés autour de leurs quatre cents églises⁴. Dans l'histoire des villes et des couvents, ces années sont marquées de destructions et de meurtres épouvantables. A Ugliç, d'après un chroniqueur, 12 monastères, 150 églises, 12.000 maisons, furent incendiés, et 40.000 personnes égorgées, pendues, noyées⁵. A Spaso-Priluckij⁶, le 18 décembre 1612, 200 personnes trouvent la mort, dont 59 moines brûlés dans leur réfectoire; en

1. Sur le Temps des troubles en général, le plus récent ouvrage est celui de Platonov, *Le Temps des troubles*. Voir aussi les premiers chapitres de Staševskij, *Esquisses sur l'histoire du règne de Michel*. Mais rien n'est aussi éloquent que les textes du temps, rassemblés par Platonov dans le volume XIII de la B.H.R., ou que les monographies de villes et de monastères.

2. Kedrov, *Palicyn*, p. 22, et n. 1.

3. Staševskij, pp. 28-29.

4. *Histoire d'Abraham Palicyn* (B.H.R., XIII, col. 481). Même si le chiffre de 127.000, emprunté à une évaluation officielle, était exagéré, il prouverait du moins l'impression produite sur les contemporains par la catastrophe.

5. Eding, p. 162. Même remarque que ci-dessus.

6. Monastère situé à 5 km. de Vologda sur la route d'Arkhangel.

février 1614, des Tatars, envoyés pour défendre les restes de ce grand monastère, le mettent à sac; en 1619 encore, il subit l'épreuve du feu⁷. Dans la nuit du 24 septembre 1612, « les gens de Pologne et de Lituanie, et les Tcherkassiens⁸, et les Cosaques et les bandits russes » surprennent Vologda : ils « tuent les gens, profanent les églises, incendient la cité et les faubourgs », et aujourd'hui, conclut l'archevêque Sylvestre, « la ville de Vologda n'est qu'un brasier fumant ». Et cela, par la négligence du gouverneur Odoevskij. Trop tard, le voevode Obrazcov arrive avec sa troupe : « personne n'obéit : ils se pillent les uns les autres ». Au total, « tout vient de l'ivrognerie : l'ivresse des voevodes a perdu Vologda⁹ ».

Ruines et massacres étaient rendus plus effrayants encore par leurs circonstances : « bandits russes » se joignant aux ennemis du dehors pour attaquer leurs frères russes; inconduite de tous, et de ceux-là mêmes qui devaient donner l'exemple; accroissement inouï de tous les vices : parjure, hypocrisie, vénalité, lâcheté, intempérance, luxure, égoïsme, haine, avarice. On sentait un enchaînement mystérieux des crimes et des calamités : sauvages exécutions d'Ivan le Terrible, et son jeune fils Dimitrij occis par ordre du Godunov ; le « silence insensé » de toute la Russie devant le sang innocent versé, et cette terreur abominable sous laquelle « avec grande circonspection le père parlait à son fils, et le frère à son frère »; l'engouement pour les mœurs étrangères, le goût du luxe et des festins répandu jusque chez les marchands et les laboureurs, et bientôt les tourments de la famine; la félonie des grands, l'avidité des accapareurs de grains, des marchands de poudre et de médicaments, et la désunion entre Russes; la guerre civile, et l'invasion étrangère; le mépris des commandements de l'Église, et les sanctuaires orthodoxes souillés par les hérétiques.

Chose inouïe : la religion elle-même, dans cette sainte Russie qui se disait avec orgueil l'héritière de Rome et de Byzance, était dévastée, à deux doigts de sa perte. Il y eut un moment quatre patriarches vivants : Job, déposé par le faux Dimitrij; Ignace,

7. Savvaitov, *Spaso-Priluckij*, pp. 1-51.

8. On appelait ainsi les cosaques Zaporogues, du nom de leur ville, Čerkassy.

9. Lettre de Sylvestre, archevêque de Vologda, aux boiars (29 septembre 1612), dans *Ant. russe*, 1882, XII, pp. 677-678. L'obituaire de la cathédrale mentionne comme tués et brûlés trois archiprêtres, trente-deux prêtres, six diacres et six moines, dont saint Galaction (Konoplev, p. 108, n. 45).

évincé après la chute de l'usurpateur; Philarète, d'abord accepté par le tsar Basile; Hermogène, dûment installé¹⁰. L'Église était tombée à la merci des intrigues politiques. Les maisons du bon Dieu servaient d'écuries aux chevaux; on nourrissait les chiens devant les autels; les courtisanes employaient à leurs ablutions les vases sacrés; les icones étaient profanées; les nonnes devaient manger chair en carême, les prêtres souffraient avanies et supplices, et les fidèles, chassés dans les lieux inhabités, mouraient sans confession. L'orthodoxie elle-même avait été menacée par un tsar, une tsarine surtout, dévoués à l'hérésie latine¹¹. Plus tard, on avait vu Moscou et le Kremlin occupés par les Polonais. Le prêtre Jean Ševelev Nasědka, qui avait assisté à ces tristes spectacles et puis était revenu à la Trinité desservir une église conventuelle mise à la disposition des habitants pour remplacer les paroisses détruites, songeait à ses heures de repos : « Autrefois, les Latins se sont séparés de l'orthodoxie, et ensuite tous les pays d'Occident ont chu dans l'hérésie luthérienne. De même en notre Russie, vaincue par les hérétiques, l'orthodoxie est morte. » Et il pleurait de désespoir¹².

« Onques ne fut pareille calamité, ni jamais ne sera », écrit, en 1615, le cellerier de la Trinité, Abraham Palicyn¹³.

II

Toujours, dans ses malheurs, le peuple russe avait reconnu le bras vengeur de Dieu. Durant la grande catastrophe, il le sentit peser sur lui avec une conscience plus claire de sa culpabilité collective. Si tout le pays était ainsi éprouvé, c'était pour les péchés innombrables, non pas de quelques-uns, mais du *mir*, de toute la communauté nationale. Nul n'était innocent, chacun avait à se repentir et à se corriger. Cette conviction, l'âme populaire exaltée la traduisit en visions, en avertissements du ciel.

Dans la nuit du 12 octobre 1606, un bourgeois de Moscou

10. Platonov, pp. 306-307.

11. Les traits qui précèdent sont empruntés à l'*Histoire* d'Abraham Palicyn, B.H.R., XIII, col. 475-519.

12. Azar'in, *Miracles de saint Serge*, pp. 23-24.

13. B.H.R., XIII, col. 500. — Il existe, sur *L'Église en Russie pendant le Temps des troubles*, un ouvrage de F. Ivanov dont je n'ai pas eu connaissance.

assiste à la scène suivante. Dans la cathédrale de l'Assomption, la Mère de Dieu s'adresse à son Fils : « Pitié pour les Russes, car beaucoup parmi eux veulent venir à résipiscence! » Et le Fils répond : « Non, ils m'affligent trop par leurs mœurs perverses : ils ont souillé mon Église de vaines conversations, ils jurent, ils se coupent la barbe, ils tombent dans la sodomie, ils faussent la justice, ils volent. » La Vierge, avec le Baptiste et tous les saints, insistent. Le Christ refuse encore : « Il n'est plus de droiture dans le tsar ni dans le patriarche, ni dans tout l'ordre ecclésiastique, ni dans tout mon peuple. » Enfin, devant de nouvelles instances, Il cède : « Je les épargnerai, pourvu qu'ils se repentent! » L'homme rapporte cette vision à l'archiprêtre Térance, et l'on ordonne une semaine de jeûne et de prières¹⁴.

La vision est si peu flatteuse pour les autorités civiles et religieuses qu'on ne saurait les soupçonner de l'avoir suggérée. Elle exprime donc le sentiment généralement éprouvé par le peuple : une soif de justice et de bonté, dans un tel océan de maux.

Aussi vit-on, dans ces années, paraître nombre de saints personnages, ermites et reclus, auprès desquels se pressaient des foules haletantes, avides de conseils. Au grand couvent de Boris et Glëb près de Rostov, Irinarque, fils d'un simple paysan des environs, se forge de nouvelles chaînes à mesure que s'appesantissent les malheurs de la Russie, mais quitte, en 1608, sa logette pour aller « dire la vérité » au tsar Basile. Il en impose par ses vertus à Sapieha et ses Polonais, qui n'osent toucher à son monastère. Il bénit et encourage les sauveurs du pays, Skopin-Suis-kij, Minin et Požarskij, et, plus tard, Lykov. Surgi avec les troubles, il disparaît avec eux, en 1616¹⁵. Autour de lui, d'autres saints : Tykhon, Alexandre, Poimèn et Corneille à Rostov, Denys à Pereslavl', l'anonyme de l'ermitage Saint-Georges sur la Kljazma, Galaction à Vologda. Celui-ci, fils d'un boïar, Bëlskij, mis à mort par le Terrible, avait longtemps mené une vie errante, exerçant le métier de savetier, et puis était venu prêcher la réforme des mœurs à Vologda; il fut tué par les Polonais lors du massacre de 1613, qu'il avait prédit. La Russie, comme Israël, avait ses prophètes aux heures critiques. Ils menaient tous même

14. B.H.R., XIII, col. 177-184. Visions analogues : à Moscou en 1607, les années suivantes à Nijni-Novgorod, Vladimir : *ibid.*, col. 184-186, 235-248. Voir en outre Uspenskij D., *Les visions du Temps des troubles*; Faminskij, *Les sentiments profonds de l'âme populaire russe pendant le Temps des troubles*.

15. Sa Vie a été publiée, en 1909, dans la 2^e édition du volume XIII de la B.H.R. (et à part). Résumé dans Zabëlin, *Minin*, pp. 250-259.

existence, chargés de fers, rivés au mur de leur cellule, ne goûtant chair, poisson, ni graisse, mais assiégés d'âmes en peine quêtant des paroles de vie¹⁶. Nombreux alors se fondent les monastères et les « solitudes » : de 1598 à 1618, l'*Histoire de la hiérarchie* en enregistre 48, autant en vingt ans que dans les quarante-six années précédentes¹⁷. Ainsi se marquait, dans les fondateurs du pays, l'appétit de rénovation morale et religieuse suscité par les angoisses et les horreurs du Temps des troubles.

Un autre sentiment que devaient enraciner ces années d'anxiété et de haine, c'est celui de l'abîme irrémédiable entre orthodoxes et Latins. La vieille inimitié héritée des Grecs, puis avivée par la malheureuse tentative du métropolite Isidore après le concile de Florence, n'avait guère dépassé d'abord les milieux officiels. Mais déjà l'Union de Brest, en 1596, avait aggravé les choses : la Russie du Sud et de l'Ouest, soumise à la Pologne, avait passé en grande partie sous l'autorité du pape, avec une liturgie peu à peu latinisée; la hiérarchie orthodoxe se réduisait à chaque vacance, et le bas clergé était en butte à mille vexations; les polémistes orthodoxes se vengeaient en empruntant aux protestants leur nouvel arsenal anticatholique : Rome était la Babylone de l'Écriture, et le pape l'Antéchrist¹⁸. Tout cela s'était su par les réfugiés et par les livres, et le bruit des dangers courus par la foi au-delà des frontières s'était largement répandu. En 1601, le P. Martin, Jésuite, accompagnant Sapieha à Moscou, constate avec un accent de tristesse résignée que « les Russes portent une haine implacable aux catholiques, qu'ils sont imbus de préjugés contre le pape et qu'ils y tiennent obstinément, sans vouloir se laisser convaincre¹⁹ ». Mais, maintenant, tout le peuple des villes et des campagnes était soulevé d'horreur : le sang chrétien avait coulé en Moscovie même; ils étaient donc de vrais « païens », ces Latins, Polonais ou Lituaniens! On ne leur donnait plus d'autre nom. Leur complice, le défroqué Otrepiev, était tenu pour un suppôt de l'Antéchrist. Théodore le boulanger, conduit au supplice, criait ce reproche à la foule : « Vous avez adopté l'image de l'Antéchrist et salué l'envoyé de Sa-

16. Milovskij, *Les saints non canonisés de Šuja*, pp. 5-17.

17. Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, VI, pp. 1122-1129.

18. Ainsi Étienne Zizanie, dans son Commentaire de la 15^e Catéchèse de saint Cyrille de Jérusalem sur l'Antéchrist, paru à Vilna en 1596. Il sera réimprimé à Moscou dans le *Livre de Cyrille* : voir les passages cités dans Lilov, pp. 142-161.

19. Pierling, S. J., *La Russie et le Saint-Siège*, II, P., 1897, pp. 372-373.

tan!²⁰ » « Latin » devint alors plus que jamais, synonyme d'ennemi à la fois national et religieux²¹.

Cependant, ces Lituaniens ou Blanc-Russiens, ces cosaques Zaporogues, qui se disaient orthodoxes et qu'on avait vus, aux côtés des Polonais, ravager les monastères et souiller les églises, ne devaient pas être non plus de bien bons chrétiens. C'étaient eux qui, ensuite, pour leur compte, de 1612 à 1614, avaient mis à sac tout le Pomorje, jusqu'à Arkhangel et Olonec : « Dévastateurs de notre vraie foi orthodoxe et insulteurs de la croix du Christ!²² » En 1618 encore, 20.000 cosaques accompagnèrent Ladislas, le fils du roi de Pologne, dans sa campagne contre Moscou. Tous ces gens étaient d'assez tiède religion, bien éloignés en tout cas de la démonstrative piété moscovite, et leurs coutumes scandalisaient. De là à les soupçonner de latinisme, il n'y avait qu'un pas. Tout ce qui venait du Sud et de l'Ouest allait pour longtemps être frappé de suspicion²³.

Mais le faux patriarche Ignace, l'homme des faux Dimitrij et des envahisseurs, qu'on disait uniate déguisé, était, lui, un Grec. Quel rappel opportun de la déchéance des Grecs, séduits par Rome²⁴, punis par la perte de Constantinople, et, depuis, déshonorés, corrompus, contaminés par leur sujétion aux Infidèles! L'opinion déjà admise à leur sujet depuis environ un siècle se trouvait consolidée par cette triste expérience.

Ainsi, les Russes ne pouvaient compter que sur eux-mêmes : à Moscou seulement la foi était sans tache et sans mélange. Partout ailleurs, même chez des frères de sang ou de confession, l'orthodoxie était « bigarrée » d'hérésies. Moscou, avec son siège patriarcal érigé en 1589 et déjà illustré de deux martyrs, Job et Hermogène, était en vérité la troisième Rome et la dernière, « surpassant en piété tous les anciens empires », et son tsar était « le seul prince chrétien de tout l'univers²⁵ ». Et c'était pourtant cette Moscou qui avait failli périr et qui avait été si durement châtiée par la Providence!

Tels étaient les sentiments qui animaient le peuple russe au sortir du Temps des troubles, au début du règne de Michel Feodo-

20. B.H.R., XIII, col. 937 et 493.

21. Šmurlo, *Le Saint-Siège et l'Orient orthodoxe russe*, Prague, 1928, p. 3.

22. Ainsi les désigne l'archevêque de Vologda, Sylvestre (Kharlampovič, pp. 18-19).

23. *Ibid.*, pp. 17-19

24. Selon l'opinion que les Moscovites se faisaient de l'Union de Florence (1439).

25. Ce sont les termes de l'acte d'institution du patriarcat, rédigé par un concile de prélats grecs et russes : ap. Kapterev, *Relations...*, p. 49.

rovič. Naturellement, l'idée flatteuse et commode de l'excellence de la piété moscovite devait l'emporter, une fois l'orage éloigné, sur les vellétés de pénitence et de réforme. La foule avait entrevu la nécessité d'un renouvellement moral; par faiblesse humaine, elle n'avait pas la volonté de se l'imposer. Mais la secousse était donnée. La tâche sera reprise par quelques hommes d'élite, seulement ceux-ci auront leurs préoccupations à eux, sans intérêt pour la foule ou choquant sa routine, ou bien ils aspireront pour elle à un idéal trop élevé, et ce sera la cause d'une mésintelligence entre le gros des fidèles et les meilleurs du clergé, en attendant la rupture au sein des réformateurs eux-mêmes et le schisme.

PREMIÈRE PÉRIODE (1616-1633)

Philarète et Denys

I

Le monastère de la Trinité-Saint-Serge, à une quinzaine de lieues au nord de la capitale, s'était montré, aux heures les plus noires, le rempart de l'orthodoxie et de l'indépendance nationale contre les envahisseurs, puis l'excitateur et l'animateur des légions libératrices. Il fut, aussitôt le danger passé, sous la conduite de son archimandrite Denys, le foyer de la réforme ecclésiastique.

Denys de Zobnino est une des figures les plus sympathiques de l'époque¹. Né à Ržev, sur la Haute-Volga, de souche paysanne — son père était à Starica syndic élu (*starosta*) du faubourg des postillons —, élevé par les moines de Starica, curé pendant six ans d'un bourg proche de cette ville, il est le premier de ces

1. Denys nous est assez bien connu, surtout par sa *Vie* écrite par Simon Azar'in (autographe, ms. n° 416 de la Bibliothèque synodale, aujourd'hui au *Musée historique* de Moscou; éditions avec coupures en 1808, 1816, 1817, 1824, 1834, 1854). Bonne monographie de Skvorcov.

prêtres campagnards qui joueront un si grand rôle au XVII^e siècle. Après la mort de sa femme et de ses deux fils, il entre au couvent, obtient par ses talents et ses vertus la dignité d'archimandrite, fait preuve de courage en ménageant, malgré les ordres du tsar Dimitrij, un accueil chaleureux au patriarche Job, disgracié. Les événements lui imposent un rôle politique auquel sa modestie et sa douceur ne le destinaient guère : il est retenu à Moscou par le nouveau patriarche Hermogène, qui fait de lui son auxiliaire. Il ne se dérobe point, calme le peuple en effervescence, conseille le tsar, mais ne s'arrache jamais sans peine à sa cellule ou aux offices de la cathédrale. Enfin, en 1610, la maison de Saint-Serge lui est confiée. Il relève les ruines d'un siège de seize mois, abrite les réfugiés, nourrit les affamés, et surtout adresse aux bonnes villes ses circulaires pour la défense de la foi et du pays. C'est l'apogée de son activité mondaine.

Mais ses goûts le portaient ailleurs. Dès que les circonstances le permirent, il aborda l'œuvre dont sans doute il envisageait toute l'immensité : la rénovation de l'Église. S'attaquer directement au peuple innombrable des fidèles semblait un rêve impossible. Pour agir même sur ces moines qui, en plein siège, se livraient à l'ivrognerie et à la débauche, sur ces dignitaires toujours prêts à se chamailler, ignorants et grossiers, il eût fallu une autre poigne que la sienne. Le doux et indulgent pasteur jugea moins malaisé d'amender les livres que les hommes.

Denys avait trouvé, dans la riche librairie de la Trinité, les manuscrits de Maxime le Grec, ce savant moine de l'Athos qui, appelé pour traduire le *Psautier commenté*, falsifié par les hérétiques judaïsants, et chargé ensuite de réviser le *Triodion*, l'*Évangile homiliaire*, le *Diurnal*, les *Ménées des fêtes*, l'*Apôtre*, avait été accusé de discréditer les saints russes qui célébraient selon les anciens livres, condamné comme hérétique, emprisonné, tourmenté, et finalement était mort à la Trinité le 21 janvier 1556². Denys se considéra comme son disciple. Ses écrits étaient interdits : il les ouvrit aux moines. Il résolut de continuer son œuvre.

Le livre le plus nécessaire au culte, celui dont toute paroisse usait presque quotidiennement, était celui qui contenait l'Ordinaire de la messe — les trois « liturgies » — avec les prières des

2. Sur Maxime le Grec, bonne monographie d'Ikonnikov, très augmentée en 2^e édition (Kiev, 1915), avec index onomastiques

principales cérémonies, comme le baptême, la sépulture et les bénédictions, nommé tantôt Missel (*Služebnik*), tantôt Rituel (*Trebnik*). Il existait en manuscrits, naturellement fort nombreux, de diverses époques, différant les uns des autres et par le contenu — on en connaît de 89 chapitres, de 141 et même de 159! — et par le détail des textes, et par les rubriques. Quand, en 1602, ce livre avait été imprimé pour la première fois, on s'était contenté de reproduire une bonne copie du XVI^e siècle, sans se préoccuper de la confronter avec les autres. Or, dans l'automne de 1615, il fut question de réimprimer le Missel-Rituel. Abraham Palicyn, cellerier de la Trinité, se trouvait dans la capitale pour le temporel du monastère : il fit admettre qu'on profiterait de cette réédition pour apporter un peu d'ordre dans le chaos et donner à l'Église un livre soigneusement révisé. Il eut assez d'influence pour obtenir que la tâche fût confiée à son couvent; sur sa demande, Denys se hâta d'envoyer à Moscou les plus savants hommes de son entourage, le moine Arsène le Sourd et le prêtre Jean Nasědka. Mieux encore, celui-ci fit décider que tout le travail de révision serait accompli à la Trinité; par une commission placée sous la direction de l'archimandrite; ainsi en ordonna une lettre du tsar en date du 8 novembre 1616³. De ce que nous savons, il ressort qu'en toute cette affaire Palicyn et Nasědka étaient les porte-parole de Denys.

Les recenseurs confrontèrent l'édition de 1602 avec plus de vingt manuscrits slavons, vieux parfois de 150 et de 200 ans, dont une sûre copie du fameux *Missel* traduit du grec en 1397 par le métropolite Cyprien. Comme le tsar leur demandait de faire diligence, ils peinèrent « sans mensonge dix-huit mois jour et nuit⁴ ». Ils poussèrent le zèle jusqu'à examiner, outre le Missel-Rituel, plusieurs autres livres liturgiques. Enfin, vers le printemps de 1618, ils présentèrent leurs corrections. Elles comportaient des suppressions et des modifications.

Dans une oraison de la bénédiction des eaux, pour la vigile de l'Épiphanie, l'édition de 1602 portait : « En ce jour, Seigneur, sanctifie cette eau par ton Esprit-Saint et par le feu. » Les mots « et par le feu » n'existaient pas dans les manuscrits les plus anciens; ils n'apparaissaient qu'au XVI^e siècle, d'abord modes-

3. A.E.A., III, p. 483.

4. Paroles d'Arsène le Sourd, citées par Skvorcov, p. 215.

tement, dans la marge ou au-dessus de la ligne, et seulement ensuite en plein texte; ils étaient absents, disait-on (ce « on » était sans doute l'évêque grec d'Elasson, Arsène, réfugié en Russie et pourvu du siège de Suzdal'), des livres grecs. L'interpolation avait donc été barbouillée d'encre.

On avait supprimé de même deux prières par lesquelles le prêtre, avant de célébrer la messe, s'absolvait lui-même de ses péchés : elles avaient été indûment empruntées aux rites de la confession (les paroles adressées par le confesseur à son pénitent étant transposées de la deuxième personne à la première), et ne se rencontraient pas à leur nouvelle place avant la fin du XVI^e siècle.

De très nombreuses modifications étaient apportées aux clauses des oraisons. Les recenseurs avaient remarqué que certaines oraisons, adressées à une des personnes de la Trinité, se terminaient par une doxologie les embrassant toutes : « et nous te rendons grâce, Père et Fils et Saint-Esprit ». N'était-ce pas sous-entendre que le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient une seule personne ? — Hérésie de Sabellius, confondant les personnes. On écrivit donc, à la fin des oraisons adressées au Fils, « et nous Te rendons grâce, avec ton Père éternel et avec ton très saint, bon et vivifiant Esprit ». Ailleurs, d'après d'autres clauses, on eût pu croire que la Sainte Vierge était la mère de Dieu le Père, ou que le Père avait pris chair. Tout cela fut corrigé, et dans le *Missel-Rituel*, et dans les autres livres, le *Psautier*, et surtout le *Typicon* (*Ustav*), procuré en 1610 par le préchantre de la Trinité, Longin.

Partout, les recenseurs trouvèrent « une infinité de fautes dans les points et les virgules et les terminaisons ». Ces fautes, en apparence vénielles, mettaient en danger l'orthodoxie : elles insinuaient ici « le manichéisme séparant le Fils de Dieu et le Fils de Marie », là « l'hérésie d'Arius » avec ses « trois substances en la Sainte Trinité », ailleurs, « le mélange et la confusion des deux natures dans le Christ » ou bien « l'hérésie de Pyrrhe, Serge et Paul, anathématisée par le sixième concile œcuménique sous Constantin le Barbu », c'est-à-dire le monothélisme.

Dans toutes ces considérations, on devine le grammairien et le logicien qu'était Arsène le Sourd : il avait appris dans Jean Damascène « les huit parties du discours », composé lui-même une « grammaire abrégée », compilé un « A b c de l'art de parler et d'écrire », et n'en était pas peu fier. On devine le théologien qu'était Nasëdka. On devine le liturgiste, l'amateur de belles et dignes cérémonies qu'était l'archimandrite Denys. Tous avaient des exi-

gences intellectuelles qui ne coïncidaient pas précisément avec la piété naïve des fidèles et même du commun du clergé.

Au concile réuni le 4 juillet 1618, à la requête de Denys, pour examiner les corrections proposées, les débats furent d'une âpreté extraordinaire. Les plus violentes attaques vinrent de la Trinité même, de l'ecclésiarque Philarète, du prêtre Philippe, du sacriste Marcel, de ce Longin dont les recenseurs avaient critiqué le *Typicon*, et aussi de Dorothée, canonarque de Saint-Sauveur-le-Nouveau et d'Abraham, archimandrite du Miracle. On ne saurait parler de jalousie du clergé de Moscou contre le couvent de la Trinité, puisque les principaux accusateurs étaient de ce couvent; ni de simples querelles de personnes à l'intérieur de la Trinité, car elles n'auraient pu former la conviction de tout un concile auquel assistaient même « les laïcs versés dans les divines Écritures »; ni d'ignorance pure et simple, puisque au moins Philarète, Longin, Dorothée, Abraham, étaient familiers, de par leurs fonctions, avec les livres liturgiques. Mais l'assemblée reflétait l'opinion moyenne de l'Église russe : elle jugea téméraire de toucher, pour des raisons de logique ou de critique littérale, à un grand nombre de textes déjà consacrés à la fois par l'usage et par l'impression. Un livre imprimé faisait plus autorité qu'une multiplicité de manuscrits divergents.

Les débats portèrent surtout sur les mots « et par le feu », qui étaient liés à un geste visible et expressif : lors de la bénédiction des eaux, le célébrant plongeait dans la cuve des cierges allumés. On attribuait à ce rite une signification symbolique; on le mettait en rapport avec des passages de l'Écriture — Luc, III, 16 : *Celui-là vous baptisera par l'Esprit-Saint et par le feu*. Supprimer la formule, c'était supprimer aussi un rite vénéré. Et cela, parce qu'elle ne se lisait pas dans les anciens livres, parce qu'elle était absente des livres grecs! Il y eut conflit, en 1618, entre la raison et la tradition, entre la conception des intellectuels, arrêtant l'Église russe à un certain stade ou la ramenant à une certaine source réputée pure, les Grecs en fin de compte, et le sentiment général des fidèles, que l'Église russe, au contraire, avait le droit de se développer, de s'enrichir et d'adapter ses livres à sa vie. Ce sentiment, étant celui du plus grand nombre, l'emporta : Denys et ses compagnons furent condamnés, semble-t-il, à l'unanimité, et le tsar confirma la sentence⁵.

5. La décision du Concile de 1618 a été imprimée par I. Sakharov dans l'*Abeille du Nord*, 1842, n° 198, pp. 791-792.

L'archimandrite surtout fut durement traité, condamné à une pénitence de mille prostrations par jour, tourmenté par la faim, la soif et la fumée, exposé avec ses disciples aux coups et aux injures d'une foule ameutée. Boulangers et pâtisseries en voulaient, paraît-il, aux nouveaux hérétiques qui prétendaient « retirer du monde le feu ». Même contre Denys, personnage illustre et respecté, le peuple prit parti pour le concile et la tradition.

Ce fut un étranger, le patriarche de Jérusalem, Théophane, qui vengea les puristes. Venu à Moscou en avril 1619 quêter pour son Église, il s'intéressa aux savants, ses frères, obtint qu'on améliorât leur sort et qu'on revisât leur procès.

La question du feu continua à remuer le monde intellectuel moscovite. Antoine Podolskij, un scribe qui se vantait de connaître mieux que personne en Russie grammaire et dialectique, avait déjà compilé un long traité : *Sur le feu illuminateur*, dans lequel il reprochait aux recenseurs de nier « la grâce du Saint-Esprit descendue sur les apôtres en langues de feu »⁶. Nasědka lui répondit par un traité en trente-cinq chapitres, l'accusant successivement et sans ordre d'inventer un nouveau baptême par le feu, de « cracher sur les anciens manuscrits grecs et russes » pour ne croire qu'au livre imprimé, d'ériger le Feu en quatrième personne de la Trinité, d'imaginer un « feu illuminateur » dont nul n'avait encore entendu parler, de vouloir sonder par orgueil des mystères insondables, d'attribuer à un élément matériel la bénédiction des eaux, et autres hérésies. Arsène le Sourd écrivit pour sa défense personnelle une *Épître à l'archiprêtre Jean de Lucien* et un *Discours à Saltykov* : il rejetait toute la responsabilité de l'entreprise sur ses collègues, l'archimandrite et le « perfide renard » Nasědka. Denys, lui, prépara un discours très digne, purement justificatif, discutant les textes de l'Écriture et des Pères allégués par ses adversaires, et qui se terminait par ce conseil : « Nous devons craindre : 1° de nous séparer des Pères; 2° de nous rapprocher en quoi que ce soit des Latins; 3° d'écrire comme si le Saint-Esprit était sensible et connaissable. » Voici en quoi consistait l'hérésie latine : si l'eau est bénite et par le Saint-Esprit comme tel, et par le Saint-Esprit-Feu, c'est qu'il y a deux Saint-Esprit, dont le premier procède du Père, et le second du Fils.

Quand, à la fin de juin, le père du tsar, le métropolite de Ros-

6. A. Pokrovskij a publié sur Antoine Podolskij quelques données qui rectifient ou précisent ce qu'on croyait savoir de lui (*Lect. hist.*, 1912, II, *Mél.*, pp. 33-38).

tov Philarète, jusque-là captif des Polonais, vint occuper le trône patriarcal, qu'on lui gardait depuis sept ans, l'affaire des recenseurs apparut comme la plus urgente. Dès le 2 juillet, un nouveau concile fut réuni : Denys seul fut interrogé, pendant plus de huit heures; il fut entièrement justifié, ainsi que ses collaborateurs, et solennellement réintégré dans sa dignité d'archimandrite. Cependant, Philarète ne se hâta pas d'adopter les corrections des recenseurs : dans la nouvelle édition du *Rituel*, en 1623, les mots « et par le feu » demeurèrent, avec la mention en marge, « jusqu'à décision du concile ». Ce fut seulement lorsque les patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem eurent envoyé leur attestation écrite qu'ils n'existaient dans aucun livre grec, avec leur avis motivé et des copies certifiées des prières de la Bénédiction des eaux, qu'il prescrivit, le 9 décembre 1625, de retirer en tous lieux les *Rituels*, pour y effacer l'adjonction condamnée. Mais il ne changea rien au rite de l'immersion des cierges. Quant aux prières d'absolution avant la messe, elles subsistèrent, et elles se liront dans tous les *Missels* jusqu'en 1652⁷.

Ainsi justice était rendue aux hommes, dont les intentions étaient droites et les souffrances imméritées, mais le patriarche Philarète avait compris que le plus nécessaire à ce moment n'était pas la révision des livres.

II

Philarète n'était pas un savant, mais un boiar, qu'on avait fait d'Église malgré lui. Peu curieux de déplacer les virgules ou de déceler des hérésies dans des phrases mal tournées, il avait en commun avec le gros des fidèles deux préoccupations : défendre l'orthodoxie contre les atteintes extérieures, et rétablir l'ordre dans l'Église.

Ayant souffert en Pologne huit longues années, Philarète avait rapporté de captivité une haine extrême du catholicisme, une méfiance profonde de tout ce qui pouvait transporter en Moscovie une influence latine. Grâce à lui, les ressentiments créés ou avi-

7. L'épisode de la correction des livres liturgiques en 1616-1619 a été étudié de façon exhaustive, d'après les sources manuscrites, par D. Skvorcov, dans sa monographie sur *Denys de Zobnino*, pp. 175-339. A défaut de cet ouvrage, on peut consulter : Kazanskij, *Lect. hist.*, 1848, n° 8, pp. 1-26; *Interlocuteur orthodoxe*, 1862, n°s 2 et 3; Soloviev, t. IX, ch. v; Nikolaevskij, *L'Hôtel de la presse*, *Lect. chr.*, 1890, II, pp. 434-457.

vés par le Temps des troubles s'affirmeront dans des actes, qu'il sera difficile ensuite d'annuler sans choquer l'opinion.

Autrefois, la règle, pour les catholiques qui voulaient devenir orthodoxes, était de leur renouveler la confirmation. Au début du XVII^e siècle, la haine du nom polonais les fit assimiler à des païens et à des musulmans, et, contre toutes raisons canoniques, la coutume s'introduisit de les rebaptiser. Pourtant en 1620, le métropolite Jonas permit de recevoir deux Polonais dans l'Église orthodoxe sans cette formalité. Philarète lui reprocha d'en user ainsi « avec des gens qui sont comme des chiens et des ennemis déclarés de Dieu ». L'autre eut beau invoquer le 95^e canon du 6^e concile œcuménique et les *Réponses de Niphon à Cyriaque*⁸, le grand texte canonique russe, il fut interdit comme hérétique et traduit le 16 octobre devant un concile, qui érigea en règle le nouvel usage. Les Latins, ayant emprunté aux Juifs, aux Montanistes, aux Manichéens, aux Eunomiens, aux Ariens, aux Basiliens, toutes leurs hérésies, sans compter les leurs propres, comme le purgatoire et le nouveau calendrier, et les 27 articles énumérés au traité « Des Francs et autres Latins⁹ », étaient déclarés « les plus féroces et les plus méchants de tous les hérétiques existant sous le soleil », et leur baptême non pas sacrement, mais souillure. L'*Exposé du Concile*, rédigé en ces termes, contresigné par Jonas repentant le 4 décembre 1620, et, plus tard, inséré en partie dans le *Rituel* de 1639, allait faire loi jusqu'en 1667¹⁰.

Même chez les orthodoxes, sujets de l'État polono-lituanien, Philarète avait remarqué un redoutable chaos religieux : dans la même famille, « l'un tient la foi chrétienne, l'autre la papiste, un troisième la luthérienne, d'autres la calviniste, l'anabaptiste, l'arienne, et tous ensemble mangent et boivent à la même table et s'unissent par le mariage et certains même prient ensemble... Beaucoup d'entre eux prient pour le pape à la messe dans les litanies, et se nomment uniates ». Tel est le tableau que le patriarche présenta à un nouveau concile, réuni le 16 décembre 1620, pour justifier la nécessité de mesures spéciales envers les Blanc-Russiens soi-disant orthodoxes. Il fut résolu de les interroger sur leur croyance et leur baptême, de baptiser à nouveau

8. B.H.R., VI, col. 26.

9. Texte d'origine byzantine du XI^e-XII^e siècle, introduit dans les recueils canoniques slaves (imprimé par A. Popov, *Polém.*, pp. 58-69).

10. Macaire, *Histoire de l'Église*, XI, pp. 23-30; Golubcov, *Débats sur la foi*, pp. 18-24; Kharlampovič, pp. 21-22.

ceux qui n'avaient pas été trois fois immergés selon la tradition des apôtres, de faire abjurer l'hérésie latine à ceux qui avaient été baptisés par un pape uniate, et d'obliger les autres à confirmer leurs dires en confession, après une semaine de jeûne¹¹.

Pour extirper tout soupçon d'influence latine, la rubrique des *Rituels* de 1602 et de 1616 qui permettait, en cas de maladie, de « plonger l'enfant dans la cuve jusqu'au cou et lui verser sur la tête l'eau de la cuve avec la main droite, par trois fois » fut supprimée : ceux qui avaient reçu ce faux baptême devaient être rebaptisés par immersion¹².

Mais l'impiété occidentale menaçait l'orthodoxie de bien d'autres côtés. Les pays limitrophes de la Moscovie, en ce tournant du XVI^e au XVII^e siècle, étaient vraiment le rendez-vous de toutes les hérésies : au luthéranisme s'étaient joints le calvinisme, puis les Frères moraves, puis les Frères polonais, et sur ce terrain tourmenté avaient germé le non-adorantisme et les doctrines aboutissant au pur déisme. Les uns rejetaient les images et les jeûnes, les autres l'Eucharistie, les troisièmes la divinité du Christ, le péché originel et le baptême. Socin et ses disciples faisaient fi de l'Ancien Testament et voyaient dans le Christ un homme doué d'une sagesse infinie, digne d'un certain culte. Budny, sans repousser entièrement la révélation, méprisait le Nouveau Testament. Jean Sommer niait jusqu'à l'immortalité de l'âme¹³. Tous étaient animés de l'esprit de prosélytisme et tournaient leurs regards vers l'Est. Déjà en 1562 à Nesviž, Simon

11. Macaire, *Histoire de l'Eglise*, XI, pp. 30-33. Autre trait de la répugnance de Philarète à modifier les livres liturgiques : les décisions du 4 et du 16 décembre 1620 ne furent pas insérées dans la première édition à paraître du *Rituel* en 1623, mais seulement dans celle de 1639.

12. Macaire, *Histoire de l'Eglise*, XI, p. 46. Les plus anciens rituels russes prescrivaient comme régulier le baptême par aspersion, condamné cependant par beaucoup de métropolitains, et par le Concile du Stoglav. Voir les textes dans Dmitrievskij, *Liturgie russe*, pp. 289-293. — Chose curieuse, à cette même époque, certains se demandaient en Occident si les Moscovites étaient chrétiens et s'il fallait ou non les rebaptiser. Le 31 mars 1620, le luthérien Johann Bothvidi, docteur en théologie et prédicateur du roi de Suède, soutenait à Upsal cinquante thèses sur la question : *Utrum Moscovitae sint Christiani*? Après avoir dûment examiné les origines chrétiennes, les livres saints, les articles de foi, le gouvernement ecclésiastique et le culte des Russes, d'après Jovius (1525), il concluait par l'affirmative. Ces thèses, souvent citées au cours du XVIII^e siècle, furent imprimées en 1705 à Leipzig (v. le Catalogue de la Bibliothèque nationale de Paris, s. v. *Bothvidi*). Le monde catholique, par Possevin (*Missio Moscovitica*, Rome, 1584; *Moscovia*, Cologne, 1587), était mieux informé : il n'a jamais douté du christianisme des Russes.

13. Sur la propagande du protestantisme et du socinianisme par le livre et par l'école en Pologne et en Lituanie, voir A. Martel, *La langue polonaise dans les pays ruthènes*, Paris, 1938, pp. 203-218.

Budny avait publié son Catéchisme « pour le menu peuple de langue russe ». Maintenant, ce sera toute une typographie, montée à Stockholm, en 1625, par Gustave-Adolphe, qui donnera en russe un *Court catéchisme luthérien avec prières* (1628)¹⁴. Les Sociniens n'étaient pas moins actifs : on a retrouvé une traduction russe du *Nouveau Testament*, rédigée en 1581 à Khorosovo en Volynie, exactement dans leur esprit, d'après une version polonaise¹⁵. Plus tard, ils eurent à Rakow leur « Rome arianiste », des synodes, un gymnase fréquenté par un millier d'élèves, une imprimerie, et leur *Catéchisme* polonais (1605), soigneusement écrit par le théologien V. Schmalz, n'avait pas besoin d'être traduit pour être compris des jeunes nobles russes du Sud. En Russie même, ils avaient espéré un moment avoir leur homme, en la personne du premier faux Dimitrij : celui-ci avait eu pour éducateur, et ensuite pour conseiller intime, un de leurs prédicateurs, Mathieu Tvardokhlëb. Le nouvel arianisme semblait avoir poussé chez lui de profondes racines. Le 7 novembre 1605, on lui envoya donc, en grand mystère, toute une ambassade, qui séjourna plusieurs mois à Moscou¹⁶. Nous ignorons le succès qu'elle put avoir, mais c'était une occasion de plus, au moins pour certains Moscovites, de s'informer des doctrines nouvelles.

Nombreux étaient les étrangers de religion protestante installés en Moscovie. Dans la capitale, ils occupaient tout un quartier au Sud-Est, nommé le Faubourg des Allemands (*Německaja Sloboda*). En 1601, avec la permission de Boris Godunov, ils y élevèrent un temple luthérien¹⁷. Ils avaient là leurs pasteurs et leurs écoles. Faubourg et temple furent saccagés et incendiés en 1610. Mais, aussitôt le calme revenu, les colonies étrangères se reformèrent, cette fois en pleine Ville Blanche : le recensement de 1621 enregistre là les feux d'un « pope allemand » et de son assistant. En 1624, un pasteur anglais fait son apparition. En 1626, le temple brûla, mais il fut reconstruit dans la Ville extérieure, et une seconde communauté se forma dans la Ville Blanche, sur la Pokrovka, pour ceux qu'on appelait les Nouveaux Allemands, surtout des militaires, recrutés par le tsar Michel. En 1629, les

14. Karataev, 397, 510-511. Le *Court catéchisme* était destiné à amener au luthéranisme les populations orthodoxes de Carélie cédées à la Suède, mais il pénétra aussi en Moscovie.

15. *Ant. Kiev*, 1882, mai, p. 200.

16. Pierling, *Articles*, pp. 148-154 (*Ant. russe*, 1908, avril, pp. 1-6).

17. Voir dans Cvětaev, *Protestantisme*, pp. 47-50 et notes, la discussion des sources.

Anglais et Hollandais de Moscou ont leur temple à eux, aussi dans la Ville Blanche, à l'Étang maudit. Un peu plus tard, le voyageur Olearius comptera à Moscou environ un millier de luthériens et calvinistes¹⁸. Parmi ces étrangers, certains étaient en mesure d'exercer une influence : médecins de la Cour, officiers, interprètes au Bureau des Légations, négociants chargés de missions officielles. Beaucoup avaient des serviteurs russes qui, chez eux, se déshabituèrent peu à peu des pratiques orthodoxes.

Il faut ajouter que le hasard des guerres avait mis beaucoup de Moscovites de toutes conditions en contact avec les hétérodoxes amis ou ennemis, dont les façons de voir et de vivre n'avaient pas grand'chose de commun avec la vieille piété russe. Plus d'un était séduit par cette liberté de pensée et de conduite. Les civilisations étrangères exerçaient sur les esprits les plus distingués une attraction presque irrésistible. Dix-huit jeunes gens avaient été envoyés par Boris Godunov, en 1602 et 1603, en Angleterre, en France et à Lubeck pour étudier les langues; de 1613 à 1622, des démarches furent faites pour les récupérer, mais, malgré les réclamations réitérées des ambassadeurs du tsar et les promesses de grâce, il n'en revint qu'un seul. Les autres avaient aisément oublié et leur pays, et l'objet de leur mission, et leur religion¹⁹.

Il y a alors, à Moscou même, un groupe d'hommes à qui ne suffisent plus ni les coutumes, ni les croyances de leurs ancêtres. Le trouble de l'époque est entré dans les âmes. On met en doute les vérités établies, on est fêru de discussions théologiques, et l'on pousse très loin la liberté d'opinion. On rougit de la simplicité de l'ancienne langue, on invente des mots savamment composés, on allonge sans fin des phrases amphigouriques, on rime, à la polonaise, des vers syllabiques. On entretient avec ses amis des correspondances de forme recherchée où l'on fait assaut de politesses, de louanges et d'épithètes. En même temps, on en prend à son aise avec les vieux principes moraux : Moscou a ses libertins, de pensée et de conduite.

Le prince Siméon Šakhovskoj, dans sa jeunesse, est un homme de guerre aux convictions politiques assez instables : il sert le tsar Šuiskij, puis passe aux gens de Tušino, puis aux Suédois, puis à Sigismond, et enfin se rallie au tsar Michel, en recevant de tous ces maîtres honneurs ou domaines. De cette vie aventureuse,

18. *Ibid.*, pp. 51-68 et note 1 pp. 68-73; pp. 246-250.

19. Golitsyn, pp. 3-18.

il rapporte des bribes de latin, le goût de la dispute, la passion d'écrire, et l'impatience des vieilles contraintes. En dépit des canons, il en est, en 1619, à ses quatrièmes noces. Il affirme cependant, contre son cousin Khvorostinin, le caractère œcuménique du 6^e Concile, qui condamna les monothélites. Il compose une histoire du meurtre du tsarevitch Dimitrij, une lettre au shah Abbas pour l'exhorter à recevoir le baptême, un Discours sur l'incendie de Moscou en 1626, des Offices en l'honneur de sainte Sophie, des saints pontifes de Moscou et de toute la Russie, des épîtres à ses amis, une autobiographie. Toute sa vie, qui sera longue, il écrira et discutera, et souffrira, pour ses imprudences et son non-conformisme, de continuelles disgrâces²⁰.

Šakhovskoj s'est toujours cru un parfait orthodoxe. Il n'en est pas de même de ce prince Khvorostinin qui défendait contre lui, avec plus d'injures que d'arguments, des opinions fort téméraires. Ce jeune homme hautain et passionné, jeté à dix-huit ans en pleine Cour, brillante et dissipée, du premier faux Dimitrij, n'avait pu résister à la tentation. « Ébranlé dans sa foi, il raillait la religion orthodoxe et méprisait les jeûnes et les usages chrétiens. » Envoyé ensuite en pénitence à Volokolamsk, il tâcha, sincère ou non, de se montrer fidèle aux vieilles mœurs; il fit la guerre aux Polonais, en sujet brave et zélé. Mais les doutes naguère éveillés dans son esprit existaient toujours : il possédait des livres latins; dans ses entretiens privés, il ne se bornait pas à discuter les conciles, il assurait qu'« il n'y a pas à prier, et que la résurrection des morts n'aura pas lieu », il niait le jeûne et le culte des saints. Il empêchait ses domestiques d'aller à l'église. Lui-même passa la semaine sainte de 1622 à boire et ripailler; la nuit de Pâques, il but encore et ne parut ni à laudes, ni à la messe. La vie lui semblait insipide en Moscovie : « Les gens sont bêtes. Personne avec qui causer ! » « Ils sèment leurs champs d'orge et vivent de mensonge ! » disait-il encore, avec une mauvaise assonance, car, à l'instar des littérateurs polonais, il aimait les vers syllabiques et rimés. Il n'avait que dédain pour ses compatriotes, et déjà vendait ses biens pour fuir en Lituanie à la faveur d'une mission diplomatique, quand un de ses serfs le dénonça. Il fut, cette fois, banni dans le Nord, à Saint-Cyrille de Bëlozero, astreint à suivre sans faute tous les offices du monas-

20. *Dict. biogr. russe*, 1905, s. v. Šakhovskoj, Siméon Ivanovič; Platonov, *Récits et histoires*, pp. 231-246.

tière. Il n'en sortit qu'après avoir signé une réfutation de ses erreurs. Nous avons de lui, outre une curieuse *Chronique du Temps des troubles*, plusieurs écrits théologiques, dont un *Traité contre les hérétiques*²¹ en vers et en prose.

Après les grands seigneurs, les simples hobereaux. André Palicyn, le propre cousin du pieux cellerier de la Trinité, avait, lui aussi, durant les Troubles, servi et trahi tout à tour bien des maîtres avant d'être nommé, par le tsar Michel, en 1629, gouverneur de Mangazeja, place alors très importante de Sibérie. Dans cette lointaine province, frayant avec les Tcherkassiens et les Polonais exilés, il rejeta toute contrainte : il fumait — grand scandale à l'époque! — et faisait fumer autour de lui; il n'avait pas de directeur, encensait lui-même ses icones, communiait sans être à jeun. Non dénué d'ingéniosité et de talent littéraire, frotté de science occidentale, parlant le polonais, curieux de géographie, par ailleurs il s'occupait de sorcellerie, croyait aux sortilèges et aux envoûtements, s'enivrait systématiquement et se livrait sans vergogne à des vices contre nature. A cette conduite, il joignait une théologie conforme : Jésus-Christ a définitivement libéré l'humanité du péché; depuis la Résurrection, il ne reste plus personne en enfer, nul tourment ne menace les hérétiques et les sacrilèges; le clergé n'est nullement un intermédiaire indispensable entre Dieu et les hommes²².

A Ivangorod, c'est un riche marchand russe, Philippe, qui « n'accorde aucune importance aux images », et ne comprend le jeûne qu'au pain et à l'eau, ce qui lui permet sans doute de ne le pratiquer point²³.

Ces quelques exemples typiques nous éclairent sur les effets produits sur des Moscovites de différentes catégories par la brusque découverte du monde occidental non plus catholique, mais protestant ou socinien²⁴. Le péril est dénoncé en ces termes au

21. Les écrits théologiques de Khvorostinin ont été publiés par Savva dans les *Annales de la Commission archéographique*, t. XVIII (1907), pp. 1-106. Sur le personnage lui-même, toutes les données ont été rassemblées par Platonov, *Récits et histoires*, pp. 182-203, et *Moscou et l'Occident*, pp. 69-78. Le portrait qu'en brosse Ključevskij dans son *Cours* (III, pp. 305-307) est inexact, car Khvorostinin semble avoir été bien plus influencé par les sociniens que par le catholicisme.

22. Le curieux personnage de A. Palicyn a été découvert et très pittoresquement dépeint par S. Bakhrušin, *Siècles*, I (1924), pp. 79-110.

23. Philippe exprima ces opinions à Olearius en janvier 1634, mais elles étaient évidemment anciennes chez lui (Olearius, I, III, p. 253).

24. C'est sans doute vers cette même époque qu'il convient de placer l'*Épître de Jean Bëgičev* publiée par Jacimirskij (*Lect. hist.*, 1898, II, x-13 pp.) : l'auteur, un laïc,

patriarche : « Parmi les hétérodoxes venus à notre foi orthodoxe, il en est qui ont été attirés par la soif des richesses et qui ensuite retournent comme des chiens à leur vomissement ; parmi nos coreligionnaires et compatriotes, il en est qui abandonnent notre foi pour celle de Luther et de Calvin, et, sans la moindre crainte du Christ, mangent chair en carême, voient des icones dans nos maisons et ne les saluent pas ou même les injurient²⁵. »

Philarète réprimait l'hérésie quand elle se manifestait. Mais, tandis qu'il pourchassait systématiquement les influences catholiques, jusque dans leurs sources possibles²⁶, il ne prenait jamais de mesures radicales contre les influences protestantes. La politique antipolonaise obligeait à multiplier les concessions à la Suède : établissements commerciaux à Pskov, malgré les représentations de l'archevêque, qui fut déposé ; légation à Moscou, avec un temple public. On alla même jusqu'à lui livrer les paysans caréliens qui avaient fui son territoire pour sauver leur foi orthodoxe²⁷. Plus tard, on recrute en Suède, comme aussi dans l'Allemagne du Nord, des régiments et des instructeurs militaires. Pour combattre l'hérésie protestante, il semblait suffisant d'adapter les anciens traités contre les ennemis des images : Maxime le Grec autrefois en avait écrit un²⁸ ; le livre *De la Foi orthodoxe une et vraie*, imprimé à Ostrog en 1588, visait surtout les Latins, mais avait toute une dernière partie où étaient réfutées les opinions des luthériens, calvinistes et ariens, sur les églises, les icones et les reliques²⁹ ; enfin en 1602 avait paru à Vilna un traité en douze chapitres *Sur les images, la Croix, le culte des*

défend contre un autre laïc l'interprétation symbolique des paroles de Dieu à Moïse (Ex., xxxiii, 23) : *Tollamque manum meam et videbis posteriora mea : faciem autem meam videre non poteris*. (Cette discussion théologique avait commencé entre eux à la chasse.) Il ne croit pas non plus que Dieu se soit montré véritablement à Abraham. — Au contraire, le vieux moine Philarète, depuis cinquante ans à la Trinité, et depuis quarante ans ecclésiarque, soutient que Dieu a figure humaine et « tous membres à l'image de l'homme » ; il prétend aussi que le Christ n'est pas né du Père avant tous les siècles, mais bien au moment de l'Annonciation (Skvorcov, *Denys*, p. 384). La pensée théologique est en pleine fermentation.

25. *Annales de la Commission archéographique*, t. XVIII (1907), p. 119.

26. En 1631, le colonel Lesly sera envoyé recruter des soldats de toutes nations, à l'exclusion des Français « et autres de foi romaine » (*Rec. de chartes*, III, n° 83, p. 317). En 1632, lorsque Joseph, protosyncelle d'Alexandrie, sera retenu à Moscou, ce sera surtout pour « traduire du grec en slavons les traités contre les hérésies latines » (Storožev, *Ant. Kiev*, t. XXVII (1889), p. 334). En 1634, le traité conclu avec la Compagnie holsteinoise lui interdit d'introduire en Russie aucune personne de foi latine, sous peine de mort (A.H., III, n° 181, p. 332).

27. Cvčtaev, *Protestantisme*, p. 595.

28. *Ibid.*, pp. 524-538.

29. Réimprimé dans B.H.R., VII, col. 600-938.

saints, les jeûnes, la confession et l'Eucharistie, la prière pour les morts. Après Arius et Julien l'Apostat, Wiclef, Hus, Luther, Calvin, Servet, Blandrata, Lelio Socin, François Davidi, Budny et Czechowič, son adversaire, y étaient nommément désignés³⁰.

Ces deux derniers ouvrages, bien composés, argumentant à l'aide de l'Écriture et des premiers Pères, étaient destinés en Moscovie à une fortune extraordinaire.

Le traité *Sur les images* fut sans doute utilisé par l'auteur d'un *Exposé contre les ennemis des images et toutes les méchantes hérésies apparues de nos jours*³¹. Il fut traduit du russe de l'Ouest en moscovite par un certain pope Étienne, de Novgorod, et utilisé par Jean Nasědka, l'ancien collaborateur de l'archimandrite Denys. Ce prêtre érudit, actif, ardent et fécond écrivain, aussitôt relevé de sa disgrâce, avait été distingué par le patriarche Philarète et appelé au Kremlin comme chapelain à l'église de l'Annonciation. Sur la fin de 1621, il fut adjoint à la grande ambassade qui devait aller au Danemark demander, pour le tsar, la main d'une nièce de Christian IV. Un séjour de quatre mois en pays protestant lui permit de faire sur les croyances, les rits, la tenue au temple, la vie familiale et publique des hérétiques quantité d'observations fort piquantes. C'est là peut-être qu'il se procura le *Catéchisme* de Budny, l'étudia, et en couvrit les marges de notes critiques. Ainsi armé, aux douze chapitres du vieux *Traité sur les images*, il en ajouta trente-cinq, les uns empruntés aussi, au moins en partie, à des textes existants — son propre traité en trente-cinq chapitres contre Antoine Podolskij, le *Livre de la foi* de 1588, l'*Exposé du concile* de 1620 —, les autres de sa composition. Sans doute en 1623 fut terminée la nouvelle somme polémique : l'*Exposition, d'après les divines Écritures, de l'Ancienne Loi et de la Grâce nouvelle, contre les maudits luthériens*. Nasědka y mettait en œuvre sa vaste connaissance des Pères grecs, de la littérature moscovite (y compris l'*Illuminateur* (*Prosvětitel'*) de Joseph de Volokolamsk et la version slave de la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe), des nombreuses publications russes

30. Cvětaev, *Protestantisme*, pp. 604-611.

31. Publié par Platonov dans *Annales de la Commission archéographique*, t. XVIII (1907), pp. 109-177. Platonov l'attribue au prince Jean Katyrev-Rostovskij, qui a laissé des mémoires très personnels sur le Temps des troubles. L'auteur mentionne plusieurs fois, pour le réfuter, un écrit des ennemis des images qu'il appelle « leur Apologie ou leur code » : s'il s'agissait du *Court catéchisme luthérien* publié en russe en 1628, cela permettrait de dater l'*Exposé* (dédié à Philarète, mort en 1633) de la période 1628-1633.

de l'Ouest; non content de défendre l'orthodoxie, il prenait l'offensive : les protestants ne respectent pas leurs propres temples, leurs prêtres se marient deux et trois fois et continuent d'officier, Luther lui-même était un orgueilleux, qui prétendait corriger les saints des anciens âges, comme si, quinze cents ans durant, ils avaient tous été aveugles ou insensés³².

L'*Exposition* eut un grand succès : nous en connaissons une quinzaine de copies du XVII^e siècle³³, et elle sera à la base du fameux *Livre de Cyrille*. Nasëdka, sans doute en récompense de ce « livre sage et pratique », comme le qualifiera le recenseur Sabbace, fut nommé sacriste de la cathédrale de l'Assomption, c'est-à-dire adjoint à l'archiprêtre de la première église de la capitale³⁴. Bientôt, on fit de nouveau appel à ses talents.

Si les pieux Moscovites nourrissaient les soupçons qu'on a vus quant à l'orthodoxie des Russes soumis à l'autorité polonaise, ils ne pouvaient manquer cependant d'être séduits par l'éclat scientifique et littéraire des Confréries de l'Ouest et du Sud. Les premières, elles avaient, en menant le combat contre les Uniates, recréé une théologie orthodoxe, ouvert des écoles, fondé des typographies, publié des ouvrages plus ou moins originaux. Dans tout cela sans doute on devinait des influences latines, mais, à une époque où l'on sentait trop ce qui manquait à l'Église grand-russienne, on devait s'incliner devant tant de supériorités. On accueillait donc volontiers les savants hommes de l'Ouest et leurs livres. On les accueillait, quitte à les critiquer, tout en les utilisant.

En 1623 et 1624, les *Sermons de saint Jean Chrysostome sur les Épîtres de saint Paul et sur les Actes des Apôtres*, deux énormes volumes traduits et imprimés par les soins de la Laure de Kiev, firent sensation. L'année suivante, on reçut leur principal éditeur, Pamba Berynda. En juin 1626, arriva son collaborateur, l'archiprêtre Laurent Zizanie, porteur d'une *Apocalypse commentée*. Il écrivit dans sa langue un *Catéchisme*, et cet in-folio de 395 feuillets fut traduit et imprimé d'enthousiasme en moins d'un mois. On n'avait pas été, cependant, sans y censurer quel-

32. Le chapitre III des *Débats sur la foi*, de A. Golubcov (pp. 76-126), est une véritable monographie sur l'*Exposition* de Nasëdka. Voir aussi, dans Cvëtaev, *Protestantisme*, pp. 616-628, l'analyse de l'ouvrage.

33. Golubcov, p. 110, n. 71.

34. La date de cette nomination, inconnue, mais placée par Golubcov en 1626 (pp. 89-90), doit être reportée plus haut, puisque le 20 mai 1625 Nasëdka signe un acte concernant une donation à la cathédrale de l'Assomption (*Arch. syn.*, vol. 1829).

ques expressions. L'auteur protesta sans doute, car on ménagea un colloque entre lui et les théologiens moscovites. Ceux-ci découvrirent de nouvelles erreurs, des « hérésies latines » si nombreuses et si graves que le *Catéchisme* ne fut pas mis en circulation. Mais il n'en continua pas moins à se répandre, car on en connaît actuellement une centaine de copies manuscrites³⁵. C'était le premier exposé systématique de la foi que l'on possédait à Moscou. Il répondait à un besoin urgent.

Un ancien maître d'école des Confréries de Lwow et de Vilna, Cyrille Tranquillion-Stavroveckij, avait composé un *Évangile homiliaire* (*Učitel'noe Evangelie*), imprimé à Rakhmanov en 1619. C'était un recueil de sermons pour les dimanches et fêtes, où l'on pouvait encore puiser la matière de lectures à la maison. Ce livre, d'un genre alors nouveau, avait été condamné par les évêques de l'Ouest, et l'auteur venait de passer à l'Union, quand il en arriva à Moscou de nombreux exemplaires. On le soumit à des examinateurs, parmi lesquels Nasědka, qui y dénombrèrent près d'une centaine d'« hérésies », et le 1^{er} décembre 1627 le tsar et le patriarche ordonnèrent de recueillir, en tous lieux, tous les livres de Tranquillion et de les brûler. Dès lors, ce fut la chasse aux livres dits « lituaniens » : plusieurs ukaz interdirent de les importer, de les acheter, de les garder chez soi et de les conserver dans les églises à moins qu'ils ne fussent indispensables au culte. Et, cependant, l'*Évangile homiliaire* ne cessa pas d'être copié et répandu : dans la lointaine Vologda, tout un groupe d'admirateurs de l'hérétique Cyrille fut dénoncé en juillet 1628 par l'archevêque Marcel. Les livres « lituaniens » continuèrent à pénétrer en Moscovie par diverses voies illégales, en attendant d'y être officiellement réimprimés³⁶.

D'une part, on défendait l'orthodoxie contre tous les dangers extérieurs : contre les protestants et les rationalistes, on avait maintenant une réfutation copieuse et répondant à peu près à tous les besoins, solidement argumentée, vigoureusement écrite; au catholicisme détesté, on avait radicalement fermé l'accès du territoire. D'autre part, les nécessités de la politique faisaient que le protestantisme était abondamment représenté et librement pra-

35. Kharlampovič, pp. 103-108. Les procès-verbaux du Colloque des 18 et 19 février 1627 ont été imprimés par Tikhonravov, *Annales de litt. russe*, t. II, fasc. 4 (1859), sect. II, pp. 80-100, puis en fac-similé par la Société des amis de l'ancienne littérature, n° xvii (1878).

36. Kharlampovič, pp. 108-113.

tiqué sur toute l'étendue du pays; et, malgré les mesures policières, le besoin d'instruction propageait fatalement, avec les livres étrangers destinés à le satisfaire, diverses doctrines catholiques.

III

La défense extérieure assurée, le patriarche Philarète voyait très clairement la seconde tâche du moment : rétablir l'ordre dans l'Église. C'était, avant tout, pour lui, une besogne administrative.

Au sommet, l'entente entre l'Église et l'État était assurée par l'heureuse rencontre et l'originale dyarchie d'un pontife judiciaires et autoritaire et d'un monarque son fils, doux et soumis. D'un commun accord, ils renouvellent, par exemple, l'interdiction de léguer aux monastères des biens fonciers³⁷. Dans les provinces, la division des pouvoirs s'imposait : en 1621, les gouverneurs et toutes les autorités civiles de Rjazan' et de son district sont avertis de ne pas s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques et de ne pas juger les causes appartenant à l'archevêque. Le même ordre est réitéré en 1623, et il a dû être adressé dans d'autres provinces³⁸.

Surtout, Philarète organise l'administration diocésaine. Il la conçoit à l'instar des « prikaz » ou ministères du tsar. Comme le tsar a ses domaines propres, il a sa province patriarcale. Elle est d'une étendue extraordinaire : plus de quarante cités avec leurs districts, depuis la Mezen' sur l'océan Glacial jusqu'à Putivl' sur la frontière d'Ukraine, de Brjansk à l'Ouest jusqu'à la Vjatka, avec des villes de première importance comme Vladimir, Kostroma, Nijni-Novgorod. Plus tard, au XIX^e siècle, on y taillera seize diocèses. En mai 1625, il fait confirmer par le tsar sa juridiction sur les églises, monastères, domaines ecclésiastiques, de cet immense territoire, avec droit de juger la population en dépendant, sauf en matière criminelle, et de lever tous tributs et redevances qu'il lui plaira³⁹.

Pour exercer cette juridiction, qui est presque une souverai-

37. Mukhanov, n° 140, p. 208, col. 2.

38. B.H.R., II, n° 131, col. 411.

39. *Rec. de chartes*, II, n° 71.

neté, Philarète a trois « prikaz » patriarchaux. L'un, dit des Domaines (*dvorcovyj*), gère les biens-fonds et leur population, ainsi que la maison du patriarche. L'autre, celui du Trésor (*kazennyj*), lève les divers tributs imposés au clergé et aux fidèles, et, pour cela, dresse la statistique des paroisses, des feux et des terres; il ordonnance les dépenses et tient à jour la comptabilité. Le dernier et le plus important est une sorte d'officialité (*sudnyj prikaz* ou, plus souvent, *Razrjad*), qui traite les affaires plus proprement ecclésiastiques, veille à la discipline, juge le clergé séculier et régulier dans tous les cas, et les laïcs dans les causes réservées. Il étend sa compétence, par-dessus les évêques, à toute l'Église russe. Ces trois ministères ont pour chefs des laïcs : deux boïars au *Razrjad*, un majordome (*dvoreckij*) aux Domaines; seul, le trésorier est d'ordinaire un moine. Les secrétaires et scribes (*djak* et *podjačij*) chargés des écritures, et les décimateurs (*desjatil'nik*) envoyés dans les provinces pour lever les tributs, ainsi que les « nobles hommes » (*bojarskij syn*) chargés de missions subalternes, sont laïcs. Toute cette bureaucratie est surtout occupée de questions matérielles, fiscales ou policières⁴⁰.

Philarète légalise et détermine les redevances à toucher. Chaque feu, de pope, de diacre, de sacristain ou de panetière (*prosfir-nica*), verse une somme fixe au trésor patriarchal; de même les terres, prés, pêcheries, ruchers, moulins d'Église; de même les feux des laïcs, propriétaires, paysans aisés ou non, veuves. C'est le « cens » (*dan'*) fixe, auquel s'ajouteront les droits versés en diverses circonstances aux « décimateurs » et aux sous-diacres et chantres patriarchaux. Les articles de ce casuel patriarchal sont des plus variés : droits de mariage, droits d'enregistrement, droits sur les lettres autorisant la construction de nouvelles églises (tant par autel), droits sur les lettres d'ordre, droits sur les dispenses autorisant les prêtres veufs à célébrer, droits sur les permissions à toutes gens d'Église, depuis les prêtres jusqu'aux panetières, de changer de paroisse, et d'autres encore. Tous sont exactement tarifés⁴¹.

Certains de ces droits sont levés sur place par les « curés-doyens » (*popovskij starosta*) ou les « agents » (*zakazčik*), qui sont dans toute cette organisation les seuls élus du clergé. Ils doivent

40. Kapterev, *Les officiers épiscopaux*, pp. 201-230.

41. Šimko, *Le prikaz du Trésor patriarchal*, pp. 127, 191-192; cf. Pokrovskij I, *La maison archiépiscopale de Kazan*, pp. 198-203.

veiller à ce qu'il ne se bénisse pas de mariage, ne se fasse pas d'enterrement, ne se produise pas un déplacement de sacristain ou de panetière, sans déclaration et versement de la taxe prévue⁴². Les recettes sont inscrites dans des registres, avec spécification, noms et dates, et les sommes apportées à Moscou, en même temps que le tribut, chaque année à la Noël⁴³. Malheur à celui dont les livres ne paraîtront pas en règle, ou qui avouera une moins-value sur l'exercice précédent, ou qui, tout simplement, lésinera sur les pourboires aux scribes patriarchaux : il goûtera du *pravež*; tous les matins, jusqu'à versement complet, sur la place publique, il aura les mollets meurtris de coups de baguettes. Aux yeux du patriarche et de ses bureaucrates, comme des autorités civiles, le prêtre n'est nullement le ministre de Dieu, revêtu de pouvoirs surhumains : il n'est qu'une variété de moujik, taillable et bâtonnable à merci⁴⁴.

Le diocèse patriarcal est ainsi pourvu d'une armature que les autres imiteront. Comme chef de l'Église, Philarète exerce sur l'administration des autres diocèses une autorité mal définie, mais indiscutée. S'il ne se soucie pas, malgré la décision du concile de 1589, de créer sur la Volga, à Nijni par exemple, un évêché qui diminuerait sa juridiction immédiate, il n'hésite pas à amputer le diocèse de Vologda d'un immense territoire en érigeant, en septembre 1620, un archevêché pour la Sibérie. Cette mesure s'imposait : à l'Est de l'Oural, le nombre des colons, gens du tsar, marchands, laboureurs, allait croissant, et tous se plaignaient du manque de prêtres; des églises se construisaient, mais on n'y pouvait chanter messe faute d'antimension béni par un évêque. Le premier archevêque de Tobolsk, Cyprien, fut pourvu de pouvoirs extraordinaires pour instaurer l'ordre chrétien dans ces régions aux mœurs fort coloniales⁴⁵. Son successeur, Macaire, en 1625, reçut même le privilège d'être consulté par les gouverneurs en toutes matières civiles, non criminelles, tandis qu'eux restaient exclus des questions ecclésiastiques⁴⁶.

Le patriarche, préoccupé de régularité et d'ordre extérieur, devait s'intéresser aussi à la liturgie. Il réorganise l'Hôtel de la

42. B.H.R., II, n° 204, col. 942-943 (1637).

43. A.E.A., III, 258 (1628) (= *Lect. hist.*, 1866, III, *Mél.*, pp. 11-12).

44. Olearius, I, III, p. 233.

45. Macaire, *Histoire de l'Église*, XI, pp. 35-40; Bucinskij, *La fondation de l'évêché de Tobolsk et son premier archevêque Cyprien, Foi et Raison*, 1890, nos 21 et 23.

46. Bucinskij, *Les archevêques de Sibérie*, pp. 7-9 (note).

presse (*Pečatnyj dvor*), transporté, en 1620, du Kremlin dans un bâtiment spécial; la fonction de recenseur (*pravščik*), est maintenant distinguée de celle d'imprimeur, et rendue particulièrement honorable; elle est confiée à des savants comme Antoine Krylov et Arsène le Sourd⁴⁷, tandis que des théologiens comme Élie, abbé (*igumen*) de l'Épiphanie, et Nasėdka exercent leur contrôle sur les éditions. La grande préoccupation du moment est de supprimer les désaccords existant entre les livres manuscrits ou imprimés, et de fournir aux paroisses des textes liturgiques uniformes; on pense y arriver en remontant aux sources, c'est-à-dire en confrontant les anciens originaux slaves et même grecs. Mais que faire, quand la bibliothèque patriarcale possédait (en 1631) en tout et pour tout cinq manuscrits grecs, plus un *Rituel* imprimé à Venise? Aussi les seuls livres effectivement corrigés furent-ils : le *Rituel* (en 1624 et 1625), le *Missel* (en 1627), le *Psautier* (en 1627) et le *Typikon* (en 1632 et 1633). Éditions consciencieuses, prudentes et soignées, mais le but était loin d'être atteint⁴⁸.

La tenue du clergé et des fidèles laissait souvent à désirer. En février 1622, dans un mandement à l'archevêque Cyprien, Philarete se plaint longuement des mœurs scandaleuses des Sibériens : ils n'observent pas les jeûnes, ils vivent sans vergogne avec des musulmanes non baptisées, ils épousent de proches parentes, ils louent leurs femmes pour de l'argent; ils en amènent de Russie pour les vendre, et les prêtres bénissent ces unions; moines et nonnes cohabitent avec des laïcs et ne s'en distinguent en rien, et l'archevêque lui-même reste inactif! Le patriarche l'en reprend vivement⁴⁹, mais, cinq ans plus tard, nous trouvons ce même Cyprien sur le premier siège métropolitain de Russie après Moscou, à Novgorod, et comment se conduit-il?

Il accable son clergé de taxes exorbitantes — six roubles pour ordonner un prêtre, et trois pour un diacre, sommes énormes à l'époque! — relâche et réinstalle un supérieur de couvent arrêté pour avoir égorgé deux nobles hommes, emploie à son profit les fonds et les bijoux de l'archevêché, confisque et distribue à ses parents les maisons des bourgeois, modifie à sa fantaisie les offi-

47. Antoine Krylov avait été un des collaborateurs de Denys en 1616; il mourut le 21 décembre 1630. Arsène le Sourd émargera comme recenseur à l'Hôtel de la presse jusqu'en 1640 (+ 1643).

48. Nikolaevskij, *L'Hôtel de la presse*, *Lect. chr.*, 1890, II, pp. 434-467.

49. *Rec. de chartes*, III, n° 60.

ces liturgiques, permet les divorces et remarie les divorcés, ruine ses paysans et ceux du tsar, et les fait fouetter sans raison, s'arroge des honneurs indûs et le titre de « souverain » (*gosudar'*), pratique avec la Suède la contrebande, bâtonne les gens du tsar, tourne en dérision les mandements de Philarète⁵⁰. Cela ne l'empêche pas de trôner à Novgorod de 1627 jusqu'à sa mort, le 17 décembre 1634⁵¹.

Dans son immense diocèse, qui s'étend jusqu'à la mer Blanche, voici ce qui se passe : les paroisses de Laponie, du pays pomore et des patrimoines du monastère de Solovki, refusent obéissance aux envoyés du métropolite; « les nonnes défroquées se marient et ont des enfants, les veuves et les filles aussi accouchent; parmi les laïcs, beaucoup vivent sans être mariés, et d'autres, quittant leur première épouse et leurs enfants, vivent avec d'autres femmes en concubinage sans la bénédiction de l'Église, dix ans et davantage, et, de même, leurs femmes légitimes et bénies vivent avec d'autres hommes en concubinage et en ont des enfants. Et les prêtres de ces paroisses célèbrent sans autorisation, ne présentent ni n'envoient à la signature leurs lettres d'ordre, et retiennent par devers eux les droits de mariage...⁵² ».

Peut-être les accusations portées contre Cyprien étaient-elles exagérées, et sans doute était-il malaisé de faire respecter les lois de l'Église et de la morale dans les provinces éloignées de l'Extrême-Nord ou nouvellement conquises de Sibérie. On n'en saurait dire autant dans le cas de Joseph Kurcewicz. Cet ancien évêque de Vladimir en Volynie, qui avait assez lâchement abandonné sa chaire et gagné Moscou en 1625, fut nommé, en août 1626, archevêque de Suzdal'. Là, à la tête de ses domestiques et familiers, venus avec lui du Sud, il employa son temps à mettre à sac son diocèse, rançonnant les tanneries, assommant et pendant les bourgeois, violant les filles et, chez lui, ripaillant sans souci de carêmes avec ses concubines. Le scandale était patent, dès 1630 il fut dénoncé au tsar. Mais le patriarche couvrit le coupable de sa protection⁵³.

Il ne semble donc pas que Philarète, si zélé pour l'ordre extérieur, ait fait de gros efforts soit pour exalter le sentiment religieux, soit pour épurer véritablement les mœurs.

50. Zercalov, *Cyprien*, pp. 1-28.

51. *Dict. biogr. russe*, Ib-Kl, 1897, p. 646; *Rec. de Novgorod*, I (1908), p. 71.

52. B.H.R., XXXVIII, col. 373

53. Kharlampovič, pp. 32-39, et sa monographie, Kurcewicz.

Après la visite du patriarche Théophane en 1619, la réception de la sainte Tunique donnée par le shah Abbas, aussitôt certifiée par de nombreux miracles et solennellement installée à la cathédrale de l'Assomption en vertu d'un ukaz du 26 mars 1625⁵⁴, fut la seule grande manifestation religieuse. Ces deux événements servirent surtout à illustrer la doctrine de la mission exceptionnelle de la Russie.

Le patriarche punit durement certains actes d'immoralité quand ils risquent d'entraîner des conséquences politiques : un noble homme de Brjansk, qui avait eu de ses serves sept enfants naturels, est envoyé en pénitence à Saint-Nicolas-des-Carèles (*Nikolokorel'skij*)⁵⁵; un *stolnik* patriarcal, Mathieu Kolyčov, pour le même crime d'adultère, est mis à la chaîne dans un autre couvent⁵⁶. Aux moines buveurs et coureurs de Solovki, il est adressé un avertissement⁵⁷. Mais ce ne sont pas là des mesures qui puissent en imposer à l'ensemble de la population. En tout cas, on ne remarque sous Philarète aucune tendance au rigorisme. Le tsar assiste à des combats d'ours⁵⁸; il entretient à sa cour des joueurs de cymbales. A son mariage, en 1626, figurent des baladins, des joueurs de *gusli* et de *domra*, en dépit des traditionnelles interdictions de l'Église⁵⁹. Quant à la curieuse réforme du grand monastère de Bon-Secours (*Pokrov*) à Suzdal' en 1631, elle paraît isolée et l'on ne voit pas bien quels en sont les initiateurs⁶⁰.

54. *Recueil des Arch. des Aff. étr.*, t. V (1893), p. viii.

55. Acte du 20 octobre 1628 : « ... le tenir enchaîné au fournil, à tamiser la farine et retirer les cendres; pour le pain, lui donner la ration des frères, et pour le reste la moitié; en cas de maladie, l'admettre à confesse, mais ne le communier qu'à l'article de la mort; veiller à ce qu'il ne s'évade ni n'attente à ses jours » (*Arch. Stroev*, II, n° 368, col. 716-717 = A.E.A., III, n° 177).

56. Acte du 22 juin 1633 (*Arch. Stroev*, II, n° 421, col. 837-838 = A.E.A., III, n° 226). D'ailleurs, Kolyčov fut rappelé à Moscou aussitôt après la mort de Philarète, par ordre du 3 novembre 1633 (*Ibid.*, n° 428, col. 853-854).

57. Dosithée, I, pp. 276-277.

58. N. Skvorcov, *Archéologie*, p. 404 (en 1620).

59. Cvětaev, *Protestantisme*, pp. 734-735.

60. Le monastère est mis en communauté. « Cuire les pains au fournil et préparer la soupe aux choux et la kaša et tous autres mets à la cuisine, pour être distribués par la supérieure et les sœurs... à l'instar des autres monastères en communauté ». Trois nonnes seulement, dans ce couvent très aristocratique, protestent, voulant que « les choux soient divisés au potager par rangées et le gruau, l'huile et toutes les provisions de bouche réparties par cellules ». Le tsar les fait exiler dans trois couvents différents (*Actes Uvarov*, II, n° 147, pp. 168-169).

IV

Le mouvement de rénovation religieuse et morale, commencé en pleine époque des troubles, se poursuit en dehors des chancelleries, autour de quelques hommes d'élite.

De 1619 à 1633, une quarantaine d'ermitages et de couvents se fondent encore⁶¹. En 1620, près d'Ustjug, un certain Siméon installe la solitude du Volom : il sera d'ailleurs assassiné par des paysans rebelles à ses exhortations⁶². Le boiar Michel Saltykov, en 1621, établit sur le Dniepr, à 10 verstes de Dorogobuž, le *Bizjukov monastyr*, promis à un avenir orageux⁶³. « Au très saint Barlaam, archevêque de Vologda et de Grande Permie. Supplique de votre dévot, au tsar et à toi, le pauvre moine Marc, profès du monastère de Saint-Élie. Il est, seigneur, au district de Vologda, bourg de Zadnoe, un lac Bělavin, et dans ce lac une île. Daigne, seigneur, très saint Barlaam, archevêque de Vologda et de Grande Permie, me bénir, votre dévot, au tsar et à toi, pour dresser sur cette île une logette et y peiner pour l'amour de Dieu. Seigneur, daigne m'exaucer! » En juin 1630, une lettre de bénédiction fut accordée⁶⁴. Bientôt, autour de la logette du moine Marc, d'autres moines, désireux de vie plus isolée ou plus pauvre, des laïcs, fatigués du monde ou aspirant à plus de perfection, vinrent s'établir. Et ainsi naquit la nouvelle « solitude » de Bělavin.

Car ces couvents ne sont pas de seuls moines. Ils comptent parfois davantage de « donateurs » laïcs (*skladnik*). Ce sont de simples paysans ou des gens de basse condition qui, en échange d'une petite somme une fois versée en argent ou en nature, profitent des avantages spirituels et temporels de la communauté. Ils doivent l'obéissance, ils apportent leurs bras, mais ils ont droit au vivre et au couvert, eux et leurs familles. Est-ce un monastère ou une *artèle* de travailleurs? Parfois il n'y a même qu'un moine, seul lettré, seul prêtre, si par hasard il l'est : qu'il disparaisse, et il ne restera plus qu'une association de paysans. En tout cas, à la vie religieuse s'allie une intense activité écono-

61. Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, VI, pp. 1129-1132.

62. Ključevskij, *Vies*, pp. 344, 345.

63. *Lect. hist.*, 1892, II, *Mél.*, pp. 1-45.

64. Suvorov N., *Le Sauveur-aux-pierrailles*, p. 31.

mique. On travaille comme devant, mais à l'abri des impôts et des usuriers, et non plus pour soi, mais pour le saint patron. Pas d'ascétisme extraordinaire, seulement la prière est, dès cette vie, rendue féconde, et la vie quotidienne sanctifiée⁶⁵. Nombreux sont ces ermitages dans le Nord et l'Est : quelques izbas, une humble église de bois, les champs durement gagnés sur les brûlis et, tout autour, la forêt sombre, semée de marécages, nourricière et traîtresse. Refuges bénis pour les âmes d'élite, dans le labeur, la méditation et la pauvreté, loin de l'agitation des villes et de leurs nouveautés.

Dans ces ermitages se perpétue la race des hommes forts, capables de dire leurs vérités aux puissants. Un disciple d'Irinarque de Rostov, Joachim, s'installe à Šartoma non loin de Šuja, peignant des icônes qu'il distribue gratuitement : elles passent pour miraculeuses et l'on se raconte ses visions. A Joseph Kurcewicz, archevêque indigne et redouté, il va faire de véhéments reproches. Exilé pour cela à Solovki, il en sera rappelé en 1634, et Suzdal' l'honorera comme un saint⁶⁶.

A l'opposé de ces « solitudes », d'un réalisme et d'une modestie typiquement russes, sont les véritables monastères, sociétés complètes, avec hégoumène ou archimandrite, chapitre, officiers de toutes sortes, depuis le cellerier jusqu'aux intendants des domaines, novices, donateurs laïcs, afflux de pèlerins, églises d'hiver et d'été, bâtiments conventuels, librairie, caves et magasins bien garnis, hôtelleries, portes et murailles, privilèges commerciaux, procures à Moscou et ailleurs. Ces monastères sont des puissances, ils possèdent de dévots protecteurs, ils sont riches, mais leur valeur religieuse est fort inégale. Beaucoup, la plupart peut-être, laissent à chacun la libre disposition de son petit bien : on y compte, pour peu que le supérieur soit faible ou sans vertu, des ivrognes, des débauchés, des ambitieux, des intrigants, des calomniateurs; mais c'est là que s'éduquent aussi les hommes de science et de foi, capables de discuter et d'innover.

Telle était la Trinité-Saint-Serge. Denys, sitôt apaisée la tempête imprévue déchaînée par sa tentative de correction des livres, était rentré dans ses fonctions de supérieur. Mais il les entendait largement, en pasteur zélé. Il ne négligeait point le temporel, fort compromis par les années de guerre et les voleries commises

65. Juškov, pp. 95-106.

66. Milovskij, *Lect. hist.*, 1893, II, pp. 5-17.

en son absence; il réclamait les paysans indûment « emmenés » chez d'autres seigneurs; il tâchait aussi d'empêcher les injustices et abus dont les économes de la Trinité se rendaient coupables dans ces réclamations⁶⁷. On le voit en procès avec les moines de Spaso-Priluckij, à propos d'un moulin que ceux-ci auraient endommagé avec l'aide d'un sorcier⁶⁸. Cependant, il réservait le meilleur de ses efforts à la vie religieuse, qui dépendait plus directement de lui.

L'office divin était depuis longtemps dirigé par le préchantre Longin. Fier de sa voix et de sa science musicale, il se plaisait à orner les textes sacrés de fioritures variées, sous lesquelles le sens disparaissait. Il s'amusait à composer pour un seul et même verset cinq à dix mélodies : les paroles ne lui étaient qu'un prétexte. Et il faisait des disciples, tel son neveu Maxime, qui savait exécuter une même hymne de dix-sept façons différentes. Longin n'était pas le premier venu : érudit et orgueilleux, il repoussait violemment les raisons de l'archimandrite. Le bon Denys avait beau lui citer saint Paul : « Je chanterai avec la langue, mais je chanterai avec l'intelligence. Si je ne sais pas le sens des paroles, de quelle utilité sera-ce ? (cf. I Cor., xiv). L'homme qui ne sait ce qu'il dit n'est pas un homme, mais un chien qui aboie au vent. » L'autre ne se rendait point. Mais Denys l'emportait par l'exemple : il chantait lui-même, d'une voix agréable, qui portait distinctement, jusque dans les coins éloignés, les paroles sacrées.

Avec l'ecclésiarque Philarète, c'était de liturgie qu'il s'agissait. Denys veillait à ce que chaque office fût célébré à son heure, selon les rubriques et sans hâte. Il introduisit, de plus, aux solennités des dimanches et fêtes, certaines oraisons, bénédictions, leçons, *dogmatiques* et *stikhères* non usités jusqu'alors à la Trinité. Il voulait que les fondations fussent scrupuleusement et ponctuellement acquittées. Philarète l'accusait d'innover. Le commun des moines lui reprochait de prolonger les stations au chœur. Mais Denys en imposait par son zèle : toujours prêt à faciliter la tâche des autres, il était intraitable sur le service de Dieu.

Pour Dieu, rien d'assez beau. Il construisait ou relevait les églises, au monastère, dans les environs, dans les domaines de la Trinité. Il fournissait les plus pauvres de livres, encensoirs, vases,

67. Skvorcov, *Denys*, pp. 347-352, 359-366.

68. *Ant. russe*, 1912, nov., pp. 423-424.

ornements, icones. Il entretenait chez lui, à cette fin, un personnel de maîtres imagiers, copistes, ciseleurs, brodeurs. Il était heureux quand, grâce à lui, un calice de cuivre ou d'étain était remplacé par un calice d'argent. Mais là où le luxe était impossible, il exigeait la décence.

Enfin, malgré sa douceur, il estimait qu'un certain minimum de moralité doit être obtenu même par contrainte, s'il le faut : comme les paysans d'un monastère assez déréglé, confié pour correction à la Trinité, vendaient de l'eau-de-vie aux moines, et que toutes les exhortations ou menaces avaient échoué, il fit intervenir l'autorité du tsar et du patriarche⁶⁹.

Mais, surtout, Denys se préoccupait de former des disciples. Dans son appartement privé, il aimait accueillir ceux en qui il devinait de futurs zéloteurs de la foi. C'étaient des novices, de jeunes moines, comme ce Dorothee, mort trop tôt, en 1614, dont on nous conte les prodiges d'ascétisme, ou ce Porphyre, qui sera plus tard archimandrite de la Nativité, de Vladimir; des prêtres du voisinage, comme Nasëdka; un malade, comme ce serviteur de la princesse Irène Mstislavskaja, Leontiev Bulat, qui, en 1624, frappe à la porte de l'archimandrite, est guéri de sa main par une onction d'huile sainte, demeure auprès de lui six ans et plus tard, sous le nom de Simon Azar'in, écrira, avec autant de piété que de talent, de nombreux ouvrages et, entre autres, la *Vie* de son maître; un simple campagnard, passionné de perfection et d'action, souffrant persécution pour la justice, comme ce Jean Neronov qui fera tant parler de lui. Les uns ne faisaient que passer; les autres restaient comme de véritables élèves. Tous, à quelque degré, profitaient de l'exemple et des leçons du vénérable archimandrite. Tous apprenaient de lui l'amour du bien, le goût de la lecture, le zèle apostolique et l'idée d'une réforme nécessaire de l'Église⁷⁰. On a l'impression que Denys, après avoir vu échouer la correction des livres, et ne croyant toujours pas possible d'agir sur le gros des fidèles, entrevoyait une autre voie : former d'abord un clergé digne de sa mission. Sa cellule était un embryon de séminaire.

69. Skvorcov, *Denys*, pp. 375-406.

70. Le mérite d'avoir signalé l'importance de l'activité pédagogique de Denys appartient à Platonov, dans *Moscou et l'Occident*, pp. 85-90.

DEUXIÈME PÉRIODE (1633-1645)

Jean Neronov, Capiton et les recenseurs

I

Parmi les ermitages surgis au Temps des troubles se trouvait celui du Sauveur-sur-le-Lom, sur la Petite Sara, au canton de la Vodoga et district de Vologda¹. Son fondateur, Ignace, un moine de Spaso-Priluckij, y était mort en odeur de sainteté le 28 décembre 1591². Comme d'habitude, autour du lieu consacré étaient venues se blottir quelques familles paysannes³.

Dans une de ces familles naquit en 1591, s'il faut en croire la tradition, Jean Neronov, ou Jean fils de Myron⁴. Ses parents étant de simples paysans, il grandit sans instruction; sa jeunesse se partageait, selon les saisons, entre les travaux ordinaires de la région : les champs au printemps et durant l'été; après la Saint-Pierre, la fenaison dans les clairières ou sur les marécages; ensuite la cueillette des baies et des champignons, la chasse, la coupe des arbres, leur transport et leur mise en œuvre. Vie dure,

1. Les meilleurs renseignements sur l'ermitage du Lom se trouvent dans *Mss. Vakhraměev*, V, *Ann.*, pp. 188-189. Zvëriskij (II, p. 85, n° 684) et Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, VI, pp. 958 et 1022, tombent à son sujet dans les plus fâcheuses confusions.

2. *Nécropole prov. russe*, I, pp. 328-329.

3. La statistique de 1859 signale encore là, c'est-à-dire tout au Nord de la province de Jaroslavl', entre la rive droite du Jug et la limite de la province de Vologda, à 71 verstes au Nord de Pošekhonje, un bourg de 26 feux et 186 habitants (*Listes des lieux habités*, t. L, *Prov. de Jaroslavl'*, pp. 165-166).

4. Tout ce que nous savons de Neronov jusqu'à son arrivée à Moscou nous vient d'un texte intitulé *Vie et exploits du bienheureux Père Grégoire, archimandrite de Saint-Daniel de Pereslavl'* (imprimé par Subbotin, *Mat.*, I, pp. 243-305). Cette *Vie* anonyme a dû être composée : 1° au couvent de Saint-Daniel, où Neronov résida de 1667 jusqu'à sa mort en 1670, car le manuscrit qui nous l'a conservée (*Uvarov*, n° 1139/185, ff. 255-327) débute par la *Vie* de saint Daniel; 2° peu de temps après la mort de Neronov. Très riche de faits et non démentie là où ses dires sont vérifiables, elle mérite en général confiance. Les articles de P. Znamenskij (1869), Kharlamov (1881) et Klipunovskij (1886) sur Neronov n'apportent rien de nouveau. — Pour ce qui est de la naissance de Neronov en 1591, cette date est sujette à caution : 1° elle le ferait mourir, en 1670, à près de 80 ans, sans que ce grand âge soit nulle part spécifié; 2° la *Vie* elle-même dit que, lorsqu'il dut quitter le Lom, il « commençait à être un jeune homme », expression qui semble indiquer 15-16 ans au maximum : or l'événement ne put avoir lieu qu'en 1613.

dangereuse, sans douceurs, qui trempe le corps et l'âme de qui-conque a résisté d'abord. Sur le Lom, elle était relevée, spiritualisée par la présence de l'ermitage, dont le saint fondateur venait à peine de quitter cette terre. Il faut croire que son influence fut grande sur le jeune homme, et que l'esprit du temps, un vague désir de réforme morale, avait pénétré jusque dans ces quartiers, car autrement on ne s'expliquerait pas le zèle qu'il déploya dès sa sortie du village natal.

Ce furent les tristes conséquences du Temps des troubles qui obligèrent Neronov à s'exiler. En décembre 1613, des bandes de « Cosaques et Tcherkassiens », pourchassés par les troupes du nouveau tsar, se répandirent dans le Nord, saccageant et brûlant les localités sans défense⁵. Un jour, elles inondèrent le canton de la Vodoga. La maison familiale fut pillée, puis incendiée; de ses nombreux habitants, les uns périrent dans les flammes, et les autres se dispersèrent. Jean s'en fut avec un petit camarade nommé Euthyme, naturellement à la ville la plus proche — une soixantaine de verstes —, à Vologda. Or on était dans le temps de la Noël à l'Épiphanie, époque de bruyantes saturnales, d'orgies et de mascarades condamnées de toute antiquité par l'Église. Le jeune villageois, dont le sérieux chrétien était encore aggravé par les événements qui venaient de plonger ses parents et ses proches dans le deuil et la misère, vit une foule d'hommes affublés de masques diaboliques, quelques-uns même d'âge mûr, se démenant et courir à des jeux indécents. Comme ils sortaient d'une vaste demeure, il demanda des explications : « C'est l'hôtel archiépiscopal, lui répondit-on, et ce sont là des clercs ou des serviteurs de l'archevêque. » N'écoulant que son indignation, il répliqua, en criant de façon à être entendu : « Non, je ne croirai jamais que ce soit la maison de l'archevêque, car les prélats sont ordonnés de Dieu pour paître son troupeau et lui enseigner à fuir le mal et les jeux diaboliques. » Et il continua sur ce ton. Les autres, la surprise passée, tombèrent à bras raccourcis sur le trouble-fête. « Et sous les coups, il les gourmandait⁶. » Neronov préludait de la sorte à sa carrière de réformateur.

Il fut laissé pour mort; sur la minuit, il reprit connaissance; heureux malgré tout de son exploit, il sortit de la ville, à la grâce

5. Berkh, *Michel*, I, pp. 93-94. La région fut ainsi ravagée en 1612, 1613, 1614 et 1618, mais, vu la période mentionnée dans la *Vie* (« entre la Noël et les Rois »), il ne peut s'agir que de 1613.

6. *Mat.*, I, p. 247.

de Dieu. Sur la grand'route, il retrouva son compagnon, qui l'avait abandonné dans la bagarre. Les voilà enfin, près d'Ustjug, recueillis par le chantre d'une église de campagne, un brave homme nommé Tite. Il se charge de leur éducation. Euthyme, moins âgé peut-être, se montre bien doué et, le rudiment terminé, retourne chez lui. Jean a beau se donner un mal terrible, se fatiguer les yeux sur son Abécédaire, fondre en larmes avec son maître et demander à Dieu l'intelligence des écritures, rien ne vient. Enfin, au bout de dix-huit mois, la lumière se fait subitement en lui⁷ : il rattrape le temps perdu, apprend à lire les *Heures* et le *Psautier*, et quitte le bon Tite. Mais ce n'est pas lui qui irait enfouir dans le bourg natal un talent aussi chèrement acquis. Il veut encore connaître et agir. Il s'en va à l'aventure, gagne la Volga et arrive, un peu en aval de Jurevec, à un gros bourg, Nikol'skoe-Sobolevo⁸. Là il s'installe chez un prêtre nommé Jean, et se fait si bien voir de lui par son zèle à l'église qu'il obtient la main de sa fille Eudoxie⁹. Du coup, il entre en fait dans le clergé, quoique sans ordination, comme lecteur et chantre. Ces modestes fonctions lui suffisent pour exercer le besoin de direction morale qui le dévore. Voyant les ecclésiastiques de l'endroit se livrer à la boisson et mener une vie dissolue, il ne cesse de les vitupérer. Et il faut croire que ses objurgations sont bien violentes et bien souvent répétées et que sa sévérité paraît bien excessive, car ils fabriquent contre lui une dénonciation en règle à l'ordinaire, le patriarche Philarète, et à cette dénonciation souscrit son beau-père en personne, avec quelques laïcs.

Dénué de soutien, seul de son avis et, par conséquent, vu la brutalité de l'époque, en grand danger d'être pour le moins assommé, Neronov n'a plus qu'une ressource : il laisse à Dieu le soin de confondre les méchants et disparaît sans prévenir personne que sa femme. Comme Nikol'skoe dépendait de la Trinité¹⁰, c'est là qu'il porte ses pas. N'était-ce pas d'ailleurs un lieu de pèlerinage révérend de toute la Russie ? Le jeune homme

7. Ainsi saint Serge enfant étudiait moins bien que ses frères, jusqu'au jour où il fut tout à coup illuminé : cette similitude n'autorise pourtant pas à révoquer en doute ce qui est dit de Neronov.

8. Sur la rive gauche de la Volga, canton de Berezniki, district de Jurevec (Gauthier, p. 589).

9. *Mat.*, I, p. 250 : ce mariage n'a pas pu avoir lieu avant 1617 ; pourtant, même ici, la *Vie* qualifie Neronov d'adolescent (*otrok*).

10. Le tableau des dépendances de la Trinité en 1592-1629 donné par Gauthier, pp. 214-221, ne mentionnant pas le district de Jurevec, ne permet pas de vérifier cette indication de la *Vie* de Neronov.

alla donc demander à saint Serge et à son père Nikon de l'aider dans sa mission. Il priait, debout devant l'église principale, avec tant de larmes qu'un des officiers du monastère venant à passer en eut compassion, et l'emmena dans sa cellule. Jean lui raconta ses peines et ses espoirs. Le lendemain après laudes, son protecteur le conduisit à l'archimandrite, toujours en quête d'âmes. Et c'est ainsi que Neronov fut admis parmi les disciples de Denys.

Dans ces années 1619-1625¹¹, le grand couvent était une sorte de capitale religieuse et intellectuelle de la Moscovie renaissante. Sur ses deux cents moines, tous n'étaient pas exemplaires, mais les individualités puissantes ne manquaient pas. Neronov put y fréquenter les hommes les plus remarquables de son temps. Le cellierier Abraham Palicyn mettait la dernière main à son *Histoire des troubles*¹²; ou bien son successeur Alexandre Bulatnikov rapportait les exploits de son ancien maître Eléazar, le saint fondateur de l'ermitage d'Anzer. C'était, cet Alexandre, un gros propriétaire et influent personnage, qui faisait la navette entre la Cour, la Trinité et Solovki, son lieu de profession¹³. Antoine Krylov, un des correcteurs de 1616, était bibliothécaire, à moins que ce ne fût déjà son successeur¹⁴, Josaphat de Cyriaque, fils d'un archiprêtre et ancien archiprêtre lui-même de Balakhna sur la Volga, près de Nijni. Cette bibliothèque comptait dans les sept cents volumes¹⁵. Grâce à elle, Germain Tulupov, un compatriote de l'archimandrite Denys, ancien curé d'une paroisse de Starica, pouvait exécuter la tâche colossale à laquelle il s'était voué : écrire les *Vies des saints* (*Četji Minei*) pour tous les jours de l'année. Dans celle du tsarevitch Dimitrij, il ne manquait pas de montrer que Dieu avait puni la Russie, en lui envoyant l'intrus Otrepiev, « afin qu'elle se détournât de tous ses méfaits¹⁶ ». Peut-être Neronov connut-il là Simon Azar'in¹⁷; peut-être assis-

11. Le séjour de Neronov à la Trinité se place à coup sûr dans cette période, bien qu'on ne puisse préciser davantage ni sa date, ni sa durée.

12. Platonov, *Récits*, pp. 224-225. Palicyn ne partit pour Solovki, lieu de sa profession, qu'après le 25 décembre 1620 (*Annales de la Commission archéographique*, IV, p. 94).

13. Skvorcov, *Denys*, pp. 368-374. Bulatnikov fut appelé par le tsar à la Trinité en mai 1622 (Dosithee, III, p. 117).

14. Krylov partit pour Moscou, comme principal recenseur à l'Hôtel de la presse, en 1620 (Skvorcov, *Denys*, p. 205).

15. Entré en 1617 à la Trinité; gardien de la bibliothèque de 1632 à sa mort en 1644. Il en fit le premier inventaire : 742 volumes (*Annales de la Commission archéographique*, IV, p. 123).

16. Platonov, *Récits*, p. 453; B.H.R., XIII, col. 885. Les *Vies* furent rédigées de 1627 à 1630.

17. Il vint à la Trinité en 1624 (*Annales de la Commission archéographique*, IV, pp. 94 sqq.).

t-il à la composition par Nasědka de son *Exposition contre les luthériens*¹⁸. Des hommes de toutes conditions, de toutes régions, au passé le plus divers, se coudoyaient à la Trinité. Le souvenir y était vivant des terribles vengeances de Dieu, et même par l'exemple on s'y pouvait convaincre que la réforme était nécessaire partout, mais au premier chef dans le clergé : n'est-ce pas alors que le trésorier Joseph Panin dut être renvoyé pour malversations¹⁹ et qu'un certain « économiste », dont les opérations intéressées étaient entravées par la vigilance de Denys, frappa son supérieur au visage en pleine église et osa le tenir enfermé quatre jours dans sa cellule²⁰ ?

Mais Neronov vivait surtout dans l'intimité de son maître, « lisant sans cesse les livres de la sainte Écriture et peinant avec lui dans l'office privé et les veilles nocturnes²¹ ». Nous savons que Denys avait une dévotion particulière pour saint Jean Chrysostome, dont il faisait copier les œuvres pour les distribuer²². L'ancien curé de campagne aimait le grand évêque dont l'éloquence prenait parfois des accents quasi révolutionnaires pour rappeler aux riches et aux puissants l'existence des pauvres innombrables de Constantinople. C'est sans doute auprès de lui que Neronov, qui connaissait la misère du peuple, s'éprit des sermons réunis par l'antiquité byzantine et slave dans le *Zlatostruj* et les *Margaritae*, le *Flot d'or* et la *Perle*.

C'est sans doute sous la direction de Denys que Neronov forma définitivement son opinion sur la réforme à accomplir : traquer les survivances païennes et les vices publics; dans les églises, restaurer la dignité et la décence du culte, par l'observation des rubriques, l'exécution soignée du chant, la bonne tenue des fidèles; et surtout, première condition de tout le reste, obtenir un clergé à la hauteur de sa tâche. Sur tous ces points, le jeune homme avait déjà ses idées, qu'il avait commencé à mettre en pratique : Denys, avec sa science, son expérience et son autorité morale, dut les confirmer, les préciser, les transformer en une sorte de programme.

18. Nasědka fit en 1621-1622 un voyage au Danemark; à partir de 1623, on le voit à l'Annonciation de Moscou. Mais il devait souvent rendre visite à Denys (Izvěkov, p. 89).

19. Panin fut trésorier de 1611 à 1619 (Skvorcov, *Denys*, pp. 363-364).

20. Skvorcov (*Denys*, pp. 366-374) suppose que cet « économiste » était le cellierier Bulatnikov.

21. *Mat.*, I, p. 253.

22. *Vie* de Denys, par Azar'in, pp. 120-121.

Sans doute encore fut-il question, dans leurs entretiens, de la correction des livres liturgiques, de leur unification, de leur confrontation avec les originaux grecs; mais l'échec récent ne permettait pas d'envisager cette correction désirable comme une tâche urgente, et, d'ailleurs, un jeune provincial sans grande instruction, avide d'action immédiate, ne pouvait guère s'intéresser à ces choses. Ce qui lui resta des leçons de son maître à cet égard, c'est le sentiment qu'une pareille entreprise était légitime; il devait s'en souvenir plus tard, sur la fin de sa vie.

Denys garda « pas mal de temps » son protégé; puis, s'étant convaincu de son mérite et de son zèle, il écrivit en sa faveur au patriarche et le chargea de porter la lettre. Philarète renvoya Neronov à Nikol'skoe-Sobolevo, mais cette fois en qualité de diacre et muni d'une épître sévère contre les auteurs de la dénonciation calomnieuse : Jean avait licence de les faire jeter en prison jusqu'à entière satisfaction et dédommagement. Les autres, naturellement, de se rétracter et demander pitié. Jean leur pardonna pour sa part, et obtint des supérieurs leur grâce. Seulement, « lorsque ces prêtres venaient à l'église en état d'ivresse, en vertu des pouvoirs conférés par le patriarche, il les repoussait de l'autel, les chassait de l'église et, seul, chantait l'office et enseignait le peuple²³ ». Ses exigences s'accrurent encore un an après, quand, d'un second voyage à Moscou, il revint ordonné prêtre.

Pourtant, soit que le clergé de Nikol'skoe fût trop irrémédiablement corrompu, soit qu'il manquât lui-même d'autorité dans un lieu où on l'avait connu simple laïc, recueilli par pitié, Neronov n'obtint aucun résultat réel : on n'osait plus s'attaquer à lui, mais on ne songeait nullement à s'amender. Cédant à son tempérament vagabond, un beau jour il prit sa femme et s'en alla. Il aboutit à Lyskovo, ou plutôt dans le pays de Lyskovo. Le voyage était sérieux : deux cent-cinquante verstes; mais il suffisait de descendre la Volga, et puis là vivait, au bourg de Kirokovo, un saint prêtre nommé Ananie.

Cet Ananie, dont nous savons trop peu, était, à coup sûr, un homme remarquable : « Il avait l'esprit fort délié, était instruit dans les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, et excellait dans leur interprétation » ; d'autre part, actif et généreux, « il n'était pas un errant qu'il n'accueillît à sa table » ; il aimait

23. *Mat.*, I, p. 255.

à faire aumône de bons conseils; sa femme Mélanie aussi était hospitalière et de grand sens²⁴. A peu près dans le même temps, un jeune homme de la contrée, qui avait fui la maison paternelle pour aller étudier au couvent de Saint-Macaire, de l'autre côté de la Volga, passait souvent le fleuve pour venir s'entretenir avec le digne pasteur : c'était Nicéas, le futur Nikon²⁵.

Neronov fut donc reçu par Ananie. Il l'assistait dans le service de l'église et « apprenait de lui à entendre les mystères de la divine Écriture ». Il vécut « pas mal de temps » dans sa maison, se lia d'amitié avec son fils aîné, Pierre, puis, muni de sa bénédiction, continua son tour de Moscovie. Cette fois, son apprentissage était terminé : en pleine possession de ses moyens moraux et intellectuels, fixé sur le ministère qui lui incombait et toujours débordant d'énergie, il partit pour le chef-lieu de la région, Nijni-Novgorod.

II

A cette époque, Nijni-Novgorod, à la tête d'un vaste district, est aussi une des cités dirigeantes de toute la Russie. Autrefois poste avancé de la colonisation slave en pays tatar et finnois, il venait encore, pendant les Troubles, de briser les assauts mordevines. Son Kremlin, sur la plus haute colline, avec ses murailles inviolées, ses quatorze tours et ses trois portes, témoignait de ces jours héroïques. C'était la ville administrative : maison commune et chambre de justice, magasins publics, réduit à garder les otages des peuplades indigènes mal soumises, hôtels d'ordinaire inoccupés où les gens du tsar et les bourgeois, en cas de siège, pouvaient entasser leurs familles et leurs biens, hôtels du gouverneur et de ses secrétaires généraux, bureaux de la province, enfin les deux collégiales (*sobor*) et trois monastères.

Mais Nijni était surtout une place de commerce de premier ordre. Par l'Oka, elle touchait à Rjazan', le grenier de la Russie

24. La carrière d'Ananie n'est guère connue que par la *Vie* d'Hilarion de Suzdal' (Jérôme, 1859; *Trav. de Vladimir*, X). Né probablement vers 1580-1590 (puisque'il aurait été trop âgé en 1652 pour accepter le patriarcat), il fut curé de Kirikovo entre 1610 et 1630.

25. Šužerin, pp. 3-4. Il semble que Nikon ait séjourné à Saint-Macaire de 1617 à 1622.

d'alors, à Kolomna et à Moscou; dans la même direction, mais par terre, à travers Murom, Vladimir et Suzdal', pays des industries du bois et du fer, elle atteignait encore la capitale. De Nijni, en remontant la Volga, on arrivait bientôt à Jaroslavl' et de là, vers le Nord, à Vologda et Arkhangel, et c'étaient les relations avec les marchands hollandais et anglais : produits d'Occident, métaux, tissus, objets de luxe; l'hiver, une route était tracée le long de la rive droite élevée, qui passait ensuite sur la rive gauche pour traverser Kostroma et rejoindre toujours Jaroslavl'. En descendant le fleuve, par Kazan, de récente conquête, on gagnait à l'Est Khlynov sur la Vjatka, Perm' sur la Kama et, par-delà l'Oural, l'immense Sibérie : sel gemme et fourrures. Au Sud, la Volga conduisait à Astrakhan, d'où l'on repartait pour la Perse ou Boukhara, pour le Terek et la Géorgie : sel marin, soies, damas, tapis, poisson, caviar. En échange, par ces diverses voies, Nijni expédiait les blés durs et les lins apportés des bonnes terres, fraîchement défrichées, de l'intérieur, de Kurmyš, d'Arzamas, d'Alatyr', de Temnikov; la viande, les cuirs, le beurre des troupeaux engraisés dans les vertes vallées de ses rivières; le miel et la cire des abeilles sauvages; les peaux de castor; les toiles des paysannes; les multiples ouvrages des artisans. En 1635, les deux caravanes de printemps et d'automne déchargèrent sur le port de Nijni 100.000 poissons et 16.000 tonnes de sel; en 1636, la seule caravane d'automne, montant du Sud, apporta 39.000 poissons et 13.000 tonnes de sel. Au marché de Nijni, il se vendait chaque jour 500 à 800 charrettes de blé et autres denrées, et parfois jusqu'à 1000 et 1500.

Ce commerce était exercé par un monde de marchands. Il y avait des négociants en gros, qui possédaient leur flottille, avaient des commis sur la place et des correspondants dans les autres centres. D'autres opéraient pour le compte de capitalistes de Moscou, de Jaroslavl'; on connaît, par exemple, un représentant des Strogonov, les gros entrepreneurs de l'Oural. Il y avait des étrangers, Anglais, et surtout Orientaux, Persans, Arméniens et autres. Mais la plupart étaient de modestes détaillants, n'occupant qu'une boutique, un coin de boutique ou un étal sur le marché, ou de pauvres artisans fabriquant sous les yeux des chalands et vendant aussitôt le produit de leur travail, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans les bazars d'Orient. Dans les livres de recensement, plus d'une centaine de métiers sont représentés : les charpentiers et forgerons dominant, les uns et les autres collaborant à la confection des péniches, qu'arment ensuite les cor-

diers; les cordonniers, tailleurs et corroyeurs travaillent pour la ville et la campagne; les bouchers, boulangers, pâtisseries (*kalačnik*), gargotiers, viennent à un rang honorable, sans parler des cabarets où le *kvas*, la bière et l'eau-de-vie coulent à flots pour le plus grand profit du Trésor. Tout ce trafic se faisait sur les places de la ville proprement dite : la Ville-Haute, dominant le Kremlin vers l'intérieur; la Ville-Basse, étendue sous ses murs. Chacun de ces deux *posad* était entouré d'un fossé et d'une enceinte de pieux debout avec portes et tours.

La Ville-Basse, à proximité du fleuve et des chantiers de constructions navales²⁶, des greniers à sel et à poissons du tsar, du patriarche et des gros marchands, était la plus grouillante, la plus animée et la plus florissante. Mais tout Nijni connaissait, depuis la fin du XVI^e siècle, un essor presque ininterrompu. Il avait profité du mouvement qui portait la population du centre moscovite appauvri, pressuré par le fisc et de plus en plus assujéti au servage, vers les terres riches et libres de l'Est. Il avait souffert du Temps des troubles, mais relativement peu, grâce à son éloignement, et surtout il manifestait sa vitalité par une extrême rapidité à guérir ses blessures. Après les grandes crises du début du siècle et les deux formidables incendies de 1617 et 1618 — qui avaient dévoré, l'un 720 feux et 365 boutiques et hangars, l'autre 293 et 360 —, il ne comptait plus que 1088 feux habités (dont 494 d'indigents, incapables de participer aux charges fiscales) et 320 complètement abandonnés. Mais déjà en 1620-1622, ces feux vides étaient réduits à 7, les feux d'indigents à 345, tandis que les autres avaient passé de 594 à 862; au total, 1207 ménages. La reprise ne s'arrêta pas là, puisque, en 1664, on trouva 1407 feux de la première catégorie. Les progrès de l'activité commerciale peuvent être mesurés par le produit des octrois et des cabarets : 18.511 et 7340 roubles en 1634, 25.087 et 10.041 en 1640. Ces chiffres permettent de situer Nijni parmi les autres villes de Grande-Russie : seules Moscou, Kazan et Jaroslavl', en 1634, versaient davantage au fisc; Vologda, Kostroma et Ustjug ne venaient qu'après.

Mais la Ville-Haute et la Ville-Basse ne sont pas tout Nijni. Il y a encore les faubourgs (*sloboda*), celui des Postillons, celui de

26. C'est à Nijni que les ambassadeurs du Holstein trouvèrent les meilleurs ouvriers pour construire le bateau de trois mâts et vingt-quatre rames qui devait les emmener jusqu'en Perse (1634-1636) (Olearius, I. I, p. 48; I. IV, p. 276).

l'Annonciation et, de l'autre côté de l'Oka, Kupavino, où vivent les plus pauvres gens, pêcheurs, passeurs, marchands de mousse à calfater les bateaux. Au faubourg des Archers (*strělec*), vivent avec leurs familles 500 hommes d'armes, sans compter 209 Allemands et Lituanais — ou Polonais — au service du tsar, faisant quartier à part, 91 Tcherkassiens ou Petits-Russiens, une cinquantaine de canonniers, gardiens des portes et autres, composant la garnison. Enfin, aux deux extrémités de l'agglomération, s'élevaient les monastères de l'Annonciation, commandant les approches de l'Oka, et des Cryptes (*Pečerskij*), détaché à sept verstes vers l'est, sur la Volga²⁷.

Combien d'habitants pouvait compter une pareille agglomération ? Dix mille, vingt mille ? il est impossible de le dire. Le commerce et la navigation procuraient du travail non seulement aux bourgeois, mais encore à quantité d'ouvriers saisonniers venus des environs, mariniers, débardeurs, voituriers. De là toute une population flottante. Lorsque se formait la nombreuse caravane qui, après la débâcle, descendait la Volga, escortée d'un ou plusieurs navires du tsar armés de canons pour repousser les attaques des brigands ; lorsqu'elle revenait en automne chargée de marchandises, quelle animation devait régner sur les quais, au Bazar bas et dans les cabarets ! On menait joyeuse vie ! Les victuailles étaient pour rien : une poularde 1 sol, quinze œufs 1 sol, un mouton 12 à 15 sols²⁸. Des malheureux perdaient aux dés (*zern'*) leur salaire, buvaient leur dernière culotte, auraient vendu leur âme ; d'autres, au cœur dur, édifiaient leur fortune. Tous se ruaient aux réjouissances grossières ou dangereuses que ramenaient les saisons. L'Église les qualifiait de païennes et diaboliques, mais on ne faisait pas grand cas de ses défenses. Le clergé était indulgent aux pécheurs. Et malgré cela plusieurs sanctuaires étaient désertés.

L'affluence des étrangers n'était pas pour consolider les vieilles traditions : Olearius vit à Nijni une communauté luthérienne déjà ancienne, d'une centaine de personnes, avec son pasteur et son temple. Aux officiers, soldats et marchands écossais, hollan-

27. Nous sommes fort bien documentés sur la topographie et l'économie de Nijni au début du XVII^e siècle par les recensements de 1619 et 1620-1622 (B.H.R., XVII). Leurs données ont été mises en œuvre par Dakhnovič, Bogorodickij et Staševskij, *Nijni*.

28. Olearius, I. IV, pp. 276-278. Le voyageur holsteinois, qui passa à Nijni en 1636, en donne une bonne description.

dais, allemands, aux prisonniers polonais, aux lituaniens et cosaques²⁹, s'ajoutaient les Tatars musulmans. Il y avait toujours, au monastère des Cryptes, quelque ecclésiastique ukrainien ou balkanique en disgrâce : un moine de Kiev, Théophane³⁰, un métropolite de Thessalonique, Paisios, avec sa suite de Grecs³¹, un pseudo-archevêque, Kryžanovskij³². Nijni était une grande ville, de population mêlée, qui pratiquait une religion et une morale accommodantes³³.

Cependant, ces bourgeois savaient, en cas de besoin, déployer l'énergie nécessaire. Dans chaque *posad*, ils avaient leur maire élu (*starosta*), donc une vie municipale active. Le poste avancé qu'ils occupaient, naguère, sur les marches de l'État moscovite et maintenant encore au milieu de populations allogènes non assimilées, toujours païennes, ne leur permettait pas de s'endormir dans une parfaite quiétude. Rien d'étonnant à ce que le pays de Nijni, relativement épargné par les calamités, assez éloigné du centre pour avoir conservé quelque autonomie, obligé de défendre et de continuer vers l'Est la colonisation russe et chrétienne, ait été à cette époque la région dirigeante et progressive. De là était parti en 1610, avec le boucher Minin, le mouvement de libération nationale. De là sortira un peu plus tard une pléiade de réformateurs religieux.

III

Il y avait à Nijni, près de la porte Saint-Nicolas du Kremlin, une église de la Résurrection, abandonnée depuis bien des années, en mauvais état et sans cloches, si pauvre que les recenseurs de 1621 n'avaient même pas jugé utile de l'inventorier³⁴. Neronov s'y installa et commença à y chanter régulièrement vêpres et matines. Pour appeler les fidèles, il frappait, comme dans les temps antiques, sur un gong de bois. Il leur lisait les

29. Olearius, I, II, p. 104, et I, IV, p. 277; Khramcovskij, II, p. 131. En 1635, le tsar ordonna d'envoyer servir en Sibérie 140 étrangers de Nijni (B.H.R., II, n° 182, col. 763-764).

30. Khramcovskij, I, p. 75 (1630).

31. B.H.R., II, n° 148, col. 505-506, 931; Khramcovskij, II, p. 86 (1631-1632).

32. B.H.R., II, n° 150, col. 511-518 (1632); sur les incroyables aventures de ce personnage, lire Kharlampovič, *Mélanges Korsakov*, pp. 163-180.

33. Sur l'état moral et religieux de Nijni, la *Supplique* de 1636, dont il sera question plus loin, est riche en détails pittoresques.

34. B.H.R., XVII, p. 69.

livres saints, en les commentant en langue vulgaire : « Il expliquait chaque mot clairement et bien simplement à ces auditeurs sans instruction, afin que tous pussent comprendre et se souvenir. Tous profitaient de ses leçons et étaient touchés de sa sollicitude pour le salut des âmes, comme aussi de son humilité : car, après avoir enseigné les fidèles, il s'inclinait devant eux jusqu'à terre, leur demandant avec larmes d'avoir soin de leurs âmes, et de garder éternellement dans leur cœur le souvenir de ses enseignements et d'en faire part à leurs familiers, chacun dans sa maison, pour s'encourager les uns les autres dans la voie du salut. Puis, après l'office divin, il parcourait les rues de la ville et les marchés, portant avec lui le livre du grand illuminateur, Jean Bouche d'Or, nommé *Margaritae*, et annonçant à tous la voie du salut. Et beaucoup écoutaient les divines Écritures et la douce doctrine de Jean. »

Cet apostolat fit sensation. On était habitué à suivre de loin des cérémonies peu compréhensibles ; le prêtre à l'église était bien l'intermédiaire mystérieux entre les hommes et Dieu, mais, sorti de l'autel, il redevenait un homme comme les autres, et lui-même ne se jugeait nullement astreint à une conduite particulièrement exemplaire. Dans le temple, en faisant même abstraction des désordres dont nous avons une idée, aucune communication directe, aucune parole d'homme à homme entre le célébrant et les fidèles : la divine liturgie était trop auguste pour qu'on osât y mêler le balbutiement infirme d'un simple prêtre. L'absence de toute prédication dans l'Église moscovite n'était pas due seulement à l'ignorance et à la paresse du clergé : c'étaient là des causes secondaires et accessoires ; la cause essentielle était dans un profond respect de la liturgie, dans l'impiété qu'il semblait y avoir à unir au Verbe divin des paroles mortelles. Mais il aurait fallu alors qu'il existât en dehors de l'Église un enseignement religieux et que, du moins, les offices fussent célébrés de façon intelligible. Ce n'était pas le cas : aussi la religion avait-elle pris un caractère formel et sec, sans rapport avec la vie et les mœurs. En dehors du lieu saint, ses ornements déposés, le prêtre retombait dans la masse du peuple, allait boire au cabaret, trafiquer dans sa boutique, vaquer aux soins de son ménage, sans songer à exercer sur ses ouailles une action quelconque.

Or voilà le nouveau pope de la Résurrection, que personne n'a installé et qui, pour cette raison, rompt toutes les routines. Il célèbre pauvrement, mais dignement et sans hâte. Après l'office, il s'adresse directement aux pauvres gens dans leur langue vigou-

reuse et imagée, leur commente l'Apôtre, l'Évangile et les Pères, sans inventions propres, mais phrase par phrase, en vue de la vie quotidienne. Il ne se borne pas là : il sort de l'église sans cesser d'enseigner. Il va, prêchant sans cesse la parole du Christ, la religion sentie, réfléchie, à la fois rites, dogme et morale, jetant les « perles » de saint Jean Chrysostome, non pas aux pourceaux, mais à une foule de malheureux avides, sans le savoir, de foi vivante et vraie, étonnés de voir ce prêtre si peu semblable aux autres, et empressés à les ramasser. Neronov était dans la tradition russe en aimant par-dessus tout l'éloquence claire, simple et naturelle du grand évêque : il brûlait de faire partager son enthousiasme. Ses ouailles croyaient écrits pour elles les sermons de l'inlassable patron des pauvres et des pécheurs : il y avait tant de points communs entre la plèbe byzantine du IV^e siècle et les artisans, ouvriers, mariniers, boutiquiers, du grand port de la Volga ! Les cinq homélies sur Lazare et le riche abondaient en consolation pour ceux qui, chaque jour, avaient à souffrir des puissants.

Le succès fut rapide. Les aumônes affluèrent. Dieu fut le premier servi : Neronov acheta des vases sacrés et des cloches pour son église. Il la répara. Puis il construisit tout autour des logettes de bois où s'installèrent des nonnes, « perpétuellement en jeûne et en prière ». Sa renommée grandit : on venait l'écouter des campagnes voisines ; à la suite du menu peuple, les bourgeois cossus, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient attirés. Après Dieu, les hommes : les nouvelles aumônes furent employées à secourir les mendiants, les errants. Neronov les abritait. Il les nourrissait, « veillant lui-même à ce que les portions fussent égales pour tous » ; un clerc faisait la lecture, et lui reprenait les textes en les commentant. C'étaient tous les jours des tablées de cent et davantage. Eudoxie, de son côté, traitait les femmes et les filles.

Il se forma autour du curé bénévole de la Résurrection un noyau de disciples : « Beaucoup imitaient ses vertus... ; quelques-uns ne quittaient pas sa maison... ; d'autres lui amenaient leurs enfants pour qu'il les instruisît. » Neronov enseignait gratuitement jeunes et vieux, qui, « bientôt, par les prières et le zèle de leur maître, acquéraient l'entendement des livres ».

Naturellement, « en voyant sa vie vertueuse et dévote, on commença à lui amener les possédés » ; il les gardait dans sa maison, les entourait de soins, priait pour eux nuit et jour, les conduisait à l'église et les aspergeait d'eau bénite, jusqu'à la guérison.

L'église naguère abandonnée « sans chant » était devenue le centre d'une chrétienté : religieuses, mendiants et mendiante, voyageurs, écoliers, malades réconfortés, nourris, habillés, enseignés avec les aumônes des pénitents, riches et pauvres, de Neronov, et à leur tour chantant aux offices privés ou publics les louanges de Dieu! C'était une sorte de monastère à population changeante et sans vœux, ou, plus simplement, une paroisse modèle.

Le zèle de ce prêtre nouveau-venu ne fut pas longtemps sans porter ombrage à ses confrères des paroisses de la ville et surtout aux autorités religieuses de la contrée, l'archimandrite des Cryptes et l'archiprêtre de la collégiale de la Transfiguration. Sévère pour les fidèles, Neronov devait être impitoyable pour les pasteurs ; comment réformer l'Église, sans commencer par la tête ? Il leur reprochait sans ménagements leurs manquements, leur inaction, leur négligence et souvent des vices positifs plus graves. Le résultat ne se fit pas attendre : l'archiprêtre le fit appréhender et jeter en prison, d'autant plus volontiers que Neronov l'avait lui-même accusé « de bien des choses ». Chargé de chaînes, il fut pourtant libéré aussitôt, par ruse ou sous la pression de ses disciples.

Pour son malheur, il eut bientôt maille à partir avec le pouvoir civil. Dès le début de 1631, le gouvernement moscovite se disposa à prendre sur les Polonais la revanche du coûteux armistice de 1618, dont le terme allait échoir en 1633. Il recrutait en Suède, en Allemagne, au Danemark, des officiers et des hommes de troupe, achetait en Hollande des armes et de la poudre, obtenait du roi d'Angleterre 5000 épées et 2000 soldats ³⁵. Cet afflux en Russie de milliers d'allogènes de religion protestante inquiéta sans doute Neronov. D'autre part, ces préparatifs de guerre entraînaient pour le peuple des charges nouvelles et fort lourdes : impôt spécial pour l'entretien des régiments étrangers, levée d'un homme équipé et approvisionné par 40 feux, augmentation des anciens impôts. Neronov, en pasteur courageux, dut se faire le porte-parole du mécontentement populaire. Enfin, l'expédition envisagée, sans provocation de la part des Polonais, était manifestement injuste. Toujours est-il que, le 31 janvier 1632, nous voyons le prêtre Jean envoyé en pénitence dans un lointain et rude monastère, Saint-Nicolas-des-Carèles, dans l'estuaire de

35. Lubimenko, pp. 169-171.

la Dvina, à 35 km. au nord d'Arkhangel. La *Vie* dit qu'il était venu à Moscou et avait encouru la colère du tsar Michel et de son père en les adjurant de ne pas verser le sang chrétien dans une campagne vouée à l'échec; le texte du l'ukaz patriarcal ³⁶ le traite d' « orgueilleux » et d' « insensé », qui « causait dans le peuple beaucoup de désordres, enseignait sans permission, injurait les prêtres et les qualifiait d'hérétiques ». Sans doute tous les griefs accumulés contre lui contribuèrent-ils ensemble à la rigueur du châtiment, car il devait être gardé enchaîné au fournil, et n'aller à l'église qu'accompagné d'un moine sûr et éprouvé, « de peur qu'il ne troublât les gens par sa folle doctrine »; il ne pouvait recevoir la communion qu'à l'article de la mort; au bout d'un an seulement, il serait rendu compte de sa conduite et de l'état de sa raison. Voilà comment le patriarche ou ses bureaux récompensaient un véritable apôtre : ils le faisaient passer pour fou.

Neronov souffrit deux ans dans les glaces polaires, et il risquait d'y demeurer plus longtemps, car, loin de s'amender, il gourmandait sans cesse les moines, et l'abbé lui-même, qui s'adonnaient à la boisson. Mais la mort de Philarète, le 1^{er} octobre 1633, changea bien des choses : des favoris indignes reçurent le châtiment de leurs fautes, et de bons prêtres comme Neronov furent rendus à la liberté ³⁷. Il regagna sa chère paroisse de la Résurrection. On vit bientôt que sa folie n'était pas guérie, que sa règle de vie n'avait pas changé.

Depuis des temps immémoriaux, une des grandes distractions du peuple russe étaient les baladins (*skomorokh*). En troupes plus ou moins nombreuses, ils parcouraient les villes et les campagnes, armés de leurs instruments, cymbales, guitares et tambourins, boute-en-train au répertoire infiniment varié, chantant, jouant, dansant, luttant sur les places, appelés dans les maisons pour les banquets et les noces, égayant tour à tour princes et manants. Parfois, ils donnaient de véritables représentations dramatiques, à l'aide de masques, de grimaces et de contorsions : c'étaient de hardies comédies, de gaillardes satires, assaisonnées de

36. *Mat.*, I, pp. 266-268; *Arch. Stroeve*, II, n° 396, col. 778-779 (= A.E.A., III, n° 198, p. 284).

37. La *Vie* (I, pp. 269-270) entoure cette libération de circonstances miraculeuses. Il n'est pas impossible d'ailleurs que Neronov se soit enfui, car dans le même temps le moine Nathanaël, retenu à Saint-Nicolas dans les mêmes conditions, « sort secrètement de la clôture, achète de l'eau-de-vie et s'enivre, désobéit à l'abbé et aux frères et les menace » (*Arch. Stroeve*, II, n° 408, col. 803-804). Cette évasion aurait été sanctionnée ensuite par le nouveau patriarche.

plaisanteries qui, dans ces temps sans pudibonderie, devaient être bien salées pour exciter le rire. Ailleurs, ils se faisaient danseurs de corde. Souvent la troupe possédait un ou plusieurs ours savants, qui se trémoussaient en imitant quelques types connus, l'ivrogne, le juge, le boiteux, l'élégante qui se regarde dans la glace, la femme qui caresse son amoureux, le tout au son des instruments et accompagné de mordantes saillies du montreur. Dans la comédie des *skomorokh*, ces ours étaient de véritables acteurs portant un nom : Mikhajlo Ivanytch le personnage masculin, et Maria Ivanovna le personnage féminin. Ce spectacle distrayait les tsars et les boiars non moins que leurs sujets : bien dégénéré, il fait encore aujourd'hui la joie du populaire sur les boulevards de Moscou.

Les *skomorokh* étaient antérieurs au christianisme. Leurs improvisations cyniques blessaient la morale ; leur gaie musique choquait les oreilles ascétiques ; leurs dangereux exercices entraînaient quelquefois mort d'homme. C'étaient assez de raisons pour que l'Église russe renouvelât contre eux les anathèmes fulminés contre des amuseurs du même genre par les Pères grecs. Depuis le XI^e siècle, les condamnations se succédaient, et les jongleurs allaient et prospéraient, comme si de rien n'était. Sur ce point, il y avait conflit permanent entre les sentiments du peuple et les exigences de ses pasteurs. En plein XVI^e siècle, le concile du Stoglav avait encore dû condamner les bouffons, farceurs, joueurs de *gusli* et chanteurs de chansons démoniaques qui marchaient en tête des cortèges nuptiaux, et inviter le tsar à faire la guerre à ces *skomorokh* qui, par bandes de soixante, soixante-dix et cent, parcouraient les campagnes, faisant ripaille et détroussant les passants³⁸. Les évêques, intentionnellement, confondaient brigands et amuseurs ; le paysan, lui, trouvait dans les jeux de ses baladins traditionnels un divertissement à ses peines et dans leurs mordantes satires un semblant de vengeance.

Divertissement et vengeance ne sont pas des sentiments chrétiens. Pasteur consciencieux et gardien fidèle des préceptes de l'Église, Neronov entra en campagne contre les bouffons et montreurs d'ours. Ils abondaient à Nijni, nous en avons des preuves. Il commença par les sermons, détournant d'eux leur clientèle ;

38. *Stoglav*, ch. 92 et 93 (pp. 390-402). Sur les *skomorokh*, précieuse monographie de Famincyn.

puis il s'en prit directement à eux, par la parole et par les actes; « il mettait en pièces leurs cymbales et leurs guitares; eux, pleins de colère et de fureur, rossaient le ministre de Dieu, et il eut fort à pâtir de ces suppôts de Satan; mais certains, voyant sa patience et son zèle inlassable, abandonnaient leur mauvaise vie, faisaient pénitence et revenaient à la sainte Église ». D'autres fois, surtout dans les soirées et les nuits de la Noël et des Rois, c'étaient de véritables expéditions : Neronov parcourait les rues avec ses disciples, ils engageaient des batailles en règle contre les baladins et brisaient « les outils du démon ». Neronov et ses amis « rentraient chez eux ensanglantés, à demi-morts, mais portant leurs blessures comme des trophées, avec joie ». Réunis ensuite à l'église pour chanter laudes, ils demandaient à Dieu de couronner leur victoire : l'arme de la prière n'était pas négligée.

Malheureusement, les bouffons avaient un protecteur puissant en la personne du gouverneur, Basile Šeremetev. Cet aimable boiar, qui fit aux envoyés de Holstein une si magnifique réception et leur parut doté de si surprenantes lumières³⁹, aurait volontiers sans doute admis, aux anciennes mœurs moscovites, quelques changements d'allure occidentale; mais il s'estimait parfaitement content de la religion formaliste de son temps et ne voyait nulle nécessité de lui infuser un esprit nouveau de sincérité et de sévérité, au risque de troubler l'ordre public. Pour un homme éclairé, et lui-même amateur de jeux, le rigorisme de Neronov et de ses disciples n'était que fanatisme clérical. Ce pope d'ailleurs n'était-il pas un brouillon téméraire, qui se mêlait sans cesse de ce qui ne le regardait pas, réclamait indulgence pour les coupables, prenait fait et cause pour le peuple contre les gens du voévode?

Neronov reprenait le rôle des anciens évêques : il se faisait, contre les autorités, le protecteur des opprimés, ou simplement des faibles. Et par là il affirmait implicitement le droit de contrôle ou de critique, la supériorité morale du ministère sacerdotal sur le pouvoir civil. Šeremetev se fit amener le trouble-fête et le soumit au supplice des baguettes sur le gras des mollets (*pravež*). Sous les coups, Neronov se faisait, « comme insensible, et lisait le livre du grand flambeau du monde, saint Jean Bouche d'Or, les *Margaritae*, qu'il portait toujours sur lui ». En prison et dans les fers, « il chantait vêpres, laudes et vigiles nocturnes.

39. Olearius, I. IV, pp. 277-278, 395.

Et une foule de peuple, corrompant les gardiens, le visitait et demeurait là du soir au matin, écoutant la psalmodie et les leçons ». Il resta en prison quarante jours, et ne fut relâché que sur un ordre de Moscou. Cela se passait entre 1634 et 1636⁴⁰.

IV

Ces séjours en prison ou en pénitence ne faisaient qu'interrompre l'apostolat du fougueux réformateur. Il revenait chaque fois plus décidé à poursuivre son œuvre. Tous les prêtres, ses confrères, n'étaient pas pourris ou enlisés dans la routine : il en était qui comprenaient comme lui les besoins de l'époque et n'attendaient qu'une voix autorisée pour la suivre. A ses disciples laïcs, Neronov put bientôt adjoindre quelques sympathisants dans le clergé. C'était son rêve, son idéal le plus difficile à atteindre. « Beaucoup de prêtres, rivalisant avec lui, commencèrent à extraire des trésors de leur cœur la douceur des enseignements de la divine Écriture », c'est-à-dire sans doute à entrer comme lui en rapports directs avec leurs paroissiens, à prononcer des sermons. Il ne les abandonna pas, mais les encouragea, les travailla, profita peut-être aussi de leurs lumières. Nous sommes réduits à nous figurer par l'imagination les réunions qui se tinrent, peut-être secrètes, les réflexions qui furent échangées sur l'état de la Russie, les projets qui furent débattus pour l'amélioration de l'Église orthodoxe et l'apaisement des justes colères de Dieu.

Il y avait là Siméon de Trophime, curé de l'Assomption-du-mont-d'Élie, doyen élu du clergé de Nijni, donc personnage important et influent, et son frère Adrien, de Saint-Serge, la chapelle d'un petit couvent de cinq cellules au faubourg de Pëtuškovo; Méléce d'Emilien, de Saint-Nicolas-au-Marché, et son frère Tite, de la Procession de la Sainte-Croix; Onuphre de Clément, de l'Ascension sur la Grande rue de Moscou; Basile de Nicéas, de Saint-Georges, une église qui, en 1621, était encore abandonnée; Jean, de Bon-Secours; Tryphon, de Notre-Dame de Kazan';

40. Dates entre lesquelles Basile Šeremetev est mentionné à Nijni (Barsukov, p. 149).

enfin notre Jean Neronov, toujours curé de la Résurrection⁴¹. Sur une trentaine de paroisses de la Ville-Haute et de la Ville-Basse, neuf étaient représentées ; des églises du Kremlin, personne. Beaucoup de ces prêtres devaient être jeunes ou dans la force de l'âge : nous retrouverons Siméon à Moscou dix-sept ans plus tard⁴² ; Mélèce était depuis peu à Saint-Nicolas⁴³ ; Onuphre, en 1646, décorera d'argent et d'or une croix de cette même église de l'Ascension⁴⁴ ; Basile, qui déjà peut-être avait rendu la vie à un temple déserté, le reconstruira de pierre après 1647, et lui-même, en 1653, sous le nom de Barnabé, fera profession au monastère des Cryptes où il sera encore en 1661⁴⁵. Tite s'y fera admettre dès 1645 sous le nom de Tykhon⁴⁶. Il mourra en 1660 archimandrite de Saint-Daniel à Pereslavl' Zalëskij⁴⁷. C'était donc un petit cercle d'hommes énergiques, dévoués à leur ministère, étroitement liés entre eux — quelques-uns même par le sang —, très proches du peuple, mais bien décidés à le conduire et à le corriger selon leurs vues.

Des réformes furent tentées. On alla trouver le représentant du patriarche, le décimateur Basile de Timothée Potapov : il s'agissait de rendre obligatoire dans toutes les églises, à commencer par les collégiales, la récitation de tierce avant la messe ; la tradition des saints Pères et les canons du Stoglav l'exigeaient⁴⁸. Ce laïc sympathisant prit les mesures nécessaires. Mais les archiprêtres firent la sourde oreille, et quant aux curés qui tentèrent d'obéir, leurs paroissiens se révoltaient en disant : « Ce n'est pas l'usage ici, même dans les collégiales ! C'est une messe nouvelle que tu imagines là ! Si tu y tiens tant, eh bien ! montre-nous un ordre de Moscou que partout on agisse de la sorte ! »⁴⁹ »

41. Ce sont les neuf signataires de la *Supplique* de 1636 (voir plus loin). De ce cercle devait être aussi le diacre de la Résurrection, Gabriel, à qui Neronov cédera plus tard sa cure (*Mat.*, I, p. 278).

42. *Mat.*, I, p. 30. En 1636, il était depuis peu à l'Assomption, car le 26 décembre 1627 on y voit un pape Joachim (Khrumcovskij, I, p. 74).

43. En septembre 1629, on y voit un pape Pierre quêter pour la réfection de l'église (Khrumcovskij, I, p. 75).

44. Macaire, *Ant. eccl. de Nijni*, pp. 115-120. 'Peut-être était-ce le frère du futur confesseur de Neronov à Moscou, Basile de Clément.

45. Titov, *Fondations des Cryptes*, pp. 13, 24, 38.

46. *Ibid.*, p. 9 (18 août 1645) ; aussi *Bibl. syn.*, vol. 424, fol. 26.

47. Cette identification est très probable, car le Tykhon de Saint-Daniel est désigné comme ancien profès des Cryptes (Titov, *Fondations des Cryptes*, p. 20) et entretient avec Neronov des relations d'amitié.

48. L'usage s'était établi de considérer les petites Heures comme faisant partie de l'Office privé. Le Stoglav, au contraire, ordonne de les faire réciter par un clerc avant la messe, pendant la *proskomidia* (*Stoglav*, ch. VIII, p. 86).

49. *Supplique de 1636* (*Lect. hist.*, 1902, II), pp. 20-21.

Les zélateurs se décidèrent donc à faire appel à Moscou. Le moment était favorable. Sans doute, dans les hautes sphères, il subsistait un certain engouement pour les nouveautés occidentales : on continuait, en dépit du *Lévitique* et du *Stoglav*, à se couper la barbe comme les Latins, on appréciait fort les gravures avec textes imprimés venues d'Allemagne⁵⁰, on traduisait au Bureau des Légations la *Cosmographie* de Mercator⁵¹, certains seigneurs apprenaient le latin⁵², le jeune tsarevitch et ses compagnons portaient parfois le costume allemand⁵³. Mais à un patriarche homme d'État avait succédé un prélat sans prétentions politiques, pieux et uniquement attentif au bien de l'Église, l'archevêque de Pskov Josaphat. Un de ses premiers actes avait été pour exiler, puis juger et déposer l'indigne archevêque de Suzdal', Joseph Kurciewicz⁵⁴. Pour répondre aux besoins religieux de la Sibérie, il y avait expédié de Vologda et de Moscou, malgré la mauvaise volonté du clergé, un archimandrite, un archiprêtre, onze prêtres séculiers et cinq réguliers, tous « de bonne vie et mœurs, bons directeurs, soumis à la tradition et aux canons, et ne buvant pas »⁵⁵. Il n'avait pas craint d'adresser un blâme sévère à l'abbesse de Bon-Secours de Suzdal', dont les nonnes, pour la plupart très nobles dames, « vivaient dans le désordre et faisaient des enfants »⁵⁶. A Nijni même, le sentiment religieux était sans doute exalté par les visions de Pierre Gladkov, la fondation à cinquante kilomètres environ de l'ermitage d'Oranskoe-pole et ses circonstances miraculeuses⁵⁷.

Au nom de ses amis, Neronov rédigea une supplique sur « le trouble de l'Église et le mensonge au christianisme ». Il y relatait par le menu, dans une langue émaillée de termes populaires et crus, et d'ailleurs sans grand souci de composition, les abus du peuple et du clergé⁵⁸.

50. Viktorov, I, p. 251 (1634).

51. Sobolevskij, *Traductions*, p. 60 (traduction terminée en 1637); cf. *ibid.*, pp. 64-65.

52. Olearius, I, IV, p. 326 (1636).

53. *Lect. hist.*, 1892, III, *Mél.*, pp. 4-5 (déc. 1636).

54. A.E.A., III, n° 249 (5 mai 1634), et B.H.R., III, n° 160, col. 551-555 (14 sept. 1634).

55. B.H.R., II, n° 164, col. 583 (28 nov. 1634); Bucinskij, *Les archevêques de Sibérie*, pp. 11-14.

56. *Actes Uvarov*, II, n° 160, pp. 175-176 (oct. 1635).

57. Khramcovskij, II, *Notes*, pp. 21-23, n° 128; Zvëřinskij, II, n° 1027, pp. 254-255.

58. Ce texte de première importance a été découvert par N. Roždestvenskij dans un recueil manuscrit du milieu du XVII^e siècle, appartenant au fonds Mazurin de la Bibliothèque des Archives centrales du Ministère des Affaires Étrangères, et publié

Les archiprêtres ne font pas leur devoir, ne donnent pas lecture des ordonnances du tsar et du patriarche, ne poursuivent pas l'ivrognerie, n'instruisent pas leurs subordonnés.

Les prêtres se livrent à la paresse et à la boisson. Ils dépêchent les offices à cinq, six voix à la fois et davantage, en dépit des canons. Même dans les collégiales, ils omettent la récitation des petites heures; « la messe sans les heures, c'est un oiseau sans ailes ». Pendant le grand carême, période sainte entre toutes, ils mentent à Dieu, en chantant vêpres au point du jour : « Seigneur, garde-nous sans péché en ce soir... », alors que le soleil va se lever!

Ils ne sont pas capables d'imposer ordre et silence dans l'église, pendant la célébration des sacrés mystères. Gueux et filous circulent avec bruit, par troupes de six et davantage, se hèlent, s'injurient, échangent des coups; les uns se prétendent vendus et quêtent pour leur rachat; d'autres se donnent des airs d'ermites, étalent leurs vêtements noirs, leurs cilices, leurs tignasses hirsutes, et ramassent de l'argent pour construire de prétendues églises : on les rencontre ensuite avec des ivrognes; d'autres feignent la folie, qu'on voit ensuite fort sensés; d'autres se traînent en geignant et montrant des plaies fabriquées de sang et de pourriture. Ce ne sont que cris et piailllements. Pas de recueillement possible! Les curés choisissent des sacristains jeunes et non mariés; ils laissent jouer leurs enfants en plein cœur... Quels pasteurs sont-ce là? Bien plutôt des loups dévorants.

A cause de ces désordres, les esprits se scandalisent et la foi se perd. Le peuple, laissé à lui-même, s'est accoutumé à vivre à sa fantaisie, tel un troupeau égaré, privé de berger. Il s'obstine à pratiquer toutes sortes de rites païens et diaboliques. Pour la Noël et les Rois, on confectionne des cavales et des taureaux d'écorce, on les couvre de toile et de soie, on y suspend des clochettes, on s'affuble de masques à crinières et de queues de bêtes, et on parcourt les rues en troupes, en poussant des cris d'animaux, dansant et chantant, avec des gestes obscènes. Dans la semaine de Pâques, ce ne sont pas seulement les montreurs d'ours et les baladins qui se livrent à leurs sales exhibitions dans les cours

par lui en 1902 dans les *Lect. hist.* (vol. II, *Mél.*, pp. 18-31), avec introduction (*ibid.*, pp. 1-18) et notes. Depuis, on a signalé, à la fin d'un autre Recueil du XVII^e siècle, acquis en 1905 par la Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg (Q. 1, n^o 1405), une *Supplique des prêtres de Nijni-Novgorod au patriarche Josaphat*, qui ne peut être que notre texte (*Compte rendu pour 1905*, pp. 110-113).

et les rues, on dresse aussi sur les places des balançoires où les gens se tuent. Le beau temps revenu, au jour de l'Ascension, hommes et femmes se rendent hors les murs, au monastère des Cryptes : ce sont des orgies de boissons fortes et bouffons et ours savants donnent la comédie. Le jeudi suivant, septième après Pâques (*Semik*), on va aux charniers où gisent les malheureux morts sans repentir : femmes et filles se réunissent sous les bouleaux, font révérence aux arbres, déposent devant eux des offrandes de gâteaux, bouillies et omelettes et se lancent dans des rondes endiablées ; puis elles s'asseyent pour consommer leurs offrandes ; enfin, se prenant deux à deux, elles s'approchent d'un bouleau, tressent des couronnes de branchage et les baisent ensemble en se disant commères. Le lundi de la Pentecôte, au bourg suburbain de Vysokoe, mêmes cérémonies, sauf qu'on se ceint la tête de ces couronnes et les dépose ensuite sur l'eau. A la Saint-Jean, en pleins champs, on allume de grands feux et, toute la nuit jusqu'au lever du soleil, femmes et filles sautent à travers. Ces jeux se répètent tous les soirs jusqu'à la Saint-Pierre. On y vient des villages, il s'y commet des meurtres et toutes sortes de désordres. A ces fêtes sataniques jeunes et vieux prennent part. Il y a aussi de monstrueux pugilats, au cours desquels beaucoup meurent inconfès. Ainsi les fêtes chrétiennes sont profanées et souillées. Mais tout le long de l'année on méprise les lois de l'Église : on vend sur les marchés des viandes étrangères, on mange des oies, canards, lièvres et coqs de bruyère, qu'un orthodoxe ne doit pas manger ; on s'injurie honteusement, sans ménager père et mère.

En terminant, les zélateurs supplient le patriarche, représentant de Dieu sur terre et gardien des corps et des âmes, de rétablir dans l'Église la piété des anciens temps. Ainsi, quoique sous forme négative, la *Supplique* renferme un vaste programme de réforme. Ce n'est pas projet de savants ou d'ambitieux : il ne touche ni au dogme, ni aux livres, ni à la discipline proprement dite ; il ne part pas de principes abstraits ou contestables ; il reste dans la tradition de la piété russe, se bornant à réclamer implicitement, car nulle part ils ne sont invoqués, l'observation des canons du *Stoglav*, le dernier concile national, tenu en 1551. Ce sont les doléances et les vœux des meilleurs prêtres de paroisse. On peut les classer sous trois chefs : la liturgie, les mœurs et le clergé.

Au point de vue liturgique, l'Église russe souffrait depuis longtemps d'un malaise dont elle n'a pas réussi, encore aujourd'hui,

à se libérer⁵⁹. Après s'en être tenue durant bien des siècles à l'ancien rit de Constantinople révisé au XI^e siècle par le patriarche Alexis Studite — dont Théodose des Cryptes de Kiev avait répandu la version slavonne —, elle en avait adopté au début du XV^e siècle, d'ailleurs à la suite du Mont-Athos, de Constantinople et des Slaves du Sud, un autre, qui était primitivement celui des chrétientés de Palestine, d'Alexandrie et d'Antioche, le rit de Jérusalem ou de saint Sabba⁶⁰. Or le premier était court : il ne connaissait d'un bout de l'année à l'autre ni veilles nocturnes, ni grandes doxologies ; le second comportait, surtout pour les vigiles des dimanches et fêtes, des offices d'une extrême longueur. Le changement s'était accompli sans heurts, sans doute sous l'influence du métropolite Cyprien, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que le nouveau *Typikon*, s'il convenait aux grands monastères, était à peu près inapplicable dans les paroisses : le peuple aurait passé tout son temps à l'église. Les autorités ne se préoccupant nullement de la difficulté, les fidèles et leurs prêtres la résolurent à leur façon. N'osant rien retrancher aux cérémonies prescrites, on imagina de les exécuter simultanément : tandis que le célébrant marmottait ses oraisons, le diacre récitait ses litanies, le lecteur expédiait ses lectures, le chœur chantait ses hymnes ou ses versets. Ou encore, à laudes, les « canons » de l'*Oktoikh*, des *Ménées* et du *Triodion*, c'est-à-dire de la férie, du propre des saints et du propre du temps, au lieu d'être chantés l'un après l'autre, l'étaient tous à la fois⁶¹. On commence prime avant que les laudes soient achevées ; l'un dit encore tierce, quand l'autre en est déjà à sexte. Tous courent les uns après les autres, et chacun se presse de finir sa partie. On s'acquittait ainsi des offices intégralement et dans le moindre temps. Le devoir était accompli, et clergé et fidèles pouvaient vaquer à leurs occupations ou à leurs plaisirs. Mais le service divin se trouvait transformé en une invraisemblable cacophonie à quatre, cinq ou six voix, dans laquelle il était impossible, avec la meilleure volonté du monde, de distinguer ni mots, ni sens. Les âmes pieuses en étaient profondément peinées. Le concile du *Stoglav* et le métro-

59. Golubinskij, dans *Lect. hist.*, 1913, III, pp. 22-23).

60. Sur ces rites, voir Serge, *Calendrier*, pp. 114-116 ; A.L., *Lect. hist.*, 1867, II, pp. 1-10.

61. Cet état de choses est bien décrit dans une lettre du métropolite Macaire, en 1551 (*Interlocuteur orthodoxe*, 1863, I, pp. 100-103).

polite Macaire, en 1551, condamnent déjà ces pratiques⁶² ; le *Domostroj* témoigne qu'elles s'étaient introduites aussi dans l'office privé⁶³. Ensuite, on ne voit plus personne protester contre elles, jusqu'au grand sursaut du Temps des troubles : averti oralement et par écrit par les fidèles scandalisés, le patriarche Hermogène réprimande les prêtres qui s'en rendent coupables et les laïcs qui les y poussent : comment, en se conduisant ainsi, pourrait-on espérer être libéré des grands malheurs du moment⁶⁴ ?

Le conflit était entre les exigences des livres et celles de la vie, conflit quotidien et très grave, parce qu'il mettait aux prises le curé zélé et ses paroissiens, conflit insoluble à moins d'un compromis. Les prêtres de Nijni, soucieux seulement de ne pas mentir à Dieu, sacrifient la vie à la règle : tous les offices doivent être exécutés intégralement, sans chevaucher les uns sur les autres et sans hâte. C'était s'engager dans une impasse. Mais « le chant à une seule voix » (*edinoglasnoe pënie*) sera désormais une des marques distinctives des réformateurs. D'une façon générale, ils voudront la décence dans les églises, ils aimeront les longues et belles cérémonies, ils sentiront la splendeur liturgique.

Une autre marque sera la lutte contre tout ce qui, dans les mœurs, blessait le sentiment chrétien. Les réjouissances saisonnières du peuple russe trahissaient leur origine païenne : les anciens dieux étaient même nommés dans les chansons. Les comédies d'animaux savants faisaient rire par leurs indécences. Les jeux brutaux entraînaient mort d'homme, sans confession. On leur fera donc une guerre acharnée par tous les moyens, même par la violence, d'autant plus qu'il y a déjà des décisions prises contre eux par les autorités. On combattrà l'ivrognerie et les vices contre nature. On fera observer les anciens canons sur la pénitence, et même des préceptes de l'Ancien Testament comme ceux qui interdisent de se couper la barbe ou de manger des viandes non saignées et certains animaux impurs.

Enfin, ce qui est très clair aux yeux des zélateurs, c'est que la

62. *Stoglav*, chap. xvi, p. 105.

63. *Domostroj*, chap. lxxiv (Duchesne, p. 126).

64. Le texte de sa lettre est reproduit dans A. Preobraženskij, *La question du chant*, pp. 8-11. Hermogène fut patriarche du 3 juillet 1606 à mars 1611. Une des suppliques qui lui furent adressées au sujet du chant (quoique à propos d'une autre particularité) a été imprimée par V. Majkov (*A Platonov*, pp. 415-431). On saisit ici encore la filiation entre les aspirations réformatrices du Temps des troubles et le mouvement de 1636.

réforme doit commencer par le clergé paroissial. Il est en rapports quotidiens avec le peuple. S'il ne donne pas l'exemple d'une vie chrétienne, où le peuple ira-t-il chercher ses modèles ? Il faut donc qu'il soit vertueux et zélé, mais il doit aussi conquérir dans la société la place qui lui revient. Des autorités civiles il réclamera justice et protection pour ses ouailles, soutien de la morale et de la religion. En face des autorités religieuses, il ne se bornera pas à une obéissance passive, il usera d'initiative, conseillera, gourmandera ; contre les gouverneurs et leurs officiers, contre les paroissiens, contre les évêques eux-mêmes, Neronov et ses amis sont décidés à faire triompher cette idée nouvelle : l'éminente dignité du prêtre.

V

Neronov, peut-on croire, porta lui-même la *Supplique* à Moscou. Il y était déjà connu. Cette fois, sa ferveur et son activité furent jugées autrement qu'en 1632 : elles coïncidaient avec les tendances réformatrices qui s'affirmaient de plus en plus. Depuis 1634, il était interdit aux Russes et aux étrangers de fumer, de conserver chez eux du tabac ou d'en faire commerce⁶⁵. En mars 1636, le patriarche avait envoyé à Solovki une épître dans laquelle il relevait sévèrement tous les manquements de la célèbre Laure à la règle et même à la simple morale : ivrognerie, élections faussées pour obtenir des supérieurs indulgents, corruption des novices, malversations, violation de la clôture⁶⁶. La même année, le tsar lui-même blâmait les moines de Saint-Paul-sur-Obnora, dans la région de Vologda, de garder chez eux eau-de-vie et tabac et de tolérer sous leurs murs des gargotes et des étuves où ils allaient sans cesse faire ripaille et prendre du bon temps⁶⁷. Le vent était à la sévérité. Neronov remporta un plein succès.

Le 14 août 1636, le patriarche adressa aux églises de la ville et du district de Moscou un mandement dans lequel toutes les do-

65. *Établissements*, chap. xxv, par. 11. Cf. Olearius, l. III, pp. 155, 232 : aux contrevenants « on fend les narines ou on donne le fouet, ainsi que nous l'avons vu souvent ». Le tsar porte plainte contre le résident de Suède, Krussebjorn, qui fait le trafic du vin et du tabac (Jakubov, pp. 388-390).

66. A.E.A., III, pp. 398-400.

67. Sup. A. H., II, n° 64.

l'éances des prêtres de Nijni étaient reprises presque dans les mêmes termes, corroborées par des textes de l'Écriture et suivies de décisions appropriées. Moins rigoureux et plus réaliste que les suppliants, il autorisait la célébration à deux voix simultanées, et même à trois, en cas de besoin⁶⁸. Malgré cela, jamais, depuis le concile de 1551, aucune condamnation aussi solennelle n'avait été portée contre l'ensemble des vices du temps.

De plus, le patriarche envoya à Nijni un visiteur extraordinaire, le prêtre André, muni de pouvoirs inusités. Il devait se mettre d'accord avec le doyen de l'Assomption, ce même Siméon qui avait signé la *Supplique*, pour se rendre dans les églises, examiner les plaintes, vérifier les livres des curés et chercher s'ils n'avaient pas fraudé en quelque façon le Trésor patriarcal, mais aussi « arrêter dans les cabarets les popes en train de boire et de faire scandale et leur infliger des amendes de 2 roubles, 4 *altyn* et 1 denier et demi »⁶⁹. Cette visite était donc à double fin : avant tout fiscale, elle répondait aussi par quelques côtés aux vœux des zélateurs.

La *Supplique* de Nijni ne resta pas isolée. Partout, à ce moment, le désir de réforme se fait jour.

A Kaluga, un prêtre de la collégiale, étant en état d'ivresse, avait porté une accusation grave contre son archiprêtre : il eut beau la démentir le lendemain, il n'en fut pas moins envoyé à Moscou au *Razrjad*. Là, il lui est déclaré que, s'il lui arrive de s'enivrer encore, il sera jeté en prison « jusqu'à notre bon plaisir ». En outre, il sera fait lecture de la sentence à haute voix à tout le clergé, à la noblesse et à tout le peuple, pour que nul n'en ignore⁷⁰.

De sa propre initiative, le clergé de Rževa-Pustaja, dans la région de Pskov, proteste contre un cabaret installé dans la localité : « Les gens s'y ruinent ; les beuveries, viols, meurtres y sont continuels »⁷¹.

L'archevêque de Vologda, Barlaam, au début de 1639, signale

68. A.E.A., III, n° 264, col. 401-405 (aussi Soloviev, II, 1362-1363). Le mandement omet certains détails, remplace certains termes locaux, modifie l'ordre des phrases. Roždestvenskij fait, dans ses notes, la comparaison détaillée des deux documents. Elle prouve que la *Supplique* est antérieure.

69. B.H.R., II, n° 157, col. 539-542. Le document, non daté, se place entre 1634 et 1641. Il est permis de le croire contemporain de la *Supplique*, qui avait attiré sur Nijni l'attention du patriarche.

70. Novombergskij, I, pp. 478-479 (octobre 1636).

71. *Recueil des Arch. Min. Just.*, VI, pp. 378-379 (novembre 1637).

au tsar les moines gyrovagues qui habitent chez les particuliers, boivent dans les cabarets, et vivent de trafics suspects; il reçoit le conseil de les faire enfermer ⁷².

De cette époque aussi datent les adjurations d'un certain Agathon à l'archevêque de Suzdal', Sérapion, contre le chant à plusieurs voix : fais cesser ce scandale condamné par les Pères, par le concile de 1551, par le patriarche Hermogène, ce scandale qui tue la piété, qui déchire l'Église et, par suite, le corps du Christ, et sache que c'est là ton devoir impérieux de pasteur ⁷³! A cet appel pathétique, Sérapion allait répondre, le 30 mai 1642, par un mandement solennel. Reprenant dans l'ensemble les condamnations du mandement patriarcal de 1636, il en accroissait la sévérité et en étendait la portée. Il proscrivait, sans réserve aucune, le chant à plus de deux voix. Il interdisait les sacrements « aux chrétiens qui se rasent la barbe, aux femmes qui se plârent le visage, à ceux qui jurent en vain — ainsi lors de la répartition des impôts —, vivent dans les querelles, se livrent à la débauche ». Tolérant les troisièmes noces, sauf pénitence de trois à cinq ans, il maudissait absolument les quatrièmes. Il rappelait l'obligation stricte du jeûne pendant le grand carême. Mais plus encore il s'adressait au clergé : ne jamais célébrer, même les petites heures, sans ornements, fuir les festins, ne jamais entrer dans les cabarets, ne pas se laisser aller à l'ivresse, ne pas fréquenter les pécheurs publics, enfin donner l'exemple de toutes les vertus ⁷⁴.

Peu après, un fidèle inconnu profitera de l'avènement du nouveau patriarche Joseph, pour lui signaler encore l'inconduite des prêtres qui, se dépêchant de célébrer, sans souci des rubriques, fût-ce à cinq et six voix, omettent les lectures prescrites, ont peur de reprendre les paroissiens influents; l'indignité des moines, qui convoitent les richesses, festoient, élisent aux dignités les plus offrants et les plus indulgents; la mollesse des évêques, qui laissent faire ⁷⁵.

Le simple peuple, parfois aussi, manifeste des aspirations à une vie plus chrétienne. En 1641, plusieurs paysannes du Nord

72. A.E.A., III, p. 428 (5 mars 1639).

73. Cette supplique a été publiée par A. Preobraženskij, *La question du chant*, pp. 53-63. On ne peut lui assigner une date certaine : Sérapion occupa le siège de Suzdal' du 5 octobre 1634 à 1653. Mais elle n'aurait plus eu d'objet après le mandement du 30 mai 1642.

74. Le mandement de Sérapion est résumé par Kapterev, I, pp. 8-14.

75. La *Supplique* à Joseph a été imprimée par Kapterev, *Nicon*, pp. 174-179.

se croient envoyées par la Mère de Dieu pour adresser aux fidèles un sévère rappel à l'ordre : « Qu'ils prient debout avec larmes, qu'ils ne fument ni ne jurent, qu'ils n'entrent pas ivres à l'église, qu'ils s'y tiennent avec crainte et tremblement, qu'ils vivent selon les canons des saints Pères, qu'ils ne fassent aucun travail les jours de fêtes... » Ces recommandations devaient être écrites et distribuées à travers les villes, les cantons et les villages afin que, en tous lieux, les chrétiens se convertissent ⁷⁶.

Dans ces entretiens entre la Sainte Vierge et les bonnes femmes, les aspirations rénovatrices commençaient déjà à s'émanciper de la hiérarchie; un certain Capiton, qui se rendait célèbre dans le Nord par ses austérités, poussa bien plus loin cette tendance et la cristallisa autour de sa personne. Il nous apparaît vers 1630 fondateur d'un petit ermitage de la Transfiguration à cent-dix verstes au Sud-Ouest de Tot'ma ⁷⁷. Un peu plus tard, le 3 juillet 1634, un ukaz du tsar lui accorde quelques terres, à quatre verstes du bourg de Danilov, dans le nord du district de Jaroslavl', pour y installer une nouvelle retraite : ce sera l'ermitage de Kolesnikovo ⁷⁸. Non loin de là, il ouvre au hameau de Morozovo un couvent de filles : il y consacre une douzaine de nonnes, dont il garde la direction ⁷⁹. En 1639, il est dénoncé au patriarche comme fanatique dangereux; après enquête, des mesures radicales sont ordonnées : Capiton sera arrêté et enfermé au monastère Saint-Sauveur de Jaroslavl' pour y faire pénitence; son ermitage de Kolesnikovo et le couvent de Morozovo seront placés sous la férule de l'abbé d'un couvent voisin ⁸⁰. Un noble homme de Jaroslavl', un scribe et un bourgeois se mirent en route, conformément à l'ukaz, pour Danilov; mais les moines se dispersèrent, si bien qu'il n'en resta pas un pour garder le couvent; la plupart des nonnes en firent autant; quant à Capiton, il avait disparu dans les bois. Sa carrière était loin d'être terminée.

Ce Capiton, dont nous sommes réduits à reconstruire la physionomie d'après quelques indices fragmentaires, était certainement une forte personnalité. Même après sa condamnation, les

76. Recueil ms. de la Bibliothèque de Solovki, n° 923, fol. 41-43, *ap.* Ščapov, I, pp. 76-77.

77. Zvěrinskij, II, p. 161 (n° 859). Tot'ma fut plus tard chef-lieu de district de la province de Vologda.

78. Zvěrinskij, II, pp. 355-356 (n° 1229).

79. A. Titov, *Ljubim*, pp. 52-53.

80. Lettre du tsar du 22 août 1639. Les quelques textes concernant Capiton ont été recueillis par M. Diev (*Mon. Jaroslavl'*, 1890, n° 11 et 12, partie non officielle).

couvents fondés par lui conserveront officiellement son nom. Plus tard, les gens qui se sépareront de l'Église officielle seront dits à peu près indistinctement *capitons*. Ayant vécu longtemps caché, il semblera une sorte de patriarche mystérieux de la rébellion.

La lettre de 1639 le qualifie de « reclus », ce qui semble autoriser les récits qu'on fera de ses austérités. Il portait de lourdes chaînes, terminées devant et derrière par deux dalles de 48 livres chacune; il ne s'étendait pas pour dormir, mais se suspendait par la ceinture à un crochet du plafond. Il s'infligeait des jeûnes effrayants, ne mangeant qu'un jour sur deux un peu de pain sec, des baies et des herbes crues, après le coucher du soleil; même aux grandes fêtes de la Noël et de la Résurrection, il ne se permettait ni fromage, ni beurre, ni poisson et, au lieu d'œufs de Pâques, distribuait des oignons rougis; il allait jusqu'à jeûner le samedi, pratique interdite par l'Église, comme judaïque. Il passait le temps à réciter le psautier ou à travailler. Un jeune paysan de Tol'ma en quête de sainteté, que sa réputation et le conseil de moines rencontrés par hasard avaient amené auprès de Capiton, se sauva épouvanté, au bout de deux mois; et pourtant, sous le nom de Corneille, il allait lui-même obtenir réputation de sainteté parmi les tenants de la vieille foi ⁸¹.

Il est encore question dans la lettre de 1639 d'excès ou de frénésie (*neistovstvo*) et de filouteries (*plutni*), termes vagues sous lesquels nous n'avons rien à mettre de concret. Peut-être est-ce une allusion au don de prophétie dont Capiton aurait été pourvu, selon la *Vigne de Russie*, de S. Denisov ⁸². Mais il est parlé aussi d'une « doctrine » et d'une « règle » particulières, qu'il aurait imposées à ses disciples. En quoi consistaient-elles? L'ukaz ne le dit pas, mais il spécifie que dorénavant à Kolesnikovo on « observera les jeûnes et les offices comme dans les autres monastères », et que Capiton, durant sa pénitence, « sera examiné sur la foi et la discipline », astreint aux offices de la communauté et obligé « de baiser les saintes images pieusement et conformément à la tradition des apôtres et des Pères ». Ce sont là prescriptions qui sortent de l'ordinaire, et qui trahissent les erreurs

81. Ces détails sont fournis par des textes de la fin du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e : la *Réfutation* d'Euphrosyn, pp. 10-11 et 96; l'*Enquête* de Dimitrij de Rostov, pp. 570-571 (hostiles à Capiton); la *Vie* de Corneille (ch. III). Sur ces sources, voir P. Smirnov, *Questions*, pp. LXXIV-LXXVI, CXXI-CXXII, CXIV-CXVI.

82. Chap. III.

en question. Capiton, faisant consister le salut dans l'ascèse, était porté sans doute à diminuer l'importance de l'Église en tant qu'institution. Il ajoutait des jeûnes à ceux qui étaient prescrits, mais il méprisait les images. Il surchargeait peut-être l'office divin, mais il attachait peu d'importance au lieu ou au célébrant. Un prêtre valait pour lui par sa vertu, et non par son ordination : s'il l'avait vu « boire jusqu'à la gaité » ou s'il le savait non jeûneur, il n'avait nul besoin de sa bénédiction⁸³. De là à éviter le clergé et les églises, puis à les tenir pour inutiles, il n'y avait qu'un pas.

Enfin Capiton avait, malgré sa sévérité ou à cause d'elle, des disciples nombreux, convaincus, dévoués jusqu'à l'exaltation : ils aimeront mieux se condamner à une vie errante et traquée que d'abandonner sa doctrine ; grâce à eux, il échappera aux poursuites, et continuera de plus belle son apostolat à travers les provinces du Nord.

Ce saint homme d'ermite, nommé Michel, qui, bien longtemps avant Nikon, dans le district de Suzdal', apprenait aux chrétiens à mépriser les autorités, n'était peut-être pas du troupeau de Capiton, mais sa prédication allait dans le même sens : « Un autre tsar a succédé à son père, disait-il lors de l'avènement d'Alexis Mikhajlovič, en 1645. Eh bien ! mes frères, non, ce n'est pas un tsar, c'est la corne de l'Antéchrist ! » Il avait lui-même ses disciples, qui, après sa mort, fonderont un ermitage sur sa tombe, et, plus tard, un de ses gardiens parlera de lui à Neronov avec enthousiasme⁸⁴.

Ainsi deux tendances se partageaient les chrétiens les plus zélés. Les uns, avec Neronov, ne souhaitaient qu'une plus stricte observation des lois de l'Église par les fidèles et avant tout par le clergé, se réclamaient des canons et des conciles et n'envisageaient de réforme que dans le cadre hiérarchique. Ils pouvaient être hardis, ardents, passionnés, ils demeuraient raisonnables, fidèles au dogme et à la tradition. C'étaient des prêtres, des curés ou des laïcs influents, instruits, fréquentant les villes et participant à la vie du siècle. Les autres, plus ou moins consciemment, avaient rompu avec l'Église comme avec l'État : jugeant le monde irrémédiablement perdu, irréformable, ils ne se fiaient plus qu'à

83. Le trait est fourni par la *Réfutation*. Capiton lui-même était-il prêtre, on l'ignore.

84. Barskov, p. 69, l. 9-17 (*Lettre du diacre Théodore, 1669*).

leur conscience, ils ne cherchaient plus que leur salut individuel. Ils étaient voués à d'étranges égarements, et dans leurs croyances, et dans leur conduite. C'étaient des hommes simples, des régions éloignées où les autels étaient rares, la vie rude, l'effort personnel indispensable et où la méditation solitaire devait tenir lieu d'enseignement ecclésiastique. Ces deux tendances mettront du temps à se fixer et à s'opposer : elles s'emprunteront l'une à l'autre, au contraire, bien des traits.

VI

Tandis que, sans doute, Neronov et ses amis, à Nijni, cherchaient à tirer de l'approbation des autorités supérieures toutes les conséquences utiles, à Moscou la vie religieuse entrait dans une phase nouvelle. Josaphat était mort le 28 novembre 1640. Longtemps on ne lui trouva pas de successeur, et ce long interrègne de seize mois ne fut pas sans affaiblir le pouvoir patriarcal.

La direction intellectuelle et morale de l'Église passa de plus en plus au petit groupe des prêtres et des laïcs instruits qui exerçaient les fonctions de réviseurs à l'Hôtel de la Presse. Le noyau en remontait à l'archimandrite Denys, avec Arsène le Sourd et Nasédka. Le premier disparu en 1640, l'autre fit la liaison avec la génération suivante : le moine Sabbace, l'archiprêtre Michel Rogov et les laïcs Šestoj Martemjanov et Zacharie Afanasiev. Ces cinq hommes allaient diriger les éditions moscovites pendant tout le règne du patriarche Joseph⁸⁵. Ils allaient leur imprimer, et par là à toute la politique ecclésiastique, une orientation originale, car ils étaient actifs et hardis, ils étaient curieux de savoir et fort attentifs à la science des Russes de l'Ouest et du Sud, et en même temps ils voulaient défendre l'orthodoxie contre ses adversaires du dehors et la restaurer dans toute sa pureté à l'intérieur.

Tandis que, au début du règne de Josaphat, on s'était borné à reproduire sans amendements les livres de Philarète, les nouveaux

85. Nasédka était depuis longtemps en relations avec l'Hôtel de la Presse. Il apparaissait comme recenseur en titre le 19 janvier 1640, avec Michel Rogov et Martemjanov. Sabbace y était depuis l'automne de 1635. Afanasiev sera nommé en décembre 1641 (Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1890, II, pp. 457 sqq.; Golubcov, *Débats sur la foi*, pv. 116, n. 86, et 124, n. 105).

éditeurs n'hésitèrent pas à les modifier, corriger, compléter, selon leurs opinions.

Le 1^{er} novembre 1638, on avait mis en chantier un *Rituel* séculier et un *Rituel* monastique. De sérieuses nouveautés y furent apportées. Le rit de la sépulture des prêtres était supprimé, comme provenant du pape Jérémie, hérétique bulgare. Par contre, des articles entiers étaient ajoutés : la décision sur le baptême des Latins et des Blancs-Russiens, l'interdiction de se raser la barbe et les moustaches, les cérémonies de la nouvelle année⁸⁶, les anathèmes spéciaux à prononcer par les luthériens convertis à l'orthodoxie. Beaucoup d'offices étaient allongés par l'introduction d'oraisons supplémentaires : naguère les litanies du baptême comptaient 13 demandes, maintenant 21 ; pour les fiançailles, on avait 1 litanie de 11 demandes et 2 oraisons ; maintenant, 2 litanies, dont une de 15 demandes et 3 oraisons⁸⁷. Il y avait des modifications aux rites de l'extrême-onction et de la bénédiction des eaux. Les rubriques étaient partout, et dans les liturgies aussi, plus détaillées.

Enfin on joignit au livre une réimpression du *Nomocanon* publié à Kiev en 1624 par Zacharie Kopystenskij. C'était la première édition moscovite de ce livre, précieux pour les confesseurs. Dans ce *Nomocanon* lui-même, on opéra des corrections : on supprima les formules de la confession, parce qu'elles existaient déjà dans le corps du *Rituel* sous leur forme traditionnelle ; à l'article 210, qui prescrivait, dans la préparation de la matière du sacrifice de la messe, cinq oblats — l'hostie à consacrer, pour la Mère de Dieu, pour les saints, pour les vivants, pour les morts — au lieu de *cinq* on écrivit *sept*, en triplant le quatrième : pour le clergé, pour le tsar, pour les fidèles⁸⁸. Jamais le *Rituel-Missel* n'avait été aussi profondément remanié, ni avec autant de hardiesse⁸⁹.

La forme du signe de croix — fallait-il étendre deux doigts, en mémoire de l'Incarnation, selon la tradition russe la plus an-

86. Par contre, à cette époque disparaît une cérémonie moyenâgeuse, jugée sans doute indigne des églises : le mystère des enfants dans la fournaise, qui se jouait à l'Assomption dans la semaine d'avant Noël, n'est plus mentionné après 1639.

87. Golubcov, *Débats*, pp. 111-117 ; Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1890, II, pp. 457 sqq.

88. A. Pavlov, *Nomocanon*, pp. 56-62. Les indications fournies par les textes anciens, quant au nombre d'oblats, étaient contradictoires et vagues.

89. Le moine Philarète, qui a confronté les diverses éditions du *Rituel-Missel* depuis 1592 jusqu'à 1652, estime que c'est entre 1636 et 1639 qu'ont eu lieu les plus grands changements (*Comparaison*, p. 9).

cienne, ou trois, en mémoire de la Trinité, comme faisaient les Grecs modernes?⁹⁰ — avait suscité autrefois des doutes, et le concile de 1551 y avait répondu : « Si quelqu'un ne bénit pas, comme le Christ, et ne se signe pas avec deux doigts, qu'il soit maudit!⁹¹ » Pour les savants, le problème était résolu. Les Russes du Sud et de l'Ouest insérèrent dans leurs livres — l'*Exposé de la foi orthodoxe*, d'Étienne Zizanie, le traité *Des images*, le *Livre de la foi*, et d'autres encore — un article définissant la forme et la signification du signe de croix : « Joindre le pouce et l'auriculaire avec l'annulaire pour figurer le mystère des trois hypostases, un seul Dieu en trois Personnes. Tendre le majeur et l'index pour figurer Notre-Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme. » Les Moscovites, au contraire, s'en tinrent à la description du signe de croix donnée par le *Stoglav*, beaucoup moins précise, et n'en firent rien passer dans les livres imprimés. Un geste aussi souvent répété dans la vie du chrétien demeura pratiquement libre. Si la très grande majorité des fidèles l'exécutait avec deux doigts étendus, il s'en trouvait pourtant aussi qui usaient de la forme nouvelle, avec trois doigts. Cette liberté était assez dans l'esprit du peuple⁹². Elle choquait les recenseurs, férus d'unité et de discipline. Ils adoptèrent la définition des lettrés de l'Ouest, et elle fut insérée pour la première fois dans le *Psautier* qui sortit des presses le 15 novembre 1641⁹³. Au *Psautier* encore ils ajoutèrent un « Avertissement aux maîtres sur la façon d'apprendre à lire aux enfants, et aux enfants sur la façon d'étudier et d'entendre la divine Écriture ». Il était recommandé aux élèves de lire sans hâte et en pénétrant le sens,

90. L'étude historique la plus précise (mais entachée de polémique) sur la *Forme du signe de croix* est celle de P. Smirnov; voir aussi Kapterev, *Nicon*, pp. 58-75; Golubinskij, *Notre polémique*, pp. 153-196. — Les faits semblent être les suivants. Les Grecs se signèrent d'abord avec un doigt, puis avec deux; plus tard, pour se distinguer des nestoriens et monophysites, ils se signèrent avec trois doigts. A la fin du XIII^e siècle, la forme tridigitale dominait à Byzance. Les Russes avaient reçu des Grecs la forme bidigitale, et dans leur majorité lui demeurèrent fidèles. Cependant le nouveau signe de croix ne manqua pas de s'introduire sporadiquement en Moscovie aussi : des discussions s'engagèrent à ce sujet dans la seconde moitié du XV^e siècle. Les mêmes textes (*Sermon de Théodore, Histoire de Méléce*) étaient invoqués par les deux camps. Au XVI^e siècle, Maxime le Grec et le métropolite Daniel se prononcèrent pour les deux doigts.

91. *Stoglav*, ch. xxxi, p. 133.

92. Ceux qui plus tard voudront remplacer le signe bidigital par le signe tridigital invoqueront les paysans qui se signent ainsi. Le diacre Théodore estimera l'autorité mauvaise — « Il y a aussi des paysans qui adorent le soleil! » — mais ne niera pas le fait (*Mat.*, VI, pp. 28-29).

93. De là, elle passera dans les éditions suivantes du *Psautier*, à partir de celle du 31 décembre 1642 (Kapterev, *Nicon*, p. 54).

car l'œuvre de Dieu ne souffre pas la négligence, et aux maîtres de pousser leurs études jusqu'à la grammaire⁹⁴. Toutes ces additions, au livre le plus lu et le plus répandu dans le peuple, visaient à rendre la religion plus éclairée, plus rationnelle, et aussi plus fixée et plus uniforme.

L'Hôtel de la Presse édita des livres entièrement nouveaux à Moscou, non plus strictement liturgiques, mais destinés à de pieuses lectures. En 1640, une *Vie de saint Nicolas* fut lancée en grande hâte, du 23 novembre au 5 décembre, pour la fête du 6. Le 18 novembre avait été mis sous presse le recueil intitulé *Margaritae*, transposé du blanc-russien, d'après l'édition d'Ostrog de 1596. En 1641, parut le premier semestre du *Prolog*, ouvrage contenant des vies de saints abrégées pour tous les jours de l'année : travail considérable, car il avait fallu compléter les uns par les autres les manuscrits de deux rédactions, remanier leurs traductions trop littérales et, de plus, les accorder, quant aux dates des fêtes, avec le rite de Jérusalem. On avait ainsi réuni 980 mémoires de saints avec récits et 126 sans récits, et Moscou se trouva dotée d'un *Ménologe* plus complet que l'Église grecque. Dès 1642, le premier volume fut réimprimé, enrichi de 25 vies de saints slaves et corrigé; en 1643, parut le second volume⁹⁵.

Le 12 avril 1642, le tsar avait envoyé deux ambassadeurs à Copenhague pour offrir la main de sa fille Irène à l'héritier du trône de Danemark, Valdemar. Cette alliance très désirée se heurtait à un gros obstacle : Valdemar était luthérien. Le fiancé devait embrasser l'orthodoxie. Aussi n'était-il pas mauvais d'avoir des arguments tout prêts pour la défense des articles contestés. Les recenseurs, de leur propre initiative ou sur la demande de la cour, compilèrent un recueil de *Sermons choisis sur la vénération et le culte des saintes images* (*Sobornik*), dont l'impression fut rondement menée. C'étaient douze sermons contre les iconoclastes de diverses époques, qu'on pensait employer « à confondre et convaincre les nouveaux corrupteurs de la vraie foi chrétienne, Luther, Calvin et Théodose le Tort » (*Kosoï*), hérétique russe du XVI^e siècle⁹⁶.

Mais Nasědka surtout savait fort bien que la négation des ima-

94. Kapterev, *Nicon*, pp. 95-96.

95. Serge, *Calendrier*, I, pp. 281-289, et *Annexe* 14, pp. 181-191.

96. Mis sous presse le 26 avril, le *Sobornik* était achevé le 26 août. C'est un in-folio de 456 feuillets. Sur lui, voir Cvětaev, *Lutte littéraire*, pp. 101-104, et Golubcov, *Débats*, pp. 118-119.

ges, si elle était la plus choquante, n'était pas la seule hérésie des Occidentaux. D'autre part, il apparaissait de plus en plus que Valdemar ne se laisserait pas aisément convaincre de changer de religion. En vue de sérieuses disputes sur la foi, il était bon d'avoir un système apologétique, une espèce de *somme* polémique. Ce fut le *Livre de Cyrille*. Lui aussi n'était qu'une compilation, dont Michel Rogov semble avoir été le rédacteur. Il y inséra, avec de légères modifications⁹⁷, treize des trente-cinq chapitres de l'*Exposition contre les luthériens*, encore inédite. Le reste était emprunté directement à divers livres de l'Ouest et du Sud. Mais l'ensemble composait un riche arsenal, ou plutôt un monument imposant en l'honneur de la foi orthodoxe moscovite, la seule pure et sans tache, miraculeusement conservée en face des successives défections des Arméniens monophysites, des Latins apollinariens, des Allemands luthériens ou calvinistes, des Russes occidentaux uniates. C'était aussi un cri d'alarme où s'exprimait une angoisse d'origine livresque, mais multipliée par les tribulations de tout un peuple : le huitième millénaire, où l'on était entré depuis un siècle et demi, devait voir le second avènement du Christ, et avant lui, l'Antéchrist. Il fallait veiller et trembler. Le livre s'ouvrait sur cette perspective redoutable, avec le *Dit de Cyrille de Jérusalem*, d'où il tira son nom usuel. Cet énorme in-folio fit sensation : mis en vente le 13 mai 1644, il en était déjà parti 518 exemplaires à la fin du mois, et 1032 (sur un total de 1163) à la fin d'août⁹⁸.

Le patriarche Joseph, sacré le 27 mars 1642, n'était pas homme à mettre obstacle à cette activité : il s'y associa au contraire, en publiant peu après son avènement une remarquable *Instruction aux évêques, moines et prêtres séculiers et à tout l'ordre ecclésiastique*. C'était sans doute une compilation de textes quasi obligatoires en pareille circonstance, tirés principalement des Recueils canoniques (*Kormčaja*), avec de nombreuses citations de l'Écriture. Mais son impression constituait déjà une nouveauté, témoignant d'un désir particulier de diffusion; en outre, elle accentuait avec une intention évidente certaines recommandations : célébrez avec ordre et selon le Rituel; récitez les oraisons sans hâte, dou-

97. Dans le chapitre sur la croix, on ajouta, d'après le *Stoglav*, le témoignage de Théodore et l'histoire de Mélèce d'Alexandrie en faveur des deux doigts.

98. Sur le *Livre de Cyrille*, voir la monographie de Lilov; Kapterev, *Nicon*, pp. 12-13 et la note; Cvětaev, *Lutte littéraire*, pp. 104-110; Kharlampovič, pp. 118-119; Golubcov, *Débats*, pp. 119-124. Sur sa vente, Bëlokurov, *Vie spirituelle*, p. 152/15, n. 64.

cement et distinctement; soyez nets dans vos vêtements; ne confessez les femmes que toutes portes ouvertes⁹⁹. Enfin, aux princes, le patriarche conseillait d'éviter les imitations étrangères, cause de tous les maux du pays. L'avertissement ne visait-il pas aussi les négociations matrimoniales en cours ?

Il semble bien y avoir eu à ce moment sinon conflit, du moins des tiraillements entre le tsar, avec quelques-uns de ses conseillers, et les dirigeants du mouvement religieux¹⁰⁰. Le tsar tenait tant au mariage que, s'étant bien convaincu que Valdemar ne changerait pas de religion, il avait promis qu'il ne lui serait fait nulle violence sur ce point : le 14 janvier 1643, son ambassadeur Marselis partait de Moscou pour en donner l'assurance au roi Christian, et bientôt l'accord était obtenu sur ces bases. Or, le 4 mars, en réponse à une supplique du clergé de 11 paroisses moscovites, il était ordonné de raser les temples bâtis par les « Allemands » à proximité des églises russes : il n'en restait plus un, même hors les murs, quand Marselis rentra à Moscou, le 1^{er} juin. Mais de nouveau la politique reprenait le dessus, et, le 13 juillet, le tsar autorisait la construction d'un temple aux confins de la ville¹⁰¹. Par contre, le 24 août on mettait sous presse le *Livre de Cyrille*, la plus grosse machine de guerre qu'on eût vue contre l'hérésie. Le 21 janvier 1644, Valdemar fut reçu solennellement dans Moscou, et, tous les obstacles étant levés, le mariage allait se célébrer. Or, le 7 février, en dépit des conditions acceptées, le patriarche envoyait Dmitri Francbekov, un étranger converti à l'orthodoxie, presser le prince danois d'embrasser la religion du tsar, de la tsarine et de leurs enfants ! Les rigoristes l'avaient emporté : le gouvernement moscovite, reprenant sa parole, prétendait à la fois garder le fiancé et l'obliger non seulement à abjurer, mais encore à subir un nouveau baptême par immersion¹⁰². Le jeune prince, retenu à Moscou malgré lui, finit par se laisser entraîner dans une discussion sur la foi.

Une courte lettre de Joseph, le 21 avril, ouvrit les débats. Le surlendemain, Valdemar répondit par un long traité en 21 articles, œuvre du pasteur Mathieu Felhaber. Le 23 mai, réplique du

99. Golubcov, dans son article sur l'*Avènement du patr. Joseph*, donne une analyse détaillée de l'*Instruction* (pp. 144 sqq.). L'*Instruction* fut publiée en 1200 exemplaires, entre le 9 et le 24 août 1643 (Golubcov, *Débats*, p. 123, n. 103).

100. D'autant plus qu'on prêtait au tsar l'intention de faire son héritier du prince Valdemar, au détriment du tsarevitch Alexis (Smirnov, *Morozov*, pp. 4-6).

101. Cvětaev, *Protestantisme*, p. 77.

102. Sur ces péripéties, voir Golubcov, *Débats*, pp. 47-73.

patriarche, où le *Livre de Cyrille* et le *Recueil* de 1642 étaient largement utilisés. Ensuite, vint la question morale, pour laquelle le tsar désigna le 28 mai, avec son confesseur Nicéas, précisément les savants recenseurs de l'Hôtel de la presse, Rogov, Nasédka et leurs compagnons. Ils firent triompher leur opinion intransigeante, conforme d'ailleurs à la discipline établie en 1620 par Philarète, sur l'avis du prince Šakhovskoj qui, dans une lettre au tsar, avait jugé permis, pour des raisons de haute politique, un mariage mixte. Plus tard, quelques experts grecs apportèrent leurs lumières sur le sens exact du mot *baptizo*, un moine, originaire de Kiev, fut appelé de Kostroma, les débats se prolongèrent, à travers diverses péripéties et interruptions, jusqu'en juillet 1645, et le tsar Michel mourut avant qu'aucun résultat eût été atteint¹⁰³. Le jeune Danois demeurait intraitable dans son refus de réitérer un baptême incontestablement valide, mais les théologiens russes, avec leurs raisons bonnes ou mauvaises savamment et habilement présentées par Nasédka, qui confondait la question gênante du baptême dans la critique générale du protestantisme, avaient maintenu, popularisé, exalté les thèses désormais traditionnelles de la piété moscovite d'après le Temps des troubles.

VII

Si Neronov, prêtre de paroisse et provincial, avait d'autres préoccupations que les érudits recenseurs, le souci d'épurer et d'embellir l'Église leur était commun. Le patriarche Joseph était frère de l'archiprêtre de Vladimir, donc provincial aussi et apparenté au clergé séculier¹⁰⁴. Le recenseur Zacharie était de Volgda. Nasédka avait été l'ami et le disciple de Denys.

Neronov commença à faire des voyages plus fréquents à Moscou. Il usait de ses relations dans la capitale pour avancer l'exécution de son programme. Si un personnage aussi considérable que l'archimandrite des Cryptes, Macaire, fut déposé entre avril

103. *Ibid.*, pp. 126-320.

104. Il fera dans la suite plusieurs dons aux églises de Vladimir (A. Vinogradov, *Cathédrale de Vladimir*, p. 90; Dobrokhoto, *Ant. de Vladimir*, pp. 15-18). Sur son origine : A.E.A., IV, n° 57, p. 84, et Golubcov, *Avènement du patr. Joseph*. Son nom de famille aurait été Dvjakov (Savelov, *Leçons*, I, p. 13; sans référence).

et juillet 1642, pour ses désordres et sa vie indigne d'un moine¹⁰⁵, ce fut bien probablement à la demande du cercle des zélateurs.

A Nijni même, Neronov avait fait la conquête d'un des plus gros capitalistes du temps, Siméon Zadorin¹⁰⁶ : dans l'intérêt de son œuvre, il se poussait partout auprès des puissants. Avec les aumônes des riches, il continuait d'habiller et de nourrir les pèlerins et les pauvres. Les libéralités extraordinaires de Zadorin lui permirent d'entreprendre la reconstruction en pierre de la Résurrection. A l'église proprement dite, avec son autel de saint Jean Chrysostome, le patron favori des réformateurs, il ajouta une *trapeza* avec deux autels dédiés à saint Siméon, patron du donateur, et sainte Catherine; tout autour, il éleva des cellules pour les religieuses qu'il avait réunies. L'ouvrage fut terminé en 1647. Il ouvrit à Nijni l'ère des grandes bâtisses de pierre¹⁰⁷ qui se prolongera longtemps après le départ de Neronov : collégiale de l'Assomption au monastère des Cryptes, collégiale du monastère de l'Annonciation, église des Saintes femmes, collégiale de la Transfiguration, Nativité de la Mère de Dieu, saint Élie, saint Nicolas au Marché-Bas; tout cela entre 1647 et 1656¹⁰⁸.

En 1646, il fut signalé à Moscou qu'aux étuves de Nijni hommes et femmes se baignaient ensemble sans honte ni pudeur, alors que sur les trois établissements existants on pouvait en affecter un aux femmes ou à la rigueur en construire un quatrième. Des ordres furent adressés au gouverneur pour faire cesser ce scandale. Il est permis de croire que Neronov ne fut pas étranger à cette affaire¹⁰⁹.

A ce moment, Neronov avait pratiquement quitté Nijni¹¹⁰. Il faisait de longs séjours à Moscou, où il était fort bien vu de l'archiprêtre Étienne de Boniface, confesseur du nouveau tsar, et de

105. *Monastère des Cryptes*, p. 166. Nommé en 1639, il avait d'abord fait preuve de zèle en dénonçant les irrégularités et les petites querelles de ses confrères, les autres abbés, et des archiprêtres (B.H.R., II, n° 212, col. 959).

106. Zadorin était en 1646 de la *gostinaja sotnja*, c'est-à-dire du second ordre des marchands (*Rec. Nijni*, XV, 3, p. 46). Il faisait entre autres le commerce du sel de Perm', possédait plusieurs boutiques et un hôtel à Nijni dans la Ville-Basse. Plus tard, il acheta à Moscou une maison du Bureau des Légations (qui fut donnée ensuite à l'imagier Simon Ušakov et dont nous possédons un très instructif inventaire). Il trépassa vers 1662 (Filimonov, *Ušakov*, pp. 86-90).

107. C'est-à-dire, le plus souvent, de briques, par opposition au bois.

108. Gaciskij, pp. 57 sqq.; Khramcovskij, II, pp. 81, 83, 86, 92.

109. *Lect. hist.*, 1907, I, *Mél.*, pp. 30-31 (20 déc. 1646).

110. Selon sa *Vie* (*Mat.*, I, p. 280), Neronov aurait vécu à Moscou depuis 1647 : « cinq ans » avant la mort du patriarche Joseph (avril 1652). Il fut nommé archiprêtre de Notre-Dame de Kazan' au début de 1649 (voir plus loin), mais il est difficile de préciser dans quelle mesure il séjourna à Moscou de 1647 à 1649.

l'archimandrite Nikon, récemment nommé à Saint-Sauveur-le-Nouveau ¹¹¹. Mais il n'abandonnait pas sa chère paroisse de la Résurrection. Avant d'accepter un poste dans la capitale, il la confia à un homme de son choix, le diacre Gabriel, qu'il avait « nourri depuis son enfance du lait de la sainte Écriture » : Gabriel fut ordonné prêtre par le patriarche et retourna à Nijni représenter son maître et continuer son œuvre ¹¹². Si le curé de la Résurrection n'était pour rien dans la vitalité extraordinaire de Nijni-Novgorod et des pays avoisinants, il avait puissamment contribué, en une vingtaine d'années d'inlassable apostolat, à orienter cette activité dans le sens d'un réveil religieux gros d'espoirs et de risques.

111. *Mat.*, I, p. 67

112. *Mat.*, I, p. 278.

CHAPITRE II

AVVAKUM. LA FORMATION DE L'HOMME (1620-1640)

I. Grigorovo et le pope Pierre. — II. L'éducation religieuse d'Avvakum par sa mère. — III. Sa formation intellectuelle. — IV. Ses jeux et ses relations à Grigorovo. — V. Ses courses dans les environs. — VI. Son mariage avec Anastasie et son départ.

I

Dans la région de Nijni-Novgorod, l'Oka montant vers le nord à la rencontre de la Volga et celle-ci poursuivant son cours vers le sud-est décrivent un arc de cercle dont la corde est une petite rivière qui prend sa source non loin de la première et va se jeter dans la seconde près de Rabotki, avant Saint-Macaire (*Makar'ev*) : c'est la Kud'ma, ancienne limite de la colonisation moscovite dans ces parages.

Plus loin, au sud et à l'est, s'étend au XVII^e siècle l'Outre-Kud'ma, subdivision administrative du district de Nijni-Novgorod, pays accidenté, vaste et encore mal peuplé, où les villages russes alternent encore avec les villages mordvines et tatars, la culture du sol avec la cueillette du miel sauvage dans les troncs d'arbres, la pêche et la chasse aux castors près des cours d'eau¹. Là, en plein continent, à 70 verstes à vol d'oiseau de Nijni et 30 de la Volga, se dresse sur trois mamelons le bourg de Grigorovo. Et c'est là que vient au monde un enfant que son nom d'Avvakum — le petit prophète Habacuc — semble prédestiner à une vie exceptionnelle, héroïque et dévouée au Seigneur².

Avvakum naquit sans doute en l'an 7129 de la création du

1. On peut s'en rendre compte par les *Livres de recettes du district de Nijni-Novgorod* en 1608 et 1612.

2. D'après Berynda (Suppl. : *Noms propres tirés de l'hébreu*), Avvakum signifie « fort lutteur » ou « père de la révolte ».

monde — style de l'époque, — puisqu'il avait trente et un ans sonnés en 7160, et probablement le 25 novembre, puisque la fête du prophète est célébrée le 2 décembre et que la coutume était de donner aux enfants mâles le nom d'un des saints inscrits au calendrier le huitième jour après leur naissance³. C'était donc l'an 1620 de l'Incarnation⁴.

Son père était le curé du lieu : il venait de s'installer à Grigorovo, car en cette même année 129, nous y trouvons encore un autre pasteur, Aftamon ou Artémon Ivanov⁵. Sans doute était-ce un jeune prêtre, et récemment marié, car Avvakum semble avoir été l'aîné de ses enfants. D'où venait-il ? Probablement était-il de la région, et avait-il des liaisons avec le bourg, car sans cela comment les paroissiens auraient-ils songé à l'élire ? En tout cas il appartenait à une « lignée sacerdotale », c'est son fils qui nous le dit⁶ : le clergé ne constituait pas encore une caste, mais, par la force des choses, le milieu, l'exemple et l'éducation créaient dans certaines familles des prédispositions⁷.

Le pape Pierre se fixa à Grigorovo, selon les mœurs du temps, avec toute une maisonnée, frères cadets, neveux, cousins, serviteurs, et leurs femmes. Il eut d'autres enfants mâles — les filles ne comptent pas, elles ne sont jamais mentionnées dans les actes : Cosme, Gerasime, un autre encore et enfin, pas avant 1633, un dernier, Euthyme⁸. De sa vie, de son caractère, de ses vertus paternelles ou pastorales, nous ne savons rien d'explicite : son fils ne parle qu'une fois de lui, et c'est pour l'exécuter d'une

3. Vostokov, *Musée Rum.*, p. 7 (n° 3), d'après un *Alfavit* du XVII^e siècle. Ainsi, le futur Sylvestre Medvêdev, né le 27 janvier 1641, reçut son nom de baptême, Siméon, du saint fêté le 3 février (Prozorovskij, p. 47); encore aujourd'hui, les vieux croyants de l'Altai donnent à leur enfant mâle le nom d'un des saints du huitième jour après sa naissance, dût-il être ainsi affligé d'un prénom rare, comme Avvakum, Ananie, Eugraphe, Conon (*Bukhtarma*, p. 30, n.).

4. *Vie*, fol. 197, 202 v. (Pour la *Vie* d'Avvakum, on citera les folios du ms, indiqués dans l'*Ed. acad.* et dans la traduction française).

5. *Livre de recensement* n° 292, fol. 82.

6. Col. 926.

7. A Grigorovo même, le fils du pape Artémon, Cyrille, est clergeon (*Livre de recensement* n° 292, fol. 82). Le diacre Théodore sera fils, petit-fils et neveu de prêtres (*Mat.*, VI, p. 237; I, p. 405). L'ukaz de 1640, en interdisant aux fils de prêtres et de diacres l'accès des administrations, contribuera beaucoup à la formation d'une classe ecclésiastique (Soloviev, II, col. 1370). Dans les listes d'ordonnés, qui existent à partir de 1645, on rencontre beaucoup de « fils de popes » (*Arch. syn.*, vol. n° 424).

8. *Mat.*, I, pp. 359-369 (Cosme et Gerasime); *Vie*, fol. 267 v. (Euthyme). Avvakum écrit que deux de ses frères moururent de la peste en 1654 (*Vie*, fol. 210); or Euthyme n'est plus mentionné après cette date, mais Cosme et Gerasime vivent encore en 1660; donc un quatrième frère doit être supposé, dont nous ignorons le nom.

phrase terrible : « Il s'adonnait à la boisson⁹. » Jugement brutal et sans indulgence. Nous serions portés à en déduire que le jeune Avvakum dut peu à cet homme; il lui dut peut-être au contraire beaucoup : certains sentiments négatifs, qui plus tard, à la réflexion, devinrent des principes d'action, inspirèrent sa vie et firent de lui ce qu'il fut.

Ces simples mots : « Il s'adonnait à la boisson », sont évocateurs. Un grave historien de l'Église russe, dans des mémoires publiés après sa mort, nous a laissé un tableau saisissant des mœurs du clergé rural dans la province de Kostroma dans la première moitié du siècle dernier : beuveries à l'occasion des fêtes nationales, beuveries à l'occasion des fêtes paroissiales, beuveries à l'occasion des mariages et des enterrements, beuveries même pour attendrir le doyen en inspection, scènes grotesques, rixes scandaleuses, prêtres ivres rossés par leurs épouses, diacres ivres-morts jetés sur un traîneau, versant dans la neige et mourant comme des bêtes. Golubinskij vit tout cela chez son père et autour de lui¹⁰. Très certainement, les spectacles auxquels assista Avvakum ne furent pas moins répugnants. Par malheur, Grigorovo était un des vingt et un bourgs du district de Nijni-Novgorod où fonctionnait depuis de longues années un cabaret du tsar. Affirmé à quelque entrepreneur de la région, il rapportait au fisc 23 roubles par an, grosse somme à l'époque. Ensuite il avait été cédé au seigneur du lieu¹¹, qui sans nul doute ne le laissait pas périlcliter. Ainsi la tentation était proche. Dans certaines circonstances, elle devenait irrésistible.

Une église comprenait trois parties : le sanctuaire, isolé par l'iconostase; l'église proprement dite; la *trapeza*, séparée de l'église par une cloison et communiquant avec elle par une ou plusieurs baies. Cette dernière partie était à elle seule plus spacieuse que les deux autres ensemble. Elle était plus confortable, étant seule chauffée en hiver et meublée de bancs et de tables. Bien qu'elle fît corps avec l'édifice et contînt aussi des images, elle était moins respectée : les femmes s'y tenaient pour assister aux offices. Mais surtout c'était la maison commune. On y convoquait les réunions de toute espèce : pour élire les magistrats municipaux, pour leur faire prêter serment sur les icônes,

9. Vie, fol. 197.

10. Trav. de Kostroma, XXX.

11. M. Smirnov, Cabarets, pp. 50-53.

pour entendre leurs comptes rendus, pour répartir entre les feux les diverses charges, pour décider les dépenses, pour rédiger les suppliques. On y conservait la caisse et les documents. On y gardait à la chaîne les mauvais payeurs. Les fidèles venus de loin pouvaient y dormir. On s'y retirait pour causer, durant les offices. Enfin, on y banquetait. Tout était prétexte à ripailles communales et quasi rituelles : les saints, les débuts et les fins de travaux, les commémorations des morts. Ces jours-là, on apportait des tonneaux d'eau-de-vie, de bière ou d'hydromel, on les roulait en pleine *trapeza*, devant l'image du saint ou de la fête, et là le prêtre les bénissait. Puis l'orgie commençait, à quelques pas de l'autel. Le curé faisait bombance avec ses ouailles. S'il eût protesté, on n'eût pas manqué de le rappeler à l'ordre : « Qu'y a-t-il là de nouveau ? Nous en avons connu de meilleurs que toi ; loin de nous faire reproche, ils buvaient avec nous ¹². »

Comment le pope Pierre n'aurait-il pas bu avec ses paroissiens ? A Grigorovo, « l'église des saints martyrs Boris et Glëb, et en icelle les images, et les livres, et les ornements, et les vases et les cloches » étaient propriété communale ¹³. Le *mir* en avait fait les frais : selon les idées du temps, il en pouvait user et disposer à son gré. Nous avons tout lieu de croire que les pratiques signalées dans la *Supplique* des prêtres de Nijni, faux quêteurs, mendiants, stropiats, enfants criant et troublant les cérémonies, n'étaient pas absentes de Grigorovo. Le pope Pierre, étant un homme ordinaire, n'avait ni le pouvoir, ni même l'idée de s'y opposer. C'est d'ailleurs pourquoi, durant une quinzaine d'années, il exerça son ministère sans histoires, en paix avec ses ouailles. Était-ce lâcheté de sa part ? Était-ce irréligion de la part de celles-ci ? Nullement. Au contraire, la vie quotidienne et la religion se mêlaient et se compénétraient si intimement que cette dernière n'était jamais ressentie comme un système philosophique ou moral existant à part, à côté ou au-dessus des choses de chaque jour. La foi chrétienne et les vieilles superstitions païennes, les préceptes de l'Évangile et les passions humaines, les intérêts du *mir* et ceux de la paroisse, tous ces éléments agissaient l'un sur l'autre, se modifiaient inconsciemment l'un l'autre, se contaminaient et finalement se confondaient sans distinction possible. La tradition de l'Église était indiscutée, mais effroyable-

12. B.H.R., XII, p. xi.

13. *Livre de recensement* n° 292, fol. 82.

ment corrompue. Les offices étaient suivis sans recueillement, mais la prière était de tous les instants, la confiance en Dieu enfantine, la soumission à la Providence absolue. L'ivrognerie, la brutalité, les appétits sexuels étaient sans frein; les pénitences sincères, les charités sans bornes, les austérités, les dévouements les accompagnaient. Le divin et l'humain, dans tous les domaines, ne faisaient qu'un. L'Occident a connu, au Moyen-Age, dans le peuple, un état de choses analogue; mais l'Église catholique, avec sa théologie, sa discipline et ses commandements précis, fournissait une règle extérieure de foi et de vie. Le clergé russe était, dans son ensemble, trop faible, trop inorganisé, trop noyé dans son peuple, pour jouer ce rôle de docteur et de directeur.

II

Il existait pourtant, à Grigorovo comme ailleurs, des âmes plus affinées ou des esprits plus réfléchis, auxquels cette religion diffuse et confuse ne suffisait pas, pour qui le christianisme était un idéal exigeant effort sur soi-même, connaissance de certaines vérités, obéissance à certaines règles, exécution de certains actes. Pour ces âmes-là, le Temps des troubles, nous l'avons vu, n'avait pas passé sans profit. Or, si le père d'Avvakum ne sortait pas du vulgaire, sa mère était de ces âmes d'élite.

Elle fut sa véritable éducatrice. « Jeûneuse et prieuse »¹⁴, c'est-à-dire observant strictement les quatre carêmes, les abstinences du mercredi et du vendredi, fréquentant tous les offices à l'église — vigile nocturne les samedis et veilles de fêtes, laudes et messe les dimanches et fêtes — et surtout récitant ponctuellement l'office domestique (*pravilo*) chaque jour matin et soir et la nuit, avec chapelets et prosternations par centaines. Elle devait animer ces rites d'une piété sincère, peut-être accrue encore par le désir de racheter les fautes qu'elle voyait dans la vie de son mari. Selon la coutume et les prescriptions, elle associa son fils, dès son plus jeune âge, à ses exercices.

Dès son deuxième ou troisième grand carême, elle le sevrâ de lait¹⁵. Plus tard, quand il commença à parler, elle lui apprit les

14. *Vie*, fol. 197.

15. S. Smirnov, *Le confesseur*, p. 93.

autres pratiques essentielles sans lesquelles il n'est pas de salut.

Le petit Avvakum se plantait devant les images nombreuses qui, dans le coin opposé à la porte, représentaient sensiblement le Sauveur, la Mère de Dieu et les patrons de la maisonnée. Images aux traits sévères et émaciés, d'où la vie charnelle était bannie, et assombries encore par les ans et la fumée des cierges. Il priait debout. Aux moments marqués, tantôt il inclinait profondément la tête au niveau de la ceinture (*pojasnoj poklon*), tantôt il exécutait ces prosternations rapides et multipliées qui se font en se jetant d'abord à genoux, puis en frappant du front ses deux mains posées à terre (*zemnoj poklon*) sur un carreau (*područnik*)¹⁶. Il en ajoutait d'autres, par pénitence, qu'il comptait sur le grand chapelet à grains de toile terminé par des triangles de cuir (*lěstovka*)¹⁷.

Il apprenait à allonger correctement l'index et le medius de la main droite, en joignant et repliant les trois autres doigts, pour reproduire sur soi la croix du Seigneur. Sur le front, c'est l'engendrement du Fils avant tous les siècles; sur le nombril, sa descente sur terre et son incarnation; sur l'épaule droite, son ascension et sa session avec le Père et le Saint-Esprit; sur l'épaule gauche, son second avènement pour la condamnation des pécheurs¹⁸.

Il répétait après sa mère tout le long du jour la « prière à Jésus » : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous! » C'est la prière la plus universelle, parce qu'on peut la dire en tout temps, au travail comme en oraison, dans le calme ou sous les coups, parce qu'elle est à la portée de celui-là même qui ne sait pas le *Notre Père*, parce qu'elle est d'une merveilleuse efficacité contre les démons et les tentations. C'est elle qu'on a en vue quand on parle en général de prière. Elle est aimée du peuple russe. Et cette invocation confiante des simples est aussi la perpétuelle conversation des grands mystiques orientaux avec Dieu : pour en tirer tout le fruit, il faut retenir son souffle, se rendre

16. La définition des *poklon* est donnée dans le *Livre de prières* de l'év. Innocent, p. 32. « La première chose que les Moscovites enseignent à leurs enfants, c'est de faire des révérences aux images... Je me souviens qu'étant à Ladoga, je logeai chez une femme qui ne voulait point donner à déjeuner à son enfant, qui ne pouvait pas encore bien parler ni se tenir debout, qu'il n'eût fait neuf inclinations devant le saint, et qu'il n'eût autant de fois bégayé son *Gospodi nomilui* » (Olearius, p. 252).

17. Le carreau et le chapelet sont décrits dans *Bukhtarma*, p. 32, n. 1.

18. *Vie*, fol. 330 v.-332.

sourd à toute pensée extérieure et ne voir que le fond de son cœur¹⁹.

Toujours, en priant, il fallait regarder l'Orient, car l'Orient est sacré. Il fallait se garder, au contraire, d'accomplir devant lui aucun acte impur²⁰.

C'était un gros péché de manger des viandes souillées : chair morte, bêtes déchirées par les fauves, lièvre, ours, cheval, gibier étranglé, sang cru, car tout cela a été interdit par Dieu à Noé et Moïse, et ce sont crimes passibles d'excommunication²¹.

Sur ses neuf ans, l'enfant commença à se confesser²². Il se pénétra de son indignité en face d'un Dieu toute puissance et toute perfection et cependant tout pardon et toute bonté, et dans cette émotion son cœur se fondait : il savait par sa mère qu'il n'est pas de prière vraie sans larmes, et il laissait couler les siennes. Il les laissera couler sans honte, une fois devenu un homme fort, toute sa vie²³, ainsi que faisaient, en Occident aussi, beaucoup d'hommes forts²⁴, avant que le XVIII^e siècle eût desséché les âmes. Attendris ou violents, les Moscovites du XVII^e siècle ignoraient l'art de cacher leurs sentiments. Tous les jours, soir et matin, le petit Avvakum assistait à l'office domestique récité par le père, dans le coin aux icones, au pied du pupitre et des gros livres tachés de cire.

L'enfant s'imprégna, à travers ces pratiques minutieuses et démonstratives, de certains sentiments et de certaines convictions qui ne l'abandonneront jamais : la « crainte de Dieu », c'est-à-dire le sérieux de la vie ; l'existence d'une Providence qui

19. Pour se figurer ce qu'est la prière à Jésus pour le peuple russe, il faut lire les *Récits d'un pèlerin russe*, traduits dans *Irenikon*, t. IV, nos 5-7 (collection 1928), 78 pp. Quant à ses origines, voir Orlov.

20. Antique usage oriental. Voir F. J. Doelger, *Sol salutis. Die Ostung in Gebet und Liturgie*, 1925. « Uriner devant l'Orient est un péché », puni de trois cents prosternations (S. Smirnov, *Mat.*, VII b, 18; VIII, 44; XIX, 115).

21. S. Smirnov, *Mat.*, IV, 21; VIII, 19; XI, 51; XXI, 1; XXV, 12-14, et autres passages; A. Pavlov, *Nomocanon*, art. 131, pp. 274-275. Cf. *Vie*, fol. 217 v. Cette interdiction était connue de tous et rigoureusement observée.

22. S. Smirnov, *Le confesseur*, pp. 30-31, n.

23. Rien de plus frappant, dans la *Vie d'Avvakum*, que ces larmes, à la fois rituelles et émanant d'une foi ardente, qui accompagnent toujours la prière.

24. Suger, saint Thomas d'Aquin, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, Henri IV lui-même un jour, saint François Régis, Nicole, qui s'attendrissait comme un Jérémie (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, IV, p. 600), Mabillon, qui ne pouvait se prosterner sur le rocher de Subiaco sans jeter des larmes en abondance (E. de Broglie, *Mabillon et la société de l'Abbaye de Saint-Germain des Prés*, P., 1888, II, p. 20), pour n'en citer que quelques-uns. M^{me} Lot-Borodine a publié dans *La Vie Spirituelle* du 1^{er} septembre 1936 un article substantiel et profond sur *Le mystère du don des larmes dans l'Orient chrétien*.

veille à chaque instant sur les hommes et sur les sociétés ; la valeur relative d'un monde où tout n'est que symbole ou moyen ; la puissance infinie de la foi et de la prière qui opèrent des miracles ; la contrainte à exercer sans cesse sur soi pour mater les instincts ; l'efficace des armes, petites ou grandes, que nous offre l'Église pour nous aider dans cette lutte.

Au lieu d'une religion vague, c'était la stricte obéissance à un système de croyances, de rites et de règles. Au lieu de la religion populaire telle qu'elle s'était constituée sur le sol russe, c'était une religion animée d'esprit ecclésiastique et monacal. Au lieu d'une excessive confiance en l'indulgence divine, c'était la crainte, le scrupule, l'examen de conscience. Au lieu des débordements du vulgaire, c'était le perpétuel et sévère contrôle de soi-même. C'était la séparation absolue du profane et du divin, du siècle et de l'Église. Dans les bras de sa mère, le jeune Avvakum apprit cette foi inébranlable et sans mélange qui, à travers ses tribulations, ses révoltes, ses dangereuses recherches théologiques, l'accompagna toute sa vie. Il apprit là cette modestie sincère et cette humilité inattendue qui tempéra toujours ses résistances de mainteneur de la tradition, ses commandements de directeur d'âmes et même ses malédictions de prophète. Il puisa enfin dans les leçons et l'exemple de la « jeûneuse et prieuse » les germes de cet ascétisme parmi le siècle qui le rendit inaccessible aux promesses comme aux tourments.

L'enfant grandit dans ce contraste entre les deux conceptions religieuses représentées par le pape Pierre avec toute la commune et par la *popad'ja* Marie. Les petits campagnards ouvrent vite les yeux sur la réalité. Dès qu'il parvint à l'âge de raison, il eut quotidiennement devant lui le spectacle de l'abaissement matériel, de la nullité intellectuelle et de l'avilissement moral du prêtre, en la personne de son père²⁵, et non moins quotidiennement, chez sa mère, l'exemple d'une femme qui savait éclairer les ingrates besognes ménagères d'une lumière supérieure, d'une conscience toujours en éveil, d'un désir perpétuel de perfection. Cette opposition toujours présente, douloureuse, paradoxale — le prêtre ivrogne et la simple femme modèle de vertu — l'obligeait à réfléchir et à s'interroger. S'il était né cinquante ans plus tôt, s'il s'était trouvé en présence seulement de la naïve religion

25. Plus tard, il aura des accents très personnels pour flétrir et ridiculiser l'ivrognerie (Col. 670-672).

populaire et d'une austérité monacale, il n'aurait peut-être pas éprouvé le besoin de s'insurger contre un milieu imparfait, mais, en somme, humain, tolérable. Mais, élevé par une mère qui avait vu les calamités causées par les vices accrus du Temps des troubles, sa nature courageuse et réfléchie devait l'incliner à la révolte.

Alors se produisit un incident insignifiant en lui-même, et qui, par les dispositions où il trouva l'enfant, fut décisif. La vache d'un voisin mourut. La vache du paysan n'est pas un animal quelconque, c'est l'indispensable nourricière de la famille, sa disparition est un désastre : certainement, il y eut chez le voisin cris et pleurs²⁶. Le petit philosophe vit gisant inerte le corps tiède et ami qu'il caressait la veille, et cette première rencontre avec la mort le fit réfléchir sur le sens de notre séjour ici-bas. Sa mère lui avait enseigné : nous mourrons tous, et Dieu nous attend, juge sévère, pour nous loger en paradis ou en enfer. Cette fois, il éprouvait de toute son âme cette vérité ! Tandis que les hommes médiocres vivent et meurent sans avoir jamais compris la mort, et se comportent comme si elle n'existait pas, il suffit au petit Avvakum d'être un jour brusquement saisi par ce fait formidable pour que son avenir en fût irrévocablement fixé. Je mourrai aussi, se dit-il, et il résolut de vivre pour Dieu seul. La nuit suivante, il se releva pour prier, comme il est recommandé dans le *Psautier* et raconté dans les *Vies* des saints, il fondit en larmes de repentir, d'épouvante, d'espoir et de dévotion devant les saintes images²⁷. Cette nuit-là, il fut consacré *sacerdos in aeternum*. Réflexions sans syllogismes, résolutions sans paroles, consécration sans rites : il n'en est pas moins vrai qu'à ce moment, âgé de moins de dix ans peut-être, l'homme, c'est-à-dire l'homme moral, était déjà orienté²⁸.

26. Un des plus vifs souvenirs d'enfance du philosophe V. Rozanov était la mort de la vache familiale. Il la considérait comme une personne humaine : « Elle ressemblait à ma mère..., elle était noire comme elle... » (Gollerbach, pp. 6-7). La mort de son cheval inspire à une paysanne de Korolenko des réflexions philosophiques (*Histoire de mon contemporain*, t. III, partie I, ch. III).

27. *Vie*, fol. 197.

28. Cf. J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 3^e Entretien (Paris, 1821, I, p. 213). A moins de huit ans, la future Agnès de Langeac, ayant vu le corps d'un coupable qui venait d'être exécuté, montait à la cathédrale du Puy et s'y consacrait à la Vierge (Lantages, *Vie de la V. M. Agnès de Jésus*, P., 1863, I, pp. 18-20).

III

Il nous est bien plus malaisé de savoir où s'est formé l'homme intellectuel. Avvakum, dans ses écrits, ne nous en laisse rien deviner. Nous savons que des écoles, sans aucun caractère officiel, existaient cependant²⁹. Il y avait une espèce de programme traditionnel d'enseignement, des livres scolaires. Il y avait même des maîtres ambulants. Dans les grandes paroisses, le chantre ou le diacre, en échange d'une modique rétribution, groupait d'ordinaire quelques enfants pour leur apprendre à lire et à écrire. C'est à une classe de ce genre que songera le compagnon de souffrances d'Avvakum, le diacre Théodore, quand il comparera des anges « prononçant tous ensemble le même mot » à « des écoliers nombreux devant leur magister³⁰ ». En supposant même que son père l'ait absolument négligé, ce qui est peu vraisemblable, Avvakum aura reçu à Grigorovo ou dans un bourg voisin ses premières leçons. Bien doué, il parcourut sans presque s'en apercevoir — c'est pourquoi il n'en a pas gardé le souvenir — tout le cycle des études élémentaires de ce temps. L'abécédaire (*azbuka*), encyclopédie de l'enfance, contient, avec l'alphabet et les syllabes, des phrases édifiantes, des conseils moraux, un résumé de l'Histoire sainte et des notions d'arithmétique : c'est le maître qui, de sa main, confectionne ce premier livre³¹. Puis viennent les Heures (*časoslov*) : les prières usuelles et les offices de la journée. Enfin le livre des livres, le *Psautier*, accompagné de quelques textes liturgiques. La méthode d'enseignement était celle qu'on observe encore en Orient : toute la classe répète en chœur et en chantant les paroles du maître, jusqu'à ce qu'elle les sache par cœur. Avvakum apprit ainsi les 150 psaumes, et il ne les oublia plus³². C'était là, dans l'ancienne Russie, le rudiment

29. « *Nec collegia, nec Academiae ullae sunt, sed scholae dumtaxat aliquae, in quibus legere et scribere docentur pueri* », constatait déjà Possevin (*Moscovia*, p. 3). Sobolevskij a cru pouvoir conclure, d'une statistique des signatures sur les actes du temps, que savaient écrire : la totalité du clergé séculier, les trois quarts des moines, la moitié des propriétaires fonciers grands ou petits, le cinquième des bourgeois et quinze pour cent des paysans (*L'instruction en Moscovie*).

30. *Mat.*, VI, pp. 95-96.

31. On peut lire dans les *Mémoires* du marchand N. Čukmaldin (pp. 1-18, ch. 1) un délicieux récit de la façon dont on apprenait à lire aux enfants chez les vieux-croyants de Sibérie vers 1840. Sur les abécédaires et toute l'instruction élémentaire, voir Marks, *L'abécédaire de A. Uspenskij*.

32. Col. 763, il affirme qu'il sait le *Psautier* par cœur.

indispensable, et suffisant pour la vie. A dix ans, on devait le posséder.

Mais un enfant curieux ne pouvait s'en tenir là. Il y avait quelques livres à l'église de Grigorovo : le jeune *popovič* était mieux placé que quiconque pour s'en servir. Il lut certainement l'*Évangile* et l'*Apôtre*, qui contient, en leçons détachées, les *Actes* et les *Épîtres*. Il trouva probablement le *Synaxaire* (*Prolog*), courtes vies de saints pour tous les jours de l'année. Comme il dévorait tout ce qui lui tombait sous la main, il feuilleta peut-être le *Typicon* (*Ustav*) et le *Rituel*. C'étaient les ouvrages imprimés ou manuscrits les plus répandus, parce qu'ils étaient nécessaires au culte. Dans quelques églises des environs pouvaient encore se rencontrer par hasard des lectures plus attrayantes, les sermons de Bouche d'Or, le livre d'Ephrem le Syrien, la Vie de Josaphat³³. Il allait ainsi s'élever fort au-dessus du niveau d'instruction de son entourage, devenir peu à peu un lettré.

Très souvent, nous voyons, dans les livres de recensement et autres documents, les lecteurs et chantres des paroisses être les propres fils des curés. Ces fonctions n'exigeaient aucune ordination épiscopale : elles étaient à la simple nomination du curé et des paroissiens. L'enfant pouvait en être chargé dès qu'il était en mesure de s'en acquitter convenablement. Hilarion, le futur métropolite de Suzdal', chantait au lutrin avant même d'avoir la force de déplacer les lourds livres de chœur³⁴. Nous pouvons donc être certains que le pape Pierre eut, avant de mourir, le temps d'initier son premier-né au maniement compliqué du *Trio-dion* et de l'*Oktoikh*. Clergeon (*d'jačok*), le petit Avvakum dut se considérer déjà comme d'Eglise. Pour beaucoup d'autres enfants, et dans les mœurs du temps, cette modeste fonction ne signifiait pas grand'chose. Pour lui, c'était le début d'un ministère : sans avoir le droit d'approcher l'autel — du moins selon les canons —, il était déjà acteur dans les redoutables mystères, tiré de la foule des profanes.

Une pareille instruction est bien différente de celle qui est classique en Occident depuis la Renaissance : elle ignore l'antiquité païenne et les sciences naturelles. Mais elle embrasse, dans le moule chrétien, une belle somme de connaissances aptes à former un cœur et un cerveau : poésie sublime de la Bible, ly-

33. Tous ces livres se trouvaient par ex. à Muraškino (*Mém. sect. r. et sl.*, I, pp. 140 sqq.).

34. *Trav. de Vladimir*, X, p. 6.

risme ardent du solitaire de Syrie, mélodie savante des grandes hymnes byzantines; toute la philosophie incluse dans les Évangiles; psychologie, éloquence, perfection littéraire chez saint Jean Chrysostome; histoire, dans les *Actes* des apôtres et dans les *Vies* des saints; notions de droit, dans le *Typicon* ou le Recueil canonique (*Kormčaja*); chant; étude d'une langue différente de la langue parlée, avec le slavon d'Église; partout, des leçons de morale, de pureté, de charité, de prudence et d'énergie. De ces quelques livres, lus, relus, médités, appliqués à la vie, l'homme du XVII^e siècle extrayait plus de profit intellectuel et moral que maints contemporains de leurs nombreuses lectures, rapides et superficielles³⁵.

Avvakum, à l'âge d'homme, savait beaucoup, et non pas seulement pour son temps. En le lisant attentivement, nous nous apercevons que, si nous sommes versés en d'autres matières, nous ignorons souvent ce qu'il savait, lui. Mais à cette époque la science n'était pas une fin en soi. Toutes les maximes de l'*Abécédaire* le rappelaient : la vaine science enfle, engendre l'orgueil; entre les bonnes choses, la meilleure est la lecture, mais jointe à la prière et au travail; rhéteur ni philosophe ne peuvent être chrétiens³⁶. L'éducation était exclusivement chrétienne : elle ne s'égarait ni à droite, ni à gauche, vers la spéculation pure ou vers la recherche intéressée du mécanisme de la nature, elle n'était distraite par aucune considération d'esthétique, elle visait toujours à un seul et unique but, le service de Dieu par le culte extérieur et par la perfection morale. Elle formait, dans ses meilleures réussites, des hommes attentifs à eux-mêmes, à leur prochain et même au spectacle du monde, capables de chercher les vérités secondaires à l'intérieur du système, mais inaccessibles au doute métaphysique et envisageant toutes choses du point de vue de l'éternité. De là le singulier mélange d'esprit critique et d'étroitesse, d'héroïque sincérité et d'aveugles partis pris, de respect mutuel et d'injustice, qui, chez les Russes de ce temps, peut frapper de modernes Occidentaux héritiers de la Renaissance.

Chez Avvakum, il est un trait qui dénote une intelligence d'une qualité exceptionnelle. En ce XVII^e siècle, où les grands esprits s'entravent de superstitions, où les simples allient à leur

35. C'est l'avis de Ph. van Tieghem, dans *Les Nouvelles Littéraires* du 26 janvier 1935, p. 7, col. 2.

36. Ce seront aussi les maximes d'Avvakum : col. 256, 289, 247-248.

christianisme mille imaginations, mille vaines observances, où les rites de l'Église sont pourvus souvent d'une efficacité magique, ce campagnard ne croit strictement que l'enseignement de l'Église. S'il connaît comme tout le monde les belles histoires en marge de la Bible consignées dans les apocryphes et la *Palaja*, il leur accorde peu de crédit³⁷. Si plus tard, dans le cadre tragique des forêts daouriennes, il prendra au sérieux les pratiques d'un chaman³⁸, c'est que les anciens Pères aussi retrouvaient Satan dans les cultes païens. S'il lui semble fréquemment voir les anges et les démons, il y est autorisé en principe par les plus stricts théologiens. Il admet qu'on pleure les morts, mais non pas qu'en leur honneur les hommes se gorgent d'alcool et de bière et les femmes vocifèrent³⁹. Il attache aux formes du culte une importance extrême, mais il ne les sépare point des dispositions intérieures. Avvakum tire de la foi la parfaite satisfaction de sa raison et de son cœur : il est extraordinairement libre de superstition.

IV

Le jeune Avvakum n'était pas toujours occupé à lire ou à prier ou à philosopher sur la vie et la mort. Rien ne serait plus faux que de se le représenter sombre et reclus. C'était au contraire un garçon de village, élevé grossièrement, quasi nu l'été, couvert d'une peau de mouton l'hiver, couchant sur la dure sans se déshabiller de toute la semaine, mais chaque samedi suant et se fouettant consciencieusement dans l'étuve familiale pour courir ensuite se plonger avec volupté dans l'étang qu'on voit encore à Grigorovo sous l'église, ou se rouler à grands cris dans la neige; prenant part, un peu plus tard, aux batailles rangées « mur contre mur » entre gars du bourg ou contre les villages voisins, batailles sérieuses, à coups de poings et de gourdins, toujours sanglantes et parfois mortelles, grands tournois de force et d'endurance; entendant jurer, de ce jurement russe ordurier à l'analyse, mais si machinalement répété qu'il perd son sens et ne sert plus qu'à ponctuer les phrases, et jurant lui-même; parlant

37. Col. 544, 680-681, 764.

38. *Vie*, fol. 224 v., 226 v.

39. Col. 507-508.

paysan enfin, puisant tout naturellement dans la vie des bêtes et des hommes, dans sa bonne jugeote exempte de scrupules de bienséance comme de traditions littéraires, ces expressions neuves, précises et colorées, ces images d'une verdeur inoubliable, ces raccourcis puissants, ces raisons simples et impérieuses, cet enchaînement spontané des idées, ces sautes brusques de sentiments, qu'il transportera plus tard dans ses écrits.

Le jeune *popovič* était grand amateur de pigeons : il les élevait sous le toit de l'izba familiale, puis, armé d'une perche, il s'amusait à les effrayer pour les voir s'envoler le plus haut possible, faire des cabrioles, se donner la chasse et revenir au nid ; il s'ingéniait malignement à attirer chez lui les pigeons des voisins : pour cela, vous prenez une femelle, vous lui oignez la gorge d'une huile parfumée, vous la lâchez, et elle vous ramène une volée de mâles attirés par l'odeur ; de la même façon on apprivoise les pigeons sauvages. Ce sont là, encore aujourd'hui, jeux familiers aux petits Russes ⁴⁰.

Le jeune *popovič* était plus souvent dehors, à courir, qu'à la maison. Dans les environs de Grigorovo, assez rocailleux, il lui arrivait de rencontrer des serpents, et il faisait sur eux des observations : « Le serpent, quand on le bat, livre son corps aux coups, mais tâche tant qu'il peut de protéger sa tête : il se roule en boule, et la cache en terre. J'en ai tué dans mon jeune temps. Tant qu'on ne lui a pas écrasé la tête, il reprend vie ; sitôt écrasée, le voilà à la fois entier et mort. »

Pigeons et serpents, voilà les deux seuls témoins de sa première enfance que le vieil archiprêtre ait bien voulu rappeler ensuite dans un conseil à ses disciples : « Ayez la prudence du serpent et la candeur de la colombe ⁴¹. »

Grigorovo n'était pas un coin perdu : il n'avait pas seulement une église et un cabaret, il possédait encore ce troisième attribut des centres ruraux, un marché, où les gens d'alentour se rencontraient le samedi et venaient acheter le seigle et l'avoine qui leur manquaient, car il y avait ici pas mal de labours, tandis que les environs étaient encore mal défrichés. Il avait au moins un moulin. Le bourg était relativement ancien : en 1607, il existait déjà comme paroisse. Il avait tendance à grandir : de 36 feux paysans

40. Maxime le Grec fait déjà allusion à ces amusements (*Œuvres*, II, p. 157). L'ethnographe Maksimov en donne une description détaillée (*Mots et proverbes*, pp. 167-172). Voir aussi une notule de Sobolevskij (*Mess. phil. r.*, 1914, II, p. 441).

41. Col. 774-775.

avec 49 habitants mâles adultes en 1621, il arrivera en 1646 à 150 feux avec 483 habitants mâles, cette fois avec les enfants. Donc au total un millier d'habitants groupés⁴². Avvakum assista justement à cet essor.

Ancien bourg de la couronne, Grigorovo avait été donné en patrimoine à Théodore Volynskij, pour avoir défendu Možajsk contre Ladislav en août 1618 : le transfert venait de s'opérer, en 1619-1620. D'ordinaire, un pareil changement était plutôt domageable à la population : le Trésor, pourvu qu'il perçut ses redevances — 5 roubles 22 *altyn* et 3 *denga* en 1608, 7 roubles en 1620 —, ne s'ingérait guère dans la vie journalière de la commune. Le propriétaire privé, n'ayant qu'un domaine réduit à exploiter, devait se montrer moins discret et plus exigeant. Mais il avait intérêt à ce que le nombre de ses sujets s'accrût.

La terre était maintenant partagée : il y avait les labours du seigneur, que travaillaient des salariés, et les labours de la commune, pour lesquels cette dernière versait une redevance en argent et en nature. Un intendant (*prikazčik*) veillait sur place aux intérêts du maître. En 1621, le seigneur détenait 25 *čet'* dans chacune des trois soles, soit au total 37 ha. 1/2, mis en valeur par dix ouvriers formant un seul feu ou *dvor*; la plus grosse part demeurait à la commune : 120 ha., cultivés en trois assolements, plus 50 ha. de jachère prolongée, le tout de bonne terre. Le seigneur, il est vrai, touchait, en outre, les revenus du cabaret et les droits d'octroi sur les marchandises apportées au marché. L'église avait sa dotation propre : 30 ha. de labours, dont vivaient le clergé — les trois familles du pope, du chantre et du sacristain, plus l'honorable veuve chargée de confectionner les hosties — et neuf ménages d'indigents occupant autant de « logettes » sur son enclos⁴³.

Si nous connaissons les états de service de Théodore Volynskij, nous ne savons rien de son caractère. D'âge déjà mûr, toujours en missions lointaines, gouverneur à Vjazma, Kolmogory, Dorogobuž, Astrakhan⁴⁴, il est possible qu'il n'ait pas trop pressuré

42. *Livres de recensement* nos 292 et 296. Au milieu du XIX^e siècle, Grigorovo ne comptera plus que 119 feux et 788 habitants (*Liste des lieux habités*, prov. de Nijni-Novgorod, 1863, s. v.).

43. *Livres de recettes du district de Nijni-Novgorod*, pp. 4-5, 76, 94, 100; *Livres de recensement* nos 292 et 296.

44. Sa carrière commence pour nous en 1598 (A.E.A., II, p. 44); il était mort depuis peu en janvier 1646 (Uvarov, III, p. 174; B.A.R.², XX, pp. 97 et 103). Sur ses missions, Barsukov, p. 458.

ses paysans⁴⁵. Dans ces temps où le servage ne faisait que de s'établir, la commune restait influente : elle élisait son maire (*stablir*, la commune restait influente : elle élisait son maire (*starosta*) et ses jurés, sorte de pouvoir exécutif et judiciaire; elle opérait elle-même entre ses membres le partage des terres et des redevances correspondantes; elle était maîtresse en son église; elle se réunissait librement, pouvait envoyer des plaintes ou des suppliques collectives à Moscou; elle était forte par sa cohésion, par sa masse, par ses facultés de résistance passive ou déclarée. C'était une vie municipale très active, solidement enracinée, que l'arrivée de l'intendant pouvait entraver ou diriger, mais non pas détruire⁴⁶.

Il y avait beaucoup à observer et à retenir, pour un enfant un peu psychologue, dans ce milieu social différencié, animé, en mouvement, en progrès et en somme prospère, qu'était Grigorovo : le petit clos de l'église, serviteurs du culte et mendiants; les ouvriers gravitant autour de la maison du seigneur, sans doute des étrangers qui avaient couru les routes et vu du pays; la commune enfin, à la fois une et divisée : les familles de bons laboureurs, nombreuses, établies depuis longtemps, convenablement pourvues de terres, d'outils, de bétail et de bras, et supportant le gros des charges publiques, et, d'autre part, les familles incapables, pour une raison ou une autre, d'assumer ces charges et, par suite, privées de terre arable, ne possédant que leur enclos, journaliers, artisans, petits marchands, pouvant ainsi quelquefois parvenir à une certaine aisance, mais sans stabilité, les *bobył'* en un mot, 12 feux en 1621 et 39 en 1646⁴⁷; enfin les autorités, élus de la commune, dizeniers, commis à l'octroi, tenancier du cabaret, intendant du seigneur. Que de relations complexes, que de ruse et de diplomatie, que de violences et d'injustices, que de bassesses et de compromissions, que de beaux caractères, que de dévouements touchants, que d'actes courageux, que d'intelligence naturelle, que de délicatesses de cœur! Un *mir* est un monde en raccourci.

Il ne faudrait pas croire que, par la difficulté des communications, en ce début du XVII^e siècle, ce *mir* fût isolé du reste du

45. Sa conduite à l'égard de la Trinité, en tant que président de la commission de révision de 1641, le fait apparaître avide et injuste; mais c'était pour laisser plus de bien à ses fils! (Azar'in, *Miracles*, pp. 61-63).

46. Zabëlin a fait une étude très fouillée de l'administration d'un domaine au XVII^e siècle (celui de B. Morozov, précisément dans ces régions) (*Messenger d'Europe*, 1871, I, pp. 5-49, 465-514).

47. *Livres de recensement* nos 492 et 496.

monde. Au contraire, les derniers événements, les troubles politiques et sociaux avaient scellé l'unité de l'État moscovite en l'agitant d'un même élan libérateur propagé des villes aux villages, et dont le souvenir n'était pas près de s'oublier. Les nouvelles se transmettaient et les gens se déplaçaient plus aisément qu'on n'est porté à l'imaginer. Grigorovo avait reçu, étant bourg de la couronne, des paysans fugitifs des domaines de la Trinité — d'ailleurs restitués plus tard⁴⁸; des paysans de Grigorovo allaient pour leurs affaires ou par curiosité à Nijni, parfois à Moscou. La cession du bourg avec ses dépendances à un personnage comme Volynskij, bientôt revêtu, en 1635, d'une des premières charges de la Cour (*okol'ničij*)⁴⁹, multiplia nécessairement ses relations avec la capitale. Entre l'intendant et le seigneur ou son représentant, se faisaient des échanges fréquents d'ordres, comptes rendus, demandes, menaces, justifications; périodiquement, on expédiait à Moscou, par convois de dizaines de charrettes, les fruits du domaine et les redevances des paysans, volaille, miel, porc, bois d'œuvre ou de chauffage. C'étaient des voyages incessants entre la lointaine province et la capitale : les grandes nouvelles, les grandes émotions pénétraient ainsi, malgré la distance. Grigorovo entraînait dans le courant de la vie nationale, participait de plus en plus aux divers états d'esprit de la Russie.

De Moscou aussi, la bureaucratie des *prikaz* savait fort bien atteindre les villages les plus reculés lorsqu'il s'agissait d'opérer un recensement, de lever un nouvel impôt ou d'appeler des recrues. De septembre 1630 à 1635, gros achats de blés par le fisc pour l'exportation⁵⁰. En 1632, quand commence la guerre pour la conquête de Smolensk, manifeste du tsar et prières publiques; en 1634 et 1635, pour l'entretien de l'armée, impôt extraordinaire du cinquième denier sur tous les marchands, artisans, paysans exerçant un trafic quelconque⁵¹. En 1636, à l'occasion de la famine, pour fléchir la colère divine, deux semaines de jeûne et de continence : ni boissons, ni jurements⁵²! En 1637, grosses inquiétudes causées par les Tatars⁵³. En 1640, grande épizootie

48. *Mon. hist. soc.*, I, p. 194.

49. Berk, *Michel*, II, p. 80.

50. Staševskij, pp. 284-285.

51. Berk, *Michel*, II, pp. 163-166; I, p. 245.

52. Ščepkin, *Mess. hist.*, 1886, juin, p. 496.

53. B.H.R., II, c. 676-678 (10 janvier 1638).

et interdiction de vendre les dépouilles des bêtes crevées, pour éviter la contagion⁵⁴. En 1641, dispositions aggravées contre les paysans en fuite : leurs seigneurs, au lieu de 9 ans pour les réclamer, auront 10 et 15 ans⁵⁵. Voilà quelques événements qui, certainement, ont eu leur contre-coup à Grigorovo et ont arrêté l'attention du jeune Avvakum. Si le bourg, si le district d'Outre-Kud'ma n'avaient pas, semble-t-il, à se plaindre de leur sort, les nouvelles qui venaient du cœur du pays étaient d'ordinaire mauvaises, aggravaient par contre-coup les charges des habitants et donnaient à réfléchir à quiconque était capable de réflexion : Dieu continuait à faire peser son courroux sur la Russie. Incendies⁵⁶, guerres, pestes, famines : n'était-ce pas le châtement de l'impiété, de la négligence, des péchés multipliés des chrétiens ? Les textes qui venaient de Moscou énonçaient d'ordinaire cette idée, en recommandant comme remèdes le jeûne et la prière. Il y avait là de quoi faire penser un jeune homme pieux, actif et bien doué.

V

Avvakum, en grandissant, sortait de son village. Il était souvent par monts et par vaux — cette rive droite de la Volga est d'un relief assez tourmenté : dans le pays, on l'appelle encore « les monts », par opposition aux forêts marécageuses de la rive gauche. Si l'on voit aujourd'hui, dans ces régions, de jeunes garçons abattre dans leur nuit quarante à cinquante verstes pour aller vendre à Nijni une corbeille de fraises trois ou quatre roubles et revenir la nuit suivante, pourquoi Avvakum n'aurait-il pas visité dès ce moment, à pied ou autrement, les localités avoisinantes ? Nous trouvons dans ses écrits des allusions à divers voyages. La difficulté est d'en déterminer la date.

A une quinzaine de verstes au sud de Grigorovo, est situé le bourg de Veldemanovo. Il appartenait depuis peu au *stolnik* Grégoire Zjuzin. C'était un gros centre russe de 159 feux et 450 habitants mâles, en plein pays mordvine⁵⁷. Les Mordvines,

54. Berkh, *Michel*, I, p. 278.

55. *Mon. hist. des paysans*, p. 35.

56. A Moscou, en 1626, un immense incendie avait détruit plusieurs quartiers ; en 1629, autre incendie (Berkh, *Michel*, I, pp. 152, 167).

57. *Livre de recensement* n° 296 (1646), fol. 399.

à cette époque, sont encore païens. Versant péniblement au tsar leur tribut annuel de miel sauvage, de peaux de castors ou de petit-gris, ils sont prêts à tomber à la première occasion sur les intrus qui les ont privés d'une partie de leurs terrains de cueillette, de chasse et de pêche, sur les simples laboureurs comme sur les monastères envahissants. Sous le tsar Šuiskij, ils se sont révoltés en masse, ont donné la main à Bolotnikov, au brigand de Tušino, aux Tchouvaches et Tchérémisses du Nord, aux Tatars Nogai du Sud, brûlé maints villages et assiégé trois fois Nijni, en 1605, 1608 et 1610; battus par les voévodes en batailles rangées, ils ont continué jusqu'au rétablissement de la paix générale à harceler leurs voisins russes. En ce second quart du siècle, ils ne résistent plus par les armes, mais ils ne sont pas résignés. Quand ils n'en peuvent plus d'impôts et d'exactions, ils désertent leurs cabanes et s'enfoncent dans les bois. Ils offrent des sacrifices mystérieux⁵⁸. Ils ont des sorciers et sorcières réputés⁵⁹. Le jeune Avvakum trouvait donc dans sa propre patrie une population indigène s'opposant à la colonisation russe, le paganisme vivant et militant en face du christianisme : nouvelle raison de relever, de purifier la vraie foi, en augmentant du même coup la puissance d'une Russie plus agréable à Dieu. Si ce pays de Nijni-Novgorod a nourri au XVII^e siècle tant d'hommes remarquables par leur activité politique et leur force morale, n'est-ce pas en partie parce que c'était un pays relativement neuf, une terre de colonisation où la race slave avait encore à combattre pour s'assimiler des races étrangères⁶⁰ ?

A dix verstes à l'est de Grigorovo, et moins encore par le raccourci, il y a aujourd'hui Muraškino-le-Grand : c'était au début du XVII^e siècle un bourg prospère du tsar Michel, possédant cabarets, douanes, marché, forges pour le fer et le cuivre, tanneries, fabriques de mouffles, bonnets et manteaux, où affluaient toutes les peaux de mouton des environs, plusieurs églises, deux couvents de fondation récente. Bientôt, l'industriel boïar Boris

58. *Chron.*, XIV, pp. 86, 72; A.H., II, pp. 141-142. Sur l'histoire, les mœurs et la religion des Mordvines, lire la très intéressante étude de P. Mel'nikov, *Œuvres*, t. VII, pp. 410-483. Quelques textes dans Geraklitov, *Matériaux*.

59. Col. 463.

60. Il serait beau qu'à Veldemanovo Avvakum eût connu Nicon. Mais le fils de la pauvre mordvine et du moujik Mina avait déjà pris son vol, loin de sa marâtre, quand le popovič de Grigorovo commença à tenir sur ses jambes. Les futurs adversaires n'ont pas joué ensemble, avant de s'excommunier, pour la bonne raison que l'un était né seize ans avant l'autre.

Morozov, précepteur du tsarevitch, allait se faire attribuer ce gros centre régional et le développer encore par l'exploitation des gisements de potasse voisins. Avvakum put trouver là un milieu plus varié, plus mouvementé, plus ouvert aux idées. Peut-être y poursuivit-il ses études : le monastère de la Transfiguration n'avait qu'une vingtaine de moines et convers; à la mort de son fondateur, Antoine, en septembre 1630, il avait été obligé de demander un prêtre à Nijni au monastère des Cryptes; mais il possédait quelques livres. L'église Saint-Élie aussi⁶¹. En tout cas, le Sundovik, qui traverse Muraškino entre une rive gauche basse et de pittoresques escarpements à droite, laissa à l'adolescent un souvenir tenace⁶².

Au-delà de Muraškino, vers l'Est, était Knjaginino, futur chef-lieu de district et déjà à la tête d'un canton groupant une trentaine de villages et hameaux. Il appartenait au prince et *stolnik* Alexis Vorotynskij. Son fils Jean, plus jeune qu'Avvakum, allait dans la suite, une fois boiar, être un de ses protecteurs⁶³.

Mais le chemin le plus tentant était de descendre le Sundovik, qui conduisait sans fatigue à la Volga. On traversait d'abord Kolyčevo, un village étagé en gradins au-dessus de la rivière, qui l'entoure de deux côtés. Là vivait un bon prêtre nommé Jean, dont la maison était prédestinée : il avait appris à lire au futur Nikon; il gardait encore auprès de lui un fils, sans doute de l'âge d'Avvakum, qui allait devenir l'illustre et infortuné Paul de Kolomna; enfin sa fille Xénie, plus jeune, épousera un *popovič* voisin, qui sera un jour Hilarion de Suzdal'⁶⁴.

Plus bas encore sur le Sundovik, était Kirikovo, la cure d'Ananie. Ses disciples Nicétas et Neronov avaient déjà quitté la région à l'époque où Avvakum put lui rendre visite. Le saint homme lui-même avait fait un court séjour à Nijni, au monastère de la Conception, dont il était un des deux aumôniers, mais il avait dû céder ce poste à cause d'« une certaine faute ». Comme Ananie était vertueux et que sa « faute » eut lieu en 1631, il est fort probable qu'elle était de caractère politique : comme Neronov, il avait dû protester contre l'injuste expédition de Smolensk. En

61. *Mém. sect. r. et sl.*, I, pp. 140 sqq.; B.H.R., II, n° 197, col. 925-927. Sur Muraškino, monographie de Fedorov.

62. Fol. 270 v.

63. Fol. 249. Sur Knjaginino, *Livre de recensement* n° 296, fol. 178-196.

64. Jérôme, p. 7. Il existe à la Bibliothèque synodale (ms. n° 424, fol. 7 v.-8) un acte d'ordination daté du 4 janvier 1654, par lequel un certain Sophone est envoyé à saint Nicolas de Kolyčevo pour succéder à son père, le pope Jean.

tout cas, depuis 1632, il était de retour à Kirikovo, enrichi d'expériences nouvelles, avec ses deux fils, Pierre, futur prêtre, et le petit Jean, un enfant extraordinairement précoce, le futur métropolite Hilarion⁶⁵.

Kirikovo se trouvait à deux pas de Lyskovo. Ce bourg jumeau de Muraškino, également patrimoine du tsar, également opulent et animé, était plus favorisé encore, touchant presque à la Volga. C'était un très gros marché pour les blés, le bétail, le sel. Le trafic du port, la présence de paysans enrichis par le commerce et la navigation, les nombreux voyageurs de passage sur la grande voie fluviale, enfin toute la population flottante propre à ces sortes d'agglomérations, y entretenaient joyeuse et peu édifiante vie⁶⁶. Il y avait sur la berge quantité de cabarets, devant lesquels des baladins avec des animaux savants exécutaient des danses et autres jeux sataniques⁶⁷. C'est à Lyskovo qu'un jour Avvakum, étant venu visiter un de ses amis, qui y était curé, le verra frappé à coups de pierres chez un méchant homme qu'il avait sermonné⁶⁸. Cet ami, c'était un autre futur Hilarion, et cela se passait sans doute plus tard. Mais nous pouvons bien supposer que la tendre affection qui les liera n'était pas née d'un coup, et qu'elle remontait à leur enfance.

Ce futur métropolite de Rjazan' — nous ignorons le nom qui lui fut donné au baptême — était, lui aussi, fils de pope et, lui aussi, du pays de Nijni. Les deux pères, Pierre et Jacques, devaient se rencontrer; les enfants étaient du même âge. Ils étaient animés de la même piété, d'un égal désir de savoir. Ils battaient la campagne ensemble. Un jour vint où, plus que par Muraškino ou Knjaginino, ils furent attirés par le grand sanctuaire d'Outre-Volga, Saint-Macaire-aux-Eaux-jaunes (*Želtovodskij*).

Laissant derrière eux Lyskovo, ils passaient en barque le fleuve. Le monastère ne présentait pas encore l'aspect majestueux qu'il devait acquérir plus tard et dont il garde, dans son actuel délabrement, de beaux restes. Il n'avait pas encore de murailles, son unique église, dédiée à la Très Sainte Trinité, était de bois comme toutes celles que nos pèlerins connaissaient dans

65. Jérôme, pp. 5-7.

66. Lyskovo, comme Muraškino, fut donné le 26 septembre 1645 au boiar Boris Morozov. Après sa mort, tous deux revinrent au *Tajnyi prikaz*, comme domaines de la Couronne (*Zaozerskij*, p. 29).

67. A. Titov, *Saint Macaire*, pp. 38-39.

68. Col. 304.

leurs villages — une izba, n'était la croix par-dessus! —, tout le couvent se réduisait à une quinzaine de cellules de rondins où vivaient une trentaine de moines et des imagiers; la principale cloche ne pesait pas soixante livres. Les seules richesses du lieu étaient l'icone de la Trinité encadrée d'or, celle, au nimbe d'or, de la Vierge Odigitrie, et quelques livres, dont un saint Ephrem. Mais le site était admirable, entre le fleuve immense et la forêt sauvage. Et puis il y avait là toute la ferveur d'une renaissance. Le lieu saint, dévasté par les Tatars en 1439, venait d'être relevé, après presque deux siècles, par un moine de Muraškino, Abraham, qui avait entendu en songe le fondateur, Macaire, lui intimer l'ordre de restaurer sa maison. Abraham était encore là : il ne mourut que le 5 avril 1640. Il y avait aussi un certain Arsène, qui fut le maître de Nikon, puis abbé de 1628 à la fin de 1630 et vécut sans doute ensuite dans la retraite. C'étaient des moines instruits et pieux qui avaient dû créer autour d'eux un foyer de vie intellectuelle⁶⁹ et spirituelle. De saint Macaire sortiront, dans cette première moitié du XVII^e siècle, outre Nikon et Hilarion, plusieurs prélats marquants : Corneille, métropolite de Kazan; Philarète, qui sera métropolite de Nijni; Serge, abbé de l'Annonciation de Nijni; Paul, abbé de Saint-Joseph de Volokolamsk; probablement Siméon, métropolite de Tobolsk. Le milieu était donc favorable. La foire, renaissant à peine et qui ne fut officiellement reconnue qu'en 1641, les discussions d'intérêts avec les gens de Lyskovo, les privilèges accordés par le pouvoir, la richesse enfin, n'avaient pas encore apporté dans cet asile de paix leurs germes fatals de dissipation ou de corruption⁷⁰.

Là, Avvakum et son camarade, les deux petits de popes (*pope-nok*), pouvaient se plonger dans la lecture, prier avec ferveur, rêver à leur vocation, réformer en idée les vices qui les scandalisaient, sauver l'orthodoxie et la Russie : car aussi vastes devaient être leurs ambitions, aussi ardente leur foi! Ils ignoraient que les voies mystérieuses de la Providence allaient dans quelques années les opposer l'un à l'autre, sans abolir le souvenir de ces jours de bonheur. Hilarion, devenu puissant, comblera de présents son ancien couvent; se sentant sur sa fin, il voudra, mais

69. En 1640, Abraham laissera une bibliothèque de soixante-quatre volumes (*Vremennik*, 8, *Mél.*, pp. 43-50).

70. Sur Saint-Macaire, luxueuse monographie de A. Titov; *Livre de recensement* n° 292, fol. 878.

en vain, y achever ses jours⁷¹. Et la même année, de sa prison souterraine, Avvakum, dans un *Sermon* où il lui reprochait, au nom du passé, son présent de persécuteur et de prélat courtisan, écrivait : « Malheureux, malheureux ! Qui pleurera sur toi ? Toute ta vie ne vaut pas une seule nuit de Saint-Macaire ! Te souviens-tu de nos stations de prière dans ces petites cellules ? Non, c'est clair, le diable t'a aveuglé. Où as-tu, prodigue, dissipé tant de bien ?... Ah ! tête chère !⁷² »

VI

Avvakum grandissait ainsi à Grigorovo, lorsque son père mourut. Quand cet événement se produisit-il ? Ce dut être après 1634, puisque cette année-là naquit Euthyme, mais peu après, puisque Avvakum nous dit qu'il resta jeune orphelin : cette expression ne permet pas de lui supposer alors plus de quinze ans, ce qui nous mène à 1636⁷³.

La situation matérielle de la famille empira aussitôt : la mère se trouva avec cinq fils — et combien de filles ? — sur les bras. L'aîné était encore trop jeune pour aspirer à la succession du père. Il fallait d'abord le marier. On s'en préoccupa. Avvakum, plus tard, s'étendra avec une certaine complaisance sur cet épisode de sa jeunesse : il y avait dans le bourg une jeune fille nommée Anastasie, la fille du forgeron Marc⁷⁴, qui venait aussi de mourir ; le travail du père faisait la famille riche, sa mort la laissa bientôt pauvre. Anastasie avait joui du minimum de bien-être qui — selon Aristote et saint Thomas — rend la vertu possible, et surtout certaines vertus comme le désintéressement, l'indépendance morale, l'affection éclairée, le dévouement à un idéal. La similitude de leurs conditions, et plus encore de leurs caractères et de leurs aspirations, rapprocha les jeunes gens. Ils s'aimèrent. Quand il priait la sainte Mère de Dieu de lui donner une femme qui l'aidât à faire son salut, Avvakum entrevoyait déjà Anastasie ; et celle-ci demandait tout crûment au bon Dieu

71. Vozdviženskij, pp. 130-150.

72. Col. 303-304.

73. Vie, fol. 197.

74. Et non marchand, comme une mauvaise lecture de Tikhonravov l'a fait croire à Esipov (p. 107) et Vengerov (p. 25).

de l'unir à Avvakum. Ce mariage ne semble pas s'être conclu, selon la formule du siècle et de bien des siècles encore dans les campagnes russes, sur l'initiative et sous la contrainte de parents intéressés. Ce fut un mariage d'amour et de parfaite entente sur les buts de la vie. Anastasie, Nastasia Markovna, sera véritablement l'auxiliatrice d'Avvakum durant le drame héroïque et douloureux de son existence.

Avvakum s'établit⁷⁵. C'est la relève d'une génération par la suivante : les cadets passent à la charge du nouveau chef de famille; la mère, qui, après la mort du père, avait tenu sa place dans les assemblées communales comme à la maison, prend sa retraite; sa tâche est terminée sur terre. La mère d'Avvakum se retira dans un couvent, peut-être à Muraškino, prit le voile et même le grand schème, et mourut.

Que se passe-t-il alors ? Nous ne le savons pas exactement⁷⁶. Avvakum nous dit qu'il fut chassé par ses parents et dut se transporter ailleurs. Évidemment, le presbytère appartenait à la commune⁷⁷. Il avait été occupé, après la mort du pope Pierre, par son successeur, un parent, un de ses frères peut-être. D'abord, celui-ci avait toléré la veuve et les enfants. Une fois l'aîné marié et la mère partie, il ne se jugea plus obligé à rien. Avvakum peut-être protesta devant l'assemblée de la commune, et fut débouté : ce qui justifierait le mot d'« exil ». Quoi qu'il en soit, avec sa femme et ses jeunes frères, il dut quitter son bourg natal, où plus jamais il ne revint⁷⁸. Voilà tôt ouverte cette longue série d'expulsions et d'exils que sera sa carrière.

Au sortir de Grigorovo, n'ayant pas vingt ans peut-être, nous le trouvons déjà presque formé. Ces années d'enfance et d'adolescence nous expliquent son âge mûr. Il a une santé de fer, une de ces carcasses inaccessibles à la douleur et presque invulnérables, qui bravent les éléments et suivent sans broucher, à travers aven-

75. Il est difficile de déterminer la date de ce mariage. Nous savons que l'âge exigé était de quinze ans pour les garçons et douze pour les filles (Supp. A. H., I, n° 52; *Kormčaja*, chap. I; *Stoglav*, chap. xviii). Anastasie, étant morte en 1710 (Esirov, p. 120), n'a guère pu naître avant 1625. De toute façon, le mariage n'a pu se faire qu'après 1640.

76. La *Vie* reste ici dans le vague. L'auteur note son expulsion de Grigorovo avant son mariage, mais il y revient après (fol. 197, 197 v.), et l'expression « dans le même bourg », à propos d'Anastasie, marque bien que le mariage eut lieu à Grigorovo. Avvakum se répète, parce que ce départ forcé donne le ton à tout son récit.

77. On a vu que le pope Pierre n'était pas de Grigorovo, mais s'y était établi très peu de temps avant la naissance d'Avvakum.

78. J'ai trouvé à Grigorovo une famille qui croit descendre d'Avvakum. Cette prétention ne repose sur rien.

tures et supplices, l'esprit qui les commande. Il tient du milieu paysan où il a vécu son langage, un sentiment national très juste, l'amour de la belle et franche nature, un bon sens impeccable, un esprit pratique et réaliste. Devant les grands, qui ont beau se trémousser, mais ne sont que des hommes, point d'étonnement, mais des attitudes spontanées d'affection, de compassion ou de haine vertueuse. Mais ce peuple, en partageant sa vie, il l'a cependant jugé : sa condition malgré tout supérieure, son intelligence, son éducation, son instruction, lui ont fait détester le vice capital des faibles, qu'il a vu, hélas ! dans sa maison, l'ivrognerie ; désirer des mœurs en général plus pures, plus de régularité et plus de tenue à l'église, plus de conscience dans la foi. Elles lui inspirent des ambitions, une vocation : corriger et sauver la gent orthodoxe ! Pas un instant il ne songe à se sauver seul : ce n'est pas lui, malgré l'exemple de tant de saints, qui abandonnerait jamais sa famille et le monde pour se retirer dans un monastère. Hors du siècle, loin des cas de conscience et des tentations, la perfection est aisée, pour peu qu'on y tienne ; avec un grain de vertu et de science et assez de docilité envers les puissants, il n'est pas difficile de devenir, de moine abbé et archimandrite, et d'archimandrite évêque. Mais non ! Le fils de pope se réserve une autre carrière : être ascète parmi les tracassés, chrétien militant dans toutes les conditions, à la fois frère, époux, pasteur, apôtre par la parole, par le fait et par la plume, directeur de conscience, docteur des fidèles, toujours ayant charge d'âmes, prêtre en un mot.

CHAPITRE III

LE PRETRE. LA FORMATION DU PASTEUR (1640-1647)

I. L'ordination. — II. Lopatišči. — III. Avvakum père de famille. — IV. Avvakum prédicateur et confesseur. — V. Ses démêlés avec les autorités.

I

Après Grigorovo, nous trouvons Avvakum à Lopatišči. Pourquoi s'est-il transporté précisément dans ce village ? D'abord il s'y connaissait des parents : le cousin germain dont il nous parle dans sa *Vie* était un garçon instruit et pieux¹, qui ne pouvait manquer de ressentir pour lui de l'affection. Ensuite Lopatišči était situé sur les terres de Théodore Volynskij², et pas très loin de Grigorovo, à une quinzaine de verstes. Le dépaysement n'était pas grand. Pour ces motifs, il est fort probable qu'il n'y eut pas d'étape intermédiaire, et que c'est à Lopatišči qu'Avvakum exerça non seulement la prêtrise, mais aussi le diaconat³.

Nous pouvons construire l'hypothèse suivante. L'oncle d'Avvakum était curé de Lopatišči⁴. Son fils n'avait pas la vocation religieuse⁵. Il songea naturellement, pour lui succéder, à son

1. Fol. 267 v.

2. Ce n'est sans doute qu'en 1644 qu'Anne, fille de Théodore Volynskij, en épousant Pierre Šeremetev, fils du boiar Basile (*Uvarov*, III. p. 220), lui apporta en dot Lopatišči. En tout cas, il appartient à Pierre en 1646 (*Livre de recensement* n° 296, pp. 463-467).

3. Ce n'est cependant que probabilité, car, si de divers passages nous déduisons qu'il fut prêtre à Lopatišči, rien ne prouve nécessairement qu'il y ait été dès le début de son sacerdoce, ni à plus forte raison pendant son diaconat.

4. Lorsque Avvakum se dit de lignée sacerdotale (col. 926), cela s'entend aussi bien de collatéraux que d'ascendants directs. De qui est-il vraisemblable que le cousin d'Avvakum ait hérité le goût des livres (fol. 267 v.), sinon d'un père prêtre ?

5. Avvakum nous le fait entrevoir, aux environs de 1648, simple laïc, paysan d'ailleurs aisé (*Vie*, fol. 267 v. sqq.).

neveu, qui, par son âge, son caractère et son instruction, présentait toutes les conditions requises. Le voyant chassé de Grigorovo, il l'appela auprès de lui. Il le fit agréer par la commune, d'abord comme diacre.

Avvakum fut ordonné diacre à vingt et un ans : c'est tout ce que nous savons de certain, puisqu'il nous le dit⁶. Ce n'était pas l'âge canonique, fixé à vingt-cinq ans⁷; dans le désordre général de l'Église on n'y regardait pas de si près. Mais Avvakum nous suggère par là que la Providence le conduisait par des voies extraordinaires.

De son diaconat, nous ne savons rien absolument, sinon qu'il dura deux ans⁸. A vingt-trois ans, Avvakum fut ordonné prêtre, au lieu de trente⁹.

Où alla-t-il recevoir ces ordres? Lopatišči, comme Grigorovo, dépendait de Nijni, et Nijni du diocèse patriarcal. En bonne règle, Avvakum aurait dû, en 1642 d'abord et en 1644 ensuite, faire le voyage de Moscou pour recevoir du patriarche ou d'un prélat délégué par lui l'imposition des mains. Or, on ne voit dans ses écrits nulle trace de ces voyages. D'autre part, nous savons qu'une innovation fort critiquée du patriarche Joseph consista à obliger les ordinands des provinces lointaines de son diocèse à venir à Moscou, « parfois de huit cents verstes, tandis que, auparavant, ils allaient trouver l'évêque le plus proche¹⁰ ». Nous ignorons la date de cette décision si onéreuse au clergé, mais il n'y a aucune raison de la placer précisément dans les premières années du règne de Joseph¹¹. Donc, presque sûrement, en 1642 comme en 1644, Avvakum n'eut pas à se rendre dans la capitale¹². Les évêques les plus proches étaient ceux de Kazan et

6. Vie, fol. 197 v. Avec le diaconat, l'évêque conférait les ordres mineurs : portier, lecteur, chantre, sous-diacre (Lettres d'ordination, dans Izvčkov, *Ant. eccl. Moscou*, II, pp. 228-230; *Act. jur.*, n° 386, pp. 407-410).

7. Canon 8 d'Élie de Novgorod au XII^e siècle (S. Smirnov, *Mat.*, p. 109); instructions de Nikon en 1654 (Nikolaevskij, *Relat.*, pp. 44-45); *Rituel* de 1658 (*Nomocanon*, fol. 86).

8. Vie, fol. 197 v.

9. L'âge canonique de la prêtrise est fixé dans les mêmes textes que celui du diaconat.

10. Macaire, *Histoire de l'Église*, XI, pp. 180-181.

11. Elle était attribuée à l'avarice du Trésorier patriarcal, Jean Kokošilov; or celui-ci n'apparaît dans cette charge qu'à la fin de 1646 (jusqu'en 1654; ensuite il sera d'*jak* au *Razrjad*, où on le trouve encore en 1660) (Šimko, p. 13, n. 32).

12. Il convient cependant de noter que déjà en 1645 on rencontre dans le registre des ordinations de Moscou (*Bibl. syn.*, vol. n° 424) pas mal de clercs de la région de Nijni-Novgorod (Kurmyš, Arzamas, etc...), comme aussi de Khlynov (Vjatka), Galič... Le registre n'existe pas pour l'année 1644.

de Suzdal'. Kazan, métropole récente, n'avait rien de particulièrement attirant : la descente de la Volga peu sûre, les bords encore à demi sauvages, peuplés de Tatars musulmans, d'autres allogènes païens. Au contraire, il était naturel de gagner d'abord Nijni, et de là Suzdal' son antique métropole¹³. C'était se diriger vers le centre, vers les lieux les plus civilisés. Les relations étaient continuelles entre les deux villes, tant par eau, par l'Oka et la Kljazma, que par terre l'hiver¹⁴.

On aimerait à croire qu'Avvakum ait été ordonné par un prélat comme Sérapion de Suzdal'. Après la déposition de l'indigne Kurcewicz en 1634, il avait fallu donner à ce diocèse désolé un pasteur capable de panser ses plaies. Le patriarche Josaphat choisit un modeste religieux de province, qui avait relevé et gouvernait depuis seize ans un monastère fort ancien, mais de second ordre, à 7 verstes au nord de Jaroslavl', l'abbé de Notre-Dame de la Tolga. A Suzdal', Sérapion se montra soucieux de la magnificence du culte : il orna de fresques sa cathédrale, la dota d'un nouvel iconostase et d'un clocher, éleva de nouvelles églises, décora les tombeaux de plusieurs saints. Lettré, il composa l'office de Sophie-Solomonie, épouse répudiée du grand prince Basile III, honorée comme sainte par l'Église. Il rappela à la discipline et à la concorde les fières nonnes de Bon-Secours. Déjà en 1642, il était si respecté pour son zèle et sa bonne administration, qu'il fut présenté comme candidat au trône patriarcal¹⁵. Son mandement de la même année prouve qu'il envisageait pour son diocèse une réforme d'une ampleur et d'un sérieux exceptionnels.

Quand donc son oncle eut résolu de se retirer ou eut quitté cette terre, le diacre Avvakum, qui pendant ces deux ans n'avait pas démerité, conclut avec ses concitoyens un contrat conçu à peu près en ces termes :

Je soussigné, pope Avvakum, m'engage devant le maire (*starosta*) de la paroisse de Lopatišči et devant les paysans (*ici sont énumérés*

13. Depuis 1274, Suzdal' et Nijni firent partie d'un même diocèse, celui de Vladimir. Au début du XIV^e siècle, quand Suzdal' eut son évêque, il porta le titre « de Suzdal', Nijni-Novgorod et Gorodec ». Ce fut le métropolite Alexis qui rattacha Nijni à Moscou. Nijni fournit à Suzdal' le fondateur de son plus vénéré monastère, Euthyme, en 1352 (*Trav. de Vladimir*, XIV, pp. 8, 11, 23-24).

14. *Actes Uvarov*, II, n° 123, pp. 158-165 (1614-1626). La distance est à peu près équivalente de Lopatišči à Kazan ou à Suzdal' : respectivement 365 et 350 km. (calculée par eau, d'après l'*Indicateur*).

15. Fedorov, *Hist.*, pp. 34-35, 49, 56, 59; Tokmakov, *Bon Secours, Anneze; Dict. biogr.*, r., 1904, s. v. Serapion.

les témoins) et devant tous les paysans de ladite paroisse à servir dans l'église de (*le saint auquel elle est dédiée*) durant 10 années à dater du....., ainsi qu'à obéir à la commune, me rendre à tous les appels en cas de maladie et de naissance, célébrer les offices pour les paysans et leurs parents défunts, et au cas où je n'obéirais pas aux paysans et ne répondrais pas à leurs appels, libre sera aux-dits paysans de me renvoyer.

En échange de quoi, la commune lui assurait une izba, avec le lot de terre de son prédécesseur, sauf à acquitter toutes charges y attachées et à la restituer à son départ en même état. Il avait droit de quêter chaque année à la Saint-Pierre les œufs et le beurre, à l'Assomption le blé, et de percevoir pour les services des morts 6 *denga*, pour l'extrême-onction 1 *grivna*, avec le pain et le linge, pour l'enterrement d'un adulte 1 *groš* et celui d'un enfant 2 *denga*, pour un mariage 1 *groš*¹⁶. Ainsi le futur curé se louait d'avance à ses paroissiens.

Ensuite Avvakum se rendit à Suzdal', comme nous l'avons admis, et se présenta aux bureaux de l'archevêque. Là, il dut rédiger et remettre aux scribes une supplique, sur laquelle le sacriste nota : « A tel prêtre, pour confession. » Avvakum s'en fut trouver le prêtre indiqué, et celui-ci écrivit sur la même supplique : « Confessé, et jugé digne du sacerdoce. » Après quoi, il alla au Trésor archiépiscopal se faire enregistrer et verser la somme d'un rouble et une *grivna*. Ensuite le sacriste le prévint du jour de la présentation à l'évêque.

Cette présentation était une sorte d'examen. On peut croire que Avvakum devant Sérapion, au moins aussi bien que plus tard le futur Hilarion de Suzdal' devant Nikon, sut lire l'Évangile « à très haute voix, lentement, distinctement, avec accent et conviction, tant que la parole divine coulait de ses lèvres telle une eau très douce »¹⁷.

Ensuite recommençait la filière bureaucratique. La supplique s'enrichissait d'une dernière mention : « Agréé tel mois, tel jour », coûtant encore un rouble. Au Trésor, un scribe la contre-signait; enfin le sacriste la prenait et la collait à la suite d'un de ses interminables rouleaux. Le même fonctionnaire adressait

16. Ces contrats, pour des localités analogues, ne devaient guère varier. Je suis le texte cité par Bogoslovskij, II, pp. 28-29, pour un village de la Vaga (région d'Arkhangel), en 1649.

17. Georgievskij, *Floriščevo*, p. 29.

alors l'ordinand à un prêtre expérimenté, pour apprendre de lui le métier de cléricature. Cet apprentissage se faisait d'ordinaire dans la cathédrale. Après quoi, le maître reconduisait son disciple au sacriste, qui enregistrait : « Instruit par un tel. » Alors seulement on lui préparait ses lettres d'ordre : cet office appartenait aux chantes épiscopaux, qui en vivaient. Elles étaient présentées à la signature de l'évêque, puis enregistrées, puis rendues à l'évêque¹⁸.

Alors avait lieu la cérémonie canonique. Le candidat comparait devant l'évêque, dans la cathédrale. Après les oraisons prescrites, le prélat lui adressait une instruction détaillée : étudier nuit et jour la Loi du Seigneur, les décisions des conciles; donner l'exemple de toutes les vertus : « Tu ne seras ni joueur, ni licencieux, ni violent, ni fier, ni coléreux, ni buveur, ni avide... Tu ne frapperas personne de tes mains. Tu ne fréquenteras sans invitation festin ni banquet et, s'il y a spectacle, tu t'en iras avant »; ne pas lire de livres défendus; ne pratiquer aucune superstition, paroles secrètes, charmes ni sortilèges. Ensuite venaient quantité de conseils pratiques : « Tu porteras une robe longue jusqu'au mollet... Tu célébreras en conscience, intelligiblement. Tu entreras dans le sanctuaire avec crainte, et l'interdiras aux laïcs... Que par ta négligence ni rat, ni autre impureté ne frôle les saintes Espèces!... Tu choisiras un sacristain pur, innocent de tout péché... Pour complaire aux hommes, tu ne tronqueras pas les oraisons... A ceux à qui les canons le défendent, tu ne donneras ni communion, ni pain bénit, par crainte ou par amour... Tu ne recevras pas l'offrande des hérétiques, ni des puissants au cœur dur, ni du fraudeur, ni de l'usurier, ni du sorcier, ni du maître qui tourmente ses serviteurs par la faim et les coups... Tu n'abandonneras pas ton église, sauf le cas de nécessité¹⁹. »

Cette instruction était de rigueur. A Moscou, elle était imprimée dans un petit livret que le futur prêtre devait prendre sur l'autel. Elle pouvait se réduire à une simple formalité. Tout dépendait de l'évêque et de l'ordinand. De Sérapion à Avvakum, elle fut prise au sérieux.

¹⁸. Toute la procédure de l'ordination « sous les précédents patriarches depuis Philarète » est décrite dans un rapport au patriarche Joachim, de 1675 (A.H., IV, n° 259, pp. 562 sqq.).

¹⁹. *Bibl. syn.*, vol. n° 477, fol. 159-165 (texte imprimé). On a d'autres exemplaires à peu près identiques de ces *khirotonija* (Stroev, *Mss. Carskij*, n° 213, fol. 430; 396, fol. 133; 420, fol. 54; A.H., I, p. 162; Gorskij, *Bibl. syn.*, II, 3, p. 795).

A ce moment avait lieu l'imposition des mains, la collation des pouvoirs. Elle se faisait sans solennité, chaque fois que le cas se présentait et à toute époque de l'année. Le nouveau prêtre recevait en cadeau un livre²⁰, une soutane²¹, et, en tout cas, sur le sommet de la tête, tonsuré, la calotte (*skufija*), insigne de sa dignité, qu'il ne devait jamais quitter et que nul ne devait lui ôter²². Ses lettres d'ordre n'étaient valables que pour une église seulement, celle dont les paroissiens l'avaient élu. Elles mentionnaient spécialement, le cas échéant, « le pouvoir de lier et délier », qui n'était pas conféré nécessairement avec celui de célébrer²³. Avvakum, comme son histoire le montrera, reçut les pouvoirs sacerdotaux dans toute leur plénitude. Pressé de les utiliser, il ne demeura sans doute que le temps indispensable à Suzdal' malgré l'attrait que pouvaient présenter les neuf monastères et les treize églises paroissiales²⁴ de cette cité historique, et regagna Lopatišči.

Le jeune villageois, rançonné par les officiers épiscopaux, salarié de sa commune, était maintenant détenteur d'une puissance qui l'élevait bien au-dessus des plus puissants de ce monde, pour le bien des âmes et la gloire de Dieu.

II

Lopatišči est aujourd'hui un bourg d'une centaine de maisons²⁵, bâti sur les pentes d'une large vallée qui, en se rétrécissant vers le nord, aboutit, à 10 verstes de là, à une faille entre deux chaînes de hauteurs : c'est la Volga, avec le port de Rabotki. Tout près, passe le chemin de terre qui relie Nijni-Novgorod et

20. *Kormčaja*, ch. LIX.

21. Stroev, *Mss. Carski*, n° 213, fol. 430; *Maison de Nikon*, p. 31. C'est l'*odnorjadka*, une sorte de soutane fort longue, boutonnée depuis le cou jusqu'aux talons, avec un large col et dont les manches dépassaient de beaucoup les bras (Paul d'Alep, II, p. 168).

22. V. A. Dmitrievskij, *L'ordinand*, pp. 123-127; Golubinskij, *Hist.*, I, pp. 580-582 et n.; Olearius, I. III, pp. 249, 260. A partir de 1798, le port de la calotte deviendra une faveur, accordée à quelques prêtres seulement.

23. On possède plusieurs spécimens de lettres d'ordre : *Act. jur.*, n° 365, pp. 405-407; *Actes Kalašev*, III, col. 435-437; *Trav. et Ann.*, VIII, pp. 150-152.

24. Enumérés dans divers documents, *Arch. Stroev*, II, col. 1098-1118.

25. Au milieu du XIX^e siècle, 78 feux et 529 habitants.

Saint-Macaire. La vallée est bien arrosée, couverte de grasses prairies; le sol est fertile, les bois ne sont pas loin.

Au début du XVII^e siècle, Lopatišči était un simple hameau de la Couronne, de peuplement récent : ses habitants vivaient, semble-t-il, plutôt de la pêche, de la chasse aux castors et de la récolte du miel sauvage que de la culture du sol²⁶. En 1621, il n'avait encore que 19 feux paysans, avec 24 chefs de familles. Mais il était déjà pourvu d'une église, et du même coup élevé à la dignité de bourgade (*selco*). Il avait été cédé par le tsar, avec Grigorovo, à Théodore Volynskij, et celui-ci y avait installé son intendant, ses gens et neuf ouvriers, en trois enclos. L'agriculture était encore faiblement développée : 45 ha., mis en valeur par le propriétaire, et 100 par les paysans, tous divisés en trois soles, sans compter 54 ha. de jachère prolongée. Mais la commune avait toujours ses prés, donnant 150 meules de foin, et ses forêts à miel, d'où elle tirait aussi son bois de chauffage et de construction²⁷. Lopatišči, sous la tutelle de Volynskij ou plutôt grâce à son site avantageux, grandit rapidement. Les recenseurs de 1646 y dénombreront non plus 19, mais 60 feux paysans, avec 223 habitants mâles, enfants compris. En 25 ans, la population avait triplé. Avec les villages dépendant du bourg, la paroisse comptait 259 feux et 541 habitants mâles; au total, enfants compris, un millier d'âmes²⁸.

Le nouveau pasteur se mit vaillamment à la tâche. Mais ces âmes étaient dures et frustes. Les gens de Lopatišči étaient pour la plupart des colons de fraîche date : dans les listes de 1646, on ne trouve que cinq familles déjà présentes en 1621. Ce sont d'ailleurs les plus nombreuses : deux de huit membres (sur trois au total) mâles, une de cinq, une de quatre; la dernière seule, avec trois membres, descendant au-dessous de la moyenne du bourg. Ceux-là, c'étaient les paysans bien établis, enracinés, parvenus par un long travail et une bonne conduite à une aisance relative : c'étaient les paroissiens de tout repos. Mais les douze feux de *bobyl'* ! Le *bobyl'* ne participait pas aux charges de la commune, il n'avait guère d'attache matérielle, encore moins d'habitudes intellectuelles qui pussent discipliner ses passions. Quant au gros de la commune, c'étaient des gens à demi installés, obligés de

26. Livre de recettes du district de Nijni-Novgorod, pp. 187, 194, 224.

27. Livre de recensement n° 292, fol. 84 v.-85.

28. Livre de recensement n° 296, pp. 463-467.

conquérir ou de défendre leur place au soleil : ils avaient trop de vieilles souches tenaces à arracher de leurs champs pour songer à défricher aussi leurs âmes ! Tout le labeur était pour Avvakum. A lui de reprendre le travail éternel de l'Église, divine et humaine, élevant peu à peu vers le ciel la triste humanité !

Nous avons de la peine à nous figurer les débuts de ce ministère. S'il souhaitait en général la réforme, Avvakum n'avait peut-être pas encore de programme arrêté. Les instructions reçues le jour de son ordination suffisaient en somme. Il n'avait qu'à les appliquer dans sa propre conduite et tâcher de les appliquer aux autres. Nous pouvons avec vraisemblance imaginer un Avvakum bon père de famille, prêtre exact et fervent, curé zélé pour l'avancement spirituel et temporel de ses ouailles.

III

Dans la commune, le curé était un chef de maison comme un autre. Il jouissait aussi de son lot de terre arable, divisé en parcelles de diverses qualités. Il avait à le faire valoir : il lui fallait donc un cheval avec son harnachement, une charrette, des outils. Chaque année, vers la Saint-Pierre, il recevait son lot de prairies. En principe, sa condition ne différait pas de celle des paysans : il labourait et fauchait, sa femme moissonnait et fanait, ses enfants, selon leur âge, aidaient. Il pouvait louer des ouvriers. Il pouvait se louer lui-même, ou prêter son concours à quelque voisin, à charge de revanche. Il avait à acquitter sa part d'impôts et de toutes les charges. Il n'était nullement dans les coutumes du peuple russe de faire au prêtre un sort privilégié. Cependant, outre son lopin de terre, le curé bénéficiait des quêtes traditionnelles en nature, des cadeaux bénévoles que certains lui portaient, du casuel des confessions, mariages, enterrements, messes de quarantaine, bénédictions diverses. S'il était bon économiste, et s'il avait dans sa maison assez de bras, et pas trop de bouches, tout cela l'élevait au niveau des paysans aisés.

Il semble qu'Avvakum ait été justement de ceux-là. Il était à la tête d'une nombreuse famille. En 1644 vient au monde son premier enfant, ou le premier qui ait vécu, Jean²⁹. En 1645, au

29. Jean est souvent nommé dans la *Vie*. Dans un acte établi sur les dires de son père, le 15 septembre 1653, il est porté âgé de neuf ans (Nikol'skij, p. 159, n° 2).

mois de juin probablement, une fille, Agrippine³⁰. Mais il avait chez lui des travailleurs : ses frères cadets. Si Euthyme n'avait encore qu'une dizaine d'années, les autres étaient en pleine force, aux environs de la vingtième année³¹. Peut-être l'un d'eux était-il déjà marié ? Pour servir toute cette maisonnée, la bonne Anas-tasie, si courageuse qu'elle fût, ne suffisait pas. Il y avait une jeune veuve, nommée Euphémie, qui faisait fonctions de cuisinière³². Marine, la nièce qu'Avvakum emmènera plus tard en Sibérie³³, n'était peut-être pas encore chez lui. Il n'en avait pas moins à gouverner une dizaine de personnes. Pour tous, il était le père, disposant seul et sans contrôle de l'avoir familial, craint et obéi comme Dieu lui-même, entouré de ces marques de respect que seule connaît la politesse paysanne. Même la maîtresse de maison, qui dans cette hiérarchie naturelle tenait le second rang, l'appelait ordinairement en joignant à son nom de baptême le nom de son père augmenté de la finale en *vič*, réservée dans l'usage public aux plus hauts personnages³⁴ : Avvakum Petrovič !

Tous les soirs, après le souper, Avvakum présidait dans l'izba, sous les icones, le long office domestique : les complies, puis le canon à Jésus³⁵, l'hymne acathiste à la sainte Mère de Dieu, avec ses douze *kondak* et ses douze *ikos* alternés³⁶, le canon à l'Ange gardien avec les tropaires et les oraisons. Puis venait la fameuse laude du concile d'Éphèse à la Sainte Vierge :

Il est digne en vérité de Te béatifier, Mère de Dieu, toujours bienheureuse, toute pure et Mère de notre Dieu, plus vénérable que les Chérubins et plus glorieuse en vérité que les Séraphins, Toi qui enfantas sans corruption le Verbe de Dieu, vraie Mère de Dieu, nous Te magnifions³⁷.

30. Dans le même acte, Agrippine a huit ans. On fête la sainte Agrippine le 23 juin, mais la règle du huitième jour semble avoir été moins observée pour les filles que pour les garçons.

31. Voir plus haut, chap. II, p. 75.

32. *Vie*, fol. 278.

33. Nikol'skij, p. 159, n° 2.

34. C'est encore aujourd'hui le bon usage russe que la femme désigne son mari et l'appelle par prénom et patronyme. Pour Avvakum, maints exemples dans la *Vie*.

35. Le « canon » est, dans la liturgie grecque, une composition poétique comprenant neuf odes (dont la seconde est toujours absente).

36. Le *kondak* (κοντάκιον) et l'*ikos* (ὀίχος) sont des strophes ou stances en l'honneur d'une fête ou d'un saint. Le *kondak* est plus court, l'*ikos* plus développé.

37. Avvakum, col. 685, cite cette laude dans son texte authentique, pour l'opposer au texte modifié par Nikon.

Après quoi, on récitait le *Trisagion* et une kyrielle de touchantes prières :

— O Immaculée, impeccable, incorruptible, très Sainte Vierge divine..., seul espoir des désespérés, auxiliaresse des vaincus..., refuge de tous les chrétiens..., reçois la prière que de mes lèvres souillées je t'adresse, et supplie ton fils et notre Seigneur... qu'il me convertisse et fasse de moi le fidèle exécuteur de ses commandements...

— Donne-moi, Seigneur, dans le temps du sommeil, le repos de l'âme et du corps.

— Dieu éternel et roi de toute créature... pardonne-moi les péchés que j'ai commis en ce jour..., purifie mon âme... de toute souillure, et donne-moi cette nuit un sommeil tranquille, afin que... je serve ton saint nom durant tous les jours de ma vie... — Soulage-moi, remets-moi, ô mon Dieu, mes péchés volontaires et involontaires...

Et enfin la dernière et la plus belle :

Pardonne, Seigneur, ceux qui nous haïssent et nous offensent. Récompense nos bienfaiteurs. À tous nos frères et parents, accorde tout ce qu'ils demandent pour leur salut et la vie éternelle. Visite et guéris les malades. Libère les prisonniers. Pilote ceux qui naviguent et guide les voyageurs... Aie pitié de ceux qui nous ont fait l'aumône. Exauce ceux qui se sont recommandés à nos prières. Aie pitié, Seigneur, de ceux qui peinent à notre service... Souviens-toi de nos pères et frères défunts et loge-les où luit la lumière de Ta face...

Après quoi, tout le monde exécutait cinquante prosternations pour les vivants et pour les morts et, muni de la bénédiction du père, allait se coucher en paix avec Dieu et avec les hommes. Mais Avvakum et Anastasie ajoutaient à cet office obligatoire leurs exercices de dévotion : quelques oraisons, le *Credo*.

Ensuite j'éteignais la lumière et, ma femme et moi, avec les volontaires, nous faisions la cour au Christ dans l'obscurité : moi, 300 prosternations, 600 prières à Jésus et 100 à la Mère de Dieu; ma femme, 200 prosternations et 400 prières, parce qu'elle avait les petits qui piaillaient... ³⁸

38. Avvakum, en réponse à une consultation d'un certain Boris sur l'office domestique, lui expose, dans une lettre de Pustozersk, comment il s'en acquittait autrefois, étant libre. Il semble, à certains signes, penser surtout à Jurevec, mais les détails mentionnés ci-dessus conviennent aussi bien à Lopatiščî (col. 854). Les prières citées se lisent encore dans les livres de l'Église orthodoxe.

La vie conjugale ne laissait guère plus de place à la fantaisie que la vie religieuse. Continence absolue les mercredis et vendredis, jours de pénitence, les samedis et dimanches, et semblablement toutes les fêtes de l'année, tout le grand carême — sept semaines — et la semaine de Pâques, parce que « alors il convient de jeûner et de prier, et non de se livrer aux jouissances ». En tout cas, même en période licite, ne jamais oublier de se purifier de la souillure charnelle avant de toucher aux choses saintes : purification physique et morale — cinquante ou cent prosternations. Quant à l'épouse, elle n'a qu'à obéir : « elle doit être, devant son mari, silencieuse, douce, gaie... Car, comme la croix à l'église, le mari sert de chef à la femme; et comme l'Église au Christ, la femme doit obéir à son mari »³⁹. La pauvre Anastasie avait toujours quelque petit au sein : nous lui connaissons sept enfants nommément désignés : Jean, Agrippine, Procope, Corneille⁴⁰, Athanase, Aquiline⁴¹, Xénie, plus un ou deux enfants morts en Sibérie⁴², et sans doute en eut-elle encore d'autres, morts en bas âge, que leur père n'a pas eu à mentionner.

Ce n'était qu'une bonne femme, soumise et modeste. Elle n'avait pas d'instruction. Elle était capable de se colleter basement, sans grande raison, avec sa servante⁴³. Elle pouvait par moments céder aux préoccupations matérielles⁴⁴. Mais elle n'en était pas moins celle qu'Avvakum avait désirée : l'épouse qui l'aiderait à faire son salut. A ses côtés d'abord, séparée de lui plus tard, elle supportera toutes les épreuves avec un courage sans défaillance, avec une confiance indiscutée dans la justice de sa cause. Sans hésiter, sans examiner, elle l'exhortera à sacrifier sa famille à ce qu'il croira son devoir. Ses simples paroles, recueillies par un mari qui les appréciait, seront les passages les plus beaux de la *Vie* de l'indomptable archiprêtre⁴⁵. Sans Anastasie, Avvakum n'eût peut-être pas été lui-même. Dans les instants de doute, n'aurait-il pas fléchi comme tant d'autres ? N'ayant pas la fierté et la griserie de l'action publique, elle a peut-être eu plus de mérite que lui à demeurer ferme, et plus de vertu à soutenir son énergie que lui à la déployer. Et lui, qui plaçait assez bas le sexe

39. Col. 542-545.

40. Nikol'skij, p. 159, n° 2.

41. Col. 923.

42. *Vie*, fol. 233, 218.

43. *Vie*, fol. 274 v.

44. Col. 920.

45. *Vie*, fol. 223-223 v.; 236 v.-237.

aux cheveux longs et à l'esprit court et qui n'admettait pas qu'une femme lui en remontrât, il avait pour elle plus que de l'affection : du respect. Il faisait d'elle sa confidente. Il ne prenait aucune décision grave sans son avis. De loin il aura soin d'elle. Il la recommandera à la dame Morozova : « Tu as tort de l'abandonner : c'est une bonne personne, je la connais, moi! ⁴⁶ »

La vie n'a jamais abondé en plaisirs extérieurs dans les villas russes. Dans la maison du curé de Lopatišči, où l'alcool n'entrait pas, elle était plus austère encore. Son principe était « de manger et boire juste assez pour rester en vie ⁴⁷ ». Il matait la sensualité. Il haïssait la paresse. Il traquait l'orgueil ⁴⁸. Il corrigeait sans faiblesse les incartades. Il n'avait à la bouche qu'obéissance et humilité. Il voulait que toute l'existence se passât dans la crainte des jugements de Dieu. Mais cet homme sévère avait pour ses enfants d'étonnantes tendresses. Même en pleine action, engagé, semble-t-il, tout entier dans la lutte pour la foi, entouré de disciples exigeants, il ne cessera jamais de penser à eux. Emprisonné, il les confiera avec insistance aux bons soins de ses amis ⁴⁹. En termes touchants, il suppliera pour eux le tsar ⁵⁰. Il leur réservera des indulgences inattendues, presque injustes, presque coupables ⁵¹. Il pleurera sur les souffrances qu'ils ont subies avec lui en Sibérie, ou qu'ils subissent sans lui dans leur geôle souterraine. Il livrera à la postérité, sans honte, ses sentiments de père.

Avvakum est un des rares hommes d'action dont les soucis de famille n'aient pas entravé ou compromis les élans : cela, il le doit à l'héroïsme d'Anastasie; il est un des rares qui n'aient pas non plus sacrifié leur famille à leur mission, et cela il l'a pu grâce à son extraordinaire vitalité, à sa vaste intelligence et à son grand cœur. Ce seul trait aurait dû lui épargner l'épithète de fanatique dont certains l'ont marqué.

46. Barskov, p. 35, l. 2.

47. Col. 436.

48. Col. 688, 480-481.

49. Col. 955.

50. Col. 756.

51. Col. 396; *Vie*, fol. 261.

IV

La paroisse d'Avvakum commençait dans sa maison. Sur sa femme, sa juridiction était limitée : en cas de force majeure, il pouvait dire sur elle les prières de relevailles et la communier; en aucun cas, il ne pouvait la confesser. Mais il baptisait, confessait et communiait sans réserve ses enfants ⁵².

Quand il devait célébrer — ce n'était pas tous les jours, mais principalement les samedis et les dimanches, en plus des fêtes du Seigneur et de la Mère de Dieu, patronales et autres, assez nombreuses —, Avvakum se levait à l'aube pour se rendre à l'église. Pauvre église, toute de bois, aux ornements de toile imprimée, aux vases de bois ou tout au plus d'étain. En 1663, elle était dédiée à la Nativité ⁵³, c'est tout ce que nous savons d'elle.

Avvakum sonnait lui-même les matines. Le sacristain alors accourait, il lui passait la cloche. Puis il commençait l'office : matines, laudes, prime et tierce. Il célébrait sans hâte et en observant scrupuleusement les rubriques ⁵⁴ : quatre stations ⁵⁵ les autres jours, six le dimanche. Ensuite commençait la messe. Il la chantait en se pénétrant si bien de l'action qu'il accomplissait que ses yeux s'emplissaient de larmes. S'il avait manqué d'attention pendant une oraison, il la réitérait. Après la messe, il n'était pas pressé de se sauver comme beaucoup. En la présence de Dieu, on doit oublier toute préoccupation étrangère. Le soir, c'était à l'église aussi que se chantaient les vêpres ⁵⁶.

Il n'était pas d'usage à cette époque que le prêtre composât de son fonds des sermons : tous n'en étaient pas capables, et puis il eût paru inconvenant de mêler la parole humaine aux fonctions sacrées. Mais la liturgie comportait, principalement à l'office du matin, des leçons empruntées aux Pères de l'Église : on pouvait les transporter en langue vulgaire et dégager les enseignements actuels. Avvakum, qui nous a laissé tant de commentaires savoureux des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, a-t-il pu négliger longtemps l'occasion qu'il avait de parler à ses ouailles ?

52. S. Smirnov, *Mat.*, pp. 23 (K 19), 25 (C 21), 147 (32).

53. *Act. jur.*, n° 202, pp. 211-212.

54. *Vie*, fol. 200.

55. *Statja* : groupe de trois psaumes ou sections de psaumes.

56. Col. 855.

On le devine, au contraire, pressé de joindre aux textes slavons à l'adresse du Seigneur, des phrases en bonne langue russe pour piquer au vif les chrétiens de Lopatišči. A l'église, hors de l'église, il fallait qu'il parlât aux hommes. C'était une nécessité de sa nature, il n'avait pas besoin qu'on le lui enseignât. L'homélie par laquelle plus tard il prendra congé de ses paroissiens ne sera certainement pas la première.

Qu'étaient ces sermons? Avvakum prenait occasion du texte sacré qu'il avait lu. Il commençait par l'expliquer phrase par phrase, comme dans les commentaires anciens. C'était sec et sans originalité. Mais peu à peu le naturel l'emportait. Il se souvenait qu'il n'avait pas affaire à des moines studites et qu'il n'était pas, lui, un scoliaste de Byzance. C'étaient des paysans de Grigorovo qui étaient là, au pied du chœur, avec leurs misères et leurs malices. Il la connaissait si bien, l'épaisse cuirasse du péché invétéré! Mais il en savait aussi les défauts, par où toucher leur cœur chrétien. Et il n'était pas parvenu au quatrième ou cinquième verset que, jetant par-dessus bord les sens symboliques et les traditions littéraires, il en découvrait d'imprévus, faits exprès pour ses auditeurs. Bientôt il se livrait à sa verve, à son humour naturel, des souvenirs cocasses lui revenaient, il ironisait, il tapait dur, avec les mots les plus crus, les développements s'accrochaient les uns aux autres, et l'on était à cent lieues d'Isaïe ou de saint Paul quand soudain l'extraordinaire prédicateur se souvenait qu'il fallait passer au verset suivant.

Voici comment Avvakum commente le début de la *Genèse*. D'abord, il suit de près ses auteurs : le *Chronographe* et la *Palaja*, les *Margaritae* et le *Synaxaire*. Souvent il se borne à traduire le texte sacré en langage vulgaire, mais parfois déjà il sème en passant une leçon de conduite : « Le jour est donné aux hommes pour travailler, et la nuit pour se reposer et louer le Seigneur. » Parfois il se lance dans une digression : le jugement dernier, la rénovation de la Création et la résurrection de la chair, les horreurs de l'enfer, et tout aussitôt les beautés du paradis terrestre. Et cette conclusion : « Ah! quelle mauvaise affaire que le péché! » Toute la nature en pleure avec nous! Cette fois, avec le récit de la tentation et de la chute, le voilà lancé. Le serpent était alors une belle bête, avec pattes et ailes; et les fruits étaient rouges et sucrés. Adam et Ève « s'empiffrent, et le diable rit ». « Ils se régalaient l'un l'autre d'un poison sans mélange, c'est-à-dire de liqueur verte et autres boissons et de plats sucrés. Et ensuite, gorgés jusqu'à l'ivresse, ils se moquent l'un l'autre... » Revenons à la

Bible. Verset 7 : Et ils se connurent nus. « O les chéris! qui va les vêtir? Le diable les a mis dans le malheur, et puis il se gare. Perfide patron, il les a nourris et abreuvés, et puis il les fiche dehors. L'ivrogne gît dans la rue, dépouillé, et nul n'aura pitié. Ah! folie d'alors et d'aujourd'hui! » Adam et Ève, honteux, couvrent leur nudité : « Lendemain d'ivresse! Les pauvres, ils ont cuvé leur vin, mais ils ont honte d'eux-mêmes : la barbe et la moustache pleines de vomissure, dans la crotte depuis le cul jusqu'aux jambes et la tête qui tourne... » Adam s'excuse : « C'est la femme que tu m'as donnée! » Plus simplement : pourquoi m'as-tu fabriqué une pareille imbécile? C'est sa faute à lui, et il s'en prend à Dieu! Aujourd'hui aussi les ivrognes font les fous et disent : « Pourquoi Dieu a-t-il créé le houblon? Me voilà nu, rien à manger, et tout moulu de coups. » Et tel autre dit : « Que Dieu le condamne, c'est lui qui m'a saoulé! » Le pauvre! Comme si on l'avait obligé! « Ève, elle, rejette la faute sur le serpent. Voilà qui est bien : tel mari, telle femme. Tous deux ivrognes : que voulez-vous attendre des enfants? Ils croupissent ni repus, ni affamés. » Et le serpent à son tour : « C'est le diable qui m'a enseigné. » — « Les pauvres! tout le monde a raison, pas de coupable! Au fait, la racine du mal, elle est trouvée... Tous ont larronné, d'accord avec le grand larron. Comment juger l'affaire? Rien à changer : il faut leur donner le fouet, pour qu'ils n'y reviennent plus. »

Voilà traité le thème de l'ivrognerie : il est si nécessaire! Mais il y a bien d'autres réflexions utiles, et qui s'accrochent d'elles-mêmes aux textes. Un jour, à propos du déluge, des pluies et du tonnerre, Avvakum pense à ce verset du psaume LXXVI : *Vox tonitruï tui in rota*, et voici ce qu'il en tire :

« Ce sont des roues, dit David, qui grondent. Qu'importe au Christ : d'où il lui plaît, il extrait son tonnerre. L'homme n'a pas besoin de savoir toutes ses voies. Ce qu'il a fait sur terre suffit. Et de cela déjà l'homme s'enfle comme une outre. S'il connaissait les choses du ciel, à plus forte raison périrait-il d'orgueil, avec le diable. Les mages, astrologues, faiseurs d'almanachs, devinent d'après les étoiles, observent les temps, les jours et les heures, et se trompent... Ils ne font que déplaire au Seigneur, et s'écarter de lui. Les malheureux! » Leur père, c'est Nemrod, constructeur de la Tour de Babel. A quoi a-t-elle servi? Et pourtant « quels travaux, quelles peines! La femme délivrée, on ne la laissait pas un jour couchée : Allons, quitte ton nouveau-né, traîne à la Tour brique et mortier! Et les pauvres enfants, à trois

ans, y traînaient aussi les briques. Tout de même nos faiseurs d'almanachs, paraît-il, n'ont pas de cesse. Il n'irait pas chier sans regarder ses livres : le moment est-il favorable ? Pauvres, pauvres ! comment n'avez-vous pas honte ?... Les cochons et les vaches en savent plus que vous, eux qui avant l'orage grognent et mugissent et courent sous les toits... Vous, cochons raisonnateurs, vous mesurez la face du ciel et de la terre, et vous ne demandez pas comment mourir... Repentez-vous, malheureux ! » Ainsi tout à la fois il marquait sa pitié pour les femmes et les enfants maltraités de son temps, il en appelait à la conscience de leurs exploiters, et il flagellait la superstition⁵⁷.

Certains curés trouvaient le moyen, nous dit-on, de confesser en un jour toute leur paroisse⁵⁸. Avvakum, au contraire, s'acquittait de cette partie de son ministère, comme de toutes les autres, avec sérieux et conviction. Il avait pour cela la science requise. Il connaissait les livres saints, les canons des apôtres et des conciles, les sermons des Pères, le *Nomocanon*, pour peser le bien et le mal, imposer les pénitences, et surtout donner des conseils de vie, car si, à l'occasion de la confession, le prêtre de l'ancienne Russie exerçait le rôle actuellement dévolu au prédicateur, Avvakum, lui, pouvait alors particulariser ses homélies⁵⁹. Mais il ne possédait pas encore, dans cette première période, une parfaite maîtrise. Juger, absoudre, enseigner, était facile. Conduire toute une paroisse l'était moins. Pour un jeune prêtre passionné, qui ne considérait nulle âme avec tiédeur ou indifférence, c'était un poids insupportable. Le tâche de directeur lui sembla d'abord écrasante, et nous en avons l'aveu par lui-même.

Un jour se présenta devant lui une fille qui était une grande pécheresse. Après les premières prières, il lui adressa l'exhortation prescrite par le *Rituel* du temps : « Ne rougis pas, mon enfant, devant la face de l'homme, car nous sommes tous pécheurs. Ne recèle en toi-même nul péché que tu aies commis, depuis ton enfance jusqu'à ce jour... N'en cèle aucun, confesseles à Dieu : je te serai témoin et caution. » L'autre s'accusa de vices contre nature. Le cas était prévu : Avvakum fut contraint

57. Les passages qui précèdent sont empruntés à un écrit postérieur, daté de 1672, et qui ne se présente pas comme un sermon, mais comme un traité théologique *Sur la Divinité et la création du monde* (col. 651-684). Mais à plus forte raison, d'après ce traité théologique, peut-on se faire une idée de la vivacité de la prédication d'Avvakum.

58. S. Smirnov, *Le confesseur*, p. 185 (d'après Posoșkov).

59. *Ibid.*, pp. 133-139.

de l'interroger par le menu sur le caractère de ces vices, les causes, les circonstances, les personnes, le nombre de fois ⁶⁰. La fille était à son côté, secouée de pleurs sous son étole. Il se sentit bouleversé. En prononçant la formule de l'absolution : « Ma fille, tes péchés sont sur ma tête... », il en éprouva la réalité terrible, et tout à coup il pensa, pour mater sa chair, au remède employé par les anciens : il est question dans le *Synaxaire*, à la date du 27 décembre, d'un moine troublé par une pécheresse, qui se brûle les doigts. Il alluma trois cierges, sur le pupitre même de la confession, posa sa main droite sur la flamme et l'y maintint jusqu'à ce que la brûlure physique eût éteint celle de l'imagination ⁶¹.

Il est probable que l'incident de la pécheresse survint après de nombreux déboires. Beaucoup de paysans, nous le savons, demeureraient des années sans s'approcher des sacrements. Si un prêtre zélé les relançait, ils attribuaient sa sollicitude à l'intérêt, parce que chaque confession donnait lieu à une petite aumône en argent ou en nature. « C'est bon pour les riches ou les puissants, qui commettent tant de péchés! » disait-on volontiers ⁶². Donc, bien des fois, le médecin avait été repoussé, ou n'avait pas guéri. Maintenant c'était lui qui avait failli gagner le mal! Avvakum, un moment, fut épouvanté de son impuissance, de sa faiblesse et de sa responsabilité. Il fut tenté de désespérer. D'autres prêtres de son âge étaient déchargés de la confession ⁶³. Pourquoi ne le serait-il pas aussi?

Ce fut à Dieu, heureusement, comme il en avait l'habitude, qu'il fit part de sa peine, en une ardente prière. Et la réponse aussitôt lui vint sous la forme d'une vision : deux nefs d'or, celles de ses enfants spirituels, qui courront tout droit au ciel; une nef de toutes couleurs, et brillantes et sombres, prête à l'emporter lui-même avec sa femme et ses enfants. Dans ce songe il entrevit son avenir : un fécond apostolat, de longues tribulations, lui-même et ses nombreux enfants spirituels s'aidant et s'édifiant

60. *Rituel* de 1651, fol. 144 sqq. — Ce n'étaient pas rubriques tombées en désuétude : l'exemplaire que j'ai consulté à la Bibliothèque synodale est abondamment taché de cire à ces pages.

61. *Vie*, fol. 197 v.-198. Il serait absurde de douter de la réalité du fait, pour la seule raison qu'un exploit analogue est relaté dans le *Synaxaire*. C'est le chrétien qui imita, et non l'écrivain. A peu près à cette époque, la mère Angélique, toute jeune abbesse, se punit en laissant dégoutter de la cire brûlante sur ses bras nus (Monlaur, *Angélique Arnauld*, Paris, 1902, p. 60).

62. S. Smirnov, *Le confesseur*, pp. 197-201.

63. *Ibid.*, p. 14.

mutuellement. Il y puisa la confiance nécessaire à la continuation de son ministère⁶⁴.

Maintes fois, au cours de sa vie militante, Avvakum sera pris de doutes, sur sa conduite, sur ses devoirs opposés de père de famille et de défenseur de la foi, sur ses capacités, sur la légitimité de sa cause : il avait trop de finesse intellectuelle et morale pour ne pas s'interroger sur ses actes. Mais il était trop solide, de conscience et de corps, pour demeurer longtemps en suspens. Une indication du ciel, une parole de sa femme calmeront toujours ses hésitations. Ainsi, après ce début difficile, il deviendra un confesseur selon le vœu des anciens Pères, ni cruel, ni relâché, mesurant ses exigences aux forces de chacun, et lui-même inaccessible à la contagion. Il saura capter les âmes, se les attacher, guider à la fois avec fermeté et clairvoyance, avec autorité et prudence. Il sera, à vrai dire, plus que docteur, plus qu'agitateur, plus qu'orateur ou écrivain, avant tout et surtout, directeur de consciences. Il savait bien lui-même, sur la fin de sa vie, que telle avait été sa vocation : « Étant prêtre, j'ai eu des enfants spirituels en grand nombre, jusqu'à ce jour cinq ou six cents peut-être⁶⁵. » Un moderne historien a pu écrire toute une étude sur sa méthode de conduite⁶⁶.

V

S'il servait d'abbé à sa famille charnelle, un véritable pasteur devait servir de père à sa famille spirituelle. Il entraînait dans sa charge de représenter ses ouailles devant les autorités et de les assister en toutes circonstances. Il signait pour ceux qui ne savaient pas écrire. Il portait témoignage. Il offrait sa caution. Tout cela n'entraînait pas des risques considérables⁶⁷. Avvakum fit plus. Il intercédait pour les opprimés : à la force brutale et

64. La valeur prophétique du songe, soulignée d'abord par sa place en tête de la *Vie* (fol. 198 v.) et rappelée ensuite par l'auteur (fol. 210 v.), n'autorise à douter ni de sa réalité, ni même de sa date approximative, dans les débuts du ministère d'Avvakum. Il était d'un novice, et d'être si sensible aux aveux d'une pénitente, et de s'épouvanter de la tâche. À cause seulement de l'allusion à plusieurs enfants d'Avvakum, on peut descendre jusqu'en 1645-1646.

65. *Vie*, fol. 197 v.

66. S. Smirnov, *Le confesseur*, pp. 209-222.

67. S. Smirnov, *ibid.*, pp. 97-98.

injuste il opposait la puissance morale du sacerdoce. Les méchants se gaussaient : qu'était un simple pope en face d'un officier civil, d'un envoyé du gouverneur, même d'un intendant du seigneur ? On donnait de son honneur, ou même de sa peau, à condition de ne pas l'assommer complètement, tout juste le prix de ceux d'un moujik⁶⁸. Il en cuisait d'ordinaire au défenseur bienveillant, mais parfois la victime était sauvée et le bon droit triomphait.

Les occasions d'intercession ne manquaient pas. Les abus et violences étaient monnaie courante, depuis surtout que les paysans étaient pratiquement privés de la liberté de se déplacer. Précisément en 1645 le nouveau tsar, au lieu d'octroyer aux serfs l'amnistie attendue, avec faculté, durant une année, de changer de domaine et de maître, avait confirmé aux propriétaires le droit de rechercher leurs serfs partis au cours des dix dernières années⁶⁹. Bien plus, il avait ordonné un recensement général, qui se fit en 1646 et qui enregistra strictement chaque feu avec tous ses habitants mâles, adultes et enfants ; ainsi la population était fixée à perpétuité par un document indiscutable⁷⁰. Le désappointement fut grand chez les paysans, et tous ceux qui avaient sur eux quelque pouvoir ne connurent plus de frein à leur arbitraire.

Avvakum nous en donne un exemple. Nous ne savons à quel « officier » il eut affaire : peut-être était-ce un de ceux qui étaient chargés d'opérer le recensement. Il avait enlevé la fille d'une veuve. Avvakum le supplia de rendre l'enfant à sa mère. L'autre, loin de céder aux objurgations du curé, appela des amis, des subordonnés, ou quelques mauvaises têtes en querelle avec leur pasteur, ou bien ces sortes de gens toujours prêts à voler au secours du plus fort — il y en avait à Lopatiščï comme ailleurs —, et tous tombèrent à bras raccourcis sur Avvakum. Il en resta à demi-mort. Après quoi, « pris de peur », l'officier rendit la fille. Il se rattrapa plus tard, en malmenant de nouveau, en pleine église, celui qui avait eu raison de lui⁷¹. La morale, malgré tout, avait eu le dessus.

Avvakum, dans cette période, se heurta plutôt aux autorités qu'à la population. Les offices étaient longs pour tous les paroissiens, mais on se contentait sans doute de murmurer. Ce fut

68. *Établissements*, ch. x, par. 89.

69. Djakonov, *Les années prohibées*, p. 20.

70. Veselovskij, *Recensements*, II, pp. 226-231.

71. *Vie*, fol. 199.

encore un « officier », un certain Jean d'Hérodion, qui fit éclater son ressentiment : il entra au presbytère, rossa le curé et lui mordit la main jusqu'au sang. Celui-ci, impavide, n'en alla pas moins, l'heure venue, à l'église chanter vêpres. Le forcené déchargea sur lui ses pistolets : sans un miracle, il était mort. Ce fut un beau spectacle : l'un vomissait des injures, l'autre, tout en marchant, le bénissait et répondait avec une pieuse ironie : « La grâce soit sur tes lèvres, Jean! »

Cependant l'officier était puissant : il enleva à Avvakum sa maison et la mit à sac, et le chassa même du village. Cela se passait dans l'été de 1647⁷². Avvakum se trouva encore une fois, avec toute sa famille, dehors, sans toit, dépouillé, sans un morceau de pain⁷³.

72. Pour l'établissement de cette date, *Vie*, fol. 200.

73. *Vie*, fol. 199 v.-200, complétée par B 11 v. et col. 725. Une autre preuve, outre la scène du départ racontée plus loin, que la commune, comme telle, n'était pas consentante, est qu'Avvakum ne fut pas remplacé. A son retour, il retrouvera sa cure. Mais, comme dans le premier cas, l'officier put trouver des complices plus ou moins nombreux. Il est bon de relire ce qui arriva à Paris, presque à la même date, à M. Olier, curé de Saint-Sulpice. Henri de Bourbon, le père du grand Condé, qui était son plus noble paroissien, trouvait les offices trop longs et les chants trop lents. Il pressait les chantres de la voix et du geste pour les obliger à aller plus vite. Il fomenta à ce propos une émeute : le 8 juin 1645, le presbytère fut envahi, le curé lié, traîné dans les rues et roué de coups. Il ne dut la vie qu'à des amis qui l'introduisirent dans le palais du Luxembourg. Après quoi, moins heureux que son lointain confrère de Lopatišči, M. Olier fut déclaré par le Conseil d'État dans son tort, à cause de ses excès de zèle (P. Pourrat, *J.-J. Olier*, P., 1932, pp. 164-170).

CHAPITRE IV

LE REFORMATEUR (1647-1651)

I. Avvakum et les siens partent pour Moscou. — II. Le cercle de la Cour : le tsar Alexis, son confesseur Étienne, Nikon et Rtiščev. — III. L'Hôtel de la presse. — IV. Les premières mesures de réforme morale et ecclésiastique. — V. Avvakum à Moscou. — VI. Le second séjour à Lopatišči. — VII. Lopatišči après Avvakum.

I

Où se diriger ? Si Avvakum n'avait cherché qu'un refuge, il pouvait aller à Lyskovo, où son ami, le fils du pape Jacques, était alors curé¹. On l'aurait certainement reçu aussi à Saint-Macaire, au monastère. C'était une affaire de six à sept lieues. Il pouvait à la rigueur pousser jusqu'à Nijni. Pour qu'il se décidât à entreprendre le voyage de Moscou, avec ses petits enfants, dont un nouveau-né encore non baptisé, il fallait des raisons bien graves. La première sans doute était son désir d'obtenir justice : il y allait à la fois de son autorité personnelle et de la dignité du sacerdoce, au total, par conséquent, de la fécondité de ses efforts futurs. La seconde était qu'à Moscou se trouvait à ce moment le prêtre le plus populaire de la région, avec lequel Avvakum était certainement depuis longtemps en relations, Jean Neronov².

Le départ fut tout ensemble misérable et triomphal : une famille privée de son foyer, chassée sans pitié sur la grand'route ; un prêtre cédant à la force, mais non soumis, avançant précédé

1. *Mat.*, VI, pp. 195-196.

2. Selon la *Vie*, les relations de Neronov et d'Avvakum commencent à l'arrivée de celui-ci à Moscou. Mais il est impossible que ces deux prêtres d'aspirations si semblables ne se soient pas rencontrés auparavant, durant les cinq ans qu'ils furent ensemble au pays de Nijni. D'ailleurs, on ne comprendrait pas sans cela la rapide introduction d'Avvakum à Moscou.

d'une image sacrée et suivi de sa paroisse en pleurs, et lui adressant sa dernière instruction, avec sa bénédiction³. En route, il fallut baptiser le nouveau-né, Procope : on se crut transporté aux temps de la primitive Église⁴. Nous n'avons nulle idée de la façon dont s'accomplit ce long voyage d'une centaine de lieues.

A Moscou, on alla d'abord trouver Neronov. Il n'avait pas de fonctions dans la capitale, où il était toujours « prêtre de Nijni-Novgorod », mais justement au début de cette année il s'y était à peu près établi⁵, et faisait déjà un assez gros personnage pour servir d'introducteur.

II

Un règne commençait : le 13 juillet 1645, le jeune tsarevitch avait succédé à son père. Alexis avait reçu une éducation aussi complète qu'elle se pût concevoir alors. Non seulement il connaissait l'Écriture et les Pères, la liturgie et le chant sacré, mais il s'intéressait à l'histoire profane. Il honorait l'instruction et aimait lui-même lire et écrire. S'il était bien convaincu de l'excellence de la foi et des mœurs moscovites, il n'avait pas une peur superstitieuse de l'étranger : n'avait-il pas porté le costume « allemand » ? A plus forte raison accueillait-il avec vénération les prélats et les moines orthodoxes, Grecs ou orientaux. Profondément pieux, il se jugeait obligé de procurer le bien de l'Église et de ses sujets et de mettre son pouvoir au service de la religion et de la morale. Quoique foncièrement bon, doux, prompt au pardon et craignant toujours de peiner son prochain, il se croyait tenu en conscience de sévir contre les désobéissants. Doué d'une nature active et expansive, d'une imagination vive et concrète, il voyait aisément ses projets réalisés aussitôt que conçus⁶. Agé seulement de dix-huit ans⁷, il ne pouvait guère encore exercer sa volonté en politique⁸ : les affaires, d'ailleurs fort embarrassées, étaient conduites par son précepteur, le boiar Boris Moro-

3. *Vie*, C, 14-14 v.

4. *Vie*, fol. 200.

5. Voir plus haut, chap. I, p. 72, n. 110.

6. Platonov a brossé un joli portrait d'Alexis (*Articles*, pp. 26-39). D'autres traits sont indiqués par Zaozerskij, pp. 266-268, 280, 327.

7. Né le 10 mars 1629.

8. Il ne commencera à s'occuper un peu de politique qu'après son mariage, en 1648 (Jakubov, pp. 412-413).

zov⁹. Mais en matière religieuse il croyait prendre sa revanche et faire métier de tsar.

En réalité, impressionnable et affectueux comme il l'était, Alexis était alors sous l'influence de son confesseur, Étienne de Boniface¹⁰. Celui-ci apparaît dans l'histoire subitement, en septembre 1645, sans qu'on puisse hasarder sur son passé aucune conjecture un peu vraisemblable¹¹. Peut-être était-il déjà attaché au tsarevitch : quand celui-ci monta sur le trône, il se trouva être confesseur du tsar et reçut en même temps le titre d'archiprêtre de l'Annonciation au Kremlin, qui était joint à cette charge¹². Étienne était fait pour s'entendre avec son pénitent : il était, lui aussi, doux et pacifique, modeste et conciliant. Il savait enseigner sans hauteur et reprendre sans acrimonie¹³. En pleine Cour, il pensait à fonder et doter des ermitages et des couvents, il soupirait après un pieux repos¹⁴. Il était charitable : en 1655, il fera élever près de l'église de la Trinité-sur-les-Fossés un refuge pour les voyageurs¹⁵; dans l'enclos qui lui appartenait, à l'extrémité est de Moscou, sur la paroisse de la Présentation au faubourg des Baraš, il ouvrit un asile pour les mendiants¹⁶. Mais cela n'empêchait que le confesseur du tsar fût un dignitaire fort important, ayant sous ses ordres directs non seulement le clergé de l'Annonciation, mais des agents laïcs¹⁷, entouré d'un certain faste, néces-

9. Sur son gouvernement (1645-1648), voir P. Smirnov, *Morozov*.

10. Stefan Vonifatiev (aussi Vonifantiev, Nifantiev).

11. Si sa famille figure dans l'obituaire de saint Macaire (*Mss. Titov*, I, 2, p. 413 : n° 688, fol. 80 v.), elle figure aussi dans celui des saints Boris et Gléb sous Rostov (*ibid.*), et encore dans celui de la maison archiepiscopale de Krutica (*Mss. Ščukin*, I, p. 205; n° 136, fol. 58 v.). On ne saurait rien en conclure sur son origine. Qu'un « pope Étienne » soit mentionné en acrostiche dans la préface de la traduction russe du traité *Des images*, écrite à Novgorod entre 1602 et 1622 (voir plus haut, chap. I, p. 22), et qu'ensuite Étienne de Boniface ait contribué à la publication du *Livre de la foi* qui reproduit une partie de ce traité, il serait téméraire d'en déduire l'identité de ces deux Étienne (hypothèse suggérée par Golubcov, *Débats*, p. 94, n. 36). — Le 28 septembre 1645, Étienne de Boniface reçoit du tsar une garde-robe complète et luxueuse : manteau de velours cerise, soutane de drap anglais, cafetan couvert de damas vert, bonnet de zibeline, trois calottes cerise, et des bottes rouges (*Izvěkov*, p. 145).

12. La place n'était pas vacante, mais son titulaire, Nicétas, l'abandonna pour se retirer à la Trinité-Saint-Serge (Golubcov, *Débats*, p. 183, n. 11).

13. *Mat.*, I, pp. 85, 91, 104, 109-110; col. 724, 733.

14. En 1646, il prend une part très vive au relèvement par Acace d'une solitude entre Jaroslavl' et Rostov (*Mss. Vakhramčev*, V. *An.*, pp. 127-128); en 1654, à Krasnyj Kholm, il fonde l'ermitage des saints Zosime et Sabbace (*Sorties des tsars*, *Index*, p. 55); en 1655, il s'intéresse à la construction, sur les charniers de Moscou, du monastère de Bon-Secours (*Kapterev*, I, 132).

15. *Izvěkov*, p. 102.

16. Zabëlin, *Mat.*, II, col. 207-208.

17. Comme ce noble homme (*syn bojariskij*) mentionné dans un acte (*Lect. hist.*, 1902, III, *Mél.*, p. 36).

saire sinon à sa personne, du moins à son rang et à son influence. Car il avait sur la politique ecclésiastique des idées assez arrêtées, et était bien décidé à user de son pouvoir pour les mettre en pratique.

Ces idées s'apparentaient d'un côté à celles de Neronov et de son cercle de Nijni et de l'autre à celles de Našedka et de ses amis de l'Hôtel de la presse. Avec les premiers, il envisageait une réforme générale des mœurs et de la discipline, à commencer par le clergé. Mais, voyant les choses de plus haut, des marches du trône, il voulait très concrètement, tant par la contrainte que par l'action religieuse, faire de la Moscovie un État réellement et totalement chrétien : exterminer les vices et promouvoir les vertus naturelles; imposer partout dans la vie civile le respect des lois de l'Eglise; assurer au culte divin le maximum de décence et, si possible, splendeur et magnificence; protéger la foi orthodoxe contre les hérésies de l'Occident. Avec les savants recenseurs, il avait en commun l'admiration de la science et de l'habileté littéraire des orthodoxes de Kiev et de l'Ouest, et ne voyait qu'avantages à leur emprunter des ouvrages entiers ou à corriger avec leur aide les anciens livres russes. Même sur ce dernier point, il n'avait pas de peine à convaincre le tsar, car celui-ci n'avait pas été élevé par Morozov dans un amour béat des traditions moscovites. Ainsi le grand aumônier et son souverain ne faisaient qu'un : les initiatives du premier étaient fortes de l'acquiescement confiant et enthousiaste du second.

Un autre personnage de premier plan, dans la société moscovite de 1647, était l'archimandrite du monastère de famille des Romanov, Saint-Sauveur-le-Nouveau (*Novospasskij*), Nicon¹⁸. L'enfant de Veldemanovo, l'écolier de Saint-Macaire et le disciple d'Ananie, avait fait carrière.

Il avait passé rapidement de Kolyčevo à Moscou, comme curé d'une paroisse. Puis, devenu veuf, en 1634 il s'était retiré à l'ermitage d'Anzer, sous la direction du moine singulier, ascète et processif, qu'était Éléazar. Après quelques années, son maître l'emmena avec lui dans une tournée de quête à Moscou, où ils

18. La *Vie* de Nicon a été écrite par un de ses clercs, Šušerin, très peu de temps après sa mort en 1681 (plusieurs éditions à partir de 1784). Cette *Vie*, très apologétique et sujette à caution, n'en est pas moins, surtout pour la période d'avant le patriarcat, une source irremplaçable (voir sa critique par Kozminskij, et *Lect. hist.*, 1909, III, pp. 13-22). Les travaux consacrés à Nicon par les modernes laissent dans l'obscurité ses débuts.

virent le tsar, le patriarche et les plus hauts personnages. Au retour, il se brouilla avec Éléazar, à qui il reprochait sa gestion des sommes rapportées, et se transporta, sans doute vers la fin de 1641, sur le lac Kože (*Kožeezero*). Il y avait là un petit et pauvre couvent, au milieu des marais et de la *tundra* de mousse, à cinquante verstes de tout lieu habité. Un incendie avait dévoré ses deux églises, qui avaient été reconstruites à la hâte. Mais tout récemment, il avait été illustré par un grand saint, le reclus Nicodème. Cet ancien forgeron de Moscou avait vécu 36 ans isolé à une lieue des autres cellules, dans une austérité extraordinaire, parmi les prodiges, et était mort le 3 juillet 1639. Des miracles s'opéraient sur sa tombe. Attiré par sa renommée, un boiar, Boris L'vov, était venu au Kože prendre l'habit avec le nom de Bogolëp. Nikon n'entra pas dans la communauté : il s'installa, en ermite, dans une logette à part. Il ne venait se mêler aux autres que le samedi et le dimanche, pour les offices. Il demeura ainsi environ dix-huit mois, puis, malgré ses protestations, fut élu abbé, et se rendit à Novgorod pour recevoir l'institution canonique. Il se montra bon administrateur. Il porta l'effectif jusqu'à une centaine de religieux. Déjà Bogolëp et son frère, Grégoire L'vov, secrétaire d'État (*dumnyj d'jak*), avaient beaucoup enrichi le monastère. Sous Nikon, une princesse Kurakin donna une croix d'argent avec des reliques; le tsar Michel offrit un psautier avec 10 roubles, un village avec ses champs, prés et pêcheries, un terrain sur l'Onëgo, d'autres pêcheries encore, le droit d'acheter sans frais, à Kargopol' et Vologda, 2000 *pud* de sel chaque année¹⁹. Au début de 1646 l'abbé de Kožeezero vint à Moscou pour les affaires du monastère. Il y était connu. Naturellement, il vit le confesseur Étienne et, par lui ou autrement, le tsar. Il leur plut, et, comme le *Novospasskij* était sans supérieur, il en fut fait archimandrite. Il entra dans les plans d'Étienne de pourvoir les hautes charges de l'Église de candidats éprouvés²⁰.

Nikon avait une foi aussi solide, aussi totale, aussi naïve que tous ses contemporains : il ne se distinguait nullement, en cela, d'un Avvakum ou d'un Neronov. Il acceptait aussi aisément qu'eux les interventions célestes ou infernales dans le cours de

19. D'après la monographie de Taušev; sur la date d'entrée de L'vov, Ključevskij, *Vies*, pp. 334-335.

20. La date de la nomination de Nikon au *Novospasskij* n'est pas connue, mais la dernière charte de Kožeezero portant son nom est du 3 février 1646 (Dokučev, *Lect. chr.*, 1886, I, p. 267).

ce monde. Il entendait Dieu lui parler, il se colletait avec des diables. Il pratiquait avec zèle tous les exercices de la vieille piété russe : ce n'était pas pour rien qu'il s'était placé sous la fêrule d'un Éléazar, ajoutant encore aux exigences de sa règle, récitant chaque jour le psautier et l'accompagnant de mille prosternations. Tout cela était peu. Mais, en outre, il se faisait remarquer par son sérieux et son application à ses devoirs. Il savait se faire obéir. Il savait administrer. Il était amateur de belles cérémonies. N'était-ce pas pour hâter la construction d'une grande église de pierre à Anzer qu'il avait accusé son maître ? Il reflétait jusque dans son extérieur la majesté du sacerdoce. Il manifestait pour le bien une activité, une énergie rares. Il possédait l'instruction traditionnelle, il aimait les livres. Bref, c'était un brillant exemplaire de ce genre d'hommes dont on avait besoin.

Qu'il y eût dans cette activité, dans ces fréquents déplacements, une part d'agitation brouillonne, dans ce zèle liturgique un goût dispendieux de la magnificence pour elle-même, dans ces exercices fort peu d'humilité du cœur, dans cette habile gestion un souci exagéré des biens matériels, dans cette exacte sévérité une soif de commander et enfin dans toute cette carrière de prêtre et de moine une immense ambition, cela n'apparaissait pas encore, ou du moins des âmes pures et bienveillantes comme Étienne et Alexis pouvaient ne pas l'apercevoir.

Le *Novospasskij*, qui avait eu fort à souffrir pendant les Troubles, était précisément en pleine reconstruction : Philarète y avait d'abord élevé un de ces beaux clochers, alors à la mode, en forme de tente, puis le tsar Michel avait donné les cloches, en 1640 on avait commencé les murailles de briques et de pierres blanches, en 1642 les bâtiments conventuels. Enfin, en 1645 on avait jeté bas l'ancienne église de la Transfiguration pour en entreprendre une plus digne d'abriter les restes des grands-princes et des tsars. Nikon se révéla bâtisseur. Non seulement il poussa si bien les travaux que tout fut terminé en moins de deux ans, mais il imposa ses conceptions architecturales : la coupole centrale splendidement dorée, un chœur avec des places plus ou moins élevées pour les prélats de divers rangs²¹.

En même temps il organisait de grandes manifestations religieuses. A Khlynov (Vjatka), une icône achiropoiète du Sauveur s'était signalée par une guérison miraculeuse : après enquête sur les lieux, Nikon la réclama pour son monastère. Le 14 jan-

21. Dmitriev, pp. 33-34.

vier 1647, elle fut solennellement reçue aux portes de la Jauza par le tsar, le patriarche et tout le clergé et portée à la cathédrale de l'Assomption. De là, le 19 septembre, elle fut en grande pompe transférée au *Novospasskij*, pour la consécration du nouveau *sobor*. Un peu plus tard, Nikon écrivait au mont Athos pour qu'on exécutât à son intention une copie de la fameuse Vierge d'Ibérie attribuée à saint Luc. Déjà, le 22 mai 1647, il suppliait le tsar d'accorder libre passage à Putivl' aux Grecs qui apportaient la sainte image. Celle-ci n'arriva d'ailleurs à Moscou que le 13 octobre 1648; et ce fut encore l'occasion de grandes fêtes ²².

Le monastère n'était qu'à une lieue du Kremlin. Tous les vendredis, Nikon s'y rendait pour saluer le tsar à la sortie de l'office du matin : Alexis aimait s'entretenir avec un religieux aussi appliqué et qui avait en même temps un tempérament d'homme d'État. Le vertueux archimandrite en profitait pour intercéder en faveur de la veuve et de l'orphelin. Son biographe nous dit qu'il fut bientôt chargé de recevoir et transmettre les pétitions : plus tard, cette même fonction sera l'origine de la Chancellerie privée ²³. Il s'agissait donc bien moins de charité que d'un essai de traiter certaines affaires en dehors des boiars et des bureaux. Le peuple murmurait contre la politique de Morozov et de ses créatures, contre le nouvel impôt sur le sel, contre les concussions, les abus de pouvoir et les injustices. Nikon probablement, par esprit politique autant que pour grandir son rôle, aura fait comprendre au tsar l'utilité de contrôler personnellement son administration et d'exercer enfin ses droits de souverain, avec l'appui de ses conseils. Tandis qu'Étienne n'employait son crédit qu'à encourager les bonnes mœurs et régénérer l'Église, Nikon embrassait d'un regard supérieur la conduite de l'État.

Il était, à la Cour, un laïc qui, malgré sa jeunesse — il avait quatre ans de plus que le tsar —, brûlait de servir la bonne cause. Théodore Rtiščev appartenait à une famille noble, à la fois pieuse, charitable et cultivée. Sa mère, Julienne, était la sœur de ce Spyridon Potemkin qui, pour avoir vécu dans l'Ouest, à Smolensk, savait le latin et le polonais, avait appris le grec et écrivait des traités théologiques contre les Uniates. Il avait eu lui-même une enfance studieuse. A l'église, il suivait l'office sans parler à per-

22. *Sorties des tsars. Index*, p. 16; Bëlokurov, *Sukhanov*, I, p. 172, n.

23. *Sušcrin*, pp. 10-11.

sonne. Quand il lisait les *Vies* des saints, son visage était baigné de larmes. Il était doux et humble de cœur. Maintenant, sa modeste charge de gentilhomme de la Chambre (*strjapëij*) le plaçait d'un bout à l'autre de la journée aux côtés du tsar : il l'habillait, le peignait, le brossait, veillait sur sa garde-robe. Comme Alexis était abordable et familier, ils pouvaient se communiquer leurs projets, leurs désirs. Or, Rtiščev avait, lui, une extrême curiosité pour tout ce qui touchait aux choses religieuses : la sagesse moscovite ne lui suffisait pas, il aurait voulu l'enrichir de ce qu'il pouvait y avoir de beau et de bon dans les autres pays. Il ne perdait jamais une occasion de s'entretenir avec un étranger instruit. On le verra disputer avec des Allemands protestants²⁴, avec le Juif baptisé Vaska²⁵, avec des catholiques comme le prêtre croate Križanič²⁶ ou le chapelain de l'ambassadeur du saint Empire, Sébastien Glavinič. A en croire ce dernier, il entendait le latin, sans le parler, pour l'avoir appris d'un sous-diacre dominicain²⁷. Dans un pays où la moindre conversation avec un hétérodoxe passait pour un commencement d'hérésie et de trahison, la conduite de Rtiščev était tout à fait extraordinaire : on la pardonnait à sa piété bien connue et à ses hautes relations.

Mais, entre tous les étrangers, il préférait naturellement les orthodoxes de l'Ouest et du Sud. Ceux-là étaient aussi des Russes, des compatriotes passés et futurs — car Rtiščev entrevoyait la réunion de la Petite et de la Blanche Russie à la Grande, et il y contribuera de toute sa diplomatie —; ils avaient à peu près la même langue; ils croyaient au fond les mêmes vérités. Mais ces vérités, ils les présentaient avec l'art supérieur de l'Occident. Ils avaient assimilé la grammaire, la rhétorique, la dialectique, la poétique, le système scolaire, la théologie des Polonais, si polis, si diserts, si brillants; ils avaient dépouillé ces sciences des erreurs latines, les avaient rebaptisées à la grecque. A qui s'adresser, sinon à eux, pour donner à la Moscovie les connaissances et le lustre qui lui manquaient?

L'idée d'ouvrir à Moscou une école, ou, plus vaguement, de fonder un foyer d'études supérieures, était dans l'air. Naguère,

24. Sokolov, *Protestantisme*, p. 206.

25. Gibbenet, II, pp. 978-979.

26. Križanič, *Œuvres*, fasc. 2, pp. 3, 19; *Politique*, I, p. 106; *Historia de Sibiria*, p. 181; Bëlokurov, *Križanič*, p. 179. Križanič vit Rtiščev certainement en 1659; mais il avait dû le rencontrer lors de son premier voyage en 1647, d'autant plus qu'il faisait partie d'une mission officielle.

27. *Lect. hist.*, 1875, I, p. 7.

en 1640, Pierre Mohila, le célèbre métropolite de Kiev, avait fait proposer au tsar d'instaurer à Moscou un monastère « où les moines de la Confrérie de Kiev... enseigneraient aux enfants de la noblesse et du peuple les lettres grecques et slaves²⁸ ». Là-dessus étaient survenus les pénibles débats sur la foi avec le prince Valdemar et son pasteur Felhaber, qui, par moments tout au moins, avaient fait sentir que la connaissance du grec et du latin était aussi nécessaire aux théologiens qu'aux interprètes du Bureau des Légations. Enfin, en 1645, ç'avait été le métropolite de Paléopatras, Théophane, qui avait conseillé d'appeler en Russie « un maître grec pour enseigner aux enfants la philosophie, la théologie et les langues grecque et slave²⁹ ».

En 1646, on crut avoir trouvé l'homme. C'était un Grec, Benoît, venu de lui-même à Moscou, ancien professeur de grec au Collège de Kiev, qui s'intitulait « grand archimandrite, docteur et théologien de la grande église de Constantinople », vantait sa science, ses succès et ses talents. Rtiščev ne manqua pas de faire la connaissance d'un aussi savant homme : il lui marqua tant d'affection naïvement admirative, que l'autre à son tour l'appela son « fils dans le Saint-Esprit, cher et très sage seigneur Théodore ». Il accepta de lui servir d'intermédiaire pour remettre à Boris Morozov un écrit de sa façon sur les sept coupes de l'Apocalypse³⁰. Et pourtant à ce moment Benoît avait déjà reçu du Bureau des Légations son ordre de départ, ayant été convaincu, outre sa vantardise et son avidité, de faux et tentatives de vol³¹.

La cruelle expérience faite avec Benoît ne prouvait rien contre l'idée elle-même; elle montrait seulement qu'il valait mieux se confier aux Petits-Russiens qu'aux Grecs. C'était de plus en plus l'avis de Rtiščev. Dans le petit groupe d'amis que formaient Étienne de Boniface et Nikon, prêtres et avancés en âge, Alexis et Théodore, jeunes et laïcs, l'originalité de celui-ci était cette passion de la science petite-russienne³².

28. *Actes Sud et Ouest*, III, n° 33 (3 avril 1640).

29. Kapterev, *Relat.*, p. 483.

30. Sobolevskij, *Traductions*, pp. 341-342.

31. Kapterev, *Relations*, pp. 241-243, 483-486; Nikolaevskij, *Relat.*, pp. 6-7; Macaire, *Histoire de l'Église*, XI, pp. 129-132. Benoît fut à Moscou de mars 1646 à mai 1647.

32. Il a été écrit à la fin du XVII^e siècle (entre 1696 et 1705) une *Vie de Théodore Rtiščev, homme de miséricorde* (imprimée au XVIII^e siècle dans B.A.R. et par Kozlovskij), très apologétique, incomplète et imprécise, que Ključevskij a le tort d'accepter sans critique, dans son très joli article sur *Les hommes de bien de l'ancienne Russie* (1892). La monographie de Kozlovskij (1906) est fort loin d'avoir utilisé toutes

III

Rtiščev était tout désigné pour faire la liaison entre les réformateurs de la Cour et ceux de l'Hôtel de la presse. Comment ne se fût-il pas accordé avec un homme comme Nasědka, tout pénétré de cette science de l'Ouest et qui l'alliait si parfaitement à la religion moscovite? L'Hôtel de la presse était plus florissant que jamais. Depuis le 30 juin 1645, il était en possession des somptueux bâtiments de pierre construits pour lui sur la rue Saint-Nicolas. Un porche monumental, orné de peintures et de sculptures, une tour haute de treize toises proclamaient d'abord le respect des tsars pour l'art de l'imprimerie. Le rez-de-chaussée abritait deux ateliers de composition et huit presses; au-dessus étaient les bureaux des « recenseurs », rédacteurs et correcteurs. Dans l'intérieur de l'enclos, on avait conservé un bâtiment de bois avec quatre presses. L'ancienne bâtisse adossée au mur du Kitaj-gorod servait de magasin. Les machines étaient décorées d'or et d'argent. Chaque volume était fini comme une œuvre d'art³³.

L'Hôtel poursuivait la féconde activité inaugurée vers 1640. Sans négliger les livres proprement liturgiques, il s'occupait plus encore qu'auparavant d'en lancer de nouveaux pour l'édification ou l'instruction des fidèles³⁴.

Le 27 novembre 1645, pour la fête du 6 décembre, avait paru un deuxième tirage de la *Vie de saint Nicolas*³⁵; le 6 décembre, un *Calendrier (Svjatcy)* contenant sur l'origine et la vie des saints des récits si bien conçus qu'ils ont été reproduits jusqu'à notre époque dans les Psautiers commentés, et enrichi d'un bon nombre de saints et de fêtes purement russes³⁶. En 1646 furent imprimées une *Vie de saint Serge*, patron de l'État moscovite, et

les sources possibles, même imprimées. N. Kaškin, dans ses *Explorations généalogiques* (1912, pp. 402-449) a ajouté quelques détails précis, avec une bibliographie. Un personnage aussi original et aussi universel que T. Rtiščev, qui fut, outre les aspects qui nous intéressent ici, diplomate, guerrier, grand capitaliste, mérite un portrait plus complet.

33. Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1890, I, pp. 114-141.

34. Ce que ne manque pas de remarquer Križanič en 1647 (Bělokurov, *Križanič*, pp. 152/14 et 15).

35. Karataev, n° 613.

36. Karataev, n° 614; Serge, *Calendrier*, I, pp. 175, 301.

une *Vie de saint Sabba de Storoži*, son disciple et le fondateur d'un monastère très aimé du tsar, comme autrefois de son père, à une cinquantaine de verstes à l'ouest de la capitale³⁷. La seconde était prise telle quelle du volume de décembre du *Grand Ménologe* (*Velikie Minéi Četii*) du métropolite Macaire. La première avait une histoire assez significative de la rigueur de l'esprit critique des recenseurs. On avait très justement chargé de sa rédaction Simon Azar'in, devenu maintenant cellier de la Trinité, et excellent écrivain. Il prit l'ancienne *Vie* écrite par Épiphané en 1417-1418, avec l'abrégé de Pacôme Logothète, augmenté des premiers miracles, en modernisa la langue et joignit, de sa main, le récit des miracles enregistrés depuis le XV^e siècle. Le tsar ordonna d'imprimer le tout. Mais les gens de l'Hôtel de la presse n'acceptèrent que trente-cinq de ces nouveaux miracles, à contre-cœur et après modifications, et rejetèrent les autres : « Ils traitaient la vérité de mensonge et les miracles de hasards », affirme Simon³⁸.

Le *Missel*, commencé le 10 mai 1646, ayant été vivement expédié, en quatre mois, et terminé le 8 septembre³⁹, on avait mis sous presse le 5 octobre les *Instructions* de saint Ephrem Syrien. La *Parénèse* était depuis très longtemps copiée, lue et méditée dans les monastères, mais elle n'avait encore été imprimée dans aucun pays slave, même à Kiev. Les dirigeants religieux de Moscou voulurent la faire connaître à tout le public lettré. Le livre, un gros in-folio de plus de 700 pages, sortit le 1^{er} février 1647⁴⁰.

37. S. Smirnov, *Saint Sabba*, pp. 3, 22-23.

38. Plus tard, sur l'ordre du tsar, Azar'in reprit son ouvrage, qu'il mit à jour jusqu'en 1654. Les *Nouveaux miracles* ont été imprimés par Platonov en 1888 (*Mon. anc. lit.*, LXX). Les malheurs de l'édition de 1646 sont contés dans la *Préface*, pp. 6-7. En particulier, l'histoire d'une source miraculeuse découverte en 1644 à la Trinité avait été omise dans la plupart des exemplaires, mais intercalée par ordre supérieur dans un certain nombre (*Vie de saint Serge*, M., 1646, après le chap. lxxxviii, entre les fol. 175 et 176; *Nouveaux miracles*, ch. xxv, pp. 63-67). — L'hagiographie est florissante à cette époque. On ne se contente pas d'éditer, on écrit des *Vies* nouvelles : à Solovki, peu après 1644, un ancien abbé de Kaljazin, Hilarion, compose une *Histoire d'Irinarque* (Ključevskij, *Vies*, pp. 325-326); à Moscou, en 1647, un inconnu rédige une *Vie de Jean au grand bonnet*, le fol en Christ (*ibid.*, p. 330). La Trinité, sur ce terrain, conserve le premier rang; après Germain Tulupov, maintenant c'est le prêtre séculier Jean Miljutin qui, aidé de ses trois fils, collectionne les *Vies* des saints, choisit de chacune la meilleure rédaction, l'allège des parties inutiles, préfaces ou louanges, la récrit, et compose ainsi un nouveau recueil de douze gros in-folio (Savva, p. 211). Tandis que dans le Grand Ménologe les saints russes étaient rares, chez Miljutin ils dépassent la centaine (Ključevskij, *Vies*, pp. 297-298).

39. Karataev, n° 610. Celui de 1640, moins gros d'une centaine de feuillets, avait demandé six mois.

40. Karataev, n° 623.

Les sermons si colorés, si débordants de lyrisme, du sombre poète syrien, malgré la lourdeur et parfois l'inintelligibilité de la traduction, transportèrent d'enthousiasme les hommes russes de ce temps⁴¹. C'était leur religion : pas de spéculations philosophiques, mais la crainte du Seigneur, la vigilance incessante, la pénitence, la pensée perpétuelle de la mort et du jugement. « Qui, s'écriaient dans leur postface les éditeurs, a lu ce saint Père Ephrem, et n'a pas été touché ou n'a pas fondu en larmes ? Qui a ouï ses sermons, et n'a pas produit des fruits de pénitence!..., après la débauche la chasteté, après l'avarice la générosité?... En vérité, en vérité, ce saint et bienheureux Ephrem, par ses discours, a étonné l'univers, et par leur charme converti d'innombrables milliers d'âmes... Ainsi, que tout chrétien orthodoxe en le lisant, moine ou laïc, se pénètre l'âme d'attendrissement, le cœur de contrition et l'esprit d'humilité et... s'avance dans les œuvres de salut... »

Mais surtout les lecteurs furent frappés par les sermons *Sur le jugement dernier* et *Sur l'Apocalypse*, qu'on avait joints à la *Parénèse*⁴². Ils s'harmonisaient avec l'obsession du temps : la fin du monde et la venue de l'Antéchrist⁴³. Dans un dialogue saisissant par l'inquiétude des demandes et la précision des réponses, avec des détails d'une fantaisie stupéfiante, Ephrem complétait les Écritures et transformait le dogme des fins dernières en une effrayante réalité, en un drame vivant et prochain. Auprès de lui pâlissaient les autres textes eschatologiques — *Apocalypse* commentée par André de Césarée, *Sermon du bienheureux Hippolyte sur le Christ et l'Antéchrist*, *Dit du même sur la fin du monde*, *Révélation de saint André de Constantinople à son ami Épiphanes*, *Sermon de Méthode de Patara*, *Sermon du moine Palade* —, dont on formait d'innombrables recueils⁴⁴ : *Apocalypses en figure*, *Obituaires (sinodik)* illustrés⁴⁵, et autres sans nom spécial. Le *Livre d'Ephrem* fut un événement. Dès le mois de juin, il fut épuisé. Il fallut, à la Saint-Pierre, sitôt les presses libérées

41. Comme d'ailleurs, dans ce même temps, ils transportèrent les Occidentaux : traduction latine des *Sermons* six fois rééditée à Florence, de 1481 à 1619; traductions françaises en 1501, 1579 (celle-ci trois fois rééditée jusqu'en 1602).

42. Il y a deux *Sermons* sur le Jugement dernier, l'un dans la *Parénèse*, l'autre dans le *Supplément*.

43. Voir plus haut, chap. I, pp. 6, 64, 69.

44. Sur ces textes, voir Sakharov, *Textes eschatologiques*; Sreznevskij, *Histoire de l'Antéchrist*, et toutes les descriptions de collections de manuscrits.

45. Sur ces recueils, voir *Mss. Buslaev et Pëtukhov, Soc. anc. lit. r.*, n° cviii, et *Lit. anc.*, pp. 327-330.

du *Sobornik*, entreprendre un second tirage, qui fut achevé le 29 août ⁴⁶.

Le 1^{er} mars 1647 parut la première édition moscovite de l'*Échelle du paradis* de saint Jean du Sinaï. Comme il avait enchanté l'Italie du XV^e siècle et, dans la traduction d'Arnauld d'Andilly, enchantera les dévots sujets de Louis XIV, ce livre ardent et raisonnable ravit les Moscovites ⁴⁷. C'était encore un recueil composé par les recenseurs que les nouveaux *Sobornik* : 70 sermons extraits des Pères anciens ou modernes, depuis Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome jusqu'à saint Grégoire le Grand, Anastase le Sinaïte et Jean Damascène ⁴⁸.

De toutes les façons, ils s'efforçaient d'édifier et d'instruire à la fois les lecteurs. Sans doute dès le début de cette même année 1647 préparaient-ils la *Grammaire slavonne* de Méléce Smotrickij, qui allait être livrée aux presses le 6 décembre. Ils n'avaient pas seulement le mérite de réimprimer cet ouvrage remarquable, qui, pour la première fois, mentionnait certaines caractéristiques du slave, introduisait un peu d'ordre dans le chaos des formes, indiquait la distinction entre la langue écrite et la langue parlée, régularisait l'emploi des signes de ponctuation et des majuscules, et qui inspirera toutes les grammaires publiées jusqu'à celle de Lomonosov en 1755 ⁴⁹. Ils n'avaient pas seulement la hardiesse de reproduire l'œuvre d'un élève des Jésuites, d'un renégat de l'orthodoxie, d'un Uniate solennellement maudit ⁵⁰. Outre certaines modifications du contenu, ils joignirent à la *Grammaire* une longue introduction, grosse de conséquences.

La grammaire, la philosophie, la rhétorique, l'astronomie et les autres sciences, affirmaient les éditeurs, ont été révérees et cultivées par les Pères de l'Église. Ils ont jugé leur étude indispensable à quiconque veut comprendre l'Écriture et mener une vie chrétienne. Si nombre de pieux orthodoxes détestent et repoussent ces sciences extérieures, comme pernicieuses et éloignant l'homme de Dieu, c'est qu'ils raisonnent faux. Ils considèrent seulement ceux qui en ont eu le cerveau troublé et se sont enorgueillis jusqu'à prétendre juger du ciel et des créatures.

46. Karataev, n° 630.

47. Karataev, n° 624. Le livre eut ensuite de très nombreuses éditions.

48. Commencé le 1^{er} mars et terminé le 29 juin 1647; in-folio de 887 folios.

49. La *Grammaire* de Smotrickij parut à Evje en 1619 et fut plusieurs fois réimprimée (à Evje, Vilna, Kremenec). Voir Jagič, *Hist. phil. sl.*, pp. 27-31; A. Martel, *Michel Lomonosov et la langue littéraire russe*, P., 1933, p. 6.

50. Sur Smotrickij, voir l'étude, manquant d'ailleurs d'objectivité, d'Osinskij.

Mais nous, nous distinguons le bon du mauvais, nous prenons ce qui est salubre à la vie et à la religion, et nous disons que l'instruction est chose louable. Et surtout ce serait une faute odieuse et impardonnable de se vanter de son ignorance. Il ne faut pas, quoi que prétendent certains, se résigner à lire l'Écriture sans l'entendre. Il faut lire et relire les passages ardues et, si nous n'arrivons pas à les comprendre, consulter un plus savant : le Seigneur, en voyant notre zèle, nous en donnera l'intelligence. Or, la base de toute science est la grammaire : comment écrire et parler correctement, sans commencer par elle⁵¹ ?

Ainsi l'Hôtel de la presse poursuivait avec de plus en plus d'assurance l'exécution de son plan : intellectualiser la religion à l'aide des livres du Sud et de l'Ouest. Dans l'éternel débat entre les chrétiens qui voient dans l'étude des sciences et des lettres profanes non point profit, mais danger pour le salut, et ceux qui estiment que rien de noble n'est inutile et rien d'humain ne doit leur rester étranger, il prenait parti pour le savoir « extérieur ». Il partait en guerre contre l'ignorance non pas des seules sciences sacrées, mais de tous les arts libéraux ! Nouveauté d'une hardiesse extraordinaire, mais elle avait l'appui sans nul doute, quoique à des degrés divers, de Rtiščev et du tsar, de Nikon et d'Étienne⁵².

IV

Dans la familiarité de ces deux cercles, du Kremlin et de la rue Saint-Nicolas, était depuis longtemps admis, lors de ses séjours dans la capitale, un prêtre de province, mais distingué pour son activité et ses initiatives hardies, et précieux par ses relations avec l'élite cléricale de sa région et peut-être d'autres régions encore. C'était Jean Neronov. Avec lui, les préoccupations morales et disciplinaires prenaient le pas sur les questions intellectuelles. Ses réclamations et celles de ses amis allaient dans le sens de la *Supplique* de 1636. Personne d'ailleurs n'objectait, Étienne moins que tout autre.

51. Kapterev, *Nicon*, pp. 96-98.

52. La postface de l'*Apôtre*, publié en 1644, contenait déjà quelques considérations sur l'utilité de la grammaire, mais incidemment.

C'est ainsi qu'on obtint à la veille du carême, le 16 février 1646, un mandement solennel du patriarche aux fidèles et plus encore au clergé : pendant ce temps sacré, que tous fuient l'ivrognerie et le mensonge, fréquentent les églises et s'y tiennent avec tremblement, dans le silence et l'amour, sans chuchoter; que les archiprêtres et curés célèbrent en ornements, et ne tolèrent de quêtes d'aucune espèce pendant les offices; ceux d'entre eux qui se conduiront mal, par exemple s'enivreront, seront interdits; les laïcs qui enfreindront le jeûne et la pénitence et n'obéiront pas à leurs confesseurs seront signalés au patriarche pour être punis par le tsar⁵³.

Bien que l'usage de se couper la barbe fût compris parmi les hérésies condamnées chez les Latins⁵⁴, nombreux étaient les grands et même les gens du peuple qui cédaient à cette mode étrangère et impudique. Au *Missel* paru le 8 septembre 1646 fut annexée une *Instruction aux chrétiens orthodoxes comme quoi il ne faut pas se raser la barbe*⁵⁵.

L'année suivante, l'assemblée du haut clergé, qui se réunissait, semble-t-il, assez régulièrement chaque année pour le carême, décida que, conformément aux canons, tout travail cesserait, les boutiques, marchés et les étuves publiques seraient clos depuis le samedi trois heures avant la nuit, aux premières cloches de vêpres, jusqu'au dimanche à la cinquième heure du jour, et de même aux fêtes du Seigneur; en hiver, quand les jours n'ont que sept heures, on fermerait une heure avant la nuit et on ouvrirait le lendemain à la quatrième heure; pendant les processions, nul commerce n'aurait lieu⁵⁶. La réforme s'imposait, car jusque-là le repos dominical, dans la pieuse Moscou, était fort mal observé : « Dans le temps de notre ambassade [1636], écrit Olearius, nous voyions le dimanche et les jours de fête les boutiques ouvertes, et les marchands et les artisans travailler à leur métier, parce que, disaient-ils, il n'appartient qu'aux grands seigneurs de se donner du bon temps les jours de fête⁵⁷. » C'était aussi un moyen de combattre l'ivrognerie, car les tavernes et cabarets étaient également fermés. Mais l'inter-

53. A.E.A., IV, n° 321, pp. 481-482.

54. *Rituel* de 1625 : « Comment recevoir des Latins. »

55. *Missel* de 1646, fol. 626-628 v. L'*Instruction* invoque *Lévit.*, xix, 27; I *Cor.*, xi; les canons des Apôtres et saint Épiphanie. Cf. *Mat.*, I, p. 263.

56. A.E.A., IV, n° 324; A.H., IV, n° 6 (17 mars 1647).

57. Olearius, I. III, p. 247.

diction sera difficile à faire observer : il faudra la répéter bien des fois. Le 14 juillet 1647, nous trouvons une lettre du patriarche à Gerasime, archimandrite de l'Assomption de Pereslavl' Zalëskij (*Gorickij*) sur l'observation du dimanche⁵⁸.

Le 15 mars 1647, sur la demande de l'abbé Élie Pestrikov, nouvellement élu et, par suite, manquant d'autorité, le tsar lui-même avait remémoré aux moines de Solovki une règle souvent rappelée et jamais obéie : ne pas conserver dans leurs cellules de boisson forte sous peine d'être châtiés par leur supérieur⁵⁹. Ils gardaient le kvas qu'on leur servait au réfectoire, pour le boire plus tard, fermenté, et s'enivrer.

Tels étaient les efforts tentés pour obtenir le respect par le peuple des commandements de l'Église et de la morale. Mais ils étaient voués à l'insuccès, l'échec de tant de décisions antérieures le montrait, si à ce peuple on ne donnait pas des conducteurs. Il s'agissait de relever l'état de cléricature. Il fallait que le prêtre, enfin, eût sa place dans l'État. L'évêque devait être soustrait aux atteintes, juridiques ou brutales, du *voevode*. Le curé devait n'avoir pas à craindre les officiers locaux, ni ses ouailles. Tous les amis, là-dessus aussi, étaient d'accord : le tsar consentait à cette limitation raisonnable de l'autorité civile. Mais ce dut être Nikon qui proposa et fit adopter une première mesure, d'une extrême hardiesse et ayant valeur de symbole.

Le métropolite Philippe était mort étranglé dans sa prison par le bourreau d'Ivan le Terrible, en 1570, pour avoir accompli son devoir épiscopal en refusant publiquement sa bénédiction à un prince souillé de crimes et de débauches. En août 1591, son corps avait été ramené de Tver' à Solovki, lieu de sa profession, et enterré sans solennité sous le parvis d'une chapelle. En avril 1646, le tsar et le patriarche prescrivirent de chanter en son honneur l'office nocturne, de l'exhumer, de le revêtir des ornements pontificaux, de le mettre dans une châsse neuve et de le déposer processionnellement dans l'église principale. Des oblats de la messe célébrée ensuite devaient être envoyés, avec de l'eau bénite, au tsar et aux grandes-princesses. Dorénavant, le transfert des reliques serait fêté chaque année avec les mêmes cérémo-

58. A.E.A., IV, n° 324, p. 498. Le 30 janvier 1649, un ordre analogue sera envoyé à Kašin (Kharuzin, pp. 150-151).

59. Dosithée, I, pp. 281-282.

nies⁶⁰. C'était une canonisation qui érigeait Philippe en martyr de l'indépendance de l'Église vis-à-vis d'un tsar pécheur⁶¹.

Restait la défense contre le danger du dehors. Les plaintes contre les étrangers n'avaient pas cessé. Du Sud, c'était un afflux incessant de prélats grecs, balkaniques, levantins, qui venaient demander au seul Empereur orthodoxe des aumônes pour leurs diocèses ou leurs couvents ruinés par les Infidèles. Ils étaient d'une avidité sans bornes, d'une bassesse qui donnait piètre idée des chrétientés orientales, souvent d'une amoralité révoltante, mentant, trafiquant, faussant les signatures, s'arrogeant des titres qu'ils n'avaient pas, se dénonçant les uns les autres. Ils étaient accompagnés d'une séquelle de clercs et de neveux qui n'étaient d'ordinaire que des marchands déguisés, plus éhontés que leurs maîtres. Il fallait voiturier, nourrir, abreuver, combler de présents tout ce monde. On les recevait par tradition, par devoir, parce qu'ils apportaient de précieuses reliques, audacieusement garanties authentiques; on achetait volontiers leurs lettres de rémission, qui absolveaient sans confession⁶²; mais on les estimait peu. On tâchait doucement d'espacer leurs visites en leur assignant des délais, « tous les deux ans », « tous les cinq ans », de les trier en contenant sur la frontière ceux qui ne monteraient pas des recommandations exceptionnelles de quelque patriarche. Mais ces consignes n'étaient guère observées. Le 19 octobre 1646, un ukaz prescrivit d'arrêter à Putlivl' tous les quémandeurs : seuls poursuivraient leur voyage, après interrogatoire et avertissement sévère, ceux qui se déclareraient porteurs d'informations politiques importantes. Les Moscovites faisaient ce qu'ils pouvaient pour se défendre : mais l'ingéniosité grecque, aidée par le bon cœur du tsar, rendait inutiles les barrières⁶³.

Avec les Occidentaux hétérodoxes, on usait de moins d'indul-

60. Dosithée, I, pp. 140-144. L'ordre fut reçu à Solovki le 29 avril, mais les fêtes prescrites eurent lieu seulement les 30 et 31 mai, car il avait fallu dans l'intervalle composer l'office du nouveau saint, ce dont fut chargé Gerasime Firsov (N. Nikol'skij, *Firsov, Mon. anc. lit.*, CLXXXVIII, pp. 1-17).

61. En outre, dans cette canonisation, se marquait la tendance à développer les démonstrations extérieures. En mai 1647, sur rapport de Sérapion de Suzdal', le patriarche ordonne une enquête canonique sur les miracles accomplis par une image de Notre-Dame de Kazan près de Jurjev-Polskij (A.E.A., IV, n° 323, pp. 482-484).

62. Križanič, *Politique*, II, p. 192; Macaire, *Histoire de l'Église*, XII, pp. 122-123.

63. Kaplerov, *Relations*, pp. 258-264. Certains Grecs ayant fait de fausses déclarations, en 1648 tous sans exception seront arrêtés à Putlivl' jusqu'à autorisation de Moscou.

gence. En 1646, cent soixante-huit des principaux marchands de Moscou avaient remis une pétition détaillée et motivée contre les privilèges accordés à leurs concurrents étrangers. Le 1^{er} juillet, le gouvernement de Morozov ordonna de lever sur tous, y compris les Anglais, Hollandais, Hambourgeois et leurs commis, les mêmes taxes que sur les Russes⁶⁴. Les autorités religieuses, de leur côté, obtinrent le renouvellement d'une très ancienne prohibition, déjà rappelée sans succès au temps du patriarche Philarète en 1628 : comme on avait remarqué que les Russes au service des étrangers en venaient souvent, soit d'eux-mêmes, soit contraints par leurs maîtres, à abandonner les jeûnes et autres pratiques, il était formellement interdit aux uns de vivre chez les « infidèles non baptisés » et aux autres de choisir leurs gens parmi les orthodoxes. Le 6 avril 1647, le secrétaire d'État, Nazaire Čistogo, fit une notification en ce sens à l'agent anglais, aux « hôtes » hollandais et autres marchands⁶⁵.

Justement au printemps de 1647, éclata le scandale Mathieu von Schlick ou Šljakov. Ce comte bohémien, de race quasi royale, persécuté par les catholiques, et réfugié à Moscou, avait embrassé l'orthodoxie, épousé la fille unique de Basile Šeremetev, l'ancien gouverneur de Nijni-Novgorod, et accumulé durant cinq ans des honneurs et des présents extraordinaires. Or, ce n'était qu'un simple officier d'un comte polonais. Ainsi apparaissait le danger de se fier aux étrangers, même importants et titrés⁶⁶!

Le nouveau tsar, en tout, donnait l'exemple. Bientôt on ne vit plus à la Cour ni « gueules raclées », ni habits courts à l'allemande. Tandis que son père avait succombé en partie au chagrin de n'avoir pu donner sa fille au Danois Valdemar, Alexis, d'accord avec son confesseur, voulut avoir une femme de sa foi et de sa nation, et se marier à l'ancienne mode moscovite⁶⁷.

64. Smirnov, *Morozov*, pp. 22-23.

65. Bientôt les *Établissements* confirmeront cette règle (xx, art. 70). Ce sont les *Établissements* qui citent l'ukaz de 1628. Pour la notification de 1647, voir Cvětaev, *Protestantisme*, pp. 335-336.

66. L'aventurier fut envoyé à Solovki. Cette histoire fit grand bruit en Russie et à l'étranger ; Olearius en fut informé (I. III, pp. 242-243). Elle est racontée par Čvetaev, *Protestantisme*, pp. 355-370, d'après les archives du Bureau des Légations.

67. D'abord, en février 1647, avec la fille de R. Vsevoložskij, élue d'abord entre deux cents prétendantes provenant de tous les coins de Russie, puis entre les six plus belles; mais, s'étant pâmée d'émotion, elle fut jugée atteinte du haut mal et renvoyée (Berkh, *Alexis*, II, pp. 43-44). Marie Miloslavskaja sera choisie de la même façon (Zabělin, *Tsarines*, pp. 251-259).

Dans tous les ordres, en ce milieu du siècle, s'esquissaient déjà les contours d'une vaste réforme. Les aspirations jadis isolées des lettrés s'attaquant aux livres, des administrateurs attentifs à l'ordre extérieur et des pasteurs travaillant au salut des âmes étaient maintenant unies dans une œuvre commune. A la tête était le petit groupe de zélateurs qui, à côté du patriarche, régentaient l'Église : la « confrérie », les « amis de Dieu », comme ils se nommaient eux-mêmes.

V

Le jeune curé de Lopatišči fut présenté par Neronov à Étienne de Boniface et au tsar. Il serait étonnant qu'il ne l'eût pas été à Nikon, à Rtiščev et à d'autres encore. S'il avait vu le patriarche, il l'aurait noté sans doute; mais Joseph ne comptait guère. On ne voyait en lui, selon les cas, qu'un instrument ou un obstacle.

Avvakum avait souffert pour la cause, sans le savoir. On la lui exposa. Les conclusions auxquelles il était arrivé par lui-même ou avec l'aide de Neronov, on les lui représenta comme un programme général de l'Église, dont il avait sa part à accomplir. L'éminente dignité du prêtre, il en avait déjà le sentiment : on la lui fit comprendre mieux encore. La décence du culte, il y tâchait déjà, mais non sans tolérer quelque chose des abus anciens : on lui inculqua des règles plus strictes. Sans doute lui dit-on que ce n'était pas assez de célébrer sans hâte, qu'il fallait encore éliminer les voix simultanées et discordantes. Pour le convaincre, on put lui faire lire ce qu'en pensait le grand Chrysostome, dans ses *Sermons sur les Actes*. Ayant lu, il eut honte de n'y avoir pas pensé⁶⁸. Avait-il songé à se scandaliser des réjouissances populaires, des montreurs d'ours et des joueurs de *zurna*, c'est fort probable, puisque les condamnations de l'Église étaient anciennes. Mais il n'avait peut-être pas osé s'y opposer de sa propre autorité. S'il avait des scrupules, on les lui ôta.

Qu'on se figure ce jeune curé, hier isolé dans son village parmi des hommes grossiers, hostiles à ses initiatives, sourds à ses exhortations, incapables de répondre à ses efforts, aujourd'hui brusquement transporté dans la Moscou de 1647, devant le tsar en personne, auprès de frères de désir, plus âgés, plus expéri-

68. Col. 910. Le livre avait été imprimé à Kiev en 1624.

mentés, qui tous l'encouragent, résolvent ses doutes, lui ouvrent de plus vastes horizons! Il fut agrégé au petit cénacle. Il conçut pour Étienne de Boniface une admiration, une affection sans bornes : il le choisit pour son directeur⁶⁹. Ce premier voyage à Moscou, bref et pauvre en événements, marqua dans son existence; plus tard il datera de cette année son véritable apostolat, son entrée dans la voie de perfection. Il n'apprit là rien de nouveau, mais tout lui apparut d'une autre qualité : ses aspirations plus légitimes, ses efforts plus nécessaires, ses souffrances plus méritoires, son sacerdoce plus sacré. Il était intérieurement changé⁷⁰.

Avvakum était encore trop jeune pour occuper un poste supérieur dans la hiérarchie : ses protecteurs le renvoyèrent à sa paroisse. D'ailleurs il importait que, chassé, il s'imposât de nouveau. On lui remit pour cela un ordre impératif⁷¹. Mais Étienne de Boniface lui donna deux souvenirs éloquentes : le dernier livre qui venait de paraître, les *Instructions de saint Ephrem*, « pour son édification et celle d'autrui », et l'image du dernier saint canonisé, le métropolite Philippe, martyr du devoir sacerdotal⁷².

VI

Avvakum était déjà rentré à Lopatišči en septembre 1647⁷³.

Bientôt il eut l'occasion d'exercer sa nouvelle ardeur. Un jour, des montreurs d'ours, sans doute des Tatars venus de la région voisine de Sergač ou de Kurmyš, où cette industrie est restée longtemps florissante⁷⁴, se disposent à donner la comédie sur la place du bourg, peut-être en face de l'église. La troupe est au complet, avec masques et instruments. A cette époque de l'an-

69. *Vie*, fol. 267 fin-267 v., 271 v. fin, Avvakum souligne qu'il a enfreint le commandement de son père spirituel, Étienne.

70. *Vie*, fol. 197 v. fin, 283 fin.

71. *Vie*, fol. 200 fin.

72. *Vie*, fol. 267 v. De chaque livre sortant des presses, le confesseur du tsar recevait vingt exemplaires, dont il pouvait disposer (Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1890, I, p. 140).

73. Avec les facilités dont le protégé d'Étienne dut bénéficier, le voyage put s'effectuer en une dizaine de jours. Pour la date, voir *Vie*, fol. 200; l'incident des ours, daté par l'altercation consécutive avec Šeremetev, semble s'être produit très peu de temps après le retour à Lopatišči.

74. Fol. 200 v. Sur les montreurs d'ours, voir Maksimov, *Sergač*, dans *Au fond des bois*, I, pp. 71-104.

née, où les gros travaux sont finis, la nouvelle se répand vite : « Voilà les ours ! » et la foule accourt joyeuse, grands et petits. Tout est prêt pour la représentation, quand voici le curé qui sort et tombe à bras raccourcis sur les animaux muselés et enchaînés, assomme l'un, rend à l'autre sa liberté, revient sur les bateleurs atterrés, leur arrache masques, tambourins, guitares et les brise en mille morceaux... Ce n'est pas violence arbitraire, ni colère. C'est l'exécution stricte des instructions reçues. Le public assiste, interdit, à ce spectacle imprévu : il n'aide pas son pasteur, mais il se garde bien de le maltraiter, comme il aurait sûrement fait quelques mois plus tôt. Nul n'ignore qu'Avvakum est revenu de la capitale avec un papier du tsar ou du patriarche, qui lui a fait immédiatement restituer son église et son enclos.

Nul « officier » de l'endroit n'osait s'en prendre au protégé de Moscou. Mais le boiar Basile Šeremetev, nommé gouverneur de Kazan, était sur la Volga, en train de se rendre à son poste. Il stationnait sans doute devant Rabotki, car il avait des biens dans la région. Or c'était le père du nouveau seigneur de Lopatišči, le *stolnik* Pierre Šeremetev⁷⁵. Qui était mieux qualifié que ce personnage, puissant à la Cour et puissant dans le pays, pour mettre à la raison l'intraitable curé ? L'aller prévenir était l'affaire d'une petite heure à cheval. Il manda Avvakum à son bord. Le boiar Basile était ce même Šeremetev qui jadis, gouverneur de Nijni, avait fait bâtonner Neronov dans des circonstances tout à fait analogues⁷⁶. La récente et retentissante mésaventure de sa fille avec le pseudo-comte von Schlick⁷⁷ l'avait peut-être refroidi à l'égard des étrangers — très provisoirement, car en 1654 son indulgence pour les nobles polonais lui vaudra une courte disgrâce —, mais sûrement elle ne lui avait pas adouci le caractère. Avvakum était plein de son bon droit, des conseils et des encouragements, tout frais encore, de ses protecteurs. L'explication dut être orageuse. Mais le fait était accompli. Tout se serait borné à une algarade.

Par malheur, l'affaire réglée, le boiar demanda à ce prêtre extraordinaire de bénir son fils Mathieu, qui voyageait, comme toujours, avec lui. Or celui-ci, qui avait alors dans les dix-huit ans, et qui était un des anciens compagnons de jeux et de chasse

75. Le recensement de 1646 mentionne déjà Pierre Šeremetev comme seigneur de Lopatišči (*Livre de recensement* n° 296, p. 463).

76. Voir plus haut, ch. I, p. 51.

77. Voir plus haut, p. 136.

du tsarevitch Alexis, avait pris l'habitude à la Cour de se raser la barbe. C'était justement un des points sur lesquels, à Moscou, on avait attiré l'attention d'Avvakum. Seconde occasion de se montrer un digne pasteur, ou de gauchir : il se comporta avec le boiar, le gouverneur, le père du seigneur de sa paroisse, comme avec le premier venu, et fut intraitable. Non seulement il refusa sa bénédiction à l'impie, mais il se mit à le gourmander sans ménagements, à le traiter de débauché. Le père n'y tint plus : il ordonna de jeter à l'eau le fanatique. Comment Avvakum échappa-t-il à la mort, il ne le dit pas, mais il ne s'en tira pas sans de fortes bourrades⁷⁸.

Avvakum signifia de la sorte qu'il ne faisait pas acception de personnes et que nul voevode ne l'arrêterait dans l'exercice de son ministère tel qu'il l'entendait depuis son retour.

Les duels héroïques avec les ours ou avec les grands de ce monde étaient l'exception. Mais la guerre ne cessait pas contre le péché multiforme. Pas un instant le curé de Lopatišči ne perdait ses ouailles de vue. Il leur adressait des remontrances « vives, directes, personnelles ». Il traquait sans miséricorde « ceux qui passaient le temps des offices au jeu ou au cabaret, au travail, en voyage ou à la danse ». Lorsque venait le grand carême, il redoublait pour lui-même ses pénitences et ses oraisons, et pour les autres la rigueur de ses avertissements. Devant lui « les coupables prenaient peur et se sauvaient comme une volée de pigeons⁷⁹ ». Et ils avaient leurs raisons, car Avvakum était sans préjugés : s'il savait n'obtenir aucun résultat par sermons et exhortations, il usait de la main et du fouet. C'était son droit et son devoir de père spirituel. Nous aurions tort de nous le représenter tout onction et douceur : ce n'était pas l'esprit du temps. Songeons plutôt à ce curé de Gogol à qui un patron envoya un jour trente ouvriers de sa fabrique, ivrognes et filous : ils ressortirent bientôt rouges comme des écrevisses, et de deux mois ne se montrèrent plus au cabaret⁸⁰. Sauf qu'il eût traité de même, le cas échéant, le patron, Avvakum était de cette trempe.

Sa vie sans reproche et cette énergie attirèrent au terrible pas-

78. *Vie*, fol. 200 v.

79. De son ministère ordinaire, Avvakum ne nous parle pas. Mais, vu la similitude des caractères et des situations, il nous est permis de nous le représenter assez analogue à celui du Curé d'Ars. Les expressions citées sont tirées de Trochu, *La Vie du Bienheureux J. Vianey*, Paris, 1925, pp. 165, 166, 179.

80. Gogol, *Extraits de la correspondance*, XXII (éd. Tikhonravov, 13^e éd., t. V, pp. 135-136). Le passage avait été exclu par la censure dans les premières éditions.

teur plus que l'obéissance et plus que le respect : on lui attribua les vertus que les *Actes* reconnaissent à tous les apôtres.

Les mères lui apportaient leurs petits enfants quand ils avaient la colique, afin qu'il les guérit : il les traitait comme les siens, il leur faisait des onctions d'huile sainte sur tous les organes des sens, en prononçant l'oraison prescrite : c'était le remède rituel.

En agissant ainsi, il n'innovait pas; il ne faisait que se conformer à une très antique tradition chrétienne. Saint Jacques (v, 14) recommandait au malade d'appeler les prêtres, afin qu'ils prient sur lui « en l'oignant d'huile au nom du Seigneur⁸¹ ». Mais ensuite Avvakum faisait à ses patients une friction sur le dos et sur le ventre : le remède naturel, après celui de la foi. Le seul auquel il n'avait jamais recours, c'était celui de la superstition : les syllabes mystérieuses et les amulettes. Parfois on lui amenait des malades adultes : il les soignait de même⁸².

Il était souvent consulté aussi comme exorciste. A cette époque, on admettait d'emblée l'intervention dans notre existence des puissances infernales. Un homme perdait-il la raison, se roulait-il par terre avec des convulsions, tombait-il roide, la bave aux lèvres; une femme avait-elle des crises de hoquet, se mettait-elle à pousser des cris incongrus, surtout à l'église, aux instants les plus solennels de la liturgie, — on voyait là Satan et ses démons. Or, les troubles, les terreurs, les famines, les privations et, davantage encore, l'abus d'une eau-de-vie de grain mal distillée, enfin l'absence d'hygiène, pour les femmes surtout, semblent avoir rendu très fréquentes dans l'ancienne Russie les maladies nerveuses et psychiques⁸³. Le possédé était d'ordinaire

81. Le sacrement d'extrême-onction n'a pas d'autre origine et, d'après les théologiens orthodoxes, il est « proprement institué pour les malades, car la guérison des maux du corps en est le premier fruit » (Macaire, *Théol. dogm.*, II, § 232, pp. 361-362).

82. *Vie*, fol. 282.

83. Vu la place qu'occupent les cas de possession dans la vie d'Avvakum et dans ses écrits, il n'est pas inutile de savoir comment les choses se présentaient. Rjazanovskij (pp. 69-70) décrit comme suit des faits observés par lui dans un très pauvre village de la province de Kostroma, vers 1890-1900 : « A Pâques, le curé donnait à cette femme la croix à baiser. Elle le faisait à grand peine, le visage tout changé, noirci, puis elle tombait à terre comme une masse. La communion était pour elle un tourment. Pendant la messe, quand le moment approchait, elle criait à gorge déployée et s'agitait de plus en plus violemment. Pure et modeste à son ordinaire, elle lâchait alors des mots inconvenants. Il fallait se mettre à plusieurs pour la conduire devant le prêtre; elle perdait connaissance, serrait les dents si bien qu'on avait de la peine à lui ouvrir la bouche; parfois des flots d'écume blanche tombaient de ses lèvres. Après, elle se calmait. » Rjazanovskij ajoute (1914) : « Il y a beaucoup de ces *klikuša* autour des sanctuaires connus, des reliques des saints et des icônes miraculeuses. » Des faits

mis à la chaîne, s'il paraissait capable de nuire, et l'on appelait l'exorciste. Avvakum ne se déroba pas à son devoir.

Pour ce qui est du rôle matériel et immédiat du prince de ce monde et de ses émissaires, Avvakum ne différait en rien de ses contemporains : il voyait, peut-on dire, le diable partout. Il le voyait non seulement en esprit, mais en chair et en os, parlant, tapant, se déplaçant, fuyant, attaquant de nouveau. Mais il ne le voyait pas plus que Nikon, qu'Hilarion de Suzdal', que Siméon de Polock et beaucoup d'autres. De plus, sur les obsessions et possessions il professait une doctrine fort saine et fort chrétienne.

Dieu peut permettre aux démons de tenter l'homme, de lui faire peur : alors il suffit d'une foi solide, aidée par la prière, pour s'en débarrasser. Peu après son retour à Lopatišči, Anastasie tomba malade, et si gravement qu'une nuit il fallut envoyer chercher son confesseur⁸⁴. Pendant ce temps, Avvakum alla à l'église prendre le *Rituel*. Là, il se trouva en face de prodiges rappelant les maisons hantées : une table qui sautille, une bière dont le couvercle se lève, un suaire qui s'agite, des chasubles qui volent de place en place. Il trace sur ces objets le signe de la croix, et tout rentre dans l'ordre. C'est simplement une leçon de vigilance : le diable nous guette, ne l'oublions pas, crampons-nous au Christ, à la Mère de Dieu et à tous les saints⁸⁵!

Il peut arriver pis. Il peut arriver qu'en punition de quelque péché grave Dieu livre un homme aux démons. Alors ces démons ne peuvent être mis en fuite, définitivement, que par la rentrée en grâce du coupable auprès de Dieu. Les exorcismes sont nécessaires pour commencer, mais ils ne peuvent avoir d'effet durable qu'accompagnés par la pénitence, la confession et la communion⁸⁶. Ils exigent, même pour une réussite passagère, une entière pureté de la part de celui qui les pratique : jeûne et prières. Ils doivent être longuement répétés, avec une absolue confiance en Dieu.

Assez peu de temps sans doute après son retour de Moscou, Avvakum, cédant aux instances de son cousin, qui aimait les bons livres, lui céda le *Saint Ephrem* d'Étienne de Boniface, en

analogues m'ont été racontés, concernant l'ancienne province de Jaroslavl', ces toutes dernières années. Il est certain qu'Avvakum a eu affaire, entre autres, à des *kli-kuša*. On peut consulter sur le sujet les travaux de Gruzdev et Krainskij.

84. Voir plus haut, chap. III, p. III.

85. *Vie*, fol. 283 fin-284 v.

86. *Vie*, fol. 220 v.

échange d'un cheval : ne lui fallait-il pas remonter sa maison mise à sac ? Ce n'en était pas moins désobéir à son père spirituel, qui lui avait donné le livre en tant que curé, pour en tirer profit spirituel et non matériel. Cette prévarication ne tarda pas à recevoir son châtiment. D'abord le cheval, puis le jeune frère d'Avvakum, Euthyme, qui le soignait, furent livrés aux démons : l'un toujours fourbu sans raison, l'autre, en plein office domestique, précipité à terre et poussant des cris affreux. Avvakum comprit aussitôt que c'était pour quelque grave péché de lui, que des êtres dépendant de lui étaient tourmentés ; mais lequel ? Il employa, à tout hasard, les remèdes prescrits : l'eau bénite et les exorcismes du *Rituel*. Sans succès ! Il répéta la cérémonie : en vain. Désespéré, il pleura longtemps. Puis une troisième fois il hurla le texte essentiel, l'injonction de saint Basile au diable : « Sors de cette créature ! » Le démon sortit ; mais il n'abandonna pas pour autant la partie. Il sauta sur la fenêtre, puis sur la meule à bras, puis sur le four, puis sous le four : Euthyme le montrait du doigt — dans la *Vie*, les états et attitudes du possédé sont décrits avec une précision quasi médicale —, Avvakum le poursuivait en l'aspergeant. Mais le voilà de nouveau dans le corps d'Euthyme, car celui-ci déraisonne. Cependant, il laisse échapper un renseignement précieux : il a été livré au dauphin et à deux princes des démons parce que son frère aîné a changé un livre saint contre un cheval, et que lui-même aime ce cheval. Qu'Avvakum rachète le livre, et Euthyme sera libéré ! Pourtant Avvakum demeura trois semaines sans obtempérer — pourquoi, il ne le dit pas —, et trois semaines encore, malgré l'eau bénite et les exorcismes, les démons continuèrent de visiter Euthyme. Le livre repris, ils le quittèrent définitivement ⁸⁷.

Après ces expériences, Avvakum avait plus d'autorité pour chasser les démons des autres. Encore dans sa maison, il guérit une servante, la jeune veuve Euphémie. Elle aussi a été saisie en plein office. Il récite la prière de saint Basile en touchant successivement de la croix ses membres, roides comme pierre, et chacun à son tour reprend vie. Il lui fait des onctions d'huile sainte, et la voilà saine. Cure si facile que lui-même se demande si c'était bien un démon qui la tenait ⁸⁸ ! Il eut affaire aussi à deux énergumènes du nom de Basile. Il les gardait chez lui à la

87. *Vie*, fol. 267 fin-272.

88. *Vie*, fol. 277 v. fin-278.

chaîne⁸⁹. Voici comment l'un d'eux, le plus original sans doute, se conduisait. Il prenait ses excréments et se les fourrait dans la bouche, en disant : « Prince, prince, petits princes, petits princes ! » Il estropiait le signe de la croix. Avvakum commença par l'oindre d'huile sainte. Puis il le traita à coups de fouet, en criant : « Récite la prière à Jésus, malheureux possédé ! » En trois semaines de soins, par la grâce du Christ, il fut guéri⁹⁰.

Avvakum n'en était qu'à ses débuts dans la carrière d'exorciste : durant toute sa vie il aura affaire aux démons, il ne cessera de combattre, pour lui-même ou pour les autres, l'Ennemi.

Ces combats ne pouvaient cependant lui faire oublier une des grandes réformes demandées par ses amis vénérés de Moscou : la célébration « à une voix ». Elle n'était pas réalisable immédiatement, car il fallait y préparer non seulement les fidèles, mais aussi les lecteurs et les chœurs. Pour être intrépide ou impérieux lorsque l'occasion l'exigeait, Avvakum n'en était pas moins prudent et réfléchi dans le cours ordinaire de la vie. Il se garda bien de décréter brutalement une pareille nouveauté. Il discutait, il tâchait de persuader : « Vous chantez d'abord ce qui doit venir après, et après ce qui doit venir avant. C'est mentir à Dieu que prier ainsi. — Partout on en fait autant ! — Oui, mais c'est pour se sauver plus vite de l'église. Nous n'avons pas le temps, dites-vous, il y a à faire à la maison ! Et moi je vous dis : tu es à l'église, eh bien ! chasse tout souci terrestre, ne pense qu'au ciel ! » Ces discours ne convainquaient pas tout le monde. Les plus violents se jetaient sur lui, le rouaient de coups en pleine église. Mais il était tenace⁹¹ ; il parvint à ses fins, au bout d'environ deux ans d'efforts, vers 1650⁹².

Les offices, déjà longs parce qu'Avvakum s'acquittait sans se

89. *Vie*, fol. 279.

90. Col. 591.

91. Col. 827-828. Smirnov date de Lopatiščï les souvenirs qu'Avvakum relate dans cette « Épître aux serviteurs du Christ » (Smirnov, *Compte rendu de Borozdin*, p. 255).

92. Col. 910 : « Voici dans les vingt ans que je célèbre à une voix », lettre de Pustozersk qui paraît à Smirnov (*Édition acad.*, pp. Lxv-Lxvi) antérieure à l'exécution du 14 avril 1670). — Ces opinions de Smirnov sont seulement probables, et non certaines. Mais le premier texte, même s'il ne vise pas exclusivement Lopatiščï, peut le comprendre aussi dans le souvenir des nombreuses persécutions subies pour l'*edynoglasie* ; d'autre part, même si les vingt ans étaient à décompter d'une date ultérieure à 1670, il faudrait en conclure qu'Avvakum n'avait pas réussi en 1650 à établir l'*edynoglasie*, mais non pas qu'il ne s'y efforçait point : il était impossible qu'après son voyage à Moscou, et plus encore après le concile de février 1649, il ne s'y efforçât point.

presser de sa partie sacerdotale, se trouvaient encore allongés du fait que les autres parties étaient exécutées maintenant les unes après les autres au lieu de l'être simultanément. Si sa lenteur lui avait déjà attiré des désagréments de la part des puissants, que serait-ce aujourd'hui ! L'effet foudroyant des lettres de Moscou était depuis longtemps oublié. Un officier civil — il est bien regrettable qu'il ne désigne jamais ces officiers par leur titre — vint l'assiéger chez lui en force, avec arcs et carabines. Pour cette fois, il échappa : il appela Dieu à son aide, et les assaillants soudain tournèrent bride. La nuit d'après, on le vint quérir de la part de l'officier en question, malade à la mort. Avvakum se laissa emmener, assez morose, à peu près sûr qu'il se jetait dans la gueule du loup, songeant au martyr du métropolite Philippe et priant. Mais, au contraire, il trouva l'autre profondément repentant, le confessa, l'oignit d'huile sainte, et le guérit⁹³. Double miracle, auquel il convient d'ajouter foi : un homme aux sentiments assez violents pour entreprendre pareille expédition contre un prêtre sans défense était capable aussi de tomber malade au premier remords et de se croire mourant jusqu'à son pardon !

Cet exemple ne suffit pourtant pas à assurer à Avvakum une victoire durable. Peu après, il se trouva des gens pour le chasser complètement de sa cure, et cette fois définitivement. Cela se passait à la fin de 1651 ou au début de 1652⁹⁴. Étaient-ce encore des hommes puissants ? Étaient-ce des paroissiens qui n'en pouvaient plus des rigueurs de leur pasteur ? Les temps étaient troublés : le service du tsar ruinait les seigneurs, les seigneurs pressuraient les paysans, le servage était légalisé par les *Établissements*, et la vie était de plus en plus dure au pauvre monde. Fallait-il encore, après la corvée et les impôts, passer le plus clair de son temps à l'église ? Dans les villes et les campagnes la révolte couvait. On peut croire que le malaise général de toute la Moscovie ne fut pas étranger aux nouveaux malheurs d'Avvakum⁹⁵.

93. *Vie*, fol. 201-202.

94. Avvakum sera nommé fin mars 1652 à Jurevec, après un court séjour à Moscou (*Vie*, fol. 202 fin).

95. Le Curé d'Ars aussi faillit bien des fois être rossé. Même les personnes pieuses demandaient à Dieu de l'éloigner. Un beau jour, sept de ses principaux paroissiens, qui le trouvaient trop sévère, vinrent lui signifier d'avoir à quitter le village. C'étaient les remous de la révolution de 1830 qui se combinaient avec les mécontentements locaux (Trochu, *Le Bienheureux J. Vianey*, pp. 207, 208-210).

VII

Il secoua donc la poussière de ses bottés sur Lopatišči. Il n'y remettra plus les pieds, non plus qu'au pays de Nijni-Novgorod en général. On aimerait savoir quel fruit avaient porté ses efforts. Malheureusement nous n'avons pour cela que le témoignage du prince Jean Dolgorukij, de cent soixante ans postérieur. Ce seigneur, bel esprit, ayant hérité de sa mère quatre cents âmes, éprouve le besoin de faire connaissance avec ses paysans. En 1813, il se rend à Nijni, et de là dans « son village » de Lopatišči. Les moujiks, dit-il, sont aisés, ils ne regardent jamais à l'argent pour racheter leur liberté, du service militaire par exemple; ils sont généreux pour leur maître : « pommes de leurs jardins, miel et pains d'épices de leurs abeilles et toiles de leur travail »; mais ils ont deux grands vices incurables : ils sont processifs, toujours en train de noircir du papier les uns contre les autres, et presque tous *raskol'nik*. « Leur église est délaissée..., ils vont rarement aux offices, certains même jamais... L'iconostase tient à peine; pas de clergé. Le prêtre, bien que curé-doyen, favorise le schisme, car autrement il ne pourrait pas vivre parmi eux et serait réduit à la mendicité⁹⁶. »

S'il faut en croire le prince, Avvakum aurait su inspirer à ses paroissiens un profond attachement aux pratiques extérieures de la religion, si bien que quand elles furent changées ils leur demeurèrent fidèles et repoussèrent les nouvelles. Il leur aurait inculqué solidement l'horreur de nombre de vices, car il faut beaucoup de vertus pour donner l'aisance à un village : le prince, d'ailleurs, ne constate pas d'ivrognerie⁹⁷. Il leur aurait enseigné l'amour de la liberté et de l'indépendance, donc le sentiment de leur dignité paysanne. Mais, trop préoccupé, selon les ordres reçus de ses protecteurs, de faire la guerre à certains désordres et de faire observer certaines règles, il aurait négligé de leur enseigner la vertu essentielle, la charité, ou bien ses leçons auraient porté peu de fruits.

96. J. M. Dolgorukij, pp. 91-94.

97. Et pourtant lui-même possédait à Lopatišči et affermait une distillerie qui avait donné, avant d'être abandonnée, 120.000 litres d'eau-de-vie par an (*Ibid.*, pp. 94-95).

En 1930, l'église de Lopatišči, d'ailleurs moderne, était fermée par ordre et j'entrevis à peine, sur le seuil de la plus pauvre izba, une soutane verdâtre, élimée, d'où sortait une tête aux yeux hagards, les cheveux en broussaille : sans doute, affolé par les malheurs et par l'apparition toujours inquiétante d'un visage étranger, le triste successeur d'Avvakum.

CHAPITRE V

L'ARCHIPRETRE (1652)

I. Les « amis de Dieu » dirigent l'Église. — II. Le *Livre de la foi* et la *Kormčaja* ; efforts pour l'instruction : Grecs et Kieviens. — III. La réforme paroissiale : *edinoglasie*, chant textuel, chant harmonique ; Neronov à N.-D. de Kazan. — IV. Le rigorisme moral. — V. Le clergé au premier rang dans l'État. — VI. Les « amis de Dieu » promus aux prélatures et archiprêtres. — VII. Le carême de 1652. — VIII. Avvakum à Jurevec.

I

Avvakum, avec sa famille, une seconde fois prit le chemin de Moscou. Il alla retrouver ses amis et leur exposa ses mésaventures. Il avait maintenant trente ans d'âge et dix de ministère : on pouvait lui confier un de ces postes supérieurs par où l'on comptait promouvoir la réforme. Étienne le présenta au tsar pour être nommé archiprêtre de Jurevec-sur-Volga, une petite ville proche de Nijni-Novgorod : il ne serait pas dépaysé. Le patriarche donna sa confirmation. C'était ainsi qu'on procédait toujours¹. Et sans doute très rapidement le nouvel élu fut mis en route, car ce second séjour dans la capitale ne semble pas lui avoir laissé d'autre souvenir.

Il ne put pourtant pas ne pas y être informé des nombreux événements survenus depuis son dernier passage. Le cercle des zélateurs avait pris figure d'une sorte de conseil de conscience officieux. Un de ses membres, l'archimandrite Nikon, continuant son ascension, avait été sacré le 9 mars 1649, à 44 ans, métropolitain de Novgorod², le premier siège de Russie après Moscou, mais chaque hiver il revenait dans la capitale, et il y était précisé-

1. *Mat.*, I, p. 110.

2. *Stroev*, col. 36.

ment depuis le 21 décembre 1651³. Neronov avait été nommé au début de 1649 archiprêtre de Notre-Dame de Kazan⁴, une des principales églises du Kitaj-gorod, juste en face d'une des portes du Kremlin. Le tsar était toujours très docile aux conseils de son confesseur, auquel il accordait toutes les distinctions de nature à accroître son autorité : la dernière était un bonnet de prélat, à l'occasion de la Noël⁵.

Les meilleures têtes de l'Église, en province aussi, étaient favorables à la réforme : ainsi à Rostov le vieux Barlaam⁶, à Suzdal' Sérapion, à Vologda le nouvel archevêque, Marcel, doux et instruit⁷, à la Trinité le mystique archimandrite Adrien⁸. Le patriarche Joseph n'avait jamais manifesté d'opposition que contre l'*edinoglasie*, et, depuis une ultime tentative de résistance demeurée sans résultat, en 1649, se bornait à entériner des décisions souvent prises sans lui. Il avait confié d'ailleurs à Adrien, lors des dernières fêtes de saint Serge à la fin de septembre 1651, qu'il souffrait de maux de ventre et d'insomnies⁹. Ainsi les « amis de Dieu », comme ils s'appelaient, étaient les directeurs effectifs de la politique religieuse, et ils lui imprimaient dans tous les domaines une activité et une vigueur remarquables. Ils poursuivaient leur audacieux programme de réforme et de rénovation ecclésiastique et morale en dépit des protestations des grands et des petits, et sans regarder aux difficultés du pays.

L'année 1648, pour l'État en général, avait été déplorable : menaces d'attaque des Tatars de Crimée joints aux janissaires turcs¹⁰; mauvaises récoltes et plaintes populaires aboutissant à l'émeute sanglante des 1^{er}-5 juin, incendie de la plus grande partie de Moscou, humiliation et capitulation du tsar devant la

3. *Livre de dépenses*, p. 4.

4. Entre février et août (Bëlokurov, *Sukhanov*, I, p. 169, n. 6).

5. Platonov, *Articles*, p. 67, n. 2. Tandis que les autres dons, très fréquents, du tsar à son confesseur ne sont consignés que dans les registres de la Cour (voir Izvëkov, p. 145; Zercalov, *Lect. hist.*, 1890, III, p. 9; Viktorov, I, p. 147), celui-ci est mentionné comme un événement historique par un chroniqueur non officiel.

6. Métropolitte depuis 1620; il sera vénéré par les vieux-croyants (Titov, *Rostov*, p. 120).

7. Abbé de Solovki de 1640 à 1645 (Dosithée, I, pp. 138-140), sacré le 16 janvier 1645 (Viktorov, I, p. 37). Voir son testament *Annales de la commission archéographique*, III, pp. 38-42.

8. Ancien abbé de la Tolga et sans doute disciple de Sérapion, nommé à la Trinité en 1640. Il imposera, en 1651, la vie commune à ses moines, « au lieu de se goberger dans leurs cellules » (Golubinskij, *Guide*, p. 149). Il avait des visions. Il adopta vite l'*edinoglasie*.

9. Gorskij, *Lect. hist.*, 1878, IV, p. 129.

10. P. Smirnov, *Morozov*, p. 50.

foule et les *strělec*; troubles en plusieurs villes de province, et dans toutes les directions : à Kozlov, à Sol'-Vyčegodsk, à Voronež, à Kursk, à Pinsk, à Ustjug d'où voevode et archiprêtre, scribes et gros marchands, avaient été chassés par la plèbe et qu'il avait fallu reconquérir à main armée deux mois plus tard; réunion des États généraux (*zemskij sobor*) et élaboration hâtive d'un nouveau Code qui consacrait définitivement l'asservissement des paysans aux grands propriétaires¹¹.

II

Tout cela n'avait pas empêché de lancer le 22 juin 1648, au lendemain des journées tragiques, un nouveau livre d'instruction et de polémique religieuse, le *Livre de la Foi une, véritable et orthodoxe*. Le succès qu'il obtint, dans ces circonstances, donne une idée du nombre de ceux qui, à Moscou, pouvaient sympathiser avec Étienne de Boniface et ses amis : sur un tirage de 1200, 118 exemplaires étaient vendus le premier jour, et environ 850 au bout du mois d'août¹². On y lisait l'histoire du baptême des Russes, la justification des croyances sur la procession du Saint-Esprit, les azymes, la communion des fidèles sous les deux espèces, l'égalité de tous les apôtres (cela contre les Latins), la défense des icones, du culte des saints, de la prière pour les morts, des jeûnes (cela contre les protestants), puis, un peu pêle-mêle, des articles contre les Uniates et contre les Juifs. A la fin, un chapitre sur l'Antéchrist, la fin du monde et le jugement dernier.

L'ouvrage continuait la série déjà longue des emprunts à la Russie de l'Ouest. C'était une compilation de différents traités polémiques, composée en 1644 à Kiev par un certain abbé Nathanaël, et dont Étienne de Boniface avait procuré la traduction et l'édition; pourtant, au dernier moment, on avait remplacé l'article sur « L'Antéchrist... » par un autre qui paraissait préférable, auquel on avait joint quelques pages sur le baptême par immersion, tirées des débats avec Valdemar. Dans cet in-folio de 289 feuillets, on s'était visiblement efforcé de donner, plus en-

11. Les événements de 1648 ont été enfin mis en lumière, après beaucoup de tâtonnements, par Bakhrušin, dans le *Recueil Ljubavskij*, pp. 709-774. Sur le *Zemskij sobor* et le Code de 1648, voir P. Smirnov, dans *Rev. Min. I. P.*, 1913, n° 9.

12. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 177.

core qu'une apologie de la foi orthodoxe contre des ennemis beaucoup moins dangereux à Moscou qu'à Kiev, Ostrog ou Vilna, une sorte d'encyclopédie religieuse pleine de choses à la fois utiles et intéressantes pour le public, et c'est ainsi que celui-ci le comprit¹³.

Toujours dans la même intention éducative, on publia, le 20 janvier 1649, le *Petit Catéchisme*, traduction de celui de Pierre Mohila, soigneusement faite et adaptée aux usages moscovites¹⁴. C'était le premier manuel populaire d'enseignement religieux.

Le 7 novembre 1649, les recenseurs mirent sous presse le *Livre-Pilote* ou *Kormčaja*¹⁵. Ce n'était pas un ouvrage entièrement nouveau, car il existait déjà depuis le XI^e siècle des recueils manuscrits portant ce titre; mais d'abord il n'avait jamais été imprimé, ni en slavon, ni en grec, et ensuite, ces manuscrits, grossis et modifiés au long de cinq ou six siècles, étant fort divergents, il fallait choisir entre eux et recomposer le livre d'après diverses sources selon les conceptions et les besoins du moment. Le travail demandait beaucoup de science, de réflexion et de temps. Aussi l'impression, qui allait sans doute de pair avec la rédaction, ne fut-elle achevée que le 1^{er} juillet 1650. La *Kormčaja* comprend soixante-dix chapitres qui se divisent en deux groupes : dans le premier, le droit ecclésiastique proprement dit, les canons des apôtres, ceux des sept conciles œcuméniques et des neuf provinciaux, avec les commentaires du diacre Aristène, les Règles de saint Basile et autres; dans le deuxième, un choix de décisions des empereurs, des patriarches et des juristes byzantins, concernant les dogmes et l'administration de l'Église, également avec commentaires de Balsamon et autres scolastes fameux. Tout cela était pris des manuscrits, qui eux-mêmes reproduisaient en slavon les recueils grecs d'Aristène, d'Armenopoulos et de Mathieu Blastares, mais non sans modifications dans la forme et dans le fond¹⁶. De plus, on inséra un chapitre LI « sur le sacrement de mariage » et « sur les degrés de parenté créant empêchement au mariage », entièrement emprunté au *Rituel* de Pierre Mohila, sauf quelques suppressions; ainsi il fut

13. Sur le *Livre de la foi*, voir Cvětaev, *Protestantisme*, pp. 670-673; Bělokurov, *Sukhanov*, I, pp. 172-177. Le manuscrit de la traduction existe à la Bibliothèque Lénine (n° 427, fonds Undol'skij).

14. Le *Petit Catéchisme* de Mohila a eu deux éditions à Kiev en 1645; une à Lwow en 1646. Pour les adaptations, voir Philarète, *Hist. de l'Église*, IV, p. 145.

15. Stroev, *Supp. aux livres de Tolstoj*, n° 168.

16. Sur la *Kormčaja*, voir Rosenkamp, Beneševic, N. Petrovskij et Suvorov, pp. 181-183.

jugé impossible en Moscovie de refuser la bénédiction nuptiale aux personnes ignorant le *Credo*, le *Pater*, l'*Ave Maria* et les dix commandements¹⁷. Les recenseurs ajoutèrent une préface très longue et très fleurie¹⁸, où ils expliquaient par allégorie le titre *Livre-Pilote* et justifiaient leur initiative par l'état déplorable des églises, même cathédrales, dénuées de livres canoniques; et une table analytique fort détaillée. Ainsi c'était Moscou qui donnait à l'Église orientale son premier Corpus de droit canon, et cela avec tant de soin et de succès que la *Kormčaja*, rééditée sans grands changements, fera autorité jusqu'en plein XIX^e siècle.

Ces diverses éditions nous prouvent que, pour la « confrérie », la lumière venait décidément du Sud, plus encore que de l'Ouest. Les reflets du grand foyer scientifique créé par Pierre Mohila à Kiev, avec son collège du *Bratskij monastyr'*, atteignaient jusqu'à Moscou. Étienne et Nasědka, certes, n'en étaient pas éblouis : en transportant, ils adaptaient, ils mettaient les textes en accord avec les croyances et les coutumes de l'Église grand-russienne, ils n'abdiquaient pas leur liberté. Mais ils ne se doutaient pas que, malgré tout, par Kiev et Mohila, c'étaient des influences latines qui s'insinuaient dans la vieille foi et menaçaient de la contaminer. Ce chapitre sur le mariage, il avait été traduit par Mohila du *Rituel* romain du pape Paul V; ces distinctions entre la forme, la matière, le ministre des sacrements, elles venaient de l'enseignement scolastique; cette présentation si commode du catéchisme par questions et réponses, qui obligeait à revêtir les dogmes d'une définition précise, elle était empruntée, en somme, au Concile de Trente; ces doctrines sur la soustraction de la Sainte Vierge au péché originel et sur la transsubstantiation opérée par les paroles du Christ et non par l'invocation du Saint-Esprit, accueillies dans le *Petit catéchisme* de 1649 comme dans le *Grand* de 1627, puis dans le *Missel* de 1651, elles appartenaient à la tradition catholique¹⁹.

Mais les hardiesses de la Confrérie allaient plus loin. En effet, le 30 septembre 1648, le tsar avait mandé à Kiev qu'on lui envoyât pour quelque temps des savants capables « de traduire la Bible du grec en langage slavon²⁰ ». Ne recevant pas de réponse,

17. A. Pavlov, *Le 50^e chapitre*, pp. 8-15 (le 51^e chapitre était devenu le 50^e par la suite).

18. Reproduite par Stroev, *Livres Carskij*, n° 168.

19. Smencovskij, pp. 86-107. Sur Mohila et son collège « acceptant sans réserve l'influence venue de l'Occident par la Pologne », A. Martel, pp. 279-288.

20. Trav. Černigov, VIII, pp. 107-108.

il fit récrire le 14 mai 1649 au métropolite Sylvestre Kossov²¹, pour demander deux maîtres du collège de Kiev. Kossov envoya Épiphanes Slavineckij et Arsène Satanovskij. Ils furent bientôt installés au Kremlin, au monastère du Miracle (*Čudov*), et appliqués à diverses traductions. Satanovskij, ne sachant pas le grec, traduisait du latin. Quand, au début de 1651, il obtint un congé pour aller à Kiev voir sa famille, on le chargea de trouver un manuel à l'usage des prédicateurs, fameux en Occident : *Hortulus reginae, sive sermones Meffreth*²², qu'il sera occupé à son retour, après mars 1652, à adapter en slavon moscovite. Slavineckij entama, en collaboration avec « d'autres moines » (sans doute les recenseurs de l'*Hôtel de la presse*), les travaux préparatoires à la révision de la Bible. Mais en même temps on l'assiégeait de commandes : en 1649, la *Liturgie de saint Jean Chrysostome*, l'*Épître de saint Athanase à Marcellin* sur l'interprétation des psaumes, l'*Office de sainte Marie l'Égyptienne*; en 1650, les *Offices* d'Anne de Kašin, la nouvelle sainte, et de saint Sabba de Storoži, un *Dictionnaire latino-slave* d'après Calepin, et probablement une brochure « sur le meurtre du roi d'Angleterre ». La plupart de ces ouvrages n'étaient pas imprimés, mais ils répondaient aux curiosités du tsar et de ses amis²³.

On avait vu à Moscou, en 1649, un autre savant homme, amené de Kiev le 27 janvier par le patriarche de Jérusalem, Paisios. Celui-là était un Grec, Arsène, âgé d'une quarantaine d'années. Il fut fort bien reçu. Comme il ignorait les langues slaves, le tsar lui demanda de donner des leçons de grec et de latin. Malheureusement, la vogue de ce professeur ne dura guère : le patriarche qui l'avait recommandé, changeant brusquement d'avis, le dénonça au moment de repasser la frontière comme un renégat qui avait embrassé successivement l'islamisme et l'Union, et capable de tous les crimes²⁴. Le jour même où la lettre arriva de Putivl', 25 juillet 1649, Arsène fut arrêté et soumis à un interrogatoire serré. Il finit par avouer, bribe à bribe, une étonnante carrière d'aventurier de robe et de lettres : né en Turquie, il

21. Pierre Mohila était mort le 31 décembre 1646. Kossov, élu métropolite le 25 février 1647, avait été professeur et recteur au Collège de Kiev.

22. La dernière édition avait paru à Cologne en 1625.

23. Cependant, l'*Épître de saint Athanase* sera jointe au *Grand Psautier* commencé le 28 novembre 1650 et terminé le 1^{er} octobre 1651 (Karataev, n° 675). — Sur l'appel de Slavineckij et Satanovskij et leur séjour à Moscou, Kharlampovič, pp. 119-141, fournit les données les plus précises.

24. Lettre de Paisios du 1^{er} juillet 1649, dans Bžlokurov, *Sukhanov*, I, p. xlv.

avait passé à Venise, puis abjuré l'orthodoxie et étudié cinq ans à Rome « la philosophie d'Aristote » et l'histoire, trois ans à Padoue la médecine; rentré à Constantinople, ayant « trois fois maudit la foi papiste », il était devenu moine, prêtre et abbé; mais un vizir, le soupçonnant de complicité avec les Vénitiens, l'avait mis à la torture : il s'était fait circoncire; libéré à ce prix, il était entré au service des hospodars de Valachie et de Moldavie, s'était fait réconcilier avec l'Église orthodoxe par un métropolite de Janina, puis avait erré à travers la Pologne jusqu'au jour où le roi Ladislas, guéri par lui de la pierre, l'avait envoyé à Kiev avec une lettre pour Sylvestre Kossov. Tout cela n'empêchait qu'il possédait dans ses bagages cinquante-sept bons livres : depuis Homère, Plutarque et Josèphe le Juif jusqu'à Jean Damascène et Cyrille de Jérusalem. Mais les réformateurs n'en étaient pas encore à préférer la science à la vertu : Arsène fut expédié enchaîné à Solovki sous la garde de cinq archers²⁵. C'était à lui qu'on avait songé pour ouvrir une école supérieure : le projet dut être abandonné²⁶.

Cependant il ne semble pas qu'Étienne et le tsar aient été ébranlés dans leur confiance pour les gens de Kiev. Quant à Rtiščev, il avait restauré tout près de Moscou, dans un site admirable dominant la Moskva, un monastère spécialement destiné aux moines de Petite et de Blanche Russie qui voudraient s'y installer. Il en vint, en effet, beaucoup de 1649 à 1654. Tous n'étaient pas savants, on n'a aucun indice qu'ils aient écrit ou enseigné. Mais à cette colonie étrangère de Saint-André on demandait surtout de former un couvent modèle et d'offrir « un refuge aux errants et aux mendiants²⁷ ». Rtiščev se proposait aussi d'implanter en Russie des établissements charitables.

L'arrivée des Kiéviens fut le grand événement de l'année 1649. Nombreux furent ceux qui voulurent se mettre à leur école. Ce fut dans la jeunesse russe, toujours avide de science et de nouveauté, un véritable engouement. Certains imaginèrent même de partir

25. Kolosov, *Rev. Min. I. P.*, 1881, IX, pp. 77-93; Kapterev, *Lect. spir.*, 1881, VII, pp. 70-96.

26. Arsène le Grec et Slavineckij, dès 1649, ont des élèves. Y avait-il une école proprement dite ? En tout cas, il n'en existait pas le 4 août 1649 : « On estime ici que l'école supérieure des confrères d'Arsène, venus de Kiev, sera ouverte bien qu'Arsène lui-même, désigné à cet effet par le patriarche de Jérusalem, ait été arrêté pour avoir été, dit-on, circoncis », écrit à cette date le résident suédois Pommerening, très bien informé (*Lect. hist.*, 1898, I, p. 452). Kharlampovič prouve que l'école n'a pas été ouverte.

27. Kharlampovič, pp. 133-134.

pour Kiev, à la source du savoir : Rtiščev, nous le savons, obtint un passeport à deux de ceux-là. Lui-même apprenait avec ardeur le grec. Il recrutait des élèves, encourageait les hésitants. Mais, d'autre part, les personnes sages, ceux qui avaient charge d'âme, et aussi les gens simples s'inquiétaient : « N'y a-t-il pas chez ces moines étrangers quelque hérésie ? Apprendre le latin, c'est s'exposer à quitter le droit chemin. » Le coup de théâtre d'Arsène aviva les scrupules. Un élève des Kiéviens, Lucien Golosov, les abandonna, en se répandant contre eux en récriminations de mauvais aloi : « Ils critiquent tout le monde... Ils vilipendent les pieux archiprêtres Jean et Étienne et les autres... Ce sont des menteurs qui n'ont rien à nous apprendre... Ils ignorent ce qu'ils prétendent enseigner... » A côté des deux dernières accusations, purement calomnieuses, les deux premières ne semblent pas mieux fondées²⁸. Pourtant le jeune Golosov, ce contempteur des étrangers qui, bientôt, fera carrière sous Nikon²⁹, avait discerné en son germe le conflit fatal qui devait éclater un jour entre les conceptions des « pieux archiprêtres » et celles des nouveaux arrivants, ignorants ou dédaigneux de toutes les traditions de la piété moscovite.

Sans aucune intervention étrangère, on avait continué à éditer les vieux livres scolaires russes, mais à un rythme accéléré : de 1647 à 1651, il y eut trois éditions de l'*Abécédaire*³⁰, soit 9600 exemplaires, de 1645 à 1652 huit éditions des *Heures* et de 1645 à 1651 neuf éditions du *Psautier scolaire*³¹. Ainsi, dans l'extraordinaire activité de l'Hôtel de la presse, l'instruction élémentaire et secondaire n'était pas oubliée³². D'autre part, le tsar songeait à des séminaires, comme il commençait seulement à s'en fonder en France, quand il écrivait, dans ses notes destinées au concile de 1651 : « Pour les ordonner prêtres et diacres, on choisira des hommes instruits, qui connaissent tous les livres

28. Kharlampovič, pp. 135-136.

29. Fils d'un scribe devenu *djak* en 1634 et mort à Astrakhan en 1647, Lucien Golosov est mentionné entre le 20 juillet 1653 et mars 1658 comme *djak* au *Razrjad*, c'est-à-dire comme un des premiers officiers laïcs de Nikon. La disgrâce de Nikon ne l'affectera en rien : il sera de 1663 à 1670 *djak* au Bureau des Légations, remplira de 1674 à 1679 plusieurs missions à l'étranger et reviendra en 1680, comme secrétaire d'État (*dumnyj djak*), au Bureau des Légations (Bëlokurov, *Bureau des Légations*, pp. 120, 125). Les connaissances acquises à l'école des Kiéviens ne lui avaient pas nui.

30. La première avait paru en 1637 (Stroev, *Livres Tolstoj*, n° 88, pp. 199-203).

31. Sobolevskij, *L'Instruction en Moscovie*, p. 18.

32. Sous le patriarche Joseph (1642-1652), il fut publié trente-six ouvrages différents (sans compter les rééditions), dont quatorze entièrement nouveaux en Russie. Encore plusieurs livres ont-ils pu être imprimés dont il ne reste aucun exemplaire.

ecclésiastiques et les rubriques, et ceux qui ne le seront pas, il faut les instruire dans des écoles afin qu'ils soient capables d'éclairer selon les règles des saints Pères les âmes chrétiennes, d'être le sel de la terre et la lumière du monde³³. »

III

La question de l'*edinoglasie* avait mûri au point qu'en 1649 Étienne avait cru pouvoir la faire poser par le tsar au synode réuni comme d'habitude le dimanche de l'orthodoxie, le 11 février. Mais il se heurta là à l'opposition catégorique du patriarche, qui estimait que les offices ne pouvaient être célébrés à une voix que dans les monastères. Les débats furent extrêmement chauds. Le confesseur du tsar employa les fortes expressions propres à tous les réformateurs : il n'y avait plus d'Église en Moscovie, les évêques n'étaient pas des pasteurs, mais des loups. Le patriarche cria au scandale : l'Église ? mais elle resplendit comme une colonne dressée jusqu'au ciel, elle est inébranlable et inviolée, elle garde fidèlement les règles des apôtres. Il fut décidé que « dans toutes les églises paroissiales le service divin aurait lieu comme devant et qu'il ne serait rien innové ». Le patriarche voulut poursuivre son avantage : il obtint que, dans une supplique au tsar, le synode demandât la tête d'Étienne, en vertu de l'article du nouveau Code qui punissait de mort le blasphème³⁴. Espérait-on se débarrasser de la remuante confrérie ? Celle-ci cependant ne se tenait nullement pour battue. Ni Étienne, ni Nikon, ni Neronov ne signèrent les Actes du synode. Le tsar leur refusa sa sanction. Peut-être sur le conseil du patriarche de Jérusalem, Paisios, qui était encore à Moscou, on résolut de s'en remettre à l'arbitrage du premier siège de l'Église orientale. Par la même occasion, on posa au patriarche de Constantinople d'autres questions débattues : la concélébration avec un ou plusieurs calices, la légitimité des secondes noces quand le conjoint est entré en religion, la validité du mariage d'un prêtre avec une veuve ou une femme de mœurs légères. La réponse, datée de 16 août 1650, arriva le 8 décembre. Elle était favorable au vœu

33. Bëlokurov, *Concile de 1649*, p. 49.

34. Voir le texte de la plainte dans Kapterev, *Nikon*, pp. 172-173. Ses auteurs visaient l'article 1 des *Établissements*, mais ils en forçaient le sens, car cet article ne punissait que les blasphèmes contre Dieu, Jésus-Christ, la Mère de Dieu, la croix et les saints.

du tsar et des « amis de Dieu ³⁵ ». Alors l'*edinoglasie* fut proposé de nouveau à l'assemblée du clergé, le 9 février 1651, et décrété d'obligation : « et dans les monastères, et dans les paroisses ».

La victoire remportée, il s'agissait de la réaliser. Aussitôt, des circulaires furent envoyées de Moscou dans les diocèses, et par les évêques aux archiprêtres et aux monastères. A Moscou, on rédigea pour la prochaine édition du *Missel* une préface étendue faisant l'histoire de l'*edinoglasie*, réclamé implicitement par saint Paul, selon le grand Chrysostome, par le concile réuni sous le tsar Jean de Basile et le métropolite Macaire, et enfin définitivement établi par le synode ³⁶. Mais une réforme qui coûtait tant au clergé et aux fidèles ne pouvait pas être appliquée sans soulever d'après protestations ³⁷. En province, il était facile, pour peu que l'évêque n'y tînt pas la main, de faire la sourde oreille; même contre les prélats autoritaires et zélés, l'éloignement était une arme suffisante. Nikon avait, dès avant la décision de 1651, prescrit l'*edinoglasie* dans l'immense diocèse de Novgorod, mais on voit qu'à Solovki il n'était pas encore pratiqué en 1661 ³⁸. A Moscou, l'exemple était donné depuis longtemps par Étienne à l'Annonciation, par Neronov à Notre-Dame de Kazan, par Rtiščev dans sa chapelle ³⁹ et sans doute par un certain nombre de curés. Mais on prévoyait de la résistance de la part des autres : pour y parer, tous furent invités à se rendre le 11 février chez le *tiun* ⁴⁰ pour y signer un engagement écrit de célébrer à une voix. Dans ce bureau de police ecclésiastique, ce sont d'orageuses discussions : les uns crient qu'ils n'apposeront leur main que quand le tsar et les *okol'ničij* auront aussi donné par écrit leur consentement; on leur répond qu'ils crachent sur les ordres de Dieu et des saints Pères. Un certain pope Procope, récemment venu de la Vjatka, traitait les nouvelles décisions d'hérésie et d'hypocrisie. Comme on attribuait à Étienne de Boniface une vision de Dieu Sabaoth, il citait le cas d'une bonne femme de son pays qui

35. Le texte de la lettre de Parthenios II est reproduit dans Nikolaevskij, *Relat.*, pp. 16-20.

36. Le *Missel* de 1651, mis sous presse le 13 mai, sortit le 18 juillet. Le texte en question occupe les fol. 1-11 (reproduit dans Stroeve, *Suppl. aux livres de Tolstoj*, n° 79, pp. 128-137).

37. L'existence du synode de 1649 a été découverte par Bëlokurov, qui en a publié les *Actes* avec une étude très précise sur la question de l'*edinoglasie* en 1649-1651 (*Vie spirituelle*, pp. 31-52, avec fac-similé).

38. Ivanovskij, *Saint Alexandre du Svir'*, p. 35 (lettre de 1649); *Mat.*, III, p. 13.

39. *Mat.*, I, p. 274.

40. Sur ce fonctionnaire de la police patriarcale, voir Kapterev, *Les officiers épiscopaux*, pp. 155-159.

prétendait aussi voir le Seigneur et qu'il avait exorcisée : « C'est le diable qu'il a vu, et non Dieu le Père! Qui pourrait voir Dieu en chair? » Pour ces paroles malsonnantes, Jean, curé de Saint-Gabriel, un jeune prêtre ami d'Étienne et qui, peut-être à ce titre, avait déjà eu à souffrir du patriarche, dénonça le 13 février son confrère⁴¹. Mais les partisans du *statu quo* ne se tinrent pas pour battus : ils firent circuler dans le public un factum contre les novateurs, les « cagois ». Il fallut leur répondre : un des recenseurs de l'Hôtel de la presse, Šestoj Martemjanov, s'en chargea, et nous avons encore son mémoire, savant, pondéré, nourri de citations (saint Paul, les Pères, le *Stoglav*, le patriarche Hermogène, le *Livre de la foi*) et animé d'une belle indignation contre les corrupteurs de la foi⁴².

Si la question de l'*edinoglasie*, du moins en principe, était résolue, beaucoup d'autres encore étaient soulevées, touchant la liturgie. La cacophonie dans les offices ne tenait pas seulement à l'exécution simultanée des diverses parties. Autrefois, du XI^e au XIV^e siècle, il y avait eu coïncidence parfaite entre le chant et la langue parlée : les semi-voyelles, notées dans les livres par des signes spéciaux, se chantaient exactement comme elles se prononçaient. Mais au XV^e siècle elles avaient à peu près disparu de l'usage courant : pour ne rien changer à la notation, on convint de les remplacer par les voyelles *e* et *o*. Au début sans doute, on les chanta très brièvement, ce qui ne nuisait guère à la prononciation. Puis la distinction se perdit entre les *e* et *o* véritables et ceux qui représentaient les semi-voyelles, et les textes se trouvèrent abominablement défigurés. Un mot d'une syllabe comme *d'n's'* (*hodie*), était changé en *denese*, avec trois syllabes, et rendu méconnaissable. Les aoristes en *khom* acquéraient un bizarre *o* final, et la fréquente répétition de cette finale saugrenue valut à tout le système le nom de *khomonija*⁴³. Cet abus n'avait pas été signalé lors du *Stoglav* ni plus tard, mais maintenant il était trop patent : le tsar en fit part au concile de 1651⁴⁴. Abolir la *khomonija* eût été un moyen de neutraliser sensiblement l'al-

41. *Mém. sect. r. et sl.*, II, pp. 394-397. L'original porte, à l'adresse des opposants dénoncés, cette apostille du tsar : « Sottise effrontée! »

42. Le traité de Šestoj Martemjanov occupe 199 pages in-quarto (*Bibliothèque Lennine*, ms. n° 1407). On en trouve des extraits avec une analyse dans Preobraženskij, *La question du chant*, pp. 63-79; cf. *ibid.*, pp. 34-37.

43. La genèse de la *khomonija* est bien expliquée par Findeisen, I, pp. 90-92. Voir l'étude récente de E. Koschmieder, *Przyczynki do zagadnienia chomonji w hirmosach rozyjskich*, Wilno, 1932, 41 pp. + 81 pp. de reproductions d'un hirmologue du XVII^e s.

44. Bëlokurov, *Concile de 1649*, p. 48.

longement des offices causé par l'*edinoglasie*. Aucune décision pourtant ne fut prise. Mais Nikon à Novgorod avait déjà introduit le « chant textuel » (*na rěč'*).

Ce n'était pas tout : il y avait des syllabes mystérieuses que les chantres, à certains moments, introduisaient dans les textes : *khabuva*, *inéinekhehuba*, *nénéna*, *anénénaiki terirem*. L'auteur de la *Supplique* adressée autrefois au patriarche Hermogène avait parfaitement montré qu'elles étaient dénuées de sens⁴⁵. Justement en 1651, le moine Euphrosyn, qui avait étudié le chant à Jérusalem, à Kiev et en Grèce, avait écrit un traité pour se plaindre qu'à Moscou on sacrifiait les paroles divines à la beauté des sons et aux fioritures⁴⁶.

D'ordinaire, les étrangers jugeaient le chant moscovite grossier, monotone, sans délicatesses : « Ils chantent sans étude, comme cela leur vient, et peu leur chaut », prononce le voyageur Paul d'Alep. En effet, les notes, écrites non pas sur une portée, mais sous les lignes du texte, n'indiquaient qu'approximativement la longueur et, depuis la fin du XVI^e siècle, la hauteur des sons : leur valeur musicale s'apprenait seulement par la pratique. Quant au chant lui-même, il était basé sur le système byzantin et grec ancien des huit modes et, par suite, ressemblait comme un frère au chant grégorien. Sous Ivan le Terrible, on en avait atténué l'austérité en ajoutant à la voix unique d'autrefois une deuxième voix accompagnatrice⁴⁷. La basse dominait. Au contraire, le chant kiévien était toute une harmonie : Paul d'Alep admire ce chant, qui « réjouit l'âme et guérit les chagrins », qui « vient du cœur et semble exécuté seulement par les lèvres », ces « mélodies tendres et délicieuses⁴⁸ ». Beaucoup de Moscovites le trouvaient profane et inconvenant, mais d'autres étaient séduits. On peut croire qu'Étienne et Neronov étaient des premiers, mais Nikon et Rtiščev ne cachaient pas leur enthousiasme pour les Kiéviens. Le tsar, qui dans sa jeunesse avait étudié très sérieusement le chant d'Eglise⁴⁹, se laissa gagner, au moins par curiosité. Il invita à Moscou des chantres de Kiev : l'archidiacre

45. Voir *A Platonov*, pp. 420-431, et l'*Introduction* de V. Majkov, pp. 415-419. Elles existaient déjà chez les Grecs.

46. Findeisen, I, pp. 288 sqq. Le traité d'Euphrosyn nous est parvenu en d'assez nombreuses copies.

47. Findeisen, I, pp. 101 sqq., 249 sqq.

48. Les deux passages de Paul d'Alep se trouvent fasc. II, pp. 165-166.

49. Viktorov, I, p. 262 (11 mai 1639). L'inventaire de la Bibliothèque du tsar Théodore, dressé en 1682, mentionne six cahiers de musique copiés de la main d'Alexis (Findeisen, I, p. xxvii, n. 377).

Michel, le 24 février 1651, en amena onze, et d'autres suivirent presque aussitôt ⁵⁰.

Ainsi tout, dans le chant liturgique, était en révolution : son adaptation aux paroles, son exécution, et sa nature même. Seul l'*edinoglasie* était rendu obligatoire, mais la question de la *khomonija* ⁵¹ et celle de l'harmonie kiévienne étaient à l'ordre du jour et agitaient les esprits.

Le *Missel* de 1651 enregistra la prescription de réciter tierce avant la messe. Il précisa aussi l'usage des prières avant et après la communion ⁵².

Une autre nouveauté qui choquait les conservateurs comme le pope Procope, c'étaient les sermons que prononçaient certains curés dans leurs églises : « De notre temps, disait-il, nous instruisions chaque fidèle en particulier. Mais vous, vous avez le diable au corps ! » Il est probable que ces prédications ont été inaugurées à Moscou par Neronov : nous savons qu'à Nijni déjà il donnait à ses paroissiens des homélies sur les Pères. On lui avait confié Notre-Dame de Kazan précisément pour évangéliser la foule qui se pressait en tout temps sur les marchés de la place Rouge, et il s'en acquittait avec un tel succès qu'il fut invité à prêcher aussi devant le tsar et la tsarine ⁵³. Aussi, parmi les décisions préparées pour le synode de 1651, on en prévint une ainsi conçue : « Les dimanches et fêtes, après laudes et après la messe, les évêques et les prêtres instruiront les fidèles sur la foi, la piété et la vie chrétienne ⁵⁴. »

Notre-Dame de Kazan était une église relativement récente, sans traditions ⁵⁵. Neronov en fit une paroisse modèle. Il soigna d'abord la décoration intérieure. Ainsi le 31 mai 1649 il obtenait du tsar les feuilles d'or nécessaires pour dorer son iconostase : les fêtes, les prophètes et les Pères de l'Ancien Testament ⁵⁶. Puis, comme à Nijni, il installa sur l'enclos dont il disposait des logements pour les malades et les errants ; il en avait chaque jour

50. Kharlampovič, pp. 72-74.

51. La première décision contre la *khomonija* sera prise par le concile de 1666 (*Actes de 1666*, fol. 38, 46).

52. Fol. 103 et *Préface*. Cette édition du *Služebnik* fut très étudiée : en cours d'impression, il y eut vingt-quatre feuillets retirés et remplacés par d'autres.

53. *Mat.*, I, pp. 278-279.

54. Bëlokurov, *Concile de 1649*, pp. 48-49.

55. Construite de 1630 à 1637 aux frais de Požarskij, pour abriter l'image de la Mère de Dieu qui avait accompagné les troupes de Nijni-Novgorod en 1612 (*Recueil Gaciskij*, pp. 47-52). Le 3 octobre 1647, on y consacrait encore une chapelle (*Sorties des tsars*, *Index*, p. 35).

56. *Mess. d'Arch.*, XVIII (1909), p. 93.

deux cents qu'il nourrissait et habillait. Il remit en honneur les vigiles nocturnes, chaque samedi, depuis le soir jusqu'à la dernière heure de la nuit, alors que même à la cathédrale elles n'étaient plus célébrées aussi complètement que les veilles de grandes fêtes. La beauté du chant, dont chaque mot était intelligible, la splendeur des cérémonies, les leçons des Pères, commentées par un orateur ardent et touché lui-même jusqu'aux larmes, tout cela attirait les foules. Tous voulaient voir et entendre. On ne trouvait plus place dans le lieu saint ni même sur le parvis; on s'accrochait du dehors aux fenêtres. Neronov alors imagina mieux : pour enseigner les passants, il fit peindre sur les murs de l'église des maximes religieuses⁵⁷! Neronov, par son rang, n'était qu'un des sept archiprêtres de la capitale, et l'un des derniers en dignité! Mais on ne parlait que de lui dans Moscou. Son activité était dévorante. Il intercédait pour des tenanciers de cabaret de Nijni, sans doute d'anciens paroissiens, accusés de s'être approprié plusieurs milliers de roubles de recettes et d'avoir falsifié leurs livres⁵⁸. Il se proposait à Simon Azar'in pour présenter au tsar la partie déjà écrite de sa *Vie de Denys* de la Trinité, leur maître à tous deux⁵⁹. Il restait en relations avec son village natal, où il fera bientôt un voyage triomphal⁶⁰. Dans le menu peuple, son renom était tel qu'on lui attribuait des miracles : il avait ressuscité un mort⁶¹.

IV

Tout le long des années 1648, 1649, 1650, 1651, la Confrérie poursuit avec acharnement sa campagne pour la morale publique. On voit se succéder les ordres aux voevodes, les lettres aux évêques, les pouvoirs spéciaux accordés aux archiprêtres, pour réprimer les vices, les relâchements, les plaisirs illicites, pour

57. *Mat.*, I, pp. 279, 280.

58. Smirnov, *Cabarets*, pp. 22 sqq. Il s'agissait des deux *kabackij golova* de l'année 1650. Peut-être l'accusation était-elle calomnieuse et s'agissait-il seulement d'un déficit causé par la campagne contre l'ivrognerie ? Mais souvent ces tenanciers élus, pauvres gens contraints d'accepter ces fonctions gratuites, se dédommageaient eux-mêmes en puisant dans la caisse : depuis 1637, ils risquaient la peine capitale. Nous n'avons pas la Supplique de Neronov, mais seulement celle où le *djak* Nemirov se plaint amèrement de son intervention « pour de telles gens ».

59. D. Skvorcov, *Denys*, pp. 66-67 (en 1651).

60. *Mat.*, I, 280 (dans la seconde moitié de 1652).

61. Ce miracle n'a pas été retenu par la *Vie* de Neronov, mais Križanič le mentionne dans sa *Réfutation de la Supplique de Solovki* (*Œuvres*, III, p. 131 *in fine*).

surveiller les foires, occasions de tant de péchés. Voici le message adressé à Bêlgorod, le 5 décembre 1648, pour être lu plusieurs dimanches dans les églises et sur les marchés, afin que nul n'en ignore :

Qu'à la ville, dans les faubourgs, dans les campagnes, les laïcs de toute condition, et leurs femmes et enfants aillent à l'église les dimanches et fêtes du Seigneur et des grands saints, et qu'ils s'y tiennent modestement, sans se parler durant l'office...; qu'ils écoutent les avis et instructions de leurs pères spirituels...; qu'ils s'abstiennent de l'excès des boissons fortes...; qu'ils n'amènent pas chez eux auprès des malades et des petits enfants de sorciers, femmes ou hommes; qu'ils n'observent pas le premier jour de la lune et le tonnerre pour se baigner dans les cours d'eau...; qu'ils ne fassent pas couler l'étain et la cire ⁶²; qu'ils ne jouent pas aux dés, cartes, échecs, osselets; qu'ils ne fassent pas danser les ours et les chiennes...; qu'ils ne chantent pas de chansons diaboliques dans les noces...; qu'ils ne luttent pas à coups de poing et ne se balancent pas sur les balançoires...; qu'ils ne s'affublent pas de masques... Et si te sont dénoncés quelque part des *domra*, *zurna*, flûtes, *gusli*, masques ou tout autre instrument diabolique, fais-les saisir et briser, puis brûler ⁶³...

Les sanctions étaient sévères : la première et la seconde fois, la bastonnade, et la troisième la déportation. On rencontre aussi d'autres menaces : amendes de 2, 4, 6 roubles, mise à la chaîne, pénitence dans un monastère. Le voevode coupable de négligence risquait la disgrâce.

Les choses défendues appartiennent, en somme, aux catégories suivantes : profanation des jours saints ⁶⁴; jeux d'origine païenne, avec chansons impies, qui se font à certaines dates aux champs ou dans les rues, comme les *koljady* de la Noël; jeux dangereux ou violents : pugilats, sauts, quilles, saute-mouton, ballon; jeux

62. Pour deviner l'avenir d'après les figures imprévues ainsi formées, superstition encore vivante.

63. P. Ivanov, *Archives*, pp. 296-299. On a des textes à peu près identiques adressés en 1648 à Suja (Sakharov, *Croyances*, II, pp. 99-100); à Dmitrov (Kharuzin, pp. 147-149). En 1649 : à Pskov (*Arch. Min. Af. étr., nouv. class.*, n° 598); à Kašin (*Lect. hist.*, 1903, IV, pp. 46-47; sur l'initiative de l'archimandrite du lieu); à Tobolsk, transmis à Verkhoturje et de là à Irbit (A.H., IV, n° 35, pp. 124-126); à Vologda (A.E.A., IV, n° 325); à Vladimir (*Mon. Vladimir*, 1842, n° 47). En 1651 : à Novgorod (*Mess. d'Arch.*, XXI, p. 45); à Temnikov (*Bull. Tambov*, VIII, pp. 73-74). Cette énumération ne prétend pas être exhaustive; d'autre part, toutes les lettres n'ont pas été conservées : la lacune pour 1650 est donc accidentelle. Il semble pourtant que le mouvement de rigorisme ait eu son apogée en 1649.

64. De 1649 datent encore un ordre spécial à Kašin sur l'observation des dimanches et fêtes (30 janvier; Kharuzin, pp. 150-151) et un ukaz interdisant de « siéger et traiter aucune affaire dans les administrations d'État les samedis après dîner et les dimanches jusqu'au dîner » (23 décembre; *Rec. des lois*, I, p. 222).

de hasard, ou capables de passionner; exhibitions licencieuses, comme les comédies d'animaux savants; instruments de musique vulgaire : guitares, tambourins, cornemuses; divertissements où la personne humaine se trouve défigurée, comme déguisements et mascarades; réjouissances de nature à profaner des cérémonies religieuses, comme les désordres ordinaires dans les noces; superstitions, comme la croyance aux *roussalki*, aux songes et aux rencontres, et la divination d'après les astres, les cris des oiseaux ou autres procédés; enfin, pratiques de sorcellerie.

A vrai dire, ces proscriptions n'étaient nullement de l'invention des confrères : elles se trouvaient dans le *Stoglav*, dans les textes pénitentiaires, dans les vies des saints, dans les chroniques⁶⁵. Elles remontaient même à l'Église grecque : on pouvait en lire un bon nombre dans le *Nomocanon* joint au *Rituel*⁶⁶. Ce qui était nouveau, c'était la volonté de les faire observer.

Pour cela, le tsar et ses amis payaient d'exemple. En dépit des traditions, le mariage d'Alexis avec Marie, la fille du *stolnik* Miloslavskij, se célébra, le 16 janvier 1648, sans jeux, ni *zurna*, ni tambourins : seuls les chantres exécutèrent des chants religieux. « Le calme, la joie et le bon ordre furent si grands que tous les assistants s'étonnèrent. » Dans l'été de 1647, un des principaux dignitaires de la Cour, Siméon Strešnev, avait été disgracié et exilé à Vologda pour sorcellerie⁶⁷.

Cependant la mère de la plupart des vices était l'ivrognerie. Depuis longtemps on fulminait contre elle : maintenant à plus forte raison elle est mentionnée dans bien des actes, elle fait l'unique objet de beaucoup d'autres⁶⁸. On la poursuit chez les laïcs,

65. Une des listes les plus complètes est celle de la lettre envoyée à Tobolsk (voir note 63). Sur cette lutte contre les survivances païennes, on consultera avec fruit l'ouvrage confus, mais bien documenté d'Aničkov, en particulier les chapitres VII-IX; sur le cas particulier des bateleurs et montreurs d'ours, Famincyn.

66. A. Pavlov, *Nomocanon*, art. 13, 15, 16, 20, 23, 56, 57, 183.

67. *Mat.*, I, p. 272; Zabělin, *Tsarines*, pp. 255-258.

68. Ordre du tsar, sur la requête du nouvel abbé de Saint-Nicolas sur Pěsnoša, Tykhon, de fermer un cabaret au bourg de Rogačev (*Hist. de saint Nicolas Pěsnoša*, pp. 50 et 133; 17 décembre 1647); lettre du tsar à Vologda, en décembre 1648, contre les boissons fortes dans les couvents (*Annales de la Commission archéographique*, III, 3, III, p. 120); lettre de Sérapion, archevêque de Suzdal', à l'abbesse de Bon-Secours de cette ville, le 15 janvier 1649, l'invitant à faire fréquemment la visite des cellules, pour en retirer la bière, l'hydromel et le kvas fermentés (*Actes Uvarov*, II, n° 205, p. 202). Sur la demande de l'abbé de la Résurrection sur Dérévjanica, un cabaret trop proche d'une église, occasion de divers désordres, est déplacé (29 janvier 1651; *Mess. d'Arch.*, XXI, pp. 45-48). Dans les notes du tsar pour le concile de 1651 : « Que prêtres et moines s'abstiennent absolument de boire et jurer, non seulement à l'église, mais aussi dans le monde : beaucoup de laïcs se laissent scandaliser » (Bělokurov, *Concile de 1649*, p. 49).

plus encore dans le clergé, séculier ou régulier. Mais tout cela n'était que littérature tant qu'on ne s'attaquerait pas à la racine du mal, au cabaret. Étienne et ses amis le comprirent, et Nikon en particulier prit cette campagne à cœur.

Il fallait abolir un système où l'État lui-même poussait à la consommation des boissons fortes. Toute localité de quelque importance possédait un ou plusieurs cabarets, soit affermés, soit en régie, auxquels la population était affectée⁶⁹. Dans le premier cas, le fermier, une fois payée la somme due à l'État, était un commerçant libre, qui cherchait son profit; dans le second, le tenancier était obligé, sous peine de châtiment, de ne jamais descendre au-dessous des recettes accusées l'année précédente. Il devait donc s'efforcer de les augmenter : il ouvrait des débits ambulants à l'occasion des fêtes, il vendait à crédit et sur gages, il dépouillait par tous les moyens ses malheureux clients. Au cabaret fusaient les jurons et les blasphèmes, naissaient les rixes mortelles, se tramaient les meurtres et les pillages. Devant le cabaret s'arrêtaient les montreurs d'ours et les joueurs d'instruments défendus. Le cabaret, pendant les offices, faisait concurrence à l'église. Le cabaret ruinait, dévastait des villages et des cantons. Mais le monopole de la vente des alcools alimentait le budget de l'État. La Confrérie pourtant se mit à la tâche, et le tsar donna son assentiment. La réforme commença à Moscou : les cabarets (*kabak*) furent remplacés par des ou peut-être un seul débit (*kružečnyj dvor*), où sans doute on ne consommait plus sur place, mais nous n'avons sur cette mesure que des renseignements indirects, par Nikon.

Ayant apprécié durant son voyage de 1651 les avantages des débits sur les cabarets, Nikon demanda au tsar d'introduire cette même réforme à Novgorod : qu'il n'y ait plus qu'un seul *kružečnyj dvor*, et « quelle que soit la recette, que le manque à gagner ne soit jamais poursuivi, de peur que par la multitude des cabarets la bonne ville de Novgorod ne soit totalement dévastée ». A l'intérêt fiscal immédiat, le métropolite opposait une prospérité durable. Les bureaux crurent les concilier par l'ordre suivant : fermer les cabarets et les remplacer par un débit, mais

69. Seuls les nobles hommes et les monastères pouvaient fabriquer de l'alcool, mais non pas en vendre. Les paysans pouvaient, en versant une taxe, obtenir l'autorisation de préparer la quantité de bière ou d'hydromel nécessaire à telle ou telle fête de famille. L'État avait le monopole de la vente : à Moscou, en 1625, le *vedro* (env. 12 l.) d'eau-de-vie de grain se vendait 2 roubles (Smirnov, *Cabarets, passim*).

« que les recettes ne soient pas inférieures aux précédentes et même les dépassent ». En attendant, la vente devait être suspendue pendant le carême et la semaine de Pâques. Elle le fut, en fait, du 24 mars au 7 avril, malgré les représentations des fermiers, qui affirmaient que la semaine de Pâques était la plus productive de l'année. Nikon écrivit à Moscou qu'il ne s'estimait pas satisfait, et réitéra sa requête⁷⁰.

On vit alors des choses étonnantes : le 12 juillet 1651, en mémoire de son père, Alexis libéra du *pravež* les débiteurs dont la dette ne passait pas 6 roubles, en désintéressant à ses frais les créanciers⁷¹; un peu plus tard, le directeur de la Monnaie avoua au tsar avoir naguère détourné à son profit 15.000 roubles, en ajoutant qu'il les restituait maintenant avec les intérêts⁷²; les détenus de Moscou s'entendirent pour offrir à l'aumônerie des prisons un *Synaxaire*⁷³.

V

Dans un État chrétien, le clergé doit occuper la première place. L'ancienne Moscovie n'avait pas complètement ignoré, sans doute, les discussions sur les rapports de l'Église et de l'État : mais en fait le grand-prince et le métropolite agissaient de concert. Le prince était le défenseur de la justice et de l'orthodoxie, et le bras séculier de l'Église; mais il convoquait les conciles et prenait part à la désignation du métropolite. Le métropolite était le sujet du prince, mais il avait à le guider dans les sentiers de la religion et de la morale : les métropolites Pierre et Alexis contribuèrent grandement à la création de l'État moscovite. Plus tard, sous les tsars, cette harmonie ne fut jamais brisée, mais de plus en plus le pouvoir civil prévalut. Il ne resta plus au pouvoir

70. *Lect. hist.*, 1907, I, *Mél.*, pp. 38-40 (20 juillet 1651). Le 30 octobre 1651 encore, sur la demande du patriarche, le tsar ordonna de débarrasser le bourg patriarcal de Nikol'skoe, en face de Kostroma, d'un cabaret qui ruinait les paysans, mais pour le transporter ailleurs, sur terre de la Couronne, de telle sorte que le Trésor « y trouve bénéfice à l'avenir » (*Bibl. syn.*, vol. 1029).

71. *Rodes*, 10 août 1651, p. 53.

72. *Ibid.*, p. 54. Le coupable repentant fut pardonné.

73. *Lect. hist.*, 1905, IV, *Mél.*, pp. 70-71. La *pokajannaja izba* du *tjuremnoj dvor* doit nécessairement correspondre à un service d'aumônerie des prisons, sur lequel nous n'avons d'ailleurs pas de renseignements : il a pu être créé précisément dans ces années.

religieux qu'une autorité idéale, insuffisante à refréner un Ivan le Terrible, diminuée encore sous le Temps des troubles⁷⁴. Si Philarète avait partagé avec le tsar Michel son fils les honneurs et les fonctions de la souveraineté, ce n'avait été que pour mettre plus complètement au service de l'État une Église bureaucratiquement organisée. La conception de la Confrérie était au contraire : l'État au service de l'Église. Comme le tsar en était membre, cela ne pouvait susciter de conflit. C'est pourquoi elle ne jugea pas d'abord nécessaire de protester contre les *Établissements*, qui pourtant, en soumettant les monastères à un Bureau civil, restreignaient sensiblement le for ecclésiastique. Il n'importait, puisqu'Alexis était sous la conduite d'Étienne de Boniface, puisqu'il quêtait chaque vendredi les conseils de Nikon, puisqu'il écoutait pieusement les homélies de Neronov. Il ne s'agissait pas de principes, mais de réalisations pratiques. Les zélateurs dirigeaient tout ce qui, dans la politique, les intéressait : donc l'Église, selon eux, avait conquis dans l'État sa place naturelle. Pourtant, ce ne fut pas d'eux, mais du patriarche que vint la manifestation la plus éloquente du changement opéré.

Tandis que sous le précédent règne on avait abandonné à leur sort les orthodoxes cédés par le traité de Stolbovo à la Suède⁷⁵, le tsar Alexis se refusait maintenant à rendre ceux qui cherchaient sur le territoire russe un refuge contre la persécution luthérienne. Il préféra les racheter, partie contre argent comptant, partie contre des livraisons de blé. Or, le 27 février 1650, le menu peuple de Pskov, mécontent de voir tant de blé partir pour la Suède alors qu'on souffrait en Russie de la mauvaise récolte, vint se plaindre à l'archevêque et au voevode. Ce fut le début d'une véritable révolte, qui se reproduisit quinze jours plus tard, pour la même raison, à Novgorod. Novgorod fut bientôt apaisé par les explications du tsar et le sang-froid du métropolite Nikon. Celui-ci avait su conserver, malgré les *Établissements*, tous ses droits de juridiction sur le clergé et les personnes dépendant des monastères⁷⁶, s'affranchir même de certaines servitudes vis-à-vis des voevodes⁷⁷, placer son autorité à

74. Les idées des anciens Russes sur les rapports entre l'Église et l'État ont fait l'objet d'une étude bien informée de Waldenberg, dont le seul tort est d'ériger en « doctrines » les opinions généralement flottantes, implicites, contradictoires, des hiérarques, des princes ou des publicistes.

75. Voir plus haut, chap. I, p. 21.

76. A.E.A., IV, n° 50.

77. Vostokov, *Musée Rum.*, p. 68 (droit de percevoir ses redevances et d'enquêter dans le pays lapon sans passer par les voevodes, 12 décembre 1649).

une hauteur encore inconnue. Pendant les troubles, il fit figure de seul et véritable représentant du pouvoir central, suppléant aux voevodes défaillants, correspondant avec le tsar, conseillant la temporisation et la clémence. Homme d'État autant que d'Église, sa faveur en fut encore accrue. A Pskov, au contraire, faute d'hommes de cette trempe, la révolte se prolongea⁷⁸. Les généraux ayant échoué, ce fut à des gens d'Église que le tsar confia la tâche de ramener les égarés. Le 12 juin 1650, il invita le patriarche à envoyer aux rebelles l'archiprêtre Michel Rogov et l'archimandrite Sylvestre pour les conjurer d'ouvrir leurs portes et de livrer les meneurs, sous peine d'excommunication. Joseph obtempéra dès le lendemain, mais rendit compte qu'il n'avait pas mentionné la menace d'excommunication : non par désobéissance, expliquait-il, mais pour ne pas désespérer trop tôt les coupables; s'ils s'obstinaient, il ne manquerait pas, « avec toute l'assemblée du clergé », de les maudire et exclure à jamais de toutes les choses saintes. C'était faire entendre assez clairement au tsar que l'Église était seule juge d'une mesure comme l'excommunication et qu'il n'avait pas à la lui ordonner⁷⁹. Si Alexis avait agi d'accord avec son confesseur, Étienne se heurta ce jour-là au principe même qu'il préconisait, mais plus résolument appliqué.

La suprématie de l'Église devait s'exprimer par une certaine splendeur extérieure. On multiplia les manifestations religieuses. Le 7 novembre 1649 fut canonisé Cyrille de Novoezero, fondateur d'un monastère près de Bělozersk⁸⁰. On conservait dans la petite ville de Kašin au nord de Moscou le tombeau d'une certaine princesse Anne, réputée pour avoir écarté les incursions polonaises pendant les Troubles et pour les guérisons miraculeuses opérées par son intercession. Sur ordre du tsar, le 21 juin 1649, l'archevêque de Tver' était allé avec deux abbés visiter ses restes, qui furent trouvés intacts et sans traces de corruption. L'année suivante, le tsar en personne se rendit à Kašin pour opérer la translation des reliques dans la nouvelle église bâtie pour les recevoir. Ce fut une canonisation solennelle⁸¹. Le 22 août 1650,

78. La révolte de Pskov et de Novgorod est racontée avec beaucoup de détails par Soloviev, II, col. 1526-1551; Šušerin, pp. 14-20.

79. *Rec. des Arch. Min. Just.*, VI, pp. 94-95.

80. Stroev, col. 78.

81. *Trav. 2^e congrès arch. rég.*, IV^e partie, pp. 81 sqq.

fut instituée la fête de l'image de la Vierge de Gruzino, et un office fut composé en son honneur⁸². Le 25 octobre 1650, en raison de l'appauvrissement de la terre, des invasions de sauterelles, des inondations et des incendies, de la maladie des chevaux et des bestiaux, l'ordre fut lancé partout de jeûner strictement le carême de la Saint-Philippe, fréquenter assidûment les églises et adresser au ciel des supplications publiques à tous les offices du matin et du soir et à la messe⁸³. Des règles furent édictées sur les honneurs à rendre au Saint-Sacrement dans les rues : « Lorsqu'un prêtre sortira d'une église pour porter le viatique à un malade, il sera précédé de porte-flambeaux et entouré d'une garde d'une dizaine de paroissiens, qui se seront offerts par crainte de Dieu et désir de ses grâces;... les passants, à pied ou en voiture, feront place, s'inclineront et honoreront le Saint-Sacrement⁸⁴. » Le 16 janvier 1652, le tsar et la tsarine avec le patriarche Joseph et le métropolite Nikon, accompagnés de 13 boiars, 10 *okol'ničij*, 100 *stolnik*, 50 *strjapčij* et 65 nobles, se rendirent à Zvenigorod pour assister à l'exhumation des restes de saint Sabba. On se représente les solennités auxquelles donnèrent lieu un pareil déplacement, puis la translation des reliques dans le *sobor* et la fonction patriarcale du 20 janvier⁸⁵.

C'est à cette politique de splendeur extérieure que se rattache l'élévation de nombreux monastères au rang d'archimandries. Sans doute Nikon, avec son amour des magnificences liturgiques, poussa-t-il à ces promotions : dans son diocèse de Novgorod, en la seule année 1651, les abbés de Solovki, de l'Assomption de Tikhvin, de Saint-Nicolas de Vjažica, de Saint-Antoine, sont faits archimandrites⁸⁶. Mais au diocèse de Rostov l'abbé de Saint-Cyrille de Bëlozero en 1649, au diocèse de Vologda l'abbé de Spaso-Priluckij en 1651, enfin dans le diocèse patriarcal l'abbé de Saint-Sabba de Storoži en 1650 deviennent aussi archimandrites⁸⁷. Le mouvement continuera en 1652. L'archimandrite revêtait les ornements au centre de l'église sur l'*orlec*, le petit tapis rond des prélats, portait la mitre et la crosse, bénissait

82. Verjužskij, pp. 513-514.

83. A.E.A., IV, n° 47; *Rec. des lois*, I, pp. 245-246.

84. *Rec. des lois*, I, pp. 246-247 (lettre au voevode de Vladimir du 25 octobre 1650, à lire au public et sanctionnée de peines sévères, comme l'envoi en pénitence dans un monastère).

85. *Rangs du palais*, III, col. 290-297.

86. Stroev, col. 817, 63, 65, 59.

87. Stroev, col. 56, 738, 167.

avec le trikirion et le dikirion, ce qui ajoutait à l'éclat des cérémonies. En outre, ce titre imposait davantage et au clergé et aux autorités civiles. Dans une ville sans évêque, l'archimandrite et l'archiprêtre pouvaient exercer une immense influence.

VI

Pour que cette influence s'exerçât dans le sens voulu, la Confrérie avait pris la haute main sur le choix des candidats. On peut être sûr que toutes les nominations faites depuis 1646 aux évêchés, archiprêtres ou offices supérieurs des grands monastères portèrent sur des clercs « amis de Dieu ». Beaucoup s'avéreront dans la suite des hommes remarquables.

On a vu l'installation à Moscou de Neronov. Celui-ci désigna bientôt Tykhon, son ancien collègue de Nijni et signataire de la pétition de 1636, aux Cryptes depuis quatre ans à peine, comme archimandrite de ce monastère de première importance. C'était une élévation extraordinaire, mais qui ne s'arrêta pas là : le 18 janvier 1651, Tykhon était nommé à Saint-Daniel de Pereslavl', couvent peut-être moins considérable, mais beaucoup plus proche de la capitale⁸⁸. Lorsque viendra la persécution, il restera un ami prudent, mais sûr, des zélateurs, et si son activité ne nous est aujourd'hui signalée que par la canonisation de saint Daniel en 1652, cela ne prouve aucunement qu'il n'ait pas contribué à l'œuvre commune. De Pereslavl', sans doute à cette époque, fut appelé Théoctiste, un moine érudit, écrivain, actif, pour diriger le monastère de Saint-Jean-Chrysostome, secondaire, mais en plein Kitaj-gorod⁸⁹.

En 1647, apparaît Corneille, abbé à Saint-Macaire-aux-Eaux-jaunes. Il n'y fera qu'un court séjour, un plus court encore à l'Épiphanie de Moscou, et sera élu métropolite de Kazan par le tsar le 10 janvier 1650. Or, il sera bientôt aux côtés de Neronov et d'Avvakum, se montrera rigoureux dans son diocèse et, sans scandale, s'abstiendra d'y introduire les nouveautés de Nikon⁹⁰.

88. Stroev, col. 610.

89. Théoctiste nous apparaît brusquement le 13 juillet 1654 (*Mat.*, I, p. 109), ayant déjà quitté son monastère, où un abbé Théodose est déjà signalé le 21 décembre 1653 (Stroev, col. 195). D'autre part, un abbé Jonas est mentionné en septembre 1645. C'est entre 1645 et 1653 qu'il faut placer le supérieurat de Théoctiste.

90. *Lect. hist.*, 1905, III, *Mél.*, p. 29; *Vie*, fol. 203 v.; I. Pokrovskij, *La maison archiépiscopale de Kazan*, pp. 48, 71.

A Saint-Macaire lui succéda, le 8 novembre 1649, Hilarion, le fils du pape Jacques, le compagnon d'enfance d'Avvakum, qui avait été curé de Lyskovo et s'y était attiré par sa sévérité les désagréments qu'on a vus : celui-là décevra cruellement ses amis, mais prouvera du moins par sa carrière une activité et une intelligence peu communes⁹¹.

Les deux autres candidats à la métropole de Kazan, en 1650, étaient, comme par hasard, des archimandrites de fraîche date, Sylvestre, à Saint-Andronic depuis 1648, et Thérapont, au Miracle depuis 1649⁹². A Kostroma, le cellierier de l'Épiphanie, Gerasime, signalé comme grand bâtisseur, est nommé archimandrite en 1648 ou 1649 : il est jeune et se montrera gardien zélé de la religion et des mœurs⁹³ : même il sera plus tard accusé de *ras-kol*⁹⁴. Jusque dans les couvents de femmes, la confrérie avait ses partisans : à la Présentation de Vjazniki, par exemple, l'abbesse Marthe, que connaissaient bien Corneille, Étienne et Avvakum⁹⁵.

L'archevêque de Tobolsk et de toute la Sibérie, Gerasime, était mort le 16 juin 1650. Neronov recommanda un ancien moine de Saint-Macaire, Siméon, qu'on avait déjà fait, en 1649, abbé de Saint-Paphnuce de Borovsk. Il était actif et décidé, très pénétré des droits de la hiérarchie, très sévère sur les mœurs, ami de la lecture et des livres. Il fut sacré le 9 mars 1651 en présence du tsar⁹⁶. A Saint-Paphnuce on nomma, en octobre de la même année, un autre enfant du pays de Nijni-Novgorod, le fils du curé de Kolyčevo, Paul. Lui aussi deviendra évêque, en octobre 1652, à Kolomna. Rigide et tenace, il restera inébranlable dans sa fidélité à son protecteur lorsque la division éclatera, et mourra premier martyr de la vieille foi⁹⁷.

Lorsque le siège de Rjazan' fut vacant, Nicon proposa pour l'occuper un simple moine de la Résurrection sur Derevjanica près de Novgorod, Misaël, qui fut sacré le 13 avril 1651. Ce sera un prélat selon le cœur des « amis de Dieu » : modeste de sa personne, mais aimant le faste ecclésiastique, les belles cérémonies,

91. Stroev, col. 613; *Mat.*, VI, pp. 195-196. Voir plus haut, ch. II, p. 143.

92. Stroev, col. 170, 163.

93. Stroev, col. 854; *Hist. de l'Épiphanie de Kostroma*, pp. 18-23. Gerasime était cellierier depuis 1642 seulement, et il vivra jusqu'au 20 novembre 1672.

94. Par des feuilles anonymes : *Invent. Arch. Min. Just.*, XV, p. 512.

95. On trouve mention de Marthe en novembre 1649 (*Mss. de l'Olonec*, p. 35); janvier 1651 (*Lect. hist.*, 1902, III, *Mél.*, p. 36); février 1652 (Stroev, col. 723). *Edition acad.*, col. 856.

96. Sur Siméon, notice de A. Nikol'skij dans *Dict. biogr. r.*, 1904, pp. 462-463.

97. Stroev, col. 571, 1031, et ci-dessus, chap. II, p. 93.

les ornements somptueux — il se fit faire une mitre d'hermine et d'or, ornée de perles, d'émaux et de pierres précieuses, estimée alors à mille roubles —, exigeant des chœurs impeccables et chantant lui-même fort bien.

Misaël se distinguera entre tous les évêques de ce temps par ses missions parmi les Mordvines idolâtres, nombreux dans le sud de son diocèse, et mourra martyr de son zèle en 1656⁹⁸. Les missions faisaient partie du programme de la Confrérie : la *Préface* du Nomocanon annexé au *Rituel* de 1651 en fait foi⁹⁹.

Le 7 juin 1651, fut nommé archimandrite du Sauveur-aux-pierrailles (*Spasokamennyj*), près de Vologda, l'abbé Alexandre, qu'on était allé chercher dans son pauvre couvent de la Korjažemka, parmi les cèdres et les pins de l'Oural septentrional. Il y avait fait toute son éducation, y avait été novice, puis moine, puis trésorier, avant d'être élu supérieur. Il était doux, pieux, ami de la retraite, et, en outre, fort instruit dans les anciens livres. Cet Alexandre, devenu évêque, comptera parmi les adversaires les plus réfléchis des nouveautés niconiennes¹⁰⁰.

Si l'on est assez précisément documenté sur les dignitaires du clergé régulier, on l'est beaucoup moins sur le clergé séculier. Mais les quelques-uns que l'histoire du *raskol* a tirés de l'obscurité nous font deviner que la Confrérie désigna aussi nombre d'archiprêtres et même de curés. Le *sobor* de Kostroma fut confié à Daniel, sans doute peu après 1649¹⁰¹; à Temnikov, petite ville des marches méridionales, en plein pays mordvine, on trouve, en 1652, un autre Daniel¹⁰². On ignore à quelle date Conon fut nommé à Nijni-Novgorod¹⁰³ et Nicéphore d'Antoine à Sim-

98. Sur Misaël, les renseignements les plus précis sont fournis par *Trav. de Rjazan'*, V (1890), n° 8, pp. 125-127, et XXV, n° 1, pp. 69-70; S. Vvedenskij, *Mess. théol.*, 1910, II, pp. 527-551.

99. « Nous avons en Grande Russie, autour de notre pays, des nations qui ne connaissent pas Dieu et ne distinguent ni doctrines, ni Écritures..., et qui adorent des idoles, les arbres, les sources, les pierres, les bêtes... Nous devons leur enseigner la loi du Christ. »

100. La meilleure notice sur Alexandre de Vjatka a été donnée par Vereščagin dans *Trav. de Vjatka*, 1908, II, pp. 1-79.

101. Sur Daniel de Kostroma, A. Vvedenskij, *Mess. théol.*, 1913, I, pp. 844-854. Si Daniel avait été là au début de 1649, c'est à lui et non au voevode qu'aurait été adressé l'ordre du tsar contre les usages païens et sur la décence dans les églises (Kharuzin, pp. 149-150).

102. *Bull. Tambou*, VIII, pp. 73-74 (20 octobre 1652).

103. Conon est mentionné à propos d'un ouvrage de lui saisi en janvier 1666 (*Mat.*, I, pp. 339 et 342). Avvakum le place aux côtés de Longin, Tykhon, Marthe de Vjazniki, comme un de ceux qui avaient adopté l'*edinoglasie*; ce qui permet de dater sa nomination de la période 1649-1652.

birsk¹⁰⁴. Un certain Michel, en décembre 1660, sera déjà « ancien archiprêtre de Galič », cité comme témoin par le pape Hérodition contre les nouveaux livres; en 1664, il se trouvera en rapports avec Avvakum et le diacre Théodore¹⁰⁵. Il est clair que c'étaient là des « amis de Dieu ».

Toutes les villes nommées appartenaient au diocèse patriarchal¹⁰⁶, sur lequel la Confrérie exerçait une influence directe. Mais dans d'autres diocèses aussi il dut se faire alors des désignations d'archiprêtres zélateurs : ainsi à Murom, qui dépendait alors de Rjazan', Misaël appela au *sobor* de la Nativité de la sainte Mère de Dieu le fils d'un prêtre de campagne, Longin, qui ne tarda pas à faire parler de lui¹⁰⁷. A Jaroslavl', poste de très grande importance¹⁰⁸, le métropolite de Rostov, Barlaam, se laissa persuader d'envoyer comme archiprêtre Hermyle, parent de Neronov¹⁰⁹ et « ami de longue date » d'Avvakum : c'était un homme « militant pour l'Église et bon », mais de caractère faible, qui ne résistera pas à la volonté impérieuse d'un Nicon¹¹⁰.

Un fait remarquable et non fortuit est que chacun de ces promus, en entrant en fonctions, ou bien lance une lettre pastorale en faveur de la réforme, s'il est évêque, ou bien l'entreprend lui-même, s'il est archiprêtre.

Misaël de Rjazan', sacré le 13 avril, ne s'attarde pas dans la capitale, mais est déjà dans son diocèse le 13 mai 1651 et aussitôt adresse à son clergé et aux fidèles une épître de bienvenue où il fulmine longuement contre l'ivrognerie, rappelle que le service divin doit être célébré régulièrement et « à une voix », menace de remplacer les prêtres et diacres désobéissants par de plus so-

104. Simbirsk était une ville nouvelle, fondée par ordre du 10 février 1648 pour maintenir les Tatars Nogaj. Le premier archiprêtre de son *sobor* de la Trinité fut un certain Serge, mentionné en 1651. Nicéphore est nommé pour la première fois en 1660 (Martynov, *Simbirsk*, pp. 170-171).

105. Col. 752; *Mat.*, I, pp. 402, 479. Galič est une petite ville à 120 km. au N.-E. de Kostroma.

106. Simbirsk seul en sera détaché de mars 1658 au 31 août 1659 au profit de la métropole de Kazan (I. Pokrovskij, *La maison archiépiscopale de Kazan*, pp. 194-195).

107. Vozdvizenskij, pp. 97 sqq.; le 6 février 1651, l'archiprêtre de Murom était encore un certain Basile (Dobrynkin, p. 24, dans *Trav. de Vladimir*, t. XVII).

108. Jaroslavl' comptait, en 1646, 2437 feux et 99 logettes dans son *posad* et ses faubourgs de pêcheurs (*Arch. Min. Af. étr., Af. anc.*, 1649, n° 62). Il y avait en outre de nombreux étrangers (en 1630, 29 feux), plusieurs grands monastères (surtout celui du Sauveur). Enfin, de Jaroslavl' à Moscou, la distance n'est que de 280 km.

109. Dans l'*Obituaire de Kolesnikov*, un archiprêtre Hermyle est nommé dans la famille de Neronov (fol. 340 v.; II, p. 132). La coïncidence d'un nom et d'un titre rares, ainsi que les relations intimes de l'Hermyle de Jaroslavl' avec Neronov (*Mat.*, I, pp. 44-45, 157), permettent de conclure à l'identité du personnage.

110. Col. 464.

bres et de plus vertueux, exige l'observation stricte des canons sur les jeûnes, la confession et la communion, régleme les ordinations — « ne pas m'envoyer de candidats trop jeunes, ni de gredins ou ivrognes » —, interdit les jeux de la Noël et les balançoires de la Saint-Pierre, impose aux clergeons et sacristains le port de la soutane (*odnorjadka*) noire ou grise au lieu du *zipun* à collet emprunté aux Mordvines, exclut les prêtres ou diacres veufs remariés, et revient encore, en terminant, sur l'ivrognerie ¹¹¹.

Siméon, arrivant à Tobolsk, dans la première lettre qu'il écrit au tsar, lui rend compte qu'il a « prescrit de célébrer dans toutes les églises à une voix et envoyé aux prêtres des villes de Sibérie un mandement sur l'*edinoglasie* ». En même temps, il propose la création de trois nouveaux archiprêtres, en plus de l'unique existant à Tobolsk ¹¹².

Nicon, à Novgorod, avait entrepris la réforme sur tous les plans. Pour la liturgie, outre l'*edinoglasie*, il rappelle aux moines de Solovki la règle qui les oblige à se découvrir à certains moments, il leur interdit de mêler de la farine de seigle à la pâte des oblats distribués aux fidèles ¹¹³. Pour la discipline du clergé, il se montre d'une extrême sévérité, mande de loin les coupables pour les garder à la chaîne sous sa surveillance, suspend et excommunie sans pitié ¹¹⁴. Pour les mœurs, outre l'ivrognerie, il s'attaque par exemple à l'antique coutume des combats à coups de triques garnies de pommeaux d'étain : il les supprime radicalement en faisant saisir et jeter au feu sous ses yeux ces instruments diaboliques ¹¹⁵ ; non seulement il nourrit en temps de disette les affamés, mais il ouvre quatre asiles aux orphelins ; non seulement il visite les prisons, mais il libère les malheureux, détenus sans raison. Il a des pouvoirs spéciaux du tsar pour contrôler les autorités civiles ¹¹⁶.

Paul sera à peine installé dans son siège de Kolomna, le plus modeste de Russie, qu'il entrera en conflit avec les officiers du tsar. Le pape Maxime, d'Efremov, avait été condamné par le voevode Daniel Karpov à verser au noble homme Virid Povoljaev

111. Vozdviženskij, pp. 86-96.

112. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 28.

113. Dosithée, III, pp. 224-225, 225-229 (1650, après le 9 février).

114. Syrcov, pp. 15-16.

115. *A Platonov*, pp. 62-63.

116. Šužerin, pp. 11-12.

six roubles. Il se plaignit à son évêque. Paul écrivit au curé doyen Ephrem d'ordonner à tous les prêtres de refuser au voevode et à sa famille et à ses scribes l'entrée de leurs églises. Puis il se rendit en personne à Efremov pour couvrir Maxime de son autorité. Comme ce Maxime, du moins à en croire le voevode, était violent et peu recommandable, Paul défendait en lui, visiblement, moins l'homme que le privilège ecclésiastique¹¹⁷.

Abbés, archimandrites, archiprêtres, ne décrètent pas, mais agissent. A Kostroma, Gerasime et Daniel traquent les ivrognes et les bateleurs¹¹⁸. A Murom, Longin, éloquent et véhément, introduit la prédication : il explique l'Écriture et flagelle les vices¹¹⁹.

Sous l'impulsion de la Confrérie, dans la Moscovie tout entière, le grand combat est engagé. D'un côté, c'est un extraordinaire enthousiasme, une ferveur outrée jusqu'au rigorisme, qui impose au siècle l'ascétisme des couvents¹²⁰. Partout on exalte de nouveaux saints et on leur écrit des vies et des offices; on construit des églises vastes, à coupoles nombreuses, magnifiquement décorées de fresques et d'icônes¹²¹; on devient exigeant en fait de chant, on se dispute les livres de l'Hôtel de la presse. De l'autre, la vieille apathie oppose une résistance passive, les passions se révoltent, un esprit anticlérical s'élève : « L'église, mais elle est à nous, nous y jouons, disent les gamins; nous y festoyons, disent les grands. » — « Pope, dis ta messe et laisse-nous en paix. » — « Ton métropolite te donne des ordres, parfait! Mais nous,

117. L'affaire ne nous est connue que par la plainte adressée à Moscou par le voevode contre Paul (*Arch. Bëlgorod*, v. 351, fol. 249-252).

118. Voir plus loin, p. 187.

119. *Vozdvizenskij*, pp. 98-99.

120. Le pauvre diacre Artème, de Saint-Nicolas au canton de Čerepki du district d'Ustjug, n'est certainement pas en rapport avec les « amis de Dieu » et pourtant il dénonce en termes touchants à son métropolite, Barlaam, les désordres de sa paroisse; la lettre à Barlaam n'ayant pas eu d'effet, il écrit cette fois au tsar, et celui-ci fait droit aux doléances de l'obscur zéléteur (*Supplique* non datée, mais de 1652, avant juillet, imprimée dans *Lect. hist.*, 1907, I, *Mél.*, pp. 31-33).

121. Pour Nijni-Novgorod, voir plus haut, p. 72. A Kostroma, le 12 octobre 1651, est consacrée l'église de la Résurrection, entourée de trois côtés d'une galerie couverte, avec trois perrons, bâtie aux frais du marchand Isakov (*Trav. 4^e congr. arch. régional*, pp. LXX-LXIII). A Jaroslavl', où l'on avait déjà, en 1646, achevé le *sobor* de l'Assomption, on entreprend le 9 mai 1647 la fameuse église du prophète Élie, consacrée le 16 juin 1650, avec ses cinq coupoles, ses deux tours en forme de tente et ses galeries, bâtie par les frères Skripin, négociants en pierres précieuses, et dotée par le tsar d'un fragment de la sainte Tunique (*Trav. de Jaroslavl'* VI, fasc. I, p. 305). A Vologda, sur dix églises de pierre existant en 1691, quatre avaient été terminées en 1653-1654 (*Stepanovskij*, p. 57); au Priluckij, l'abbé Théodose élève en 1649 un grandiose *sobor* (Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, VI, p. 217). Pour Ustjug, voir plus loin, chap. IX, p. 318.

nous sommes au tsar!¹²² » Les réformateurs sont mis à mal. Déjà la révolte gronde pour bien des raisons : la cherté du blé dans les villes, l'alourdissement des charges fiscales, les entreprises des seigneurs contre les faubourgs libres, l'aggravation du servage. « Le feu est-il éteint dans un endroit, il reprend dans un autre. On dirait que partout sous la cendre froide couve un foyer caché », constate Rodes au printemps de 1650¹²³. Mais les zélateurs n'en ont cure. Ils poursuivent la tâche qu'ils se sont assignée.

VII

Chaque année, surtout depuis l'avènement de la Confrérie, la ferveur religieuse redoublait aux approches du grand carême. En 1652, Pâques tombant le 18 avril, la sainte période commençait le 1^{er} mars. Les évêques se rendirent à Moscou pour le synode ordinaire du dimanche de l'orthodoxie : il y avait là, avec Nikon, arrivé de Novgorod pour la Noël¹²⁴, l'auxiliaire du patriarche, Sérapion de Krutica, Corneille de Kazan, Sérapion de Suzdal', Barlaam de Rostov, Marcel de Vologda, Misaël de Rjazan', et le métropolite serbe Michel¹²⁵. Le 8 mars eut lieu la première séance.

La grande question à l'ordre du jour semble avoir été, cette fois, le danger représenté par les étrangers. Ils étaient de plus en plus nombreux : militaires, commerçants, industriels, diplomates. Ceux qui ne faisaient que passer étaient moins redoutables, mais d'autres s'installaient, achetaient des maisons, recevaient du tsar, en récompense de leurs services, des terres peuplées de paysans. Tous, détenteurs de techniques ignorées des Russes, se jugeaient infiniment supérieurs; or eux-mêmes, la plupart du temps, n'étaient que des aventuriers rapaces, sans scrupules ni religion. Leur conduite révoltait l'opinion. En 1649, il avait fallu interdire l'intérieur du pays aux marchands anglais, qui

122. Supplique d'Artème, *Lect. hist.*, 1907, I, *Mél.*, pp. 31-33.

123. Rodes, p. 27 (7 avril 1650).

124. Le 21 décembre 1651 (*Livre de dépenses*, p. 4).

125. Leur présence à Moscou en mars-juin 1652 est attestée par le registre des ordinations conservé à la *Bibl. syn.*, ms. n° 424, fol. 51 sqq. L'évêque de Kolomna était malade, les archevêques d'Astrakhan et de Tobolsk trop loin, et Siméon était à Tobolsk (depuis le 21 décembre). Seule l'absence des archevêques de Pskov et de Tver peut étonner : tous deux seront à Moscou en août-septembre.

importaient du tabac, l'herbe maudite¹²⁶. Le colonel Lesly, un Écossais qui avait été au service du tsar Michel et s'était sagement éclipsé après la défaite de Smolensk, avait été accueilli de nouveau en 1647 et doté d'un domaine quelque part sur la Volga; sa femme, outre toutes sortes de violences et exigences insupportables, obligeait ses domestiques à manger du chien, et cela en carême; un jour, elle poussa l'impudence jusqu'à jeter au feu une icône; le colonel lui-même, avec un de ses invités, le lieutenant Thomson, s'amusa à tirer sur la croix de l'église du bourg. C'en était trop : on prêta attention aux plaintes des paysans et les impies furent arrêtés¹²⁷. L'affaire était justement en cours d'enquête pendant la session du synode : elle ne fut pas sans influencer sur ses décisions. La vieille interdiction à tout orthodoxe de servir chez des étrangers « non baptisés » fut solennellement renouvelée, comme elle l'avait été si souvent sans résultats, et les contrevenants menacés la première fois du bâton, la seconde du knout et la troisième du knout encore, avec ablation des deux oreilles et envoi en Sibérie. De plus, on priverait de leurs domaines les étrangers non-orthodoxes : libre à eux de recevoir le baptême¹²⁸!

Nous avons dans les rapports de l'agent commercial de la reine Christine, l'intelligent et très informé Rodes, un écho du trouble que causèrent ces mesures dans la colonie étrangère. L'ukaz sur les serviteurs, écrit-il le 23 mars 1652, est strictement appliqué : les intéressés ont présenté des suppliques, mais en vain. Les archers font irruption, par troupes de dix à vingt, chez les officiers et marchands étrangers, fouillent leurs maisons et, s'ils y trouvent un Russe, le saisissent et l'emmènent. Les « vieux Allemands », comme ils se nomment, c'est-à-dire les étrangers établis depuis le précédent règne, ont présenté une supplique à part, s'engageant à observer le carême, eux et leurs gens : on leur a répondu qu'ils n'avaient qu'à se faire baptiser! Quant à la reprise des domaines, ce n'était pas une gêne, mais la ruine. Beaucoup d'officiers, rapporte toujours Rodes, ont demandé leur congé, ils ont réitéré leur demande lors de la fête du tsar, le

126. *Recueil des lois*, I, pp. 167-169 (1^{er} juin 1649). Le tabac n'est qu'une des raisons invoquées. Voir le rapport de Pommerening, l'envoyé suédois, du 29 juin 1649, dans Jakubov, pp. 450-451, et Lubimenko, pp. 210-211.

127. Olearius raconte cette histoire, non sans partialité pour Lesly et son épouse. Voir Cvětaev, *Le protestantisme*, pp. 370-379; Lubimenko, pp. 167-172.

128. Les ukaz correspondants ne nous sont pas parvenus.

17 mars, mais on leur fait attendre la réponse. Un Écossais, le colonel Jones, a déclaré au boiar Élie Miloslavskij qu'il ne voudrait en nul lieu servir comme païen : si on le considère comme tel, qu'on le licencie ! Mais la plupart, plutôt que de perdre leurs bonnes terres, se feront orthodoxes. Jean de Gron, pour leur faciliter la chose, a d'ailleurs proposé qu'on n'oblige plus les nouveaux convertis à maudire leur ancienne religion¹²⁹. Plus de cent vingt « vieux Allemands » seraient déjà au monastère pour se préparer au baptême¹³⁰. Le confesseur du tsar aurait promis, si on lui laissait les mains libres, de faire si bien qu'il ne resterait pas beaucoup d'étrangers non-convertis pour la Saint-Siméon (la nouvelle année, le 1^{er} septembre). « C'est lui, à ce qu'il paraît, la cause de tout. Il entreprend toutes sortes de nouveautés. Les étrangers ont pour lui une haine effroyable. Il semble aussi qu'il y ait, entre le patriarche et ce confesseur, de la jalousie, car il songe à s'élever pour pouvoir plus facilement, de sa propre autorité et sans le consentement du patriarche, commencer et mener à bien certaines grandes entreprises. On dit qu'il voudrait porter des vêtements d'un autre modèle que ceux qui sont admis ici. On croit qu'il vise au cardinalat, quoique sous un autre nom. Mais le patriarche n'y consent point et dit qu'il se passera de ses conseils¹³¹. »

Bref, la vie des étrangers devient horriblement pénible, et, quant aux Russes, on ne les a jamais vus, déclarent des témoins de cinquante ans, observer aussi strictement le carême. « Certains même, voulant passer pour saints, se sont exténués à mourir. D'autres, dans la semaine de Pâques, se sont livrés à de tels excès, étant à demi-épuisés, qu'ils ont succombé, après avoir

129. Le 30 septembre 1651 avaient débarqué à Moscou, venant de Pologne, les frères Jean et Charles de Gron, français, qui aussitôt se déclarèrent poussés par le Saint-Esprit à se convertir à la foi russe. Après un entretien avec Épiphane Slavineckij (24 octobre), satisfaction leur fut donnée. Le 11 janvier 1652, Antoine et Daniel Gronov furent présentés au tsar, qui les prit à son service et les combla de présents. Ils avaient remis le 17 novembre un projet grandiose pour enrichir le Trésor : avec les bois de Russie, construire 100 bateaux par an, dont les uns seraient vendus 10.000 roubles chacun, soit 600 barils d'or, et les autres iraient troquer aux Canaries le bois contre les épices, en Italie le chanvre, le lin et le cuir contre la soie, au Portugal les voiles et le bois contre l'or et les perles. En même temps, ces perfides, ces intriguants, comme les qualifie Rodés, poussaient aux mesures de rigueur contre les étrangers non convertis (Rodés, pp. 67, 69, 80). Sur les Gron et leurs projets, voir *Mém. savants*, IV (1929), pp. 109-122.

130. Dans son rapport du 28 avril, Rodés rectifiera ce chiffre : 14 au lieu de 120 (p. 104).

131. Rodés, pp. 97-102.

reçu les derniers sacrements¹³². » C'est alors sans doute que « les plus dévots » renoncèrent au sucre, parce que l'on se sert de blancs d'œufs pour le purifier et blanchir¹³³.

En février on avait déjà transporté en lieu public le corps du patriarche Hermogène, déposé par les Polonais¹³⁴. Le synode résolut que le même honneur serait conféré au métropolite Philippe et au patriarche Job. C'était le besoin de réparer les crimes du Temps des troubles qui s'affirmait, car Job aussi avait été déposé et exilé par l'usurpateur Dimitrij. Mais c'était aussi la politique d'exaltation des pontifes victimes de leur zèle et du pouvoir civil qui continuait. Et c'étaient enfin de nouvelles occasions de somptueuses cérémonies.

Le 11 mars, Nikon partit pour Solovki, magnifiquement accompagné d'une double suite laïque et ecclésiastique : des boiars, un archimandrite, un abbé, un archiprêtre, quantité de moines, prêtres, diacres, le fol en Christ Babylas ou Basile le Déchaux, confident commun du tsar et du métropolite, seize chantres, une vingtaine d'officiers et une centaine d'archers¹³⁵. Il portait au métropolite Philippe une lettre du patriarche et une autre où le tsar lui adressait ses supplications touchantes et familières : « ... Je souhaite que tu viennes céans pour absoudre la faute de mon aïeul, le tsar et grand-prince Jean, commise en déraison, par envie et fureur déchaînées... Je courbe devant toi ma dignité impériale pour celui qui a péché contre toi, afin que par ta venue auprès de nous tu lui remettes sa faute et que soit effacé l'opprobre qui pèse sur lui pour t'avoir exilé... Je t'en supplie, ô tête sacrée, et j'incline l'honneur de ma majesté devant tes dignes ossements, J'abaisse pour t'attendrir tout mon pouvoir... C'est moi, le tsar Alexis, qui désire te voir et me prosterner devant tes saintes reliques¹³⁶. »

Un peu plus tard, le métropolite Barlaam partit pour Starica, avec le boiar Saltykov, quérir le patriarche Job¹³⁷.

132. Rodés, Rapport du 28 avril 1652 (p. 104).

133. Olearius, I, III, p. 246.

134. D'après Apollon (*Les patriarches*, p. 12), Hermogène aurait été transféré en février 1652 [il était mort le 17 février 1612] à l'Assomption. Mais sa déposition à côté de la sainte Tunique a pu avoir lieu plus tard (Bartenev, *Lettres*, p. 158).

135. Sur Basile le Déchaux, voir Šušerin, pp. 11-12, et Bartenev, *Lettres*, p. 167 et n. 68, pp. 198-199. Il devait mourir en route, le 3 mai.

136. *Rec. de chartes*, III, n° 147; Berkh, *Alexis*, II, pp. 148-151. Il suffit de lire cette lettre et de la confronter avec les autres lettres du tsar Alexis pour se convaincre qu'elle a été écrite de sa main et qu'elle exprime ses propres sentiments, et non ceux de Nikon ou d'Étienne. Mais tous étaient d'accord. Sur *Le Voyage de Nikon à Solovki*, voir Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1885, I, pp. 284-335.

137. B.H.R., XIII, col. 944.

VIII

Il est difficile de dire précisément auxquels de ces événements Avvakum assista, car on ignore la date de son arrivée à Moscou. Ce qui est certain, c'est qu'il ne put pas ne pas subir la contagion de ce moment exceptionnel.

Enfin le jour vint de son élévation à cette dignité d'archiprêtre qui avait maintenant tant d'importance. Selon le cérémonial, il fut conduit par l'archidiacre et le protodiacre auprès du patriarche ou de l'évêque officiant, qui se trouvait au milieu de l'église. La sainte liturgie commença. Au moment de la procession de l'Évangile, il fit trois profonds enclins devant le prélat, qui le bénit d'abord, puis se leva et, la main posée sur sa tête, prononça l'oraison : « Seigneur notre Dieu, qui as donné à notre humanité le sacerdoce, revêts de ta grâce notre frère ici présent, Avvakum, et orne-le de pureté pour le service de ton peuple. Fais qu'il soit l'exemple du bien et que dans la vieillesse il termine sa vie plus vertueusement encore! » Après quoi, le prélat bénit les manipules en disant : « Que béni soit le serviteur de Dieu, l'archiprêtre Avvakum, pour la sainte église de l'Entrée à Jérusalem de Jurevec, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit! » Puis il lui imposa encore la main et proclama trois fois : « Axios! » et les chantes trois fois répétèrent : « Axios! » Le nouvel archiprêtre fut alors introduit par la porte royale dans le sanctuaire, où il concélébra avec les autres membres du clergé¹³⁸. Ainsi il ne s'agissait pas d'une simple nomination par voie administrative, mais d'une élévation dans les ordres, entre l'ordination sacerdotale et la consécration épiscopale. Aussi Avvakum réclamera-t-il toute sa vie, non point par vanité, mais comme un caractère aussi ineffaçable que le sacerdoce même, son titre d'archiprêtre.

Tout contribuait à relever cette dignité. L'archiprêtre portait des ornements particuliers : l'épigonate (*nabedrennik*), symbole du glaive spirituel dont il était muni pour le service de l'Église¹³⁹; le bâton pastoral (*posokh*) bicorné, terminé en T, pres-

138. Ce cérémonial est décrit sur un des rouleaux de parchemin exécutés pour Nikon avant l'impression du Pontifical : deux diacres tenaient le rouleau déployé sur leurs épaules, et le patriarche, derrière, lisait (*Bibl. syn.*, vol. 546). Mais il est fort probable qu'il n'a pas été créé par Nikon. — J'ai condensé l'oraison et ajouté le nom d'Avvakum.

139. *Invent. Annonciation*, p. 32.

que une crosse épiscopale¹⁴⁰. Il avait le droit de porter un bonnet, non plus de drap comme les simples prêtres, mais de velours vert, rouge ou noir. Les prêtres demandaient sa bénédiction et devant lui se tenaient debout, la tête découverte. Le peuple avait pour lui une révérence toute spéciale¹⁴¹.

Selon le *Stoglav*, l'archiprêtre avait juridiction sur tout le clergé séculier de son ressort; il devait veiller à ce qu'il s'acquittât exactement de ses devoirs et, en cas de désobéissance réitérée, informer l'évêque; à lui aussi incombait le soin d'instruire le peuple¹⁴². Mais dans certaines circonstances ces pouvoirs étaient sensiblement élargis : l'archiprêtre de Nijni-Novgorod, Sabba d'Euthyme, qui joua en 1611 un rôle important aux côtés de Minin, avait reçu en août 1606 du tsar Basile une lettre patente par laquelle les abbés et « prêtres de toute la ville » étaient sommés de lui obéir sous peine d'une amende à verser entre ses mains. L'archiprêtre avait le droit, en cas de récidive et de négligence, de « mettre en prison pour une semaine » popes et diacres et de requérir pour cela les archers¹⁴³. Les pouvoirs d'Avvakum sans doute ne furent pas moindres et durent être aussi consignés dans des lettres du patriarche. Ils furent d'autant plus aisément étendus aux réguliers qu'il n'y avait dans la région que des couvents de second ordre ou des ermitages.

Mais surtout, étant donné les préoccupations du moment, ils durent viser la réforme : *edinoglasie*, décence du culte et tenue des fidèles à l'église, observation des commandements de l'Église, guerre à l'ivrognerie, aux réjouissances et pratiques condamnées. A cette fin, Avvakum était investi d'une certaine autorité civile : il avait un droit de regard sur les actes du voevode, et celui-ci devait le consulter. Il devenait un des principaux exécutants du grand dessein de la Confrérie.

Il avait trente et un ans; il avait été jugé capable de la plus haute dignité accessible à un clerc marié, puisque l'épiscopat supposait la profession monacale; il nourrissait pour ceux qui le déléguaient une profonde admiration, mêlée d'une filiale affection. On peut se figurer avec quelle ardeur et quelle conviction il se rua au combat.

140. Col. 359 (à la fin du *Sermon sur Abraham*).

141. Paul d'Alep, II, p. 166.

142. *Stoglav*, ch. VI (Duchesne, p. 51); ch. XXIX (Duchesne, pp. 84-85); ch. XXXVIII (Duchesne, pp. 101-102).

143. A.H., II, n° 69. Sur Sabba d'Euthyme, archiprêtre de la Transfiguration de Nijni, étude de Platonov, *Articles*, pp. 258-266.

Nous ignorons la date précise à laquelle le nouvel archiprêtre, avec l'archiprêtesse Anastasie et leurs trois enfants, Jean, Agrippine et Procope, se mirent en route pour Jurevec. Mais ce dut être après la fin du synode, dans la seconde moitié de mars, et ils durent arriver à la fin du mois¹⁴⁴. Avvakum put ainsi célébrer les Rameaux dans son *sobor*, dont c'était la fête patronale¹⁴⁵.

Jurevec était au début de ce siècle un chef-lieu de district assez insignifiant, bâti sur les pentes et au pied d'une colline escarpée surplombant la rive droite de la Volga, à peu près à mi-chemin entre Kostroma et Nijni-Novgorod. Au XVII^e siècle, sa situation sur le fleuve en face du confluent de l'Unža, par où lui arrivaient les bois du Nord, et à proximité de la région agricole et industrielle de Šuja, lui valait une importance relative beaucoup plus considérable : si Vologda comptait environ 300 feux, Jurevec en avait 141. Il possédait toutes les caractéristiques d'une cité respectable : un Kremlin entouré de murailles et de tours partie en maçonnerie, partie en terre battue, et de fossés naturels ou creusés; la ville proprement dite (*posad*), avec son enceinte de pieux debout; enfin, les faubourgs. Il était administré par un voevode assisté de 9 scribes, 2 juges criminels, un geôlier et un bourreau. Il était gardé par un centenier et une cinquantaine d'archers. Cet appareil militaire se justifiait par les souvenirs du Temps des troubles : dans l'hiver de 1609-1610, alors que bien des villes voisines, Šuja, Suzdal', Vladimir, trahissaient le tsar légitime Basile, à Jurevec l'artisan Krasnyj avait appelé les bourgeois aux armes contre l'usurpateur et nettoyé de ses bandes les environs. Les bourgeois de Jurevec étaient riches et puissants. Ils possédaient sur le foirail 57 boutiques, 6 cabanes, 13 de ces longues planches sur lesquelles on voit encore les vendeurs modestes étaler leurs denrées, et 8 hangars. Sur leurs 25 forges, 16 étaient en plein travail. Leurs ateliers de toiles imprimées et de teinturerie étaient florissants. Ils se rendaient jusqu'à Kostroma et Jaroslavl' en amont, Balakhna et Nijni en aval, et avaient obtenu le privilège de n'être justiciables dans ces déplacements, hors le cas de flagrant délit, que des autorités de Moscou ou de leur propre cité. Quatre maires (*starosta*) représen-

144. *Vie*, fol. 202 fin-202 v.

145. Dans l'ordre d'exil de 1653, Avvakum est qualifié d'*ex-archiprêtre de l'Entrée à Jérusalem* (Nikol'skij, p. 159, n^o 1).

taient les divers quartiers. Tout cela formait une commune bien vivante.

Au point de vue religieux, la ville possédait une dizaine d'églises, deux couvents d'hommes et deux de nonnes, au total une douzaine de prêtres, seulement deux diacres (ce qui prouve le peu d'ambition de la plupart des paroisses) et une centaine de moines et de religieuses¹⁴⁶. Au monastère de l'Épiphanie étaient conservées les reliques d'un saint local, le fol en Christ Siméon. Il était mort le 4 novembre 1584 et le patriarche, en 1635, avait autorisé son culte. Des miracles s'accomplissaient sur sa tombe¹⁴⁷.

Il existe aujourd'hui à Jurevec un *sobor* de l'Entrée à Jérusalem, une belle église du pur style moscovite du XVII^e siècle. La Commission archéologique, en 1909, en rapportait la construction à l'année 1633¹⁴⁸. Pourtant Avvakum n'y a jamais officié. Cette église est de pierre : or le recensement de 1676 atteste que Jurevec ne possédait que des églises de bois¹⁴⁹. On pourrait supposer que la date de 1633 se rapporte à l'édifice de bois qui a précédé le *sobor* actuel. Malheureusement, ce même recensement qui décrit le *sobor* de 1676 nous apprend qu'il a succédé à un autre, détruit par le feu peu avant 1670 et qui se trouvait dans un autre endroit¹⁵⁰. Ainsi nous ignorons tout de l'église où Avvakum officia en 1652.

Ce qui, peut-être, a moins changé de 1652 à 1676, c'est le personnel du *sobor* : deux prêtres, un diacre, un clergeon et un concierge. L'archiprêtre de 1676 avait un enclos d'environ 2000 mètres carrés¹⁵¹ : celui d'Avvakum ne devait pas être moindre. Là se trouvait sans doute, outre les bâtiments d'habitation et de service, le bureau des affaires de conscience (*dukhovnyi prikaz*), que le *Recensement* ne mentionne nulle part ailleurs. Là, l'archiprêtre mandait ou recevait ses subordonnés pour leur notifier les décisions du patriarche¹⁵², ou leur adresser ses pro-

146. N. Vinogradov, *Recensement 1676*; du même, *Mat. hist. Kostroma*, IX; A.E.A., III, p. 278 (23 février 1631). Nous n'avons pas le recensement complet de 1646 pour Jurevec. On peut admettre que les chiffres de 1676 valent, en gros, pour 1652.

147. Golubinskij, *Canonisation*, pp. 126-127.

148. *Bull. com. arch.*, 31 (1909), p. 276.

149. Vinogradov, *Recensement 1676*, pp. 17-22, donne une description très détaillée du *sobor* de l'Entrée à Jérusalem, de bois.

150. *Ibid.*, pp. 37-38.

151. *Ibid.*, pp. 80-81.

152. On voit par exemple en 1688 le métropolite de Novgorod charger l'archiprêtre de Kargopol' de réintégrer un lecteur injustement déplacé : il délivrera à l'intéressé

pres sermons; là il touchait les droits à envoyer à Moscou et en tenait registre; là il rendait l'espèce de justice de paix, en matière ecclésiastique et morale, qui entraînait dans ses attributions. Le ressort (*desjatina*) de Jurevec était vaste : outre la ville et les faubourgs, il s'étendait sur sept cantons. Il embrassait près de cent paroisses¹⁵³. C'était un des plus gros archiprêtres de la province patriarcale¹⁵⁴.

Certains *sobor* recevaient du tsar une dotation annuelle (*ruga*) en deniers ou en nature, plus parfois l'huile, la cire et le vin pour les besoins du culte. Nous ignorons si Jurevec profitait de ces faveurs. En tout cas, nous voyons l'archiprêtre de 1676, Théodore Ivanov, posséder sur la place du marché deux boutiques d'environ 8 mètres de façade sur 4 de profondeur. Peut-être était-ce là une propriété personnelle¹⁵⁵. Le *sobor*, comme tel, jouissait de 232 meules (*kopna*) de foin sur la rive gauche de la Volga et le long de l'Unza¹⁵⁶. Le tsar lui avait cédé le péage de la Volga, de moitié avec la paroisse de Bon-Secours¹⁵⁷. Ces revenus existaient sans doute du temps d'Avvakum.

Mais le *sobor* de Jurevec vivait surtout du casuel. Lorsqu'une église nouvelle était construite, la messe n'y pouvait être célébrée, en principe, que sur un autel béni par un évêque. Mais en fait cette bénédiction était représentée par une nappe d'autel portant brodés, avec la croix et les instruments de la Passion, la date de sa consécration et le nom du prélat, et, cousue en un sachet, quelque relique : on l'appelait *antimins*¹⁵⁸. L'archiprêtre distribuait dans son ressort les *antimins*, et pour chacun percevait un demi-rouble. Puis c'étaient les aumônes du voevode, à la Noël, quand on allait en corps lui rendre visite (*slavlenje*)¹⁵⁹. C'étaient les dons des fidèles à certaines époques, les honoraires des messes, des offices privés (*moleben*), et des bénédictions appor-

la décision originale et en conservera copie. L'ordre du métropolite est remis à l'archiprêtre en son *dukhovnoj prikaz* (Bĭlokurov, *Mat.*, pp. 142-143).

153. Šimko, d'après les livres du Trésor patriarcal, a trouvé 48 églises en 1628, et 93, plus 31 chapelles, en 1657 (p. 119).

154. En 1658, celui de Kostroma n'a que 90 églises, Temnikov 40, Dmitrov 71, Možajsk 19, Jur'ev 86, Galič 33, etc... (Nikolaevskij, *La province patriarcale*, *Lect. chr.*, 1888, I).

155. Vinogradov, *Recensement 1676*, p. 144.

156. *Ibid.*, pp. 169-184.

157. *Ibid.*, p. 157.

158. Sur les *antimins* de l'Église russe : monographie de K. Nikol'skij (avec reproductions); *Antiquités*, XXII, 2 (1909), pp. 268-275 (reproductions), et XXV (1916), pp. 62-66; N. Pokrovskij, *Messenger d'arch.*, XXII (1914), pp. 3-4.

159. Šmelev, pp. 109-110.

tées à domicile, les petites aumônes accompagnant la réception des sacrements. Tout cela était versé à la caisse commune du *sobor*, et réparti, selon des principes que nous connaissons mal, la plus forte part à l'archiprêtre, le reste aux célébrants et aux assistants¹⁶⁰. La situation matérielle et sociale d'Avvakum était infiniment plus brillante qu'à Lopatišči, et il ne refusait pas d'en goûter, avec sa famille, les avantages légitimes. Il n'avait pas fait vœu de pauvreté. Son caractère donne à croire qu'il ne cherchait pas à les augmenter, qu'il ne pressurait pas ses ouailles et ne lésait pas ses subordonnés. Seulement ses fonctions maintenant étaient doubles : il était le missionnaire de la Confrérie pour la Réforme de l'Eglise, et l'agent du fisc patriarcal.

Il appartenait à l'archiprêtre de recueillir le cens¹⁶¹. Il avait surtout à délivrer les « billets de mariage » (*věnečnaja pamjat'*) :

De l'archiprêtre Avvakum avec ses confrères au pape *un tel* de *telle* église. Nous avons reçu requête du jeune *un tel*, de *tel* village : il choisit pour femme *une telle*. Tu t'informerás à leur sujet s'ils n'ont entre eux ni parenté par le sang ou par alliance, ni parenté spirituelle, et après enquête tu les béniras. *Telle date*¹⁶².

Les mariés versaient au prêtre une taxe de 2 *altyn*, portés à 4 et à 6 *altyn* s'il s'agissait de secondes ou troisièmes noces, plus un droit de timbre de 3 *denga*; le prêtre à son tour portait à l'archiprêtre les sommes perçues, et celui-ci les enregistrait, pour en rendre compte au Trésor patriarcal¹⁶³. Or il arrivait que les fidèles ou s'entendaient avec leur curé pour se passer, à leur mutuel bénéfice, de billet de mariage, ou s'unissaient sans demander la bénédiction de l'Eglise. Ces deux irrégularités étaient fréquentes. Avvakum n'eut sans doute pas à s'occuper de la levée du cens, faite une fois l'an; au contraire, tout ce qui touchait au mariage l'intéressait doublement, et comme administrateur responsable, et comme pasteur. Il y veilla si bien, soit en poursuivant les unions clandestines, soit en recherchant les irrégularités passées et en exigeant les amendes prescrites, qu'il

160. En général, l'archiprêtre touchait de tous revenus une part double de celle du prêtre, et le prêtre une part double de celle du diacre (Šmelev, pp. 59-60).

161. En principe, le cens était perçu et les billets de mariage délivrés par les élus du clergé, le « doyen » et les agents. Mais il semble que, selon les temps et les lieux, ces fonctions aient appartenu aussi aux dizainiers laïcs (*desjatil'nik*), aux abbés, aux archiprêtres (Šimko, p. 31). Sur cette fiscalité, voir plus haut, ch. I, p. 26.

162. D'après le texte cité par Šmelev, p. 103.

163. A.E.A., III, n° 258; Šimko, pp. 191-192; Šmelev, pp. 99-103.

perçut de ce chef 9 roubles 22 *altyn* et 3 *denga* de plus que les années précédentes¹⁶⁴.

Tous les prêtres et diacres de la ville, et même les réguliers, devaient participer au culte du *sobor*, chacun sa semaine, et aussi parfois, semble-t-il, assister tous ensemble aux cérémonies, pour en rehausser la splendeur¹⁶⁵. On peut croire qu'Avvakum y tint la main, si l'on considère la façon dont il se comportait avec les desservants ordinaires de son église.

Il commence seul les matines, en attendant que les autres soient là. « Ils s'excusent : bon, Dieu leur pardonne! Mais si quelqu'un fait la bête, à la chaîne! Il ne faut pas me faire monter la moutarde au nez! »

Tout est exécuté selon les livres, sans hâte et dans l'ordre prescrit, sans qu'aucune partie chevauche sur une autre, « à une seule voix », que ce soit la messe, l'office canonial, ou l'administration des sacrements. Et maintenant, plus de syllabes adventices, de fioritures d'aucune sorte — ni *khomonija*, ni *anenaki* — : les textes sont chantés comme ils se prononcent. Ainsi tous les fidèles peuvent suivre et comprendre. Tant pis, ou tant mieux, pense Avvakum, si les offices sont longs¹⁶⁶.

Ainsi s'écoulèrent environ deux mois, sur lesquels nous n'avons aucun renseignement. Beaucoup plus tard, dans sa prison au bord de l'Océan glacial, Avvakum, embrassant d'un large coup d'œil ses tribulations passées, en retracera à son disciple Siméon quelques traits saillants :

Je vais à l'église : attention, on va me tomber dessus. Je suis à l'église, autre calamité : je ne puis y souffrir les désordres. Sans cesse je me bats; avec les popes ivres, avec mon clergé, avec mes paroissiens. Les petits enfants jouent dans l'église, me déchirent le cœur. Parfois je veux fermer les yeux, parfois c'est impossible : j'ai en moi une flamme qui brûle. Je pleure, et je me bats. Et quand pendant la messe les mendiants se promènent dans l'église et que je ne puis les arrêter, je m'incline devant eux, je leur promets de l'argent : qu'ils restent tranquilles, après la messe je les payerai! Ceux qui continuent à se promener troublent le peuple, n'écoutent pas mon conseil, je me bats avec eux. Ma conscience m'y oblige, je ne peux pas tolérer cela... Entré dans l'église, il rit; un autre bavarde et pousse des cris, en plein office canonial; un autre, pris d'orgueil, change à sa fantaisie le rituel; chacun a

164. Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1891, I, pp. 150-151.

165. *Stoglav*, ch. xxix (Duchesne, pp. 84-85); Priležaeva, p. 53. Cette réunion de tout le clergé explique le nom de *sobor* (collégiale).

166. Col. 855-856.

ses inconvenances [*il s'agit ici, semble-t-il, du clergé du sobor*]. Quant aux assistants, ils sont comme stupides, sourds, muets, aveugles : ils entendent sans entendre, ils voient sans comprendre, ils ne souffrent pas de l'abandon du *Rituel*. Tous des fuyards, des complices, tous cherchent leur intérêt, et non celui de Dieu. Moi, je parle, j'ordonne à tous les fidèles de saisir le perturbateur et le bouter hors de l'église, pis que le barbare ou le Scythe [*de Chrysostome, dans ses Sermons sur les Épîtres : Avvakum les a mentionnés plus haut*], et avant qu'il soit venu à résipiscence, je ne le laisserai pas approcher de son seuil. Car l'église est le ciel, la demeure du Saint-Esprit... : si tu en passes le seuil, songe que tu es au ciel, pour servir Dieu avec les anges ¹⁶⁷.

Il est permis de penser que beaucoup de ces traits se rapportent à Jurevec. Avvakum était obligé de se battre à tout propos : contre le tumulte à l'église, contre l'ivrognerie en ville, contre les divertissements populaires, contre les fraudes au détriment du fisc patriarcal, contre la débauche et contre la tiédeur, contre les masques et contre les fards. Il le faisait résolument, pour remplir sa double mission et plus encore pour obéir à sa conscience; mais quelle diplomatie inattendue, quel trait de lumière sur son caractère! Il tâchait d'acheter à prix d'argent la discrétion des mendiants! Malgré tout, il avait trop de monde contre lui, laïcs et prêtres, hommes et femmes, adultes et enfants, citadins et campagnards. Il avait beau être l'envoyé du tsar et du patriarche et le représentant de Dieu, les forces n'étaient pas égales : le combat devait se terminer à son désavantage.

Il est probable que l'éclat se produisit à l'occasion de la fête de saint Siméon, le 10 mai, qui attirait une grande affluence. Une foule furieuse vint l'arracher à son bureau, puis le roua de coups et le piétina dans la rue. La police, représentée par le voevode Denys Krjukov et ses *puškar'* — ils étaient bien une douzaine contre mille ou quinze cents —, arriva, comme par hasard, au moment où l'archiprêtre gisait déjà demi mort au coin d'une izba. On ne put que le charger sur un cheval et le ramener chez lui. La foule, avec des cris de mort, se porta vers son clos, prête à l'envahir : les femmes et les prêtres, paraît-il, étaient les plus acharnés! Comment se calma cette grande colère, tomba-t-elle d'elle-même, comme il arrive, à la fin du jour, ou fut-elle tenue en respect par la présence de la force armée, nous l'ignorons. En tout cas, Avvakum dut à sa robuste constitution de sur-

167. Col. 564-566 (écrit vers mars 1677).

vivre à ses blessures. Il resta couché deux jours et puis se sauva nuitamment avec deux compagnons, sans doute des partisans fort compromis, par la Volga¹⁶⁸.

Il abandonnait deux objets sacrés, sa collégiale et sa famille, lui, homme de devoir. Cette fuite était donc bien impérieuse ? Nous nous trouvons ici en présence d'un mystère qui n'est éclairci que par la suite des événements. Avvakum, passant devant Kostroma, s'arrêta. Il trouva cette grande ville aussi en pleine effervescence. Son archiprêtre venait d'être chassé par une émeute semblable à celle de Jurevec, sur laquelle nous sommes admirablement informés par une enquête de 270 feuillets, conservée aux Archives du Ministère de la Justice.

Daniel, l'archiprêtre, et Gerasime, abbé de l'Épiphanie, étaient à Kostroma les missionnaires de la Confrérie. Ils faisaient la guerre aux baladins, aux chanteurs qui troublaient les abords de la collégiale, aux ivrognes qui, par groupes de cinq ou six, encombraient jour et nuit les chaussées et commettaient mille incongruités; ils menaient la vie dure au clergé, gourmandant ceux qui buvaient ou manquaient à leurs devoirs et, à bout de patience, les enfermant dans les sous-sol de l'Assomption. Le voevode, Georges Aksakov, et ses fonctionnaires, qui auraient dû leur prêter main-forte, au contraire se livraient eux-mêmes aux désordres et à la débauche et, loin d'appréhender les délinquants, relâchaient contre promesse d'argent ceux qu'on leur amenait. La situation empirait chaque jour. Le mardi de Quasimodo, donc le 27 avril, comme un prêtre de la collégiale, Paul, passait sur le pont Saint-Nicolas, un ivrogne sans culotte, arrivant à sa hauteur, avait levé les pans de son cafetan et lui avait montré... D'autres prêtres se plaignaient de leurs paroissiens, qui venaient les attendre sur le seuil de l'église, armés de couteaux pour les égorger ou menaçant de les empaler sur les palissades. Dans la nuit du 25 mai 1652, un certain Cosme de Basile, originaire de Lyskovo, chantait avec des camarades sur la berge de la Volga : Daniel sortit pour les faire taire. On le rossa, on fit sauter sa calotte — suprême outrage ! — on le renversa sans connaissance, on le battit encore devant l'hôtel du voevode. Celui-ci, prévenu, se garda d'intervenir; des bourgeois accourus, nul ne s'interposa. Le 28 à midi, les rues furent envahies par une foule qui avançait en chantant vers le *sobor*. Elle était com-

168. *Vie*, fol. 202-203.

posée surtout de paysans des environs, et conduite par un curé de village. Elle voulait délivrer les prisonniers et proférait des menaces de mort contre Daniel et Gerasime. C'était une véritable émeute. Le *sobor* fut forcé, et les réformateurs détestés durent se cacher. Quelques personnes, qu'on voyait souvent avec eux et qu'on soupçonnait de partager leurs vues sur les jeux, l'eau-de-vie et les chansons, furent mises à mal. Ces zélateurs étaient rares, car au cours des interrogatoires on ne voit que quatre prêtres et un diacre témoigner contre les fauteurs de troubles : tous les autres, paysans, bourgeois, même les prêtres du *sobor* et les abbés de quatre monastères voisins, assurent ne rien savoir, n'avoir rien vu ni rien entendu¹⁶⁹.

L'émeute de Kostroma nous éclaire celle de Jurevec : mêmes causes, mêmes acteurs, ici et là les prêtres en tête et presque personne pour défendre les réformateurs, mêmes résultats. Mais la quasi simultanéité des événements — Avvakum, en quittant Jurevec, n'avait pas eu le temps d'apprendre le départ de Daniel — est de nature à suggérer quelques réflexions. Il est peu probable que justement dans ces deux villes, relativement peu éloignées, le mouvement ait éclaté avec un pareil ensemble sans une certaine préméditation. L'initiative partait vraisemblablement de Kostroma, où les éléments de trouble étaient plus nombreux : toute la population interlope d'un grand port ; beaucoup d'étrangers en rapports avec les autres ports de la Volga (comme cet originaire de Lyskovo) ; la proximité de villages appartenant au boiar Gléb Morozov, dont les habitants étaient tout à la fois exaspérés par une dure tutelle matérielle et morale¹⁷⁰ et enhardis par la puissance de leur seigneur ; un archiprêtre peut-être plus brutal ; un voevode franchement hostile aux zélateurs. Rien d'étonnant à ce que les meneurs de Kostroma aient travaillé les mécontents de Jurevec. Qui sait si les deux voevodes n'étaient pas d'accord ? Ils se bornèrent tous deux à sauver la vie des victimes, en leur conseillant de vider les lieux. Comment Daniel, d'une part, Avvakum, de l'autre, n'auraient-ils pas eu l'impression

169. Le dossier de l'enquête sur l'émeute de Kostroma a été utilisé par Vvedenskij dans son article sur *L'archiprêtre Daniel* (*Mess. théol.*, 1913, I, pp. 844-854).

170. On voit le boiar Boris Morozov faire imposer par ses intendants, à ses paysans de la province de Nijni, l'observation du dimanche et la fréquentation des églises, dures pertes de temps étant donné les charges grandissantes auxquelles ils étaient soumis. Son frère Gléb, remarié depuis peu (1649) à la pieuse Théodora — la future héroïne de la vieille foi — pouvait-il agir autrement dans ses domaines ?

très forte d'un vaste complot, d'un mouvement organisé auquel il n'y avait pas à résister, contre lequel le seul recours était à Moscou ? ¹⁷¹.

171. A ce même moment, de formidables incendies dévorent plusieurs quartiers de Moscou, fort éloignés les uns des autres : le 29 mai, la *Pokrovka* et le *Poganoj prud*; le 31, l'*Outre-Moscova*; les 1^{er} et 2 juin, autres foyers découverts, mais éteints à temps; les 3, 4 et 5 juin, le feu fait rage depuis le Kremlin jusqu'aux portes d'Arbat et le long de la Neglinnaja. Au total, un tiers de la capitale a péri dans les flammes. La chaleur effroyable et l'orage dont parle Rodes ne sont peut-être pas une explication suffisante, quand on songe aux incendies qui accompagnèrent aussi les troubles de juin 1648. Aussi cherche-t-on aussitôt des coupables : de nombreuses arrestations sont opérées, le peuple s'agite, on craint une émeute (Rodes, *Rapports du 31 mai et du 6 juillet 1652*, *Rec. de Novgorod*, VII, pp. 80-86).

CHAPITRE VI

LA HALTE A MOSCOU ET LA RUPTURE (juin 1652-septembre 1653)

I. L'élection de Nikon et ses premiers actes. — II. Avvakum à Notre-Dame de Kazan et à la Cour. — III. Moscovites et Grecs. — IV. Les deux coups d'État de Nikon : à l'Hôtel de la presse ; le mandement sur le signe de croix et les prosternations. — V. La résistance « des amis de Dieu » est brisée : Longin, Neronov, Avvakum, arrêtés.

I

De Kostroma, Avvakum arriva à Moscou dans les premiers jours du mois de juin¹. Il se précipita chez son ami, Neronov, qui lui donna asile ; chez Étienne de Boniface : mais là il fut mal reçu.

Lui-même nous a conté la scène. C'est le soir, au palais. Le fugitif est chez le confesseur, qui le gronde avec tristesse : « Pourquoi as-tu abandonné ton église ? » Daniel s'était peut-être déjà présenté aussi peu glorieusement : ce n'était pas seulement deux abandons de poste, cas prévu et condamné par les canons, c'était comme l'annonce de l'échec d'une politique. Le doux réformateur avait lieu d'être chagrin. A cet instant entre le tsar, qui venait, comme toutes les nuits, demander la bénédiction de son directeur. Lui aussi adresse son reproche au déserteur : « Pourquoi as-tu abandonné ta ville ? »

Sous cette double attaque, le pauvre Avvakum, qui songe par surcroît à sa famille en danger de mort, se sent accablé². Il ne

1. Cependant pas avant le 7, car le tsar fut absent de Moscou du 2 au 7 juin, et d'ailleurs Avvakum ne semble pas avoir assisté aux terribles incendies qui ne cessèrent que le 5.

2. *Vie*, fol. 203.

nous dit pas comment il se défendit, mais sans doute ses explications furent-elles agréées, car, à cette époque où les châtiements étaient rudes, il en fut quitte pour ces regrets. On le laissa à Moscou, avec son titre d'archiprêtre, sans que son crédit comme membre de la Confrérie fût en rien diminué. Daniel n'eut pas davantage à souffrir.

Il est vrai que ce n'était pas le moment pour la Confrérie de se diviser : l'heure était décisive. Le patriarche Joseph venait de mourir, le 15 avril³ : peu sympathique à la Réforme, il ne l'entravait pourtant pas, convaincu qu'il était, depuis trois ou quatre ans surtout, de son impuissance. Il fallait que le nouveau patriarche ne fût plus seulement passif, mais prît la tête du mouvement. Tous les zéloteurs ne voyaient qu'un candidat possible : l'archiprêtre Étienne ! Il était leur père spirituel, il possédait toutes les vertus, il donnerait un magnifique essor à l'œuvre entreprise. On parlait d'ailleurs dans Moscou de cette élection, et les étrangers, le peuple aussi peut-être, la redoutaient, car on n'ignorait pas le rôle du tout-puissant confesseur dans les rigueurs des années passées et du présent carême⁴. Mais Étienne appartenait au clergé séculier : il était absolument nécessaire, pour accéder au patriarcat, qu'il fit d'abord profession monastique, et décent qu'il fût revêtu de quelque dignité, abbé ou archimandrite, tout cela d'une façon peu régulière, et qui ne s'accommodait guère avec ses principes. Lui-même s'en rendait compte : il s'effaçait volontiers devant la figure imposante du métropolite de Novgorod. Sa conduite pendant les troubles de 1650 avait révélé dans ce prélat un homme de gouvernement. Le tsar, de plus en plus, penchait en sa faveur.

Cependant la Confrérie tout entière se mit en prières pour demander à Dieu le meilleur patriarche. A l'issue de cette neuvaine, on rédigea une supplique au tsar et à la tsarine en faveur d'Étienne. Corneille, le métropolite de Kazan, et Avvakum étaient parmi les signataires. Mais le confesseur déclara son refus. Il obtint même de ses amis une nouvelle pétition contraire à la première, réclamant pour Nikon la chaire suprême. Avvakum s'accusera plus tard d'y avoir apposé son nom. L'accord étant fait, le tsar adressa à Nikon, qui était déjà sur le chemin du retour, une lettre débordante d'affection et de confiance. Il le

3. Le tsar Alexis raconte toutes les circonstances de cette mort dans une lettre-journal fort caractéristique, adressée à Nikon (Bartenev, *Lettres*, pp. 151-185).

4. Rodes, *Rapport du 28 avril 1652*, pp. 106-107.

paraît des vertus qui, certes, lui convenaient le moins : « miséricordieux, doux, bon, sans malice », l'appelait son « ami particulier de corps et d'âme », et lui dépeignait humblement sa détresse depuis la mort du patriarche Joseph : « Reviens vite, pour l'amour de Dieu, élire au patriarcat un nommé Théognoste. Nous ne ferons rien sans toi⁵. » On voit combien l'ambitieux métropolite avait pris d'ascendant sur ce cœur juvénile.

Le 6 juillet, Nikon, devançant sa suite, faisait son entrée dans Moscou. Le 8, fête de Notre-Dame de Kazan, l'archiprêtre Neronov vint le saluer et lui présenter l'eau et le pain bénits, selon la coutume : il reçut en échange un rouble d'argent⁶. Le 9, eut lieu la présentation solennelle des reliques du métropolite Philippe.

C'était la seconde cérémonie de ce genre dont on donnait le spectacle au peuple de Moscou cette année-là⁷, car le 5 avril on avait reçu à la barrière de Tver' le saint patriarche Job : devant le monastère de la Passion, le corps fut transféré de son ancienne châsse dans une neuve, tendue de velours rouge à clous d'or; puis l'ancienne châsse, cachée sous un velours noir, et la nouvelle prirent le chemin de la cathédrale. C'était à la tombée de la nuit. « Tout le clergé, le tsar et la tsarine, boiars et okol'ničij et toute la nation, des petits aux grands » suivaient à pied, tous portant des cierges ardents; sur tout le parcours « une pomme n'aurait eu où tomber, tant la presse était grande »; aux portes et aux fenêtres clignotaient d'innombrables petites chandelles. « De soixante-dix ans, disaient les vieilles gens, on n'avait vu

5. Bartenev, *Lettres*, pp. 151-154. Cette lettre est datée de « mai », sans indication de jour, ce qui crée un problème, car Avvakum mentionne la lettre du tsar à Nikon après la neuvaine de la Confrérie et celle-ci n'a pu se terminer qu'après le 7 juin. On ne saurait guère supposer une seconde lettre du tsar, car d'abord on n'en a pas trace et celle-ci seule, par son ton, a dû frapper Avvakum et ses amis. Mais, préparée fin mai (le journal des événements auquel elle est jointe mentionne l'Ascension, 25 mai), elle a dû être expédiée après le 7 juin. Toute cette histoire de l'élection du successeur de Joseph n'est pas sans obscurités. D'après la *Vie d'Hilarion* de Suzdal', le prêtre Ananie, devenu moine sous le nom d'Antoine, aurait été candidat, et le sort serait même tombé sur lui, mais il se serait désisté au profit de Nikon. Il serait mort à Kirikovo aussitôt après son retour de Moscou. Dans la lettre déjà citée, le nommé Théognoste a été pris pour un être réel, dont Bartenev fait un saint religieux : mais il est assez clair que ce personnage, entièrement inconnu avant et après, n'est qu'un symbole délicat (le nom signifiant : « connu de Dieu ») dans lequel Nikon devait se reconnaître. La *Vie d'Avvakum*, fol. 203, complétée par col. 245, rapporte les faits de la façon la plus vraisemblable. Macaire, *Histoire de l'Eglise*, XII, pp. 2-4, suit en substance son récit.

6. *Livre de dépenses*, p. 56.

7. Il ne semble pas que la translation d'Hermogène ait donné lieu à une grande solennité.

entrée aussi triomphale. » Et le patriarche attendri confiait au tsar : « Vois, Sire, comme il est beau de tenir pour le droit : même mort, on est glorifié », et ce disant « il pleurait beaucoup⁸ ».

Les choses ne se passèrent pas moins magnifiquement pour le métropolite Philippe : le patriarche, cette fois, manquait, mais Nikon était là. Au cours des deux semaines qui suivirent, les miracles ne cessèrent pas à l'Assomption : plus de cinquante aveugles, clopins et stropiés recouvrèrent la santé. Jour et nuit, la vieille cathédrale ne désemplassait pas ; à chaque guérison les cloches du Kremlin sonnaient à toute volée. Le peuple était en liesse, et ses maîtres se réjouissaient, s'il faut en croire le sceptique Rodés, de le voir ainsi distrait de ses inquiétantes et bizarres pensées⁹.

Pour les initiés, ces mêmes deux semaines s'écoulèrent dans les préparatifs de l'élection. Nikon désirait passionnément le patriarcat. Le tsar l'avait choisi. Étienne était d'accord et ses amis se résignaient, pourvu que Nikon fût un patriarche comme les autres. Mais justement Nikon n'avait pas l'étoffe d'un Joseph : il était bien résolu à commander seul dans l'Église et, sinon à partager l'empire avec le tsar comme Philarète, du moins à exercer, par son intermédiaire, le pouvoir indirect défini par les théologiens d'Occident. Pour parvenir à ses fins, il recourut à l'éternel procédé des politiciens : il se dit indigne d'un pareil honneur. Le tsar l'en estima davantage et le supplia de plus belle. Cette comédie n'était pas sans danger : Étienne ou quelque autre pouvait ouvrir les yeux au naïf souverain. Alors Nikon redoublait d'égards pour ses amis, se prétendait le simple exécuteur de leurs plans communs : bref, le plus humble des confrères. Il endormait par ses prévenances les plus perspicaces susceptibilités. En même temps le tsar était habilement travaillé par Anne Rtiščeva, la sœur aînée de Théodore. Cette veuve de deux maris, dont le second occis par ses serfs en 1642, était une personne d'âge mûr, instruite, férue de questions religieuses, d'une volonté de fer et d'une effrayante activité. Deuxième dame de la cour de la tsarine, la douce et timide Marie, elle étendait son influence sur le tsar lui-même, directement et par son frère, car

8. Bartenev, *Lettres*, pp. 156-158. J'emprunte quelques détails à Rodés, *Rapport du 28 avril 1652*, pp. 105-106.

9. Rodés, *Rapport du 18 juillet 1652* (*Rec. de Novgorod*, VII, pp. 92-93).

elle s'en faisait obéir comme une mère¹⁰. Ce fut elle « la manne de Nikon », l'entremetteuse qui combina « de compte à demi avec le diable » l'horrible mariage du prince et du métropolite¹¹. Avvakum observait le manège et se démenait, Neronov aussi, mais que pouvaient-ils contre les savantes intrigues de cette mère de l'Église ?

Quand il jugea les choses assez avancées, Nikon enfin céda. La date de la cérémonie fut fixée : le 22 juillet. Les premières formalités, la désignation de douze candidats par l'assemblée du clergé, puis l'élection de Nikon et sa confirmation par le tsar, s'accomplirent comme il était prévu. Mais quand on alla chercher l'élu pour l'introduire dans la cathédrale, il refusa à plusieurs reprises. Enfin amené par les principaux boiars et prélats, il se fit encore très longuement supplier, le tsar et tous les assistants à genoux, avant de se décider à parler :

Vous le savez, nous avons reçu le saint Évangile, les canons des Apôtres et les règles des saints Pères et les lois civiles de la Grèce orthodoxe... Or nous ne mettons en pratique ni les préceptes évangéliques, ni les canons des Apôtres et des Pères, ni les lois des pieux empereurs... Si vous voulez que je sois votre patriarche, donnez-moi votre parole et jurez dans cette cathédrale, devant notre Seigneur et notre Sauveur, devant Sa sainte Mère, les anges et tous les saints, d'observer l'Évangile, les canons et les lois. Si vous vous engagez à m'obéir, à moi aussi, comme votre premier pasteur et votre père, en tout ce que je vous enseignerai sur le dogme, la discipline et les mœurs, je ne refuserai plus le suprême pontificat.

Alors le tsar, les boiars, toute l'assemblée prêta serment devant l'Évangile et les saintes images d'obéir à Nikon. Lui, prenant à témoins Dieu, la Sainte Vierge, les anges et les saints, exprima son consentement¹². Il fut sacré le 25 juillet, par le métropolite Corneille¹³.

Nous ne saurons jamais dans quelle mesure cette scène avait

10. Kaškin, pp. 307, 325 et 409; Kozlovskij, p. 16.

11. La première expression est du diacre Théodore (VI, p. 228); la seconde d'Avvakum (col. 459).

12. Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1882, II, pp. 287-320. Les circonstances de l'élection furent aussitôt connues : Rodes, *Rapport du 20 octobre 1652* (*Rec. de Novgorod*, VII, pp. 96 sqq.). Paul d'Alep les sait (III, p. 147). Nikon a maintes fois invoqué, sans démenti, les promesses du tsar (préface au *Missel* de 1655, dans Stroev, *Suppl. aux livres de Tolstoï*, n° 89; *Mém. sect. r. et sl.*, II, pp. 511-513, 480-481). Avvakum et ses amis y font allusion (col. 245, 458-460; *Mat.*, VI, p. 197).

13. La cérémonie du sacre est minutieusement décrite dans une note officielle revue par le tsar en personne (Gibbenet, I, pp. 9-16).

été préparée. On peut admettre que Nikon avait laissé entrevoir au tsar une partie de ses exigences, sans quoi leur déclaration subite, au dernier moment, eût risqué de tout perdre. C'est à cette préparation que s'employa la diplomatie d'Anne Rtiščeva. Mais le coup de théâtre final est trop dans la manière de Nikon pour n'être pas son œuvre. Il l'a médité seul, à l'insu de tous, pour placer son souverain dans l'impossibilité de reculer. Dans six ans, il répétera la scène, avec moins de succès.

Le nouveau patriarche se fit d'abord bien voir de tous : « Par la fenêtre de sa demeure il jette aux pauvres de l'argent; en voiture, il lance aux pauvres des sous d'or! Et le monde aveugle le loue : on n'a jamais vu pareil prélat, aussi généreux, non jamais! ¹⁴ » Ses premiers actes ne produisirent aucune révolution. Les principes mêmes qu'il avait fait approuver avec tant de solennité n'avaient rien de sensationnel : c'étaient ceux de la Confrérie; les canons des apôtres et des Pères et les lois des Empereurs byzantins, mais c'était précisément le contenu de ce gros livre qui venait d'être imprimé par ses soins, la *Kormčaja*. La réforme continuait.

Nicon se montrait seulement possédé d'une activité dévorante. Durant les mois d'août et de septembre, il ordonna, plusieurs fois par semaine, des prêtres et même des diacres, non seulement pour Moscou, mais pour des églises de campagne, pauvres et lointaines ¹⁵. Il ne laissa guère vaquer la chaire de Novgorod : dès le 8 août, il sacra son successeur, Macaire, simple moine de Kazan, trésorier du métropolite Corneille ¹⁶. C'était complaire à celui-ci et à la Confrérie, sans danger pour son autorité, car Macaire était faible ¹⁷. Plus tard, en automne, avant même la mort de l'évêque de Kolomna, malade et inerte, il donnera son siège à Paul ¹⁸, de Saint-Paphnuce, homme de caractère, lui, mais grand ami de Neronov.

En même temps il profitait de son pouvoir accru pour reprendre sa campagne contre l'ivrognerie, en l'étendant cette fois à toute la Russie. Le moment était on ne peut plus favorable, car le

¹⁴. Col. 461.

¹⁵. J'ai relevé en ces deux mois une douzaine d'ordinations faites par Nicon pour la seule région de Nijni-Novgorod, dont trois pour sa patrie, le *stan* d'Outre-Kud'ma (*Registre des ordinations*, fol. 88 sqq.).

¹⁶. *Rangs du palais*, III, col. 322.

¹⁷. En septembre 1653, il n'ose punir les moines de Khutyn', insoumis à leur archimandrite. Il faut que celui-ci se plaigne à Nicon, qui adresse à Macaire l'ordre de chasser les fauteurs de troubles (*Mess. d'arch.*, XVI, 1904, pp. 218-219).

¹⁸. Sacré le 17 octobre 1652 (Stroev, col. 1031).

budget paraissait devoir être alimenté désormais par l'exportation des blés. Les frères de Gron y poussaient, et la demande étrangère était grande. Or, un sûr moyen d'augmenter les quantités à exporter était de réduire les bouilleries. Le Trésor perdrait une partie des 400.000 roubles versés par les cabarets, mais retirerait bien davantage des ventes à l'étranger. Les préoccupations morales coïncidaient avec les calculs financiers. Nikon, énergiquement, en profita. Il fit convoquer une conférence de boïars et obtint l'ukaz du 11 août 1652 : un seul débit par ville, interdiction de consommer sur place, une bouteille au plus par acheteur, fermeture pendant le grand carême et le carême de l'Assomption, tous les dimanches, les mercredis et vendredis des carêmes de l'Avent et de la Saint-Pierre (ce qui faisait plus du tiers de l'année) et chaque soir de l'avant-dernière heure du jour jusqu'à la troisième heure du lendemain, suppression de la bière et de l'hydromel, abolition de la mise en ferme. Ces mesures devaient entrer en vigueur à la nouvelle année, le 1^{er} septembre 1652¹⁹, et le tsar avait l'intention ferme de les appliquer, puisqu'il prescrivit de réduire les provisions d'alcool pour l'exercice suivant. Le 9 septembre, il fut précisé que les débits ne devaient exister que dans les villes : il était formellement interdit aux boïars et à tous détenteurs de domaines d'en conserver aucun en quelque lieu que ce fût²⁰. Tant que Nikon restera au pouvoir, la réforme sera maintenue, malgré les embarras financiers de la guerre avec la Pologne. Elle sombrera en 1663, quand le krach de la monnaie de cuivre obligera à revenir aux anciennes sources de revenus²¹.

Nikon ne pouvait plus se contenter de l'hôtel, hâtivement reconstruit après l'incendie de 1626, où avaient vécu ses prédécesseurs. Il se fit offrir par le tsar, le jour de l'Assomption, le *clos du tsar Boris* (Godunov), très vaste et dont l'entrée principale donnait sur la place de la cathédrale. On entreprit aussitôt la démolition des bâtiments de bois à trois étages élevés naguère pour le prince Valdemar, ainsi que de l'église contiguë des saints fondateurs de Solovki, Zosime et Sabbace, et déjà en septembre on creusait sur l'emplacement ainsi libéré les fondations de l'en-

19. A.E.A., IV, nos 59, 63.

20. *Rec. des lois*, I, n° 82, p. 271.

21. *A. Platonov*, pp. 307-309. En 1655, par exemple, Paul d'Alep constatera que les cabarets sont fermés du samedi soir au lundi matin, et de plus depuis le début du grand carême jusqu'au premier dimanche après Pâques, et que les ivrognes sont rigoureusement poursuivis (III, pp. 121-122, 204).

semble superbe et symbolique dont se repaissait la soif de grandeurs du nouvel élu : palais patriarcal uni par des galeries au palais des tsars, à la cathédrale et au monastère du Miracle, église des Douze apôtres, sur le parvis et la *trapeza* de laquelle devait s'en dresser une autre en l'honneur du métropolite Philippe. C'était le complet bouleversement de tout un quartier du Kremlin²². Nikon s'attaquait à l'antique cathédrale : non seulement des imagiers étaient mandés de villes réputées, pour aider ceux de la capitale à repeindre les quatre étages de l'iconostase, non seulement on commandait aux tourneurs une nouvelle porte royale, mais on surélevait le chœur, jadis au niveau de la nef : les cinq degrés de fonte qu'il faudra désormais gravir pour y accéder²³ marqueront la distance entre l'Église enseignante et l'Église enseignée²⁴.

Les étrangers n'eurent pas à se féliciter du nouveau règne. Nikon leur manifesta d'abord sa haine. Un jour, comme il bénissait le peuple, il remarqua quelques personnes qui ne se signaient ni ne s'inclinaient : il s'enquit. Apprenant que c'étaient des étrangers qui, comme beaucoup, portaient l'habit russe pour ne pas se distinguer, il ordonna que dorénavant les mécréants conserveraient le costume de leur nation, à peine d'être dépouillés en pleine rue et jetés nus en prison. Ce n'était qu'une gêne. Mais peu après il fut annoncé que tous les étrangers, dans le mois, devaient quitter la ville et se loger hors les murs, à un demi-mille au moins du boulevard (*zemljanoj val*). On avait délimité pour eux à l'est de Moscou, le long de la Jauza, une *sloboda* avec des lots variant selon les catégories, plus pour les docteurs, moins pour les marchands, moins encore pour les sergents et caporaux²⁵. Beaucoup, par peur du feu, s'étaient bâti des maisons de briques : il leur fallait maintenant s'en défaire à vil prix et reconstruire fort loin, sur de nouveaux frais. Toutes les protestations n'obtinrent qu'un délai supplémentaire d'un mois. Les chefs de la communauté évangélique, convoqués au siège de la municipalité (*zemskoj dvor*), reçurent injonction de démolir sans délai, nonobstant les privilèges acquis, leurs deux temples,

22. Skvorcov, *Archéologie*, pp. 371, 376-377, 402-404.

23. La date de ces diverses transformations n'est pas précisée, mais elles étaient achevées en 1655 (*Rangs du palais*, III, col. 329; Skvorcov, *Archéologie*, pp. 229-231).

24. Déjà, à Novgorod, Nikon avait entrepris dans sa cathédrale de Sainte-Sophie des travaux tels qu'on l'accusa de la vouloir jeter bas (lettre du tsar et réponse de Nikon, dans Soloviev, II, col. 1537-1538).

25. *Rec. des lois*, I, p. 273 (4 octobre 1652).

sis pourtant hors les murs. Des archers furent dépêchés sur les lieux et le soir il ne restait plus poutre sur poutre.

Beaucoup cédèrent à cette persécution tenace : un des premiers, le colonel Lesly demanda le baptême orthodoxe, avec femme, enfants et domestiques. Il en fut récompensé d'une pelisse de drap d'or doublée de zibeline avec un haut bonnet de boiar et quantité d'étoffes, velours, soies, damas²⁶. Cinquante autres suivirent²⁷. C'étaient le boiar Élie Miloslavskij, beau-père du tsar, et Jean de Gron qui faisaient dans ces milieux une propagande acharnée. Gron ne reculait devant rien : prenant les serviteurs s'il ne pouvait atteindre les maîtres, menaçant, promettant maisons ou domaines. Il s'était fait donner la commande d'un livre contre les religions évangélique, calviniste et papiste, prouvant que la russe était la seule bonne, et avait reçu en paiement le domaine retiré à Lesly avant sa conversion. Vers la mi-novembre, Moscou était enfin purgée d'étrangers « non baptisés »²⁸.

C'était le résultat désiré par Étienne et ses amis. Le résident suédois ne se trompait pas en écrivant le 30 octobre : « La Réforme moscovite fait de grands progrès²⁹. »

II

Dans tout cela, il n'y avait rien qui contrariât les vues de la Confrérie, ou qui en différât. Nikon la ménageait. Il ne pouvait se dispenser de conférer avec le tsar et son confesseur. Les seuls qui sentirent assez vite un changement, ce furent les autres, les simples archiprêtres. Jadis, quand il venait à Moscou, Nikon ne

26. *Lect. hist.*, 1905, IV, *Mél.*, p. 71 (1^{er} octobre 1652).

27. Le renseignement est fourni par le résident suédois à Moscou Ebers (Forsten, pp. 221-223). Déjà, le 11 septembre, Théodore Rtiščev donnait l'ordre de confectionner d'avance des « costumes de pénitence » pour les étrangers qui exprimaient leur désir d'embrasser la foi russe (Viktorov, I, p. 146), car, avant d'être baptisés, ils subissaient un stage de six semaines dans un monastère.

28. Les données de ce paragraphe dont la source n'est pas indiquée sont empruntées aux rapports de Rodes des 20 octobre et 16 novembre 1652 (*Rec. de Novgorod*, VII, pp. 96-104).

29. Forsten, p. 221. — Au printemps de 1653, interdiction sera faite aux maîtres d'écoles russes d'accepter aucun écolier étranger pour lui enseigner le russe. En juillet 1653, les étrangers pourront de nouveau habiter Moscou, mais sans temples ni pasteurs (*ibid.*, pp. 223). Le samedi 28 janvier 1654, « à l'instigation du patriarche », les marchands étrangers domiciliés à Moscou furent avisés en pleine nuit d'avoir à se transporter hors la ville avant le lundi suivant : « Le patriarche ne sera content que lorsqu'il aura éloigné jusqu'au dernier étranger » (Rodès, *Rapport du 4 février 1654*, *Lect. hist.*, 1915, II, p. 237).

manquait jamais de rendre visite à Neronov. Il était affable avec tous. Maintenant le fier patriarche ne recevait plus ses anciens amis qu'en audience officielle ; encore les faisait-il attendre comme les autres. Tout d'abord, cette attitude ne causa qu'un sentiment de malaise. Le bon Étienne, avec son tact et sa douceur, maintenait le contact.

Neronov et Avvakum étaient occupés dans leur paroisse. Tous deux vivaient en amitié. Avvakum logeait sur l'enclos de Notre-Dame de Kazan³⁰ ; bientôt il appela de Jurevec sa famille³¹ ; peut-être alla-t-il un moment occuper une maison située non loin de là, près de la Trinité-sur-les-Fossés³². Il exerçait son ministère dans la paroisse réformée et rénovée par son ami. Celui-ci était son directeur de conscience et son guide. Ils se partageaient les offices, la prédication et la conduite des fidèles. La différence d'âge et la concorde ôtant lieu aux conflits, la présence insolite de deux archiprêtres ne pouvait qu'accroître encore la splendeur des cérémonies, la prospérité spirituelle et la renommée d'une église qui était déjà une des plus courues de la capitale.

Neronov avait une telle confiance en son jeune confrère que bientôt il lui laissa l'entier souci de ses ouailles et obtint un congé pour aller revoir son pays natal. Il était accompagné du prêtre Pierre, qui n'était autre que le fils aîné du saint homme Ananie, attaché depuis peu à Notre-Dame de Kazan³³, et peut-être d'autres encore, ce qui ressemblait à une espèce de mission. A Vologda, l'archevêque Marcel l'invita chez lui et l'autorisa à célébrer et prêcher dans toutes les églises, qui se le disputaient. Dans cette ville, il séjourna longtemps, car il avait à répandre les sains principes de la liturgie et de la prédication, et l'on écoutait volontiers un compatriote devenu fameux à Moscou. Puis il se rendit sur le Lom, à l'ermitage où s'étaient écoulées ses jeunes années : il célébra sur les reliques du bienheureux Ignace, con-

30. *Vie*, fol. 204.

31. Ce qui ne put arriver plus tard que décembre 1652, puisque Anastasie accoucha le 8 septembre 1653 d'un fils d'Avvakum (Nikol'skij, p. 159, n° 2).

32. Déposition de Jean, fils d'Avvakum, en 1720 (*Arch. d'Etat*, VII, n° 68; Esipov, p. 124). Malheureusement, les dires de ce vieillard de soixante-quinze ans sont assez confus et souvent démentis par ce que nous savons très certainement. Le logement sur la paroisse de la Trinité semble contraire à ce que déclare Avvakum le 15 septembre 1653, que « l'archiprêtrisse habite chez Neronov » (Nikol'skij, p. 159, n° 2). Il est cependant admissible, car, 1° Jean le lie très clairement au ministère de son père à Notre-Dame de Kazan (autrement on pourrait croire à une confusion avec un autre séjour à Moscou, en 1664); 2° après l'exil de Neronov, Avvakum et les siens ont pu se retransporter chez lui.

33. *Coll. Savvaitov*, n° 347, p. 53 (22 juin 1653).

voqua maçons et maîtres d'œuvre, traça des plans, remit les sommes nécessaires et ne s'en retourna pas avant d'avoir vu élever une enceinte de briques et creuser les fondations d'une église de « pierre », au goût du jour. Ce voyage semble avoir duré plusieurs mois. En tout cas, Neronov dut être de retour vers la fin de l'année³⁴.

Cette période fut dans la vie d'Avvakum un îlot de paix et de bonheur. Dans sa paroisse, il eut tout loisir de déployer ses dons de parole et de direction, de réaliser les idées qui lui étaient chères. Il faisait célébrer « à une voix » et sans hâte. Lui-même chantait les textes sacrés tels qu'ils étaient écrits, sans fioritures ni syllabes factices. Il avait sous les yeux un antiphonaire authentique, calligraphié au temps du tsar Jean et du métropolite Macaire, et beaucoup venaient chez lui le copier ; souvent aussi, « Dieu aidant », il chantait de mémoire³⁵. Il lisait au peuple les œuvres des Pères, en les commentant comme il savait³⁶, sans rhétorique, en bonne langue russe, farcie d'images campagnardes et d'expressions crues, parfaitement intelligible à tous, avec une rude franchise qui n'épargnait ni grands, ni petits, avec une sincérité qui n'excluait pas le sens des réalités, avec une merveilleuse habileté à marier ensemble le dogme, les rites et la morale, et à tirer des textes sacrés les conséquences dont il avait besoin. Il n'était pas plus gêné devant son public varié de la *City* moscovite que devant ses rustres de Lopatišči³⁷. Parfois l'archiprêtre Daniel venait rehausser de sa présence les cérémonies³⁸. La foule continuait à affluer à Notre-Dame de Kazan. Avvakum, de toute sa passion sacerdotale, aimait sa paroisse. Il l'aimait tant que, pouvant un moment obtenir le *sobor* du Sauveur au palais, au centre des honneurs, il n'en témoigna nul désir³⁹.

Sans chercher la faveur des grands, Avvakum en goûtait le charme. Comment eût-il résisté à un certain mouvement de satisfaction, lui, le petit de pope, quand le tsar le recevait familièrement, l'écoutait, s'intéressait à sa famille, le visitait dans sa cure ? A cette époque naît entre le tsar et l'archiprêtre une amitié véritable, car elle n'empêchera ni l'un ni l'autre d'obéir à ce

34. Sur le voyage de Neronov, *Mat.*, I, pp. 280-281.

35. Col. 856, 911.

36. *Vie*, fol. 204.

37. Nous pouvons juger jusqu'à un certain point d'Avvakum prédicateur par son *Livre des Commentaires* (col. 425-576). Voir aussi plus haut, ch. III, pp. 111-114.

38. Col. 911.

39. *Vie*, fol. 204.

qu'il croira son devoir, mais aussi elle résistera aux cruautés de la politique. Alexis, persuadé par Nikon, déportera, exilera, tourmentera Avvakum, mais il dépêchera à l'excommunié ses plus intimes confidents pour mendier de lui une bénédiction; Avvakum, après avoir souffert du tsar mille morts, l'excusera tendrement, l'exceptera, contre toute logique, de ses anathèmes, lui gardera sa plus touchante affection. Rien de plus significatif de la qualité d'âme de ces deux personnages.

La grande princesse Irène, sœur aînée du tsar, et la tsarine Marie, qui toutes deux étaient très proches de la Confrérie, ne marquaient pas moins d'égards au célèbre archiprêtre⁴⁰. Par elles, autant que par le confesseur, il fit un sort à tous ses frères : Cosme et celui dont nous ignorons le nom, comme prêtres, furent attachés à la chapelle de la tsarine; Euthyme, le cadet, comme chantre et lecteur, à celle d'Irène; Gerasime fut prêtre à l'Annonciation⁴¹. Plus tard, dans ses malheurs, ces deux femmes ne l'abandonneront pas.

Avvakum est sans cesse au Kremlin, un peu perdu malgré tout dans les vastes salles du palais⁴². C'est là qu'il rencontre Basile Šeremetev, le boiar qu'il avait offensé par son intransigeance à Lopatišči et qui, en retour, avait voulu le faire jeter à l'eau. Ils font leur paix. Le puissant seigneur et ses deux fils traitent avec faveur l'ancien curé. La femme de Basile, Eudoxie, deviendra la pénitente de son frère⁴³.

Avvakum ne peut manquer d'être reçu dès lors chez Théodore Rtiščev, en son hôtel de la porte Borovickie⁴⁴, car l'accueil que celui-ci lui fera en 1664 suppose des relations déjà anciennes, et il était trop lié avec Neronov et les autres confrères pour ne pas désirer connaître leur ami : s'étant une fois rencontrés, ces deux hommes ne pouvaient pas ne pas devenir inséparables.

40. *Vie*, fol. [86] fin; col. 567. Les Confrères adressent leur supplice pour Etienne au tsar et à la tsarine (*Vie*, fol. 203 v.).

41. Les listes d'Izvěkov ne mentionnent pas Cosme, Euthyme et Gerasime; mais elles sont incomplètes. La *Vie*, fol. 210, place « deux frères chez la tsarine », morts ensuite de la peste, et, fol. 267 v., Euthyme lecteur chez la grande princesse; comme il est certain qu'Euthyme est un des deux morts de la peste, il est probable qu'il y a inexactitude dans la première expression. *Mat.*, I, pp. 359, confirme que Cosme était à Moscou avant la peste. Sur Gerasime, on a le témoignage de Jean d'Avvakum (Esi-pov, p. 119). La version C de la *Vie* (fol. 18) place les frères d'Avvakum chez la grande princesse, et un « pope » à l'Annonciation.

42. Col. 246.

43. *Vie*, fol. 200 v. fin.

44. L'enclos de Rtiščev figure sur un des *Plans* publiés par Bëlokurov (XVIII, pp. 48-49), au coin de Znamenka et de la rue conduisant à la porte Prečistenskaja (plus tard rue Mokhovaja), donc non loin du Kremlin.

Parmi les grands personnages de Moscou étaient les Morozov, les deux frères Boris et Glëb. Le premier, depuis 1649, était seigneur de Muraškino et Lyskovo⁴⁵ ; le second était apparenté, depuis son second mariage en 1649, aux Rtiščev : Théodosie Morozova, née Sokovnina, était une cousine de Théodore, très aimée de lui et de son père, Michel. Elle n'avait alors qu'une vingtaine d'années et avait été donnée pour des motifs sans doute fort peu sentimentaux à un boiar qui avait dépassé la cinquantaine, terne et passablement usé⁴⁶. Avvakum fut présenté sans doute à Boris, toujours vif et curieux, peut-être à Glëb, mais sûrement pas à Théodosie. Femme de devoir, occupée de sa maison et de son petit Jean, âgé d'un an ou dix-huit mois, en bonne épouse moscovite elle ne sortait guère de ses appartements⁴⁷.

Il y avait certainement beaucoup d'autres seigneurs qui tenaient à honneur de fréquenter un prêtre aussi bien en cour : nous connaissons, par exemple, les quatre frères Pleščeev, déjà disciples de Neronov, surtout André⁴⁸. Avvakum éprouvait plaisir à hanter les grands : il acceptera plus tard les avanies et les privations comme la compensation de ces temps de splendeur⁴⁹.

Ils furent de courte durée. Bientôt la politique du nouveau patriarche sema le trouble et la dissension.

III

Nicon avait longtemps partagé l'opinion de la plupart de ses contemporains sur les Grecs. A ses confrères zélateurs il disait souvent : « Grecs et Petits-Russiens ont perdu la foi ; chez eux, ni fermeté, ni bonnes mœurs ; le bien-être et les honneurs les ont séduits, ils n'en font qu'à leur aise ; ils ne montrent plus de constance ni de piété⁵⁰. » Il ne faisait qu'exprimer là le dégoût

45. B.H.R., XXI, col. 30. Sur Boris Morozov, voir Zabëlin, *Un grand boiar, Messager d'Europe*, 1871, n^{os} 1 et 2.

46. Mjatlev, *Bull. soc. généal.*, II (1903), pp. 85-87. Les dates de naissance et de mariage de Glëb Morozov et de Théodosie ne sont pas connues directement, mais se déduisent d'un grand nombre de textes.

47. Toute hypothèse d'une rencontre avec Morozova en 1652-1653 est interdite par cette phrase : « J'ordonne à mes enfants d'aimer Théodore... : je le connais depuis plus longtemps que toi » (fragment de lettre d'Avvakum à Morozova, Barskov, p. 39). Il ne fera connaissance de Théodore qu'à son retour de Sibérie en 1664.

48. *Interloc. orth.*, 1858, II, pp. 591-598.

49. *Vie*, fol. 210.

50. *Mat.*, I, p. 150 (Neronov, en janvier 1657, rappelle à Nicon son attitude ancienne).

des Moscovites ascètes, jeûneurs, se relevant la nuit pour l'office divin, devant la mollesse et l'immoralité criante de tant de prélats grecs⁵¹. Cela ne l'empêchait pas de révéler, comme les autres, l'Église-mère, la primauté d'honneur et d'autorité du siège de Constantinople.

Mais le 27 janvier 1649 arriva le patriarche de Jérusalem, Paisios. C'était encore un quêteur, mais parlant avec autorité. Il produisit à Moscou une profonde impression. Il ne cacha pas sa désapprobation de trouver les coutumes russes différentes de celles des autres patriarchats. Il montra les livres qu'il avait apportés avec lui. Tout ce qui n'était pas conforme était suspect. L'Église grecque était la source de la foi, source unique, pure et immaculée. Il ne suffisait pas de la révéler en général, il fallait l'imiter et la suivre en effet⁵². De tout le clergé moscovite, seul Nikon trouva grâce devant l'exigeant prélat. Ils eurent de fréquents entretiens. Sans doute, le Grec représenta à son interlocuteur que le patriarchat moscovite avait beau être riche, puissant et saint à sa façon, il produirait toujours sur le monde extérieur l'impression d'une province semi-barbare tant qu'il ne se serait pas harmonisé avec les autres patriarchats orientaux. Les prélats russes avaient intérêt, pour leur dignité, pour leur autorité, à se lier à une Église plus ancienne et encore si magnifique, dotée par la tradition de tant de privilèges. Nikon lui-même plus tard en bénéficierait peut-être. On ne peut que conjecturer les arguments employés par Paisios. Mais de ces entretiens de 1649 date la révolution intérieure de Nikon. Ils conclurent alliance. Paisios n'eut pas de cesse qu'il n'eût fait nommer Nikon au siège de Novgorod. Il n'était pas vacant, mais occupé par le vieil Afthon. On le relégua dans un monastère. Aurait-on commis cette irrégularité si Paisios n'avait été sûr de Nikon et si tous deux n'avaient pas eu leur plan ?

Il s'agissait de gagner à ce plan le tsar. Or, ce que demandait Paisios dépassait de beaucoup ce qui s'était pratiqué jusqu'alors. Se tenir en liaison avec Constantinople, consulter les patriarches orientaux ne faisait pas difficulté : à Paisios lui-même, on posa diverses questions de discipline, par exemple sur l'heure de la messe, sur le jeûne des mercredis et des vendredis, sur le ca-

51. Qu'on songe à l'épouvante de Paul d'Alep devant l'austérité et la piété des Russes (III, pp. 29, 44, 194, 203; IV, pp. 98, 106).

52. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 178-182.

rême⁵³. Le *Livre de la foi* prouvait avec insistance que, malgré l'Union de Florence et le joug musulman, les Grecs avaient conservé intacte et sans tache la foi du Christ et des apôtres, et que les Russes devaient obéissance au patriarche œcuménique⁵⁴. La préface à la *Grammaire* de Smotrickij avait posé le principe de la confrontation avec les livres grecs. Sans hésiter, on continua dans cette voie : d'après les originaux grecs de Paisios, on rédigea la *Kormčaja*⁵⁵; au *Diurnal* (*Šestodnev*), imprimé en 1650, on joindra un erratum important, fondé sur « les textes grecs »; pour le nouveau *Missel* qui sortira le 18 juillet 1651, on utilisera aussi le grec⁵⁶. Mais abandonner toutes les particularités russes pour suivre aveuglément les Grecs demandait au moins réflexion. Le tsar donna mission à Arsène Sukhanov, un moine qui connaissait bien la langue grecque et avait participé en 1637-1640 à une ambassade-enquête en Kakhétie⁵⁷, d'accompagner Paisios à son retour afin de vérifier sur place ses affirmations sur la foi et la piété des Grecs.

Sukhanov quitta Moscou le 10 juin 1649 et revint le 8 décembre 1650. Entre temps, en février ou mars 1650, on apprit par un certain moine Pacôme un incident significatif survenu au couvent du Zographe, sur l'Athos : les moines grecs avaient brûlé comme hérétiques trois livres moscovites, le *Livre de Cyrille*, le *Recueil de 1642* et le *Psautier avec prières*; la cause en était dans la forme du signe de croix : les Grecs n'admettaient que les trois doigts. Sukhanov confirma cette nouvelle⁵⁸ et, de plus, signala d'autres différences. Les Grecs comptaient depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ non pas 5500 ans, ainsi qu'il était affirmé dans les *Rituels* de Philarète, Josaphat et Joseph, et dans le *Livre de Cyrille*, mais 5508; les Grecs baptisaient par infusion, et non par triple immersion; les Grecs, par

53. *Ibid.*, pp. xxxvi-xxxix (lettre de Paisios du 15 février 1649).

54. *Ibid.*, pp. 173-177 (avec citations étendues).

55. *Kormčaja*, *Postface*.

56. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 326-327. Un des recenseurs, Zacharie Afanasiev, en fonctions depuis le 29 décembre 1641, savait parfaitement le grec, comme en témoignent ses corrections sur un *Triodon de carême* conservé à la bibliothèque de la Typographie synodale.

57. Sukhanov devait « examiner du peuple du royaume d'Ibérie la foi; comment ils croient et s'ils n'ont pas d'emprunts à d'autres religions, et, s'il y avait chez eux quelque erreur, la leur déclarer afin qu'ils s'en corrigéassent » (Bëlokurov, *ibid.*, p. 125). La Kakhétie proprement dite est un pays de Géorgie, à l'Est de Tiflis; au XVII^e siècle, elle avait l'hégémonie sur toute la Géorgie.

58. *Ibid.*, pp. 201-207.

suite, considéraient comme valide le baptême des Latins et ne les rebaptisaient pas.

L'opposition entre les usages grecs et moscovites était donc affirmée des deux côtés, par les Grecs et par les Moscovites. Y avait-il là un problème qui réclamât solution ? La plupart ne le pensaient pas. Les Grecs pouvaient conserver leurs particularités et les Russes les leurs. Les unes n'étaient pas moins vénérables que les autres. Telle était l'opinion d'Arsène Sukhanov. Il eut à Tergoviste en Valachie, les 24 avril, 9 mai, 3 et 6 juin 1650, quatre grandes disputes avec les Grecs, dans lesquelles il justifia les usages moscovites.

Nous nous signons avec deux doigts parce que Maxime le Grec, après le bienheureux Théodoret, nous l'a enseigné. Or les patriarches, vos prédécesseurs, loin de juger Maxime hérétique, nous l'avaient prôné comme un second Chrysostome. Vous vous réclamez, pour nous condamner, d'un sous-diacre, Damasquin ; un inconnu — on ignore et sa vie et ses œuvres — et bien postérieur au dernier concile œcuménique. Sur vos icones, le Sauveur joint les doigts comme nous autres Russes ; vous dites que c'est pour bénir, mais où prenez-vous qu'il les faille joindre diversement pour bénir et pour se signer ? Les Arméniens se signent comme nous : s'ils sont fidèles à la tradition, devons-nous les blâmer ? Et si les Grecs innovent, pourquoi devrions-nous les suivre ?

Vous tirez argument, quant à la chronologie, de ce que les quatre patriarchats orientaux sont d'accord avec le comput grec. Mais Alexandrie, comme Rome, n'a-t-elle pas maintes fois erré ? Et puis que valent ces patriarches qui n'ont sous leur houlette qu'une église ? Chez nous, un simple évêque en a cinq cents, et le métropolitain de Novgorod deux mille. En baptisant comme nous faisons à Moscou, nous obéissons au 50^e Canon des Apôtres, rédigé à Sion, et c'est vous qui trahissez la foi née dans le lieu saint.

En définitive, le Christ est l'unique source de la foi, et non pas vous, Grecs d'aujourd'hui qui étranglez et noyez vos pontifes et allez à Rome vous instruire, ni même les Grecs d'autrefois : les premiers Évangiles n'ont pas été écrits pour eux ; ils n'ont reçu la bonne nouvelle qu'après les Juifs et les Romains ; aux conciles œcuméniques ils n'ont pas été seuls, mais aux côtés des Romains et des autres nations. Que vous ayez brûlé des livres rédigés à Moscou avec toutes précautions, sous le contrôle du tsar et du patriarche et des plus savants archimandrites et archi-

prêtres, cela prouve seulement une insolence dont vous aurez à répondre quand vous viendrez quêter à Moscou : vous feriez mieux de brûler les livres farcis d'hérésies qu'on vous envoie de Venise et d'Angleterre ! Ce que vous possédiez de bon : l'Empereur très chrétien, la sainteté dont vous n'avez plus que l'ombre, la magnificence religieuse dont vous êtes privés — plus de processions, pas même de croix sur les églises ! — tout cela a été transféré à Moscou. C'est le patriarche de Moscou qui porte maintenant le bonnet blanc donné par Constantin au pape Sylvestre. Les Russes ont le droit de rejeter le patriarche de Constantinople et les autres, s'ils manquent à l'orthodoxie, tout comme vous avez autrefois rejeté le pape.

Arsène Sukhanov, en rentrant à Moscou, joignit au journal de sa mission un procès-verbal détaillé de ses *Débats sur la foi*⁵⁹. Cet écrit fit sensation : il remettait en question ce que le *Livre de la foi* affirmait de l'orthodoxie des Grecs. Il fut copié et répandu. Il réjouit surtout les partisans du *statu quo*.

Mais avec Arsène était arrivé un autre prélat grec, le métropolite de Nazareth, Gabriel. Sur Paisios, il avait la supériorité de savoir le slavon. Il traduisit l'histoire de la chute de Byzance, composa un guide du voyageur en Terre sainte, d'autres ouvrages encore. Le tsar et son confesseur étaient enchantés de lui. On fit tout pour le garder, mais il partit le 20 juillet 1651, chargé de présents et de demandes de prières⁶⁰. Il avait été à Moscou un bon artisan de l'influence grecque.

Les renseignements recueillis ne parurent pas suffisants : le 24 février 1651, Arsène fut renvoyé en Orient. Il devait interroger les patriarches de Constantinople, Alexandrie et Jérusalem sur toutes sortes de questions, importantes et futiles : un évêque peut-il célébrer sans prêtre assistant ni diacre ? Un clerc non marié peut-il être ordonné prêtre ? Un prêtre veuf peut-il continuer à exercer son ministère ? Peut-on, durant la même messe, ordonner plusieurs prêtres et diacres ? Un évêque qui, sans faute, s'est démis, peut-il continuer à célébrer dans le monastère où il s'est retiré ? La bénédiction des eaux à l'Épiphanie doit-elle avoir

59. *Les débats sur la foi avec les Grecs* ont été imprimés par Bëlokurov, Sukhanov, II, pp. 25-101. L'authenticité de cet ouvrage, longtemps niée à cause des interpolations (introduites par les vieux croyants) d'une partie des mss., est certaine : on possède, au moins partiellement, l'exemplaire remis par Sukhanov au tsar (Bëlokurov, Sukhanov, I, pp. cxxix-cxxvii).

60. Bëlokurov, Sukhanov, I, pp. 247-248.

lieu deux fois, la veille à l'église et le matin à la rivière ? Peut-on enterrer le dimanche ? Faut-il dire : « *Alleluia, alleluia*, gloire à toi, Dieu ! » ou bien : « *Alleluia, alleluia, alleluia*, gloire à toi, Dieu ! » ? Le gouvernement moscovite attachait beaucoup d'importance à l'avis des patriarches orientaux, et surtout du patriarche de Constantinople, sur ces différents points.

Hélas ! Arsène et Gabriel étaient partis depuis peu que parvenaient de Tsargrad des nouvelles bien propres à plonger dans le doute et le scandale les âmes confiantes des Moscovites. Certes, on ne l'ignorait pas, les patriarches se succédaient à Byzance comme des marionnettes entre les mains des vizirs et des ministres des nations occidentales, se supplantaient les uns les autres, s'endettaient pour acheter la chaire de Chrysostome, s'excommuniaient, s'assassinaient, s'empoisonnaient sans vergogne⁶¹. En 1636, il y avait eu trois patriarches à la fois : en 1650, il y en eut quatre. Parthène II, apparu en 1644, déposé en 1646, exilé, évincé par Joannice II, avait été rétabli en 1647. Les quêteurs innombrables qui affluaient des Balkans ne se faisaient pas faute de raconter ces choses, sans parler des courriers spéciaux du Bureau des Légations. Sukhanov, en décembre 1650, avait eu pas mal d'horreurs à rapporter. Mais ce n'était rien à côté de ce qu'on apprenait maintenant : Parthène avait été égorgé et jeté à la mer, et le coupable n'était autre que ce Paisios dont les grands airs avaient tant imposé et qui méprisait si fort les rites moscovites ! C'était lui qui, de concert avec les hospodars de Moldavie et Valachie, avait soudoyé les meurtriers turcs ! Après quoi, des informations suivirent, aussi édifiantes : la division sévit entre les chrétiens de Constantinople ; les métropolitiques candidats au trône patriarcal se font une guerre acharnée ; l'un d'eux, Mélèce de Rhodes, de dépit, a embrassé l'Islam ; le patriarche, maintenant, est Joannice ; Joannice a été déposé et remplacé par Cyrille III ; Cyrille III a cédé la place à Athanase Patellari ; Athanase a fui devant Paisios de Larissa... Cela, dans l'espace de quelques mois, entre le 15 mai 1651 et le 30 juin 1652⁶².

Ainsi à Moscou l'opinion était suspendue sur le compte des

61. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 248, 268-273.

62. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 254-256 ; Nikolaevskij, *Relat.*, p. 8 sqq. En 1653 et 1654, on reverra encore Joannice, Cyrille III et Paisios ; Patellari, heureusement, était parti pour Jassy, d'où il se rendra en Russie. De 1598 à 1654, en 56 ans, cinquante-quatre patriarches se succédèrent à Constantinople (Il'minskij, *Trav. de Kiev*, 1914, I, pp. 395 sqq.).

Grecs. La contradiction entre le respect dû à l'Église mère et sa déchéance évidente posait un problème insoluble. Les Grecs désirant demeurer en Russie étaient enfermés dans des monastères « pour correction de la foi chrétienne orthodoxe »⁶³. C'était donc qu'ils en avaient dévié! Des curés refusaient aux Grecs l'entrée de leurs églises, en les traitant d'infidèles⁶⁴. Pourtant, ce qui avait été entrepris jusqu'alors, consultations des patriarches orientaux, correction des livres d'après les originaux grecs, avait été accueilli sans scandale par les croyants et aussi par les zélateurs. De 1645 à 1652, à propos des questions d'édition ou des rapports avec les Grecs, on ne surprend pas l'ombre d'un désaccord.

Sans doute, la confrontation minutieuse des livres russes et étrangers, des rites russes et étrangers, ne pouvait intéresser qu'un nombre très restreint de savants, d'intellectuels, les recenseurs, le tsar, Étienne de Boniface. Les autres, les Neronov, les Avvakum, les archiprêtres de province, ne visaient qu'à la réforme morale, et n'éprouvaient nul besoin de savoir si leur foi était plus ou moins conforme à celle des Grecs. Au reste, ils ne voyaient pas d'inconvénient à ce qu'on fît appel aux Grecs pour améliorer ceci ou cela. Cela ne leur semblait pas contredire le principe qui interdisait d'ajouter ou de retrancher quoi que ce fût aux choses de foi, non plus que leur conviction profonde que les Grecs actuels avaient perdu la pureté de l'orthodoxie et que cette dernière subsistait entière seulement à Moscou. Mais à cette tolérance il y avait plusieurs conditions : il fallait qu'on pût avoir une confiance absolue en ceux qui prétendaient réviser livres ou rites; il fallait qu'on ne touchât pas à des textes ou à des rites qui, par leur contenu dogmatique, leur symbolisme ou leur fréquence, paraissaient essentiels; il fallait qu'on ne posât pas en règle de copier toujours les Grecs, d'asservir systématiquement la piété russe, consacrée par tant de siècles et tant de saints, à des usages étrangers; il fallait enfin qu'on distinguât entre les Grecs anciens et les Grecs modernes contaminés de toutes façons. Qu'un éditeur d'une piété éprouvée empruntât telle ou telle correction à un manuscrit reflétant l'antique orthodoxie, rien de

63. Kapterev, *Relations*, p. 161 (ukaz du 8 septembre 1650).

64. L'archimandrite de l'Iverikon au mont Athos, venu à Moscou le 6 septembre 1652, tire argument de ce fait pour demander l'affectation aux Grecs de Moscou d'un couvent spécial, ce qui leur sera accordé par Nikon avant la fin de l'année (Bëloku-rov, *Sukhanov*, I, pp. 353-354, et Kapterev, *Relations*, p. 385).

plus acceptable; mais qu'un de ces aventuriers venus en Moscovie dans les bagages de quelque prélat mendiant prétendit modifier des textes réputés inspirés d'après de modernes imprimés allemands ou vénitiens, d'une orthodoxie à priori plus que suspecte, voilà qui appelait la révolte⁶⁵.

Or c'est justement ce qui se passa.

IV

L'administration de Nikon à Novgorod est trop peu connue pour qu'on puisse dire s'il tenta vraiment d'y introduire une nouvelle façon de bénir⁶⁶, mais il adopta le chant polyphonique grec et kiévien. Métropolite, devenu l'égal de ces prélats étrangers auxquels il trouvait naguère tant de vices, il était moins frappé de leur froideur religieuse, et davantage de leurs apparentes supériorités de manières et d'instruction⁶⁷.

Patriarche, il se décida à pousser plus énergiquement la Russie dans la voie de l'hellénisation. Il s'était assuré, le jour de son sacre, l'obéissance passive du tsar. Les autres suivraient. S'il y avait des opposants, on les materait : excellente occasion d'exercer un nouveau pouvoir. Il fallait avant tout, puisque l'hellénisation devait être basée sur les livres, s'assurer de l'Hôtel de la presse.

Nicon, dès le début, prit donc la haute main sur l'Hôtel de la presse. Nasědka et ses compagnons, ils l'avaient montré, ne redoutaient nullement les innovations et ne manquaient point de hardiesse. Mais leurs faveurs allaient aux Kiéviens; ils ignoraient le grec. Nicon ne les heurta pas de front. Seulement il avait ramené de Solovki le fameux Arsène : les moines, ses gar-

65. L'opinion des Moscovites sur ces éditions modernes était établie déjà en 1627, lors des débats avec Laurent Zizanie : « Les livres imprimés de langue grecque qui entrent chez nous, s'ils concordent avec les anciens manuscrits, nous les recevons et aimons; mais s'il s'y trouve quelque nouvelle adjonction, nous ne les recevons pas, quoique imprimés en langue grecque, parce que les Grecs vivent aujourd'hui dans une grande gêne en pays infidèles et n'ont pas moyen d'imprimer à leur guise » (*Annales de lit. r.*, 1859, fasc. 4, sect. II, p. 99).

66. Šušerin n'en parle pas. Mais, d'après deux textes vieux-croyants de la fin du XVII^e siècle, les moines Dosithée et Poimen auraient été tellement scandalisés de voir Nicon bénir le peuple avec cinq doigts qu'ils l'auraient pris dès lors pour l'Antéchrist (*Vie de Corneille*, par Pacôme, f^o 155-156 v. et *Mss. bibl. publ.*, Q I 1058, f^o 49 v.).

67. Šušerin, p. 13.

diens, témoignaient de sa bonne conduite et de son orthodoxie⁶⁸; il s'était, durant ces deux ans de pénitence, familiarisé avec le slavon russe et surtout, par ses connaissances, par son absence de scrupules, par sa docilité garantie envers son libérateur, il était l'homme nécessaire. Pour éviter le scandale de confier une fonction publique à un personnage aussi compromis, Nikon le garda dans sa chapelle; puis, vers la fin du mois d'octobre, il l'envoya à Novgorod avec un certain Zosime visiter les bibliothèques et acheter des manuscrits grecs⁶⁹. Ce voyage ne fut pas infructueux : vers la mi-novembre, Arsène était déjà de retour avec un important butin. Il y avait des livres imprimés en grand nombre, « gréco-latins » : Cyrille et Clément d'Alexandrie, Cyrille de Jérusalem, Denys l'Aréopagite, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Athanase, les Actes des sept conciles, Plutarque, Démosthène, Hérodote, Aristote, le dictionnaire de Calepin, d'autres encore, — et « latins » : saint Cyprien, trois traités de médecine, des Annales abrégées ; et surtout de précieux manuscrits grecs : les Actes du Concile de Florence, trois volumes de Grégoire de Nazianze, un *Nomocanon* avec commentaires, trois *Typicon*, neuf missels sur rouleaux de parchemin, donc très anciens⁷⁰. A Moscou, Arsène reprit ses leçons au Miracle. En même temps, il exécutait pour son patron des travaux de traduction⁷¹.

Le patriarche avait encore à sa disposition Épiphane Slavi-neckij, celui-là beaucoup plus digne et moins maniable, mais nourri de culture grecque, sincèrement convaincu de la supériorité grecque : il lui avait confié, aussitôt après son avènement, la traduction d'un texte essentiel pour ses projets, les *Actes* du concile tenu à Constantinople en 1593, confirmant l'érection du patriarcat de Moscou. On y lisait, en effet, que le nouveau patriarcat devait abolir toutes nouveautés et se régler en tout sur la foi, les usages et les rites des Grecs : cette recommandation, si elle n'inspira pas à Nikon ses réformes, comme il aurait voulu le faire croire⁷², lui servira constamment à les justifier.

68. Bëlokurov, *Sukhanov*, II, pp. 117-120 (article rédigé à Solovki vers 1658, puis inséré dans les *Débats avec les Grecs...*, v. *ibid.*, pp. xxxvii-xl).

69. Nikolaevskij, *L'Hôtel de la presse*, *Lect. chr.*, 1891, II, pp. 170-172.

70. *Maison de Nikon*, pp. 133-134. Au total, Arsène rapporta de Novgorod une centaine de volumes.

71. Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1891, II, pp. 172-173.

72. La préface du *Missel* de 1655 explique ainsi la genèse de la réforme : ayant découvert dans la bibliothèque patriarcale les *Actes* grecs de 1593, le patriarche Nikon

Enfin Slavineckij avait déjà formé un disciple de marque, un jeune moine du Miracle, nommé Euthyme. Cet homme rare savait le grec, le latin, le polonais et même l'hébreu. Comme maître de chœur de son couvent, il avait la libre disposition de tous ses manuscrits. Quand mourut, en juillet ou août 1652, le bon Šestoj Martem'janov, Nikon fit nommer Euthyme recenseur à sa place⁷³. Ainsi non seulement il créait au Miracle un centre intellectuel dégagé de traditions gênantes, mais il commençait la conquête de l'Hôtel de la presse.

Nicon suivait de près les éditions. Le 31 août 1652, on avait mis sur les machines l'*Apôtre*. Les recenseurs se basaient sur l'édition de 1648, mais ils la confrontaient avec divers textes grecs et avec un manuscrit slave des *Épîtres*, ainsi qu'avec la *Bible* d'Ostrog et avec le texte fourni par les *Sermons de saint Jean Chrysostome* selon l'édition de Kiev. En cas de doute, ils rendaient compte au patriarche : c'est ainsi que le 13 septembre 1652 se tint dans sa chapelle une conférence sur le fameux verset des trois témoins⁷⁴.

La réimpression du *Missel*⁷⁵, du *Kanonnik*⁷⁶, se fit sans changements, sur les précédentes éditions. Mais quand on en vint au *Psautier avec prières*, livré aux imprimeurs le 8 octobre, Nikon ordonna deux corrections : l'article qui exigeait seize prosternations pendant la récitation de la prière d'Ephrem le Syrien, durant le grand carême, et l'article concernant le signe de croix seraient exclus, sans être remplacés.

Cette décision grave, prise par le patriarche seul, sans consulter aucune assemblée, fut accueillie à l'Hôtel de la presse comme une nouveauté inacceptable. Les recenseurs entrevirent sans doute de quelle conséquence elle était, et protestèrent. Offrèrent-ils leur démission, furent-ils, comme il est plus probable, congédiés pour manque de souplesse, en tout cas nous voyons, après novembre 1652, disparaître à la fois des registres le moine Joseph (c'était Jean Nasědka entré en religion, en juillet 1651, après la

« tomba dans une grande frayeur à l'idée que l'Eglise russe avait pu dévier de la loi grecque orthodoxe » ; poursuivant ses recherches, il trouva de nombreux désaccords dans le *Credo* et dans la liturgie ; alors il tint conseil avec le tsar et l'invita à réunir un concile, qui eut lieu l'an 1654... (Stroev, *Suppl. aux livres de Tolstoj*, n° 89, pp. 147-169). Il est clair que ce schéma a été bâti après coup.

73. Mansvetov, p. 538.

74. Bělokurov, *Sukhanov*, I, pp. 435-436 et n. 12 ; sur I Jo., V, 7, voir J. Lebreton, *Les origines du dogme de la Trinité*, I, pp. 524-531.

75. Achevée le 18 octobre 1652 (Stroev, *Suppl. aux livres de Tolstoj*, n° 80).

76. Commencée le 9 octobre, achevée le 28 novembre 1652 (Stroev, *ibid.*, n° 81).

mort de sa femme⁷⁷), le moine Sabbace, qui servait depuis septembre 1635, et un jeune laïc, Silas de Grégoire, nommé au printemps de 1652. La moitié des recenseurs s'en allaient. Silas fut remplacé par un moine que Nikon avait connu au Novospasskij, Mathieu; l'archimandrite Sylvestre, pour sa docilité, vit son traitement porté de 30 roubles à 70, en attendant que Nikon en fit son coadjuteur, avec le titre de métropolite de Krutica⁷⁸. Les récalcitrants furent éloignés, Nasědka relégué au monastère de Kože⁷⁹. Euthyme, et par lui Nikon, était maître de la place.

Le patriarche ne cachait pas son plan de refonte générale. Le 11 janvier 1653, il fit dresser une liste des monastères possédant des manuscrits anciens « afin qu'on sût où les prendre en vue de rééditions corrigées des livres d'Église⁸⁰ ».

Le psautier amputé parut le 11 février 1653, et sans doute la suppression de deux articles bien connus causa-t-elle un malaise : comment désormais se conduire ? Dans la semaine précédant le carême, entre le 20 et le 27 février, un mandement du patriarche fournit la réponse : on devait se signer avec trois doigts, et se borner pendant la prière de saint Éphrem à exécuter douze enclins du buste encadrés entre trois prosternations au début et une à la fin⁸¹. Mais cela, c'était une révolution.

Nikon rompait avec ses anciens amis. Le nouveau patriarche rompait avec la foi orthodoxe. Hérésie, que de refuser de ployer les genoux ! était-il écrit dans les *Règles* du B^x Nikon de la Montagne noire⁸². Anathème, quiconque ne se signe pas avec deux doigts ! avait proclamé le plus solennel des conciles russes, et

77. Golubcov, *Débats sur la foi*, p. 125, n. 105.

78. Le 10 juillet 1653, tout en restant à l'Hôtel de la presse. Il mourra de la peste dans l'automne de 1654. Sur ce changement de personnel, v. Nikolaevskij, *Lect. chr.*, 1891, II, pp. 156-165.

79. Comme, le 28 novembre 1652, Nasědka reçut encore un exemplaire du *Kanonnik* (Golubcov, p. 125, n. 105), il faut placer en décembre le coup d'Etat de l'Hôtel de la presse. Nasědka ne sera ramené à Moscou qu'en juin 1656.

80. *Lect. hist.*, 3^e année (1847), n° 6, *Mél.*, pp. 1-44. La liste, établie pour trente-neuf monastères, comporte 2672 numéros.

81. Le texte de ce mandement mémorable ne nous est point parvenu. Son existence se déduit d'Avvakum (*Vie*, f° 204) : celui-ci ne mentionne que la note reçue par Neronov, mais il est impossible qu'une décision aussi générale ait été envoyée seulement à Notre-Dame de Kazan. Quant au contenu du document, Avvakum le donne très résumé. Ce qui concerne le signe de la croix est clair, sans plus. Pour les prosternations interdites, il ressort des circonstances (à la veille du carême) et du texte supprimé dans le *Psautier* qu'il s'agit de celles qui accompagnaient la prière d'Éphrem; on peut admettre que la pratique prescrite par Nikon était celle qu'observe encore l'Église orthodoxe.

82. *Mat.*, I, p. 55.

répétaient tous les livres liturgiques, polémiques, canoniques⁸³. La prière de saint Éphrem, en carême, était quotidienne. Le signe de croix était de tous les instants. Il symbolisait les deux dogmes essentiels, l'Incarnation et la Trinité. Pourquoi ce bouleversement? A qui Nikon avait-il emprunté ses nouveautés? Aux Grecs? Quels Grecs? Ce renégat d'Arsène⁸⁴. Et ces Grecs corrompus ne les tenaient-ils pas des Latins? Dans le trouble du moment, dans l'amertume de la rupture, on n'examinait pas davantage. On ne se demandait pas si Nikon supprimait les prosternations en général, ou seulement quelques-unes, dans une prière spéciale. On ne cherchait pas dans quelle mesure la forme du signe de croix intéressait la foi. On ne voyait que la décision brutale, la volonté de changement du patriarche. On songeait alors à tous les patriarches de l'histoire dont l'orgueil et l'arbitraire avaient introduit tant d'hérésies et de schismes, et aux empereurs séduits par eux, qui avaient persécuté les croyants orthodoxes. Et l'on se vit tout à coup à la veille d'une nouvelle persécution. Est-ce que l'Église russe, jusqu'à ce jour miraculeusement préservée, dernier refuge de la vraie foi, aurait à son tour perdu la grâce?⁸⁵ Chute de Rome, chute de Byzance, chute des Uniates, — chute de Moscou? Mais alors c'est la venue de l'Antéchrist⁸⁶. En effet, il est annoncé pour le huitième millénaire.

Ces conséquences, étant données les préoccupations du temps, s'imposaient, s'enchaînaient l'une l'autre, grossissant de proche en proche et conduisant presque fatalement, du changement de quelques gestes rituels, à l'irréparable et définitive catastrophe de l'Église et du monde⁸⁷. Aussi les cœurs se glacèrent et les jambes tremblèrent⁸⁸.

V

Les « amis de Dieu » se trouvaient justement en nombre à Moscou. Il y avait là Avvakum et Daniel de Kostroma; Hermyle de Jaroslavl'; Lazare de Romanov sur la Volga au diocèse de

83. *Mat.*, I, pp. 56-58 (cf. *Stoglav*, ch. 31).

84. *Mat.*, I, pp. 64-65.

85. *Mat.*, I, p. 72.

86. *Mat.*, I, p. 53 (cf. *Ed. acad.*, col. 246).

87. Toutes les considérations mentionnées sont empruntées à deux lettres de Neronov, au tsar et à Étienne de Boniface, du 27 février 1654 (*Mat.*, I, pp. 51-69, 70-78).

88. *Vie*, f° 204 v.

Rostov, un prêtre déjà âgé, puisque ordonné sous Philarète⁸⁹, mais plein de lecture, d'ardeur et de dialectique; Michel, prêtre du couvent de la Passion; Paul, l'évêque de Kolomna, et d'autres encore sans doute, dont les noms ne nous sont point parvenus, sans parler des laïcs. Ils se réunirent pour examiner la situation⁹⁰.

Quelle décision fut prise, nous l'ignorons. Faut-il faire honneur à la Confrérie de la fermeté rare que montreront bientôt la plupart de ses membres? Sans doute, Étienne et Neronov les avaient préparés, en leur enseignant un christianisme sévère et un entier dévouement à leur ministère. Mais Étienne, que sa douceur portait à tout concilier et qui, impuissant, s'en ira mourir dans une cellule de monastère, Neronov, qui, d'abord exilé, finira par se soumettre, n'étaient pas capables d'entraîner leurs frères dans l'intransigeance jusqu'aux tourments, jusqu'à la mort du martyr. Cela, ce fut le rôle d'Avvakum. Jusque-là, Avvakum n'était que le disciple de Neronov; maintenant, à ses côtés, il devient un chef.

Neronov, selon sa coutume, confia sa paroisse à son ami et, dans la première semaine du carême, se retira au Miracle pour demander conseil à Dieu. Sur la fin de sa neuvaine, il entendit cette voix descendre de l'image du Sauveur : « Courage, Jean! De la mort même n'aie crainte! A toi de confirmer le tsar en mon nom, pour que la Russie ne souffre pas aujourd'hui comme ont souffert les Uniates! » Cet avis du ciel fut naturellement communiqué aux Confrères. Il leur marquait à la fois l'approbation du ciel, et la tactique à suivre⁹¹.

Le tsar semblait, en effet, le premier recours. Lui seul pouvait faire obstacle à l'impérieux patriarche. Avvakum ne perdit pas de temps : avec Daniel, il rechercha dans les livres faisant autorité les textes en faveur du signe de croix avec deux doigts et des prosternations. Ils en rédigèrent de volumineux extraits, qu'ils remirent au tsar. C'était la première de ces innombrables suppliques par lesquelles les tenants de la vieille foi essaieront longtemps, l'espérance chevillée au cœur, d'arrêter la réforme

89. *Mat.*, IV, p. 265.

90. Paul et Daniel sont nommés, *Vie*, f° 204 v.; Hermyle, *Mat.*, I, p. 44.

91. *Vie*, f° 204 v.; les voix entendues sont rapportées dans une lettre de Neronov à Étienne, du 13 juillet 1654 (*Mat.*, I, pp. 99-100), sans doute plus exactement que dans la *Vie* d'Avvakum. Neronov y avait fait allusion déjà dans une lettre au tsar du 6 novembre 1653 (*Mat.*, I, p. 40).

en influant sur le souverain. Alexis, dit Avvakum, remit le *factum* à Nikon, sans plus⁹².

Est-il sûr pourtant que la démarche ait été inutile ?

Le mandement, certes, ne fut pas retiré. Mais, pour amener toute la Russie à se signer désormais avec trois doigts au lieu de deux, il aurait fallu des mesures de contrainte — comme on en prendra, en effet, plus tard. — Or on ne voit pas que rien ait été entrepris pour obtenir la mise en pratique de cette nouveauté considérable. Même en 1654, quand un concile régulier sera réuni, il n'en sera pas question. Les prosternations aussi restèrent en vigueur, puisque, en 1655 encore, Paul d'Alep observera qu'« en carême les Russes ne font pas d'enclins, mais seulement des prosternations à terre »⁹³. Il semble que sur les deux points Nikon ait reculé, et peut-être fut-ce sur les instances du tsar.

Il biaisa. Au mois de mai, il ordonna d'apporter aux exemplaires de la *Kormčaja*, encore en magasin, plusieurs compléments : au début, la charte d'institution du patriarcat moscovite et l'acte d'installation de Philarète par Théophane⁹⁴; la Donation de Constantin⁹⁵; un traité sur la séparation des Romains. La préface fut remplacée par une autre très étendue⁹⁶. Ces modifications n'étaient pas sans intention : elles visaient à exalter la puissance patriarcale. Pour accroître sa magnificence dans la liturgie, Nikon chargea l'ex-patriarche de Constantinople, Athanase Patellari, arrivé à Moscou le 16 avril, de lui composer un *Pontifical*⁹⁷. Ses prédécesseurs s'en étaient passé, mais il n'y avait rien là, non plus que dans la nouvelle *Kormčaja*, qui pût susciter des protestations.

Pour le moment, le calme paraît rétabli. C'est dans la semaine de Pâques 1653 que se place la scène charmante que relatera plus tard, au fond de sa prison souterraine, l'exilé de Pustozersk. Le tsar, faisant la visite des églises pour distribuer des œufs de Pâques, vient à Notre-Dame de Kazan. Il reçoit les hommages

92. *Vie*, fol. 204 v. fin.

93. Paul d'Alep, III, p. 123.

94. *Kormčaja*, fol. 37 v.

95. D'après une édition grecque de 1547.

96. Stroev, *Livres Tolstoj*, n° 114, et *ivres Carskij*, n° 169 (avec indication détaillée des différences entre la *Kormčaja* de 1650, n° 168, et celle de 1653).

97. Le *Pontifical* de Patellari existe à la *Bibl. syn.* dans l'original grec (ms. gr. 245) et en traduction slavonne (ms. sl. 698). Il ne fut d'ailleurs pas imprimé, et le premier *Pontifical* publié à Moscou sera celui de 1668 (4°; 1+41+16 f.).

Patellari savait latin, italien, hébreu, arabe; il poussa Nikon à sa réforme. Voir *Trav. de Kiev*, 1915, I, pp. 395-432; *Orientalia christiana*, n° 63.

du clergé, d'Avvakum et de sa famille. Mais il manque quelqu'un qu'il connaît bien : le petit Jean. Il l'envoie chercher. Il attend patiemment qu'on l'ait découvert, jouant dans la rue. L'enfant refuse de baiser la main qu'on lui tend : ce n'est pas un pape, à quoi bon ? Le tsar porte lui-même sa main aux lèvres du petit, lui donne deux œufs et lui caresse les cheveux⁹⁸. Le 8 juin, jour de la fête de Notre-Dame de Kazan, Neronov et son clergé reçoivent, après un service d'actions de grâces auquel assistaient sans doute le tsar et sa famille, l'aumône habituelle de 16 *altyn* et 4 *denga*⁹⁹. Un peu plus tard, la Confrérie faillit remporter un grand succès, en faisant déposer l'archimandrite de Solovki, Élie, sans énergie et sans autorité, dénoncé par Gerasime Firsov, et désigner à sa place Nicanor, un de ses membres les plus décidés. Celui-ci, alors avoué de Solovki à Vologda, était déjà à Moscou et tout allait se conclure, quand Nikon prit parti pour Élie. Nicanor, du moins, fut nommé archimandrite de Saint-Sabba à Zvenigorod, le couvent favori du tsar, à une journée de la capitale¹⁰⁰. C'était une conquête de première importance, mais ce fut la dernière.

Le tsar et son confesseur voulaient la paix. Mais Nikon, outre la rancune qu'il pouvait nourrir contre ceux qui lui avaient infligé un échec, avait hâte de se débarrasser de cette Confrérie d'archiprêtres et de papes qui se rencontraient toujours sur sa route. Une occasion se présentait.

L'archiprêtre Longin, à Murom, s'était attiré par ses rigueurs bien des haines. Un jour, assistant à un dîner chez le gouverneur de la ville, comme la maîtresse de maison s'approchait pour lui demander sa bénédiction, il l'interpella brusquement : « Tu ne t'es pas mis de blanc ?¹⁰¹ » Un des invités, aussitôt, de l'attaquer : « Ah ! ah ! Tu dis du mal du blanc de céruse. Pourtant on s'en sert pour peindre le Sauveur, et la sainte Mère de Dieu et

98. *Vie*, fol. [60 v.].

99. Zabĕlin, *Mat.*, I, col. 350.

100. Nicanor quitta Solovki le 16 juin 1653 (Syrkov, p. 18). C'est donc au début de juillet que les événements mentionnés eurent lieu. Saint-Sabba avait grand besoin de réforme : les moines, écrit le tsar le 25 mai, « non seulement boivent, mais fument », « l'archimandrite est sourd » et le trésorier « a le diable au corps » (*Mém. sect. r. et sl.*, II, pp. 695-697).

101. Nous savons par Olearius (I. III, pp. 139-140) que les femmes russes se blanchissaient le visage à la céruse : « Elles ont le visage beau..., mais elles se fardent si grossièrement que, quand elles auraient appliqué la couleur avec un pinceau et jeté une poignée de farine sur le visage, elles ne pourraient pas être plus défigurées... Et cette coutume est si générale que les plus belles mêmes n'oseraient pas s'en dispenser. »

tous les saints. Tu ne respectes donc pas les saintes images ? » Le gouverneur, et beaucoup d'autres font chorus : excellent prétexte pour tomber sur l'archiprêtre gênant. Celui-ci a beau se défendre contre une accusation aussi saugrenue : « Chaque chose à sa place. Seriez-vous satisfaits qu'on vous emplâtât la gueule des couleurs dont on peint les icones ? Au fait, les icones ne sont que des images : le Sauveur et tous les saints sont incomparablement au-dessus. » Il aggrave son cas. Une dénonciation est vite envoyée à Moscou : l'archiprêtre Longin vilipende les images de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère et de tous les saints.

Nicon savait fort bien le prix de pareilles accusations; au pis aller, une rapide enquête en aurait fait justice. Il préféra convoquer à Moscou, dans sa chapelle, un synode devant lequel il assigna Longin. Malgré sa défense, il le fit sur-le-champ arrêter¹⁰². C'était un confrère de moins.

A ce synode, Misaël, l'évêque de Longin, était présent¹⁰³ : il devait trop à Nicon pour élever la parole. Neronov protesta seul contre l'injustice commise. Il souligna, déjà en cette occasion, un trait de Nicon qui contribuera beaucoup à indisposer contre lui le clergé, sa sévérité impitoyable et arbitraire : « Est-ce là ta bienveillance pour l'ordre ecclésiastique ?¹⁰⁴ » Métropolite de Novgorod, Nicon avait abattu sa crosse sur les moines relâchés de Solovki¹⁰⁵; passant ensuite à Saint-Antoine sur la Sija, il avait déposé, on ne sait pourquoi, l'archimandrite Théodose, en fonctions depuis huit ans, connu pour la sainteté de sa vie, pour son activité, pour son amour des livres et des belles icones¹⁰⁶. Désormais, c'est contre la Confrérie qu'il va s'acharner.

Donc, vers le 10-15 juillet, entre Nicon et Neronov la guerre est déclarée. Au synode contre Longin, Nicon, répondant à Neronov qui lui reprochait d'agir sans consulter le tsar, avait répondu dans un moment de colère : « Le tsar ? Je n'ai cure de ses conseils. Je crache dessus ! » Ces paroles malsonnantes avaient été entendues de toute l'assemblée. Neronov les fit constater. Il blâma publiquement leur auteur. Puis, s'étant assuré des témoi-

102. *Mat.*, I, pp. 41-44. *Ibid.*, p. 234, dans un *Mémoire* au concile de 1667, Neronov explique la partialité de Nicon par les accusations de négligence et de hauteur que Longin aurait lancées contre lui.

103. *Mess. théol.*, 1910, août, p. 531.

104. *Mat.*, I, p. 44.

105. Il les tient à la chaîne dans son palais; il fait excommunier le représentant de Solovki à Moscou, pour l'avoir qualifié d'ennemi de son couvent (Syrkov, pp. 15-16, d'après les Archives de Solovki).

106. Verjužskij, p. 594, n. 11. Théodose sera d'ailleurs rétabli en 1663.

gnages de Jonas, métropolite de Rostov, Hermyle, archiprêtre de Jaroslavl', et Acace, moine, non moins indignés que lui, il écrivit au tsar une dénonciation en règle : c'était presque un devoir de dénoncer les crimes de lèse-majesté. Le cas dans lequel Nikon s'était mis, par son emportement et par suite de sa conviction de l'infinie supériorité du sacerdoce, était grave.

Mais, pendant ce temps, lui aussi manœuvrait. Il rappela en hâte de Volokolamsk, où il l'avait relégué pour vol, un ancien prêtre de Notre-Dame de Kazan, Laurent, et l'incita, en échange de cette libération, à faire signer par le clergé de ce *sobor* une plainte contre son archiprêtre. Puis il réunit un second synode, sans doute dans les derniers jours de juillet, contre Jonas et Neronov, accusés de calomnie contre le chef de l'Église. Jonas d'abord confirma son témoignage; puis, fondant en larmes, il lança à Neronov : « Dieu te juge, Jean! Mais pourquoi nous fâches-tu avec le patriarche? ¹⁰⁷ » Finalement, Jonas nia tout. Acace ne fut pas interrogé. Neronov resta seul, avec Hermyle son parent, en face du terrible pontife. Pour se défendre, il attaqua : il reprocha à Nikon de croire sans examen toutes les calomnies portées contre les « amis de Dieu », de les traquer et ruiner sans pitié; de poursuivre ceux-là mêmes que naguère il avait jugés irréprochables et dignes des postes les plus importants, et de s'entourer de gens qu'il traitait alors de coquins; de maudire, maintenant qu'il s'était subjugué le tsar, le *Code* qu'il avait naguère approuvé par peur; d'avoir fait battre sans pitié un moine de Solovki, même un dimanche... ¹⁰⁸ Pris violemment à partie par le protodiacre Grégoire, il déclara finalement ne pas reconnaître l'autorité d'un conciliabule semblable à ceux qui avaient condamné les saints pontifes Jean Chrysostome et Étienne de Surož ¹⁰⁹. Il n'en fut pas

107. Ce détail est emprunté à la plainte de Neronov au concile de 1667, dans laquelle il fait appel aux souvenirs de Jonas, présent (*Mat.*, I, p. 237).

108. Il s'agit sans doute de Gerasime Firsov, fouetté sans miséricorde au palais patriarcal (*Mat.*, III, p. 87), puis exilé à Saint-Nicolas des Carèles le 20 juillet 1653 (B.H.R., XIV, col. 414), pour avoir écrit contre son archimandrite Élie. Peut-être Nikon s'était-il avisé que Firsov était en relations avec la Confrérie? Firsov, moine instruit et habile écrivain, avait composé l'Office pour le transfert des reliques du métropolite Philippe à l'église principale de Solovki. Il sera un des premiers défenseurs de la vieille foi. Il jouera un grand rôle dans la préparation de la révolte de Solovki. Sa valeur morale n'était pas au niveau de ses talents intellectuels. Ses œuvres ont été publiées par N. Nikol'skij dans *Mon. anc. litt.*, n° CLXXXVIII (1916), avec notice biographique.

109. *Mat.*, I, pp. 44-50. Avvakum aussi, dans sa lettre du 14 septembre 1653, fait allusion à la plainte adressée contre Neronov au patriarche par ses propres prêtres (*Mat.*, I, p. 24); un de ceux-ci avoue la machination (*Mat.*, I, p. 32).

moins condamné, lui aussi, en vertu du 55^e canon des Apôtres, arrêté et enfermé, le 4 août, au *Novospasskij*¹¹⁰. Nikon en avait terminé avec un des membres les plus encombrants de la Confrérie.

A Notre-Dame de Kazan, restait Avvakum. Nikon lui avait déjà fait éprouver son ressentiment. Voici comment la victime elle-même relatera, quelque douze ans plus tard, dans une épître au tsar, ce souvenir cuisant : « Et l'ex-patriarche Nikon, à Moscou ! Il m'a martyrisé. Il m'a fait taper sur les jambes [au *pravež*], trois semaines durant, tous les jours [sans miséricorde] de la première heure jusqu'à la neuvième. [L'archiprêtre Étienne, de sainte mémoire, lui offrait de l'argent pour me racheter et chaque jour, à voir mes bottes pleines du sang de mes jambes, il pleurait. Mais, inhumain, Nikon, qui le voyait pleurer sur moi, ne s'attendrit pas]¹¹¹. » Ce genre de supplice était réservé aux mauvais payeurs. Il s'agissait de sommes réclamées à Avvakum par le Trésor patriarcal. Pour les billets de mariage de Jurevec, il avait versé plus qu'on ne lui demandait. Étaient-ce d'autres redevances ? On ne saurait penser à une machination de sous-ordre mécontents d'un trop maigre pourboire : Avvakum était pour cela un trop grand personnage et, d'ailleurs, l'intervention d'Étienne les aurait obligés à lâcher prise. Non, c'était bien Nikon en personne qui appesantissait sa main sur un compatriote insuffisamment admiratif¹¹². Il ne pouvait ignorer qu'Avvakum s'était montré hostile à son élection. Aucun indice ne nous permet de dater cette exécution. Mais elle n'avait pu que creuser l'abîme entre le patriarche et ses anciens amis.

Avvakum avait contre lui des causes plus graves d'inimitié. Que Nikon entourât la dignité et les fonctions patriarcales de toute la magnificence et de toute la pompe possibles, c'était dans les intentions de la Confrérie. Mais il crevait les yeux qu'il aimait le luxe pour lui-même, qu'il recherchait les satisfactions sensuelles, qu'il était pour le moins fort éloigné des traditions d'ascé-

110. La date du 4 août est fournie par une *Notice* sur la vie de Neronov de 1653 à 1659 dont les renseignements sont généralement exacts et précis (*Mat.*, I, p. 134). Elle s'harmonise d'ailleurs bien avec les dates des événements ultérieurs.

111. Col. 734-735. Les parties entre crochets se lisent dans les plus nombreux manuscrits, mais non pas dans la rédaction courte (col. 725), conservée en autographe; elles ne sont pourtant pas suspectes : toutes les circonstances désignent le *pravež*, et celui-ci était bien le supplice des mauvais débiteurs.

112. Il est à noter qu'Avvakum, écrivant sa *Vie* huit ans après l'*Épître* mentionnée, omet l'incident du *pravež*. Peut-être l'a-t-il jugé trop personnel, ne comportant pas de conclusions religieuses.

tisme qu'on voulait restaurer et qu'il professait naguère. Les étrangers le remarquaient : « Il tient bonne table et se traite bien; il est de si bonne humeur qu'il la fait paraître même dans les actions les plus sérieuses », écrira Olearius d'après ses informateurs¹¹³. Sa conduite précédente, « ses pleurs, ses soupirs », et sa sévérité pour les autres n'étaient donc qu'hypocrisie? De là à suspecter ses mœurs, il n'y avait qu'un pas. Des bruits scandaleux couraient : « Il a dans son hôtel des favorites, de jeunes femmes, des nonnes, qui lui donnent du plaisir... » Avvakum n'aurait peut-être point prêté l'oreille à ces sales histoires, s'il n'avait cru en tenir une confirmation directe : « Dans ma maison habitait une jeune femme, la femme du pape Maxime. Eh bien! elle ne sortait plus de chez lui : à peine faisait-elle une apparition chez elle, la coquine! Toujours gaie, à force d'alcool et d'hydromel! Elle arrivait en chantant : elle sortait de la chambre du patriarche, elle avait bu de sa vodka¹¹⁴. »

Nicon était tout à la fois, pour Avvakum, l'hérétique, par son décret sur le signe de croix et les prosternations; le traître, par sa rupture avec la Confrérie; l'impur, par sa conduite relâchée; l'hypocrite, par le contraste entre son passé et son présent; le tyran, par sa cruauté; au total, une espèce de précurseur de l'Antéchrist. Si Nicon avait déclaré la guerre aux « amis de Dieu », Avvakum, à leur tête, relevait le défi, proclamait la résistance des vrais croyants au faux patriarche.

Dans la quinzaine qui suivit l'arrestation de Neronov, les événements se précipitèrent, si bien qu'il est difficile d'en établir la chronologie. Neronov fut, le 5 août, transféré du Novospasskij au Simonov, « en dure pénitence ». L'église lui était interdite, ni parents ni étrangers ne le pouvaient visiter, et sept jours durant ses gardiens le veillèrent à la lueur des chandelles¹¹⁵. Pendant ce temps, Avvakum et Daniel de Kostroma rédigèrent en sa faveur et contre Nicon une supplique au tsar : « O pieux souverain! Comment s'est-on ingéré dans ton autorité? Voici que la doctrine est morte en Russie et que de l'Église a été détaché son chef, car un sanglier des prairies l'a dévoré et un solitaire sauvage l'a mangé et la mange. » C'est la seule phrase que nous en connaissions. Elle fut recopiée par Siméon Bebekhov et remise

113. Olearius, l. III, p. 259.

114. Col. 461.

115. *Mat.*, I, p. 50.

au nom de la Confrérie. Le tsar, cette fois encore, l'adressa à Nikon ¹¹⁶. Une autre supplique, qu'Avvakum espérait faire parvenir à son adresse par Étienne, n'eut pas plus de succès : le confesseur prit peur et la garda ¹¹⁷. Celle-là du moins ne fit de mal à personne. Mais la première eut des effets bien différents de ceux qu'on attendait. Neronov, le 12 août, fut extrait de son couvent, amené à toute allure, au point qu'il crut mourir des cahots dans sa charrette, au Kremlin, au clos du tsar Boris, et battu sans pitié. Puis on le conduisit à la cathédrale, où, sur l'ordre du patriarche, le nouveau métropolite de Krutica, Sylvestre, lui ôta la calotte, insigne de la dignité sacerdotale. C'était la déposition, la dégradation solennelle. Après quoi, l'ex-archiprêtre fut ramené au Simonov et mis à la chaîne, la grande chaîne, qui liait tout le corps, depuis le cou jusqu'aux chevilles. Le lendemain, samedi 13, Nikon signa l'ordre qui le reléguait au Sauveur-aux-pierrailles ¹¹⁸, un monastère dont son site seul faisait une prison idéale : fort loin dans le Nord, au pays de Vologda, sur une petite île du lac de Kuba, inaccessible pendant une bonne partie de l'année.

Les signataires de la *Supplique* furent arrêtés. Daniel, l'archiprêtre de Kostroma, subit au couvent de la Passion, en présence du tsar, la cérémonie humiliante de la dégradation. Son homonyme, archiprêtre de Temnikov, fut enfermé au Novospasskij ¹¹⁹. Les autres, après une huitaine de jours passés en prison, furent roués de coups et, par Nikon en personne, déclarés exclus de l'Église ¹²⁰.

Avvakum avait à la cour de trop puissants protecteurs pour qu'on pût en user de la sorte avec lui. Nikon lui appliqua la même tactique qu'à Neronov. Il excita contre lui l'animosité ou la jalousie du clergé de Notre-Dame de Kazan. Ceux qui avaient pu se laisser aller à écrire contre leur père, leur archiprêtre de longue date, il ne devait pas être malaisé de les dresser contre un

¹¹⁶. *Mat.*, I, pp. 23-24. Ces détails sont empruntés à une lettre d'Avvakum à Neronov, du 14 septembre 1653, qui est pour nous le premier écrit de l'archiprêtre. Elle est conservée à la *Bibliothèque synodale* dans son texte autographe (vol. 1096); quelques lignes, au début, manquent. Elle a été imprimée par Subbotin, *Mat.*, I, pp. 20-26, avec *fac-similé* partiel (pas dans l'*Ed. acad.*).

¹¹⁷. La comparaison de *Mat.*, I, pp. 24 et 25, oblige à admettre deux suppliques : l'une, d'Avvakum et Daniel, remise directement au tsar au nom de la Confrérie; l'autre, personnelle, d'Avvakum seul, remise à Étienne pour le tsar.

¹¹⁸. *Mat.*, I, pp. 50-51.

¹¹⁹. *Vie*, fol. 205.

¹²⁰. *Mat.*, I, p. 23.

prétendant à sa succession, dénué, en somme, de titre officiel. L'émissaire du patriarche, le protodiacre Grégoire, faisait appel à leur amour-propre : « Est-ce que vous seriez incapables de prêcher, que vous laissez toujours Avvakum parler aux fidèles ? » Le 12, Avvakum avait justement prononcé une homélie sur le parvis du *sobor*, donc devant tous les passants¹²¹, en présence d'une foule nombreuse, car l'arrestation d'un personnage aussi en vue que Neronov faisait l'objet de toutes les conversations. Lui-même venait sans doute d'apprendre la scène de la dégradation, d'y assister peut-être. On venait d'arrêter ses compagnons, Daniel et les autres : plus de ménagements à garder. Il ne put s'empêcher d'exhaler son indignation en termes violents, inconvenants. Il fut entendu par les sous-diacres de Nikon, qui allaient dans les églises espionner les suspects. Après cela, les prêtres de Notre-Dame de Kazan comprirent bien qu'il était perdu. A l'office de la nuit, après le *Nunc dimittis*, Jean de Daniel convint avec Pierre d'Ananie : « Vas-y, toi, plutôt que de permettre à Avvakum de faire le chef... Lis la première leçon de l'Évangile à la place de Jean Neronov ! » Avvakum se plaignit : « Pour quoi me comptez-vous à cette heure ? » — « Quand viendra ton tour, tu pourras lire dix feuillets, si tu en as envie ! » — « Vous avez donc oublié les recommandations de notre père, toutes les fois qu'il s'absentait ! Jamais jusqu'ici vous ne m'avez contesté la primauté. Notre père m'a confié la paroisse, et c'est naturel : ne suis-je pas archiprêtre ? » — « Archiprêtre, tu l'es à Jurevec, mais pas pour nous ! Jean Neronov ne nous a prévenus de rien. Et même s'il l'avait fait, ce n'était pas à lui de te désigner. » Après cette altercation significative, Avvakum refusa la seconde leçon et quitta l'église avec le prêtre Siméon de Trophime, son compatriote de Nijni, en annonçant aux paroissiens que les autres prêtres lui avaient enlevé l'Évangile, l'avaient chassé. La vérité était qu'ils voulaient le réduire à son rôle d'hebdomadier : « Quand ce sera le tour de votre chœur, lundi, mercredi, vendredi, alors tu liras la première leçon ! » et refusaient de le considérer comme leur archiprêtre.

Le 16 août probablement, le 14 et le 15 étant fêtes, Avvakum accompagna son maître sur la route de l'exil, jusqu'à une certaine distance de Moscou. Quand il revint, au lieu d'aller à Notre-

¹²¹. Ce parvis disparut en 1802, lors de la construction d'un nouveau clocher (A. Nikol'skij, *Ant. eccl. Moscou*, IV, pp. 1-2).

Dame de Kazan, il entra dans la chapelle de Saint-Aberce qui en dépendait, y fit sonner l'office du soir et le célébra avant l'arrivée du prêtre Ambroise, qui la desservait. Mais Ambroise, prévenu par Pierre d'Ananie, lui en interdit ensuite l'accès.

Alors Avvakum, refusant toujours de revenir au *sobor* autrement qu'en qualité d'archiprêtre, prépara, pour y chanter les vigiles nocturnes, le samedi 20, un hangar ou *sušilo* de l'enclos de Neronov. Beaucoup de paroissiens, et en particulier les enfants spirituels de Neronov, l'y suivirent. Les plus zélés allaient à l'église débaucher les autres. Si quelqu'un se scandalisait de cet office, célébré en un pareil endroit, on lui répliquait aussitôt : « Il y a des moments où une écurie vaut mieux que certaines églises ! » Une cinquantaine de fidèles selon les uns, une centaine selon les autres, désertèrent le temple pour le hangar. Avvakum, en cette soirée solennelle, eut la sensation de renouveler en sa personne les souffrances du grand Chrysostome : il tira de sa *Vie* une des leçons de l'office. Jamais sans doute ce petit troupeau et son pasteur n'avaient éprouvé tant de ferveur que dans cette atmosphère inaccoutumée d'isolement, de pauvreté et de persécution pour la justice. On avait déjà chanté vêpres, matines et laudes, et l'on commençait prime, quand la maison de prière improvisée fut envahie par la police : Boris Neledinskoj, boiar au *razrjad* patriarcal, et une troupe d'archers.

Jean de Daniel, devant la sécession inquiétante d'une partie de ses paroissiens, avait persuadé les autres prêtres, ses collègues, de dénoncer le fait au patriarche !¹²².

Les assaillants ne laissèrent pas terminer le service divin. Ils renversèrent les pupitres et les livres de chœur et les piétinèrent. Ils se jetèrent sur le prêtre, en étole, le rouèrent de coups, le tirèrent par les cheveux. Ils arrêtèrent trente-trois des fidèles. Tous furent d'abord conduits à l'Hôtel patriarcal. De là, les fidèles furent envoyés en prison et gardés une semaine. Puis, sans doute le dimanche suivant à la messe, ils furent déclarés solennellement maudits et excommuniés¹²³.

¹²². Les faits sont relatés d'après la lettre qu'un des prêtres de Notre-Dame de Kazan, Jean de Daniel, envoya à Neronov le 29 septembre 1653 (*Mat.*, I, pp. 28-31). C'est une confession d'une inconscience curieuse, et précieuse par sa sincérité; mais naturellement les raisons d'Avvakum n'y sont pas exposées.

¹²³. *Mat.*, I, pp. 20-23 (lettre d'Avvakum). Sur la scène de la police, cf. col. 725, *Vie*, fol. 205 v. Jean de Daniel indique trente-trois fidèles arrêtés dans le hangar; le chiffre de « quarante ou davantage » emprisonnés et excommuniés comprend chez

Avvakum, lui, fut mis sur-le-champ à la grande chaîne. Quand vint l'aube de ce triste dimanche, on le hissa sur une charrette. On le lia, bras tendus, aux barreaux. On le conduisit ainsi, à travers toute la ville, jusqu'au monastère de Saint-Andronic. Là, on le jeta dans une salle souterraine absolument noire et vide, et toujours enchaîné. On l'y laissa sans boire et sans manger. Au bout de trois jours et trois nuits, de la part du confesseur du tsar, on lui apporta du pain et du *šči*. Ce visiteur mystérieux qui, dans l'obscurité, le prit par l'épaule, lui mit la cuiller en main, et disparut non moins mystérieusement, lui sembla à bon droit tenir plus des anges que des hommes.

Dès le lendemain, sans doute à la demande d'Étienne, le régime s'adoucit : visite de l'archimandrite et des moines, sortie du cachot, petite chaîne, accès à l'église. Mais c'est Avvakum qui, aux reproches de désobéissance, réplique par des accusations d'hérésie. Il refuse d'aller à l'église : on l'y traîne de force, par les cheveux, par sa chaîne ; on le roue de coups ; on lui crache au visage. Ce refus éclaire sa conduite précédente : il considère déjà que les églises qui se livrent à Nikon sont souillées et qu'un vrai croyant ne doit pas les fréquenter. Ce n'était peut-être point par orgueil blessé ou par dépit qu'il refusait de réintégrer Notre-Dame de Kazan ! Très probablement toute sa conduite avait été concertée avec Neronov, durant le trajet qu'ils avaient fait ensemble ¹²⁴.

Le 31 août, le détenu fut extrait de son cachot et conduit à l'Hôtel patriarcal, de façon plus infamante encore, à pied, tenu par les longues manches de sa soutane, comme un brigand. On l'interrogea au *Razrjad* sur la supplique collective remise naguère en faveur de Neronov. Il en revendiqua la responsabilité, innocentant Siméon Bebekhov, qui s'était sauvé lors des premières arrestations et puis était venu se livrer ¹²⁵. Pouvait-on formellement lui reprocher l'office célébré dans un hangar, comme l'ont fait depuis maints historiens ? Le *Rituel* de 1652, conforme au 58^e Canon de Laodicée, frappait d'anathème ceux qui prétendaient qu'on pouvait célébrer le saint sacrifice dans de simples

lui les signataires de la supplique pour Neronov (*Mat.*, I, p. 31). Avvakum parle de « quarante et davantage » arrêtés dans le hangar. Mais Jean de Daniel, demeuré libre, avait plus de moyens de savoir le nombre exact des détenus.

¹²⁴. N'est-ce pas alors que Neronov lui confia la clé de son coffret de chevet, déposé dans l'église ? (*Mat.*, I, p. 26)

¹²⁵. *Mat.*, I, pp. 31, 33. Bebekhov n'en fut pas moins envoyé à Saint-Paphnuce de Borovsk.

maisons¹²⁶. Dans son hangar, Avvakum n'avait pas célébré la messe, mais seulement chanté l'office de la nuit, qui peut à la rigueur se dire dans le particulier. Il était canoniquement irréprochable. Cela n'empêcha pas le protodiacre Grégoire, le chien de Nikon, de le prendre à partie et de l'agonir d'injures. Finalement, il le renvoya à Saint-Andronic¹²⁷.

Le lendemain 1^{er} septembre, « par ordre du tsar... et du patriarche... », les chefs du Bureau de Sibérie, le boiar prince Alexis Trubeckoj et les *d'jak* Grégoire Protopopov et Trei'jak Vasiliev furent avisés que le très saint patriarche Nikon avait « décidé d'exiler l'ex-archiprêtre de l'Entrée à Jérusalem de Jurevec sur Volga, pour ses grands désordres, en la ville de Sibérie sur la Lena, avec sa femme et ses enfants¹²⁸ ». C'était Jakutsk qui était ainsi désigné, le poste le plus lointain alors occupé en Sibérie.

Ce même 1^{er} septembre 1653 eut lieu la dégradation de l'archiprêtre Longin, dans la cathédrale, en présence du tsar et de la tsarine. Elle donna lieu à un violent incident, car, après qu'on l'eut tondue et qu'on lui eut enlevé, selon le cérémonial, sa soutane et son cafetan, Longin, dans un transport de fureur, cracha à la face de Nikon et, tout en l'invectivant, arracha brusquement sa chemise et la lui lança à la face. Sur le moment personne n'y attacha grande importance : sans doute, on se contenta de lui remettre avec force bourrades ce vêtement indispensable, car Avvakum, écrivant quelques jours après à Neronov, dira seulement qu'« on le chassa de l'église avec pas mal de coups, en chemise », et qu'on le traîna ensuite par terre plusieurs fois de l'hôtel patriarcal au monastère de l'Épiphanie. Le 14 septembre, il avait déjà été renvoyé dans son village du pays de Murom, sous la garde de son père, avec proclamation par la voix du héraut qu'on eût à ne plus le traiter en archiprêtre ni en prêtre. Mais plus tard, quand les tenants de la vieille foi auront besoin de signes pour prouver leur bon droit, l'histoire de cette chemise sera merveilleusement exploitée. En tombant sur l'autel, elle s'est étalée, couvrant le calice et la patène que les célébrants, après la procession de l'oblation, venaient d'y déposer. Elle a donc été changée par la Providence en voile sacré!

126. Smirnov, *Questions*, p. 163.

127. Avvakum raconte ce qui suivit son arrestation dans sa lettre à Neronov, I, pp. 22-24; dans son Épître au tsar en 1664, col. 725; dans sa *Vie*, fol. 205 v. fin-206 v.

128. Nikol'skij, p. 159, n° 1.

Avvakum, qui n'avait pas assisté à la scène, aura recueilli en 1664 à Moscou cette interprétation édifiante que plus tard il consignera dans sa *Vie*, avec une autre histoire quasi miraculeuse de pelisse et de bonnet¹²⁹. Comme pour la visite de l'ange à saint Andronic, nul détail apocryphe, mais avec le temps la couleur merveilleuse s'épaissit.

Avvakum resta encore une quinzaine de jours à Saint-Andronic. C'est dans cette période sans doute qu'il guérit un possédé, un homme du quartier des Tissandiers, en pénitence pour ivrognerie. Il le guérit par ses seules prières, et lui défendit d'en parler à quiconque, comme faisait souvent le Christ. Ainsi on n'en sut rien, et son sort ne fut pas changé¹³⁰. Il était toujours isolé : une lettre de Neronov ne lui parvint pas. Il était séparé même de sa famille : le 14 septembre, il ignorait encore que sa femme avait accouché le 6 d'un fils, baptisé la veille du nom de Corneille¹³¹.

Le 15 septembre devait avoir lieu la cérémonie de la déposition. Le matin, Avvakum fut conduit à la cathédrale : la charrette rencontra la grande procession qui, du Kremlin, se rendait au monastère de la Purification, car c'était la fête de la Vierge de Vladimir¹³². Quelle amertume ! Pendant le début de la messe, le condamné fut gardé sur le seuil de l'église. On l'introduisit pour le terrible moment. Mais soudain le tsar eut pitié de son archiprêtre aimé : on le vit descendre de son trône et aller parler au patriarche. Il obtint sa grâce. Avvakum ne fut pas tondu¹³³. Il garda toutes ses dignités, et son exil même fut adouci. Ce n'était plus sur la Lena qu'il était envoyé, mais à Tobolsk, à la disposition de l'archevêque Siméon. Celui-ci, comme ses prédécesseurs, avait justement réclamé, dans une lettre reçue en février, des prêtres vertueux et zélés¹³⁴. Le Bureau de Sibérie l'avisa le 16 septembre qu'on lui envoyait l'ex-archiprêtre de Jurevec avec sa famille, et qu'il eût à l'utiliser, à Tobolsk ou ailleurs¹³⁵.

129. *Mat.*, I, pp. 24-25; *Vie*, fol. 206 v.-207 v.

130. *Vie*, fol. [20-20 v.].

131. *Mat.*, I, p. 26.

132. L'origine de cette fête est racontée et la procession décrite dans le *Cérémonial de l'Assomption* (Golubcov, pp. 6-9).

133. *Vie*, fol. 207 v.

134. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 404.

135. A la même époque, on voit d'autres prêtres exilés en Sibérie dans les mêmes conditions. Le pope Polyeucte de Maxime, du district de Novotoržok, arrêté en 1652 « pour libelle », est envoyé à l'archevêque Siméon pour exercer son ministère « où il conviendra ». Le pope Thyrese, du district de Pskov, arrêté « pour ivrognerie »,

Le lendemain ou l'un des jours suivants, Avvakum et Anastasie, leurs enfants, Jean, Agrippine, Procope, le petit dernier âgé d'une dizaine de jours, et leur nièce Marine, accompagnés des cosaques Hérodion Ivanov, d'Enisejsk, et Jean Stepanov, de Tjumen', plus trois archers de Moscou qui devaient les convoyer jusqu'à Jaroslavl', prirent la grande route de l'exil¹³⁶.

Une fois de plus, et cette fois plus gravement que les autres, la vie d'Avvakum était brisée. Ce n'était pas lui seulement qui était vaincu, c'était tout le groupe auquel il s'était joint dès le début de son sacerdoce. Des premiers inspireurs, l'un, Nikon, était l'auteur du désastre, le tyran cruel, l'hérétique, le précurseur de l'Antéchrist; le second, le confesseur Étienne, s'était montré d'une étonnante faiblesse, ami et consolateur dans le secret, sans résistance devant le patriarche; le troisième, le tsar, était plus incompréhensible encore. Les jours pénibles, il était comme par hasard absent : quand Neronov fut arrêté, il passait une revue au *Champ des vierges*. Mais le surlendemain il banquetait avec Nikon¹³⁷. Il assistait aux dégradations de Longin et Daniel : mais son intervention en faveur d'Avvakum ne montre-t-elle pas que l'impérieux patriarche ne le prévenait pas, le plaçait en face de décisions déjà prises? Lui aussi, il restait fidèle à ses amitiés, mais il était comme ensorcelé par celui qui lui avait arraché ce diabolique serment d'obéissance! Pour les autres, les meilleurs, Neronov, Daniel, Longin, Avvakum lui-même, étaient arrêtés, exilés, privés du caractère sacerdotal. Quelques-uns avaient pu trouver refuge chez des amis moins compromis, comme Lazare à Saint-Sabba¹³⁸, chez Nicanor. La Confrérie, dispersée aux quatre vents, était morte.

Mais déjà le spectacle des victimes intéressait à leur cause : avant de partir pour la Sibérie, Avvakum rencontra une âme compatissante, Tret'jak Vasiliev, dit Bašmak¹³⁹. Et ce vieux fonctionnaire colonial, ce lettré, fut si touché que peu de mois après il entra au couvent du Miracle et que plus tard il souffrira aussi pour la tradition.

doit être remis à Siméon « pour chanter messe où il lui ordonnera » (*Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 1-26 et 233).

136. Nikol'skij, pp. 159-160, n° 3; *Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 49, 50, 51. Les trois archers furent désignés le 17 septembre (*ibid.*, fol. 50).

137. *Sorties des tsars*, p. 293 (4 août 1653).

138. *Mat.*, I, p. 32.

139. *Vie*, fol. 207 v. fin.

CHAPITRE VII

A TOBOLSK (fin 1653-29 juin 1655)

I. Siméon, archevêque de Tobolsk. — II. Avvakum, archiprêtre de l'Ascension : ses pénitents, l'affaire Struna, la mission chez Dalmat. — III. Les événements de Moscou : suite de la réforme, Paul et Neronov, la peste de 1654-1655.

I

L'itinéraire des voyageurs passait, comme d'habitude, par Pereslavl' Zalëskoj, Jaroslavl' et Vologda. Ce trajet se faisait en voiture, et dans ces trois villes Avvakum avait des frères, plus ou moins déclarés : l'archimandrite Tykhon, l'archiprêtre Hermyle — s'il avait regagné son poste —, l'archevêque Marcel. Il était gardé, et de plus, selon les ordres, les prisonniers devaient être menés bon train et « ne s'attarder nulle part sous aucun prétexte¹ ». Mais l'échange des archers, à Jaroslavl, fournissait bien des possibilités ; à Vologda, on quittait la voie de terre pour prendre l'eau : y avait-il une embarcation prête à descendre la Sukhona ? La saison pressait, il est vrai. Sans doute put-on arriver avant la fin de la navigation, par Tot'ma et Ustjug-Velikoj, jusqu'à Sol' Vyčegodskaja². Mais là il fallut fréter des traîneaux : la grand'route de Sibérie conduisait, par Kajgorodsk et Sol' Kamskaja, à Verkhoturje, sur le versant est de l'Oural. Verkhoturje marquait la frontière entre la métropole et sa colonie : douanes, greniers à provisions, garnison. C'était la fin de la terre russe et chrétienne, la première place forte en pays baškir et tatar. Après commençait l'immense continent de récente conquête, où les villages russes n'étaient que des îlots, où les églises

1. Ordre du Bureau de Sibérie aux voevodes des villes situées sur la route, du 16 septembre 1653 (*Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 56-58).

2. La Dvina, même à Arkhangel, et la Vyčegda ne gèlent pas avant le 1^{er} novembre (*Guide par eau*, pp. 78 et 81).

étaient rares et plus rares les prêtres. Mais, après les postes de Turinsk et de Tjumen', Tobolsk n'était plus loin³. Avec le minimum d'impédimenta et dans la meilleure saison, c'est-à-dire en hiver, tout le voyage de Moscou à Tobolsk pouvait s'accomplir en un mois⁴; pour Avvakum et sa famille, avec le changement obligé des moyens de transport, il demanda environ treize semaines. On peut se figurer les duretés de ce trajet de trois mille verstes pour une femme qui vient d'accoucher, un nouveau-né de quelques jours, trois petits enfants et leur père une fois de plus chassé, humilié, vaincu⁵.

Aux environs du 20 décembre, en tout cas presque sûrement avant la Noël, les exilés arrivèrent à destination. Ils furent remis d'abord, pour la forme, entre les mains du voevode, qui les renvoya à l'archevêque. Là, enfin, ils trouvèrent repos et consolation. Siméon n'était pas seulement un prélat désireux de procurer des pasteurs à ses ouailles et heureux de recevoir, au lieu d'un prêtre quelconque, un Avvakum; Siméon était un frère, à tous égards. Lui aussi conservait un tendre souvenir de Saint-Macaire aux Eaux jaunes; il était un disciple du bon confesseur Étienne et un protégé de la tsarine Marie⁶; il aimait les bons livres, la splendeur liturgique et les mœurs sévères; il maintenait farouchement les libertés de l'Église contre les entreprises des officiers civils. Étant parti de Moscou avant l'arrivée de Nikon, il ne savait rien des désaccords survenus ni des nouveautés introduites. Pour Avvakum, c'était en somme l'heureuse période de Moscou qui recommençait.

Siméon avait demandé et aussitôt obtenu, pour son diocèse démesuré, étalé de l'Oural au Pacifique⁷, la création de trois archiprêtres, à l'ancienne cathédrale de l'Ascension à Tobolsk, à Verkhoturje et à Tomsk. Il pouvait envoyer Avvakum en pro-

3. L'itinéraire est spécifié dans un ordre du Bureau de Sibérie (*Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 49). Sur cette route, dite de Babinov (qui l'avait découverte en 1597) et la seule officielle de 1598 à 1763, v. Bakhrushin, *Hist. colonisat. sib.*, pp. 102-107.

4. Un ordre envoyé de Moscou le 19 novembre 1653 à l'archevêque de Tobolsk lui parvient le 22 décembre (*Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 236 et 259). Le courrier parti de Moscou au plus tôt le 30 janvier 1676 pour annoncer la mort du tsar Alexis arrivera à Tobolsk le 23 février (Berkh, *Théodore*, I, p. 8). L'archevêque Siméon fera le voyage en un mois.

5. *Vie*, fol. 208.

6. Aux Archives du Bureau de Sibérie, la liasse n° 400 est très riche en documents sur Siméon, ses relations avec Moscou, son activité à Tobolsk, ses voyages. La tsarine lui fait envoyer le 16 janvier 1652 toute une collection d'ornements précieux (*Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 17-22).

7. *Ibid.*, fol. 47, 49.

vince. Il préféra le garder à ses côtés, à l'Ascension⁸. Nous ignorons s'il lui assigna aussi une juridiction sur un territoire voisin. Mais à Tobolsk déjà le travail ne manquait pas.

Depuis les temps de Cyprien, le premier archevêque, la colonisation avait progressé. La ville avait grandi : c'était la capitale de toute la Sibérie. Autour de la forteresse, dans l'*ostrog*, résidaient les deux gouverneurs, dont le premier ou *grand voevode* était presque toujours un très haut personnage provisoirement éloigné de la Cour, avec les deux secrétaires généraux ou *djak* et leurs bureaux, scribes, interprètes, et la garnison : un millier de cosaques, à pied et à cheval, archers, artilleurs, gardiens de prisons; plusieurs centaines de mercenaires étrangers, Polonais, Lituaniens, Allemands; plusieurs centaines de Tatars non baptisés. Ainsi les « gens du tsar » dominaient. Mais dans les faubourgs il y avait bien trois ou quatre cents enclos appartenant à des marchands, artisans et gens de métiers⁹. Enfin il y avait toute une ville indigène.

L'activité économique était grande : par Tobolsk passaient les convois de blé envoyés de l'intérieur, de la Vjatka et de la Kama, vers l'Est encore mal cultivé¹⁰; de Tobolsk, aussitôt la débâcle, les caravanes partaient chercher le sel au lac Jamyš et faire le troc avec les Boukhariens et les Kalmyk¹¹; d'autres se dirigeaient vers l'Enisej et le Baikal; d'autres descendaient l'Ob' vers Bere-zov. En décembre 1654, il y avait en rivière 89 gabares (*doščanik*) en bon état, et 25 en réparation¹². On voit ce que pareil trafic supposait de charpentiers, forgerons, calfats, mariniers, débardeurs. Une bonne part de cette main-d'œuvre était naturellement fournie par les indigènes : Tatars, Kalmyk, Ostjak, Baškir. Il ne manquait pas en ville de marchands de Bukhara et de Khiva, même de Chinois, de passage ou à demeure.

8. Tandis que l'archiprêtre de Sainte-Sophie, la cathédrale, touchait du Trésor une dotation annuelle de 15 roubles, 30 *zet'* de seigle, 30 d'avoine et 1 *pud* de sel, celui de l'Ascension touchait 12 roubles, 15 *zet'* de seigle, 15 d'avoine, et 7 *pud* de sel (*Ibid.*, fol. 46 et 49).

9. Bëlokurov (*Križanič*, pp. 192-194) a rassemblé sur la population de Tobolsk en 1624, 1633, 1672 et 1678 des chiffres qui donnent une idée de l'état de la ville en 1654.

10. *Arch. Sib.*, vol. 651, passim (années 1656-1660).

11. A. Titov, *Sibérie*, pp. 76-77. La caravane du lac Jamyš, en 1663, comprenait 21 gabares et 659 hommes et rapporta (le 26 septembre) 12.954 *pud* de sel. A l'expédition officielle se joignaient les embarcations des commerçants libres : elles rapportèrent cette même année environ 15.000 *pud* de sel, dont elles versèrent la dîme aux greniers du tsar (*Arch. Sib.*, vol. 663, fol. 120-122).

12. *Arch. Sib.*, vol. 496, fol. 189.

Les Russes eux-mêmes provenaient de toutes régions, quoique principalement des villes pomores; beaucoup avaient été envoyés là en exil¹³. Tous étaient de hardis compagnons, qui s'étaient lancés dans une vie dangereuse par amour du lucre ou de l'aventure, et plus encore par dégoût des contraintes, sociales ou morales. Le mélange des races ne contribuait guère au maintien des vieilles mœurs moscovites. Aussi les lamentations des premiers pasteurs restaient-elles vraies¹⁴.

La religion chrétienne, ici plus qu'ailleurs, se souillait de superstitions, car le paganisme, tout autour, était une réalité quotidienne : quelle tentation de consulter le šaman sur l'avenir, d'appeler un sorcier au chevet d'un malade! A propos de feuilles magiques découvertes chez le chef d'un poste éloigné, Siméon écrit qu'à Tobolsk même les cas de sorcellerie se multiplient : « On se jette des sorts dans les mariages et pour s'en préserver on appelle des sorciers. Nul mariage ici sans cela¹⁵. »

Tous les divertissements interdits en Russie s'étaient transportés au pays neuf, avec une virulence accrue par le milieu. Dans les plaintes de Siméon, on retrouve les baladins et leurs jeux diaboliques, les pugilats et les balançoires, avec des vices plus caractérisés. Ainsi l'ivrognerie : « Nombreux sont les tripots et débits clandestins, où les gens s'enivrent à mourir, sans pénitence, et se tuent¹⁶. » Un cosaque à cheval a ouvert un débit de *kvas* fermentés qui est un repaire de brigands : à boire et à jouer, les gens y laissent leur dernière chemise, « ils s'y vautrent les corps et les pieds nus; ils y jurent abominablement; ils se battent jusqu'au sang; ils commettent toutes sortes d'horreurs¹⁷ ». Un certain tabac de Chine et le *badjan* de Bukhara, mêlé à l'eau-de-vie, causaient aussi des ivresses violentes et parfois mortelles¹⁸.

Mais où les mœurs coloniales se faisaient sentir plus encore, c'est en matière sexuelle. Les femmes russes manquaient toujours

13. Bucinskij, *Sib.*, pp. 184, 197-199, 208, évalue à environ 1500 le nombre des personnes exilées en Sibérie de 1593 à 1645. A Enisejsk, ville beaucoup moins peuplée que Tobolsk, parmi les témoins cités dans une affaire, on relève des originaires de 22 villes de Russie, exerçant une quinzaine de métiers (*Arch. Sib., Divers*, vol. 79, fol. 35 sqq).

14. Voir plus haut, ch. I, p. 28.

15. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 352 et 358 (reçu à Moscou le 4 janvier 1654).

16. *Ibid.*, fol. 410-411 (reçu à Moscou le 10 février 1652; c'est le premier courrier envoyé par Siméon).

17. *Ibid.*, fol. 414 (reçu à Moscou le 4 janvier 1654).

18. Križanič, *Historia de Sibiria*, p. 137.

en Sibérie, car gens du tsar ou gens de métier y venaient d'ordinaire sans leur famille. Les autres, partant en mission ou en tournée de chasse ou de commerce, laissaient leur femme à Tobolsk : or les absences étaient longues. A lire les rapports du malheureux archevêque, on a l'impression d'une universelle bacchanale : « Les femmes, abandonnées pendant des dix ans et davantage, oublient leur devoir, vivent avec des étrangers, en ont des enfants et, par honte, les font périr¹⁹ » ou les abandonnent. « Dans toute la Sibérie, veuves, filles et femmes mariées se font faire des enfants par n'importe qui, et personne ne le leur impute à crime²⁰. » Les fonctionnaires achetaient des femmes indigènes et se les repassaient entre eux contre argent, en changeaient à chaque déplacement, les abandonnaient en partant pour la Russie; d'autres amenaient de Russie, sous le titre de « veuves libres », des filles dont ils trafiquaient²¹. Depuis le grand incendie de 1643, nombre de Russes avaient dû s'installer dans des *jurta* de la ville indigène; non seulement ils avaient le tort de boire et manger avec des païens, mais « ils forniquaient avec les Tatares et en avaient des enfants illégitimes²² ».

Siméon concluait ainsi une de ses lettres au tsar : « Ils ont oublié leur christianisme; ils n'ont pas de directeurs et ils ne vont pas à l'église²³. »

Pour rappeler à ses ouailles leur christianisme, Siméon était mal outillé. Même les deux *sobor* de Tobolsk, écrit-il au début de 1653, n'ont qu'un prêtre chacun, et beaucoup d'églises n'en ont pas. Un jour il s'agit de remplacer le curé de Jakutsk, vieux et infirme : personne à envoyer ! Or il est des paroisses qui s'étendent sur cinq cents verstes et davantage : les enfants naissent sans baptême et les hommes meurent sans confession. « Et personne à ordonner, car en Sibérie il n'y a que des exilés et peu d'amateurs pour le sacerdoce. Et ceux qui demandent l'ordination, après confession sont reconnus indignes. » Les prêtres existants, dans des villes éloignées parfois « d'une année de marche et plus », « vivent dans le désordre..., exercent leur ministère très négligemment et parfois en dépit de la tradition... selon leur

19. *Arch. Sib.*, fol. 413 (reçu à Moscou le 11 mars 1652).

20. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 410 (reçu le 10 février 1652).

21. *Ibid.*, fol. 158 (mars 1653); voir Ogloblin, *La question féminine, Mess. hist.*, 1890, n° 7, pp. 201-206; *Archevêque et voevode, Ant. r.*, 1893, n° 10, p. 177.

22. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 130.

23. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 414.

bon plaisir... et il est impossible de les rappeler à la discipline, à cause de la distance. » Même tableau pour les monastères : « Ne parlons pas d'abbés ou de gardiens! Il n'y a même pas de prêtres ni de simples moines éprouvés et sachant lire... A cause de la distance, personne ne peut réprimer leurs désordres. » Aussi Siméon, dès son arrivée, avait réclamé de Russie « des prêtres réguliers et séculiers et des moines éprouvés et sachant lire, et qui ne soient ni ivrognes, ni filous ». Il n'en arrive pas. Il réclame encore, plus instamment : il voudrait « avoir deux prêtres par paroisse, et encore ce serait si peu! ²⁴ ».

Du moins tâchait-il, pour introduire dans cette désolation un peu de vertu et de piété, de faire respecter l'autorité épiscopale et sacerdotale. La situation, à cet égard aussi, était lamentable. Le grand voevode, Basile Khilkov, n'était certes pas un autoritaire, ni un violent; son collègue, Baim ou Isidore Boltin, était un vieux militaire d'une soixantaine d'années, mais aussi un diplomate et un lettré ²⁵. Siméon ne faisait pas mauvais ménage avec eux, comme il adviendra avec leurs successeurs. Ils avaient reçu ordre « de conférer avec l'archevêque sur les affaires civiles... et ne s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques sous aucun prétexte; de prévenir tous les gens du tsar d'avoir à respecter l'archevêque ²⁶ » et n'avaient sans doute pas envie d'outrepasser leurs pouvoirs. Cependant, il leur arrivait de commettre des erreurs : ainsi, en se fondant sur des ordres anciens, quand un prêtre ou un diacre se trompait en prononçant les titres du tsar, les voevodes le faisaient fouetter en public devant la maison commune, « d'où grande injure à l'ordre sacerdotal et grand honte ²⁷ ». Mais surtout ils étaient faibles, et leurs subordonnés audacieux, brutaux et corrompus. Un jour, à Tobolsk même, le noble homme Hilarion Tolbuzin avec sa troupe assaille à coups de bâtons les gens de l'archevêque, en train d'enquêter par son ordre, et en laisse un à demi mort ²⁸. Quant aux voevodes et commis de province, à leur fantaisie ils déplaçaient, arrêtaient, fouettaient, rossaient curés, diacres et sacristains; ils allaient jusqu'à

24. *Ibid.*, fol. 415-416 (1652); fol. 404 et 212 (reçus à Moscou le 16 février 1653).

25. Platonov lui attribue le *Chronographe de Stoljarov* (*Rec. Ključevskij*, pp. 18-28). Baim quittera Tobolsk le 28 mars 1654. Basile Khilkov restera de 1652 à 1656, donc quatre ans au lieu du terme accoutumé de deux ans, ce qui laisse supposer qu'il ne fut pas élevé de plainte grave contre lui.

26. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 19-20.

27. *Ibid.*, fol. 78-76, 422-423 (réponse de Moscou, du 7 avril 1653).

28. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 136 (1653).

« ôter la calotte aux prêtres » ! Leurs moindres méfaits étaient d'employer les clercs, si rares et si nécessaires, à des besognes secondaires : levée d'impôts ou travail aux champs pour le tsar²⁹.

Siméon jouissait à Moscou de protections puissantes : on ne voit pas qu'aucune de ses requêtes ait été repoussée. Qu'il demande le doublement de la dotation de vin de messe de sa cathédrale — 10 *vedro* au lieu de 5 —; une allocation régulière d'argent, de seigle, d'avoine et de sel pour les cinquante nonnes de l'Assomption de Tobolsk ; le pavage de rues glissantes et boueuses où le passage des processions est difficile³⁰; ou bien une lettre semblable à celle qui a été donnée aux métropolitains de Novgorod et de Kazan (Nicon et Corneille) sur l'observation des fêtes, la tenue à l'église, contre les chants profanes, les jeux diaboliques, l'ivrognerie et tous les vices, — il est toujours exaucé, et presque sans délai³¹. On le voit, la Confrérie a pris à cœur l'évangélisation de la Sibérie et pour elle la bureaucratie n'existe pas; et Nicon, une fois au pouvoir, n'y met nul obstacle.

Siméon déploie une énergie et une activité remarquables. Il a trouvé la maison archiépiscopale ruinée, depuis la mort de son prédécesseur, Gerasime, par son neveu, Jean Milzin : trésor vide, 200 roubles de dettes, vaisselle volée jusqu'à la dernière louche, domestiques non payés, prêts à se disperser³². Il y remet de l'ordre, édifie une nouvelle chapelle, ainsi que divers bâtiments d'habitation et de service³³, et garde la bonne bibliothèque d'une centaine de volumes imprimés et manuscrits sans doute dédaignée par Milzin et ses amis³⁴. Il veut éloigner de sa cathédrale la prison et plusieurs boutiques qui la touchent à moins de 20 mètres : elle est de bois et il y a danger d'incendie, sans parler du voisinage choquant³⁵. Il confère la mitre à l'archimandrite du couvent de l'Apparition de la Vierge (*Znamens-*

29. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 151-152, 212 (reçu à Moscou le 16 février 1653).

30. *Ibid.*, fol. 36-38 et 55, 135 (reçu à Moscou le 11 mars, accordé le 8 avril 1652); fol. 85-89 (envoyé de Moscou le 19 mars 1653). Siméon donne de sa requête concernant le pavage un motif curieux : « Prêtres et diacres tombent, et avec eux les croix, les images, les livres : impossible d'accomplir les processions avec décence. Les étrangers se moquent de nous, or il y en a beaucoup à Tobolsk, de toutes confessions » (fol. 89).

31. *Ibid.*, fol. 1-7 (envoyé de Moscou en juillet 1653).

32. *Ibid.*, fol. 408-410 (reçu à Moscou le 2 mars 1653).

33. Nous avons de l'Hôtel archiépiscopal un inventaire détaillé dressé lors du départ de Siméon pour Moscou en janvier 1654 (*Ibid.*, fol. 271-274).

34. M. Petrovskij, *Bull. Kazan*, XXVII (1911), 2.

35. *Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 150 (reçu à Moscou le 16 février 1653).

kij), pour donner plus d'éclat au culte. Il songe à convertir les indigènes : pour cela, il propose la fondation d'un monastère parmi les Ostjak, et naturellement en obtient l'autorisation avec octroi d'une prime à chaque baptême³⁶.

Mais surtout, dès son premier rapport au tsar, il écrit qu'il a chanté messes et actions de grâces pour les membres de la famille impériale, « ordonné dans toutes les églises de célébrer à une voix et envoyé dans les villes de Sibérie et aux prêtres des ordres sur l'*edinoglasie*³⁷ ».

En tout, il se montre fidèle membre de la Confrérie du confesseur Étienne. La dernière réforme a une conséquence inattendue : elle oblige l'archevêque à demander une augmentation de sa dotation de cire, « car le chant à une voix est plus long que l'ancien³⁸ ». Elle suscite, en Sibérie comme ailleurs, des conflits : à Nica, le commis Procope Protopopov moleste le curé qui célèbre *edinoglasno*; il le roue de coups, il s'attaque même à sa femme, qu'il laisse à demi morte. L'archevêque lui-même, visitant un peu plus tard son diocèse et passant par là, reproche à Procope sa conduite; l'autre, au lieu de se repentir, l'injurie et, exactement comme on faisait à Moscou, qualifie de bigots les tenants de la réforme. D'ailleurs, « votre temps est fini », ajoutait-il avec une remarquable prescience³⁹.

Ainsi Avvakum et son archevêque étaient faits pour se comprendre.

II

Tout eût été parfait, si Siméon n'avait été appelé à Moscou. Nikon, en présence de l'opposition suscitée par ses premières mesures, avait décidé de faire entériner par une assemblée régulière sa grande réforme de la réduction des livres et des rites

36. *Ibid.*, fol. 156, 218-219. Ce sera l'ermitage de la Trinité, à Kodckoj gorodok, à 240 verstes de Berezov.

37. *Ibid.*, fol. 28.

38. *Ibid.*, fol. 197 (reçu à Moscou le 17 février 1653). En même temps, Siméon réclame plus d'encens, car le sien contient un tiers de pierre et de poussière. En réponse, il lui sera adressé chaque année de Moscou 5 *pud* d'encens au lieu de 2, et de Kazan 10 *pud* de cire au lieu de 7. On jugera par là de combien l'*edinoglasie* allongeait les offices.

39. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 261. Au dos de la plainte, on lit la décision : « 15 novembre 1653. Envoyer à Khilkov ordre de rappeler et arrêter Procope et le faire conduire à Siméon. »

moscovites aux modèles grecs. Dès novembre 1653, la résolution était prise⁴⁰. Comme il ne s'agissait pas du synode ordinaire de la première semaine de carême, mais d'un concile solennel, même les prélats éloignés furent convoqués. Siméon partit le 22 janvier 1654⁴¹. L'officialité du diocèse (*sudnyj prikaz*) était confiée à deux laïcs, Grégoire Čertkov et Jean de Basile, dit Struna, qui, en outre, administrait seul le temporel de la « maison de Sainte-Sophie », avec le titre de *djak*⁴². Avvakum, nouvel arrivé, ne pouvait prétendre à aucuns pouvoirs particuliers.

Pourtant il demeurait maître chez lui, dans son *sobor* de l'Ascension. Il avait sous sa houlette au moins un prêtre, un diacre, un lecteur et un sacristain⁴³. Il n'est pas douteux qu'il ait appliqué ses principes en Sibérie avec autant de rigueur qu'à Lopatışçi ou à Moscou. Le terrain était plus ingrat et les ouvriers plus rares : il fallait donc redoubler de zèle. Malheureusement, nous n'avons pour éclairer cette activité quotidienne d'Avvakum qu'un certain nombre d'épisodes saillants, d'ailleurs difficiles à dater.

L'archiprêtre de l'Ascension, en l'absence de l'archevêque, était, après son collègue de Sainte-Sophie, le second personnage religieux de toute la Sibérie. Quand il célébrait solennellement, dans les ornements luxueux envoyés par la grande-princesse Irène⁴⁴, on ne pouvait qu'admirer sa fine stature d'ascète et la pieuse lenteur de ses gestes et de ses paroles; quand il passait dans les rues, avec la haute canne à pommeau doré qui lui sera reprochée plus tard⁴⁵, il devait inspirer un respect salutaire aux innombrables prévaricateurs de la grande ville de perdition qu'était alors Tobolsk. Il pourchassait particulièrement les vices les plus habituels, la luxure et l'ivrognerie, et, ne se bornant pas aux sermons, il agissait.

40. L'invitation de Siméon était datée du 19 novembre. Elle arriva à Tobolsk le 22 décembre 1653. L'archevêque devait emmener quatre clercs et quatre nobles hommes, remettre aux voevodes un inventaire de sa maison et recevoir d'eux les équipages en nombre voulu (*Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 236-237, 259).

41. *Ibid.*, fol. 259 (compte rendu des voevodes, reçu à Moscou le 10 mars, qui est sans doute aussi la date de l'arrivée de l'archevêque).

42. *Ibid.*, fol. 259; vol. 592, fol. 256.

43. Dans une lettre de 1656, Siméon mentionnera à l'Ascension les prêtres Jean et André, le diacre Théodore et « les autres clercs », mais il est possible qu'un des deux prêtres ait remplacé Avvakum, d'autant plus que l'Ascension est dite non plus *sobor*, mais église (*Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 118).

44. *Vie*, fol. [86] fin.

45. Nikol'skij, pp. 160-161, n° 4.

Une fois, sur les minuit, un moine ivre eut la mauvaise inspiration de se planter sous les fenêtres de l'archiprêtre en criant : « Maître, maître, baille-moi vite le royaume des cieux ! » Toute la famille était en train de réciter l'office domestique. Il fallut quand même ouvrir à l'importun. Avvakum abandonna tout et l'accueillit . « Que te faut-il ? » — « Le royaume des cieux, vite, vite ! » — « Es-tu capable de boire le calice que je vais t'offrir ? » — « Oui ! Tout de suite, ne me fais pas languir ! » Le sacristain reçut ordre d'avancer une chaise vers le milieu de la pièce, avec une hache à débiter la viande, et de préparer une grosse corde. Avvakum lui-même prit le livre et lut les prières de la recommandation de l'âme. L'autre de s'étonner. Mais où il commença à pousser des cris, ce fut quand on lui inclina la tête sur la chaise et lui attacha le cou : « Pardon, messire ! Grâce, pitié ! » Du coup l'ivresse avait disparu. Mais le châtiment ne se borna pas là : Avvakum lui mit le chapelet en main et lui prescrivit cent cinquante prosternations. Devant l'icône, l'archiprêtre, à genoux, les exécutait en disant à haute voix la prière à Jésus ; le moine, à genoux aussi, dépouillé de son collet et de son bonnet, les répétait, et derrière lui le sacristain scandait chacune d'un vigoureux coup de corde sur son dos. Quand il fut presque à bout de souffle, Avvakum le laissa libre ; il ne fit qu'un bond dans la cour et de là dans la rue. « Ton collet, ton bonnet ! » criait le sacristain. — « Brûlez avec ! » répondit-il, furieux. Pourtant, à un mois de là, il revint en plein jour, s'approcha d'une fenêtre, prononça avec componction la prière à Jésus, en guise de demande d'admission. L'archiprêtre lisait la Bible : « Allons, entre, viens çà écouter la Bible ! » — « Je n'ose, messire ! Je n'ose même te regarder ! Pardonne-moi, j'ai bien péché. » Naturellement, il fut pardonné, on lui rendit ses effets, et dans la suite, rencontrant Avvakum, il lui faisait de loin de grands saluts.

Cette scène nous fait saisir sur le vif, en même temps que certains traits de la vie privée d'Avvakum à Tobolsk, — la prière nocturne en famille, la lecture pieuse devant la fenêtre, — les procédés dont il usait parfois envers ses ouailles. On peut trouver le châtiment cruel et de mauvais goût. Mais il faut songer qu'il s'agissait d'un moine, doublement coupable, qui était la terreur de son couvent et de la ville : « Personne n'osait lui parler » — et que le succès fut complet : « Désormais son archimandrite et ses frères n'eurent qu'à se louer de lui ; les voevodes m'en remercièrent. » Il faut ajouter que ces médications violentes ne procuraient nul plaisir à celui qui les appliquait : au

contraire, il s'en souviendra un quart de siècle plus tard, comme d'une dure épreuve⁴⁶.

Voici comment il conte sa façon d'agir avec d'autres coupables :

J'entre avec de la lumière dans une maison : un adultère est couché sur une adultère. Ils sursautent. Et moi : « Que faites-vous là ? Vous péchez contre toutes les lois. » — « Ne nous condamne pas ! » — « Je ne condamne pas, mais je n'approuve pas non plus. » Lui se montre tout doux, me fait des courbettes pour que je le lâche. Mais elle, la femme, dit des sottises : « Tu me cherches une mauvaise querelle, l'archiprêtre, tu racontes ce qui n'est pas. C'est mon frère, et nous causions ensemble. » Ce disant, elle rattache sa culotte — les filles, là-bas, portent culotte. « Ennemi du bon Dieu, m'écrié-je, les choses mêmes te confondent ! » Mais elle rit. Pécher, et encore rire ! J'en ai gros sur le cœur : je les conduis chez le gouverneur. Les employés, là, sont indulgents pour ces affaires-là ; ils en rient. L'homme, après une petite correction, est relâché, et elle, en riant, ils me la confient en pénitence. Je la fourrai dans mon sous-sol. Elle y resta trois jours, dans l'obscurité et le froid. Enfin elle se mit à hurler : « Messire, mon bon père, j'ai péché devant Dieu et devant toi ! Pardon ! Je ne recommencerai plus ! » Elle me gênait dans mon office de nuit. Je m'interrompis et la fis remonter : « Veux-tu du vin et de la bière ? » Elle répondit, toute tremblante : « Non, messire, ce n'est pas de vin qu'il s'agit. Si tu pouvais me donner un peu de pain ! »

Ici, Avvakum lui fait de la morale sur le boire et le manger, qui engendrent les passions : « Tu gambades comme une génisse, tu désires les taureaux, et comme une chatte tu cherches les chats, sans songer à la mort. » Il lui donne un chapelet et lui fait exécuter des prosternations jusqu'à ce qu'elle en tombe. Le sacristain la relève à coups de corde. « Que faire ? Le diable de la chair était attaché à son cou. Je pleure devant Dieu, mais je la fais souffrir. Je m'en souviens, il est écrit dans les canons : l'adultère, même à Pâques, n'est pas relevé de pénitence. » Cette fois, le remède fut inopérant : c'était une professionnelle, elle revint à son vomissement⁴⁷.

Une autre fois, Avvakum sauva une jeune kalmyk qui avait grandi captive dans la maison d'un certain Éléazar. Il en fit sa pénitente, la garda chez lui et sut lui communiquer le goût de la dévotion et de la vertu. Mais la petite nourrissait pour son pre-

46. Col. 563-564 (1677).

47. Col. 561-562.

mier maître une affection réelle. Ce sentiment, entrant en conflit avec sa foi et l'extrême respect qu'elle avait de son confesseur, se tourna en troubles divers, dont Avvakum fait le récit dans sa *Vie*. La pauvre Anne demeurera de longues années tourmentée entre l'attrait d'Éléazar, qu'après le départ d'Avvakum elle épousera, et l'attrait du cloître, où Avvakum finira par l'entraîner, jusqu'à souffrir pour la vieille foi⁴⁸. C'est ainsi que l'archiprêtre combattait par son ascendant personnel ces unions le plus souvent illégitimes, si répandues en Sibérie, entre Russes et indigènes esclaves ou prisonnières.

Cette guerre déclarée aux vices spécifiques de Tobolsk, plus la longueur des cérémonies, devaient nécessairement éveiller des oppositions. Contre un prêtre qu'on savait avoir été envoyé par punition, elles devaient prendre la forme de dénonciations de nature à le perdre à jamais : lèse-majesté, abus de pouvoir... En dix-huit mois, Avvakum fut cinq fois dénoncé⁴⁹.

Le conflit le plus grave fut suscité par le *djak* Struna. Ce personnage, qui avait su capter la confiance de l'archevêque, était en réalité un homme d'affaires dénué de scrupules, qui accumulait les iniquités, les exactions et les actes d'arbitraire. Qu'Avvakum ait longtemps toléré ces désordres sans intervenir, cela prouve seulement qu'il n'était pas un brouillon et un agité, toujours prêt à s'ingérer ici ou là sans considérer les personnes ni les chances de succès. Struna était puissant, Avvakum après tout n'était qu'un exilé; il avait de quoi occuper son zèle dans sa paroisse et dans les alentours, sans contrôler l'administration diocésaine que personne ne lui avait confiée. Mais le jour où Struna s'en prend indûment à un de ses subordonnés, le lecteur Antoine, et vient en plein cœur lui tirer la barbe, Avvakum ne verra plus rien que son droit et son devoir. Il était doublement dans son domaine, puisque la scène se passait dans son église, pendant les vêpres, et concernait son clerc. Interrompant l'office, déjà troublé par cette agression brutale, il infligea au *djak* une correction magistrale et cuisante. L'autre demanda pardon, pour recouvrer sa liberté! Mais il ameuta contre l'archiprêtre tout ce qui, dans la ville, dépendait de ses faveurs, parents, prêtres, moines, et une belle nuit cette bande se rua sur l'enclos d'Avvakum pour s'emparer de lui et le jeter dans le Tobol. C'était

48. *Vie*, fol. 270-283.

49. Fol. 208 fin.

l'histoire de Jurevec qui se répétait. On ne sait comment il échappa. Fort heureusement, on était dans les derniers temps de l'absence de Siméon : il n'eut qu'un mois à souffrir. Le jour, il allait accompagné par ses fidèles, comme Mathieu Lomkov. La nuit, il se cachait : il pensa même se mettre à l'abri des murs de la prison ! Le voevode le regardait avec sympathie et pleurait des dangers qu'il courait, mais n'osait rien faire pour lui : il craignait Struna et sa clique ! Son épouse, la princesse Khilkova, ne trouvait rien de mieux que de cacher l'archiprêtre dans un de ses coffres et de s'asseoir dessus⁵⁰ !

Enfin l'archevêque revint. C'était à la Noël de 1654. Il fut mis au courant de tous les crimes de son homme de confiance. Une enquête en règle fut conduite par Čertkov et le clergé de la cathédrale. On retint surtout, entre autres affaires scandaleuses, celle d'un homme accusé par sa femme et sa fille d'attentat sur cette dernière et que Struna avait renvoyé absous, moyennant finances. L'homme, confronté avec la fille, s'avoua coupable. L'archevêque rendit sa sentence : pour l'ensemble de ses crimes, Struna fut arrêté et mis à la chaîne au fournil⁵¹.

Mais on se heurtait à forte partie. Le *djak* connaissait la procédure : il déclara vouloir adresser une dénonciation intéressant le tsar. Il fallut le conduire à la maison commune, où il porta contre l'archevêque et contre Avvakum l'accusation classique de lèse-majesté. Selon les règles, il était dès lors sous la juridiction exclusive de Moscou. Son but était atteint : il échappait à la prison de l'archevêque. Son nouveau gardien, Pierre Beketov, était un vieux soldat qui, depuis l'avènement du tsar Michel, avait fait toutes les campagnes et toutes les expéditions de Sibérie et venait de s'installer à Tobolsk, avec le titre de noble homme, pour y passer sa retraite : sans doute était-il plus sensible aux charmes de l'aventure qu'aux délicatesses morales. Il se laissa persuader par son malin prisonnier de la justesse de sa cause. De son côté, l'archevêque, pour récupérer Struna, excipait de son droit de reviser ses comptes et sa gestion. N'y parvenant pas, il fulmina contre lui l'anathème solennel, le dimanche de l'orthodoxie 4 mars 1655, avec toutes ses conséquences : interdiction de venir à l'église, refus de ses offrandes, fermeture de sa mai-

50. *Vie*, fol. 208-208 v.; [22 v.].

51. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 255-256 (supplique de Siméon du 7 février 1659, reçue à Moscou le 24 mars).

son aux prêtres. Beketov, qui assistait à la cérémonie, en fut si saisi qu'il ne put s'empêcher, en pleine cathédrale, de crier des injures à l'archevêque et à l'archiprêtre Avvakum, qui l'assistait. Il sortit en fureur et courut dans la direction de son enclos : encore hurlant et gesticulant, il fut terrassé en route par une attaque d'apoplexie. Il était impossible de ne pas voir là le châtimement de sa criminelle protestation. Mort sans pénitence, son corps fut abandonné durant trois jours en pleine rue : ce n'était ni vengeance, ni même sévérité particulière. Tout au plus aurait-on pu le jeter au charnier. Ce qui est remarquable, c'est que Siméon et Avvakum passèrent tout ce temps en prières pour implorer la clémence de Dieu en faveur de son âme, c'est qu'ils lui accordèrent ensuite, contrairement à l'usage, des funérailles solennelles⁵².

Dès le moment où l'archevêque se fut rendu compte de la culpabilité de Struna, il semble qu'il ait encore davantage rapproché Avvakum de sa personne. Il en fait comme son vicaire général. Il confère avec lui sur la peine canonique à appliquer au commis infidèle; tous deux ensemble décident de la conduite à tenir après la mort de Beketov. Avvakum est au comble de la ferveur. L'affaire Struna est à peine terminée à Tobolsk, que l'archevêque confie à l'exilé d'hier une mission des plus délicates touchant les rapports de l'Eglise et de l'État.

Des paysans de la couronne, de Kirginskaja Sloboda s'étaient enfuis à Nouveau-Fort-Isset, l'un d'eux à l'ermitage de Dalmat. Le commis de la *sloboda*, Fefilov, les envoya réclamer, sans résultat, à deux reprises; le 14 août 1654, il prévint Tobolsk. Les voevodes mandèrent à Isset, au commis du lieu, et à Dalmat, de rendre les fugitifs. Les choses en étaient là, quand le 11 décem-

52. Cet épisode de Struna est exposé d'après deux suppliques de Siméon (*Arch. Sib.*, vol. 592) du milieu de 1655 et du 7 février 1659, une décision de Moscou du 4 août 1656 (Nikolskij, p. 162, n° 6), une supplique de Struna (*Arch. Sib.*, vol. 492, écrite entre le 7 et le 13 février 1659), et la *Vie*, fol. 208 fin-210. Nikol'skij (pp. 145-149, cf. pp. 164-166) le raconte en utilisant tous les documents découverts par lui, mais avec une pointe de partialité en faveur du *djak* indélicat. La carrière de Struna ne se termina pas là. Relevé de son excommunication par Nikon le 4 août 1656, envoyé à Moscou par le nouveau gouverneur Bujnosov-Rostovskij, on le voit nommé le 13 septembre 1657 noble homme de Tobolsk (*Arch. Sib.*, vol. 560, fol. 1), transféré à Eniseisk le 10 février 1659, excommunié de nouveau par Siméon le 1^{er} septembre 1659 (*ibid.*, vol. 492, fol. 1, 12-15), mais presque aussitôt voevode à Tjumen' en 1660 (B.A.R., VI, 1^{re} édition, p. 291), en mission d'enquête à l'ermitage de Dalmat sur l'Isset, surveillant la levée du tribut de fourrures (*jasak*) à Turukhansk en septembre 1668 (*Sup. A. H.*, V, pp. 320-321). Cette carrière prouve l'entregent du personnage, peut-être ses talents d'administrateur, non sa valeur morale. Voir aussi Ogloblin, *Ant. r.*, 1893, n° 10, pp. 172-175.

bre l'archevêque Siméon passant à proximité d'Iset, Dalmat lui fit remettre par un de ses moines, Éphrem, une plainte où Fefilov était accusé de sévices et de paroles criminelles contre l'Église et le tsar. Siméon manda aussitôt Fefilov. Celui-ci faisant la sourde oreille, le 4 janvier 1655, il requit les voevodes de l'appeler à Tobolsk. Ils se firent longtemps prier, mais enfin Fefilov, le 14 mai, arriva de lui-même pour prendre livraison des rations de blé de son poste. Siméon en profita pour inviter les voevodes à le retenir et à ordonner une enquête. Ils refusèrent et rejetèrent l'enquête sur l'archevêque. Celui-ci accepta et désigna le 16 mai une commission composée de son trésorier Philarète, de l'archiprêtre de l'Ascension, Avvakum Petrov, de deux nobles hommes et d'un scribe⁵³.

Avvakum partit donc pour l'Oural, en voiture et en bateau, et participa à une très sérieuse enquête, car on interrogea des gens de toutes conditions et on dressa quantité de procès-verbaux qui, plus tard, furent envoyés à Moscou pour décision. Mais on peut supposer qu'il s'entretint surtout avec le curieux personnage qu'était l'ermite Dalmat.

Dmitrij Mokrinskij, ancien militaire de Tobolsk, d'abord était entré en religion à Nevjansk dans l'Oural. Puis il s'était retiré sur une colline solitaire de la rive gauche de l'Iset, à quatre journées de tout lieu habité, et s'y était creusé dans le roc un refuge. Ensuite, l'éternelle histoire s'était répétée : des disciples s'étaient joints au reclus, sur un terrain cédé par le Tatar Edigej s'était construit, vers 1644, tout un ermitage, et celui-ci était devenu un foyer florissant de colonisation russe et d'apostolat chrétien, en même temps qu'un grand propriétaire de labours et de pêcheries, louant des ouvriers, et suscitant par ses exigences et ses envahissements les colères des indigènes voisins : déjà en 1651, il avait eu à souffrir d'une incursion tatare. Dalmat, qui avait l'énergie spirituelle et physique nécessaire à un fondateur, était aussi un fort savant homme⁵⁴. Si l'ermitage fut dans la suite une des forteresses de la vieille foi, il n'est pas téméraire d'en

53. L'affaire est exposée dans : un rapport des voevodes reçu à Moscou le 30 décembre 1655 (*Arch. Sib.*, vol. 496, fol. 34-49); une lettre de Siméon au tsar, reçue le 29 novembre (*Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 129-132); l'ordre de mission d'Avvakum (Nikol'skij, p. 161, n° 6).

54. L'ermitage de Dalmat est situé à cinquante-quatre versles à l'ouest de Šadrinsk. Voir sur lui *Lect. hist.*, 1863, I, *Mél.*, pp. 72-114; 1906, I, p. 474; *Arch. Sib.*, vol. 651, fol. 364; *Suppl. A. H.*, III, n° 90 (1651).

attribuer l'origine aux entretiens qu'eut en 1655 le bouillant archiprêtre avec lui et avec son fils Isaac, le futur abbé⁵⁵.

Les commissaires étaient déjà rentrés à Tobolsk le 27 juin, car ce jour-là Siméon avisa les voevodes de ses conclusions : garder Fefilov aux arrêts jusqu'à nouvel ordre⁵⁶. Mais le même jour éclata un nouveau coup de la bourrasque intermittente qui s'acharnait contre Avvakum et, lorsqu'il semblait assis quelque part, l'emportait vers un nouveau destin : un ordre était reçu de Moscou, au nom du patriarche Nicon, par lequel l'archiprêtre de l'Ascension, avec sa femme et ses enfants, devait être dirigé sous bonne garde sur Fort-Jakutsk, pour y vivre, avec interdiction de célébrer le service divin!

C'était évidemment un premier résultat des dénonciations de Struna, car la même lettre invitait les voevodes à faire une large enquête sur la canne à pommeau doré d'Avvakum et « sur ses autres désordres⁵⁷ ». Les deux cannes, insigne de sa dignité, aux ornements peut-être abusifs, lui furent enlevées, et le 29 juin, fête de saint Pierre, il fut embarqué à destination d'Enisejsk, la première étape.

Contre un ordre impératif de Moscou, il n'était pas de recours : ni le faible prince Khilkov, ni l'énergique Siméon ne pouvaient rien pour défendre leur archiprêtre aimé. Seul un pauvre homme nommé Théodore, qui avait été possédé d'un démon bizarre et tenace, qu'Avvakum avait gardé deux mois chez lui et guéri à force de prières et de soins, mais qui ensuite, pour un esclandre chez le grand voevode, avait été banni de la ville et était retombé dans sa folie, reparut à cette heure de tristesse, sain d'esprit, pour saluer bien bas son sauveur et lui rendre un peu de joie⁵⁸.

55. Dalmat ne mourut qu'en 1697, Isaac en 1724. Le futur archevêque d'Arkhangel, Athanase Ljubimov, pendant son séjour sur l'Isset sous le supériorat d'Isaac en 1666, tenait pour la vieille foi (Verjužskij, *Athanase*, pp. 7-49). Voir Smirnov, *Questions*, pp. 019-034.

56. *Arch. Sib.*, vol. 496, fol. 34 sqq. Fefilov, ensuite, accusa le trésorier Philarète d'avoir contrevenu au monopole de la rhubarbe en fournissant à Dalmat sept charrettes de la précieuse racine. Il obtint ainsi de ne pas être livré à l'archevêque. Mais le 4 juillet, Philarète, interrogé, prouva son innocence : il n'avait avec lui que deux traîneaux! Tout le dossier fut transmis à Moscou, d'où il fut renvoyé au patriarche. Je n'ai pas trouvé trace de décision.

57. Nikol'skij, p. 160, n° 4 (réponse des voevodes).

58. *Vie*, fol. 276-277 v.

III

Les temps, en effet, étaient tristes, mais non sans consolations.

De Tobolsk, Avvakum pouvait suivre les événements de Russie. Les courriers étaient nombreux⁵⁹, et des voyageurs de toutes sortes apportaient les nouvelles non seulement de Moscou, mais aussi des provinces. Siméon, à son retour, avait certainement fait part à son confident de ce qui se passait dans les milieux dirigeants.

Un concile s'était tenu chez le tsar, vers mars-avril 1654⁶⁰. Dix métropolitains, archevêques et évêques, dix archimandrites et abbés, treize archiprêtres y avaient pris part. Nikon d'abord avait fait lire les *Actes* du concile de Constantinople, en soulignant la phrase qui imposait aux prélats le devoir « de supprimer dans l'Église les nouveautés, cause ordinaire de troubles et de schismes », et de conserver « sans addition ni soustraction », la tradition des Apôtres et des sept conciles. Puis il avait relevé certaines divergences entre les *Missels* moscovites, d'une part, les *Missels* slaves anciens et grecs, d'autre part : avant la messe, les prières par lesquelles le prêtre s'absout lui-même sont une nouveauté; dans les litanies, le nombre des demandes a été augmenté; de même, l'ouverture de la porte royale avant la procession de l'évangile, la célébration de la messe à la septième heure, sont en contradiction avec le *Typicon* (*Ustav*) ancien et grec; l'usage actuel de ne pas placer de reliques sous l'autel, mais seulement dans l'antimension, n'est pas prévu par les anciens *Rituels*; en Russie les laïcs, même mariés en secondes et troisièmes noces, lisent et chantent au lutrin : le concile de Laodicée, canon 15, le défend; sur les prosternations en carême, les nouveaux livres diffèrent des anciens et des grecs; il est contraire aux anciens *rituels* et *missels* et aux grecs de célébrer la messe sur

59. Pour les quatre premiers mois de 1657, j'ai rencontré, dans les Archives du Bureau de Sibérie, des messages apportés de Sibérie par seize courriers : un par semaine. Il est probable que la fréquence des courriers de Moscou à Tobolsk n'était guère moindre.

60. La date exacte est inconnue. Mais une lettre de Aeronov du 27 février considère le concile comme désirable (*Mat.*, I, p. 66); l'évêque Misaël, qui y devait assister, se trouvait encore le 18 mars dans le district de Tambov (*Mess. théol.*, 1910, II, p. 538). D'autre part, Laurent, nommé le 16 avril archevêque de Tver (*Rangs du palais*, III, col. 407), n'est pas parmi les signataires des *Actes* de 1654. Donc le concile de 1654 se tint entre le 20 mars et le 15 avril.

une nappe, et non sur l'antimension même. Et à chaque fois Nikon demandait : Faut-il suivre l'usage nouveau, ou bien les anciens livres slaves et les grecs ? Et le concile répondait : « Il est bon de corriger selon les anciens livres et les grecs. » Il fut donc résolu de reviser dorénavant le *Rituel*, le *Missel* et le *Livre d'heures* « conformément aux livres anciens sur parchemin et aux grecs ⁶¹ ».

Nicon, déjà sur la fin de décembre 1653, s'était fait céder par le tsar la direction immédiate de l'Hôtel de la presse ⁶², y avait installé officiellement Arsène le Grec et, le 8 janvier 1654, avait fait mettre sur les presses le *Triodion de carême*, remanié d'après une édition moderne et une troisième édition de Kiev (1648) par les soins d'Euthyme, Slavineckij et Zacharie d'Athanase ⁶³. Il n'attendait que cette autorisation du concile pour s'attaquer aux livres essentiels : le 1^{er} avril, il donna l'ordre de commencer le *Missel*, corrigé ⁶⁴, et le 25 avril, un livre entièrement nouveau, le *Skrižal'* ou *Tables de la Loi*. La base de celui-ci était la *Divine liturgie* de Nathanaël, imprimée à Venise en 1574, dont un exemplaire avait été envoyé à Nicon par Paisios de Constantinople et traduit du grec par Arsène ⁶⁵; mais son véritable but était de justifier par des autorités grecques les réformes en cours. Ces trois livres ne devaient paraître qu'en 1656, mais leur caractère et leur contenu approximatif ne pouvaient guère être ignorés d'un prélat comme Siméon.

D'autre part, Nicon se hâtait de tirer les conséquences du principe formulé par le concile. Avant juillet 1654, une autre réforme était promulguée. Dans le huitième article du *Credo*, la tradition slave ancienne, hésitant sur le sens du mot grec *kyrion*, l'avait rendu soit par « vrai », soit par « Seigneur », et finalement par les deux à la fois; Maxime le Grec avait déjà fait scandale, en proposant de supprimer « vrai » ⁶⁶; Nicon, sans plus examiner, le raya. D'autres nouveautés encore étaient annon-

61. Les *Actes de 1654* ont été publiés dans le *Skrižal'*, avec quelques altérations, et en 1873 par Subbotin d'après le texte authentique de la *Bibl. syn.*

62. *Livre de dépenses de l'Hôtel de la presse*, 1654, fol. 92 (ap. Rumjancev, *Anc. bâtiments*, p. 33, n° 69).

63. *Lect. chr.*, 1911, I, pp. 627-643.

64. Bělokurov, *Sukhanov*, I, p. 416.

65. Legrand, *Bibliothèque hellénique des XV^e et XVI^e siècles*, t. II, Paris, 1885 (voir la *Table*); Nikolaevskij, *Relations*, p. 35, et *Lect. chr.*, 1882, I; *Table des livres*, p. 43, par. 99.

66. Ikonnikov, *Maxime Grec*, pp. 484-485.

cées⁶⁷. Ce n'était pas sans intention qu'on avait donné lecture au concile d'un *Credo* corrigé d'après le grec⁶⁸.

Cependant, au concile même, formellement, ni le *Credo*, ni le signe de croix, ni l'*Alleluia* double ou triple n'avaient été mis en question. Nikon avait seulement proposé de se guider sur les Grecs anciens. Dans la lettre, ce n'était rien d'essentiellement nouveau. Aussi la grosse majorité avait docilement accepté. Mais les plus clairvoyants ou les plus courageux avaient considéré aussi l'esprit, qui était l'entière subordination aux Grecs, même modernes, et l'intention, qui était d'autoriser moralement par ce vote des réformes beaucoup plus étendues. Aussi l'assentiment n'avait pas été unanime. Aux *Actes* authentiques, conservés à la Bibliothèque synodale, manque la signature d'Étienne de Boniface, archiprêtre de l'Annonciation, nommé pourtant parmi les assistants ; on ne voit nulle part le nom de l'archevêque Siméon, qui était présent ; quant à l'évêque de Kolomna, Paul, il avait fait suivre sa signature d'une protestation contre la suppression des prosternations et présenté à l'appui deux *Typica*, dont un sur parchemin, donc très ancien⁶⁹.

Étienne et Siméon avaient eu assez de crédit ou d'adresse pour que leur opposition n'entraînât pas de sanctions ; la simple réserve de Paul suffit à le perdre. Nikon se débarrassa de lui si rapidement et si secrètement, sans l'ombre de jugement, qu'on ne put que constater sa disparition : à peine apprit-on plus tard qu'il avait été enfermé dans un monastère de l'immense diocèse de Novgorod⁷⁰. Cette exécution sans précédent fit sensation.

Dans son monastère du Sauveur-en-pierrailles, Neronov n'était pas longtemps resté au fournil. L'archimandrite Alexandre l'avait pris sous sa protection, entouré de confort et d'honneurs, investi d'une exceptionnelle autorité sur tous les moines, y compris le cellerier ou prieur. Il adressait des épîtres au tsar. Le 6 novembre 1653, c'était pour le rendre attentif, au nom de tous les fidèles bannis pour la foi, en prison ou en fuite, à l'arbitraire

67. Lettre des Pleščeev à Neronov, adressée au Spasokamennyj, donc avant juillet 1654 (dans Borozdin, *Ann.*, n° 1, p. 3). C'est le seul texte qui témoigne de la suppression effective du mot « vrai » à cette date.

68. *Actes de 1654*, fol. 6 v.-7.

69. Comparer dans *Actes de 1654* les signatures, fol. 20 v.-22 v. et la liste des assistants, fol. 16 v.-17 v. Il manque d'autres signatures, mais leur absence est moins significative.

70. Le 2 mai 1654, les malheurs de Paul étaient connus au Spasokamennyj (*Mat.*, I, pp. 78 et 87).

de Nikon : « Je crains que la religion ne soit en mépris et que la colère de Dieu ne descende », surtout durant cette guerre en préparation contre la Pologne⁷¹; en même temps il joignait un procès-verbal justificatif de ses démêlés avec Nikon⁷². Le 27 février, il alliait au pathétique les raisons dogmatiques. Sur trois points, Nikon était condamnable : il renouvelait l'hérésie des non-prosternants, déjà cataloguée par Jean Damascène; en instituant le signe de croix avec trois doigts, il allait contre Méléce d'Antioche, Théodoret, Maxime le Grec, le *Livre de la Foi*, les saints et thaumaturges innombrables de Russie y compris le métropolitte Philippe, les antiques images de Moscou et de Novgorod; enfin sa sévérité impitoyable n'avait rien de commun avec la charité indulgente de la primitive Église, mais rappelait plutôt les persécuteurs, ou bien annonçait l'Antéchrist. Et Neronov suppliait le tsar de réunir un concile, un concile vrai et sincère d'où seraient exclus les étrangers perdus d'orgueil et de mollesse, mais où seraient convoqués, avec les prélats, des prêtres, diacres, moines, laïcs mêmes, versés dans les Écritures et d'une vertu éprouvée, dont les prières autant que la science aideraient à manifester la vérité⁷³. Ces arguments, c'étaient ceux que Neronov suggérerait aux nombreux fidèles qui venaient de toutes parts le consulter : ils alimenteront la première polémique des tenants de la vieille foi. Étienne lui avait écrit à deux reprises pour lui conseiller le silence et la soumission : en réponse, il lui représentait « la fin de toute piété et les pleurs des enfants de l'Église », assurait préférer son sort à la précaire tranquillité du confesseur, déclarait n'avoir rien à se reprocher envers Nikon, incitait son ami, en termes pathétiques, à parler enfin, à répudier sa tacite complicité, à se joindre aux défenseurs de la foi⁷⁴. Quand le tsar lui eut enjoint de ne plus envoyer de lettres, il écrivit à la tsarine Marie⁷⁵. Il continua de discuter avec le tsar sous le couvert du bon Étienne : toujours ennemi de la guerre, comme il l'était en 1632, il le conjurait du moins de ne pas entrer en campagne contre les Polonais avant d'avoir rendu la paix à l'Église⁷⁶. Il

71. *Mat.*, I, pp. 34-40.

72. *Mat.*, I, pp. 41-51. Les lettres de Neronov ont été conservées de son temps par ses amis. Le recueil Uvarov n° 494/131 (*Mss. Uvarov*, I, pp. 579-580), du XVIII^e siècle, est la copie d'une de ces collections, réunie peut-être par l'abbé Théoctiste. Subbotin a imprimé le texte d'Uvarov, non sans négligences (voir *Mat.*, I, pp. 18-19).

73. *Ibid.*, pp. 51-69.

74. *Ibid.*, pp. 70-78 (également du 27 février 1654).

75. *Ibid.*, pp. 78-83 (2 mai 1654).

76. *Ibid.*, pp. 84-94 (2 mai 1654).

avait continuellement autour de lui des fidèles prêts à faire ses commissions, copier sa correspondance, répandre ses enseignements : son fils Théophylacte et son serviteur, le Tatar André, venus de Moscou le rejoindre, l'abbé Théoctiste, pour qui toute parole, tout geste de lui était sacré, le cellerier Théodore lui-même. Il recevait des lettres de ses fidèles de Moscou, comme les quatre frères Pleščeev, et leur répondait. A l'intérieur du monastère, il faisait la loi : il obligeait les célébrants à lire intégralement les leçons portées au *Typicon*, ce qui allongeait les offices et augmentait la dépense de luminaire ; il exigeait le silence dans le chœur, où prêtres et diacres avaient coutume de rire ou de se chamailler ; il interdisait absolument l'usage du poisson en carême ; il réprimandait sans ménagement l'archimandrite, qui permettait aux moines de courir les villages pour boire, qui laissait lire incorrectement l'évangile, qui, sur cinq autels du couvent, en gardait quatre inutilisés alors qu'il disposait de cinq prêtres. Enfin, par ses prières et ses larmes, tenace jusqu'à l'importunité, il obtenait peu à peu la réforme du monastère. Alexandre, qui lui cédait toujours, dans la sixième semaine du carême perdit patience : il prit Neronov par les cheveux et le traîna un bon moment dans la *trapeza* en le frappant. Alors seulement Neronov dut se renfermer dans sa cellule : on lui interdit même l'église, et, sur la demande d'Alexandre, il fut retiré du monastère⁷⁷.

Un ordre de Moscou le transféra beaucoup plus loin, à Kandalakša sur la mer Blanche, avec interdiction d'écrire. Malgré cela, pendant les quelques jours qu'il passa à Vologda, le 13 juillet 1654 il put voir son ami Longin, qui avait réussi on ne sait comment à s'échapper de son village de Murom ; il dicta pour Étienne une longue lettre d'adieu et d'objurgations ; il rédigea une épître touchante à tous les fidèles, farcie de textes de saint Paul, pour les exhorter à fuir les mauvais ouvriers, les fauteurs de schisme, et à demeurer fermes jusqu'à la mort dans la vraie foi⁷⁸. Il fit mieux encore ; il prononça dans la cathédrale après la messe ce petit discours : « Prêtres et enfants de l'Église ! De nouveaux hérétiques se sont déclarés. Ils tourmentent les vrais chrétiens qui se prosternent selon la tradition. Ils déforment à

77. Le séjour de Neronov au *Spasokamennyj* est raconté par Théoctiste (*Mat.*, I, pp. 109-119, du 13 juillet 1654).

78. *Mat.*, I, pp. 119-123.

leur fantaisie le signe de la croix. Et pour cela ils nous martyrisent et nous expédient en de lointaines prisons. » Puis il rappela ce qu'il avait dit à Nikon en personne devant le concile et l'apostropha ainsi : « Un temps viendra où de toi-même tu te sauveras loin de Moscou, sans être chassé par personne, par la seule volonté de Dieu! Oui, je vous le dis à tous ici, il nous envoie plus loin, mais bientôt, lui aussi, il courra! Et vous, si vous vous en taisez, gare à vous! A tous, à ceux de Moscou et de partout, je le dis : le silence vous coûtera cher! » Ce discours audacieux, où l'on traitait le tout-puissant patriarche d'hérétique, cette étonnante prophétie de sa chute volontaire, n'eurent d'autre effet que de hâter le départ pour la mer Blanche⁷⁹.

Ainsi les réformes continuaient : si l'on n'insistait pas, pour le moment, sur le signe de croix avec trois doigts — Étienne, après un entretien avec le tsar, avait rassuré sur ce point Neronov⁸⁰ —, du moins la suppression des prosternations visées en février 1653 et celle du mot « vrai » appliqué au Saint-Esprit étaient déjà en vigueur. Des livres s'imprimaient, contenant d'autres nouveautés. Le tsar était maintenant sous l'influence du patriarche, comme il était naguère sous celle de son confesseur. Les anciens membres de la Confrérie continuaient à être emprisonnés, dispersés, exilés. Telles étaient les tristes nouvelles que Siméon put rapporter à Avvakum⁸¹.

Mais, d'autre part, la situation n'avait rien d'irréremédiable. Les amis de la vérité trouvaient le moyen de correspondre entre eux et de s'encourager, et même de se rencontrer. Même parmi les membres du haut clergé séculier et régulier qui ne se déclaraient pas contre Nikon, ils recueillaient d'actives sympathies. Le pauvre Étienne restait de cœur avec eux : il était faible, lamentable de faiblesse, mais ne se reprendrait-il jamais⁸²? Dans le

79. *Ibid.*, pp. 136-137, 105-108 (post-scriptum ajouté par Neronov le 4 avril 1655 à une lettre du 13 juillet 1654; on n'en possède malheureusement pas l'autographe).

80. *Ibid.*, p. 90 (2 mai 1654).

81. Le 8 juin 1654, ordre est donné de mettre à la disposition de Siméon deux embarcations (*Arch. Sib.*, vol. 400, fol. 360). Le 2 août, il était encore sur la Volga (*Vie*, fol. 192 fin-192 v.). Peut-être intentionnellement, pour se rendre compte de l'état d'esprit des populations, il voyagea très lentement : il n'atteignit l'Oural qu'en décembre.

82. Son cri de joie, en apprenant que le tsar renonce à changer le signe de croix, montre combien il serait faux d'en faire un niconien convaincu : « Pour la croix, le tsar notre pieux souverain m'a annoncé une joie : elle reste comme de toute antiquité. En vérité, j'en loue le Christ mon Sauveur! Sur ce point la division a cessé! » (*Mat.*, I, p. 90.) S'il avait été, avec le tsar, l'instigateur des réformes de Nikon, comme le pense Kaptereïev, il ne se serait pas, quel que fût son amour de la paix, ainsi exprimé.

peuple, les entreprises de Nikon se heurtaient pour le moins à une résistance passive. Les persécutés pour la foi apparaissaient, aux meilleurs, plus respectables que les persécuteurs. Déjà, des légendes merveilleuses couraient sur l'évêque Paul, à la confusion de Nikon⁸³. A la vie large, aux manières orgueilleuses, à la froide sévérité bureaucratique du patriarche et de ses prélats, la conscience religieuse russe était naturellement portée à opposer l'humilité, la douceur, la pauvreté, le parler et les manières populaires des prêtres, moines, solitaires, demeurés fidèles à la vieille piété. Les tièdes obéissaient, mais les âmes religieuses se serraient d'horreur devant des nouveautés qui sentaient l'hérésie : nier la « vérité » du Saint-Esprit, par exemple. Le *Livre de la Foi* prévoyait la venue de l'Antéchrist pour l'an 1666 : la guerre extérieure, commencée en mai 1654, la division dans l'Eglise, la persécution des fidèles, les faux prophètes, tout semblait vérifier ce calcul. Nikon n'était-il pas le précurseur de l'Antéchrist⁸⁴ ?

Comme pour confirmer les tenants de la vieille foi, une terrible épidémie de peste s'était déclarée en juillet 1654, qui sévit jusqu'en mars de l'année suivante et dévasta toute la Russie d'Europe. Moscou était abandonné des autorités. Le tsar aux armées, le patriarche parti avec la famille impériale, le métropolite de Krutica, son coadjuteur, mort, les monastères vidés par la contagion, de nombreuses églises, des *sobor* même, privés de prêtres, des hôtels seigneuriaux réduits à deux ou trois occupants, six régiments tombés à l'effectif d'un seul, les communications coupées sur toutes les routes, tout commerce, toute activité interrompue⁸⁵ : c'était, de toute évidence, le fléau de Dieu destiné à punir la Russie de son infidélité ! Neronov l'avait prédit. La Providence elle-même condamnait Nikon. Il y eut, le 25 août, un commencement d'émeute, à propos d'icônes mutilées provenant du palais patriarcal : « Les iconoclastes ne faisaient pas autrement. Et puis le patriarche garde chez lui Arsène, l'hérétique. Il a corrompu les livres. Ce sont eux qui nous conduisent tous à la mort. Le châtiment de Dieu est sur nous⁸⁶ ! »

83. *Histoire des souffrances et de la fin de l'évêque Paul*, *Lect. hist.*, 1905, II, pp. 41-46.

84. Lettre de Pleščeev, Borozdin, *Ann.*, pp. 3-5.

85. Voir le tableau officiel et tragique tracé par Khilkov fin septembre 1654 (Gibbenet, II, pp. 481-484).

86. Rapport de Pronskoj, 25 août 1654 (Gibbenet, II, pp. 473-474).

Tout cela, Avvakum le savait aussi, quand il embarqua à Tobolsk sur l'esquif prophétique aperçu en songe à Lopatišči, et lui-même partageait dans une large mesure ces sentiments. Il avait appris la mort à Moscou de deux de ses frères, avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que de quantité de parents et d'amis⁸⁷. Il allait au-devant de nouvelles épreuves, avec la conviction qu'une époque critique de l'histoire commençait, qu'il était, lui et les siens, dans la voie et sous la main de la Providence, et que par suite peu importaient l'interdit de Nikon ou les tourments passagers.

87. *Vie*, fol. 210-210 v.

CHAPITRE VIII

AVEC PASKOV EN DAOURIE (29 juin 1655-fin juin 1662)

I. Paškov et les préparatifs de l'expédition. — II. Le départ. Avvakum reçoit le knout. — III. De la Tunguzka à la Nerča. — IV. De la Nerča au retour.

I

Sous la conduite du noble homme de Krasnojarsk Miloslav Kol'cov et la garde de cinq cosaques d'Enisejsk et d'Ilimsk, Avvakum, avec sa femme et ses enfants¹ — les premiers avaient grandi, mais d'autres étaient nés —, s'enfonça dans l'exil.

La première étape se faisait encore en pays aménagé, parcouru par les caravanes.

On descendait l'Irtyš jusqu'à Samarovo, premier poste de marins installés en 1637 : c'étaient des indigènes et des Russes qui, moyennant certains avantages, devaient assurer le transport des gens du tsar. En ce lieu désolé, où nul blé ne pousse et où les chevaux ont peine à vivre, s'élevait une petite église de bois dédiée à saint Nicolas, patron des navigateurs ; mais non loin se dressait encore la principale idole des Ostjak, la célèbre *baba* nue décrite par tant de voyageurs².

Puis on remontait l'Ob' comme on pouvait, à rames ou à voile ou bien par halage et en s'aidant de perches. On passait à Surgut, un des postes importants de Sibérie ; après Narym, on quittait le grand fleuve pour s'engager dans un de ses affluents, le Ket, gardé par un fort ; on avançait ainsi vers l'Est, à travers bois et marais. Il y avait pourtant un passage dangereux, à cause des bas-fonds et du courant rapide : il était annoncé par une cloche. La rivière allait se rétrécissant jusqu'à Fort-Makovskij, où il

1. Nikol'skij, p. 161, n° 4 (compte rendu des voevodes).

2. Loparev, *Samarovo*, pp. 115 sqq.

fallait abandonner la voie d'eau. De ce fait, Makovskij avait acquis une certaine importance comme port, comme entrepôt, comme point d'hivernage. On y arrivait à l'automne, et l'on attendait la neige pour passer en traîneau les faibles hauteurs qui séparent les bassins de l'Ob' et de l'Enisej. Avvakum et ses compagnons, partis à la Saint-Pierre, ont pu arriver à Makovskij fin septembre. Comme les ordres ne leur prescrivaient pas de faire diligence, et qu'en cette saison la route était fort incommodé, ils ont pu ne repartir qu'au début de l'hiver³.

Même ainsi, les déportés avaient longtemps à séjourner à Enisejsk avant de pouvoir reprendre leur voyage par eau. Enisejsk était un poste fondé en 1618, qui, se peuplant peu à peu grâce à des femmes ravies aux indigènes et aux colons de Russie, avait été élevé en 1629 au rang de ville, avec un voevode. Il avait maintenant dans les cinq cents habitants, deux églises, deux couvents de religieux et de nonnes, une douane, un commerce important, une distillerie d'État où se fabriquait l'eau-de-vie qui servait de monnaie d'échange avec les Ostjak⁴. En cet hiver de 1655-1656, une animation extraordinaire régnait dans cette petite ville ordinairement livrée au négoce, à la boisson, au jeu et à la guerre mesquine des cancans et des dénonciations : une grande expédition se préparait à destination de la Daourie sous les ordres d'Athanase Paškov.

Avvakum se trouvait à Enisejsk quand il fut rejoint par un ordre parti de Moscou le 20 août 1655 : il était affecté à l'expédition. Pour l'atteindre plus sûrement, des messages identiques avaient été adressés le même jour à Tobolsk et à Ilimsk, sur la route de Jakutsk⁵. Depuis le début de 1656 jusqu'au départ, il demeura à Enisejsk sous l'autorité du voevode Paškov, mais de cette période de six à sept mois nous ne savons absolument rien.

L'interdit prononcé contre lui restait-il en vigueur ? Les ordres de Moscou ne le levaient pas, mais n'en faisaient pas mention. D'autre part, l'affectation, à cette expédition nombreuse s'en allant en terre lointaine, d'un prêtre incapable d'exercer son ministère aurait été une absurdité et une dérision ; et de fait la lettre du Bureau de Sibérie à l'archevêque Siméon l'invitait à envoyer de Tobolsk pour l'église à construire en Daourie « trois autels

3. Ce trajet de Tobolsk à Enisejsk est décrit par Bakhrušin, *Hist. colonisat. sib.*, pp. 110-112.

4. Arkhangel'skij, *Enisejsk*, passim; Ogloblin, *Mess. hist.*, 1890, n° 7, p. 197.

5. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 106-107, 117-118, 137.

portatifs (*antimins*), un prêtre régulier, un diacre séculier et, de la Lena, l'archiprêtre Avvakum ». L'archevêque lui-même écrira en 1657 que, par ordre du tsar, l'archiprêtre Avvakum « a été envoyé au lieu de prêtre séculier » avec Paškov et que les trois ecclésiastiques ont reçu mêmes frais de route, en argent et en nature⁶. Un moine était frappé de certaines incapacités canoniques qui rendaient nécessaire la présence dans l'expédition d'un prêtre séculier : par exemple, il ne pouvait pas confesser les femmes, ni bénir les mariages⁷; Avvakum devait être ce prêtre séculier. On était désireux à Moscou de l'éloigner davantage, on l'exposait volontiers aux privations et aux périls, on ne lui restituait pas de juridiction répondant à son titre d'archiprêtre, mais on le considérait comme implicitement relevé, par sa désignation, de l'interdit précédent. Néanmoins c'était pour lui une situation ambiguë, qui l'exposait sans défense à des attaques possibles. Pour le Bureau de Sibérie, pour Siméon, pour les troupes, Avvakum était aumônier de l'expédition, mais Paškov savait qu'à la moindre incartade il pouvait le traiter en interdit.

Les préparatifs de la campagne de Daourie se poursuivaient lentement. Cependant elle était en projet depuis bien des années. Surtout depuis la réception des rapports enthousiastes du fameux explorateur Khabarov et de son commanditaire et associé, le gouverneur de Jakutsk, Francbekov, la Daourie était à la mode à Moscou. C'était un pays quasi fabuleux, situé bien au-delà de la mer Baikal, traversé par le grand fleuve Šilka⁸, habité non point par des peuplades misérables, mais par une nation organisée, soumise à des rois, possédant des places fortes, cultivant la terre, et qui payait tribut au bogdykhan. On y trouvait en abondance non seulement la zibeline, qui tendait déjà à se raréfier en Sibérie occidentale, et des poissons semblables à ceux de la Volga, mais aussi des métaux et des tissus précieux. Ce qui séduisait surtout les politiques du Bureau de Sibérie, c'était que par la Daourie on pouvait atteindre des pays plus mystérieux, mais réputés riches et puissants, l'Empire du grand bogdykhan, qui était la Chine du Nord, et l'Empire de Nikan, qui devait être le Nippon, mais

6. Borozdin, *Ann.*, p. 117 (n° 26). Avvakum devait recevoir au départ d'Enisejsk 15 roubles, 15 *čet'* de farine de froment, 2 *čet'* 1/8 de gruau et autant de farine d'avoine séchée (*Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 118).

7. *Nomocanon*, art. 84 (Pavlov, pp. 215-217); S. Smirnov, *Le Confesseur*, pp. 36-37.

8. On appelait ainsi tout le fleuve Amour.

dont on ignorait l'emplacement; c'était encore qu'une région aussi fertile, colonisée, approvisionnerait de blé les postes de la Sibérie orientale⁹. Il fut résolu d'envoyer dans cette terre promise une grande expédition de 2000 hommes, puis de 3000, sous la conduite du voevode de Tobolsk, Lobanov-Rostovskij¹⁰. Le 13 mai 1652, le gouverneur d'Enisejsk, Athanase Paškov, reçut l'ordre de fabriquer le nombre correspondant de gabares (*doščanik*). Exactement un an plus tard, deux cents *doščanik* étaient prêts, grâce à l'énergie du gouverneur et de son fils Jérémie, et, grâce à leur habileté, « sans qu'il en coûtât rien au Trésor »¹¹. Cependant, peut-être sur les conseils de Dmitrij Zinoviev et de Khabarov, venus à Moscou le 12 décembre 1654, avec des renseignements plus précis sur la région de l'Amour¹², et surtout en présence de la peste et de la guerre contre la Pologne, la grande expédition fut abandonnée. On la remplaça par une autre, moins imposante, mais fort importante encore, de 300 hommes, sous le commandement de Paškov, qui en même temps était relevé de son poste d'Enisejsk. Son successeur, Jean Akinfov, entra en fonctions le 18 août 1655¹³; ce fut sans doute lui qui apporta les *Instructions* très détaillées pour l'expédition projetée. Elles contenaient des informations sur le pays et l'itinéraire; les buts à poursuivre : renseignements, levée du *jasak*, installation de postes, ensemencement de terres, entrée en relations avec la Chine et le Nikan; les discours à tenir aux indigènes, Daoures, Dučer et Giljak, et d'excellents conseils de modération, de justice et de douceur envers les troupes comme envers les habitants¹⁴.

Ces conseils n'étaient pas superflus, adressés à un homme de la trempe de Paškov. Entré dans la vie active en plein Temps des troubles, il n'avait d'abord vu autour de lui que brutalité, dureté de cœur, absence de principes. Son père, Istoma, était un petit hobereau du pays de Tula qui avait servi successivement le premier faux Dimitri, puis le tsar Basile, puis le second faux Dimitri. Il se battait toujours avec courage : peu importait le maître! Il parvint ainsi jusqu'au grade de centenier : dans l'au-

9. *Supp. A. H.*, III, n° 72 (reçu à Moscou dans l'été de 1651).

10. *Arch. Sib.*, vol. 1560, fol. 39; vol. 427, fol. 209.

11. *Arch. Sib.*, vol. 427, fol. 432-435, 476.

12. B.H.R., XV, *Instructions à Paškov*.

13. *Arch. Sib.*, vol. 471, fol. 56-57, 61.

14. Imprimées dans B.H.R., XV, pp. 1-37, d'après l'original resté dans la famille de Paškov.

tomne de 1606, avec les brigands de Bolotnikov, il participa à l'attaque de Moscou. Soudain, le 2 décembre, avec cinq cents hommes, il trahit ses alliés et se rendit à Šuiskij¹⁵. Son fils Athanase se signala pour la première fois dans la défense de Moscou contre Ladislas en 1618 et en fut récompensé par l'octroi d'un bourg près de Kolomna¹⁶. Mais il n'en profita guère; héritier du tempérament batailleur et aventureux de son père, il rechercha les missions lointaines et difficiles. Vers la fin de 1644, il était envoyé gouverneur à Kevrol' et sur la Mezen' dans l'Extrême-Nord¹⁷. C'est alors que, son fils ayant été guéri d'une fièvre dangereuse par l'intervention miraculeuse de l'enfant assassiné, Artème de Verkol', il éleva sur la Pinega une église et un ermitage en son honneur¹⁸.

Dès le début de 1650, on le trouve voevode à Enisejsk¹⁹. Au lieu de se faire relever au bout de deux ans, comme il était de règle, il restera désormais dans ce poste exceptionnellement dur jusqu'à l'arrivée d'Akinfov et ne le quittera que pour partir à la conquête de la Daourie. C'est qu'il s'était signalé par des qualités toujours estimées des dirigeants : une énergie indomptable dans l'exécution des ordres, une économie sévère des deniers de l'État, et en même temps un grand esprit d'initiative et d'entreprise. Qu'il fût accusé après cela d'arbitraire, de féroces cruautés, d'exactions, d'obscurs tripotages avec les gens des douanes ou des débits d'alcool, de mœurs dissolues, d'irrespect pour le clergé, cela ne tirait pas à conséquence. Ces peccadilles étaient banales en Sibérie, et plus encore à Enisejsk, ville neuve et lointaine²⁰. Nous pouvons lire aujourd'hui, aux archives du Bureau de Sibérie, un long dossier des crimes reprochés à Paškov, dont le moindre aurait dû suffire à le faire knouter sans pitié. Ses démêlés avec Akinfov sont inénarrables²¹! Mais il avait reconstruit les murailles d'Enisejsk, élevé quatre églises et deux cents maisons, tout cela par corvées imposées aux habitants, « sans

15. A.E.A., II, n° 60, p. 137; Platonov, *Récits*, pp. 326-327, 337. Naturellement, les Paškov prétendirent plus tard descendre de nobles polonais (cf. Paskewicz) venus en Russie sous Ivan le Terrible (*Armorial*, VIII, p. 21).

16. Ivančin-Pisarev, pp. 108-110; *Lect. hist.*, 1892, IV, pp. 108-171.

17. B.H.R., X, col. 314.

18. *Mss. Vakhraměev*, III, p. 12, n° 728; *Mss. Ščukin*, II, n° 430, p. 180; Maksimov, *Un an dans le Nord*, p. 519.

19. *Rec. des lois*, I, pp. 223-224.

20. Ogloblin, *Bureau de Sibérie*, I, pp. 180-181.

21. *Arch. Sib.*, vol. 509.

qu'il en coûtât rien au Trésor²² ». Il se vantait d'avoir augmenté de 30.000 roubles les recettes de l'État. Il avait fait explorer par de hardis compagnons, les Basile Kolesnikov, les Nicéphore Kol'cov, les Pierre Beketov, les régions convoitées d'Outre-Baikal et leurs voies d'accès, construit deux nouveaux forts sur l'Angara, soumis de nouvelles peuplades au *jasak*, installé cent vingt familles de colons²³.

Paškov était la variété moscovite du type des grands découvreurs de terres du XVI^e siècle : dénués de scrupules, assoiffés de gain, brutaux, superstitieux, mais dévoués à leur mission et l'accomplissant avec acharnement sans s'épargner eux-mêmes, ni leurs subordonnés. La conquête de la moitié septentrionale du continent asiatique n'était pas, en vérité, un moindre exploit que la conquête des Amériques. En la personne d'Avvakum, ce Cortez va se trouver en présence d'un Arnauld russe, moins théologien, mais non moins intraitable, totalement indifférent à la conquête de la Daourie et à la bonne marche de l'expédition, mais soucieux des âmes et pitoyable aux corps, élevant constamment contre les injustices, les cruautés, les impiétés, la protestation imprescriptible de l'Église et de la conscience chrétienne. Le heurt était fatal. Il ne va pas tarder à se produire.

Les hommes étaient réunis, au nombre de trois cents, venus des principales villes de Sibérie; les vivres et l'eau-de-vie, les munitions, poudre et plomb, avaient été reçus pour eux de Tobolsk. A cette troupe officielle, Paškov avait joint la sienne : des hommes recrutés par lui, auxquels il fournissait lui-même équipement, solde et provisions, mais qui lui verseraient une part de leur butin. Il emportait ses bagages à lui, vivres, tissus, haches, verroterie, pour faire le troc avec les indigènes. Cette combinaison du service public et de l'entreprise privée était chose courante et légale en Sibérie, à tous les degrés de l'administration et tous les stades de la colonisation²⁴.

Restaient les gabares. Akinfov multipliait les difficultés, tardait, réduisait le nombre demandé. Paškov refusait le calfatage mal exécuté, la toile à voile trop épaisse, exigeait davantage d'ancres et d'embarcations. Or la débâcle avait déjà eu lieu, et le temps pressait si l'on voulait atteindre Fort-Bouriates sur l'An-

22. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 260.

23. *Arch. Sib.*, vol. 1560, fol. 161 (reçu à Moscou le 21 avril 1656).

24. Voir l'étude de G. Vernadskij sur *Les gens du tsar et les gens d'entreprise*, dans la *Rev. Min. I. P.*, 1915, avril, pp. 332-354.

gara avant la fin de la navigation. La troupe s'énervait, buvait ses provisions, terrorisait les bourgeois. Des semaines et des mois s'écoulèrent en contestations, en menaces, en plaintes à Moscou²⁵. Finalement, Akinfov fut relevé et remplacé par Maxime Rtiščev, qui arriva le 2 juillet²⁶. Enfin, le 18 juillet 1656, la petite escadre de 40 gabares quittait le port²⁷.

II

A Enisejsk, Avvakum, entre le voevode et le chef de l'expédition, gardait encore quelque liberté. Maintenant, il était entièrement entre les mains de Paškov. Par malheur, l'humeur de celui-ci fut gâtée dès le départ par un incident qui lui sembla du plus mauvais augure. Une décision de Moscou lui accordait toute autorité sur les petits détachements russes qui se trouvaient déjà au-delà du Baikal²⁸. Or, comme on levait les ancres, une embarcation arrivait à Enisejsk. C'était le jeune Jean Kolesnikov, qui rapportait de la Šilka des nouvelles alarmantes : Kol'cov avait abandonné son poste de Fort-Irgen; Basile Kolesnikov, le père, lui aussi revenait du Baikal; leurs hommes s'étaient mutinés, avaient pillé toutes les réserves de vivres et de vêtements et refusaient catégoriquement de partir pour la Daourie. C'était sans doute le résultat des menées d'Akinfov, mais l'indiscipline des cosaques n'en était pas moins inquiétante²⁹.

Un peu plus tard, le 8 août, sur l'Angara ou Grande Tunguzka, on croisa en effet Kol'cov et Kolesnikov qui descendaient vers Enisejsk avec une vingtaine d'hommes. Paškov les soumit à un interrogatoire sévère, après lequel il crut pourtant pouvoir récupérer une quinzaine de ces cosaques, non pas comme combattants, mais comme hommes de peine. Mais on n'avait pas atteint le confluent de l'Ilim qu'ils avaient de nouveau pris la fuite, à l'instigation de quelques mauvaises têtes de l'expédition, recrues

25. *Arch. Sib.*, vol. 1560, fol. 98-110, 111-124, 140-149; vol. 509, fol. 109.

26. *Arch. Sib.*, vol. 509, fol. 137.

27. *Ibid.*, fol. 153.

28. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 205-206.

29. *Arch. Sib.*, vol. 509, fol. 150 (rapport de Paškov).

d'Enisejsk. Les coupables reçurent le knout. L'ère des supplices était ouverte³⁰.

Paškov avait fort à faire pour maintenir l'ordre dans un détachement composé de cosaques provenant de onze villes de Sibérie, de Verkhoturje à Krasnojarsk, souvent désignés en dépit des règlements, démoralisés par de longs mois d'attente et d'inaction et qui envisageaient avec tristesse des années d'éloignement et de privations. Précisément à ce moment, le mécontentement s'accrut dans la troupe quand on s'aperçut du changement de route : les *Instructions* prescrivaient de remonter par l'Ilm pour atteindre la Lena et gagner ensuite la Daourie par l'Olekma et le Tugir. C'était l'itinéraire déjà traditionnel, jalonné de postes, et qui inspirait confiance. Paškov n'en tint aucun compte, et continua à remonter la Tunguzka : on allait s'engager, aussitôt après le Baikal, dans des régions à peine explorées, sous la menace redoutable des Mongols. Le chef se promettait ainsi de prendre possession des territoires parcourus par Beketov et ses autres éclaireurs : il était pleinement dans l'esprit de sa mission. Mais les cosaques n'avaient pas les mêmes raisons que lui, et s'en tenaient prudemment à la lettre. De là bien des murmures.

Avvakum, sur la gabare réservée au clergé, ne devait pas entrer dans ces discussions. Mais ses mérites et sa conduite n'avaient pas manqué de lui attirer, sans doute dès Enisejsk, des sympathies parmi les hommes dont il était l'aumônier. Comment ne se serait-on pas intéressé à cette malheureuse et digne Anastasie, entraînée avec ses quatre petits enfants dans un avenir de périls et de tourments ? Et cela pour la vieille foi ravagée par Nikon, par les puissants comme ce cruel Athanase ! Avvakum pouvait-il taire la cause de son exil ? Les âmes les plus rudes sont parfois les plus sensibles à la supériorité morale. Incontestablement il se formait dans le détachement un parti d'Avvakum. Paškov s'en doutait ; incapable d'en comprendre la nature, il soupçonnait sourdement l'archiprêtre interdit de fomenter l'indiscipline.

Bientôt ce soupçon se changea pour lui en certitude. Vers l'île des Chamanes, où forcément toutes les embarcations devaient s'arrêter et prendre leurs dispositions pour le passage des rapides, le 15 septembre, on croisa des voyageurs qui descendaient vers

30. *Arch. Sib.*, vol. 509, fol. 156-163 (rapport de Paškov); *ibid.*, fol. 11 (rapport de Rtiščev).

Enisejsk. Dans le nombre, il y avait deux veuves, qui s'en allaient prendre le voile au couvent de la Nativité. Paškov ne considéra ni leur vœu, ni leur âge — 60 ans l'une, et l'autre plus encore! — il décida de les donner pour épouses à des cosaques. Voulait-il provoquer Avvakum? Était-ce seulement fantaisie de satrape? Avvakum ne pouvait prêter son ministère à cette entreprise ridicule et sacrilège. Il invoqua les canons. L'autre n'en voulut pas démordre. La *Vie* nous laisse entendre qu'il livra telles quelles les veuves à ses hommes.

Au rapide suivant, dit le Long, les choses n'allèrent pas au gré des pilotes : les gabares ne prenaient pas le chenal, étaient poussées vers les récifs... Paškov, superstitieux, se figura que la présence d'un prêtre interdit, « hérétique », portait malheur à son expédition. La grande hérésie, pour ses pareils, n'est-ce pas la désobéissance aux autorités constituées? L'idée lui vint de le débarquer. Que se passa-t-il exactement? Le récit d'Avvakum, dans sa *Vie*, et le rapport de Paškov, qui divergent sans être absolument contraires, nous permettent de reconstituer la scène avec assez de vraisemblance.

D'abord, Paškov n'ose pas recourir à la force. Il n'a pas encore contre Avvakum de grief précis; cet archiprêtre, malgré tout, lui impose; il a des protecteurs à Moscou. Alors il lui envoie dire : « C'est à cause de toi que la gabare va mal! Hérétique! Va-t-en par la rive, quitte les cosaques! » S'il allait partir de son bon gré! Mais Avvakum, comme probablement beaucoup de membres de l'expédition, était saisi par l'aspect grandiose que venait de prendre le paysage : pour quelqu'un qui ne connaissait encore que les riantes mamelons de Grigorovo et de Lopatišči et les modestes hauteurs de l'Oural, ces murailles immenses, presque à pic, entre lesquelles la Tunguzka se frayait passage avec un bruit de tonnerre, ces fourrés inextricables où l'on devinait un fourmillement d'animaux exotiques, présentaient un spectacle à la fois magnifique et effrayant. S'enfoncer seul, avec une femme et des enfants, dans ces jungles inhospitalières, c'était se vouer à une mort certaine. Avvakum n'en avait pas le droit. Il répondit à Paškov par un billet l'invitant à réfléchir sur ce qu'il lui proposait. Ce billet était « assez long », nous dit-il; il n'était probablement pas sans contenir quelques expressions fortes, quelques menaces.

Peut-être aussi Avvakum fit-il lire ce billet à ses amis cosaques, peut-être les avisa-t-il de quelque autre façon du danger qu'il courait. C'était précaution légitime. Il ne défendait pas seule-

ment sa vie, mais aussi celle des siens. En tout cas, Paškov crut, sans doute sincèrement, son autorité menacée. Voici comment il expose dans un rapport au tsar et au tsarevitch la suite des événements :

Au Long rapide, ledit déporté ex-prêtre Avvakumko³¹, dans un dessein de brigandage, je ne sais à l'instigation de qui, écrivit de sa main un billet supposé, clandestin, anonyme, comme quoi partout dans les autorités constituées à tous les degrés il n'y aurait plus aucune justice, et nombreuses étaient les autres paroles de révolte écrites dans son billet supposé pour susciter le trouble dans votre expédition de Daourie et mon détachement. Il est clair, Majestés, que ce brigand défroqué, par cette lettre de révolte, voulait inciter vos gens à vous trahir, à désobéir à vos commandements, à m'abandonner et à désertir (comme Michel Sorokin et ses 330 hommes qui ont mis à sac votre fort de la Haute-Lena et nombre de marchands, ou comme sur le Baikal Poletaj et ses cinquante hommes qui, après avoir pillé votre matériel et Basile Kolesnikov, l'ont abandonné et ont pris la fuite vers l'Est). Et cette lettre de révolte écrite de sa main, après enquête m'a été apportée, et selon vos ordres j'ai ordonné pour son châtiment de lui donner le knout sur chevalet afin que, ce voyant, d'autres brigands de la même espèce ne soient pas tentés de susciter le trouble par de semblables lettres. Et tandis que, selon vos ordres, le défroqué Avvakumko était, pour sa peine, battu du knout sur chevalet, voulant dans son même dessein de brigandage brouiller vos gens avec moi, il disait : « Frères cosaques, ne m'abandonnez pas ! », comme si, dans son brigandage, il fondait espoir sur eux. Et il prononçait quantité d'autres paroles forcénées, à maintes reprises. Or, Majestés, selon vos *Établissements*, il était passible, pour ce brigandage et pour ces nombreuses paroles forcénées, de la peine de mort. Mais, Majestés, sans votre ordre je n'ose infliger à ce brigand la peine capitale prévue par votre Code. De plus, pour son brigandage et complot, avaient commencé à se joindre à lui d'autres brigands et meneurs : Filka Pomelcov, de Tomsk ; Nicéphore Svešnikov et Ivaško Tělnoj, de Berezov, et autres. Et selon vos ordres, ces amis du défroqué, brigands et meneurs, je les ai exclus de votre expédition et mon détachement, et au principal mutin et instigateur, Filka Pomelcov de Tomsk, j'ai ordonné pour sa peine de lui donner le knout sur chevalet sans merci, puis de le renvoyer à Tomsk. Et à leur place j'ai recruté et enrôlé pour votre service, en qualité de cosaques, des personnes libres de bonne volonté. Quant à lui, le brigand défroqué, je l'ai mis aux arrêts et, selon vos ordres, l'ai emmené en Daourie. Et, désormais, d'un pareil brigand de défroqué on peut attendre, dans votre lointaine expédition de Daourie, des complots du même genre et de gros désagréments. Et, Majestés, contre ce brigand de défroqué il m'a été remis une supplique signée de vos gens, que je vous adresse ci-jointe, ce 5 juin 1657, par les dizainiers Maksimov de Tu-

31. Diminutif de mépris.

rinsk et Fedorov de Kuzneck. Et quant à ce brigand de défroqué Avvakumko, grands souverains, il en sera selon que vous me commanderez ³².

Qu'on lise après cela les souvenirs de la victime ³³, on y trouvera bien des détails complémentaires : les circonstances de l'arrestation, la sympathie passive des cosaques et l'inutile intervention de Jérémie, le propre fils du voevode, l'apostrophe de Paškov : « Es-tu pope, ou défroqué ? » et ses violences personnelles, soufflets, cheveux arrachés et coups de hache d'armes sur le dos, le nombre des coups de knout — 72 —, le cri d'Avvakum : « Grâce ! » puis sa fière et narquoise question : « Est-ce que tu sais seulement pourquoi tu me bats ? » les coups dans les côtes, la mise aux fers dans la gabare-magasin, sous la froide pluie d'automne, la terrible traversée, en cet état, du Padun, le troisième et le plus redoutable rapide. Rien là qui ne s'accorde avec le rapport officiel. Les points de vue seuls diffèrent.

Paškov néglige les détails uniquement pittoresques ou non essentiels et, à plus forte raison, les sévices non légaux qui ne sont pas à son avantage. Il lui suffit d'indiquer la peine infligée et de qualifier le crime : instigation de militaires à la désobéissance. Il accumule les indices de nature à prouver ce crime. En réalité, il sont faibles : que ne donne-t-il le texte du papier incendiaire ? s'il était écrit de la main d'Avvakum, pouvait-on le traiter de « supposé » et d' « anonyme » ? Le cri de désespoir du supplicié : « Ne m'abandonnez pas ! » devait-il passer pour un appel à la révolte ? Nous ne pouvons pas juger, d'après cela, l'accusation fondée. On sent le voevode préoccupé de cette exécution, ordonnée dans un moment de sauvage colère : ne s'était-il pas précipité sur son fils, l'épée à la main ? Il cherche à se justifier. Il traite avec insistance de défroqué, il nomme avec un diminutif de mépris celui qu'on lui avait désigné, de Moscou et de Tobolsk, comme « l'archiprêtre Avvakum ». Il oblige ses subordonnés à signer une plainte dans laquelle sont répétées, dans les mêmes termes, ses histoires de lettre clandestine et ses accusations d'instigation à la révolte ³⁴. Enfin on le sent gêné

32. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 184-187.

33. Dans l'*Épître au tsar*, de 1664 (col. 726), et dans la *Vie*, fol. 212 fin-214. Pour toute cette période, l'*Épître au tsar*, quoique beaucoup plus courte, donne le premier état des souvenirs d'Avvakum.

34. Cette supplique, jointe au rapport de Paškov (fol. 188-193), est écrite de la même main et de la même encre que lui. Elle porte au dos les signatures autogra-

par la présence d'un pareil témoin. De la part d'un tel homme, on peut s'attendre à tout, écrit-il avec une terreur presque comique : qu'on le rappelle, qu'on me permette de le mettre à mort, mais au nom du ciel débarrassez-m'en ! Bien entendu, les cosaques concluent leur supplique par la même demande : « Tsar miséricordieux, daigne ordonner à ton voevode d'appliquer à ce brigand et instigateur de révolte, le défroqué Avvakumko, ta loi stricte... de peur qu'il ne nous fasse tomber en disgrâce. »

Avvakum, au contraire, fait un récit pathétique de ses souffrances et de ses sentiments pendant et après l'exécution. Il tait les sujets d'inquiétude qu'il a pu donner à Paškov, ou bien il en a tout simplement perdu le souvenir, après seize ans de tribulations. Mais il se revoit très bien priant sous les coups et oubliant ainsi son mal, grelottant sous les trombes d'eau, endolori de tous ses membres : des suites de cette terrible journée il souffrira encore, une fois rentré à Moscou, huit ans plus tard. Et pourtant il s'en remettra : quelle trempe quasi surhumaine ne fallut-il pas à ce corps pour survivre à une pareille suite de supplices, le knout, le froid, bientôt la faim ? Les cosaques allaient mourir comme des mouches, en Daourie : Avvakum, plus maltraité que les autres, résistera. Quelle vie débordante dans cette âme ! La foi l'anime, inébranlable dans son tréfonds. Mais à la surface, quelles tempêtes ! L'archiprêtre éperdu accuse son Dieu : j'ai défendu tes veuves, et voilà comment tu me traites ! Acculé au problème du mal, il ne le prend pas en théologien, en métaphysicien, mais, en croyant révolté, il réitère les imprécations de Job. Ce n'est que plus tard qu'il se rappelle la solution chrétienne : le mal accepté purifie, l'épreuve est réservée aux vrais enfants de Dieu ³⁵.

III

La flottille arrive le 1^{er} octobre 1656 à Fort-Bouriates. Avvakum est jeté dans une tour glacée, où il reste abandonné six bonnes semaines. Puis il est transféré dans le local chauffé où l'on gardait en permanence les otages des peuplades qui avaient

phes, dont celle du prêtre régulier. Ainsi il ne fait aucun doute qu'elle a été rédigée par le voevode et imposée ensuite aux hommes.

35. Vie, fol. 213-214 v.

promis de verser le tribut de zibelines, mais toujours à la chaîne, nourri un jour sur deux, torturé par la soif, séparé de sa famille. Sa femme était déportée à vingt verstes de là, sous la coupe d'une mégère qui ne cessait de l'injurier. Cette séparation était voulue, car le jeune Jean, qui vers la Noël était venu voir son père, fut saisi, jeté pour la nuit dans la même tour glacée, et le matin renvoyé sans pitié³⁶.

Pendant ce temps, Paškov s'entendait avec le voevode d'Ilimsk pour percer par les deux bouts, entre ce poste et Fort-Bouriates, une route par où il fit venir par traîneaux 141 *čet'* de seigle et d'autres graines, de quoi ensemençer 150 hectares³⁷. Par contre, de mauvaises nouvelles furent reçues de Daourie : Poletaj et sa petite troupe de déserteurs avaient saccagé et incendié le poste d'Irgen; eux-mêmes, d'ailleurs, avaient été massacrés, avant d'atteindre l'Océan, par les Giljak.

Après la débâcle, on se remit en route : c'était dans les derniers jours de mai. Le 4 juin, on était à Balagansk. L'expédition s'annonçait assez mal : les quantités promises de poudre, plomb, eau-de-vie n'étaient pas arrivées; les ancres manquant, on avait dû en fabriquer vingt de bois, ferrées de socs de charrues. Paškov s'en plaignit à Moscou³⁸. C'est sans doute alors qu'Avvakum trouva le moyen d'aviser son archevêque de ses mésaventures³⁹.

Depuis le départ, il avait recouvré sa liberté. Mais son sort était désormais fixé : ce n'était plus l'aumônier officiel entouré de certains égards, conservant de sa situation précédente un certain bien-être, nombreux bagages, serviteurs mercenaires ou bénévoles; ce n'était plus que le dégradé, dépouillé de tous droits, d'une partie de ses livres et de ses vêtements, astreint sans ménagements à toutes les corvées, bientôt obligé pour vivre de vendre peu à peu les restes de ses splendeurs passées, constamment exposé aux caprices du voevode, et n'exerçant plus son ministère que clandestinement, occasionnellement. Dans cette situation misérable et humiliée que jamais encore il n'a connue, où il ne devra plus rien qu'à sa valeur personnelle, Avvakum se haussera encore au point d'imposer le respect à tout son entourage.

36. *Vie*, fol. 214 v.-215 v., col. 726.

37. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 237-241 (rapport du 4 juin, reçu à Moscou le 27 octobre 1657).

38. *Ibid.*, fol. 313-316 (autre rapport de la même date).

39. Siméon les connaissait vers la fin de 1657 (Borozdin, *Ann.*, p. 117).

Les plus grosses difficultés commençaient. La traversée de la mer Baikal par quarante bateaux de rivière à fond plat ne s'opéra pas sans incidents : l'archiprêtre et sa famille, dont la gabare avait déjà été inondée sur la Tunguzka, faillirent encore une fois être noyés. La montée de la Selenga fut relativement aisée. Mais au moment de s'engager dans le Khilok, petite rivière rapide et peu profonde, il fallut abandonner les gabares pour construire des embarcations plus légères, puis tirer ces embarcations à la bretelle souvent dans l'eau, faute de chemin de halage, souvent des journées entières sans repos. Aucune de ces fatigues ne fut épargnée à Avvakum. Un troisième naufrage le laisse avec les siens sans un vêtement sec. Tandis que leurs effets sèchent en plein air, ils attendent quasi nus. Paškov voit là une démonstration de mauvais goût : il veut faire battre encore sa victime. Au bout de douze semaines d'efforts, on se hissa ainsi jusqu'au plateau marécageux qui sépare le bassin du Baikal et de l'océan Glacial de celui du Pacifique. C'était justement la fin de la navigation.

Le poste du lac Irgen avait été détruit : on dut le reconstruire. Pendant que le voevode envoyait son fils Jérémie en reconnaissance, recevait la soumission de peuplades tunguz et mongoles, percevait le tribut de zibelines, la troupe dut abattre des arbres pour les deux postes à installer sur la Šilka, car plus loin on risquait de n'en avoir plus le loisir. Puis il fallut transporter tout ce bois, les bagages et les armes, jusqu'à l'Ingoda. A ces travaux aussi Avvakum participa; n'ayant avec lui que de jeunes enfants, il était seul à accomplir la tâche distribuée. L'hiver de 1657-1658 s'écoula ainsi.

L'Ingoda atteinte, c'en était fini du halage : il n'y avait plus qu'à se laisser porter au fil de l'eau. Plus d'embarcations : les troncs destinés aux enceintes et aux constructions étaient liés en 170 radeaux, portant chacun deux ou trois hommes et des chevaux. Mais la violence du courant lançait les radeaux sur les rochers, où ils se brisaient : il fallait les reformer à grand peine, en entrant dans l'eau. Ce n'eût rien été sans le manque de vivres, qui commença dès lors à se faire sentir : on n'avait rien reçu d'Enisejsk depuis le départ. Les cosaques, épuisés par ces fatigues, par de longues journées passées à patauger dans l'eau, et enfin par la faim, tombaient malades du scorbut et mouraient. Avvakum aussi eut le ventre et les pieds enflés, des ulcères sanglants sur les jambes. On trompait la faim avec des herbes et des racines; on se jetait sans réfléchir sur des nourritures répugnan-

tes par elles-mêmes et interdites par la religion. Plus les difficultés croissaient, et plus Paškov redoublait de sévérité pour maintenir la discipline. On arriva cependant assez vite à la Šilka, puis au confluent de la Nerča, en pleine Daourie, vers la mi-juin.

Mais, au lieu de trouver un pays riche, les provisions de blé annoncées, une population disposée à se soumettre au grand tsar de Moscou, les gens de Paškov se virent en présence d'un désert : tout avait été ravagé successivement par Khabarov, Zinoviev, les déserteurs de Poletaj, et les habitants s'étaient enfuis vers le Sud sous la protection de leur suzerain, le grand bogdykhan. La famine donc continua à sévir. Paškov lui-même adressa à Moscou, le 29 juillet 1658, un rapport désespéré : il avait distribué ses propres réserves, et il ne lui restait plus que sept grands sacs de farine pour attendre la récolte des 50 hectares ensemencés⁴⁰ ! Cet homme fort était si frappé par l'impossibilité de la tâche qu'invoquant son âge, ses infirmités et ses services passés, il demandait à être relevé⁴¹.

Dans cette famine générale, Avvakum et les siens pâtirent comme les autres : l'archiprêtesse vendit à Paškov une longue robe de grande valeur, qui lui restait de Moscou, contre quatre petits sacs de seigle. On les fit durer un an ou deux, en se sustentant avec ce qu'on pouvait brouter ou déterrer. L'hiver, on râclait l'écorce des pins et on en fabriquait une purée. A vrai dire, ce n'était pas là chose absolument inouïe : l'archiprêtre et sa famille connurent seulement ce que depuis des siècles les paysans du Nord de la Russie éprouvaient dans « les années glacées », lorsque toute récolte avait été détruite par la gelée⁴². Parfois, on avait un poisson ; parfois des bêtes crevées ou de la viande de cheval : nourritures interdites, immondes, mais le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. Est-ce alors qu'en dédommagement de la chapelle de la princesse Irène, qu'il lui avait enlevée, Paškov céda à Avvakum une vache ? En tous cas, à ce régime contre nature, deux des enfants moururent, Procope et un autre plus jeune. Les plus grands, courant pieds nus sur les cailloux, se déchiraient jusqu'au sang pour chercher leur vie.

40. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 317-335 (rapport du 29 juillet 1658, reçu à Moscou le 4 août 1659 ; les feuillets sont en désordre).

41. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 386, 354-357, 345 (autre rapport du 29 juillet 1658, reçu le 4 août 1659 ; les feuillets sont en désordre).

42. Les premiers colons de l'Altai, par exemple, faisaient du pain d'écorce d'épicea (*Bukhtarma*, p. 10). Durant sept ans, les gens du Vyg mangèrent de la paille pilée, des herbes et des écorces (Ljubomirov, p. 33).

Encore la petite famille avait-elle trouvé deux protectrices puissantes, la femme du voevode, Thècle, et sa bru, Eudoxie : la petite Agrippine allait mendier sous leur fenêtre un peu de farine, qu'on lui donnait en secret, si Paškov n'était pas là. « Lorsque quelqu'un de nous commençait à mourir de faim, on envoyait la pitance nécessaire », écrira l'archiprêtre⁴³.

Singulière, malgré tout, était la situation d'Avvakum. Humilié et dépouillé, il n'en était que plus proche des meilleurs d'entre les cosaques. Dans cet enfer d'iniquités, de souffrances, de brutalités, de supplices, il apparaissait comme l'incarnation de la justice, de la compassion, de la loi de l'Évangile et de l'espérance chrétienne. On s'adressait à lui en cachette. Jusque dans la maison du voevode, il avait des fidèles : son pilote, sa femme, son fils, sa bru.

Eudoxie lui témoignait une confiance naïve, embarrassante parfois! Un jour ses poules ont la maladie; elle les lui fait porter dans une corbeille : « Que l'archiprêtre prie pour elles. » Que faire? Comment appliquer les prières de l'Église à des êtres sans âme? Avvakum réfléchit : il doit beaucoup à sa bienfaitrice, et elle a grand besoin de ses poules pour ses petits enfants. Mais encore est-ce permis? — Cosme et Damien, les saints guérisseurs, ne faisaient pas différence entre les hommes et les bêtes. Et un argument décisif lui vient, cette réflexion admirable de campagnard dont les vues ont été élargies par la foi et la charité : « Dieu utilise tout : et bêtes et oiselets pour sa gloire, et aussi à cause de l'homme! » Après quoi, il exagère peut-être, et célèbre tout l'office rituel, avec oraisons, eau bénite et encens. Il croit, même pour des bêtes, en si légitime occasion, à la puissance de la prière. En même temps, il sait, ce campagnard, d'où vient la maladie : il va au bois et confectionne une auge pour que les poules de la dame y puissent boire et manger. Et cette auge, il l'asperge d'eau bénite. Les poules guérissent. Anastasie reçut en récompense une merveilleuse poulette noire, qui donnait deux œufs par jour⁴⁴.

Paškov lui-même, qui lui déniait le caractère sacerdotal, qui lui avait enlevé, avec les livres liturgiques, les oblats, le saint chrême et les ornements sacrés, tout moyen de célébrer la messe et même de baptiser, qui lui interdisait de communier les mou-

43. *Vie*, fol. 217-218 v., [86 v.]; col. 726-727.

44. *Vie*, fol. 223 v.-224 v.

rants⁴⁵, ne l'en considérait pas moins, à d'autres moments, ce brigand Avvakumko, comme un personnage entretenant des relations redoutables avec les puissances célestes. Au Padun, quand sa gabare avait seule été arrêtée par les éléments, après une grande colère il avait fini par se laisser persuader par son fils que c'était son châtiment pour avoir injustement supplicié l'archiprêtre : il avait pleuré sa faute, et tout s'était arrangé⁴⁶! Repentir d'un instant, puisque le sort de sa victime n'en avait été nullement modifié. Maintenant, sur la Nerča, n'arrivant pas, malgré ses pratiques de sorcellerie, à guérir ses deux chambrières favorites, qui avaient le diable au corps, qui appelle-t-il? Non pas le moine aumônier de l'expédition, mais Avvakum : « Dieu t'écouterà, toi! » Mais cette fois encore, l'effet obtenu, il n'a qu'un désir : se débarrasser de l'homme en qui il sent un témoin, un juge importun. Comme Avvakum a fait des chambrières ses pénitentes, voilà le voevode qui, de nouveau, se fâche. La confession lui semble une ruse pour extorquer ses secrets! Il met les deux femmes sous clé. Mais ce sont elles qui trouvent le moyen de rester en relations avec leur sauveur : elles se sauvaient la nuit pour assister à ses offices domestiques⁴⁷.

La récitation de l'office divin était presque un devoir pour les laïcs, à plus forte raison pour un prêtre. Avvakum s'en acquittait, même en Sibérie, comme il pouvait. Un jour vint cependant où, épuisé de fatigue et de faim, il la négligea. Il fut rappelé à l'ordre par un avertissement du ciel, adressé à sa fille Agrippine. Naturellement, il obéit. Mais il lui était commandé aussi d'astreindre Paškov à dire vêpres et laudes. Tâche difficile! Avvakum y réussit un moment, tant son autorité était grande. Après quoi, Paškov prétendit que la vision était fausse, et cessa⁴⁸.

Par contre, un autre jour, le cosaque Jacques, de Krasnojarsk, pour avoir dit : « Si le voevode avait suivi la route directe ordonnée par le tsar, nous n'en serions pas là! » ayant été fouetté et brûlé, Paškov fit jeter son corps sous la lucarne de la hutte d'Avvakum, à titre d'avertissement⁴⁹.

Ainsi s'écoulèrent, dans le nouveau poste établi au confluent de la Šilka et de la Nerča — le futur Nerčinsk —, la fin de l'an-

45. *Vie*, fol. 233, col. 704.

46. *Vie*, fol. 228-229 v.

47. *Vie*, fol. 219-222 v.

48. *Vie*, fol. 241 v. fin-244.

49. Col. 702.

née 1659, puis toute l'année 1660. Paškov essaya de se mettre en liaison avec le détachement d'Onuphre Stepanov, qui devait être quelque part en aval, sur l'Amour : il apprit bientôt que Stepanov et ses trois cents hommes avaient été massacrés par les Chinois, vers le confluent du Šingal (Sungari)⁵⁰. L'expédition se trouvait donc isolée, sans soutien. Tout manquait, les vivres — malgré la récolte des champs ensemencés — et, plus irrémédiablement encore, la poudre et le plomb : nul espoir, en cet état, d'engager avec le bogdykhan ou ses représentants des négociations fécondes. D'ailleurs le seul interprète de chinois avait déserté sur l'Enisej⁵¹. Les cosaques n'étaient maintenus dans l'obéissance que par la terreur des supplices⁵² : plusieurs avaient déjà déserté. De Moscou, nul secours, nulle réponse n'arrivait. Paškov tint bon jusqu'à la fin de l'hiver. Puis, profitant de la dernière glace, il battit en retraite et ramena son état-major à Fort-Irgen.

IV

Il est probable que les cosaques accueillirent avec plaisir un mouvement qui les rapprochait un peu de leurs foyers. Pourtant il aggrava d'abord leurs peines : les traîneaux ne pouvant guère porter que les bagages, il fallait le plus souvent marcher à pied, en faisant effort pour ne pas tomber, sur le sol verglacé. Par crainte de s'écarter, on se serrait les uns contre les autres : que l'un fit un faux pas, les autres culbutaient sur lui. Cette mésaventure advint à la pauvre Anastasie, qui depuis le début subissait sans se plaindre ces épreuves écrasantes pour les hommes. Dans un moment de désespoir, elle se tourna vers son mari : « En avons-nous encore pour longtemps de ce tourment ? » — « Jusqu'à la mort, fille de Marc ! » Elle s'était déjà ressaisie ; elle reprit avec un soupir : « Bien, fils de Pierre, alors continuons !⁵³ » Cette terrible retraite de Daourie dura cinq ou six longues semaines.

A Fort-Irgen, la situation ne fut guère meilleure. Celle d'Avvakum ne changea pas : tantôt objet d'une vénération craintive,

50. *Arch. Sib.*, vol. 508, fol. 62-63 (rapport postérieur au 18 août 1658).

51. *Ibid.*, fol. 353 et 345.

52. Il existe sur les cruautés de Paškov un mémoire d'Avvakum, remis au tsar en 1664 (col. 701-704).

53. *Vie*, fol. 223-223 v.

tantôt à un doigt du supplice. Lui-même n'en avait cure; déchargé de toute fonction, il n'agissait que lorsqu'on faisait appel à lui. Nous pouvons bien nous figurer qu'après chaque grosse iniquité ou cruauté excessive, il savait marquer sans paroles sa désapprobation, et le coupable fuyait son regard. Il n'allait pas plus loin. Mais il se présentait des circonstances où il ne pouvait s'en tenir à ce blâme tacite.

Ainsi quand Eudoxie envoya chez le sorcier Aréthas, pour qu'il le guérît, son jeune fils Siméon, qu'Avvakum avait baptisé, qu'il bénissait chaque soir, pouvait-il laisser passer pareille prévarication? L'enfant, loin de guérir, dépérissait. Les domestiques venaient supplier l'archiprêtre d'intervenir. Mais lui voulait que la mère se repentît : il refusait brutalement. Enfin elle envoya demander pardon. Alors il pria, il fit les onctions prescrites, et l'enfant recouvra l'usage de ses membres. Le jour où il l'apprit, Paškov le remercia ⁵⁴.

Tout le flanc sud de la nouvelle colonie, depuis le Baikal jusqu'à l'Amour, était constamment menacé par les Mongols. On s'était déjà heurté, à l'aller, à ces redoutables cavaliers, et Jérémie avait remporté sur eux une assez belle victoire. Au mois d'août 1661, Paškov tenta, cette fois en plein pays mongol, un raid de 72 cosaques et une vingtaine d'auxiliaires Tunguz, toujours sous le commandement de son fils. Le soir du départ, il consulta publiquement un šaman sur l'issue de cette expédition. L'autre, devant cette troupe chrétienne, immola un bœuf, invoqua les démons, entra en transe, et prédit un retour heureux, avec grand butin. Et tous de se réjouir. Souvent en Sibérie les Russes se laissaient séduire par les croyances indigènes ⁵⁵! Mais ici l'acte de superstition était officiel et collectif. Avvakum ne pouvait pas l'ignorer : il l'observa, semble-t-il, avec moins d'horreur que de curiosité. Pour qu'il fût puni, et que la prédiction du šaman ne se vérifiât pas, il fallait que l'expédition échouât. C'est ce qu'il demanda à Dieu, à grands cris d'abord : « Que pas un n'en revienne! » — et dans le privé ensuite, en exceptant seulement son cher Jérémie. Paškov à ce moment s'en rit; il préférerait son devin païen. Mais quand il vit que son fils n'était

54. *Vie*, fol. 224 v.-226.

55. Le fait est signalé en plein XIX^e siècle, dans le Bas-Eniseï, par Ščapov (II, p. 501), Križanič le décrit comme fréquent de son temps (*Historia de Sibiria*, pp. 124-125).

pas de retour au terme convenu, les imprécations du prêtre chrétien lui revinrent en mémoire. Il prépara tout pour son supplice. Avvakum ne dut son salut qu'à l'arrivée miraculeuse de Jérémie, seul échappé au massacre général. Paškov l'aurait dévoré vif. Il se borna à dire : « C'est ton travail! De combien de morts tu es cause ⁵⁶! » C'était, une fois de plus, reconnaître sa puissance.

Voilà comment Avvakum tourmentait son tourmenteur. Mais un jour vint où ils furent délivrés l'un de l'autre. Au début de 1658, à la suite de la lettre où l'archevêque Siméon se plaignait des cruautés de Paškov, il avait été résolu à Moscou d'expédier en Daourie une commission d'enquête présidée, comme en 1652, par Dmitrij Zinoviev. Paškov serait rappelé, et de Tobolsk seraient mis en route un diacre, pour remplacer celui qui était mort à Fort-Bouriates, et un prêtre « au lieu de l'archiprêtre Avvakum ⁵⁷ ». Ces décisions n'eurent pas de suites, car l'enquête Zinoviev fut abandonnée. Mais le 20 octobre 1659, sans doute en réponse à la demande de rappel contenue dans le rapport reçu le 4 août précédent, le Bureau de Sibérie invita les voevodes de Tobolsk à désigner un remplaçant à Paškov ⁵⁸. L'année suivante, fut, en effet, désigné Hilarion Tolbuzin. Il ne fit guère diligence, car il n'atteignit le Tugir que le 2 octobre 1661, et de là gagna en raquettes, le 5 mars 1662, Fort-Nerča. La transmission des pouvoirs eut lieu à Fort-Irgen le 12 mai 1662 : de la grande expédition de 1656, il ne restait plus que soixante-quinze hommes, et pas un sac de blé. « Nous mourrons tous de faim, écrivit aussitôt à Moscou le nouveau gouverneur, et il n'y aura plus personne pour lever le tribut. » Paškov partit le 25 mai, par le Baikal ⁵⁹, avec une partie de l'escorte qui avait amené Tolbuzin. Les déplacements commençaient à n'être guère sûrs, avec le mouvement de révolte qui agitait toute la Sibérie.

Avvakum aussi avait reçu, sans doute en même temps que Paškov, l'ordre ou la permission de rentrer en Russie. Mais Paškov ne le prit pas avec lui. Pour la première fois depuis tant d'années, se présentait l'occasion de se débarrasser de ce témoin gênant : il la saisit. Avvakum aussi préférait son indépendance aux aises d'un voyage officiel.

56. *Vie*, fol. 226-230 v.

57. *Arch. Sib.*, vol. 509, fol. 7-8 (lettre au voevode de Tobolsk du 1^{er} février 1658); Borozdin, *Ann.*, p. 118, n° 27 (lettre à Siméon, du 11 février).

58. *Supp. A. H.*, IV, n° 66, pp. 177-178.

59. *Supp. A. H.*, IV, n° 116, p. 272; n° 121, p. 278; n° 133, p. 320.

Resté seul, il baptisa enfin un nouvel enfant que l'héroïque Anastasie lui avait donné, dans cette détresse : la petite Xénie. Puis, au lieu de fuir au plus tôt un pays où lui et les siens avaient tant souffert, il accomplit jusqu'au bout sa tâche : sauver les hommes. Il recueillit les invalides, vieillards, malades et blessés, abandonnés par le voevode. Il fit mieux encore : il voulut, à prix d'argent, arracher à la vengeance des cosaques deux des sous-ordre les plus détestés de Paškov. Il obtint le premier, qui l'avait lui-même battu et avait failli l'empaler, et l'emmena. D'un lieutenant ami, il reçut un peu de farine, une vache, cinq ou six brebis et un pilote, en échange d'une *Kormčaja* qui avait survécu à tous les désastres. Ces préparatifs prirent un mois. Vers le 25 juin, on s'embarqua sur un de ces grands chalands, assemblés pour une navigation et démontés ensuite, qu'on rencontre encore sur la Lena. En route, on recueillit l'autre suppôt de Paškov, qu'il fallut dérober à ses poursuivants par un mensonge pieux. Et cette petite troupe de dix-huit personnes, une femme et ses petits enfants, une dizaine d'invalides, deux anciens bourreaux, s'enfonça sans armes à travers la Sibérie soulevée, sur un frêle esquif, la croix en proue, à la grâce de Dieu et de son représentant sur terre, l'archiprêtre Avvakum⁶⁰.

Comment n'eût-il pas été persuadé que la Providence le gardait, après en avoir reçu tant de marques éclatantes ? Durant six années, il avait subi toutes les épreuves de l'eau, de la fatigue, du froid et de la faim, qui avaient tué les trois quarts de ses compagnons ; et il n'en avait pas été touché. Il avait été poursuivi de la haine particulière d'un voevode qui avait droit de vie et de mort sur lui comme sur tous les autres ; il avait toujours accompli son devoir sans timidité, plutôt avec hardiesse ; pour cela il avait reçu le knout et le bâton, il avait été à deux doigts du feu et du pal ; et chaque fois il avait été sauvé. Un jour qu'il mourait de soif au milieu d'un lac glacé, la glace s'était ouverte pour le laisser boire et refermée après⁶¹ ; un jour qu'il allait mourir étouffé par une arête de poisson, l'inspiration subite d'une enfant lui avait rendu la respiration⁶² ; il avait fait des pêches inespérées quand et là où personne ne prenait rien, et reconnu ainsi que ce n'est pas l'eau qui donne le poisson⁶³ ; il

60. *Vie*, fol. 231-233.

61. *Vie*, fol. 240-241.

62. *Vie*, fol. [86 v.-87 v.]

63. *Vie*, fol. [82 v. fin-84 v.]

avait maintes et maintes fois constaté, dans le soulagement des bons ou dans la confusion des méchants, l'accomplissement de ses prières. Il était impossible après cela qu'un homme réfléchi ne revînt pas avec une foi accrue dans la conduite particulière de la Providence à son égard.

La Sibérie n'avait pas eu à tremper un corps et un caractère qui déjà étaient d'une qualité exceptionnelle. D'avoir dû si longtemps opposer à tous les dérèglements le mur de la religion, de la morale et de l'humanité, n'avait nullement figé l'esprit ni le cœur d'Avvakum. Il avait compris, au contraire, dans ces conditions terribles, l'excuse possible de la force majeure, la légitimité de l'indulgence pour les petits et les faibles : choses qu'il ignorait peut-être jusque-là. On le verra bientôt travaillé de scrupules, plein de délicatesses et de circonspection. Son éloignement des querelles religieuses, dont il n'avait vu que les débuts, le laissait libre de se former une opinion sur l'état de choses nouveau qu'il allait rencontrer. C'était un homme frais qui rentrait en Russie, en qui une extraordinaire expérience de la nature sauvage, du bien et du mal, du danger et du salut chaque jour retrouvés, de l'effort personnel et des miracles de la prière, avait confirmé, précisé, approfondi et, par là même, amené à une solution intimement sentie et perpétuellement présente les grandes antithèses chrétiennes : la prudence du sage et l'abandon du saint, l'attrait de Dieu et la tentation — toujours mesurée à nos forces — du démon, la liberté de l'homme, qui pourtant ne peut rien contre l'ordre de la Providence, et la toute-puissance de Dieu, qui se laisse pourtant fléchir par la prière.

A bon droit, bientôt Avvakum remerciera Dieu « d'avoir été le premier dans ces régions, avec sa femme et ses enfants, en un si funeste ou plutôt si profitable exil ⁶⁴ ».

64. Col. 728.

CHAPITRE IX

LE RETOUR (juin 1662-février 1664)

I. De Fort-Irgen à Tobolsk. — II. Avvakum à Tobolsk. — III. Les réformes de Nikon et l'opposition en Russie contre elles. — IV. Après la démission de Nikon, le chaos. Indécision du tsar. Tableau de la vieille foi. — V. Avvakum à Ustjug : Théodore le fol en Christ.

I

Par le chemin déjà parcouru à l'aller, mais avec moins de peines puisqu'il n'y avait maintenant qu'à descendre le courant, Avvakum et sa petite troupe atteignirent le Baikal. Ce ne fut pourtant pas sans inquiétudes, soit du côté des indigènes, soit du côté des vivres. Mais Dieu pouvait-il être sourd aux prières des siens ? Un buffle abattu pourvut à leurs besoins.

A l'embouchure de la Selenga, un nouveau bonheur les attendait. Le delta était connu par sa richesse en poissons, et justement un parti de pêcheurs s'y trouvait. De vrais Russes, hospitaliers, compatissants, qui, sans doute, ne lançaient jamais le filet sans que se tint ce dialogue. — Le chef ou bašlyk : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous ! » — L'artel en chœur : « Amen ! » — Le chef, en s'inclinant des deux côtés de la barque : « Dieu nous ait en sa garde ! » — L'artel : « Dieu nous assiste¹ ! » Ils accueillirent comme des frères ces voyageurs qui n'étaient ni des fonctionnaires, ni des aventuriers cupides : ils les nourrirent, ils les aidèrent à mettre leur esquif en état de traverser le lac en y adaptant une voile improvisée, ils leur firent accepter une provision de poisson². Mais il ne fallait pas s'attarder, si l'on voulait gagner Enisejsk avant l'hiver.

1. La scène a été observée par Chrysanthé Loparev dans sa patrie, Samarovo sur l'Ob', vers 1870 (Loparev, *Samarovo*, pp. 38-39).

2. *Vie*, fol. 234 v.-235.

La traversée fut dure : le vent manqua au large, quand il eût été nécessaire, et souffla en tempête près de la côte, menaçant de briser le chaland sur les rochers.

La mer Baikal, avec ses caprices et sa faune grouillante, avec son entourage de hautes montagnes déchiquetées, dessinant des tourelles et des colonnes naturelles, couvertes d'une végétation luxuriante et colorée, produisit sur l'archiprêtre une tout autre impression qu'à l'aller. Alors, la présence de Paškov, la confusion des quarante gabares, l'appréhension de l'avenir, lui avaient à demi caché la nature. Maintenant il était placé presque seul en face d'elle et il l'observait avec son coup d'œil infailible de campagnard pratique — « des oignons plus gros que ceux de Romanov », des poissons si gras qu'on ne peut les frire, — avec un ravissement d'artiste émerveillé de la découverte de ce monde nouveau, de sa variété, de ses couleurs éclatantes, avec des réflexions de philosophe sur les attentions du Créateur³.

De l'autre côté du lac, on retrouva l'Angara. Un nouveau poste était fondé maintenant, au débouché de la région montagneuse : Fort-Irkut⁴. La colonisation de la Sibérie avait progressé durant ces six ans. Mais bien que l'Angara, rapide, gèle tard, les navigateurs se hâtaient d'atteindre Enisejsk. Ils ne durent guère y arriver qu'en octobre. Que devinrent les invalides et les deux âmes damnées de Paškov, nous l'ignorons. Malheureusement nous n'en savons pas beaucoup plus sur la façon dont Avvakum avec les siens passa l'hiver. Il est à penser que, rappelé par le tsar, il ne fut pas mal reçu du voevode, Jean Rževskij, qui avait succédé en 1659 à Maxime Rtiščev⁵. C'était, semble-t-il, un honnête administrateur, veuf d'une Miloslavskaja, qui avait passé la cinquantaine⁶. Avvakum s'entretenait assez familièrement avec lui, puisqu'il lui confia un jour son vœu le plus cher, son rêve insensé, qu'il exprimait déjà aux cosaques avant de quitter la Daourie : conférer à Paškov la tonsure monastique⁷ ! Il profitait de ce retour à la civilisation pour s'adonner à un plaisir qui lui avait longtemps manqué : la lecture. Il gardera plus tard le sou-

3. *Vie*, fol. 235-236.

4. *Annales d'Irkutsk*, pp. 4, 370.

5. Il sera relevé par Golokhvastov le 31 juillet 1663 (*Arch. Sib.*, vol. 604, fol. 18; vol. 638, fol. 137).

6. Voévode à Tula en 1636 (B.H.R., X, c. 26); perd sa femme en février 1651 (Tokmakov, *Kiržáč*, pp. 73-74); voévode à Něžin en 1665-1672, à Ustjug en 1672-1674, mort en 1678 (*Dict. biogr. r.*).

7. Col. 922.

venir d'une *Fleur des saints* (*Cvĕtnik*), extraite du *Paterikon* de Scété, lue à Enisejsk⁸. Sur l'état général de l'Église, il est douteux qu'il ait pu se documenter comme il le désirait. Les nouvelles incomplètes et vagues qu'il récolta dans un milieu où on était plus occupé de la chasse aux zibelines, des approvisionnements, des prospections de mines, que de questions religieuses, durent plutôt aviver sa hâte de se rapprocher de contrées mieux informées.

Néanmoins il en avait assez appris et observé pour savoir que l'Église russe était depuis quatre ans sans patriarche — Nikon avait lui-même abandonné son poste le 10 juillet 1658 et, déposé par un concile en février 1660, n'avait pourtant pas été remplacé — et en proie à un malaise intense, à un désordre scandaleux. Et, songeant à cet état de choses, Avvakum était partagé entre deux sentiments : le désir de ne pas entraîner les siens dans de nouvelles épreuves, et le devoir de parler haut, de défendre toujours la vérité. Peut-être est-ce à ce moment que se place une scène mal localisée dans la *Vie*. Sa femme, le voyant préoccupé, s'approche de lui et l'interroge avec délicatesse. « Vous me liez bras et jambes ! » lance-t-il tout à coup avec désespoir. Et elle lui répond en substance : « Comment ? C'est toi qui parles ainsi ? Ce n'est pas ainsi que tu nous enseignais ! Non, fais ton devoir, confonds l'hérésie, et ne te soucie pas de nous. Il n'en sera jamais que ce que Dieu voudra⁹. »

Peu de temps sans doute après la débâcle, toute la famille profite d'un des premiers bateaux pour poursuivre sa route vers l'Ouest. Elle n'en avait pas encore fini avec ses malheurs. Sur l'Ob', elle tomba entre les mains d'indigènes en révolte, avec ses nouveaux compagnons de voyage : vingt de ceux-ci furent massacrés, l'archiprêtre vit les sauvages délibérer sur son sort, et puis fut laissé libre. C'étaient sans doute de ces Ostjak qui s'étaient tant plaints à Siméon, quand il était venu les visiter, des exactions des voevodes et des gens du tsar : Avvakum n'était point de ceux qu'ils cherchaient¹⁰.

8. Col. 687.

9. *Vie*, fol. 236 fin-237. Le morceau est placé « à l'arrivée dans les villes russes », avant l'hivernage à Enisejsk, mais on n'en peut conclure rien de certain, car à cet endroit la composition de la *Vie* est assez désordonnée. Il faut lire dans le texte, pour sa beauté, tout le dialogue entre Avvakum et Anastasie, mais, comme rien n'assure qu'il ait été prononcé dix ans plus tôt exactement dans ces termes, le sens seul importe à l'histoire.

10. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol. 106.

Un peu plus loin, sur l'Irtyš, même aventure : les Ostjak étaient embusqués pour saisir au passage la caravane qui remontait chaque année de Berezov vers Tobolsk : marchands, gens d'armes ou fonctionnaires, leurs pires ennemis. Avvakum et ses compagnons accostent, sans savoir, juste à cet endroit. Les voilà entourés. Mais lui ne perd pas sa belle confiance; à ces sauvages il donne la paix avec ces mots : « Le Christ est avec moi, et aussi avec vous! » Et les arcs disparaissent. Anastasie fait bonne mine aux femmes. Et les relations sont engagées : Avvakum fait emplette de peaux d'ours. Ce dernier danger écarté, on débarque bientôt à Tobolsk¹¹. On n'avait pas été sans trembler quelque peu. Mais, on l'apprit des indigènes, Paškov, avec son escorte et ses armes, avait tremblé davantage.

II

A Tobolsk, Avvakum arriva donc vers le début de l'été 1663. De là, il pouvait gagner la capitale en un mois ou six semaines. Mais il préféra s'attarder. Quels étaient ses motifs?

L'archevêque Siméon n'était plus là : il venait de partir, le 1^{er} mars, pour Moscou¹². Les voevodes avaient changé : le grand voevode était maintenant un autre Khilkov, Jean, fils d'André, féru d'organisation militaire sur le modèle polonais. La ville et les faubourgs étaient garnis d'hommes de guerre : un millier de reîtres, un millier de fantassins armés de carabines et de mousquets, quatre mille archers, instruits par des officiers étrangers¹³. Le nombre des étrangers en général s'était encore accru des Polonais et Litvaniens catholiques tombés prisonniers pendant la campagne de Smolensk. Tout cela n'était pas pour retenir Avvakum.

Mais, d'autre part, le moment n'était guère favorable pour passer l'Oural : plus encore que la Sibérie proprement dite, les deux versants de la chaîne étaient en plein soulèvement. Les Tatares de Tjumen' et de la Tara, les Baškirs d'Ufa, les Kalmyks des steppes, les Čeremis et les Vogulitch des environs de Verkho-

11. Vie, fol. 237 v.-238.

12. B.A.R., p. 290. Son passage est signalé à Solikamsk au moment de la débâcle (*Arch. Sib.*, vol. 663, fol. 58-59, 117).

13. Bakhrušin, *Les voevodes de Tobolsk, Mém. savants*, II (1927), pp. 191-192, 197.

turje, les Ostjak de l'Extrême-Nord, les Mordvines de l'Ouest, tous, sous la conduite des tsarevitchs de Sibérie, Kučuk et Devlet-Ghirej, et d'un certain Seit, étaient révoltés depuis 1661 et tenaient le pays du Nord au Sud, assiégeant et incendiant tour à tour les monastères, les villages et les postes mal fortifiés, massacrant les paysans, enlevant le bétail, échappant par leur mobilité aux poursuites. Dans l'été de 1663, on en était réduit à user de persuasion pour garder du moins dans l'obéissance ceux qui n'avaient pas encore rejoint les tsarevitchs¹⁴.

En octobre, le colonel Dm. Poluekhtov avec ses reîtres put joindre un gros parti de Baškir et de Tatars qui assiégeaient Kirginskaja sloboda : il fut honteusement battu et blessé. Les voevodes jugeaient les villes mêmes en danger, à moins d'entreprendre au printemps des opérations de grande envergure¹⁵. Il se peut donc qu'on ait conseillé à Avvakum d'attendre un moment plus propice. Sans exercer de fonctions, il était confortablement logé et entretenu, jouissait de nouveau des honneurs dus à son rang, assistait aux réceptions des voevodes. Surtout en l'absence de l'archevêque, un archiprêtre était à Tobolsk un des tout premiers personnages. Cela, après la Daourie, rendait le séjour supportable.

On peut douter cependant que la seule raison de prudence eût retenu Avvakum. Mais il ne souhaitait pas rentrer à Moscou avant de s'être éclairé sur la situation. A Tobolsk, il était bien placé pour cela. Il y avait quantité d'ecclésiastiques exilés, récemment arrivés de Moscou : le diacre de l'Assomption, Basile Ivanov ; le chantre Jean de Nazaire¹⁶ ; un sous-diacre de Nikon, Théodore Trofimov¹⁷ ; le prêtre Lazare de Romanov¹⁸. Tous avaient beaucoup à raconter ; les deux derniers au moins étaient des amis.

Trofimov pouvait dire, par exemple, à quoi il devait sa disgrâce : en 1659, avait été publié un nouveau *Calendrier* ; Hérodition, prêtre d'une des églises du Palais, et lui-même y avaient découvert, entre autres additions et transports de fêtes d'une date à une autre, cette énormité que la Sainte Vierge aurait de-

14. *Arch. Sib.*, vol. 663, fol. 36-37.

15. *Arch. Sib.*, vol. 663, fol. 177-181.

16. *Arch. Sib.*, vol. 592, fol 368 (exilés en décembre 1659). Sur Basile Ivanov, voir *Mat.*, IV, p. 287.

17. Trofimov avait quitté Moscou le 20 janvier 1661 (Bělokurov, *Križanič*, p. 198).

18. Lazare était parti pour la Sibérie le 14 juillet 1661 (*ibid.*, p. 198, n. 116).

meuré dans le ventre de sa mère sept ans; ils avaient accusé d'hérésie le principal recenseur, Arsène le Grec, et pour cela ils avaient été jugés : l'un chassé et mis aux fers, l'autre envoyé en Sibérie¹⁹. D'ailleurs, il ne tarissait pas d'histoires sur Nicon, d'où il ressortait qu'il méprisait les saints russes, qu'il professait et propageait l'hérésie épicurienne, qu'il refusait de nommer Jésus fils de Dieu, qu'il attentait à la majesté tsarienne, enfin qu'il laissait ses jeunes diacres et sous-diacres « s'embrasser et se toucher » dans le chœur de la cathédrale : ce sont leurs femmes, assurait Trofimov, qui l'ont dit à la mienne²⁰.

Lazare avait beaucoup plus de fond. Le désœuvrement de l'exil et le milieu l'avaient quelque peu démoralisé : il paraît que certains soirs les rues de Tobolsk étaient trop étroites pour lui et qu'il se permettait, à table, de conter des anecdotes scabreuses, dont il se repentait après²¹. Pour un membre de la Confrérie des zélateurs, c'était, certes, fâcheux. Mais il avait lu les nouveaux livres, relevé toutes les erreurs et toutes les innovations de Nicon, collectionné les textes et les arguments à opposer. Il manquait d'envol, de tempérament, de génie, mais il avait, avec une conviction ferme, de la dialectique, du poids, du jugement. Il savait respecter ceux qui lui étaient supérieurs : si, comme il est probable, il n'avait pas eu à Moscou le loisir de fréquenter Avvakum, ce fut à Tobolsk qu'il se pénétra pour lui, malgré la différence d'âge, d'une affection et d'une admiration qui ne se démentiront pas jusqu'au bûcher.

Il est une rencontre bien instructive qu'Avvakum faillit faire à Tobolsk : c'est celle de Križanič. Ce prêtre croate, doué de connaissances et surtout de curiosités encyclopédiques, s'était senti dès sa jeunesse une noble et irrésistible vocation : ramener tous ses frères slaves à l'unité catholique. Son plan avait été vite conçu : à la tête de la famille slave est l'Empire des tsars; qu'il avoue la primauté du pape, qu'il entraîne avec lui les Serbes et les Bulgares, et l'unité religieuse est reconstituée, en même temps que sera assurée la victoire du monde slave sur ses ennemis turcs et germaniques. Il fallait donc partir pour Moscou, se rendre utile au tsar, le convaincre, le gagner à l'Union! Malgré

19. *Rép. des orthodoxes*, fol. 67 et 67 v. Contre Hérodition, il y avait d'autres griefs : accusations contre le *Synaxaire*, lamentation anonyme sur l'état de l'Eglise (*Mat.*, I, pp. 471-479).

20. *Mat.*, IV, pp. 285-290,

21. Križanič, *Réfutation de la Supplique de Solovki*, *Œuvres*, III, p. 129.

les dangers, malgré les conseils pondérés de la curie romaine, malgré le peu d'empressement des prélats polonais, tel était le rêve tenace de l'étudiant famélique, du clerc aventureux ! En 1647, il put accompagner à Moscou l'ambassade de Pac et Tchanowicz; il y demeura du 15 octobre au 9 décembre; il en revint avec des lumières plus précises et de nombreux livres, dont le *Livre de Cyrille*. Ce court séjour ne servit qu'à aviver son zèle. Enfin en 1659, le 17 septembre, il venait offrir ses services au tsar pour tous travaux littéraires qu'on voudrait lui confier. Hélas! le 20 janvier 1661, on ne sait pour quelle cause, il était déjà expédié en Sibérie, avec le sous-diacre Trofimov.

Cette mésaventure extérieure ne touchait en rien à ses convictions : sa *Grammaire* d'une langue compréhensible à tous les Slaves, son *Traité économique-politique*, écrits à Tobolsk, trahissent son amour des Russes jusque dans les reproches qu'il leur adresse. Catholique, il blâme le schisme, mais il respecte l'Église russe comme telle, ses rites, ses saints, sa hiérarchie. De même qu'à Něžin il a vécu cinq mois avec le fameux archiprêtre Maxime, conversé à Moscou avec Morozov et Rtiščev, il fait, sans doute par Trofimov, la connaissance du pape Lazare, et le reçoit chez lui²². Puis, sans doute par Lazare, apprenant l'arrivée de l'archiprêtre Avvakum et son histoire, il va le trouver dans sa maison. Ces deux hommes, si remarquables chacun dans son genre et qui avaient tant à apprendre l'un de l'autre, vont-ils inaugurer des relations grosses de conséquences ? Hélas ! voici, à en croire Križanič, ce qui se passa :

Il sortit à ma rencontre sur le perron. Comme j'allais poser le pied sur la marche pour entrer, il dit : « N'avance pas ! Reste là, et confesse de quelle foi tu es ! » Moi : « Bénis-moi, mon père ! » Et lui : « Non, je ne te bénirai pas. Déclare d'abord ta foi. » Moi : « Père très vénéré, je crois tout ce que croit la sainte Église apostolique et catholique. Je tiens à honneur la bénédiction d'un prêtre, et je la demande avec respect. Quant à ma foi, je suis prêt à m'en expliquer devant un évêque. Mais devant un passant comme toi, et lui-même suspecté dans sa foi, je n'ai pas à développer ni à expliquer ma foi. Si je n'ai pas ta bénédiction, j'aurai celle de Dieu. Adieu ! »²³

Ainsi s'affrontèrent sans résultat ces deux caractères : l'un poli par l'éducation romaine, intransigeant sur l'essentiel, mais

22. Sur Križanič, voir l'étude de Bělokurov, directement basée sur les sources (sur la période considérée, pp. 87-198; sur ses travaux à Tobolsk, pp. 216-219).

23. Križanič, *Réfutation de la Supplique de Solovki*, Œuvres, III, p. 128.

sachant s'insérer dans le cours des choses humaines pour influencer si possible sur elles, diplomate, tolérant aux personnes, curieux de tout, car tout ce qui est bon doit tourner de soi-même à la gloire de Dieu : aussi traite-t-il Avvakum de pharisien ; — l'autre, nullement fermé par nature au monde « extérieur », mais considérant toujours, derrière ce monde, les fins dernières, ne sachant que la tradition de son Église, observant à la lettre le précepte de l'Apôtre : « Si quelqu'un vient chez vous et n'y porte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne le saluez pas même ²⁴ » : aussi pour lui Križanič n'existe pas. Un tel incident montre combien Avvakum est différent même d'un autre partisan de la vieille foi, comme Lazare.

Et comment Avvakum aurait-il pu avoir commerce avec un Latin, quand il avait résolu de fuir les églises orthodoxes qui appliquaient les innovations niconiennes ? Elles étaient d'importation toute récente dans le diocèse : c'était seulement au retour d'un voyage à Moscou, après mars 1662, que Siméon avait ordonné de célébrer dans toutes les églises d'après les nouveaux livres, d'imprimer sur les oblats la croix latine au lieu de la croix traditionnelle à huit bouts, de baptiser par infusion ²⁵, et sans doute aussi de se signer avec trois doigts.

La réforme n'était pas appliquée partout et ce n'était pas un phénomène particulier à la Sibérie, ni même dû à la seule mauvaise volonté : comment les quelques milliers d'exemplaires du *Missel* ou du *Rituel* fournis en plusieurs tirages par l'Hôtel de la presse auraient-ils suffi aux dizaines de milliers de paroisses et de monastères du pays ? Tout dépendait du zèle de chaque évêque à en faire exécuter des copies. Tant que chaque église ne serait pas pourvue, le clergé restait en suspens : sachant les anciens livres condamnés, mais n'en ayant pas d'autres, il était, pour peu qu'il en eût la fantaisie, livré à l'improvisation. Un peu plus d'un an après les décisions de Siméon, c'était le spectacle qui devait se présenter à Tobolsk, comme depuis de longues années déjà dans l'intérieur de la Russie.

Et là comme ailleurs, les fidèles étaient dans le désarroi. Le

24. II Joan., x, 11.

25. *Mat.*, IV, pp. 288-289 (témoignage de Trofimov). Siméon avait en outre décrété des nouveautés à lui personnelles : les filles devaient se marier sans voile, les ouvrières non mariées aller la tête découverte. Il avait exprimé sur la transsubstantiation on ne sait quelle opinion troublante. Tout cela laisse deviner l'arbitraire et l'incohérence des réformes entreprises par les évêques, et le chaos qui en résultait.

jour de la Trinité, 18 mai 1662, une femme d'Abalaki, un faubourg de Tobolsk, avait entendu des voix : « On a abandonné l'ancien rite et adopté les usages latins. A ces offices latins, les chrétiens orthodoxes ne doivent pas assister. Il faut revenir aux anciens rites, sinon ce sera la peste et la famine et le feu. » Cette sainte veuve en avait fait déclaration par-devant les voevodes et procès verbal avait été simultanément remis à l'archevêque et envoyé à Moscou. Un mois plus tard, le 16 juin, un postillon libre de Tjumen' était venu rapporter également que l'image de la Mère de Dieu lui avait, pendant le chant de laudes, adressé ces paroles : « Va, Pierre, et dis aux voevodes et à toutes gens de bien que les rites sont troublés, l'Église souillée, le signe de croix faussé : la colère de Dieu descendra, et la vie des hommes périra de misère, de faim et de soif. » Siméon, prévenu, avait encore transmis au Bureau de Sibérie²⁶.

Pendant le séjour même d'Avvakum, le jour de la Transfiguration, 6 août, un prodige qui lui fut rapporté eut lieu à la cathédrale. Au moment où le protodiacre prononçait l'appel : « Les portes, les portes ! » le grand voile, échappant au prêtre, s'était abattu à terre. Puis, comme on commençait le *Crêdo*, l'étoile qui couvrait l'hostie avait glissé sur les quatre autres oblats, pour reprendre d'elle-même sa place après le chant du *Cherubicon*. C'étaient des signes, certes moins clairs, mais non moins effrayants²⁷.

De toute la réforme, Avvakum n'avait encore connu personnellement, et condamné, que le signe de croix avec trois doigts et la suppression de quelques prosternations dans un office particulier. Ce que Nikon pouvait avoir entrepris ensuite lui était suspect, mais malgré tout, sur les nouveautés qui s'étaient succédé au cours des dix dernières années, il n'avait pas pris parti. Lazare les traitait d'hérésies; pourtant Siméon les avait adoptées. La division, le trouble qu'elles avaient introduits dans l'Église étaient un fort préjugé contre elles; cependant, Neronov s'y était rallié, disait-on, et le tsar très chrétien et les évêques semblaient y tenir, puisqu'ils ne les avaient pas abolies après la chute de Nikon. Enfin, il fallait voir et examiner. Résolu, depuis que sa femme, en son nom et au nom de ses enfants, l'y avait solennel-

26. *Ant. r.*, 1894, n° 3, pp. 225, 223-224 (*Arch. Sib.*, vol. 582).

27. Avvakum raconte le fait dans son *Épître au tsar* de 1664 (col. 723-724). Comme il ne dit pas qu'il était présent, il est plus probable qu'il lui avait été rapporté.

lement autorisé, à parler haut si besoin était, Avvakum avait encore à se persuader de ce besoin. Il n'avait nulle envie malsaine de soulever à tout prix la révolte ni d'élargir la blessure déjà béante dans le corps de l'Eglise.

C'est dans ces sentiments qu'Avvakum, dans les débuts de son séjour, fréquenta la cathédrale Sainte-Sophie. En sa qualité d'archiprêtre, s'il s'abstenait de célébrer, il entrait cependant dans le sanctuaire. D'abord il avait été choqué par les rubriques nouvelles de la *proskomidia*. La division des oblats, surtout du quatrième et du cinquième, qui étaient offerts pour les vivants et pour les défunts, en autant de parcelles qu'il y avait d'intentions, lui rappelait des cafards grignotant des miettes de pain. Il ne cacha pas son indignation. Il ne put pas ne pas remarquer les modifications apportées au *Credo* : le Saint-Esprit qui n'était plus « vrai », le nom de Jésus augmenté d'un *i*, le règne de Jésus-Christ rejeté tout entier dans l'avenir : *non erit finis* au lieu de *non est*, quelques autres encore. Il y avait encore l'*Alleluia* triplé, l'*in saecula saeculorum* modernisé dans sa syntaxe. Toutes nouveautés pour le moins téméraires, peut-être hérétiques. Pourtant, son désir de paix était si grand qu'il cessa de formuler ses observations et continua à assister aux offices, jusqu'au jour où, rentrant de la vigile nocturne célébrée pour la fête d'une des princesses, il reçut en songe un terrible avertissement. Le Christ menaçant lui disait : « Prends garde que je ne te pourfende! »

Le lendemain, il se contenta d'assister à la réception du grand voevode, à qui il fit part de son songe, mais n'alla pas à la messe. Il cessa de fréquenter les églises où l'on « chantait à la nouvelle mode²⁸ ».

III

Que s'était-il passé pendant ces six ou sept ans en Russie? Dès que la peste avait ralenti ses ravages, Nikon avait continué à tirer les conséquences du concile de 1654. Pour renforcer sa position, il avait appelé à son aide les patriarches d'Orient : consulté par lettre Paisios de Constantinople²⁹, retenu seize mois Macaire

28. *Vie*, fol. 239 v.-240.

29. Kapterev, I, pp. 151-152.

d'Antioche³⁰, avec lequel il s'était découvert une communauté de vues extraordinaire, convoqué avec lui et le Serbe Gabriel³¹ deux nouveaux conciles. Les années 1655 et 1656 peuvent être considérées comme fatales dans l'histoire de l'Eglise russe : c'est alors que naquit le schisme.

Le 4 mars 1655, le même dimanche de l'orthodoxie où, à Tobolsk, Siméon excommunait Struna, Nikon à Moscou faisait déclarer par Macaire que le seul signe de croix légitime et connu dans tout l'Orient orthodoxe se faisait avec trois doigts³². Le 25 mars, il réunissait un concile auquel il fit adopter en bloc toutes sortes de dérogations aux usages établis. Ainsi les Latins ne seraient plus rebaptisés, contrairement à la décision du Concile de 1620. L'*antimins* ne serait plus cloué sur l'autel et couvert d'une nappe, mais on célébrerait directement sur lui. Pendant la *proskomidia*, on ne prélèverait plus sur le troisième oblat, offert en mémoire de tous les saints, une parcelle, mais neuf. Dans le *Credo*, on supprimerait la particule introduite entre les mots correspondant à *genitum*, *non factum*³³; on changerait *non est finis* en *non erit finis*; on rayerait l'épithète de *vraie* appliquée au Saint-Esprit. Enfin, au lieu de chanter *Alleluia*, *alleluia*, *gloire à Toi, Dieu!* on triplerait l'*Alleluia*.

Ces derniers changements étaient appliqués dans un nouveau *Missel*, présenté au concile et approuvé par lui sans examen. Ce n'était plus celui qui avait été commencé avant la peste, mais un livre entièrement remanié contenant, outre les précédentes, un grand nombre de modifications de détail, et cela non point d'après « les anciens manuscrits grecs et slaves », mais d'après un vulgaire *Eucologe* grec imprimé à Venise en 1602³⁴.

Ce *Missel* fut ensuite imprimé, et mis en vente le 24 septembre,

30. Arrivé le 2 février 1655 (*Lect. hist.*, 1898, III, p. 1), Macaire ne quittera définitivement Moscou que le 29 mai 1656 (Paul d'Alep, IV, p. 182), après avoir participé à toutes les décisions de Nikon. Son neveu, Paul d'Alep, lui en attribue d'ordinaire l'initiative, et Kapterev, pour qui Nikon ne faisait qu'exécuter la réforme religieuse voulue par le tsar et Étienne son confesseur, accepte ses affirmations. Il me semble plutôt que Nikon, d'accord ou non avec le tsar (et non plus avec Étienne) donnait le branle; Macaire abondait dans son sens et, fier d'être consulté, n'ayant aucune raison de respecter les traditions russes, faisait sa cour en découvrant toujours d'autres détails à corriger...

31. Gabriel était arrivé à Moscou le 28 mai 1654 (Macaire, *Hist. de l'Eglise*, XII, p. 166).

32. Paul d'Alep, III, pp. 136-137.

33. La particule *a*, signifiant *mais* : ce qui fit dire plus tard aux opposants que pour un *a* il fallait souffrir le martyre.

34. Cet *Eucologe* a été retrouvé à la Bibliothèque de la Typographie synodale, par Bëlokurov (*Lect. hist.*, 1885, IV, pp. xxix-xxxiv). Les trois *Eucologes* manuscrits rap-

si hâtivement qu'il fallut presque aussitôt, le 26 octobre, le retirer et en refaire quatre-vingt-quinze quaternions. Le second tirage fut mis en vente le 7 janvier 1656, et d'ailleurs ne satisfut pas davantage : il fut encore remanié au cours de l'année, pour un troisième tirage, en septembre 1657³⁵. Au *Missel* était jointe une *Préface* qui prétendait justifier toute la réforme, en donnant un historique habile du concile de 1654; en expliquant les décisions prises au concile de 1655, terminé le 31 mars, par la réponse du patriarche Paisios, reçue à Moscou le 15 mai; en assurant que le nouveau livre avait été rédigé d'après les anciens manuscrits grecs et soigneusement confronté avec eux par le concile — ce qui était un double et audacieux mensonge.

Le 16 décembre, Nikon convoqua une assemblée de quelques prélats, auxquels il imposa l'abandon d'une cérémonie fort populaire dans l'Église russe comme dans toutes les Églises d'Orient : la bénédiction des eaux le jour de l'Épiphanie après la messe, dans la rivière ou à la source même; désormais, on ne conserverait que la bénédiction des fonts, la veille. Tout cela, parce qu'il l'avait lu dans un des manuscrits de l'Athos, et cette fois contre l'avis de Macaire³⁶.

Le 22 décembre, après la messe très solennelle de saint Pierre, métropolite de Moscou, célébrée par les trois patriarches, on put voir Nikon déposer l'antique bonnet de laine molle de ses prédécesseurs et coiffer une mitre grecque rigide, ornée de perles et de broderies³⁷.

L'année suivante, Nikon voulut en finir avec la réforme qui lui tenait tant à cœur, et qu'il n'avait pas encore osé imposer : les « trois doigts ». Le 12 février, fête de saint Méléce d'Antioche et saint Alexis métropolite de Moscou, on célébrait solennellement l'office de nuit au monastère du Miracle : après la lecture du texte du *Synaxaire* relatant le miracle accompli par Méléce en traçant le signe de la croix — texte invoqué par les tenants des

portés de l'Athos par Sukhanov n'avaient pu être utilisés, car ils n'étaient arrivés que le 22 février; leur confrontation avec le *Missel* imprimé en témoigne d'ailleurs (Bžlokurov, Sukhanov, I, pp. 416-419).

35. Bžlokurov, *ibid.*, n. 87. La comparaison scientifique des éditions d'avant et d'après Nikon n'a pas encore été faite, ni pour le *Missel*, ni pour les autres livres. Une des causes en est la difficulté de rassembler les exemplaires nécessaires. Sans cette étude minutieuse il est difficile de suivre les étapes de la réforme.

36. Paul d'Alep, IV, pp. 117, 169. On a conservé un mandement du métropolite de Rostov, Jonas, promulguant cette réforme (*Lect. hist.*, 1906, I, pp. 472-473). Macaire, *Histoire de l'Église*, XII, pp. 200-201.

37. Paul d'Alep, IV, pp. 105-108.

« deux doigts » —, il demanda à Macaire comment il convenait de l'entendre; l'autre déclara de nouveau qu'il fallait se signer avec trois doigts, et qu'étendre au contraire le majeur et l'index, c'était tomber dans l'erreur des Arméniens³⁸. Ce n'était qu'une démarche préparatoire : la définition décisive étant réservée pour une plus grande solennité, le dimanche de l'orthodoxie. Le 24 février, devant tout le clergé, le tsar et les boiars présents à l'Assomption, les patriarches Macaire et Gabriel, puis le métropolitain de Nicée, Grégoire³⁹, prononcèrent successivement l'anathème sur ceux qui se signaient avec deux doigts⁴⁰. Un peu plus tard, cette malédiction était confirmée par écrit par les mêmes, et par un nouvel oriental arrivé dans l'intervalle, Gédéon de Moldavie⁴¹. Il ne restait plus qu'à la faire entériner par les évêques russes : le concile fut réuni le 23 avril. Nikon exposa les précédentes condamnations, présenta le *Skrižal'*, maintenant imprimé⁴², et le 2 juin obtint les décisions voulues⁴³. Désormais, le signe de croix que l'énorme majorité des Russes avaient vu faire à leurs parents et grands-parents était noté d'hérésie, et ceux qui persisteraient à s'en servir séparés de l'Eglise.

Le 17 mars, avait paru le *Triodion de carême*, commencé en 1654 : la partie dite « Chapitres de Marc » était supprimée, le texte de beaucoup d'hymnes était changé⁴⁴. Le 24 juin, Nikon faisait imprimer un mandement où, tout en quêteant pour son nouveau monastère de la Croix, fondé dans l'Extrême-Nord à l'embouchure du fleuve Onega, il exposait ses doctrines : la croix à quatre bouts au lieu de huit, le signe de la croix avec les trois premiers doigts joints ensemble. Partout, le nom de Jésus était écrit à la nouvelle mode, avec adjonction d'un *i*; l'*in saecula saeculorum* était modernisé; la date était donnée non plus dans l'ère de la Création, mais dans celle de l'Incarnation⁴⁵.

Le *Skrižal'*, qui fut mis en vente le 30 juillet 1656⁴⁶, était bien différent, lui aussi, du livre livré aux imprimeurs deux ans avant, à la veille de la peste. A la traduction de la *Divine Liturgie* de

38. *Skrižal'*, fol. 10 v.-11 v. Paul d'Alep ne dit rien de tout cela (IV, p. 148).

39. Arrivé à Moscou le 27 juin 1655 (Macaire, *Histoire de l'Eglise*, XII, p. 190, n. 113).

40. *Skrižal'*, fol. 9 v.-10. Allusion seulement dans Paul d'Alep, IV, p. 153.

41. *Skrižal'*, supp. non paginé.

42. Sur ce livre, voir plus haut, chap. VII, p. 245.

43. *Skrižal'*, fol. 1-21.

44. *Mat.*, IV, p. 10.

45. *Bibl. syn.*, ms. 477, enclave imprimée, paginée 1-44.

46. *Lect. chr.*, 1911, I, pp. 627-643.

Nathanaël s'étaient jointes toutes sortes d'annexes : la réponse du patriarche Paisios à Nikon (fort changée dans son passage du grec au slavon)⁴⁷; la lettre de Macaire confirmant la condamnation des « deux doigts »; un *Sermon* du moine et sous-diacre Damasquin en faveur du signe tridigital et sur la figuration des initiales ICXC par la disposition des doigts dans la bénédiction du prêtre⁴⁸; un texte de Maxime le Grec justifiant les corrections apportées au *Credo*; les *Actes* du concile de 1654; trois traités attribués à Athanase d'Alexandrie; un traité de Gabriel de Philadelphie sur les sept sacrements; enfin une longue préface dirigée contre les adversaires de Nikon. Dans le texte même, on pouvait relever bon nombre de nouveautés : la sainte Mère de Dieu était dite non exempte du péché originel, toute adoration était refusée au pain et au vin du sacrifice avant leur consécration, la croix de la Passion était réputée composée de deux bois, et non de trois, et d'autres encore⁴⁹.

Ainsi, dès le milieu de l'année 1656, l'aspect de l'Église russe était véritablement bouleversé. Coup sur coup, en quelque deux ans, on s'était attaqué à des éléments religieux aussi essentiels, visibles, quotidiens, que le signe de croix, le *Credo*, le nom de Jésus, le dessin figuré sur les hosties, les cérémonies de la messe; on brisait les jubés, on interdisait sur les sanctuaires ces toits en pyramide, si gracieux et si aimés, on changeait la forme et le revêtement des autels; on avait introduit plus ou moins subrepticement des opinions théologiques nouvelles sur la nature de la Mère de Dieu, sur la religion des Latins, sur la valeur de l'offrande à la messe. Même aujourd'hui dans n'importe quel pays, même pour des fidèles habitués à établir entre les rites et le dogme toutes les distinctions nécessaires, pareille avalanche de réformes causerait inquiétude et scandale.

Nikon faisait figure de novateur, acharné à détruire tout ce avec quoi les Russes, durant des siècles, avaient opéré leur salut.

Et pourtant il ne prétendait que ramener les livres et les rites à leur pureté première, à leur source grecque. Sur bien des

47. Voir le texte original *Lect. chr.*, 1881, I, pp. 302-353, 539-595; cf. *ibid.*, II, pp. 405-430. Le *Skrižal'* nomme Neronov là où il y avait Isaïe, fait dire à l'art. 25 à peu près le contraire du grec, supprime la question 26 sur les prosternations accompagnant la prière de saint Ephrem.

48. Addition sans doute inspirée par les *Débats* de Sukhanov (v. plus haut, p. 205).

49. Toutes ces nouveautés ne manqueront pas d'être relevées par les opposants : ainsi dans la Grande supplique de Nicéas, *Mat.*, IV, pp. 4-12.

points, il continuait la politique de la Confrérie : il ne cessait de recommander et faire recommander par les évêques l'*edinoglasie* et le chant conforme au texte⁵⁰; il poursuivait toujours les jeux maudits, les baladins et montreurs d'ours⁵¹; il veillait à l'observation des lois de l'Église, ordonnait des jeûnes et des prières publiques; il continuait à isoler les orthodoxes des étrangers⁵². Il avait entamé dès 1654 la lutte contre les icones entachées d'esprit occidental : comme elles se rapprochaient de la vie, en figurant les traits sacrés avec des couleurs et des formes bien éloignées de l'austérité traditionnelle, elles faisaient fureur dans la haute société moscovite. Nikon ordonna des perquisitions, et le 4 mars 1655, le même jour où il obtint de Macaire sa première déclaration en faveur du signe de croix tridigital, il se fit apporter les images suspectes et les lança l'une après l'autre contre les dalles de fer de la cathédrale en nommant pour leur honte les grands chez qui elles avaient été saisies. Elles devaient être jetées au feu. Le tsar, qui assistait à la scène sans avoir été prévenu, dit doucement : « Non, mon Père, ne les fais pas brûler; qu'on les enterre plutôt! » Nikon l'accorda⁵³.

Le peuple était moins choqué par les icones nouvelles, qui représentaient quand même ses saints, que par la sacrilège exécution du patriarche. Les gens qui, du temps des Confrères, resentaient déjà peu de sympathie pour ce qui, dans leurs réformes, était rigueur, réglementation, éclat extérieur ou ascétisme imposé, devaient considérer avec la même répulsion ce qui, chez Nikon, n'était que le prolongement et l'exagération de cette politique. Même quand il restait dans la tradition, il était odieux par son autoritarisme et ses violences. Mais où il apparaissait comme un hérétique envoyé par le démon pour ravager l'Église russe, comme l'Antéchrist en personne ou, du moins, son précurseur, c'était dans ses innovations propres. Il avait beau se dire et se faire Grec, invoquer les anciens livres grecs et les hiérarques grecs, on le soupçonnait de latinisme. Cette accusation se présen-

50. B.H.R., XII, col. 300-301 (avant 1658, à Ustjug). Pendant la campagne de Smolensk, le tsar aussi recommande à un de ses généraux de faire célébrer les offices *edinoglasno*, car le contraire pourrait entraîner la défaite (*Mém. sect. r. et sl.*, II, pp. 762-763).

51. *Moniteur Vologda*, 1864, n° 32; 1889, n° 33 (1657, régions Ustjug et Sol'vytsegodsk).

52. En 1655, on enlève à W. Prideaux, l'envoyé de Cromwell, son cuisinier russe (Lubimenko, p. 215); en 1656, perquisition à l'ambassade de Suède parce que des hof-junker ont pris des Russes à leur service (Forsten, fév., p. 262).

53. Paul d'Alep, IV, pp. 135-137.

tait à l'esprit des habiles, qui savaient que le principal collaborateur de Nikon, Arsène, avait passé par les écoles d'Italie, que les livres qui servaient de modèles aux nouvelles éditions avaient été imprimés à Venise, que le *Credo* corrigé coïncidait avec celui des Uniates et des Latins, que beaucoup de prélats grecs de ce temps hésitaient constamment entre l'orthodoxie et l'Union : elle se rencontre à chaque instant dans leurs écrits. Mais elle était aussi répandue parmi les simples, car le souvenir du métropolitain Isidore n'était pas oublié et depuis le Temps des troubles la haine du nom polonais rejaillissait sur tout le catholicisme.

A Rostov, en 1656, trois artisans, Silas Bogdanov, Théodore Loginov et Alexis Postnikov, avaient déjà tiré, de l'état où ils voyaient l'Eglise, des conclusions redoutables. Le premier était un tailleur illettré, qui « parlait sans connaître les livres », et cependant faisait des disciples. Voici ce qu'il prêchait : « La cathédrale est aux mains des hérétiques, et le métropolitain est maudit, lui et son père le patriarche. Ils ont mué la vérité en mensonge, aboli la messe et les sept conciles, adopté le huitième concile et l'hérésie papiste. Ils ont brisé le jubé, et leur messe n'est que dérision. Faux prophètes, pourquoi avez-vous supprimé la bénédiction de l'Épiphanie ? Pourquoi avez-vous transformé sur les oblats la croix orthodoxe en croix latine, changé les livres et cherché dans les lieux impurs des rites nouveaux ? Pourquoi avez-vous supprimé avant la messe la confession des péchés, et dans le chant « Douce lumière » le Fils de Dieu ? Pourquoi nous interdisez-vous de nous signer comme nous l'ont enseigné le métropolitain Barlaam et nos pères ? Non, vous n'êtes pas des pasteurs, mais des loups ravisseurs : vous aimez la bonne et grasse chère, et votre doctrine est fausse et perverse. » Aussi cessa-t-il de fréquenter la cathédrale et les églises paroissiales, changées en cavernes de voleurs. Il en détournait les autres. Théodore et Alexis, deux cousins germains, qui étaient maraîchers et ne savaient que leur livre d'heures, sans entente avec Silas, agissaient de même. Tous trois furent arrêtés. Interrogé par le métropolitain le 3 janvier 1657, puis conduit de force à la cathédrale, Silas refusa de baiser la croix et de s'incliner devant le Sauveur et la Vierge, et Théodore en fit autant au couvent de l'Épiphanie. Jonas rendit compte à Moscou : par ordre du tsar, les coupables y furent transférés. Le 3 février, le boïar Alexis Trubeckoj leur demanda de montrer dans les livres quels changements ils avaient constatés : à quoi ils répliquèrent qu'ils ne connaissaient pas les livres, mais qu'ils savaient bien que tout

dans l'Église du bon Dieu était sens dessus dessous. On leur expliqua que ce n'était pas changement, mais correction, que dans la « Douce lumière » le Fils de Dieu restait plusieurs fois nommé. Silas ne répliquait rien, sinon que « les offices n'étaient plus comme autrefois ». Quand on lui dit que la bénédiction du jour de l'Épiphanie n'avait pas été supprimée sans raison, et qu'il devait s'en fier à de plus savants que lui, il eut envie pourtant de justifier l'ancienne coutume : « La bénédiction de la veille, c'est le baptême de Jean, tandis que quand on allait le jour même bénir les eaux, c'était le vrai baptême du Fils de Dieu. » Ainsi allaient naître, par nécessité, les interprétations et recherches théologiques, inhabiles et naïves, des persécutés. Mais incontinent il ajouta : « Les images du Sauveur, de la Mère de Dieu et des saints, je les honore et révère. Je crois en Notre-Seigneur Jésus-Christ ressuscité. Les livres que vous me montrez, les Épîtres et les Actes et les Sermons de Jean Bouche-d'Or, j'en ai ouï parler et ne les méprise point, et j'honore Bouche-d'Or et vénère son image. Mais enfin tout est changé et je suis pour ce qui était autrefois. » Et après lui, séparément, Théodore et Alexis dirent seulement qu'ils faisaient le signe de croix comme leurs pères spirituels le leur avaient appris et que pour cette croix ils étaient prêts à mourir. Le 19 février, ils furent appliqués à la torture, sept coups à Silas, huit à Théodore et dix à Alexis : ils ne déclarèrent rien de nouveau. Le 20, le gardien de Silas vint annoncer que, comme on l'emmenait, il avait tiré de son bonnet un cahier en disant : « Voilà avec quoi j'enseigne les chrétiens ! Pour cela, je suis prêt à mourir ! » Ensuite, les pères spirituels de Théodore et Alexis, les popes Jean Kharitonov et Siméon Orëkh, furent interrogés, et affirmèrent leur adhésion aux nouveaux livres. Ils furent relâchés, tandis que, pressé encore une fois de questions, à la demande de Jonas, sur son attitude à l'égard des pouvoirs publics et du patriarche, Silas répondait seulement : « Je ne crains aucune puissance terrestre », et : « Celui-là est le précurseur de l'Antéchrist qui ajoute ou retranche aux sept conciles. » Enfin, le 20 août 1657, le tsar ordonna d'exiler les trois bourgeois de Rostov, pour insoumission, perversion du gouvernement ecclésiastique et discours scandaleux, au monastère de Kandalakša, district de Kola, pour y être gardés de près, sans évasion possible, et astreints à tous travaux conventuels⁵⁴.

Rostov était près de Moscou, et Jonas, son métropolitain, avait

54. Barsov, *Matériaux*, pp. 3-13.

été un des premiers à adopter en conscience les réformes de Nikon. C'est pourquoi nous y observons les premières réactions populaires suscitées par elles. Mais elles inquiétaient à juste titre les autorités, car elles allaient se répéter d'un bout de la Russie à l'autre à mesure que les évêques promulgueraient les fameuses nouveautés. Déjà, en 1656, il y a là, dans un milieu populaire, en province, chez des laïcs, des cahiers pour la défense de la vieille foi et la réfutation des nouveaux livres, qui circulent pour fournir d'arguments les propagandistes peu instruits. Silas est de ceux-là. Déjà il faut fuir les églises où l'on célèbre selon les nouveaux livres, refuser les hosties marquées de la croix latine, ne recevoir des prêtres soumis à Nikon ni sacrements, ni bénédiction, ni croix à baiser, ni eau bénite. Déjà l'Église officielle n'est plus l'Église, sa doctrine est de Satan et non du Saint-Esprit. Le patriarche qui l'a réduite à cet état est le précurseur de l'Antéchrist. Les évêques qui lui obéissent, par peur et par amour du luxe, sont des tourmenteurs et non des pasteurs. Si le tsar, lui aussi séduit, exige l'obéissance, mieux vaut subir le martyre. D'ailleurs les derniers temps sont proches. Tous les éléments de ce qu'on appellera le *raskol* sont déjà présents.

Silas et ses compagnons n'étaient peut-être pas aussi simples qu'ils s'en donnaient l'air : il est probable qu'ils avaient été endoctrinés par Neronov. Celui-ci n'avait fait qu'un très bref séjour au monastère de Kandalakša : il s'en était sauvé en barque, le 10 août 1655, « avec ses trois fils spirituels, Alexis, Silas et Basile ». A Solovki, il avait été accueilli par l'archimandrite Élie et, de là, était rentré à Moscou, où Étienne de Boniface l'avait dérobé aux recherches. Ses trois compagnons, arrêtés à Kolmogory, furent libérés sur la demande d'Étienne, qui conta tout au tsar. Il n'est nullement impossible que Silas et Alexis aient après cela regagné Rostov, pour s'y faire arrêter de nouveau en janvier 1657 : le « cahier » de Silas, qu'il déclarait avoir « depuis longtemps », lui serait venu de Neronov, lequel, précisément alors, de Kandalakša, en envoya d'autres à Tykhon, l'archimandrite de Saint-Daniel de Pereslavl'.

Quant à Neronov lui-même, le jour de Noël 1655, sur le conseil d'Étienne, il fit profession à Saint-Daniel, sous le nom de Grégoire, revint à Moscou chez le confesseur du tsar, puis s'alla retirer à l'ermitage de Saint-Ignace, dans son bourg natal⁵⁵.

55. *Mat.*, I, pp. 137-143. La seule circonstance qui rende douteuse l'identification

Nicon, depuis son évasion de Kandalakša, le cherchait partout; lui se déguisait, changeait souvent de place, demeurait insaisissable. On peut se figurer combien il gagnait partout de partisans à la vieille foi, contre les nouveautés. Nicon n'avait qu'une arme, l'excommunication. Elle fut prononcée au cours du concile ouvert le 23 avril 1656. Le dimanche 8 mai, à la messe célébrée par les deux patriarches d'Antioche et de Moscou à l'Assomption, l'archidiacre, après avoir donné lecture de la sentence, s'écria : « Qu'il soit anathème! », les cinquante-six concélébrants en chœur chantèrent : « Qu'il soit anathème! », les chantres, puis les sous-diacres, puis toute l'assemblée reprirent : « Qu'il soit anathème ⁵⁶! » Des ordres étaient lancés dans les monastères : arrêtez « le moine de Saint-Daniel, Théophane, et le moine qui, dans le siècle, était l'archiprêtre Jean Neronov ⁵⁷ ». Le noble homme Kozlov était envoyé à Vologda avec une troupe pour saisir les fugitifs. Il apprit leur présence, avec celle d'un clergeon de la région et du Tatar André, le serviteur dévoué de Neronov, chez le curé de Telepšino, sur les terres de Lucien Un'kovskij, à une dizaine de verstes de Saint-Ignace : les paysans les firent tous évader ⁵⁸. « Pour toi, martyr du Christ, nous sommes prêts à tout souffrir, jusqu'à la mort! » disaient-ils. Et, en effet, les soldats de Nicon, là où ils passaient, saccageaient et arrêtaient : nombre de prêtres, moines et laïcs de la région furent chargés de chaînes, emmenés à Moscou, et moururent en prison de tourments et de misère. Admirable confirmation des enseignements de Neronov : faux pasteurs, persécution des chrétiens, prochaine venue de l'Antéchrist! Cela se passait vers août et septembre 1656.

Si Neronov, depuis plus d'un an, sans cesser un moment de prêcher la révolte contre l'Église officielle, échappait aux recherches, c'était que partout, chez les fidèles et dans le clergé, il trouvait des complicités. Partout où s'était répandu le bruit des changements ordonnés à Moscou, les croyants s'agitaient. Dans les ermitages du Nord, où la piété était depuis longtemps empreinte

des Silas et Alexis de Neronov et des accusés de Rostov est que nulle part, dans le procès de ces derniers, il n'est question de leur passé.

56. Cette cérémonie nous est connue par trois sources : *Bibl. syn.*, ms. 93, fol. 65 v.-67 v.; Paul d'Alep, IV, pp. 178-179 (il confirme que Neronov se cacha quelque temps à Moscou); Golubcov, *Cérémonial de l'Assomption*, pp. 261-262. La sentence conciliaire est imprimée *Mat.*, I, pp. 124-133.

57. *Lect. hist.*, 1906, I, p. 473 (à l'archim. Mitrophane, de Saint-Cyrille de Bëlozero).

58. B.H.R., XII, col. 292-294 (lettre de Jonas de Rostov à Ustjug, entre le 26 août et le 1^{er} septembre 1656). Ce document confirme absolument *Mat.*, I, p. 144.

d'esprit apocalyptique, on croyait déjà l'hérésie installée sur le trône, et la grande apostasie prédite à la veille de se produire. Les moines gyrovagues, les pèlerins mi-laïcs, mi-religieux, nombreux alors, qui satisfaisaient leur soif de perfection en parcourant le vaste sol russe, d'un monastère à l'autre, colportaient ces inquiétudes. Les curés, plus rassis et plus attachés aux réalités, avaient d'autres raisons de méfiance et d'inimitié envers le patriarche et les évêques : ils ne les voyaient qu'à travers les vexations de leur bureaucratie, les exactions de leur fiscalité, le scandale de leur faste, l'arbitraire et la cruauté de leur officialité. Nikon, qui s'appliquait tellement à exalter son pouvoir spirituel, n'avait rien fait pour relever la condition du bas clergé : au contraire les évêques, qu'il terrorisait, tâchaient chez eux d'imiter sa magnificence et son autorité, et foulaient davantage leurs subordonnés. Jamais l'abîme n'avait été aussi grand entre les prélats et les simples prêtres. Les fidèles, villageois ou bourgeois, avaient à se plaindre, eux, de toute la société : de plus en plus les communes libres tombaient sous la coupe des seigneurs, les bourgs de la Couronne étaient cédés à des propriétaires plus exigeants, et le Code de 1649 rendait impossibles les déplacements d'un domaine à un autre. Chacun était assujéti, le paysan à sa commune, le serf à son seigneur, l'artisan à son faubourg, tous aux impôts ordinaires et extraordinaires, aux levées d'hommes pour les guerres, aux corvées arbitraires, aux monopoles. Au grand appétit populaire de renouvellement moral et religieux qui avait suivi le Temps des troubles, il n'avait été répondu que par des réformes livresques n'intéressant que les lettrés ou par des réglementations étroites et vexatoires. Pour retrouver la liberté civile et morale, la seule issue était de fuir : fuir vers les espaces tentants de la Basse-Volga ou du Don, de l'Oural ou de la Sibérie, ou bien fuir sur place, en condamnant, en niant autant que possible l'Église et ses contraintes, la société et ses pouvoirs⁵⁹. Admettre que l'une et l'autre sont livrées au diable et à l'Antéchrist, rien de plus séduisant pour l'âme populaire, religieuse

59. En 1657-1658 se produit un curieux mouvement de révolte : les paysans de la région moscovite pillent et incendient les grands domaines, tuent les propriétaires et leurs familles, et s'enfuient vers Nijni, Arzamas, Alaty. Mais, dans la région de Nijni aussi, les paysans attaquent et saccagent les grands domaines, et s'enfuient vers Kazan et plus loin vers l'Est. Le tsar ordonne au voevode de Nijni de rechercher et fouetter les fugitifs, de pendre les incendiaires et meurtriers (*Rec. des lois*, I, n° 220, 15 février 1658).

et avide d'absolu, hostile aux formes et aux contraintes extérieures.

Là était la véritable opposition, irréductible et profonde, aux innovations imposées par Nikon. Sans doute ne la voyait-il guère. Il sentait davantage la résistance passive du haut clergé. Dans tous les conciles, sa volonté triomphait, mais l'unanimité apparente était obtenue moins par conviction que par peur. La disparition brutale de Paul de Kolomna ⁶⁰, pour une simple réserve, rendait sages les moins dociles ⁶¹. L'opposition de certains prélats, Macaire de Novgorod, Marcel de Vologda, Alexandre de Kolomna ⁶², pour être tacite, n'en avait que plus de facilité à s'exprimer dans la vie quotidienne de leurs diocèses. Il leur suffisait de ne pas tenir la main à l'observation des nouveaux règlements, de négliger la copie et la distribution des nouveaux livres, de ne pas entraver la propagande des partisans de la vieille foi. Corneille, métropolite de Kazan, signait des deux mains les *Actes* de tous les conciles, mais le signe de croix tridigital ne sera introduit dans son diocèse que par son successeur, Laurent, en 1658 ⁶³.

Enfin, à Moscou même, celui qui avait vu grandir Nikon, qui avait contribué à son élévation, le confesseur du tsar, ne l'approuvait pas. Blâmait-il les réformes, ou certaines d'entre elles, ou seulement la brutalité avec laquelle elles étaient décrétées ? on ne saurait, on n'eût su, même alors, le dire. Chez lui, ce n'était pas la peur, c'était l'amour de la paix qui bridait la résistance. Mais de la part d'un tel homme, l'absence de sa signature sous les actes les plus importants de l'époque, quand certainement on aurait tant voulu l'avoir, était une suffisante condamnation. En cachant Neronov, en lui ménageant chez lui des entrevues avec de nombreux membres du clergé, en l'adressant avec un billet de sa main à Tykhon, ne reconstituait-il pas contre Nikon l'ancienne Confrérie ? Sentit-il la fausseté de sa position,

60. Peut-être sut-on aussi sa mort, que la tradition place le 3 avril 1656.

61. Paul d'Alep en témoigne pour le concile de 1655 (III, p. 171) ; le jour où Nikon coiffa la mitre grecque, dit-il, « les assistants, évêques, supérieurs de monastères, prêtres et laïques, murmurèrent fortement contre lui... ; on lui en voulut dans le peuple, mais en secret, par peur du tsar » (IV, p. 108).

62. L'archimandrite du Sauveur-en-pierrailles avait été consacré le 3 juin 1655, jour de la Pentecôte (Paul d'Alep, IV, pp. 18-20), peut-être pour ses talents, et peut-être en récompense de la dénonciation que, dans un moment de mauvaise humeur, il venait de formuler contre Neronov.

63. *Mss. de Kiev*, I, p. 101 (n° 58, fol. 53).

ou seulement le déclin de ses forces : il se retira bientôt du monde, en son cher monastère de Bon-Secours, où sous le nom de Sabbace il mourut le 11 novembre 1656. Nikon comme Neronov pleura sur sa tombe⁶⁴.

Sur cette tombe d'un maître vénéré les deux ennemis se réconcilièrent. Le 4 janvier 1657, Neronov se présenta à Nikon : sans cesser de lui reprocher ses innovations et ses rigueurs non apostoliques, sans accepter les condamnations portées, il avoua son désir d'être en communion avec l'Eglise et avec les patriarches orientaux. Nikon accepta telle quelle cette soumission⁶⁵; il avoua à son tour que tous les *Missels* étaient bons, anciens et nouveaux⁶⁶; bientôt il laissera chacun à son gré doubler ou tripler l'*Alleluia*⁶⁷. Ainsi, plus de précurseur de l'Antéchrist d'une part, et, de l'autre, plus d'anathème! Tous deux étaient las de lutter : l'un très impressionné malgré tout par l'accord contre lui de toute la hiérarchie de Russie et d'Orient; l'autre, heureux de désarmer à ce prix son plus redoutable adversaire, au moment où il sentait le tsar, mûri par l'âge et la vie des camps, échapper chaque jour davantage à son influence⁶⁸. Neronov, longtemps encore, restera fidèle à la vieille piété, mais désormais il ne rompra plus de lances pour elle⁶⁹. Nikon marquera pour la réforme sensiblement moins d'ardeur qu'au début.

Mais le branle était donné : il ne dépendait plus de Nikon et encore moins de Neronov, quand même ils l'auraient voulu fermement, de désarmer leurs partisans. Depuis le 24 mai 1656, le *Rituel* corrigé était sous presse. Il contenait plus de nouveautés encore que le *Missel* : c'était, au baptême, plusieurs oraisons supprimées et la procession tournant autour des fonts contre la marche du soleil⁷⁰; au mariage, à la bénédiction des églises,

64. *Lettres des souverains russes*, p. 305; *Mat.*, I, pp. 158-159.

65. *Mat.*, I, pp. 146-156.

66. *Ibid.*, p. 157.

67. *Ibid.*, pp. 162-163 (21 janvier 1658). De même le 1^{er} mars 1658, au monastère d'Ibérie directement placé sous l'autorité de Nikon, parut un *Časoslov* rédigé d'après les anciens modèles, où le *Credo* par exemple conservait au Saint-Esprit l'épithète de vrai (*Mat.*, VI, p. 150; *Lect. chr.*, 1890, II, *Ann.*, pp. 278-279).

68. Le tsar était rentré définitivement à Moscou le 14 janvier 1657.

69. Il séjournera tantôt à Moscou, voyant familièrement le tsar, Nikon, puis Pili-rim, Rtiščev, prêchant à Notre-Dame de Kazan, tantôt dans son ermitage de Saint-Ignace (*Mat.*, I, pp. 159-166, 287-289).

70. Il serait faux d'exagérer, comme fait Kapterev, la désaffection de Nikon, à cette époque, pour ses réformes. Ainsi il avait imaginé d'insérer dans le *Rituel* un rite de la présentation des nouveau-nés à l'église : tous les prélats protestèrent qu'un enfant non baptisé ne pouvait être introduit dans l'église et dans le chœur; trois

même « hérésie »; dans cette bénédiction, l'emploi d'une matière impure comme le savon; dans la confession, la suppression de l'énumération détaillée des péchés; dans les exorcismes, l'adjonction d'une « conjuration du saint martyr Tryphon », plus païenne que chrétienne⁷¹; dans le *Nomocanon*, de nombreuses corrections de détail. Outre ces modifications sensibles à tous, les savants y pouvaient remarquer, comme dans les autres livres, nombre de passages changés, de formules malheureuses. Ainsi une phrase était ainsi construite que le prêtre baptisant semblait invoquer le Malin⁷²! Il était facile de crier au scandale.

Le *Rituel* ne parut que le 10 décembre 1658 et ne se répandit qu'au cours des années 1659 et 1660. Le *Missel* avait déjà suffi, à ce moment, à susciter un foyer de résistance organisée, théorique et pratique, à l'Église réformée.

Ce foyer, que ne put atteindre la défection de Neronov, c'était Solovki. Là, on savait à quoi s'en tenir sur l'origine des réformes : cet Arsène le Grec, que Nikon avait mis à la tête de l'Hôtel de la presse, on l'avait connu. On savait, car il l'avait avoué à son père spirituel et gardien, Martyre, qu'il avait trois fois renié le Christ. Aussi, aux premières nouvelles, l'émoi fut grand : « Malheur! Désespoir! La foi est tombée en Russie comme dans les autres pays. Elle a été tuée par les deux ennemis du Christ, Nikon et Arsen! » pensaient et disaient les plus ardents. Martyre surtout se lamentait, et prévenait ses pénitents et tous les moines contre le renégat et l'hérétique⁷³.

A peine le *Skrižal'* fut-il arrivé dans l'île, que Gerasime Firsov, en 1657, entreprit la réfutation du traité concernant le signe de croix. Ce moine homme de lettres, ayant fait un séjour à Moscou, était au courant des premières discussions suscitées par la fameuse circulaire de 1653. Vaniteux, affligé d'un style lourd

jours durant, on le supplia, mais il tint bon et « ordonna d'imprimer comme il le voulait, contrairement aux précédents Rituels » (*Bibl. syn.*, ms. 294, fol. 125; *Mss. syn.*, II, 3). (Il semble pourtant, malgré ce récit de l'évêque Alexandre, que Nikon se soit laissé fléchir ensuite, car dans le *Rituel* de 1658, pp. 7-11, l'enfant n'est introduit dans l'église — puis dans le chœur si c'est un garçon, jusque devant la porte royale si c'est une fille — que le quarantième jour, donc après son baptême et après la purification de la mère).

71. *Rituel de 1658*, pp. 538-540. Ce texte était emprunté d'ailleurs au grec (*Euchologium sinaiticum*, pp. 779-780). Sur lui, voir L. Arnaud, *Échos d'Orient*, 1909, juillet, p. 201; 1913, mars-avril, pp. 123-133.

72. *Rituel de 1658*, p. 42. Philarète (*Comparaison*, pp. 29-30) assure que cette rédaction se trouvait déjà dans beaucoup de mss. anciens et dans le *Rituel* de Striatin de 1606.

73. Barskov, pp. 229-230 (*Vie d'Épiphanie*).

et pompeux, il n'en composa pas moins un ouvrage où se trouvaient commodément réunis, avec indication des sources, les arguments en faveur des deux doigts : le miracle de Méléce, le témoignage de Théodoret, Pierre de Damas, Maxime le Grec, le Stoglav, quantité de livres anciens et modernes, imprimés et manuscrits. Un arsenal pour les polémistes à venir⁷⁴!

Cette même année 1657, fin octobre, fut apporté à Solovki le *Missel*⁷⁵. L'archimandrite Élie, le cellerier ou prieur Serge, et les principaux officiers serrèrent les dix-huit exemplaires dans le magasin aux vieilles armes, et n'en parlèrent pas.

La plupart des moines prêtres et diacres ne tenaient nullement à faire connaissance avec ces nouveaux livres : « Nous avons déjà peine à lire les anciens *Missels* qui nous sont familiers. Ce n'est pas sur nos vieux jours que nous allons nous mettre à en étudier de nouveaux. Non, jamais nous ne nous y ferons. Plutôt renoncer au sacerdoce ! » Les frères convers ajoutaient : « D'ailleurs, si les prêtres se mettent à célébrer à la nouvelle mode, nous ne voulons plus de leur communion. Comme il plaira à notre père l'archimandrite ! Refusons, tous comme un seul homme ! » Cependant, quelques moines protestèrent, demandèrent au moins à voir ces livres mystérieux. Germain et Euthyme en découvrirent un et s'en servirent pour célébrer. Pour leur peine, les audacieux reçurent le fouet. Élie jugea pourtant nécessaire, dans la sixième semaine du carême de 1658, de rédiger une décision d'après laquelle tous les moines-prêtres refusaient les nouveaux livres, et recueillit ensuite les signatures. Lorsque en été arrivèrent les pèlerins, il leur conseilla de fuir les églises et les prêtres qui célébraient à la nouvelle mode. Enfin le 8 juin, à la réunion générale, il s'écria : « Voyez, frères, les derniers temps sont venus : des docteurs se sont dressés, qui nous détournent de la tradition des saints Pères et veulent nous faire célébrer sur des croix latines d'après de nouveaux *Missels*. Priez afin que Dieu nous permette de mourir dans la foi orthodoxe, comme nos aïeux ! » Tous répondirent : « Non, nous n'en voulons pas, de

74. Le traité sur le signe de croix a été publié par N. Nikol'skij, dans les *Œuvres du moine de Solovki Gerasime Firsov*, *Mon. anc. lit. r.*, CLXXXVIII (1916), pp. 145-196; sur sa date et son retentissement, *ibid.*, pp. xvii-xix.

75. Sorti de presse en septembre 1655-1656, longtemps retenu à Novgorod avant d'être distribué, arrivé à Kolmogory le 30 août 1657 et remis contre paiement au gardien de la procure de Solovki, qui le réexpédia seulement le 8 octobre (Syrkov, p. 47). Cet exemple donne une idée des délais avec lesquels la réforme put se répandre.

leur messe latine, de leur liturgie hérétique! Nous ne communions pas de ces hosties-là. Nous sommes tous avec toi! » Le document rédigé après cette délibération porte cinquante et une signatures : les onze moines-prêtres — même les six récalcitrants, sans doute intimidés —, quatre diacres, les officiers et trente-deux moines. C'était une déclaration formelle de désobéissance à l'Église ⁷⁶.

Quand elle arriva à Novgorod et à Moscou, accompagnée d'une dénonciation de Vitalien et de ses compagnons, elle ne provoqua pas la moindre réaction. Nikon n'était plus là et les soucis étaient autres. Le 10 juillet 1658, après avoir célébré la messe solennelle dans la cathédrale de l'Assomption, il avait, dans la stupeur générale, adressé au peuple ce discours : « De ce jour, je ne suis plus votre patriarche, et si jamais je pensais à le redevenir, que je sois anathème!... Jadis vous m'appelâtes iconoclaste parce que je faisais saisir et barbouiller quantité d'icônes, et me voulûtes tuer. Mais c'étaient des icônes latines que je supprimais, peintes d'après un modèle porté par un Allemand de son pays... Ensuite vous m'appelâtes hérétique : il a fabriqué de nouveaux livres! disiez-vous... Je vous proposais la doctrine et le témoignage des patriarches œcuméniques... et vous me voulûtes lapider... Eh bien! plutôt que d'être lapidé et traité d'hérétique, de ce jour je ne suis plus patriarche! » Et ce disant, malgré les protestations, il avait déposé les ornements pontificaux, la crosse du métropolitaine Pierre et la mitre blanche.

Les jours précédents, il y avait eu l'algarade publique entre un officier patriarcal et l'okol'ničij Bogdan Khitrovo, puis l'absence du tsar aux cérémonies de Notre-Dame de Kazan, enfin, la veille même, ce blâme transmis par le prince Romodanovskij : « Tu te nommes grand souverain, alors qu'il n'y a chez nous qu'un souverain, le tsar ⁷⁷! » C'étaient des signes trop manifestes du changement survenu dans les dispositions du tsar : ce titre de grand souverain porté par Philarète, Alexis le lui avait donné durant tant d'années! Pour Nikon, cesser de partager l'Empire était déchéance. Autant valait quitter le patriarcat! Peut-être le tsar, ce jeune homme qui s'émancipait, viendrait-il supplier son vieux maître de rester! Dans l'éclat du 10 juillet, ces sentiments n'étaient pas absents. Mais ceux qui s'exprimaient dans le dis-

76. Syrcov, pp. 19, 47 sqq.; *Mat.*, III, pp. 10 sqq.

77. Gibbenet, I, pp. 26-33.

cours aux fidèles n'étaient pas moins sincères : la lassitude de la lutte entreprise contre tout un peuple, l'idée qu'après tout il ne valait peut-être pas la peine de troubler l'Église pour un *Alleluia* de plus ou quelques oraisons de moins, et même pour imiter le signe de croix des Grecs!

IV

La retraite de Nikon posait du coup deux questions. Ses réformes subsisteraient-elles? Comment serait assuré le gouvernement de l'Église?

La seconde eût été facile à résoudre, si Nikon lui-même ne l'avait compliquée. Le pontife démissionnaire s'était retiré à la Nouvelle-Jérusalem, dans le splendide monastère de la Résurrection, qu'il s'était bâti sur l'Istra à 60 kilomètres de Moscou, dans un site magnifique, et pour lequel il avait obtenu du tsar de riches dotations. De là, tout en activant la construction de la grandiose église qui devait imiter celle du Saint-Sépulcre, il ne cessait d'observer les événements et de harceler le tsar de protestations et d'avis. Ayant abandonné ses fonctions, il prétendait conserver encore le titre et les prérogatives de patriarche⁷⁸. A Moscou, le métropolite de Krutica, Pitirim, faisait timidement les fonctions de patriarche sans en avoir l'autorité⁷⁹ : c'était un prélat pieux, pacifique et modéré. L'Église se trouvait pratiquement sans chef.

Or Neronov était revenu à Moscou. Réinstallé dans sa maison de Notre-Dame de Kazan, que son fils Théophylacte lui avait gardée, il jouait maintenant le rôle de conciliateur naguère dévolu à Étienne. Il crut de son devoir de mettre fin à cette situation. Sachant que le 22 octobre, jour de la fête de Notre-Dame de Kazan, le tsar viendrait comme d'habitude suivre les offices au *sobor*, il rédigea une grande supplique à lui remettre à cette occasion. Il lui représentait le veuvage anticanonique de l'Église, depuis un an et trois mois; les divisions accrues; la colère divine manifestée par les insuccès de la guerre contre les Suédois. Il lui demandait de réunir un concile pour rendre la paix aux âmes

78. Gibbenet, I, pp. 34-51.

79. Nommé archimandrite à Saint-Euthyme de Suzdal' en 1650, donc par la Confrérie, passé au Novospasskij en 1654, Pitirim avait été sacré métropolite le 12 août 1655 (*Lect. chr.*, 1890, II, p. 489).

et la prospérité au pays : « Donne-nous un pasteur apté à renforcer la religion. Donne-nous un maître doux et humble de cœur..., non novateur, mais dompteur des passions. » Enfin, sans nommer de candidat, il énumérait, d'après l'Écriture et les canons, les vertus à exiger d'un pontife, science, bonnes mœurs, vie conforme aux paroles, absence d'orgueil : tous les pontifes sont égaux et le patriarche n'est pas le chef des évêques, mais seulement l'évêque du premier siège, le frère aîné de ses frères.

Le jour de la fête, après la messe, Neronov glissa dans la main droite du tsar un bout du rouleau sur lequel cette supplique était écrite et l'adjura avec larmes, en lui rappelant le juge endurci et la veuve tenace de saint Luc (xviii, 1-8), de pacifier la Sainte Église et la venger de son adversaire; puis, laissant le rouleau tout entier, il ajouta : « Relis-le deux et trois fois, puis remets-le à la tsarine et aux princesses. Mais, tant que tu n'y auras pas donné suite, je t'en supplie, que nul n'en sache rien ⁸⁰! »

Le concile était une nécessité. Le tsar fit d'abord recueillir tous les témoignages sur les circonstances du départ de Nikon, puis, en janvier 1660, il le convoqua. Une bonne moitié de l'année, du 16 février jusqu'au 14 août, fut occupée par ses séances. Après un examen très consciencieux, après consultation de trois prélats grecs présents à Moscou, il fut reconnu qu'un patriarche qui avait arbitrairement abandonné son siège devait être réputé déchu même de l'épiscopat et qu'il pouvait et devait être pourvu à son remplacement ⁸¹. La sentence était unanime, elle tranchait la question, elle pouvait ramener le calme : le tsar n'osa l'exécuter. Nikon lui imposait encore. Le chaos continua. Quand l'archevêque Siméon arriva de Tobolsk en janvier 1661, il ne trouva pas à qui s'expliquer : « Personne aujourd'hui à qui rendre compte! Il n'y a pas à Moscou de patriarche ⁸²! »

L'année suivante, Nikon, qui visiblement ne pouvait se faire à la retraite, tenta un nouvel éclat. Déjà il s'était vivement plaint au tsar qu'on fit sans lui des évêques, des archimandrites, des abbés et des prêtres. Il s'était affirmé à lui, dans une lettre menaçante, le seul chef légitime de l'Église, toujours reconnu par

80. La *Supplique* est imprimée *Mat.*, I, pp. 167-179; la date et les circonstances de sa remise sont fournies par quelques lignes (sans doute de Théoctiste) qui la précèdent dans le recueil mss. n° 10, fol. 147, de la collection Rakhmanov (imprimées par Pierre Vlasov dans la *Voix de l'Église*, 1918, n° 4, pp. 203-203).

81. *Procès de Nikon*, pp. 62-63, 72-87; Gibbenet, I, pp. 66, 203-220; Kapterev, II, pp. 256-267.

82. Ogloblin, *Ant. r.*, 1893, n° 10, p. 182.

les anciens métropolites⁸³. Le dimanche de l'orthodoxie, 16 février 1662, il osa plus : il fulmina l'anathème contre son remplaçant, le métropolite Pitirim, pour avoir présidé la cérémonie des Rameaux, sacré un évêque — Méthode de Mstislav — et prononcé contre lui des paroles injurieuses. Force fut au tsar de consulter les prélats sur la validité de cet anathème : tous la nièrent⁸⁴. Un Grec récemment arrivé, Paisios Ligaride, métropolite de Gaza en Palestine, fit même honte au tsar de son indécision : « La Russie est en spectacle à tout l'univers et tous les peuples attendent le dénouement de cette tragi-comédie. » Et il lui offrit ses services pour écrire en grec au patriarche de Constantinople⁸⁵. Cette nouvelle affaire troubla l'opinion de longs mois⁸⁶.

Il y eut polémique entre Nikon et Ligaride. Le boiar Siméon Strešnev, oncle maternel du tsar, qui, disait-on, avait appris à son chien à imiter avec ses pattes de devant la bénédiction donnée des deux mains par Nikon⁸⁷, et pour cela avait été par lui excommunié, adressa à Ligaride une liste de trente questions concernant Nikon, et, comme elles étaient inspirées par le tsar, Ligaride y répondit sans retard le 15 août⁸⁸. Son factum fut répandu dans Moscou et l'habile Levantin, qui savait écrire et parler avec autorité, devint pour un temps l'oracle du Kremlin en politique ecclésiastique.

Le 26 novembre, Ligaride passa la journée en conférence avec le tsar, son nouveau confesseur Lucien et ses boiars⁸⁹. Sans doute exposa-t-il une fois de plus son point de vue : puisque les Russes n'arrivaient pas à résoudre la question par leurs propres moyens, il fallait s'adresser aux patriarches d'Orient et réunir sous leur présidence un concile général. Le 21 décembre, cette solution prévalut, et le lendemain des invitations furent adressées aux quatre patriarches de Constantinople, Alexandrie, Jérusalem et Antioche, ainsi qu'à Paisios, le précédent patriarche

83. *Mém. sect. r. et sl.*, II, pp. 532-553.

84. Les réponses des évêques sont résumées dans une lettre de Neronov, *Mat.*, I, pp. 182-188.

85. *Rec. de chartes*, IV, n° 28. Ligaride était arrivé à Moscou le 12 février 1662.

86. Alexandre de la Vjatka remit sa réponse au tsar le 8 juin; Macaire de Novgorod, le 13 octobre.

87. En réalité, depuis longtemps le chien était dressé à tendre les pattes pour demander à manger : c'est quand le patriarche eut rompu avec le tsar que Strešnev dit que ce geste était la bénédiction de Nikon (lettre d'Alexandre de Vjatka, *Ms. Uvarov*, n° 147, fol. 30-32 v.).

88. Gibbenet, II, pp. 518-550. Zzykyin suppose que questions et réponses étaient l'œuvre de Ligaride (p. 207).

89. *Journal du palais*, p. 162.

œcuménique, avec trois cents sous d'or à chacun⁹⁰. Aussitôt, les travaux préparatoires commencèrent : une commission fut formée, composée de Jonas de Rostov, Hilarion de Rjazan' et quatre laïcs; le boiar Pierre Saltykov fut chargé d'enquêter sur la gestion économique de Nikon⁹¹; les actes du concile de 1660 furent soumis à Ligaride, qui non seulement les reconnut valides, mais encore fit à ce sujet un éloge flatteur du tsar et des évêques⁹². En conséquence, le 18 juillet 1663, Ligaride et l'archevêque d'As-trakhan, Joseph, se rendirent chez Nikon pour lui signifier l'interdiction d'accomplir aucun acte épiscopal.

Mais Nikon, ce jour-là, refusa d'accepter cette sentence et reçut fort mal les messagers. Le 23 juillet, quand ils revinrent porteurs d'une lettre signée de sept prélats, il entra dans une grande colère, traita Ligaride de Judas, chien, brigand. Il continua à l'agonir d'injures par lettres⁹³. Peu après il mit la dernière main à sa réplique aux questions de Strešnev et aux réponses de Ligaride, un immense traité de 955 feuilles, où il ne se reconnaissait aucun tort, altérait souvent la vérité, exposait sans ménagements la théorie que durant son pontificat il avait tâché d'appliquer : le sacerdoce émanation directe de Dieu, et partant infiniment supérieur à l'Empire⁹⁴, qualifiait à maintes reprises le tsar d'ennemi de Dieu, les boiars et les évêques d'antéchrists. Éloigné du pouvoir, Nikon avait perdu, comme il arrive souvent aux orgueilleux, toute mesure, toute psychologie, tout sentiment du ridicule, toute considération de l'intérêt de sa cause comme du bien de l'Église.

Au début de 1664 comme en 1658, l'Église se trouvait sans chef. La question n'était résolue qu'en principe par le concile à venir; pratiquement, elle n'avait pas avancé d'un pas. Et naturellement, les accusations que se jetaient à la tête Nikon, les prélats, Ligaride, les boiars, les basses manœuvres auxquelles se livraient autour d'eux une nuée de comparses, ne contribuaient pas à relever la discipline. « Les prélats n'ont que négligence, boivent et s'enivrent; dans les monastères, archimandrites

90. Gibbenet, I, pp. 561-580 (22-26 décembre 1662).

91. *Ibid.*, pp. 245-246 (23 décembre 1662).

92. *Ibid.*, pp. 585-589 (ukaz du 29 décembre 1662).

93. Kapterev, II, pp. 311-315 (texte de la lettre du 23 juillet).

94. On peut lire cet écrit capital de Nikon, en traduction anglaise, dans W. Palmer, *The patriarch and the Tsar*, I. Il n'en a été publié en russe que des fragments. Analyse, dans Macaire, *Histoire de l'Église*, XII, pp. 390-433, et Kapterev, II, pp. 181-201.

et abbés festoient et invitent des étrangers... Nul ne songe à prier Dieu ⁹⁵! » : ces constatations, faites par Nikon en 1659, devenaient plus vraies d'année en année. L'ex-patriarche, qui semblait avoir complètement oublié ses réformes, puisait pour se défendre dans l'arsenal de leurs adversaires : à son tour, il traitait les évêques orthodoxes d'antéchrists, récusait les sentences portées contre lui, appelait à son aide les songes et les visions, montrait dans la peste et les guerres malheureuses les suites de la désobéissance à son autorité. Il allait plus loin, en s'en prenant directement au tsar.

Le sort des réformes n'avait pas non plus été décidé par le départ de leur auteur. Sans doute ni le tsar, ni Pitirim, au fond du cœur, n'y tenaient. Mais ni l'un ni l'autre, en l'absence d'une autorité reconnue, ne s'estimaient en droit de les annuler, ni même d'en suspendre l'exécution. De là, l'impossibilité d'une politique. Au désordre hiérarchique s'ajouta un invraisemblable chaos liturgique et doctrinal.

Ce qui était livresque continua. Épiphanè Slavineckij et Arsène le Grec demeuraient dévoués à Nikon; avec le personnel de l'Hôtel de la presse, ils constituaient un groupe solide et spécialisé, qui devait fonctionner ne fût-ce que par vitesse acquise, dès lors qu'on ne le lui interdisait pas. Le nouveau *Rituel*, comme les précédents livres, fut distribué et alla accroître le trouble dans les provinces. En 1659 parut le *Calendrier* (*svjatcy*); en 1660, le *Commun des saints* (*Ménées communes*); en 1661 le *Synaxaire* (*Prolog*) pour le premier semestre, et une nouvelle édition du *Rituel*; en 1662, le second volume du *Synaxaire*. En 1663, l'activité des presses fut plus intense que jamais : outre les réimpressions du *Triodion* de carême, du *Diurnal*, du *Commun des saints*, de l'*Apôtre*, cette année-là, à la fin de décembre, fut mise en vente la *Bible* qui était en chantier depuis septembre 1660 ⁹⁶.

Le 2 mai 1663, Arsène avait été remplacé comme premier recenseur par le Grec Denys, ancien archimandrite de l'Iverikon au mont Athos, fixé à Moscou depuis le 26 juin 1655 et qui jouissait d'une réputation de savant : l'archevêque de Rjazan', Hilarion, se faisait donner par lui des leçons de grec ⁹⁷; on lui demandait des traductions; on le consultait sur les rites et céré-

95. Gibbenet, II, pp. 492-493 (10 juillet 1659).

96. Sur les éditions de ces années, voir Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 433-434, et *Ann.*, V, pp. CXXIX-CXXII.

97. Col. 751.

monies de la sainte Montagne⁹⁸. Ainsi le principe qui consistait à rapprocher les livres de leurs modèles grecs, s'il n'était pas toujours observé — la *Bible*, pour des raisons d'opportunité expliquées dans la *Préface*, avait été copiée sans grands changements sur celle d'Ostrog⁹⁹ —, demeurait en vigueur.

Pour ce qui est de la pénétration des nouveaux livres et des nouveaux rites, elle s'opérait aussi par la force des choses, dès lors qu'il n'y avait pas de prescriptions contraires. Les efforts des prélats choisis par Nikon spécialement dans cette intention commençaient à porter leurs fruits. Ainsi Hilarion, l'ancien abbé de Saint-Macaire-aux-Eaux-jaunes, qui, le 26 avril 1657, avait succédé à Misaël, tué par les Mordvines, sur le siège de Rjazan'; ainsi Laurent, le nouveau métropolite de Kazan, nommé le 26 juillet 1657; ou Étienne, le premier archimandrite de la Nouvelle-Jérusalem, envoyé à Suzdal' au début de 1658. Celui-ci, par exemple, ne se contentait pas de suivre les nouveaux *Missels*; il avait adopté le cérémonial qu'il avait vu observer par Nikon; par fantaisie ou par scrupule, il modifiait sans cesse les chants et les rites, « aujourd'hui comme ceci, demain autrement »; il déplaçait ou supprimait complètement les autels, bouleversait sa cathédrale sans respect pour les tombes des anciens princes, rejetait brutalement les icones des particuliers, dépouillait les autres de leurs parures d'or et de pierres précieuses pour en rehausser la splendeur de ses propres ornements. En cela, presque toujours, il pouvait invoquer l'exemple de son maître Nikon¹⁰⁰. C'était au moment même où personne à Moscou ne poussait plus les réformes, qu'elles se répandaient de proche en proche, s'affirmaient, s'imposaient dans les diocèses, les monastères, les campagnes.

Vis-à-vis des opposants, le pouvoir ne savait quelle attitude garder. Lorsque Neronov était venu réveiller Pitirim pour lui conter que le Sauveur lui était apparu et lui avait ordonné de célébrer de nouveau — bien qu'un prêtre entré en religion en fût réputé incapable, même d'après les anciens *Missels* — le mé-

98. Kapterev, II, pp. 370-372.

99. La Bible est devenue très rare, soit en manuscrits, soit dans l'édition d'Ostrog [qui manquait même à l'Hôtel de la presse]. Aussi le tsar a-t-il ordonné d'abandonner le projet [d'Épiphane] de donner une édition révisée, et de réimprimer au plus tôt celle d'Ostrog. La préface fait allusion à ceux qui sont toujours prêts à dire : l'ancien vaut mieux que le nouveau. Elle termine en citant quelques corrections de mots et d'orthographe faites soit dans le texte, soit en marge.

100. Rumjancev, *Nikita*, pp. 139-142.

tropolite s'était borné à répondre : « Je t'en crois sur parole : Dieu peut bien des merveilles ¹⁰¹! » Mais quand l'ancien *djak* du Bureau de Sibérie, Tret'jak Vasiliev, qui dans sa retraite au Miracle avait eu le loisir de scruter les livres anciens et nouveaux, adressa au tsar une plainte motivée contre les gens de l'Hôtel de la presse, contre Euthyme, contre les étrangers qui se mêlaient de corriger les textes sacrés sans savoir grammaire, philosophie, ni théologie et ne faisaient ainsi que les corrompre et y semer la zizanie, un ukaz du 9 novembre 1659 expédia ce vieux serviteur, ce studieux lecteur, ce lettré délicat, en pénitence à Saint-Cyrille de Bèlozero ¹⁰². Il est vrai qu'il avait été confronté, en présence des archimandrites du Miracle et de l'Épiphanie, avec les recenseurs.

Les accusations qui commencèrent à pleuvoir en 1659 contre l'archevêque de Suzdal' étaient autrement embarrassantes. Elles provenaient visiblement d'adversaires des réformes de Nikon, mais, d'autre part, elles étaient si graves et si nombreuses qu'on ne pouvait les ignorer. La campagne était conduite par un prêtre de la cathédrale de Suzdal', jusque-là inconnu, mais qui témoignait un attachement sincère à la tradition, une inlassable activité et une dialectique puissante : Nicéas Dobrynin. Une commission d'enquête — l'évêque Alexandre, transféré en 1657 de Kolomna au siège nouveau de la Vjatka, et le *djak* Parthène Ivanov — fut dépêchée à Suzdal', un millier de personnes interrogées, et le 23 mars 1660 un synode siégeant sous la présidence de Macaire de Novgorod condamna Étienne à vivre en pénitence dans un monastère avec interdiction d'exercer aucune fonction épiscopale ¹⁰³. C'était un premier procès, en somme pour griefs civils : arbitraire et abus de pouvoir. Les griefs proprement religieux firent l'objet d'une seconde affaire : le 9 août 1660, Étienne eut à répondre sur cinquante et un chefs d'accusation. Ses explications furent jugées satisfaisantes sur certains, son repentir suffisant sur les autres, et il fut acquitté. Mais, comme il était « haï des gens de la ville » et de son clergé, il n'en fut pas moins privé de son siège et affecté au *sobor* de Saint-Michel au Kremlin. Son principal accusateur, le pope Nicéas, convaincu de calomnie,

101. *Mat.*, I, p. 166 (en 1659).

102. *Actes Uvarov*, II, n° 554, p. 360. La supplique de 1659 n'est connue que par ce qu'en dit Tretjak dans sa seconde supplique, de 1660. Par contre, en 1659 aussi, quelques exilés furent rappelés de Solovki (Bèlokurov, *Arch. de Solovki*, p. 73), mais rien ne prouve qu'ils y eussent été envoyés pour opposition aux réformes.

103. Rumjancev, *Nikita*, pp. 100-105.

fut suspendu¹⁰⁴. L'évêque niconien n'était pas blâmé, mais n'était pas soutenu contre les opposants; le meneur de l'opposition était condamné, mais laissé libre de poursuivre son agitation. Cette sentence doublement boiteuse est significative de l'époque.

En décembre 1660, le sous-diacre Trofimov et le pope Hérédion souffrirent pour avoir critiqué les nouveaux livres¹⁰⁵. Par contre, le 9 avril 1661, Tret'jak Vasiliev est relevé de sa condition de pénitent et agrégé à la confrérie des moines de Saint-Cyrille¹⁰⁶; mais il n'est pas rappelé à Moscou, lieu de sa profession. C'est dans ces mois-là que part sans doute l'ordre qui rappelle de Daourie l'archiprêtre Avvakum : peut-être l'archiprêtre Siméon avait-il intercédé pour son ancien protégé¹⁰⁷. Par contre, en juillet, le pope Lazare est dirigé sur Tobolsk¹⁰⁸. Mais en mai 1663 Arsène le Grec est envoyé en pénitence à Solovki¹⁰⁹. Visiblement, le tsar est hésitant, les accusations multipliées contre les réformes inquiètent sa conscience, il ordonne des enquêtes et des confrontations, laisse condamner, gracie ensuite à moitié, permet cependant aux nouveautés de s'implanter un peu partout, mais ne poursuit pas systématiquement leurs adversaires. Or tout dépend de lui : les prélats n'ont pas de conviction ferme; si le parti conservateur est affaibli par la mort de Macaire de Novgorod, le 14 novembre 1662, et de Marcel de Vologda, le 22 mars 1663, il n'est point dans l'épiscopat de réformateur si acharné qui ne se soumit sur un ordre du prince.

Parmi les tenants de la vieille piété, cette politique éveillait deux sentiments contradictoires : d'une part, puisque le tsar branlait, on pouvait le faire revenir sur les mesures prises, obtenir le retour à l'ancien état de choses; d'autre part, puisque, Nikon parti, les nouveautés odieuses subsistaient, s'étendaient, c'était que l'Eglise comme telle était pervertie, livrée à l'Antéchrist. Ces deux sentiments exaltaient et encourageaient l'opposition.

Ceux qui étaient plus sensibles aux raisons d'espérer atten-

104. Rumjancev, *Nikita*, pp. 108-124.

105. *Mat.*, I, pp. 471-479.

106. *Actes Uvarov*, II, n° 556, pp. 360-361.

107. Avvakum semble avoir reçu avis de son rappel à Fort Irgen, en même temps que Paškov, en mai 1662. Le trajet entre Irgen et Moscou demandait environ un an. Siméon, cette année 1661, dut arriver à Moscou en janvier (le 8 janvier, il écrit au tsar de Jaroslavl').

108. Voir plus haut, p. 278.

109. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, p. 433.

daient le remède des autorités constituées. Alexandre de la Vjatka, avec son confident, l'ex-abbé Théoctiste, préparait à l'intention d'un futur concile un mémoire très détaillé où il relevait tous les points sur lesquels le *Rituel* de 1658 s'écartait des anciennes éditions moscovites, et aussi du *Rituel* de Pierre Mohila. Il s'indignait bien quelquefois : « Mensonge ! » — « Ridicule et scandaleux ! » — « Les éditeurs étaient-ils ivres, ou avaient-ils perdu l'esprit ? je supplie qu'on me le dise ! » — « Est-ce que, par hasard, nous devrions nous ensevelir dans des livres grecs imprimés à Venise et adopter les us et coutumes de Grecs établis chez les Latins ou les païens ? » Mais il espérait qu'après solution à l'amiable de toutes les difficultés les chrétiens se retrouveraient unis dans la paix et la foi ¹¹⁰.

Pour Neronov aussi, le concile qui réglerait la succession de Nikon mettrait également fin à ses malencontreuses entreprises. Le 25 octobre 1661, il écrivait au tsar : « On me fait passer pour un révolté, un fauteur de trouble. Y a-t-il jamais eu apparence de pareille chose de notre part ? Mais non, très pieux tsar, loin de nous semblable pensée !... La seule cause du trouble, ce sont les nouveautés... La cause de la colère divine, je vais te la dire. Depuis 1654 ont été imprimés des livres qui ne s'accordent pas entre eux, et pour cela les croyants, les vrais serviteurs du Christ, sont en grande perplexité et chagrin... Donne la paix à l'Eglise... » Et, croyant savoir que sa vieille idée d'un concile avait enfin été adoptée, il demandait qu'y fussent aussi convoqués Nicanor et ses amis de Solovki — Nicanor était toujours demeuré en relations avec son cher couvent, y avait fait un voyage en 1657, l'avait comblé de dons : argent, livres, icones, mitres précieuses, et finalement en 1660 y était rentré pour toujours ¹¹¹ —, Spyridon Potemkin, Serge Saltykov, Serge, abbé de la Tolga, car « sans de tels hommes le concile serait sans autorité ¹¹² ».

Les deux Serge étaient sans doute connus alors comme des amis de la vérité. Le premier appartenait à une famille influente ; il était, depuis 1658 au moins, gardien d'un petit couvent fondé en 1621 dans la province de Smolensk par son aïeul le boïar

¹¹⁰. *Bibl. syn.*, ms. V, fol. 70-174. La fin du mémoire manque.

¹¹¹. Syrcov, pp. 39-40, 88. Nicanor est encore mentionné à Saint-Sabba dans un acte du 4 novembre 1659 (*Lect. hist.*, 1909, IV, p. 44).

¹¹². Lettre de Neronov, dans le Recueil n° 10 du fonds Rakhmanov, imprimée par P. Vlasov dans la *Voix de l'Eglise*, 1918, n° 4, pp. 203-205.

Michel Saltykov, l'Exaltation de la Croix de Bizjukov¹¹³. Le second devait déjà faire preuve des qualités d'énergie et de commandement qui lui assureront un brillant avenir dans la hiérarchie.

Mais Potemkin était une figure d'une tout autre envergure. Originaire, lui aussi, de la région de Smolensk, et de souche aristocratique, il avait acquis dans les écoles polonaises une instruction occidentale très rare en Moscovie. Il connaissait le grec, le latin, le polonais, avait étudié d'assez près la dialectique, la rhétorique et la théologie telles qu'on les enseignait dans l'Ouest sous l'influence des Latins, et quelque part il cite le Talmud. Mais il n'avait rien perdu de son attachement à la tradition orthodoxe. Après la conquête de Smolensk par le tsar Alexis, il avait été amené, peut-être contre son gré, à Moscou. Oncle de Théodore Rtiščev¹¹⁴, dont la faveur allait grandissant, il aurait pu, lui aussi, parcourir à la cour ou dans la diplomatie une brillante carrière, mais il avait préféré se consacrer aux études religieuses : « Il consumait sur les livres tous les jours de sa vie¹¹⁵. » En décembre 1660, portant encore son prénom de Siméon, il était déjà une autorité, parmi les défenseurs de la vieille foi¹¹⁶. Peu après, il entra en religion au couvent du Bon-Secours, celui du confesseur Étienne que certainement il avait connu et estimé, avec le nom de Spyridon¹¹⁷. A ce moment, il avait déjà composé neuf *Sermons* fort étendus, dans lesquels il passait en revue pour les réfuter les nouveautés dogmatiques de Nikon¹¹⁸.

Le premier traitait de la croix, qui doit se tracer de la même façon pour se signer et pour bénir, puisqu'il n'y a qu'une seule vraie croix du Christ. Le second affirmait la nécessité de qualifier de « vrai » le Saint-Esprit. Le troisième niait la possibilité d'une réforme de l'Église, puisqu'elle avait été créée parfaite. Le quatrième parlait « de l'achèvement de l'Église et de Satan lié » pour mille ans, selon l'Apocalypse, et mettait Nikon en contradiction avec lui-même, tantôt recevant le *Stoglav* et les *Livres de*

113. Golombievskij, *Lect. hist.*, 1892, II, pp. 1-45 (Serge est nommé, pp. 6, 24, 34).

114. *Mat.*, VI, pp. 230-232 (lettre du diacre Théodore à son fils Maxime).

115. *Mat.*, I, p. 479.

116. *Mat.*, I, p. 479.

117. Il est ainsi nommé par Neronov le 25 octobre 1661.

118. P. Smirnov, interprétant les données chronologiques de deux de ces *Sermons*, les date tous d'« avant 1658 ». Mais Potemkin cite d'autre part le nouveau *Rituel*, paru seulement le 10 décembre 1658, et mentionne même une correction qui y fut apportée ensuite. Il semble que le recueil ait été écrit en 1660.

Cyrille et de la Foi, tantôt les repoussant. Le cinquième dénonçait les précurseurs de l'Antéchrist, instruits par lui à déguiser leur venin sous de pieux prétextes. Dans le sixième, on trouvait la véritable doctrine de l'Église. Le septième était intitulé : « Des chrétiens inconscients qui se nomment orthodoxes et condamnent l'erreur, mais y sont absurdement noyés et ne s'en aperçoivent point. » Le huitième prévenait encore les fidèles contre ceux qui s'appellent saints et ne sont que suppôts de l'Antéchrist. Le neuvième concluait sur la Trinité.

Tous ces sermons étaient composés savamment, d'après les recettes des maîtres polonais de Potemkin, quoique sans imitation servile. Ils étaient écrits dans une langue claire et imagée, nourrie de souvenirs bibliques, riche en formules bien frappées. Quoique toujours apologétiques et polémiques, ils se distinguaient par l'absence de violence et par l'appel à la raison. Une certaine facilité de développement, certains procédés de rhétorique — interrogations, apostrophes, dialogues supposés — en rendaient la lecture plus attrayante. Ils furent beaucoup copiés et lus, réunis en recueil et contribuèrent grandement à fixer la doctrine des opposants.

Potemkin ne s'enlisait pas, comme beaucoup, dans les critiques de détail : sans les négliger, il remontait jusqu'aux principes. L'Église ne peut errer, car le Christ vit et règne en elle : elle ne saurait dévier dans le moindre de ses « dogmes », ni dans ses textes sacrés, ni dans ses rites écrits ou traditionnels. Donc qui prétend la réformer la corrompt. « Maudit qui ajoute, maudit qui ôte à la foi pure qui nous a été transmise. » Ces prétendues corrections sont empruntées, non pas aux anciens manuscrits slaves, mais à des livres hérétiques imprimés en grec, venus de Rome, de Paris, de Venise, et pleins d'erreurs latines. Les nouveaux livres sont tissus de mensonges; il n'ont plus de russe que le nom; ils sont mélangés de la doctrine sacrilège de Rome. Si cela est arrivé, c'est que les derniers temps sont proches : Satan fut lié mille ans — ô, millénaire bienheureux! — après le septième concile un mystère de Dieu s'accomplit, Rome se détacha; encore six cents ans, et ce furent les Uniates; encore soixante ans, et Nikon, à leur exemple, refusa de nommer « vrai » le Saint-Esprit; que va-t-il se passer dans six ans, à l'échéance marquée par le nombre de l'Apocalypse : 666? Visiblement, l'Antéchrist opère déjà dans le monde : ses précurseurs sont nombreux, ils lui préparent la voie en faussant le Symbole, la prière à Jésus, l'*Alleluia*, l'oraison du baptême, l'hymne de la Mère de Dieu,

en niant la divinité de l'offrande à la *proskomidia*, en semant partout les erreurs latines. Déjà on refuse d'écouter l'Évangile, on préfère les philosophes païens aux apôtres du Christ, et les fidèles sont pourchassés. Quand tout sera prêt, il viendra en personne. La vie présente n'est qu'une cloison entre deux avènements du Christ. Soyons prêts à la fin de ce monde et au jugement dernier ¹¹⁹.

S. Potemkin était un homme de cabinet, fort instruit et pondéré, donc peu porté à tirer de sa doctrine désespérée des conséquences immédiates et excessives. En général, parmi les vieux-croyants de Moscou, elle pouvait être reçue intellectuellement, elle ne risquait pas d'atteindre jamais à la même puissance de suggestion que dans d'autres milieux. Dans la capitale, on comptait sur le tsar mieux informé, sur le concile à venir, on souhaitait la paix et la réconciliation par le retour aux anciens rites, et l'on fuyait, en attendant, les solutions extrêmes.

A Solovki, la mort de l'archimandrite Élie, en 1659, avait un moment rendu courage aux niconiens. Le nouvel élu, Barthélemy, installé en septembre ou octobre 1660 ¹²⁰, était sans convictions fermes, par conséquent soumis aux autorités. Le 22 octobre, un chapitre décida de chanter dorénavant l'office « selon les paroles » et d'après les livres corrigés. Il est probable que cette décision ne fut guère observée, car au début de janvier 1663 Barthélemy se crut obligé d'insister pour qu'on la mît en pratique. Ce jour-là, le diacre Nil l'accusa publiquement avec tous les supérieurs : « Tu es hérétique, et c'est le pape Géronte qui t'a enseigné l'hérésie, comme Arsène le Grec l'a enseignée au patriarche Nikon, et Nikon l'a enseignée au tsar ¹²¹. » Peu après, le 12 janvier, Barthélemy, appelé à Moscou, quitta le monastère, laissant le soin du culte à l'*ustavščik*, ce même Géronte. Aussitôt l'agitation reprit de plus belle. Le 7 février, un scandale éclata à la messe parce que le diacre avait lu l'Évangile sur un pupitre sans drap ni cierges et qu'ensuite le sacristain n'avait pas retiré de l'autel les oblats. Il y avait aussi une autre discussion : de quel côté de l'autel le prêtre devait-il communier ? Enfin, l'archimandrite étant revenu, chassé par le mauvais temps, le 16 fé-

119. Les œuvres de S. Potemkin sont demeurées inédites (Družinin, pp. 231-236). Je me suis servi du recueil de la collection Ščukin, n° 399. On peut lire une analyse et d'assez larges extraits des *Sermons* dans Borozdin, pp. 97-104.

120. Syrcov, p. 61.

121. *Mat.*, III, p. 13; Syrcov, pp. 116-118.

vrier 1663 les prêtres et les diacres se réunirent sous sa présidence et s'engagèrent mutuellement, pour mettre fin aux disputes et aux dénonciations, à ne recevoir ni introduire « aucun rite nouveau... sous peine de pénitence sévère¹²² ». On était ainsi ramené à la délibération de 1658 : Barthélemy lui-même devint un observateur fidèle des anciens rites. Il se confirmait que Solovki était le rempart de la vieille piété. Moscou n'en marquait d'ailleurs nul déplaisir : le tsar avait trop besoin des subsides du riche couvent! En septembre 1663, il lui fit demander 50.000 roubles, à titre d'emprunt, pour continuer la guerre « contre les Latins¹²³ ».

Solovki ne gardait pas pour lui la vérité. Le grand monastère de la mer Blanche était en relations constantes, par les innombrables pèlerins qu'il hébergeait chaque été, par ses filiales, ses procures et ses domaines, avec les ermitages, les hameaux et les villes de l'immense Pomorje, depuis la presqu'île de Kola à l'Ouest jusqu'à la lointaine Peçora à l'Est et à la commerçante Vologda au Sud. Partout il était respecté comme le dépositaire de la tradition des saints Zosime et Sabbace et du saint métropolitain Philippe; sa bibliothèque était célèbre. Depuis le temps d'Élie et les premières alertes, ses moines allaient et venaient, prêchant la vieille foi dans les bourgs de pêcheurs de l'Extrême-Nord, dépendant ou non du couvent, dans les pauvres paroisses de l'Onego, dans les *skit* des forêts où nulle nouveauté n'était désirée, où tout ce qui venait de Moscou était accueilli avec méfiance, où les privations, l'isolement, les dangers d'une nature presque intacte forgeaient des hommes au caractère fier et indépendant, des croyants peu sensibles aux biens terrestres et tendus vers les fins dernières. Que l'Église du tsar fût tombée dans l'erreur et privée de la grâce, qu'il fallût fuir ses prêtres, ses livres et ses sacrements, que le règne de l'Antéchrist fût proche, c'étaient des catastrophes qui entraient dans le cadre de leurs préoccupations. Déjà par la force des choses, en chasse ou à la pêche, pendant la fonte des neiges, ou à cause de la distance et des obstacles, on était obligé de se passer de prêtre et de se contenter de l'office récité en famille ou chanté dans la chapelle sous la présidence d'un ancien. N'était-ce pas ces régions que le tsar avait en vue lorsqu'il écrivait en 1660 : « Il nous est connu

122. *Mat.*, III, p. 42; Syrcov, pp. 135-136.

123. *Arch. Moscou*, vol. 365, fol. 29-33.

que certains soi-disant orthodoxes demeurent toujours sans pénitence et n'ont jamais de confesseurs, tant qu'ils arrivent à trente, quarante et cinquante ans, et quelques-uns même jusqu'à la vieillesse sans venir à résipiscence, sauf, en cas de maladie, à demander d'être enterrés près de l'église, repentir forcé peu agréable à Dieu ¹²⁴. »

Déjà dans cette région, au monastère de Paleostrov, dans une île du lac Onego, l'évêque Paul avait été détenu et son souvenir y restait attaché comme celui du premier martyr de la vieille foi ¹²⁵.

En 1657, le moine Épiphané, après douze ans de séjour à Solovki, décida de partir prêcher contre les nouveautés. Il reçut la bénédiction de son confesseur et de son compagnon de cellule, les livres et les ustensiles nécessaires pour mener la vie errante et solitaire, une image de cuivre — la Mère de Dieu et l'Enfant Jésus —, et s'en fut, mendiant sur sa route, jusqu'à la Suna, à quatre cents verstes de là.

Dans une île de cette rivière, à douze verstes au nord-ouest du lac Onego, vivait depuis 1640 un saint homme nommé Cyrille. C'était un paysan de la paroisse de Suna qui était entré en religion dans un couvent près d'Olonec, puis avait séjourné dans une dizaine de monastères, et enfin avait trouvé le repos dans son pays natal ¹²⁶. Il avait construit une izba pour loger les pèlerins. Il avait une meule dont il usait pour se nourrir et faire l'aumône à la veuve et à l'orphelin; il passait le reste du temps dans la prière et la méditation, le jeûne et le chant des psaumes. A douze verstes de là se trouvait le hameau où vivaient encore son vieux père et son beau-frère. Pour se confesser, il allait à Saint-

¹²⁴. Lettre au voevode de Novgorod Grégoire Kurakin, du 10 mars 1660 (A.E.A., IV, n° 115, pp. 160-162). Une copie en a été trouvée à Klimency, dans l'outre-Onego (Barsov, *Klimency*, p. 57).

¹²⁵. On ne possède aucun document sur le séjour de Paul de Kolomna à Paleostrov. Il n'est attesté que par la tradition. Là, il aurait « librement enseigné les populations » (Philippov, *Vyg*, pp. 78-79), leur recommandant de ne pas recevoir les prêtres ordonnés par Nikon ni leur baptême (*Lect. hist.*, 1905, II, pp. 41-46). Après cela, il aurait été déporté à Khutyn, à Novgorod (le séjour à Khutyn est attesté par le tsar Alexis, au concile de 1666; Macaire, *Histoire de l'Eglise*, XII, p. 710). Mais il se serait enfui, aurait parcouru, en faisant « le fou pour le Christ », le pays de Novgorod, et serait mort, soit brûlé (*Mat.*, VI, p. 196, lettre du diacre Théodore), soit enlevé par les fauves ou noyé (sentence du concile de 1666 : *Procès de Nikon*, p. 450; elle dit qu'il avait « perdu la raison »), le 3 avril 1656. En tout cas son souvenir demeura si vivant dans la région qu'on put bâtir sur lui, vers la fin du XVII^e siècle, toute une histoire légendaire, destinée à justifier tel ou tel point de vue sur les problèmes du moment (Smirnov, *Questions*, pp. 048-052).

¹²⁶. Il existe une *Vie du moine Cyrille*, écrite vers le milieu du XVIII^e siècle, mais méritant créance (Druzhinin, p. 180; Smirnov, *Questions*, pp. cxvii-cxix).

Alexandre-du-Svir, du côté d'Olonec, près du Ladoga, bien loin vers le sud : tout un voyage, à travers lacs, forêts, rapides et fondrières traîtresses.

Épiphane s'installa, sous sa direction — car Cyrille avait déjà une cinquantaine d'années —, dans une izba abandonnée comme hantée des démons, puis adroit charpentier, il s'en construisit une autre à proximité, et les deux ermites vécurent en bons voisins, se faisant part de leurs obsessions, recevant l'aumône et la distribuant, car nombreux étaient les visiteurs en peine de corps ou d'âme. Ils s'aidaient dans leurs travaux : Épiphane fabriquait des croix, on lui apportait en échange du seigle et de l'argent¹²⁷.

Tel était un de ces ermitages dont il y avait tant dans le Pomorje de l'Ouest. Non loin de la Suna, sur la Vodla, s'était fixé — pour peu de temps — un extraordinaire errant nommé Corneille. Jeune paysan de Tot'ma, dans le Nord-Est de la région de Vologda, Conon, ses parents enterrés, avait résolu à quinze ans de se consacrer à Dieu. Abandonnant tout, il s'était mis en route et des moines rencontrés par hasard l'avaient dirigé sur l'ermitage de Capiton. Après avoir beaucoup admiré les exploits et la vie angélique du terrible ascète, après un laborieux noviciat, ensuite, à Saint-Nicolas sur Komela, il y avait pris l'habit avec le nom de Corneille. Il avait vécu là vingt-quatre ans, puis était reparti en pèlerinage à travers la sainte Russie. A Moscou, il avait été sacristain de Philarète, panetier de Josaphat. A Novgorod, il cuisit le pain d'Afthon; il assista avec indignation aux premières initiatives de Nikon. A Moscou encore, sous Joseph, il fut chargé d'on ne sait quelle mission de surveillance. Plus tard, quand il vit que les nouveautés l'emportaient, il quitta la capitale, s'en alla prêcher la vieille piété dans le Nord et l'Ouest. Il gagna la petite ville de Pudož dans le Pomorje, où il y avait beaucoup d'amis de la vérité. Sur leur conseil, il se retira sur la Vodla. Un petit cirque de rochers, un mur de rondins pour barrer l'entrée, un toit de terre battue : ce fut son logis. Les fidèles venaient lui porter sa pitance et ouïr ses enseignements¹²⁸.

127. Tout cela est raconté dans la *Vie d'Épiphane*, écrite par lui-même vers 1675. Elle a été imprimée par Borozdin, *Lect. chr.*, 1889, I, pp. 211-240, et par Barskov, pp. 229-262, mais l'autographe, qui se trouve dans le *Recueil de Pustozersk*, n'a été ni reproduit, ni confronté avec les autres textes. Sur ce texte essentiel, voir Smirnov, *Questions*, pp. xc-xc1; Barskov, pp. 389-392; sur les mss., Družinin, p. 169.

128. Corneille ne nous est connu que par sa *Vie*, écrite par un disciple en 1723-1731. Elle fourmille d'erreurs chronologiques et autres et il est très difficile d'y faire le départ de la légende et de la réalité (Družinin, pp. 181-182; Smirnov, *Questions*, pp. cxiv-cxvi). Elle a été imprimée en abrégé par Maksimov, *Récits*, pp. 5-38.

A Andoma vivait le saint homme Euphrosyn : bien qu'il pratiquât le silence mystique, il avait des disciples¹²⁹. Naturellement, Épiphanie et Cyrille, Corneille, Euphrosyn se connaissaient : ils s'encourageaient dans la fidélité à la vieille foi, dans la résistance à l'hérésie, dans l'attente du Jugement. Une vie religieuse intense animait ces régions désolées, ces lacs et ces forêts où parfois l'on n'avait pour se nourrir que la mousse des marais ou l'écorce des pins. Elle gagnait les hameaux environnants, et même, au-delà, les monastères officiels.

A Saint-Alexandre-du-Svir par exemple, les nouveautés s'étaient heurtées à un refus absolu : la preuve en est que le jour où l'abbé Simon, le 23 octobre 1664, sera sacré archevêque de Vologda et devra faire profession de sa foi, il se trompera dès les premières phrases du *Credo*, dira « engendré et non créé », et pour ce *et* sera tout près de perdre sa mitre¹³⁰.

Entre le Svir et la petite ville de Tikhvin, un peu au Sud-Est, la distance n'était pas très grande. A trois verstes de Tikhvin se trouvait un petit monastère dit Saint-Nicolas Besédnyj, qui existait depuis 1515, mais avait été éclipsé et même annexé par le grand monastère de l'Assomption, fondé en 1560 par Ivan le Terrible. Or depuis 1662 l'abbé du vieux couvent était un ferme défenseur de la vieille foi, Dosithée¹³¹. C'était un homme d'une activité étonnante, mais réfléchie, non moins réputé pour ses bons conseils que pour la sainteté de sa vie. N'avait-il pas réussi en 1663 à obtenir l'indépendance de son monastère¹³² ?

Plus loin encore vers le Sud, près d'Ostaškov, le monastère de Saint-Nil Stolbenskij où vivait encore le second archevêque de Tobolsk, Nectaire, demeura longtemps fidèle aux anciens rites¹³³. Ensuite, à vingt et une verstes de Zubcov, au Sud-Est, l'ermitage de Rakov-Bon-Secours avait été relevé par Job de Timothée : cet ancien noble polonais avait connu Philarète captif, l'avait suivi en Russie, avait reçu de ses mains l'habit monastique et les ordres sacrés et depuis était indéfectiblement attaché au souvenir

129. Barskov, pp. 243-245 (*Vie d'Épiphanie*).

130. *Mat.*, VI, pp. 229-230 (lettre du diacre Théodore à son fils Maxime). Simon était abbé de Saint-Alexandre depuis 1660 (Stroev, col. 992), et auparavant il avait été trésorier du *Miracle* à Moscou (*Ann. comm. archéogr.*, III, *Mat.*, p. 16).

131. Stroev, col. 62, 94.

132. Dosithée est un des personnages à la fois les plus actifs et les plus mal connus des débuts du *raskol*. Voir Smirnov, *Questions*, pp. xxiv sqq., n. 38, et *Encycl. théol.*, t. V (1904), pp. 28-30.

133. L'épisode raconté dans la *Vie de Corneille* en fait foi, bien qu'il soit impossible de le dater (Maksimov, *Récits*, pp. 20-21).

de l'ancien patriarche. Il ne pouvait que rejeter et honnir les nouveautés. Il les avait fuies dans un autre site, plus loin de Zubcov, à quarante verstes, à Saint-Nicolas-aux-rouges-monts. Or il exerçait par un mélange de dignité et d'humilité une profonde influence, il avait des disciples qui lui obéissaient aveuglément ¹³⁴.

Ainsi depuis la mer Blanche jusqu'aux sources de la Volga, jusqu'à Dorogobuž, le long de la frontière occidentale, courait un cordon presque ininterrompu de forteresses de la vieille foi.

A l'Est, une autre Thébaïde se groupait dans les forêts qui s'étendent sur la rive gauche de la Volga, entre Kostroma, Jurevec, Nijni-Novgorod et la Vjatka.

Près de Jurevec, à Krivozero, ermitage d'une vingtaine de personnes, on continuait de chanter messe d'après les anciens livres, de doubler l'*Alleluia*, de réciter le *Credo* sans corrections et de se signer avec deux doigts : l'abbé Serge, ayant fait profession en 1644, ordonné la même année, avait dû connaître l'archiprêtre Avvakum. Mais à méditer sur le jugement dernier, il s'était forgé des opinions singulières : en ce jour terrible, le Fils aurait une autre langue que le Père, et le Saint-Esprit une troisième.

Serge allait parfois visiter les solitaires qui s'étaient plus récemment établis sur la Vetluga et le Bělbaš : Ignace, Maxime et Macaire, de simples paysans illettrés, devenus moines, et qui occupaient trois cellules distantes d'une à deux verstes. Ils étaient en rapports également avec le monastère de Notre-Dame de Pučez ¹³⁵.

Enfin, Serge de Krivozero entretenait de bonnes relations avec un nouveau venu dans ces régions, Éphrem Potemkin. Ce propre frère de Spyridon avait fait profession au Bizjukov, puis exercé quelque temps les fonctions de « gardien » ou supérieur au Boldin, toujours près de Dorogobuž ¹³⁶. Les hostilités l'ayant chassé, il s'était rendu à Moscou, et de là, sans doute d'accord avec son frère, avait gagné l'Outre-Volga. Vers 1662-1663, il avait fondé une autre citadelle de la vieille foi sur le Kerženec. Les bords marécageux de cette rivière sinueuse et ombragée n'étaient hantés que par les pêcheurs et les chercheurs de miel sauvage :

¹³⁴. Družinin, *Don*, pp. 69-70.

¹³⁵. Déclarations de Serge dans son interrogatoire du 1^{er} juin 1666 (*Bibl. syn.*, vol. 1161).

¹³⁶. Il est mentionné au Boldin par Stroev (col. 597) en 1660.

Éphrem y vivait tranquille, loin des nouveautés sataniques. Il en sortait cependant pour aller à Nijni, à Balakhna, à Saint-Macaire « acheter du pain et du sel ». Il descendait ici chez le feutrier Jean, là chez le scribe Cyriaque de Cyriaque et ne manquait point l'occasion de conférer avec les amis de la vieille foi. Il fuyait tellement tout ce qui portait le cachet de Nikon qu'il avait renoncé aux sacrements et s'imposait lui-même des pénitences, comme de lire la vie des saints Pères. Il n'y avait pas de prêtres au Kerženec ¹³⁷.

Des missionnaires dévoués se rendaient dans les marches méridionales.

En 1661, à Caricyn furent arrêtés le diacre Sylvestre, le moine Joseph et le clergeon Alexis, qui étaient occupés à copier « des écrits schismatiques et impies ¹³⁸ ». Les mécontents qui fuyaient dans les libres steppes les contraintes de l'administration moscovite ou le joug de plus en plus lourd du servage accueillaienent volontiers une propagande hostile aux autorités ecclésiastiques.

Ainsi, tandis que dans les villes les adversaires des réformes de Nikon évitaient de rompre avec l'Église tant que leur culte était toléré, dans les provinces éloignées nombreux étaient ceux qui préféraient se retirer au désert plutôt que d'avoir quoi que ce fût de commun avec une hiérarchie livrée à l'Antéchrist. En 1663 se dessinent déjà les principaux noyaux de la résistance : le Pomorje autour de Solovki, l'Outre-Volga, avec le Kerženec pour lieu de ralliement, la Basse-Volga et Moscou enfin, où les bonnes volontés attendent un pasteur plus actif que Potemkin et moins las que Neronov, un apôtre.

V

Avvakum n'avait pas retrouvé à Tobolsk le pauvre Théodore qui l'avait salué à son départ : guéri de son démon, il était mort après avoir chrétiennement vécu trois ans encore avec sa femme

137. Ces renseignements sont fournis par Éphrem dans son interrogatoire du 30 avril 1666 (*Bibl. syn.*, vol. 1143). La tradition des vieux-croyants, rapportée par Mel'nikov dans ses *Récits de Popovcy* (*Œuvres*, VII, p. 35, n. 2), attribue la fondation du premier skit du Kerženec, Smoljany près de Semenov, à Serge Saltykov, Éphrem Potemkin et autres originaires du pays de Smolensk et du Bizjukov, et la fait remonter à 1656. Cette date au moins est inexacte. J'ai étudié Éphrem Potemkin dans un article des *Mélanges Legras*.

138. *Supp. A. H.*, IV, n° 99, p. 243.

et ses enfants¹³⁹. Par contre, nombreux durent être les anciens pénitents qui vinrent lui baiser la main. Il put reprendre — avec quelle satisfaction et quelle douceur! — son ministère et la direction des âmes. C'est ainsi qu'il s'attarda une partie de l'hiver. Anne la Kalmyk, apprenant l'arrivée prochaine de l'archiprêtre, avait été saisie de remords : avec la permission d'Éléazar, elle s'était enfermée précipitamment dans un monastère. Elle vint s'accuser devant Avvakum, avec ses deux petits enfants, pleurant et se frappant la poitrine. Mais lui restait, en apparence, impitoyable et l'accablait d'injures. Or le démon la tourmentait toujours. Un jour qu'elle assistait à la messe d'Avvakum, elle se mit à pousser des cris d'animaux. C'était, comme d'habitude, au moment le plus solennel, pendant la procession de l'oblation. Avvakum interrompit le chant du *Cherubicon* et, la croix d'autel en main, interpella le démon : « Cesse de la tourmenter! Dieu la pardonne! » Ainsi pardonnée, elle recouvra la santé et s'attacha définitivement à son sauveur¹⁴⁰.

Cependant, pour profiter jusqu'à Moscou de la voie de neige, plus directe et plus rapide, il fallait se mettre en route avant la fin de l'hiver. Avvakum dut quitter Tobolsk peu après la Noël. Il partit avec sa famille et Anne la Kalmyk. L'archiprêtesse et son mari revirent les lieux qu'un peu plus de dix ans auparavant ils avaient traversés en bannis, sous escorte. Maintenant, ils étaient libres, et grandis par les épreuves surmontées.

La paix n'était pas encore rétablie dans l'Oural. La grande expédition du colonel Vilim Francbekov et de Basile Blank, avec leurs reîtres et leurs soldats instruits à la polonaise, n'était encore qu'en préparation à Tobolsk. En attendant, les Baškirs et les Tatars assiégeaient ou incendiaient les monastères, les postes et les villes : Pokrovskoje, Kirginskaja sloboda, Nevjansk, massacraient les colons et en général tous les Russes qu'ils rencontraient sans défense. La petite caravane ne respira qu'à l'abri des murailles et des tours de Verkhoturje. Le gouverneur, Jean Kamymin, ne cacha pas son étonnement : « Le Christ m'a porté et sa très sainte Mère m'a conduit! » répondit l'archiprêtre. Kamymin était son ami¹⁴¹.

A Ustjug, on fit une autre halte. C'était la ville à la fois arti-

139. *Vie*, fol. 277 v.

140. *Vie*, fol. 282-282 v.

141. *Vie*, fol. 238.

sane, commerçante et mystique où une trentaine d'églises de bois se pressaient autour du *sobor* de l'Assomption reconstruit de pierre en 1622, mais fort endommagé par le terrible incendie du 28 avril 1649¹⁴². Elle avait connu, comme les autres, la grande période de ferveur du milieu du siècle : en 1648, le marchand Nicolas Revjakin avait construit la spacieuse église de l'Ascension, avec six autels et un iconostase à cinq rangs d'images¹⁴³; au monastère de Saint-Michel archange on avait vu s'élever coup sur coup deux églises de pierre, celle de la Présentation, de 1651 à 1653, et le *sobor* de Saint-Michel peu après¹⁴⁴. En 1656, l'église de Saint-Jean, le fol en Christ du XV^e siècle, avait été refaite de pierre à deux étages¹⁴⁵. Cette ferveur n'était pas éteinte. En 1663, dès le début de la navigation, vingt-huit maçons étaient arrivés de Jaroslavl' pour construire un temple plus magnifique. Les fonds étaient recueillis par souscription : le gouverneur, un Polonais fort cultivé, Pierre Potocki, s'était inscrit pour 70 roubles argent et son secrétaire général, Sakharov, pour 10 roubles argent et 100 roubles cuivre valant beaucoup moins, car on était en pleine crise d'inflation, le vénérable archiprêtre Vladimir et son fils, le diacre Basile, pour 50 roubles argent. Le chantier était en pleine activité¹⁴⁶. Le nouveau *sobor* devait être dédié à saint Procope, le fol en Christ, patron de la cité. Ustjug n'avait jamais cessé de produire des saints : Simon, Philippe, Léonide, tout récemment, en 1607, 1620, 1654, s'étaient signalés par la fondation d'ermitages et venaient à peine de mourir¹⁴⁷.

Dans cette ville la tradition de Procope et de Jean rendait plus proches qu'ailleurs les paroles de la I^{re} aux Corinthiens : « ... qu'il devienne fou, afin de devenir sage »; « la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes »; « nous, nous sommes insensés à cause du Christ..., nous sommes comme les balayures du monde, le rebut des hommes¹⁴⁸ ». Dès les temps de Jaroslav,

142. Stepanovskij, p. 152; Šljapin, p. 65. Guy Miège, secrétaire de Carlisle, ambassadeur d'Angleterre, venant d'Arkhangel à Moscou en 1663, déclare « Ustiga » « la plus belle ville que nous vîmes dans toute la route » (*La Relation de trois ambassades*, p. 32).

143. *Bull. com. arch.*, t. 64 (1917), pp. 5-6.

144. *Ibid.*, pp. 17-18.

145. *Ibid.*, p. 9.

146. B.H.R., XII, 1^{re} partie, col. 232-233, 370, 373-383, 391. Le *sobor* ne fut achevé qu'en 1668 (B.H.R., XIV, col. 978). Sur Potocki, voir *Antiquités*, XXV (1916), p. 192 sqq.

147. Stepanovskij, pp. 269-270; Stroev, col. 782, 784, 777.

148. I Cor., III, 18; I, 25; IV, 10.

les *Vies* de saint Syméon d'Emèse et de saint André de Constantinople avaient introduit à Kiev cette ascèse de la folie apparente, et des âmes éprises d'absolu dans l'humiliation lui avaient assuré en Moscovie un essor qu'elle n'avait jamais connu en Syrie ni en Grèce.

Le *jurodivyj*, successeur du *salos*, était le chrétien héroïque qui ne se dépouillait pas seulement, comme beaucoup, de tous les biens extérieurs, richesses, foyer, famille, propriété du corps, et même des plus indispensables, tels les vêtements et les chaussures en hiver, mais aussi des biens spirituels : les vertus morales, et jusqu'à la raison. Mendier, vivre dans la fange, souffrir dans ses membres les pires souffrances, pour lui n'était pas assez : il se livrait à des actes grotesques, ignobles, sacrilèges parfois, pour attirer sur soi le scandale, le mépris et les coups. Mais parvenu par ce moyen à la vacuité presque idéale, il s'ouvrait à Dieu seul. Il lisait dans les âmes, il lisait dans l'avenir, il planait au-dessus de tous les intérêts humains. Sorti de la société, il revenait à elle pour l'enseigner. Les uns le rebutaient, les autres, plus nombreux, le révéraient. Dans ses larmes on devinait des calamités; dans ses phrases obscures, on trouvait des menaces, des conseils. Aux heures graves, on n'avait foi qu'en lui. Sans peur, il flagellait les puissants, il reprochait à Ivan le Terrible le sang versé, à Boris Godunov le meurtre du tsarevitch, et les coupables baissaient la tête. Fol en Christ, nul tyran n'eût osé porter la main sur lui. Plus le pouvoir de l'État s'appesantissait sur le peuple, plus la hiérarchie ecclésiastique s'asservissait à ce pouvoir, et plus le rôle de défenseur des opprimés passait au *jurodivyj*. Au XVII^e siècle, ils pullulaient : il y en avait dans les villes, dans les campagnes, autour du tsar Alexis, autour du patriarche Nikon. Tous ne répondaient pas au type idéal décrit ici : des charlatans pouvaient s'attirer les profits d'une ascèse dont ils savaient s'éviter les charges; de véritables fous pouvaient être pris pour des fols en Christ; de véritables fols en Christ pouvaient dégénérer à des degrés divers soit en fous, soit en charlatans. Toutes les variétés ont dû exister alors, comme dans la suite. Mais la folie pour le Christ est un aspect essentiel de la religion du peuple russe, et par suite elle a tenu sa place dans l'histoire du *raskol* ¹⁴⁹.

¹⁴⁹. L'ouvrage le plus complet sur les *jurodivyj* est celui de Kuznecov (S.P.B., 1913, avec bibliographie, d'ailleurs fort insuffisant psychologiquement et historique-

Avvakum remarqua à Ustjug un de ces *jurodivyj*, qu'on appelait Théodore. Fidèle à la tradition, il errait par la ville nu-pieds, en chemise, souffrant l'été la brûlure du soleil et l'hiver la morsure du gel. Quand il rentrait dans sa logette adossée à l'église, ses jambes roides sonnaient sur le sol comme des bâtons; elles lui cuisaient affreusement : mais le matin il n'y paraissait plus. Depuis cinq ans il menait pareille vie. Il s'attacha à l'archiprêtre de passage, le prit pour directeur. Un jour, celui-ci, voyant qu'il avait un psautier d'impression récente, lui en fit le reproche. Théodore, certainement, ne se serait pas signé avec trois doigts, mais sa science n'allait point jusqu'à distinguer entre les nouveaux et les anciens livres. Avvakum lui expliqua par le menu le venin des éditions niconiennes, et fut si éloquent que l'autre saisit son livre et le jeta dans le four¹⁵⁰. Cette foi décidée, cet héroïsme d'un simple émurent l'archiprêtre; devant lui il se jugea faible, délicat, raisonneur. Il avait gagné à la fois un pénitent et un critique, un disciple et un maître. Quand la petite troupe quitta Ustjug, elle était grossie du fol en Christ, Théodore.

ment); depuis, les articles de Gillet dans *Irenikon*, 1927, 25 avril, pp. 14-19; Belenson, dans *Put'*, 1927, août, p. 89; Hilpisch, dans *Zeitschrift für Askese und Mystik*, VI (1931), pp. 121-131.

150. *Vie*, fol. 254-254 v.; sur son origine, *ibid.*, fol. [54-54 v.].

CHAPITRE X

DU RETOUR A L'EXIL (début de février-29 août 1664)

I. Avvakum et ses rapports avec le tsar, Paškov et ses familiers. — II. Avvakum et les vieux-croyants de Moscou. — III. Chez la dame Morozova. — IV. Intransigeance théorique et compromis pratiques. — V. Les influences occidentales. Siméon de Polock. — VI. Avvakum champion du christianisme ascétique. — VII. Le tsar se décide pour la nouvelle Église : Avvakum est exilé.

I

Comment les exilés furent reçus à Moscou, Avvakum lui-même le raconte : « Je fus accueilli comme un ange du bon Dieu par le tsar et les boiars : tous me firent fête¹. »

Pourtant, au premier instant, ce retour, après onze ans écoulés, n'était pas sans mélancolie : Étienne, le confesseur, était mort, Neronov absent et tiède, la Confrérie dispersée, la plupart de ses membres disparus, Euthyme mort pendant la peste avec un autre frère et leurs familles, quantité de parents et d'amis. Avvakum abrita peut-être les siens, en attendant, chez un des deux frères qui lui restaient, Gerasime, curé de Saint-Dimitrij de Thessalonique à la barrière de Tver'². Puis il rendit visite au seul de ses protecteurs qui se trouvait encore là, Théodore Rtiščev.

Théodore était au comble de la faveur : promu *okol'ničij* en 1656 pour avoir obtenu de Sapieha la reconnaissance à son maître du titre de tsar de Petite et de Blanche Russie, chargé de l'administration de plusieurs *prikaz* ou ministères, de Lituanie,

1. *Vie*, fol. 238 v.

2. Signalé par Zabělin, *Mat.*, I, col. 449, de 1656 à 1669 (cf. *Mat.*, I, p. 369, en 1666).

des Domaines, des Finances. Il avait même dirigé la Chancellerie privée, jusqu'à son érection en *prikaz* indépendant. Il avait subi des déboires personnels et des affronts publics : ses fours à potasse de Putivl' et d'Olešna avaient été détruits par les Tatars de Vygovskij et les gens des environs; lors des émeutes de juillet 1662, il avait été accusé de trahir au profit des Polonais et de rendre la vie impossible aux pauvres gens par la cherté du blé et du sel et la dépréciation de la monnaie de cuivre, et avait failli être lynché par la foule³. Il était accablé de besognes de toutes sortes, mais n'avait rien perdu de son ancienne passion pour les choses de l'âme et de l'esprit, rien abandonné de sa large sympathie pour les hommes et les idées. « Le jour, écrit son biographe, il exerçait les devoirs de sa charge, et la nuit, méprisant les charmes du sommeil, il la passait avec les sages et les savants en la Sainte Écriture. Parfois il devisait affectueusement avec eux jusqu'au matin, et puis retournait à ses fonctions⁴. »

Mérite plus précieux, il n'avait renié aucune de ses amitiés. Il avait souvent prévenu Nikon, et celui-ci l'avait brutalement rebuté : mais il lui restait fidèle dans la disgrâce, l'assurant de ses bonnes dispositions persistantes, lui envoyant son cousin, Théodore Sokovnin, acceptant de transmettre ses messages au tsar⁵. Lorsque Avvakum se présenta à son hôtel, il s'élança à sa rencontre, se jeta à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, et l'entraîna dans sa chambre, d'où il ne le lâcha plus de trois jours et trois nuits⁶. Ils avaient tant à se raconter et tant de questions essentielles à se poser!

Rtiščev annonça au tsar le retour de l'archiprêtre : le tsar l'admit au baise-main aussitôt. Cette entrevue, semble-t-il, fut empreinte à la fois d'amitié et de réserve, car le passé était mélangé de bons et de mauvais souvenirs, mais l'avenir était gros de ruptures plus douloureuses. Elle fut courte. Le tsar donna à Avvakum une preuve publique de sa bienveillance en le logeant près de lui, au Kremlin; à la procure du Nouveau Couvent des Nonnains. Mais dans cette audience publique il n'eut pas la possibilité, ou peut-être le désir, de l'interroger sur ses malheurs et

3. Kozlovskij, pp. 118 sqq.; Forsten, *Rev. min. I. P.*, 1898, mai, p. 89 n..

4. *B.A.R.*, 2^e éd., t. XVIII, pp. 401-402.

5. Gibbenet, II, p. 89 (lettre de Nikon à Rtiščev, fin 1663).

6. *Vie*, fol. 238 v.

sur ses intentions⁷. Aussi Avvakum s'adressa-t-il à lui par écrit.

Au pieux souverain, régnant par la dextre du Très-Haut, le clair tsar Alexis Mikhajlovič autocrate de toute la Grande et Petite et Blanche Russie, salut ! C'est moi l'indigne archiprêtre Avvakum Petrov, à tes pieds, qui te parle, notre aimé, notre espoir. Seigneur, notre lumière ! T'annoncerai-je que, redressé de la tombe d'une lointaine réclusion, me voici, par grand joie, inondé de moult larmes ; te conterai-je ma mortelle existence, mon cher, ou te parlerai-je, mon cher, de l'Église déchirée ?

Je comptais, vivant en Orient parmi tant de morts, trouver ici à Moscou le calme. Or j'ai vu aujourd'hui l'Église en trouble pire que devant. Notre doux sire, pieux tsar ! Chrysostome écrit, sur l'Épître aux Éphésiens : Rien ne crée division dans les Églises, comme l'ambition des puissants, et rien ne courrouce autant Dieu que le schisme de l'Église. En vérité, Seigneur, le trouble est dans l'Église.

Ensuite, Avvakum rappelait les avertissements prodigués par la Providence : sa propre épouvante de Tobolsk, la peste, « le glaive agarien suspendu dix ans sans relâche » sur la Russie depuis les entreprises de Nikon. Il continuait, non sans amertume :

Mieux m'eût valu, au désert de Daourie, trouver ma fin parmi les fauves, qu'entendre dire aujourd'hui dans les églises que mon Christ n'est pas ressuscité⁸.

Je sais, Seigneur, quel ennui te causent nos instances. Doux sire, tsar orthodoxe ! Nous ne jouissons pas non plus, quand on nous brise les côtes et quand on nous délie pour nous tourmenter à coups de fouet ou nous faire mourir de faim sous le gel ! Pourtant nous souffrons tout par amour de l'Église du bon Dieu. Daigne, Sire, écouter patiemment, et de mes malheurs et tribulations, je te conterai, mon cher, peu ou prou.

Suivait le récit pittoresque et pathétique des mésaventures de Lopatišči, de Jurevec, de Moscou, de Daourie surtout. Puis :

Ne te fâche pas, doux sire, si je parle beaucoup : ce n'est pas quand je serai crevé que je pourrai parler. Car ma fin est proche, je le sens ; le temps presse. Eh bien ! le dessein du patriarche n'est pas d'un père, mais celui de l'ancien renégat Julien et de l'Égyptien Théophile, le patriarche d'Alexandrie, et de tous les hérétiques et assassins, quand il veut faire périr les chrétiens. A mon avis, Nikon est possédé du même esprit tourmenteur que Théophile : il terrorise tout le monde. Beaucoup le craignent : mais l'archiprêtre Avvakum,

7. *Vie*, fol. 238 v. — Les premiers mois de 1664 sont pleins de cérémonies militaires et de conférences avec l'ambassadeur d'Angleterre Carlisle.

8. Allusion au *non erit finis*.

confiant en Dieu, ne le craint pas. Comme il te plaira, doux Sire! Tu peux encore une fois me livrer à ses coups. Avec l'aide de Dieu je suis prêt à rendre l'âme. Aujourd'hui ou plus tard, nous mourrons toujours et payerons notre dû; la mort est le repos de l'homme; la mort est le voile du péché. Mais quant à recevoir ses nouvelles lois illégales, mon âme ne le veut... et ceux qui les veulent recevoir s'entendront au Jugement dernier nommer *niconiens*, comme ceux d'autrefois *Ariens*.

Ici, Avvakum énumérait quelques-unes de ces nouveautés impies, puis il concluait ainsi sur les deux points qui lui tenaient à cœur :

Le moment est venu de rejeter les nouveaux *Missels* et toutes les entreprises mauvaises!... Hâte-toi d'extirper sa doctrine fausse et pernicieuse avant que vienne notre perte définitive, ou le feu du ciel, ou les plaies antiques... Et alors ton règne sera doux et sans trouble comme il était avant le patriarcat de Nikon... Maintenant je te supplie pour le voevode qui était avec nous en Daourie, Athanase Paškov : sauve son âme comme tu le voudras. En tout cas, l'heure est venue pour lui d'entrer au couvent. Qu'il n'ait plus le moyen, étant voevode, de faire périr la chrétienté!... Ne venge pas sur lui mes injures..., mais traite-le comme le Christ fait la brebis égarée.

Cette épître se terminait par une demande d'audience privée, « seul à seul ». Elle était accompagnée d'une notice où étaient énumérées les cruautés de Paškov à l'égard de ses subordonnés, les gens du tsar : simple aide-mémoire très concis, sans conclusions particulières⁹.

L'audience fut-elle accordée? nous l'ignorons¹⁰. Le tsar ne craignait rien tant que d'avoir à prendre une décision dans l'affaire de Nikon et des réformes ecclésiastiques. Or l'épître du terrible archiprêtre montrait bien que l'exil n'avait rien changé à ses

9. Cette épître et son annexe (col. 723-730; 701-704) ont été conservées dans leur texte autographe (*Bibl. syn.*, vol. 1121 b.). Elles ne sont pas datées, mais leur contenu prouve qu'elles ont été écrites par Avvakum à Moscou, peu après son retour, en février ou mars 1664. On a aussi, de l'Épître, deux versions divergentes, dont une qu'on peut dater de 1668-1669 dans un manuscrit qui appartenait au moine Abraham (*Bibl. syn.*, ms. n° 641).

10. Nous serions probablement mieux informés, si l'on pouvait retrouver les « quelques lettres du tsar Alexis à l'archiprêtre Avvakum » que P. Bartenev déclare avoir lues aux Archives d'État et que, d'après lui, Gibbenet « peu avant sa mort » comptait publier dans une seconde édition de son ouvrage sur Nikon (*Arch. r.*, 1909, III, p. 143; 1911, III, pp. 334, 356, n.). Au *Drevlekhранилище* de Moscou, où ont été versées les Archives d'État, il m'a été impossible d'obtenir communication de ces lettres, dont Bartenev n'indique pas la cote.

opinions. Il est possible qu'Alexis n'ait pas tenu à se trouver en tête à tête avec lui. Comme il lui gardait de l'affection, il lui témoignait toutes sortes d'amabilités : passant sous sa fenêtre, qu'il fût à pied, à cheval ou en voiture, il ne manquait jamais de le saluer respectueusement. Et sa suite en faisait autant. Il lui sacrifia même Paškov, qu'il livra à sa discrétion.

La vie matérielle de l'ancien déporté était assurée : les principaux seigneurs, depuis Rtiščev jusqu'au nouveau confesseur du tsar, le comblaient de présents¹¹. Qu'Avvakum fit sa soumission, et il retrouvait toute sa faveur d'autrefois, il devenait un personnage influent dans l'Église. Qu'il se bornât du moins à attaquer Nikon, nul n'y eût vu d'inconvénient. Malheureusement, il n'en voulait à Nikon que pour ses réformes : il réclamait l'abandon des livres revisés, le retour aux anciens rites, — et les visages se rembrunissaient. Le tsar voulait la paix. Il envoya son fidèle Hérédion Strešnev déclarer en substance à son cher archiprêtre : « J'ai l'intention de réunir un concile qui réglera tout. Je t'en supplie, tais-toi jusque-là¹². »

A une demande ainsi formulée, Avvakum pouvait acquiescer. « Se taire », après tout, signifiait ne pas importuner le tsar, ne pas le harceler d'appels à sa conscience¹³, mais le laisser dormir en paix, lui faire crédit jusqu'au concile. Cela n'excluait ni la prédication de la vérité parmi les fidèles, ni les rencontres avec les amis.

Avvakum s'occupa des âmes dont il avait assumé la charge. Paškov, pour se racheter, lui proposa beaucoup d'argent : « Non, lui dit-il, ce n'est pas ton argent qu'il me faut, mais ton salut. Entre au couvent, et Dieu te pardonnera ! » Le pauvre Athanase était vieux, abandonné par le prince à qui il s'était dévoué corps et âme : la conscience du chrétien se réveilla chez le voevode en disgrâce. Il céda à celui qui, déjà au temps de sa toute-puissance, lui paraissait parfois l'homme de Dieu. Il le manda à son hôtel. L'archiprêtre put voir « le fauve de Daourie » étendu à ses pieds, comme un mort ; il entendit le tyran avouer sa défaite : « Fais de moi ce que tu veux ! » Quelle étonnante conversion ! Paškov avait encore sa maison pleine de serviteurs ramenés malgré eux de

11. *Vie*, fol. 238 v.-239.

12. *Mat.*, I, pp. 402 fin-403 (déposition du diacre Théodore le 9 décembre 1665); *Vie*, fol. 244.

13. Alexis, en 1654, avait de même interdit à Neronov de lui écrire ; il exilera Avvakum quand celui-ci lui adressera une nouvelle supplique.

Sibérie : il renonça à tout. Avvakum le pardonna, puis le conduisit au monastère du Miracle, lui donna la tonsure et l'habit. Non content encore, il demanda pour lui au ciel l'épreuve de la maladie : Paškov perdit l'usage de ses membres. Sans doute à l'article de la mort, Avvakum lui imposa le *schème* des grands pénitents. Quel nouveau miracle de la prière ¹⁴!

La femme de Paškov, elle aussi, se retira au couvent de l'Ascension, et Avvakum y fit recevoir avec elle les deux chambrrières qu'il avait guéries du démon, Marie et Sophie ¹⁵. Peu après, il eut à enterrer, à l'Ascension également, la femme de Jérémie, la bonne Eudoxie ¹⁶. Comme il avait conquis jadis la famille du Šeremetev qui l'avait voulu jeter à la Volga, cet homme irrésistible triompha de celle de Paškov qui, sept ans durant, l'avait tenu en face de la mort.

De ces mauvais traitements passés, Avvakum gardait cependant des souvenirs cuisants. Il était assailli de terribles crises de rhumatismes. Parfois, comme il l'écrivait au tsar, il croyait sa dernière heure proche. Il souffrait tant du dos qu'il était incapable de se lever pour réciter son office de nuit et exécuter les prosternations prescrites. C'était alors que son nouvel ami, Théodore, lui était utile : couchant avec lui dans la seconde pièce de l'izba, il le réveillait, le tarabustait, lui faisait honte, le soulevait pour l'obliger à dire ses prières, tandis qu'à sa place il s'acquittait des prosternations ¹⁷.

Mais la crise passait, et Avvakum se retrouvait le père de famille infatigable et sévère. Comme autrefois à Lopatišči ou à Moscou, cette famille était nombreuse : une vingtaine de personnes. La maison était pleine. Il y avait Anastasie de Marc, l'épouse sans défaillance qui gouvernait le ménage sans intervenir au dehors, mais toujours prête à suivre et seconder l'archiprêtre. Les enfants, malgré les morts, étaient encore cinq : les aînés, Jean et Agrippine, âgés d'une vingtaine d'années, puis Procope et Aquiline, enfin Xénie, la dernière, dans les vingt mois ¹⁸. Un sixième était à naître ¹⁹. Jean se maria sans doute alors à Néo-

14. *Vie*, fol. [34 v.-35]; col. 922.

15. *Vie*, fol. 222 v.

16. *Vie*, fol. 226.

17. *Vie*, fol. 253.

18. Xénie a été baptisée avant le départ d'Irgen; or elle sera nommée, dans les salutations du diacre Théodore (Barskov, p. 69, l. 27), après Aquiline : d'où il ressort que celle-ci était son aînée.

19. Athanase, qui sera baptisé « sur la Mezen' » (*Vie*, fol. 233).

nille²⁰. Puis venaient les serviteurs, à la tête desquels était la digne veuve Photine de Hiérothée, avec son fils. Puis les clients : Théodore, le fol en Christ, qui prenait de plus en plus d'importance; Anne, la repentie, passionnément attachée à son sauveur; Philippe, un malheureux énergumène enchaîné au mur de la salle commune²¹. Théodore gourmandait tout le monde. Photine, de par son âge et ses fonctions d'économe, avait son franc-parler. Philippe tirait sur sa chaîne et poussait des cris; Théodore lisait sur lui le psautier et lui apprenait l'oraison jacobulaire : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous! » Mais même l'archiprêtre, avec la croix et l'eau bénite, n'était pas venu complètement à bout de lui.

Dans cette famille patriarcale, il y avait des moments où la paix ne régnait pas. Un jour Avvakum, rentrant, trouva Anastasie et Photine en querelle. Énervé lui-même par les discussions qu'il avait soutenues contre les hérétiques — les Niconiens —, il fut pris de colère et, en les injuriant toutes deux, les roua de coups. Devant cette scène extraordinaire, Philippe se mit à crier et à se démenier de plus belle. Au vacarme, toute la maisonnée accourut. Avvakum quitta les deux femmes pour se jeter sur le possédé; mais soudain il faiblit, se sentit happer et déchirer, s'entendit interpellé par le démon : « Ah ah! Te voilà tombé dans mes mains! » Alors la raison lui revint : il vit son péché devant Dieu et devant les deux femmes, il se rappela que l'état de péché ôte à l'homme, fût-il prêtre, tout pouvoir sur le démon; il se laissa battre encore par le possédé, pour expier, et puis prit une décision héroïque. Il alla demander pardon bien humblement à Anastasie et à Photine, et rentra dans la salle s'étendre à terre : chaque membre de la famille, y compris les enfants, dut cingler le père coupable de cinq coups de fouet. Et comme ils hésitaient, il ordonna, sous peine de malédiction²².

Avvakum battant sa femme et sa servante, c'était l'homme de chair et de nerfs qui obéissait à la morale vulgaire du temps : brutalité, mépris de la femme; de même, il lui arrivait de proférer d'ignobles injures²³, comme faisait aussi le tsar, qui les

20. Lettre du diacre Théodore, du 1^{er} septembre 1669 (Barskov, p. 69, l. 25) : à cette date, Jean avait une fille, Marie, qui ne devait pas être tout à fait un nouveau-né, pour être mentionnée dans les salutations. Marine, la nièce qu'Avvakum avait emmenée en Sibérie en 1653, n'est plus nommée nulle part.

21. *Vie*, fol. 274.

22. *Vie*, fol. 275 v.-276.

23. Les traces n'en manquent pas dans la *Vie*.

écrivait et les raturait ensuite. Avvakum s'imposant une pénitence aussi extraordinaire, c'était le chrétien s'élevant sans effort au niveau des plus grands saints. Ce contraste permet de mesurer l'exceptionnelle hauteur de son âme.

II

L'archiprêtre ne restait guère à la maison. Il était tout le jour en courses. Partout il avait des amis, partout il recherchait les partisans de la vérité et de la vieille piété.

Au monastère de l'Ascension, au Kremlin, il était comme chez lui. L'abbesse, Mariamne de Vikula Pal'čikova, nommée en 1660, était une pauvre femme qui ne s'entendait guère à manier les in-folio. Le culte était entre les mains de la maîtresse de chœur, Hélène Khruščova, jeune nonne de grande famille, instruite, de caractère entier et fier : les réformes de Nikon furent ignorées du couvent. A la faveur du trouble général, cette situation dura. Elle durait encore en 1664. Hélène continuait à commander; elle se plaça sous la direction d'Avvakum. Il maintenait ainsi dans la foi droite ce couvent, un des plus considérables de Moscou²⁴. Il y introduisait ses pénitents, il y officiait.

Parmi les paroisses de Moscou, ces très nombreuses petites églises desservant chacune quelques dizaines de maisons, combien avaient passé à la réforme, nul ne saurait le dire, et d'ailleurs la réforme n'était pas un tout indivisible. Tel pouvait célébrer en public à la nouvelle mode, et confesser selon l'ancien *Rituel*. Ce qui semble certain, c'est que la plupart des pasteurs avaient obéi ou fait mine d'obéir, et les ouailles avaient suivi. En tout temps et en tout pays, la multitude est soumise. Les fanatiques de la réforme, comme ceux de la résistance, étaient la minorité.

De niconiens militants, à cette époque, nous ne connaissons que trois.

Hérodion de Théodose, ce prêtre de la Déposition au Palais qui avait souffert pour la vieille foi, avait reçu à son retour d'exil

24. Hélène est encore maîtresse de chœur en décembre 1664 (*Procès de Nikon*, p. 134). Or quand les nouveaux livres entrèrent à l'Ascension, elle cessa de fréquenter les offices et fut remplacée dans ses fonctions (Plainte de l'abbesse Mariamne au tsar, dans *Bull. dioc. Kaluga*, 1862, n° 9, pp. 142-144).

la cure de Sainte-Sophie, une église récemment construite au quartier des Jardiniers (*Sadovniki*), de l'autre côté de la Moskva, en face du Kremlin. Là encore, il se signala par ses discours contre l'archimandrite grec Denys, le nouveau recenseur : celui-ci avait souillé dans le chœur de la cathédrale un sous-diacre, lequel l'avait avoué par écrit à Hérodition. Hérodition montra cet écrit à l'évêque Alexandre, à l'archiprêtre Michel de Galič, au diacre de l'Assomption Théodore, et raconta le scandale à qui voulait l'entendre. Avvakum, quand il arriva à Moscou, en eut vent également²⁵.

Jean de Phocas, curé depuis 1656 de la Présentation au quartier des Tapisseries, avait longtemps, lui aussi, critiqué les nouveautés²⁶. Mais pendant le carême de 1663 un doute se glissa dans ces âmes ardentes : après la Trinité, donc vers la mi-juin, Hérodition et Jean se rendirent à la Nouvelle Jérusalem auprès de Nicon. Ensuite ils y retournèrent, avec leurs paroissiens, une dizaine de Sainte-Sophie, soixante-dix environ du faubourg des Tapisseries²⁷. Le pontife démissionnaire, accueillant à des partisans possibles, sut si bien les convaincre, par paroles et présents, qu'au retour Jean remplaça dans les litanies et les acclamations rituelles « les très saints patriarches œcuméniques » par « le très saint patriarche Nicon ». Il fut aussitôt puni de sa témérité et envoyé, le 17 juillet 1663, en pénitence à Saint-Cyrille, « enchaîné et dans les fers ». Il fut d'ailleurs libéré en octobre de la même année, et retrouva sa cure²⁸. Hérodition, plus habile, attendit et se contenta, au carême suivant, en 1664, d'adopter les nouveaux livres²⁹.

Il est probable que le prêtre Grégoire d'Isidore, de la chapelle de Sainte-Marie l'Égyptienne annexée au monastère de la Purifi-

25. Le fait est antérieur à février 1664, date à laquelle Alexandre quitta Moscou, donc à l'arrivée d'Avvakum. Celui-ci le mentionne dans sa lettre au tsar de novembre 1664 (col. 751).

26. *Mat.*, I, p. 479; Zabëlin, *Mat.*, I, c. 63o (*Vvedenie v barašakh*, sur la *Pokrovka*).

27. *Mat.*, I, pp. 482-483.

28. Varlaam, *Lect. hist.*, 1858, III, pp. 148-149 n. Le dossier de Jean Fokin est mentionné *A. H.*, V., n° 263, col. 480. Zabëlin a trouvé son nom à la Présentation jusqu'en 1671 (*Mat.*, I, col. 630). Ce doit être la date de sa mort, car le diacre Théodore parle de sa fin lamentable dans un écrit « sur le châtimement divin des nouveaux renégats », qui date d'avant la fin de 1677 : « Déchiré vif, comme Arius, par l'hameçon de Dieu, toutes ses entrailles lui sortirent par le ventre et il mourut ainsi » (*Mat.*, VI, p. 255).

29. *Mat.*, I, p. 482.

cation, sur la Srëtenka, était ami de Jean et d'Hérodion et avait suivi la même évolution qu'eux³⁰.

Ces ralliés de fraîche date étaient, en 1664, les propagateurs les plus acharnés des nouveautés, les plus fougueux ennemis de la vieille foi. Tandis que les évêques opéraient par mandements, les savants par leurs gros livres, le tsar par mesures de police, ils vivaient, eux, avec le bas clergé, et exerçaient leur ministère en plein peuple des faubourgs. Ils étaient seuls de taille à lutter avec les défenseurs actifs de la vieille foi. Aussi ceux-ci couvraient-ils les renégats de sarcasmes et d'accusations. On allait jusqu'à mettre en doute leur foi. L'un d'eux avait déconseillé à une pauvre vieille de demander la guérison de son fils, possédé, aux saints pontifes de Moscou et aux chaînes de saint Nicétas : « En voilà, des thaumaturges! Des chaînes, mais tu en trouveras d'aussi bonnes au bureau de police ou au corps de garde des archers! » La bonne femme épouvantée avait dénoncé ces impiétés au curé de Saint-Nicétas des Drogmans, Outre-Moskva, et procès-verbal avait été dressé³¹. Avvakum se heurta à ce trio de zélateurs niconiens : « bâtards » de Nikon, suppôts d'Hilarion, « loups assassins », qui « dévoraient malement le troupeau du Christ³² »!

Par contre, dans les faubourgs, les quartiers de la ville blanche peuplés d'artisans, d'archers, de marchands, il était bien des églises où Avvakum était reçu en ami. Dans celle du pape Cosme, « un bon homme », il faisait le chantre, sans vanité, tandis que le curé célébrait; il distribuait la communion; il enterrait ses fidèles³³. Peut-être était-ce là, peut-être était-ce dans une autre église qu'il célébrait lui-même « sur sept oblats », selon le rite ancien, et qu'il prêchait, « enlevant par sa doctrine bien des

30. Dans les interpolations antiniconiennes aux *Débats avec les Grecs* de Sukhanov (1665), Grégoire est accolé à Jean de Phocas (Bëlokurov, *Sukhanov*, II, pp. 151-152). Il est mentionné à Sainte-Marie-l'Égyptienne de 1664 à 1680 (Zabëlin, *Mat.*, I, col. 465); en 1668, sur une croix donnée par lui à une église de l'Hôtel-Dieu au faubourg Prečistenskij (N. Skvorcov, *Ant. eccl. Moscou*, I (1904), p. 3); en 1669, dans B.H.R., XXIII, col. 1050.

31. Bëlokurov, *Sukhanov*, II, pp. 151-152 (cf. pp. 150 et XLVI n.).

32. Col. 908 (lettre à Théoctiste, fin 1664).

33. Col. 850, 940. Malheureusement, Cosme et son église sont malaisés à identifier. Il ne peut s'agir du Cosme parti en 1668 pour Starodub, puisque l'ami d'Avvakum est encore à Moscou sous le tsar Théodore. Un Cosme de Job est à Bon-Secours au mont Loščikov en 1662-1678; mais, ordonné en 1663 (Nevostruev, *Registre des ordonnés*, p. 52), pouvait-il jouir de la confiance d'Avvakum? Il y a un pape Cosme « de Cosme et Damien », poursuivi en 1662 par le *Razrjad* patriarcal pour avoir prononcé, sur le tsar, « des discours insensés » (*Arch. d'Etat*, XXVII, vol. 364 I, fol. 233), mais il avait été exilé à Simbirsk, la langue tranchée (B.H.R., XXI, col. 341-342). On

paroissiens à Sainte-Sophie³⁴ » : il nomme quelque part Saint-Nicolas du Marais, justement tout proche du faubourg des Jardiniers³⁵. Il comptait sans doute déjà parmi ses disciples les papes Isidore et Étienne, qui plus tard seront ses correspondants; Acindyne de Jean, un jeune prêtre ordonné sous Nikon, était son fils spirituel³⁶, de même que Dimitrij, le chapelain d'Anne Miloslavskaja, et sa femme³⁷.

Le diacre Théodore n'avait pas de paroisse à mettre au service de l'archiprêtre, puisqu'il n'était qu'attaché à une chapelle de l'Annonciation au Kremlin, mais sa valeur personnelle l'élevait dans l'estime de tous les vieux-croyants à l'un des tout premiers rangs. Petit-fils d'un pape fils de paysans, qui après la peste s'était voué au prince Serge Odoevskij; fils d'un pape curé d'un bourg du boiar Nicolas Odoevskij dans le district de Dmitrov; ayant sa tante maternelle mariée à un prêtre de Sainte-Eudoxie au Kremlin, Théodore était venu à Moscou et avait obtenu en 1658 la place qu'il occupait à l'Annonciation³⁸. Un temps, il avait fait comme son oncle Jean et accepté de confiance les nouveaux livres³⁹. Mais de sa jeunesse passée dans un milieu clérical il tenait le goût de la lecture : il se mit à étudier. Il lut la soixantaine de livres historiques et liturgiques imprimés à Moscou, se procura les éditions de Kiev et d'Ostrog, des livres serbes et bulgares, causa avec des moines grecs, avec des savants de l'Ouest, avec toutes les personnes capables de l'éclairer⁴⁰, et peu à peu se forma chez lui la conviction que les éditions nouvelles avaient été corrigées non point sur les manuscrits anciens, mais sur des imprimés récents et sans autorité, et qu'elles se contredisaient les unes les autres, que les réformes de Nikon

peut trouver d'autres Cosme, entre autres un à Saint-Nicolas des Bouchers, de 1646 à 1683 (Zabëlin, *Mat.*, I, col. 1047), qui conviendrait pour les dates, mais ne s'impose pas autrement.

34. *Mat.*, I, p. 481 (paroles de Sabba Semenov au jardinier Thomas Danilov, le 24 août 1664).

35. Col. 909 : il déconseille à Théoctiste d'aller à Saint-Nicolas, de peur d'être écharpé par les Niconiens; Théoctiste aurait-il été tenté d'y aller, si ce n'avait été un lieu de rendez-vous ordinaire des amis d'Avvakum ?

36. Il reste deux lettres d'Avvakum à Isidore (col. 939-946), écrites après 1676, et une à Étienne (col. 909), écrite avant 1670. Avvakum semble les avoir connus personnellement, ce qui n'a pu avoir lieu qu'en 1664. Acindyne écrit à Avvakum en 1669 (Barskov, p. 40).

37. Barskov, p. 35, l. 8-10; p. 71, l. 21.

38. *Mat.*, I, pp. 404-406 (déposition de Théodore le 13 décembre 1665); VI, pp. 237-238 (lettre de Théodore à son fils).

39. *Mat.*, I, p. 400.

40. *Mat.*, VI, pp. 18, 33-34 (1666).

constituaient des nouveautés injustifiables, d'origine suspecte, par conséquent inacceptables, et que la vieille piété était la vraie. C'était un esprit un peu étroit, sans envol, mais appliqué et précis, apte à débrouiller les questions théologiques et à manier les formules, sans désir de percer les mystères. C'était un caractère pondéré, sans enthousiasmes, sans élans apocalyptiques, mais ferme, personnel, quoique sans tendance à s'imposer, inaccessible à la peur et au découragement une fois sa conviction assise. Et ce n'était pourtant pas un homme de cabinet que le diacre Théodore, mais un apôtre de la vieille foi. Il n'avait pas reçu de la Providence le génie, comme l'archiprêtre Avvakum, mais de solides et rares talents⁴¹.

Théodore, naturellement, fit connaissance avec Avvakum. Peut-être déjà se plaça-t-il sous sa direction⁴². Ainsi débutèrent en 1664 des relations qui devaient durer jusqu'à leur mort, amicales d'abord, orageuses ensuite.

Avvakum ne rencontra sans doute pas à Moscou l'évêque Alexandre, reparti pour son triste diocèse de la Vjatka, bien malgré lui, au début de février 1664⁴³. Mais il retrouva une vieille connaissance, un des premiers disciples de Neronov, un des premiers adversaires de Nikon, resté dans la capitale en qualité d'informateur de l'évêque, l'ex-abbé Théoctiste. C'était, lui aussi, un grand scrutateur de livres. Il copiait les documents, les écrits de polémique, les suppliques, les textes servant aux discussions, et les conservait : il faisait fonctions d'archiviste de la vieille foi⁴⁴.

Les fols en Christ tenaient une place intermédiaire entre le clergé et les fidèles. Ils étaient naturellement partisans de la vieille foi. A Babylas avait succédé dans la faveur du tsar un certain Cyprien, originaire de Kolmogory dans le Nord, qui allait constamment nu dans les rues, et pour cela était surnommé *Nagoj*. Déjà en 1656, Paul d'Alep l'avait vu à la table du patriarche, qui le servait de sa main et tenait à honneur de consommer

41. Sur Théodore, biographie anonyme assez substantielle dans *Interlocuteur orth.*, 1859, II, pp. 314-346 et 447-470; notice de N. T. dans *Dict. biogr. r.*, 1913, pp. 275-277; Izvŭkov, pp. 113-115. La principale source sont ses *Œuvres*, au t. VI de Subbotin et dans Barskov, et les écrits d'Avvakum.

42. *Mat.*, VI, pp. 126, 131.

43. *Actes anc. de Vjatka*, n° 133, pp. 187-188. Alexandre n'assiste pas au synode réuni le 21 février (*Arch. syn.*, vol. 1610).

44. *Mat.*, I, pp. 397-398. En janvier 1666, on trouvera dans sa cellule 87 écrits (*Mat.*, I, pp. 323-339), dont quelques-uns subsistent et d'autres n'ont pas été retrouvés, qui éclaireraient singulièrement ces débuts du *raskol*.

les dernières gouttes des coupes où il avait bu⁴⁵. Un autre jour, Nikon l'assit à son côté et lui dit : « Bienheureux es-tu, car par ta pureté et ta virginité tu es un second Ambrius. » Cyprien lui-même prenait Nikon pour un dieu, jusqu'au jour où une certaine Justine lui ouvrit les yeux⁴⁶. Cet événement se produisit sans doute assez tôt, car en 1657 il fut envoyé en pénitence au monastère des Cryptes, à Nijni-Novgorod⁴⁷. Mais en 1664, on le retrouve à Moscou en faveur, puisque encore le 21 octobre il sera chargé de transmettre à trente nonnes de sa ville natale une importante aumône du tsar — 15 roubles — que sans doute il avait aussi demandée pour elles⁴⁸. Cependant il entretenait des relations assidues avec les tenants de la vieille foi, entre autres avec Avvakum.

Cyprien n'avait de mérites que sa foi, sa qualité « d'homme de Dieu », sa popularité et son dévouement à la bonne cause. Gabriel a laissé moins de traces⁴⁹. Mais un autre fol en Christ, Athanase, qui lui aussi allait hiver comme été en chemise et pieds nus, était doué de talents plus précieux. Avvakum conçut pour lui une amitié particulière : il l'estimait supérieur même à Théodore, parce que moins violent et plus réfléchi. Il jouissait à un degré extraordinaire du don des larmes⁵⁰, signe non douteux de la pureté et sainteté du cœur. Et de plus il était instruit : il ne savait pas seulement lire et écrire, il était capable de rédiger des écrits de propagande et de polémique. Cela ne l'empêchait nullement d'éprouver pour son père spirituel un sentiment ardent, composé de tendre amitié et d'admiration naïve.

Tels étaient avec Avvakum les directeurs ou quelques-uns d'entre eux⁵¹; les dirigés étaient bien plus nombreux. Chaque curé avait ses paroissiens actifs. Le diacre Théodore avait ses fidèles, comme ce clergeon ou ancien clergeon d'un monastère Saint-Michel, Cosme de Joseph, comme André Samojlov, le portier de l'Annonciation⁵², comme Dimitrij de Cyprien, le bou-
langer, de la paroisse de Saint-Georges Outre-Moskva, ou comme

45. Paul d'Alep, IV, p. 145.

46. Borozdin, *Ann.*, p. 37 (texte d'Avvakum; cf. *Ed. acad.*, p. LXXXV).

47. *Mon. Nijni*, 1849, n° 33, p. 131.

48. B.H.R., XXIII, col. 551.

49. *Mat.*, I, p. 397.

50. *Vie*, fol. 254 v. fin-255.

51. Si Barskov n'avait retrouvé une lettre d'Acindyne à Avvakum, nous ignorions jusqu'au nom de ce pope. Combien d'autres demeurent ignorés !

52. *Mat.*, I, pp. 397-398.

Jean de Tryphon, de Cosme-et-Damien Outre Moskva⁵³. Les fols en Christ avaient leurs admirateurs. Avvakum avait ses pénitents et fidèles : Basile Rogožka, Onésime de Phocas⁵⁴, Théodore Želėznyj, Martin, Dimitrij le jeune, Jean Sakharnyj, Agathon⁵⁵, Tite de Memnon, Mercure de Lucien⁵⁶, un parent de la femme de son fils aîné⁵⁷, tous des hommes simples, mais dévoués; Isaïe, un serf domestique du boiar Saltykov, qui, par ses vertus et son intelligence, était devenu le majordome et le confident de son maître et le maintenait dans la vieille piété, son frère André et sa sœur Marie⁵⁸; quantité de femmes et de jeunes filles. Il pénétrait dans les familles seigneuriales : chez les Khovanskij, le *stolnik* Jean, fils cadet du boiar Jean de Nicėtas et neveu de Pierre Saltykov, un jeune homme d'une vingtaine d'années, était son disciple⁵⁹. De même, Hėrodion Grekov, un noble de Moscou qui allait bientôt tomber captif des Tatars de Crimée⁶⁰; de même Alexis Kopytovskij⁶¹; de même un certain Athanase et son fils Boris⁶². Il connaissait, par le prêtre Dimitrij son aumônier, une bonne zėlatrice de la vieille foi, Anne de Pierre, née princesse Požarskaja, veuve d'abord du boiar Athanase Repnin, et ensuite du boiar Jean Miloslavskij, qui était mort sans enfants en 1663 : il « était toujours chez elle⁶³ ». Mais surtout il dirigeait toute la maison de la dame Morozova.

III

Le boiar Glėb était mort à peu près en même temps que son frère Boris, l'ancien premier ministre, en 1661 ou 1662; Théodosie, qui déjà venait de perdre son père, s'était trouvée coup sur coup, à trente ans, veuve et orpheline, avec un fils d'une dizaine

53. *Mat.*, I, p. 402.

54. Col. 908, 909.

55. Col. 419.

56. Barskov, p. 52.

57. Déposition de Jean d'Avvakum, Esipov, pp. 120, 124.

58. Col. 419; Supplique d'Abraham, dans *Ann. de la Commission archéographique*, VI, sect. II, p. 23 (*Mat.*, VII, pp. 262-263); Denisov, *La rigne de Russie*, ch. II, art. 9.

59. *Vie*, fol. 249; Šeremetev, *Khovanskij*, pp. 125-129.

60. Barskov, pp. 43-44.

61. Col. 947.

62. Col. 927-928.

63. *Vie*, fol. 244 v.; Barskov, pp. 71, 300, 325.

d'années, Jean, tendrement aimé. Sa sœur, Eudoxie, s'était mariée cinq ans auparavant au prince Pierre Urusov, qui n'était alors qu'*esaul*, mais qui, en 1659, fut fait *kravčij*, c'est-à-dire grand-échanson et porte-sceptre du tsar⁶⁴. Le prince était un soldat et un courtisan. Aussi Eudoxie reportait-elle sur Théodosie son trop-plein d'affection. Les deux sœurs fréquentaient sans cesse l'une chez l'autre.

Théodosie n'avait pas abandonné ses fonctions à la Cour, auprès de la tsarine Marie. Elle avait hérité de biens immenses : en mai 1656, les domaines de Glëb Morozov comptaient deux mille soixante-dix-sept feux dans les districts de Moscou, Dmitrov, Uglič, Jaroslavl', Kostroma, Galič, Alatyr', Arzamas, de la Vjatka et autres régions⁶⁵. Elle avait sur ses terres huit mille paysans⁶⁶, dans son hôtel trois cents serviteurs, et des richesses évaluées à deux cent ou deux cent cinquante mille roubles. Elle était choyée par une infinité de parents et d'amis qu'elle allait visiter dans une calèche ornée d'or et d'argent, attelée de six ou douze coursiers de Perse aux chaînettes tintinnabulantes, avec une escorte de cent ou deux cents serfs et serves pour veiller sur son honneur et sa santé.

Mais la dame Morozova était profondément chrétienne. Rien, ni les vanités du monde, ni sa sœur, ni son fils, ne pouvait détourner sa pensée de la considération de la mort. Dans un milieu avant tout occupé de suivre la fantaisie du prince, elle n'avait jamais voulu se plier aux usages nouveaux : elle se signait toujours avec deux doigts. Elle passait de longues heures à prier, avec larmes, soupirs et prosternations, pour demander le pardon de ses péchés et de ceux d'autrui. Sous ses splendides atours elle portait un cilice de crins blancs, aux manches courtes, qui pourtant, à son grand déplaisir, avait été découvert par sa belle-sœur Anne, la femme de Boris Morozov. Après l'office et les pieuses lectures, elle était toute au soin de sa nombreuse maison, châtiant les uns du bâton, faisant avec amour et patience l'instruction chrétienne des autres. Parfois elle prenait la quenouille pour filer, et de ce fil elle tissait et cousait de ses mains des chemises

64. Sur Pierre Urusov, Dolgorukov, II, pp. 27-28; *Rangs du palais*, Ann. III, col. 32, 43, 53, 61, 114, etc...; *Actes de Moscou*, III, pp. 357, 401.

65. *Arch. Bëlgorod*, vol. 443, fol. 15-22; en 1648, Glëb Morozov n'avait que 1688 feux (*Ant. comm. archéographique Moscou*, III (1913), col. 203-204). Il est probable que sa fortune s'était encore accrue de 1656 à sa mort.

66. Col. 252.

que le soir, avec sa fidèle Anne d'Amos, cachée sous de grossiers vêtements, elle allait distribuer aux malheureux. Ou bien, sans se faire connaître, elle courait les asiles et les prisons pour répandre de larges aumônes en argent et en nature ⁶⁷.

La dame Morozova avait toutes raisons de rechercher maintenant la compagnie d'Avvakum, si elle ne l'avait pas fait autrefois. Elle se plaça sous sa direction, et naturellement la princesse Eudoxie réclama et obtint la même faveur. Avvakum passait des journées entières à l'hôtel Morozov ⁶⁸, sur la paroisse de Saint-Georges du Tertre, non loin de la pointe Nord du Kremlin ⁶⁹. Là se donnaient rendez-vous la princesse Urusova, qui amenait ses enfants, Basile, un gamin de sept à huit ans, Anastasie et Eudoxie, encore toutes petites, mais bonnes et sensibles comme leur mère ⁷⁰, — et une amie des deux sœurs, de moins noble extraction, mais non moins ferme et vertueuse, Marie de Gerasime, la femme du brave colonel de reîtres Hyacinthe Danilov ⁷¹.

Là, Avvakum ne tonitruait pas, ne jouait ni au prophète ni au docteur. Il avait pour ces saintes femmes admiration et respect. Il caressait les enfants, il disait simplement ce qu'il approuvait ou blâmait, évoquait ses épreuves et les occasions où il avait cru sentir la Providence se manifester pour le punir ou le récompenser, glissait quelques conseils, et trouvait dans cette compagnie à la fois utilité et repos. Les autres buvaient ses paroles et se seraient jetés au feu pour lui. Toute la maison fit connaissance avec l'archiprêtre : la veuve Anne d'Isidore, le trésorier Jean et sa femme Anysia, le majordome André et sa femme Ljubava,

67. Avvakum, dix ans plus tard, lui rappellera en ces termes ses splendeurs et ses mérites passés (col. 408-417).

68. *Vie*, fol. 244 v.

69. En 1629, Glëb Morozov avait son hôtel à quinze mètres de l'église Saint-Georges (*Arch. Moscou*, liv. 24, art. 36-37), sur l'emplacement de l'ancienne Université. Plus tard, il se transporta dans celui de son frère Michel, sis un peu plus au nord, sur la limite des paroisses Saint-Georges et Saint-Léonce de Rostov (Zabëlin, *Mat.*, II, col. 80-83).

70. La princesse Urusova est souvent nommée par Avvakum comme une personne connue personnellement (col. 252, 392, 471, 924, etc...); pour ses filles, Anastasie et Eudoxie, col. 848-849.

71. Hyacinthe de Jean Danilov est, avec son frère Denys, simple *žilec* au régiment de Michel Buturlin en 1647 à Novosil-Livny (*Arch. Sëvsk*, vol. 167, fol. 155); en juin 1660, lieutenant-colonel de reîtres, il est renvoyé par le prince Repnin de Smolensk à Moscou pour se remettre de ses blessures (*Actes de Moscou*, III, p. 91), mais en octobre on le retrouve dans le régiment de Jean d'André Khovanskij (*ibid.*, p. 195); le 25 décembre, il part de Polock pour Moscou avec un prisonnier lituanien (*ibid.*, p. 287). Prisonnier lui-même des Polonais, il fut absent de Russie jusqu'en septembre 1662. Ainsi Marie, sa femme, était fréquemment seule à Moscou. Avvakum l'accueille à Théodora et Eudoxie : col. 393-394.

Ignace de Jean, Anne Soboleva, Stéphanie, Anne d'Amos⁷². Il était sans effort au niveau des dames et de leurs domestiques. A chacun selon sa condition il assignait sa tâche, pour sa sanctification et pour la défense de la foi.

Théodosie, Eudoxie et Marie faisaient pour lui un trio, presque une trinité, indivisible. Pourtant la première avait plus de force et de personnalité; en sa qualité de veuve, elle avait plus de liberté d'action, plus de possibilités : malgré lui, il s'attacha davantage à elle. De ces relations, entre la jeune veuve assoiffée de foi et de charité qui n'avait jamais connu que l'amour d'un vieillard, et l'archiprêtre en pleine maturité qui réunissait toutes les séductions du cœur, de l'esprit, du martyre et de la vraie religion, naquit bientôt un sentiment dont la chaleur était seulement tempérée, chez l'un et chez l'autre, par un dévouement héroïque au devoir. On ne saurait comparer cette amitié plus qu'à celle qui exista entre le saint évêque François de Sales et la sainte veuve Jeanne de Chantal.

Avvakum se donna pour tâche d'affiner, de ciseler jusqu'à la perfection l'âme qui se confiait à lui. Il ne changea rien à l'existence extérieure de Théodosie : l'empereur Théodose aussi portait sous la pourpre un cilice, sortait dans de luxueux équipages et préparait lui-même sa nourriture, copiait des manuscrits, travaillait pour les pauvres. Mais il l'encouragea dans ses pratiques et la poussa à ouvrir davantage encore sa maison aux malheureux et aux errants : elle les servait, lavait leurs plaies, mangeait avec eux du même plat. Surtout, il la confirma dans la vieille foi, l'arma d'arguments, l'incita à prendre part aux discussions : dès lors on la vit affronter les Niconiens, les hommes comme les femmes, « tel un lion en face de renards », et leur remontrer leurs erreurs⁷³.

Souvent, elle avait pour adversaires les Rtiščev. Son oncle, le vieux Michel d'Alexis, venait la voir tout exprès pour l'exhorter à rentrer dans les voies officielles, à ne pas se séparer des siens dans la foi : fais « comme tout le monde », signe-toi des trois doigts! Anne, la zélatrice de Nikon, la gourmandait plus violem-

72. Barskov, p. 52, l. 10-13, et p. 301. Ces personnages sont cités dans des écrits postérieurs à 1664, mais Avvakum n'aurait guère pu les nommer s'il ne les avait connus alors.

73. Col. 917.

ment⁷⁴. Seul le bon Théodore, s'il assistait à ces disputes, prenait plaisir à entendre les raisons de part et d'autre et respectait toutes les opinions.

IV

Tels étaient les groupes de vrais orthodoxes qui existaient à Moscou. Il y en avait donc dans toutes les conditions et dans tous les quartiers. Naturellement, ils communiquaient les uns avec les autres : Athanase venait chez Morozova ; Théodore voyait Théoctiste⁷⁵ ; Tite de Memnon logeait chez le pape Dimitrij⁷⁶. André Samojlov avait connu Avvakum déjà en 1653, lorsqu'il venait à l'Annonciation conférer avec Étienne de Boniface, et dès lors l'avait élu pour « ami et conseiller⁷⁷ ». Ainsi se composait une sorte de communauté.

Cette communauté moscovite se trouvait en liaison avec d'autres, qui surgissaient partout en Russie.

Avec le moine Grégoire, c'est-à-dire Neronov, Avvakum correspondait sans doute directement : son attitude manquait de netteté — on disait même qu'il avait adopté les « trois doigts » —, mais l'archiprêtre gardait à son vieux maître une affection inaltérée : « Du *starec*, ne m'écris rien, mandera-t-il bientôt à un ami, ne m'inflige pas cette peine. Mes oreilles ne sauraient ouïr nul blâme à son sujet, fût-ce d'un ange... Que Dieu le redresse, c'est mon espoir⁷⁸ ! »

Théoctiste correspondait avec Ustjug, où son frère Abraham était moine de Saint-Michel, et surtout avec l'évêque Alexandre⁷⁹ : n'était-il pas précieux d'avoir des accointances avec un

74. *Vie de Morozova*, pp. 149-151. La *Vie de la dame Morozova, de la princesse Urusova et de Marie Danilova*, qui se lit dans de nombreux manuscrits, dont certains du XVII^e siècle (Družinin, pp. 207-209), représentant plusieurs rédactions, a été écrite peu après les événements (après 1682) et par un témoin, peut-être un des frères de Morozova (Smirnov, *Questions*, p. xci; *Mat.*, VIII, pp. xiii-xv). Sauf pour la chronologie, elle a une valeur historique indiscutable. C'est une œuvre qui respire un sentiment sincère et qui, combinant le slavon solennel des livres et le russe vulgaire de la conversation, s'apparente à la manière d'Avvakum.

75. Voir, par exemple, les noms cités par Théodore dans sa lettre à Théoctiste et dans ses dépositions de 1665 (*Mat.*, I, pp. 397-406).

76. Barskov, p. 71, l. 22.

77. *Mat.*, I, p. 484. Samojlov dit qu'il était déjà gardien de l'Annonciation en 1653; Izvčkov (p. 96) ne trouve son nom qu'à partir de 1658.

78. Col. 909-910. Neronov fut à Moscou avant mars 1663 et après octobre 1664 (*Mat.*, I, p. 205); il ne semble pas s'y être trouvé dans l'intervalle.

79. *Mat.*, I, pp. 340-341.

membre de la hiérarchie, ne fût-ce que pour déposer chez lui des papiers compromettants ?

Abraham le fol en Christ avait à Vladimir des amis influents⁸⁰. Spyridon Potemkin conservait des amitiés du côté de Smolensk et par son frère Éphrem tenait au Kerženec et à Nijni. Le diacre Théodore recevait Nicétas, le prêtre de Suzdal⁸¹. L'archiprêtre Michel avait son fils à Kazan. Jean de Tryphon portera dans sa prison à Antoine, l'ex-abbé de Murom, des rouleaux illustrés de figurines sur la façon de joindre les doigts⁸². L'archimandrite Barthélemy, de Solovki, passa en 1664 plusieurs mois dans la capitale. A Solovki, se trouvait Nicanor : Avvakum lui écrivait⁸³. C'était à Avvakum que toutes ces relations aboutissaient. Il les encourageait, les étendait, les alimentait par des échanges de textes, d'arguments, de questions. Une fermentation intense se propageait à travers la Russie.

Y avait-il une doctrine ? Il y avait d'abord une attitude négative : le refus des nouveautés introduites depuis l'avènement de Nikon. Cette condamnation englobait les livres, les rites, les usages. Pour l'appuyer, de nombreux arguments avaient cours : les nouveaux livres se contredisaient entre eux ; ils étaient basés non sur des manuscrits anciens, mais sur des éditions récentes, corrompues par les hétérodoxes ; la réforme de Nikon était inspirée soit par les Latins, soit par les Grecs modernes qui ne valaient guère mieux ; elle était maudite de Dieu, comme le prouvaient les calamités qu'avaient fondu sur la Russie : la peste, les guerres, les invasions tatares^{83 bis}, la division dans l'Église. Puis venaient les arguments spéciaux sur tel ou tel point : on opposait aux nouveaux « dogmes » ou des textes tirés des Pères et des plus anciens livres « sur parchemin », ou des raisonnements — en

80. Barskov, pp. 70-71.

81. *Mat.*, I, p. 401.

82. Cet Antoine, dont il reste une *Supplique* (*Mat.*, VIII, pp. 113-130), une lettre à Morozova, une déposition et une palinodie (*Mat.*, I, pp. 452-457) est peu connu. On peut reconstruire ainsi sa vie : archimandrite du Sauveur de Murom de 1658 à 1662 (Stroev, col. 677), rappelé au Čudov, peut-être son lieu de profession, et de là envoyé en mission sur la Volga, de la semaine de Pâques 1662 jusque vers février 1663, poursuivi à ce moment pour une supplique anonyme mise en relation avec les troubles de juillet 1662, arrêté et détenu à Moscou au *Mstislavskij dvor* : de là, après « plus d'un an », il adressa au tsar sa touchante supplique en faveur de la paix dans l'Église et fut transféré au monastère de la Nativité de Vladimir, où il fit sa déposition d'avril 1666. Il dit qu'étant archimandrite il célébrait selon les nouveaux livres : sa *Supplique* au contraire est d'un adepte de la vieille foi. C'est donc au *Mstislavskij dvor* qu'il aurait été converti, peut-être par l'entremise de Jean de Tryphon.

83. *Mat.*, I, p. 338, n° 86.

83 bis. Le 9 janvier 1664, les Tatares de Crimée assiègent Brjansk et incendient le monastère Svinskij (*Mss. Orel*, 2, p. 130).

condamnant les anciens rites, on condamne les saints qui les ont observés; en triplant l'*Alleluia*, on invente une quatrième personne de la Trinité —, ou parfois des monuments archéologiques : les croix à huit bras surmontant les coupoles, les icones où des saints bénissaient avec deux doigts. Tout cela était clair, développé déjà dans nombre d'écrits : les lettres de Neronov, les *Débats avec les Grecs* d'Arsène Sukhanov, des extraits du *Stoglav*, le traité de Gerasime Firsov sur le signe de croix, les *Sermons* de Spyridon Potemkin, divers extraits de l'Écriture et des Pères, comme ceux d'Avvakum et de Daniel sur le signe de croix et les prosternations⁸⁴.

Là-dessus, tout le monde était d'accord. On pouvait seulement accroître le nombre des erreurs trouvées dans les nouveaux livres, découvrir de nouveaux griefs contre Nikon, compiler de nouvelles collections d'extraits. Les savants du parti ne s'en privaient pas : Théoctiste et Alexandre confrontaient les livres; Avvakum aussi, pendant son séjour, s'y employa. Comme le clergé niconien avait adopté la soutane grecque à larges manches, il rechercha des textes appropriés : « Je châtierai les princes et les fils de roi et tous ceux qui se vêtent de vêtements étrangers », est-il écrit dans Sophonie⁸⁵. Ces textes, il en fit faire des copies par Théodore le fol en Christ et les distribua : André Samojlov en possédait une, et il avait aussi des extraits sur d'autres sujets. Ainsi se répandait la doctrine, par la parole et par les écrits⁸⁶.

Ce qui était moins évident, c'était le jugement à porter sur l'Église officielle et, par suite, l'attitude à observer envers elle. Théoriquement, cette Église avait perdu la grâce, elle était la proie du démon, sa hiérarchie était déchue, ses sacrements sans valeur, ses cérémonies sacrilèges. Avvakum savait ce qu'il lui en avait coûté à Tobolsk d'assister à la messe niconienne. L'enseignement des autres dirigeants de la communauté moscovite ne différait sans doute pas du sien. Donc l'Église n'était plus l'Église.

On allait plus loin : le temps de l'Antéchrist semblait arrivé. Les signes étaient réunis : le nombre de la bête — 666 —, la persécution des chrétiens, l'apostasie du plus grand nombre, les faux Christ, les calamités. Nikon était pour le moins son pré-

84. Tous ces écrits, parmi beaucoup d'autres, seront trouvés chez Théoctiste en janvier 1666 (*Mat.*, I, pp. 323-339).

85. *Soph.*, I, 8.

86. *Mat.*, I, pp. 484-485.

curseur et déjà sans doute il courait sur lui des légendes tendant à le prouver. Ces sombres idées tourmentaient Spyridon Potemkin et Athanase; Avvakum en était moins ému, mais n'y contredisait point. Mais, s'il en était ainsi, il fallait repousser, fuir absolument tout ce qui touchait à l'Antéchrist : les prêtres ordonnés depuis Nikon, le baptême conféré par eux, le mariage béni par eux, tous les pouvoirs civils jusqu'au tsar lui-même, suppôt de l'Antéchrist. Il fallait faire sécession, comme Ephrem Potemkin dans ses marais d'outre-Volga. Et alors on allait se confondre avec les disciples de Capiton. Les fidèles de l'Église la plus stricte couraient le risque de tomber dans la négation quasi absolue des dogmes, de la discipline, de toute organisation ecclésiastique!

En effet, la tendance radicale qui déjà vers 1630-1640 désespérait du siècle et de l'Église⁸⁷ n'avait fait, depuis les nouveautés de Nikon, que se confirmer et s'étendre. Son chef, le fameux Capiton, échappant à toutes les poursuites, n'avait jamais cessé d'augmenter le nombre de ses disciples. Vers le milieu du siècle, il séjournait sur la Šača, au district de Kostroma : il régentait là une troupe de moines et de laïcs, surtout des jeunes gens, habitant des cabanes plus ou moins dispersées, et parmi lesquels un certain Babylas était déjà célèbre. Le 31 octobre 1651, le tsar lança l'ordre de l'arrêter, lui et ses sectateurs, et de les envoyer en sévère pénitence aux monastères d'Hypate et de l'Épiphanie, jusqu'à nouvel ordre, en veillant particulièrement à ce qu'ils n'échappassent point⁸⁸. Cette sévérité montre à la fois l'opposition qu'il y avait entre les zélateurs réformateurs de l'Église, et ses ennemis, et quel grand danger on voyait poindre de ce côté.

Pourtant Capiton, cette fois encore, échappa et, dans la période si occupée qui suivit, le danger fut oublié; pour Nikon et ses successeurs, que signifiaient quelques moujiks dans les forêts du Nord? Aussi le mouvement put-il croître en liberté, en se transportant légèrement vers l'Est, mais plus près de Moscou, au sud de la Volga, entre Šuja et Vjazniki⁸⁹. Là il s'établit solidement. Voici ce qui se passe là en 1664, d'après une dénonciation :

Derrière la Kljazma, dans la forêt sont établis des gens inconnus, religieux et laïcs. Ils ont élevé des cellules et se sont fait des trous en

87. Voir plus haut, chap. I, pp. 62-65.

88. Milovidov, I, p. 58.

89. Déposition de Babylas, fin 1665 (Barskov, p. 334).

terre. Il ne fréquentent pas les églises et interdisent aux autres de les fréquenter. Ceux qui meurent chez eux, sans communion ni confession, ils ne les enterrent pas auprès d'une église du bon Dieu, mais ils les enfouissent eux-mêmes dans la forêt, sans prêtre. De l'Église, ils disent que la grâce l'a quittée; les églises sont pour eux de simples maisons..., et ils interdisent de recevoir la communion. Si quelqu'un séjourne parmi eux ou les héberge chez lui ou reçoit d'eux un morceau de pain, il se convertit toujours à eux et cesse d'aller à l'église. Alors il n'obéit plus en rien à son directeur, ne va plus à confesse, n'admet plus pour aucune bénédiction le clergé dans sa maison; ou bien si le prêtre vient, il se cache, disparaît, ne s'approche pas des choses saintes. Cet ermitage est connu de l'archiprêtre de Bon-Secours au faubourg de Vjazniki, Mercure de Grégoire, et de l'abbé Moïse, de l'Annonciation : ils vont chez ces gens, et célèbrent selon les anciens *Mïssels* et bénissent des églises, et cousent les *anti-mïns* aux nappes sous l'*indytion*. Et si quelqu'un célèbre selon les nouveaux *Missels*, ils interdisent de se confesser à lui. Au monastère de la Présentation, il y a plus de deux cents nonnes, et quand je célèbre chez elles [c'est le dénonciateur, le pope Basile de Théodore, qui parle] selon les nouveaux *Missels*, à mes hebdomades, pas une ne communie; quand c'est la semaine de mon camarade, le pope Léon de Mathieu, qui célèbre selon les anciens *Missels*, alors elles communient⁹⁰.

Il est clair qu'il y a là une chaîne sans solution de continuité entre trois groupes assez différents : les nonnes circonspectes qui, ne se fiant qu'aux anciens rites, tolèrent cependant le prêtre officiel; les vieux-croyants conséquents, qui ont rompu avec l'Église nouvelle et conservent à l'écart du monde nouveau des sanctuaires, des prêtres et des sacrements véritables; enfin, des gens qui se passent absolument de clergé et d'Église. Ces derniers sont les disciples de Capiton, les « Capitons », comme on les appellera bientôt. Depuis que la vieille foi était rejetée, ses tenants devaient fatalement se rencontrer, dans leur opposition, avec les adversaires du principe même de l'Église. Dans ces vastes espaces qui s'étendaient à l'est et au nord de Moscou, « dans les pays de Suzdal', Vjazniki, Murom, Nijni-Novgorod, Kostroma et Vologda⁹¹ », hors des villes et des bourgs surveillés par les voevodes, les archiprêtres et les archimandrites, de mystérieuses communications s'établissaient, des conciliabules se tenaient, la pensée religieuse travaillait sur les thèmes éternels et tragiquement actuels de Dieu et de Satan, du salut et du monde, de l'Église et

90. Barskov, p. 329.

91. L'énumération est dans un document du temps (Barskov, p. 332).

de l'Antéchrist et une formidable marée de révolte morale, où toutes les nuances tour à tour se confondaient et s'affrontaient, allait grossissant.

Cela se passait parmi les simples ou les exaltés. Car chez les plus réfléchis, chez les gens établis, dans les villes, subsistait malgré tout l'espoir d'obtenir du tsar le retour à l'ancienne piété. Dans la pratique, un compromis s'établissait : on s'éloignait des églises où le culte nouveau était établi, on se groupait autour des prêtres demeurés fidèles, mais cette conduite, on évitait de l'ériger en règle absolue. La dame Morozova par exemple ne se faisait pas scrupule d'assister avec la tsarine aux cérémonies religieuses officielles. On se gardait de qualifier le pieux Alexis de suppôt de l'Antéchrist. D'ailleurs l'illogisme n'était pas le fait des seuls vieux-croyants : quand, en octobre 1664, Pitirim, le gardien du trône patriarcal, devenu métropolite de Novgorod, ordonnera prêtres et diacres treize moines de Solovki, il le fera sur leur demande, mais sans la moindre difficulté, selon les anciens rites ⁹²!

V

Une pacification n'eût pas été impossible si, aux différends liturgiques et livresques qui séparaient partisans et ennemis des nouveautés, ne s'étaient superposées deux conceptions de la vie.

Entre Nikon et ses adversaires l'écart à l'origine était mince. Nikon s'était mis en tête d'imiter les Grecs; ses adversaires aussi invoquaient les Grecs, excluant seulement les modernes, contaminés. Tous avaient la même formation, russe et byzantine; le même sentiment de la présence immédiate des puissances surnaturelles; la même persuasion de l'insignifiance du corps au prix de l'âme; la même confiance dans la prière, la pénitence et les pratiques ascétiques. Nikon faisait la guerre aux modes importées de l'Occident. Après sa retraite, il adressa à ses successeurs et au tsar des reproches qui, parfois, ressemblaient étonnamment à ceux des vieux croyants : lui aussi entrevoyait l'Antéchrist ^{92 bis}.

Pourtant, si l'Antéchrist était l'abandon de la vieille piété russe, Nikon lui avait préparé les voies. Il menait un train de vie

92. Syrcov, pp. 84-85.

92 bis. Kapterev, II, pp. 199-201.

plus convenable à un prince qu'au moine toujours présent dans le patriarche⁹³. Jaloux de son autorité personnelle, il n'hésitait point, par ailleurs, à subordonner les exigences religieuses à des considérations temporelles : par hygiène, pendant la peste, il interdit de confesser les mourants; par souci policier, il interdit de confesser les condamnés à mort⁹⁴. Sous son règne, les canonisations, si nombreuses jadis, si brillantes du temps de la Confrérie, cessèrent complètement⁹⁵. Au chant liturgique russe qui, gâté par certains abus, demeurait pourtant grave et sévère, il préféra les jolies des chœurs kiéviens, ces mélodies profanes qui semblaient demander un accompagnement de *gusli*⁹⁶, qui s'exécutaient à grand renfort de mouvements des bras, de hochements de tête et de tapements de pieds⁹⁷, et qui tout aussitôt ravirent le public. Tout cela, c'était un commencement de régression de l'esprit religieux.

Les circonstances, indépendamment de la volonté du patriarche, précipitèrent cette évolution. La campagne de Smolensk, l'annexion de la Petite-Russie, les opérations qui se prolongèrent dans l'Ouest jusqu'en 1666, replacèrent les Moscovites en contact avec la civilisation polonaise. Comme au Temps des troubles, ce fut un engouement. A ce contraste entre l'austérité et toutes les joies, entre la servitude et la liberté, entre les aises matérielles et une existence primitive — contraste plus apparent que réel, mais qui sautait aux yeux! — certains ne résistèrent pas.

Ordin-Naščokin, le ministre des Affaires étrangères du tsar, avait un fils dont, comme beaucoup de hauts personnages, il confia l'éducation à des Polonais prisonniers. Le jeune homme apprit le latin, l'allemand, le polonais, voyagea avec son père ou pour lui à l'étranger, séjourna en Livonie, à Varsovie. Il se prit de haine pour tout ce qui était russe. En 1660, il se donna au roi Jean Casimir, avec les papiers secrets et les sommes dont il était porteur⁹⁸. Combien d'autres, éprouvant les mêmes sentiments, furent seulement moins entiers et s'arrangèrent en Rus-

93. Voir plus haut, ch. vi, pp. 219-220.

94. Gibbenet, II, pp. 183-184.

95. Si on passe en revue, dans l'ouvrage de Golubinskij, les canonisations datées, on en trouve vingt-deux entre 1600 et 1653, une seule (en 1655) de 1653 à 1690 (Golubinskij, *Canonisations*, pp. 120-133).

96. *Mat.*, I, p. 482.

97. *Mat.*, II, p. 7. C'étaient, d'après les accusateurs, les expressions d'Avvakum.

98. Plus tard, en 1665, il rentrera en Russie, sera gracié par le tsar, mais aura beaucoup de peine à se réadapter à la vie moscovite. L'article que E. Likhač lui consacre dans *Dict. biogr. r.* est fort intéressant.

sie une vie qui s'éloignait de plus en plus des mœurs anciennes! Artémon Matvëev, malgré sa médiocre naissance, s'était élevé à 25 ans, en 1651, au grade de colonel de *strělec*. C'était un homme énergique et tenace, mais d'extérieur aimable. Le tsar, qui l'appréciait, l'employait à des missions diplomatiques auprès des Petits-Russiens, en Pologne et en Lituanie. En 1664, sa faveur allait toujours montant. Or Matvëev était un admirateur convaincu des mœurs occidentales : il recherchait les étrangers, leur science, leurs livres, leurs œuvres d'art, leurs meubles et leurs bibelots. Il n'avait pas craint d'épouser une Écossaise, née Hamilton. Un autre seigneur, Théodore Naryškin, capitaine, puis major sous les ordres de Matvëev, était lui aussi marié à une Hamilton⁹⁹. Ces mariages ne choquaient point. Le tsar lui-même semblait fatigué de la monotonie moscovite : en 1660 déjà, il exprima le désir de posséder une troupe de comédiens¹⁰⁰.

Les relations diplomatiques avec les pays étrangers devenaient plus fréquentes et plus intimes. En juin 1660, on avait reçu l'envoyé de Suède, Ebers, qui allait demeurer à Moscou comme résident¹⁰¹ ; en mai 1661 vint une grande ambassade de l'Empereur¹⁰² ; de décembre 1661 à juin 1663 les envoyés du tsar avaient séjourné à Londres, et l'un d'eux, Željabužskij, en outre, à Venise et Florence ; en février 1664 était arrivé à Moscou l'ambassadeur de Charles II, le comte de Carlisle, avec sa famille, un secrétaire français et une suite de quatre-vingts personnes¹⁰³. Souvent les pourparlers n'aboutissaient pas, mais il en restait toujours un résultat : le nombre croissant des Russes familiarisés avec la civilisation occidentale.

Les étrangers, malgré les limitations toujours en vigueur, inondaient la Moscovie. Il y en avait de toutes nations : les Grecs étaient officiellement les mieux vus, comme orthodoxes, mais non les plus nombreux ni les plus influents. Anglais et Hollandais dominaient.

Il y avait des militaires : en 1661, l'ambassadeur Mayerberg

99. Čarykov, pp. 2-3; Bëlokurov, *Bureau des légations*, pp. 45-46; Ščepotiev, *Matvëev*, pp. 24 sqq. (monographie d'ailleurs insuffisante).

100. Platonov, *Moscou et l'Occident*, p. 121.

101. Forsten, *Rev. Min. I. P.*, 1898, mai, p. 69.

102. *Rec. Min. Af. étr.*, V, p. 239. Voir la *Relation d'un voyage en Moscovie*, d'Augustin baron de Mayerberg, nouvelle édition... par le prince A. Galitzin, 2 vol., Paris, 1858, xviii+168 et 200 pp.

103. Lubimenko, pp. 236-242; voir la *Relation de trois ambassades de M^{sr} le comte de Carlisle...*, nouvelle édition... par le prince A. Galitzin, Paris, 1857, xxxi+368 pp.

était frappé de leur multitude, et avait lié connaissance personnellement avec plus de cent généraux et colonels étrangers. En cette seule année 1661, il était venu de Pologne un colonel avec trente officiers, parmi lesquels les Écossais P. Gordon et Mene-sius, destinés à parcourir au service du tsar une longue et brillante carrière; d'Allemagne, deux colonels, un major et trente-neuf reîtres; de Lubeck, une vingtaine de reîtres; du Danemark, deux colonels avec cent trente-six officiers et soldats; d'Augsbourg, trois colonels, douze capitaines, plus de cent cinquante officiers et soldats¹⁰⁴. En juin 1661, un général et trois colonels étrangers sont dépêchés à Jean d'André Khovanskij, et celui-ci est invité à ne pas gêner leur liberté de manœuvre et à confier au premier son infanterie et ses archers¹⁰⁵.

La plupart des militaires n'apportaient que leur brutalité et leurs vices. Mais il y avait des commerçants et des industriels, qui, en enrichissant le marché moscovite d'articles étrangers, séduisants et toujours plus variés, suscitaient de nouveaux besoins, éveillaient des rêves de confort et de luxe. Bientôt, en février 1665, l'un d'entre eux, Pierre Marselis, sera envoyé en mission à Vienne tout à la fois pour demander la médiation de l'empereur Léopold et pour recruter « des artisans de tous métiers¹⁰⁶ ».

Tout ce monde se sentait chez lui au Faubourg des étrangers; il y avait ses temples; il y menait gaie et grasse vie, dans les festins et les bals. En 1664, les gens de Carlisle y allaient fort souvent s'amuser : un jour ils y jouèrent la comédie; sur la fin de l'hiver, « il se fit entre douze d'entre eux un défi au jeu du ballon à la façon d'Angleterre, et la chose se fit publiquement dans une campagne près de la ville, avec beaucoup de divertissement, en la présence de M. l'Ambassadeur »; au printemps, ce furent des courses de chevaux¹⁰⁷. Ce faubourg était une tentation permanente pour les Moscovites, car, s'ils se défiaient de ces hérétiques, ils ne pouvaient s'empêcher de remarquer leur habileté à tirer joyeux parti de la vie présente.

Il y avait des gens instruits, comme ce médecin anglais, Sa-

104. Platonov, *Moscou et l'Occident*, p. 128; Ustrjalov, *L'armée russe avant Pierre*, pp. 59-62.

105. *Actes de Moscou*, III, p. 388.

106. *Rec. des Arch. des Af. étr.*, V, p. 261; Zaozerskij, pp. 260-261.

107. *Relation de... Carlisle*, pp. 73-77.

muel Collins, qui demeura sept ans à la cour du tsar¹⁰⁸. Il y avait des artistes : à l'Arsenal (*Oružejnaja palata*), qui était devenu une espèce d'Académie des Beaux-Arts, parmi les imagiers, graveurs, ciseleurs, sculpteurs sur ivoire et sur bois, joailliers, émailleurs qui travaillaient pour le tsar, on comptait en 1662 une soixantaine d'étrangers. Chacun d'eux, engagé par contrat, devait former des élèves russes. Il n'était pas une branche d'art où l'influence occidentale ne pénétrât : miniature, ornementation, meubles, fresques des palais et même des églises¹⁰⁹. Le tsar, en 1657, se laissa peindre sur toile par le Polonais Stanislas Lopucki; en 1659, il fit accommoder son trône à la mode polonaise¹¹⁰.

Les vieilles icones moscovites ne semblaient plus dignes de Dieu et des saints. Ce n'était plus aux images vendues à pleins chars, bâclées par des artisans sans vertu ni talent, qu'on en voulait : de tout temps on les avait honnies; il y avait contre elles des décisions du Stoglav et d'autres, plus récentes¹¹¹. C'était l'art même des imagiers de Novgorod, des Strogonov et de Moscou qui était en cause : ces figures allongées, aux contrastes violents, ces lèvres minuscules, ces teintes sombres, ces paysages simplifiés, sans relief, toute cette peinture qui exprimait l'esprit, la prière, l'âme, ne touchait plus les raffinés. On lui découvrait cent défauts¹¹². Les étrangers, au contraire, appliquaient aux personnages religieux les mêmes procédés qu'aux sujets profanes : ils peignaient aussi des icones et elles plaisaient par leur imitation de la vie, leur naturel. Il y avait aussi un livre récemment parvenu à Moscou, qui faisait les délices de qui le pouvait voir : la Bible, illustrée par le graveur hollandais Piscator (*Visscher*) de deux cent soixante-dix-sept figures¹¹³. Ces gravures captivantes, plus ou moins adroitement reproduites sur des feuilles volantes, avec

108. De 1659 à 1667. Voir S. Collins, *The present state of Russia*, London, 1667 (en français, Paris, 1679).

109. N. Novombergskij, *Rev. Min. I. P.*, 1911, mars, p. 175.

110. Grabar', VI, pp. 412-414; L. Réau, *L'art russe des origines à Pierre le Grand*, Paris, 1921, pp. 346-348.

111. Ostrogorskij, *Les décisions du Stoglav sur l'iconographie et les principes de l'iconographie byzantine*, dans *Orient et Byzance, études d'art médiéval sous la direction de G. Millet*, t. IV, *L'art byzantin chez les Slaves*, Paris, 1930, p. 393, et à part, Paris, 1931.

112. Voir les critiques d'André Pleščeev, par exemple, dans sa lettre à Avvakum (Avvakum, *Œuvres*, pp. 340-341).

113. *Theatrum biblicum, hoc est historiae Veteris et Novi Testamenti tabulis aereis expressae...*, Amsterdam, 1650.

leurs légendes traduites du latin en vers russes, étaient ou allaient être bientôt colportées à travers la Russie ¹¹⁴. Les meilleurs artistes russes subissaient l'attraction de ces nouveautés. L'un d'entre eux, par son tact autant que par son talent, fixa le succès de l'école moderne. C'était un jeune paysan des domaines du prince Dmitrij Čerkasskij, nommé Simon Ušakov. Venu à Moscou, il avait été admis à vingt-deux ans, en 1648, dans les ateliers du tsar. Remarquable dessinateur — alors que même les bons imagiers travaillaient sur poncifs —, il exécuta d'abord des modèles pour broderies, pour cartes et plans, pour vases d'église; il collabora à la grande mitre commandée par Nikon en 1656. Mais déjà il peignait des icones pour les églises de Moscou : à Saint-Michel, en 1652, une Vierge de Vladimir; en 1657, un « Sacerdos secundum ordinem Melchisedech » à Notre-Dame de Gruzino, sa paroisse; dans la même église en 1658 une Sainte-Face et en 1659 une Annonciation, encadrée de douze scènes illustrant l'hymne Akathiste ¹¹⁵. Cette Annonciation fit du bruit : Ušakov, jusqu'alors, était resté fidèle au style traditionnel; maintenant, à tous égards, il innovait. Il y avait là des scènes encore inconnues, comme le siège de Byzance; sainte Marie l'Égyptienne et Alexis l'homme de Dieu étaient figurés sous les traits du tsar et de la tsarine; les motifs architecturaux, les vêtements, les meubles étaient extraordinairement riches et variés; les physionomies respiraient le mouvement et la vie, et la Vierge centrale avait les joues touchées d'un léger carmin, qui leur communiquait un naturel inusité. Ušakov se dépensa beaucoup au cours de ces années, dirigeant les travaux entrepris dans les églises du Kremlin, restaurant les fresques de l'Assomption, l'iconostase de l'Annonciation, inaugurant à Moscou la peinture d'histoire officielle par un tableau de la revue passée par le tsar à Semenovskoe en 1663. Il formait des élèves, comme ce Jean Bašmakov, Juif converti, qui lui fut confié en 1664. Plus il allait, plus il s'enhardissait : son saint Théodore Stratélate de 1661 était exécuté dans des tons clairs imitant la nature ¹¹⁶. Tout cela respirait des sentiments de

¹¹⁴. Pervukhin, pp. 19-20, 29. Nikon possédait 270 de ces « feuilles franques » (*Maison de Nikon*, p. 114).

¹¹⁵. Il était déjà connu, car cette même année (ou même en 1657) il fut mandé à Kiržač, par Jean d'André Miloslavskij, pour peindre un Sauveur (Tokmakov, *Kiržač*, pp. 22, 77). En 1657, il fut appelé à décorer au Kremlin le palais du tsar, travail qui dura jusqu'en 1660.

¹¹⁶. Uspenskij, *Imagiers*, pp. 323-330.

curiosité légère, de tendresse, de sensualité qui étaient bien loin de l'austérité moscovite.

Mais cela enchantait la société qu'Ignace Jevlevič, ce savant abbé de Polock, appelé à Moscou pour le concile de 1660, avait transportée par ses compliments à la polonaise¹¹⁷, et qui maintenant s'enthousiasmait pour les multiples talents de Siméon de Polock. Cet autre originaire de Blanche-Russie, Samuel Sitnjanič de son nom laïc, était un brillant élève du fameux collègue de Pierre Mohila. Il avait pénétré et assimilé toutes les finesses de la poétique et de la dialectique, appris le latin, et même fait sa théologie quelque part en Occident dans une Université catholique; puis il avait pris l'habit au monastère de l'Épiphanie, à Polock, avec le nom de Siméon. C'est là qu'il avait eu l'occasion de se faire connaître du tsar en 1656, en lui lisant une pièce de vers. Il était *didaskale* ou professeur à l'école du couvent. En 1660, il vint à Moscou avec Ignace, accompagné de douze de ses élèves, et tous débitèrent leurs compliments devant Alexis et Rtiščev émerveillés. Depuis les essais malheureux des princes Khvorostinin et Katyrev-Rostovskij, on n'avait plus entendu à Moscou ces vers syllabiques terminés par des rimes harmonieuses. Jamais encore le bon Alexis ne s'était ouï comparer au soleil, ni la modeste Marie à la lune. Ce séjour de quelques mois fut, pour les milieux cultivés de Moscou comme pour Siméon, un enchantement. En 1661, Polock fut repris par les Polonais, et Siméon n'eut plus qu'un désir : s'établir définitivement à Moscou. Il s'y trouvait déjà en juillet 1663, logé au monastère du Sauveur-derrière-la-rangée-aux-Icones, où bientôt il ouvrira une école pour les jeunes scribes de la Chancellerie privée du tsar. Le brillant *didaskale* et poète était partout l'homme indispensable. Connaissant le latin et le slavon, il servait de traducteur à un autre fameux étranger, Paisios Ligaride, qui ignorait le slavon; il enseignait le latin d'après Alvarez; il ne se célébrait pas à la cour une solennité, qu'il ne fût invité à réciter quelque pièce de sa composition. Sa langue était farcie de polonismes, peu compréhensibles au vulgaire, mais pour les raffinés c'était un régal de plus. Déjà en relations avec les prélats petits-russiens, estimé par exemple de Méthode, évêque de Mstislav, de Lazare Baranovič, évêque de Tchernigov, de Joannice Galjatovskij, il

¹¹⁷. B.A.R., III, pp. 309-392. Le 10 février 1660, il adresse un discours de félicitations à Th. Rtiščev, le 6 avril à Paul, archimandrite de Čudov.

était consulté aussi par les prélats moscovites les plus curieux de savoir, le métropolite Pitirim, le métropolite de Kazan, Laurent, l'archevêque Hilarion et surtout Paul, archimandrite du Čudov, puis métropolite de Krutica, qui savait quelque peu de latin et de polonais. Ils n'hésitaient pas à lui faire écrire leurs discours, leurs sermons, bientôt leurs testaments¹¹⁸.

Siméon était le plus actif, le plus influent des Petits-Russiens qui firent alors carrière en Moscovie : mais nombreux étaient, depuis l'annexion de la Petite-Russie en 1654, les moines du Sud et de l'Ouest installés, par colonies entières ou par petits groupes, dans les monastères du Nord; les deux monastères d'Ibérie et de la Nouvelle Jérusalem fondés par Nikon étaient entre leurs mains, ainsi que leurs procures à Moscou; la plupart des religieuses du Nouveau Couvent des Nonnains venaient de Blanche-Russie; le monastère de Saint-André fondé par Rtiščev restait en majorité petit-russien; au Čudov, où vivait Slavineckij, le cellier Joachim était un Grand-Russien, un ancien militaire, mais qui avait fait profession à Mežigorje près de Kiev; en province même, partout il se trouvait des moines petits-russiens, libres ou en pénitence. Et ce n'était que le début d'une invasion qui allait s'étendre d'année en année. Ces moines, d'ordinaire entreprenants et fiers de leur instruction, allaient peu à peu s'emparer de la direction des couvents, avant de conquérir les chaires épiscopales¹¹⁹. Comme ils étaient en somme Russes, de langue slave, et orthodoxes, on ne se méfiait pas d'eux, dans la haute société du moins, comme des Occidentaux, étrangers de religion et de race, on se livrait à la séduction de leur apparente supériorité, et ainsi, par la nouvelle génération des arrivants du Sud et de l'Ouest, la mode polonaise et latine succédait à la mode grecque. En 1664, un moine Barlaam, dans l'hôtel de Rtiščev, enseignait aux enfants le polonais et le latin¹²⁰.

118. Sur Siméon de Polock, utiles monographies de Tatarskij (1886), Majkov (1889), résumées et corrigées d'après de nouveaux documents par Kharlampovič, pp. 379-394.

119. Kharlampovič, pp. 250-312.

120. *Mat.*, I, p. 199 (Neronov).

VI

Il ne s'agissait donc plus seulement de savoir si on devait lire *Isus* ou *Iisus*, doubler ou tripler l'*Alleluia*, se signer avec deux ou trois doigts. Ces questions, qui avaient causé la division des croyants, conservaient toute leur gravité. Mais il s'était opéré dans la société moscovite une autre division qui rendait la première irrémédiable. Les milieux dirigeants, au contact de la civilisation étrangère, étaient en train d'abandonner la conception héroïque, ascétique et monastique du christianisme, traditionnelle en Moscovie, pour passer à une autre, encore mal définie, mais accordant une large place au côté matériel de la vie. Des besoins nouveaux naissaient. La passion de l'entreprise et du gain s'emparait de toutes les classes. Gens du tsar, militaires, juges, ecclésiastiques mêmes, tout le monde voulait trafiquer. Le tsar était féru de commerce. Les étrangers étaient frappés de cette soif de lucre¹²¹. Avvakum, à Moscou, se rendit compte du changement. Il y allait de la religion!

Tandis que les autres défenseurs de la vieille piété, un Théodore, un Potemkin, entendaient celle-ci au sens étroit, au sens rituel et livresque, il vit, lui, toute l'étendue du danger. Il ne manquait pas d'écrire, lui aussi, sur le *Credo* falsifié, les « trois doigts », les prosternations supprimées, les recenseurs qui niaient l'incarnation et la résurrection du Christ et sa royauté présente dans le ciel et la « vérité » du Saint-Esprit; ces impies, il ne cessait de les qualifier Uniates, Latins, engeance du diable¹²²; avec les Hérodion et leurs ouailles, avec Lucien de Cyrille, le nouveau confesseur du tsar, il disputait âprement sur les innovations niconiennes¹²³. Mais ailleurs, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, il portait la discussion sur le terrain philosophique et moral.

Faut-il entendre le christianisme dans toute sa rigueur? Si notre passage ici-bas n'est qu'une courte probation en vue d'un avenir de béatitude ou de malédiction, est-il raisonnable d'en

121. Zaozerskij, pp. 260-261.

122. *Mat.*, II, pp. 7-8, 81-82 (inculpations du Concile en 1666). Les écrits en question ne nous sont pas parvenus, mais on en trouve trace dans l'inventaire des papiers saisis chez Théoctiste (I, 323-339). Voir aussi, col. 782, le souvenir de discussions sur le *non erit finis*.

123. *Mat.*, I, p. 199 (Neronov).

distraire un seul instant pour des choses non pas même coupables, mais seulement inutiles au salut ? Ou bien tout ce qui est vrai et beau, dans le monde créé par Dieu, ne contribue-t-il pas avec le bien à la purification de l'âme ? Éternel problème qui s'est posé à tous les âges de l'Église, aux premiers Pères, à saint Thomas d'Aquin, à saint François d'Assise et à saint Dominique, aux gens de Port-Royal et aux Jésuites, à Rancé et à Mabillon, à l'abbé Bremond et à ses adversaires, et que tant de saints ont différemment résolu.

Avvakum s'élevait contre la vie large des dignitaires bien en cour. Faire bonne chère, avoir une face rubiconde et ne se priver de rien était, selon lui, la marque des Niconiens. Et, en effet, au témoignage de Paul d'Alep, les deux archiprêtres de l'Annonciation et de Saint-Michel-Archange — en 1656 déjà — étaient « gros et gras, avec un énorme ventre et un corps adipeux ¹²⁴ ». Hilarion, l'archevêque de Rjazan', était un prélat zélé, pieux, courageux même, qui, toute sa vie, garda la dévotion de son premier monastère de Saint-Macaire. Mais il avait suivi Nikon et le train nouveau du siècle. L'archiprêtre, son compatriote et son camarade d'enfance, ne le fuyait pas, mais ne lui mâchait pas les vérités : il le déclare lui-même. Il lui faisait grief de se faire donner des leçons de grec par un homme taré comme l'archimandrite Denys. Il lui reprochait ses mœurs de prélat de cour. On aura une idée de ce qu'il lui disait en face, en lisant ce qu'il écrira de lui plus tard : « Il monte en calèche : il s'affale comme une vessie dans l'eau, assis sur des coussins, les cheveux comme une fille, et il se promène sur les places avec une mine à se faire aimer de ses drôlesses de nonnes uniates. Ah ! le malheureux ! » Et il opposait cette existence de mollesse à celle de Melchisedech, le pontife modèle, qui, selon la légende, demeura sept ans solitaire sur le mont Thabor, « mangeant les pousses des arbres et léchant la rosée » : « Il ne recherchait pas, lui, les vins du Rhin et de Romanée, ni les alcools et les liqueurs raffinés, et les bières au cardamome, et les miels au citron et aux cerises. » Il l'opposait surtout au beau passé d'Hilarion, de prière, de labeur et d'apostolat ¹²⁵.

Avvakum s'élevait contre les nouvelles icones, nous le savons

¹²⁴. Paul d'Alep, III, p. 108. A l'Annonciation, Étienne de Boniface était donc déjà remplacé avant le 29 mai 1656, date du départ définitif de Paul d'Alep avec Macaire (Paul d'Alep, IV, p. 182), par Lucien de Cyrille.

¹²⁵. Col. 335-336.

par la lettre que lui adressa un de ses anciens amis et disciple de Neronov, André Pleščeev, rallié à l'Église officielle¹²⁶. Et ce qu'il en disait alors, nous pouvons le deviner d'après ce qu'il écrira un peu plus tard, car ce n'est pas sur la Mezen' ni à Pustozersk qu'il verra les images dont il parle :

« Voici comment on peint l'image du Sauveur Emmanuel : face bouffie, lèvres vermeilles, cheveux frisés, bras et muscles épais, doigts gonflés, cuisses semblablement épaisses; le voilà fait tout comme un Allemand ventru et gras : il ne manque plus que le sabre au côté. Tout cela, c'est peinture d'inspiration charnelle : aussi bien les hérétiques eux-mêmes sont épris d'embonpoint charnel et ont ravalé le ciel sur la terre... Et la Mère de Dieu, ils la font engrossée dans l'Annonciation, comme les Francs impies. Et le Christ en croix, tout enflé : il se tient là, grassouillet, le pauvre, les jambes comme des bâtons. Ah! malheureux! Russie, Russie, quelle envie t'a prise des mœurs et coutumes étrangères?...¹²⁷ »

Ces icones qui reflétaient la déchéance morale et religieuse de leurs amateurs, Avvakum les maudissait.

Enfin il condamnait les « sciences extérieures », c'est-à-dire les curiosités qui ne conduisent pas au salut. Cette question avait surgi bien des fois sans doute au cours de ses entretiens chez le bon Rtiščev. Un jour il recueillit tous les textes en faveur de sa thèse. Il en glana dans les Évangiles : « Que nul ne se nomme maître en cette terre, car il n'y a qu'un maître, le Christ » (Mt., xxiii, 8); « Moi, je vous donnerai une bouche et une sagesse contre laquelle ne pourront tenir ni répliquer tous ceux qui seront contre vous » (Lc, xxi, 15). Il en trouva quantité dans les *Sermons de saint Jean Chrysostome*, le gros livre imprimé à Kiev : « Le chrétien qui ne vide pas son esprit de toute sagesse extérieure et de tout souvenir des philosophes grecs ne peut se sauver »; « La sagesse païenne est mère de toutes les fausses opinions »; « Ceux qui disent ne rien savoir sont sages, et fous ceux qui étudient »; « Entre la sagesse du chrétien et celle des philosophes grecs il y a aussi loin qu'entre Platon et le Saint-Esprit » et beaucoup d'autres maximes du même genre. Il trouva dans saint Ephrem cette phrase : « Sans philosophie, ni rhétorique, ni grammaire, on peut, ayant la foi, triompher de tous les

126. Avvakum, *Œuvres*, pp. 340-341.

127. Col. 282-284 (1673 ?).

ennemis de la vérité¹²⁸ ». Dans Baronius¹²⁹, il prit l'histoire de Grégoire de Nazianze blâmant son frère Grégoire de Nysse de préférer le nom de rhéteur à celui de chrétien. A ce recueil de textes, il joignit quelques réflexions de son cru :

Vous qui cultivez la philosophie, la dialectique et la rhétorique, voyez la fin de vos maîtres : en ce monde nulle gloire, et leur mémoire souille encore l'atmosphère. Mais des pêcheurs ont capturé l'univers, ont porté la lumière au monde et leur mémoire demeurera à jamais, car ils sont admirés des anges et des hommes. Combien de pères et de mères achètent bien cher la perdition éternelle de leurs enfants, et ne veulent pas recevoir gratuitement la vie éternelle, dit le Sage. Joins à cela Sirach, chap. xi, et tu apprendras comment l'étranger te pervertira dans toutes tes voies et fera de toi la risée de l'univers... Au premier concile œcuménique, un diacre intima à certain philosophe l'ordre de se taire, et le philosophe se fit muet... J'ai oublié le chapitre, triste archiprêtre! Mais voyez Spyridon, évêque de Trimithonte, qui sans philosophie vainquit les hérétiques et les rendit fidèles. Tant est supérieure la vertu de la foi et de la simplicité, ou plutôt de la divine sagesse, à la philosophie et à la rhétorique et à la sagesse extérieure! Oui, mon cher, Théodore de Michel, moi aussi je te réponds comme Grégoire à son frère : Aime mieux t'appeler chrétien, comme tu l'es en effet, que de passer pour rhéteur et être étranger au Christ!... Mieux te vaut demeurer avec cette simplicité et que le Christ repose en toi, que de passer pour un ange de rhétorique sans le Christ. La simplicité dans le Christ avec la charité édifie; le raisonnement avec l'éloquence se vante. Demandons au Christ notre Dieu la raison vraie pour nous sauver, pour que le Saint-Esprit nous dirige vers toutes les vérités, et non la rhétorique avec la dialectique. Moi, l'archiprêtre Avvakum, c'est avec ces mots que je touche tes genoux. Quant à ce petit écrit, Seigneur, rends-le moi, ne le montre point aux philosophes ivres, car ils n'ont que sagesse charnelle et ils te trompent, au lieu de recevoir la grâce spirituelle en Notre-Seigneur. Amen!¹³⁰

128. *Mat.*, I, pp. 485-490.

129. Baronius fut signalé aux Russes, au milieu du XVII^e siècle, par le *Livre de la Foi*. Il s'en répandit bientôt des traductions au moins fragmentaires, d'après l'abrégé polonais de P. Skarga. Avvakum n'ignorait point cette unique histoire de l'Eglise : c'est elle sans doute qu'il cite à maintes reprises sous le nom de *Chronique latine* (col. 276, 289, 694, 699). Baronius sera imprimé à Moscou, toujours d'après Skarga, en 1719, et les vieux-croyants, qui lui ont toujours conservé leur vénération, ont reproduit cette édition en 1913-1915.

130. Cet écrit a été publié en 1916 par I. A. Kirillov, *Le bien-fondé de la vieille foi*, pp. 257-262, d'après le Recueil n° 10 de la collection Rakhmanov. Subbotin (I, pp. 485-490), reproduit deux brouillons saisis sur André Samojlov le 30 août 1664, ne contenant guère que les textes, mais dont le premier est de la main d'Avvakum (voir *Ed. acad.*, pp. LXXVIII-LXXIX).

Le 27 juillet, l'archiprêtre présenta ces réflexions à son ami et peut-être ce jour-là eut lieu une nouvelle, orageuse et interminable discussion avec les « philosophes ivres » — sans doute au sens figuré — dont nous ignorons le nom. A en croire le préambule dont les disciples immédiats d'Avvakum ont muni cet écrit¹³¹, c'était Rtiščev qui avait posé la question : « Convient-il d'étudier la rhétorique, la dialectique et la philosophie ? » et la discussion de ce jour fut mémorable. L'enjeu, en effet, était d'une tout autre importance que tel ou tel geste, syllabe ou cérémonie.

C'est vers ce moment qu'Avvakum, ayant tout pesé, se jugea obligé de rompre le silence promis au tsar. Ce silence était relatif. Mais tel quel, pour un homme habitué à clamer à temps et à contre temps, il avait trop duré. L'archiprêtre se souvint de Jean Chrysostome : « C'est au prêtre à confondre le mal; se taire est être ennemi de Dieu et des hommes¹³². » L'état de l'Eglise était de plus en plus lamentable : Nikon avait encore ses partisans qui doutaient de la validité des actes de Pitirim, chaque prêtre célébrait à sa fantaisie, le peuple ne savait plus à qui entendre, et les vieilles mœurs s'en allaient. Avvakum, dans les premiers jours du mois d'août, écrivit au tsar. Il lui demandait deux choses : rétablir l'ancienne religion, et procurer à l'Eglise un patriarche humble, sage et sans indulgence pour l'hérésie¹³³. Comme candidats, il proposait Serge Saltykov, Nicanor, et quelques autres, entre lesquels le sort, comme d'habitude, déciderait¹³⁴. Sinon, le diable était près d'avaler la Russie!

Comme il était alors malade — ces douleurs du dos qui le faisaient tant souffrir —, ou bien parce qu'il n'avait plus accès auprès du tsar, Avvakum chargea son fidèle Théodore de remettre la lettre. Celui-ci, au lieu de suivre la voie ordinaire, et de porter la supplique à la Chancellerie privée, profita d'une sortie du tsar pour l'approcher personnellement. Sa qualité de fol en Christ lui permettait tout! Cependant le tsar le fit conduire au poste de garde du Grand Perron et là seulement on prit son papier et l'on connut qu'il était le messager de l'archiprêtre Avvakum.

131. Le Recueil Rakhmanov n° 10 peut être daté de 1670-1680.

132. *Margaritae*, fol. 109. Cf. Pascal, *Pensées* : « Le silence est la plus grande persécution... » (Brunschwig, p. 745).

133. Fol. 245; [46 v. fin].

134. *Mat.*, I, pp. 198-199. Cette lettre existait parmi les papiers de Théoctiste (n° 60; *Mat.*, I, pp. 335-336), mais ne nous est pas parvenue.

Il fut aussitôt renvoyé à son maître. Mais il eut la malencontreuse idée d'aller se replacer bientôt sous les yeux du tsar, sans doute pour savoir le résultat de sa commission. C'était à l'église; il s'approcha encore du tsar, traînant derrière lui Avvakum, et se livra à ses bizarreries coutumières. Or Alexis était déjà mécontent de la supplique, qui lui faisait prévoir la reprise des instances et des importunités de l'encombrant archiprêtre. Il se fâcha et envoya le fol à l'archimandrite Paul, au Čudov, avec ordre de le mettre à la chaîne. Le souverain et l'archiprêtre se trouvèrent un instant face à face : ils se regardèrent, s'inclinèrent l'un et l'autre, sans un mot. Bientôt au fournil, Théodore opéra des merveilles : ses chaînes tombèrent d'elles-mêmes; il se tint assis sur la sole brûlante sans être incommodé. Le tsar vint le voir et le libéra. Mais entre Avvakum et le souverain l'amitié était brisée¹³⁵.

Loin de rentrer dans le silence, Avvakum revint à la charge. Son parti était pris : lui aussi, ce n'était pas des arrêts des puissants qu'il apprenait s'il était appelé, mais « de la nécessité de parler ». Les principes étant posés dans sa première lettre, presque aussitôt il en adressa au tsar une seconde sur un point particulier : le crime de sodomie perpétré par le Grec Denys dans le chœur de l'Assomption, à maintes reprises, sur la personne d'un sous-diacre; scandale colporté par le prêtre Hérodition qui avait reçu la confiance de la victime et maintenant connu de tous; sacrilège qui réclame la purification rituelle du sanctuaire — « On purifie une église si un chien s'y est introduit : à plus forte raison pour une souillure qui a causé la ruine de Sodome et Gomorrhe et de cinq villes! » — et une punition exemplaire. Or les évêques ferment les yeux! Pis encore, Hilarion, dûment averti, apprend de cet infâme « les lettres grecques, ou plutôt la sagesse extérieure »! Sire, « écoute ma prière : ce n'est pas médisance, mais crainte que pour de tels crimes la colère de Dieu ne frappe tout le pays! Ils déshonorent tout l'État, ces infâmes!... Si les évêques négligent leur devoir, toi, souverain très chrétien, veille à laver l'Église de pareille souillure¹³⁶! »

¹³⁵. Fol. 244 v. fin-245 v.; [47-48]. La mention de Paul archimandrite place ces événements avant le 21 août, date de sa consécration comme métropolite de Krutica.

¹³⁶. Col. 751-754. La phrase : « Est-il possible que le métropolite Pitirim ne le sache pas ? » (col. 751), suppose que celui-ci était encore gardien du trône patriarcal; or, le 5 août, il fut nommé métropolite de Novgorod (*Bibl. syn.*, vol. 424, fol. 283). Cela daterait sûrement la lettre si Pitirim avait abandonné aussitôt ses fonctions de gardien, mais le fait est douteux, car il resta à Moscou, et son successeur, Jonas, ne fut nommé que le 2 décembre (*Bibl. syn.*, vol. 424, fol. 285 v.).

VII

Avvakum s'en prenait aux évêques. Ceux-ci le dénoncèrent au tsar : il avait violé son engagement, il prêchait « par les rues et les carrefours », il enseignait aux fidèles à ne pas fréquenter les paroisses, il fallait en débarrasser l'Église, l'exiler de nouveau¹³⁷.

Cette date, d'août 1664, est décisive. Jusqu'ici Alexis a hésité, s'est refusé à prendre une décision. Maintenant il va se déclarer catégoriquement contre la personne de Nikon, mais pour ses réformes. La nouvelle Église est celle qui convient à ses goûts récemment éveillés de vie joyeuse et brillante, à son respect des civilisations étrangères. Ce n'est pas par hasard qu'à ce moment précis se produit dans la hiérarchie un mouvement qui élève à la métropole de Krutica l'archimandrite Paul de Čudov (21 août), place à la tête du Čudov le cellierier Joachim, retire précipitamment (5 août), au métropolite Pitirim tolérant à la vieille foi, le titre sinon les fonctions de gardien du trône patriarcal, sans attendre même la nomination de son successeur. Les postes dirigeants de l'Église à Moscou sont ainsi entre les mains de novateurs sinon convaincus, du moins résolus.

Paul était l'ancien archiprêtre Pierre de la Purification et confesseur des Miloslavskij, qui, veuf, avait fait profession au Sauveur-le-Nouveau et était vite devenu, en 1659, archimandrite du Čudov. Il savait le latin et le polonais, connaissait et admirait les beaux esprits de l'Ouest, comme Ignace Jevlevič et Siméon de Polock, disputait avec eux sur les difficultés de l'Écriture et les questions de théologie, collectionnait les livres grecs et slaves, était curieux de philosophie et d'astronomie, se faisait copier des manuscrits de musique, écrivait lui-même, et en même temps aimait fréquenter la Cour et les grands¹³⁸. C'était le type de ces prélats modernes qui préféraient à la méditation de la mort et du salut les délices de l'esprit et des sens. Au fond, il n'avait peut-être rien contre les anciens livres et rites, mais il appréciait dans l'Église nouvelle une religion plus commode et

137. *Mat.*, I, pp. 198-199 (Supplique de Neronov du 6 décembre 1664); fol. [47 v.].

138. Bëlokurov, *Sukhanov*, I, pp. 334-335; *Rangs du palais*, III, col. 401; Dmitriev, pp. 67-68; Viktorov, I, p. 218; Izvëkov, pp. 123-124; *Journal du palais*, pp. 43, 184, 190, 291; *Procès de Nikon*, p. 28; *Lect. chr.*, 1886, I, pp. 593-619; *Vremennik*, V, pp. 65-83.

surtout la religion du tsar : « Il nous faut justifier le tsar, et c'est pourquoi nous tenons pour les nouveautés, pour lui complaire », dira-t-il bientôt au diacre Théodore avec une franchise éloquente¹³⁹.

Un historien moderne croit pouvoir identifier Paul de Krutica avec Pierre le Blanc-Russien¹⁴⁰. Le nouvel archimandrite du Miracle, quoique Russe d'origine, avait embrassé la vie religieuse en Petite-Russie.

Joachim — alors Jean Savelov — était né en 1621 à Možajsk dans une famille de petits propriétaires et avait d'abord mené la vie de ses semblables : peu d'instruction, de fréquentes campagnes au service du tsar, de petits commandements. Étant en Petite Russie en 1655, subitement il se retira au couvent de Mežigorje près de Kiev¹⁴¹. De là ayant été envoyé quêter à Moscou, il s'y attarda¹⁴². En septembre 1657, Nikon le fit recevoir dans son monastère petit-russien de Saint-André. On désirait que cette nouvelle fondation fût pour les moines russes un exemple de discipline : il était naturel de la placer sous la férule d'un ancien cavalier. De là, Joachim passa, vers 1662, comme cellerier au Sauveur-le-Nouveau : c'était un avancement prometteur. Il se montra si bon administrateur et si économe qu'il ne tarda pas à entrer en conflit avec les moines qui l'accusaient de leur rogner les portions et de les nourrir de poisson pourri; même, pendant les jours troublés de l'émeute de Kolomenskoe, une révolte éclata contre lui; il en vint à bout. C'était donc avant tout un homme à poigne que le nouveau supérieur du Miracle. Il n'avait été ordonné prêtre que le 19 août. Il paraît qu'à cette occasion, le tsar l'ayant fait interroger sur sa foi par le boiar Michel Rtiščev — le père, qui vivait retiré dans ce monastère —, ce bon militaire répondit : « Moi, je ne connais ni vieille, ni nouvelle foi. Ce que les chefs ordonnent, je le fais. Je suis prêt à leur obéir en tout¹⁴³. » On le verra, en effet, diriger des opérations de police sans scrupule ni douceur.

Un pareil clergé devait tout détester chez Avvakum : et le rigo-

139. *Mat.*, VI, pp. 233-234. Ces paroles furent prononcées devant deux témoins dont Théodore cite les noms. Cf. *ibid.*, p. 254.

140. Kharlampovič, pp. 253-254.

141. *La Vie du patr. Joachim* (p. 4) dit : de chagrin, parce qu'il avait perdu sa femme et ses quatre enfants; le diacre Théodore : pour échapper aux railleries de ses camarades, car sa femme le trompait (VI, pp. 226-227).

142. Sur la période petite-russienne de Joachim, Kharlampovič, pp. 332-333.

143. *Mat.*, VI, pp. 228-229.

risme religieux, et le manque de soumission aux autorités. Le tsar, son parti pris, tomba d'accord avec les évêques : l'archiprêtre était impossible à Moscou. Cependant, par égard pour l'homme, pour l'ami d'autrefois, il chargea un très haut personnage, le boiar Pierre Saltykov, de lui apporter, en substance, ce message : « Les prélats se plaignent de toi : tu as vidé les églises. Pars en exil, encore une fois ¹⁴⁴. » C'était tout ensemble une sentence et une excuse.

Le jour où les archers se saisirent d'Avvakum, pour l'emmenner vers le Nord avec sa femme et ses enfants, le 29 août, Alexis eut soin de ne pas se trouver au Kremlin : il était parti la veille pour entendre l'office de nuit à Kolomenskoe et il assistait à la messe de la Décollation du Baptiste à Djakovo, au sud de Moscou ¹⁴⁵.

Avvakum quitta seul avec les siens cette capitale qu'il avait espéré regagner à la vieille piété. Le fidèle André Samojlov accompagna le convoi jusqu'à la Jauza, pour recevoir de l'archiprêtre une dernière bénédiction, mais sans pouvoir lui parler, et « personne d'autre n'était là ¹⁴⁶ ».

144. Fol. 246.

145. *Sorties des tsars*, p. 424.

146. *Mat.*, I, p. 484.

CHAPITRE XI

TRIBULATIONS ET DEFINITIVE RUPTURE

(29 août 1664-29 août 1667)

I. Kolmogory et Mezen' : la conversion d'Eudoxie Ciechanowiecka. — II. Avvakum ramené à Moscou. Expédition de Lopukhin. Arrestation de Théodore, Nicéas, Neronov. — III. Le concile de 1666 et l'excommunication. — IV. A Saint-Nicolas sur Ugrěša : Nicéas et Théodore faiblissent, Avvakum reste ferme. — V. Transfèrements. Devant le concile de 1667. Supplice de Lazare et Épiphanie et sentence d'exil.

I

Le lieu d'exil était Pustozersk¹, sur la Pečora et non loin de l'océan Glacial, à l'extrémité orientale de la Russie d'Europe. Les condamnés reprirent donc le chemin qu'ils connaissaient bien : la Trinité, Pereslavl', Jaroslavl', Vologda, puis sans doute ils descendirent la Sukhona et la Dvina, mais, au lieu de s'engager après Ustjug dans la Vyčegda, ils suivirent le fil de l'eau, au Nord-Ouest, jusqu'à Kolmogory.

Kolmogory demeurait, malgré les progrès d'Arkhangel, la capitale du Nord, à la fois ville forte, place de commerce et centre administratif. Là résidait le voevode, toujours un personnage considérable, à cause des relations avec les étrangers. C'était alors un prince Ščerbatov, *okol'ničij*; la garnison atteignait un demi-millier d'hommes : depuis 1655, des *hajduk* de Smolensk et de Dubrovo avaient relevé un régiment de *strělec* appelé à Moscou; ils étaient venus, naturellement, avec femmes et enfants; enfin on comptait environ cinq cents feux de bourgeois. Au point de vue religieux, le pays dépendait de Novgorod, distant de plus

1. *Mat.*, I, p. 200.

d'un millier de verstes, et jouissait donc d'une assez large indépendance. Il avait plus de relations avec Solovki, qui possédait à Kolmogory une procure avec un avoué, des maisons, des greniers et des hangars à sel, qu'avec sa métropole². Il est fort probable que les nouveautés niconiennes, si elles avaient pénétré au *sobor* de la Transfiguration, étaient encore ignorées de la plupart des paroisses, et aussi des monastères, celui de Saint-Antoine, sur la Sija, et celui de l'Assomption, dans la ville même.

De Kolmogory à Pustozersk, le trajet était encore long et, vu la saison, ne pouvait plus s'accomplir par eau; il fallait attendre la voie de neige. Le voevode garda Avvakum à sa disposition, et le traita sans doute assez libéralement : il trouva le moyen de reprendre son apostolat; il recommença « à enseigner les hommes de Dieu et eux, les bêtes bigarrées, à les confondre³ ».

Il reçut des visites : André Samojlov avait été arrêté le lendemain de son départ, sous prétexte de voies de fait sur le diacre de Sainte-Sophie, et, après interrogatoire, exilé lui aussi. Il vécut un mois chez Avvakum, avant de partir pour une nouvelle destination⁴. Mais l'idée qu'il allait encore une fois entraîner sa famille dans des régions inhospitalières, à la merci du froid et de la faim, tourmentait le cœur de père de l'archiprêtre.

Bientôt Cyprien, le fol en Christ, arriva à Kolmogory : c'était sa ville natale, son retour ne devait pas éveiller de soupçons et sans doute pour cela les croyants de Moscou l'avaient désigné pour établir la liaison. Avvakum le renvoya aussitôt, avec ce billet où s'exprimaient ses inquiétudes :

Souverain ami du Christ, tsar et grand-prince, Alexis de Michel, autocrate de toute la Grande et Petite et Blanche Russie, ton intercesseur auprès de Dieu, l'archiprêtre tourmenté en Daourie, Avvakum de Pierre, te supplie!

J'ai courroucé, pécheur que je suis, ta bienveillance par le trop-plein des peines de mon cœur; et aussi, bien aimé Sire, on t'a menti sur moi — que Dieu ne le leur impute à péché!

2. *Annales de la Dvina*, pp. 17, 25, 27; Platonov, p. 12. De l'ancienne Kolmogory, il ne reste rien. La petite ville actuelle de Kholmogory (1350 habitants en 1911) est bâtie à plus d'un kilomètre en aval.

3. Fol. 246 fin.

4. *Mat.*, I, pp. 480-490, col. 909. Il était déjà à Moscou, « rentré d'exil », le 26 mars 1665 (*Mat.*, I, p. 397), mais il ne semble pas qu'il s'y soit rendu directement de Kolmogory, car au début de 1665, de la Mezen', Avvakum écrira que Samojlov envoie ses amitiés à ceux de Moscou.

Aie pitié de moi, tsar souverain égal aux apôtres! A cause de mes petits enfants, montre-moi ta miséricorde!

A grand mal, j'ai atteint Kolmogory; impossible maintenant de partir pour Fort-Pustozersk avant la Noël, parce que le chemin est pénible, on voyage en rennes. Et je m'inquiète, malheureux : si mes petits allaient mourir en chemin, de misère!

Souverain miséricordieux, tsar et grand-prince Alexis de Michel, autocrate de toute la Grande et Petite et Blanche Russie! Daigne me permettre — à ton intercesseur devant Dieu — de demeurer du moins ici, à Kolmogory, ou bien comme en décidera ta souveraine volonté : car je suis sans réplique devant Ta Majesté tsarienne.

Gentil sire, tsar orthodoxe! Attendris-toi sur le voyage qui m'attend, aie pitié d'un homme usé dans les tribulations et déjà de toutes façons abattu. Car à tout instant la souffrance de mes enfants emplit mon cœur de larmes. En Daourie déjà, j'ai eu deux fils morts de misère! Tsar souverain, fais grâce!⁵.

Cette épître fut remise au tsar par Cyprien le 21 novembre. Elle pouvait ne pas être dénuée d'effet, car dans le même temps Neronov vit Alexis et celui-ci lui conseilla de lui adresser une supplique pour demander la libération d'Avvakum et d'en déposer une autre à la Chancellerie privée⁶. Il n'osait pas prendre l'initiative d'une mesure de grâce, mais il n'aurait pas été fâché de l'accorder! La supplique de Neronov fut remise le jour de la Saint-Nicolas, 6 décembre, à Khorošovo. Elle était conçue exactement dans le même sens que la lettre d'Avvakum, et invoquait les mêmes arguments, avec plus de lourdeur : « On l'a calomnié auprès de toi »; « six ans il a souffert en Daourie... et deux de ses enfants sont morts de faim »; « ne permets pas qu'en ce lieu désolé il trouve la mort avec les siens et que ses petits, en faisant en hiver le pénible voyage de Pustoozero, meurent de froid avant le temps ». Neronov demandait comme une faveur qu'Avvakum fût envoyé dans son ermitage de Saint-Ignace : « Qu'il y vive avec moi, pour que nous demeurions inséparables, à pleurer nos péchés⁷. » Il est permis de croire que Cyprien avait été chargé par Avvakum d'une lettre aussi pour Neronov. Neronov, étant donné sa position intermédiaire entre les deux partis, n'était-il pas le meilleur avocat?

5. Col. 753-754.

6. *Mat.*, I, p. 314 (lettre de Théoctiste à Morozova, de mars 1665).

7. *Mat.*, I, pp. 198-201; cf. *ibid.*, p. 180, note.

Pourtant, le tsar trouva une autre solution : il laissa Avvakum poursuivre son triste voyage vers l'océan Glacial, mais l'arrêta sur la Mezen'. Il y avait là, dans une baie profonde du Nord-Est de la mer Blanche, sensiblement plus près de Kolmogory que de l'effrayant Pustozersk, deux bourgs francs, Okladnikovo et Kuznecovo, séparés par un terrain vague. Le premier était le plus important. Une foire s'y tenait deux fois l'an, où les Samoyèdes venaient échanger leurs fourrures contre de la poudre et des engins de chasse. A ces époques, le voevode de Kevrol' s'y transportait pour percevoir le *jasak* ou tribut en nature. C'était à Okladnikovo que se trouvaient la maison commune, le bureau de douane et le débit de boissons. Mais en temps ordinaire l'endroit était assez désolé : sous la neige dès novembre, infesté de moustiques l'été, sans culture possible. Les recenseurs y dénombrèrent « quarante-cinq feux paysans habités avec cent six âmes y compris les mineurs [mais non les femmes]; deux feux de *bobył'* [habitants sans terre] avec trois âmes; six feux de mendiants, et quarante-huit feux abandonnés ». Ces feux étaient abandonnés parce que leurs habitants « s'en étaient allés en diverses villes à cause de la disette de blé, ou étaient morts en diverses années ou avaient été noyés en mer⁸ ». On ne vivait là que de la pêche du saumon et de la chasse au phoque.

Dans ce lieu désolé, Avvakum et sa famille allaient vivre toute l'année 1665 et l'hiver de 1666. Ils occupaient sans doute une des maisons abandonnées, et touchaient pour leur subsistance une allocation journalière : 1 *groš* ou 2 kopeks pour les grands, 3 *denezkà* ou 1 kopek 1/2 pour les petits, peut-être plus pour l'archiprêtre lui-même⁹. Quoique surveillés, ils jouissaient, par la force des choses, d'une assez large liberté. L'archiprêtre baptisa son dernier-né, Athanase. Il put même célébrer la messe et communier l'enfant¹⁰. Dans ces parages, la vieille foi était à peine entamée.

8. Ce sont les données du Recensement de 1677 (Arch. Min. Justice, Livre de recensement n° 15055, fol. 186 sqq.). En 1775, les deux bourgs furent unis pour former la ville de Mezen' (2750 habitants en 1811). D'après Maksimov, *Une année dans le Nord*, 1^{re} partie, pp. 2-4 : « La ville, encore aujourd'hui, est plus misérable qu'un bourg de Russie centrale : maisons croulantes, églises à demi pourries. »

9. Ce sont les chiffres cités par A. Matvčev en 1680, dans une Supplique où, exilé à son tour, il se plaint de toucher moins que la femme et les enfants d'Avvakum (Matvčev, *Défense*, p. 208).

10. Fol. 233 v. Le prêtre ne pouvait baptiser son propre enfant qu'à défaut d'un autre prêtre : peut-être Avvakum jugeait-il indignes, comme niconiens officiels ou

Les relations furent vite renouées avec Moscou. Les nouvelles n'étaient pas bonnes. La brusque décision du tsar; après la tolérance, les poursuites; l'exil d'Avvakum; les ennuis faits même à un modéré comme Neronov, amené devant le nouvel archevêque de Vologda, Simon, interrogé, accusé de fomenter le trouble et la division¹¹, — tout cela avait causé parmi les croyants une profonde déception et une espèce de panique. Beaucoup avaient quitté la capitale ou étaient sur le point de le faire. La communauté, à peine groupée, menaçait de se désagréger : entre le positif diacre Théodore et les fols en Christ Athanase et Gabriel, l'accord n'était pas parfait¹². Certains en voulaient à Avvakum : c'était lui qui avait attiré la foudre par son activité, son intransigeance : « Il aurait mieux fait de mourir en Daourie ! » disaient les plus francs dans leur lâcheté. Les meilleurs étaient perplexes.

Pour se justifier, surtout pour rétablir l'union et relever les cœurs, Avvakum écrit à Théoctiste et « à tous les frères ». Il commence avec humilité :

Ce n'est point par ma volonté, mais par celle de Dieu, que je suis encore vivant. Et si à Moscou j'ai remué la boue et taquiné les hérétiques..., c'est que j'avais été mandé par le tsar. Ne m'en veuillez pas, pour l'amour de Dieu, si vous souffrez à cause de ma venue...

Puis il enseigne :

Père, que crains-tu ? Entends-tu : nous avons un Défenseur ! Théoctiste, pourquoi cette tristesse ? Aujourd'hui ou plus tard, il nous faudra mourir. Ne perds pas courage : car notre lutte n'est pas contre la chair et le sang. Quoi d'étonnant ? Tu ne vois pas. Tu as de mauvais yeux. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Mais ne va pas, frère, comme ces aveugles-là, chez Nicon en sa triste Sion ! Ne fais pas ce malheur, ne nous perds pas misérablement ! Autour de la Résurrection¹³ est un fossé grand et profond ; c'est le signe de l'enfer : prends garde d'y tomber et de causer la perte de beaucoup !

comme nouveaux ordonnés, les prêtres des deux paroisses d'Okladnikovo — l'Épiphanie et Saint-Clément. Mais il ne put célébrer la messe que dans une de ces églises, ce qui laisse supposer que ces prêtres le considéraient avec faveur.

11. *Mat.*, I, pp. 192-198.

12. *Ibid.*, p. 397.

13. Le monastère de la Résurrection, que Nicon avait bâti près de Moscou avec une église imitant le Saint-Sépulcre de Jérusalem, et où il résidait encore.

Il revient à la charge :

Et toi ne m'en veuille pas, mon ami! Je vous ai quittés pour de nouveau faire le pêcheur d'hommes à travers les villes et les bourgs : vous autres, là-bas, fuyez les Niconiens! Souvenez-vous de la parole : « Ne crains point, petit troupeau, car il a plu à mon Père de vous donner le royaume! »

Il envoie sa bénédiction à toute la communauté, il demande pardon à ceux qu'il a pu offenser. Il termine par des conseils personnels :

Erre comme tu pourras en te cachant, ou bien fais écrire par Athanase. J'attends votre lettre sur la Mezen' jusqu'au printemps... Sur ce, la paix soit avec toi, Messire et frère et père! Ma femme et les enfants demandent ta bénédiction, et Photine et Grégoire¹⁴.

Cette lettre fut reçue à Moscou par le diacre Théodore¹⁵ : Théoctiste était parti d'abord pour Pereslavl', puis au mois de janvier il était allé rejoindre son protecteur, l'évêque Alexandre, sur la Vjatka, au monastère de l'Assomption¹⁶. La situation ne s'était pas améliorée : Théodore avait remis au confesseur du tsar une supplique demandant la liberté d'Avvakum et l'autre la lui avait « jetée à la figure avec une rage extraordinaire¹⁷ »! Cependant le petit troupeau, groupé autour de quelques fermes sou-tiens, le diacre Théodore et la maison hospitalière de la dame Morozova, revenait peu à peu de son alarme. Les nouvelles reçues d'Avvakum, qui même en exil continuait à pêcher les âmes, ne purent que le reconforter.

Avvakum, sur la Mezen', était en train de faire une conquête de choix. Il se vengeait de sa disgrâce en convertissant à la vieille piété la femme du gouverneur! Tous deux étaient des Polonais qui, en entrant au service du tsar, avaient accepté le baptême orthodoxe : lui, Alexis Ciechanowiecki, seulement pour la forme, en restant catholique au fond du cœur; elle, Eudoxie, en toute sincérité. Avvakum avait beau être un banni, c'était pour deux

14. Col. 907-910 (d'après une copie très soignée conservée à la *Bibl. syn.*).

15. Théodore la réexpédia le 26 mars 1665 (*Mat.*, I, p. 399), ce qui permet de la dater de février 1665. Elle est signalée parmi les papiers de Théoctiste (*Mat.*, I, p. 335, n° 59).

16. *Mat.*, I, pp. 339-340 (déposition de Théoctiste, le 15 février 1666).

17. *Ibid.*, pp. 398-399.

Polonais perdus dans les glaces une compagnie précieuse. Il venait de la capitale, il avait tant à raconter sur ses lointaines merveilles, sur les boiars, sur le patriarche, sur le tsar lui-même! Et lui, tout en contant, enseignait. La séduction de son âme de feu s'exerçait sur Eudoxie. Quand, après ses couches, elle tomba malade, ce fut à lui qu'elle fit sa confession. Il la défendit des démons. Elle lui parla avec une exaltation extraordinaire : elle l'avait vu sauvé, elle maudissait les trois doigts, la foi romaine, son mari, elle voulait être avec lui, Avvakum, dans le ciel! L'archiprêtre la calma, s'en retourna chez lui. Mais, après une intervention malheureuse du mari, la crise reprit : on court chez Avvakum, il vitupère le mari, le *pan* le chasse, avec la bonne Anastasie, qui elle aussi était là. On le rappelle. Avvakum revient, pour assister à une scène terrible entre la malheureuse et son mari : il met dehors le voevode d'abord et les démons ensuite, et communie Eudoxie, qui meurt calme et digne en traçant la vraie croix¹⁸.

II

Les exilés avaient eu le temps de s'habituer à leur sort, quand il fut de nouveau bouleversé par un ordre de Moscou. C'était sans doute en janvier ou au début de février 1666. Jusque-là ils avaient partagé ensemble la bonne et la mauvaise fortune : pour la première fois, Avvakum et Anastasie furent séparés! Le jour prévu par elle au retour de Sibérie était arrivé! Ils ne devaient plus se revoir ici-bas, qu'un instant peut-être, lorsque l'archiprêtre excommunié repassera par la Mezen', entouré d'archers, pour son dernier exil. Ils n'auront plus désormais le continuel soutien l'un de l'autre, mais aucun d'eux ne faillira.

Avvakum fut emmené avec ses fils aînés, Jean et Procope; la mère et les autres enfants furent laissés libres dans leur maison. Ce n'était pas qu'on eût contre l'archiprêtre de nouveaux griefs, mais à l'occasion du concile une campagne décisive était engagée contre les dissidents de toute espèce. On voulait d'autant plus en

18. Ce récit extraordinaire est à lire tout entier dans la *Vie*, fol. (71-74 v.).

19. Fol. 246 v.

finir avec eux que les troubles religieux affaiblissaient la Russie devant l'étranger²⁰.

Au cours de l'année 1665, la situation s'était singulièrement aggravée dans la région de Vjazniki. Le prêtre qui avait dénoncé les rassemblements de « Capitons » avait été assassiné à son retour²¹. Puis sur l'automne le métropolite Hilarion, averti par des moines de Saint-Macaire, avait révélé des faits nouveaux. C'étaient des populations entières, avec femmes et enfants, qui faisaient sécession dans les bois; cela devenait un danger à la fois pour l'Église et pour l'État : « Ils fuient l'Antéchrist ou son précurseur. Ils profèrent sur le tsar des abominations telles qu'on ne peut même les écrire. Ils annoncent la fin du monde pour cette année. Et les moines qui vivent sur le lac Kšaro, ceux-là enseignent qu'avant l'avènement de l'Antéchrist on doit se faire mourir de faim : séduits par eux, beaucoup d'hommes et de femmes, et de jeunes filles se sont tués par inanition... Ils les enfouissent vivants dans des tombeaux ou sous les cellules ou dans les fosses. Et pour se justifier, ils disent : Nous suivons la voie de Lucien martyr. » Parmi les plus dangereux, étaient nommés Babylas et Léonide²².

On fut effrayé à Moscou par l'ampleur et le caractère de ce mouvement. Le résident de Suède, Lilienthal, parle dans ses rapports de six mille « rebelles religieux » réunis « autour de Kostroma près de Kazan », qui enlèvent les images des églises, les emportent dans les bois et les livrent au feu, et qui maltraitent des prêtres²³. Le prince Jean Prozorovskij fut chargé d'une mission de grande envergure, qui consistait en somme à nettoyer par le fer et par le feu la zone infectée. Le colonel Abraham Lopukhin, le djak de la Chancellerie privée, Théodore Mikhajlov, et le colonel Artémon Matvëev lui étaient adjoints; le voevode Zubov était rendu responsable de la province de Vologda²⁴.

20. Le tsar désirait tant la paix avec la Pologne qu'en novembre 1665 il dépêcha au Pape un messenger secret pour demander sa médiation (Forsten, *Rev. Min. I. P.*, 1898, mai, p. 103). Plus tard, la conclusion du traité d'Andrusovo sera hâtée par la préoccupation des troubles religieux (lettre privée du 4 janvier 1667, envoyée en Angleterre; ap. Lubimenko, p. 244, n. 4).

21. Barskov, pp. 329-330.

22. *Ibid.*, p. 331.

23. Forsten, *Rev. Min. I. P.*, 1898, juin, p. 334. — Lilienthal était arrivé à Moscou en juin 1665. Il s'intéressait à la religion des Russes. Ce fut lui qui, sur la demande d'Arnauld, fit composer par Paisios Ligaride un Traité sur la foi des Grecs et des Russes touchant l'Eucharistie, qui fut inséré en 1666 dans la *Perpétuité de la foi catholique*.

24. Déjà, le 1^{er} janvier, un centenier du régiment Lopukhin avait rapporté à Mos-

Lopukhin avec sa troupe, guidé par un certain moine Sérapion, parcourut les forêts d'Outre-Kljazma, brûlant les ermitages et se saisissant de qui il pouvait. On interrogea la nonne Mariamne, le moine Léonide, Étienne le petit, Babylas et beaucoup d'autres : à tous on demandait s'ils ne savaient pas où étaient Capiton et la nonne Eupraxie, qui envoyait « dans toutes les directions de faux prophètes ». Ceux qui abjuraient leurs erreurs et promettaient de n'y plus retomber, comme Timothée ou Étienne, fils de Jean Lisin, qui, pourtant, étaient d'actifs recruteurs, on les renvoyait chez eux. Les autres recevaient le châtiment mérité. En janvier, Babylas fut brûlé vif « pour sa sottise²⁵ ». L'abbé Moïse fut arrêté ainsi que l'archiprêtre Mercure²⁶. Mais la nonne Catherine, qui, en 1664 et 1665, avait « mené au désert » bien des gens, et Eupraxie échappèrent; quant à Capiton, on sut qu'il était mort depuis peu²⁷.

Au mois de mars, Lopukhin et ses archers s'enfoncèrent en raquettes dans les bois et les marais de Nijni-Novgorod, outre-Volga, et, après avoir parcouru deux cents verstes en suivant les traces des chasseurs de miel sauvage, arrivèrent aux cellules d'Ephrem Potemkin. Ils arrêtaient Ephrem qui fut envoyé à Moscou le 23 mars, et brûlèrent les cellules. Puis Lopukhin, par Nijni, se dirigea vers Muraškino et Lyskovo²⁸.

Lopukhin se flattait si peu d'avoir extirpé la rébellion qu'il chargea Sérapion de continuer, après son départ, la surveillance. En réalité, la plupart des rebelles s'étaient simplement dispersés : bientôt Sérapion les retrouvera. D'autres continuaient à mettre en pratique le précepte laissé par Capiton à ses disciples avant de trépasser : « Pour votre salut, laissez-vous mourir d'inanition²⁹. » Cette forme de mort volontaire, n'exigeant pas d'intervention active, était celle qui encourait le moins le reproche du suicide. Certains pourtant étaient séduits par la vertu purificatrice du feu. Dans le pays de Vologda, à l'approche de Zubov, en mars 1666, « quatre personnes, après avoir garni une izba de

cou un message de la mission d'enquête (B.H.R., XXIII, col. 694). — Le 27 décembre, Lopukhin reçoit l'ordre d'interroger spécialement une religieuse influente, Eupraxie (Barskov, p. 332). — Ordre du 3 janvier 1666, B.H.R., XXI, col. 1143.

25. Barskov, p. 79.

26. B.H.R., XXIII, col. 698 (ordre de la Chancellerie privée, du 4 février 1666, de conduire Moïse au couvent de la Pečenga).

27. Barskov, pp. 332-334.

28. *Bibl. syn.*, vol. 1143 (rapport de Lopukhin à la Chancellerie privée).

29. D'après la déposition de Babylas (Barskov, p. 334).

foin, s'y enfermèrent, mirent le feu à l'intérieur et brûlèrent; sept autres, en cachette de leur village, gagnèrent une nuit le champ, s'enfermèrent dans une baraque à goudron, y mirent eux-même le feu et brûlèrent ». Dans le district de Nijni-Novgorod, « quand vinrent les archers, des moines s'enfermèrent dans leurs cellules et s'y brûlèrent ³⁰ ». Si c'était un suicide, des gens familiers avec les *Vies* de saints ne manquaient pas d'exemples pour le justifier ³¹.

De ces négateurs extrêmes il n'y avait rien à attendre. Par contre, les exhortations particulières et l'autorité du concile pouvaient agir sur les *raskolnik* de tendances plus modérées. Dans le même temps qu'opérait Lopukhin, beaucoup d'exilés étaient ramenés à Moscou. De Tobolsk, le 2 novembre 1665, ce fut tout un arrivage : l'abbé Adrien, les popes Théodote, Térance, Domitien, Polyeucte, Lazare, les diacres Jean de Siméon et Théodote, le sous-diacre Théodore Trofimov, le clergeon Théodore Strelkovskij ³². Tel était évidemment l'état-major de la vieille foi en Sibérie ³³. Cependant pour Domitien, Lazare et le sous-diacre il y eut contre-ordre : ils furent bientôt renvoyés de Moscou à Pustozersk ³⁴. Lazare eut seulement le temps de faire remettre au tsar un rouleau contenant environ soixante-dix accusations contre les nouveaux livres et rites ³⁵.

Ceux qui étaient encore libres furent arrêtés. Le 9 décembre 1665, le *djak* Nicétas Kazanec fit irruption avec des archers chez le diacre Théodore, s'empara de ses livres et de ses papiers — une pleine caisse de documents personnels, extraits de l'Écriture, manuscrits divers — et le conduisit à l'Hôtel de Krutica où

30. Barskov, p. 335.

31. Voir plus bas, chap. xv, p. 535. Euphrosyn, *Réfutation*, pp. 22, 44 (cf. pp. 125-128).

32. *Arch. Sib.*, vol. 1237, fol. 232 (allouer à ces dix détenus quatre *denga* par jour jusqu'à nouvel ordre). Ils avaient passé le 1^{er} octobre à Kazan, le 15 à Saint-Macaire (*Mat.*, IV, pp. 294-295).

33. Domitien était pope de l'église Znamenje à Tjumen' (*Mat.*, I, p. 234); il se retrouvera dans la suite en Sibérie. — Polyeucte de Maxime était un fils de pope du district de Ržev, pope lui-même au district de Toržok. Arrêté en 1652 pour « factum anonyme », amené à Moscou le 21 août 1653, il avait été dirigé la même année sur Tobolsk, à la disposition de l'archevêque Siméon (*Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 1-26). S'il n'avait pas été exilé pour la vieille foi, il dut devenir son défenseur conscient à Tobolsk, sous l'influence d'Avvakum. Il souffrira plus tard pour elle à Borovsk. — Des dix personnages nommés, six n'ont pas laissé d'autre trace.

34. Le 14 avril 1666, le voevode de Pustozersk est avisé de leur arrivée prochaine (*Mat.*, I, pp. 433-434).

35. Cette fameuse « Supplique » de Lazare est imprimée *Mat.*, IV, pp. 179-223.

il fut interrogé par le métropolite Paul³⁶. Il déclara ne vouloir connaître que les anciens livres, à l'exemple de Grégoire Neronov, d'Avvakum et de Spyridon Potemkin, tous hommes de bien; quant à ceux qui suivaient les nouveaux *Missels*, il se refusait à les qualifier : « Que Dieu les juge! » Confiant sans doute dans la justice du concile, ou dédaignant de dissimuler, il avoua toutes ses relations. Il confirma enfin que jusqu'au concile il ne changerait pas d'opinion sur les nouveaux *Missels*. Après quoi, il fut confié au moine Sosthène, et mis à la chaîne³⁷ : il allait rester ainsi cinq semaines. Le 13 décembre, il eut encore à fournir des explications sur les papiers saisis chez lui³⁸.

Entre le 9 et le 13 décembre, fut arrêté à Suzdal' le prêtre Nicé-tas. On saisit tous ses papiers, on le chargea de chaînes et on l'amena à Moscou; là, il fut déposé au monastère Simonov, en pénitence³⁹, tandis qu'on examinait la longue supplique accusatrice des nouveautés niconiennes qu'il avait montrée au diacre Théodore et qui faisait déjà quelque bruit à Moscou. On l'avait trouvée chez lui, partie en brouillons, partie recopiée au net⁴⁰.

Plus délicate était la mission de l'archimandrite du Novopasskij Joseph et du cellerier du Simonov Joseph Ćirkin : ils devaient se rendre sur la Vjatka, s'enquérir de la santé de l'évêque Alexandre et lui présenter une lettre du tsar, datée du 4 janvier, lui demandant de livrer sans délai l'ex-abbé Théoctiste, qu'on savait « garder dans sa cellule nombre d'écrits pervers contre la Sainte Église » : « Et ne sois pas blessé si on examine dans tes appartements les papiers dudit Théoctiste⁴¹. » Les archives de la vieille foi furent saisies, mais leur possesseur n'était déjà plus là. Il avait quitté la Vjatka le jour de l'Épiphanie, 6 janvier, pour se rendre à l'ermitage de Neronov. Il avait d'ailleurs fait un détour assez considérable vers le Nord, pour voir à Ustjug son frère Abraham, qui, de Moscou, était venu se réfugier au monastère Saint-Michel. C'est là, semble-t-il, qu'il fut arrêté par le major Alexandre Karaldeev. Le 15 février, il comparaissait à Moscou devant les mêmes deux Joseph, assistés du *djak* patriarcal Denys Djatlovskij, pour expliquer la provenance de ses papiers⁴².

36. *Mat.*, VI, pp. 232-233; I, p. 404.

37. *Mat.*, I, pp. 400-403.

38. *Ibid.*, pp. 403-406; VI, p. 234.

39. Gibbenet, II, p. 792.

40. Rumjancev, pp. 156-158.

41. *Mat.*, I, pp. 320-321.

42. *Ibid.*, pp. 339-344.

Neronov avait passé le début de l'année 1665 dans son ermitage, en fort mauvais rapports avec l'archevêque Simon et recevant constamment les simples que scandalisaient ses innovations impies. Simon avait enlevé et maltraité une image de la Mère de Dieu placée derrière l'autel de sa cathédrale, en disant : « Les femmes n'ont rien à faire dans le chœur ! » Il avait mis à la chaîne une paysanne qui était venue lui raconter comment saint Ignace de Lom avait guéri son bras paralysé et il avait interdit de vénérer l'image commémorant le miracle. Enfin le 9 mai ne venait-il pas d'interdire la fête de saint Nicolas dans les églises qui ne lui étaient pas dédiées ? Un groupe de six pèlerins entrés ce jour-là à Sainte-Sophie avait été cruellement déçu et s'était laissé dire que l'archevêque qualifiait le grand thaumaturge de « fils de manants ⁴³ ». Sans doute sur la plainte de l'archevêque, Neronov fut arrêté vers le début de juillet et interrogé à Moscou par le métropolite de Krutica. Il fut, le 24 août, conduit sous bonne garde à Pereslavl' Zalëskij, au monastère Gorickij où il arriva le 26 ⁴⁴, et de là, après quelque temps, à Vologda, à la disposition de l'archevêque, qui le renvoya libre dans son ermitage ⁴⁵. Mais aussitôt rentré chez lui, de nombreux témoins vinrent lui rapporter les propos sacrilèges du pape Sysoès d'André. Le jeudi de la septième semaine après Pâques il avait prononcé en public cette phrase : « Les Juifs ont eu raison de crucifier le Christ pour sa révolte. » Or ce Sysoès était un originaire de Novgorod, un fidèle de Nikon : en décembre 1664, il avait fait office de messenger entre l'ex-patriarche et son maladroit ami Zjuzin ⁴⁶ et pour cela avait été exilé, en avril 1665, à Vologda. Il était ivre, le jour où il avait proféré son blasphème, mais Neronov se serait reproché de laisser pareil crime impuni, pour autant qu'il dépendait de lui. Il vint à Vologda porter plainte devant l'archevêque. Celui-ci, de son côté, profita de l'occasion pour molester un adversaire aussi acharné à lui créer des ennuis : il l'obligea à verser cinq roubles pour quinze années de *cens* de son ermitage; il le garda vingt-quatre heures enchaîné si étroitement qu'il ne pouvait rester ni assis, ni debout; il le fit interroger sur son ermitage; enfin il l'envoya au Spaso-Priluckij, dans les

43. *Ibid.*, pp. 203-208.

44. *Ibid.*, pp. 211-213.

45. *Ibid.*, pp. 225-226.

46. *Procès de Nikon*, pp. 168-198; Gibbenet, II, p. 114. Il y a sur Sysoès un dossier de 6 fol. dans la Collection Savvaitov (n° 661, p. 99).

fers, passer sans cesse la farine. Le 17 septembre seulement, sur l'intervention du voevode Étienne Zubov, Neronov fut libéré, plus mort que vif. Mais il ne se tint pas pour battu : il dénonça au tsar toute l'histoire de Sysoès, il en écrivit à ses amis, entre autres au diacre Théodore, et il obtint gain de cause. Une enquête fut ordonnée⁴⁷ : le 8 février 1666, le diacre Théodore, qui était maintenant au Bon-Secours, et un certain moine Thérapont, de Saint-Nil, qui avait séjourné en octobre 1665 à l'ermitage de Neronov, furent interrogés à ce propos par le métropolite Pitirim⁴⁸, et Sysoès reconnu coupable fut envoyé à Solovki pour y être gardé en prison⁴⁹. Neronov ne jouit pas longtemps de sa victoire, car le 14 mars il se trouvait de nouveau sous les verrous, cette fois à Saint-Joseph de Volokolamsk.

Le 1^{er} mars 1666, Avvakum arriva à Moscou⁵⁰. Ses enfants sans doute s'installèrent chez leur oncle, le prêtre Cosme. Lui fut conduit, comme les autres, à l'Hôtel de Krutica, chez le métropolite Paul⁵¹. Il y eut là des colloques prolongés et tenaces : le tsar aurait tant désiré la soumission de son archiprêtre ! Les prélats avaient tant intérêt à désarmer celui qui était le plus ardent défenseur et le plus ferme soutien de la vieille foi ! Ce fut seulement le 9 mars qu'on se résigna, devant sa résistance, à l'envoyer à Saint-Paphnuce. Il fit ces quatre-vingt-dix verstes enchaîné dans sa voiture⁵². Ce jour de vendredi, le temps était clair et la neige fondait ; la nuit il gela⁵³. Saint-Paphnuce se trouvait à trois verstes de la petite ville de Borovsk. C'était un monastère fameux, fondé en 1444 par un pieux et savant solitaire qui devait être plus tard le maître de Joseph Sanin de Volokolamsk. Depuis, il avait joué le rôle de place forte sur les confins occidentaux de l'État moscovite, ce qui lui avait valu d'être mis à feu et à sang en 1610 par le second imposteur. Rétabli sous le tsar Michel, il possédait une enceinte de trois cent vingt toises de long, une tour ronde, cinq tours carrées à trois étages et meurtrières couvertes ; il conservait une garnison et une nombreuse artillerie. Aussi servait-il souvent de prison⁵⁴.

47. *Mat.*, I, pp. 226-231; cf. *ibid.*, pp. 406-408.

48. *Ibid.*, pp. 231-232, note.

49. *Arch. de Solovki*, n° 2679 (Bëlokurov, p. 74).

50. Col. 708.

51. Fol. 246 v.

52. Col. 708.

53. *Journal de la Cour*, p. 210.

54. Malinin, *Kaluga*, pp. 190-194; *Mat. sur Borovsk*, p. 17 sqq.; Zvërinskij, II,

A Moscou, on ne désespérait pas de gagner Avvakum. On lui dépêchait messages sur messages : « Vas-tu longtemps nous tourmenter ? Réunis-toi à nous, notre Avvakum chéri ! » Parmi ces messagers, il en fut un qu'il ne fut pas loin de conquérir à la vieille foi : Cosme, un diacre de Jaroslavl' venu jadis à Moscou se mettre au service de Nikon. On l'avait entendu prêcher à ses confrères de l'Assomption l'inutilité des canons qui interdisaient aux clercs de toucher aux choses saintes avant purification de corps et d'âme, si la nuit précédente ils s'étaient approchés de leur femme. En public, devant le scribe patriarcal qui l'accompagnait, il adressait à Avvakum les exhortations officielles. Mais en secret il l'encourageait au contraire à persévérer : « Nous autres, faibles, nous nous perdons. Nikon m'a ensorcelé. Mais toi, du moins, souffre jusqu'au bout ! » Avvakum demeura étonné devant cette pauvre âme qui ressemblait si peu à la sienne ; il fit ce qu'il put pour l'aider à se retrouver ; il n'arriva pas à savoir « de quel esprit » était Cosme. Il le bénit quand même, et le chargea pour Moscou d'un refus brutal⁵⁵.

III

Déjà le concile était en plein travail. Mais ce concile, hélas ! n'avait rien de commun avec celui que réclamait Neronov, que promettait le tsar à Avvakum, auquel en appelaient avec une naïve confiance Nicétas et tant de vieux-croyants. Sans doute, on n'avait convoqué que des Russes, à l'exclusion des prélats étrangers en séjour à Moscou. Mais, à la différence des précédentes assemblées, le clergé séculier ou n'était pas représenté ou n'avait pas voix au chapitre : pas une signature d'archiprêtre dans les *Actes*. Et surtout, avant l'ouverture officielle, les membres, au fur et à mesure qu'ils s'enregistraient, étaient invités à répondre par une déclaration écrite et signée aux trois questions suivantes : les patriarches de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem, quoique vivant sous le joug des fidèles, sont-ils orthodoxes ? — Les livres grecs imprimés ou manuscrits dont

n° 1038, pp. 261-264. En 1648-1651, on y avait envoyé en pénitence Jean Zaseckij (*Arch. Bëlgorod*, vol. 53, fol. 122-124).

55. Fol. 246 v. fin-247.

usent ces patriarches, et leurs rites, sont-ils vrais et authentiques? — Le concile réuni à Moscou en 1654 sous le patriarche Nikon doit-il être tenu pour valide?⁵⁶ Cet habile procédé supprimait la discussion. Évêques et archimandrites, pris au dépourvu, chacun isolément, écrivirent ce qu'on exigeait d'eux, et leurs déclarations collées bout à bout constituèrent la règle de foi d'après laquelle il n'y avait plus qu'à éprouver et juger⁵⁷. Les vieux-croyants ne se trouvaient plus en présence d'un concile dont ils pouvaient faire pencher l'opinion en leur faveur; ils comparaissaient comme accusés devant le tribunal. D'ailleurs on eût mieux aimé les réduire par la persuasion qu'avoir à les condamner. Durant la longue période préparatoire qui occupa les mois de mars et d'avril, chacun des récalcitrants fut bien des fois pris à part, appelé à discuter avec le métropolite Paul ou l'archevêque Hilarion, les plus savants de l'Église officielle, traité tour à tour par les arguments ou par la brutalité, par les menaces ou par la douceur. Il fallait être bien ferme dans sa croyance et d'un caractère bien trempé pour résister à cette formidable pression combinée de la quasi unanimité de l'Église, et des persécutions à prévoir.

Alexandre fut le premier sans doute, en sa qualité d'évêque, à subir l'épreuve. Pour lui, qui était venu à Moscou avec tout un dossier, préparé avec la collaboration de Théoctiste et le concours du diacre Théodore, contre le nouveau *Missel* et le nouveau *Rituel*, et qui comptait prouver documentairement les innombrables erreurs des recenseurs, la déception était accablante. Il était au fond homme de prière et d'étude, et non de combat. Après quelques colloques, il s'avoua vaincu et rédigea la déclaration demandée. Seulement, comme il avait été longtemps hésitant, on l'exigea plus explicite. Il dut formuler qu'« en tout il recevait et embrassait » les trois points en question, et, en outre, le signe de croix avec trois doigts et la suppression de l'épithète « vrai », et que telle était la créance que « dorénavant il tenait sans nul doute et professait du fond du cœur », en foi de quoi il joignait le *Credo* corrigé, copié de sa main. Après quoi il fut autorisé à siéger avec ses frères. Sa déclaration en imposa aux suivants⁵⁸.

56. *Actes de 1666*, fol. 8 et v.

57. Ces déclarations ont été imprimées dans le *Procès de Nikon*, pp. 250-263.

58. *Procès de Nikon*, pp. 257-258. Il est difficile de découvrir l'ordre chronologique des délibérations du concile de 1666, car les *Actes* rédigés après coup par Siméon de

Nicéas de Suzdal', depuis qu'on avait en mains sa *Supplique*, apparaissait comme un des plus dangereux partisans de la vieille foi. C'était l'écrit le plus considérable qu'on eût vu en sa faveur : un rouleau de plus de cinquante-huit mètres de long sur environ quinze centimètres de large, couvert d'une écriture parfois régulière et nette, parfois menue et serrée. Nicéas y travaillait depuis environ sept ans. Toutes les hérésies que l'on avait pu découvrir dans le *Skrižal'* et les autres livres publiés depuis Nicon, toutes les nouveautés suspectes introduites dans les rites et coutumes y étaient passées en revue, examinées en détail et réfutées avec un grand luxe d'arguments. Toute la littérature était mise à contribution, l'Écriture, les canons, les manuscrits liturgiques anciens, les vies de saints, les Pères, le Stoglav, les Chroniques. L'auteur appelait à son aide l'archéologie : architecture des églises antiques de Jérusalem et de Constantinople, *antimins*, autels, icones, fresques, vases et ornements sacrés. Il invoquait ses entretiens avec le *djak* patriarcal Parthène Ivanov, avec le diacre Théodore, avec des partisans de l'archevêque de Suzdal', Joseph, et de son successeur, Philarète. Toute cette documentation était utilisée avec adresse, sobriété et bonne foi. Le style était simple et clair, sans vulgarité ni recherche; le ton calme, sérieux et modeste, absolument dépouillé des injures si fréquentes à l'époque⁵⁹.

L'ouvrage était de nature à se répandre dans le peuple aussi bien que parmi les lettrés, et à gagner de nombreux prosélytes. On ne pouvait absolument pas l'ignorer. La *Supplique* fut confiée à l'examen de Paisios Ligaride, considéré comme le meilleur théologien, et de Siméon de Polock, pour la lui traduire en latin. Quant à son auteur, on tint avec lui plusieurs conférences privées, lui demandant des explications sur tel ou tel point, et cherchant à le ramener à l'orthodoxie nouvelle.

Comme rien n'y faisait et que, le deuxième dimanche après Pâques, 29 avril, le concile avait été solennellement inauguré par un discours du tsar et une réponse de Pitirim au nom de l'é-

Polock n'en tiennent aucun compte (ainsi qu'il a été prouvé par Kapterev, II, pp. 28-31, et Rumjancev, pp. 161-163). La déclaration d'Alexandre n'est pas datée. Mais il est à croire qu'on examina son cas avant tous les autres : or, parti le 9 février de Khlynov (nom ancien de Vjalka), il dut arriver à Moscou à la fin du mois. On peut se demander seulement s'il fit sa soumission avant l'ouverture officielle du concile, ou dans une des premières séances (la troisième, selon Siméon).

59. Rumjancev donne de la « Grande Supplique » de Nicéas une excellente appréciation (pp. 329-338), suivie d'une analyse critique point par point (pp. 338-481). Le texte a été imprimé par Subbotin, IV, pp. 1-178, et plus correctement par Rumjancev, *Ann.*, pp. 153-248 et 326-382.

piscopat, dans les premiers jours de mai on fit comparaître Nicé-tas. Après lecture de la *Supplique*, ou plutôt d'extraits de la *Supplique*, quand il l'eut avouée comme sienne et exprimant sa pensée, on tâcha une dernière fois de le convaincre de ses erreurs. Il demeura inébranlable. Alors le concile formula sa sentence : le pape Nicé-tas est déchu du sacerdoce, retranché de l'Église et proclamé anathème, lui et ses écrits sacrilèges⁶⁰. Ce jugement avait duré plusieurs jours : la cérémonie de l'excommunication eut lieu le 10 mai⁶¹.

Le diacre Théodore, qui était au monastère de Bon-Secours, avait été, lui aussi, bien des fois traîné au Kremlin pour colloques et interrogatoires⁶². Le 11 mai, il comparut officiellement devant le concile, assemblé dans la chapelle patriarcale. On lui posa les questions qui étaient désormais le critère de l'orthodoxie. — Que penses-tu des patriarches œcuméniques ? — Personne ne dit qu'ils ne sont pas orthodoxes ; mais nous savons par le *Voyage* d'Arsène Sukhanov que les Grecs n'ont plus le baptême orthodoxe ni le vrai signe de croix. — Enfin les nommes-tu orthodoxes, ou non ? — Ils ne sont pas orthodoxes, s'ils tiennent le baptême par aspersion et la croix par trois doigts. (Et le diacre, à l'appui, présenta la copie du livre des *Débats avec les Grecs*, exécutée de sa main sur l'exemplaire de Neronov⁶³ ; il alléguait l'aveu fait par le métropolite d'Iconium, Athanase, à Sérapion, ex-archiprêtre de Smolensk maintenant au monastère Simonov.) Quant aux patriarches qui baptisent selon la tradition et se signent comme Méléce, Théodoret et Maxime le Grec, nous les estimons nos pères et docteurs. — Et les évêques de Russie, sont-ils orthodoxes ? — Vous autres ? Dieu vous juge ! Vous professez et obligez à professer sur le *Credo*, l'*Alleluia* et la croix des dogmes contraires à l'Église, abominables, impies et sacrilèges, que Nikon a appris de Satan⁶⁴ !

Le diacre remit encore un petit rouleau de douze feuillets collés bout à bout, auquel il tenait beaucoup. D'abord, aux pères du Concile « savants en dialectique et philosophie », il posait, lui « insensé et sans instruction », une petite question : comment donc entendez-vous les passages de l'Apocalypse xx, 1-3 ; xii, 4 ;

60. *Actes de 1666*, fol. 16-19 (Séance V).

61. Sur tout le procès de Nicé-tas, voir Rumjancev, pp. 168-183.

62. *Mat.*, VI, p. 236.

63. *Mat.*, I, p. 405.

64. *Ibid.*, pp. 408-413 (procès-verbaux originaux conservés à la Bibl. syn.).

XIII, 18? Et s'ils n'avaient pas l'intelligence de ces textes, il s'offrait, pourvu que le tsar le permît, à la leur donner. Sans paroles inutiles, il énumérait les fondements de sa croyance sur le signe de croix et l'*Alleluia* : Mélèce, Théodoret, Pierre de Damas, Pierre métropolitaine de Moscou, Maxime le Grec, le Stoglav, les Rituels de Philarète et quantité d'autres livres, des manuscrits anciens, russes, serbes, grecs, qu'il avait lui-même vus. Puis, pour justifier l'épithète de « vrai » dans le *Credo*, il invoquait tous les livres des cinq premiers patriarches de Moscou, ceux des Serbes, Bulgares, Moldaves, Valaques, Moraves, ceux d'Ostrog, ceux de Kiev, l'Évangile, les Pères, l'Aréopagite, le Grand Catéchisme, le Synaxaire, toutes autorités bien préférables aux manuscrits qu'on lui opposait, car il les avait lus : « Dans l'un : *Seigneur*, mais pas *vrai*; dans l'autre : *vrai*, mais pas *Seigneur*, et même dans un... ni *Seigneur*, ni *vrai*, mais seulement *et au Saint-Esprit vivifiant*. Comment... ajouter foi à des symboles aussi divergents? Où est ici la vérité? » Il citait encore une icône de l'Assomption, sur laquelle le *Credo* était écrit. Il faisait la même démonstration pour le *et* introduit entre *genitum*, *non factum* — ce *et* enfoncé comme une pointe par les saints Pères dans le vilain cœur d'Arius — et pour le *non est finis*. Enfin, à ce propos, il donnait son interprétation du nombre de l'Apocalypse : six cents ans après l'apostasie des Romains, les Petits-Russiens ont modifié le *Credo*, adopté le *non erit finis* et le *filioque* et « un évêque uniate » nommé Mélèce Smotrickij leur a retiré le *vrai*; soixante ans après, c'est ici, en Grande-Russie, que Nikon, instruit par l'hérétique Arsène, s'est attaqué au *Credo* et a bouleversé tous les « dogmes » : six nouvelles éditions du *Missel*, et toutes discordantes! « Et qu'arrivera-t-il après les six ans restant, je l'ignore... Dieu veuille que vous en jugiez sainement... Pour moi, comme nous croyions auparavant, je continue à croire ⁶⁵. »

Cela ne ressemblait en rien à un *factum*. C'était l'exposé réfléchi, fortement documenté, sans rhétorique, sans violences, d'un esprit admirablement équilibré. Il ne respirait pas seulement la sincérité, mais reflétait l'émoi profond des âmes croyantes devant des réformes qui semblaient mutiler la foi, devant les divisions qui s'ensuivaient, devant les prédictions de l'Apoca-

65. *Mat.*, VI, pp. 1-21 (autographe à la Bibl. syn.).

lypse qui paraissaient s'appliquer exactement au temps présent. Il ne devait servir à rien ⁶⁶.

Le cas de Théodore ayant été réglé le 11, ce fut probablement le samedi 12 qu'Avvakum comparut. On l'avait amené de Saint-Paphnuce la veille, juché sur un mauvais cheval, d'une seule traite, par des chemins détrempés. Épuisé déjà par deux mois de chaîne, il était, en arrivant, plus mort que vif. Sur le matin, on l'introduisit dans la chapelle où les séances se tenaient. On l'interrogea et il répondit. Mais depuis sa verte réplique apportée par Cosme, on ne pouvait guère se faire d'illusion sur son endurcissement définitif. La sentence fut vite rédigée ⁶⁷.

Le lendemain dimanche, 13 mai, à la cathédrale de l'Assomption, pendant la messe, on procéda à la dégradation et à l'excommunication des deux premiers condamnés, Avvakum et Théodore. La cérémonie commença après la procession de l'oblation. L'archiprêtre eut la douleur de voir s'approcher pour lui tondre les cheveux, avec le diacre Athanase, celui qui autrefois à Tobolsk avait été son garde du corps, Mathieu Lomkov : il s'appelait maintenant Métrophane et était sacriste du métropolite Paul. Encore un dont le diable n'avait fait qu'une bouchée ⁶⁸ ! La dégradation était brutale : arrachement des insignes, dépouillement des ornements sacerdotaux, enlèvement des vêtements de ville, expulsion de l'autel avec la crosse, chant du verset : « Aujourd'hui Judas quitte son maître et reçoit le diable... » Au moment où les différents chœurs fulminèrent : *Anathème! Anathème!* répétèrent et se répondirent : *Anathème! Anathème!* Avvakum n'y tint plus : de sa plus forte voix, il cria, lui aussi : *Anathème! Anathème!* aux prélats prévaricateurs! Le diacre Théodore, après lui, cria à leur adresse : *Anathème! Anathème!* « Voilà une messe qui fut bien troublée! » notera plus tard l'archiprêtre à ce souvenir ⁶⁹.

Au dernier moment, déjà dans la cathédrale, Théodore avait remis à Joachim, archimandrite du Čudov, un nouveau rouleau

66. Voir *Mat.*, I, pp. 413-416, la sentence portée contre Théodore (cf. *Actes de 1666*, fol. 22-23, séance VI).

67. *Actes de 1666*, fol. 16 et v., séance IV. L'excommunication ayant été prononcée à la messe du 13, les débats n'ont pas pu avoir lieu le même jour, qui d'ailleurs était un dimanche. D'autre part, il ressort de la *Vie* (fol. 247) et de col. 708 qu'Avvakum ne fut amené de Saint-Paphnuce que pour le jugement. Il faut donc admettre : le 11, fin du jugement de Théodore; le 12, jugement et condamnation d'Avvakum; le 13, excommunications.

68. Fol. 209.

69. Fol. 247 et v.

de douze feuillets, cacheté et portant comme adresse : « A n'ouvrir et lire que par le tsar en personne : c'est sur cet écrit que je veux entrer en débat avec vous au jugement dernier du Christ ⁷⁰. » Ce n'était donc pas un plaidoyer pour le moment présent, mais une sorte de testament. Et pourtant le diacre, dans un suprême espoir, y accumulait un peu pêle-mêle un bon nombre d'erreurs, de contradictions, de modifications arbitraires relevées dans les livres publiés depuis Nikon. Dans le mémoire au concile, il était question des points essentiels; ici, c'était le détail : l'i ajouté au nom de Jésus, ainsi ravalé au niveau des Jésus de Nabin et de Sirach ⁷¹; la Mère de Dieu appelée mère d'enfant; la prière « Douce lumière » écourtée. « Ils se promènent à travers les livres comme les chats sur les pots de lait; tels des souris, ils grignotent les saintes Écritures », remarquait le diacre. Vers la fin seulement, il revenait aux principes : l'Église n'a pas pu errer au point qu'il faille la redresser comme on le prétend; « comme tes aïeux et ton père ont cru, nous voulons croire »; ce n'est pas nous qui nous séparons de l'Église, mais eux qui forgent de nouveaux dogmes « et nous y tirent de force et nous veulent soumettre par les supplices »; « la véritable Église est celle qui souffre persécution, et non celle qui persécute les autres »; « on nous rompt les jambes à coups de triques, on nous arrache la peau à coups de fouet : le Christ notre Sauveur n'en usait pas de la sorte..., il était battu, et ne battait pas ». Théodore adjurait le tsar de ne pas croire ses conseillers, de chercher lui-même la vérité, de mettre librement face à face les deux partis, et en terminant faisait allusion au Jugement prochain. Après, il décochait cette pointe : « Pour ce qui est des mots injurieux que j'ai ouïs chez le patriarche Nikon contre toi, tsar, je les découvrirai à celui que tu enverras, ou bien si tu m'interroges toi-même, avec d'autres choses secrètes importantes qu'il convient que tu saches ⁷². » Chute pitoyable, artifice indélicat d'un condamné vulgaire!

Et pourtant, quand les maudits furent chassés hors de la cathédrale en présence d'une foule immense, Théodore fit preuve d'une belle fermeté : joignant les doigts, il traça aussi haut qu'il put la croix défendue en clamant : « Frères, pour cette vérité je souffre et je meurs, et pour les autres dogmes de l'Église! » Tous

⁷⁰. *Mat.*, VI, p. 221; I, p. 422.

⁷¹. Josué et l'auteur de l'*Ecclésiastique*.

⁷². La *Supplique* est imprimée *Mat.*, VI, pp. 21-45, d'après une copie de l'autographe.

deux furent enfermés sous bonne garde, et séparément, à l'Hôtel patriarcal. Ils appartenaient désormais au bras séculier. « Le surlendemain [15 mai], trois heures avant le jour, raconte Théodore, les soldats du tsar vinrent me prendre. Ils me conduisirent au Grand Perron. D'en haut descendit un colonel, qui demanda : C'est bien le diacre de l'Annonciation ? Et ils dirent : Oui ! Alors il ordonna aux archers de me conduire au poste du Pont de pierre. Comme le jour pointait, arriva un major qui leur commanda de le suivre sans armes jusqu'au pont des Trois-Pontifes⁷³. Là arriva le *djak* de la Chancellerie privée, Domitien, qui me dit : « Va où on te conduira et sois sans chagrin : le cœur du tsar est en la main de Dieu. »

Théodore se figura que le tsar était à Kolomenskoe et allait l'interroger sur sa *Supplique*. Mais à la barrière il vit des archers en armes avec des charrettes : on le hissa sur l'une d'elles et on l'emmena par un chemin inconnu, qui n'était pas celui de Kolomenskoe⁷⁴.

Avvakum avait été extrait de sa cellule, à dessein, un peu après Théodore et soumis aux mêmes formalités. Il pensa, lui, qu'on voulait le jeter à l'eau ! Mais Domitien, revenu du pont des Trois-Pontifes, l'attendait devant la porte Secrète-sur-l'eau : « Archevêque, le tsar te fait dire : Ne crains personne, espère en moi ! » Le tsar, pendant ces événements, était à son bourg de Préobraženskoe⁷⁵ ; il avait chargé son confident, l'homme qui jouait alors à bien des égards le rôle de ministre de la police secrète, de témoigner sa bienveillance à ceux que, par ailleurs, il livrait aux pires avanies ! Avvakum répliqua : « Grand merci de sa grâce ! » Cette pointe d'ironie était la seule réponse possible. En passant le pont parmi les archers, il se remémorait le verset du psaume sur la fragilité de la faveur des princes. Comme c'était sa première sortie depuis sa dégradation, il se sentait mal à l'aise sans sa barbe. L'absurde toupet qui lui restait seul sur le front le faisait ressembler à un Polonais.

Derrière les deux ponts, le major Joseph Salov l'attendait, avec ses hommes armés. On le fit monter sur une charrette. Et bien-

73. Sur le bras de la Moskva, donc un peu plus loin, au-delà du Marais : on l'appelle aujourd'hui le Petit pont-de-pierre.

74. *Mat.*, I, pp. 421-422.

75. Parti le 12 après l'office du soir avec toute sa famille, malgré la pluie, il ne revint, semble-t-il, que le 19 au soir (*Journal du palais*, p. 214; *Sorties des tsars*, p. 461).

tôt on s'engagea hors de la route, le long de la Moskva, dans les marécages. Alors seulement, Théodore s'étant retourné et Avvakum regardant devant soi, les deux maudits s'aperçurent de loin. Cet isolement, cet enlèvement au petit matin, cet itinéraire insolite s'expliquaient : on voulait cacher aux croyants le lieu de détention de leurs pasteurs⁷⁶.

IV

Vers la huitième heure du jour — peu après midi —, les voyageurs distinguèrent les coupoles, puis les murailles de Saint-Nicolas sur Ugrěša, le monastère construit par Dimitrij Donskoj après Kulikovo, à l'endroit où il avait trouvé sur un pin l'image du pontife de Myre en Lycie⁷⁷. Ces couvents-forteresses étaient autant de prisons. Deux archers prirent Avvakum par les bras, lui encapuchonnèrent la tête d'un manteau et le poussèrent dans une porte latérale ouvrant sur un bosquet. Le mystère continuait ! Théodore, voyant disparaître son compagnon, crut ne plus jamais le revoir. A son tour, on lui jeta sur le chef une grande natte, qui couvrait jusqu'aux jambes, et on l'enleva de même. Quand les soldats le laissèrent, il se trouva dans une tour abandonnée, aux meurtrières murées et à la porte close⁷⁸. Avvakum fut jeté dans un cachot glacé — au-dessus de la glacière. Sans le savoir, ils avaient un compagnon de geôle : Nicéas.

La garde, sous le commandement d'un major, était nombreuse et sévère. L'abbé Vincent, fraîchement élu et qui allait faire à la Nativité de Vladimir et à la Trinité-Saint-Serge une si brillante carrière, n'était pas d'humeur à se compromettre pour des condamnés. Dans les débuts surtout, les détenus restèrent au secret absolu. Théodore tenta de faire prévenir sa femme, car il craignait qu'affolée par sa disparition, elle ne portât la main sur elle ! Il reçut de son geôlier un refus catégorique !

Alors les trois maudits connurent des transes identiques. Un pur polémiste, un chef de parti, ne voit que le but matériel : qu'il éprouve un échec, s'il a du caractère, il songera seulement

76. Fol. 247 v.; [49-49 v.]

77. Zvěřinskij, II, pp. 236-238, n° 1007.

78. *Mat.*, I, p. 422.

à le réparer envers et contre tous. Un homme de conscience, si ferme que soit sa foi, s'interroge toujours : ai-je raison, ai-je tort ? En cas d'insuccès, quand il voit tout le monde contre lui, ces scrupules se muent en doutes, et ces doutes en obsession. Pour une âme russe surtout, c'est une terrible épreuve de ne plus se sentir en communauté, mais seule. Certes mes arguments sont toujours là, ils sont toujours valables, mais comment aurais-je raison contre tant ? contre tous les évêques, le tsar, les savants ? Ne serais-je pas la proie d'une illusion d'orgueil ? Dans l'inaction de la prison, dans les angoisses de l'isolement, l'obsession se change en tourment : entre les âmes fortes, les plus fortes seules résistent, les autres succombent.

Avvakum le premier fut attaqué :

Je fus assailli par la tristesse et fort accablé de chagrin et je songai à part moi : que signifie ceci, que même les hérétiques d'autrefois n'ont pas subi autant d'opprobre que moi aujourd'hui.

La tentation était terrible, mais il pria :

Je pressai la Divinité de me manifester si ma souffrance n'était pas vaine. Et sur la minuit, pendant la vigile, comme, debout sur la paille au-dessus de la glacière, en chemise et sans ceinture, le jour de l'Ascension du Seigneur je récitais par cœur le saint Évangile du matin, je fus tout en esprit, et près de moi à ma droite se dressa mon ange gardien, souriant et se penchant vers moi et se faisant aimable. Je récitais le saint Évangile sans hâte et me réjouissais de mon ange. Or, voici qu'ensuite d'un nuage, Notre-Dame, la Mère de Dieu, m'apparut, puis le Christ avec des milices nombreuses. Et il me dit : « Ne crains pas, Je suis avec toi. » Ayant achevé à ce moment le saint Évangile et dit : « Gloire à Toi, Seigneur ! », tombé à terre, je fus longtemps gisant. Quand s'en fut allée la gloire du Seigneur, je me levai et achevai laudes. Ce fut pour moi une joie indicible, qu'il m'est impossible d'exprimer aujourd'hui ⁷⁹.

Pour Avvakum l'épreuve avait été courte : car l'Ascension tombait cette année le 24 mai. Une éclipse de soleil, qui eut lieu pendant le carême de la Saint-Pierre, le 22 juin, lui parut manifester la colère de Dieu contre ses persécuteurs et le confirma encore ⁸⁰.

79. Col. 765-766.

80. Fol. 192 v. fin-193.

Ses codétenus furent moins favorisés. Le diacre Théodore aussi demanda à Dieu de lui révéler si la vieille religion n'avait pas tort sur quelque point, et la nouvelle raison. Trois jours durant il ne mangea, ne but ni ne dormit. Il lui fut répondu de mourir pour la vérité et de ne recevoir aucune nouveauté. Mais après ce jeûne étant tombé malade il réfléchit que, s'il demandait un confesseur, il pourrait communiquer par lui avec sa famille, et, apprenant que la première condition pour cela était de se soumettre à l'Église et au concile, il signa un papier où il déclarait « obéir à la Sainte Église orientale... et à tous ses dogmes orthodoxes... » et suppliait le tsar de le libérer de prison et le rendre à sa pauvre femme et à ses petits enfants⁸¹. La déclaration était ambiguë, mais c'était un premier pas.

Nicétas, moins raisonnable, plus impulsif que Théodore, ne pouvait pas davantage résister à la prison : il fit savoir qu'il était disposé à venir à résipiscence. Les autorités répondirent avec empressement à ces bonnes dispositions : l'abbé Vincent fut chargé d'obtenir une soumission plus explicite. Le 2 juin, Nicétas et Théodore signèrent toutes les formules qu'il voulut⁸².

Le premier, engagé dans cette voie, ne devait plus s'arrêter : le 21 juin, « confession sincère » où il avoue comme orthodoxes les patriarches grecs, les livres dont ils se servent, les évêques de Russie, Nikon, le *Skrižal'*, et maudit ses propres écrits; quelques jours après, nouvelle confession, plus directement adressée au concile (et insérée dans ses *Actes*); plus tard encore, quand il sera réintégré dans l'Église, confession publique et détaillée⁸³.

Le second n'eut qu'à attendre les effets de sa reddition. Enfin, le 27 août, Marie Il'inična donna au tsar un douzième enfant : à cette occasion, des mesures de grâce furent annoncées. Théodore, le même jour, fut ramené à Moscou, signa une nouvelle déclaration ne laissant plus place à aucun doute⁸⁴ et reçut logement à l'Hôtel de Krutica, avec les moines de la maison du métropolite Paul⁸⁵. Nicétas à peu de jours de là fut relâché⁸⁶.

C'était le moment où, devant le concile, les tenants de la vieille foi défilaient les uns après les autres, apportant à qui mieux

81. *Mat.*, I, pp. 423-424, 416-417 (texte de la déclaration).

82. *Ibid.*, pp. 417-419.

83. *Ibid.*, pp. 385-393.

84. *Ibid.*, pp. 419-420.

85. *Mat.*, I, p. 425; VI, p. 237.

86. Rumjancev, pp. 202-204.

mieux leur soumission : Sérapion, l'ancien archiprêtre de Smolensk, le 17 mai⁸⁷ ; Serge, de Krivoozero près Jurevec, le 30 mai⁸⁸ ; le 1^{er} juin, Ephrem Potemkin⁸⁹ ; le 30 juin, Antoine de Murom⁹⁰, Abraham, moine de Notre-Dame de Kazan' au bourg de Lyskovo⁹¹, et peut-être Serge Saltykov⁹² et Ignace de Solovki⁹³ ; le 1^{er} juillet, Neronov lui-même⁹⁴, Théoctiste⁹⁵, Gerasime Firsov⁹⁶. L'archimandrite Barthélemy de Solovki avait sans doute donné déjà son adhésion sans réserve au concile⁹⁷.

Le 2 juillet, les prélats formulèrent leur jugement d'ensemble. La révolte contre l'Église s'expliquait soit par l'ignorance, soit par une vie déréglée ou un orgueil injustifié, soit par un zèle mal dirigé. Le concile s'était assuré que les nouveaux livres ne contenaient rien de contraire à l'orthodoxie. En conséquence, tous les prêtres devaient célébrer selon les *Missels* et les *Rituels* révisés, n'user que d'oblats portant la croix à quatre branches, n'admettre que le signe de croix avec trois doigts, dans la prière à Jésus préférer « notre Dieu » à « Fils de Dieu », tripler l'*Alleluia*, bénir en figurant avec les doigts le nom de Jésus-Christ. Cette décision devait être distribuée à travers toute la Russie, et copiée chez les doyens par les curés dépendant d'eux⁹⁸. C'était donc la condamnation solennelle, autorisée et immédiatement exécutoire, de la « vieille foi ».

Pourtant le concile comprenait qu'une condamnation non motivée ne suffirait jamais à convaincre les fidèles égarés. Leurs raisons étaient rassemblées principalement dans deux écrits : la *Supplique* de Nicétas et le *rouleau* de Lazare. Il fut décidé qu'une

87. *Actes de 1666*, fol. 30 v. ; *Mat.*, II, p. 109. Sa profession de foi, dans *Procès de Nikon*, p. 263 (datée faussement du 12 mai, car son premier interrogatoire (*Mat.*, I, pp. 427-429) eut lieu le 15). Il fut envoyé à Saint-Macaire.

88. *Actes de 1666*, fol. 29-30 v. ; *Bibl. syn.*, vol. 1162.

89. *Bibl. syn.*, vol. 1161 ; *Actes de 1666*, fol. 24 v.-28.

90. *Actes de 1666*, fol. 34. Envoyé à Saint-Cyrille de Bëlozero.

91. *Ibid.*, fol. 34 v. Envoyé à la Trinité-Saint-Serge.

92. *Ibid.*, fol. 34 v. ; sa profession de foi, dans *Procès de Nikon*, pp. 262-263. Renvoyé à son monastère de Bizjukov.

93. *Mat.*, III, pp. 106-107.

94. *Mat.*, I, p. 220. A Saint-Joseph de Volokolamsk, il faisait office de prêtre et commentait les Homélies de Chrysostome sur saint Matthieu. Mais il avait traité de renégats les moines qui n'écoutaient pas ses leçons, d'où dénonciation au tsar et enquête (*Mat.*, I, pp. 213-219, en mai 1666).

95. *Actes de 1666*, fol. 34. Le 16 juillet, il fut envoyé à Saint-Nicolas-sur-Pësnoša (*Mat.*, II, pp. 9, 116-117).

96. *Mat.*, III, pp. 107-110. Le 12 juillet, il fut encore interrogé.

97. De lui comme d'Alexandre on avait exigé une confession de foi détaillée : *Procès de Nikon*, pp. 260-261.

98. *Actes de 1666*, fol. 36-48 v.

réfutation détaillée en serait publiée d'urgence. Paisios Ligaride l'écrivit, d'après le latin de Siméon de Polock; mais son travail, avec ses abstractions scolastiques et son style ampoulé, parut peu propre à jouer le rôle voulu⁹⁹. Le 7 mai, Siméon fut chargé de le refaire. Le 18, il s'attela à la tâche et le 13 juillet le livre était achevé : il fut intitulé *La Verge de direction*. C'était un ouvrage étendu dans lequel étaient relevées — sans suivre l'ordre ni les termes de l'original et, chose plus grave, sans reproduire ses arguments — et réfutées trente thèses de Nicétas (1^{re} partie) et soixante-dix de Lazare (2^e partie), le tout avec assez d'honnêteté et de bon sens et dans une langue accessible au public lettré, mais non sans expressions méprisantes et injurieuses. *La Verge de direction*, approuvée par le concile et mise aussitôt sous presse¹⁰⁰, allait être un arsenal inépuisable pour les défenseurs de l'Église officielle. Gerasime Firsov aussi, connu comme un habile polémiste, dut promettre d'écrire « une réfutation de ses erreurs¹⁰¹ ».

Cela, c'était surtout pour l'avenir. Dans un cas au moins, le concile tâcha de ruiner plus immédiatement l'hérésie. Le 16 juin, il envoya Ephrem Potemkine, sous la conduite du moine Philarrète et du diacre Basile, « dans les mêmes régions où il avait semé l'ivraie », à Balakhna, Nijni, Saint-Macaire, « dénoncer au peuple sa précédente doctrine comme une illusion diabolique et un mensonge abominable, et lire en public sa formule de repentir » : ce qui fut ponctuellement exécuté.

A Nijni, deux grandes réunions du clergé et des gens du tsar, depuis le voevode jusqu'aux nobles hommes, furent convoquées, l'une sous la présidence de l'archimandrite des Cryptes, l'autre, le lendemain, au monastère de l'Annonciation. Les députés du concile y lurent la décision du tsar, puis Ephrem s'accusa de ses erreurs, récita le *Credo* corrigé et se signa démonstrativement avec les trois doigts. Alors on demanda aux assistants s'ils recevaient ce *Credo* et ce signe de croix. Tous d'une voix répondirent : Nous les recevons et les embrassons ! Puis dans les paroisses les curés convoquèrent leurs fidèles; les paroissiens déclarè-

99. Imprimée *Mat.*, IX, pp. 13-265.

100. Les premiers exemplaires furent présentés au tsar le 10 juillet 1667 (*Suppl. A. H.*, V, p. 109).

101. Il ne s'était pas encore exécuté le 18 août 1666, prétextant le manque de livres à Volokolamsk. Bientôt d'ailleurs il tomba malade, et mourut environ le 21 septembre 1666 (*Mat.*, III, pp. 113-117).

rent : « Nous ne faisons aucune résistance à la Sainte Église. Nous vous obéissons en tout », et personne ne fit de réponse contraire.

Après quoi, les missionnaires, le 10 juillet, avec une escorte de vingt hommes, se transportèrent à Saint-Macaire, où se tenait alors la foire. Par la voix du crieur public ils convoquèrent tout le peuple à l'église, et à l'issue de la messe on procéda à la même cérémonie. Le diacre Basile répondait aux doutes exprimés par les assistants. L'archevêque Siméon de Tobolsk était présent. Ces procédures furent répétées le 13 à l'église, et deux fois le 15 en plein champ de foire. « Le peuple tout entier écoutait avec joie, et il n'y eut aucun trouble », sauf qu'un homme de Muraškino s'écria à haute voix : « Mais c'est une nouvelle religion ! » et pour cela fut traîné en prison à Nijni, où il promit d'être désormais soumis.

Le 20, les missionnaires étaient à Balakhna : le voevode manda les prêtres, diacres et autres clercs de tout le district, puis ceux de la ville, et le dimanche après la messe Ephrem lut encore sa lettre à l'église; ensuite Basile la lut sur un lieu élevé au milieu de la ville, « parce qu'Ephrem ne se faisait pas entendre du peuple ». Et là aussi tout le peuple cria : « Nous acceptons », et il n'y eut aucun trouble. Une troisième fois Ephrem recommença, sur la place du marché.

Le 26 à Nijni, les missionnaires tinrent encore trois réunions « pour que nul n'en ignorât », et parlèrent chaque fois plus d'une heure « sur les livres... et sur les sacrements », avec le même succès. Ils reçurent les déclarations écrites du clergé : deux archimandrites, un abbé, deux archiprêtres, vingt-huit curés et six diacres de Nijni, six supérieurs de couvents des environs, au total cent soixante-six ecclésiastiques.

Pourtant, les popes Étienne, de Saint-Élie, Denys, de Pierre-et-Paul, et Jacques, de Saint-Nicolas-au-Marché, avaient disparu sans signer. Quelques autres prêtres de la région, une abbesse de Lyskovo, des laïcs, furent aussi dénoncés, mais ceux qu'on trouva firent tous et sur-le-champ leur soumission¹⁰².

Ainsi c'était une véritable mission que le concile avait envoyée dans un des principaux foyers de résistance, pour enseigner les fidèles, et plus encore les intimider et les contraindre, ne fût-ce

102. J'ai trouvé le compte rendu de cette mission à la *Bibl. syn.*, vol. 1147 (la fin manque). Sur Ephrem en général, voir mon article des *Mélanges Legras*, P., 1938.

que par des promesses et des signatures¹⁰³. Partout, jusque dans ses retraites lointaines, la vieille foi était poursuivie par les autorités religieuses et civiles; elle était reniée par ses partisans d'hier et par ses docteurs les plus ardents : il n'y avait pas de coin, semblait-il, où elle pût encore subsister; elle était morte. Dans cette catastrophe, dans cette apostasie générale — et généralement sincère —, Avvakum seul, dans sa prison, demeura ferme.

Le lieu de sa détention avait fini par être connu. Le bruit de sa vision du jour de l'Ascension s'était répandu. Il eut, comme il dit, d'autres « visites » que celles de son ange gardien. Un jour, le tsar vint au monastère : il le vit marcher indécis autour de sa prison, parler au chef de la garde, et s'en retourner sans oser davantage. Le boiar et prince Jean Vorotynskij, un grand personnage, un compatriote du pays de Nijni, un autre jour, demanda à le voir, tenta de lui faire tenir une somme d'argent, et fut rebuté¹⁰⁴. Il y eut mieux. Le samedi 7 juillet, une ou deux heures avant la nuit, ses deux fils, Jean et Procope, avec leur cousin Macaire, le fils du pope Cosme, s'introduisirent dans le monastère de Saint-Nicolas, parmi la foule des pèlerins, dormirent au réfectoire et, à l'issue de l'office nocturne, allèrent rôder sous la fenêtre d'Avvakum : il était maintenant dans une cellule sous l'église. Comme il faisait encore sombre, les gardes ne les virent pas tout de suite. Ils eurent le temps de lui demander s'il était mort ou vif. Et lui leur répondit : « Vivez et ne soyez pas en peine. » Naturellement, ils furent remarqués, appréhendés, conduits devant l'abbé Vincent. Épouvantés, ils se firent passer tous pour les enfants du pope Cosme. Devant les juges patriarchaux ils durent avouer leur identité et leur dessein; Procope seul confessa les quelques mots échangés avec le prisonnier¹⁰⁵. Après cela, le 10 août, Jean et Procope furent enfermés au couvent du Bon-Secours; Macaire et son père ne furent laissés libres que sous la caution de onze garants, dont Gerasime, le curé de Saint-Dimitrij, et à condition de se présenter tous les jours jusqu'à nouvel ordre à l'Officialité. Pourtant le 4 septembre le métropolite Paul, sur leur requête, appliqua à Jean et Procope l'amnistie de la

103. A son retour à Moscou, Ephrem fut pardonné par le concile. Le 13 janvier 1668, il sera nommé « grand gardien » de Saint-Cyrille de Bëlozero (Šeremetev, *Bëlozero*, pp. 163-164). Après avril 1668, on perd sa trace.

104. Fol. 248 v.-249. Rien ne permet de préciser la date de ces visites.

105. Le procès-verbal est signé par Jean seul, pour Procope et Macaire « qui ne savent pas écrire » : mais ils avaient intérêt à se faire passer pour illettrés.

naissance du nouveau tsarevitch et le 20 ils furent libérés, encore sous caution, avec engagement écrit « de ne pas se séparer de l'Église, de ne conter à personne les faux songes de leur père Avvakum » et de se présenter tous les jours jusqu'à nouvel ordre¹⁰⁶. Ainsi ce qu'on redoutait surtout, c'était l'ébrulement de la vision de l'Ascension, qui déjà était connue et remontait les courages des vieux-croyants¹⁰⁷.

A cette date, Avvakum était d'ailleurs éloigné de Moscou : le 3 septembre, l'abbé Vincent l'avait remis à la garde chargée de le reconduire à Saint-Paphnuce¹⁰⁸.

V

Le 5¹⁰⁹, la petite escorte — un dizainier et trois archers du régiment de Jean Zubov, cette fois sous le commandement du major Grégoire Salov¹¹⁰ — passa l'enceinte de Saint-Paphnuce. « Et lorsque vous parviendra cette lettre et que l'archiprêtre Avvakum vous sera amené, vous le recevrez et le ferez mettre en prison avec ordre de le garder de près avec grande précaution, afin qu'il ne se sauve ni ne porte la main sur soi; et qu'on ne lui donne ni encre, ni papier, ni ne laisse pénétrer personne auprès de lui, mais qu'on le nourrisse à l'égal des autres prisonniers. » Tel était le message adressé « à l'abbé Parthène et à ses frères¹¹¹ ». Loin de profiter de l'amnistie du 27 août, Avvakum subissait une aggravation de peine.

Pourtant quelle victoire, si on arrivait à briser sa résistance! Et quel soulagement pour le tsar, dont la politique et les sentiments se retrouveraient en accord! Enchaîné dans sa prison sans lumière et dont l'air était empoisonné par ses propres immondices — car on ne l'en sortait jamais —, Avvakum ne jouit pas même du repos moral. Le 12 septembre, un certain diacre veuf,

106. Tout le dossier est imprimé *Mat.*, I, pp. 359-370.

107. Dès le 9 juillet, on demande aux enfants si Avvakum ne leur a pas raconté sa vision : elle était donc connue déjà avant leur voyage.

108. *Mat.*, I, pp. 373-374.

109. Col. 708-709.

110. Le 12 septembre, ces quatre militaires réclament le paiement de leurs frais de route pour sept jours : on leur accorde quatre jours à raison de cinq *denga* par jour au dizainier et quatre aux simples soldats (*Arch. Sëvsk*, vol. 215, fol. 20).

111. *Mat.*, I, pp. 372-373.

ancien « canonnier », Basile de Basile, vint l'exhorter, avec des cahiers entiers de textes ¹¹². Après cela, on lui laissa quelques semaines de répit.

Les invités longtemps désirés, les très saints patriarches œcuméniques d'Antioche et d'Alexandrie, Macaire et Paisios, étaient en route. Ils furent solennellement reçus, le vendredi 2 novembre, dans la neige et le vent. Le 5, ils s'entretenirent en secret avec le tsar, de la cinquième à la dixième heure de la nuit : alors sans doute fut arrêtée la marche du concile. Le 7, commencèrent les conférences avec les prélats russes ¹¹³. Et sans tarder on fit comparaître le pape Lazare, qui, n'ayant été ramené de Pustozersk que depuis peu ¹¹⁴, n'avait pu être présenté au concile de 1666. Mais un incident imprévu se produisit. Lazare offrit le jugement de Dieu : « Envoyez- moi au feu : si je brûle, vos nouveaux livres ont raison ; sinon, ce sont les anciens livres. » Les Grecs, interloqués, se refusèrent à continuer le procès et consultèrent le tsar. Le tsar ne prit pas de décision ¹¹⁵.

Les conférences préparatoires se succédèrent, et le nouveau concile s'ouvrit le 1^{er} décembre par la mise en jugement de Nikon : le 12 décembre, la sentence de déposition fut lue à l'ex-patriarche par son ancien protégé, Hilarion de Rjazan'. Ensuite, il fallut procéder au transport du condamné dans le lieu de pénitence qui lui avait été désigné, un très pauvre monastère de la région de Vologda, Saint-Thérapont : il n'y arriva que le 21. Tout cela ne se passa pas sans discussion ¹¹⁶.

Puisque le concile de 1666 avait approuvé les réformes religieuses de Nikon, il n'y avait logiquement qu'à faire confirmer par les patriarches orientaux la sentence de 1660, dont les scrupules du tsar avaient empêché l'exécution, et ensuite à élire un nouveau patriarche. Cependant on avait tenu à recommencer tout le procès, en ajoutant aux anciens griefs de nouveaux, qui se ramenaient à ceci : Nikon a critiqué indûment le pouvoir impérial, il a écrit que le métropolite Philippe avait été martyrisé par

¹¹². Col. 709.

¹¹³. *Journal du palais*, pp. 230-231; Kapterev, II, pp. 327-333.

¹¹⁴. Le 31 août, Lazare part d'Ižemsk sur la Pečora (*Mat.*, I, p. 439); de là à Moscou, il fallait environ deux mois. Théodore dit que Lazare fut le premier à comparaître devant les patriarches (*Mat.*, VI, p. 243).

¹¹⁵. *Mat.*, VI, pp. 243-245. Lazare (*Mat.*, IV, p. 264) ne parle pas de cet incident; mais il offrira encore le jugement de Dieu dans sa lettre au tsar de Pustozersk en 1668 (*ibid.*, p. 236).

¹¹⁶. *Journal du palais*, pp. 232-233; Kapterev, II, pp. 333-352.

le tsar Jean, il a traité d'impies les *Établissements*, il s'est plaint que le tsar Alexis nomme les évêques, convoque les conciles et juge les clercs, il s'est indigné que les prélats et les monastères soient appelés à fournir à l'État des hommes, de l'argent et du blé, il a exprimé l'idée que le tsar opprime et ruine son peuple.

La condamnation de Nikon, c'était la condamnation de sa grande idée : la prédominance du patriarcat sur l'Empire, son autorité absolue en matière religieuse, son droit de regard sur les affaires civiles. Et cette condamnation fut soulignée par celle des évêques qui avaient prétendu, indépendamment de Nikon et en s'appuyant sur Chrysostome : « Le sacerdoce est supérieur à tout, comme est l'esprit au corps », soutenir le même principe. C'étaient Paul et Hilarion : pour leur erreur « niconienne et papiste », ils furent interdits et gardés à vue. Le concile, il est vrai, définit que chacun des deux pouvoirs était souverain dans sa sphère, mais Ligaride et les deux patriarches avaient tant de fois répété, au cours des débats, que la désobéissance au tsar était passible d'anathème, que le tsar était saint, que le tsar était Dieu, que cette définition signifiait pratiquement : le pouvoir civil est sans contrôle¹¹⁷.

Les zélateurs avaient voulu relever le sacerdoce assez haut pour qu'il exerçât sur le pouvoir civil son influence religieuse; Nikon avait déformé cette idée en la matérialisant dans une domination réelle; pour cela, le sacerdoce allait se trouver sans force en dehors de son domaine mal défini, rétrécissable à volonté, et le pouvoir civil était libéré de souci religieux. Peu importait que le *Bureau des monastères*, institué par les *Établissements* pour gérer les biens d'Église, fût supprimé, et que les évêques fussent débarrassés de leurs fonctionnaires laïcs : c'était le prix dérisoire dont l'État payait son émancipation¹¹⁸.

Ces débats occupèrent le mois de janvier, jusqu'au 25. Le jeudi 31, le concile élut patriarche de Grande-Russie Josaphat¹¹⁹, qui avait été archimandrite de la Nativité de Vladimir et l'était de la Trinité, et nulle part ne s'était fait remarquer; sa consécration fut retardée par la maladie de Paisios d'Alexandrie jus-

117. Kapterev (II, pp. 209-255) expose ces débats d'après l'histoire du concile écrite par Paisios Ligaride (ms. gr. n° 469 de la *Bibl. syn.*). Il a eu le mérite de signaler le premier cet aspect du concile, à peu près ignoré avant lui. Paul et Hilarion furent graciés le 8 février.

118. Kapterev, II, pp. 449-451; *Actes de 1667*, fol. 20, 39, 78 v.-79.

119. *Journal du palais*, p. 235.

qu'au 10 février ¹²⁰. Ensuite on régla diverses questions comme la réitération du baptême aux catholiques, qui fut formellement interdite ¹²¹; puis vinrent les fêtes de Pâques, qui tombait le 7 avril. Ce fut seulement après qu'on revint aux vieux-croyants.

Le 20 avril, Nicanor, qui s'était enfin rendu à l'invitation du tsar ¹²², apporta par écrit sa soumission sur tous les points ¹²³. Le 21, le pape Ambroise, le diacre Pacôme et le moine Nicétas de Solovki en firent autant, promirent même de ramener à l'Église les réfractaires, et furent pardonnés; l'ex-pape de la cathédrale de Suzdal', Nicétas, fut réconcilié ¹²⁴. Neronov aussi, on ne sait à quelle date, écrivit une confession, cette fois totale et définitive ¹²⁵. Ce concile, avec ses trois patriarches, représentant toute l'Église orientale, était encore plus imposant que le précédent.

Pour réduire Avvakum, on usa de tous les moyens de pression. Le 4 décembre, l'abbé Parthène, en revenant de Moscou, lui avait supprimé pendant trois jours sa pauvre ration de prisonnier et l'avait transféré dans une cellule glacée. Son régime, déjà dur, fut encore aggravé. Le cellierier Nicodème, qui jusque-là avait été modéré, devint, sans doute par ordre, cruel : toutes les ouvertures furent aveuglées par des volets d'écorces et calfatées, et l'archiprêtre subit les affres de l'asphyxie. Il fallut que Jean Kamynin, l'ancien gouverneur de Verkhoturje rentré maintenant en Russie et qui séjournait dans ses terres, étant venu voir son ami, entrât dans une grande colère et arrachât de ses mains tout ce qui obstruait la lucarne, pour mettre fin à ce supplice. Comme il était bienfaiteur du monastère, on tint compte de sa volonté. Pourtant lorsque, en l'honneur du « grand jour » (Pâques), Avvakum demanda à prendre l'air et à « s'asseoir sur le seuil », le cellierier lui refusa encore cette grâce. Cette fois, il fut vengé surnaturellement. Nicodème, le lendemain, tomba malade à mourir; la nuit, il se vit remis sur pieds par Avvakum; le mardi matin, guéri en effet, il vint le remercier et n'en voulut pas démordre, malgré ses dénégations. Il lui demandait pardon, se plaçait sous sa guide : « Comment me comporter désormais ? »

120. *Sorties des tsars*, p. 473.

121. Le 15 mars; *Actes de 1667*, fol. 67-74.

122. Il était parti de Solovki le 18 février, avec Barthélemy.

123. *Mat.*, III, pp. 199-201.

124. *Ibid.*, pp. 201-203. Selon Rumjancev (p. 209), Nicétas ne fut cependant pas relevé de son interdit; le même auteur prouve longuement la sincérité de son repentir (pp. 211-230).

125. *Mat.*, I, pp. 240-243.

Avvakum lui conseilla de ne pas quitter l'Église officielle ni même son office de cellerier, mais de garder en secret la tradition des Pères.

Après cela, il ne pouvait plus être question de détention rigoureuse. Tous les habitants du monastère qu'étaient les bénédictions de l'homme de Dieu. Ses gardiens étaient mués en complices. Quand il recevait des visites, on fermait les yeux. Ses enfants vinrent le voir; Théodore, le fol en Christ, venait le consulter. Au moment du départ d'Avvakum pour la Mezen', Théodore avait été recueilli par Morozova, dans son hôtel, mais il n'était pas d'humeur à rester enfermé : or il se sentait doublement traqué, comme vieux-croyant et comme fol, depuis les décisions de 1666. Il avait déjà été arrêté, envoyé en pénitence à Rjazan', caressé par le fouet cinglant d'Hilarion. Il venait de s'échapper par miracle, mais fallait-il continuer à faire le fol, à sortir en chemise, ou bien s'habiller comme tout le monde? Avvakum lui ordonna de s'habiller et de se cacher¹²⁶.

Les tourments avaient échoué : on revint à la persuasion. Le 30 janvier, Avvakum revit le diacre veuf : mais cet étrange messager se présenta ivre, la nuit, et voulut le tuer. Le 30 avril, il fut ramené à Moscou¹²⁷, et gardé à la procure de Saint-Paphnuce, à la chaîne¹²⁸. Bien des fois il va faire le trajet de la rue des Ambassades au Miracle, à travers tout le Kitaj-gorod. Le 3 mai, par ordre du tsar — parti la veille pour Kolomenskoe —, les archimandrites Joachim et Serge l'exhortent et tâchent de le séduire : vains efforts ! Que pouvaient ces nouveaux promus, l'un au Čudov, l'autre à Saint-Sauveur de Jaroslavl', le premier ancien militaire plus féru d'ordre et de discipline qu'abondant en foi et en charité, le second quasi renégat, l'année précédente encore en excellentes relations avec le diacre Théodore ! Le 11 mai, par ordre du tsar et des patriarches, mêmes instances¹²⁹ : avant de confirmer la sentence portée contre la vieille foi, il eût été bon d'annoncer la soumission d'Avvakum ! Mais l'entrevue fut orageuse, Avvakum intraitable : « Nous nous chamaillâmes comme des chiens », écrira-t-il. Il fallut passer outre : le 13 mai, le concile renouvela l'anathème contre les récalcitrants. Il précisa

126. Fol. [51], 249 v. fin-252 v.

127. Col. 709.

128. Fol. 255.

129. Col. 709.

même ce qui n'était qu'implicite en 1666¹³⁰, que la condamnation ne s'appliquait pas seulement à la désobéissance, mais aux vieux rites comme tels, notés d'hérésie. Cette fois, il n'y avait plus de recours, plus de discussion possible : il y avait bien deux Églises, l'une nécessairement fausse, et l'autre vraie.

Cela ne pouvait que confirmer Avvakum dans sa conviction.

Le 17 juin, on décida de faire comparaître ensemble tous les récalcitrants. Devant le concile au grand complet, Avvakum fut plus ferme que jamais. On tenta de lui ouvrir les yeux avec les arguments ordinaires qui avaient si bien réussi pour les autres. Mais après un court échange de répliques ce fut lui qui attaqua : « Vous dites, patriarches, que je reste seul à me signer des deux doigts ! Mais toute la Russie s'est signée avec deux doigts jusqu'à Nikon, et le Stoglav en fait foi. Et comment osez-vous donc représenter l'orthodoxie, vous qui portez le joug musulman ? — Vous dites, Russes, que nos pères étaient des ignorants : comment les croire ? ils ne savaient pas lire ! Et pourtant les Grecs venaient apprendre d'eux la piété. »

Parmi les Russes, les plus acharnés étaient Paul et Hilarion. C'étaient eux, ces savants, qui criaient : « Nos saints étaient des bêtes. » Jonas de Rostov se bornait à siéger gravement « comme s'il savait quelque chose ». Avvakum en vint aux gros mots.

Pareille hardiesse, dans la bouche d'un homme dûment condamné et excommunié, suscitait des hurlements. Avvakum aboyait de plus belle : on eût dit chien courant contre lévriers. Il mit le comble à la fureur en terminant : « Quant à moi, je suis pur... Mieux vaut un seul faisant la volonté de Dieu, que des nuées d'impies ! » Impies ! — c'était l'injure lancée à la face de tout le concile. Les patriarches — à qui l'archimandrite Denys traduisait —, les évêques, Hilarion et Paul en tête, les archimandrites se ruèrent sur le blasphémateur. Il aurait succombé sous les coups, sans le chef de l'Officialité, Jean Kalitin, qui l'emmena. C'est peut-être à ce moment que Joachim eut pitié de lui, et lui donna à boire du kvas.

De la porte de la chapelle où se tenaient les réunions, Avvakum

130. Kapterev (II, 390-392) exagère la différence entre les actes du 2 juillet 1666 et du 13 mai 1667, en disant que le premier ne condamnait pas les anciens rites, mais seulement ceux qui déclaraient hérétiques les nouveaux. En 1666 comme en 1667, on obligeait les repentants non point à tolérer, mais à pratiquer exclusivement le signe de croix avec trois doigts, l'alleluia triple, etc... et l'exception stipulée pour la prière à Jésus confirme la règle.

trouva encore le moyen de confondre ses adversaires : « Vous avez assommé un homme, et maintenant vous allez chanter messe ? » Alors les prélats se rassirent. Avvakum se coucha sur le seuil, signe d'absence, d'humilité ironique : « Vous êtes honorés, et nous sommes méprisés; vous êtes forts, et nous sommes faibles. » On le fit rentrer. On aborda le second point : l'*Alleluia*. On lui affirma sans doute que la *Vie* d'Euphrosyn de Pskov était sans autorité : il répondit par Denys l'Aréopagite. Cet homme seul, épuisé par une année de prisons, restait indomptable. Le cellierier du Čudov, le savant Euthyme, conclut avec dépit : « Tu as raison : inutile de discuter plus longtemps avec toi ¹³¹ ! »

Lazare, dans sa prison, avait traversé bien des états d'âme. D'abord, semble-t-il, il jouit d'une certaine liberté de mouvements. Puis il eut à subir toutes sortes de mauvais traitements : injures, coups, chaînes au cou et aux pieds. Alors il fut tenté d'offrir au tsar un compromis : garder le silence, pourvu qu'on lui laissât, à lui, les anciens livres. Mais le samedi de la cinquième semaine de carême — le 23 mars 1667 — il vit en songe le prophète Élie qui lui ordonna au contraire de confondre les hérétiques ¹³². Et le courage lui revint. Devant le concile, il se répandit en reproches et en sarcasmes. Il fut excommunié ¹³³.

Un autre irréductible s'était manifesté récemment : le moine Épiphanie. L'année précédente, sur la Vodla, un jour l'archimandrite Élie lui était apparu et lui avait enjoint d'écrire au tsar pour combattre l'erreur et le convertir à la vraie foi. Alors il avait dit à son compagnon d'ermitage : « Frère Corneille, allons à Moscou confondre l'impiété niconienne et souffrir pour la foi. Le temps d'agir est venu ! » Il avait jeûné six semaines, à mourir presque d'inanition, pour savoir de Dieu si l'idée était bonne. Puis il s'était mis en route portant sur son cœur sa Supplique inspirée des livres saints. Il voulait sauver le tsar ! Il fut arrêté, sans doute exhorté comme les autres, et ne voulut rien entendre. Il fut donc présenté au concile le 17 juin, et frappé d'anathème ¹³⁴. Dès lors le moine inconnu allait partager le sort des confesseurs déjà illustres.

Le tsar, qui était parti le 14 pour sa villa de Preobraženskoe,

131. Fol. 255-258, à compléter par col. 291-292, 468-469, 770.

132. *Mat.*, IV, pp. 264-265.

133. *Actes de 1666*, fol. 32.

134. *Vie d'Épiphanie*, pp. 249, 250, 254, 391; *Vie de Corneille*, chap. vi, fol. 27 v.; *Mat.*, II, pp. 181-182.

revint le 19 pour savoir ce qu'il était advenu d'Avvakum et conférer avec les patriarches, et s'en retourna le soir ¹³⁵.

Un des jours suivants, un major avec trente archers vint prendre livraison des prisonniers et les emmena aux monts des Moineaux ¹³⁶. Épiphané et Lazare, fraîchement tondus, faisaient peine à voir. Avvakum était heureux d'avoir enfin des compagnons. Il venait sans doute de lier connaissance avec Épiphané et dans cet homme simple et pur, uniquement animé d'esprit surnaturel, il entrevoyait son futur directeur.

Les Monts des Moineaux dominent Moscou au sud-ouest, à deux lieues du Kremlin : à leur pied, derrière la rivière, on voyait les coupôles dorées du Nouveau couvent des Nonnains. Les grands-princes avaient apprécié la beauté de ce site élevé et verdoyant : Jean III s'y était fait bâtir une maison de campagne que Basile avait agrandie en un palais, brûlé depuis et reconstruit. Alexis, grand fondateur de fermes-modèles et grand fantaisiste, entretenait tout autour deux vergers, dont le Trésor vendait les fruits ¹³⁷.

De cette nature, les prisonniers ne virent pas grand chose : ils furent de nouveau isolés, logés dans différents bâtiments, et surveillés sans relâche, la nuit à la lumière. Les archers faisaient leur métier de geôliers en conscience, ne les lâchant pas d'un pas. Mais, pour leur rendre tous les services permis, « ils se mettaient en quatre ». C'étaient des hommes frustes, qui buvaient et juraient, mais qui sentaient d'instinct la supériorité morale et la respectaient. L'archiprêtre se trouva plus près d'eux que des moines raisonneurs à bonnets grecs. Il eût pêché là des disciples, si ce séjour reposant n'avait été bientôt interrompu ¹³⁸. Le 26 juin, se présenta une ambassade du tsar. Timothée de Marc apportait les exhortations civiles et sentimentales : ce n'était pas seulement le chef des écuries, mais aussi le confident d'Alexis, son factotum à la Chancellerie privée, l'organisateur du domaine d'Izmajlovo ¹³⁹. Les arguments religieux devaient être développés par un messager qui n'était autre que Neronov. Cruelle entrevue au cœur d'Avvakum ! Son vieux maître toujours aimé en dépit de tout,

135. *Journal du palais*, pp. 240, 241.

136. Col. 709.

137. Sultanov, *Antiquités*, t. III (1909), pp. xiv-xli; Zabëlin, *Les jardins de Moscou au XVII^e siècle, Essais*, II, p. 317.

138. Fol. 258-258 v.; [58 v.-59].

139. B.H.R., XXI, voir l'*Index*.

celui dont il ne pouvait souffrir qu'on dît le moindre mal, venait le presser de trahir sa foi! Il y eut bien des paroles échangées, bien des cris, auxquels on ne pouvait plus penser ensuite sans honte. Plus tard, en complétant le récit de cette période de sa *Vie*, Avvakum préféra taire Neronov et ne nommer que Timothée¹⁴⁰. Après cet esclandre il éprouva le besoin de se soulager : il écrivit au tsar une lettre d'amitié, avec sa bénédiction pour lui et sa famille, et la fit porter par le centenier, son gardien, Jean Lobkov¹⁴¹.

Le 30 juin, les prisonniers furent conduits à Saint-André : c'était, toujours au bord de la Moskva, mais plus près de la ville, le fameux monastère fondé jadis par Rtiščev pour y loger ses protégés petits-russiens. Ils furent enfermés dans les écuries. Là les exhortations recommencèrent, au moins auprès d'Avvakum. Le 4 juillet, il reçut la visite de Domitien Bašmakov : c'était maintenant au tour du grand chef de la Chancellerie privée¹⁴². De là, on passa à Saint-Sabba, toujours dans la même région, mais de l'autre côté de la rivière, plus près du Nouveau couvent des Nonnains¹⁴³. De là, de nouveau à Saint-Nicolas sur Ugrěša, le 20 juillet. Ces transfèrements réitérés étaient-ils destinés à énerver les détenus? Marquaient-ils l'embarras du tsar, qui ne savait à quoi se résoudre? Le 22, le pauvre Alexis, encouragé par l'épître d'Avvakum et espérant toujours l'impossible, dépêcha à Saint-Nicolas Georges Lutokhin : ce colonel d'archers, agrégé lui aussi à la Chancellerie privée, ne manquait pas sans doute de talents diplomatiques, puisqu'il était souvent employé à des missions de ce genre¹⁴⁴. L'entrevue fut du moins pacifique. Alexis disait : « Le Christ, juge équitable, décidera entre nous deux! » Il demandait à l'excommunié de prier pour lui, pour sa femme et ses enfants! « On parla beaucoup de choses et autres¹⁴⁵. »

Mais le tsar avait abandonné Avvakum au concile. Dans la nuit du 4 au 5 août, il fut ramené à Moscou, avec ses compa-

140. Fol. [59]. La présence de Neronov n'est signalée que col. 709, dans une notice anonyme (voir note 162). Mais elle ne fait pas de doute : 1) cette notice est pour le moins d'un compagnon de l'archiprêtre, précise et véridique; 2) les *cris* et la *honte* mentionnés dans la *Vie* ne s'expliqueraient guère avec le seul Timothée; 3) le silence d'Avvakum sur Neronov s'accorde avec ses sentiments à l'égard de son maître.

141. Fol. [59]. Cette épître ne nous est pas parvenue.

142. Col. 709.

143. Fol. [59 v.].

144. Col. 709. Sur Lutokhin, voir Zaozerskij, pp. 76, 123, 289, 292.

145. Fol. 258 v. fin; col. 762.

gnons, à la procure de Saint-Nicolas, sur la Pokrovka, près de la porte Saint-Élie du Kitaj-gorod. Là ils furent remis entre les mains de trois archimandrites, le même Serge de Jaroslavl'. Joseph de Khutyn' près de Novgorod, et Philarète, de Vladimir¹⁴⁶. Ce dernier était du pays des grands religieux de l'époque : né dans les environs de Saint-Macaire, il y avait, jeune, prononcé ses vœux; en 1658, il avait succédé à Hilarion aux Cryptes de Nijni-Novgorod, puis avait été promu en novembre 1659 à la Nativité de Vladimir, où il avait reçu les patriarches orientaux en route vers Moscou et conquis leur faveur¹⁴⁷. Par conviction ou par ambition, il était devenu un adversaire acharné de la vieille foi. Il s'agissait cette fois d'une sorte de colloque officiel sur les points controversés : on pressait les détenus de signer un formulaire, après quoi ils seraient libérés. L'entretien interrompu fut repris. Finalement Avvakum livra un écrit de sa main¹⁴⁸, certainement bien différent de ce qu'on lui demandait. Lazare et Épiphané dirent qu'ils avaient déjà énoncé leur pensée dans leurs lettres au tsar : celui-ci entendait sans doute sa *Supplique*; celui-là, le rouleau remis par Trofimov.

Alors les instances se firent plus fréquentes, plus pressantes. Le 8 août dans la nuit, voici encore Domitien Bašmakov. Le 10, un archimandrite et Artémon Matvëev. C'était à Avvakum surtout qu'on s'en prenait. Tous répétaient les paroles du tsar : « Archiprêtre, je t'aime, je connais ta vie pure et sans tache. Ne fais pas mon désespoir, écoute-moi : réunis-toi à l'Église. Ne sois pas intransigeant, cède sur quelque point, et tout s'arrangera. » Avvakum, touché, pleurait, mais répondait : « Mon tsar, je t'aime, et je ne baisserai pas mes bras levés au ciel que Dieu ne t'ait rendu à moi. Mais je ne m'unirai pas à des renégats. Plutôt mourir¹⁴⁹! »

Le 11 août, au Čudov, Paul de Krutica et Hilarion de Rjazan', ce vieil ami d'enfance, se remirent à la tâche. Le 11, ce fut l'archimandrite du Čudov, Joachim, qui vint à la procure.

Le 22 août, Artémon usa tour à tour des sentiments, des larmes et des menaces : de celles-ci Avvakum riait. Le 23 il revint accompagné d'un nouveau personnage, le moine « philosophe »

146. Col. 703; *Mat.*, II, pp. 21-26, 32-34.

147. Macaire, *Mon. Nijni*, 1848, n° 44, pp. 174-176; n° 45, pp. 178-179; *Dict. biogr.* r., *Fab-Cjav*, 1901, p. 107.

148. Non conservé.

149. Col. 703, fol. 259-259 v.

Siméon de Polock. Ils revinrent le 24. Ces deux modernistes admirateurs de l'Occident, l'un surtout pour ses aises matérielles, et l'autre surtout pour ses sciences et sa versification, étaient bien les moins aptes à comprendre l'état d'âme d'un Avvakum. Avec Hilarion le fils de pope, avec Paul l'ancien archiprêtre, au-dessous du différend théologique, tout était commun; avec Siméon, la langue même n'y était plus. C'étaient deux mondes opposés qui s'affrontaient. L'entrevue, grâce à l'éloquence et à la dialectique de Siméon, dura cependant. Au bout de quelque temps, il résuma ainsi ses impressions : « Quelle acuité d'intelligence! Mais hélas! quel abîme d'entêtement! Et quelle ignorance des sciences! » Avvakum, à ce jugement de *didaskale*, fit le geste du *moujik* : il cracha à terre. « C'est au diable que j'en ai, au diable qui guerroye en vous! Oui, toi et lui vous professez une seule et même foi. Avec le diable et les païens tu dis que le Christ ne règne pas complètement » (c'était à propos du *non erit finis*). Artémon aussi parla beaucoup : en sa qualité de militaire, il ajouta d'autres arguments : « Prends garde au supplice, si tu t'obstines! » Avvakum répliqua : « La mort est le repos de l'homme, la mort est le manteau des péchés. Ne me menace pas de la mort! Je ne crains pas la mort du corps, mais celle du péché. » Alors l'autre revint à la douceur : en s'en allant, il demanda : « Que dirai-je à Sa Majesté, vieillard? » — « Dis-lui : Paix et salut, et santé du corps! » Artémon se retira — après Siméon, semble-t-il —, étonné par tant de calme et de grandeur, en saluant bien bas. Avvakum le crut sincèrement ému, ébranlé peut-être. Il voulut lui laisser quelques mots capables de porter fruit dans son âme : « Tu cherches dans la dispute la science suprême. Moi, je la demande au Christ par les prosternations et les larmes. Il n'y a pas là plus de rapport qu'entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial. » Mais Artémon se contenta de grommeler entre ses dents : « Non, rien de commun entre nous ¹⁵⁰! »

Les autres détenus furent l'objet d'exhortations analogues ¹⁵¹ et non moins vaines. A Lazare et Épiphane, on en avait joint deux autres : Nicéphore et Théodore.

Le premier était l'ex-archiprêtre de Simbirsk. Les patriarches Macaire et Paisios, passant par cette ville vers la mi-septem-

¹⁵⁰. Col. 703-706.

¹⁵¹. *Vie d'Épiphane*, p. 250.

bre 1666, avaient profité de leur séjour pour faire l'inspection des églises. Le nouveau rite n'y était guère en honneur¹⁵². Nicéphore fut tenu pour responsable. Convaincu « de désobéissance et non-conformisme dans le signe de la croix et de ne pas célébrer selon le nouveau Missel », il fut déposé, tondu, écroué¹⁵³. Comme ce jugement rapide demandait malgré tout confirmation, les patriarches le traînèrent avec eux jusqu'à Moscou. Il s'y avéra hérétique endurci et fut condamné à l'exil.

Théodore n'était autre que l'ex-diacre, repenté et relaps. Il était resté à l'hôtel de Krutica environ deux mois, puis avait été transféré, lors de l'arrivée des patriarches, au monastère de Bon-Secours¹⁵⁴. Mais là, quand il sut les humiliations auxquelles Nicéas avait dû se plier avant d'être réconcilié, il préféra renoncer à tout. Donc, vers avril ou mai 1667, il quitta sa cellule, alla prendre sa femme et ses enfants, et se sauva loin de la capitale¹⁵⁵. Libéré de contrainte, il retournait à la vieille foi. Cette liberté ne dura pas : des ordres de poursuite étaient lancés partout, les amis du fugitif étaient interrogés et arrêtés, les croyants aussi peut-être montraient peu de confiance au renégat : Théodore se livra lui-même aux autorités. C'était la meilleure issue. Sa conduite future allait le justifier plus sûrement que le petit écrit qu'il fit alors circuler pour tenter d'expliquer sa défection¹⁵⁶. Son cas fut examiné par le concile le 4 août, probablement sans qu'il comparût¹⁵⁷, mais son sort ne fut pas réglé immédiatement. Il demeura enfermé au couvent de l'Épiphanie, sous l'église¹⁵⁸.

Au contraire, celui d'Avvakum, Nicéphore, Lazare et Épiphanie fut décidé par le tsar le 26 août : pour tous, l'exil à Pustozersk et par surcroît, pour les deux derniers, le supplice ordinaire des

152. Un ordre de la Chancellerie privée, le 28 janvier 1665, prescrit au prince Daškov, gouverneur de Simbirsk, de veiller à ce que « les curés célèbrent sans faute selon les nouveaux Missels » (B.H.R., XXI. col. 1149-1150).

153. Les patriarches, à Simbirsk, quittèrent la Volga pour prendre la voie de terre : de là un arrêt de treize jours (du 11 au 24 septembre) pendant lequel ils se firent confectionner des voitures (D. Sapožnikov, *Lettres des hiérarques orientaux*, pp. 11-14). Leur sévérité à l'égard du clergé local est signalée dans un rapport des commissaires attachés à leurs personnes (Gibbenet, II, pp. 960-961).

154. *Mat.*, VI, p. 237.

155. *Mat.*, I, p. 425.

156. *Ibid.*, pp. 420-426.

157. *Mat.*, II, p. 31. Théodore affirme (*Mat.*, VI, p. 248) : « On ne m'a pas produit devant eux [les patriarches] une seule fois, et je ne les ai pas vus, quant à moi » (à la différence d'Avvakum et d'Épiphanie).

158. Col. 710.

blasphémateurs, l'ablation de la langue. Nicéphore fut exempté de cette peine sans doute par son âge, et Avvakum grâce à l'intercession de la tsarine. Une ultime chance de salut était offerte aux condamnés : « A moins, était-il stipulé dans l'arrêt, qu'ils ne demandent pardon de leurs erreurs aux très saints patriarches œcuméniques et à tout le concile ¹⁵⁹. »

Le 27, Avvakum et Nicéphore furent enlevés de bonne heure et emmenés à bride abattue à trente-deux verstes de Moscou, à Bratošino, première étape des tsars quand ils se rendaient en pèlerinage à la Trinité : il y avait là un palais et un poste de garde ¹⁶⁰. En même temps, Lazare et Épiphané étaient vivement conduits par le colonel Basile Bukhvostov et ses archers au lieu des exécutions, qui était une vaste place dénommée le Marais (*Boloto*), entre la Moskva et son bras méridional. Rapidement, lecture leur fut donnée de leurs torts envers l'Église; on leur rappela la longue mansuétude du concile à leur égard et leur obstination, enfin leur excommunication et leur tradition au bras séculier; on leur déclara enfin la sentence rendue par le tsar et les boiars. Il y avait là deux billots et deux haches préparées : les bourreaux accomplirent leur office.

On prit dans des tenailles la langue de Lazare et on la coupa de telle sorte qu'il en resta cependant un bout ¹⁶¹. Il perdit du coup beaucoup de sang, cracha celui qui lui emplissait la bouche et puis parla « clairement et vaillamment, sans nul embarras »; de sa main droite ensanglantée, il bénit les assistants. Il dit plus tard que le prophète Élie lui avait ordonné de confesser ainsi la vérité. Épiphané subit la même opération, mais demeura silencieux. Aussitôt après, tous deux furent hissés sur une charrette et à toute allure emmenés hors de Moscou. On les conduisit par des voies détournées d'abord vers la barrière de Kaluga, au Sud, puis, par un immense détour, derrière les monastères Simonov, du Sauveur-le-Nouveau et de Saint-Andronic, à travers faubourgs et champs, pour regagner au Nord la route de la Trinité et de Pereslavl' : là ils furent emportés par des voitures de poste jus-

¹⁵⁹. L'ukaz (Barskov, p. 146) est rédigé de façon très confuse, mais j'en donne l'interprétation la plus naturelle.

¹⁶⁰. *Vie d'Épiphané*, p. 250, l. 9-11. Sur Bratošino, Golubinskij, *Guide*, p. 389.

¹⁶¹. *Mat.*, IV, p. 266. — Il y avait des degrés dans ce supplice : on voit au contraire en 1654 (10 janvier) le soldat Basile Fedorov condamné, pour avoir mal parlé de la croix, à subir le knout, à avoir la langue tranchée des deux côtés et à être déporté en Sibérie (*Arch. Sib.*, vol. 465, fol. 190).

qu'à Bratošino. Lazare ne cessait d'agiter sa main sanguinolente. Épiphané, qui avait perdu moins de sang, mais dont la blessure se cicatrisait moins vite, était travaillé de douleurs épouvantables et de regrets cuisants : « Si j'étais resté au monastère ou dans mon ermitage, j'aurais encore ma langue! »

A Bratošino, les quatre proscrits se retrouvèrent. Ils y demeurèrent trois jours, dans différentes *izba*, mais communiquant entre eux. Lazare raconta à Avvakum la scène du Marais, « le visage gai, souriant ». Épiphané se coucha sur un four, soupirant toujours : « J'ai voulu sauver le tsar, et me suis perdu moi-même. Je ne peux plus exprimer ce que j'ai à dire. Comment vivrai-je ainsi? » Puis il se leva, s'assit sur la banquette. Avvakum le vit en cet état, les lèvres exsangues, bouche close, tout en larmes. Cette visite lui rendit un peu de courage : il se mit à laver une image de la Mère de Dieu, en pensant timidement : « Si, par son intercession, je pouvais parler! » Alors il crut sentir une langue lui pousser du fond de la gorge et atteindre jusqu'aux dents, et, rendant grâces à Dieu, il parla distinctement.

Avvakum cependant, dans son réduit, exhalait ses sentiments dans une lettre à ses fidèles :

Pour mes péchés, je n'ai pas été jugé digne d'une telle grâce. J'ai pleuré sur eux, j'ai baisé leurs lèvres ensanglantées, en remerciant Dieu d'avoir pu voir des martyrs en notre siècle. J'ai reçu grande consolation et grande joie de ce don ineffable : Lazare a parlé clairement, et mes pères et mes frères ont souffert pour le Christ et l'Église. C'est bon : ils ont scellé de leur sang la vérité. Béni soit Dieu qui l'a voulu! Allons, amis, priez pour nous, et nous pour vous tant que nous pourrons. Paix et bénédiction! Les martyrs aussi vous envoient paix et bénédiction et vous saluent.

Il terminait cette épître, quand un archer vint lui dire de la part d'Épiphané : « Ne sois pas en peine de moi! Moi aussi, la sainte Mère de Dieu m'a donné une langue. Je parle. » Avvakum accourut. Épiphané s'écria en le voyant : « Gloire au Père et au Fils... » et la suite, de sa bonne voix ordinaire. Et tous deux ensemble, dans un transport de joie et de gratitude, entonnèrent l'hymne : « Il convient en vérité de te bénir, Mère de Dieu... » Après quoi, Épiphané put raconter toute l'histoire de son supplice. Avvakum se hâta de compléter sa lettre, qu'il termina par ces mots :

O divines miséricordes! Je ne sais que dire, sinon : Seigneur, aie

pitié de nous! Jean Damascène après trois jours recouvra sa main : nos nouveaux martyrs ont reçu de Dieu leur langue, Lazare le même jour, Épiphané le lendemain.

Ce billet fut aussitôt porté à Moscou¹⁶², où il procura un réconfort bien nécessaire au petit troupeau désolé par les défections, atterré par le supplice de ses pasteurs. Dieu est pour nous, qu'il importe la persécution, si nous sommes favorisés de pareils miracles!

162. La lettre d'Avvakum (col. 710-712) est insérée dans un texte où sont narrées d'abord, en bref, les tribulations des trois prisonniers du 29 août 1664 au 22 juillet 1667 (col. 707-709), puis, en détail, l'exécution et ses suites (col. 710-712). Le récit, quoique rédigé sous forme impersonnelle, est fait du point de vue d'Avvakum. La lettre a manifestement été adressée de Bratošino, et tout le texte est une sorte de procès-verbal rédigé sans doute par l'archiprêtre lui-même ou un de ses compagnons, car la lacune existant entre le 22 juillet 1667 et l'exécution du 27 août 1667 est comblée par un autre texte de même nature, incontestablement d'Avvakum, embrassant la période du 5 au 24 août (col. 703-706). La substitution de la troisième personne au pronom « je » serait le fait du copiste. Tout le procès-verbal se trouve dans un précieux recueil manuscrit, écrit entre 1668 et 1671 par le moine Abraham (*Bibl. syn.*, ms. sl. n° 641, fol. 179 v.-184 v.; Savva, p. 226). Col. 705-708 n'est qu'une variante de col. 710-712, d'après mss. des XVIII^e et XIX^e siècles.

CHAPITRE XII

LES PREMIERES ANNEES D'EXIL (30 août 1667-14 avril 1670)

I. Pustozersk. Les *Suppliques* de Lazare et l'arrivée de Théodore. — II. Solovki en révolte déclarée. — III. La *Réponse des orthodoxes* et les lettres d'Avvakum à ses dirigés de Moscou. — IV. Le courrier de 1669; la lettre au tsar. — V. A Moscou : Morozova et Abraham. Les poursuites. — VI. Les exécutions sur la Mezen' et à Pustozersk.

I

De Bratošino on repartit le 30 août. Les prisonniers revirent défiler sous leurs yeux les tristes étapes de la route interminable de l'exil et du Nord : Vologda, Kolmogory, la Mezen'.

Il est bien vraisemblable qu'ici Avvakum eut la possibilité de revoir sa famille : les trois mois et demi employés à parcourir un trajet qui, normalement, en demandait deux laissent supposer d'assez longues stations, et, d'autre part, il était peu de gardiens capables de résister à l'ascendant moral de l'archiprêtre. Avvakum était toujours père de famille — plus que jamais, après une séparation de près de deux ans et à la veille d'une autre dont le terme était inconnu. Sa chère Anastasie était encore vaillante, prête à lui offrir tous les secours en son pouvoir. Si les deux fils aînés, retenus à Moscou, manquaient, les autres enfants grandissaient dans les principes de la vieille piété. Ce séjour, sur lequel nous ne savons rien, fut certainement fécond et reposant pour l'archiprêtre.

En été, on va de la Mezen' à Pustoozero ou Fort-Pustozersk par Ust'-Cyl'ma, où l'on s'embarque pour descendre la Peçora. En hiver, il est plus rapide d'aller directement par la tundra glacée en traîneaux attelés de rennes. Il faut une quinzaine de jours. Plus on s'avance vers l'Est et plus les villages russes se font rares; au Sud habitent les Zyrianes finnois, au Nord campent les

Samoyèdes; tous sont païens, et les derniers, par surcroît, belliqueux. Il ne se passait pas d'année qu'il n'y eût des batailles entre eux et les pêcheurs russes dispersés dans la région. Pustozersk avait été fortifié en 1499 pour lever l'impôt sur les tribus de la Grande-Terre et tenir en respect celles de la Kara. Il gardait aussi, contre les attaques à main armée et surtout contre les entreprises commerciales des États voisins, les côtes septentrionales de la Moscovie et les abords de la Sibérie. A ces titres, il possédait un voevode, une garnison, un bureau de douane et un débit de boissons. Fonctionnaires et archers étaient approvisionnés, tant bien que mal, par les soins du tsar.

Par contre, la population civile, incertaine du lendemain, était toujours prête à déguerpir. Dans ce pays au sol bas, détrempé en été, glacé dès octobre, où les maigres bouleaux polaires, quelques champignons, les baies et quelques herbes sont l'unique végétation, la seule subsistance est fournie par le poisson et le gibier aquatique des lacs et de la Peçora : saumons de toutes variétés, cygnes, canards et oies sauvages. Les plus hardis vont chasser le morse en plein océan, jusqu'à l'île Vajgač et jusqu'à la Nouvelle-Zemble, au prix d'immenses dangers. Tout cela se fume : partie est consommée sur place, partie s'échange contre la farine apportée en kayacs du pays de la Kama, par Ust'-Cyl'ma et la Peçora, au cours des deux mois de navigation.

Que pour une raison ou une autre, le gibier manquât ou le poisson fût inabordable, c'était la famine. L'année 1645 était demeurée mémorable : des cinquante-quatre ménages civils de 1638, il ne restait plus que trente-huit en 1646¹. « Partis pour la Sibérie » ; « Morts de faim », mentionnera encore, pour plusieurs feux abandonnés, le recensement de 1679. A cette date, Pustozersk s'était repeuplé, mais n'en composait pas moins une étrange agglomération : dix-huit familles ayant quelques moyens de subsister par elles-mêmes, quatre veuves seules ou chargées d'enfants en bas âge, au total vingt-deux feux « vivants » — et vingt-six feux abandonnés ! Sur cent soixante-quatorze habitants mâles — enfants compris —, on comptait quatre-vingt-quatre adultes n'ayant pas de maison à eux, et parmi eux soixante-sept « mendiants »² !

Un lieu aussi désolé était tout désigné comme séjour d'exil.

1. P. Smirnov, *Villes*, pp. 73-74; Platonov, pp. 10-11.

2. *Livre de recensement* n° 366. Il n'a pas été fait de recensement à Pustozersk entre 1646 et 1679.

Peu avant 1656, par exemple, on avait dirigé sur Pustozersk dix-sept condamnés de Krasnojarsk, qui d'ailleurs, épouvantés par cette perspective, avaient pris la fuite vers Berezov³. Vers 1658, l'ex-abbé Théoctiste avait failli y mourir de faim⁴. Un groupe de prisonniers polonais s'y trouvait en juillet 1662, en même temps qu'un certain Juška Fedorov, déporté de Moscou pour « banditisme »⁵. C'était sur Pustozersk qu'avaient été d'abord dirigés Avvakum en 1664⁶; en septembre 1665, André Samojlov avec sa femme et ses enfants⁷; en 1666, le sous-diacre Trofimov et les popes Domitien et Lazare, après un bref séjour à Moscou, et leurs familles y étaient venues de Sibérie, directement, dans les derniers jours de juillet⁸. Les nouveaux déportés arrivèrent le 12 décembre 1667.

Ils causèrent immédiatement de gros ennuis au voevode, Jean de Sabba Neëlov⁹. En effet, à la différence des précédents, qui vivaient à Pustozersk les uns de mendicité, les autres d'une petite allocation du Trésor, les autres de leur travail, mais toujours en exilés libres, ceux-ci, criminels redoutables, devaient être gardés enfermés. Et, comme il n'existait pas de prison à Pustozersk, l'ukaz ordonnait d'en construire une « solide » : « entourer de pieux taillés en pointe un espace de dix toises de côté et à l'intérieur dresser quatre *izba* où loger les détenus, séparées les unes des autres d'une semblable palissade, plus un corps de garde pour le centenier et les archers ». Or au mois de décembre pareil travail est impossible : l'eau dont est imprégnée la tundra est changée en glace, et d'ailleurs, il n'y a pas de bois. Le voevode en rendit compte au Bureau de Novgorod, dont il dépendait, et logea les nouveaux arrivants dans quatre maisons vidées par lui de leurs habitants. En même temps, il commanda à ses administrés de préparer le bois nécessaire et de l'amener par la Peçora aussitôt la débacle. Mais ses soucis ne devaient pas se terminer là. Au printemps 1668, au lieu de bois, il reçut deux suppliques : le 20 mai, les gens de Pustozersk réclamaient le concours de ceux d'Ižma et d'Ust'-Cyl'ma, et ceux-ci, le 8 juin, refusaient toute

3. *Arch. Sib.*, vol. 471, fol. 419.

4. *Bibl. syn.*, vol. 1114 (lettre au voevode Dmitrij [Žerebcov], qui quitta Pustozersk le 23 avril 1660).

5. *Arch. Min. Af. étr., Nouv. class.*, n° 1213, fol. 209-211, 237-238.

6. Voir plus haut, chap. XI, p. 360.

7. *Arch. Bělgorod.*, vol. 599, fol. 827-829.

8. *Mat.*, I, pp. 433-437.

9. Il était à Pustozersk depuis le 20 juin 1667 (*Arch. Min. Af. étr., Doss. anc.*, vol. 434, fol. 559)

prestation. Moscou, avertie, répondit : « Fais ce que pourras, mais que la prison soit construite. » Les gens, cette fois, invoquèrent les basses eaux. L'année 1668 passa : ni bois, ni charpentiers. En 1669, le printemps approchant, le voevode envoya des ordres sévères : le 10 mars, les paysans l'avisèrent par leur élu qu'ils avaient dépêché un messager à Moscou et attendraient son retour. Le 10 juin, Moscou demanda en effet s'il y avait des précédents, si les gens de l'Ižma et d'Ust'-Cyl'ma avaient déjà travaillé pour Pustozersk : sinon, on ne devait pas les y contraindre. Mais le 4 juillet arrivait un rappel menaçant de Domitien Bašmakov. De guerre lasse, Nečlov imposa la corvée aux bourgeois de Pustozersk : au mois d'août, la prison était en construction¹⁰ ou du moins il l'écrivait à Moscou, car elle n'existait pas encore le 14 octobre, faute de bois¹¹. Elle dut être occupée peu avant la fin de l'année.

Une fois logés tant bien que mal, le voevode avait trop de préoccupations graves pour s'intéresser beaucoup à quatre fanatiques inconnus. En février 1668, les Ostjak d'Obdorsk, joints aux Samoyèdes de la Kara, s'avancèrent en nombre jusqu'au lac, s'emparèrent d'engins de pêche, de haches, de cuirs, de vivres, richesses irremplaçables avant longtemps. L'alarme fut grande : Nečlov réclama d'urgence à Kolmogory un renfort de cinq cents hommes, dont il n'arriva que cinquante. Les Russes se sentaient comme assiégés dans Pustozersk ; ils n'osaient en sortir¹². Les troupeaux de rennes furent razziés ou égorgés par les révoltés ; la pêche était entravée, les impôts et les tributs ne rentraient plus, et Moscou exigeait, réclamait même les arriérés. Elle ordonnait des expéditions à la recherche de minerais dans l'Oural, à l'île Vajgač¹³ !

De ces circonstances, les prisonniers furent les premiers à pâtir. « On nous donne, écrira Lazare, une livre et demie de pain par jour, et de kvas le strict nécessaire — on en jette plus aux chiens, ma foi ! — et de sel point ; de vêtements, pas davantage : nous sommes nus à faire honte¹⁴ ! » Et Avvakum : « Comme pitance, Sire, on nous sert au poids : un *pud* de farine par mois.

10. Compte rendu de J. S. Nečlov (Barskov, pp. 150-153).

11. Barskov, p. 69, l. 22-23; Veselovskij, p. 12.

12. *Supp. A. H.*, t. V, pp. 375-376.

13. *Aff. prik.*, 1670-71, liasse 431, n° 467, fol. 29-30, 78-77 (reçue le 31 août 1670).

14. *Supplique de Lazare au tsar* (*Mat.*, IV, p. 263).

Et de cela grand merci! Un peu plus ne serait pas mal¹⁵. » Un jour, il est vrai, il écrira : « Moi, je suis riche : j'ai poisson et lait en quantité¹⁶. » Mais c'était un ascète. On recevait avec reconnaissance les petits suppléments envoyés de la Mezen' ou de Moscou : gruau d'avoine, d'orge et de sarrasin, farine d'orge, miel, framboises, petits pâtés¹⁷.

Par contre, ils jouirent pendant deux bonnes années d'une sorte d'autonomie. Ils ne dépendaient que de leurs gardiens, le centenier Théodore Akišev et ses neuf archers¹⁸. Or il est sans exemple que des hommes russes, mis ensemble, n'arrivent pas à s'accorder. Plus la vie commune se prolongeait, plus ces malheureux Moscovites transportés au bout du monde se sentaient solidaires. Les geôliers se transformaient peu à peu en complices, et l'autonomie en liberté relative. Pouvait-on éloigner de Lazare sa femme et ses trois petits enfants, qui gitaient à côté? Une nuit, Avvakum et un de ses compagnons sortiront ensemble de l'enceinte et iront chez Alexis, un « frère », converser avec un homme venu de la Mezen', Polycarpe¹⁹. Cette escapade ne dut pas rester isolée.

Lazare fut le premier à ressaisir la plume. Son « rouleau » avait été réfuté dans la deuxième partie de la *Verge de direction*. L'ouvrage avait paru au mois d'août et il avait pu en avoir connaissance. Ses objections n'avaient pas été loyalement reproduites ni toutes examinées²⁰, et il estimait nécessaire de prolonger la polémique. Aussitôt arrivé, quoique « privé de livres depuis dix ans, et la mémoire affaiblie par les chagrins, il commença une nouvelle *Supplique au tsar*. Il lui rappelait ses devoirs de souverain protecteur de l'orthodoxie, l'exemple de son père et de son aïeul, le saint patriarche, qui jamais n'avaient toléré la moindre altération de la foi et pour cela avaient été favorisés du ciel; puis Nikon était venu... Ici reprenait la discussion des nouveautés funestes introduites par ce loup déguisé en pasteur, d'ailleurs avec des interprétations parfois originales des textes et des rites, avec des commentaires ingénieux de l'*Apocalypse*. En conclu-

15. Col. 756. Le *pud* comptant quarante livres, les quantités indiquées par Lazare et Avvakum coïncident à peu près. La livre est d'environ quatre cents grammes. Théodore aussi se dira « affamé et nu » (*Mat.*, VI, p. 132).

16. Col. 950.

17. Lettre de Théodore (Barskov, p. 68); col. 406, 859, 928.

18. Barskov, p. 150, l. 7-8.

19. Barskov, p. 68, l. 4-7.

20. Barskov, p. 55, ll. 13 et 17.

sion, Lazare demandait d'être confronté avec les prélats et les savants novateurs en présence d'un délégué du tsar. Il offrait, en outre, comme il avait fait au concile, le jugement de Dieu : « Marcher sur le feu volontairement, devant tout l'Empire, en témoignage de la vérité,... pour ôter le doute aux croyants et procurer la réunion de la Sainte Église. » En même temps il prévenait : « Ne crois pas que nous soyons seuls. Non, non! Il y a en Grande Russie cent mille hommes prêts à mourir pour la loi de leurs pères! Seulement, par crainte des autorités, ils se tiennent cachés. »

Cette épître²¹ était audacieuse : exiger du tsar un nouveau jugement! « Et quand a-t-on vu l'hérétique juger l'hérétique? » Quand Satan chassera-t-il Satan? demandera plus tard à son propos le diacre Théodore²². Pourtant, quand ses trente chapitres furent écrits, Lazare en rédigea une autre en quinze chapitres au patriarche. Là, il insistait davantage — sept chapitres — sur la venue de l'Antéchrist, prouvée par saint Ephrem et Hippolyte : déjà ses Précurseurs imposaient son cachet immonde sur les hosties, sur les fronts et les mains des chrétiens! Il affirmait surtout que le caractère sacerdotal à lui conféré sous Philarète par le métropolite Barlaam demeurait intact malgré l'excommunication. Mais, attendant visiblement moins du patriarche que du tsar, il ne formulait aucun vœu. Il se bornait à constater : « Il faut que tout croyant lutte jusqu'à la mort... Heureux désormais ceux qui meurent dans le Seigneur! » et concluait cependant : « Éclaire-toi toi-même, bénis tes prisonniers qui observent la loi de tes pères, afin d'être béni à ton tour de Dieu²³. »

Ces deux écrits furent achevés en février 1668²⁴. Au verso du premier feuillet du cahier contenant l'épître à Josaphat, le moine Épiphane dessina « la parfaite croix du Christ », dont il était traité dans le texte : à huit extrémités, dressée sur le Golgotha renfermant la tête d'Adam, flanquée des instruments de la Passion et des inscriptions rituelles. On cacheta le paquet et Lazare présenta le tout au voevode comme « une grande affaire secrète intéressant le tsar et le patriarche ». Les dénonciations touchant le tsar devaient être transmises à Moscou sans examen préalable

21. Imprimée par Subbotin, IV, pp. 223-266.

22. Barskov, p. 68, l. 21-25.

23. Imprimé d'après l'original par Barskov, pp. 53-67 (*Mat.*, IV, pp. 266-284, d'après une copie).

24. Le 8 ou le 20, selon les textes (Barskov, pp. 317-319).

et sans retard. Lazare et ses amis espéraient faire ainsi parvenir leur message à son adresse. Le voevode cependant exigea qu'il lui en fût donné lecture et, sur le refus de Lazare, lui retourna le paquet : il consentit seulement à expédier à Moscou la plainte rédigée par celui-ci à ce propos. Les deux épîtres allaient dormir à Pustozersk exactement deux ans²⁵.

Au lendemain de cet échec, la vie monotone des exilés fut animée par un gros événement : la venue du diacre Théodore. Le 21 février, avait été rendue sa sentence définitive : « Lui trancher la langue, et le déporter à Pustozersk sous la conduite du centenier Porphyre Čubarov, du régiment d'Artémon Matvëev, et de quatre hommes du même régiment²⁶, et le remettre à Théodore Akišev. » Le 25, à la deuxième heure du jour, le bourreau fit son office, et le même jour Théodore fut expédié. Le 20 avril il arriva à Pustozersk²⁷.

Porphyre devait retourner à Moscou. Rien n'empêche qu'Avvakum ait profité de ce courrier inespéré pour faire parvenir au tsar une courte lettre :

Je te bénis, avec tous les tiens : je n'ai pas oublié ce que tu m'as fait dire par Domitien. L'archiprêtre Avvakum ne se souvient pas du mal. Que Dieu nous pardonne à tous ! Et il pardonnera aussi à ces coquins qui m'ont maudit et tondu : c'est le diable qui les a poussés. Allons, tout cela n'est pas grave.

Mais je sanglote et suis secoué de peur : je pense à mes actions et au jugement dernier. Notre frère, l'archiprêtre Nicéphore a quitté ce monde. Pareil calice m'attend ! Comment répondrai-je au Juge immortel ? Je n'espère qu'en ses largesses. Nous devons toujours songer à la mort, à l'enfer, au ciel, et nous souvenir des leçons de notre père, l'archiprêtre Étienne. Allons, tsar, encore une fois je te bénis !

Daigne, tsar, renvoyer mes deux fils à leur mère sur la Mezen', qu'ils prient ensemble pour votre salut. Ne les laisse pas périr de faim. Pour ce qui est de moi, comme il plaira à Dieu et à toi : pour mes péchés, j'ai mérité cette prison de Pustoozero. Mais pitié, sainte âme, pour ma femme et mes enfants²⁸.

25. Veselovskij, pp. 3-5.

26. Quatre autres furent ajoutés après.

27. Tout le dossier a été retrouvé et imprimé par Barskov (pp. 147-149). Porphyre fut de retour à Moscou le 27 juin.

28. Col. 755-756 (Barskov, pp. 32-33), d'après copie de la chancellerie privée. Sauf pour le dernier paragraphe, traduit exactement, j'ai résumé avec les mots de l'auteur. La lettre ne peut pas être datée avec précision, mais son contenu montre qu'elle suit de peu l'arrivée à Pustozersk. Que les enfants d'Avvakum soient parvenus sur la Mezen' seulement après avril 1669, cela n'oblige nullement à placer la

Théodore devait être « gardé dans une izba spéciale, isolée, afin qu'il ne se rencontrât pas avec les autres détenus et ne leur parlât pas », mais tout cela était écrit dans l'hypothèse de la prison à construire : comme elle n'existait pas, Théodore put communiquer à son gré avec ses compagnons.

II

Le nouvel arrivant n'apportait peut-être pas de grandes nouvelles de Moscou. Mais ce qu'il ne pouvait ignorer, car il avait traversé Kolmogory, c'était la révolte maintenant déclarée de Solovki.

Depuis bien des mois déjà la situation était tendue. Barthélemy avait pu donner au concile en 1666 toutes les satisfactions et s'abstenir de remettre la *Supplique* dont il était porteur, parce qu'elle demandait, pour Solovki au moins, le maintien des anciens rites²⁹ et qu'il avait peur : cela ne changeait rien aux dispositions de l'énorme majorité des moines et même ne pouvait que les inciter à réclamer son remplacement par un supérieur plus fidèle. Sous prétexte de toutes sortes de crimes, péchés et malversations, on supplia le tsar de le déposer et de désigner pour archimandrite Nicanor, déjà élu en 1653, ou bien le sacriste Benjamin³⁰. C'étaient, eux, des partisans sûrs de la vieille foi. Sans attendre davantage, on remplaça le cellierier Sabbace, ami de Barthélemy, par Azarias.

D'autre part, si Moscou ne voulait rien brusquer, elle n'avait pas non plus l'intention de céder sur l'essentiel. Le 11 juillet fut signée une décision invitant tous les moines à se soumettre sans condition au concile, faute de quoi les récalcitrants seraient déclarés excommuniés, et à obéir à l'ambassadeur du tsar sous peine des châtimenits les plus sévères³¹. Cet ambassadeur, c'était l'archimandrite Serge de Jaroslavl', chargé à la fois d'enquêter sur les griefs invoqués contre Barthélemy et d'obtenir l'adhésion

Supplique vers la fin de 1668 : Porphyre arriva à Moscou le 27 juin; la prière d'Avvakum ne fut pas exaucée immédiatement; les enfants ne voyagèrent pas par les voies les plus rapides.

... *Mat.*, III, pp. 45-47 (« Première » supplique, apportée à Barthélemy à Vologda le 28 mars 1666).

30. *Ibid.*, pp. 47-75 (en particulier p. 66).

31. *Ibid.*, pp. 117-122.

du grand couvent aux réformes. Il se mit en route le 14 août, à la tête d'une nombreuse suite ecclésiastique et accompagné du centenier Élisée Jarcov avec dix archers³², et débarqua à Solovki le 4 octobre 1666.

La commission d'enquête était attendue. Elle fut reçue aussi mal que possible. Avant tous pourparlers, on fit partir pour Moscou une épître dans laquelle se lisait aisément, sous forme de prière, la ferme décision de ne rien changer aux pratiques héritées des saints Zosime et Sabbace, avec menace de livrer à l'abandon un monastère qui était aussi une forteresse frontière. A cette épître, les soixante-dix moines sachant écrire avaient apposé la main, et les autres s'étaient fait représenter : ainsi l'unanimité pour la vieille foi était maintenant parfaite³³. On le vit bien, quand le 6 octobre se tint le grand colloque avec Serge, en présence de tous les habitants du monastère, un millier de personnes. La lecture des messages officiels suscita des exclamations : « Nous obéissons au tsar, mais quant au *Credo*, aux trois doigts, à l'*Alleluia* triplé et aux nouveaux livres, nous ne les recevons pas et nous sommes prêts à souffrir tous comme un seul homme. » Puis Nicanor prit la parole : « Se signer avec trois doigts, c'est une tradition latine, c'est le cachet de l'Antéchrist. Non, frères, vous ne l'admettez pas, et je suis prêt à aller à Moscou et à souffrir pour vous tous. » Tous scellèrent de leurs cris ce refus. Sur la demande de Serge, le prêtre Géronte fut désigné pour discuter avec lui sur chaque point, mais le tumulte interrompit bientôt l'entretien³⁴. On se sépara, et Serge reçut une déclaration écrite protestant en termes touchants de l'obéissance et du dévouement de Solovki au tsar, mais qui se terminait ainsi : « Si le tsar déverse sur nous la coupe de son ire, nous aimons mieux obtenir par une mort passagère la vie éternelle que d'abandonner la tradition de nos fondateurs Zosime et Sabbace, du métropolite Philippe et des autres saints³⁵. » Le 11 octobre, la grande ambassade quitta tête basse l'île indocile.

Après cela, sauf le voyage de Nicanor³⁶, les relations avaient été quasi rompues entre Solovki et Moscou, jusqu'à l'arrivée

32. *Ibid.*, pp. 125-137; Dosithée, III, p. 165.

33. *Mat.*, III, pp. 160-164 (« Deuxième » supplique) et pp. 164-171 (« Troisième » supplique. Ce ne sont que deux rédactions — la seconde plus étendue — d'un même texte.

34. *Ibid.*, pp. 143-151 (rapport de Serge).

35. *Ibid.*, pp. 152-160.

36. Voir plus haut, p. 391.

d'une seconde ambassade. C'étaient le nouvel archimandrite désigné par le tsar³⁷, l'ancien gardien de la procure de Moscou, Joseph; Barthélemy, qui devait l'installer, et Nicanor, qui après sa soumission avait obtenu d'être renvoyé à son couvent³⁸. Les deux premiers débarquèrent le 14 septembre 1667 dans une des îles de l'archipel : aussitôt le chapitre les fit prévenir que s'ils célébraient selon les anciens rites on les recevrait volontiers, sinon qu'on n'avait nul besoin d'eux. Le lendemain, tous les moines, cellerier en tête, se rendirent auprès de Joseph. Comme il se déclarait en communion avec le concile, ils se saisirent de lui et l'emmenèrent plutôt comme un prisonnier que comme un supérieur. Puis ils mirent en pièces les trente-neuf tonneaux d'eau-de-vie et les quinze tonneaux de bière et d'hydromel qu'il avait apportés de Vologda. L'assemblée qui se tint le 16 fut plus que houleuse : Barthélemy faillit être écharpé, les moines refusèrent la bénédiction de Joseph; leur orateur, le nouveau trésorier Géronte, donna lecture d'écrits qu'il avait composés, où la vieille foi était savamment justifiée, et refusa même de regarder les nouveaux livres apportés de Moscou. Joseph dut se contenter d'envoyer à Moscou une courte déclaration qu'on lui avait remise : « Permetts-nous de demeurer dans la même foi par laquelle ton père, tous les tsars et grands-princes,... et tous les saints ont été agréables à Dieu... Mais si... tu veux en changer..., nous te demandons une grâce... ne nous envoie plus de docteurs, c'est inutile, car nous ne changerons pas notre foi orthodoxe. Envoie plutôt contre nous tes armes, et fais-nous transporter de cette vie de trouble dans l'autre, sans trouble ni fin. De tout cœur, nous t'en supplions et tous, repentants et revêtus de l'habit angélique, nous sommes prêts à cette mort³⁹. » Le ton des « suppliques », de décidé, devenait provocant.

Nicanor, qui avait préféré ne pas se présenter avec des compagnons odieux, aborda le 20 aux côtes de Solovki. Aux premiers qui l'accueillirent, il annonça : « Je m'en vais vous bénir à l'ancienne mode! » C'était renier du coup son abjuration de Moscou. Devant Azarias et Géronte, il se débarrassa prestement de son bonnet grec — « On me l'a imposé de force! » — et la réconciliation fut faite⁴⁰. Nicanor prit en fait la direction du couvent.

37. Le 23 juillet 1667 (*ibid.*, pp. 203-206).

38. *Ibid.*, pp. 291-292.

39. *Mat.*, III, pp. 208-211 (« Quatrième » supplique).

40. Témoignages donnés à Moscou par Joseph, Barthélemy et leurs compagnons

Deux jours après, l'ouvrage de Géronte, mis au net, était expédié à Moscou par un messenger spécial⁴¹.

La situation à la fin de l'année 1667 était la suivante : la double forteresse de l'orthodoxie et de l'Empire sur la mer Blanche se comportait vis-à-vis du tsar et de l'Église officielle comme une république indépendante. Elle ne se révoltait nullement : à chaque occasion elle témoignait, avec des mots touchants, de son affection pour le tsar. Mais sur l'article de la foi elle ne pouvait lui obéir : elle le déclarait tristement, mais fermement. Que le tsar fit son office : qu'il la contraignît par la force des armes ! Elle aimait mieux mourir que de trahir sa foi. Le grand monastère du Nord renouvelait au XVII^e siècle le précepte sauveur : « Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. »

En même temps, il reprenait son ancien rôle de guide intellectuel. L'ouvrage auquel Géronte avait travaillé environ deux mois n'était plus une courte supplique affirmant rapidement quelques points de foi et la décision de s'y tenir : c'était le manifeste détaillé et documenté de la vieille foi. Pour le composer, le laborieux trésorier s'était servi des études précédentes : le traité de Gerasime Firsov sur le signe de croix, la *Supplique* de Nicétas, le « rouleau » de Lazare, la *Verge de direction* qui venait de paraître, sans parler de la riche bibliothèque du couvent. Cette fois, tous les arguments étaient réunis pour montrer que Nikon et ses successeurs avaient introduit en Russie une religion nouvelle, inouïe, forgée à leur fantaisie, impie et corrompue. Le *Skrizal'*, fol. 466, demande : « Quel besoin y a-t-il de porter à son cou une croix ? » Fol. 766, il parle du Christ crucifié « pour un certain crime ». La traduction des *Cieux* de Jean Damascène par Épiphane le Kiévien, ch. xxvii, fol. 56, laisse entendre que le Fils de Dieu est encore à venir. Les *Missels*, et les *Triodion* dans quelques tropaires, ont rayé la Résurrection. Le *Rituel*, fol. 42, au baptême, adresse une prière au Malin ; fol. 873, il fait consacrer, « ou plutôt souiller », les églises avec du savon, substance qui contient « toutes sortes d'impuretés et de saletés » ; à l'onction des morts, il remplace l'huile par la cendre. Le nom même de Jésus est changé ; la croix latine est préférée à la vraie croix du Christ composée des trois bois prédits par Isaïe, ch. Lx, et chan-

(*Mat.*, III, pp. 207-208, 276-285, 288-291). Avec Nicanor, renièrent leurs abjurations le pape Ambroise, le diacre Pacôme et le moine Nicétas.

41. C'était la « cinquième » supplique. Sur la date de son envoi — probablement le 22 septembre —, voir la discussion de Barskov, pp. 286-289.

tée par les mélodes : cyprès, platane et buis; le signe de croix traditionnel est maudit et l'*Alleluia* triplé contrairement au *Stoglav*; dans la prière à Jésus, le « Fils de Dieu » est supprimé; le Saint-Esprit n'est plus « vrai »; aux vêpres de la Trinité, on écoute les *stikhères* sans baisser la tête; au *Trisagion* on a ajouté un mot déjà condamné sous Théodose; le *Nomocanon* a été chargé de canons excessifs, et apocryphes, tandis qu'on ruine l'ordre monastique en permettant aux moines « d'aller à l'église et sur les places sans manteaux... tels des étrangers ou des ivrognes de cabarets »; « tout l'office divin a été bouleversé, les livres transformés contre la tradition et toute la foi orthodoxe pervertie à leur fantaisie ». On dirait vraiment qu'il n'y avait pas trace de christianisme en Russie avant eux, et « ils nous enseignent aujourd'hui une nouvelle foi, comme à des Mordvines ou des Tchérémisses ». Et pourtant notre vieille foi, elle a été attestée par une suite ininterrompue de saints et de miracles, par les patriarches Jérémie et Théophane, qui ont nommé Moscou, à cause de sa piété, la troisième Rome : c'est écrit au *Livre-Pilote*, fol. 15 et 26. Nous faut-il maintenant, au bout des temps, recevoir un nouveau baptême et rejeter les saints et les thaumaturges ? Non, non, s'ils étaient orthodoxes, nous le sommes aussi. Et les Grecs d'aujourd'hui, qui ne savent même pas se signer, qui vivent depuis tant d'années dans l'esclavage des Turcs païens, qui font imprimer leurs livres par les Romains, sont venus non pas redresser l'Église, mais récolter or, argent et richesses et nous ruiner. Peut-on même se fier à leurs livres anciens, falsifiés par les hérétiques qui n'ont jamais manqué chez eux ? Ne nous oblige pas à trahir notre vraie foi confirmée par les sept conciles, à noter de honte tes pères et à donner un sujet d'orgueil aux étrangers et aux calomniateurs de l'Église orthodoxe ! Mais si tu le veux, nous te répétons ce que nous t'avons déjà écrit : « Plutôt une mort passagère que la mort éternelle ! Que tes nouveaux docteurs nous livrent au feu et aux tourments, ou qu'ils écartèlent nos membres ! Mais nous ne trahirons jamais la tradition des apôtres ! »

Ce texte d'une composition lumineuse, dont la puissance de contenu et d'émotion éclatait sous une forme extraordinairement froide et concise, était moins destiné au tsar — quel espoir pouvait-on garder ? — qu'aux croyants. Il en courut aussitôt de multiples copies, quelques-unes alourdies d'autres griefs⁴². La *Sup-*

42. Barskov estime que les deux rédactions, courte et longue, partirent simultanément.

plique de Solovki eut un immense et durable succès dans toutes les chrétientés. Théodore en avait certainement eu vent.

Il devait aussi savoir la riposte des autorités : le 27 décembre le tsar, constatant l'insoumission du monastère, confisquait ses domaines, fonds, provisions et revenus et interdisait toute expédition à son adresse⁴³. En même temps le concile prononçait l'anathème, « c'est-à-dire la malédiction éternelle » contre ceux qui ne viendraient pas aussitôt à résipiscence⁴⁴. Ces décisions furent notifiées le 23 février 1668 par le centenier Basile Čaduev, escorté d'une troupe nombreuse d'archers. Les moines, sans se lasser, y répliquèrent par une énumération plus complète encore des nouveautés inacceptables et une nouvelle déclaration de leur volonté de mourir dans la tradition des saints, tout en assurant que jusqu'à leur dernier souffle ils prieraient Dieu en public et en particulier pour le tsar⁴⁵.

Ainsi, malgré le concile et les menaces, la vieille foi possédait dans le Nord une forteresse plus ferme que jamais. Pareille nouvelle dut encourager les exilés à continuer leur apostolat. Ne pouvant plus prêcher, ils avaient encore la plume, et Théodore était à cet égard un précieux renfort.

III

On se mit d'accord pour charger le diacre de composer un exposé dogmatique de la vieille foi, une « Réponse des orthodoxes défenseurs de la religion sur le Symbole et les autres vrais dogmes » à leurs détracteurs. Par ses études sur les livres et par son tour d'esprit dialectique, il était dans le groupe le plus capable de rédiger un traité systématique de ce genre. Il s'en acquitta fort bien.

ment ou presque de Solovki (pp. 283-286). L'original de la « cinquième supplique » n'a pas été retrouvé. Une copie contemporaine qui a toutes chances d'en être très proche a été publiée par Barskov (pp. 12-27); le texte donné par Subbotin (III, pp. 217-262) est celui du ms. 641 de la *Bibl. syn.*, écrit de la main d'Abraham en 1668 et 1669. La *Supplique* a été imprimée par les vieux-croyants dans un recueil plusieurs fois reproduit (Suprasl', 1788); par l'archevêque Nicéphore, avec réfutations, en 1798; par l'éditeur Kožančikov en 1862, dans le recueil intitulé *Trois suppliques*, — d'après des copies toutes différentes. Družinin, *Écrits*, pp. 459-460, mentionne trente-quatre manuscrits.

43. *Mat.*, III, pp. 285-288.

44. *Ibid.*, III, pp. 292-296.

45. *Ibid.*, III, pp. 297-311, 311-315.

Le diacre examinait d'abord les modifications apportées au *Credo*, en parsemant habilement son argumentation — textes, manuscrits et imprimés, icones, raisonnements, interprétations scripturaires ou philosophiques — d'élévations, d'adjurations, d'apostrophes indignées ou suppliantes, d'explications plus étendues, de digressions historiques et même de vers rimés. Puis il passait aux *Missels*, au signe de croix et à l'*Alleluia*, avec le même mélange d'érudition et d'agréable narration, contant tour à tour la légende du blanc bonnet, les aventures de Maxime le Grec et de Méléce d'Antioche, de Smotrickij et d'Euphrosyn de Pskov, et les vilenies des Grecs modernes, sans sécheresse ni longueurs, et retournant aux anciens manuscrits ou livres qu'il a vus de ses yeux, pour en venir tout à coup aux supplices infligés aux vrais croyants, qu'on fait mourir de faim au bout du monde, qu'on prive de leur langue, qu'on sépare de leurs femmes et de leurs enfants! Cette première partie se terminait par une vision suggestive des derniers temps, où doivent surgir les faux Christs corrupteurs des Écritures.

Après une justification de la Prière à Jésus, suivait un « traité de la perversion des livres et de leurs hérésies abominables ». C'était l'histoire des attaques successives de Satan contre la Russie : les tentatives du pape auprès d'Alexandre Nevskij, le concile de Florence, les judaïsants, Grégoire Otrepiev, l'Union de Brest, enfin Nikon, dont les innovations recèlent toutes les hérésies de Sévère, Dioscure, Eutychès, Sabellius, Macédonius, Nestorius. L'auteur discutait derechef du « vrai » Saint-Esprit, du nom de Jésus, des livres grecs imprimés à Rome, Paris et Venise, des emprunts aux Latins, des six tirages du *Missel*, tous discordants, et de quantité de griefs de détail. Cette fois défilait pêle-mêle tout le contenu des notes accumulées par Théodore tandis qu'il confrontait les livres anciens et nouveaux, et l'ouvrage aboutissait à la prévision de la venue prochaine et vengeresse du Christ : « Je rendrai à chacun selon ses œuvres⁴⁶. »

Ce traité se distinguait, dans la littérature déjà importante de la vieille foi, parce qu'il n'était pas destiné à des gens avertis, à qui la moindre allusion eût suffi, mais à un public auquel il fal-

46. La *Réponse des orthodoxes* n'a pas été imprimée, sauf quelques fragments, dans *Mat.*, VI, pp. 315-334, 269-298, et VIII, pp. 354-360. Elle se trouve dans le *Recueil de Pustozersk* (fol. 1-84; Družinin, *Rec. de Pustozersk*, pp. 5-7) et dans le ms. Khludov n° 282, fol. 1-108 (*Musée hist.*). Voir Smirnov, *Questions*, pp. LXIV-LXV, et Barskov, pp. 320-322, 323, 366.

lait tout éclaircir : qui était Maxime le Grec, comment Philarète était devenu patriarche, pourquoi Arsène Sukhanov avait été en Palestine, quelle avait été la conduite de Nikon pendant la peste, et bien autre chose. Il est infiniment plus explicite que les *Suppliques* de Nicéas et de Solovki par exemple. Les fidèles anciens n'avaient pas besoin d'être instruits, mais d'être seulement soutenus contre les tentations et guidés à travers les difficultés d'une existence nouvelle parmi les suppôts de Satan : ce sera le rôle d'Avvakum. Théodore, visiblement, s'adressait à la jeune génération. Tous les exilés collaboraient d'ailleurs fraternellement.

Les fidèles de Moscou, privés à la fois de leurs docteurs les plus révéérés, se heurtaient chaque jour à des questions angoissantes. En droit, la rupture était consommée avec l'Église officielle; tout contact avec elle était une impiété. Mais dans la vie quotidienne, la conduite à tenir n'était pas aussi évidente.

De quand fallait-il dater la chute de l'Église : des premiers décrets de Nikon, en 1653, du concile de 1654, ou de celui de 1666 ? Cela était de conséquence pour la validité des ordinations. Ensuite, un nouvel ordonné, mais célébrant sur les anciens livres, ne pouvait-il pas être admis ? Et un ancien ordonné, mais tombé dans l'erreur, et puis revenu à la vieille foi ?

Que fallait-il penser du chant « à une voix », de l'*edinoglasie* ? Il était prescrit par l'Église et par le concile, il semblait inséparable des livres niconiens, il était senti comme une nouveauté, puisqu'il n'avait été introduit qu'en 1651; beaucoup le condamnaient.

Il y avait des vieux-croyants rigoureux qui, par une intuition d'ailleurs assez juste, faisaient remonter les nouveautés jusqu'au patriarche Joseph et rejetaient les livres publiés sous son règne, n'admettant que ceux de Philarète et Josaphat.

Fallait-il révéérer les icones nouvellement peintes ?

Enfin, problème plus troublant encore, car tout en dépendait, l'Antéchrist, dont l'avènement devait coïncider avec la « dernière apostasie » et depuis Nikon, à en croire Spyridon Potemkin, était imminent, était-il déjà venu ou à venir ? La fin du monde, attendue pour 1666, ne s'était pas produite : il fallait ou bien qu'on eût mal interprété le nombre de la bête, et alors l'Antéchrist en était encore à préparer ses voies par ses précurseurs et la Chrétienté jouirait d'un certain répit; ou bien que l'Antéchrist fût là, mais invisible, impersonnel, ne faisant qu'un avec les nouveautés, les persécutions. Dans ce cas, il y avait bien des choses dans l'Écriture qu'il convenait d'entendre non plus à la lettre,

matériellement, mais en esprit, symboliquement : le retour sur terre, prédit dans l'Apocalypse et Hippolyte, d'Élie, Enoch et Jean était une parabole; la résurrection glorieuse des morts, de la I^{re} aux Corinthiens, était toute idéale⁴⁷. Les cerveaux fermentaient, des groupes se formaient, le petit troupeau se divisait, et les accusations d'hérésie s'échangeaient. A son ami le pape Étienne, Avvakum dut adresser une lettre pleine de fermeté et d'affection, rappel à la saine doctrine et à la charité :

A tous les saints vivant dans la Sodome et l'Égypte spirituelles, et surtout au prêtre Étienne, salut et santé dans le Christ !

J'ai appris ta pieuse vie et mon âme magnifie le Seigneur à cause de vous, mes amis et serviteurs du Christ.

« Mais seulement, père, je t'en veux un peu de ce que tu tiens une doctrine non conforme à la tradition des Pères et dédaignes le chant à une voix. Car ce n'est pas orthodoxe, c'est même abominable à Dieu. » Lis Bouche-d'Or et le Stoglav. Moi-même, voici vingt ans que je chante à une voix. « Les livres de Joseph sont bons, je les reçois avec les autres, tous. » Quant aux icones, « si même un hérétique a représenté véritablement l'image du Christ ou de la Vierge ou d'un saint, tombe à genoux et embrasse; si elle est faite fausement, avec la bénédiction de Malaxe, alors ne la révère pas; mais pourtant, si tu vois dessus le nom de Jésus-Christ, ne l'injurie pas, mais, avec un soupir, passe ton chemin ».

Dire que la venue d'Élie et d'Énoch et la résurrection de la chair ne sont que paraboles, c'est être ennemi de Dieu, c'est contredire l'Écriture et la majorité des théologiens. « Gardez-vous de tomber dans l'hérésie d'Arius. Vous vous enflez de trop philosopher, et voici que déjà vous vous méprisez les uns les autres, vous ne rompez plus le pain les uns avec les autres. Pauvres sots! De vanité, tels des vers de choux, vous périrez tous. »

« Sur ce, paix et bénédiction soient sur vous! Les pères, les langues tranchées, vous envoient aussi paix et bénédiction, et leurs salutations. Priez pour nous, que nous ne soyons séparés de votre charité en ce monde ni dans l'autre. J'ai terminé. Amen!⁴⁸ »

47. Cette doctrine de l'Antéchrist *non-sensible*, mais *en esprit*, régnant secrètement, est exposée dans un écrit adressé aux fidèles de Tjumen' par le monastère de Dalmat sur l'Isset dans l'Oural et que Smirnov a imprimé (*Quest.*, pp. 019-034). Verjužskij, pp. 13-14, l'attribue au jeune Athanase, futur archevêque de Kolmogory, originaire lui-même de Tjumen' et alors vieux-croyant; il le date par suite de 1666 au plus tard, tandis que Smirnov le place entre 1666 et 1676.

48. Col. 909-912. Le parfait accord entre les exilés que reflète cette lettre la date de 1669 au plus tard (Smirnov, *Quest.*, pp. XLIX-L).

Tels étaient les principes d'Avvakum : la fidélité doctrinale jointe à l'esprit pratique, la sévérité alliée à la charité. Telle était sa manière d'avertir, de redresser et de conduire, avec autorité, mais sans hauteur, avec la rudesse du paysan, la raison du sage, le zèle pressant de l'apôtre et l'amour du chrétien. Comme le montre la fin, la lettre exprimait la pensée des quatre exilés.

A un autre disciple, Jean, qui l'avait consulté, ce fut Théodore qui répondit : « Par nécessité, on peut recevoir la bénédiction ⁴⁹ d'un ancien ordonné qui a chu et puis est revenu à la vérité. Mais des nouveaux ordonnés, quand même ils célébreraient à l'ancienne mode, il ne faut recevoir, selon les canons, nulle bénédiction petite ni grande, car de la main des hérétiques ils ont été non point ordonnés, mais souillés. » Hors le cas de force majeure, il ne faut pas s'adresser aux repentis, car ils ont prévariqué dans la foi. Et même en tout cas, si l'on n'est pas sûr que le repenté soit résolu « à mourir pour la vieille foi et ne plus la trahir », si l'on a lieu de craindre qu'il retombe, alors « il vaut mieux se passer de pasteur qu'être conduit par un mauvais, selon la parole de Chrysostome, sur l'Épître aux Hébreux, homélie 34 ». Grave décision, le jour où les prêtres ordonnés « avant la peste » et demeurés toujours fidèles se feraient rares ! Déjà le correspondant de Théodore assurait qu'il n'était pas facile de trouver mieux qu'un repenté. Le diacre affirmait ensuite que la dernière apostasie prédite était bien celle de Nikon, qu'après cette chute de la « troisième Rome » il n'y avait plus à attendre que le Jugement dernier, que les précurseurs de l'Antéchrist lui préparaient déjà les voies, mais qu'il n'était pas encore présent en personne. C'était la doctrine de Spyridon, « un homme admirable dans ses paroles et dans ses œuvres, et qui n'a pas son pareil en sagesse ». Avvakum écrivit en marge de la lettre : « L'archiprêtre Avvakum a lu ceci et l'a jugé vrai, en foi de quoi il a signé. Amen ! ⁵⁰ »

Un jour, l'archiprêtre reçut un billet de son fils spirituel, le pope Acindyne. Fidèle à la vraie foi, il était repoussé par Jean, fils d'Avvakum, comme ordonné par Nikon, et celui-ci prévenait contre lui les croyants : « Il n'est pas prêtre. » Théodosie Morozova, dont il était chapelain, commençait même à douter de lui.

49. Par *bénédiction*, Théodore entend tous les actes du sacerdoce : « baptême, confession, communion, et le reste ».

50. *Mat.*, VI, pp. 60-79. Comme cette lettre reçut l'apostille d'Abraham, qui fut arrêté le 13 février 1670, il faut qu'elle ait été écrite avant la fin de 1669 (*Smirnov, Quest.*, p. LXXII).

Pour comble de malheur, son église, au bourg de Zjuzino, avait brûlé, et avait été reconsacrée selon les nouveaux rites : pouvait-il y marier Tite de Memnon, et, en général, y célébrer ⁵¹ ?

On ne sait malheureusement pas comment Avvakum résolut cette espèce : plus tard, il admettra à certains égards les nouveaux ordonnés ⁵². Mais il apparaît que « les pères » exilés, et en particulier Avvakum et Théodore, continuaient à diriger de loin la communauté moscovite. Les relations entre Pustozersk et la capitale passaient par la Mezen' : c'était le centre le plus proche. Souvent les gens s'y rendaient pour affaires, et les archers allaient et venaient pour le service des voevodes : les occasions étaient fréquentes. Avvakum écrivait à Anastasie et joignait ses lettres pour Moscou; souvent il les envoyait ouvertes, et l'archiprêtesse les lisait, les cachetait et les expédiait. Il se trouvait toujours une âme compatissante pour se charger de ces messages d'amitié.

En cas d'écrit plus compromettant, on usait de ruse. Le moine Épiphané fabriquait toujours des croix, qu'on faisait porter sur la Mezen', où elles rencontraient double faveur, comme croix et comme ouvrage d'un confesseur de la foi; en échange, Anastasie obtenait de quoi sustenter les prisonniers. Or ce n'était qu'un jeu pour l'habile artisan de ménager à l'intérieur d'une de ces croix une cachette où l'on introduisait les lettres secrètes ⁵³. Une fois, Épiphané confectionna dans le bois d'une hallebarde un coffret dérobé : mais il en coûta à Avvakum sa pelisse et un demi-rouble pour payer la complicité de l'archer ⁵⁴. De la Mezen', les messages étaient portés à Jean, à Moscou, et celui-ci les passait à Tite qui les distribuait aux destinataires.

Souvent Tite avait à se rendre à l'hôtel Morozov, car entre Théodosie et Avvakum la correspondance était active ⁵⁵. Elle avait beau avoir pour directeur un habile homme, compatriote de Neronov, Procope de Jean qui, malgré sa fidélité aux anciens rites, avait réussi à se maintenir depuis 1657 comme curé de Saint-Sabba Stratélate sur la Znamenka ⁵⁶, elle ne manquait jamais de

51. Barskov, pp. 40, 302.

52. Col. 942.

53. Col. 913-914.

54. Col. 913.

55. Barskov, p. 52, l. 20-25.

56. Interrogé en 1688, Procope avouera les états de services suivants : né à Vsesvjatskoe, district de Pošekhonne, fils et petit-fils de prêtres; ordonné par Jonas de Rostov en 1654 pour succéder à son père; au bout d'un an; à Moscou, sans place, se louant pour chanter messe chez les uns et les autres; aumônier au régiment de Pierre Šeremetev sous Riga; attaché par Nikon au *sobor* d'Alexandre Nevskij; puis curé de Saint-Sabba (*Supp. A. H.*, XII, n° 17, pp. 203-205; cf. Barskov, p. 52, l. 14).

consulter, malgré la distance, celui qui, pour elle, était le seul interprète des volontés de Dieu. Elle se préoccupait de son bien-être, elle envoyait pour lui à Anastasie de l'argent, qui n'arrivait pas toujours, et divers objets ⁵⁷; une fois, sur sa prière, elle lui fit porter un serre-tête et un suaire ⁵⁸.

De cette correspondance, il ne subsiste qu'une mince partie : de Morozova, quatre lettres, ou fragments, de la période 1668-1670. Devant le père aimé, lumière et joie de son âme, elle s'anéantit : pécheresse, paresseuse, plongée dans le péché, insupportable à tous les hommes, elle quête sa bénédiction. Et puis elle déverse ses peines. La communauté moscovite est divisée : « Nos clercs tirent à hue et à dia, il n'y en a guère qui tiennent du tout à la vérité. » Et surtout :

Tes enfants ne te ressemblent pas : ils marchent sur les traces de Théodore. Ils ont pris ses grands airs et son orgueil, ils ne font plus cas de personne, ils trompent tout le monde... Ils sont prêts à mourir pour lui... Moi aussi, j'ai été comme eux : j'attendais de lui le salut, et un peu plus j'y perdais mon âme. Quel homme redoutable!... Tu me l'avais dit, et moi, pécheresse, je ne t'écoutais pas. Je te suppliais moi-même : ordonne qu'il vive chez moi!... Dieu soit loué : il n'est plus chez nous... Mon cher, écris à tes enfants sévèrement, interdis-leur de le voir, et prie pour moi, que Dieu, moi aussi, m'en préserve. Et à ce Théodore aussi, écris-lui qu'il fasse pénitence. Il n'écouterà que toi... Tout ce qu'il t'écrit n'est que mensonge, pardonne-moi pour l'amour du Christ. Au fait, t'obéira-t-il? Il a oublié Dieu. A tes enfants, il n'a enseigné que le mal. C'est bien pour quoi ils m'en veulent...

Et au dos, dans la marge :

Pardon, homme de bien, c'est à regret que j'ai écrit cela, avec larmes.

Au dos aussi, car il n'a pas de papier, Avvakum, sévère, répond :

J'ordonne à mes enfants d'aimer Théodore : il est homme de bien. Je l'ai connu avant toi, et depuis longtemps il est mon fils spirituel. Voilà bien ta raison : jeter le manche après la cognée! Tu devrais te donner des coups sur ta vilaine figure, comme je fais, avec ton cha-pelet ⁵⁹.

57. Col. 928 (fin 1674); Barskov, p. 37.

58. Col. 913.

59. Barskov, pp. 38-40.

Avvakum savait le naturel impétueux, intolérant de son Théodore, le fol en Christ, aussi n'avait-il pas voulu d'abord le loger chez Morozova. Mais elle, qui ne voyait que l'ascète, le saint, avait insisté pour l'avoir. Et dans sa maison il avait semé le trouble et la zizanie : il lui avait montré les enfants d'Avvakum « orgueilleux » et « inconstants », indignes de ses faveurs. Il avait séduit, s'il faut en croire de très obscures allusions, la princesse Eudoxie Urusova, malheureuse en ménage, qui avait été à deux doigts de la « chute définitive ⁶⁰ ». Alors Théodosie l'avait mis à la porte. Pour se venger il avait excité contre elle tout le monde, et ces mêmes enfants. Il l'avait calomniée de telle sorte que c'était « impossible non pas même à écrire, mais à dire ⁶¹ ».

Avvakum voyait les choses de plus haut. Il n'accordait certes pas la moindre attention aux racontars de Jean et de Procope sur Morozova et ses familiers — Xénie et son frère, la mère Alexandra qui aurait monté la dame contre eux, qui détesterait Anastasie et ses fils; il savait aussi que Théodore pouvait manquer à l'humilité et à la charité et que la chair lui livrait de durs combats. Mais le fol payait en héroïsme ses péchés quotidiens : il ne pouvait lui interdire les sacrements, comme voulait Théodosie. D'ailleurs il ne l'épargnera pas. Mais Théodosie ? Ne devait-il pas avoir pitié de sa pauvre âme en peine ? Théodosie, à cette époque, était encore la grande dame charitable et vertueuse, mal détachée des délicatesses du monde. Précisément parce qu'il la sentait appelée à une extrême pureté, il la traitait durement. Il la brutalisait, pour l'éprouver et la conduire à l'héroïsme. Il lui donne donc tort.

Il lui réitère qu'elle ferait mieux de se fouetter elle-même que de crier après les autres. Il lui reproche de se laisser gruger par des parasites éloquents en paroles et de chasser les amis de la vérité, de servir largement les amateurs de vins de Romanée et du Rhin, et de compter goutte à goutte ses aumônes à ceux qui versent leur sang pour le Christ :

Allons, suffit ! Fais ta paix avec Théodore, fais ta paix avec mes enfants ! Tu t'en trouveras bien ; sinon, ce sera mal à toi. Tu as tort aussi d'abandonner Anastasie : elle est bonne femme. Je la connais...

60. Barskov, p. 43, l. 1-14 (lettre d'Avvakum à Morozova et Eudoxie); cf. pp. 304-305.

61. Barskov, pp. 35-38.

Et, s'il te plaît, n'écarte pas de toi mes enfants spirituels, le pape Dmitrij et sa femme : on me dit que tu les chasses⁶².

L'avenir devait justifier, et pour le fol et pour la dame, la conduite d'Avvakum.

Le conflit, si funeste moralement et même matériellement à la petite chrétienté de Moscou, fut arrêté dans sa phase aiguë par le départ pour la Mezen' de Jean et Procope : Théodore les accompagna. Ce dut être vers la fin de 1668 ou le début de 1669. Quelque temps, Morozova pourra se plaindre encore qu'on ouvre sur la Mezen' ses lettres à Avvakum ou les réponses de celui-ci⁶³, mais l'archiprêtre y mettra bon ordre, et tout s'oubliera⁶⁴.

IV

L'arrivée de Jean, avec sa femme Néonille et sa petite fille Marie, de Procope, de Théodore et d'un autre disciple d'Avvakum, Luc, garnit la maison d'Okladnikovo. Sans son chef, la grande famille était reconstituée, à peu près comme à Moscou en 1664. Il y avait le dernier garçon, Athanase ; les trois filles, Agrippine, Aquiline et Xénie ; l'économe, la digne veuve Photine d'Hiérothée avec son fils ; une jeune fille, Xénie, sans doute une servante, et de mystérieux « nouveaux baptisés », peut-être ramenés de Sibérie, peut-être des Samoyèdes naguère convertis sur la Mezen' par l'archiprêtre ; enfin un certain Grégoire, qui était le maître d'Athanase et qui bientôt hélas ! allait, sur la fin de ses jours, abandonner la vieille foi⁶⁵.

C'était pour les quatre déportés un sérieux point d'appui que cette maisonnée nombreuse et dévouée à proximité relative. Jean, mieux au courant de la situation et plus instruit, était plus capable encore qu'Anastasie d'assurer la liaison avec Moscou et les autres chrétientés. Désormais les textes provenant de Pustozersk vont pouvoir être copiés, multipliés, conservés, lancés dans toutes les directions avec moins de danger que dans la capitale.

Si Avvakum et ses compagnons étaient des conducteurs d'âmes

62. Barskov, pp. 33-35.

63. Barskov, p. 36, l. 33-37, l. 4.

64. Col. 914. L'archiprêtre écrit aux siens, pour tout concilier : « N'ouvrez pas les lettres de Morozova : quand ce sera convenable, je vous les renverrai d'ici. »

65. Barskov, p. 69, l. 23-32 ; col. 910, 923.

et, par conséquent, des hommes d'action obligés de suivre les événements, d'écrire lettres et traités pour édifier les fidèles, ils n'étaient ni des politiques, ni des écrivains. Ils demeuraient avant tout des religieux, ne prêchant la vieille religion que parce qu'ils la vivaient. Dans son exil, la vie spirituelle d'Avvakum restait essentiellement la même qu'à Moscou.

Il y avait à Pustozersk en 1679 trois églises : du Sauveur, de la Présentation et de Saint-Nicolas⁶⁶, et le curé de la seconde, le pope André, célébrait d'après l'ancien Missel⁶⁷. Il serait fort étonnant que dix ans plus tôt il ne se fût pas trouvé de prêtre de la vieille foi. Il n'est nullement exclu qu'Avvakum ait eu la possibilité de fréquenter son église et d'y célébrer la messe plus ou moins clandestinement sur un *antimins* ancien. Du moins se procurait-il des hosties dûment consacrées, pour se communier et communier ses compagnons. Malgré tout, les pratiques les plus accessibles étaient celles qui n'exigeaient aucun secours extérieur : l'office domestique et les pieuses lectures — ils avaient quelques livres, et puis Avvakum savait par cœur tout le Psautier⁶⁸ —, plus encore les prosternations, les mortifications, la méditation et la prière. Par la force des choses, la religion des détenus devait se faire de plus en plus réfléchie, théologique et mystique.

Le grand carême, en 1669, s'ouvrit le 22 février. Selon sa coutume, l'archiprêtre passa les quatre premiers jours, du lundi au jeudi, dans un jeûne absolu. Le vendredi, ayant commencé à chanter les psaumes, il fut pris d'un grand frisson. Tout en continuant à réciter de mémoire, allongé sur son four, il claquait des dents. Puis au tremblement succéda la colique. Il resta une semaine encore sans manger et désespérant de la vie, sans force pour réciter son office et ne disant que son chapelet. Enfin dans la nuit du jeudi au vendredi de la deuxième semaine il eut la sensation merveilleuse que voici :

Ma langue s'étendit et devint fort grande ; puis mes dents aussi furent grandes, et aussi mes jambes et mes bras, puis tout entier je fus large et étendu, étalé sous le ciel par toute la terre ; puis Dieu logea en moi le ciel et la terre et toute la création. Je faisais sans cesse des prières et égrenais le chapelet, pendant ce temps, et ce

66. *Livre de recensement* n° 366.

67. *Arch. Af. étr., Nouv. class.*, n° 1128 (1681).

68. Col. 763.

temps dura une demi-heure ou plus. Ensuite, je me levai de ma couche facilement et m'inclinai jusqu'à terre devant le Seigneur, et après cette visitation du Seigneur je commençai à manger du pain à la gloire de Dieu ⁶⁹.

Ainsi Avvakum était égalé à Abraham, selon son « Ascension » rapportée dans la *Palée* ⁷⁰ : à lui aussi, reclus en son étroite prison, Dieu donnait en échange le ciel et la terre et tout l'univers! Sans cesser de croire à sa mort prochaine, il sentit dans cette vision une approbation, un encouragement. On peut être sûr qu'il redoubla d'activité.

Au cours de l'été, on apprit que le centenier Akišev, ayant achevé ses deux ans de séjour, allait rentrer pour la nouvelle année ⁷¹ à Moscou. Qu'on lui fît remettre par le voevode des messages officiels ou qu'il consentît à se charger de paquets clandestins, c'était un courrier extraordinaire. Les exilés en profitèrent.

Lazare, qui n'avait pas reçu de réponse à sa supplique, en rédigea une seconde : qu'il plût au tsar ordonner au voevode d'expédier sans les décacheter ses deux déclarations; il le suppliait, en outre, pour sa femme, Domna, et ses trois enfants :

Depuis cinq ans, ils errent de maison en maison sans pitance ni toit, nus, mourant de faim, de froid. Il n'y a même pas à demander l'aumône ici : ces malheureux n'ont pas de pain pour eux, et se nourrissent de marc de kvas!... Ordonne qu'elle soit transportée avec ses petits où tu voudras en Russie ⁷².

Avvakum écrivit une longue épître au tsar. Certes, son siège était fait et le temps n'était plus de la discussion. Mais le deuil et les chagrins lui avaient peut-être amolli le cœur : la tsarine Marie était morte en couches le 3 mars ⁷³, et le 18 juin le tsarevitch Siméon, âgé de quatre ans ⁷⁴. Le ciel semblait l'assaillir d'avertissements : l'Ukraine en pleine rébellion, une armée battue par les Tatars de Crimée sur le Dniepr, Moscou ravagée par

69. Col. 763-764.

70. L'« Ascension d'Abraham », apocryphe très répandu, inséré dans la *Palée*, a été imprimée par Tikhonravov, *Apocryphes*, I, pp. 54-77.

71. C'est-à-dire pour le 1^{er} septembre 7178 (1669). Pour les voevodes aussi, le séjour normal était de deux ans.

72. Veselovskij, pp. 15-16. La *Supplique* de Lazare est du 7 août.

73. Ainsi que son enfant, Eudoxie (B.A.R., II, p. 205).

74. *Le Sobor Saint-Michel*, p. 55 (dalle funéraire).

l'incendie⁷⁵. Si maintenant on lui racontait les visions du jour de l'Ascension à Saint-Nicolas et du dernier carême, ne se laisserait-il pas ébranler ? Les autres n'avaient plus aucun espoir. Mais Avvakum ne pouvait accepter l'idée que son cher Alexis fût à jamais perdu.

C'est une dernière prière avec larmes que je t'apporte. De ma prison, ainsi que d'un tombeau, je te dis : prends en pitié ton âme unique, reviens à ta première religion... en laquelle tu as été nourri avec nous aux saintes mamelles de la même Église... Tes frères en esprit pourquoi les offenses-tu de la sorte?... Ne te fâche pas, tsar, si je te tiens ce langage : c'est la vérité, certes ! Car le tsar est notre maître à tous, mais avec nous tous il est le serviteur de Dieu. Il n'a jamais autant droit au nom de maître que quand il se domine lui-même et ne s'asservit pas aux passions...

Les niconiens nous appellent *schismatiques* et *hérétiques* dans leur perfide et abominable *Verge*, et même, ailleurs, *précurseurs de l'Antéchrist*... Nous ne nous connaissons pas trace d'hérésie... ni de schisme... Si nous sommes schismatiques et hérétiques, alors tous nos pères et les pieux tsars tes prédécesseurs et les très saints patriarches le sont aussi...

Qui oserait proférer pareils blasphèmes contre les saints, si ton autorité ne l'avait permis ? Fais-y attention, Sire : avec quelle vérité veux-tu te présenter au Jugement dernier... Scrute l'Écriture, tsar chrétien, et tu verras que dans les derniers temps il n'y a et n'y aura nulle part correction de la foi ni découverte de la vérité..., mais on introduira des hérésies pernicieuses et beaucoup seront séduits... Lorsque viendra le Fils de l'homme, trouvera-t-il sa foi sur la terre?... Le troupeau du Christ sera petit, et grande l'armée de Satan...

Et toi, ne te vante pas. Tu as chu grandement... par la déformation de Nikon, le renégat et hérétique, — et non la réformation... Ne te fâche pas, si je l'appelle renégat. Interroge-nous en vérité, et nous te parlerons clairement d'œil à œil et de bouche à bouche... Sinon, nous attendrons le jugement du Christ : là, tu seras mal à l'aise, mais ne pourras t'aider en rien ! Ici tu ne nous as pas donné un jugement équitable avec les renégats ; là-bas c'est toi qui auras à répondre à nous tous... Nous n'avons plus affaire à eux. Toute la cause, tsar, est enfermée en toi et de toi seul dépend. Nous prenons en pitié ton âme, tsar, et toute ta maison ; nous souffrons grandement pour toi ; mais nous ne pouvons t'aider, puisque tu ne veux nul remède de salut...

75. Berkh, *Alexis*, I, p. 250 ; *Journal du Palais*, p. 281 (21-22 juin 1668).

Tu sais... [par Arsène Sukhanov...] que chez les Grecs la religion est tarie... Sais-tu que cela est écrit dans l'*Histoire du blanc bonnet*? Et, le sachant, pourquoi cherches-tu la vérité dans l'erreur? Aussi l'ire de Dieu se révèle sur vous, et souventes fois tu as été châtié par Dieu avec tout ton Empire...

Tu ordonnes de ne pas nous ensevelir, morts, près des églises, de priver de la confession et des saints mystères ceux qui sont encore en vie : mais le Christ ne nous privera pas de sa grâce. Il est et sera éternellement avec nous,... et nul homme mortel... ne pourra nous en séparer : avec Lui nous souffrons et mourons. Quant à nos corps de péché, après notre mort, c'est parfait, tsar, ce que tu as imaginé avec tes prélats, de les jeter aux chiens ou de les abandonner à déchirer aux oiseaux... Nous ne valons pas mieux que les anciens martyrs et confesseurs... Plus tu nous... tourmentes..., plus, tsar, nous t'aimons et prions Dieu, jusqu'à ta mort et la nôtre, pour toi. Tous ceux qui nous maudissent, sauve-les, Seigneur, et convertis-les à ta vérité! Si vous ne vous convertissez, vous serez tous perdus dans l'éternité... Pardon, Mikhajlovič, mon cher!... Je ne mens pas, je ne parle point par feinte : en prison, comme en un tombeau, reclus, que me faut-il? La mort, et rien plus...

Un jour que j'avais prié pour toi, avec larmes amères, du soir à la minuit... et que de fatigue j'étais tombé, pauvre pécheur, sur mon visage... de peine grande je m'oubliai..., je te vis dressé devant moi, ou bien ton ange, attendri, le visage appuyé sur la main droite. Je me réjouis, et me mis à t'embrasser et te baiser avec de tendres paroles. Et je vis sur ton ventre une plaie bien grande, emplie de beaucoup de pourriture, et j'eus peur. En tremblant dans mon âme, je t'étendis sur le dos, sur le feutre où je fais oraisons et prosternations, et de mes mains, en l'arrosant de mes larmes, refermai la plaie de ton ventre. Et ton ventre se trouva sain et sauf, comme s'il n'avait jamais eu mal. Et mon âme exulta dans le Seigneur...

Et de nouveau t'ayant retourné le dos en haut, je vis ton dos pourri pis que le ventre, et une plaie plus grande que la première m'apparut. Toujours pleurant, je réparai de mes mains la plaie de ton dos, et elle se referma à peu près, mais ne guérit pas tout entière.

Et je revins de cette vision sans t'avoir guéri tout à fait. Non, Sire, sans doute me faut-il t'abandonner, pleurer sur toi : non, je le vois, tu ne guériras pas. Allons pardon... jusqu'à ce que nous nous revoiyons!...

Et, après avoir rapporté d'autres signes qu'il avait eus de la faveur divine, Avvakum terminait en laissant bien intentionnelle-

ment son correspondant sur l'impression de cette suprême et terrible entrevue :

Paix à toi et bénédiction, encore une fois, si tu procures ce pour quoi je prie ton âme, tsar! Sinon, ta volonté soit faite comme tu le veux! Je n'aurais pas voulu chez toi cette inconstance : de toute façon, malgré tout, ne serons-nous pas ensemble? Sinon maintenant, là-bas du moins, nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu ⁷⁶.

Après cette assignation au tribunal de Dieu, le tsar n'avait qu'à se rendre ou bien toutes relations étaient finies ici-bas entre l'archiprêtre et lui.

Le départ du centenier se fit quelque peu attendre : son successeur, Hilarion Jarcev, ne prit livraison des prisonniers que le 20 septembre ⁷⁷. Mais auparavant il y avait eu une occasion pour la Mezen' : le bon Polycarpe, le messager d'Anastasie, repartit dans les premiers jours du mois. On lui remit, pour plus de sûreté, une copie de l'épître d'Avvakum : aussi bien était-elle destinée autant aux fidèles qu'au tsar. On lui confia un trésor encore plus précieux : le texte original de la *Réponse des orthodoxes*, terminée à la hâte et mise au net. L'auteur avait signé en chiffres « à cause des persécuteurs » : « Le nom de l'ouvrier fait 258 et son rang dans les ordres sacrés 155 » (en additionnant la valeur attribuée aux lettres qui les composent dans l'alphabet slavon : procédé cryptographique alors très usité), ce qui donnait, pour les initiés, « diacre Théodore ⁷⁸ ». L'orthodoxie de l'ouvrage était attestée par les quatre « pères de Pustozersk ». Jean d'Avvakum devait faire copier et le livre et l'épître par un homme sûr et d'une bonne main, puis les envoyer, d'une part, à Solovki et, d'autre part, à Moscou ⁷⁹.

Avec ces messages importants pour la cause, il y avait des envois plus personnels. Du diacre Théodore, une lettre à la famille de l'archiprêtre : il remerciait Anastasie des vivres qu'elle lui avait fait parvenir par Lodma « et par la barque de Jean », et lui en demandait d'autres, car sa femme, restée à Moscou, envoyait de l'argent pour cela; il donnait des instructions à Jean : « Ef-

76. Col. 757-766. Le texte autographe de cette Épître a été retrouvé par Barskov, et imprimé par lui pp. 45-51 (cf. pp. 308-309). Elle se trouve également dans le *Recueil de Pustozersk*, fol. 94-103. J'en ai donné une traduction complète et commentée dans *Mesures*, 15 octobre 1936, pp. 67-84.

77. *Aff. prik.*, 1670-71, vol. 431, n° 467.

78. Družinin, *Recueil de Pustozersk*, p. 7.

79. Barskov, p. 68, l. 36-69, l. 1-3.

force-toi pour le bien de l'Église, et fais comme ton père vous a recommandé. » — « Donne à ma femme et à mon Maxime de tes nouvelles et donne m'en d'eux, ce que vous apprendrez »; il terminait par des considérations sur le petit nombre des fidèles et des prêtres dignes et orthodoxes : « Mais gardez cela pour vous, et déchirez ma lettre », car *ils* connaissent mon écriture⁸⁰.

Avvakum avait pu, le jour de la Transfiguration, faire la bénédiction de l'eau. C'était la coutume d'envoyer de l'eau bénite à ceux qu'on aimait ou respectait : c'est sans doute par Polycarpe qu'il en fit parvenir un tonnelet à sa famille⁸¹. Enfin, il devait y avoir de lui quelques billets pour sa femme et pour Morozova, ses correspondantes habituelles, pour quelques âmes en peine de Moscou ou d'ailleurs.

Puis l'hiver vint. Le jour de l'Épiphanie, Avvakum put encore bénir l'eau. Peu après, par un certain Mašigin qui avait apporté des paquets d'Anastasie, il en adressa à sa famille un tonnelet, avec ce billet :

... A tous sans distinction, ma bénédiction!... J'ai reçu par Mašigin tous vos envois. J'ai envoyé à Agrippine de la toile : je ne sais si elle lui est parvenue. La pauvre n'a-t-elle personne qui écrive pour elle? Serait-elle fâchée avec ses frères? ... J'aurais besoin d'une chemise : souvent je vais nu. Pas de souliers non plus : s'il y en avait de quelconques. Pas de manteau. Et pas d'argent.. Je vous ai déjà écrit de faire la paix : Théodore, me faudra-t-il revenir sur le même sujet?... A Marémiamne, la femme du pape, j'ai envoyé un billet par Jean Arkhipov : je lui ordonne de vivre avec son pape; qu'est-ce qu'elle a à ne pas marcher droit?... Pour Solovki, Théodore devrait au moins en approcher; les lettres bien cachées, qu'il entre dans le monastère et les remettre aussi secrètement que possible; s'il n'y a pas moyen, qu'il revienne..

Et, dans la marge, ce post-scriptum à l'adresse de Théodore :

Qui t'a appris à me donner des ordres? Que j'écarte Théodosie? Toi aussi, parfois, tu erres grandement. Je connais tes grands airs, je sais comme tu as fait la noce, quand tu vivais chez elle. Vous m'en faites voir, vous tous⁸².

80. Barskov, pp. 67-70.

81. Col. 915 (Barskov, p. 45, l. 4-6).

82. Barskov, pp. 44-45; cf. pp. 305-306. Ce billet se situe entre l'Épiphanie (6 janvier) et « le printemps » de 1670, pour lequel il prévoit la venue à Pustozersk de quelque membre de la famille.

Ce billet était tracé au dos d'un autre, par lequel Hérodition Grekov remerciait l'archiprêtre de lui avoir écrit et le priait de recommencer à l'avenir, car, ayant passé cinq ans captif chez les musulmans de Crimée, il avait grand besoin de ses conseils. Il se jetait à ses pieds et implorait sa bénédiction. Or, cet Hérodition n'était autre que le nouveau gouverneur de la Mezen' ⁸³.

Ainsi Avvakum, de l'embouchure de la Pečora, où il n'était qu'un prisonnier ne sachant de quoi se vêtir, surveillait sa famille, tâchait d'y rétablir la paix troublée par Théodore, morigénait celui-ci tout en lui confiant une mission périlleuse, guidait la conscience d'un voevode, rendait un avis important en rappelant que l'apostasie même d'un prêtre n'était pas pour sa femme une raison de le quitter, se maintenait en relations avec Solovki. Tout cela, saisi en un seul instant comme à la lueur d'un éclair en un très court billet conservé par hasard.

V

Le diacre Théodore, et sans doute les autres « pères », étaient assez préoccupés de l'effet que produiraient à Moscou l'épître d'Avvakum et le livre « *Réponse des orthodoxes* ⁸⁴ ». Ce n'était pas sans fondement. Le centenier Akišev remit ses papiers le 28 novembre 1669 ⁸⁵ et il semble bien qu'une large instruction contre les tenants de la vieille foi ait été ouverte à ce moment.

D'une part, les divisions religieuses étaient apparues tout à coup redoutables non plus seulement à l'Église, mais à l'État.

Solovki, qu'on avait espéré amener à composition par la confiscation de ses biens, demeurait ferme dans sa résistance. Depuis l'été de 1668, les armées du tsar l'assiégeaient sans le moindre succès. Les moines, pour montrer leur décision, avaient donné congé aux suspects et aux hésitants : il ne s'en était présenté qu'une vingtaine en décembre, puis une douzaine en juillet 1669. Au messenger du voevode Volokhov, en janvier 1669, ils avaient répondu : « Nous ne voulons pas des nouveaux livres. Nous nous

83. Grekov est attesté comme voevode sur la Mezen' en octobre 1669 et en octobre 1670 (complément mss. à l'exemplaire de Barsukov, *Voevodes*, de la Bibliothèque du *Drevlekhранилище* de Moscou). Il écrit à Avvakum le 16 novembre [1669].

84. Barskov, p. 68, l. 31-32.

85. Date de la remise de la supplique de Lazare au Bureau de Novgorod (Veselovskij, p. 5).

sommes enfermés ici pour y mourir. Et si Volokhov nous envoie encore un messenger, nous le jetterons en prison. » Même dans les bourgs de la Mer Blanche, sur le continent, on avait cessé de prier pour le tsar ⁸⁶.

A l'autre extrémité de la Russie, sur le Don, une autre révolte grondait. Les cosaques avaient à peine obtenu le pardon d'une scandaleuse équipée sur les côtes de Perse, qu'ils s'étaient mis à terroriser les voevodes d'Astrakhan ⁸⁷, puis de Caricyn. Maintenant, leur ataman Stenka Razin se tenait quelque part entre le Don et la Volga, attirant les mécontents, tous ceux qui soupiraient après la liberté : les serfs domestiques, les paysans de la région centrale et les fidèles inquiétés pour leur foi ⁸⁸. Là aussi, l'alarme était grande. Entre Solovki et Razin on se demandait s'il n'y avait pas des rapports ; on se demandait si les vieux-croyants de Moscou ne faisaient pas la liaison entre eux ; quand on apprit que leurs chefs, déportés, mutilés, poursuivaient leur agitation par la plume, on jugea nécessaire de prendre des mesures décisives.

D'autre part, ces mesures n'étaient que l'application d'un décret du concile, retardée ou adoucie jusque-là par les scrupules du tsar et l'intercession de la tsarine. La pieuse Marie n'était plus, et le tsar, au cours de ces années, avait bien changé. Il passait moins de temps dans les pèlerinages, les églises et les monastères, il en donnait beaucoup plus aux divertissements et plaisirs profanes, et à la politique ⁸⁹. Il regardait avidement du côté non plus même des Grecs, mais de l'Occident : de la Pologne, de l'Angleterre. Des choses de l'âme, il était distrait par les alliances ou médiations possibles, par les belles inventions, les vers savants et rimés, bientôt les représentations théâtrales. Son nouveau confesseur, André Posnikov, n'avait plus rien du rigorisme de jadis ⁹⁰ : il aimait les livres pour eux-mêmes, les icones imi-

86. *Supp. A. H.*, V, n° 67; Syrcov, pp. 257-265.

87. Stenka Razin demeura à Astrakhan du 7 août au 4 septembre 1669.

88. Tkhorževskij, pp. 56-65.

89. On peut s'en rendre compte en lisant le *Journal du Palais*.

90. Curé, depuis 1660, de Saint-Grégoire de Néocésarée, petite église de bois d'outre-Moskva, André fut nommé archiprêtre de l'Annonciation le 25 mars 1666; en 1668, avec l'aide du tsar, il entreprit de reconstruire en pierre son église sur un plan grandiose, avec frises de couleur, carreaux de faïence, peintures de S. Ušakov (Moscou, pp. 320-324).

André Posnikov était célèbre par son avidité : le tsar avait donné ordre le 30 octobre 1668 aux magasins du Palais de lui délivrer, sur billet signé de lui, tout ce qu'il exigerait, sans prévenir le trésorier. Le 19 août 1670, pour sa fête, il recevra 2 bœufs, 10 moutons et 20 poules (Izvěkov, p. 146). Se figure-t-on pareilles ripailles pour la fête d'Étienne de Boniface ?

tant la vie, les couleurs claires, les architectures fantaisistes, les festins, la musique, les chants ornés, bref toutes les concupiscences de l'esprit, de la chair et des yeux. Son conseiller favori était Artémon Matvëev⁹¹. Le précepteur des tsarevitchs était Siméon de Polock⁹². Quand Marie d'Elie fut morte, il y eut grandes démonstrations de deuil : aumônes et services funèbres; mais dès avant le bout de l'an le tsar songeait à se remarier, bien qu'il eût trois héritiers⁹³. Le 17 janvier 1670, l'ainé, Alexis, âgé de seize ans, lui fut enlevé par une mort subite et mystérieuse⁹⁴. On n'en vit pas moins paraître au palais⁹⁵ Nathalie Naryškin, la future tsarine, la pupille de Matvëev. Il semblait que le tsar, en condamnant la vieille foi, eût rejeté du même coup la sévérité des mœurs et la ferveur religieuse. Le malheureux était bien incapable, maintenant, de comprendre les scrupules et les aspirations de ceux qui, à ses yeux, n'étaient plus que des ignorants, des entêtés et des rebelles.

A Moscou, depuis les départs, exils et défections, la chrétienté fidèle se groupait autour de l'hôtel Morozov et du moine Abraham.

Jusqu'à la mort de la tsarine, Théodosie n'avait pas quitté ses fonctions auprès d'elle : le 1^{er} octobre 1666, sur la prière de la tsarine et en l'honneur de la naissance du tsarevitch Jean, elle avait recouvré ses domaines auparavant confisqués⁹⁶; le 1^{er} septembre 1666, elle assistait encore à un banquet à la Cour⁹⁷, et son fils Jean avait déjà commencé sa carrière comme *stol'nik*; le 21 mars 1670, tous deux faisaient un don au Sauveur-le-Nouveau en mémoire de leur époux et père le boiar Glëb⁹⁸. Au dehors, la noble dame se tenait donc sur le terrain officiel. Mais de sa maison elle avait fait un véritable monastère. Une nonne de l'ermitage de la Žaba — près de la petite ville de Belev —, Mélanie, surnommée mère Alexandra, faisait office de supérieure, tous lui obéissaient et Avvakum lui-même la disait sa

91. Chef du Bureau de Petite Russie depuis le 9 avril 1669 (Bëlokurov, *Bureau des légations*, pp. 45-46).

92. Depuis 1667, d'Alexis; depuis 1669, de Théodore.

93. Le 28 novembre 1669, première présentation au tsar des candidates (Pogodin, p. 3).

94. B. A. R., XIV, pp. 65-68; Berkh, *Alexis*, I, pp. 252-253.

95. Le 1^{er} février 1670 (Pogodin, p. 3).

96. B. H. R., XXI, col. 1229-1230; Zaozerskij, p. 31.

97. Zabëlin, *Tsarines*, p. 123.

98. *Fondations du Sauveur-le-Nouveau*, p. 32; le 4 mars 1670, autre don de Jean, Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, VI, p. 277.

« mère et sa maîtresse ». C'était une personne de noble extraction et de grand sens, qui menait ses ouailles d'une poigne ferme et n'avait peur de rien⁹⁹. Outre Procope et Acindyne, son confesseur et son chapelain, Théodosie recevait des hôtes de passage : un moine Spyridon, aussi de la Žaba; un diacre Théodose, de Perevislie, un ermitage du district de Vologda autrefois fondé par un ami de Neronov¹⁰⁰, et certainement beaucoup d'autres. Elle recevait les lettres de la Mezen' et de Pustozersk. Elle était donc en rapports avec les fidèles et de la capitale et de la province : elle avait le moyen d'abriter et de cacher leurs messagers, de leur adresser par ses domestiques des nouvelles ou des secours. D'autres grandes familles de Moscou avaient de leurs membres attachés à la vieille foi : ainsi les Saltykov, les Khovanskij, les Dolgorukij, les Khruščov, les Khilkov, les Volkonskoj, mais Morozova, veuve, avait l'avantage de ne dépendre de personne, de disposer en toute liberté de son temps et de sa fortune.

Cependant, le guide intellectuel et moral de la chrétienté moscovite, sous l'autorité des « pères » de Pustozersk ne pouvait pas être une femme : c'était Abraham, l'ancien fol en Christ Athanase, entré en religion. Il avait passé quelque temps dans un ermitage et puis était revenu à Moscou. Il avait une puissante protection, dont il faisait bénéficier les fidèles, en la personne de Boris Ostolopov, le neveu du patriarche Josaphat, alors à Vladimir : aussi y faisait-il de fréquents voyages, sur un cheval que la communauté avait promis de lui rembourser¹⁰¹. Ces soucis temporels s'alliaient chez lui à la conviction de la venue prochaine de l'Antéchrist : à force de réfléchir sur ce sujet, il était même arrivé à une interprétation particulière de l'Écriture. Selon lui, l'Antéchrist devait surgir non pas en Occident, mais en Russie, et, par suite, Nikon lui ressemblait fort¹⁰². Là-dessus il se séparait d'Avvakum, mais il ne l'en aimait et révérait pas moins comme un « vrai disciple du Christ » et comme son maître « en toutes bonnes œuvres ». Il lui envoyait des pâtés, lui proposait ses doutes¹⁰³, et surtout conservait, copiait ou remaniait, diffusait ses écrits. Il avait composé, par exemple, en 1668 ou 1669,

99. Barskov, pp. 51-52; col. 400-403, 859.

100. Barskov, p. 52 (cf. pp. 313-314).

101. Barskov, pp. 70-71 (cf. pp. 325-326).

102. Smirnov, *Quest.*, pp. 16-20.

103. Col. 930.

une nouvelle édition de sa première épître au tsar à son retour de Daourie, contenant le récit de ses tribulations : curieux travail, où la langue était rapprochée de la vulgaire, où les dates étaient mises à jour — au lieu de « depuis dix ans le glaive verse le sang chrétien », on lisait « depuis quinze ans » —, où surtout les épithètes d'*orthodoxe*, *pieux*, *très chrétien*, les expressions de soumission et d'amitié devant le nom du tsar, et le titre de *patriarche* laissé à Nikon étaient systématiquement supprimés. Tant était profonde l'évolution accomplie dans les esprits dans ces cinq ans¹⁰⁴!

Abraham accueillait dévotement tout ce qui venait de Pustozersk. Dans le gros livre où il copiait les récits et les textes imprimés ou manuscrits, de lui-même ou d'autres auteurs, propres à servir la vieille foi, il ne manqua pas d'insérer des fragments de la *Réponse des orthodoxes* et la lettre du diacre Théodore à un moine¹⁰⁵. La réputation de cet actif et fécond propagandiste, qu'aucune condamnation n'avait encore atteint, était grande même dans l'Église officielle¹⁰⁶.

L'enquête fut menée dans ces deux directions. Morozova ne fut pas inquiétée : elle était haut placée, et puis avait su faire disparaître ses protégés les plus compromis, ou qui en savaient le plus long, comme son domestique, Ignace de Jean¹⁰⁷. Par contre, Abraham fut trouvé à l'église de la Trinité sur les Fossés, où il vivait reclus : on l'en arracha, en criant qu'il ne pouvait pas y avoir de reclus en pleine ville¹⁰⁸, et le traîna à l'Hôtel Mstislav. C'était le samedi 13 février 1670, dans la nuit. On saisit sur lui des lettres reçues de Théoctiste, d'Antoine, de Neronov, des billets récents du diacre Théodore et d'Avvakum. Il fut interrogé la semaine suivante, première de carême, donc entre le 15 et le 21 : le métropolite Paul le poussa en particulier sur ses relations avec Avvakum. Alors se découvrit le rôle joué par Tite et, naguère, par Jean d'Avvakum¹⁰⁹. Tous les fils, c'était clair, conduisaient à Pustozersk et sur la Mezen'. La décision fut vite prise : le 23 février, Jean Élagin reçut cinquante roubles de frais de dépla-

104. L'adaptation d'Abraham se trouve dans son recueil (*Bibl. syn.*, ms. 641, fol. 61-64 v.). L'Édition acad. en donne le texte à titre de variantes de la rédaction B (col. 731-741).

105. *Mat.*, VII, pp. 1-258.

106. *Mat.*, VII, p. 389.

107. Barskov, p. 52, l. 12-14.

108. Barskov, p. 72, l. 22-25.

109. Barskov, p. 52, l. 20 sqq.

cement pour aller faire prompt justice sur la Mezen' et à Pustozersk ¹¹⁰.

Élagin avait tous pouvoirs pour poursuivre l'enquête et prendre des mesures de répression. Une seule réserve : ne pas toucher à Avvakum. Le seul souvenir que le tsar conservât encore de son passé était son amitié pour l'archiprêtre.

IV

Vers le milieu du mois de mars — on voyage plus vite l'hiver —, Élagin arriva à Okladnikovo. C'était un militaire, major dans un de ces régiments de *strēlec* auxquels, depuis les troubles de 1662, le tsar confiait la garde de sa personne. Il connaissait le pays et les gens pour y avoir été gouverneur de 1661 à 1663 ¹¹¹. Il n'allait pas entrer dans des discussions théologiques. Si le voévode, le bon Grekov, tenta d'intercéder, il l'écarta : et, en effet, Grekov n'achèvera pas ses deux ans sur la Mezen' ¹¹². Puis il fit comparoir les accusés : la femme et les fils d'Avvakum, Théodore et Luc ; les interrogatoires se terminaient par la question décisive : « Comment te signes-tu, manant ? »

Jean et Procope furent d'abord fermes. Élagin donna l'ordre de les pendre. Alors ils se dédirent : la mort fait peur, et Pierre aussi renia son Maître ! D'Anastasie, nous ne savons rien : il est impossible qu'elle ait faibli comme eux, et d'ailleurs son mari le lui aurait moins aisément pardonné. Mais elle était femme : le juge lui fit suivre le sort de ses enfants. Tous trois furent enfermés dans une prison souterraine, sans doute une izba à demi-enfoncée dans le sol, sans autre ouverture à la lumière qu'une étroite lucarne. On pensait ainsi détruire le nœud de communications de la Mezen'.

Théodore, le fol, montra qu'il n'était pas un hypocrite : il se laissa pendre sans hésiter.

Luc était un jeune bourgeois de Moscou : vingt-cinq ans, fils unique d'une veuve, cordonnier de son état. On le savait hum-

¹¹⁰. B. H. R., XXIII, col. 1273.

¹¹¹. A. E. M., III, p. 460; B. H. R., XXIII, col. 517 et XXI, col. 1216.

¹¹². En décembre 1672, le voévode Pierre Lvov quitte la Mezen' : il faut qu'il y ait été nommé vers décembre 1670. La dernière mention de Grekov est d'octobre 1670 (Barsukov, *Voevodes*, exemplaire du *Drevlekhранилище*).

ble, doux, réfléchi au-delà de son âge. Il révéla dans cette occasion ce qu'il valait. Il répondit : « Je crois et me signe comme mon père spirituel l'archiprêtre Avvakum. » Mais il n'y avait pas d'autre accusation contre lui : Élagin n'osa pas l'exécuter de sa propre autorité. Il le mit en prison, et consulta Moscou. Ce sera sans doute en repassant sur la Mezen' à son retour que, la réponse reçue, il le fera pendre¹¹³.

Après quoi, le commissaire extraordinaire se transporta à Pustozersk. Selon ses instructions, il devait faire souscrire aux quatre déportés un formulaire par lequel ils déclareraient leur soumission à l'Église et au concile, leur acceptation du *Credo* corrigé et du nouveau signe de croix. Alors ce serait la grâce, la liberté; sinon, le supplice. Ils en rédigèrent un autre : « Nous gardons immuable la tradition de l'Église et des saints Pères. Mais quant au métropolite de Palestine, Paisios, avec ses compagnons, et à leur conciliabule hérétique, nous les maudissons. » Ils exprimaient ensuite leur opinion sur Nikon l'hérésiarque et sur les autres points. Trois jours durant, Élagin les pressa de céder : ils refusèrent.

Alors, le quatorzième jour d'avril, jeudi de *Quasimodo*, l'archiprêtre Avvakum, le prêtre Lazare, le diacre Théodore et le moine Épiphané furent extraits de leurs geôles et conduits au lieu du supplice : le bourreau, le billot, la hache étaient prêts. Ils s'attendaient, car Élagin le leur avait dit, à être tous décapités.

Les habitants de Pustozersk étaient là : ils les bénirent ensemble et leur firent leurs adieux avec leurs dernières recommandations : « Ne vous laissez pas séduire par la doctrine de Nikon ! C'est pour la vérité que nous souffrons et mourons ! » D'abord Avvakum bénit le billot : « Voilà notre autel ! » dit-il. Puis il se bénirent l'un l'autre et se donnèrent la paix, en attendant qu'on leur tranchât le col.

Alors on leur lut la sentence : « Le tsar a ordonné et les boiars décrété : Pour toi, Avvakum, en remplacement de la peine de mort, il sera fait une charpente recouverte de terre, avec en haut une lucarne, pour te garder au pain et à l'eau; les autres auront sans merci la langue et la dextre tranchées. »

113. Fol. 260 fin-261 v.; cf. [55 v.-56] et [61 v. fin-62 v.]. Du temps de Siméon Denisov, donc au début du XVIII^e s., on voyait près d'Okladnikovovo une petite chapelle élevée sur le lieu où Théodore et Luc avaient été enfouis (*Vigne de Russie*, ch. 73). Cette même chapelle a été visitée en 1910 par A. Ivanovskij, qui y trouva une croix chargée de sigles curieux (*Rec. de Novgorod*, t. V (1911), pp. 2 sqq. et figure, p. 39).

Avvakum, oyant cela, cracha et dit : « Je crache sur son pain. Je ne le mangerai pas. Je mourrai, mais ne trahirai pas la vraie foi. » Élagin le renvoya. Il se répandit en pleurs, criant qu'on le séparait de ses frères.

Les autres, mettant les bras en croix, les montrèrent au peuple et levèrent les yeux au ciel.

Le bourreau et deux soldats saisirent Lazare sous les bras et se mirent en devoir de lui enfoncer une cheville entre les dents : ils n'y parvenaient pas, à cause du tremblement de leurs mains. Alors lui-même tint sa langue avec sa main, parce qu'elle était très petite depuis la première fois qu'on la lui avait coupée et ne pouvait être prise dans les tenailles, et commença à la couper au ras de la gorge. Il s'y reprit bien à dix fois, car ses doigts tremblaient; enfin il réussit. Il la jeta à terre comme un morceau de viande. Et il prononça d'une voix forte, comme devant : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous! » Tout le peuple qui était là, frappé d'horreur et d'étonnement, tremblant d'effroi et sanglotant bruyamment, devint comme muet, répétant seulement : « Pitié, Seigneur! »

Lazare déclara : « Manant, manant, va-t-en le dire au tsar : Lazare, sans sa langue, parle et ne sent nulle douleur. » Cependant le sang coulait en abondance, et deux grandes serviettes en furent rougies. Lazare en lança une à la foule : « Prenez ceci, comme bénédiction pour votre maison! »

Ensuite on saisit sa main droite, et la plaça sur le billot. C'était encore lui, Lazare, qui disposait tout et poussait la hache où il fallait. On lui trancha la main au poignet. Les doigts étaient simplement allongés, mais, quand elle tomba du billot, ils se joignirent en croix, comme pour prêcher la vérité. Lazare dit : « Donnez-moi ma main. » On la lui donna. Il la reçut et la baisa : les doigts se dressèrent comme quand il se signait. Il la cacha dans son sein. Un flot de sang coulait de son bras et de sa gorge : « C'est le sang, dit-il, qui m'empêche de parler, et non la langue. » Pourtant il parlait distinctement et grondait : « Les prélats jugent mal; le tsar est trompé par les hérétiques. »

Quand vint le tour d'Épiphane, le visage radieux il supplia Élagin de lui trancher la tête. L'autre refusa. Alors, voyant le bourreau s'avancer avec son couteau et ses tenailles, il poussa un grand soupir et dit en regardant le ciel : « Seigneur, assiste-moi! » Aussitôt il entra en sommeil, et sentit à peine, comme dans un rêve, qu'on lui coupait la langue. Puis on posa sa main droite sur le billot : le bourreau voulait lui couper les doigts aux

articulations, pour que la blessure fût plus vite cicatrisée, mais lui, obstiné à mourir, lui dit de frapper par le travers des os. On lui trancha ainsi quatre doigts : il les prit et les mit dans sa poche¹¹⁴.

Au diacre Théodore, on coupa la langue, tout entière, sauf un petit bout taillé en biais. Ce n'était pas faveur, mais erreur : le couteau avait échappé au bourreau. Puis on lui trancha la main droite en travers de la paume¹¹⁵.

Les suppliciés furent ensuite reconduits dans leurs prisons. Estimant leur vie finie et se remettant à Dieu, ils distribuèrent et dispersèrent tout ce qu'ils avaient, sans garder même une chemise. Ils cessèrent de se nourrir¹¹⁶.

114. *Vie d'Épiphane*, p. 251, l. 17-29; complété par fol. 262 v.

115. Fol. 263 fin-263 v.

116. Col. 716.

CHAPITRE XIII

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : EN FACE DE LA GRANDE PERSECUTION (14 avril 1670-1672)

I. Au lendemain de la mutilation. — II. La grande persécution de 1670-1672 et les centres de résistance : Pomorje, Kerženec, Don, Starodubje. — III. Les prisons : Trifilij, Abraham, Morozova et Urusova. — IV. Les instructions d'Avvakum aux fidèles.

I

Le surlendemain de l'exécution, Avvakum voulut se rendre compte : il promena sa main dans la bouche de Lazare. Il eut beau tâter, tout était lisse, pas trace de langue ! Et tous deux plaisantaient : « Allons, fourre-moi la main dans la gorge, là, n'aie crainte, je ne la croquerai pas ! » — « A quoi bon ? Ta langue, ils l'ont jetée à la rue ! » — « Les chiens ! Les enfants du diable ! Eh bien ! qu'ils les mangent, mes langues ! » Lazare parlait, sans langue, aussi purement qu'avec sa langue¹. Théodore parlait tant bien que mal, avec son tronçon de langue. Peu après ce tronçon grandit, dépassa les lèvres, redevint une langue normale, seulement « un brin émoussée », et le diacre parla « aussi clair et net que devant² ».

Quant à Épiphané, par trois fois il pensa mourir, tant il perdait de sang par son moignon de main ; il invoquait Dieu avec désespoir : « Tire mon âme à toi, je n'en puis plus de souffrir ! » Mais après cinq jours, le dizainier Siméon, sur sa prière, lava la plaie, l'enduisit de résine et la banda. Le septième jour, som-

1. Fol. [63].

2. Fol. 263 v.

meillant, il crut voir la Mère de Dieu qui touchait le membre malade, et aussitôt la douleur cessa. Il se remit à réciter son office, psaumes et oraisons, mentalement. Il ne parlait que du nez.

Encouragés par ces faveurs de la Providence ou reprenant goût à la vie, les prisonniers, au bout d'une douzaine de jours, recommencèrent à manger. Épiphané fut d'abord bien embarrassé : il n'avait pas de quoi tourner les aliments dans sa bouche. Alors, de la soupe, du poisson et du pain qu'on lui portait, il fabriquait une seule bouillie, qu'il avalait d'un trait. A la place de la langue, il lui coulait tant et tant de salive que, s'il était couché, tout ce qui était sous sa tête était mouillé. Il se lamentait fort. En récitant le *Miserere*, quand il arrivait au verset « et ma langue célébrera ta justice », les larmes lui venaient aux yeux, il regardait la croix et l'image du Christ et songeait : « Que célébrerai-je, moi ? Je n'ai pas de langue ! » Toutes les fois que se rencontraient semblables passages dans les psaumes, il regardait le Seigneur et soupirait : « Donne-moi une langue et pour ta gloire, et pour mon salut ! » Cela dura plus de deux semaines, et un jour enfin, étant couché, il se vit en un champ lumineux et sans bornes : à son côté gauche, un peu au-dessus de lui étaient suspendues ses deux langues, celle de Moscou et celle de Pustozersk, la première un peu pâle, la seconde très rouge. Il étendit le bras gauche, saisit la rouge, la prit dans sa main droite et la regarda longtemps : elle était frétilante. Il la tournait et retournait des deux mains, d'admiration. Puis il la mit dans sa bouche à l'endroit coupé, et elle s'ajusta parfaitement. Ce n'était qu'un rêve, mais depuis ce jour sa langue s'allongea peu à peu jusqu'à ses dents. Elle se trouva bientôt comme il l'avait de naissance, et propre à tous les services, à manger et à prier, à dire les psaumes et à lire les livres saints. Elle était seulement plus courte que l'ancienne, mais plus épaisse et plus large. Et avec elle, il chanta les louanges du Seigneur³ !

La prison où les exilés avaient été transférés peu avant l'exécution était composée de quatre *izba* d'une toise de côté, au plafond si bas qu'on le touchait de la tête⁴. C'étaient des cages plutôt que des maisons. Elagin les fit recouvrir de terre, sauf une petite lucarne par où passer la nourriture et le bois. Autour de chacune on éleva une lice de hauts pieux terminés en pointe. Maintenant

3. *Vie d'Épiphané*, pp. 251-253.

4. Barskov, p. 68, l. 17-18.

c'étaient des sépulcres où Avvakum, Lazare, Théodore et Épiphanes étaient enterrés vivants.

Dans ces sépulcres, pourtant, leur vie s'organisa. D'abord, ce fut épouvantable : l'obscurité, la poussière, les déjections accumulées, la fumée et la cendre du poêle. La puanteur asphyxiait et l'âcreté de l'air rongeaient les yeux. Épiphanes s'en tirait du pus à pleines mains et n'y voyait plus assez pour jeter du bois dans son feu, sans parler de lire. Les malheureux accusaient la Providence, maudissaient comme Job le jour de leur naissance, négligeaient leurs prières⁵. Puis, peu à peu, chacun s'adapta. On se débarrassait des ordures, en les jetant par la lucarne avec une pelle de bois⁶. Pour échapper à la fumée, il fallait se coucher à plat ventre et coller la bouche contre terre⁷. Il y avait malgré tout une banquette où dormir. Chacun avait son icône, son cha-pelet, au moins un *Psautier*. Avvakum possédait un encensoir⁸. Et puis, quand le terrible Elagin fut parti, il y eut des adoucissements.

Épiphanes raconte que le centenier vint lui offrir du bois de cèdre pour faire des croix; en même temps, il lui restituait ses outils, un couteau et un ciseau, dont il s'était défait après le supplice : « Fais-en un bon nombre, je les emporterai à Moscou et les donnerai aux fidèles. » — « Je n'y vois plus, et je n'ai plus de doigts. » Comme l'autre insistait, le prisonnier l'envoya demander la bénédiction d'Avvakum pour ce travail, et il la lui rapporta. Alors Épiphanes pria Dieu et tous les saints et se mit à l'œuvre. Ses yeux se trouvèrent assez sains, ses mains assez habiles. Il put revenir à sa vocation. Chaque fois qu'il avait terminé une croix, il la posait cérémonieusement à plat ou debout, selon ses dimensions, et s'inclinait devant elle; puis il récitait la Laude à la Croix, avec moult oraisons et prosternations. Ce labeur lui procurait la joie : parfois il entendait la nuit des voix merveilleuses l'encourager; un lumineux jeune homme lui adressait le salut monastique : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous! » Il répondait : « Amen! » et se levait, et ce jour-là le travail était particulièrement fécond. Quand il fabriquait des

5. *Mat.*, VI, pp. 132-133 (Théodore à son fils Maxime); *Vie d'Épiphanes*, pp. 256-257.

6. Col. 929.

7. Col. 691. Au Canada aussi, le P. Le Jeune, S. J., que la fumée faisait pleurer et rendait aveugle au point qu'à peine pouvait-il déchiffrer son bréviaire, usait de ce procédé (*Relations des Jésuites*, ap. G. Goyau, *Les origines religieuses du Canada*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1924).

8. Col. 936.

caisses, des seaux ou autres objets, il se blessait les mains ou les jambes; mais depuis bientôt trente ans, il ne lui était jamais arrivé le moindre mal en faisant des croix⁹.

C'était un bon homme que le moine Épiphane : sa piété naïve n'éprouvait nul besoin de scruter les mystères; un tantinet plus douillet que ses compagnons, à cause de l'âge ou d'une moins forte complexion, il tolérait mal la douleur physique et se livrait ingénument aux plaintes et aux regrets, puis se repentait; il ne prétendait conduire personne et, plutôt que de confronter les livres, travaillait ses pauvres croix avec autant de foi et d'amour que fra Angelico, si loin de lui, avait peint. Il n'entrait point dans les disputes, mais aidait de ses prières tous ceux qui les lui demandaient. Il avait un faible pour Avvakum; il révérait ses supériorités; et cet homme exceptionnel, qui pouvait succomber à l'empchement, au goût de commander, aux tentations de l'esprit, aux contingences de l'action, avait senti la nécessité de se laisser diriger par cette âme simple. Direction réciproque, car Épiphane, qui n'avait pas le goût d'écrire, écrira sa *Vie*, une vie délicieuse de naïveté, de réalisme inconscient et de maladresses, pour obéir à Avvakum.

Ses compagnons, les hommes d'action, furent à peine remis de leurs mutilations qu'ils songèrent à communiquer à leurs fidèles la nouvelle des miracles accomplis en leur faveur. On en dressa une espèce de procès-verbal. Ne fût-ce que pour des raisons matérielles, Avvakum, seul indemne, dut tenir la plume¹⁰.

II

Puis parvinrent, de Moscou et d'ailleurs, les tristes échos de la persécution. Jamais les vieux-croyants n'avaient été traqués aussi méthodiquement, aussi impitoyablement.

De longtemps, la Russie n'avait été aussi troublée : Stenka Razin suscitait partout où il passait la révolte générale des pauvres et des opprimés contre les propriétaires, les marchands, les

9. *Vie d'Épiphane*, pp. 257-261.

10. C'est le texte imprimé col. 713-716. Au début, le récit est fait à la troisième personne, comme il convient à un procès-verbal. Puis ce ton d'historien déplaît à Avvakum, il se trahit : « Moi, archiprêtre, je tâtai dans sa bouche... » Après quoi reprend la forme impersonnelle. On a constaté le même phénomène dans le récit des tribulations de Moscou et du premier supplice. Il n'en faut nullement conclure qu'Avvakum n'a pas écrit le tout.

autorités civiles et religieuses. Il avait emporté d'assaut Astrakhan, mis le siège sous Simbirsk; ses lieutenants cependant brûlaient Alatyr, étaient accueillis avec enthousiasme à Lyskovo, sacageaient Saint-Macaire, cernaient Tambov, poussaient au Nord jusqu'à l'Unža. La Volga appartenait aux insurgés, le commerce était interrompu, les indigènes reprenaient leurs terres, et dans les hôtels seigneuriaux de Moscou les serfs concevaient d'étranges espoirs¹¹. Razin, en réalité, n'entendait rien à la vieille ni à la nouvelle foi, et même ne passait point pour un chrétien très exact. Mais précisément parce qu'il faisait peu de cas du clergé officiel, il semblait l'allié possible des vieux-croyants¹². Dans l'été, des incendies mystérieux éclatèrent en maints endroits; de Pâques au 1^{er} septembre, on en compta trente à trente-cinq¹³. Après une année de pluies et de gelées, la récolte fut mauvaise¹⁴. Le gouvernement, tenu en échec par les cosaques, voulut se débarrasser de ses ennemis les moins redoutables en poursuivant sans miséricorde les opposants religieux.

La répression inaugurée par l'arrestation d'Abraham allait s'élargissant. On ne se contentait plus d'emprisonner, exiler, envoyer en pénitence, on mettait à mort les opiniâtres. Au cours de ces années-là, la vieille foi eut non pas ses premiers martyrs, car plusieurs déjà, ici ou là, étaient morts pour elle, mais ses premières légions de martyrs^{14 bis}.

L'ancien trésorier de l'hôtel métropolitain de Kazan, le moine Jonas Krasenskij, vers la fin de 1658 avait poussé un cri d'épouvante en pleine cathédrale, en entendant le nouveau métropolite Laurent prêcher les « trois doigts », puis en 1666 avait été en pénitence à la Trinité Saint-Serge; il fut écartelé, « coupé en

11. Sur Razin, voir S. Tkhorževskij, Tikhomirov; sur les incursions de ses lieutenants outre-Volga, *Lect. hist.*, 1894, III; 1895, II, et Kabanov.

12. On ne trouve aucun acte de collaboration manifeste des vieux-croyants avec Razin. Si à Caricyn les *strělec* lui ouvrent les portes et les moines de la Trinité disposent les habitants en sa faveur, si à Astrakhan les moines sont pour lui, si plusieurs prêtres de campagne le suivent, si un pope de Kursk, Nicéphore Ivanov, parti quêter sur le Don, écrit pour lui des manifestes, il reste encore à prouver que les uns et les autres étaient partisans de la vieille foi. Par contre, le bruit courait que Razin transportait avec lui Nikon, pour le rétablir sur le trône (Popov, *Mat.*, pp. 6-18, 76, 134-136). Le fils de l'archiprêtre Daniel de Temnikov (voir plus haut, p. 171), le pope Poimen, revient de Moscou dans cette ville une fois que Sidorov, un lieutenant de Razin, l'a occupée, mais il fait mémoire de Nikon (Popov, *Mat.*, p. 108).

13. Popov, *Mat.*, pp. 94, 95 (Alatyr), 63 (Simbirsk); Pervukhin, p. 7 (Jaroslavl'); Arch. Moscou, vol. 421 (Murom). Le chiffre de 30 à 35 est donné dans la *Supplique* d'Abraham (*Mat.*, VIII, p. 263).

14. Novosel'skij, pp. 91-92.

14 bis. Le 29 octobre 1668, le moine Pacôme, d'Izborsk, fut brûlé à Pskov (Bělokurov, *Mat.*, pp. 228-244).

cinq », à Fort-Kola¹⁵. A Kolmogory, le fol en Christ Jean brûlé vif¹⁶; à Borovsk, le prêtre Polyeucte et avec lui quatorze personnes brûlées¹⁷; à Nijni, un homme brûlé; à Vladimir, six; à Kazan, trente; à Kiev, l'archer Hilarion brûlé : telle est l'énumération que pourra faire Avvakum tout au début de 1674¹⁸. Jean Krasulin, un scribe de Svijažsk qui avait été exilé en 1668 à Fort-Kola et puis avait pris le froc au monastère de la Pečenga, dénoncé pour avoir dit que le tsar brûlerait en enfer comme avait brûlé la ville de Jaroslavl', fut, par ordre patriarcal, dégradé et livré au bras séculier, et par le tsar condamné à mort : il eut la tête tranchée en public en 1671, sans doute en février¹⁹. Jean Zakharov avait été scribe laïc à Solovki, puis s'était établi (après octobre 1666) dans un ermitage du continent avec un moine de Solovki aussi, Poimen, et son disciple Grégoire; en 1670 ils furent dénoncés, leurs cellules brûlées et eux-mêmes emprisonnés à Sumskij posad. De son cachot, Zakharov écrivit aux trois bourgeois de Rostov enfermés depuis 1657 à Kandalakša, Silas et ses compagnons, un billet qui se perdit et fut apporté le 10 mars 1671 à Joseph, l'archimandrite nommé, mais non reçu, de Solovki. Après rapport à Moscou, il fut appliqué à la question, confronté avec ses complices, décapité le samedi après la Pentecôte, 17 juin 1671²⁰.

Ces exécutions ne furent certainement pas les seules : Avvakum, dans sa *Vie*, parle d'« une grande multitude... dont Dieu supputera le nombre »²¹; Abraham, encore avant, rappelait « les autres nombreux qui ont été brûlés ». Il n'est pas douteux qu'une persécution systématique et sanglante ait sévi dans toute la Russie en 1670-1672.

15. Ms. Kiev (Petrov, I, p. 101); *Arch. syn.*, vol. 1628 (2 octobre 1666); col. 249. L'identification des personnages nommés dans ces trois sources n'est pas certaine, mais probable.

16. Col. 249. *L'Histoire des pères de Solovki*, pp. 9-10, nous apprend que ce Jean avait vécu à Solovki et prédit le siège et la chute du monastère, puis s'était rendu à Kandalakša et parcourait le pays jusqu'à Arkhangel en prêchant la vieille foi : arrêté, conduit à Kolmogory, il fut torturé et brûlé en public, devant le voevode.

17. Un passage de la *Vie de Morozova* (p. 174, n.) confirme les exécutions de Borovsk : « Jean [un serviteur fidèle de Morozova] fut enfin brûlé à Borovsk avec les autres martyrs. » Sur Polyeucte, un des fidèles de la première heure, voir plus haut, pp. 226, 369.

18. Col. 249 et 845-846. Impossible de dater plus précisément ces exécutions.

19. Son dossier a été publié par Veselovskij, pp. 22-26. L'ordre d'exécution est du 14 janvier. Krasulin figure dans la *Vigne de Russie*, ch. LXVIII, mais avec beaucoup d'erreurs chronologiques (il aurait vécu trente ans à Fort-Kola, par exemple) et de détails invérifiables.

20. *Mat.*, III, pp. 154, 162, 165; Barskov, pp. 143-145, 361-362.

21. Fol. 264.

Comment réagirent les communautés ? Il y eut des défections, il y eut des martyrs. Il y eut surtout dispersion des croyants. Des villes où les bûchers s'allumaient, les fidèles se sauvaient vers les provinces lointaines pour prier à la mode de leurs pères et gagner des disciples. Comme cet exode s'opérait souvent par familles et par groupes, il donna naissance à de nouveaux foyers de résistance ou renforça les anciens. La vieille foi n'y perdit rien, au contraire.

Une de ces marches de relative sûreté était le Pomorje. Là, la plupart des paroisses et des monastères demeuraient fidèles aux anciens rites, à l'ancienne piété. La population se refusait à tout changement, surtout ordonné de Moscou ou de Novgorod. A Kem', lorsque, en février 1669, l'archimandrite Joseph avait envoyé un certain moine Joseph célébrer selon les nouveaux livres, on l'avait fui comme l'Antéchrist en personne : les paysans désertèrent l'église, le clergeon Jacques Kivroevo disparut, le curé Siméon se sauva à Rebola. A Rebola, lorsque les archers prétendirent arrêter Siméon, les habitants les accueillirent à coups de hache²². La résistance de Solovki encourageait toute la contrée.

Plus que jamais, le Pomorje fut parcouru par les prédicateurs errants en relations plus ou moins intimes avec le glorieux monastère. Le diacre Poimen, relâché après l'exécution de Zakharov, vers le milieu de 1672, ne resta pas sur les côtes de la mer Blanche, mais s'enfonça dans les solitudes de Carélie : il en sortait pour prêcher dans les villages et était renommé pour ses jeûnes héroïques et les fers dont il se chargeait²³. Germain, amené à Moscou en juin 1672, puis libéré ou échappé de prison, se rend à Kargopol' ; malgré de nouvelles arrestations, il ne sera pas moins actif²⁴. Ignace avait d'abord trouvé un refuge au Sauveur de Kargopol chez l'abbé Euthyme, puis choisi pour centre d'apostolat la région de Povènec au nord du lac Onëgo : c'était un grand ascète, amateur de livres, qui se faisait des disciples par la parole et par la plume et se croyait appelé à fonder un grand monastère²⁵. Gennade, après s'être enfui du Sauveur-le-Nouveau, s'était retiré sur la Tikhvinka, vers 1670²⁶. C'étaient là des nou-

22. *Arch. Moscou*, vol. 421, fol. 41-43 (plainte du métropolite de Novgorod Pitirim, reçue à Moscou le 28 juillet 1669).

23. Philippov, *Vyg*, pp. 29-30.

24. *Suppl. A. H.*, XI, n° 67, p. 346; Philippov, p. 124.

25. Philippov, pp. 81-82; Smirnov, *Questions*, p. xi.

26. Smirnov, *Questions*, p. xii.

veaux venus, car ils avaient quitté Solovki depuis le siège ou peu avant. Les anciens compagnons d'Épiphane, Corneille et Cyrille, jouissaient toujours de la même vénération. Le premier habitait le Kjatkozero; on le disait centenaire, mais il continuait à abattre les arbres et à labourer; citadins et manants venaient de loin quêter ses avis et ses prières²⁷. Le second avait érigé son ermitage de la Suna, avec son église de la Trinité, en un centre liturgique et religieux du raskol²⁸.

Le Pomorje n'était pas sans relations avec Pustozersk : le moine Philippe, qui demeurait avec Corneille, rapporta à celui-ci la nouvelle des exécutions du 14 avril et des merveilles qui avaient suivi. Or ce moine n'était autre que le sous-diacre Théodore Trofimov qui, après avoir abjuré devant le concile pour recouvrer sa liberté, était entré en religion. Il avait rendu visite à son maître, le pope Lazare, au moins cette fois-là, dans le lieu où lui-même avait passé quelques mois d'exil en 1666²⁹.

Celui qui groupait tout le Pomorje et le mettait en communion avec les autres chrétientés, c'était l'ancien abbé de Tikhvin, Dosithée. Quand la pression des Niconiens l'avait obligé à quitter son couvent, en 1670, il était venu à Moscou où il avait pu s'entretenir avec Morozova et les fidèles désorientés par l'arrestation d'Abraham; ne pouvant demeurer longtemps dans la capitale sans risquer d'être découvert, il alla s'établir à l'ermitage de Kuržen' près de Povnec³⁰. Sa réputation, dès lors, ne fit que croître : Corneille et Cyrille n'étaient que de simples moines, Ignace et Poïmen étaient diacres, un prêtre se cachait bien sur la Suna, mais Dosithée était à la fois prêtre, moine et abbé. Il incarnait en ces quartiers la plénitude du sacerdoce. Dosithée, c'était « le grand hégoumène », « l'homme apostolique », « le père angélique ». Il méritait sans doute ces épithètes par ses vertus, son activité, son dévouement, et plus encore par sa droite

27. *Ibid.*, p. xiii.

28. *Ibid.*, pp. xv-xvi; sur sa *Vie*, pp. cxvii-cxix.

29. *Vie de Corneille*, chap. vi, fol. 29-30; cf. Smirnov, *Questions*, pp. xiii-xiv, cxiv. Philippe demeura dix-huit mois auprès de Corneille, puis partit pour Novgorod. Il y fut arrêté, mené à Moscou et brûlé sous le tsar Théodore, donc après 1676.

30. La chronologie des pérégrinations de Dosithée est difficile à établir, avec les renseignements fragmentaires et mal datés fournis par Philippov et les *Vies* de Morozova et de Corneille. Smirnov (*Quest.*, pp. xxiv-xxvii) néglige sans nécessité l'indication de Stroev (col. 94), d'après laquelle Dosithée resta à Tikhvin jusqu'en 1670; sa présence à Moscou en novembre-décembre 1670 est attestée par *Mat.*, VIII, p. 155, et une *Vie* ms. de Morozova (Barskov, p. 310); rien ne montre qu'il ait été à Kuržen' avant 1671.

raison ennemie de tous les excès. Tous affluaient sur la Kuržen' : les solitaires connus, pour le consulter et se mettre d'accord avec lui sur les questions du moment; les fidèles, pour avancer à son exemple dans la piété; tous, pour recevoir des sacrements de plus en plus rares. C'était, dira le bon Philippov, un printemps radieux après l'hiver. Mais Dosithée ne restait pas en place; il partait toujours pour quelque endroit, toujours insaisissable aux persécuteurs par sa mobilité. Il était souvent à Moscou, plus tard il ira sur la Žaba, au Kerženec, avant de s'établir sur le Don. Avvakum, quand il le savait près de ceux à qui il écrivait, ne manquait pas de quêter sa bénédiction³¹. Avec les Pères de Pustozersk, mais sur un plan plus pratique, plus immédiatement efficace, plus religieux même — car, où il passait, il confessait, célébrait la messe et laissait une réserve d'hosties consacrées dont les fidèles privés de prêtres pouvaient ensuite se communier eux-mêmes —, Dosithée partageait la conduite de la vieille foi.

Dans les régions d'Ivanovo, Suzdal', Vjazniki, l'expédition de Lopukhin n'avait pas atteint son but. Les *raskolnik* dispersés s'étaient bientôt réinstallés. Ils avaient des chefs établis dans les villages, qui recrutaient des prosélytes, abritaient les fidèles errants, tenaient même des écoles, des espèces de séminaires. Ils avaient d'innombrables « solitudes ». Ils exerçaient leur influence sur des monastères officiels. La mère Eupraxie, avec les nonnes Catherine et Mariamne, du bourg de Rameški, dirigeaient tout. Et là, les doctrines extrêmes continuaient à prédominer. Le pape Alexandre, de l'ermitage des saints Pierre et Paul au lac Sakhtyš du district de Suzdal', enseignait : « Dans le temps présent, le Christ n'a plus miséricorde, il n'admet plus de pénitence. » De même, affirmaient beaucoup, il ne faut plus se marier ni vivre avec sa femme; il ne faut plus baptiser les enfants; il ne faut plus communier; il ne faut pas admettre les papes dans sa maison. Bref, plus de sacrements : ni ordre, ni eucharistie, ni bap-

31. Col. 834 (1675). Un « moine Dosithée, révolté contre l'Église », fut arrêté près de Velikie Luki en 1675, avant le 12 juillet, et expédié à Moscou; chez Georges Tomilov, le paysan chez qui il s'arrêtait, on trouva un psautier, des oblats, de l'encens, de la cire, des cahiers écrits (*Arch. Bělgorod*, vol. 820, fol. 1-10). Il n'est pas impossible qu'il s'agisse de l'abbé Dosithée, mais rien ne le confirme. Par contre, c'est bien l'abbé Dosithée, de la Trinité en Olonec, qui en 1677, dans une maison particulière de Jaroslavl', reçoit en religion le potier Denys de Thomas, qui, aussitôt, se retirera sur le Don et y vivra trois ans dans les bois, avant de revenir dans les villes, à Rybnoe, puis à Moscou (Rumjancev, *Ann.*, pp. 97-98).

tème, ni mariage, ni pénitence³². Ces « Capitons » avaient bien des rapports avec les vieux-croyants leurs voisins, mais on ne voit pas qu'ils aient reconnu comme eux l'autorité des Pères de Pustozersk, ni celle de Dosithée.

Plus à l'est, au pays de Nijni, la vieille foi était prospère. Le patriarche Macaire, rentrant chez lui par la Volga, en juillet 1668, s'était cru obligé d'écrire au patriarche Josaphat : « Il y a ici quantité de schismatiques et d'ennemis de l'Église, non seulement parmi les ignorants, mais même parmi les prêtres : donne des ordres pour qu'ils soient matés et durement châtiés³³. » Ce fut surtout pour combattre les vieux-croyants que le synode du 24 mars 1672 érigea Nijni-Novgorod en diocèse : le 2 juin, la nouvelle métropole fut confiée à Philarète, qui s'était déjà distingué dans cette lutte. Vers juillet, il se mit en route avec une image de la Vierge d'Ibérie, œuvre moderne de Simon Ušakov³⁴. Et aussitôt il requérait, vu la multiplicité des poursuites prévues, le concours des voevodes et de leurs officiers pour rechercher les *raskolnik* et, après enquête ecclésiastique, leur infliger le traitement mérité³⁵. Les efforts conjugués de Philarète et des voevodes eurent très vite un double effet.

Au nord de la Volga, les forêts de la rive gauche se peuplèrent plus que jamais de pieux fugitifs. En hiver les neiges épaisses, en été les marais traîtreusement dissimulés sous la verdure étaient de sûres défenses contre les persécuteurs. Chaque année, à la foire de Saint-Macaire, on pouvait, à la faveur de la cohue, reprendre contact avec le monde extérieur, se fournir de marchandises et de vivres. Tout un monde original se constitua le long du rapide et capricieux Kerženec : un moine de quelque renom s'établissait, attirait des disciples, un ermitage ou *skit* naissait, et dans son ombre un hameau. La défection d'Ephrem Potemkin n'avait pas tué son ermitage de Smoljany, qui obéissait maintenant à Denys de Šuja. Le moine Arsène, sorti de Solovki pendant le siège, fonda l'ermitage de Šarpan³⁶, dont un autre évadé de Solovki, Sophonie, fera après lui la réputation. En 1676 exis-

32. La dénonciation de Sérapion (Barskov, pp. 78-85) donne sur cette région beaucoup d'indications précises. Elle semble dater de la période 1667-1670. Voir plus haut, pp. 367-369.

33. *Bibl. syn.*, vol. 1268.

34. Macaire, *Mon. de Nijni*, 1848, nos 44 et 45; 1849, n° 24.

35. Barsov, pp. 13-14.

36. Karabinovič, II, p. 56.

tail déjà l'ermitage d'Onuphre : celui-ci jouissait d'une autorité particulière, comme ayant la faveur de Dosithée. A côté s'en trouvait un autre, d'une trentaine de nonnes, dirigé par Mère Marthe, originaire de Romanov, la ville du pape Lazare³⁷.

Le Kerženec, pays neuf, n'avait pas d'église bénite où l'on pût chanter messe. C'était son infériorité par rapport au Pomorje. Là surtout, il fallait attendre les pieux pèlerins, prêtres ou laïcs, qui apportaient de quelque lieu plus favorisé une provision d'hosties consacrées, dans un sac vulgaire n'éveillant pas l'attention. De cette réserve, on se communiait soi-même ensuite durant de longs mois. La nécessité excusait bien des choses. Elle en excusera bien d'autres encore. Ces hosties se raréfiant, on s'ingéniera à les faire durer, en les morcelant en parcelles infinitésimales, en les pétrissant dans une quantité indéfinie de farine, en les mettant en contact seulement avec cette farine, autant de fois qu'il sera nécessaire. C'est grâce à ces stratagèmes qu'en plein XVIII^e siècle les vieux-croyants assuraient que les hosties laissées par Dosithée étaient inépuisables, dût-on en communier cent mille fidèles pendant cinq mille ans³⁸.

Au sud de la Volga, la persécution, ou prévue, ou commencée, jointe à tous les malheurs du temps, parut si vivement s'identifier à la venue de l'Antéchrist que beaucoup ne désirèrent plus vivre. On avait vu le servage toujours aggravé, les exactions des bandes de Razin, puis les atrocités de la répression prolongées trois mois durant : onze mille hommes occis par les mains des bourreaux, les faubourgs d'Arzamas offrant une image de l'enfer avec leurs potences chargées de quarante ou cinquante corps chacune, les têtes fraîchement coupées, dégouttantes de sang, les empalés qui hurlaient jusqu'au troisième jour³⁹... Dans cette atmosphère d'épouvante et de désespoir, l'annonce que la foi ancienne allait être interdite non plus théoriquement comme jusqu'alors, mais effectivement, suscita une sorte de folie mystique. « Cette année-là [1672], écrit l'Annaliste anonyme de Nijni, au pays d'Outre-Kud'ma, en maints bourgs et villages les pay-

37. *Invent. arch. syn.*, I, col. 583-584, n° 2 (la Mère Théodora, arrêtée en 1721, dépose qu'elle a fait profession, « quarante-cinq ans avant », entre les mains de Dosithée dans le skit voisin de celui d'Onuphre).

38. Euphrosyn, p. 68; Smirnov, *Quest.*, pp. 159-164.

39. *Relation des particularités de la rébellion de Stenko-Razin...*, épisode... précédé d'une introduction,,, par le prince Augustin Galitzin, P., 1856, p. 20. Cela se passait précisément en 1671-1672. Dans le district de Nijni, le nombre des feux paysans diminua ces années-là de 10.000 (Tikhomirov, *Razin*, p. 132).

sans en grand nombre... avec femmes et enfants se brûlèrent dans les séchoirs ⁴⁰. »

Ces séchoirs (*ovin*) sont de très petites constructions de bois où l'on sèche les gerbes avant de les battre : en-dessous est pratiqué un foyer. Il n'est pas de charpente qui prenne feu aussi facilement. Par contre, on n'y peut tenir plus d'une demi-douzaine. Or ils furent, selon Avvakum, « dans ces quartiers où je suis né et j'ai vécu, environ deux mille à fuir dans les flammes l'esprit du mal ⁴¹ ». Ce furent donc des centaines et des centaines de bûchers familiaux qui flambèrent autour de Knjaginino et de Muraškino. On se liait ensemble pour parer aux lâchetés de la minute suprême, et le dernier, resté libre, allumait; puis il sautait dans les flammes s'il était résolu, ou se sauvait si l'effroi le dominait ⁴².

Un centre nouveau de vieille foi fut créé par d'autres réfugiés sur le Don. Les Cosaques n'avaient avec l'Église établie que des rapports intermittents. Pour une population de peut-être trente mille habitants, il n'existait que deux églises : le *sobor* de Čerkassy, et une à Ust'Medvědica, au monastère de la Transfiguration, consacrée en 1662; ailleurs, de simples chapelles. Vis-à-vis du gouvernement moscovite aussi, les Cosaques se comportaient en république autonome : tantôt alliés, tantôt ennemis, tantôt neutres, selon le moment ou le parti qui l'emportait. L'équipée de Razin le montrait. Les vieux-croyants persécutés trouvaient donc sur le Don, avec la sécurité, un champ fertile d'apostolat.

Le premier pionnier de cette colonisation religieuse dont le nom ait été conservé est le prêtre Job de Timothée, le même que nous avons rencontré à Bon-Secours de Rakov, puis à Saint-Nicolas-aux-Rouges-Monts. Parmi ses disciples se trouvait déjà ce moine Gabriel qui, plus tard, jouera un rôle important dans le *raskol* ⁴³. Quand, après le concile, on exigea de Job des déclarations de soumission, il eut recours à son arme préférée : la fuite. Avec Niphon, un autre disciple, il se dirigea vers la libre Plaine, mais s'arrêta entre Ryłsk et Kursk : d'autres fugitifs aboutirent au même endroit, et en 1669 le monastère de L'gov fut fondé.

Job eut alors une vision de l'avenir alliée à une casuistique

40. B.A.R., XVIII, p. 92.

41. Col. 873.

42. Dimitrij de Rostov, *Enquête*, III, fol. 16-17.

43. Son interrogatoire, en 1682, fournit des recoupements précieux pour la biographie de Job (Rumjancev, *Ann.*, pp. 98-100). Sur le passé de Job, voir plus haut, pp. 314-315.

hardie, qui dénotent en lui moins d'abandon à la Providence que d'esprit réaliste et pratique. Il réfléchit qu'il était déjà vieux et que les prêtres fidèles manquaient. Or l'archevêque de Tver', Josaphat, avait été consacré en août 1657, donc avant le concile, et ordonné prêtre avant Nikon : qu'il voulût bien user des anciens rites, et le sacerdoce conféré par lui serait valable. Job lui adressa son frère lai Josaphat avec prière de l'ordonner. Le prélat ne devait pas être un novateur farouche : il était surtout grand bâtisseur⁴⁴. Il consentit. Désormais la succession du sacerdoce était assurée. Mais la persécution gagnait de proche en proche : en 1672 Job, accompagné d'un grand nombre de moines, novices et fidèles⁴⁵, reprit son bâton de voyageur et s'en alla cette fois en plein pays cosaque. Sur la petite rivière Ćir, à cinquante verstes de son confluent avec le Don et trois cents environ de Ćerkassy, il fonda un nouvel ermitage, avec une chapelle de Bon-Secours. Sous la protection du commandement, cet établissement prospéra : on y comptera au début de 1677 vingt moines et plus de trente novices.

La renommée du saint vieillard Job était déjà grande, même à Moscou; elle grandit encore, jusqu'à sa mort en 1680⁴⁶. Elle attira sur le Don d'autres fugitifs : le pope Sabellius et deux autres moines, qui se fixèrent vers 1676 non loin de l'embouchure du Khoper; le pope Paphnuce, qui fonda un ermitage vers 1678 sur la Cumlja. Deux colonies de *raskolnik* vivaient sur la Bělaja Kalitva non loin de son confluent⁴⁷. La chrétienté du Don fera parler d'elle à la fin du XVII^e siècle.

Il y avait pour les persécutés encore une direction de salut : au Sud-Ouest les bois fameux de Brjansk et de Karačëv. Là se fonda l'ermitage de Milěevo, où l'on trouve en 1676 un certain Dosithée comme supérieur. Les plus hardis prédicateurs de la vieille foi sortaient des forêts de temps à autre pour se montrer

44. Pervukhin, *Les prélats de Tver'*, pp. 78 sqq. Josaphat mourut vers la fin de 1675.

45. D'après Niphon, ils étaient cent trente (*Invent. arch. syn.*, II, 2, p. 474, n° 1152). D'après Nathanaël, dix moines et quelques novices (*Suppl. A. H.*, XII, n° 17, p. 235).

46. La vie de Job est surtout connue par l'*Histoire du sacerdoce fugitif* de Ivan Aleksëev, ouvrage composé dans le Starodubje tardivement, en 1755, mais d'après des témoignages nombreux recueillis consciencieusement. Elle a été imprimée par Tikhonravov dans ses *Annales de litt. r.*, IV, sect. 3, pp. 53-69, et par Subbotin dans la revue *Bratskoe slovo*, 1889, I, pp. 429 sqq. (Smirnov, *Quest.*, pp. cviii-cix). Sur Job, Družinin, *Le raskol sur le Don*, pp. 69-73.

47. Družinin, *ibid.*, pp. 79-80.

à Belev ou à Kaluga. Mais beaucoup allaient plus loin, vers le Starodubje. C'était, sur la frontière de Pologne, un pays encore très boisé conquis par la Russie en 1654 et qui se peuplait depuis peu de toutes sortes de fugitifs de l'un et de l'autre pays. Cette marche militaire jouissait d'une espèce d'autonomie de fait. Les premiers vieux-croyants y apparurent, dans un bourg nommé Ponurovka, peu après 1667; en 1670, Azarovka était habité surtout par eux; puis le bourg de Demjanki; ceux qui déjà en 1676 se trouvaient dans la ville de Starodub étaient venus de Moscou, sur l'invitation du colonel Gabriel Daščenko. L'évêque Lazare Baranovič, dont dépendait la région, se montrait tolérant : tandis que partout ailleurs on pourchassait les anciens livres, il fit rendre, en 1677, aux gens de Demjanki ceux qui leur avaient été enlevés. Aussi, en 1678 probablement, Cosme, curé de l'église de Tous les Saints au faubourg de Kuliški, quitta Moscou avec une vingtaine de ses paroissiens, et cette nouvelle colonie alla s'établir à Ponurovka. A Zamišev, sur la frontière même, vint de Belev le pope Étienne. Ni Cosme, ni Étienne n'avaient jugé possible d'apporter de leurs églises un *antimins*, car les *antimins* étaient bénis pour un autel spécialement désigné et ne pouvaient être transportés : donc le Starodubje non plus n'avait pas d'église. On chantait l'office divin dans des *izba* et, ne pouvant célébrer la messe, on se contentait d'anciennes hosties conservées par les deux popes⁴⁸.

III

Ainsi la vieille foi se maintenait vivante. Perdant ici des fidèles, elle en gagnait ailleurs. Du fond même des prisons, elle faisait des prosélytes.

Pendant bien des années, avait vécu à Moscou, au Simonov, un moine de grand renom, nommé Trifilij. Déjà avant 1666 il avait écrit contre les nouveaux livres imprimés une « déclaration » qui n'était pas restée ignorée puisqu'elle était tombée en-

48. Les sources principales, pour l'histoire du raskol dans le Starodubje, sont I. Aleksčev et les *Nouveaux matériaux*, publiés par Lilčev. Du même, une sérieuse monographie (rectifications dans le compte rendu de Golubev, *Lect. hist.*, 1898, II, *Mél.*, pp. 1-35). La chronologie des établissements de vieux-croyants dans cette région n'en reste pas moins très incertaine (Smirnov, *Quest.*, pp. xx-xxii, et *Lect. hist.*, 1898, II). — La région de Pskov-Novgorod sera un autre centre de raskol, mais rien ne permet de dater les débuts de l'activité d'un Barlaam ou d'un Jean de Domitien (Smirnov, *Quest.*, pp. xvi-xvii).

tre les mains de l'abbé Théoctiste⁴⁹. C'était lui qui avait formé la mère Mélanie et l'avait présentée à Morozova, et, semble-t-il aussi, Anne d'Amos. Il était si indiscuté parmi les croyants que Morozova en 1669 en voulait aux enfants d'Avvakum de le critiquer, lui et ses disciples⁵⁰. La grande persécution de 1670 ne l'épargna pas : il fut enfermé à Saint-Cyrille de Bëlozero, sous une tour, dans un cachot pestilentiel où nul n'avait jamais pu rester plus de deux ou trois jours. Il y resta un an, et sa réputation grandit encore : on dit qu'il s'était colleté tout ce temps avec les mauvais esprits et qu'avec l'aide des puissances célestes il les avait vaincus⁵¹. Après quoi, son sort fut peut-être amélioré. En tout cas sa cellule devint un lieu de pèlerinage. Abraham le nomme parmi les Pères et les intercesseurs. On venait de loin le consulter. Il passait pour doué de facultés surnaturelles. Un jour, de nobles personnages de Moscou s'entretenaient avec lui quand des envoyés de l'ermitage de la Kuržen' lui présentèrent un message cacheté. Sans l'ouvrir, il « répondit » que tout ce qui avait été imprimé sous les cinq premiers patriarches était également bon. Or la question qu'on lui posait était précisément celle-ci : que faut-il penser des livres du patriarche Joseph ? Sa doctrine sur ce point était celle d'Avvakum, et aussi, paraît-il, d'un disciple très renommé qu'il avait à Moscou, encore en liberté, « le père Josaphat ». Ainsi les communications étaient organisées, presque régulières, entre Saint-Cyrille et Moscou⁵².

A Moscou même, on n'avait pas réussi à isoler complètement Abraham. La jeune Eudoxie, fille du voevode Zamjatnja Leontiev, était une fidèle orthodoxe qui suivait sans inquiétude les offices de sa paroisse et du Nouveau couvent des Nonnains. Son père mourut dûment administré, revêtu même de l'habit monacal, et elle trouvait dans le souvenir de cette fin chrétienne sa consolation. Or, à peu de temps de là, elle apprit, par une servante dont la sœur était chez la princesse Pélagie de Grégoire, veuve de Pierre Volkonskij, qu'un certain tailleur, Joseph, « homme extrêmement habile et spirituel », visitait souvent les domestiques de cette maison, leur prêchant le jeûne et la prière et fai-

49. *Mat.*, I, p. 331, n° 42.

50. Barskov, p. 37, I. 14-18.

51. *Ibid.*, pp. 156-157.

52. Trifilij nous est très peu connu. La biographie contenue dans la *Vigne de Russie* (chap. I.) demande confirmation. Cependant l'histoire de la consultation, dans son fond, est vraisemblable.

sant des lectures qui tiraient les larmes. Eudoxie aussitôt se fit amener Joseph : elle lui commanda un manteau; il revint trois ou quatre fois; il parla du saint moine Abraham, enfermé à l'hôtel Mstislav; elle l'interrogea sur ce nouveau spirituel, et conclut : « Porte-lui cette aumône, qu'il prie pour mon père! » Joseph alors s'enquit : « Comment ton père a-t-il été administré? — Comme on fait maintenant, par le curé de la paroisse. — Hélas! Maintenant il n'y a plus d'hosties véritables! Comment Dieu en aura-t-il jugé? » La jeune fille, à ce doute, fondit en larmes. Dès lors, elle entra en correspondance avec Abraham : « Digne et saint Père, offre tes prières pour mon père. Que Dieu lui pardonne! Qu'il fasse connaître si son âme a été soulagée bien qu'il n'ait pas reçu les vrais sacrements... Je n'espère qu'en toi..., car son âme, je le jure, m'est plus chère que la mienne... »

C'est déjà une convertie. Et, à certaines expressions de sa lettre, on voit qu'elle avait converti aussi sa famille : sa mère, Marie, son frère, Théodore. Mais bientôt ce sera une admiratrice enthousiaste, dévouée à la vieille foi : « Sache, digne et saint Père, que j'ai confié mon âme pécheresse à ta sainteté; comme tu ordonneras, je ferai, car tu as élevé quantité de disciples... Et je supplie votre sainteté, saints et dignes Pères, dites-moi ce dont vous avez besoin, nourriture ou autre chose, pour l'amour de Dieu. »

Ainsi se recrutaient les prosélytes par des voies humbles, ignorées, mais innombrables. En l'espèce, la nouvelle recrue ne fut pas heureuse : ses rapports avec Abraham furent découverts, ses billets saisis, elle comparut devant les autorités ecclésiastiques, se laissa persuader que les *Rituels* corrigés étaient préférables aux anciens et reconnut ses erreurs⁵³. Mais, dans sa prison, Abraham continua, semble-t-il, jusqu'au dernier moment, de diriger ses fidèles. Il adressait des épîtres « à ses pères et frères, et aussi sœurs en Jésus-Christ⁵⁴ », « à ses filles Théodosie Morozova et Eudoxie de Procope et aux autres pieuses femmes⁵⁵ », « à un ami de Dieu⁵⁶ », en réponse à leurs questions sur la venue de l'Antéchrist. Il notait pour ses amis du dehors le récit de son arrestation et les circonstances scandaleuses de son interroga-

53. Tout le dossier a été publié par Barskov (pp. 71-78; cf. pp. 326-328). Il se rapporte à fin 1670-1671. Eudoxie avait été présentée à la Cour le 1^{er} février 1670, en même temps que Nathalie Naryškina (Zabčlin, *Tsarines*, p. 260).

54. *Mat.*, VII, pp. 386-41 (entre le 12 août et le 1^{er} septembre 1670).

55. Smirnov, *Quest.*, pp. 08-016 (1671).

56. *Mat.*, VII, pp. 417-426.

toire⁵⁷. Il rédigeait une très longue *Supplique* au tsar, qui était moins destinée à celui-ci qu'à la propagande : il y disait les miracles de Pustozersk, les calamités attirées sur la Russie par les nouveautés niconiennes, et reprenait les points déjà traités, la falsification du *Credo*, le signe de croix, l'*Alleluia*, la prière à Jésus, la croix à huit ou à quatre branches, la crosse entourée de serpents et le nombre de la bête⁵⁸. Il complétait aussi son gros livre, qu'il nomma le *Bouclier de la foi contre l'attaque des hérétiques*, et qui arriva ainsi à contenir quarante-six chapitres, dont certains fort étendus⁵⁹. Abraham, en dehors de son idée, d'ailleurs timidement énoncée, sur l'Antéchrist paraissant en Russie et peut-être en la personne de Nikon, n'était pas un créateur ; il ressassait les arguments rebattus, son style aussi était sans originalité. En littérature, il ouvrait la série de ces compilateurs dont les « recueils » réchaufferont durant plus de deux siècles la foi et le désir de savoir des vieux-croyants avant d'échouer dans la froideur des grandes bibliothèques. Mais par sa parole et sa sincérité, par son inaltérable fermeté, sa douceur et sa raison, par le culte des « pères de Pustozersk » qu'il propageait, et enfin par son martyre, il exerça une action puissante.

En effet, à Moscou même, en présence de la résistance opiniâtre de la vieille foi, les ménagements dont on avait usé jusque-là cessèrent. Les plus grands ne furent pas à l'abri. Dans la maison du boiar Saltykov, on prit son majordome, Isaïe : il subit l'estrapade et le feu, et fut brûlé hors la ville⁶⁰. Le jeune Jean Khovanskij fut battu de verges⁶¹.

Abraham, au cours des années 1670 et 1671, avait subi des interrogatoires serrés, plusieurs transfèrements et des vexations sans nombre : un jour, le savant métropolite Paul, de rage de ne pouvoir vaincre son obstination, lui tira la barbe et le souffleta. Le 13 août 1670, il fut dégradé, tondu et livré au bras séculier. Il ne fut tiré de prison que pour monter sur le bûcher en place du Marais, au début de 1672⁶².

57. *Ibid.*, VII, pp. 386-416.

58. *Ibid.*, VII, p. 529 (1671). La *Supplique* a été imprimée pour la première fois par E. Zamyslovskij dans *Ann. de la Comm. archéogr.*, VI (1877), Sect. II, pp. 21-129. — Sur les écrits d'Abraham, Smirnov, *Quest.*, pp. LXXI-LXXIV.

59. *Mat.*, VII, pp. 1-258. Ce Recueil (*Bibl. syn.*, n° 641) est décrit par Subbotin, VII, pp. v-xxiv.

60. Le supplice d'Isaïe est mentionné dans la *Supplique* d'Abraham, qui est de 1671 ; puis dans la *Vie*, fol. 249, 264 ; puis col. 249, 419.

61. Fol. 249.

62. *Mat.*, VII, pp. 386-389, 393, 394, 412-416 ; Barskov, pp. 315-316. Le supplice

La dame Morozova avait passé toute l'année 1670 sans être inquiétée, malgré son activité et ses relations avec les proscrits de Pustozersk d'une part, Abraham de l'autre. Sa situation à la Cour était avantageuse à la communauté, mais pesait à son âme courageuse. Enfin le 6 décembre elle obtint de l'abbé Dosithée la consécration monastique tant implorée⁶³. Elle se plaça plus que jamais sous la conduite de la mère Mélanie. Elle dit adieu au monde de l'Antéchrist. Le 22 janvier 1671, elle refusa, prétextant ses jambes, d'exercer ses fonctions au mariage du tsar avec Nathalie Naryškin. Alexis comprit bien qu'elle le jugeait tombé dans l'hérésie. Vers la fin de l'été, il lui fit conseiller par divers messagers, entre autres son beau-frère Urusov, de se soumettre pour éviter de grands malheurs. Elle répondit qu'elle préférerait mourir. Cependant elle proclamait sa foi en toute occasion. Durant ces alarmes, sa sœur, la princesse Eudoxie, ne la quittait pour ainsi dire pas. Le 14 novembre, elle donna congé à cinq nonnes vagabondes qu'elle avait recueillies; Eudoxie, prévenue par son mari que sans doute ce jour-là on la viendrait prendre, s'attarda chez elle jusqu'à la nuit. Alors Joachim, l'archimandrite du Miracle, et Hilarion de Jean entrèrent avec leur troupe et se mirent à interroger Théodora — c'était désormais son nom, en religion — et sa sœur. Elles demeurèrent inébranlables; Xénie de Jean et Anne Soboleva, seules de l'hôtel, car les plus menacés étaient partis en lieu sûr, les imitèrent.

Puis on chargea de chaînes Théodora, sous les yeux de son fils Jean, et Eudoxie, et le surlendemain on les porta, parce qu'elles refusaient de marcher, au Miracle. D'abord le métropolite Paul tâcha de les ramener par la douceur; on représentait à Morozova la beauté de son fils : qu'elle eût pitié de lui, qu'elle ne ruinât pas sa maison! — Non, répliqua-t-elle fièrement, je n'ai pas été séduite, mais j'ai connu la vérité; et quant à mon fils, ce n'est pas pour lui que je vis, c'est pour le Christ! Joachim alors fut le plus acharné. La dispute dura toute la nuit, de la deuxième à la dixième heure. A l'aube, on leur mit les grandes chaînes, et les deux sœurs furent séparées. Théodora, tandis qu'on la traînait ignominieusement à la procure des Cryptes, faisait sonner ses

d'Abraham est connu d'Avvakum quand il écrit sa *Vie* (fol. 254 v., 264); d'autre part, il eut lieu « deux ans après la pendaison de Théodore » (fol. 254 v., 264).

63. La date du 6 décembre est fournie par la tradition (*Ant. r.*, 1908, octobre, p. 684). La *Vie* (pp. 154-156) relatant l'entrée en religion, comme il est d'ailleurs vraisemblable, peu avant le refus d'assister au mariage du tsar, on peut la placer en effet en 1670.

fers et joignait en l'air les deux doigts, pensant être vue du tsar en passant devant le Palais. Eudoxie, enfermée au couvent Saint-Alexis, feignait la morte quand les nonnes, selon les ordres reçus, la voulaient conduire aux offices : « Je ne veux pas prier avec vous ! » criait-elle de son brancard. Un peu plus tard, Marie, la femme de Danilov, qui s'était sauvée de la capitale, fut arrêtée sur le Don et ramenée à Moscou : elle se montra digne de ses compagnes, et fut enfermée dans les caves du Bureau des archers.

Tandis que sa mère était ainsi emprisonnée, le jeune Jean, de chagrin, tomba malade, et, malgré les médecins de la Cour, mourut bientôt. Un pape niconien annonça cette nouvelle à Morozova comme un châtiment de Dieu. Le tsar confisqua ses biens, distribua ses chevaux, fit vendre ses joyaux. Ses frères, Théodore et Alexis, furent éloignés dans un quasi-exil, l'un à Čeguev, l'autre à Rybinsk.

Morozova cependant, dans sa prison, ne demeurait pas sans rapports avec le monde extérieur. Ses deux fidèles servantes, Anne d'Amos et Stéphanie, allaient et venaient. Son oncle Michel Rtiščev s'entretenait par la fenêtre avec elle : « J'admire votre fermeté. Une seule chose me trouble : je ne sais si c'est pour la vérité que vous souffrez. » La procure des Cryptes était une sorte de pèlerinage : quantité de dames s'y faisaient voiturer ; les gens du peuple affluaient. On venait voir la veuve du boiar Morozov portée sur une civière à l'église⁶⁴. Théodora eut le bonheur, un jour, de communier de la main du moine Job, qui, vêtu en laïc, s'était introduit dans sa cellule avec la complicité d'un archer⁶⁵.

Dans son monastère, Eudoxie aussi avait des visites. Une fois même, en plein midi, elle put en sortir, se rendre à la procure des Cryptes, se faire annoncer à sa sœur, qui envoya à sa rencontre Anne d'Amos, et pénétrer dans la cellule à la barbe de l'archer de garde, comme si c'était Anne qui rentrait. Le subterfuge fut bientôt ébruité. Mais Théodora appela le centenier, qui calma ses hommes et promit de raccompagner Eudoxie à l'aube. Les deux sœurs eurent toute la nuit pour s'entretenir. Cette entrevue avait été ménagée par Hélène Khruščeva, qui communiquait constamment avec les prisonnières, leur envoyait ou leur portait elle-même vivres et vêtements. La mère Mélanie avait reconstitué

64. La sensation fut telle à Moscou, que Reutenfels, un étranger, en fait mention dans ses mémoires (*Lect. hist.*, 1906, III, p. 171).

65. *Vie de Morozova*, pp. 154-175. Job traversait sans doute alors Moscou pour se rendre de L'gov sur le Don (voir plus haut, p. 451).

son couvent clandestin dans une maison de Moscou : elle correspondait assez régulièrement avec Théodora et Eudoxie pour continuer à les diriger ; elle accepta aussi de se charger de Marie Danilova et la vit dans sa prison. Par ce lien spirituel toutes trois furent réunies⁶⁶.

Ces grandes dames étaient des captives incommodes pour les abbesses leurs gardiennes, et même pour les autorités supérieures. Le vieux patriarche Josaphat était mort le 17 février 1672 ; le 5 juillet le métropolite de Novgorod, Pitirim, lui avait succédé⁶⁷, et l'on ne voyait pas de dénouement possible. Pitirim s'était toujours montré d'humeur conciliante. Il était âgé et malade⁶⁸. Au bout de quelque temps, il demanda au tsar leur libération. Ce fut Alexis qui refusa. Il n'avait plus d'yeux que pour l'Occident : il appelait de Courlande des musiciens et des comédiens et s'entendait avec le pasteur Johann Grégori pour monter dans sa villa de Preobraženskoe des spectacles allemands⁶⁹ ; il se commandait des traductions de toutes sortes de livres profanes allemands, latins, polonais⁷⁰ ; d'accord avec Matvëev, il envoyait des ambas-

66. Barskov, pp. 310-312 (fragment d'une *Vie* de Morozova, non imprimé par Subbotin).

67. *Rangs du palais*, III, Supp., col. 447.

68. Il demanda bientôt sa retraite (*Bibl. syn.*, ms. n° 130, fol. 151-152).

69. Vers le 15 mai 1672, le tsar envoie en Courlande le colonel von Staden, qui ramène le 3 décembre cinq musiciens. Au début de juin, il invite Grégori, pasteur du temple du Faubourg des étrangers, à monter la comédie d'*Esther* ; le 17 octobre, on représente *Artaxerxès*, et le tsar admet Grégori au baise-main, chose extraordinaire pour un étranger non ambassadeur. Dans les pièces, la partie musicale et le gros comique tenaient une grande place ; le dialogue était en allemand, mais on distribuait aux spectateurs de marque une traduction russe ; la musique était composée à Moscou par des étrangers. On joua ensuite au Kremlin, jusqu'à la mort d'Alexis. Sur ces débuts du théâtre russe, voir les matériaux publiés par Bogojavlenskij, *Lect. hist.*, 1914, II, et Findeisen, I, pp. 311-324.

70. Le Valaque Nicolas Milescu, appelé à Moscou Spafarij (Spathar), est nommé le 14 décembre 1671 interprète au Bureau des Légations pour le grec et le latin, traduit entre autres une arithmétique, un livre « des quatre monarchies », un traité « des sept arts », pour le tsarevitch Théodore, et devient précepteur du fils de Matvëev (Legrand, *Bibl. hell. du XVII^e siècle*, IV, Paris, 1896, pp. 62-104 ; Kapterev, *Écoles*, pp. 622-623 ; Mikhajlovskij, *Rec. Něžin*, II (1899), pp. 24 sqq. ; *Lect. hist.*, 1900, IV ; Sobolevskij, *Traductions*, voir l'Index ; Jacimirskij, *Milescu*). — Le scribe A. Nikiforov traduit en 1672 un traité médical allemand (ms. Pogodin, n° 1682). André Vinius traduit en 1674 une collection de cent vingt-quatre fables (ms. Zabëlin, n° 78). Le tsar fait distribuer aux monastères le *Glaive spirituel* de Lazare Baranovič (Kiev, 1666), plein de citations d'auteurs latins et d'« erreurs romaines », ce pour quoi Nikon, de son exil, en 1670-1671 proteste vivement (Barskov, pp. 112-113). En 1673, le Bureau des Légations possédait cent douze livres polonais, latins et allemands (Bëlokurov, *Bibl. des tsars*, pp. 34-48). Les livres édités à Kiev, même en polonais, se vendent librement à Moscou jusqu'à l'avènement du patriarche Joachim (Einhorn, *Lect. hist.*, 1895, II, *Mél.*, pp. 18-19). Voir dans Šljapkin, pp. 52-108, de nombreuses données sur l'influence occidentale en Russie (malheureusement sans distinction de dates).

sadeurs à travers l'Europe et même, à Rome, l'Écossais catholique Menesius chez le Pape, pour former une vaste coalition contre les Turcs⁷¹; plus que jamais il tournait le dos à la vieille piété russe. Il suggéra à Pitirim d'interroger Morozova : « Alors tu connaîtras son entêtement. »

Sur la deuxième heure de la nuit, on amena Morozova au Miracle, devant les métropolitains, Pitirim et Paul, et nombre d'officiers civils. Comme les vieux-croyants repoussaient comme impur tout ce qui venait de l'Église officielle, cérémonies, sacrements, bénédictions, c'était la coutume maintenant de les leur imposer. Pitirim voulut faire à Morozova une onction sur le front. Elle le repoussa violemment en criant : « Ne tue pas mon âme avec ton huile sacrilège! » Et, secouant ses fers : « Pourquoi les porté-je, sinon parce que je refuse tout de vous. Et tu veux ruiner en un instant tout mon mérite! Arrière! » Alors on s'acharna contre elle, on la traîna par son collier de fer, à lui rompre le cou : sa tête heurtait chaque degré de l'escalier, et « vers la neuvième heure » on la ramena dans sa prison⁷². La même nuit, Eudoxie et Marie se défendirent de même.

La nuit d'après, toutes trois, conduites à l'hôtel des Postes, furent appliquées à la torture. Marie, nue jusqu'à la taille, les mains liées derrière le dos, subit le supplice de l'estrapade et du feu. La princesse, dans le même appareil, lui succéda, et fut jetée, pantelante, à côté d'elle. Puis vint Théodora. Le prince Jean Vorotynskij, qui présidait, s'apitoya : « Dans quel déshonneur te voilà chue! Tout cela, pour avoir reçu chez toi des fols, Cyprien et Théodore! » Elle répliqua : « Pense au Christ, de qui Il était Fils, et ce qu'Il a subi! » On la tint une demi-heure suspendue; les courroies lui avaient mis les poignets à nu. Trois heures on les laissa étendues sur la neige. Puis on les approcha encore une fois du feu; puis Marie reçut deux fois le fouet à cinq queues, sur le dos et sur le ventre. « Est-ce là le fait de chrétiens, d'infliger pareilles tortures? » demanda Théodora à l'officier Hilarion. Sur

71. Menesius part le 20 octobre 1672, avec le médecin saxon Rinhuber comme secrétaire, passe par Dresde, Vienne, Venise, Lorette, demeure à Rome du 8 août au 20 septembre 1673, et rentre à Moscou le 28 mars 1674 (sur Menesius, copieuse monographie de Čarykov; sur Rinhuber, P. Pierling, *Saxe et Moscou. Un médecin diplomate*. Paris, 1893).

72. La période pendant laquelle on comptait neuf heures ou plus de nuit va du 22 juillet au 23 avril (Zabëlin, *Tsars*, I, p. 111). De plus, en août et septembre, mars et avril, on aurait dit, au lieu de « la neuvième heure de la nuit », plutôt « une, deux heures avant le jour ». Il doit donc s'agir des mois d'hiver, de novembre 1672 à février 1673.

la neuvième heure seulement, on les emporta. Un bûcher les attendait déjà au Marais. Mélanie accourut prévenir Théodora : « Ta demeure est prête, bien construite et garnie de bonne paille », et de là chez Eudoxie, par la fenêtre : « Aujourd'hui ou demain vous nous quittez : n'ayez crainte et ne nous oubliez ! »

Pourtant le tsar ne s'y résolut point. Il changea de méthode : « Sainte Mère, seconde Catherine martyre ! Non, ne te signe pas avec trois doigts. Fais semblant seulement, et je te rends tous tes honneurs ! Je t'en supplie, fais cela. » — « Eh bien ! qu'il me fasse reconduire en triomphe chez moi, et moi, sur les épaules des boïars, je crierai que je me signe selon la tradition des saints Pères... Les honneurs, je les ai connus et n'en fais point cas ; mais de brûler sur le bûcher, voilà qui me plaît, car je n'en ai pas goûté. » Ce fut Pitirim qui mourut⁷³.

Théodora fut transférée au Nouveau couvent des Nonnains pour être mieux isolée⁷⁴. Peine perdue : les cours du couvent s'encombrèrent d'équipages. Alors le tsar la fit ramener à Moscou, à Khamovniki : elle y recevait encore les visites de Mélanie et d'Hélène. La grande-princesse Irène, sœur aînée du tsar, intercédait pour elle : « Pourquoi la traînes-tu de geôle en geôle ? » — « Ah, c'est ainsi ! Eh bien, j'ai un endroit pour elle ! » Et Morozova d'abord, puis Eudoxie et Marie furent transportées à Borovsk, et jetées dans les caves de la Nativité-Notre-Dame au Pourrissoir⁷⁵.

Elles y retrouvèrent une autre vaillante : Justine, peut-être celle de Vologda, celle qui avait converti Cyprien le fol⁷⁶. La détention était plus rigoureuse qu'à Moscou, et pourtant les visites continuèrent : le mari de Danilova, Hyacinthe, le colonel, regalait dans son hôtel de Moscou les centeniers de garde envoyés à Borovsk ; sur place, il se trouvait de bons bourgeois pour procurer aux captives la nourriture du corps et celle de l'âme. Les frères de Théodosie, Hérédion le neveu de Marie, la mère Mélanie, Hélène Khruščova, d'autres encore forçaient sans trop de

73. De la gorge (*Mat.*, VI, pp. 250-251), le 19 avril 1673. Voir son testament, du 17 avril, dans *Lect. chr.*, 1890, II, pp. 522-523.

74. Depuis longtemps, les nonnes russes y avaient été remplacées par des petites russiennes (Paul d'Alep, IV, p. 151).

75. Malinin, *Kaluga*, p. 185. Cette localisation est fondée sur la tradition : mais celle-ci, dans la ville où furent enterrées les martyres et où la vieille foi a toujours possédé une communauté nombreuse, est digne de foi. Le couvent de la Nativité-Notre-Dame existait depuis 1544 ; sur son emplacement fut construite en 1834 l'église de la Nativité du Christ (*ibid.*, p. 189).

76. Voir plus haut, p. 333.

difficultés les portes de la prison⁷⁷. Théodora et Eudoxie ne cessaient d'écrire et de recevoir des lettres.

Eudoxie, qui n'avait guère d'illusions sur son mari pour la foi ni pour les mœurs, avait confié ses enfants à Xénie de Jean, une des femmes de confiance de sa sœur. Elle leur envoyait de ses prisons des lettres débordantes d'amour⁷⁸.

Dès les débuts de sa détention, la princesse sentit son cœur se déchirer. Son mari l'avait « complètement oubliée ». Il songeait à se remarier, et elle en souffrait surtout pour ses enfants : « Pleurez devant lui, mes chéris, pour qu'il ne se marie pas, qu'il ne vous perde pas : maintenant, oui, pleurez, tant qu'il n'est pas marié, car après ce sera inutile, vous n'en finirez pas de pleurer⁷⁹. » Il ne partageait pas sa foi : avait-il même une religion, ce courtisan sans talent⁸⁰, hors le plaisir et sa carrière ?

Son fils aîné, Basile, ressemblait à son père : il n'avait que quinze à seize ans⁸¹, et déjà montrait des appétits de soudard. Il buvait, et quand ses sœurs lui en faisaient reproche il leur disait des grossièretés. La princesse, dans une lettre déchirante, le rappelait à la religion et à la vertu : « Sois aimable pour tes sœurs... Tu n'as pas d'autres vrais amis, en dehors d'elles, et toi aussi tu es leur seul ami. » — « Qui boit l'alcool n'héritera pas le royaume des cieux. » — « Garde la pureté de l'âme et du corps...; les débauchés seront tourmentés du feu éternel. » Elle tâchait de frapper l'esprit du garnement par des expressions à la fois touchantes et fermes : « Grave mes paroles dans ton cœur, garde à jamais mes recommandations, ne transgresse pas ma prière. » — « Si pour mes péchés tu embrasses la foi nouvelle d'aujourd'hui,

77. *Vie de Morozova*, pp. 175-192.

78. Treize lettres de la princesse Urusova ont été retrouvées par N. Vysockij dans les papiers du *Preobraženskij prikaz* et publiées avec introduction et notes. Elles nous introduisent dans l'intimité d'une famille de l'aristocratie moscovite; elles nous éclairent la personnalité d'Eudoxie, laissée au second plan dans la *Vie de Morozova*. Quant à leur date, Vysockij a tort de les croire toutes écrites de Borovsk : celles où il est parlé du nouveau mariage à venir du prince Urusov sont antérieures au second trimestre de 1672, car Avvakum, écrivant à Pustozersk vers juin-juillet 1672, connaît déjà ce mariage (fol. 249 fin-249 v.).

79. Vysockij, pp. 22-23 (cf. pp. 12, 13).

80. Ayant reçu vers la fin de juin 1670 un commandement important contre Razin (B.H.R., XXIII, col. 1344; *Arch. Moscou*, vol. 281, fol. 21-26), il fut accusé de ne s'être pas porté au secours de Simbirsk et d'avoir fui devant Alatyř (Popov, *Mat.*, pp. 89, n. 30, et 93), rappelé en novembre 1670, remplacé par Georges Dolgorukij et exilé dans ses terres (*ibid.*, pp. 97, 181). Il dut rentrer à Moscou dans le courant de 1671.

81. En 1676, il était déjà *stoľnik* de la chambre (*Rangs du palais*, III, col. 1638; *Livres des seigneurs*, VII, p. 80).

d'hui, tu mourras jeune, tu seras là-haut dans les tourments, et ne m'appelle plus ta mère, je ne suis plus ta mère⁸². »

Ses deux petites, Anastasie et Eudoxie, étaient sa seule consolation, tout en causant son désespoir. Elle croyait sa mort prochaine : or que deviendraient-elles, orphelines, brutalisées par leur frère et par leur père ? Avec l'innocence de leurs dix ou douze ans⁸³ et leur sensibilité de fillettes, c'étaient pour leur mère de tendres complices. Elles lui envoyaient l'argent qu'elles pouvaient trouver, et des objets de toilette, serviettes, toile, fil, mouchoirs, et de la cire pour les cierges ; et leur mère leur adresse à chacune un chapelet avec son nom écrit dessus. Elle leur prodigue les conseils moraux : soyez douces et modestes, aimez-vous l'une l'autre, ne faites pas de folies pendant le carnaval, habillez-vous modestement, de vert et de bleu, ne buvez pas de boissons fortes. Faites l'aumône. Elle veille sur leur piété : ne vous laissez pas de prier ; « si vous tombez en tristesse, pleurez devant votre Créateur : les larmes sont à l'âme d'un grand secours... ; priez la nuit, ne fût-ce qu'un chapelet : la prière nocturne est puissante », priez pour les morts. Elle leur envoie un livre, les *Fleurs des saints* : « Lisez la parole de Dieu... sinon vous ne connaîtrez pas l'erreur de ce temps... ; lisez *Cyrille de Jérusalem* et *Ephrem* et l'*Apocalypse* et le *Livre de la Foi* » ; « demandez des livres à votre père et serrez-les chez vous : les livres anciens sont précieux, vous n'en trouverez plus maintenant. » C'est une vraie terreur pour elle, qu'un jour elles puissent abandonner la vraie foi : « Souciez-vous de votre âme : tout passera, mais votre âme est plus précieuse que tout » ; « consolez mon cœur endolori et épargnez votre âme : ... fuyez la perdition de ces jours..., conservez la foi..., gardez-vous des illusions de l'Antéchrist ! » Ces deux arondes aux ailes d'or, ces tourterelles qu'elle aime tant, elle les forme au martyr : « Ne craignez pas ceux qui tuent les corps..., craignez ceux qui précipitent les âmes dans la géhenne de feu. » C'est en elles seules qu'elle a confiance : elle leur confie leur frère ; elle les charge d'insister auprès de leur père pour qu'il veuille bien accepter certaine image de la Vierge de Tikhvin⁸⁴.

Ces lettres sont longues, désordonnées, chargées de répétitions,

82. Vysockij, pp. 9-11 (lettre adressée à Basile seul).

83. Avvakum avait vu Anastasie « petite » à Moscou en 1664 ; vers 1681, elle est en âge de se marier (col. 848-849).

84. Les lettres II, IV, VII-X, XII sont adressées à Anastasie et à Eudoxie ; V, VI, XI aux enfants en général.

pleines de mots tendres : c'est un épanchement de plaintes, de pleurs, de regrets, dans lequel se logent ces conseils très raisonnables. Eudoxie est une mère aimante à la folie et une chrétienne sérieuse, instruite, logique et réfléchie. Son exemple, ses efforts ne resteront pas vains. Anastasie du moins, dans quelques années, s'embrasera d'une ambition presque extraordinaire et que les zélateurs jadis avaient à peine osé concevoir : inaugurer les missions en Russie, s'en aller convertir les païens, « ceux que le monde entier redoute », « baptiser les non-baptisés ». « C'est sa mère tout entière ! » conclura Avvakum, lui-même étonné⁸⁵. Mais où verrons-nous mieux que dans cette famille combien, à cette époque au moins, la vieille foi se confond avec la vie chrétienne conséquente et convaincue, et l'adhésion aux nouveautés avec une religion de convenances et de compromis ?

IV

Avvakum, averti de l'ampleur prise par la persécution, saisit ses armes de prisonnier, sa plume d'oie et le papier qu'il avait par contrebande, et écrit :

Mes frères bien-aimés et désirés en Jésus-Christ sur toute la face de la terre ! Soyez fermes dans la foi et inébranlables, n'ayez pas peur des hommes, ne vous effrayez pas, mais sanctifiez le Seigneur notre Dieu dans vos cœurs, et Il vous sanctifiera... Qui croit, entend les paroles du prophète⁸⁶. Sinon, il est troublé et branlant ; comme un roseau ploie au moindre vent, l'homme de peu de foi s'épouvante pour un mot et trahit la vérité... Le Christ en l'Évangile enseigne quatre vertus : courage, sagesse, droiture et chasteté.

*Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme !*⁸⁷... Comme l'oiselet, une fois empenné, vole haut, l'homme, redressé par la sainte Écriture, ose, dans une confiance qui tout espère, souffrir hardiment pour le Christ et ne refuse pas la mort si l'occasion l'y convie.

En même temps, il observe la sagesse du Christ : il ne se rue pas aux tourments. Mais, s'il est pris, il ne renie pas. Il n'a cure des cho-

85. Col. 849.

86. Avvakum parle avec Isaïe, VIII, 9-10, 12-14.

87. Matth., X, 28.

ses terrestres : aimant le Christ, il les méprise toutes... Pas de saut en avant, ni en arrière : voilà la conduite bénie. Si tu t'enflés et te précipites, ensuite, affaibli, tu renonceras. Mais si sagement, avec modestie et douceur, avec l'amour du Christ et quêtant Son aide, tout confiant en Lui, tu avances selon la vérité évangélique, alors Dieu te secourt et tourne tout pour ton bien. Ne cherche pas alors de paroles grandiloquentes, mais une sagesse modeste : par là tu vaincras tes adversaires. Qui agit par orgueil, tient au tribunal des discours à la Platon, faiblira et sera rejeté : de ces héros-là, Dieu ne fait point cas, il s'en détourne... Même si ton esprit est enflammé d'un feu divin, adresse tes paroles à l'homme, et déverse ta fureur sur le diable.

Pardonne en tout temps à qui se repent et agis toujours non pour les hommes, pour faire montre, mais pour Dieu. Prie pour ton adversaire... ⁸⁸.

Par-dessus tout, aie la sagesse du serpent et la pureté de la colombe...

Le serpent, si on ne lui écrase la tête, reprend vie; la tête écrasée, il est entier, et mort. Ainsi du chrétien : sans tête, il mourra de la mort éternelle, je veux dire sans la foi immaculée du Christ. Il a beau être intact, ni ruiné, ni tué : sans la foi il est mort. Il n'est plus bon qu'à cracher dessus. Tandis que, saccagé, tout blessé, s'il a la tête intacte, c'est-à-dire la vraie foi dans son âme, il est vivant de la vie éternelle.

Et puis durant la persécution il faut avoir l'indulgence de la colombe. Car la colombe, privée de ses petits, ne se fâche pas et ne fuit pas son maître, mais reconstruit son nid et élève d'autres enfants... Ainsi le chrétien doit vivre sans colère : qu'on vous enlève femme et enfants, ne vous fâchez pas; quant aux biens, n'en parlons pas... Ta femme et tes enfants, le Christ les gardera aussi entre les mains des infidèles...

Vivez... dans la charité, l'aumône et autres vertus. Ne remettez pas à demain les œuvres de salut par paresse et négligence. Nous ne savons pas combien nous vivrons... Pour moi, quand j'y pense, effroi et tremblement saisissent mon esprit : comment me présenterai-je devant le Juste? Fuir? Mais où fuir? Renier mes œuvres mauvaises? Mais, accusatrices, elles crient distinctement... : tu nous a créées en tel et tel temps...

Revêtez-vous d'entrailles de miséricorde..., vous supportant les uns les autres⁸⁹ et la suite. Hélas, chez nous, rien de semblable : surtout murmures, rancunes, suffisance et orgueil, reproches mutuels, hauteur envers le prochain; chacun est maître, de novices point...

88. Suit une formule de prière.

89. Col., III, 12-13.

Quant aux gens d'Église de nos jours : d'Église en paroles, du démon en actions. Mensonge et piperie!... Gardez-vous d'eux..., confondez-les... Mais pas de colère, ou bien contre le diable, non contre ton prochain... Pour le moment patiente, prie Dieu pour lui...

*Celui-là qui sera patient jusqu'au bout sera sauvé*⁹⁰. Entends-tu : bienheureux qui achève, et non qui commence! Il a été patient jusqu'à la croix et à la mort : à nous aussi d'achever par la mort!...

Leur armée sera massacrée sur place en un certain lieu Armagédon⁹¹. Ils ne revivront pas avant la résurrection générale; leurs corps, les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre les mangeront : ils sont gras, ventrus à souhait, oiseaux et bêtes auront de quoi se réjouir. Qu'aujourd'hui ils grondent le Christ et nous tourmentent et tuent! L'ours versera des larmes de vache. Patientons, mes frères, ne cédon pas à l'ennui...

A tous les croyants, à qui nous a vus et à qui n'a pas vu notre visage, du petit au grand, aux hommes et aux femmes,... aux serfs et aux libres, aux riches et aux pauvres..., moi archiprêtre indigne, et toute la douloureuse confrérie, nous adressons salut, paix et bénédiction... Demeurez, pour l'amour du Seigneur, fermes dans la foi et ne trahissez pas la religion de nos pères, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui soit la gloire dans les siècles. Amen!

Quant au dernier Antéchrist, ne soyez pas séduits : celui-là, le diable ultime, il n'est pas encore venu. Ce sont ses boiars favoris, ses proches amis, qui s'agitent en ce moment, comme des démons, et lui tapissent la route... Quand ils auront fait place nette, Élie et Énoch, les dénonciateurs, viendront d'abord; ensuite l'Antéchrist, en son temps...⁹².

Dans ce moment tragique, d'où dépendait le sort de la vieille foi, Avvakum donnait à ses fidèles, au nom de tous les Pères de Pustozersk, des instructions précises : jusqu'à la façon de se tenir devant les juges; des instructions éminemment sages : une fermeté à toute épreuve, mais pas de provocations; des instructions profondément chrétiennes : en attendant le martyre possible, pratiquer les vertus quotidiennes de charité, de modestie et de pardon, entre soi dans le petit troupeau et envers les persécuteurs mêmes. Enfin, sur la grande question du moment, l'Antéchrist, il fournissait une réponse catégorique et sans ambages : il calmait les angoisses.

90. Matth., xxiv, 13.

91. Apoc., xvi, 16.

92. Col. 771-785 (deux rédactions ultérieures, avec variantes, col. 785-795 et 795-808). Pour la date, voir *Ed. acad.*, p. lxx.

Cette lettre fut envoyée et parvint à son adresse « sur toute la face de la terre » russe : on n'en saurait douter, devant le nombre des copies conservées. Mais Avvakum était capable d'écrire sur un tout autre ton. Voici un petit billet tracé en pleine persécution, mais avant que fût arrivée à Pustozersk la nouvelle de l'arrestation de Morozova :

Athanase, es-tu vivant ? Au fait, comment mourrais-tu ? Athanase veut dire immortel. Continue à distribuer tes pâtés dans les prisons. — Et Boris d'Athanase, il n'a pas reçu cette Trinité : par peur ? Gronde-le comme ceci : « On ne meurt qu'une fois, beau seigneur, et puis, quand on te fouetterait le cul, le beau malheur ! Ce ne serait pas le sang du Christ qui coulerait : du sang d'homme. »

Le prince Khovanskij, Jean l'aîné, lui aussi, a faibli. Bon ! Ils veulent ressembler à Antiochus l'Égyptien : poulets farcis, hydromels capiteux, comment vous quitter ? Les pauvrets, ils s'enlisent dans les conseils des pécheurs. Mais ils quitteront tout cela malgré eux quand le Seigneur séparera leur âme du corps.

Élie et Énoch n'ont pas connu la mort charnellement : mais sous l'Antéchrist eux aussi souffriront dans la chair et, mis à mort, seront trois jours et demi gisants dans la rue ; puis, ranimés, ils monteront au ciel.

Tu le vois : de pareils astres goûteront la mort en leur chair. Et nous, nous serions immortels ?

Allons, Athanase, adieu ! Merci pour les pâtés. Prie pour moi. Paix et bénédiction de nous tous, et de moi salut et baisers affectueux ⁹³.

⁹³. Col. 927-930. Il est possible, mais non certain, que le destinataire soit Athanase-Abraham. En tout cas, « cette trinité » représente Morozova, sa sœur et Danilova, dont l'arrestation n'était pas connue encore à Pustozersk.

CHAPITRE XIV

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : DISPUTES ET TRAVAUX (1670-1674)

- I. Débats théologiques. — II. Les premiers Sermons. — III. Le traité sur la Divinité et la créature. — IV. La *Vie* d'Avvakum et la *Vie* d'Epiphane. — V. Lettres à la famille, à Morozova, aux chrétientés.

I

Les relations des détenus avec l'extérieur étaient fort entravées par les rigueurs nouvelles qu'ils subissaient eux-mêmes et par la dispersion des croyants. Ces hommes d'une énergie dévorante, dont l'action même épistolaire se trouvait ainsi diminuée, se replièrent sur eux-mêmes.

Dès avant la venue du major Elagin, Avvakum et Théodore avaient eu une discussion à propos d'un verset de l'hymne première du *canon* de la Trinité, le dimanche à matines. Le *Psautier avec office* d'Avvakum, imprimé sous le patriarche Josaphat, portait : « Seigneur unique en essence et reflété en trois formes, dans l'unité de l'être... » Dans les livres ultérieurs, quoique d'avant Nikon, on avait changé le mot *formes* (*obraz*) par un autre terme : *personnes* (*lico*). Théodore préférait cette dernière rédaction : il arguait de ce que, dans les textes théologiques, *obraz* désignait d'ordinaire non pas les personnes, mais la substance unique de la Divinité¹. Finalement, l'archiprêtre se rendit en disant : « Un livre est meilleur sur un point, l'autre sur quelque autre point. C'est bon. A l'avenir, cessons de nous chamailler

1. Avvakum prend le mot *obraz* dans les deux sens : le plus souvent pour *personne*, mais aussi pour *substance* (col. 631 : *estestvo i suščestvo i obraz tože est*').

ainsi dans cette prison ! » C'était pure querelle de mots, dans une langue où le vocabulaire théologique n'avait pas été fixé par autorité. Elle ne laissa après elle aucune amertume apparente².

Mais avant la fin de l'année 1670 le directeur et son pénitent — car Théodore était le fils spirituel d'Avvakum — se retrouvèrent en présence, toujours sur la question de la Trinité, et sur d'autres encore. L'archiprêtre, quand il se mettait à raisonner sur les matières de foi, manifestait des exigences extraordinaires : il voulait tout comprendre intellectuellement, et tout se représenter sensiblement. Aucune hardiesse alors n'arrêtait la démarche de sa pensée ni la fougue de son tempérament. Le diacre, au contraire, n'éprouvait nul besoin de scruter les formules admises ni d'atteindre une intelligibilité parfaite. Il demeurait dans la zone explorée, jalonnée par les conciles ; il ne courait nul danger de s'écarter jamais de l'orthodoxie, et c'était sage dans les conditions où ils se trouvaient. Avvakum, sans livres, sans connaissance directe de la tradition théologique grecque et latine, sans terminologie étudiée, sans aspiration même à des définitions précises, était condamné d'avance à énoncer des erreurs qui n'étaient pas dans sa pensée. Pouvait-il, de son sous-sol de Pustozersk, doter l'Église russe d'une théologie qu'elle ne possède pas encore aujourd'hui ? Mais son cerveau, son imagination, sa piété, réclamaient plus de lumière : pouvait-il se refuser à chercher ?

C'est une vérité inscrite dans le Symbole des apôtres, et recueillie par l'Église orientale comme par l'Église occidentale, que le Christ, mort et enseveli, est descendu aux enfers. Mais elle pose de nombreux problèmes. Qu'est-ce qui est descendu aux enfers, l'âme seule du Christ, ou l'âme réunie au corps ? Mais alors cette réunion se confond-elle avec la résurrection ? Pourquoi cette descente : est-ce humiliation ou gloire ? Abailard assurait que l'âme du Christ est descendue aux enfers non pas en substance, mais en vertu. Sa doctrine fut rejetée par le concile de Sens en 1140 et par le pape Innocent II, mais reprise par Pic de la Mirandole. Luther a enseigné que le Christ descendit « avec son corps et son âme indivisiblement », donc après une certaine réanimation, mais avant la résurrection ou la sortie du tombeau, l'espace d'un instant, et ce fut l'interprétation des Luthériens jusque vers le milieu du XVIII^e siècle. Dans l'Église catholique, l'opinion probable, mais non de foi, celle de saint Augustin et

2. *Mat.*, VI, pp. 118-120 (lettre de Théodore à Maxime).

de saint Thomas, est que, le corps du Christ étant au tombeau, son âme seule descendit glorieusement aux enfers, mais toujours en union hypostatique avec le Verbe, de sorte que le Christ était tout entier et aux enfers et au tombeau³.

En Russie, le problème avait été effleuré lors de la correction des livres par l'archimandrite Denys. Le *Triodion de Pâques* de 1604 portait un verset disant : « Tu étais présent, ô Christ, dans le tombeau charnellement; dans l'enfer avec ton âme »; les recenseurs, se référant au *Synaxaire*, rectifièrent en : « dans le tombeau avec ta chair ». Ils voulaient signifier par là que le Verbe de Dieu, sur la croix, ne s'était pas retiré ni séparé de la chair du Christ⁴. En 1627 les adversaires de Laurent Zizanie, argumentant avec le texte primitif et sans préciser leur doctrine sur ce point, sous-entendaient cependant que l'âme seule du Christ était descendue aux enfers⁵.

Quand la question surgit à Pustozersk, le diacre Théodore invoqua ce même verset du *Triodion*. Il se contentait de ces trois thèses : le corps « trois jours et trois nuits » au tombeau, et l'âme seule trois jours et trois nuits aux enfers, puis la résurrection⁶. Cela ne satisfaisait pas l'esprit curieux et réaliste d'Avvakum et ne lui semblait pas rendre compte de tous les textes. Et puis il y avait une phrase de Joseph de Volokolamsk que Théodore citait, et qui était impie : « L'âme du Christ, sans son corps, fut ravie en enfer par le diable et la mort⁷. » Il fut ainsi amené à approfondir, à tâcher d'élucider ce point de foi : sans connaître les questions posées ni les hypothèses formulées avant lui, il récrivit par son seul effort, tant bien que mal, ce chapitre de la théologie dogmatique.

Que le Christ eût été saisi par le diable et la mort, c'était un blasphème. « Baissant la tête, il rendit l'esprit » : c'est signe qu'il est le maître de la mort et de la vie, car le commun des hommes rend d'abord l'esprit et ensuite la tête se penche. Non, le Christ est descendu aux enfers dans sa gloire pour chasser la

3. F. Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, t. IV, 1 (1921), col. 682-693; M^{sr} Quilliet, *Diction. de théologie catholique*, IV, P., 1924, col. 565-619; *Real Encyclopedie für protestantische Theologie*, 3^e Aufl. von A. Hauck, Leipzig, 1901, s. v. *Höllenfahrt*. Le *Catéchisme orthodoxe* se rapproche de la doctrine catholique (pp. 98-99).

4. Skvorcov, *Denys*, pp. 236-237.

5. *Dispute de Zizanie*, pp. 82-84.

6. *Mat.*, VI, p. 106. Comment Théodore pouvait-il compter trois nuits ?

7. Ce texte, tiré du chapitre IV de l'*Illuminateur*, n'est pas invoqué parmi les autorités citées par Théodore dans le passage de la lettre à son fils (VI, pp. 106-107) consacré à la question. Mais ce n'est qu'un très bref résumé.

mort et le diable et donner la vie à tous les pauvres souffre-douleurs.

Il y est descendu tout entier, corps et âme. Autrement Bouche d'Or n'eût pas prêché : « Malheur à l'enfer, pour avoir goûté de Sa chair! » Jean Damascène n'eût pas écrit, en son traité contre les Iconoclastes inséré dans le *Recueil* de 1642 : « Sa chair n'a pas été séparée de Sa divinité, ni dans le sein de sa mère, ni dans la résurrection, ni sur la croix, ni en enfer. » L'Église ne chanterait pas : « Voilà l'enfer blessé au cœur, d'avoir reçu le Blessé au flanc! » — « Ce n'est pas une âme nue que dévora l'enfer, mais un corps, et bien malgré lui, il ouvrit largement les joues quand vint en sa double nature, corps et âme, Dieu le Verbe, Notre Espérance. Oui, il enfla comme le serpent de Babylone, et sa panse insatiable éclata. Le corps du Christ fendit le ventre de l'enfer. Dieu soit loué. Allez-vous en, pauvres prisonniers, de votre prison : Dieu a pardonné Adam avec les fils d'Adam. Et puis Il sortit avec les saints de dessous terre. »

Épiphane de Chypre dit : « Le Christ sur terre : nous l'avons cru; le Christ parmi les morts : nous descendrons avec lui, pour apprendre... comment il a porté la lumière aux habitants de l'enfer. »

Donc celui qui est descendu en enfer, ce n'est « ni Dieu nu ni l'homme simple », mais le Christ, Dieu fait homme. Et Avvakum reconstruit ainsi les événements. Le Christ mort en croix et enseveli, son âme fut transportée entre les mains du Père⁸. « Sa chair ne vit pas la corruption » (hymne du samedi saint); « le Fils-Verbe se garda intact. Il permit à la corruptrice, la mort, d'y mettre les dents, mais ses dents tombèrent sur un fruit trop vert, et elle fut dégoûtée ». La divinité était là dans la tombe, mais non apparente. Mais le troisième jour l'âme revint au corps, et se produisit leur réunion « éternelle, immortelle, divine ». Le Christ « se redressa, comme un dormant, et comme un fort et chargé de vin, frappa ses ennemis par derrière⁹ » : il descendit corps et âme, victorieusement, et sa divinité rayonnant plus encore que sur le Thabor, en enfer. Quand se produisit, quelle durée eut cette descente aux enfers? La question ne semble pas

8. « Elle apporta en présent à Dieu le Père le sang du Christ, et porta plainte contre les Juifs » (*Mat.*, VI, p. 107). Cette supposition est attribuée à Avvakum par Théodore : peut-être l'avait-il énoncée en passant, mais elle ne se retrouve pas dans les textes conservés.

9. Ps. LXXVII, 65-66, d'après le texte d'Avvakum, différent du texte synodal actuel et de la Vulgate.

avoir retenu Avvakum : selon l'esprit de sa doctrine et selon quelques mots jetés incidemment, elle fut foudroyante, l'espace d'un éclair, le troisième jour; mais ailleurs il parle de trois jours. Après quoi eut lieu la résurrection sur terre : « Pacifiquement, cette fois, le Christ apparut aux femmes et aux disciples¹⁰. » Sur la distinction entre la réanimation et la résurrection, Avvakum n'insiste pas, mais elle ressort de sa doctrine et des termes employés : « se redressa » (*vozsta*) et « ressuscita » (*voskrese*).

Le pape Lazare prit parti pour Théodore¹¹. Avvakum resta sur ses positions, passionné, convaincu que là seulement était la vérité et que Théodore se perdait. Aussi le traitait-il de renégat, de « schismatique », ou bien, avec condescendance, de blanc-bec : « Théodore, Théodore, tu es jeune, tu ne sais pas cela; moi je suis déjà vieux..., écoute, écoute! » La dispute allait durer dix ans, jusqu'à la fin.

Dans les premiers moments cependant, le désaccord constaté, on n'insista pas sur la descente aux enfers, et on revint sur la question mal enterrée de la Trinité. Entre ces deux croyants du XVII^e siècle, surgirent les antiques débats des premiers temps de l'Église. Tous deux récitaient le *Credo* de Nicée et même le Symbole athanasien. Mais quand ils tentaient de repenser leur foi, la méconnaissance des termes précis les entraînait dans de dangereuses exagérations. Théodore était tellement sensible à l'unité de la Divinité qu'il semblait loger le Fils et le Saint-Esprit, sans forme propre, à l'intérieur du Père. C'était l'hérésie sabelienne, presque la négation de la Trinité, donc le judaïsme. Avvakum s'indignait : « Alors, selon toi, il faut tout mettre en tas : une seule personne? Cependant, d'abord, il se borna à affirmer la distinction des personnes. Il en trouvait une image dans l'icone traditionnelle de la Trinité : sous le chêne de Mambré, trois anges assis, distincts mais égaux. Trois figures égales, trois soleils sans déclin, trois lumières éternelles, mais une seule puissance, une seule domination. Pour le reste, il se refusait à ratiociner davantage : bien fol était le diacre, de s'attaquer aux mystères « dont tous les théologiens se sont tus et sur lesquels ils nous ont interdit de dogmatiser plus avant¹² »!

10. La doctrine d'Avvakum est exposée dans la troisième partie de l'*Évangile éternel* (col. 635-650), postérieure à cette phase de la discussion; mais on la trouve déjà énoncée dans le *Sermon sur les jours de jeûne* (col. 299), qui est de 1672-1673, et dans la *Lettre à Siméon*, de 1677, col. 572. Cf. col. 846-847.

11. *Mat.*, VI, p. 120.

12. Ce premier état de la discussion nous est donné dans le *Sermon sur Abraham*, qui date de la première moitié de 1672 (col. 338-341).

Pareille attitude était sage. Mais en discutant on est toujours exposé à dépasser les bornes. La difficulté était dans la relation entre l'unité et la trinité : la notion de substance, élucidée par les scolastiques, manquait à Avvakum. Aussi, affirmant toujours l'égalité des personnes — *lico, obraz, ipostas, sostav* —, l'unité de volonté et de règne, avait-il grand peine à énoncer ce qui, sous ces attributs, est un. L'essence (*edino suščestvo, estestvo*) « indivisible », il semblait la diviser en trois (*trisuščnaja Troica*) : trois courants d'une source divine. Le *Triodion* imprimé sous Josaphat, dans l'ode 6 de la Mésopentecôte, ne disait-il pas : « Adorons la Trinité une en trois essences » (*trisuščněj*) ? L'abondance des synonymes par lesquels les anciens traducteurs avaient rendu les mêmes mots grecs favorisait la confusion. Avvakum plus tard sentira la nécessité de définir les termes, mais il n'y parviendra pas. Les comparaisons n'étaient pas pour éclaircir les choses. Pour Théodore, la Trinité était une pierre lançant trois feux. Non pas, répliquait Avvakum, mais trois éclairs donnant une même lumière ! « Comme Pierre, Jean et Paul sont trois, mais ont une même nature humaine, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois, mais ont une même nature divine. » Avvakum demeurait d'ailleurs dans une indiscutable orthodoxie quand, renvoyant Théodore à la première villageoise venue, il lui faisait répondre par celle-ci : « La Trinité, c'est une substance ineffable en trois noms, trois fois sainte, trois fois éternelle... un en trois, et trois en un¹³. »

De la Trinité, le débat s'étendit à la Pentecôte. Le Saint-Esprit est descendu sur les apôtres sous forme de langues de feu. Mais que faut-il entendre par là ? Théodore disait que le Saint-Esprit est descendu substantiellement *sur* les apôtres, mais s'est logé *en* eux seulement « par la grâce de ses dons ». Avvakum, dans les langues de feu mêmes, ne voyait que

... la grâce parfaite du Saint-Esprit, car l'essence du Paraclet demeure du tout immuable. On ne voit nulle part dans les livres d'Église que l'essence se déplace... Voyez-vous cela : l'Esprit-Saint en personne descend, distribue ses dons, et puis remonte. C'est une imagination d'enfant¹⁴.

13. L'ensemble de la question de la Trinité fait l'objet de la deuxième partie de l'*Évangile éternel* (col. 623-632). Du point de vue de Théodore, *Mat.*, VI, pp. 97, 119-125.

14. *Mat.*, VI, p. 109.

La discussion, sur ce point comme sur les autres, était sans issue. Mais le fait était que Théodore refusait obéissance à son père spirituel, en matière grave. Avvakum était obligé de le punir : il le maudit, et ses compagnons firent de même. Cela se passait vers octobre 1670. Le pauvre diacre, abandonné de tous, sans livres, sans personne à consulter, se trouva assiégé de doutes cruels : anathème à Moscou par les autorités, anathème à Pustozersk par ses amis ! Une nuit du carême de la Saint-Philippe, comme après laudes il reposait sur sa banquette, il entendit des voix qui répétaient en chœur, comme des écoliers : « Ils ont souillé sa loi, il ont été divisés par la colère de Sa face », puis : « Par ta vérité anéantis-les ! » Les voix se turent, et il ne sut pas si elles menaçaient les niconiens, ou bien ses adversaires de Pustozersk. Il en fit part à ceux-ci, qui « se moquèrent et ne furent pas touchés le moins du monde ¹⁵ ».

Quand vint le grand carême de 1671, les discussions passèrent au second plan et tous les exilés se trouvèrent réunis dans les mêmes résolutions d'héroïque piété : les quarante premiers jours on ne devait prendre aucune nourriture. Avvakum et Épiphanes s'y tinrent strictement : ils ne buvaient même pas l'eau tiède que se permettait Lazare. Mais ils n'eurent bientôt plus la force de réciter l'office. Le diacre, lui, effritait dans son eau des biscuits et buvait du kvas. Au bout de dix jours, on décida d'un commun accord de boire tous, mais que Théodore aussi se réduirait à l'eau pure. Lazare observa cette règle jusqu'au terme fixé. Au bout de vingt jours, il sembla à Avvakum que ce n'était pas régulier : il cessa de boire. Mais il tomba malade : il s'aspergea la poitrine et se frotta de neige, et s'en trouva mieux. A partir du quatrième samedi, Épiphanes et le diacre n'en purent plus : on leur permit de boire et manger les samedis et les dimanches ; Avvakum, en se gargarisant de kvas, avalait parfois une miette. Le jeudi de la cinquième semaine, il chut de faiblesse : or c'était le temps de l'office. Il réfléchit et, en soupirant, mesura trois cuillerées de kvas et cinq d'eau, qu'il mélangea et but ; de même le vendredi. Le samedi, il confectionna un oblat, célébra la messe, le consacra et le consomma. Le dimanche il but du kvas. Mais la dernière semaine des quarante jours, il jeûna complètement, en s'humectant seulement la bouche pour réciter l'office.

15. *Ibid.*, pp. 95-96.

Le procès-verbal de ces exploits fut aussitôt dressé par l'archiprêtre ¹⁶.

Mais Théodore était toujours dans les tourments de l'homme condamné de partout et qui, cependant, ne se trouve pas d'erreur. Dans les trois dernières semaines du carême, il supplia Dieu, avec larmes et soupirs, de lui faire connaître s'il était condamné aussi à Son tribunal. Le lundi de Pâques, comme il reposait après vêpres, il eut une vision extraordinaire. Un murmure derrière la lucarne : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous! » Il répond : « Amen! » et regarde. Une figure éblouissante comme un éclair lui dit : « Tu es béni! Paix à toi, saint de Dieu! » et disparaît. *Béni!* et non *maudit* : c'est la réponse de Dieu. Donc diabolique est l'anathème des niconiens, injuste et passionné l'anathème d'Avvakum ¹⁷.

Les discussions reprirent, et s'étendirent. Théodore, au fond, se contentait des formules de foi, et restait dans l'orthodoxie plutôt par médiocrité de pensée que par pénétration théologique. Avvakum cherchait dans ces formules un sens aussi explicite que possible; il osait sans bornes et, n'ayant que son intelligence et sa bonne foi, emporté par les puissances exceptionnelles de tout son être, imaginait d'étranges doctrines.

Si Avvakum ne pouvait admettre que le Saint-Esprit fût descendu substantiellement sur les apôtres, c'était que le déplacement de cette hypostase lui paraissait contraire au principe de l'immobilité divine : Dieu parfaitement simple, que nul lieu ne contient et nulle figure n'exprime, « qui habite une lumière inaccessible » comme dit saint Paul ¹⁸, ne peut pas être présent essentiellement « autour de toutes les créatures ».

La Providence est partout, partout la puissance de Dieu; partout domine, voit et entend son œil omniscient. Mais la propriété de l'essence divine demeure dans le très-haut, dans une lumière inaccessible, et ne se déplace pas sur terre ou sous terre.

Mais alors comment concevoir la venue sur terre du Verbe de Dieu? Dire que le Verbe a été en même temps dans la tombe substantiellement, en enfer substantiellement, au paradis avec le

16. Il occupe les fol. 110-111 v. du *Recueil de Pustozersk* et a été imprimé par Druzhinin dans *Ann. Comm. archéogr.*, XXVI (1914), pp. 19-21 (= col. 719-722).

17. *Mat.*, VI, pp. 99-100.

18. I Tim., VI, 16.

larron substantiellement, sur le trône avec le Père substantiellement, c'est diviser en quatre le Fils unique. Non!

Dieu, sans déplacement d'essence, est descendu sur terre, s'est incarné... sans que l'essence divine quittât le sein du Père, mystérieusement : c'est-à-dire que la vertu de la grâce s'est déversée... du ciel vers nous dans la Vierge immaculée. Il était tout en grâce ici-bas, et en essence tout là-haut avec le Père¹⁹.

Avvakum relevait donc très haut la transcendance de Dieu; mais il soulignait l'humanité du Christ. Comme certains, pensant distinguer le Christ de la vulgaire humanité et entendant à la lettre les images de Jean Damascène, l'avaient prétendu « entré par l'oreille » dans la Vierge Marie et sorti par le flanc « ineffablement »²⁰ — Théodore, paraît-il, l'admettait —, Avvakum protestait que « dans la conception Dieu Verbe était entré par la porte naturelle, par l'utérus et non par l'oreille », mystérieusement « sans la briser », et qu' « ayant pris chair du sang de la Toujours-Vierge, il était sorti après neuf mois par la même porte, et non par le flanc²¹ ». Et la Vierge avait nourri non sans miracle aussi, mais enfin de son lait, « celui qui nourrit toute créature ».

Il suçait ses tétons, notre doux Christ. Ensuite il mangea pain, miel, viande, poisson, il mangea de tout pour notre salut. Et il buvait du vin, non, bien sûr, comme nous, par gloutonnerie et ivrognerie, mais pour donner sagement son nécessaire à la chair. Mais plus souvent il demeurait dans le jeûne. Allons, Théodore, ne creuse pas davantage, n'importune pas la Divinité. Le Christ a pris tout de nous, moins le péché; il a pris la chair entière avec ses passions. Quelles passions? Il avait peur, il se fatiguait, il suait, il dormait, il avait mal. Non pas tes passions à toi, ton brigandage²².

Si humain, comment ce Christ, monté au ciel, « assis à la droite du Père », pouvait-il se confondre avec le Fils de Dieu? Lazare ne le concevait pas : comme depuis l'Incarnation la Trinité n'avait pas cessé de siéger, le Père au centre, le Fils à sa

19. Col. 604, 618-619.

20. Lazare, dans sa *Supplique au tsar*, écrite en 1668, réfutait déjà cette invention (*Mat.*, IV, pp. 229-231). Il « grondait » pour cela Théodore (col. 619).

21. Col. 344-345 (*Sermon sur Abraham*).

22. Col. 619-621 (*Évangile éternel*, 1^{re} partie). Il veut dire : ton brigandage moral, tes erreurs. Même préoccupation dans le *Sermon sur Abraham*, col. 342.

droite et l'Esprit-Saint à sa gauche, ainsi qu'un roi avec ses enfants, le Christ devait, selon lui, occuper un quatrième trône²³. Avvakum adopta-t-il cette bizarre conception ?

Théodore l'affirme, mais nous n'avons que ce texte isolé : « Il est assis, Dieu et homme, à la droite de Dieu sur son trône royal : ne le bouscule pas, ne le jette pas, de ta langue païenne, du haut de ce trône royal aux pieds du Père²⁴. » De là il ressort qu'Avvakum, comme toujours, affirmait par-dessus tout la distinction et l'égalité des personnes divines, qui lui semblaient menacées par Théodore; en déduire que lui aussi « quadruplait la Trinité » serait téméraire.

Ainsi les pères de Pustozersk étaient en pleine dispute : pour Théodore, Avvakum était plus impie que les niconiens ; pour Avvakum, Théodore était tombé dans le judaïsme. Tous deux avisèrent leurs amis. Il fallait bien que l'archiprêtre expliquât pourquoi il avait maudit son fils spirituel. Nous ignorons s'il le dénonça « au tsar et aux princesses », comme l'assure Théodore²⁵; en tout cas, il en écrivit à sa chère Trinité d'ici-bas, comme il l'appelait, « Théodora en Eudoxie, Eudoxie en Théodora, Marie en Théodora et Eudoxie ».

Ici, le diable a semé la zizanie : nous avons disputé sur les dogmes, et nous sommes battus. Le diacre Théodore, ce jeune roquet, mon fils spirituel, s'est mis à errer sur les anciens livres et a trébuché sur la sainte Trinité et sur la descente du Christ en enfer et sur d'autres points, ratiocinant en niconien, en impie. J'en traite dans mon livre et je vous l'envoie. Je n'ai pas pu tolérer sa folie ni entendre ses blasphèmes, je l'ai séparé de moi et interdit, non point pour aucune injure extérieure, pas le moins du monde! mais pour son impudence contre Dieu et ses calomnies contre les anciens livres. Maudit soit-il, ennemi de Dieu!²⁶.

Et de Moscou arrivaient les approbations : beaucoup écrivaient à Théodore pour lui faire honte de ses erreurs. Il y avait un saint homme aveugle qui enseignait formellement que le Saint-Esprit

23. Du moins Théodore résume ainsi l'opinion de Lazare (*Mat.*, VI, pp. 107-108).

24. Col. 608.

25. *Mat.*, VI, p. 125 (la tsarine n'étant pas nommée, c'aurait été avant l'arrivée à Pustozersk de la nouvelle du mariage d'Alexis avec Nathalie, donc avant avril 1671).

26. Col. 395. La lettre a été écrite après l'arrestation de Morozova et ses compagnes, mais avant qu'on sût à Pustozersk leur transfèrement à Borovsk, donc avant la seconde moitié de 1673.

ne saurait être envoyé du ciel en substance et qui invoquait en ce sens un texte de Maxime le Grec²⁷.

II

Le livre dont il était question, c'était le *Livre des Sermons* sous sa forme initiale : les Sermons « sur Abraham et Melchisedech » et « sur les jours de jeûne », dans lesquels Avvakum traitait des matières discutées, et sans doute aussi « sur la sagesse du dehors », « sur les amis de la tradition et les novateurs²⁸ ».

Les discussions avec Théodore avaient découvert à Avvakum un champ nouveau : les matières théologiques. D'autre part, le débat avec les niconiens n'était pas clos : il ne suffisait pas de répondre aux questions pratiques posées par les fidèles ; et quant aux traités de simple polémique le nécessaire était déjà fait. Il fallait prendre les choses d'ensemble et de plus haut. Avvakum cependant n'était pas homme à composer des traités théoriques, d'une logique rigoureuse, sagement déduits dans l'abstrait et la froideur d'un feint désintéressement : « Je ne suis pas théologien. Ce qui me vient à l'esprit, je te le dis. » Pourtant, au cours de ces années de persécution où la correspondance régulière et active était difficile, il se livra à un immense travail pour énoncer sa pensée religieuse, largement, sans contrainte, sous toutes les formes qui se présentaient, sermons écrits, commentaires de textes sacrés, souvenirs personnels. Mais jamais il n'était esclave de cette forme : parmi les événements de sa vie, il insère un exposé doctrinal ; dans un traité sur la création du monde, il vitupère les astrologues de son temps ; parlant de Melchisédech, il tombe tout à coup sur le métropolite Hilarion ; expliquant l'Écriture, il conte un trait de son enfance ou tel cas merveilleux qui lui est arrivé. Du style élevé il saute sans gêne au plus trivial, et

27. *Mat.*, VI, pp. 100-101.

28. Le *Livre des Sermons*, tel qu'il est imprimé col. 241-242 d'après quatre mss., présente la forme définitive prise par l'ouvrage, au plus tôt vers la fin de 1675. Mais Avvakum écrivit les dix sermons dont il se compose dans un ordre différent et les adressa à ses correspondants à des dates différentes. D'après un ms., le *Sermon sur Abraham*, classé plus tard le huitième, était le premier. Les sermons 5 et 7 sont sûrement antérieurs à la seconde moitié de 1673 ; le sermon 6 « sur les jours de jeûne » est visé sans doute par la lettre à Morozova. Il est donc probable que le premier envoi, à Morozova, comportait ces quatre sermons (voir P. Smirnov, *Ed. ac.*, pp. XIX-XXXII).

d'une comparaison campagnarde à une citation de saint Paul. Jamais il ne reste dans le raisonnement pur : toujours il s'adresse à quelqu'un, lecteur ou, plus souvent, auditeur; toujours il a en vue quelqu'un, fidèles à enseigner ou adversaires à gronder. C'est ainsi, évidemment, qu'il prêchait, partant d'un texte et déployant à son propos les ressources d'ingéniosité, de couleur et de verve d'un libre causeur en même temps maître de vie et investi d'autorité, dans sa collégiale de Jurevec ou sur le parvis de Notre-Dame de Kazan. Et comme il sait admirablement mettre chaque chose en sa place, malgré sa violence et sa passion contre Théodore, c'est aux niconiens et aux mauvais chrétiens qu'il s'en prend d'ordinaire.

De cette époque 1672-1674 sont quatre *Sermons*, le traité *sur la divinité et la créature* et la *Vie*²⁹.

Le *Sermon sur Abraham* est à l'origine le commentaire du passage de l'Épître aux Galates (iv, 22-23) sur les deux fils d'Abraham, « l'un de la servante, l'autre de la femme libre ». Avvakum relate très simplement l'histoire du patriarche d'après la Bible et le « Chronographe », non sans s'apitoyer en chemin sur Lot à Sodome. Puis, Abraham rencontrant Melchisédech, il ne manque pas d'indiquer comment ce personnage symbolise le Christ, « roi et prêtre pour l'éternité » : « Il nous a faits fils de la lumière et héritiers du royaume céleste. Quoi de mieux ? Nous sommes les fils de Dieu, nous qui croyons au Christ. Les niconiens, eux, sont fils du diable : ils n'aiment pas le Christ. »

Désormais le récit objectif n'est que prétexte :

C'était un vrai prêtre, Melchisedech : il ne recherchait pas les vins du Rhin et de Romanée et les eaux-de-vie et les vins macérés et les bières au cordon, et les hydromels à la framboise ou à la cerise, ou blancs de toutes sortes. Hilarion mon ami, archevêque de Rjazan', vois comment Melchisedech vivait, lui. Il ne se prélassait pas dans les équipages à chevaux noirs. Et encore il était de race royale. Mais toi, qui es-tu ? Souviens-t'en, le fils à Jacques, le fils de pope...

Après une pittoresque algarade contre son ancien ami, si vertueux autrefois : « C'est du côté de Paul, le métropolitain, que tu louches ? » Excellente transition pour traiter celui-là aussi comme il le mérite : « Mais il n'a jamais eu de vie spirituelle. Il était

29. Sans qu'on puisse fixer plus exactement la date de ces écrits, sauf la *Vie*, ni leur ordre chronologique. Voir *Ed. acad.*, pp. xxxii-xlii.

marchand de crêpes et de beignets. Une fois pope, il léchait les plats des grands... » Mais c'est Hilarion le grand persécuteur : « Combien de chrétiens tu as brûlés, perdus par de méchantes dénonciations au tsar, et combien tu en as envoyé en enfer, d'inexpérimentés, par ta fausse et funeste doctrine!... Que Dieu te rende selon tes œuvres au jour du Jugement! » Les Juifs furent bien cruels : vous ne l'êtes pas moins. Eh bien! soit : « Cela me plaît : la terre russe s'est sanctifiée par le sang des martyrs. Courage, malheureux! Exercez-vous, comme Mahomet : courbez par le glaive les récalcitrants sous votre foi et, comme Hérode, après votre mort faites massacrer les chefs de Galilée. »

C'était une digression : il s'en excuse et revient à Abraham à Mambré, préfigure de la Trinité : « Avez-vous vu, mes frères, sur les icones, les trois anges assis à la table sous le chêne?... » Il expose sa foi, à peu près selon le symbole athanasien. Mais c'est justement le sujet du différend avec Théodore; il ne le nomme pas, il écrit seulement : « Il est certaines vipères, qui souillent de leurs ordures la divinité... » Suivent les arguments. Par la même occasion, il réfute les autres « erreurs impies » de ces vipères : sur la descente aux enfers, sur la réalité charnelle du Christ, sur sa conception.

« Reprenons l'histoire d'Abraham... » Le récit détaillé du sacrifice, conduit sur le ton épique et où la Genèse est complétée incidemment par un célèbre apocryphe inséré dans la *Palée*, aboutit à ces réflexions : « Admirable père, admirable fils!... O foi!... O patience dans l'espoir des biens futurs!... Dieu ne leur a pas imposé d'épreuve au-delà de leurs forces... » Quel enseignement plus nécessaire en temps de persécutions?

Je vous en supplie, de mes fers, vous tous qui pâissez pour le Christ : souffrons un peu ici des niconiens, pour réjouir Dieu éternellement... Aujourd'hui nous avons d'eux le feu et le bois, la terre et la hache, le couteau et la potence : là-haut, les hymnes et les doxologies des anges, louange, joie, honneur et liesse éternelle. Dur est ici l'hiver, mais doux là-bas le paradis. Dououreux le supplice, bienheureux le triomphe. Que votre cœur ne se trouble ni se s'effraye... Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé... Allons, ne baye pas aux corneilles, ne pèse pas : marche hardiment au feu et souffre joyeusement pour le Seigneur, comme un bon guerrier de Jésus-Christ, pour la justice des saints livres anciens!... Ils nous tourmentent, ils nous tuent, mais ils tremblent...; le juste... va sans autre souci que du Christ...

Et les encouragements aux croyants se pressent, alternent avec les menaces aux persécuteurs, dans un commentaire rapide, brusquement repris, des versets suivants de l'Épître aux Galates, pour aboutir à la vision de l'Antéchrist :

Il n'est pas encore venu, le diable ultime, mais il sera bientôt là. Ses précurseurs ont tout préparé, et scellé de son sceau les pauvres hommes, aveugles, avec les trois doigts et l'impiété de Malaxa. Mais vous, mes frères..., mourez pour la sainte Église et la tradition des Pères, ne laissez pas les brigands piller votre mère.

Il raconte qu'il l'a vu un jour, l'Antéchrist, un homme nu à la chair puante et respirant le feu, suivi d'une foule immense à la tête de laquelle marchaient le tsar et les prélats. Il l'a menacé de sa canne d'archiprêtre. Et l'autre lui a répondu : « Pourquoi cries-tu contre moi?... Je ne tiens sous mon pouvoir que ceux qui veulent bien. » Alors il a craché sur lui et s'est réveillé. Mais « il viendra bientôt, je le sais par l'Écriture, même sans visions. Et quant à ses bâtards, déjà ils ne manquent pas, les chiens furieux ! Le Christ nous en garde³⁰ ! »

Ainsi dans la plus libre des compositions, avec une vie, un tact, une variété de ton extraordinaires, Avvakum passe en revue les sujets les plus actuels, chacun selon son importance : l'encouragement au martyre avant tout, puis les raisons et dogmatiques et morales de condamner les niconiens, puis les discussions théologiques.

Le Sermon « sur les jours de jeûne et de gras » n'est qu'un rappel des règles de l'antique piété : jeûner obligatoirement les mercredis et vendredis, mais jamais le dimanche; distribuer en aumônes l'épargne ainsi faite; le samedi soir, à l'appel de la cloche, courir avec zèle aux vêpres, comme Pierre et Jean au tombeau, et vaquer jusqu'au lundi à la prière, à la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament; si possible, les autres jours aussi aller à l'église, sinon réciter l'office à la maison, devant les icônes, et ne jamais le négliger, car « triste est l'âme privée de prière ». Les fêtes chrétiennes sont comparées aux juives, et il est question de la descente du Christ aux enfers, de sa résurrection, de son ascension, de sa session glorieuse à la gloire de Dieu « dans ses deux natures, humaine et divine », et de son der-

30. Col. 329-360. Borozdin, dans son analyse du *Sermon* (pp. 233-238), signale les détails empruntés par Avvakum à la *Palée* et au *Chronographe*.

nier avènement pour séparer les justes et les hérétiques. C'est le moment où Avvakum pense aux niconiens : « Ce jour-là, à quoi vous servira votre ami l'Antéchrist ?³¹ »

Le Sermon « sur les amis de la tradition et les novateurs » donne un avertissement bien utile aux croyants qui vivent entourés d'infidèles : toute communication *in sacris* avec les niconiens est une souillure mortelle. Si leur malice n'apparaît pas, ce n'est qu'un artifice de Satan. On peut dire d'eux ce que dit en grec Azimit au cardinal romain : « Vos maîtres sont les porcs en qui Dieu envoya une légion de démons³². » Privés de la grâce, ils ne peuvent la transmettre; ils ne consacrent pas; ils n'absolvent pas. « Donc, je vous le dis, ne recevez de ces renégats... aucun sacrement et je vous défends de les accueillir dans vos maisons. » Qu'on ne se laisse pas tromper par l'apparence de religion qu'ils ont conservée : une étincelle dans un tas de cendre! mensonge pour leurrer les fidèles! En réalité « ils ne savent même pas ce qu'est une vie chrétienne ». Voyez-les de plus près : « De la tête aux pieds ils ont le corps rassasié, rebondi, gras...; quant à leurs œuvres, ce serait une honte de les nommer... » — « Ah non, pauvres niconiens, n'espérez pas dans cette vie d'apostats posséder les grâces spirituelles, ni les transmettre à autrui. » — Ils sont pires que les anciens hérétiques, car « le dernier flambeau qui éclairait encore ici-bas les âmes humaines, l'Église de Russie, ils l'ont éteint ». « Tout ce que veut leur père Satan, ils l'exécutent : ils bénissent du signe de Malaxa, ils commandent de se signer avec trois doigts, c'est-à-dire avec Satan... Oh! gardez-vous..., prenez pitié de votre âme unique! Si vous avez des enfants, enseignez-leur à se garder des méchants, des docteurs de perdition. » — « J'en remercie mon Dieu : beaucoup, me dit-on, craignant pour leur salut et veillant à ne pas laisser leurs rejetons, leurs jeunes enfants, dans l'ignorance... de la foi chrétienne..., enflammés d'amour..., se rassemblent, les uns dans leurs maisons avec femmes et enfants, les autres dans des cabanes construites exprès..., et ils se sont offerts eux-mêmes en holocauste..., ils ont fini dans la joie et les délices. Ils ont reçu de la

31. Col. 293-304.

32. Allusion à un texte très répandu de la polémique contre les Latins, la *Dispute de Panagiot avec Azimit*, dont l'original grec, du XIII^e siècle, a été retrouvé par Ath. Vasiliev, et qui a eu en Russie une fortune extraordinaire (imprimé dans A. Popov, *Polém.*, pp. 238-286, et *Mon. anc. lit.*, IV (1879), pp. 37-66). — Avvakum, citant de mémoire, se trompe : Azimit est le cardinal, et le Grec est le philosophe Panagiot.

main de Dieu une double couronne pour avoir conservé intacte leur foi... et pour avoir évité à leurs enfants de goûter à la doctrine inique des niconiens³³. »

Le Sermon « sur la sagesse extérieure », prenant pour texte les fameux versets de la I^{re} aux Corinthiens sur la sagesse de ce monde et la folie de Dieu³⁴, exprimait de vieilles idées qu'Avvakum avait autrefois soutenues chez Rtiščev, mais avec des conséquences nouvelles :

Platon et Pythagore, Aristote et Diogène, Hippocrate et Galien, tous furent sages, et tombèrent en enfer... Par leur sagesse ils s'assimilaient à Dieu, se figurant tout savoir : ... nous comprenons les choses du ciel et de la terre, qui est semblable à nous? Ils s'élevaient, les coquins, par-dessus les nuages, mot pour mot, comme Satan. Aussi Dieu les a rejetés... Tous les chrétiens depuis les Apôtres et les saints Pères étaient instruits à la modestie, à la douceur, à la charité... Vivant dans la foi, le jeûne, l'humilité, la sobriété, ils n'arrivent pas à la sagesse extérieure, à calculer le cours de la lune, mais ils montent avec l'humilité jusqu'au trône du roi de gloire... Tu vois, bouffi d'orgueil et faiseur d'almanachs, ton Platon et ton Pythagore; tout comme des porcs, les poux les ont mangés..., tandis que beaucoup de saints pour leur humilité... ont été glorifiés et déifiés après leur mort... et brillent en tous lieux comme le soleil, par leurs miracles. Vois un peu, astrologue insensé, les fruits que vous portez... : manger, boire et courir les femmes, voilà votre œuvre. Pardon, je ne juge pas, le mot m'a échappé. Ce n'est pas votre œuvre, mais celle du diable.. Comment ne pas pleurer sur vous? Regarde-moi cette face, ce ventre, niconien maudit : tu es gras, sais-tu?... Comment veux-tu passer par la porte du ciel?... Le royaume du ciel est pour les malheureux, pas pour les pansus. Regarde les saintes icones et vois comment les bons imagiers peignent ceux qui ont plu à Dieu : le visage, les bras, les jambes, et tous les sens maigres et émaciés par le jeûne et le labeur... C'est maintenant que vous les avez changés, vous les peignez comme vous êtes..., vous leur avez corrigé jusqu'à leurs rides, les pauvres!... Vous avez changé les images des saints et tous les rites et cérémonies : et vous ne voudriez pas que nos chers chrétiens le trouvent amer! Mon pauvre homme, il s'éreinte six jours à travailler et le dimanche le voilà qui court à l'église prier Dieu et sanctifier ses peines : inutile d'écouter, on chante en latin, des danses de bateleurs! Et après cela il n'irait pas se jeter au feu? Ils brûleront tous... plutôt que de vous écouter. Et tous les ortho-

33. Col. 3o3-33o.

34. I Cor., I, 19-21.

doxes doivent en faire autant : ... brûler pour le Christ et la tradition des saints Pères, pour vivre ensuite éternellement...

Avvakum en avait-il ici contre la science profane en général, ou seulement contre les astrologues, ou bien contre les nouvelles icones, ou bien contre tous les niconiens? Très certainement contre tout cela à la fois, mais ce qui fait l'unité du Sermon, c'est l'opposition entre cette vie moderne qu'il a vu se développer après son retour de Sibérie, sensuelle et tournée vers l'extérieur, et la conception chrétienne de l'existence. C'est aussi l'idée profonde de tous ces Sermons, puisque c'est en définitive le sens de la « vieille foi ».

III

Dans le traité « sur la divinité et la créature », on retrouve les mêmes préoccupations : contre la fausse sagesse, aboutissant à l'astrologie, et la vie large, représentée par l'intempérance du boire et du manger. La forme est toujours un commentaire, très libre, de l'Écriture, adressé à un « auditeur ». Mais le point de départ est une réfutation en règle d'un texte apocryphe très réputé dans l'ancienne Russie : « L'entretien des trois pontifes³⁵. » Les trois évêques et docteurs de la liturgie orthodoxe, Basile le Grand, Grégoire le Théologien (de Nazianze) et Jean Bouche d'Or, s'interrogent et se répondent sur les problèmes cosmogoniques qui, pour l'imagination populaire, ne sont pas assez concrètement résolus par la Bible : c'est là que se trouvent le soleil formé de la robe du Seigneur, la terre faite de l'écume de la mer et soutenue par trois grandes balcines et trente-cinq petites, et la mer appuyée sur des colonnes de fer. Le mérite d'Avvakum n'était pas de condamner l'*Entretien*, déjà inscrit par le *Livre de Cyrille* dans l'index des livres défendus. Mais il justifiait cette condamnation par des arguments d'historien et de théologien.

Basile est mort avant le second concile œcuménique, Grégoire a vécu pendant ce concile et Bouche d'Or entre le second et le troisième : « Comment ont-ils pu converser à de telles distances ?³⁶ »

Avant la création, Dieu ne pouvait pas être, comme on le fait

35. Souvent imprimé, entre autres par P. Vjazemskij, *Mon. anc. litt.*, I, pp. 63-130; sur les sources de ce texte, voir Ždanov, *Rev. Min. I. P.*, 1892, I, pp. 157-194.

36. Le fait est exact, seulement Avvakum s'exagérait les « distances » : même saint Basile et saint Jean Chrysostome ont été contemporains trente-deux ans.

dire à Grégoire, « dans trois salles du ciel », car Dieu embrasse tout et « n'est contenu en aucun lieu » et, s'il a « dîné chez Abraham et causé avec Sarah », s'il s'est « montré par derrière à Moïse », s'il est apparu à Isaïe, à Ezéchiel, c'est toujours « par similitude », *analogie*. L'Aréopagite l'a dit : « Il est lumière et non-lumière, car il est plus que la lumière; vie et non-vie, car il est plus que la vie. » « L'insaisissable a été retenu dans un lieu, l'incompréhensible et l'inaccessible, enfermé dans trois salles! » De même, les anges ne peuvent pas avoir été « pris du Saint-Esprit », car « ils ne sont pas pris de la nature de Dieu, mais ont été amenés du néant à l'être » par le Verbe, sur l'ordre de Dieu, et seulement « sanctifiés par le Saint-Esprit ». Quant aux histoires d'écume récoltée par les anges, et de baleines, c'est pur mensonge, et non raison : « Lis la Bible et le *Chronographe* sur la création du monde, c'est là qu'est la vérité. »

Ainsi est amené le commentaire de la Genèse. Avvakum, toujours libre, y prend vite occasion à de virulentes protestations contre l'ivrognerie, contre les injustices sociales — le travail des femmes et des enfants —, et contre les superstitions — astrologues et faiseurs d'almanachs — : les grands vices du temps³⁷.

Pour terminer, Avvakum rattache à la race d'Abraham, par la généalogie de saint Matthieu, « Jésus dit Christ, notre Espoir, de la tribu de Juda », depuis lequel ont passé « jusqu'à maintenant 1680 ans³⁸ ».

IV

C'est en 1672 aussi qu'Avvakum écrivit le premier jet de sa *Vie*. Naturellement, dans ses longs entretiens avec le moine Épiphanes, il lui était arrivé bien des fois de conter tel ou tel épisode de ses innombrables aventures : qu'il s'attirât par sa faute un désagrément, qu'il sortît vivant d'un mauvais pas, qu'il exerçât victorieusement sa puissance morale, une vérité ressortait toujours, c'était que toujours et partout il s'était trouvé sous la main de la Providence. Quelle preuve plus manifeste que la

37. J'ai donné plus haut, pp. 112-114, des extraits de ces développements.

38. Étant donné la manière ancienne de calculer, il faut traduire 1680 par 1672. — Le traité *Sur la divinité et la créature* a été imprimé (col. 651-684) d'après le texte autographe d'Avvakum, retrouvé par Družinin dans le *Recueil de Pustozersk* (fol. 301-330 v.).

vieille foi qu'il prêchait était agréable à Dieu ? Il fallait absolument conserver pour les croyants et pour l'avenir le souvenir des merveilles de Dieu en la personne de l'archiprêtre Avvakum : Avvakum s'en rendait compte. Mais était-il permis à un mortel d'écrire sa vie, comme on écrit celle des saints ? Son directeur, Épiphane, leva ses scrupules : il lui ordonna d'écrire.

Les apôtres avaient parlé d'eux-mêmes : c'était une justification. L'abbé Dorotheë avait semé ses *Instructions* de quantité de détails biographiques, même très triviaux : on pouvait donc comme lui, employer le cas échéant le ton et la langue de la conversation. Mais en même temps un cadre s'imposait, celui des autres *Vies* : une introduction édifiante, puis le corps de la vie, puis les miracles, et le style normal des œuvres littéraires. Avvakum vit tout cela fort bien, et se livra à son inspiration.

Il rédigea l'introduction nécessaire, dogmatique, générale, en style élevé soutenu. Dans une œuvre destinée à tous, même aux niconiens, il ne fallait pas, dès le début, se livrer à la polémique. Pourtant, contre les niconiens et contre Théodore, il était certaines choses qu'il tenait à affirmer : la transcendance de Dieu, le Saint-Esprit « vrai Seigneur », l'*Alleluia* double, l'impeccabilité de sa propre foi trinitaire, la supériorité d'une vie chrétienne sur les fausses sciences du monde, la coupe de l'ire divine déversée sur la Russie en punition des nouveautés de Nikon. Ces vérités, il faut admirer avec quel naturel elles sont introduites, toutes sous le manteau de Denys l'Aréopagite, pour aboutir à la transcription du symbole athanasien terminé par cette déclaration solennelle : « C'est ainsi que je crois...; en cette foi je vis et je meurs. »

Les événements sont ensuite narrés dans l'ordre chronologique : même s'ils ne sont pas datés, ils sont d'ordinaire dûment localisés. Mais cet ordre est sans rigueur didactique : si une réflexion se présente à l'auteur, si un fait lui remémore d'autres faits analogues, il s'arrête, pour reprendre après, en s'excusant, le fil de son discours. Ces faits ne sont pas donnés tous, ni même en très grand nombre : ils sont choisis. Les uns ne valent que par leur réalité ; d'autres, en outre, ont une signification symbolique. Ainsi, au début, les trois nefs vues en songe : toute la vie d'Avvakum n'est-elle pas une suite d'orages et de tribulations ? Il n'en est guère qui ne suggèrent la présence de la Providence. L'auteur affirme rarement le miracle : il se borne à noter les circonstances merveilleuses, et le lecteur, ou l'auditeur — car, ici aussi, il raconte — tire ses conclusions. Il se donne l'air du

vieillard qui « bavarde », qui radote presque, sur les années passées : il en a tant vu ! C'est alors que la langue littéraire recule bien vite devant la langue parlée : il n'a pas peur du mot cru, non par plaisir, mais parce qu'il s'impose, parce qu'on parle ainsi en russe, et il aime tant sa bonne langue maternelle, riche et imagée ! Il s'attarde à décrire les paysages, les monts sauvages de Sibérie, la faune du Baikal, les peurs ou les désespoirs qu'il a éprouvés, une scène de chamanisme. Il raille doucement lui-même et les autres. Il ne manque pas de scepticisme et d'ironie sur le train des choses humaines : « Dix ans il m'a tourmenté, ou moi lui », dit-il de Paškov. Et rien de cela n'est feint, car il a l'œil précis, un cerveau fort ouvert et une raison très critique, le cœur accessible à tous les sentiments. Il s'intéresse à ce qu'il raconte.

Mais, parfois d'un mot, parfois par tout un développement, il vous rappelle à son propos : ces étonnants spectacles de la nature ont été donnés à l'homme pour qu'il rende grâce à Dieu ; en mentant pour sauver la vie d'un homme, ai-je bien fait, Épiphané ? Et il faut qu'Épiphané en témoigne sur le papier. Si nous avons affaire à quelqu'un qui connaît à merveille les ressources de l'art d'écrire, ce n'est pourtant pas un écrivain, un homme de lettres tout à son ouvrage. C'est un chrétien scrupuleux, sincère, qui se confesse pour instruire ses semblables et glorifier Dieu. C'est aussi le docteur de la vieille foi qui enseigne ses fidèles : il leur propose une méthode pratique pour se communier sans prêtre ; il les encourage au martyre ; il les incite à la persévérance : « Bienheureux qui achève, et non qui commence ! » Tous conseils d'une extrême opportunité à une époque où on a « Babylone à domicile ». Dans ces passages, le ton s'élève et le russe se rapproche du slavon d'église ; ou plutôt les deux langues se mêlent, se colorent, se rajeunissent par des rapprochements inattendus, étincelants.

La *Vie* se termine après les exécutions d'Élagin : malédiction aux tourmenteurs et « mémoire éternelle à leurs victimes » ! Avvakum s'accuse de s'être raconté, et cela, ignorant « dialectique, rhétorique et philosophie ». Il passe néanmoins aux *miracles*, dont il joint un choix. Ils sont empruntés à toutes les périodes et ne sont pas essentiellement différents de ceux qui ont été déjà rapportés. La leçon en est exprimée ensuite : « De quoi la vertu de la croix et l'huile sainte ne sont-elles pas capables sur les possédés et les malades, avec la grâce de Dieu ! » Ce n'est pas l'homme — cette boue ! — qui guérit, mais le Christ.

Cet ouvrage était le plus considérable qu'Avvakum eût composé, puisque jusqu'alors on n'avait connu de lui que des lettres, des suppliques au tsar, les commentaires sur les psaumes et le traité sur la Divinité. C'était aussi, de par son contenu, celui où il se livrait le plus, où toute son âme, tout son tempérament apparaissaient le plus à découvert. Visiblement, il était pris lui-même par son sujet. Il écrivait d'enthousiasme, au courant de la plume, comme il faisait d'ordinaire, n'ayant guère pour se guider que son dessein général.

Mais quand le livre fut achevé, recopié, expédié, sans doute à Okladnikovo, pour être multiplié et distribué, il y revint presque aussitôt. D'abord il l'élagua d'un bon nombre de digressions et même de faits jugés moins essentiels : le récit ainsi allégé devint plus rapide, et l'auteur se dessina plus nettement comme le personnage principal. Mais il ne manqua pas d'ajouter de-ci de-là quelque précision, quelque détail qui lui était revenu en mémoire, même tout un épisode nouveau de sa vie sur la Mezen'. Ce fut une deuxième édition, abrégée dans l'ensemble, visant peut-être un cas particulier.

A très peu de temps de là, Avvakum ne se jugea pas encore satisfait : il reprit son texte primitif et le remania encore, mais plus sérieusement. Il corrigea le style, changeant l'ordre des mots pour obtenir une clause plus harmonieuse, supprimant des répétitions, abandonnant parfois — non pas systématiquement — une tournure archaïque ou trop familière; il améliora certains passages qui manquaient de clarté. Il opéra encore quelques suppressions, mais surtout ajouta nombre de faits d'abord négligés, développa les réflexions religieuses qui n'étaient qu'indiquées, inséra même dans le corps du livre deux courts traités théologiques qu'il venait justement d'écrire : l'un, pour montrer par son propre exemple combien étaient dangereux même les sacramentaux provenant des niconiens, et à plus forte raison les sacrements ; l'autre enseignant comment il fallait se signer et bénir³⁹. Cette troisième édition augmentée est une œuvre de réflexion. Elle en porte tous les caractères : moins de naturel et d'abandon, certaines considérations de prudence assez visibles, les intentions pieuses, didactiques, pratiques, soulignées avec quelque indiscretion. Elle nous est précieuse par les faits nouveaux qu'elle révèle.

Ces deux éditions furent moins répandues que la première. Peut-être même la dernière resta-t-elle à Pustozersk jusque vers 1675-1676. A ce moment, Avvakum décida de l'envoyer à un de ses fidèles, et pour cela joignit une préface, surajoutée à l'introduction primitive⁴⁰.

Dans l'intervalle, le moine Épiphané aussi avait écrit sa *Vie*. C'était Avvakum qui l'y avait poussé. Le bon moine, imitant l'archiprêtre, raconte ses aventures et ses pérégrinations depuis sa jeunesse à Solovki jusqu'aux exécutions de Pustozersk, sur le ton de la conversation. Avec une parfaite sincérité, il se laisse voir tel qu'il était : sans grande instruction, sans grande intelligence, plutôt naïf, sans nul désir de jouer un rôle, sans audace, sans héroïsme actif, et bien différent en tout cela de ses compagnons, mais homme de paix et de devoir, de solitude et de prière. Allier la prière et la confection des croix est son bonheur. Il a subi et subira tout ce qu'il faudra plutôt que de trahir la foi : mais pourquoi se retiendrait-il de pleurer sur ses souffrances ? Et quel besoin m'a pris d'aller trouver le tsar à Moscou ? se demande-t-il toujours : nul résultat, et j'étais si bien dans mon ermitage ! Ces sentiments, il ne les cache pas. Il nous suggère assez vivement la vie des ermitages du Pomorje. Il nous conte d'assez édifiantes visions et de pittoresques diableries — ce pourquoi Avvakum l'incitait à écrire —, mais sans suite, sans souci de composition, sans relief, bref sans talent. D'ailleurs il dut s'y reprendre à deux fois : une première partie de sa *Vie* fut envoyée d'abord, l'autre plus tard. Il l'adressait à deux fidèles : Siméon et Athanase, qui l'avait visité dans sa prison. Elle n'eut pas le même succès que la *Vie* de l'archiprêtre, mais se répandit pourtant⁴¹. Tout ce qui venait de Pustozersk était une manne des cieux.

40. La *Vie* a été imprimée plusieurs fois depuis 1861; les trois rédactions (la première d'après le ms. autographe) ont été publiées à la suite l'une de l'autre en 1916 (col. 1-82, 83-150, 151-240). Pour tout ce qui concerne la *Vie*, voir P. Pascal, *La vie de l'archiprêtre Avvakum écrite par lui-même*, Paris, 1938.

41. La *Vie* d'Épiphané a été imprimée deux fois, par Borozdin (*Lect. chr.*, 1889, I, pp. 211-240) et par Barskov, pp. 229-262 (notes, pp. 389-392). Družinin (*Écrits*, p. 169) mentionne trois mss., auxquels il faut ajouter l'autographe, dans le *Recueil de Pustozersk*, qui n'a malheureusement pas été confronté avec les autres mss. Voir aussi Smirnov, *Questions*, pp. xc-xci.

V

Tandis que les prisonniers occupaient leurs loisirs dans ces discussions et ces travaux de longue haleine, la grande fureur de 1670-1672 s'était calmée, et les bûchers ne s'allumaient plus que sporadiquement. La citadelle de Solovki tenait toujours. Les communautés de vieux-croyants avaient pu se réorganiser sur leur territoire ancien ou s'établir dans les marches récemment colonisées, retrouver des liaisons plus régulières entre elles et avec les Pères de Pustozersk.

Ainsi la scène suivante se passa sur la Mezen', vers la fin de 1672 : le voevode de Pustozersk, maintenant Léonce Nepljuev, se trouvant à Okladnikovo, vit le troisième fils d'Avvakum, Athanase, qui avait été laissé en liberté en 1670 comme trop jeune, et lui posa la question fatale : « Comment joins-tu les doigts ? » Le petit, qui pouvait bien avoir huit ans, étendit l'index et le majeur et joignit les trois autres. Le voevode se borna à dire : « Tu iras retrouver ton père et ta mère ! » A quoi Athanase répliqua : « Comme il plaira à Dieu ! Je n'ai pas peur. » Nepljuev, rentré à Pustozersk, félicita Avvakum de la fermeté de son fils⁴². Pareille tolérance n'eût guère été possible six mois plus tôt.

Avvakum n'avait sans doute jamais cessé de correspondre avec les siens : à plus forte raison se hâta-t-il de leur exprimer sa joie de cette nouvelle. « Merci, mon petit Athanase Avvakumovič, écrivait-il, exprimant par l'alliance insolite du prénom sous une forme familière et du patronyme solennel la fusion de sa tendresse de père et de son respect pour le confesseur de la foi —, mon chéri, tu m'as consolé ! » Puis il lui confiait « les filles », Marie et Aquiline, et le prévenait contre une tentation possible.

Ne dédaigne pas tes frères pour leur lâcheté d'un jour... Pierre aussi..., et il a été pardonné... Dis-leur : ne vous désespérez pas outre mesure de votre chute... Le père, par la volonté de Dieu, vous pardonne et vous absout. Il vous donne le pardon dans ce monde et dans l'autre. Ne tombez plus. Seul Dieu est sans péché..., l'homme croule comme l'argile, et se relève comme un ange.

Par la même occasion, Avvakum encourageait la bonne Anastasie, qui peut-être avait manifesté quelques soucis matériels : n'avait-elle pas perdu sa protectrice la plus active, depuis que

42. Col. 922-923.

Morozova était emprisonnée à Borovsk ? Emprisonnée elle-même, n'avait-elle pas toujours sur les bras et ses petits enfants et son mari, plus déshérité encore ? Avvakum lui rappelle que rien de corporel ne compte, que l'âme seule importe, que lui-même s'est dépouillé de sa chemise et l'a jetée aux pauvres : « Et depuis je suis nu, voici déjà trois ans, et Dieu me nourrit et me chauffe et me fournit tous biens en abondance. » Dieu triomphe toujours : « Patientez seulement un peu cet hiver, Dieu est fort, il nous livrera ces chiens, comme il m'a livré Paškov ⁴³. »

Cette lettre était du début de l'hiver 1672-1673. Un peu plus tard sans doute, Avvakum tâchait de faire parvenir quelques lignes à ses amies de Borovsk. Pour cela, il s'adressait à un de ses disciples, Siméon, qui lui avait demandé des nouvelles et peut-être avait le moyen de les toucher. Et c'était encore un encouragement au martyre : « Avec ce doux Jésus va au feu ! Près de lui tu seras bien. » Ne reproduisaient-elles pas les trois enfants dans la fournaise ? « Vous êtes trois aussi et toute la foule des orthodoxes est avec vous ! Le prophète Daniel n'était pas présent dans la fournaise avec les enfants, mais il était d'esprit avec eux : moi aussi, de loin, je brûle avec vous... » Pourtant, le billet était encadré entre ces deux protestations d'extrême humilité : « Je ne suis bon, mon cher Siméon, qu'à manger, dormir et... Je suis une bête, je ne suis utile à personne, je grogne du tourment de mon cœur. » Avvakum avait ses jours de dégoût de soi-même ⁴⁴. Enfin, étant toujours sans nouvelles, il exhala directement son inquiétude : « Ma chère ! Respires-tu encore ? Mon ami de cœur, respire-tu ou t'a-t-on brûlée ou étranglée ?... Mon enfant dans l'Église, mon enfant précieux, Théodosie de Procope, un mot seulement : es-tu vivante ? » Et ce directeur sévère, qui naguère ne détestait pas rabaisser la grande dame, presque brutalement, avec une certaine dureté plébéienne, lui chantait maintenant, comme à sa sœur, la plus lyrique des louanges :

Grands astres, soleil et lune de la terre russe, Théodosie et Eudoxie, et vos enfants, qui brillez à la face du Seigneur !... En vérité vous êtes les remparts de l'Église et les gardiens de la maison de Dieu... Vous êtes les deux pasteurs qui paisez le troupeau du Christ... Vous êtes les compagnes des anges et des saints..., le bâton et l'appui de ma faiblesse, ma force et ma confirmation... Ma langue est courte : elle n'atteindra jamais à votre vertu... En vérité,

43. Col. 919-924 (1673).

44. Col. 929-932.

vous êtes semblables au Fils de Dieu, qui est descendu des cieux, a revêtu notre misère et a souffert par sa propre volonté.

Le jeune Jean de Glëb, lui aussi, avait place dans les chœurs célestes... Là l'archiprêtre se laissait aller à ses souvenirs. Puis il revenait : « Il se réjouit là-haut chez le Christ avec Théodore... Et nous, nous ne savons encore comment nous atteindrons la rive. » Mais, ayant nommé le fol en Christ, il changeait complètement de ton : « Tu te souviens de Théodore ? Tu ne lui en veux pas ?... Il m'a tout écrit avant sa mort : tu étais devenue avare..., tu ne leur as rien donné pour la route... Mais Dieu vous pardonne ! Ne rappelons pas le passé : tu ne m'as pas écouté... Quoi d'étonnant ? La femme a cheveux longs, et courte cervelle ! » Même en concluant, il ne pouvait pas renoncer tout à fait à ses ironies passées : « Bon ! Tu as fait la dame : il s'agit d'être reçue parmi les dames du ciel !⁴⁵ »

Sa femme et ses enfants avaient toujours été pour Avvakum ses ouailles les plus proches ; ensuite Morozova s'y était ajoutée. Mais elles ne lui avaient jamais fait négliger le reste de son troupeau. Ce n'était plus maintenant, dans le triomphe extérieur de l'Eglise niconienne, que le petit troupeau dont parle le Christ. Mais dès qu'il jugea le moment favorable, en 1674 sans doute, l'archiprêtre lui adressa un mandement plein de conseils et d'encouragements :

Mes bien-aimés, *que j'aime dans la vérité*⁴⁶, mes amis dans le Seigneur, serviteurs du Très-Haut, mes chéris ! Vos noms sont inscrits dans les cieux !

Êtes-vous encore vivants, amis du Christ vrai Fils de Dieu et Dieu, respirez-vous encore !

Le Christ le *leur* a permis. Il nous a livrés entre les mains des ennemis. Pour moi, maudit, j'ai mérité ces coups.

Mais j'ai pitié du troupeau des croyants, *flottants et emportés à tout vent de doctrine*...⁴⁷ Que faire ? Seulement espérer en Dieu, qui a dit : *Ne crains pas, mon petit troupeau*...⁴⁸

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit la nef du Christ agitée... Mais souvenez-vous de ce que dit Bouche d'Or : « ... Ne craignez pas le naufrage, car nous sommes sur le roc ; les flots le battent, mais se changent en écume... »

Que faire, mes frères aimés ? Patientons avec le Christ : nous y

45. Col. 923-928.

46. II Joan., I, 1.

47. Eph., IV, 14.

48. Luc, XII, 32.

prendrons goût, et ils auront honte. Malheur à eux, les pauvres, au jour du Jugement : car le Juge est à nos portes, prêt à mettre fin à ce siècle de vanité... *C'est ici la patience des saints*⁴⁹ qui gardent les commandements de Dieu et la foi de Jésus, comme écrit Jean Climaque : « Si tu ne goûtes à la moutarde et aux azymes, tu ne peux être libéré de Pharaon. » Pharaon est le diable, et la moutarde — les haches, le feu et les gibets.

Quant à ceux qui machinent contre nous, rien d'étonnant : le diable en est la cause. Mais eux étaient nos frères.

Pour l'amour de Dieu, soyons vaillants, tenons bon, ne trahissons pas la vraie foi ! L'hiver est dur, mais doux sera le paradis... Qu'on nous enlève les mains, nous serons en liesse éternellement ; — le pied aussi, nous nous réjouirons dans le Royaume ; — la tête enfin, nous serons couronnés. Qu'on livre au feu tout notre corps, nous serons le pain mollet offert à la Trinité. *Ne craignons pas, mes frères, ceux qui tuent le corps...*⁵⁰.

A mes frères — ils sont ici avec moi sous le boisseau — on a deux fois coupé la langue et tranché la main, et ils parlent comme avant, et leurs langues ont repoussé par la grâce de Dieu. Ne faut-il pas rire des entreprises du diable, ou plutôt en pleurer, non pour nous, mais pour les trancheurs !... Sauve-les, Seigneur, par les voies que tu sais...

Mes chéris ! Je suis enfermé sous le boisseau, sous terre. Sur moi je n'ai pas un fil, hors une croix avec son cordon et un chapelet en main pour me défendre des démons. Ce que Dieu envoie, je le mange ; sinon, c'est bon encore. Nourrissons-nous, cadavres vivants, de soupirs et de larmes, tant que l'âme tient au corps ; si elle s'en sépare, c'est bon aussi : enterrés vivants.

En vérité, en liberté aussi, maintenant on est comme enterré. De tous les coins de la terre gémissements, sanglots, pleurs et misère, et pour ceux qui aiment Dieu double souffrance, d'âme et de corps... Vierge notre Dame, mère de Dieu..., implore ton Fils, le cher, qu'il nous épargne !...

Mes frères, mes chéris, pardonnez-moi et priez pour moi. Dieu vous pardonne et vous bénisse et notre bénédiction vous accompagne, vous, vos femmes, vos petits enfants et vos domestiques. Je vous donne la paix dans le Christ, je tombe à vos pieds et les arrose de larmes. *Sauvez-vous, mes chéris, de cette génération perverse...*⁵¹. A vos enfants enseignez sans relâche la crainte de Dieu, ne les laissez pas errer. Hélas, mes chers, tout passe, l'âme seule est éternelle... Encore une fois, paix et bénédiction !⁵² »

49. Apoc., XIII, 10.

50. Matth., X, 28.

51. Act., II, 40.

52. Col. 807-811.

CHAPITRE XV

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : LES DERNIERES ANNEES (1675-1682)

I L'âge de Joachim : mort des captives de Borovsk, fin de Solovki, mort d'Alexis. — II. Avvakum docteur de la vieille foi : sermons, lettres, commentaires. — III. Les détenus sous le nouveau règne : lettre d'Avvakum au tsar Théodore, espoirs trompés et lettre à Siméon-Serge. — IV. Reprise des disputes théologiques : la lettre du diacre Théodore à son fils Maxime et l'*Évangile éternel* d'Avvakum. — V. Correspondance d'Avvakum avec les chrétiens; les problèmes du moment : rapports avec l'Église officielle, mariage, autodafés. — VI. Le projet de Dosithée. — VII. Le concile de 1681 et l'exécution.

I

Les générations se succèdent vite en Russie : à l'orée de ce dernier quart du XVII^e siècle, il ne restait plus beaucoup d'hommes qui eussent vécu l'ancienne foi. Après le patriarche Pitirim, en avril, Hilarion, métropolite de Rjazan', était mort, le 6 juin 1673, comme il allait se retirer en son cher Saint-Macaire¹. Le 21 juin, le bon Théodore Rtiščev les avait suivis², âgé seulement de quarante-sept ans. L'évêque Alexandre, le 8 janvier 1674, quitta brusquement sa chaire pour le monastère de sa profession, Saint-Nicolas sur Korjažemka, et ne prévint le tsar qu'après y avoir revêtu le grand habit : n'ayant jamais pu se résoudre ni à l'absolue soumission du cœur, ni à la révolte déclarée, il ne comptait plus trouver le repos que dans la retraite. Il mourra le 17 décembre 1678 dans ce coin perdu de l'Oural³. Le métropolite de Kru-

1. Vozdviženskij, pp. 135-136; dans son testament (*ibid.*, pp. 136-150), Hilarion, grand persécuteur de la vieille foi, n'y fait aucune allusion.

2. *Vie de Th. Rtiščev*, pp. 63-67.

3. *Bull. Kazan*, XXIV (1908), pp. 95-101. Lebedev, *Trav. 4^e Congrès arch. rég.*, pp. 103-105, fixe d'après les livres du monastère la date de sa mort.

tica, Paul, meurt le 9 septembre 1675⁴. Cinq mois plus tard, c'allait être le tour du tsar.

L'époque était à des hommes nouveaux, déjà connus, comme les Artémon Matvëev et les Siméon de Polock, ou surgissant seulement comme Sylvestre Medvëdev ou Dimitrij Tuptalo, le futur Dimitrij de Rostov. Le futur Pierre le Grand était déjà né, le 30 mai 1672. L'engouement pour l'Occident était de moins en moins contrebalancé par les souvenirs du passé. Il était courant, dans le monde, de porter le costume étranger, de se couper les cheveux et la barbe, et les seigneurs accommodaient de la sorte leurs gens : ainsi la mode descendait peu à peu dans le peuple. Ce n'était pas pour rien qu'on comptait à Moscou, en août 1675, huit ministres étrangers⁵. Il y avait au faubourg étranger trois paroisses luthériennes et une réformée, chacune avec son temple et son pasteur⁶, et des temples protestants en province, à Tula pour les ouvriers étrangers des usines métallurgiques de Pierre Marselis, à Arkhangel pour les marchands hollandais⁷. Par ces arrivants, toutes les idées du dehors pénétraient. A Arkhangel encore vivait un certain docteur d'outre-mer, fanatique de la doctrine de J. Boehme : à sa mort, il légua ses livres et ses papiers à Condrat Norderman, son disciple. Celui-ci ne tarda pas à se transporter à Moscou, où il répandit avec beaucoup de hardiesse les doctrines non seulement de Boehme, mais aussi de deux hérétiques exécutés à Presbourg le 16 juillet 1671, Kotter et Drabik⁸. La secte des quakers fut connue des Moscovites déjà à cette époque⁹.

Les émois de 1652 étaient bien oubliés : « Luthériens et réformés exercent leur culte librement et sans obstacles, autant qu'en n'importe quel point du globe; mais aux catholiques tout exercice public est interdit », note Kilburger en 1674¹⁰.

Et pourtant, même à cet égard, il y avait du nouveau. Depuis la paix d'Andrusovo (13 janvier 1667), la Pologne avait cessé d'être l'ennemie : les relations entre orthodoxes et catholiques se

4. *Nécropole Moscou*, II, p. 387. Son éloge funèbre fut prononcé par Siméon de Polock (*Lect. chr.*, 1886, I, p. 605).

5. Berkh, *Alexis*, I, p. 295.

6. Cvëtaev, *Protestantisme*, pp. 113-114 (en 1674, d'après Kilburger).

7. *Ibid.*, pp. 123-126.

8. Tikhonravov, II, pp. 354, 358.

9. Col. 939 (lettre à Isidore). Pour que, de Pustozersk, Avvakum nomme l'erreur des quakers comme une doctrine bien connue, il faut qu'on en ait parlé à Moscou bien avant : or la lettre à Isidore peut n'être pas beaucoup postérieure à 1676.

10. Cvëtaev, *Protestantisme*, p. 178.

multipliaient¹¹. Non seulement le tsar, par l'intermédiaire de Menesius, s'était adressé officiellement au pape, mais Moscou vit, en août 1674, deux Dominicains et encore, en novembre et décembre 1674, deux prêtres romains, qui se rendaient à travers la Russie en Perse¹². En 1675, l'ambassade de l'Empereur présidée par Fr. Bottoni comprenait un Jésuite, docteur en théologie, Fr. Schlegel : elle resta à Moscou du 25 août au 28 octobre¹³. On avait déjà moins peur, semble-t-il, des redoutables erreurs latines.

A plus forte raison, les Petits-Russiens jouissaient-ils d'une vogue extraordinaire : Lazare Baranovič, Joannice Galjatovskij, d'autres encore. Ils ne se contentaient pas d'envoyer et de faire vendre leurs ouvrages, ils venaient prêcher à Moscou¹⁴. Un livre entièrement nouveau, la *Synopsis* d'Innocent Gizel', paru à Kiev en 1674, réimprimé en 1676 et 1680, fut presque aussitôt transporté à Moscou : c'était le premier manuel d'histoire qu'on eût vu¹⁵, d'ailleurs substantiel et bien ordonné. Mais l'esprit qui l'animait était tout petit-russien et n'avait rien de commun avec l'orthodoxie moscovite¹⁶.

L'Église orthodoxe, depuis la retraite de Nikon, n'avait pas eu de chef : les conciles de 1666-1667 avaient été conduits par le tsar et des prélats étrangers; ensuite étaient venus deux patriarches sans vigueur, Josaphat et Pitirim, soumis à toutes les autorités; à la mort de celui-ci, le trône patriarcal resta un an et trois mois vacant. Enfin, le 26 juillet 1674, fut élevé à la dignité suprême l'ancien cellerier et archimandrite du Miracle, Joachim, devenu, le 22 décembre 1672, métropolite de Novgorod¹⁷. Ce prélat sans science ni ferveur va, du moins, par son amour de la discipline, de l'ordre et de la bonne administration, relever extérieurement l'honneur de la crosse.

Métropolite de Novgorod¹⁸, Joachim chargea les curés-doyens et les élus du clergé de la perception des redevances, et supprima les fonctionnaires laïcs qui exerçaient jusqu'alors ces fonctions.

11. Entre 1666 et 1669, la Curie romaine entrevoyait des possibilités sérieuses d'union de l'Église russe avec l'Église catholique, entre autres par l'intermédiaire de Ligaride (voir Šmurlo, *Russie et Italie*, IV, pp. 70, 88, 168, 252).

12. *Mess. russe*, 1885, septembre, p. 364; *Rec. des Arch. des Aff. étr.*, V, p. 240; Šmurlo, *Rec. Ključevskij*, p. 67.

13. *Rec. des Arch. des Aff. étr.*, V, p. 240. — *Relation* de Lyseck, Salisburgi, 1676.

14. Kharlampovič, pp. 422-429.

15. Le métropolite Paul l'avait dans sa bibliothèque (*Vremennik*, V, *Mél.*, pp. 65-72).

16. Sumcov, *Gizel'*, pp. 37-41.

17. B.A.R., 2^e éd., XI, p. 244; *Rangs du palais*, III, col. 965.

18. Il y arriva le 4 février 1673 (Byčkov, p. 3).

Il punit de suspense les pots-de-vin, abus de pouvoir, toute négligence ou indulgence coupable¹⁹. Pour éviter les querelles, il établit entre les dignitaires un ordre de préséances : les archimandrites, puis certains abbés, puis certains archiprêtres, puis les autres abbés et gardiens²⁰. Il poussa plus activement les opérations contre Solovki²¹.

Le 6 septembre 1673, le colonel Ievlev, qui, l'année précédente, avait remplacé Volokhov et n'avait pas mieux réussi, fut relevé par le voevode Meščerinov. Au printemps de 1674, un siège en règle fut entrepris : le monastère fut bombardé sans pitié. Mais l'attaque acharnée excita les défenseurs au lieu de les abattre. Ils avaient résolu, le 28 décembre 1673, de ne plus prier pour le tsar. L'archimandrite Nicanor parcourait les remparts, encensant et aspergeant d'eau bénite les canons, encourageant les tireurs à ne pas ménager la poudre, à ne pas manquer le voevode, s'il se montrait. Il y avait des timides : les prêtres ne se résignaient pas à rayer le tsar des oraisons; certains voulaient fuir et quelques-uns y parvenaient. Plusieurs suspects, comme le fameux prêtre Géronte, furent expulsés. Un jour vint où il ne resta plus que deux prêtres : encore refusèrent-ils de célébrer. Nicanor dit : « On se passera d'eux : nous réciterons nous-mêmes les offices. » En octobre, Meščerinov, contrairement à ses instructions, leva le siège. Il eut beau s'en excuser sur le manque de poudre et de vivres, il reçut de Moscou un blâme sévère, lui enjoignant de reprendre les opérations dès la débâcle, et de ne plus les interrompre, même l'hiver, « sous peine de mort ». Après des années d'atermoiements, Moscou était résolue à « extirper rapidement la révolte des schismatiques », et sans doute Joachim fut pour quelque chose dans cette décision.

Le nouveau patriarche à peine installé, on sentit sa poigne et ses tendances. Au cours des mois de septembre et octobre, il fit prendre par un synode une série de mesures, toutes destinées à régulariser l'administration de l'Église. D'abord la suppression des collecteurs laïcs fut étendue à tous les diocèses²². Les frontières de plusieurs diocèses furent modifiées, de sorte que toutes les villes d'un district appartenissent à un même évêque, sans

19. Ordonnance du 31 décembre 1673 (A.H., IV, n° 240).

20. *Monastère Derevjany*, p. 75.

21. Solovki relevait de la métropole de Novgorod.

22. A.E.A., IV, n. 204.

enclaves²³. Les sommes à verser aux évêques par le clergé, qui allaient augmentant sans cesse, furent fixées, d'abord pour le diocèse patriarcal²⁴. Il n'y avait pas encore de *Pontifical* imprimé : d'où de graves divergences d'un évêché à l'autre. Une commission fut nommée pour en rédiger un, d'après le *Pontifical* grec traduit naguère à Moscou par Athanase Patellari²⁵ et approuvé par Macaire et Paisios. En attendant, les ornements des prélats de divers rangs furent déterminés : au patriarche, la mitre « des très saints patriarches grecs » et le titre de « grand seigneur » (non pas « souverain », comme Philarète et Nicon); aux métropolitains, le *sakkos* ou grande dalmatique, avec les clochettes dans leur diocèse seulement, et la soutane aux larges manches « à la mode grecque »; aux archevêques et évêques, en aucun cas le *sakkos*, mais seulement le voile noir, toujours à la grecque²⁶.

L'année n'était pas achevée que Joachim mit fin à ce qui était, selon lui, une intolérable irrégularité. Le 9 novembre 1674, par son ordre, le confesseur du tsar, archiprêtre de l'Annonciation, André Posnikov, fut arrêté et mis aux fers. Le lendemain, le tsar intercédait pour lui; le patriarche dit ses raisons : concussion, concubinage, injures à l'adresse du patriarche, et demeura inébranlable. Le tsar put seulement placer auprès de son confesseur une garde de vingt archers pour le protéger contre de nouvelles violences. Enfin le 20 décembre il obtint sa grâce. Il lui conserva d'ailleurs, malgré le patriarche, toute sa faveur²⁷.

Ces questions réglées, Joachim s'intéressa aux icones et aux livres. Il prescrivit une surveillance sévère des imagiers, en quoi cependant il ne faisait qu'exécuter les décisions du concile de 1667²⁸. Il interdit d'insérer dans les livres des gravures, d'ordinaire imitées de l'étranger²⁹. Le 23 juillet 1675, il ordonna que toutes les nouvelles éditions seraient « lues en sa présence » et approuvées par lui, avant d'être présentées au tsar³⁰. De cette décision générale, il passa à de plus particulières. Le 12 août, il interdit qu'aucun office fût composé pour un saint avant auto-

23. *Trav. de Vjatka*, 1908, II, 3^e partie, p. 75. Ainsi Kašira passa du diocèse de Rjazan' à celui de Kolomna; Epiphan' et deux autres villes de Kolomna à Rjazan', etc... (Piskarev, n° 41, pp. 104-106, 25 août 1675.)

24. A.H., V, n° 259. Le tarif patriarcal fut étendu en 1687 à toute la Russie.

25. Le *Pontifical* parut en mars 1677, accompagné des *Actes* du synode de 1674.

26. Ambroise, *Histoire de la hiérarchie*, I, pp. 331-332.

27. *Rangs du palais*, III, col. 1104, 1116; Izvëkov, pp. 102-110.

28. A.E.A., IV, n° 200.

29. Cvětaev, *Hist. cult.*, p. 11.

30. Kharlampovič, p. 446.

risation patriarcale. Le 22 août, il commença sa campagne contre les nouveaux saints, les saints russes, en supprimant dans le *Synaxaire* la légende de Denys, archimandrite de la Trinité³¹.

En août 1675, sur la demande de Joachim, un ukaz qui allait directement contre les tendances de l'époque interdit les coiffures étrangères, les cafetans tronqués à l'allemande, les cheveux courts, sous peine de disgrâce, et aussitôt des exemples furent faits³².

Ce qui triomphe avec Joachim, c'est la conception d'une Église bien policée, disciplinée, décente, non mystique; fidèle à ses origines grecques, hostile aux influences occidentales, protestantes et surtout latines, donc nationale. Joachim reprend avec moins de grandeur, avec autant de suite et d'énergie, le dessein de Philarète. Il n'a pas les ambitions théocratiques de Nikon, pas davantage les préoccupations essentiellement religieuses qu'on peut supposer à ses prédécesseurs moins marquants, les Joseph et les Josaphat. Il est déjà l'homme d'une Église d'État, de cette singulière Église que Pierre va perfectionner pour ses besoins, mais dont il trouvera les matériaux tout préparés.

Naturellement, Joachim continua comme patriarche la lutte qu'il avait entreprise comme archimandrite et comme métropolitain contre les vieux-croyants. Il n'avait pas assez de foi vécue pour comprendre leurs scrupules, leur attachement à la tradition, leur notion d'une vie profondément chrétienne, tout ce qu'un Nikon même sentait sans se l'avouer. Il ne pouvait voir en eux que des rebelles, doublement rebelles, à l'État et à l'Église, des espèces de fous dangereux à poursuivre sans ménagements, à exterminer sans pitié le cas échéant.

Les recluses de Borovsk furent des premières à éprouver les effets de ces idées de bas-officier. Elles avaient encore trop de liberté : des enquêtes furent ordonnées, et les supplices reprirent. Un jour qu'Hérodion Grekov était caché chez le bourgeois Pamphyle, dans le sous-sol de sa maison, on vint perquisitionner. Pamphyle, mis à la torture, ne livra aucun secret. Dégoutant de son propre sang, il n'oublia même pas de recommander à sa femme : « Porte vite à ces chères amies leur poêlon d'oignons. » Malgré ces poursuites, Morozova put encore, les 10 et 11 janvier

31. Mansvetov, pp. 527 sqq.

32. *Rec. des Lois*, I, n° 607, p. 1007; Berkh, *Alexis*, I, p. 289.

1675, avoir avec Mélanie et son frère aîné³³ une entrevue touchante et mémorable³⁴.

Ce fut le dernier coup. Dans la semaine de Quasimodo — 11-18 avril —, un scribe fit irruption dans la prison, et ravit tout ce qu'il trouva : provisions de bouche, vêtements, livres, icones, chapelets, ne laissant qu'une robe à chaque détenue. La garde fut sévèrement interrogée sur les personnes qui les visitaient. Deux mois plus tard, le jour de la Saint-Pierre, ce fut un *djak* connu, Kuzmiščev, qui vint poursuivre l'enquête : il fit brûler Justine; il transféra Marie avec des criminels de droit commun; il enferma Théodora et Eudoxie dans une chambre entièrement sous terre, sans air ni lumière, avec défense de leur donner à boire et à manger sous peine de mort. Leur martyre commença vraiment. Elles n'avaient qu'un vêtement et ne pouvaient ni le changer, ni se laver : les poux et les vers leur ôtaient le sommeil. Des soldats charitables leur passaient par une corde, au péril de leur vie, en se cachant les uns des autres, tantôt cinq ou six biscuits, tantôt une ou deux pommes, ou quelques petits concombres; parfois boisson sans nourriture, parfois nourriture sans boisson.

Eudoxie, après deux mois et demi de souffrances, n'eut plus la force de porter ses chaînes, et se coucha. C'était la fin. Avec sa sœur, toutes deux chantèrent la recommandation de l'âme. Le 11 septembre, elle mourut. Théodora entoura son corps de trois fils, au nom de la Trinité, et prévint la garde : on le tira par une corde. Au lieu de noircir, il devenait de jour en jour plus clair, au point que les soldats s'étonnaient de cette merveille. Cinq jours plus tard, avec la permission du tsar, enveloppé seulement d'une natte, on l'enfouit dans l'enceinte de la prison.

Après cette mort, on crut à Moscou que Morozova serait plus traitable, et on envoya un moine la raisonner. Avant qu'il eût prononcé correctement la prière à Jésus « Fils de Dieu », elle ne lui répondit pas. Puis elle lui marqua qu'elle ne désirait que la mort. L'autre, touché, s'écria : « En vérité, votre cause est bénie. Si vous achevez comme vous avez commencé, qui pourra chanter dignement vos louanges ? » On avait réuni Marie à Théodora.

33. Probablement le frère aîné de Morozova, Alexis Sokovnin, plutôt que celui de Mélanie, qui n'est pas connu dans l'histoire et dont Morozova avait moins de raisons de souhaiter la visite. Ce « frère aîné » semble être l'auteur de la *Vie*, car précisément à cette occasion le narrateur passe de la troisième à la première personne.

34. *Vie de Morozova*, pp. 191-193.

Bientôt Théodora à son tour n'en put plus. Elle appela un soldat et le supplia, au nom de ses parents : « Donne-moi un petit pain ! » — « Non, j'ai peur. » — « Un peu du tien. » — « Je n'en ai pas. » — « Quelques biscuits. » — « Je n'en ai pas. » — « Alors une pomme, un petit concombre : as-tu peur ? » — « J'ai peur. » — « Alors, mon enfant, béni soit Dieu qui l'a ainsi permis ! » Quand elle fut complètement à bout, elle appela encore : « As-tu une mère ? En tout cas tu es né de la femme. Je t'en prie : je suis femme, et j'ai grand besoin de laver ma chemise. Tu le vois, je suis enchaînée et n'ai personne pour me servir. Va donc à la rivière, et lave-moi cette chemise. Car Dieu va me tirer à lui, et il ne convient pas que mon corps repose en la souillure de ce vêtement dans le sein de sa mère la terre³⁵. » Le soldat se laissa fléchir et « tandis qu'il lavait d'eau la toile, il baignait de larmes son visage, en pensant à la grandeur passée de la dame, et à sa misère présente ».

Théodora s'endormit en paix dans la première heure de la nuit, le 1^{er} novembre 1675. Cette même nuit, la mère Mélanie, qui était « au désert », la vit le visage radieux, en grand habit de religion, promenant ses mains sur son corps, comme étonnée de cette splendeur nouvelle, et baisant sans relâche une image du Sauveur. Elle fut mise en terre, elle aussi dans une natte, à côté de sa sœur bien-aimée.

Le 1^{er} décembre, s'éteignit Marie Danilova³⁶.

Le 31 mai, Meščerinov avait ramené ses cent quatre-vingt-cinq archers dans l'île de Solovki, devançant de peu un ordre qui de nouveau le menaçait de mort. Au mois d'août, il reçut de Moscou et de Kolmogory environ neuf cents hommes, avec des canons, cent pouds de poudre et des boulets, et des vivres pour environ un an. Il entoura le monastère de bastides, chargées de canons et de tireurs, qui dominaient ses murs. Avec trois formidables engins il commença le bombardement. Il mina les fondations.

35. Dans cette vénération de la terre, la grande dame du XVII^e siècle se confond avec tout son peuple. Cf. S. Smirnov, *La confession à la terre*, dans *Le confesseur*, pp. 255-283.

36. Tout ce récit de la mort des captives de Borovsk repose sur la *Vie* de Morozova (pp. 191-203), source unique, mais de première main : à chaque instant on y sent le témoin, qui a vu le corps gisant d'Eudoxie, vérifié avec Mélanie la simultanéité de sa vision avec la mort de Théodora, et sans doute interrogé les gardiens. — L'inscription gravée sur la tombe des deux sœurs par leurs frères Théodore et Alexis Sokovnin a été relevée en 1884 (*Ant. r.*, XLII, p. 156; plus de détails *Ant. r.*, 1908, nov., pp. 680-684). Les titres de *boiar* et d'*okol'ničij* montrent que l'inscription est postérieure à 1682.

L'hiver, cette fois, n'arrêta pas les opérations. Le 23 décembre on donna l'assaut, on posa les échelles contre les murs. Mais tout restait vain, et les effectifs fondaient. Les défenseurs, les uns chantant l'Office au *sobor*, les autres debout sur les parapets ou multipliant les sorties, demeuraient inébranlables, malgré la fatigue et le scorbut. Meščerinov devait craindre pour sa tête, quand une nuit le moine transfuge Théoctiste vint lui découvrir une ancienne porte mal maçonnée. Peu après, un soir de neige et d'ouragan, le passage fut mis à nu et les guerriers s'y glissèrent : à l'aube, en un instant les murs, les tours furent occupés et la place envahie.

Nombre de moines avaient été massacrés sur-le-champ; le reste fut enchaîné, puis interrogé et jugé. D'abord Nicanor et vingt-sept autres furent sabrés ou pendus à titre d'exemple. D'autres furent trainés sur la côte pour s'y geler vifs. La baie à l'ouest du monastère était encombrée de corps; les gibets restèrent dressés tout l'hiver. Bref, des cinq cents défenseurs de 1674, il n'en survivait que quatorze, en prison, quand au début de l'été arrivèrent de Moscou le nouvel archimandrite Macaire et les moines de la nouvelle Église³⁷.

Solovki fut enlevé le samedi 22 janvier 1676. Le tsar, qui était « frais et bien portant » le 6 à la bénédiction des eaux et le 20 avait entendu la comédie au palais, tomba gravement malade le samedi 22 janvier. Le 28, il dicta ses dernières volontés, parmi lesquelles le pardon de beaucoup de détenus. Le samedi 29, sur les 7 heures du soir, il rendit l'âme³⁸.

II

La recrudescence apportée à la persécution par Joachim ne manqua pas d'avoir ses conséquences aussi à Pustozersk. Un moment, les détenus se trouvèrent non plus quatre, mais cinq dans leur geôle³⁹. Le fol en Christ Cyprien, qui avait d'abord habité longtemps Pustozersk comme exilé libre, était, au début de

37. Syrcov, pp. 297-306 (d'après diverses sources, surtout *Mat.*, III, pp. 330, 354, 411, 429, 441). Denisov, *Histoire des Pères de Solovki*, fait de la prise et du massacre un récit dramatique, mais sujet à caution (ainsi la date du 29 janvier, pour obtenir coïncidence parfaite avec la mort du tsar).

38. *Rec. de chartes*, IV, n° 104, p. 336; *Ambassade de Klenk*, p. 430.

39. Col. 244.

1675, emprisonné sous l'inculpation de « paroles insensées ». Il avait sous la torture confessé la vraie foi, et l'on avait consulté Moscou sur la peine à appliquer. La réponse fut : « Lui déclarer son crime, conformément au rapport du voevode Léonce Nepljuev, en public et, pour ses paroles insensées, le punir de mort : lui trancher le chef, afin que le voyant les autres n'aient pas envie d'ainsi larronner; et rendre compte au Bureau de Novgorod au boiar Artémon Matvëev... » L'exécution eut lieu le 7 juillet 1675⁴⁰.

Avvakum était alors en train d'écrire la suite de ses *Sermons*.

Le premier sans doute, après l'envoi fait à Morozova en 1673, était un pamphlet contre les nouveaux moines, surgis de l'abîme, avec voiles de femmes et bonnets cornus. Suivait l'histoire de ces bonnets cornus : ils viennent de la femme hérétique qui, autrefois, occupa le trône papal. Puis se tint le concile de Florence : « Les patriarches grecs, tout l'Orient et l'Occident... firent à Florence leur concile, comme nous avons vu à Moscou leur perfide conciliabule »; Marc d'Éphèse fut exilé, « tout comme nous ici ». Alors le pape Eugène se présenta dans ce bonnet cornu, « édicta des canons et des traditions nouvelles, rejeta tout ce qui était ancien et venait des Pères ». Et l'Empereur donna les mains. Ce fut la perversion des Grecs : ils coiffèrent ces bonnets, adoptèrent ces nouveaux dogmes. De là leurs malheurs : Constantin livré à Méhémet avec tout l'Empire : « Et contre la Russie aussi il a fait campagne l'an dernier; encore a-t-il été retenu par les prières des chrétiens enfermés dans les geôles et prisons, qui clamaient à Dieu jour et nuit⁴¹. » Mais les niconiens ne perdent rien pour attendre. Brûle, flambe, tranche, sabre tes frères! il ne savent rien d'autre :

Ils ont jeté bas la coiffure envoyée par Dieu; ils ont arrangé leurs cheveux pour que les courtisanes les aiment; ils exposent leur face; ils se sont affublés d'un large jupon avec la ceinture sur les tétons...

40. Col. 248; confirmé par le rapport du voevode (*Aff. prik.*, 1675-76, n° 227, fol. 139; non daté, mais du dernier tiers de 1675).

41. Cette allusion date le Sermon, car la seule grande menace turque entre 1670 et 1675 (un autre passage désigne le tsar Alexis comme vivant) fut le passage du Danube par Mahomet IV le 1^{er} juillet 1672 et la prise de Kamenec-Podolsk le 17 août. Le 30 septembre, le tsar était avisé par le roi de Pologne de l'importance du danger : l'Ukraine s'était donnée aux Turcs. Il y eut grande panique à Moscou. Le 20 octobre, Menesius partait pour Rome organiser la croisade. Les échos de ces événements purent parvenir à Pustozersk vers décembre 1672-janvier 1673. Avvakum écrit donc entre septembre 1673 et septembre 1674.

Est-ce là ce qu'enseigne saint Basile?... Saint Jean-Baptiste était ceint sur les reins,... fortement, pour que le ventre n'engraisse pas. Tandis que te voilà comme une femme grosse : pour ne pas faire mal à l'enfant, elle se ceint sur les tétons ! Au fait, tu n'as pas le ventre moins plein... : amandes, vins du Rhin et de Romanée, liqueurs variées... Pauvres gens ! Est-ce ainsi que le Christ et les saints ont ordonné de vivre?... Bon, assez ! Reprenez nos anciens livres saints et immaculés, quittez vos mauvaises habitudes, et nous ferons la paix ⁴²...

De la même époque est le Sermon sur les icones : « Les petits peignent, et les grandes autorités leur sont indulgentes; tous marchent à l'abîme, accrochés les uns aux autres », car on peint « dans un esprit charnel », le même esprit de sensualité dont on est soi-même pourri, et à l'instar des images franques. Les Francs peignent la Vierge avec un ventre qui lui pend sur les genoux, comme si le Christ était déjà adulte dans son sein ! C'est bien ce qu'on lit dans la *Verge de direction* : le Christ conçu homme fait !

Bonnes gens, avez-vous vu un homme naître avec dents et barbe ? Je m'en rapporte à vous tous, petits et grands. Pour nous,... le Christ a été conçu complet dans ses membres, mais sa chair s'est formée à l'ordinaire, en neuf mois, et il est né enfant et non homme fait de trente ans. Les imagiers vont bientôt représenter le Christ naissant avec la barbe, et se référer au livre... Hélas, hélas, les malheureux ! Russie, quelle envie t'a prise des mœurs et coutumes d'Occident ? Même à Nicolas Thaumaturge on a changé son nom... ⁴³ Dieu le tolère, jusqu'au jour du Jugement... Si quelqu'un veut servir Dieu, qu'il ne s'inquiète pas de soi. Il faut donner sa vie non seulement pour les anciens livres, mais aussi pour la justice de ce monde, comme fit Bouche d'Or pour la veuve et pour le jardin de Théognote, et Philippe à Moscou. A plus forte raison pour l'Eglise, n'examinez pas longtemps, allez au feu...

Mais que faire, s'il n'y a pas d'image convenable ? — En aucun cas ne saluer les images impures, mais saluer le ciel, l'orient ⁴⁴.

Ensuite semblent se placer les Sermons qui dans le recueil dé-

42. Col. 271-282.

43. Autrefois *Nikóla*, maintenant *Nikoláj*.

44. Col. 281-288. Le Sermon est daté par la mention des captives de Borovsk, comparées aux trois enfants dans la fournaise : donc pas avant fin 1673, et sans doute peu après, car certaines expressions rappellent la *Vie*.

finitif occupent les deux premières places et dans quelques manuscrits sont réunis en un *Livre sur l'hérésie iconoclaste*.

Dans le premier, Avvakum rappelait brièvement, toujours sous forme de souvenirs, les fourberies de Nikon, la naïveté d'Étienne et la sienne propre, et passait la revue magnifique des martyrs, depuis Paul de Kolomna, Daniel de Kostroma, Longin, Gabriel, jusqu'à Abraham, aux autodafés volontaires de la Volga et aux cinq prisonniers nus de Pustozersk. C'était toujours le même encouragement, toujours opportun, à mourir pour la foi :

Le Seigneur revêt de robes blanches les tués, et nous donne, à nous, le temps de la correction. Hâtons-nous... Redresse-toi, mon âme,... Vois, frivole, vois devant toi la dame Théodosie... et sa sœur... et Marie et les autres. Elles souffrent à Borovsk... la soif et la faim... De faibles femmes!... Et toi, qu'as-tu à perdre, à côté d'elles? Une besace, un pot et des sabots. Insensée, allons, debout, confesse le Christ..., assez joué à cache-cache!... Le royaume du ciel nous tombe dans la bouche. Et toi tu recules : « J'ai de petits enfants, une jeune femme, je ne voudrais pas perdre ma fortune... » Es-tu fou? Tes enfants, tu les marieras, ta femme, tu la choieras, et puis après? — La tombe, seulement non plus pour l'amour du Christ, mais comme tout le monde...⁴⁵

Le second Sermon, rattaché au premier, défendait la croix à huit bras, faite des trois arbres d'Isaïe, cyprès, platane et buis, figure de la Trinité, à laquelle Pilate ajouta la planchette du sommet. C'est elle que saint Paul a en vue quand il parle de longueur et de largeur, de hauteur et de profondeur égales aux cieux. Elle seule doit être sur l'autel et sur l'oblat, sur les coupoles et sur les icones, partout où il y a adoration. Elle seule met en fuite le diable. Sans le bout dépassant la planchette, donc avec sept extrémités, ce n'est plus la croix du Christ, mais celle de Pierre : elle a sa place « derrière l'autel, sur le mur... qu'elle regarde l'autel et l'église, qu'elle paise la gent du Christ, selon Son ordre : « Ce troupeau t'est confié. » Quant à la croix à quatre bras, ce n'est que la figure de la croix du Christ. Elle apparaît dans l'Ancien Testament, avec Moïse; Josué les bras en croix arrêtant le soleil pour achever ses ennemis; Daniel, de même,

45. Col. 245-258. La date est déterminée par le contenu : Solovki est assiégé depuis sept ans, et Cyprien est encore vivant (col. 248); donc début 1675. Le second Sermon est rattaché au premier par une transition purement littéraire : il a été écrit immédiatement après.

écartant les lions; Jonas. Mais tout cela ne tendait qu'au salut corporel. Elle n'est pas maudite, elle a sa place aussi dans l'église, mais seulement sur les chasubles, dalmatiques, étoles et nappes. Le tort, l'hérésie des Latins a été de substituer cette « ombre » à la vraie croix du Christ, de représenter sur elle le Christ.

Telle était l'explication ingénieuse qu'Avvakum avait trouvée⁴⁶ de la coexistence dans la tradition de plusieurs formes de croix⁴⁷; telle était la réponse qu'il donnait aux fidèles que la question troublait. En passant, il se laissait aller à conter la curieuse légende de la croix du Christ, d'après un apocryphe. Après quoi, scrupuleux, il notait :

Voilà ce que j'ai lu, je l'avoue, non pas dans les livres d'Église qui sont portés processionnellement dans les offices et vérifiés, mais dans d'autres, gisants et non vérifiés. Est-ce vrai ou non? Dieu le sait. Pour moi, j'en crois fermement les prophètes, les apôtres, les théologiens⁴⁸.

Avant de clore son *Livre*, il rédigea encore deux Sermons, d'un genre un peu différent : ce sont des commentaires, l'un du passage difficile de l'Épître aux Romains (iv, 13; v, 4) sur la justification par la foi, l'autre de la parabole sur les ouvriers de la première à la onzième heure (Matth., xx, 1-16). Mais, ignorant délibérément les problèmes théologiques, Avvakum en venait très vite aux leçons très actuelles qui lui tenaient à cœur.

Là, c'était un développement fort bien composé, quoique d'une aisance, d'une abondance et d'une verdeur étonnantes, sur ce thème : « Ils ont pillé notre mère la Sainte Église, et nous nous tairions! » L'un s'est pris à son cœur — en transformant les autels; l'autre à sa tête — en changeant la croix; un troisième chien a arraché l'*antimins*; un quatrième s'est attaqué aux oblats. Suit un traité sur la destination des sept oblats, sur l'origine latine de la diminution de leur nombre et de l'emploi du pain azyme, avec souvenir personnel d'une discussion entre Spyridon Po-

46. L'interprétation du verset d'Isaïe (lx, 13) était de tradition (déjà dans saint Jean Damascène, Grégoire d'Amira, Germain de Constantinople) et son emploi en faveur de la croix à huit bras se trouvait dans Nicétas (*Mat.*, IV, pp. 98-99) et la *Supplique* de Solovki (*Mat.*, III, p. 224). L'interprétation du verset de saint Paul (Ephes., iii, 18) est empruntée au *Livre de la Foi* (début du chapitre ix), de même que les exemples de Josué, Daniel, Moïse et Jonas. Mais la distinction établie entre les trois croix semble être d'Avvakum.

47. Pour les discussions sur la forme de la croix, voir Smirnov, *Quest.*, pp. 193-201.

48. Col. 259-272.

temkin et Anne Rliščeva, — pour aboutir à la répétition pathétique du thème : « Voilà comment ils martyrisent l'Église : ils la déchirent, comme des loups font de pauvres brebis; ils veulent précipiter en enfer les pauvres hommes⁴⁹. »

Ici, c'était au contraire un encouragement qui ressortait de la parabole : espérez malgré tout, vous qui jusqu'ici n'avez rien fait pour la foi, ouvriers de la onzième heure, car « un homme peut en un rien de temps devenir grand, s'il souffre le feu et les tourments pour l'amour du Christ ». En attendant, offrez au Seigneur ce que vous pouvez : soit vos jeûnes et vos prières, soit vos charités, soit vos larmes et vos soupirs, soit vos travaux et vos prosternations, trois cents par jour, ou six cents, selon vos forces et votre désir, mais toujours en considérant Dieu, et non les hommes⁵⁰.

Il fallait souvent abandonner ces conseils généraux pour répondre à des questions précises posées par les fidèles. C'était toujours le grand problème des relations avec l'entourage niconien, plus nombreux et plus puissant, qui agitait les communautés. Celle de Moscou était la plus exposée à ces contacts. Peu après la mort de Cyprien, Avvakum lui adressa une longue épître.

Après les encouragements d'usage — « Aujourd'hui ou non, de toute façon nous mourrons » —, Avvakum aborde les points sur lesquels on l'a consulté.

Les frères brûlés, comment les honorer ? — Tant que Dieu ne les a pas signalés par des miracles, ne pas leur consacrer d'images, mais rassembler leurs reliques, les encenser et les baiser, en les invoquant comme ceci : « Mon père (ou frère), pour autant que tu as crédit près de Dieu, prie pour moi ! »

Peut-on se confesser et communier sans prêtre ? — Il vaut mieux, disent les canons, se confesser à un laïc éprouvé qu'à un prêtre ignare, à plus forte raison hérétique. Dans le temps de persécution où nous sommes, par nécessité, confessez-vous et donnez-vous le pardon l'un à l'autre. Et que chacun se communique soi-même. Avvakum conseille pour cela le rituel déjà indiqué dans sa *Vie*. Les enfants peuvent être communiés par un adulte.

Le baptême administré par un prêtre d'ordination niconienne

49. Col. 361-376. Écrit en 1675 : « Depuis vingt-deux ans je navigue de-ci de-là... »

50. Col. 375-392. Écrit du vivant du tsar Alexis.

est-il valable ? — Oui, si on suit l'ancien *Rituel* : « Où nous fourrer ? La nécessité oblige... Il est de nouveaux ordonnés qui brûlent de zèle pour la vieille foi. » Mais un prêtre, même d'ancienne ordination, qui suivrait le nouveau *Rituel* ne doit pas être admis à baptiser⁵¹.

Que valent les bénédictions données par les niconiens ? — La croix peut être vraie, mais l'oraison est diabolique.

Si quelqu'un est mort avec les sacrements niconiens, que penser de lui ? — « Priez pour lui : le Christ démêlera quelle conscience il avait. »

Un moine admis par les niconiens selon l'ancien *Rituel* ? — Il est moine : le Seigneur tient compte de la force majeure.

Il est des cas où le clergé officiel vous fait violence : comment alors se préserver de la souillure ? — « Si par force on te traîne à l'église, récite la prière à Jésus, et n'écoute pas leurs chants. » Si on t'oblige à te confesser à un prêtre officiel, « conte-lui des histoires : qu'un renard volait des poules au voisin, et que tu ne l'as pas chassé ; que ton chien aboyait aux loups, et que tu ne l'as pas enfermé ; ... ou bien tout d'un coup couche-toi, lève les jambes en l'air, laisse couler ta salive : ce sera lui qui se sauvera : il est pris du haut mal ! pensera-t-il ».

Mais non, ce n'est pas le vrai conseil d'Avvakum ; aussitôt il se corrige : « Ah ! pardon, pour l'amour de Dieu !... C'est qu'ils m'en font trop voir, ces enfants de p... Crachez sur eux, les chiens ! Les brigands : ils me volent mes filles spirituelles ! Mais vrai, je ne mens pas : confessez l'un à l'autre vos péchés » (comme dit saint Jacques).

Si vous devez payer pour des offices votifs, donnez-leur, « mais leurs offices, jetez-les dans la Moskva, et le pape avec, cet ennemi de Dieu ; et vous ne pécherez point ». « Quand il viendra porter l'eau bénite, creuse une fosse et plantes-y des pieux bien aigus : il s'y écroulera et adieu ! Toi, pousse des soupirs, tourne autour, comme si c'était malchance. Supposons qu'il traverse la fosse, qu'il entre dans ta maison et qu'il l'asperge, balaye derrière lui, et cache tes enfants derrière le four. Pour toi, avance-toi avec ta femme, abreuve-le d'alcool et dis : « Pardon, Père, cette nuit j'ai dormi avec ma femme et nous n'avons pas pris de

51. On a ici l'impression que le baptême, dans ce cas, ne serait pas valide. Mais plus loin il est recommandé de donner la communion même aux enfants « baptisés à la nouvelle mode ». Avvakum n'exprime pas la distinction entre irrégularité et invalidité, mais il la suppose.

bain; nous ne sommes pas dignes d'approcher la croix. Il t'asperge et tu lui tournes le dos, ou bien tu plonges la main dans ta bourse et lui donnes de l'argent. Pendant ce temps ta femme... » excite le chien contre lui... « Son eau, après cela, peut te mouiller : ton âme n'y est pour rien. »

L'Église officielle ne croyait pas sacrilège d'imposer par la force ses sacrements aux vieux-croyants : pourquoi n'auraient-ils pas usé de stratagèmes pour fuir ce qui, à leurs yeux, n'était pas sacrement, mais souillure ? Dès ce temps, l'arme défensive qu'ils manieront plus de deux siècles avec succès étaient trouvée : le rachat à prix d'argent. Ce qu'Avvakum exposait là sans formules définitives, sans distinctions rigoureuses, non sans des excès de langage qu'il était le premier à regretter, mais avec au fond une grande modération et une profonde sagesse, ce n'était rien de moins qu'une science fort nécessaire, la casuistique de la vieille foi.

En terminant, Avvakum accusait réception d'une lettre posthume d'Abraham : « Il a été brûlé pour le Christ. Bon, voilà qui me plaît ! Ici on a coupé la tête à Cyprien... » Puis il s'adressait plus particulièrement à un certain Boris] — peut-être Boris d'Athanase, ce seigneur dont il gourmandait naguère la timidité, jouait-il maintenant un rôle dans la chrétienté moscovite : « Deux fois le jour je vous encense, et vos maisons, fidèles serviteurs du Christ. Et je chante l'office des morts, et je vous bénis de la croix, puis de ma main indigne, cinq fois le jour... Et toi, est-ce que tu salues le bon Dieu pour moi ? » Épiphané et lui demandaient la bénédiction de Do[sithée] : « Saint Père, prie Dieu pour nous. » Enfin Épiphané, pour marquer son accord avec cette lettre importante, ajoutait sa propre bénédiction ⁵².

Avvakum ne pouvait rester en repos. Quand il n'avait pas de consultations auxquelles répondre, il se remettait à quelque ouvrage de longue haleine. Le commentaire des textes sacrés était pour lui un genre commode, qu'il avait pratiqué jadis oralement, et qui autorisait des échappées soit sur le passé, soit sur les événements actuels. Le traité sur la Divinité et la créature n'était

52. Des quatre variantes de cette épître reproduites par l'édition académique (col. 829-846, 417-424), la seule authentique (la langue en fait foi, de même que l'ancienneté du ms., du XVII^e siècle), est celle des col. 836-841 (en ajoutant à la fin le texte de la n. 4, col. 841). L'Épître fut jointe au *Livre des Sermons*. Son importance pour la vie pratique des communautés la fit multiplier, non sans quelques modifications voulues ou fortuites. Avvakum lui-même se servira plus tard de certaines parties.

H. Lanz a traduit en anglais quelques extraits du *Livre des Sermons* dans *Slavonic Review*, décembre 1929, pp. 249-258.

qu'un commentaire de la Genèse, les deux derniers Sermons suivaient verset à verset l'Épître aux Romains et l'Évangile selon saint Matthieu. Il continua dans cette voie, en choisissant cette fois quelques psaumes.

Chaque fois qu'il entreprend un texte, le commentateur semble d'abord vouloir s'acquitter sagement de sa tâche. Il explique le psaume *cxii*, il tire des applications morales fort raisonnables. Puis une réflexion lui échappe : « Pour le moment, nous sommes tous traités de même, ici sur terre, et même les impies jouissent davantage. » A la première occasion, il éclate. Il lâche ce qui lui tient à cœur. Ici, c'est une longue diatribe contre les niconiens, à propos du *non erit finis*. Dans le psaume *lxxxiii*, il se complaît au verset *Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos* :

C'est que cet oiseau triste, quand il perd son époux le pigeon et en prend un autre, ne se pose pas sur un arbre humide, mais sur un sec, et là bâtit son nid pour élever ses petits. C'est l'image de ceux qui veulent obtenir le salut. Tout croyant doit s'attrister avant tout pour son âme morte dans le péché et se garder de l'humidité, c'est-à-dire des grasses nourritures et de la boisson, ne manger et boire que pour vivre, mettre toujours ses oisillons au nid, c'est-à-dire dans l'Église de Dieu. De la tourterelle, il est question dans le *Lexicon*.

Avvakum avait, visiblement, dans sa prison, une de ces encyclopédies qu'on nommait *Alphabet* ou *Lexicon*, car il y renvoie souvent sous ces deux noms⁵³ : d'ailleurs il s'en servait librement, rectifiant, comme ici, le texte livresque par ses souvenirs d'éleveur de pigeons. Il devait avoir aussi les *Margaritae*, car il cite souvent ce précieux recueil avec assez de précision, dans ses divers ouvrages⁵⁴. Pour le reste, il usait des Écritures, des hymnes liturgiques de Jean Damascène⁵⁵, André de Crète⁵⁶, Joseph le Mélode⁵⁷ dont il savait par cœur quantité de passages, des Pères, des *Vies* des saints, des *Psautiers commentés*, de Josèphe le Juif⁵⁸. Ses lectures étaient vastes : tant qu'il avait pu, il les avait étendues. Mais ces matériaux étaient refondus, vivifiés, actualisés dans le creuset toujours en labeur de son cerveau et de ses senti-

53. Col. 429, 437, 447, 513-514.

54. Col. 283, 460, 637, 665-666.

55. Col. 256, 345.

56. Col. 438, 667.

57. Col. 344, 659.

58. Col. 445.

ments. Aussi bien ne s'agissait-il pas tant d'exégèse que d'apostolat.

Le psaume XL prête à beaucoup plus d'allusions. D'abord un terrible avertissement à ceux qui se laissent séduire par les niconiens : « Il t'en cuira au jour de la colère du Seigneur; mais ceux qui ont été grillés pour la foi seront vivants là-haut. » Les ennemis de David, qui souhaitaient sa mort, mais c'est « Anne Rtiščeva qui me disait : « Archiprêtre, si tu pouvais crever! » Le Psalmiste préfigure les circonstances de la Passion :

Mais nos Juifs d'aujourd'hui, en plaçant sur le bûcher les chrétiens, raillent aussi : S'il est juste et saint, il ne brûlera pas! Et s'il ne brûle pas tout entier, alors, coupant du bois avec leurs hallebardes, ils en ajoutent, et réduisent en cendre les croyants : tout comme là-bas sur la croix un manant d'archer plongea dans le flanc du Christ mort son épieu. Il a bien mérité, le coquin, ses cinq roubles, et son drap, et sa cave *pour son zèle à notre service*. Ah! les malheureux!

Le psaume XLI enseigne à ne pas désespérer dans la persécution.

Le psaume XLIV est expliqué dans un sens général jusqu'au verset 18. Là, sans motif apparent, Avvakum se rappelle les héros qui s'offrent d'eux-mêmes au feu pour confesser le Seigneur. Lui qui d'ordinaire s'oblige à reporter sa haine des hommes sur le diable, à songer qu'il ne reste rien, que la Vierge a été chassée de son trône, que la croix n'est plus la croix, il s'emporte : « Je n'en ai pas la liberté, ni la force, mais je les égorgerais, comme le prophète Élie les prêtres impurs, comme des chiens! » Et Nikon, le nouveau Balaam de Saint-Thérapont? « Un bon tsar l'aurait pendu à un arbre bien haut, comme Artaxerce Aman... Le gentil tsar Jean de Basile aurait vivement réglé son compte à ce chien! » Suivent les souvenirs d'« avant la peste »... Nikon, c'est un magicien : avec ses pains bénits et ses onctions, il a ensorcelé les gens, surtout, hélas! le tsar! Il l'a flatté en le qualifiant dans les litanies « très pieux, très clément »; il l'a envoyé tout droit au royaume des cieux, et le malheureux a cru vraiment qu'il n'y avait pas plus saint que lui! Comme Nabuchodonosor! Lui sera-t-il donné de se repentir, après avoir versé tant de sang?

Où est-il écrit que le tsar gouverne l'Église et change les dogmes...? Son rôle est de veiller et chasser les loups..., et non d'enseigner comment croire et joindre les doigts. Cela, ce n'est pas l'af-

faire du tsar, mais des prélats et vrais pasteurs orthodoxes..., je ne parle pas de ces pasteurs qui sont prêts à tout instant à changer d'avis... Beaux docteurs de la loi! Mais quoi d'étonnant? Ils ont été nommés exprès. Tels des valets, ils font ce qu'on leur ordonne...

C'est au tsar maintenant qu'il s'adresse : « Repens-toi en vérité, Manassé! » Vois les calamités qui ont assailli la Russie depuis ta chute..., « cesse de verser le sang innocent, à la place verse tes larmes, éteins la fournaise qui brûle les serviteurs du Christ à Borovsk et à Kazan'..., délie les prisonniers et extrais ceux qui sont enterrés vifs, tombe à leurs genoux pour qu'ils supplient Dieu pour toi... »

Au souvenir des trois prisonnières, Avvakum ne peut s'empêcher de chanter leurs louanges : « Ne craignez rien, des couronnes nombreuses vous attendent! »

Mais ces adjurations au cher Alexis ne sauraient demeurer dans l'abstrait : elles s'exhalent dans un appel direct, une sorte de lettre à laquelle il ne manque que d'avoir été envoyée : O tsar, tes flatteurs te comparent à David : fais pénitence comme lui!

Dis en bon russe : Seigneur, aie pitié de moi! Et laisse-moi ces Kyr-eleison : ce sont les Grecs qui parlent ainsi, crache sur eux! Tu es Russe, Alexis, et non pas Grec. Parle ta langue maternelle : n'aie pas honte d'elle à l'église, ni à la maison, ni dans la conversation... Dieu ne nous aime pas moins que les Grecs : il nous a enseigné l'alphabet en notre dialecte, par saint Cyrille et son frère. Que voulons-nous de plus? — La langue des anges?... Mais, Paul l'a dit, si vous parliez comme les anges, et n'aviez pas la charité... Toi, mon cher, regarde-toi un peu..., tsar chrétien : aimes-tu tous les chrétiens?... Pour moi, tu peux me laisser en terre jusqu'à la mort, mais relâche les autres... De toute façon, ton fils après toi relâchera tous ceux qui souffrent pour les anciens livres... C'est l'Esprit-Saint qui te le dit, par moi son serviteur indigne... Écoute-moi, fais une bonne action tant que tu es en vie... Il est temps de te repentir⁵⁹.

Des psaumes, Avvakum passa au chapitre ix des *Proverbes*, aux chapitres iv et v de la *Sagesse*, xii, xxxv et lv d'Isaïe. Là encore, d'abord il suivait docilement les textes, paraphrasant, tirant une interprétation morale, citant de mémoire quelque sermon de saint Jean Chrysostome ou l'*Échelle sainte*, ou utilisant quelque belle histoire de l'*Alphabet*; mais il ne guettait que l'oc-

casion de loger un exposé de la vieille foi, d'utiles conseils aux fidèles ou de fortes menaces à l'adresse des hérétiques. Ici, un traité sur les sept oblats, entrecoupé d'invectives imagées contre les niconiens. Plus loin, des précisions sur la charité chrétienne : « Aime ton ennemi, mais non celui de Dieu... A l'hérétique, fais la guerre jusqu'à la mort...) Toute paix n'est pas bonne... » ; des encouragements et des consolations : le triomphe des impies sera de courte durée, — la mort nous apportera le repos : « Dieu soit loué ! Te voilà à ton terme, pauvre vieux ! » — on ne meurt qu'une fois ; un parallèle entre la vie chrétienne et la grasse chère, les grasses pensées des novateurs ; le bon droit de Solovki prouvé par l'invention miraculeuse des reliques de son saint Irinarque, enfin une profession de foi trinitaire.

En quittant Isaïe, l'archiprêtre revenait sur la question des livres : tous ceux qui ont été imprimés à Moscou sous le tsar Michel, sous les patriarches Philarète et Josaphat et avant eux sont bons et purs ; quant à ceux du patriarche Joseph, on ne peut les blâmer, mais il s'y trouve du bon et du mauvais, « pas mal de changements introduits non point par hérésie, mais par orgueil de l'esprit ⁶⁰ ». Ceux de Kiev, à plus forte raison, doivent être lus avec discernement. Naguère encore il louait en bloc tous les livres d'avant Nikon : évidemment, les discussions avec Théodore, les questions angoissées posées par les fidèles sur tels ou tels désaccords entre ces livres, lui faisaient entrevoir la vérité : la refonte profonde et hardie opérée par Nasëdka et ses collègues.

Pour donner une conclusion au recueil qu'il avait en vue, à son *Livre des Commentaires*, Avvakum composa une *Instruction* plus générale sur l'amour de Dieu et du prochain, et sur les commandements de Dieu ⁶¹. Pour une part, c'était la répétition des vieux préceptes ressassés dans d'innombrables recueils et jusque dans les abécédaires. Mais même là, dans divers détails très concrets sur les rapports entre époux et les purifications nécessaires, dans certains souvenirs de ses exploits de Sibérie ou de ses disputes passées avec les niconiens, et souvent dans l'expression, la griffe de l'auteur reparaisait ⁶².

60. Col. 532.

61. Dans cette *Instruction* est insérée une seconde édition, passablement modifiée, du commentaire de la parabole des ouvriers qui terminait le *Livre des Sermons* (la comparaison des textes montre que celui du *Livre des Sermons* est primitif, voir Borozdin, pp. 238-243).

62. Le *Livre des Commentaires* (col. 427-562) est daté en plusieurs de ses parties : col. 470 : « Depuis vingt-trois ans que l'ennemi a perverti l'Eglise et introduit ses

III

A l'heure où Avvakum écrivait, il n'était déjà plus temps pour le tsar de se repentir, ni pour les fidèles de tirer argument de la défense de Solovki.

Vers la fin de juillet 1675, les saints thaumaturges du fameux couvent apparurent au diacre Théodore, et il résolut de ne manger, boire ni dormir de trois jours pour mériter la libération de leur couvent. Un peu plus tard, regardant par sa lucarne le couchant, il entendit par trois fois, sans tonnerre ni vent, des grondements comme ceux des plus gros canons. Le 27 novembre, Morozova lui apparut et le requit de prier pour elle. Bientôt ces deux signes furent éclaircis. Le jour où il apprit la chute de Solovki, le diacre laissa là son office, tant il en voulait à Dieu : « Je ne veux plus désormais rien te demander, ni chanter de psaumes. Je dirai seulement : Pitié, mon Créateur, que ta volonté soit faite! » Alors il ouït pleurer son ange gardien, et il se repentit.

Vers l'automne de 1676, arrivèrent à Pustozersk dix prisonniers de Solovki, qui racontèrent la trahison de Théoctiste et les massacres de Meščerinov⁶³. Le tsar sembla avoir été entraîné dans la mort par toutes ces victimes. Mais la vieille foi avait perdu son rempart : l'hérésie, une fois de plus, triomphait. Que fallait-il penser ?

L'archiprêtre Avvakum n'eut pas le moment de dépit et de désespoir du diacre Théodore. Les folles années étaient passées où, après le knout, sur l'Angara, il gourmandait la Providence. Il se persuadait, au contraire, que le nouveau tsar réparerait les fautes de son père. Il écrivit au « très bienheureux... tsar russe, — notre très gentil souverain » une épître d'abord très humble et très affectueuse, implorant son attention. « Si ce n'est toi (après Dieu), qui nous aidera ? » Mais là, se représentant la dévastation de l'Eglise, il changeait subitement de ton :

Tout le sacerdoce est à peine vivant, sinon mort tout à fait... Ah! tsar, si tu me laissais faire, je te les pourfendrais, comme le prophète

rites hérétiques... »; col. 522 : « A cause de vous, ils sont assiégés depuis sept ans » [Solovki]. Toutes ces indications conduisent à la fin de 1675 ou au début de 1676, mais avant l'annonce à Pustozersk de la mort du tsar Alexis.

63. *Mat.*, VI, pp. 91-94. La présence de ces dix survivants de Solovki est confirmée par une correspondance entre le voevode et Moscou, à propos de la mort de l'un d'eux en octobre 1680 (*Arch. Aff. étr., nouv. class.*, n° 1128, fol. 249-255).

Élie, en un jour. Et je ne souillerais pas mes bras, ce me semble; je les sanctifierais. Pour général, j'aurais le fort, l'intelligent prince Georges Dolgoroukoj. D'abord Nikon, ce chien, je le couperais en quatre, et ensuite les siens... Dieu jugera entre le tsar Alexis et moi : il est dans les tourments, je l'ai appris du Sauveur...

Dolgoroukij était maintenant à la tête des affaires. Non sans habileté, le proscrit s'adressait à lui : « Vous êtes tous mes princes et mes boïars : entre les renégats et vous, rien de commun. Dites à Joachim, le patriarche, qu'il cesse ses décrets romains : mauvaise entreprise, vraiment! C'est un homme simple, Joachim : ces agents secrets qui sont venus de Rome le dupent avec leur venin. Pardon, mon cher Joachim! Merci pour le kvas dont tu as étanché ma soif quand je me colletais... avec Paul et Hilarion. » Mais après cette digression familière, il rappelait que la coupe de l'ire divine était comble. En terminant, il demandait pardon au jeune tsar de sa grossièreté et le bénissait ⁶⁴.

En vérité, il y avait du changement à Moscou : la Chancellerie privée dissoute ⁶⁵, André Posnikov jugé, déposé et envoyé au Kozeozero ⁶⁶, Matvëev éloigné ⁶⁷, Paisios Ligaride brutalement renvoyé en Palestine ⁶⁸ et tous les Grecs expulsés de Moscou ⁶⁹. Le parti des anciens favoris, les Miloslavskij, les Dolgoroukij, évinçait les Naryškin et leurs gens; Joachim se débarrassait de ceux que le précédent tsar protégeait contre lui. Le patriarche n'aimait guère les Grecs de Russie et les laissait chasser sans regret; il voyait sans peine les difficultés créées aux protestants ⁷⁰ et laissait Siméon de Polock rénover contre eux les traités du début du siècle ⁷¹.

Les circonstances permettaient aux proscrits quelque espoir.

64. Col. 767-770. Toute la lettre, et de plus certaines expressions, ne s'expliquent bien que si elle a été expédiée peu après l'annonce de l'avènement de Théodore. — Pour les « agents... de Rome », voir plus haut, p. 495.

65. 18 février (*Journal du palais*, p. III).

66. Izvëkov, pp. 102-110 (le jugement eut lieu le 14 mars 1676).

67. Le 4 juin. Nommé voevode à Verkhoturje, il fut retenu à Laišev, sous accusation de sorcellerie. Ce fut Théodore Sokovnin, le frère de Morozova, qui perquisitionna dans ses bagages. Puis on le conduisit à Kazan' où, le 4 juin 1677, il fut dégradé de son titre de boïar (obtenu en octobre 1674).

68. Le 1^{er} septembre (Kapterev, *Relat.*, p. 206).

69. Le 10 septembre (*ibid.*, p. 268).

70. Les militaires étrangers débarqués à Arkhangel le 25 août 1675 avec le capitaine Lefort ne furent accueillis qu'après bien des instances (Ustrjalov, *Hist. de Pierre*, II, pp. 8-11). Les Hollandais de Moscou furent tracassés de toutes façons en 1677-1678 (Lubimenko, p. 271).

71. En 1677, Siméon de Polock rédigea un traité sur la prière pour les morts. On a de lui tout un recueil d'écrits sur la croix, le culte des images, l'invocation des saints, la vénération des reliques, dirigés contre les protestants (*Mss. Acad.*, II, p. 108).

Et, en effet, un an environ après la mort du tsar, donc vers février 1677, une lettre du jeune tsar Théodore arriva à Pustozersk, ordonnant de les transférer dans un monastère de l'intérieur. On peut se figurer les émotions éveillées par cette décision. C'était le salut, la reprise de l'apostolat actif, le triomphe de la vérité, la vie rendue au monde! Le diacre Théodore, qui sans doute n'avait pas eu sur le sort de l'âme du tsar défunt les mêmes clartés qu'Avvakum, fit des neuvaines de prières pour en obtenir, afin de pouvoir répondre, en Russie, aux questions qu'on lui poserait. Il harcela le ciel deux mois et demi, mais en vain. Cependant le départ attendu ne se produisait pas. Bientôt, peut-être en mai, arriva de Moscou un centenier : mais c'était, hélas! le contre-ordre ⁷²!

Désormais pour les proscrits les événements extérieurs seront rares : l'arrivée d'un nouveau voevode, Gabriel Tukhačevskij, le 9 juin 1678 ⁷³, amenant avec lui les exilés du nouveau règne, Artémon Matvëev et son fils André, un enfant de dix ans. Quelle revanche! Mais ceux-là étaient presque libres, une trentaine de personnes, avec précepteur polonais, chapelain et serviteurs. Le jeune André étudiait le latin, le polonais et les sciences profanes. Son père assiégeait le tsar et le patriarche de longues suppliques justificatives et d'interminables lamentations sur les difficultés de la vie à Pustozersk : la faim, le froid, la fumée, le scorbut, l'entassement en deux petites izbas. Qu'auraient pu dire les reclus enterrés vifs? On ne voit pas que les adversaires de jadis, réunis dans ce désert de terre et d'eau, aient eu entre eux les moindres relations. Tukhačevskij était un homme raisonnable et bon : il ne dut aggraver le sort de personne ⁷⁴. Le 30 juillet 1680, tout ce monde s'en alla par la Pečora sur onze kayacs en direction de la Mezen', et le voevode Khonenev entra en fonctions ⁷⁵.

Bien certainement, la Cour n'avait jamais songé à rétablir l'ancienne foi : elle était pour cela trop engouée de Siméon de Polock et de ses amis polonais. Le tsar, conseillé par Dolgorukij ou tourmenté par un scrupule, avait eu seulement un moment d'indulgence pour des hommes malgré tout respectés. Joachim, lui, ignorait ce sentiment. Sa politique était d'exterminer l'insubordination, et il s'y tenait. Sa volonté l'emporta sur les velléités

⁷² *Mat.*, VI, p. 255. Malheureusement, le récit de Théodore est interrompu par une lacune du ms. au moment où arrive le centenier.

⁷³ *Arch. Min. Aff. étr., nouv. class.*, vol. 1128, fol. 312-313.

⁷⁴ Les *Suppliques* de Matvëev sont réunies dans sa *Défense*, recueil préparé par son fils et publié par Novikov en 1776.

⁷⁵ *Lect. hist.*, 1917, II, *Mél.*, pp. 25-29.

des autres. Pouvait-il tolérer le retour des plus dangereux *ras-kol'nik*, quand il menait contre le *raskol*, précisément alors, une guerre à mort ?

Comme les églises avaient conservé des livres anciens, dont on n'était jamais sûr qu'ils fussent complètement délaissés, le patriarche envoya dans sa province des ordres sévères pour qu'on les retirât et remplaçât par de nouveaux. Il fit prendre des décisions analogues dans les autres diocèses. Pareilles mesures devaient naturellement entraîner des recherches et des poursuites. Pour mieux rompre avec le passé, les calices de bois, qui n'étaient pas rares même dans les villes, devaient être remplacés par d'autres au moins d'étain⁷⁶. Ainsi l'adoption des livres corrigés se présentait, avec la mise au rancart des ustensiles de bois, comme un souci de décence.

Joachim avait déjà fait vérifier les reliques prétendues de Saint-Macaire de l'Unža : elles avaient été arrachées à leur châsse, rendues à la terre et l'abbé coupable dégradé⁷⁷. En 1677, il fit mieux : il envoya à Kašin vérifier les reliques de la princesse Anne, canonisée en 1650. Sous prétexte qu'elles n'étaient pas parfaitement conservées, il fit décider par un concile que la sainte serait rayée, son culte supprimé, son église fermée. Or la cause véritable de cette décanonisation était que, selon la *Vie* de la sainte, elle avait été trouvée « sa main droite sur sa poitrine, courbée comme pour bénir » : cela était entendu comme un témoignage en faveur du signe de croix avec deux doigts. Cette sainte rebelle ne pouvait subsister⁷⁸.

C'était priver la vieille foi d'un miracle : Joachim voulut que la nouvelle eût les siens. Le 15 juillet 1677, il publia un *Avís* qui en relatait deux : cette même année 1677, un saint homme, Vyšeslavcev, ayant demandé à Dieu d'être éclairci sur le signe de croix, sentit « une force invincible réunir ses trois premiers doigts et courber vers la paume les deux autres ensemble » ; en 1670 déjà, la main de saint Comnène, archimandrite de Notre-Dame près Iconium, avait de la même façon attesté la vérité des « trois doigts »⁷⁹.

76. Le 25 octobre 1676, ordre à l'archimandrite de Novospasskij de retirer les vieux missels et les vases sacrés de bois (Zabëlin, *Mat.*, I, col. 845). En 1677, l'archevêque de Vologda fait signer aux curés et aux paroisses des engagements de changer dans les trois mois leurs calices, lances, astérisques et cuillers de bois contre d'autres en étain et d'acheter ou copier le nouveau *Rituel* (*Invent. vol. mss. Vologda*, fasc. 3, pp. 35-37). Dans le diocèse de Novgorod, quiconque cachera un ancien *Missel* payera une amende de dix roubles (Dosithée, *Solovki*, III, pp. 235-237).

77. Golubinskij, *Canonisation*, p. 124.

78. *Lect. hist.*, 1871, IV, sect. 1; Golubinskij, *Canonisation*, pp. 165 sqq.

79. Smirnov, *Hist. du raskol*, p. 172.

Avvakum et ses compagnons, s'ils s'étaient bercés d'illusions, furent donc vite détrompés. L'archiprêtre revint à son exhortation habituelle : être prêts aux supplices. C'est le sujet de la lettre avec laquelle il envoie ses *Commentaires* à son ami Siméon, un certain Krašeninnikov, bourgeois de Nijni, qui avait été jadis son fils spirituel, et sans doute, depuis la disparition des confesseurs, jouissait maintenant dans les communautés d'une influence croissante. Ignorant sa récente entrée en religion, au pays d'Olonec, sous le nom de Serge⁸⁰, Avvakum l'interpellait encore comme autrefois :

« Mon fils Siméon, je suis né pour la peine! »

Après quoi, l'archiprêtre se remémorait « ses navigations sans relâche, au figuré, les calomnies et les poursuites subies, les combats soutenus avec des hommes semblables à des fauves ». Comme Chrysostome, il avait eu son Arcade et son Eudoxie pour le choyer, au temps du confesseur Étienne, puis « quand la sainteté leur avait paru fade, tel le miel à qui en mange beaucoup », il avait eu son persécuteur Théophile-Nicon, ses exils de Cucuse et de Comane : Tobolsk, puis la Daourie. — Il connaissait bien la *Vie* de Chrysostome, qui se lisait au début des *Margaritae*. — Les autres aussi ont souffert : voici vingt-trois ans et sept mois qu'on brûle et pend⁸¹. Mais les pauvres Russes marchent au feu par troupes plutôt que de trahir la religion. Il en est de même qui s'y jettent volontairement : ils ont raison. Le feu d'ici-bas n'est qu'une ombre : gardez-vous seulement du feu réel d'enfer! Un clin d'œil, et l'âme est hors. Avant la fournaise, elle fait peur : dedans, voilà tout oublié. Dans le bûcher, la prison brûle et ton âme est élevée par les anges dans la gloire de Dieu. Allons, patience, chrétiens! La fin va venir. Non, elle ne tardera pas. Patientez, dans vos prisons... Et moi aussi, indigne, avec vous.

Pourtant Avvakum n'en reste pas sur cette aspiration lyrique à la mort. Sa pensée, maintenant encore où tout espoir est humainement perdu, oscille entre deux termes : le martyre, et le châtement des persécuteurs. Châtiment en enfer — il le décrit avec les sarcasmes d'un réalisme bien paysan — et châtement ici-bas : on croyait savoir que les patriarches grecs responsables des condamnations de 1667 avaient été, l'un, Paisios, crucifié

80. Cette identification n'est pas certaine, mais fort probable (voir *Éd. acad.*, pp. xxxiv-xlv).

81. La date précise qu'Avvakum a en vue ne peut être que celle de son premier exil de Moscou : septembre 1653. Donc cet envoi à Siméon doit être de mars 1677 (col. 567).

par les Turcs, l'autre, Macaire, mis à mal en Géorgie. Alors, chrétiens, nous chanterons au Seigneur le cantique de la délivrance : « car il a fait éclater sa gloire⁸² ! »... « Et nous, le Christ notre Dieu nous couvrira de sa droite et nous conservera comme il sait⁸³... »

IV

Dans la lettre à Siméon-Serge; il était question incidemment de la descente aux enfers : cette fois, Avvakum admettait que le corps du Christ était resté trois jours au tombeau, incorruptible parce que toujours joint à sa divinité; mais il affirmait toujours qu'ensuite, Dieu le Père lui ayant renvoyé son âme, il avait repris vie et était ainsi descendu triomphalement aux enfers⁸⁴. Le séjour du Christ aux enfers devenait dès lors instantané, mais cette conséquence n'était pas énoncée. Si Avvakum éprouvait le besoin de rappeler à Siméon sa doctrine, c'était qu'à Pustozersk les discussions avaient repris. Durant plusieurs années elles avaient cessé; à plusieurs reprises l'archiprêtre avait mentionné Théodore avec amitié, et les prisonniers avaient conféré tous ensemble sur leur attitude envers les autodafés volontaires⁸⁵. Mais chacun avait conservé ses opinions et, par suite, dans l'état d'isolement et d'inaction forcée où ils se trouvaient, il était presque obligé qu'à la moindre occasion la discorde éclatât de nouveau.

L'occasion, ce furent sans doute les échos que les écrits envoyés par Avvakum et par Théodore continuaient à susciter dans les diverses chrétientés. Il ne s'agissait plus seulement d'inconnus : Ephrem Potemkin, Ignace de Solovki exprimaient leur avis, et chemin faisant les problèmes s'étendaient. Ignace professait depuis longtemps, comme certains de ses confrères, que le « titre » « Jésus de Nazareth roi des Juifs », figuré depuis Nicon sur les croix par les quatre initiales slaves correspondant aux initiales latines I.N.R.J., à la place des lettres IC XC, rabaisait le Fils de Dieu au rang d'un homme ordinaire⁸⁶. Mais par ail-

82. Ex., xv, 1.

83. Col. 563-576.

84. Col. 572.

85. Col. 568.

86. Étant encore ecclésiarque à Solovki, Ignace avait envoyé au tsar une *Supplique* à ce sujet (Smirnov, *Quest.*, pp. 045-047). Plus tard il en fit la matière d'un petit traité (*Ibid.*, pp. 016-018).

leurs le même Ignace semblait céder à l'arianisme, en subordonnant le Fils au Père⁸⁷. Quant à Ephrem, on pouvait déduire de ses formules que Dieu était représentable, définissable en termes humains⁸⁸. Cela se rattachait à la comparaison par laquelle Théodore tâchait d'expliquer la Trinité : l'âme de l'homme est une, et pourtant elle est triple, raison, parole et esprit, et la parole naît deux fois, d'abord invisiblement de la raison, puis des lèvres charnelles⁸⁹. Avvakum n'admettait pas cette théologie anthropomorphiste, et ainsi avait surgi une discussion sur la nature de l'âme : l'archiprêtre, toujours réaliste, la disait une et non triple, et d'ailleurs en quelque sorte corporelle, développant des énergies matérielles, et partant incapable de figurer la divinité⁹⁰.

En réfléchissant sur d'autres points, les deux adversaires se découvrirent naturellement de nouveaux désaccords.

Au début de la messe des fidèles, la « grande entrée », où le prêtre et le diacre portent le calice et la patène de la prothèse à l'autel, a toujours été entourée par les liturgies orientales d'une extrême solennité : encensement, hymne des Chérubins, procession, prosternations du peuple, si bien que la piété russe confondait dans son adoration les oblats, à ce moment simplement préparés, avec les saintes espèces ensuite consacrées. Or déjà Nikon dans son *Skrižal'* avait relevé cette erreur, interdit pendant la grande entrée les prosternations⁹¹. Nicétas, dans sa *Supplique*, avait protesté, prouvant et affirmant à plusieurs reprises, très catégoriquement, qu'à ce moment « c'est le corps même du Christ et son divin sang qui sont transportés⁹² » ; la grande *Supplique* de Solovki l'avait suivi⁹³. Un argument fort imposant en faveur de cette thèse était le texte de l'hymne des Chérubins : « Déposons toute sollicitude mondaine afin de recevoir le roi de gloire... » Théodore, très raisonnablement, jugeait que le pain et le vin ne pouvaient changer de nature que par les paroles de l'institution, répétées sur eux par le prêtre. Cela était d'ailleurs écrit en toutes lettres dans les livres vénérés par tous les vieux-croyants, comme le *Livre de Cyrille*, le *Catéchisme* de Mohila.

87. Col. 627, n° 5.

88. Col. 582. Précédemment, en 1666, Ephrem avait soutenu qu'au second avènement, le Père aurait une langue, le Fils une autre et le Saint-Esprit une troisième (*Bibl. syn.*, vol. 1161).

89. Col. 579.

90. Col. 585.

91. *Skrižal'*, fol. 312.

92. *Mat.*, IV, pp. 11-13, 50-64.

93. *Mat.*, III, pp. 270-271.

Avvakum et Lazare répliquaient sans doute que c'était là parler comme Nikon et la *Verge de direction*, et maintenaient que dès la *proskomidia* la transformation était accomplie. Théodore fut confirmé dans son sens par une vision. Il précisa que les cérémonies de la grande entrée étaient des hommages rendus à la croix, imprimée sur le pain, à la descente de croix et à la mise au tombeau, figurées par la procession, et que d'ailleurs, malgré certains niconiens, elles devaient subsister⁹⁴. Ses adversaires ne s'avouaient pas convaincus, et ce n'était pas pure obstination ni absurdité de leur part, mais plutôt une intuition religieuse impuissante à s'exprimer correctement, car les liturgistes modernes ne savent pas expliquer la grande entrée autrement que par un souvenir du temps où l'on apportait à l'autel une parcelle consacrée à un précédent office⁹⁵.

Théodore professait que le seul fondement de l'Église est le Christ. Avvakum, qui n'était pas moins en garde contre les « hérésies latines », ne pouvait cependant pas oublier le texte : « *Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Église.* » Sans doute Théodore était-il coupable d'exclusivisme, car il est peu vraisemblable qu'Avvakum ait vu dans Pierre l'unique fondement de l'Église, à l'exclusion du Christ; mais nous n'avons pas d'autres lumières sur cet article⁹⁶.

Un moment vint — ce dut être vers la fin de 1676 — où Théodore estima nécessaire, pour répondre aux critiques ou aux fausses interprétations, pour calmer les doutes de ses amis et de son fils Maxime, de fixer ses idées sur le papier. Il exposa le cours et le contenu des discussions, très consciencieusement, par le menu et avec preuves à l'appui, sur environ cent cinquante feuillets : tout un livre! Puis il proposa à Avvakum d'en prendre connaissance; c'était la nuit que les prisonniers conversaient : ils se tiraient par la lucarne hors de leurs caves et se rencontraient dans l'espèce de cour enclose par les pieux. Avvakum refusa le factum. De plus, à quelque temps de là, comme le diacre était ainsi dehors, il le dénonça au centenier André. Or celui-ci nourrissait une vieille rancune contre Théodore, qui avait naguère dénoncé ses malversations. Le centenier aussitôt dépêcha un ar-

94. *Mat.*, IV, pp. 128-130.

95. Dom Moreau, *Les liturgies eucharistiques*, Bruxelles, 1924, p. 134, n. 1. — Théodore ne se doutait pas que son opinion, si logique et si fondée, allait être bientôt qualifiée à Moscou d'hérésie latine.

96. *Mat.*, IV, pp. 97, 130-131. Avvakum cite le texte *Matt.*, xvi, 18-19, à propos de la croix de Pierre, col. 824 et 271.

cher, qui le saisit dans la cour, nu. Il fut fouaillé debout, jusqu'au sang, avec deux grandes baguettes de chêne, puis, les mains liées derrière le dos, attaché au mur et abandonné deux heures à la gelée, sur la neige. Ses compagnons de geôle et de foi le regardaient et riaient. Pendant ce temps, la garde fouillait sa prison et s'emparait de ses papiers. L'archiprêtre les acheta, et en arracha trois ou quatre feuillets, qu'il envoya en Russie pour persuader les fidèles du bien-fondé de ses accusations. Théodore protesta, lui demanda alors d'envoyer le traité tout entier : non seulement il s'y refusa, mais il l'anéantit.

Le pauvre Théodore était maintenant bien marri, sa lucarne grillée, rejeté de tous. Il fut consolé par une vision : le Christ lui apparut, tel qu'il est peint à Moscou sur le porche de l'Annonciation⁹⁷. Et puis il envoya au tsar une plainte contre l'archiprêtre. Mais celui-ci ne demeura pas en reste. Le printemps était venu, avec le dégel. A ce moment, l'eau envahissait les sous-sols, et les prisonniers, six semaines ou deux mois durant, en avaient presque jusqu'à mi-jambe. Avvakum suggéra à un archer de creuser un sillon vers l'izba du diacre, et celle-ci se trouva inondée encore davantage. C'était le 29 mai, jour de sainte Théodosie. Théodore s'en souvint et invoqua l'aide de la nouvelle martyre, Théodosie Morozova. Aussitôt un bruit se produisit, et toute l'eau, en un quart d'heure, fut engloutie par la terre. Ainsi naissait le culte des modernes confesseurs de la foi⁹⁸.

Cela se passait en 1677. Quand tout espoir de rappel en Russie fut perdu, les deux adversaires, chacun de son côté, se mirent au travail, pour ceux du dehors et pour la postérité. Théodore, à l'aide de brouillons qui lui étaient restés, reconstitua plus ou moins complètement son ouvrage, en ajoutant le récit des derniers événements, sous la forme d'une longue lettre « à son fils Maxime, à ses autres parents et à ses frères dans la foi ». Quand le plus fort de la colère fut passé, il se souvint de l'ennemi commun, des niconiens, et joignit à sa lettre une seconde partie sur les vieilles matières controversées : la nécessité de qualifier de « vrai » l'Esprit-Saint, dont il alignait treize preuves tirées des textes et de manuscrits anciens qu'il avait personnellement consultés, le signe de croix, l'*Alleluia*, enfin la venue prochaine de

97. *Mat.*, VI, pp. 131-132.

98. Théodore signala le miracle dans une lettre à ses fidèles, qui nous a été conservée seulement dans un texte postérieur, mais porte toutes les marques de l'authenticité (Barskov, pp. 155, l. 21-156, et 363-364).

l'Antéchrist. Cela, c'était la doctrine commune des vieux-croyants, ne différant en rien de celle d'Avvakum, mais souvent fondée sur une documentation originale et semée de réflexions variées. Théodore en aurait écrit plus long encore, mais le papier lui manqua. Plus tard il put s'en procurer, et se remit à l'œuvre : cette fois, il rappelait les débuts du schisme, les injustices de Nikon et des conciles, le rôle de Paul, d'Hilarion et de Joachim, pour conclure à maintes reprises que l'anathème fulminé par eux sur eux retombait. Il rapprochait les confesseurs actuels de ceux de la primitive Église et exposait la nécessité de subir jusqu'au martyre, — avec aisance, clarté, connaissance de l'histoire ecclésiastique, ingéniosité, énergie même, mais sans atteindre jamais à la passion contagieuse d'Avvakum. Il faisait part à ses lecteurs, sur les événements et les personnages de ces dernières années, de quantité de détails qui ne devaient pas être moins intéressants pour eux qu'ils ne sont pour nous maintenant. Enfin, il reprenait le thème traditionnel depuis Lactance, la mort misérable des persécuteurs : Pitirim, Josaphat, Laurent de Kazan', Hilarion, le pape Jean de Phocas, Arsène le Grec, Paul de Krutica — celui-là, apporté mort par les démons aux pieds du diacre, lui avait demandé pardon —, le tsar enfin. Le tsar Alexis dans son agonie, au grand effroi des assistants, avait invoqué les martyrs de Solovki, mais ceux-ci, au lieu de l'assister, lui avaient scié menu les os et les articulations. Il avait dépêché un messenger pour faire lever le siège : mais celui-ci s'était croisé avec le messenger de victoire de Meščerinov, et le corps du tsar avait été soudain envahi par la putréfaction⁹⁹.

Pendant que Théodore écrivait sa défense raisonnable et médiocre, affaiblie par le voisinage d'autres matières d'un intérêt plus général et plus immédiatement saisissable, Avvakum aussi écrivait, mais sur un ton bien différent. Il ne s'attardait pas aux plaintes et aux apologies : il exhalait son indignation et son mépris, raillait, injurait, en exposant juste assez les erreurs du blanc-bec¹⁰⁰ pour les ridiculiser et faire triompher sa doctrine. Simples moyens de polémique, ces procédés eussent été d'une moralité discutable. Mais indignation, injures et moqueries

99. *Mat.*, VI, pp. 90-137, 138-192, 192-261. La troisième partie est écrite à une date où la mort d'Alexandre de la Vjatka (17 décembre 1678) était déjà connue, donc au plus tôt en 1679. Mais les deux premières ont pu être commencées sensiblement avant.

100. On dirait parfois qu'il a en mains le texte de Théodore : avait-il vraiment déchiré son « cahier », comme celui-ci l'affirme ?

étaient d'une effrayante sincérité. L'archiprêtre avait vraiment le sentiment que son fils spirituel, dont il était responsable, confondait les personnes de la Sainte Trinité, enfermait le Verbe dans le sein de la Vierge, livrait le Christ mort aux démons, renouvelait les hérésies de Sabellius et d'Arius. Il y avait dans sa réplique la triple passion du champion de la vérité, du directeur désobéi et du théologien malhabile fourvoyé dans des problèmes trop difficiles. Cette passion violente explique et le ton du livre et la conduite de l'archiprêtre envers son adversaire.

Le récit de Théodore, tel qu'on vient de le lire, semble véridique; mais en bonne justice on ne saurait émettre d'appréciation définitive sans entendre l'autre partie : qui sait si certaines circonstances n'ont pas été omises, si la victime n'a pas interprété faussement telle attitude, exagéré telle incorrection? Or Avvakum sur tout cela est muet. Pourtant on se demande quelles circonstances auraient jamais pu légitimer la dénonciation d'un compagnon de chaîne. Avvakum avait parfois cédé à des mouvements de dépit ou de colère : il s'en était repenti, puni, et il nous en a laissé l'aveu. Cette fois-ci il semble bien qu'il ait été emporté par la passion, mais inconsciemment, en croyant servir la vérité. Ce serait la seule fois où nous le surprendrions ravalé par son tempérament au niveau de son siècle, car la dénonciation était alors pratiquée largement et sans vergogne. Mais si l'acte était le même, le motif, chez lui, n'avait rien de vil : il était persuadé que le cahier de l'hérétique Théodore lui avait été « livré par Dieu ¹⁰¹ ».

Le livre achevé, Avvakum l'expédia à son fidèle disciple avec cette mention : « Reçois, Serge, cet Évangile éternel, écrit non par moi, mais par le doigt de Dieu ¹⁰². » Ce n'était donc plus un pasteur, ni un directeur qui parlait, enseignant ses ouailles, mais une manière de prophète, directement inspiré de Dieu. Ce sentiment n'était pas absolument nouveau chez Avvakum : n'avait-il pas toujours été l'homme de Dieu, conservé, conduit, récompensé, châtié, béni par Dieu? n'aimait-il pas s'identifier, dans

101. Col. 633. Tenons donc pour avoué que le cahier était parvenu entre ses mains sans le consentement de son légitime propriétaire.

102. *Mat.*, VIII, pp. 238-239. *L'Évangile éternel* (col. 577-650) est un ouvrage d'ailleurs bien composé, divisé en trois parties : 1) les idées de Théodore sur la Trinité, le Christ, la nature de l'âme; 2) Les définitions d'Avvakum sur la substance de la divinité, son essence, ses hypostases; 3) La question de la descente aux enfers. Sur les mss., l'authenticité, la date (1679) et le caractère plus ou moins complet du texte, voir P. Smirnov, *Ed. acad.*, pp. xixvi-xli.

ses tribulations, à saint Paul ? n'avait-il pas noté dans sa *Vie* que sa fille, une enfant, avait sauvé de l'étranglement « un prophète ¹⁰³ » ? L'ironie avec laquelle il s'attribuait cette qualification, non plus que sa sincère humilité, n'empêchaient ce sentiment profond d'une mission, d'une inspiration divine. Dans sa prison de Pustozersk, l'effort colossal et prolongé que réclamait de tous les détenus la simple conservation de leur vie physique, intellectuelle et morale, cet effort surhumain devait fatalement exagérer, chez une personnalité aussi puissante naturellement qu'Avvakum, cette conviction d'une vocation prophétique. Mais il serait absolument faux d'en conclure que la lucidité de son esprit en ait été affectée et que nous ayons désormais affaire à un fanatique, à un forcené ne connaissant plus raison ni mesure. Il demeure aussi prudent dans ses conseils, aussi pondéré dans ses écrits, aussi proche du réel qu'il a toujours été.

V

Le nouveau règne n'avait apporté aucun changement à la situation des diverses chrétientés. La persécution, non sanglante, n'en continuait pas moins. Et la vieille foi, traquée, subsistait toujours.

Ce fut sans doute alors qu'Eudoxie, veuve de Théodore Naryškin, voevode à Kolmogory, et par cette alliance, tante de la tsarine Nathalie, tomba en disgrâce. Cette grande dame, écossaise de naissance — fille d'un Pierre Hamilton — s'était convertie à la vieille foi. Elle se retira avec ses enfants et ses gens chez sa mère dans un bourg du district d'Alatyr', Lobačevo. Mais en 1678, dix archers d'Alatyr', relevés tous les mois, furent postés à Lobačevo pour interdire toutes relations entre la dangereuse propagandiste et le monde extérieur. Excédée de cette surveillance, Eudoxie se livra à diverses violences sur la personne du chef de ses gardiens, Daniel Černcov, le battit, lui tira la barbe, rossa sa femme... Puis un beau jour, le 29 juillet, toute la maisonnée disparut et se sauva dans les bois. Deux ans plus tard, on retrouvera les Naryškin non loin du bourg du Pustyn', district d'Arzamas : ils occupaient, dans une clairière en pleine

103. Fol. [87].

forêt, une spacieuse demeure à deux étages, qui évidemment servait aux initiés de lieu de culte et de réunion¹⁰⁴.

Une autre grande dame demeurée fidèle, ou peut-être convertie à la vieille foi, était Anne d'Hilarion, mariée à Jacques Khilkov, un fils de ce prince Basile Khilkov qui était gouverneur de Tobolsk du temps d'Avvakum en 1653. Elle avait pour chapelain un ancien confesseur de Théodosie Morozova, le pope Procope. Celui-ci, arrêté en 1672 avec sa pénitente, avait passé dix-huit mois en pénitence au monastère de Tolga, puis avait été libéré en 1674 par le métropolite Paul. De retour à Moscou, il se signa d'abord à la nouvelle mode : mais bientôt l'index de sa main droite commença à pourrir, et il tomba dans le doute. Il relut les *Rituels* des anciens patriarches, le *Stoglav*, le *Catéchisme*, les *Psautiers* : partout il vit l'anathème porté contre ceux qui ne se signaient pas avec deux doigts. Alors il erra quelque temps dans les ermitages d'Outre-Volga, vers Kinešma, où la vieille foi était toujours intacte. Puis il revint à Moscou et entra au service de la princesse Khilkova. Il célébrait pour elle selon les anciens rites, et sans doute d'autres fidèles étaient groupés autour de lui. En tout cas, quand mourut à Vjaznikî la fille de Zamjatnja Leontiev, cette jeune Eudoxie qu'avaient convertie le tailleur Joseph et Abraham et qui avait fait aussitôt une rétractation forcée, ce fut lui qui alla chercher le corps et le ramena au bourg familial de Leonovo sous Moscou : là, pour ne pas éveiller de soupçons, il fit l'enterrement au nom d'une certaine Darja; puis il vint plusieurs fois célébrer des offices pour elle. Eudoxie était donc toujours demeurée fidèle : l'influence du disciple d'Avvakum ne s'effaçait pas si vite! Quand tout cela se sut, en 1681, Procope et Anne furent arrêtés¹⁰⁵.

À Moscou, il subsistait bien d'autres noyaux de fidèles. Il y avait toujours les trois popes Isidore, Étienne et Cosme¹⁰⁶. Sans doute ils n'avaient plus de paroisses, car Joachim surveillait méthodiquement son clergé : en 1679, il exigea des ordinands un serment spécial de soumission au concile¹⁰⁷; une célébration publique et régulière de l'ancien culte n'eut pas été tolérée. Mais

104. On a trouvé ensuite sur l'emplacement de cette maison, outre un trépied, une casserole de cuivre et deux cuillers d'argent, un cachet à hosties avec la croix à huit bras (P. Piskarev, *Mon. Nijni*, 1849, n° 67, pp. 267-268).

105. Déposition de Procope en 1688 (*Supp. A. H.*, XII, n° 17, pp. 203-205) et ordre d'enquête de 1686 (*Ant. r.*, 1912, n° 12, pp. 674-675).

106. Col. 940.

107. Undol'skij, p. 103.

rien n'était plus facile aux croyants que de s'entendre avec leurs prêtres pour organiser ici ou là une assemblée. Parmi les nombreuses chapelles privées, plusieurs étaient inaccessibles. La propagande même n'était pas impossible : les écrits se copiaient, se transmettaient, se vendaient sans trop de précautions sur les marchés¹⁰⁸. Il y avait des maisons connues où s'arrêtaient les pèlerins, les courriers de province, les religieux vénérés. Un de ceux-là était le fameux Siméon-Serge, qui, par les relations qu'il entretenait partout, exerçait une sorte de supériorité morale. Dosithée aussi voyageait, se montrait de temps en temps, toujours aussi respecté. Tout cela était très vivant, mais ne formait pas une Église organisée : or précisément la vie posait des problèmes sans précédents. Les plus hardis innovaient à leur fantaisie. Les autres demeuraient dans le doute, et cependant critiquaient. Certains raisonneurs, dans leur opposition à l'Église établie, menaçaient de ne rien laisser debout. On manquait d'une autorité reconnue de tous, qui fixât des limites aux opinions et conciliât les caractères. Cette autorité, c'était Avvakum qui en tenait lieu dans la mesure où la distance et la prison le permettaient. Des lettres que l'archiprêtre devait ainsi envoyer en réponse à des consultations en forme, des billets privés qu'il adressait à ses fidèles, il ne subsiste ou il n'a encore été retrouvé que de rares échantillons. Mais ils étaient nombreux : « Moi, je n'ai pas le loisir de pleurer [c'est-à-dire de prier], écrivait-il dans l'un d'eux, je suis toujours occupé avec les hommes, à me battre avec les passions et les fantaisies... La nuit je fais la collecte [des idées], et le jour je distribue. »

Cette fois-là, il s'adressait à des « Pères du Pomorje », Sabbace, Euthyme, Timothée et Auxence, pour leur demander seulement de prier pour lui, « pour sa pauvre femme, ses enfants et toute sa maison¹⁰⁹ ».

Un autre jour, il félicitait un certain Alexis Kopytovskij, son « enfant nouveau-né », d'avoir quitté un certain Lucien : Lucien, que l'archiprêtre avait « compté parmi les bons », avait « volé une âme chrétienne » ; « s'il se repent, conseillait Avvakum, avise-moi, et pour la guérison de son âme et de son corps je lui enverrai une pénitence ; s'il s'endurcit, laisse-le. Il ne faut pas repousser qui vient à nous, mais pas davantage courir après l'enragé ». Et il concluait : « Pour toi, Dieu te pardonne et bé-

108. Rumjancev, pp. 257-258.

109. Col. 949-950.

nissel Prends chez les frères mon chapelet, pour ta bénédiction. Donnez-le lui, Maxime et compagnie, et aimez Alexis comme un frère. » Visiblement, Alexis et Lucien étaient de nouveaux convertis; ensemble ils avaient commis quelque gros péché contre la vieille foi ou contre la morale; le premier s'était repenti et recevait son pardon, le second pas encore. Autant l'archiprêtre était indulgent et affectueux pour l'un, autant il montrait à l'autre son implacable sévérité¹¹⁰. De la sorte il maintenait dans le droit chemin un petit groupe de fidèles¹¹¹.

Devant les menaces ou l'attrait d'une vie plus facile, certains fidèles se laissaient ramener à l'Église établie. On leur faisait consommer une hostie niconienne : c'était la pratique adoptée, la rupture certaine avec la vieille foi, car pour les vieux-croyants cela équivalait à une prise de possession par Satan. Toutes les attitudes étaient possibles : les uns cédaient à la violence, les autres se prêtaient à cette procédure. Mais plus tard, rentrant en eux-mêmes ou sous l'influence de causes extérieures, beaucoup voulaient se laver de cette souillure. Fallait-il les désespérer? Fallait-il accueillir ces brebis égarées? Un problème semblable s'était posé dans les premiers siècles du christianisme. Avvakum appliquait sans hésitation son principe de toujours : ne pas repousser l'âme qui s'offre, repentante. Bien plus, il se réjouissait dans ces occasions comme le bon Pasteur de l'Évangile; pour consoler la pauvre victime de Satan, il se faisait lyrique.

Notre ami chéri, nous baisons ta tête, nous baisons ta poitrine, nous baisons tes pieds et tes mains! Viens ici, penche-toi sur nous,... tu es notre membre, notre frère, nous sommes un même corps!... Réjouissez-vous tous, nos frères spirituels; notre ami et notre frère est vivant, il n'a pas été étranglé par les hérétiques. Ah! ne te chagrine pas pour leur communion pernicieuse. Tu as mal agi, tu n'as pas été courageux... Qué faire? Nous sommes tous faibles... Pierre, qui était pierre, a choppé. Mais nous avons lu dans ton billet que tu cherches pénitence, tu regrettes, tu souffres, et tu les a pris en haine, dis-tu, comme le serpent. Voilà qui nous réjouit... Nous te recevons, nous t'embrassons, nous t'aimons... Nous t'avons toujours eu pour frère, nous t'avons et nous t'aurons toujours, aujourd'hui et toujours et ès siècles des siècles. Amen!¹¹².

¹¹⁰. Col. 947-948.

¹¹¹. Il est possible, mais nullement nécessaire, que Maxime, un des détenteurs du chapelet, soit le fils du diacre Théodore.

¹¹². *Mat.*, V, pp. 250-252; *Gudzij*, pp. 368-370. Ce billet devait entrer dans le deuxième volume de l'Édition académique; voir *Éd. acad.*, p. LXXVI. Smirnov,

Ce billet était si bien approprié à sa destination que plus tard, semble-t-il, on l'appliqua, en changeant le nom, à des cas analogues¹¹³.

Il commençait à se développer dans les chrétientés, peut-être sous l'influence des « Capitons »¹¹⁴, une tendance à condamner le mariage. Elle allait à l'encontre des raisons d'être de la « vieille foi », et pourtant il était presque fatal qu'elle surgît. Les prêtres fidèles et les églises manquaient : ne valait-il pas mieux renoncer au sacrement que d'en accepter une sacrilège contrefaçon ? D'ailleurs, puisque de toute façon la fin du monde était proche — on l'attendait maintenant, selon des calculs rectifiés, en 1691^{114 bis} —, il ne convenait guère de procréer. Aussi le pape Isidore, à Moscou, refusait d'accueillir dans sa communauté les conjoints mariés par un prêtre niconien, à moins qu'ils ne se séparassent; il interdisait le mariage à ses fidèles, même selon l'ancien rite; il allait jusqu'à blâmer la vie commune des époux dûment unis. Cette haine du mariage poussée jusqu'à ses conséquences extrêmes, cette doctrine de désespoir et d'utopie, qui devait nécessairement aboutir à la dépravation, ne choqua pas seulement le bon sens pratique d'Avvakum : elle l'effraya. Il expédia à Isidore une lettre très affectueuse, mais très nette :

Sais-tu pour qui l'Apôtre a écrit son Épître aux Corinthiens?... Pour des brouillons comme toi qui, sous couleur de piété, interdisaient le mariage... Lis le chap. vii : peut-être auras-tu honte devant l'Apôtre... Paul, pour éviter la luxure, veut qu'on garde sa femme, et la femme son mari. Assez raffiné : c'est la sodomie que tu enseignes, ou bien l'hérésie des Quakers.

L'archiprêtre résout l'objection pratique : pas d'églises. — « En cas de besoin, même une izba est une église..., récite une oraison, asperge d'eau bénite et c'est parfait : opère!¹¹⁵ »

Mais ce rappel à l'ordre ne suffit pas. Isidore répliqua par l'argument tiré de l'Antéchrist, en citant mal à propos Matthieu xxiv, 38. Avvakum dut revenir à la charge :

Ce n'est pas le mariage que le Christ défendait de la sorte, mais l'impudicité et la luxure dans le mariage..., qui font pécher dans les

Quest., pp. lx-lxi, estime justement qu'il n'y a pas lieu de mettre en doute son authenticité.

¹¹³. Aussi les copies que nous en avons sont-elles anonymes.

¹¹⁴. Voir plus haut, chap. xiii, pp. 447-448.

^{114 bis}. A.H., IV, p. 536 (n° 248; en 1674).

¹¹⁵. Col. 939-940.

périodes réservées... N'empêche donc pas les gens de se marier. *Que le mariage soit honoré....!*¹¹⁶ Et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Ensuite, il passe en revue les divers cas possibles. Ceux qui ont été unis par des prêtres de nouvelle ordination, il faut leur suppléer les cérémonies omises : les oraisons anciennes et la procession dans le sens de la marche du soleil. C'est tout comme pour le baptême, remarque Avvakum : dès lors qu'il y a eu renonciation à Satan et immersion, supplée ce qui manque, mais ne rebaptise pas. Le rite importe, et non le ministre : « S'il a opéré selon l'ancien rituel, ancien ou nouvel ordonné, même célébrant d'ordinaire à la nouvelle mode, tiens cela pour valide, et le baptême et le mariage. » Donc ne repousse pas les conjoints qui veulent adhérer à la vieille foi.

A plus forte raison n'interdis pas le commerce entre mari et femme régulièrement unis : car s'il s'abstient, et puis tombe dans les stupres, c'est toi qui en répondras.

Il y a une autre règle à ne pas perdre de vue : « Nécessité fait loi. » Galaction, laïque, a baptisé sa femme; en chemin, des laïcs ont baptisé un malade avec du sable : tout cela est valable. Eh bien! où que tu sois, même dans une simple izba, même aux plus grandes fêtes, revêts tes ornements si tu peux, et distribue la communion. Pourvu que tu aies un *antimins*, n'importe quel lieu te sera une église : à ce qu'un hérétique d'évêque ne l'ait pas bénite, quel mal y a-t-il?

Isidore et ses partisans, dans leur extrême rigueur, ont exclu des oraisons le tsar hérétique; ils refusent la sépulture à ceux qui l'ont servi; Ignace même, simplement parce qu'il est recommandé par l'Église établie, repousse le chant à une voix et sans fioritures. Avvakum proteste aussi contre ces excès :

« Pourquoi ne priez-vous pas pour le tsar Théodore? C'est un brave homme. Que Dieu le sauve avec sa lignée, son aïeul et son bisaïeul. » Avvakum ne mentionne pourtant pas « son père », Alexis, fauteur du schisme. Et vers la même époque, condescendant aux scrupules de qui trouverait dur de prier pour un tsar et un patriarche séparés du corps de l'Église, Avvakum conseillait à un autre de ses correspondants, Jonas, cette formule impersonnelle : « ... pour les princes très chrétiens et pour l'ordre sacré¹¹⁷... »

¹¹⁶ Héb., xiii, 4.

¹¹⁷ Col. 893.

Au service de ce tsar hérétique, il y avait de bons chrétiens. Il y en avait même qui avaient assiégé, saccagé la sainte forteresse de Solovki, participé au massacre de ses habitants, et qui demeureraient secrètement attachés à la vieille foi. Fallait-il leur offrir le choix : la profession publique, le refus de servir avec la prison ou la mort, ou bien l'excommunication ? Avvakum prêchait toujours le courage, le mépris du bûcher, la splendeur du martyre, on a vu avec quel entrain. Mais faire de l'héroïsme la loi, une obligation imposée à tous, il s'en gardait bien : c'eût été le dénaturer, et ne rien obtenir de plus. Au contraire, que chacun demeure dans sa vocation, qu'il s'abstienne de toute violence, de toute fraude et c'est assez : Dieu jugera les consciences. Ces sympathisants, par leur position officielle, rendront aux confesseurs mille services : intercessions, évasions, transmission de correspondances¹¹⁸.

Il était parvenu à Pustozersk un factum contre le chant « à une voix » et conforme au texte; sans doute était-il honni comme une nouveauté niconienne. Avvakum avait d'abord attribué cette attaque au moine Job, du Don, et écrit contre lui¹¹⁹. Mais il savait maintenant qui troublait ainsi l'Église : Ignace de Jean, l'ancien domestique de Morozova et frère de sa trésorière Xénie¹²⁰ : « Crachez, frères, sur ce qu'il dit : ne l'écoutez pas ! D'où connaîtrait-il la coutume et les lois de l'Église ? Né et grandi dans un hôtel seigneurial, moine d'hier et faisant déjà l'abbé, il enseigne sans mission et ignore l'abécé... » La question du chant à une voix tenait à cœur à Avvakum : ç'avait été la grande idée de l'archiprêtre Étienne et des zélateurs, c'était sa propre pratique de plus de trente ans qu'on mettait en cause¹²¹. Ignace s'obstinant, il y reviendra encore¹²².

Il ne nous reste rien de la correspondance entre Pustozersk et le Don — à moins que le destinataire de la lettre à Jonas soit le pope Jonas de Solovki signalé à Čerkassy en 1668¹²³ —, le Kerženec¹²⁴, le Starodubje. Mais une autre chrétienté maintenant

118. Smirnov, *Quest.*, pp. 102-107.

119. Cet écrit n'a pas été retrouvé.

120. Ignace de Jean et Xénie sont nommés ensemble col. 419, 829; cf. Barskov, pp. 52, 37; *Mat.*, VIII, p. 163.

121. Col. 941-946 (2^e lettre à Isidore).

122. Col. 856-857.

123. Družinin, *Don*, p. 86 (v. aussi l'index); le 30 juillet 1653, un moine Jonas, de Solovki, était relégué par Nikon avec Gerasime Firsov à Saint-Nicolas des Carèles (B.H.R., XIV, col. 414). Avvakum connaissait en tout cas « Job du Don », pour lui attribuer le factum d'Ignace (col. 945).

124. Cependant les relations entre Pustozersk et le Kerženec ne sont pas douteuses :

faisait parler d'elle, celle de Sibérie. Avvakum connaissait très bien le pape Domitien, qui avait été exilé du temps de Nikon et avait occupé une cure à Tjumen' ! En 1665, avec Lazare et Trofimov, il avait été ramené à Moscou, puis expédié à Pustozersk. Il s'y trouvait encore en 1668¹²⁵, mais — avait-il été gracié ou avait-il pris la fuite ? — il n'y était plus en août 1670¹²⁶. Il avait regagné Tjumen' ou ses environs, où il s'était fait jadis des disciples. En Sibérie surtout, il n'était pas difficile d'échapper aux autorités ; toutes les conditions de la vie prédisposaient à l'indépendance : aussi les vieux-croyants étaient nombreux.

La grande *Supplique* de Solovki était arrivée très tôt à Tobolsk : une copie en tomba entre les mains de Križanič. Celui-ci était trop habitué à lier la religion et les préoccupations économiques et politiques, trop homme d'ordre et de raison, pour considérer avec sympathie un mouvement purement et passionnément religieux, qui se riait des hiérarchies civiles et ecclésiastiques. Il n'y vit qu'ignorance et fanatisme et, n'étant pas fâché non plus de montrer son zèle aux autorités, offrit ses services pour la défense de l'orthodoxie. Il composa une *Réfutation* en règle de la *Supplique* de Solovki et même un traité en forme de dialogue entre l'archevêque et les habitants de Tobolsk. La *Réfutation* est de 1674. Or à cette date l'ennemi de la vieille foi avoue : « Je vois des monastères entiers en proie à vos erreurs [il s'adresse aux moines de Solovki]. Il y a des gens qui se tranchent la main pour ne pas se signer avec trois doigts. D'autres se prétendent favorisés de miracles et d'apparitions angéliques... Quant aux laïcs, beaucoup aussi sont enténébrés et endurcis au point de ne plus vouloir se confesser ni communier. D'autres restent en suspens, ne sachant quel parti prendre », et pressent Križanič de les éclairer. Pour lui, la Sibérie et Solovki sont les deux grands centres du schisme¹²⁷.

La chute de Solovki laisse intacte ou exaspère la foi des Sibériens. Le 29 mai 1677, un incendie allumé par la foudre anéantit Tobolsk. Le feu du ciel ! Et même les églises n'ont pas été épargnées ! N'est-ce pas le signe que ce n'étaient pas de vraies égli-

Serge, le disciple d'Avvakum auquel est adressé l'*Évangile éternel*, sera désigné bientôt comme un personnage vénéré de l'ermitage d'Onuphre (Euphrosyn, *Réfutation*, pp. 110, 114), ce qui suppose qu'il y séjournait au moins de temps en temps.

¹²⁵. *Mat.*, I, pp. 434-436; *Ann. comm. archéogr.*, XXIV, p. 12.

¹²⁶. Il ne figure pas dans la liste des déportés dressée par Grégoire Nečlov (*Arch. af. étr., aff. anc.*, 1670, vol. 434, n° 559).

¹²⁷. Križanič, *Œuvres*, III, pp. 106, 111, 112.

ses ? Jusqu'à Tjumen' cette opinion est répandue. Des arrestations sont faites. De proche en proche, on découvre plusieurs personnes pour qui les églises officielles sont des *kosciol* latins, les prêtres des chiens, et la croix à quatre bras le cachet de l'Antéchrist. Par ordre du grand voevode Pierre Šeremetev, les coupables reçoivent le knout, mais ils tiennent bon¹²⁸. Le 28 octobre de la même année, dans le *sobor* de Tjumen', au moment le plus solennel de la messe, pendant le chant de l'hymne des Chérubins, des cris éclatent : « Orthodoxes, ne vous prosternez pas : c'est un corps mort qu'on porte ! » Quatre individus sont arrêtés : Athanase, de Vologda ; Domitien et Barbe, de Tot'ma ; Porphyre, de la Mezen'. Ils déclarent être venus à Tjumen' « en quête de la vraie foi ». Šeremetev, à qui on les avait expédiés, les renvoie, sauf Barbe, avec cet ordre : leur donner le knout en public et les garder au secret dans une prison souterraine, traiter de même à l'avenir tous ceux qui se présenteront¹²⁹. Le métropolite Corneille meurt le 23 décembre de chagrin, assure-t-on, devant les progrès de la vieille foi. En 1678, un payson, Michel Medvēdevykh, qui refuse la bénédiction des prêtres et dit que l'hérésie s'est introduite dans l'Église, est dénoncé, confesse sa foi et reçoit le knout. Ces incidents et ces exécutions éclairent par instants et par endroits la situation résumée par Križanič. La vieille foi était partout.

Le pape Domitien était entré en religion sous le nom de Daniel et avait fondé un ermitage sur la Berezovka, petit affluent du Tobol, toujours dans la région de Tjumen'. Il y avait là une chapelle, où l'on chantait l'office divin sans faire mémoire du patriarche ni du métropolite. Une exaltation singulière régnait dans ce groupe de solitaires, où se trouvaient aussi des femmes et des filles : parfois on se jetait à terre et alors, disait-on, on voyait la Sainte Vierge et le ciel ouvert, et des couronnes apportées par les anges aux plus vertueux. Le bruit de ces merveilles attirait quantité de gens des régions voisines, qui, abandonnant biens et bétail, venaient avec femmes et enfants se faire tonsurer par Daniel. Les uns, désenchantés, s'en retournaient ; les autres demeuraient, se faisaient recruteurs à leur tour. Bien des fois le voevode de Tjumen' avait signalé l'ermitage à Šeremetev : le 2 janvier 1679, on dépêcha contre ces insoumis une expédition de vingt-cinq rei-

128. *Supp. A. H.*, VIII, n° 50, pp. 214-215.

129. *Supp. A. H.*, VIII, n° 50, pp. 215-216.

tres, cent cosaques et Lituaniens, cinquante Tatars, sous le commandement d'un colonel. Le 20 janvier, tous rentrèrent à Tjumen', en rendant compte qu'ils n'avaient trouvé à l'emplacement indiqué que les traces d'un grand feu : dans la nuit du 5 au 6 janvier, l'ermitage avec ses habitants avait brûlé. Avant l'arrivée des suppôts de l'Antéchrist, 1700 croyants avaient préféré se sauver dans les flammes¹³⁰.

Cette effroyable pratique, inaugurée en 1665 autour de Capiton, passée ensuite dans le pays de Nijni, était alors en honneur. Peu après 1677, un paysan de Terekhovo en Olonec s'était brûlé dans sa maison avec nombre de gens, femmes et enfants et voisins. Bientôt, sur la Šeksna, avec un pope Siméon, vont se brûler quatre ou cinq mille personnes; le 10 mars 1682, dans deux hameaux du district de Novo-Toržok, une douzaine de familles, encouragées par le pope Pierre, s'enfermeront dans leurs maisons et dans deux séchoirs à blé et y mettront le feu¹³¹.

Du côté de Tjumen', comme le métropolite Paul se montrait décidé plus encore que son prédécesseur à exterminer la vieille foi¹³², un second groupe se forma de gens tentés de suivre l'exemple de Daniel et de ses compagnons. Ils étaient environ 2500. Pourtant, ces décisions héroïques supposaient toujours un chef vénéré obéi sans réserve, une sorte de prophète. Il n'y en avait plus. Le doute pénétra dans quelques esprits. On convint de ne rien entreprendre sans la bénédiction des Pères de Pustozersk. En descendant l'Irtyš et l'Ob', puis par les affluents de droite de la Pečora, le voyage, malgré la traversée de l'Oural septentrional, ne présentait pas grande difficulté : c'était une voie fréquentée¹³³ : un messenger fut donc envoyé, probablement en 1681. Il vit Avva-

130. *Supp. A. H.*, VIII, n° 50, pp. 216-217. La date et le chiffre des victimes sont fournis par Euphrosyn, *Réfutation*, p. 19 (d'après la femme du pope Lazare; celui-ci les avait appris du messenger venu de Sibérie à Pustozersk), le *Nécrologe* (p. 55) et Dimitrij de Rostov (*Enquête*, éd. Kiev, 1859, pp. 324-326; 332-333). La *Chronique sibérienne* de Čerepanov (*Ann. comm. archéogr.*, VII, sect. IV, p. 58) donne 2700 victimes.

131. Sapožnikov, pp. 8, 19-21; Euphrosyn, *Réfutation*, pp. 4, 16, 109. — En 1683, autodafé de 80 personnes dans le district de Karpov (*Arch. Bělgorod*, vol. 1045, fol. 1101-1104). Donc en des régions très différentes.

132. Le 20 avril 1679, jour de Pâques, à Tobolsk, Paul célébra la messe et fit chanter entièrement selon les nouveaux rites : comme il rentrait de la cathédrale chez lui, trois vieillards éclatèrent en imprécations contre « le corrupteur de la foi, le latinisateur ». Sans doute, avant lui, tolérât-on quelque chose des anciens rites. Les vieillards sur son ordre, furent torturés et fouettés (*Ann. Comm. archéogr.*, VII, sect. IV, p. 58).

133. Elle est décrite par Bakrušin, *Hist. colonisat. sib.*, pp. 62, 71-79.

kum. Celui-ci le retint deux semaines et lui remit une lettre pour les frères de Sibérie¹³⁴.

L'archiprêtre n'avait pas encore eu l'occasion de correspondre avec cette chrétienté. Aussi composa-t-il pour elle, sous une forme plus solennelle que d'habitude, un directoire complet sur les questions actuelles¹³⁵.

On y retrouve ses opinions connues : la condamnation absolue de l'Église officielle — « les niconiens ne sacrifient pas à Dieu, mais au démon » ; ceux qui leur obéissent « tombent la tête la première dans la bouche de l'enfer » ; « mieux vaudrait n'être pas né que se signer avec trois doigts » ; « le baptême des hérétiques n'est pas baptême, mais souillure » ; et « de tous leurs rites il faut s'éloigner ».

Ce sont là les principes. Voici les règles pratiques. Si un enfant a reçu ce baptême hérétique, il ne faut pas réitérer l'immersion ni la renonciation à Satan, mais seulement réciter les oraisons, faire les onctions et tourner autour des fonts dans le sens prescrit. Mais, en l'absence de prêtre fidèle, inutile de s'adresser à un niconien : un laïc peut baptiser ; les canons l'ont toujours admis en cas de nécessité : à plus forte raison aujourd'hui. Pour la communion, il ne faut en aucun cas consommer l'hostie niconienne, c'est un poison comme l'arsenic ou le sulema : il tue sans merci. « J'ai eu ici un fils spirituel, un homme du peuple ; après moi, il est allé trouver un niconien et a communiqué ; eh bien ! il est devenu fou, le pauvre, tout hébété, et il ne peut s'en relever... Un autre, Grégoire, un pope lui a fait peur du supplice et l'a communiqué : après il a été possédé, le pauvre, et les démons l'ont étranglé. » Non, mieux vaut, même à la mort, rester sans communion. Mais si vous pouvez vous procurer des hosties véritables, inutile d'attendre un prêtre : que chacun, homme, femme, enfant, se donne à soi-même la communion, mais pas les uns aux autres, sauf le père au nouveau-né. Un laïc, avec de l'eau bénite par un vrai prêtre, peut lui-même opérer les purifications nécessaires. A l'égard de ceux qui ont chu dans l'hérésie niconienne par ignorance, ou bien par peur ou sous les tourments, il ne faut pas être impitoyable : s'ils pleurent leur chute et mon-

134. Col. 863-878; Ed. acad., pp. LIX-LXII.

135. Smirnov voit dans plusieurs paragraphes, dont le texte est connu par ailleurs, des interpolations. Il est cependant vraisemblable qu'Avvakum ait voulu donner à ses correspondants, pour la première fois, un enseignement complet.

trent bonne résolution, que notre bénédiction soit sur eux! Le Christ ne fera nulle différence entre eux et nous.

Après cela, Avvakum en vient au point essentiel : « Ils n'ont pas mal fait, ceux qui, pour ne pas souiller leur robe, c'est-à-dire le saint baptême, se sont jetés au feu, ou dans l'eau comme les femmes de l'histoire pour fuir les mains barbares. » Ils ont sagement agi, les deux mille de Nijni. Et Domitien aussi, il a bien fini, soit! Et il cite les précédents du calendrier : le 1^{er} août la sainte martyre Salomonie, le 22 mars les martyrs de Trajan, le 4 octobre Domnine et ses filles, le 13 novembre la vierge Manetha, et encore Arethas, et Sophronie sous Maxence, dans le *Miroir Grand* au chapitre xxi¹³⁶, et la princesse de Rjazan qui se jeta du haut d'une tour pour échapper à Baty, dans les Chroniques russes. Cela, c'est pour le passé : l'archiprêtre loue ou admet le fait accompli. Mais à celui qui l'interroge il ne se résout pas à dire : Brûlez-vous! Au contraire : « Ce n'est pas le sort de tous. Que l'invité aille au festin! Pour toi, mon cher, commence, en vivant ici-bas, par pleurer tes péchés et ne m'oublie pas dans tes prières. Puis, quand tu auras revêtu le costume des noces, tel le martyr Philippe, approche-toi et crache à la face de l'ours et qu'il te dévore, tel pâté mollet!¹³⁷ »

Le messager revint en disant qu'Avvakum avait donné son approbation. — Et les autres Pères? lui demanda-t-on. Il répondit qu'il n'avait vu qu'Avvakum et ne savait rien des autres. La lettre elle-même était ambiguë. Les 2500 demeurèrent dans leur perplexité. Ils décidèrent d'attendre et d'envoyer l'été prochain une nouvelle ambassade à Pustozersk¹³⁸.

VI

Les autodafés collectifs étaient une solution de désespoir, à laquelle se ruaient des communautés solitaires, entretenues de-

¹³⁶. Recueil d'histoires édifiantes, très répandu à l'époque; il est cité également par le diacre Théodore (*Mat.*, VI, p. m). C'était une adaptation du *Speculum magnum*, imprimé par Johannes Major, S. J., en 1605; elle était parvenue en Russie par l'intermédiaire des traductions polonaises (1621, 1633) et de Kiev. La traduction faite pour le tsar en 1676 (*Bibl. syn.*, ms. sl., n° 100) n'était donc pas la première.

¹³⁷. Col. 873.

¹³⁸. Les deux ambassades des Sibériens à Pustozersk ont été révélées par Euphrosyn, *Réfutation*, p. 19.

puis longtemps dans un état d'exaltation, et placées tout à coup en présence d'un danger violent. Les vieux-croyants qui, à Moscou et ailleurs, fréquentaient une société plus étendue et plus variée envisageaient d'autres horizons. Le règne de l'Antéchrist, ou proche ou déjà commencé, n'était pas une obsession qui les empêchât de considérer l'avenir ici-bas de leurs églises et de leurs personnes. Les pasteurs les plus intransigeants, les Dosithée, les Serge, ne s'interdisaient pas même certaine politique : la vieille foi était encore en réalité celle du peuple russe, en tout cas celle des plus religieux, et beaucoup qui semblaient l'avoir abandonnée par contrainte la professaient en secret; l'Église nouvelle était celle des grands, et en général des chrétiens les plus tièdes. A ce spectacle, devait-on désespérer? Même chez ces grands, on pouvait trouver des sympathisants. Si des *Suppliques* étaient présentées au nom du peuple russe, au nom de la religion même, par des groupes importants, seraient-elles repoussées? On ne saurait dire si Dosithée songeait déjà, vers 1680-1681, à exercer sur le tsar une pression matérielle — par exemple à l'aide des régiments de *strèle*, entraînés par leur chef Khovanskij et soutenus par les faubourgs au milieu desquels ils vivaient —, mais il est certain qu'il avait soumis son dessein à Avvakum et que ce dessein n'était pas tout à fait ordinaire. En effet, l'archiprêtre lui donna son assentiment en des termes exceptionnels :

Quant à l'inspiration qu'il a plu au Saint-Esprit d'envoyer au Père Dosithée, d'assiéger le tsar, par la voie du sort, de suppliques pour la restitution de la foi, qui suis-je, pour empêcher la volonté de Dieu de s'accomplir? *Fiat! fiat!* Le Seigneur te bénisse, avec Maxime, de son très-haut et du trône de la gloire de Son règne! Efforcez-vous, pour l'amour de Dieu, *allant avec prudence à ceux qui sont hors*¹³⁹.

Faites circuler pour le Christ mon nom aussi. Devant les hommes, que vous louiez quelqu'un ou que vous combattiez les hérétiques, je suis avec vous jusqu'à la consommation de notre siècle. Vous aussi, enfants de l'Église, vous avez laissé toucher vos âmes par le Saint-Esprit. Nous voulons, le moine Épiphanie et moi, participer à votre sort, pour obtenir la même résurrection en Jésus-Christ. Que votre zèle soit récompensé, *fiat! fiat!* et que le Seigneur de gloire soit parmi vous, selon la parole du Christ : *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, Je suis parmi eux*¹⁴⁰.

139. Col., iv, 5.

140. Matth., xviii, 20. — Col. 862.

L'archiprêtre n'aurait pas donné cette bénédiction quasi-liturgique et enveloppée de mystère à une entreprise qui se serait bornée à la remise d'une nouvelle *Supplique* après tant d'autres. Son caractère était d'espérer, de croire malgré tout à l'avenir, à la prière et à la Providence, et c'est pourquoi, admirant le courage et la logique de ceux qui se brûlaient, il n'avait pu encourager leurs imitateurs; c'est pourquoi, dans la même lettre où il approuvait Dosithée, il mettait une énergie extraordinaire à défendre une fois de plus contre les désespérés la permanence du mariage.

Xénie de Gabriel — sœur d'Anysie, une jeune amie de Morozova qui s'était faite nonne dans le couvent formé par la mère Mélanie —, ayant perdu son mari, s'était remariée et avait déjà un enfant, quand Hélène Khrushčova la sépara de son mari et de son enfant. De quel droit, on n'en savait rien : son caractère impérieux et son zèle intempérant lui tenaient lieu d'autorité. Elle réussit à faire traîner la malheureuse devant les tribunaux et dans les cachots de monastères. L'enfant négligé faillit périr. Avvakum fut avisé : Hélène avait été, demeurerait donc à quelque titre, sa pénitente. Indigné, il lui adresse une réprimande d'une rare sévérité, la traite presque d'assassin, et lui impose une pénitence qu'il se plaît à détailler : sept ans de séparation de la communauté de mère Mélanie, dont trois d'exclusion complète, mille prosternations par jour, chaque soir venir à la cellule de la Mère et lui dire : « Pardonne-moi, car j'ai séparé une femme de son mari et commis un meurtre... » Avvakum veut que tout le monde veille à l'exécution de cette pénitence : « Dosithée! Hé, Dosithée! Gronde-moi Hélène... » « Écoute donc, abbé Serge! Va au couvent de la mère Mélanie et lis à Hélène cette décision du Saint-Esprit, en chapitre, devant toutes les Sœurs, pour qu'elles sachent qu'elle a la gale et ne l'attrapent pas, mais s'éloignent d'elle... »

Cette pénitence est dure, capable de désespérer : Avvakum le sait, et il l'entoure de touchantes attentions : « Allons, mon enfant, prends de la peine... Je ne t'abandonnerai pas : pleure de ton côté, je pleurerai ici... Le père Épiphané, lui aussi, t'aide de ses prières. » Il exhorte les compagnes de la coupable : « Mélanie, ne la tiens pas pour ennemie, mais pour ta sœur. Et vous toutes, assistez-la de vos prières! » Il s'adresse encore à elle :

Ma chère petite Hélène! Ne fraye pas avec tes sœurs : elles sont pures et saintes. Mais avec moi, tant que tu veux : je n'ai pas peur

de ta gale, j'ai la mienne! Envoie-moi des framboises : je les mangerai, car je suis catéchumène, tu es catéchumène... nous nous valons. Tu le sais bien, les goujats ne se condamnent pas les uns les autres... Souviens-toi de ce que je dis : pas de paresse! Si tu te négliges, tu t'attireras de grands maux... C'est par le pouvoir que je tiens de Jésus-Christ que je t'impose ce fardeau... Adieu! Pas de bénédiction pour toi, jusqu'à ce que tu sois purifiée. Amen!

Il faut tout remettre en l'état : « Pauvre Xénie! Recherche ton mari, et vis avec lui... Et vous autres, servantes du Christ, ne l'abandonnez pas... » Mais cela mérite une leçon plus générale : « Que chacun pense à son infirmité : ne contemplez pas les péchés d'autrui, mais les vôtres! » Et l'archiprêtre pense à une autre affaire :

Voici encore ce que je te commande, abbé Serge : fais enquête et dis-nous quel est celui du clergé qui frappe Eudoxie de Jean de paroles pires que les pierres. Elle me le dit avec des larmes : Mon Père, nos gens d'Eglise m'attaquent plus cruellement que les niconiens, je souffre d'eux reproche et opprobre, je n'ai plus de repos... Pourquoi tourmente-t-on ainsi sa sœur? L'apôtre a dit : *Frères, si un homme tombe en quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur*¹⁴¹. Mais si votre sœur n'a même pas péché, et que vous la calomniez, pareil désordre ne se trouverait même pas chez les païens. Chose étonnante, nous sommes fidèles, dirait-on, et nous nous conduisons plus mal que les infidèles!

Contre Hérodition aussi, le neveu de Marie Danilova, Avvakum a un grief. Il avait contribué à séparer Xénie de son mari :

Pourtant, je t'en veux moins qu'à Hélène... Demande pardon à Xénie de Gabriel, et rends-lui le livre d'Ephrem. Alors, de ma part, Dieu te pardonnera tout à fait. Autrement, rien. Le patriarche n'a pas sur vous tant de pouvoir que moi : j'cins vos âmes de mon sang et les baigne de mes larmes. Nul hérétique ne vous arrachera, chrétiens orthodoxes, de mes bras. Je veux vous présenter innocents au Juge. Il y a déjà eu des temps semblables : le Christ, moi veillant, vous a plongés tous en mon sein. Cela a été dit au tsar Alexis. Donc fais ta paix avec elle, et ne la séparez pas de son mari : si elle veut, qu'elle vive avec lui.

¹⁴¹. Gal., vi, 1.

La défense du mariage est le vrai sujet de cette lettre, où se devinent tant de traits de la vie intérieure des communautés. Avvakum y revient encore :

Serge, informe-nous du zèle qu'ils mettront à faire leur paix. Si Hélène quête avec zèle son pardon, que la pénitence lui soit allégée et qu'elle reçoive de mon indignité bénédiction. J'ai bien pitié d'elle; ce que j'en fais, c'est en soupirant.

Toute l'âme immense de l'archiprêtre; sa sévérité et sa tendresse, son humilité personnelle et son autorité sacerdotale, sa hardiesse et sa modération, son énergie survivant aux tourments de la prison et de l'exil, son sens chrétien intact malgré toutes les polémiques, — était présente dans cette épître à la communauté moscovite, qui devait être une de ses dernières ¹⁴².

VII

La prison de Pustozersk, construite en 1669, avait moins bien résisté aux intempéries que les hommes : sur la fin de 1680, elle tombait de vétusté et de pourriture. Le nouveau gouverneur, Adrien Khonenev ¹⁴³, en référa à Moscou. Le 2 mars 1681, il lui fut répondu, si vraiment il n'y avait pas moyen de la réparer, de la reconstruire « avec de grandes précautions, de peur que quelqu'un des détenus ne se sauve » : d'abord l'enceinte extérieure, puis les *izba* ¹⁴⁴.

L'attention du patriarche fut attirée à ce même moment sur Pustozersk par l'affaire des dix prisonniers de Solovki. L'un d'eux, Daniel, était mort le 1^{er} octobre 1680, et Khonenev, ayant trouvé son corps gisant sans sépulture dans la cour de la prison, l'avait fait enterrer le 28 octobre par le pope André qui avait été son dernier confesseur. Le gouverneur, par ce même courrier,

¹⁴². Col. 835-862.

¹⁴³. Arrivé le 30 juillet 1680 (*Arch. af. étr., nouv. class.*, vol. 1128, fol. 313).

¹⁴⁴. *Lect. hist.*, 1917, II, *Mél.*, pp. 29-30. Le rapport de Khonenev fut envoyé après le 28 octobre 1680, remis le 7 février 1681; la décision fut prise le 11 février, mais l'ordre est daté seulement du 2 mars. Le messenger n'était pas parti le 8 mars. Il ne put arriver à Pustozersk qu'en mai (*Arch. Af. étr., nouv. class.*, vol. 1128, fol. 306-307, 336).

demandait des instructions au cas où d'autres prisonniers de Solovki mourraient sans réconciliation. Il lui fut répondu qu'ils seraient enfouis sur place, dans la prison, « à deux toises de profondeur ». Mais il avait mentionné incidemment que le pape André célébrait selon les anciens *Missels* : copie du rapport fut envoyée à l'Officialité patriarcale pour enquête sur ce pape et décision ¹⁴⁵.

On était fort inquiet des vieux-croyants, dans les hautes sphères, en cette année 1681. Le jour de l'Épiphanie, 6 janvier, un clerc dégradé pour hérésie, Gerasime le Chapelier, avait lancé en plein Kremlin, du haut du clocher, des tracts incitant le peuple à la rébellion. On l'interrogea. De proche en proche, par les tortures, on découvrit toute une organisation : Antoine Khvoroj, originaire du Pomorje, de l'Onego, Joseph le faiseur de sabres du faubourg des Armuriers, et beaucoup d'autres. Joseph était un pauvre homme : tout son enclô confisqué fut estimé 9 roubles. Pourtant sa maison servait de lieu de rendez-vous : Antoine y chantait les heures, y cuisait des pains sans levain frappés de l'ancienne croix, qu'après les offices il distribuait aux fidèles. Ceux-ci les consommaient et s'en estimaient sanctifiés ¹⁴⁶. Soupçonna-t-on alors que Gerasime était en relations avec Basile l'Hirsute, ce disciple de Capiton qui se vantera d'avoir envoyé à la mort, par le jeûne volontaire ou le feu, un millier de « martyrs » ? Rien n'en témoigne ¹⁴⁷, mais les enquêteurs ne purent pas ne pas être frappés du caractère insolite de ces réunions sans clercs, de ces pains sans levain qui tenaient lieu d'hosties, de ces appels au peuple ouvertement répandus. On devait sentir confusément une opposition civile et religieuse plus poussée que chez les « schismatiques » jusqu'alors connus, rappelant moins le traditionalisme d'Avvakum et de Théodore que les audaces de Capiton et ses disciples : de là à se figurer que tous les *raskolnik* étaient des *capitons*, pour des gens mal informés des nuances existant entre les adversaires de l'Église établie, il n'y avait qu'un pas.

L'Église établie de toutes parts était menacée.

Au Kremlin, dans les grandes familles, dans les milieux ins-

¹⁴⁵. *Ibid.*, fol. 249-255.

¹⁴⁶. *Lect. hist.*, 3^e année (1847), n° 5, pp. 71-72 (procès-verbal du 30 juillet 1681).

¹⁴⁷. La *Réfutation* d'Euphrosyn (p. 11) nous révèle qu'« à deux reprises Basile l'Hirsute fit lancer des écrits du haut de Jean le Grand ». C'est surtout elle (pp. 11, 86) qui nous renseigne sur ce personnage (v. aussi Smirnov, *Quest.*, pp. xxxiv-xxxv, p. 61).

truits, la mode était de plus en plus à la Pologne. La nouvelle tsarine, unie à Théodore le 18 juillet 1680, était née Gruszecka. Peu après, le tsar, contrairement à l'ukaz rendu au début de son règne, prescrivit aux gens de Cour l'habit polonais¹⁴⁸. Par la langue, les livres, les précepteurs polonais s'introduisait envers le latinisme une scandaleuse tolérance. Siméon de Polock, jadis, malgré sa culture latine qui l'avait fait écarter en 1679 de la commission de révision de l'*Apôtre*, avait su ne pas entrer en conflit déclaré avec l'orthodoxie grecque. Il était mort le 25 août 1680¹⁴⁹, et son rôle était tenu maintenant par son disciple favori, Sylvestre Medvêdev, qui, lui, ne se cachait pas d'être un zélé latinisant¹⁵⁰. Il y avait certain projet en cours, bien vu du tsar Théodore, de créer une académie où l'on enseignerait tous les arts libéraux, la théologie dogmatique et morale, le droit canon et le droit civil, et, avec le slavon et le grec, le latin et le polonais; de plus, elle devait avoir le contrôle supérieur de la doctrine et des mœurs. Ce seul programme rappelait fortement les académies occidentales. Le patriarche était fort inquiet d'une institution qui tout à la fois limiterait son autorité et serait à peu près fatalement entre les mains de maîtres étrangers d'une orthodoxie plus que douteuse¹⁵¹.

Le danger fut signalé, mais d'un autre côté, par Medvêdev. Le 19 mai 1681, il fit dénoncer au tsar un certain Jan Bjelobodski, qui venait d'arriver de Smolensk à Moscou, de sa propre initiative, pour enseigner dans les écoles que le tsar voulait ouvrir. Il s'était déclaré prêt à embrasser l'orthodoxie et même à se faire moine : or, en réalité, disait Medvêdev sous le couvert de son ami Negrebecki, Bjelobodski était un prédicateur calviniste de Sluck, sans convictions religieuses bien assises, une espèce de Tsigane adoptant sans scrupules la confession du pays où il se trouvait. Il fut interrogé et convaincu d'impiété, mais n'en conti-

148. Soloviev, *Hist.*, XVI, pp. 32-33.

149. B.A.R., XVIII, p. 198.

150. Sur Medvêdev, monographie de Prozorovskij. Né en 1641, venu à Moscou peut-être avec Siméon de Polock (en 1663), scribe à la Chancellerie privée (mentionné de 1664 à 1670), élève de Siméon au Zaikonospasskij en 1665, en mission en Courlande avec Ordin-Naščokin en 1668, il se retire en 1672 à l'ermitage de Putivl', y fait profession en 1674 et revient à 1677 à Moscou, où il vit et travaille aux côtés de Siméon. Le 19 novembre 1678, il est nommé recenseur à l'Hôtel de la presse. Lui aussi était très estimé du tsar Théodore. Il sera décapité le 11 février 1691.

151. Sur le projet d'Académie, peut-être rédigé par Siméon de Polock, mais remanié après lui, v. Smencovskij, pp. 26-36.

nua pas moins à vivre à Moscou, étendant le cercle de ses relations et propageant son indifférentisme ¹⁵².

A vrai dire, rares étaient les Moscovites qui poussaient leur curiosité des choses polonaises jusqu'aux doctrines latines. Ce qui se répandait plutôt, c'était une espèce d'indifférence qui tendait à séparer la religion de la vie quotidienne et à la subordonner pratiquement à beaucoup de préoccupations. Tandis que l'ancienne Église était le tout du peuple russe, la nouvelle, créée par décrets et soutenue par les bras des bourreaux, n'était plus guère qu'un organe d'État. Les gens qui cherchaient la lumière à l'étranger n'avaient plus pour elle qu'un respect de convenance, une soumission de courtisans, de fonctionnaires ou de bons citoyens. Les gens qui, lui appartenant, conservaient une foi vivante, n'avaient guère de sentiments qui les séparassent des vieux-croyants. Le « moine » Nikon, quand il mourut, le 17 août 1681, en vue de Jaroslavl', sur le bateau qui le ramenait d'exil vers son cher monastère de la Résurrection, semblait au menu peuple courbé, tous débats oubliés, sous sa bénédiction, un revenant des temps d'union. Et lui-même, depuis quinze ans, n'était-il pas plus près de ses anciens ennemis que des actuels piliers de l'Église ¹⁵³ ?

Un patriarche aux vues larges aurait tout fait pour réintégrer dans l'organisme officiel la foi active encore présente chez les vieux-croyants; ceux-ci, pour qui l'absence de hiérarchie était un tourment chaque jour plus angoissant, un danger toujours plus menaçant, seraient rentrés sans beaucoup de peine dans une Église qui, annulant ses anathèmes, aurait reconnu la légitimité de leurs traditions.

Joachim, en face des latinisants, des *capitons*, des quakers, de l'indifférentisme et du schisme, n'envisage que des remèdes administratifs, dirigés tous contre les vieux-croyants. Il convoqua en février 1682 un concile auquel il fit adopter une série de mesures plus policières qu'ecclésiastiques.

C'était d'abord la création de nouveaux diocèses : il devait y en avoir soixante-douze, subordonnés à douze métropoles, puis seulement trente-quatre, et finalement, comme les prélats ne voulaient rien céder de leurs territoires ni de leurs revenus, on n'en

152. Cvětaev, *Mon.*, I, pp. 196-242; Prozorovskij, pp. 198-205; Smencovskij, pp. 33-35. Sous le patriarche Adrien, Bjelobodski sera accusé de propagande « latino-calviniste ».

153. Sur la vie de Nikon en exil et sa mort touchante, v. Brilliantov, pp. 140-240.

érigea que quatre. Excellente réforme, mais comment était-elle motivée ? « Vu qu'en Sibérie les corrupteurs de l'Église se multiplient..., vu qu'à Putivl', Sévsk, Galič, Kostroma et autres lieux, les adversaires se sont accrus à cause de l'éloignement...¹⁵⁴ » Et, en effet, les nouveaux évêques de Velikij Ustjug, Voronež et Tambov seront envoyés en pourfendeurs de la vieille foi, celui de Kolmogory, le fameux Athanase, lui fera une guerre acharnée.

Interdiction fut signifiée aux moines de quitter leurs monastères pour errer de l'un à l'autre, aux papes veufs de se faire chapelains de particuliers, à quiconque de fonder de nouveaux ermitages : ceux qui existaient devaient être fondus avec les monastères dûment constitués ou transformés en paroisses. Ces mesures, dont la dernière fait prévoir la grande réduction du nombre des monastères sous Catherine II, s'expliquent fort bien si on lit le discours prononcé par le tsar au concile :

« Beaucoup de moines, ne voulant pas demeurer dans l'obéissance à leurs supérieurs, s'éloignent de leur couvent, vivent dans les bois, s'agregent peu à peu d'autres insoumis et fondent des chapelles où se célèbrent des offices... ; dans ces prétendus ermitages le service divin n'est pas célébré selon les livres corrigés et pour cela les gens y affluent et s'installent à proximité... et ainsi grandit l'opposition à la sainte Église¹⁵⁵. »

Pour accélérer la disparition des livres anciens, il fut décidé que leur échange contre les nouveaux se ferait non plus contre paiement comme jusqu'alors, mais gratuitement. Pour mettre un terme à la propagation des écrits subversifs, qui, sous couleur d' « extraits des livres saints », en feuilles, cahiers et rouleaux, se vendaient devant la Porte du Sauveur et en d'autres lieux, une magistrature spéciale était instituée : deux représentants, l'un du pouvoir civil, l'autre du pouvoir ecclésiastique, devaient conduire les délinquants au Bureau patriarcal et, en cas de résistance, appeler à l'aide les archers. Les chapelles privées devaient être fermées, sauf quelques-unes placées sous une surveillance particulière. Le concile rappela que déjà le tsar Alexis avait ordonné que les rebelles à la sainte Église fussent livrés au bras séculier : cette disposition fut confirmée et des précautions nouvelles furent prises pour en assurer l'exécution permanente.

¹⁵⁴. L'histoire de ces tractations est racontée par Pokrovskij, *La maison archiépiscopale de Kazan*, pp. 318-341 ; voir *Rec. de chartes*, IV, n° 128, 131 ; A.H., V, n° 75, pp. 110-111.

¹⁵⁵. A.H., V, n° 75, p. 117.

Des instructions seraient données aux gouverneurs et commis des villes et des bourgs, présents et à venir, pour qu'ils eussent à s'y conformer strictement; les propriétaires qui apprendraient l'existence sur leurs domaines d'adversaires de l'Église les dénonceraient aux gouverneurs et aux évêques; on enverrait des hommes d'armes se saisir d'eux. Tandis que le concile de 1667 s'était contenté d'abandonner les « hérétiques » à la discrétion du pouvoir civil, celui de 1682 faisait un devoir aux autorités civiles et religieuses de toutes catégories de les rechercher activement. Immense aggravation dans la persécution inaugurée depuis bientôt quinze ans¹⁵⁶.

Pour la première fois, les autorités ecclésiastiques et civiles estimaient à sa juste valeur le danger que constituait, pour l'État sans âme en train de naître, la vieille foi. Pour la première fois, elles se proposaient délibérément de l'exterminer. Le concile de 1682 n'eut pas d'autre but. Mais comment y parvenir, sans se défaire de ceux qui, pour tous les vieux-croyants, étaient les représentants de la tradition, les docteurs, les directeurs de conscience, les conseillers en toutes circonstances, les Pères en un mot? Sans doute, ils étaient relégués à l'extrême pointe de la Russie, sur l'océan Glacial, à demi enfouis sous terre, mutilés, affamés; mais leur éloignement même et leur martyre prolongé les grandissaient encore. Partout on trouvait leurs écrits, leur inspiration, leurs disciples, leurs miracles : pour la police de Joachim, tous les fils de la rébellion aboutissaient à Pustozersk. Avant que le concile se séparât¹⁵⁷, l'ordre fut expédié de brûler l'ex-archiprêtre Avvakum et le moine Épiphane, l'ex-prêtre Lazare et l'ex-diacre Théodore.

VIII

Quand ils connurent la décision de mort, Avvakum et ses compagnons supplièrent le gouverneur de l'appliquer sans tarder, de peur qu'un contre-ordre n'intervînt.

156. *A. H.*, V, n° 75, pp. 111-112; Vorobjev, pp. 32-39; *Lect. chr.*, 1888, I, pp. 180-188. Les douze « articles » draconiens de 1685, sous Sophie, ne feront que préciser les peines à appliquer (*A. E. A.*, IV, n° 284).

157. La dernière séance eut lieu le 13 ou 14 février 1682 (*N. Vinogradskij*, p. 27). L'ordre en question n'est pas attesté, mais découle de la décision de principe contre les vieux-croyants.

Douze ans, jour pour jour, après les exécutions sanglantes pré-sidées par Élagin, le vendredi saint 14 avril 1682, sur la place encore glacée de Pustozersk, des bûches en forme de charpente furent grossièrement assemblées, avec un amas de paille, de branches de sapin et d'écorces de bouleau tout autour. Toute la population de la triste bourgade, selon l'ukaz, était présente. Les condamnés s'avancèrent en chantant des prières. Théodore et Avvakum avaient échangé leurs pardons; l'archiprêtre avait prononcé sa dernière bénédiction; tous s'étaient donné la paix. Dans le bûcher, ils levèrent la main droite, les doigts joints selon la tradition, en criant au peuple : « Voici la vraie croix, pour laquelle nous mourons! » Un archer mit le feu. Tous ôtèrent leurs bonnets. Dans les flammes, Avvakum clamait encore : « Frères, priez toujours avec cette croix, et vous ne mourrez point. Vous êtes perdus, si jamais vous l'abandonnez! »

On entendit un cri. On crut voir la haute stature de l'archiprêtre se pencher sur celui qui avait cédé à la douleur. Épiphane fut soulevé au-dessus du brasier, et disparut : plusieurs soutinrent qu'il avait été ravi au ciel. Tout s'éteignit, et l'on vint reconnaître les restes calcinés des martyrs.

Plus tard, certains affirmèrent avoir rencontré Épiphane en chemin, qui leur avait dit, comme le Christ ressuscité à ses disciples : « *Pax vobis!* » et avait ajouté : « Je suis vivant, n'en doutez point, annoncez-le aux frères, afin qu'ils se confirment en la vieille piété! » On compléta aussi les dernières paroles d'Avvakum : « ... Si jamais vous l'abandonnez, votre bourg périra, enseveli sous le sable; et sa fin sera la fin du monde¹⁵⁸. »

158. Un critique rigoureux pourrait mettre en doute la fin des quatre prisonniers de Pustozersk, car elle n'est attestée par aucune source absolument digne de foi. Dans les Archives du Bureau de Novgorod (Pustozersk en dépendait), où les années 1681-1682 sont représentées par des pièces nombreuses, je n'en ai pas trouvé trace. Cependant un premier texte témoigne que l'exécution du diacre Théodore était connue des vieux-croyants de Moscou lors des colloques de juillet 1682 : c'est l'*Exhortation spirituelle*, ouvrage officiel compilé pour le patriarche par l'archevêque de Kolmogory Athanase et imprimé du 27 au 30 septembre 1682 (2^e éd., fol. 244 v.-245; sur l'ouvrage, voir Verjužskij, pp. 605-611). Le fils d'Artémon Matvčev, André, dans ses *Mémoires*, écrits, semble-t-il, aux environs de 1720, mentionne les « anciens *ras-kolnik* » qui, avec Avvakum, furent brûlés à Pustozersk « pour leurs grandes injures contre la maison du tsar » (Sakharov, *Mém.*, p. 38) : on a pris au sérieux le grief et cherché la cause de l'exécution dans la *Supplique* d'Avvakum au tsar Théodore (voir plus haut, pp. 513-514). Il est peu probable pourtant que le comte André, mentionnant quarante ans plus tard un événement survenu quand il avait moins de vingt ans, ait recherché le motif véritable des exécutions. — Les circonstances de l'exécution ne sont connues que par la tradition des vieux-croyants. Les traits les

plus vraisemblables sont contenus dans trois textes : un ms. Družinin, n° 625, cité par Barskov, pp. 392-393; Mel'nikov (*Œuvres*, éd. Marx, t. VII, p. 382); Žmaev, *Izbornik narodnoj gazety*, n° 8 (sept. 1906), p. 15, d'après Elizabeth Bezumova, veuve âgée, « descendante d'Avvakum », habitante de Pustozersk. Le récit reproduit par Borozdin (p. 318) n'a aucune valeur. L'auteur de l'article de l'*Interlocuteur orthodoxe* sur Théodore (1859, II, p. 325, n° 2) rapporte une autre tradition des gens de Pustozersk selon laquelle on aurait vu s'envoler du bûcher trois pigeons, mais non pas quatre : l'âme de Nicéphore (altération, dit l'auteur, pour : Théodore) n'aurait pas gagné le ciel. La réconciliation ultime de Théodore avec Avvakum est affirmée seulement par Denisov (*Vigne de Russie*, chap. iv) : bien qu'on n'ait rien dans les écrits de l'un et de l'autre qui l'annonce logiquement, nul n'a le droit de la déclarer impossible à l'heure suprême. — Quant à la date, la tradition tient fermement pour le vendredi saint, mais hésite entre 1681, donc le 1^{er} avril (Denisov, *Vigne de Russie*; *Hist. des Pères de Solovki*, ap. Esipov, p. 46), et 1682, donc le 14 avril (*Nécrologes* et autres textes mss. cités par Smirnov, *Quest.*, p. viii, n. 10). A l'appui du choix, fait par Smirnov, de 1682, il faut apporter un solide argument : l'ordre de réfection de la prison envoyé vers le milieu de mars 1681. Il est évident qu'à cette date on ne songeait nullement à se défaire des prisonniers. Il reste : 1° qu'on a pu vouloir ultérieurement dater du vendredi saint la passion des patriarches de la vieille foi; 2° qu'une confusion a pu s'établir entre la date de l'exécution par Elagin (14 avril 1670) et celle de l'exécution dernière. Ce doute, en l'absence de documents, demeure insoluble.

ÉPILOGUE

I. Les journées de 1682. — II. Le culte d'Avvakum; Anastasie et Jean. — III. Les débats du Kerženec, le Vyg et les divisions entre vieux-croyants. — IV. Déchéance de l'Église officielle. — V. Conséquences actuelles.

I

Comme Alexis était mort dans l'octave de la prise et mise à sac de Solovki, le tsar Théodore mourut dans la quinzaine du supplice des Pères de Pustozersk, le 27 avril, à vingt et un ans. Le trône devait échoir à Jean, le fils de la tsarine Marie : il fut donné à Pierre, fils de la tsarine Nathalie. Matvëev et tous les Naryškin furent rappelés d'exil.

Mais la princesse Sophie, sœur de Jean, et les Miloslavskij réclamaient. Les *strělec*, dont Alexis avait fait une espèce de garde prétorienne, se sentaient les véritables dépositaires de la force publique. Or ils étaient mécontents, comme tout le peuple, de la vie toujours plus dure : la cherté consécutive à la mauvaise récolte de l'année précédente, le servage aggravé, l'abîme que creusaient les nouvelles mœurs entre la haute société et les petites gens, la persécution de la vieille foi. De plus, ils avaient à se plaindre de certains chefs. Déjà le 24 avril, ils avaient présenté une supplique contre un colonel; leur messenger arrêté, ils l'avaient délivré de force. Chaque parti tâchait de les tirer à soi : les Miloslavskij les apitoyaient sur l'injustice faite à Jean; les Naryškin les laissèrent donner le knout et les verges à leurs officiers.

Les premiers représentaient le droit et la tradition : ils l'emportèrent. Le 15 mai, tous les régiments envahirent le Kremlin, massacrèrent « les traîtres », plusieurs Naryškin et leurs partisans, Matvëev et autres; ils allèrent à la Chambre des serfs déchirer les actes d'asservissement, dans les hôtels seigneuriaux affranchir les domestiques, en criant : « Nous allons instaurer la

justice. » Sur leur demande, le 26 mai, Jean fut proclamé tsar avec Pierre, et le 1^{er} juin, Sophie régente.

Pareille situation était très favorable au dessein caressé par Dosithée, béni par Avvakum. Le sort désigna, comme exécutant, le moine Serge. Il arriva à Moscou dans les premiers jours de juin. Il portait une copie de la *Grande Supplique* de Solovki : sept cahiers in-quarto et deux rouleaux : avec cela, il devait sur place rédiger une *Supplique* et la faire signer du plus grand nombre de noms. Il s'aboucha avec le pape Nicéas, qui depuis quelque temps avait repris de l'activité au service de la vieille foi, et avec les délégués des *strélec* : le rétablissement de la vieille foi comptait parmi les revendications de plusieurs régiments et répondait aux vœux de tous. Les réunions se tenaient au faubourg des Potiers, chez la veuve Théodora, boulangère, où fréquentaient aussi les moines Sabbace de Pereslavl', venu de l'Oloniec peu après l'Épiphanie, Sabbace de Kostroma, et quatre zélés laïcs, dont Sabba Romanov était le plus savant. Bientôt, vers le milieu de juin, un texte fut établi, qui n'avait pas le mérite de la nouveauté, mais bien celui d'être présenté au nom de tous les bourgeois et de tous les régiments. Quand on en donna lecture à ceux-ci, ils déclarèrent que « de leur vie ils n'avaient ouï si beau discours ni pareille description des hérésies des nouveaux livres ».

Le 23 juin, Nicéas, Serge, Sabbace, suivis d'une grande foule, se rendirent au Kremlin. Khovanskij, chef suprême des *strélec*, qui était au courant de l'entreprise et avait promis son concours, mais ne faisait mine de rien, leur demanda : « De quoi s'agit-il, mes saints Pères ? » — « Qu'il plaise à nos souverains rétablir l'Église orthodoxe. Et si le patriarche refuse, qu'il dise en quoi les anciens livres sont fautifs et pourquoi il maudit, exile, martyrise leurs défenseurs, et pourquoi il a ruiné le monastère de Solovki¹. Quant à prouver les hérésies des nouveaux livres, nous le pouvons. » Ce disant, Nicéas remit la *Supplique*.

Cette idée d'un colloque entre représentants de la vieille foi et de l'Église officielle, en présence du tsar, surgit-elle au cours de ces réunions de Moscou ? Sabba Romanov, qui nous renseigne abondamment sur la genèse des événements, est muet sur ce point. Il est plus vraisemblable qu'elle faisait partie du projet présenté à l'approbation d'Avvakum.

1. Les exécutions de Pustozersk ne sont pas mentionnées : visiblement, elles n'étaient pas connues à Moscou, au moins des particuliers, le 23 juin.

Une visite chez le patriarche, le 28 juin, permit seulement à celui-ci de tâter ses adversaires. Le 5 juillet 1682, sur les 10 heures du matin, les zélateurs de l'antique religion, précédés de la croix, des images de la Vierge et du Jugement dernier, cierges allumés et portant l'Évangile et les livres utiles à la controverse, se rendirent processionnellement au Kremlin. Une foule immense les accompagnait. On se montrait avec respect en tête du cortège les docteurs de la foi, les moines qui avançaient la tête couverte jusqu'aux paupières des antiques bonnets, comme les saints d'autrefois, et l'on se disait avec admiration : « En voilà qui n'ont pas la panse de ceux d'aujourd'hui ! » C'était, pour tout ce menu peuple croyant et confiant, le grand jour qui déciderait du sort de l'Église. Nul dessein politique, nul mobile intéressé. Une bonne foi, une aveugle espérance en la sincérité du débat, une naïveté enfantine même chez les chefs : le 23 juin, Khovanskij avait promis à Nicéas que le couronnement des tsars aurait lieu selon l'ancien rite, et sur son conseil on avait préparé des oblats timbrés de la vraie croix ; naturellement, le 25, jour du sacre, il n'avait même pas pu pénétrer dans la cathédrale !

Tandis que la foule attendait sur la place du Kremlin la fin de la messe, deux prêtres envoyés par le patriarche lui donnèrent lecture d'un écrit tendant à déconsidérer Nicéas par ses précédentes rétractations. Nicéas et Serge eurent du mal à arracher un des lecteurs à la colère indignée de leurs amis. On eût voulu des débats en plein air, devant tout le peuple. Sous prétexte de sauvegarder la majesté impériale, les autorités les fixèrent dans le Palais à facettes. Sur la garantie de Khovanskij, les orateurs consentirent à pénétrer avec les délégués des *strélec* dans la salle où déjà siégeaient la princesse Sophie, sa tante, sa sœur et la tsarine Nathalie, à leur droite le patriarche et les prélats, à leur gauche les hauts dignitaires.

Les porte-parole du peuple aussitôt se muèrent en accusés, les débats promis en jugement : « Que prétendez-vous, avec cette audace inouïe ? » cria Sophie. — « Équitable discussion avec les novateurs, union et paix dans l'Église ! » dit Nicéas. « Les laïcs n'ont qu'à obéir aux pasteurs. Les livres ont été corrigés d'après les parchemins grecs et slavons, et la foi n'a en rien varié. Mais vous, vous ne savez même pas la grammaire », enseigna le patriarche. Après une réplique de Nicéas, le nouvel archevêque Athanase prit la parole. Il s'exprima de telle sorte que Nicéas porta la main sur lui : la régente l'exclut du débat. On procéda alors à la lecture de la *Supplique*, souvent interrompue par les

cris scandalisés de Sophie, par ses appels au dévouement des *strělec*, par ses menaces. Les évêques ne risquaient que de rares exclamations. Puis, l'heure de l'office du soir étant venue, on remit à huitaine la suite. Les tenants de la vieille foi sortirent montrant la vraie croix et clamant : « Par ceci nous avons vaincu ! » Sur la place Rouge, ils rendirent compte au peuple et lui relurent la *Supplique* de Solovki. Là, Nicéas épuisé tomba, en lâchant de l'écume. Puis on rentra au faubourg des Potiers célébrer un office d'actions de grâces à l'église Saint-Sauveur-Čigasa, et l'on se sépara confiants dans le triomphe de la vérité.

Hélas ! ces croyants avaient affaire à des politiques. Sophie et Joachim n'avaient jamais eu la moindre intention d'engager avec des manants, des rebelles, une discussion sincère. Ils mirent en œuvre les moyens éternels de tous les gouvernants contre tous les gouvernés, régalerent les uns, effrayèrent les autres, persuadèrent les meilleurs que leur soumission aurait pour récompense la satisfaction de leurs vœux ; les *strělec* se laissèrent désunir. Alors on put se défaire des meneurs : la semaine n'était pas écoulée que les moines étaient arrêtés, Serge expédié au Sauveur de Jaroslavl', les bourgeois déportés sur le Terek. Nicéas fut décapité, le 11 juillet au petit jour, sur la place Rouge, et son corps jeté aux chiens².

II

Quand, dans l'été de 1682, les délégués de Sibérie revinrent à Pustozersk, ils ne trouvèrent plus ceux dont ils attendaient un conseil de vie ou de mort³. La nouvelle se répandit à travers les chrétientés. Loin de semer l'effroi, comme l'espérait Joachim, elle excita les courages. En septembre 1686, des vieux-croyants de Kinešma, arrêtés, répondaient à ceux qui les exhortaient : « Comme notre père l'archiprêtre Avvakum a souffert, nous voulons souffrir !⁴ »

En tête des nécrologes, étaient inscrits les noms d'Avvakum,

2. La source principale pour les événements de juin-juillet 1682 est le récit de Sabba Romanov, deux fois imprimé (sans grand soin) par Kožančikov (*Trois suppliques*, pp. 72-143) et Tikhonravov (*Ann. lit. r.*, V. sect. II, pp. 111-148). — Rumjancev (pp. 256-328) donne, d'après tous les documents, un récit critique intelligent, circonstancié et relativement objectif.

3. Euphrosyn, *Réfutation*, p. 19.

4. Bonč-Bruevič, *Mat.*, I, p. 225.

Lazare, Épiphané et Théodore : on priait partout pour eux, mais en même temps on les invoquait comme des bienheureux⁵. A l'ermitage du Ćir, sur le Don, le 7 janvier 1687, l'enfant du saint moine Timothée, transporté au paradis, apercevait couronnés de gloire l'archiprêtre et les autres martyrs, et cette vision était bientôt popularisée par un récit écrit⁶. L'archevêque Athanase, en 1691, attribuait au souvenir des captifs de Pustozersk la persistance du *raskol* dans son diocèse⁷.

A cette époque où les bons chrétiens ne toléraient d'autres représentations de la figure humaine que celles des saints, on peignait parfois l'image d'Avvakum. L'exemple partit sans doute de l'ermitage d'Onuphre : le moine Serge y avait fait exécuter un portrait de son maître, devant lequel on s'inclinait, à l'insu des étrangers pour ne pas donner prise aux reproches⁸. Ce premier portrait, si stylisé qu'il pût être, devait être fidèle. Malheureusement rien ne nous dit que ceux qui suivirent s'en inspirèrent. On les composait ainsi : un prêtre debout, grand, émacié, les yeux expressifs, la barbe longue en pointe, les cheveux tombant sur les épaules, revêtu de la chasuble et de l'étole, les doigts de la main droite joints pour bénir, et tenant de la gauche un rouleau déployé dont les premiers mots au moins se lisaient : « Mes frères bien-aimés... » Parfois, du ciel, des anges, la Mère de Dieu et Jésus-Christ le regardaient avec amour en le bénissant : « Mon serviteur, n'aie crainte! *Ipsc sum*⁹. » Parfois l'image principale était encadrée, comme on fait pour les saints, de scènes en miniature représentant des épisodes de sa vie : il se brûle la main sur un cierge — trois nefs lui sont montrées — il chasse les ours savants — il fouette un pécheur — un ange le visite dans sa prison — il comparait devant les évêques — il meurt dans un bûcher¹⁰. Parfois encore, l'archiprêtre était figuré devant l'autel et

5. *Nécrologe*, p. 21.

6. Družinin, *Don*, p. 240.

7. Verjužskij, p. 76. — Le professeur E. Ljackij, voyageant dans le Nord de la Russie peu avant 1914, entendit et nota à Pustozersk une chanson sur Avvakum (communiqué oralement en 1934 par E. A. Ljackij). Il n'est guère probable qu'elle ait été composée plus tard que la fin du XVII^e siècle.

8. *Mat.*, VIII, pp. 242, 260, 337.

9. De ce type est l'image conservée naguère à la bibliothèque du monastère Saint-Nicolas des *edinovėrcy*, et aujourd'hui dans les caves du Musée historique de Moscou, reproduite en grandeur naturelle dans l'*Izbornik narodnoi gazety* (n^o 8, septembre 1906, p. 37), puis en réduction photographique par Jagoditsch en tête de sa traduction allemande de la *Vie* (fig. 1) et partiellement par Subbotin, t. V. Anisimov y voit un travail d'artisan de la fin du XVIII^e siècle (Jagoditsch, p. 227).

10. Le collectionneur A. Burcev (*Œuvres*, t. IX, *Matériaux pour l'histoire du raskol*) décrit une image de ce genre.

la croix à huit bouts, tenant d'une main l'Évangile et joignant l'index et le médius de l'autre¹¹. Ces images se répandirent suffisamment pour qu'en 1721 l'administration synodale dût rap-peler un anathème déjà fulminé contre « le schismatique Avvakum et ses sectateurs » qui osaient « barbouiller son idole infâme » : « pour éviter le scandale », cette idole devait être brûlée publiquement¹². La mesure fut inopérante, car en 1724 on découvrit encore des icones d'Avvakum : la Chancellerie pour les affaires du *raskol* proposa et le Synode ordonna de les brûler. Mais la politique du moment était plus complexe : en conférence avec le Sénat, cette décision fut annulée : « l'idole du père du *raskol* et hérétique anathématisé, tenu pour saint par les schismatiques » ne serait pas brûlée, seulement ses détenteurs la déclareraient aux autorités ecclésiastiques¹³.

Avvakum, à cette époque, était entré dans l'histoire. Il ne restait plus guère de vivants qui l'eussent connu. Après son supplice, sa famille avait continué à demeurer à Okladnikovo. Sans doute un jour vint où Anastasie et ses fils, Jean et Procope, furent tirés de leur prison souterraine, car Jean fut un temps clergeon à l'église de l'Épiphanie. Quand le prince Basile Golicyn, le favori de Sophie, se trouva en exil sur la Mezen'¹⁴, Jean implora son intercession. L'ukaz libérateur arriva en 1692. Les trois exilés regagnèrent Moscou. Ils vécurent d'abord un an environ au faubourg d'Elokhovo chez leur parent, Mercure de Lucien, puis à Šabolovka, sur la paroisse de la Trinité, chez le capitaine Jacques Tukhačevskij, peut-être un parent de l'ancien voevode de Pustozersk. C'est là qu'Anastasie, en 1711, termina son long pèlerinage de dévouement et d'héroïsme. Quelle existence connut à Moscou la veuve du père du *raskol*, sous le règne de Pierre le Grand ! Qu'elle demeurât fidèle à la foi de son mari, qu'elle le vénérât martyr et saint comme elle l'avait suivi et soutenu dans son séjour sur terre, qu'elle considérât avec horreur les progrès quotidiens de l'Antéchrist, cela ne fait aucun doute. Il y avait à Šabolovka, semble-t-il, un petit noyau d'amis de la vérité ;

11. Ainsi étaient les images poursuivies en 1724 (voir plus loin).

12. *Invent. arch. syn.*, I, col. 769.

13. *Rec. décis. conf. orth.*, IV, p. 257, n° 1398 ; V, p. 226, n° 1689 (20 novembre 1725). — Un ukaz de 1716 avait reconnu aux raskolnik les mêmes droits qu'aux autres habitants des villes et des campagnes, sauf à se déclarer pour payer double capitation. Mais la propagande de leurs doctrines leur demeurait interdite, et de nombreuses restrictions furent ensuite apportées, d'année en année, à l'édit de tolérance.

14. Sur cet exil : Vostokov, *Mess. hist.*, 1886, n° 8.

chose curieuse, en 1710, le fondateur de la secte des origénistes, Suslov, y avait sa maison. Peut-être ce petit bourg, jusqu'à ce qu'on y construisît, en 1699, une église de bois, échappait-il à la surveillance des autorités¹⁵. Mais ensuite, il fallut bien qu'Anastasie et Jean accueillissent le nouveau curé, Philippe de Théophylacte : c'est alors que les stratagèmes du père durent leur revenir en mémoire pour esquiver les bénédictions sacrilèges et les faux sacrements! Jean faisait semblant de se confesser à Philippe, allait de temps en temps à l'église et se signait en public avec trois doigts. Quand il le croyait possible, il s'en dispensait. N'était-ce pas un perpétuel supplice, que cette vie dans le demi-mensonge et la crainte?

Si Anastasie mourut sans être inquiétée, son fils n'eut pas le même bonheur. Le 24 juin 1717, il fut arrêté par le curé et le diacre de l'Ascension à la Barrière de Serpukhov : ils avaient reconnu en lui l'homme qui, huit ans auparavant, avait assisté à la mort une certaine Euphrosyne, lui avait fourré quelque chose dans la bouche et avait voulu ravir son corps pour l'enterrer à sa manière, l'homme que depuis ils avaient rencontré chez des raskolnik notoires et qui avait fui leur bénédiction. Interrogé par Étienne Javorskij, Jean avoua son identité et nia tout le reste : il n'était entré dans ces maisons que pour mendier son pain. Après de longs mois de détention, il fut libéré sous caution.

En 1720, le vieillard — car il avait environ soixante-quinze ans — fut de nouveau conduit au Bureau des affaires ecclésiastiques de Moscou. Il avoua qu'il n'avait pas communie de 1716 à 1719. On lui fit signer une déclaration où « il tenait son père Avvakum pour non-orthodoxe et adversaire de l'Église, et renonçait à toutes ses mauvaises œuvres ». Néanmoins il fut expédié à Saint-Pétersbourg, où le chef de la Chancellerie privée, Pierre Tolstoj, en présence de l'archimandrite de Saint-Alexandre Nevskij, de nouveau l'obligea à « renier et maudire les raskolnik ». Il allait être dirigé sur le monastère de Bělozero, quand, le 7 décembre 1720, il fut trouvé mort dans sa prison¹⁶.

15. N. Družin, dans *Ant. eccl. Moscou*, t. IV; *Mess. russe*, 1879, décembre, p. 767. Šabolovka ne se peupla que dans la seconde moitié du XVII^e siècle. On n'y comptait en 1698 qu'une vingtaine de feux (32 en 1756).

16. Tous les renseignements sur Anastasie et Jean proviennent des interrogatoires de celui-ci (*Arch. d'État*, VII, n° 68, avec signature de Jean; Esipov, I, pp. 117-127). Des autres enfants d'Avvakum, l'histoire n'a pas conservé trace. Peut-être restèrent-ils à Okladnikovo, où Athanase, en 1677, était propriétaire d'une maison (*Libre de recensement* n° 15055, fol. 191). Zmaev a trouvé à Pustozersk une veuve Bezumova et j'ai vu à Grigorovo une famille Temnoj prétendant descendre de l'archiprêtre, mais rien n'est moins sûr que ces traditions.

Ce n'était point par le souvenir précis de tels ou tels de ses actes qu'Avvakum, à cette époque, se survivait. Peu de gens auraient su les définir, les dater, les situer dans leur milieu. Qui donc avait encore entendu parler de l'archiprêtre Étienne, de Neronov et des zélateurs ? L'Église officielle méprisait trop ces fanatiques, et les vieux-croyants étaient trop actifs, trop pleins de leur foi, pour réfléchir sur le passé. L'archiprêtre restait parmi eux, encore présent, par ses écrits. On les copiait et recopiait avec amour, non pas comme des œuvres littéraires, mais comme des réponses toujours actuelles, des conseils toujours utiles, des encouragements toujours nécessaires, des sermons toujours édifiants. Selon les goûts et les besoins, on les reproduisait avec une fidélité scrupuleuse, ou bien on les découpait en fragments, qui ensuite se mélangeaient. On les joignait parfois à d'autres œuvres révérees : la *Supplique* d'Abraham, la *Vie* d'Épiphané, la *Supplique* de Solovki. Parfois au contraire quelqu'un voulait avoir une collection des œuvres de l'archiprêtre : en 1689 déjà un certain marchand Michel possédait un recueil en quatre-vingt-dix-huit feuillets des *Épîtres*. Il a été retrouvé une douzaine de manuscrits du XVII^e siècle contenant des copies d'écrits d'Avvakum ; bien plus nombreux sont ceux du XVIII^e 17.

III

Avvakum était le martyr de la foi, l'apôtre dont l'exemple, dont le verbe ardent et immédiatement intelligible, dont la puissante humanité jointe à un esprit surnaturel digne de la primitive Église, enflammaient les cœurs. Pouvait-il donner aussi, aux générations à venir, la règle de la foi, la doctrine sûre capable de s'imposer à tous et de sauvegarder entre les chrétiens l'unité de croyance et de discipline ?

Après les espoirs suscités par la grande entreprise de Dosithée et leur cruelle déception, l'ère des *Suppliques* cesse. Aux bûchers de Sophie répondent les brûlements volontaires : trente-deux cas enregistrés en neuf ans, jusqu'en 1691 seulement, avec plus de vingt mille victimes. Quel éloquent témoignage de la foi de ces hommes ! 18

17. Družinin, pp. 1-31; *Édit. acad.*, pp. III-VI.

18. Euphrosyn, *Réfutation*, pp. 038-058.

A ceux qui doutaient, on montrait les lettres du « saint archiprêtre et martyr ». Le moine Serge, qui, après deux ans à Jaroslavl' et deux ans encore dans les fers à Rjazan' ¹⁹, avait réussi à regagner le Kerženec, en avait multiplié les copies. Avvakum, n'était-ce pas un second Paul, dont les *Épîtres* exigeaient obéissance? Il n'avait jamais soutenu que la mort volontaire fût le seul moyen de se conserver pur : mais de phrases isolées, dans la fièvre du moment, on tirait cette doctrine excessive. Le suicide collectif, principalement par le feu, était entré dans la conscience religieuse du peuple russe. Il n'en sortira plus. Toutes les fois que la persécution se fera plus pressante, des familles, des villages se trouveront, dans certains groupes de vieux-croyants, pour fuir dans les flammes la souillure de l'Antéchrist ²⁰.

De cette passion de la mort naîtra un lyrisme farouche :

Point de salut ici-bas, point !
 Le mal seul nous régit, le mal !
 La mort seule peut nous sauver, la mort !
 Point de Dieu même ici-bas, point !
 Sans fin est la folie, sans fin !
 La mort seule peut nous sauver, la mort !
 Point de vie même ici-bas, point !
 Le feu seul nous attend, le feu !
 La mort seule peut nous sauver, la mort ! ²¹

Mais dans le même temps la vie persistait. Le prétendu conseil d'Avvakum aux Sibériens était critiqué. Réflétait-il l'opinion unanime des Pères de Pustozersk? Domna, la veuve du pope Lazare, consultée, assurait que la question n'avait pas été examinée entre eux. Dosithée condamnait catégoriquement les autodafés : il refusait à leurs victimes les prières liturgiques. Son disciple Euphrosyn écrivit, en 1691, une très énergique *Réfutation d'un nouveau système de suicide* ²². Dans le Pomorje, où le diacre Ignace s'était brûlé le 4 mars 1687 à Paleostrov, l'ancien lieu

19. *Trav. de Rjazan'*, V (1890, n° 9), p. 153 (13 septembre 1684, envoyé à Rjazan'; 26 février 1685, relégué au monastère de Solotca).

20. D'après I. Stchoukine, *Le suicide collectif dans le raskol russe*, Paris, 1903, p. 120, on comptera une vingtaine de suicides collectifs au XIX^e siècle, le dernier en 1897.

21. Roždestvenskij, *Mon. poésie*, p. xvii.

22. Retrouvée par Ch. Loparev et éditée par lui en 1895, avec introduction et commentaire. Texte très instructif sur la vie des vieux-croyants dans la période 1680-1690. Les discussions sur le suicide collectif sont étudiées par Smirnov, *Quest.*, pp. 53-82.

d'exil de l'évêque Paul, avec 2700 personnes; sur le Kerženec; sur le Don et la Kuma; dans les bois de Brjansk et de Volokolamsk, partout c'étaient des discussions passionnées.

Dans la Thébaïde du Kerženec, l'*Évangile éternel*, apporté aussi par Serge, avait allumé d'autres disputes. L'ermitage d'Onuphre, qui jouissait d'une certaine primauté, tenait pour Avvakum, d'autres pour Théodore. Un premier concile, en août 1693, finit par un esclandre : un procès-verbal où les thèses d'Avvakum étaient notées d'hérésie! Onuphre relia de velours les écrits calomniés, tel un évangéliste, les plaça sous les icones, les fit lire pendant le service divin. Il s'ensuivit entre Onuphriens et Sophoniens un schisme qui se refléta à Moscou, dans le Starodubje, sur la Větka, et dura jusqu'au 28 novembre 1708 : ce jour-là Onuphre reconnut que plusieurs expressions des « lettres contestées » sur la Trinité, l'Incarnation et autres n'étaient pas conformes à l'Écriture : lui et les siens les rejetaient et maudissaient. Le livre dégradé fut rendu au moine Serge²³.

Le débat sur la théologie d'Avvakum, une fois terminé, ne se renouvela plus : seulement le même appétit de réalisme et d'intelligibilité matérielle qui inspirait l'archiprêtre dans ses interprétations hasardeuses du dogme, conduira certaines tendances de la pensée populaire russe à réduire à la valeur de symbole toutes les vérités du christianisme. De même la mort volontaire ne pouvait séduire que des consciences particulièrement sensibles à l'imminence du règne de l'Antéchrist; encore était-il un moyen moins discutable de le fuir : se retirer au désert, comme les anciens Pères. Le désert, maintenant, c'étaient ces immenses forêts du Nord, de l'Oural et de la Sibérie, ces steppes inhabitées du Sud où l'on échappait encore facilement au double impôt, au passeport, au recrutement, aux « exhortations » du clergé. Le « désert », Avvakum le conseillait déjà. Des hymnes chantaient ses louanges :

Comme écrit le fils de Basile,
notre vénéré père Ephrem :
Fuyez, mes chers,
Dans les bois noirs;

23. En 1710, une histoire des débats sur l'*Évangile éternel* fut composée sur le Kerženec pour l'information de la communauté de la Větka (formée en territoire polonais, de fugitifs du Starodubje et d'ailleurs). Elle a été imprimée par Subbotin, VIII, pp. 204-353. Voir aussi Smirnov, *Débats du XVIII^e siècle*, pp. 311-329.

Gagnez, mes chers,
les monts, les antres;
Enfoncez-vous, mes chers,
Dans les abîmes de la terre.
Ah! si quelqu'un me construisait
Une cellule au fond des bois,
où nul humain n'allât,
ne volât nul oiseau;
où seul, Christ, tu te plûs,
au profit de nos âmes;
où je ne visse pas
tout le scandale de ce monde!²⁴

Mais au désert ou dans le monde il est une question tragique qui se pose à tous : comment organiser la vie religieuse? Les prêtres incontestables, baptisés et ordonnés avant Nicon ou du moins avant 1666, et demeurés fidèles, disparaissent. Nul évêque, pour en ordonner de nouveaux. Comment les sacrements peuvent-ils subsister? Cette question, elle se posait depuis longtemps. Avvakum l'avait résolue avec son sens pratique accoutumé, en faisant intervenir le principe de la force majeure : quiconque célèbre selon les anciens rites, ne cherchez pas de quelle ordination ni de quel baptême il est, ne scrutez pas s'il a jamais failli, ne considérez pas si l'église où il officie est niconienne, recevez-le pour prêtre et recevez de lui tous les sacrements. Ainsi les fidèles auraient indéfiniment sinon la hiérarchie parfaite, du moins le sacerdoce indispensable à la vie chrétienne et au culte. A propos du baptême, à propos du mariage, l'archiprêtre avait donné dans cet esprit des réponses énergiques et catégoriques²⁵. La solution aurait dû s'imposer.

Mais Avvakum lui-même n'avait-il pas dit ailleurs : en l'absence de prêtre fidèle, mieux vaut se passer de prêtre que s'adresser à un niconien; l'église n'est pas dans la charpente, mais dans les fidèles; confessez-vous les uns aux autres; communiez-vous vous-mêmes; baptisez vous-mêmes — tout cela également justifié par la nécessité? Il n'y avait pas contradiction, car ces préceptes ne devaient s'appliquer qu'en l'absence de prêtre observant les anciens rites. Avvakum avait une trop juste idée du sacerdoce, de son institution divine et de sa perpétuité même sous

24. Roždestvenskij, *Mon. poésie*, p. xiv.

25. Voir plus haut, pp. 528-529.

l'Antéchrist, pour admettre que l'Église pût jamais s'en passer. Mais il écrivait au jour le jour, sans se soucier d'assembler en système les divers aspects de sa pensée, et ainsi ceux qui envisageront une vie normale de l'Église sans prêtres pourront aussi se réclamer de lui.

Et, en effet, les prêtres, même de nouvelle ordination, célébrant selon les anciens rites étaient rares, il n'y en avait pas partout. D'autre part, admettre la validité des sacrements conférés par l'Église officielle était contraire à l'esprit de la vieille foi. Avvakum écrivait et croyait, certes, que le signe de croix avec trois doigts était le cachet de l'Antéchrist : il ne sentait pourtant pas la présence immédiate de la Bête. Ainsi les premiers chrétiens attendaient la Parousie, et, très sagement, s'installaient dans le monde. Mais il s'en trouvait, et beaucoup, qui étaient littéralement persuadés que l'Église officielle se confondait avec la Bête et qu'il n'y avait donc plus d'Église et plus de sacerdoce. Comment alors accepter le baptême des niconiens ? à plus forte raison leur ordination ? Ceux qui reviendraient à la vraie foi, il fallait les rebaptiser : tout chrétien avait ce pouvoir. Quant aux sacrements qui exigeaient absolument un prêtre, on s'en passerait. Cette doctrine se tirait sans peine des écrits du diacre Théodore, du moine Abraham et du prêtre Lazare, et avait l'avantage de la logique.

Au début, ce fut surtout question de lieu : où il y avait des prêtres connus et respectés, nul ne les repoussait. Les fidèles du Starodubje, tant qu'ils eurent Étienne et Cosme, écartèrent Josaphat, ordonné jadis par l'archevêque niconien de Tver', mais selon les anciens rites ; Étienne et Cosme disparus, ils le supplièrent de ne pas les quitter. Toutes les fois qu'un errant se présentait avec des hosties consacrées, disait-il, par Dosithée ou quelque autre prêtre connu, il était accueilli, où que ce fût, avec enthousiasme. Mais ces hosties, après tout, étaient-elles authentiques ? Ces messes, célébrées sur des *antimins* anciens peut-être, mais transportés dans une église à laquelle ils n'étaient pas destinés, étaient-elles valables ? Ces prêtres pourraient-ils être remplacés, sinon par des transfuges attirés par cupidité ou chassés pour indignité de l'Église officielle ? Et encore, comment les recevoir : les admettre par simple abjuration, sans les rebaptiser, c'était reconnaître le baptême niconien ; les rebaptiser, c'était nier *a fortiori* leur sacerdoce. Les difficultés pratiques, comme les exigences logiques, devaient conduire beaucoup de communautés aux solutions extrêmes.

A Novgorod se réunirent deux conciles des chrétiens de tous districts qui affirmèrent leur renonciation définitive au sacerdoce, avec ses conséquences. Le premier, le 1^{er} juillet 1692, nota d'hérésie Jean de Kolomna, un fidèle marquant, retiré en Suède, parce qu'il admettait les ordinations et le baptême niconiens et « ne trouvait pas de péché dans le mariage ». Le second, le 3 juin 1694, vu la fin prochaine du monde et le règne de l'Antéchrist, présent en esprit dans l'Église officielle, constata dans cette Église l'abolition de toutes les choses saintes et prescrivit de rebaptiser les niconiens, de vivre sans mariage, de refuser toute communication avec le monde, même dans la nourriture. La nouvelle Église des « sans-prêtres » (*bezpopovcy*) était fondée²⁶.

Bientôt elle eut son lieu saint, sur le lac Vyg, à mi-distance entre le lac Onego et la mer Blanche, dans ce pays naguère parcouru par les moines Corneille, Épiphane, Ignace, Gennade, Pôimen, Dosithée. Un disciple de ces derniers, Daniel Vikulin, clerc du gros bourg de Šunga, avec le jeune fils d'un descendant appauvri des princes Myšeckij, paysan de Povë nec, André de Denis, et son cousin Pierre de Procope, fonda un ermitage qui, grandissant d'année en année, devint, sans appui officiel, une extraordinaire cénobie. Près d'un millier de chrétiens vivaient là, hommes et femmes dans deux monastères, sans hiérarchie, mais sous une règle de chasteté, de pauvreté et d'obéissance stricte et sous l'autorité du *cénobiarque*; ils se nourrissaient du travail de leurs bras, mais dans les années de gel allaient aussi quêter leur pain au loin, faisaient la pêche et le commerce; ils avaient des chapelles où, sous la conduite de l'*ecclésiarque* et de chantres instruits dans leurs écoles, ils exécutaient scrupuleusement le service divin selon les anciens livres et les anciens rites, et parmi eux ils désignaient les meilleurs pour leur déclarer leurs péchés quatre fois l'an et diriger leur vie spirituelle. De toutes parts les fidèles venaient au Vyg s'édifier et s'instruire : pour répondre à leurs demandes, André monta un atelier où sans relâche les lettrés copiaient d'une écriture encore aujourd'hui estimée pour sa netteté et sa beauté les livres liturgiques, les Pères, les *Suppliques* et autres écrits récents composés pour la défense de la vérité. Il forma des imagiers qui peignaient selon les canons du *Stoglav* et les anciens modèles, et non à la mode franque; des fondeurs qui coulaient des croix, des icones et des triptyques non moins

26. Smirnov, *Quest.*, pp. LXXXVII-LXXXVIII et note 151.

exquis par le travail qu'irréprochables par l'orthodoxie. Il ouvrit des écoles d'enfants et d'adultes. Il réunit une bibliothèque, où la théologie n'était pas seule représentée, mais aussi l'histoire, la grammaire, la poésie et les manuels de philosophie et de littérature. Les premiers cénobiarques, André de Denis, mort en 1730, et son frère Siméon qui lui succéda, écrivaient eux-mêmes et formaient des disciples. Du Vyg sont sorties une œuvre instructive et savoureuse comme l'*Histoire* de Jean Philippov, l'éloquente *Histoire des Pères et martyrs de Solovki*, la *Vigne de Russie*, qui raconte la vie d'une soixantaine de martyrs de la vieille foi et dont la rhétorique ne diminue pas la valeur documentaire, les fameuses *Réponses des Pomores* au missionnaire synodal Néophyte, qui sont une véritable somme apologétique faisant appel à l'archéologie et à la paléographie comme aux arguments scripturaires, liturgiques et dialectiques. Le Vyg était la métropole morale et intellectuelle de la vieille foi tout entière. Avec ses religieux et ses « solitaires », ses écoles, son style religieux, littéraire, artistique, son influence durable, c'est le Port-Royal de la Russie ²⁷.

Pourtant, dès les premières années, cette Église qui avait poussé la logique de sa doctrine apocalyptique jusqu'à renoncer au sacerdoce, se heurta aux exigences de la vie qui continuait, à ces exigences qu'avait prévues Avvakum.

C'est sous l'aspect du mariage qu'elles se présentèrent d'abord. Les fidèles « sans prêtres », qui se rattachaient au Vyg, ne pouvaient pas tous vivre en moines. Un des auteurs des décisions de 1694, chef d'une communauté en Pologne, Théodose de Basile, renonça d'abord à désunir les époux déjà mariés dans l'Église officielle, puis toléra même les unions conclues par les nouveaux convertis. Le Vyg, dans toute sa ferveur, demeura intransigeant : Théodose, en 1706, rompit avec lui et forma son Église, les *fedossëvtsy*. Mais la tension morale qui se justifiait par la catastrophe prochaine fléchit quand la persécution sanglante eut cessé : Siméon n'envisagea de solution que dans le rétablissement de la hiérarchie.

En 1730, des pourparlers furent engagés avec les *popovtsy* (presbytériens). Eux aussi, non contents de leurs papes d'occasion, avaient déjà fait de vaines tentatives pour se trouver un évêque, en Orient et en Moldavie. Trois messagers furent envoyés en Pa-

27. Philippov, et sur lui Smirnov, *Quest.*, pp. ci-cviii; Ostrovskij; Ljubomirov, avec bonne bibliographie.

lestine, sans succès. Alors il fallut accepter, comme un moindre mal, les mariages bénits par les prêtres niconiens, mais selon l'ancien rite, ou bien les unions simplement bénies par les parents, moyennant telles ou telles pénitences. Le principe subsistait, mais, dans l'impossibilité de l'appliquer, les communautés recouraient à d'hypocrites subterfuges.

En 1738, il fallut rétablir les prières pour la famille impériale. Cette fois, ce furent les intransigeants qui se séparèrent du Vyg : Philippe fonda des communautés indépendantes de « chrétiens rigides », les *philippovcy*. En présence des compromissions des Pomores, les Théodosiens aussi, quand ils eurent leur centre au cimetière de la Transfiguration, à Moscou, revinrent à la sévérité de 1694. Le seul résultat en fut une extraordinaire débauche.

Mais ces groupes extrêmes se trouvaient, à telle ou telle occasion, des disciples plus exigeants, qui les quittaient pour former leurs chapelles. Chez les Théodosiens, quand en 1809 le synode de Saint-Pétersbourg permit de baptiser les enfants des « nouveaux mariés » sans séparer leurs parents, les adversaires de cette concession se séparèrent; ceux de Moscou tenaient à l'écart leurs frères de Riga, qui, pour contenter les autorités civiles, célébraient un simulacre de mariage, et leurs frères de Pologne, qui recevaient les nouveaux mariés en confession. Certains Philippiens, se jugeant complices de l'Antéchrist s'ils payaient l'impôt ou composaient avec les autorités civiles ou religieuses, formèrent la secte des *errants* (*stranniki*), sans contact avec le monde. Des hommes parfaitement logiques se scandalisaient de voir dans toutes ces Églises des laïcs conférer le baptême et célébrer des offices : certains résolurent de se passer de baptême et d'offices; d'autres préférèrent demander le baptême et le mariage à un prêtre niconien, quitte à distribuer ensuite des aumônes pour que Dieu conférât aux gestes et oraisons de l'hérétique les effets d'un sacrement. Ce furent divers groupes de « nihilistes » (*nětovcy*)²⁸.

Ainsi la vieille foi s'effritait en une poussière de sectes. Il suffisait que quelque part en Russie un homme religieux fût visité par une idée particulière et tint à la répandre : autour de lui s'assemblaient des disciples. Ces sectes naissaient et prospéraient, puis disparaissaient ou se fondaient avec d'autres, pour reparaître

28. De ces divisions l'histoire n'est pas écrite. Pour le XVIII^e siècle, voir Smirnov, *Débats du XVIII^e siècle*, et ses articles de *Lect. chr.*, 1906, 1908, 1911. Pour les *popovcy*, P. Mel'nikov.

tre ailleurs : les missionnaires chargés de les combattre s'épuisaient à les définir et à les cataloguer. C'est que le règne de l'Antéchrist était évident; le pouvoir, les milieux dirigeants, l'Église officielle, avaient rompu avec le christianisme : le peuple russe, lui, le peuple qui confondait dans sa langue le nom de paysan et celui de chrétien, voulait rester fidèle à l'ancienne foi, aux anciens livres, aux dogmes et à la morale du christianisme. Il se débattait éperdument dans l'insoluble contradiction entre cette exigence idéale et la vie sociale nouvelle : toutes les sectes séparées des Églises des *popovcy* ou des sans-prêtres prétendaient en somme à résoudre, sous l'Antéchrist, les mêmes problèmes de l'Église, des sacrements et des rapports avec le siècle. Toutes échouaient : que restait-il de la notion de l'Église ? que restait-il du dogme chez beaucoup, qui le tournaient en symbole ? que restait-il du culte, quand certains rejetaient les icones, anciennes ou nouvelles, comme souillées, d'autres le dimanche, d'autres la prière ? que restait-il de la morale, quand la débauche était préférée au mariage ?

Quelques sectes, parties également de l'ancienne foi, gardaient finalement bien peu des caractères du christianisme. Bien peu de choses séparaient les *errants* et les *nihilistes* des « capitons ». Le maître, ne se confiant que dans l'ascétisme, avait relégué au second plan les secours de l'Église visible; les disciples, peu à peu, les avaient absolument repoussés, et maintenant se créaient eux-mêmes leurs « christs » et leurs « mères de Dieu ». Il est impossible que les « *khlysty* » partout répandus, nombreux et actifs, soient demeurés sans influence sur des groupes partis d'une idée contraire, mais arrivés à des négations analogues. Les *khlysty*, d'ailleurs, préféraient les anciens livres et le signe de croix avec deux doigts. Eux aussi étaient persécutés, obligés de se déguiser en fidèles orthodoxes. Toutes les sectes se consolidaient les unes les autres par leur coexistence et leur opposition commune à l'Église établie^{28 bis}.

Le roc solide de la vieille foi demeurait cependant, sous ses deux formes : *popovcy* et sans prêtres. Les uns et les autres acquièrent, à l'occasion de la peste de 1771, leurs centres à Moscou, qu'ils ont conservés jusqu'à ces derniers temps : le cimetière Rogoż pour les premiers, le cimetière de la Transfiguration pour

^{28 bis}. K. Grass, *Die russischen Sekten* : 1. *Die Gottesleute (Chlūsten)*, Leipzig, 714 s.; 2. *Die weissen Tauben (Skopzen)*, Leipzig, 1909, 448 s.; J.-B. Séverac, *La secte russe des Hommes de Dieu*, Paris, 1906.

les seconds. En outre, ceux-là avaient les monastères d'Irgiz dans les steppes d'Outre-Volga à l'est de Saratov ^{28 ter}, et ceux-ci le Vyg. Ici et là, le dogme, la discipline, le culte subsistaient, étaient jalousement conservés. Mais plus on faisait effort pour rester dans la tradition de l'Église, et plus la situation était tragique.

On peut voir encore des chapelles de sans-prêtres, on peut assister à leurs offices. L'iconostase est là, comme dans une église véritable, et les icones sont du style austère qu'aimait Avvakum, noircies par les ans et la fumée des cierges. Les fidèles sont séparés, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Tous portent l'habit rituel : une sorte de redingote noire plissée à la taille, par-dessus la chemise russe et les bottes; le *sarafan* et le mouchoir de tête, retombant en triangle sur le dos, de couleur pour les filles, et noir pour les femmes mariées. Chacun a son chapelet et son carreau de prosternation. De ce seul spectacle se dégage un fort sentiment de communauté, de sévérité, d'égalité. Un lecteur lit sans hâte les leçons. Un personnage en redingote, à longue barbe et longs cheveux, encense : l'encensoir est antique, sans chaînettes, une cassolette au bout d'un manche. Un autre personnage vénérable, parfois, se dirige vers la porte : un père est entré avec deux jeunes enfants; ils parlent à mi-voix, puis tous trois exécutent devant une icône une kyrielle de prosternations rapides. C'est la pénitence imposée pour vivre dans le siècle et fréquenter l'école. Les chœurs chantent : le chant le plus dépouillé d'ornements et d'humanité, un chant céleste, qui rejoint le pur grégorien. L'office se prolonge bien avant dans la nuit. Les fidèles, qui l'entendent debout, sortent parfois se reposer un instant sur des bancs devant la porte et rentrent. Toute âme chrétienne doit aimer cet oubli du monde, cette harmonie des hommes, du lieu et des chants, ce sérieux, ces scrupules de fidélité, cette apparente vérité intégrale. Voilà bien l'antique Église de Russie! Mais derrière cet iconostase, il n'y a pas d'autel, le lieu saint est vide. On récite ici les heures, on ne célèbre jamais la messe! Et pourtant ces gens ne sont pas des protestants, qui nient la transsubstantiation et déclarent se passer de prêtres, communiquer directement avec Dieu. Au contraire, ils croient le sacerdoce nécessaire. Mais ils ne l'ont pas et ne peuvent pas l'avoir : la grâce a été retirée. Et ils attendent ainsi comme ils peuvent, avec des secours imparfaits, la fin du monde. Est-il pareil désespoir ?

Les *popovcy*, au prix de certains illogismes, avaient conservé des prêtres, mais n'avaient pas davantage de sacerdoce. C'étaient des déserteurs de l'Église établie, gagnés à prix d'argent, ou bien des dégradés satisfaits de ce pis-aller, ou parfois des faussaires aux lettres d'ordre supposées. On ne savait trop comment les réconcilier, par simple abjuration des erreurs niconiennes, ou bien par renouvellement de l'onction. Cette onction se faisait sur le prêtre revêtu de ses vêtements sacerdotaux pour qu'il conservât l'ordination qu'on n'aurait pu lui rendre. Misérable artifice! Mais encore, où trouver le saint chrême, qui ne peut être préparé que par un évêque? Les prêtres de Rogoż, en 1777, imaginèrent d'en fabriquer : était-il valable, eux-mêmes en doutaient fort, opérant en secret, omettant les oraisons plus strictement pontificales. Irgiz prétendit avoir du chrême authentique et ancien : il s'assura le quasi monopole de la réconciliation des prêtres niconiens. Il les cédaient ou louait à temps, moyennant finances, aux communautés. Ce sacerdoce, émanant des niconiens, était suspect quant à sa validité; rebut de l'Église établie, il était suspect quant à sa dignité. Tel quel, quand les autorités fermaient les yeux ou consentaient, il ne manquait pas. Mais on vit des temps pires. Nicolas I^{er} accumula les obstacles, ferma les couvents de l'Irgiz : on ne sut plus à qui s'adresser. Les couples se groupaient à dix ou vingt pour obtenir la bénédiction nuptiale; les services funèbres se commandaient par lettre, se célébraient des semaines après l'enterrement; l'absolution se donnait collectivement aux fidèles assemblés dans une église : quelqu'un lisait les questions prévues dans l'ancien *Rituel*, tous répondaient en chœur : « J'ai péché! » et le prêtre récitait sur tous la formule; de simples moines administraient le baptême. Il fallut même autoriser les mariages bénis par les parents.

Enfin, avoir des prêtres n'était pas tout : pour qu'ils pussent chanter messe et consacrer le pain et le vin, il fallait des autels recouverts d'*antimins* bénis pour eux par des évêques d'avant Nikon! Qu'on admît un *antimins* affecté à une autre église, c'était déjà une dérogation discutable; se passer d'*antimins* ancien était absolument impossible. Irgiz avait beau être le grand séminaire général des *popovcy*, on n'y célébrait que l'office, jamais la liturgie par excellence, la messe! On s'y contentait d'hosties consacrées ailleurs, dont on confiait une réserve à chaque prêtre envoyé dans une communauté.

D'une façon ou de l'autre la tragédie des sans-prêtres se renouvelait pour les *popovcy*. Ils savaient la nécessité du sacerdoce,

ils faisaient pour le conserver des sacrifices à peine compatibles avec leur foi, et eux aussi n'avaient derrière leurs iconostases que des autels déserts!

Cette tragédie n'était pas celle de quelques groupes de théoriciens ou de raisonneurs : elle frappait une part immense du peuple russe. Aussi se disait-on, dans les bourgs et les villages, que quelque part dans le monde devait exister une hiérarchie orthodoxe. Le diacre Théodore, dans sa lettre à son fils Maxime, témoignait, sur la foi d'un témoin, que le patriarche de Jérusalem se signait avec deux doigts²⁹. Celui-là n'était plus. Mais ailleurs? Un moine Marc, sans-prêtre de Topezero, s'en était allé à travers la Sibérie et le désert de Gobi et avait trouvé « sur les Eaux-Blanches », dans un mystérieux « Empire d'Opon », un vrai patriarche et quatre métropolites de langue syrienne, tenant d'Antioche la succession apostolique, et quarante églises de Russes échappés à la persécution de Nicon, avec des évêques consacrés par ces Syriens. Le récit de ces merveilles circulait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, s'embellissait d'une génération à l'autre : là-bas la vie était douce, sans persécutions ni tributs ni servage, la foi était sans mélange et ces évêques si saints qu'ils marchaient même l'hiver nu-pieds³⁰! Là-bas était le salut! Il ne s'agissait que de retrouver cet Empire d'Opon et ces Eaux-Blanches! Les croyants y rêvaient. Des communes entières se mettaient en marche vers l'Orient. De Russie, on plaçait ce paradis en Sibérie. De Podolie, en Turquie, en Égypte : un moine, Siméon, le chercha quarante ans le long du Nil jusqu'en Éthiopie. Chez les Pomores établis sous Catherine dans l'Altaj, les expéditions se suivaient : en 1825, en 1840, en 1858, en 1861, en 1869, en 1888. On allait vers la Chine, l'Inde, l'Afghanistan; les pèlerins, avec femmes, enfants, vieillards, étaient décimés par l'hiver, la faim, les brigands; les survivants rentraient ruinés, passibles de prison et d'amendes, et persuadés d'avoir échoué à la veille du succès! Toujours on repartait. Aujourd'hui encore, ces régions caressent le rêve des Eaux-Blanches³¹. Des aventuriers profitaient de cette soif de divin : un certain Arcade se donna vers 1890 pour un évêque consacré aux Eaux-Blanches³². En 1897, trois cosaques de l'Oural prirent la mer pour l'Indochine et la Chine : ils quittè-

29. *Mat.*, VI, p. 161.

30. Mel'nikov, *Œuvres*, VII, pp. 38, 40-46.

31. *Bukhtarma*, pp. 35-40; Bëlikov, pp. 139-155 (chap. vn).

32. Smirnov, *Hist. du raskol*, pp. 166-167.

rent le Japon sans avoir rencontré, hélas! ici-bas la céleste Jérusalem³³.

Cette quête ardente des croyants russes ne fut pourtant pas sans résultats. Un jour vint où la voie légendaire et la voie raisonnable se rencontrèrent. Le fils d'un scribe de canton, Pierre Velikodvorskiĭ, ayant pris l'habit sous le nom de Paul dans un monastère du Starodubje, partit en 1836, mais fut arrêté à Kutais. En 1839, il repartit par la frontière autrichienne et découvrit en Bukovine un couvent de vieux-croyants où il s'assura de concours précieux. Il repartit de là pour la Dalmatie, le Monténégro, la Serbie, la Moldavie, visita Damas, Jérusalem, Alexandrie. Enfin à Constantinople en 1846 il vit un métropolite de Bosnie, Ambroise, déposé par les Turcs pour ses vertus, qui consentit à adopter la vieille foi. Conduit au monastère de Bukovine, Ambroise, le 28 octobre, abjura ses erreurs, et reçut les onctions. Puis il sacra deux évêques, Cyrille et Arcade. Cyrille sacra Onuphre, qui dans le siècle était paysan du district de Jaroslavl', et Sophrone, et fut par eux intronisé métropolite, Ambroise ayant été entre temps emprisonné et exilé par le gouvernement autrichien. La hiérarchie était ressuscitée, grâce au zèle du moine Paul³⁴ et à des moyens fort humains. Mais le monastère d'où elle sortait s'appelait Bëlokrinica, « source blanche », les Eaux-Blanches!

Cette coïncidence fut pour beaucoup dans le succès de la nouvelle Église. Quelle joie de voir reparaître des évêques, de véritables évêques, qui ne mangeaient aux tables des grands ni ne brillaient d'or et de pierres, qui étaient de simples paysans voyageant à pied et dormant dans les *izba* au hasard de leurs courses apostoliques, mais portaient dans les cérémonies le bonnet des anciens pontifes russes, ignoraient la théologie luthérienne et latine, et ordonnaient de véritables prêtres! Les *popovcy* ne furent pas seuls à reconnaître dans la hiérarchie « autrichienne » la véritable Église : même des sans-prêtre, des pomores et des théodosiens s'y rallièrent.

Était-ce pourtant la solution, le dénouement du drame? Non, car les origines de cette hiérarchie n'étaient rien moins qu'in-

33. Le très curieux journal de cette expédition, rédigé par G. Khokhlov, a été publié par Korolenko.

34. Vl. Rjabušinskiĭ, qui relate les pérégrinations de Paul (pp. 92-98), le considère comme « une des figures les plus étonnantes de la vieille foi », orateur, ascète, styliste et habile réalisateur. Voir quelques documents dans N. Popov, *Rec.*, II, fasc. 5, pp. 227-272.

discutables. Ambroise avait-il sûrement été baptisé par triple immersion ? La promesse qui lui avait été faite de pourvoir à son entretien et à celui de son fils n'entachait-elle pas son consentement de simonie ? Il y avait eu tractations avec les autorités autrichiennes, donc l'Antéchrist. Les difficultés qui surgirent dans les débuts entre certains évêques, puis la *Lettre circulaire* signée par Onuphre, qui admettait le caractère chrétien de l'Église officielle et sa graphie du nom de Jésus, et le quasi schisme qui suivit, ne purent que renforcer doutes et hésitations. La grosse majorité des sans-prêtre demeura dans son désespoir. Même une fraction des *popovcy* préféra s'en tenir aux prêtres fugitifs de l'Église officielle (*běglopopovcy*).

Aujourd'hui encore, toutes ces divisions subsistent : les *popovcy* sans hiérarchie, les « autrichiens », les sans-prêtre vivent souvent côte à côte dans les mêmes localités. Si les « autrichiens » possèdent une véritable Église³⁵, une vie religieuse complète, et sont sans doute les plus nombreux, ils ont dû en revanche consentir des concessions à l'esprit des temps et se rapprocher quelque peu de l'Église officielle. Au contraire, des millions de vieux-croyants sont restés beaucoup plus fidèles à la tradition, mais les uns aspirent toujours à l'invention d'une impossible hiérarchie, les autres doivent renoncer à une large part de la vie chrétienne, d'autres encore, dans les sectes extrêmes, abandonnent presque tout du christianisme.

IV

Si la vieille foi est réduite à se nier logiquement, comment se fait-il qu'elle n'ait pas disparu devant l'Église officielle ? C'est que l'Église officielle répondait de moins en moins aux exigences chrétiennes du peuple.

Nicon avait asservi les évêques à lui-même et au tsar ; sur les préoccupations chrétiennes d'adoration, d'ascétisme et de charité, sur l'unique nécessaire, il avait donné le pas à des soucis mondains de politique, de science, d'esthétique. Après sa chute, les

35. En 1926, vingt et un évêques en Russie et cinq en Roumanie, sans compter trois évêques n'admettant pas la Circulaire (*neokružniki*) (Rjabušinskiĭ, p. 90). — Il faudrait ajouter les *edinověrcy*, « unis dans la foi » et dans la hiérarchie à l'Église officielle, mais conservant les anciens livres et rites. Mais cette création politique du métropolite Platon (en 1800) n'a eu qu'un très mince succès.

évêques étaient restés asservis, au tsar maintenant; dans un pays de plus en plus divisé entre serfs et seigneurs, ils avaient pris rang parmi les puissants, loin du peuple et menant grand train; ils avaient laissé l'Église se contaminer de tendances hétérodoxes et l'État se désintéresser des principes chrétiens; contre les vrais chrétiens ils avaient allumé les bûchers. Puis Pierre était venu : cette Église gouvernementale, mais qui était encore l'Église, il l'avait abolie en tant que corps tenant de Dieu son institution, ses lois, ses fins, son domaine spirituel; il lui avait substitué un organisme dépendant de lui, obéissant à ses décrets, exécutant ses desseins et affecté par lui à un service de l'État : la police des âmes. Contre les vrais chrétiens, il avait inauguré une persécution d'un nouveau genre : le mépris.

Les *raskol'nik* qui achetaient, en s'inscrivant pour le double impôt, le droit à l'existence, ne pouvaient exercer aucune fonction publique, ni témoigner contre des « orthodoxes »; ils devaient porter un habit ridicule³⁶; ils devaient contribuer à l'entretien du clergé officiel et lui verser à chaque naissance, mariage ou enterrement, un tribut odieux. Ils étaient obligés de dénoncer leurs coreligionnaires non enregistrés, lesquels étaient aussitôt envoyés aux galères. Ce n'était nullement, chez Pierre, intolérance religieuse : mais il voyait chez les vieux-croyants le principal obstacle à son programme de laïcisation de l'État russe à l'instar de l'Europe protestante. Ne pouvant exterminer les chrétiens, trop nombreux, il les relégua hors de l'humanité, dans cette caste paysanne que le nouvel État traitait en matière corvéable, taillable et knoutable à volonté : dans cette caste il les plaça au dernier échelon, exclus de l'école, exclus de l'imprimerie, exclus de la vie communale.

Les *raskol'nik* étaient aux yeux de Pierre un si grave danger qu'il fit de leur poursuite la principale tâche de sa gendarmerie spirituelle. Pour permettre aux gouverneurs de déceler les non enregistrés, les curés durent fournir chaque année la liste de ceux de leurs paroissiens qui n'avaient pas fait leurs Pâques. Ces sujets récalcitrants s'entendaient souvent avec les curés pour se faire porter sur la liste sans commettre de sacrilège : il fut déclaré que quiconque dénoncerait un de ces curés complices recevrait sa place, pour peu qu'il y fût apte. Un homme se prétendait malade, appelait le prêtre; celui-ci disait l'avoir confessé et le

36. Sur le dos, un carré de drap rouge bordé de jaune (ukaz du 6 avril 1722).

portait sur la liste des orthodoxes : il fut prescrit de confesser les malades devant témoins. Un autre s'accusait de péchés épouvantables, qui, selon le *Nomocanon*, obligeaient le confesseur à l'exclusion des sacrements pour plusieurs années, et pendant ce temps il était tranquille : ces longues pénitences furent réservées aux évêques. Le prêtre qui avait appris en confession un dessein contraire à l'honneur et à la santé du tsar, un projet de rébellion ou de trahison, ou un prétendu miracle de nature à agiter le peuple, fut obligé de dénoncer immédiatement le coupable. Le confesseur était transformé en agent de police³⁷. Dans cet invraisemblable système de délation, que restait-il de l'Église orthodoxe ?

Sous les successeurs de Pierre, la politique à l'égard du *raskol* subit diverses fluctuations, mais le sort de l'Église officielle ne varia point. Les empereurs du XIX^e siècle lui témoignèrent plus d'égards que ceux du XVIII^e : ils la considérèrent toujours comme un organe de gouvernement, le *Département de la confession orthodoxe*. Le Saint-Synode substitué par le Réformateur au patriarcat et conçu comme un organe régulateur très analogue au Sénat, contrôlé par un fonctionnaire laïc, le haut-procureur, était le signe et le garant de cette sujétion. Nikon avait voulu partager la couronne du tsar ; les derniers patriarches s'étaient contentés de manier son glaive ; le synode revêtit humblement sa livrée.

Dans une pareille Église, tout ce qui était proprement religieux était tenu en haut lieu pour secondaire. L'enseignement de la foi était laissé à la fantaisie privée : selon l'époque et les individus, les exposés du dogme inclinaient vers le latinisme, plus souvent vers le protestantisme, plus tard vers le symbolisme moderniste, sans que pût se former une théologie à la fois originale et conforme à la tradition gréco-russe. Le bas clergé, en contact immédiat avec les fidèles, était abandonné dans une situation humiliée, sans formation sérieuse, besogneux, commandé et rançonné par les évêques et leurs bureaux, rançonnant à son tour ses ouailles. Quant à la vie spirituelle, elle était viciée du fait que la loi imposait aux fonctionnaires, aux militaires, aux écoliers la pratique religieuse. Dans cette Église où les Pères orientaux, les *Ephrem*, les *Dorothee*, étaient jadis en si grand honneur, il ne fut pas imprimé un seul ouvrage ascétique entre la *Philocalie* de 1793 et la *Vie et écrits de Paisios Veličkovskij*, moine de Moldavie, de 1847 : encore ce dernier livre fut-il édité par Optina pus-

37. *Rec. des Lois*, VI, n° 4012; S. Smirnov, *Le confesseur*, pp. 234-240.

ty'n', dans le district de Kozel'sk, grâce aux démarches des frères Kirëevskij, slavophiles. La censure de Pétersbourg, qui avait approuvé au début du siècle les *Messenger de Sion*, les *Mystères de la Croix* et autres productions du mysticisme adogmatique, redoutait maintenant, par réaction, les moindres traces du mysticisme le plus authentiquement orthodoxe. La prière mentale, la fameuse prière à Jésus, n'était plus enseignée dans les séminaires et les académies, mais décriée et ridiculisée³⁸! Le culte était souvent célébré, hors les cérémonies d'apparat, avec une extrême négligence. Au problème liturgique, mal résolu autrefois par l'exécution simultanée de plusieurs parties, on donnait maintenant une solution non moins désastreuse : l'écourtement arbitraire. Les livres d'office demeuraient dans le même état de chaos et de contradictions où les avaient mis les entreprises des maladroits réviseurs du XVII^e siècle, Nikon, ses prédécesseurs et ses successeurs³⁹.

Dans cette Église, il y avait place, à côté de croyants sincères, pour toutes les nuances d'incroyance. Pourvu que les formalités légales fussent accomplies, on pouvait professer les opinions philosophiques les plus étrangères à l'orthodoxie, même au christianisme. Joseph de Maistre, au début du XIX^e siècle, notait ce trait avec effroi. Est-il une littérature européenne aussi étrangère à l'Église chrétienne que la littérature russe moderne? Pouchkine et tout son entourage en sont aussi éloignés que possible. Avec les *occidentalistes*, cet éloignement devient hostilité. Gogol converti fait scandale, comme il sera plus tard taxé de folie pour avoir brûlé par scrupule chrétien le manuscrit de la seconde partie des *Ames mortes*. Chez les tenants naturels du régime, l'Église ne rencontre guère que les hommages dus à un grand corps de l'État, tandis qu'elle recueille toute la haine dont poursuivent le tsarisme ses ennemis de diverses nuances. Le retour de sympathie créé par les slavophiles, à base de philosophie non-orthodoxe et compliqué de politique, n'intéressera jamais qu'une fraction de la société dite cultivée. On peut dire que vers 1870 les milieux intellectuels étaient livrés, en quasi totalité, au positivisme.

38. *Optina pustyn'*, pp. 85-87.

39. Mss. Vakhramëv, III, pp. 61-63; Golubinskij, *Sur la réforme de l'Eglise*, *Lect. hist.*, 1913, III, pp. 22-23 (écrit en 1881). Sur l'état de l'Église officielle, voir Soloviev, *Le pouvoir spirituel en Russie*, *Œuvres*, III, pp. 206-220, et surtout l'article d'un orthodoxe parfaitement informé, le bibliothécaire du Saint-Synode, N. P. Popov, dans *Mess. théol.*, 1905, III, pp. 778-815.

Quand, encore en 1880, Vladimir Soloviev annonça à l'Université de Saint-Petersbourg ses *Leçons sur le théandrisme*, les étudiants des trois Facultés, lettres, droit et sciences, se préparèrent à saluer l'obscurantiste d'une grandiose obstruction⁴⁰. Ce profond philosophe et ce noble caractère imposa, réintégra la foi de Nicée dans un canton de la société universitaire. Mais dans le monde intellectuel la seule nouveauté de cette période, qui dura jusqu'à la chute de l'Empire, fut la renaissance de l'idéalisme sous diverses formes et dans divers domaines : après Dostoïevskij on admit l'existence du problème religieux, après Tolstoï on éprouva des sympathies pour la morale de l'Évangile. A ces tendances, aboutissant tout au plus à quelque religiosité, l'Église établie perdit peut-être plus qu'elle ne gagna.

Le positivisme, de son côté, se perpétuait sous ses formes politiques : même le populisme humanitaire d'un Korolenko nie le surnaturel ; le marxisme, résolument athée, offrait un système où le matérialisme répondait à tout sur tous les terrains, depuis la métaphysique jusqu'à l'organisation sociale. Après 1906, dans le peuple aussi, les préoccupations politiques et sociales détournaient de l'Église.

Pourtant cette même Église établie était celle où des dizaines de millions de Russes simples, croyants sincères, en dépit de l'indigence de son enseignement, de l'asservissement de son épiscopat, de la médiocrité de ses ministres, trouvaient la satisfaction de leurs besoins intellectuels, moraux et proprement religieux. La foi n'était nullement tarie dans l'Église orthodoxe. D'ordinaire, cette foi s'accommodait, passivement, des usages liturgiques introduits depuis Nikon : il n'est pas donné aux fidèles de vérifier les livres, de scruter le sens de l'*Alleluia*, de décider si on ne nie pas le règne présent du Christ en affirmant que son règne n'aura pas de fin. Mais plus elle était vive, et plus elle demeurait fidèle aux croyances et aux pratiques d'avant le schisme.

Les vieux livres, poursuivis par l'autorité, étaient recherchés et copiés par les lettrés du peuple ; l'abécédaire slavon et le psautier restaient, vers 1850, les premiers livres de l'écolier ; les vieilles images ou leurs copies aux traits sévères et aux couleurs sombres ont toujours paru plus pieuses que les modernes, vivantes et sensuelles ; il a toujours été jugé plus digne d'un bon orthodoxe

40. M^{re} d'Herbigny, *Vl. Soloviev*, Paris, 1911, pp. 288-292 ; D. Strémooukhoff, *Vladimir Soloviev et son œuvre messianique*, Paris, 1935 (thèse soutenue à la Faculté des Lettres de Strasbourg en 1938), pp. 62-63.

d'ignorer le rasoir et le tabac. On continuait à réciter l'office et à lire les *Vies* des saints en famille, comme du temps d'Avvakum. Les bonnes femmes répétaient sans cesse la prière à Jésus, de préférence dans son texte ancien. On honorait les ascètes, les saints personnages qui arpentaient, sans feu ni lieu, la terre russe, nus pieds hiver comme été, le corps chargé de chaînes, un casque de fonte sur la tête, les fols en Christ, les mendiants, les pèlerins. Tout cela était négligé, mal vu ou condamné par les autorités ecclésiastiques, atteintes de rationalisme, mais comme c'étaient des traditions chrétiennes, le peuple chrétien leur demeurait fidèle. Qu'un foyer de sainteté fût signalé, qu'un monastère édifiat par ses souvenirs, ses reliques, la beauté de ses offices sévères et longs, — aux Catacombes de Kiev, à Solovki, à Balaam, à Saint-Serge, — des foules affluaient. Les âmes en peine allaient consulter les *starec*, qui ressuscitaient dans l'Église la direction spirituelle, ceux d'*Optina pustyn'*, qui recevaient les Gogol, les Kirěevskij, les Dostoevskij, les Leontjev, les V. Soloviev, les Tolstoï, écoutaient chaque jour et renvoyaient apaisés des centaines de paysans et de paysannes⁴¹. Qu'un prêtre d'esprit mystique surgît, il était aussitôt suivi : ainsi l'archiprêtre de Cronstadt, Jean. Que des temps difficiles survinssent, et l'on songeait aussitôt à l'Antéchrist et au jugement dernier. Tout cela se passait à l'intérieur de l'Église orthodoxe, mais tout cela était moins conforme au *Règlement ecclésiastique* et aux décisions synodales qu'à l'antique tradition chrétienne d'avant Pierre et d'avant Nikon.

Mieux encore, des particularités caractéristiques de la vieille foi ont été conservées par les fidèles. Les croix des cimetières sont très souvent à huit bras. « Les deux doigts, écrit Smirnov en 1907, sont considérés comme le seul signe de croix régulier par presque tous les orthodoxes des classes inférieures dans les régions entourées et contaminées par le *raskol*; même dans des localités où l'on n'a jamais entendu parler du *raskol*, ils sont employés et prédominent même sur les trois doigts⁴². » Une de ces régions est naturellement le Pomorje, mais là, de plus, on est souvent obligé de se passer de prêtre : « Les popes ne viennent pas chez nous : les paroisses sont petites, il en coûterait trop cher

41. *Lettres du P. Macaire*, p. 220; Kirěevskij, *Œuvres*, I, p. 100; *Optina pustyn'*, pp. 123-130. I. Smolitsch, *Leben und Lehre der Starzen*, Wien, 1936, signale bien d'autres *starec* dans l'Église officielle, mais comme les Tykhon de Zadonsk, Athanase, Cléopas, Séraphin de Sarov, Théophane le reclus ressemblent à des chrétiens russes d'avant Nikon!

42. Smirnov, *Forme du signe de croix*, p. 26.

pour les nourrir. Alors ce sont les accoucheuses qui baptisent, et on fait les enterrements sans service. Seulement de temps en temps on va chercher un prêtre du voisinage, qui complète les baptêmes et célèbre les services... » La plupart des mariages restent sans bénédiction⁴³. Et pourtant il ne s'agit pas de « sans prêtre », mais de fidèles de l'Église établie.

L'écrivain Prišvin a vu, vers 1910, le petit-fils du dernier supérieur du Vyg, qui, les jours de grande fête où venait le prêtre orthodoxe, lui servait d'assistant, et les simples dimanches se rendait lui-même à la chapelle, sonnait la petite cloche, allumait les cierges, prenait en mains l'encensoir : chaque assistant tirait de sa chemise sa croix à huit bras, il l'encensait, puis faisait les lectures. Il était passé à l'orthodoxie, mais lui et ses ouailles conservaient et les anciens rites, et même, par nécessité, le culte des « sans prêtres »⁴⁴.

V

La vieille foi, sans hiérarchie reconnue de tous, divisée, nécessairement inconséquente avec ses principes, reléguée par le pouvoir dans les catégories inférieures de la population, étrangère à tout ce qui compose la société moderne, s'est manifestée incapable tout à la fois d'exercer sur cette société la moindre influence et de constituer une Église. Chez ses fidèles elle a pu sauvegarder tels ou tels aspects d'un christianisme sérieux et convaincu, telles ou telles vertus austères. Un métropolite de Moscou, Joannice (1882-1891), dit que sans elle l'orthodoxie aurait dégénéré en luthéranisme⁴⁵. Mais combien ont vu en elle surtout la négation de l'Église établie ! Combien, éloignés par elle de cette Église, n'ont pas pu rester dans une Église rivale ni adhérer à une secte, et ont été conduits à l'indifférence religieuse !

43. Edemskij, *Mém. soc. géogr.*, LXI, 1 (1929), pp. 94-97 (observations de 1927).

44. Prišvin, *Au pays des oiseaux sans peur*, p. 174. — Une des études les plus intelligentes sur la vieille foi dans ses rapports avec le sentiment religieux des Russes est celle de Vl. Rjabušinskij. Tirée au multiplicateur, en deux cent-cinquante exemplaires, par la main du seul prêtre Cyrille, de Joinville-le-Pont, elle continue la tradition de pauvreté des moyens, invétérée par force chez les vieux-croyants.

45. Rjabušinskij, p. 107. Sur l'Église synodale et la spiritualité populaire, on ne saurait rien lire de plus juste que les courts chapitres de M^{lle} Danzas dans son *Itinéraire religieux de la conscience russe*, collection « Istina », Éditions du Cerf. — Au contraire, le gros livre russe de G. Florovskij, *Les voies de la théologie russe (Puti russkogo bogoslovija)*, Belgrade, 1937) malgré sa thèse discutable d'après laquelle le salut serait dans un retour au byzantisme, en particulier pour les XVIII^e et XIX^e siècles, est une mine de faits et de renseignements bibliographiques.

L'Église établie, appauvrie de ses éléments les plus religieux, obligée par le pouvoir civil de trahir sa mission pour servir des buts politiques, éloignée du peuple, a perdu à la fois le caractère d'une société divine indépendante et la capacité de satisfaire, sous sa forme nouvelle, aux besoins de ses ouailles. Elle a pour elle la forme hiérarchique, une succession apostolique indiscutable. Mais pour combien cette forme, vidée d'une si forte part de son contenu, n'est-elle qu'un scandale de plus ! Combien s'en évadent vers les sectes rationalistes et, plus encore, dans l'incroyance !

Ni l'Église officielle, ni la vieille foi ne présentent tous les traits de la véritable Église qui doit continuer dans le monde la mission du Christ. Depuis Nikon, la Russie n'a plus d'Église. Elle a une religion d'État. De là à la religion de l'État il n'y a qu'un pas. La religion de l'État a été instaurée par le pouvoir qui, en 1917, a succédé à l'Empire.

Vu, le 8 octobre 1937.

Pour le Doyen de la Faculté des Lettres,

L'Assesseur :

J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer.

Le Recteur de l'Académie de Paris :

ROUSSY.

Liste des ouvrages cités en abrégé

(Pour servir de bibliographie) ⁽¹⁾

- A.E.A. — Акты, собранные... археологическою экспедицією..., Спб., т. II (1598-1613), 392+17 стр.; т. III (1613-1645), 496+24 стр.; т. IV (1645-1700), 500+21 стр.
- A.H. — Акты историческіе..., т. III (1613-1645), Спб., 1841, III+501+3+16 стр.; т. IV (1645-1676), Спб., 1842, III+565+8+15 стр.; т. V (1676-1700), Спб., 1842, III+539+4+17 стр.
- A *Platonov* — Сергѣю Ѳеодоровичу Платонову ученики, друзья и почитатели, Спб., 1911, XVII+568 стр.
- Abeille du Nord* — Сѣверная пчела.
- Act. anc. de Vjatka* — Древніе акты, относящіеся къ исторіи Вятскаго края, Вятка, 1881, X+245+XXV стр.
- Act. jur.* — Акты юридическіе или собраніе формъ стариннаго дѣлопроизводства, Спб., 1838, 4+465+23+8 стр.
- Actes authentiques* — Подлинныя акты, относящіеся къ Иверской иконѣ Божьей Матери, принесенной въ Россію въ 1648 г., М., 1879.
- Actes de 1654* — Дѣяніе московскаго собора, бывшаго... въ лѣто... 1654..., М., 1873, 38 стр.+22+10 л.
- Actes de 1666* — Дѣянія московскихъ соборовъ 1666 и 1667 гг., М., 1881, ff. 1-48 du deuxième foliotage.
- Actes de 1667* — *Ibid.*, ff. 1-102 du troisième foliotage.
Les actes des conciles de 1666 et 1667 se trouvent aussi dans *Mat.*, II, pp. 20 sqq.
- Actes de Moscou* — Акты Московскаго государства..., Спб., I (1571-1634), 1890, XLIV+766; II (1635-1659), 1894, XLV+773; III (1660-1664), 1901, XXX+674 стр.

(1) Il ne m'a pas paru utile de donner une bibliographie exhaustive comprenant des ouvrages de troisième main, ni possible de distinguer les sources manuscrites ou imprimées et les études modernes, car à des livres comme ceux de Borozdin, Bëlokurov, Macaire, Nikolaevkij, Kapterev, Rumjancev, etc..., je n'ai guère emprunté que des textes ou des renseignements fondés sur les sources.

Pour plus de détails en ce qui concerne les revues et collections, on se reportera au *Catalogue des périodiques slaves et relatifs aux études slaves des bibliothèques de Paris*, de B. Unbegaun, Paris, 1929.

- Actes Kalašov* — Акты, относящиеся до юридического быта древней Россіи... подъ ред. Н. Калачова, т. III, Спб., 1884, VIII+522 столб.
- Actes Sud et Ouest* — Акты, относящиеся къ исторіи Южной и Западной Россіи, т. III (1638-1657), Спб., 1861, 604+134+22 стр.
- Actes Uvarov* — Описаніе актовъ собранія гр. А. С. Уварова. Акты историческіе..., М., 1905, VII+666 стр.
- Aff. prik.* — Приказныя дѣла, aux *Arch. Af. étr.*
- Aleksëev, *Histoire du sacerdoce fugitif* — Исторія о бѣгствующемъ священствѣ (*Annales de litt. russe*, IV, sect. III, pp. 53-69).
- Ecrit en 1755. Apprécié par Smirnov, *Quest.*, pp. CVIII-CIX.
- Ambassade de Klenk* — Посольство Кунраада фанъ-Кленка къ царямъ Алексѣю Михайловичу и Θεодору Алексѣевичу, Спб., 1900, CLXXVI+650 стр.
- Ambroise, *Histoire de la hiérarchie* — Исторія російской іерархіи ч I-VI, М., 1807-1815.
- Anc. et nouv. Russie* — Древняя и новая Россія.
- Aničkov — Язычество и древняя Русь, Спб., 1914, 38+386 стр.
- Annales de la Commission archéographique* — Лѣтопись занятій археографической комиссіи.
- Annales de la Dvina* — А. А. Титовъ, Лѣтопись Двинская, М., 1889, X+XXIII+182+XXII стр.
- Annales de litt. russe* — Лѣтописи русской литературы и древности.
- Annales d'Irkutsk* — Иркутская лѣтопись..., Иркутскъ, 1911, 418 стр. (*Trav. Sib. or.*, N° 5, 1911).
- Ant. com. archéographique Moscou* — Древности. Труды археографической комиссіи имп. московскаго археологическаго общества.
- Ant. eccl. Moscou* — Московская церковная старина, М., I (1904); II (1906); IV (1911).
- Ant. et nouv.* — Старина и новизна.
- Ant. Kiev* — Кіевская старина.
- Ant. Kostroma* — Костромская старина, изданіе Костромской губ. ученой архивной комиссіи.
- Ant. russe* — Русская старина.
- Antiquités* — Древности. Труды имп. московскаго археологическаго общества.
- Apollos* — Московскіе патріархи, сочиненіе А.Н.А., М., 1848, 111 стр. (*Lect. hist.*, 1847, N° 3).
- Arch. Af. étr.* — Московскій главный архивъ министерства иностранныхъ дѣлъ (au Древлехранилище de Moscou).
- Af. anc.* renvoie aux дѣла старыхъ лѣтъ; *Nouv. class.* N°..., aux столбцы новой разборки.
- Arch. Bëlgorod* — Бѣлгородскій столъ, aux *Arch. Min. Just.*
- Arch. d'Etat* — Государственный архивъ (Древлехранилище de Moscou).

- Arch. Min. Just.* — Московскій архивъ министерства юстиціи (au Древлехранилище de Moscou).
- Arch. Moscou* — Московскій столъ, aux *Arch. Min. Just.*
- Arch. r.* — Русскій архивъ
- Arch. Sëvsk* — Сѣвскій столъ, aux *Arch. Min. Just.*
- Arch. Sib.* — Архивъ Сибирскаго приказа, aux *Arch. Min. Just.*
- Arch. Stroev* — Архивъ П. М. Строева, т. II (1598-1645), Спб., 1917, LXII+1340 столб. (В.Н.Р., XXXV).
- Arch. syn., vol...* — Московскій патриаршій (свнодальный) архивъ, столбець.. (à Moscou, Отдѣлъ рукописей Историческаго музея).
- Arkhangel'skij, Enisejsk* — Город Енисейск (1618-1918), Енисейск, 1923, 72 стр.
- Armorial* — Общій гербовникъ дворянскихъ родовъ всероссійскія имперіи, 10 т., Спб., 1798-1836.
- Avvakum, Œuvres* — Сочиненія б. юрьевецкаго протопопа Аввакума Петрова, изданіе братства св. Петра митрополита, М., 1916, IV+351 стр.
- Azar'in, Miracles* — Книга о чудесахъ пр. Сергія, Спб., 1888, VI+131 стр. (*Mon. anc. lit.*, LXX).
- B.A.R.* — Древняя руссійская вивлюэика, Спб., I-X (1773-1775); 2° éd., I-XX (1788-1791).
- B.N.R.* — Русская историческая библіотека.
- Bakhrushin, Hist. colonisat. Sib.* — Очерки по истории колонизации Сибири в XVI и XVII вв., М. 1928, V+198 стр.
- Barskov* — Памятники первыхъ лѣтъ русскаго старообрядчества, Спб., 1912, XVI+426+XI стр. (*Annales de la Commission archéographique*, XXIV).
- Barsov, Klimency* — Олонекскій монастырь Клименцы, М., 1871, 171 стр. (*Lect. hist.*, 1870, IV).
- Barsov, Matériaux* — Новые матеріалы для исторіи старообрядства XVII-XVIII вв., М., 1890, XII+243 стр.
- Barsukov* — Списки городовыхъ воеводъ и другихъ лицъ воеводскаго управленія Московскаго государства XVII ст...., Спб., 1902, 611 стр.
- Bartenev, Lettres* — Собраніе писемъ царя Алексѣя Михайловича..., М., 1856, V+248 стр.
- Benešević* — Древне-славянская Кормчая XIV титуловъ безъ толкованій, т. I, Спб., 1906-1907, 837 стр.
- Berkh, Alexis* — Царствованіе царя Алексѣя Михайловича, Спб., 1831, I, 314; II, 270 стр.
- Berkh, Michel* — Царствованіе царя Михаила Ѳеодоровича, Спб., 1832, I, V+301 стр.; II, 260+IX стр..
- Berkh, Théodore* — Царствованіе царя Ѳеодора Алексѣевича..., Спб., 1834, I, 122; II, 162 стр.
- Berynda* — Лексіконъ славеноросскій. Именъ толькованіе... Кутеннь, 1653, 324 стр. (*Bibl. de l'Arsenal*, 4° B.L. 621).
- Bëgičev* — Посланіе Ив. Бѣгичева о видимомъ образѣ Божіемъ, X+13 стр. (*Lect. hist.*, 1898, II).

- Bëlikov — Томскій расколъ (Историческій очеркъ отъ 1834 по 1880 годы), Томскъ, 1901, 446 стр.
- Bëlokurov, *Arch. de Solovki* — Библиотека и архивъ Соловецкаго монастыря послѣ осады, М. 1887, 80 стр. (*dans ses Mat.*).
- Bëlokurov, *Bibl. des tsars* — О библиотекѣ московскихъ государей въ XVI ст., М., 1898, 16+336+227 стр. (*Rec. des Arch. des Aff. étr.*, VI).
- Bëlokurov, *Bureau des Légations* — О посольскомъ приказѣ, М., 1906, II+170 стр. (*Lect. hist.*, 1906, III).
- Bëlokurov, *Concile de 1649* — Дѣянія московскаго церковнаго собора 1649 г. (*Lect. hist.*, 1894, IV et *Vie spirituelle*, pp. 31-52).
- Bëlokurov, *Križanič*. — Юрій Крижаничъ въ Россіи (*Lect. hist.*, 1903, II, III; 1907, III; 1909, II; et *Vie spirituelle*, pp. 87—294 + *Ann.*, pp. 1—306).
- Bëlokurov, *Mat.* — Матеріалы для русской исторіи, М., 1888, 574 стр.
- Bëlokurov, *Plans* — Планы г. Москвы XVII в..., М., 1898, 80 стр.
- Bëlokurov, *Sukhanov* — Арсеній Сухановъ, I, М., 1891, IV+440+CLX+V стр. (*Lect. hist.*, 1891, I, II; 1894, II).
- Bëlokurov, *Vie spirituelle* — Изъ духовной жизни московскаго общества XVII в., М., 1902, 294+306 стр.
- Bogorodickij — Очеркъ торговли Нижнего-Новгорода за XVI-XVII в., *dans Nouvelles universitaires*, 1912, N° 7.
- Bogoslovskij — Земское самоуправленіе на русскомъ сѣверѣ въ XVII в., М., I, 1909, 321+105 стр.; II, 1912, 311+45+30 стр. (*Lect. hist.*, 1910, I; 1912, II, III).
- Bonč-Bruevič, *Mat.* — Матеріалы къ исторіи и изученію русскаго сектанства и раскола, вып. I..., Спб., 1908, 12+314 стр.
- Borozdin — Протопопъ Аввакумъ. Очеркъ изъ исторіи умственной жизни русскаго общества въ XVII в., изд. 2-е, Спб., 1900, XIX+319+175 стр.
- Brilliantov — Оеропонтовъ Бѣлозерскій... монастырь, мѣсто заточенія патріарха Никона, Спб., 1899, 246 стр.
- Bucinskij, *Les archevêques de Sibérie* — Сибирскіе архіепископы Макарій, Нектарій, Герасимъ (1625-1650), Харьковъ, 1891, 67 стр. (*Foi et raison*).
- Bucinskij, *Sib.* — Заселеніе Сибири и бытъ первыхъ ея насельниковъ, Харьковъ, 1889, IV+345 стр.
- Bukhtarma — Бухтарминскіе старообрядцы, Л., 1930, 460 стр.
- Bull. com. arch.* — Извѣстія имп. археологической комиссіи.
- Bull. dioc. Kaluga* — Калужскія епархіальныя вѣдомости.
- Bull. Kazan* — Извѣстія общества археологій, исторіи и этнографіи при Казанскомъ Университетѣ.
- Bull. soc. généal.* — Извѣстія русскаго генеалогическаго общества.
- Bull. Tambou* — Извѣстія... Тамбовской ученой архивной комиссіи.

- Bursev A., *Œuvres* — Полное собрание библиографических трудовъ, Спб., 1908.
- Вуѣков — Записки о вступленіи на Новгородскую митрополию митр. Іоакима и Евфимія, Спб., 1913.
- Catéchisme orthodoxe — Orthodoxa Confessio catholicae atque apostolicae Ecclesiae orientalis...*, Wratislaviae, 1751, 359 p.
- Chron.* — Полное собрание русскихъ лѣтописей.
- Col.* — (renvoie aux colonnes de l'Édition académique).
- Coll. Savvaitov* — П., 1915+433 стр. (*Annales de la Commission archéologique*, XXVII).
- Compte-rendu pour 1905* — Отчетъ Имп. Публичной библіотеки за 1905 г., Спб., 1912, VII+208 стр.
- Cvëtaev, *Hist. cult.* — Къ исторіи культуры въ Россіи въ XVI и XVII ст. (*Mém. philol.*, 1890, I, pp. 1 - 20).
- Cvëtaev, *Lutte littéraire* — Литературная борьба съ протестантствомъ въ Московскомъ государствѣ, М. 1887, 178+2 стр.
- Cvëtaev, *Mon.* — Памятники къ исторіи протестантства въ Россіи, I, 150 стр.
- Cvëtaev, *Protestantisme* — Протестанство и протестанты въ Россіи до эпохи преобразованій, М., 1890, VIII+782+II стр. Ouvrage très abondamment documenté.
- Čarykov, — Посольство въ Римъ и служба въ Москвѣ П. Менезія (1637-1694), Спб., 1906, X+775+II стр.
- Čukmaldin, *Mémoires* — Записки о моей жизни..., издано С. Шарповымъ, М., 1902, XV+197 стр.
- Dakhnovič — Нижний-Новгородъ въ первой половинѣ XVII в. по писцовой книгѣ (*Rec. Nijni*, XII, 2).
- Denisov S., *Hist. des Pères de Solovki* — Исторія о отцѣхъ и страдальцѣхъ Соловецкихъ..., М., 1907, 40 стр.
- Sur les mss. voir Družinin, *Ecrits*, pp. 135-136. Autre éd.: Esipov, II, *Ann*, pp. 1-63.
- Denisov S., *La vigne de Russie* — Виноградъ Россійскій или описаніе пострадавшихъ въ Россіи за древлецерковное благочестіе, М., 1906, 122 стр.
- Sur les mss., voir Družinin, *Ecrits*, pp. 133-134.
- Sur les ouvrages de Denisov, voir plus haut pp. 444, 501, 506.
- Dict. biogr. r.* — Русскій біографическій словарь
Sans tomain et non terminé.
- Dimítrij de Rostov, *Enquête* — Розыскъ о раскольнической брынской вѣрѣ, М., 1847, 17+643 стр.; К., 1859.
- Écrit entre 1702 et 1709, imprimé en 1745. V. Smirnov, *Quest.*, pp. CXXI-CXXXII.
- Dispute de Zizanie* — Преніе литовскаго протопопа Лаврентія Зизанія съ игуменомъ Иліею и справщикомъ Григоріемъ по поводу исправленія... катихизиса, dans *Ann. de litt. russe*, II, kn. 4 (1859), отд. II, стр. 80-100.

- Djakonov, *Les années prohibées* — «Заповѣдныя лѣта» и «старина». (Сборникъ статей по исторіи права, посвященный Владимірскому-Буданову... , Кіевъ, 1904).
- Dmitriev — Московскій первоклассный Новоспасскій ставропигіальный монастырь... , М., 1909, 122+12 стр.
- Dmitrievskij, *Liturgie russe* — Богослуженіе въ русской Церкви въ XVI в., ч. I, Казань, 1884, XIV+434+135+XXIV стр.
- Dmitrievskij, *L'ordinand* — Ставленникъ, Кіевъ, 1904.
- Dobrokhotov, *Ant. de Vladimir* — Памятники древности во Владиміръ... , М., 1849, 174 стр.
- Dolgorukij, J. M. — Князь Иванъ Михайловичъ Долгорукій, Изборникъ 1764-1823, М., 1919, 222 стр.
- Dolgorukov P. — Россійская родословная книга, 4 т., Спб. 1854-1857.
- Dosithée — Географическое, историческое и статистическое описаніе... Соловецкаго монастыря... , М., 1836, I-II, 443 стр; III, 275 стр.
Très nombreux documents.
- Družinin, *Ecrits* — Писанія русскихъ старообрядцевъ, Спб., 1912, XIV+534 стр. (*Annales de la Commission archéographique*, XXV).
Donne la liste de tous les mss. enregistrés de tous les écrits émanant de la vieille foi, avec mention des éditions. Fondamental, quoiqu'incomplet.
- Družinin, *Don* — Расколъ на Дону въ концѣ XVII в., Спб., 1889, IX+335 стр.
Excellente thèse basée sur les *A.H.* et *Sup. A.H.*
- Družinin, *Rec. de Pustoozero* — Памятники первыхъ лѣтъ русскаго старообрядчества, III, Пустозерскій сборникъ, Спб., 1914, 25 стр. (*Annales de la Commission archéographique*, XXVI).
Je donne la description de ce *Recueil* dans ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*, pp. 23-24.
- Eding — Ростовъ Великій, Угличъ (И. Грабарь, Русскіе города), М., (1913), 198 стр.
- Edition acad. — Памятники исторіи старообрядчества XVII в., кн. I, вып. 1, Л., 1927, XCIV стр. + 960 столб. (В.Н.Р., XXXIX).
Recueil le plus complet et le plus sûr des œuvres d'Avvakum. Il y manque les textes fragmentaires et douteux, qui devaient former la matière d'un deuxième volume, non paru. Voir ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*, pp. 21-22.
- Encycl. théol.* — Православная богословская энциклопедія или богословскій энциклопедическій словарь, подъ ред. А. Лопухина, П., 1900-1907.
Ensuite sous la direction de N. Glubokovskij. Dernier vol. terminé à *Karmanov*.

- Esipov — Раскольничьи дѣла XVIII ст., Спб., 1861, 654 стр.; т. II, Спб., 1863, 277+274 стр.
Textes d'archives.
- Etablissements* — Уложение, по которому судъ и росправа... производится, сочиненное и напечатанное... 7156, 4-ымъ тиснениемъ, 1776, 50+248 стр.
- Euphrosyn, *Réfutation* — Отразительное писаніе о новоизобрѣтенномъ пути самоубійственныхъ смертей... 1691 г., 1895, 071+160 стр. (*Mon. anc. lit.*, CVIII).
De grande importance pour la dernière période.
- Exhortation spirituelle* — Увѣтъ духовный святѣйшаго Іоакима патріарха Московскаго и всея Россіи, изд. 2-е, М., 1882, 262 л.
Ecrit par Athanase de Kolmogory et Karion Istomin (Verjužskij, pp. 605-611). 1-re éd. 20 sept. 1682.
- Famincyn — Скоморохи на Руси, Спб., 1889, 191 стр.
- Faminskij, *Les sentiments profonds* — Основные переживанія русской народной души въ годину Смутаго времени (*Trav. de Kiev*, 1915, III, стр. 415-455).
- Fedorov — Село Большое Мурашкино..., М., 1891, VI+84 стр.
- Fedorov, *Hist.* — Историческое собраніе о богоспасаемомъ градѣ Суждалѣ, ключаря тамошняго собора Ананіи Ѳедорова, II+210+II стр. (*Vremennik*, 22 — 1855).
- Filimonov — Симонъ Ушаковъ и современная ему эпоха русской иконописи, М., 1873.
- Findeisen — Очерки по исторіи музыки въ Россіи..., I, М., 1928, 364+LVIII стр.; II, М., 1929, 376+CXCI стр.
- Foi et raison* — Вѣра и разумъ.
- Fondations du Sauveur le Nouveau* — архим. Леониль, Вкладная книга Московскаго Новоспасскаго монастыря, Спб., 1883, 32 стр. (*Mon. anc. lit.*, XXXIX).
- Forsten — Сношенія Швеціи и Россіи во второй половинѣ XXVII в. (*Rev. Min. I P.*, 1898, I, 210-277, 321-354; II, 48-103, 311-350; 1899, II, 277-339 III, 47-92).
- Gaciskij — Нижегородскій лѣтописецъ, Нижній-Новгородъ, 1886, XII+144 стр.
- Gauthier — Замосковный край въ XVII в. Опытъ изслѣдованія по исторіи экономическаго быта Московской Руси, М., 1906, 8+602 стр.
- Georgievskij, *Floriščevo* — Флоришева пустынь, историко-археологическое описаніе, Вязники, 1896, 15+416 стр.
- Geraklitov, *Matériaux* — Материалы по исторіи Мордвы, М.-Л., 1931, 125 стр.
- Gibbenet — Историческое изслѣдованіе дѣла патр. Никона, Спб., I, 1882, VIII+270; II, 1884, VIII+XIV+1124 стр.
Tout le t. II est composé de documents d'archives.
- Gogol', *Extraits de la correspondance* — Выбранныя мѣста изъ переписки съ друзьями, Спб., 1847, 287 стр.

- Golicyn, N. — Научно-образовательныя сношенія Россіи съ Западомъ въ началѣ XVII в., М., 1898, 34+2 стр. (*Lect. hist.*, 1898, IV).
- Gollerbakh — В. В. Розановъ, жизнь и творчество, П., 1922, 110 стр.
- Golubcov, *Avènement du patr. Joseph* — Вступленіе въ патриаршество и поученіе къ паствѣ Іосифа патриарха Московскаго (*Sup. aux Ss. Pp.*, 42 [1888], IV, pp. 327-381).
- Golubcov, *Cérémonial de l'Assomption* — Чиновники Московскаго Успенскаго собора..., М., 1908, LIII+312 стр. (*Lect. hist.*, 1908, II).
- Golubcov, *Débats sur la foi* — Пренія о вѣрѣ, вызванныя дѣломъ королевича Вальдемара и царевны Ирины Михайловны, М., 1891, V+384 стр.
Etude documentée sur la période 1633-1645.
- Golubinskij, *Canonisation* — Исторія канонизаціи святыхъ въ русской Церкви, М., 600 стр. (*Lect. hist.*, 1903, I).
- Golubinskij, *Guide* — Путеводитель по Лаврѣ (*Lect. hist.*, 1909, III)
- Golubinskij, *Hist.* — Исторія русской Церкви, I, 1, XIXIV+968 стр.; I, 2, IV+480 стр.; II, 1, VIII+919 стр.; II, 2, 616 стр. (*Lect. hist.*, 1901, III; 1904, II; 1906, II; 1916, IV).
- Golubinskij, *Notre polémique* — Къ нашей полемикѣ съ старообрядцами, М., 1905, 260 стр. (*Lect. hist.*, 1905, III).
- Gorskij, *Bibl. syn.* — Описаніе славянскихъ рукописей Московской синодальной бібліотеки, М., I, 1855; II, 1, 1857; 2, 1858; 3, 1862; III, 1, 1869; 2, 1917 (*Lect. hist.*, 1917, IV).
- Grabar' — Исторія русскаго искусства, М., 1909-1913.
22 fasc. parus sur 40.
- Gruzdev — Религіозное врачеваніе русскихъ (*Bull. Kazan.*, XXXII, 2 [1923] pp. 115-121).
- Gudzij — Житіе протопопа Аввакума... и другіе его сочиненія, редакция, вступительная статья и комментарии Н. Гудзия, (М., 1935), 497 стр.
Consciencieux recueil d'après l'*Edition acad.* pour les textes et Barskov pour le commentaire, mais sans valeur originale.
- Guide par eau* — Справочник - путеводитель по рекам, озерам, каналам СССР, М., 1925, 589 стр.
- Hist. de l'Épiphanie de Kostroma* — Историческія извѣстія о костромскомъ... Богоявленскомъ монастырѣ..., Спб., 1837, 54 стр.
- Hist. de saint Nicolas Pěšnoša* — Историческое описаніе монастыря св. Николая что на Пѣсношѣ, М., 1893.
- Ikonnikov, *Maxime le Grec* — Максимъ Грекъ и его время..., Кіевъ, 1915, IV+II +604+21 стр.
- Indicateur* — Официальный указатель железнодорожных, пароходныхъ и другихъ пассажирскихъ сообщеній, М., 1931.
- Innocent, év., *Livre de prières* — Старовѣрческій молитвенникъ по благословенію еп. Иннокентія, Кишиневъ, 1924.

- Interlocuteur orthodoxe* — Православный собесѣдникъ.
- Invent. Annonciation* — Переписная книга Московскаго Благовѣщенскаго собора въ XVII в., М., 1873, 50 стр. (*Rec. pour 1873*).
- Invent. arch. Min. Just.* — Описание документовъ и бумагъ, хранящихся въ Московскомъ архивѣ министерства юстиціи, 21 т., Спб. - М., 1869 - 1915.
Beaucoup de volumes ont des index très précieux.
- Invent. arch. syn.* — Описание документовъ и дѣлъ, хранящихся въ архивѣ св. пр. Синода, I (1542-1721), Спб., 1868.
- Invent. vol. mss. Vologda* — Описание собранія свитковъ, находящихся въ Вологодскомъ епархіальномъ древнехранилищѣ, вып. 1-13, Вологда, 1899-1917.
- Ivančîn-Pisarev — Прогулка по древнему Коломенскому уѣзду, М. 1843, 165 стр.
- Ivanov F., *L'Eglise en Russie* — Церковь въ эпоху смутнаго времени на Руси, Екатеринославъ, 1906, 10+276 стр.
- Ivanov P., *Archives* — Описание государственнаго архива старыхъ дѣлъ, М., 1850, VII+IV+390+II стр.
- Ivanovskij, *Saint Alexandre du Svir'* — Я. И., Свирскій Александровъ монастырь..., Спб., 1874.
- Izvěkov — Московскія кремлевскія дворцовыя церкви и служившія при нихъ лица въ XVII в., М., 1906, II+268 стр. (*Ant. eccl. Moscou*, II).
Donne des listes du clergé de chaque église du Kremlin avec dates.
- Jakubov — Россія и Швеція въ первой половинѣ XVII в. Сборникъ матеріаловъ..., 1616-1651, М., 1897, 493 стр. (*Lect. hist.*, 1897, III, IV; 1898, I).
- Jacimirskij, *Milescu* — Николай Милеску Спафарій. Страница изъ исторіи русско-румынскихъ сношеній въ XVII в., Казань, 1908.
- Jagič, *Hist. phil. sl.* — Исторія славянской филологіи, Спб, 1910.
- Jerôme — Жизнь Иларіона митрополита Суздальскаго и основателя Флорищевой пустыни, издана... іеромонахомъ Іеронимомъ..., М., 1859, IV+107 стр.
Autre édition, d'après un autre ms., dans *Trav. de Vladimír*, X, 57 p.
- Journal du palais* — С. А. Бѣлокуровъ, Дневальныя записки приказа тайныхъ дѣлъ 7165-7183 гг., М., 1908, X+346 стр. (*Lect. hist.*, 1908, I, II).
Emploi du temps journalier du tsar Alexis.
- Juškov — Очерки изъ исторіи приходской жизни... XV-XVII в., Спб., 1913, 134 стр. (*Annales de la Commission archéologique*, XXVI).
- Kabanov — Разинцы въ Нижегородскомъ краѣ (*Rec. Ljubavskij*, pp. 413-428).

- Kapterev — Патриархъ Никонъ и царь Алексѣй Михайловичъ, Сергіевъ-Посадъ, I, 1909, V+524 стр.; II, 1912, VIII+547+LX стр.
Etude historique originale, où sont cités parfois des documents inédits.
- Kapterev. *Ecoles* — О преко-латинскихъ школахъ въ Москвѣ въ XVII в., М., 1889
- Kapterev, *Les officiers épiscopaux* — Свѣтскіе архіерейскіе чиновники въ древней Руси, М., 1874, 236 стр.
- Kapterev, *Nicon* — Патриархъ Никонъ и его противники въ дѣлѣ исправленія церковныхъ обрядовъ, изд. 2-ое, Сергіевъ посадъ, 1913, VIII+271 стр.
Traite de la période du patr. Joseph. Refonte d'une 1-re éd. parue en 1887.
- Kapterev, *Relations* — Отношеніе Россіи къ православному Востоку въ XVI и XVII ст., М., 1914², IV+567+IX стр.
- Kaškin — Родословныя развѣдки, I, Спб., 1912, XI+451 стр.
- Karataev — Описаніе славяно-русскихъ книгъ, напечатанныхъ кирилловскими буквами, т. I, съ 1491 по 1652 г., Спб., 1883, VI+554 стр.
- Kedrov, *Palicyn* — Авраамій Палицынъ, 202 стр. (*Lect. hist.*, 1880, IV).
- Kharlamov — Протопопъ Иванъ Нероновъ, очеркъ изъ исторіи раскола. (*Anc. et nouv. Russie*, 1881, N° 1).
- Kharlampovič — Малороссійское вліяніе на великорусскую церковную жизнь, т. I, Казань, 1914, XXIV+878+LXIV стр.
Dernier mot des recherches sur le sujet. Riches index. Pour le XVII^e s., pp. 1-456.
- Kharlampovič, *Kurcewicz* — Іосифъ Курцевичъ, архіепископъ Суздальскій (1621-1642), Почаевъ, 1900, 39 стр.
- Kharuzin — Къ вопросу о борьбѣ Московскаго правительства съ народными обрядами и суевѣріями (*Rev. ethn.*, 1897, N°1, pp. 143-151).
- Khramcovskij — Краткій очеркъ исторіи и описаніе Нижняго-Новгорода, Нижній-Новгородъ, I, 1857, 127+31+4 стр.; II, 1859, 224+30+7+2 стр.
- Kirillov — Правда старой вѣры, М, 1916.
Contient un texte inédit d'Avvakum.
- Klipunovskij — Григорій (Иванъ) Нероновъ. Біографическій очеркъ. (*Nouvelles universitaires*, 1886, N° 7, pp. 1-40).
- Ključevskij, *Cours* — Курсъ русской исторіи, ч. III, М., 1908, 476 стр. (2-ое изд., 1923, 471 стр.).
- Ključevskij, *Les hommes de bien de l'ancienne Russie*, dans *Rec. art.*, II, pp. 137-158 (*Mess. théol.*, 1892, I; pp. 77-96).
Etude sur Th. Rtiščev, peu critique.
- Ključevskij, *Rec. art.* — Сборникъ статей, I, П., 1919, 472+XXIV стр.; II, П. 1918, 496 стр.; III, П., 1918, 445+XXIV стр.
- Ključevskij, *Vies* — Древнерусскія житія святыхъ, какъ историческій источникъ, М., 1871, III+465+III стр.

- Konošev — Святые Вологодскаго края, 130+II стр. (*Lect. hist.*, 1895, IV).
- Kormčaja — Кормчая, М., 1650, 741 л. (Karataev, N° 661).
V. dans ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*, p. 224, *Pilote*.
- Korolenko — Путешествіе уральскихъ казаковъ въ «Бѣловодское царство», Спб., 1903, 112 стр. (*Mém. soc. géogr., Ethn.*, XXVIII, 1).
- Korolenko, *Histoire de mon contemporain* — Исторія моего современника, М.-Л., 1930.
- Kozlovskij — О. М. Ртищевъ. Историко-біографическое изслѣдованіе, Кіевъ, 1906, 152 стр. (*Nouvelles universitaires*, 1906, N° 1, 2, 6, 11).
Monographie utilisant beaucoup de documents imprimés et mss., mais manquant de précision.
- Kozminskij — Разборъ сочиненія Шушерина о жизни и дѣятельности патр. Никона (*Nouvelles Néžin*, VII — 1882).
- Košančikov, *Trois suppliques* — Три челобитныя справщика Савватія, Саввы Романова и монаховъ Соловецкаго монастыря. Спб., 1862, 181 стр.
Edition peu satisfaisante de trois textes essentiels.
- Kraïnskij — Порча, кликуши и бѣсноватыя..., Новгородъ 1900.
- Križanič, *Historia de Sibiria*, dans Titov, *Sibérie*.
- Križanič, *Oeuvres* — Собраніе сочиненій Сибія Крижанича, М., I, 1891, 71 стр.; II, 1891, XIV+122 стр.; III, 1893, XIV+167 стр. (*Lect. hist.*, 1890, IV; 1891, I, II; 1892, III; 1893, II).
- Križanič, *Politique* — Русское государство въ половинѣ XVII в., М., I, 1859, VIII+438+VI; II, 1860, 392+IV+II стр.
L'auteur fournit incidemment des témoignages à utiliser.
- Kuznesov — Юродство и столпничество. Религіозно-психологическое изслѣдованіе, Спб., 1913, 410 стр.
Lect. chr. — Христіанское чтеніе.
Lect. hist. — Чтенія въ имп. обществѣ исторіи и древностей российскихъ.
- Lect. spir.* — Чтенія въ обществѣ духовнаго просвѣщенія.
- Lettres des souverains russes* — Письма русскихъ государей..., М., 1848, VIII+326+20 стр.
- Listes des lieux habités* — Списки населенныхъ мѣстъ Россійской Имперіи.
- Lilčev — Изъ исторіи раскола на Вѣткѣ и въ Стародубѣ XVII-XVIII вв., К., 1895, 12+596 стр. (*Nouvelles Néžin*, XIII et XIV).
- Lilčev, *Nouveaux mat.* — Новые матеріалы для исторіи раскола на Вѣткѣ и въ Стародубѣ XVII-XVIII вв., К., 1893, 23+278 стр. (*Nouvelles Néžin*, XII).
- Lilov — О такъ называемой Кирилловой книгѣ..., Казань, 1858, 240 стр.
- Livre de dépenses* — Розходная книга митр. Новгородскаго Никона, 62 стр. (*Vremennik*, 13 — 1852).
- Livre de recensement* — Писцовая книга (*Arch. Min Just.*).

- Libre de recettes du district de Nijni-Novgorod* — Нижегородскія платежницы 7116 и 7120 гг., М., 1910, V+284 стр. (*Lect. hist.*, 1910, III).
- Livres des seigneurs* — Боярскія книги (*Arch. Min. Just.*).
- Ljubomirov — Выговское общежителство, М. -Саратов, 1924, 138 стр.
- D'après Philippov, mais bonne bibliographie des *bezpopovcy*.
- Loparev, *Samarovo* — Самарово, село Тобольской губ..., Спб., 1896, VI+244 стр.
- Lubimenko, *Les relations commerciales et politiques de l'Angleterre avec la Russie avant Pierre le Grand*, Р. 1933, XX+310 p.
- Macaire, *Théol. dogm.* — Православное догматическое богословіе, Спб., 1857.
- Macaire, *Histoire de l'Eglise russe* — Исторія русской Церкви, т. XI, Спб., 1882, XV+628 стр.; т. XII, Спб., 1883, XXVI+792 стр.
- Peu critique, mais cite ou analyse beaucoup de textes.
- Macaire, év., *Hist. du raskol* — Исторія русскаго раскола извѣстнаго подъ именемъ старообрядчества, изд. 2-е, Спб., 1858, III+404+VIII стр.
- Très vieillie, très incomplète.
- Macaire, archim., *Ant. eccl. de Nijni* — Памятники церковныхъ древностей въ Нижегородской губ., VI+II+514 стр. (*Mém. soc. arch.*, X — 1857).
- Majkov — Симеонъ Полоцкій (Очерки изъ исторіи русской литературы XVII и XVIII ст., Спб., 1889).
- Maison de Nicon* — Переписная книга домової казны патр. Никона... 7166 г., 134 стр. (*Vremennik*, 15 — 1852).
- Maksimov, *Au fond des bois* — Лѣсная глушь. Картины народнаго быта..., I, Спб., 1871, 312 стр.
- Maksimov, *Mots et proverbes* — Крылатые слова (Собрание сочинений, Спб., 1909, т. XV), XIV+455 стр.
- Maksimov, *Récits* — Разсказы изъ исторіи старообрядства, Спб., 1861, IV+164 стр.
- Résume la Vie, inédite, de Corneille, pp. 5-38.
- Maksimov, *Un an dans le Nord* — Годъ на сѣверѣ, Спб., изд. 2-е, 1864, 608 стр.
- Malinin, *Kaluga* — Малининъ, Чернышевъ, Персональскій, Калуга, Опыт историческаго путеводителя..., Калуга, 1912, XX+295 стр.
- Mansvetov — Какъ у насъ правились церковныя книги (*Sup. aux Ss. Pp.*, 1883, pp. 514-574; 1884, pp. 273-320).
- D'après les archives de la Typographie synodale. Etude précise, mais concerne surtout le Typicon et les Ménées.
- Marks, *L'abécédaire de A. Uspenskij* — Къ азбукѣ конца XVII в. изъ собранія А. И. Успенскаго, М., 1909, 28 стр.

- Martel A., *La langue polonaise dans les pays ruthènes*, Lille, 1938, 318 p. (*Trav. et Mém. de l'Univ. de Lille, nouv. série: droit et lettres* N° 20).
- Martynov, *Simbirsk* — Гор. Симбирскъ за 250 лѣтъ его существованія, Симбирскъ, 1898, 400 стр.
- Martyre de Paul* — Сказаніе о страданіи и скончаніи священо-мученика Павла еп. Коломенскаго (*Lect. hist.*, 1905, II, *Mél.*, pp. 41-46).
- Mat. sur Borovsk* — Боровскъ, Матеріалы для исторіи города XVII и XVIII ст., М., 1888.
- Matvѣev. *Défense* — Исторія о невинномъ заточеніи ближняго боярина А. С. Матвѣева..., изд. Н. Новиковымъ, Спб., 1776, 399 стр.
- Maxime le Grec, *Oeuvres* — Сочиненія, Сергіевъ-Посадъ, I, 1910, IV+287+III стр.; II, 1811, 332+III стр.; III, 1911, 191+III стр.
- Mélanges Korsakov* — Сборникъ статей въ честь Д. А. Корсакова, Казань, 1913, XIV+526 стр.
- Meľ'nikov P. — Историческіе очерки поповщины, М., 1864, 282 стр.
- Meľ'nikov P., *Oeuvres* — Полное собраніе сочиненій, т. VII, Спб., 1909, 589 стр.
- Mém. fac. hist-phil. SPB.* — Записки историко-филологическаго факультета имп. Спб.-скаго университета.
- Mém. Inst. archéol. Moscou* — Записки Московскаго археологическаго Института.
- Mém. philol.* — Филологическія записки.
- Mém. savants* — Россійская ассоціація научно-исследовательскихъ институтовъ общественныхъ наукъ, Институтъ исторіи, Ученые записки.
- Mém. sect. r. et sl.* — Записки отдѣленія русской и славянской археологіи русскаго археологическаго общества.
- Mém. soc. arch.* — Записки имп. археологическаго общества.
- Mém. soc. géogr. (ethn.)* Записки имп. русскаго географическаго общества по отдѣлу этнографіи.
- Mess. d'arch.* — Вѣстникъ археологіи и исторіи.
- Mess. d'Europe* — Вѣстникъ Европы.
- Mess. hist.* — Историческій вѣстникъ.
- Mess. phil. r.* — Русскій филологическій вѣстникъ.
- Mess. russe* — Русскій Вѣстникъ.
- Mess. théol.* — Богословскій вѣстникъ.
- Milovidov — Содержаніе рукописей, хранящихся въ архивѣ Ипатьевскаго мон., вып. I, Кострома, 1887, 74 стр.
- Milovskij, *Les saints non canonisés* — Неканонизованные святые г. Шуи, 23 стр. (*Lect. hist.*, 1893, II).
- Monastère Derevjanicy* — Кадыковъ и Шляпкинь, Лѣтопись и акты Новгородскаго мужскаго Деревянскаго монастыря 1335-1839, 162 стр. (*Mess. arch.*, XXI — 1911).
- Mon. anc. lit.* — Памятники древней письменности и искусства.

- Mon. des cryptes* — Печерскій монастырь (*Mon. Nijni*, 1849, N° 28 sqq.).
- Mon. hist. des paysans* — Памятники исторіи крестьянъ XIV-XIX вв., подъ ред. Вормса..., М., 1910, VII+260 стр.
- Mon. hist. soc.* — Памятники социально-экономической истории московскаго государства XIV-XVII вв., I, М., 1929, VI+396 стр.
- Mon. Jaroslav'* — Ярославскія губернскія вѣдомости.
- Mon. Nijni* — Нижегородскія губернскія вѣдомости.
- Mon. Vladimir* — Владимірскія губернскія вѣдомости.
- Mon. Vologda* — Вологодскія губернскія вѣдомости.
- Mss. Acad.* — Срезневскій В. и Покровскій Ф., Описание рукописнаго отдѣленія библіотеки имп. Академіи наукъ, 3 т., Спб., 1910-1930.
- Mss. bibl. publ.* — Manuscrit de la Bibliothèque publique à Leningrad.
- Mss. Buslaev* — Бычковъ, И., Каталогъ собранія рукописей Ф. И. Буслаева, нынѣ принадлежащихъ имп. Публичной библіотекѣ Спб., 1897, 359 стр.
- Mss. de Kiev* — Петровъ, Н., Описание рукописныхъ собраній, находящихся въ г. Кіевѣ, вып. I, М., 1892, 321 стр.
- Mss. de l'Olonec* — Срезневскій, В., Описание рукописей и книгъ, собранныхъ для имп. Академіи наукъ въ Олонекскомъ краѣ, Спб., 1913, 28+688 стр.
- Mss. Orel* — Евсѣевъ, Описание рукописей, хранящихся въ Орловскомъ древлехранилищѣ, Орель, 1906.
- Mss. syn.* — voir Gorskij.
- Mss. Šëukin* — Яцимирскій А., Опись старинныхъ славянскихъ русскихъ рукописей собранія П. И. Шукина, М., 1896, 2 вып., 367 и 276 стр.
- Mss. Titov* — Описание славяно-русскихъ рукописей, находящихся въ собраніи А. А. Титова, I-VI, М., 1900-1913.
- Mss. Uvarov* — Систематическое описание славяно-россійскихъ рукописей собранія гр. А. С. Уварова... составилъ архимандритъ Леонидъ..., I, М., 1893, XVI+694 стр.
- Mss. Vakhraměev* — Титовъ А. А., Рукописи славянскія и русскія, принадлежащія И. А. Вахрамѣеву, I-VI, М., 1888-1907.
- Mukhanov* — Сборникъ Муханова, изд. 2-е, Спб., 1866, 18+622+57+30 стр.
- Nécrologe* — Сводный старообрядческій синодикъ, 2-ое изд..., А. Н. Пыпина, Спб., 1883, V+60 стр. (*Mon. anc. lit.*, XLIV)
- Nécropole Moscou* — в. к. Николай Михайловичъ, Московскій некрополь, Спб., I-III, 1907-1908.
- Nécropole prov. russe* — в. к. Николай Михайловичъ, Русскій провинціальный некрополь, т. I, М. 1914, IX+1008 стр.
- Nevostruev, Registre des ordonnés* — Запись о ставленикахъ московскихъ церквей, М., 1869, 73 стр.

Nikolaevskij, *L'Hôtel de la presse* — Московскій Печатный дворъ при патриархѣ Никонѣ (*Lect. chr.*, 1890, I, pp. 114-141; II, pp. 434-467; 1891, I, pp. 147-186; II, pp. 151-186).

La monographie la plus sûre et la plus circonstanciée sur la correction des livres de Philarète à Nikon, et sur les correcteurs.

Nikolaevskij, *Relat.* — Изъ исторіи сношеній Россіи съ Востокомъ въ половинѣ XVII в., Спб., 1882, 67 стр. (*Lect. chr.*, 1882, I, pp. 245 sqq. et 732 sqq.).

Nikol'skij — Сибирская ссылка прот. Аввакума (*Mém. savants*, II — 1927 —, pp. 137-167).

Etude originale d'après les Archives du Bureau de Sibérie, avec textes joints.

Nikol'skij K. — Объ антиминосѣхъ православной русской церкви, Спб., 1872, 383 стр.

Nikol'skij N., *Firsov* — Сочиненія соловецкаго инока Герасима Фирсова..., 1916, XLII+233 стр. (*Mon. anc. lit.*, CLXXXVIII).

Nouvelles Néžin — Извѣстія историко-филологическаго Института кн. Безбородко въ Нѣжинѣ.

Nouvelles universitaires — Университетскія извѣстія, Кіевъ.

Novombergskij — Слово и дѣло государевы, т. I, М., 1911, 593+14 стр. (*Mém. Inst. archéol. Moscou*, XIV).

Novosel'kij — Вотчинник и его хозяйство в XVII в., М.-Л., 1929, 192 стр.

Obituaire de Kolesnikovo — Синодикъ Колясниковской церкви, Спб., I, 1896-1899, 172 л. + 206 стр. (*Soc. anc. lit r.*, CX, CXV).

Ogloblin, *Bureau de Sibérie* — Обзорѣніе столбцовъ и книгъ сибирскаго приказа, I, 421+VIII стр. (*Lect. hist.*, 1895, II).

Olearius — *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse*, . . ., trad. de l'allemand par A. de Wicquefort, Paris, 1659, t.I, 686 p.

Optina pustyn' — Историческое описаніе Козельской Оптиной пустыни. . . , Свято-троицкая Сергіева лавра, 1902, 221 стр.

Orlov — Иисусова молитва на Руси въ XVI в., Спб., 1914, 32 стр.

Osinskij — Мелетій Смотрицкій, архіепископъ Полоцкій, Кіевъ, 1912, 154 стр. (*Trav. de Kiev*, 1911, III).

Ostrovskij — Выговская пустынь и ея значеніе въ исторіи старообрядческаго раскола, Петрозаводскъ, 1914, 137 стр.

Paul d'Alep — Путешествіе Антиохійскаго патр. Макарія въ Россію въ половинѣ XVII в., описанное его сыномъ архидіакономъ Павломъ Алеппскимъ, II, VI+202 стр. (*Lect. hist.*, 1897, IV); III, IV+208 стр. (*Lect. hist.*, 1898, III); IV, X+195 стр. (*Lect. hist.*, 1898, IV).

On pourra consulter cette source essentielle dans la traduction française en cours de publication dans la *Patrologia orientalis* de Mgr. Graffin, t. XXII, fasc. 1; XXIV, fasc. 4, etc...

- Pavlov, *Le 50^e chap.* — 50-я глава Кормчей книги..., М. 1887, IV+452 стр.
- Pavlov A., *Nomocanon* — Номоканонъ при большемъ Требникѣ. Его исторія и тексты греческій и славянскій съ объяснительными и критическими примѣчаніями, М. 1897, XIV+520 стр.
- Pervukhin — Церковь Ильи пророка въ Ярославлѣ, М., 1915, 67 стр.
- Pervukhin, *Les prélats de Tver'* — О Тверскихъ іерархахъ, Тверь, 1901, V+175 стр.
- Petrovskij N. — Изъ исторіи вопроса о составѣ Кормчей книги, (*Rev. Min. I P.*, 1914, № 12, pp. 173-239).
- Pétukhov, *Lit. anc.* — Русская литература..., древній періодъ, II, 1916, IV+XXVIII+476 стр.
- Philàrète, *Comparaison* — Опытъ сличенія церковныхъ чинопослѣдованій по изложенію церковно-богослужебныхъ книгъ Московской печати, изданныхъ первыми пятью російскими патріархами, изд 3-е, М., 1883, 132 стр.
- Philàrète, *Histoire de l'Eglise* — Исторія русской Церкви, періодъ 4 (1588-1720), 2-е изд., М., 1850.
- Philippov, *Vyg* — Исторія Выговской старообрядческой пустыни, Спб., 1862, XIV+480 V стр.
- Source essentielle sur le Vyg. Sur sa valeur, v. Smirnov, *Quest.*, pp. CI-CVIII.
- Pierling, *Articles* — Историческія статьи и замѣтки, Спб., 1913, 191 стр.
- Piskarev — Древніе грамоты и акты Рязанскаго края, Спб., 1854, 171 стр.
- Platonov — Очерки по исторіи Смуты въ Московскомъ государствѣ XVI-XVII вв., Спб., 1899, 11+665 стр. (*Mém. fac. hist.-phil. SPB.*, LII).
- Platonov, *Articles* — Статьи по русской исторіи, изд. 2-ое, Спб. 1912, 528 стр.
- Platonov, *Moscou et l'Occident* — Москва и Западъ въ XVI-XVII в., Л., 1925, 150 стр.
- Platonov, *Récits et histoires* — Древне-русскія оказанія и повѣсти о Смутномъ времени XVII в., какъ историческій источникъ, изд. 2-ое, Спб., 1913, XXI+474 стр.
- Platonov, *Le Temps des troubles* — Смутное время. . . , П., 1923 166 стр.
- Pogodin — Семнадцать первыхъ лѣтъ въ жизни имп. Петра Великаго 1672-1689, М., 1875, IV+242 стр.
- Pokrovskij A., *Hôtel de la presse* — Печатный Московскій дворъ въ первой половинѣ XVII в., М., 1912, 71 стр. (*Antiquités*, XXIII. 2.).
- Pokrovskij I., *La maison archiépiscopale de Kazan* — Казанскій архіерейскій домъ... по 1764 г., Казань, 1906, XII+482+XXX+264+XVI стр.
- Popov N., *Mat.* — Матеріалы для исторіи возмущенія Стеньки Разина, М. 1857, 268 стр.

- Popov N., *Rec.* — Сборникъ изъ исторіи старообрядчества, М., 1864, 162 стр.
- Popov A., *Polém.* — Историко-литературный обзоръ древне-русскихъ полемическихъ сочиненій противъ Латинянъ, М., 1875, 417 стр.
- Possevin, *Moscovia — Moscovia et alia opera de statu huius seculi*, [Cologne], 1587, 392 p.
- Preobraženskij A., *La question du chant* — Вопросъ о единоголасномъ пѣніи въ русской Церкви XVII в., 1904, 79 стр. (*Mon. anc. lit.*, CLV).
- Priležaev — Новгородская Софійская казна, Спб., 1875, 105 стр.
- Prišvin, *Au pays des oiseaux sans peur* — Въ краю непуганныхъ птицъ, очерки Выговскаго края, Спб., (1910), VII+193 стр.
- Procès de Nikon* — Дѣло о патріархѣ Никонѣ, Спб., 1897, XXII+453+21 стр.
- Pièces originales des Archives d'Etat, avec index des personnes.*
- Prozorovskij — Свѣдѣствъ Медвѣдѣвъ, его жизнь и дѣятельность..., М., 1896, 606 стр. (*Lect. hist.*, 1896, II, III, IV).
- Rangs du palais* — Дворцовые разряды.
- Rec. de chartes* — Собраніе государственныхъ грамотъ и договоровъ.
- Rec. de Novgorod* — Сборникъ Новгородскаго общества любителей древности, Новгородъ, 1908-1915.
- Rec. décis. conf. orth.* — Полное собраніе постановленій и распоряженій по вѣдомству православнаго исповѣданія.
- Rec. des Arch. des Aff. étr.* — Сборникъ Московскаго главнаго архива Министерства Иностранныхъ дѣлъ.
- Rec. des Arch. Min. Just* — Сборникъ Московскаго архива Министерства Юстиціи.
- Rec. des lois* — Полное собраніе законовъ Россійской имперіи собраніе первое, т. I (1649-1675), Спб., 1830, XXXI+1029+12 стр.
- Rec. Gaciskij* — Сборникъ въ память А. С. Гацискаго, Нижній-Новгородъ, 1897.
- Rec. Ključevskij* — Сборникъ статей, посвященныхъ В. О. Ключевскому..., М., 1909, X+828+III стр.
- Rec. Ljubavskij* — Сборникъ статей въ честь М. К. Любавскаго, II, 1917, 788 стр.
- Rec. Nėžin* — Сборникъ историко-филологическаго общества при Институтѣ кн. Безбородко въ Нѣжинѣ.
- Rec. Nijni* — Сборникъ Нижегородской ученой архивной комиссіи.
- Rec. pour 1873* — Сборникъ на 1873, изд. обществомъ древнерусскаго искусства... подъ ред. Г. Филимонова, М., 1873, 181+49 стр.
- Rec. sect. lit. r. Ac.* — Сборникъ отдѣленія русскаго языка и словесности имп. Академіи наукъ.

- Registre des ordinations* — Запись ставленныхъ грамотъ... 1645-1666, *Bibl. syn.*, ms. sl. N° 424, ff. 15-343 (Sabba, p. 180).
 Edité partiellement par N. Nevostruev.
- Rép. des orthodoxes* — *Bibl. syn.*, ms. Khludov N° 282, 108 ff.
 Voir ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*, p. 23
- Rev. eth.* — Этнографическое обозрѣніе.
- Rev. Min. I. P.* — Журналъ Министерства народнаго просвѣщенія.
- Rituel de 1651* — Требникъ, М., 775 л. (Karataev, N°674).
 Voir ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*, p. 225.
- Rjabušinskij VI. — Старообрядчество и русское религиозное чувство, Жуанвиль ле понъ, 1936, 133 стр.
- Rjazanovskij — Демонологія въ древней русской литературѣ, М., 1915, 126 стр. (*Mém. Inst. archéol. Moscou*, XXXVII).
- Rodes — Состояніе Россіи въ 1650-1655 по донесеніямъ Родеса, VIII+268 стр. (*Lect. hist.*, 1915, II).
 Les *Lect. hist.* ne donnent les rapports intégraux de Rodes que jusqu'au 31 mai 1652 (puis des extraits); pour les suivants, voir *Rec. de Novgorod*, VII. Source de premier ordre.
- Rozenkamp — Обозрѣніе кормчей книги въ историческомъ видѣ, 2-ое тисн., Спб., 1839.
- Rozdestvenskij N. — Къ исторіи борьбы съ церковными безпорядками... XVII в. (Челобитная нижегородскихъ священниковъ 1636 г...), 31 стр. (*Lect. hist.*, 1902, II, *Mél.*).
- Rozdestvenskij T., *Mon. poésie* — Памятники старообрядческой поэзіи, М. 1910, XLIII+192 стр. (*Mém. Inst. archéol. Moscou*, VI).
- Rumjancev J. — Никита Константиновъ Добрынинъ («Пустосвятъ»), Сергіевъ-Посадъ, 1917, 658+385+IX стр.
- Rumjancev V., *Anc. bâtimens* — Древнія зданія Московскаго Печатнаго двора, М., 1869.
- Sabba — Указатель для обозрѣнія Московской патріаршей... ризницы и бібліотеки, изд. 3-е, М., 1858 III+126+VIII+292+40+IV+2 стр.
- Sakharov I., *Croyances* — Сказанія русскаго народа, изд. 3-е, Спб., I, 1841; II, 1849.
- Sakharov I., *Mém.* — Записки русскихъ людей, Спб., 1841.
- Sakharov V., *Textes eschatologiques* — Эсхатологическія сочиненія и сказанія въ древне-русской письменности, Тула, 1879, 248 стр.
- Sapožnikov, *Lettres des hiérarques orientaux* — Письма восточныхъ іерарховъ, Симбирскъ, 1898.
- Sapožnikov D. — Самосожженіе въ русскомъ расколѣ..., 161+VIII+171 стр. (*Lect. hist.*, 1891, III).
- Savelov, *Leçons* — Лекціи по русской генеалогіи, М., 1908, I, 116 стр.; II, 154 стр.
- Savvaitov, *Spaso-Priluckij* — Описаніе Вологодскаго Спасо-Прилуцкаго монастыря..., Вологда, 1884, 51 стр.

- Serge, *Calendrier* — Полный мѣсяцесловъ Востока, т. I, Восточная агиологія, М., 1875, XIV+330+198 стр.
- Siècles* — «Века». Исторический сборник, I, П., 1924, 198 стр.
- Skvorcov Dm., *Denys* — Діонисій Зобниновскій, архимандритъ Троицкаго-Сергіева монастыря..., Тверь, 1890, 444+IV+II стр.
- Skvorcov N., *Archéologie* — Археологія и топографія Москвы, М., 1913, 493+II стр.
- Smencovskij — Братья Лихуды, Спб., 1899, 459+LIII стр.
- Smirnov M., *Cabarets* — Нижегородскіе казенные кабаки..., Нижний-Новгородъ, 1913, 199 стр. (*Rec. Nijni*, XVI, 3).
- Smirnov P., *Morozov* — Правительство Б. И. Морозова и восстание в Москвѣ 1648 г., Ташкент, 1929, 84 стр. (*Trav. Asie centr.*, sér. III, *Hist.*, fasc. 2).
- Smirnov P., *Villes* — Города Московскаго государства въ 1-ой половинѣ XVII в., 190 стр. (*Nouvelles universitaires*, 1918, N° 1-2).
- Smirnov P.S., *Débats du XVIII^e s.* — Споры и раздѣленія въ русскомъ расколѣ въ первой четверти XVIII в., Спб., 1909, V+363+0168 стр.
- Smirnov P. S., *Forme du signe de croix* — О перстосложеніи для крестнаго знаменія и благословенія (*Lect. chr.*, 1904, I, pp. 24-44; 214-237; 378-405).
- Smirnov P. S., *Histoire du raskol* — Исторія русскаго раскола старообрядства, изд. 2-е, Спб., 1895, 275+34 стр.
- Smirnov P. S., *Questions* — Внутренніе вопросы въ расколѣ въ XVII в., Спб., 1898, OVII+CXXXIV+237+0121 стр.
 Contient une bibliographie critique des sources; un exposé des «conceptions du raskol sur l'époque», de «la vie du raskol dans l'Etat», du «raskol hors de l'Eglise», des débats sur les rites et sur les dogmes à l'intérieur du raskol; des annexes reproduisant des textes inédits.
- Smirnov S., *Le confesseur* — Древне-русскій духовникъ, М., 1914, VIII+290 стр. (*Lect. hist.*, 1914, II).
 Données précieuses sur la vie religieuse.
- Smirnov S., *Mat.* — Матеріалы для исторіи древне-русской покаянной дисциплины, М., 1914, VI+658 стр. (*Lect. hist.*, 1912, III).
- Smirnov S., *Saint-Sabba* — Историческое описаніе Саввино-Сторожевскаго монастыря, изд. 3-е, М., 1877, 166 стр.
- Sobolevskij, *L'Instruction en Moscovie* — Образованіе Московской Руси XV-XVII в. Рѣчь, читанная на годичномъ актѣ имп. Спб. университета, Спб., 1892, 23 стр.
- Sobolevskij, *Traductions* — Переводная литература Московской Руси XIV-XVII в., Спб., 1903, VIII+460 стр. (*Rec. sect. lit. r. Ac.*, LXXIV).
- Sobor Saint Michel* — Недумовъ, Московскій придворный Архангельскій соборъ, изд. 4-е, М., 1913, 64 стр.
- Soc. anc. lit. r.* — Общество любителей древней письменности.

- Sokolov, *Protestantisme* — Отношение протестантизма къ Россіи въ XVI и XVII вв., М., 1880, 8+450+38 стр.
- Soloviev S. — Исторія Россіи съ древнѣйшихъ временъ, Спб., 1894, кн. II (т. VI-XI), XII+1726 столб.; т. XI, Спб., 1861, 476+IV+VI-стр.; т. XII, Спб., 1862, 359+III стр.; т. XIII, Спб., 1863; т. XIV, Спб., 1864, 380+LIV стр.
- Soloviev VI., *Oeuvres* — Собрание сочинений, подъ ред. С. М. Соловьева и Э. Радлова, Спб., 1901-1907.
- Sorties des tsars* — Выходы государей, царей и великихъ князей... съ 1632 по 1682, подъ ред. П. Строева, М., 1844, 401+109 стр.
- Sreznevskij, *Histoire de l'Antéchrist* — Сказаніе объ антихристѣ въ славянскихъ переводахъ, Спб., 1874.
- Staševskij, *Esquisses* — Очерки по исторіи царствованія Михаила Феодоровича, ч. I, К., 1913, II+387+LVI стр.
- Staševskij, *Nijni* — Пятинна 142 г. и торгово-промышленные центры Московскаго государства (*Rev. Min. I. P.*, 1912, mai, pp. 79-114).
- Stepanovskij — Вологодская старина..., Вологда, 1890, 591+IX стр.
- Stoglav* — Стоглавъ, Казань, 1862, VII+438 стр.
- On peut consulter la trad. franç. de Duchesne, Paris, 1920.
- Stroev — Списки іерарховъ и настоятелей монастырей російскія Церкви, Спб., 1877, 10 стр + 1056 столб. + 64 столб.
- Stroev, *Livres Carskij* — Описаніе старопечатныхъ книгъ славянскихъ... купца И. Н. Царскаго, М., 1836, VIII+454 стр.
- Stroev, *Livres Tolstoj* — Обстоятельное описаніе старопечатныхъ книгъ... гр. Ф. А. Толстова, М., 1829, XXIV+592 стр.
- Stroev, *Mss. Carskij* — Рукописи славянскія и російскія, принадлежащія Ив. Никит. Царскому, М., 1848, 916 стр.
- Stroev, *Supp. aux livres de Tolstoj* — Описаніе старопечатныхъ книгъ славянскихъ, служащее дополненіемъ къ описаніямъ библиотекъ гр. Ф. А. Толстова и купца Царскаго, М., 1841, 8+276 стр.
- Subbotin, *Mat.* — Матеріалы для исторіи раскола за первое время его существованія, М., I-IX, 1874-1890.
- I: Documents sur Avvakum, Neronov, Théodore, etc...; II: Documents sur le concile de 1666-1667; III: Documents sur la révolte de Solovki; IV: Oeuvres de Nicétas et Lazare; V: Oeuvres d'Avvakum; VI: Oeuvres du diacre Théodore; VII: Oeuvres d'Abraham; VIII: Autres oeuvres d'Avvakum, Vie de Morozova, Débats du Kerzenec; IX: Réfutation de Nicétas par Ligaride. — Malgré ses lacunes, son caractère polémique et ses négligences dans la reproduction des textes, ce recueil demeure indispensable.
- Sumcov, *Gizel'* — Иннокентій Гизель (Къ исторіи южно-русской литературы XVII в), Кіевъ, 1884, 44 стр. (*Ant. Kiev*, 1884, N° 10, pp. 183-226).
- Sup. A. H.* — Дополненія къ актамъ историческимъ.

- Sup. aux Ss. Pp.* — Прибавленія къ изданію твореній св. отцевъ въ русскомъ переводѣ.
- Suvorov N. — Учебникъ церковнаго права, 5-е изд., М., 1913, 531 стр.
- Suvorov N., *Le Sauveur-aux-pierrailles* — Описаніе Спасокаменнаго что на Кубенскомъ озерѣ монастыря, Вологда, 1871, 87 стр.
- Syrsov — Возмущеніе соловецкихъ монаховъ - старообрядцевъ въ XVII в., Кострома, 1888, 313 стр.
Monographie indispensable, utilisant les archives de Solovki.
- Ščapov — Сочиненія, Спб., 1906, I, 803 стр.; II, 620 стр.
- Ščepotiev, *Matvėev* — Ближній бояринъ А. С. Матвѣевъ, какъ культурный политическій дѣятель XVII в., Спб., 1906, 105 стр.
- Šeremetev P., *Bélozero* — Зимняя поѣздка въ Бѣлозерскій край, М., 1902, 180 стр.
- Šeremetev P., *Khovanskij* — О князьяхъ Хованскихъ, М., (1908), 168 стр.
- Šimko, *Le prikaz du Trésor patriarcal* — Патріаршій казенный приказъ..., М., 1894, V+361 стр. (*Invent. Arch. Min. Just.*, IX).
- Šljapin — Житіе праведнаго Прокопія Устюжскаго чудотворца и историческое описаніе Успенскаго Прокопьевскаго собора, Спб., 1903, 198+XIV стр.
- Šljapkin — Св. Дмитрій Ростовскій и его время 1651-1709, Спб., 1891 (*Mém. fac. hist.-phil. SPB.*, XXIV).
- Šmelev — Изъ исторіи московскаго Успенскаго собора, М., 1908, 214+V стр. (*Lect. hist.*, 1908, I, II).
- Šmurlo, *Russie et Italie* — Россія и Италія, IV (1927), IV+337 стр.
- Šušerin — Исторія о рожденіи и о воспитаніи и о житіи святышаго Никона, патріарха Московскаго и всея Россіи... М., 1871, VII+119 стр.. (réimprimé *Arch r.*, 1909, N° 9, pp. 1-110).
Sur sa valeur, voir plus haut, p. 122.
- Table des livres* — Оглавленіе книгъ, кто ихъ сложилъ, М., 1846, 30+90 стр. (*Lect. hist.*, 1846, III).
- Tatarskij — Симеонъ Полоцкій. Его жизнь и дѣятельность, М., 1886, 342 стр. (et *Sup. aux Ss. Pp.*, 1885, IV; 1886, I).
- Taušev — Исторія Кожезерскаго монастыря, Спб., 1858, 73 стр.
- Tikhomirov — Разинщина, М-Л, 1930, 143 стр.
- Tikhonravov — Сочиненія, т. II, М., 1898, 375+68 стр.
- Tikhonravov, *Apocryphes* — Памятники русской отреченной литературы, 2 т., М., 1863.
- Titov, *Fondations des Cryptes* — Вкладная книга Нижегородскаго Печерскаго монастыря, М., 1898 (*Lect. hist.*, 1898, I).

- Titov, *Ljubim* — Городъ Любимъ и упраздненные обители въ Любимѣ и его уѣздѣ, М., 1890, 60 стр.
Textes sur Capiton.
- Titov, *Rostov* — Описаніе Ростова Великаго, М., 1891, II+123+IV стр.
- Titov, *Saint-Macaire* — Троицкій Макарьевскій Желтоводскій монастырь, М., 1910, 160 стр.
- Titov, *Sibérie* — Сибирь въ XVII в. Сборникъ старинныхъ русскихъ статей..., М., 1890, XI+216+XXII стр.
- Tkhorževskij — Стенька Разин, П., 1923, 132+II стр.
- Tokmakov, *Bon Secours* — Историческое и археологическое описаніе Покровскаго дѣвичьяго монастыря въ г. Суздаль..., Владиміръ, 1913, 88 стр.
- Tokmakov, *Kiržač* — Историко статистическое описаніе г. Киржача, М., 1884, 366 стр.
- Trav. Asie centr.* — Труды Средне-азиатскаго гос. Университета.
- Trav. Černigov* — Труды черниговской архивной комиссіи.
- Trav. de Jaroslavl'* — Труды ярославской губернской ученой архивной комиссіи.
- Trav. de Kiev* — Труды Кіевской духовной Академіи
- Trav. de Kostroma* — Труды Костромскаго научнаго общества по изученію мѣстнаго края.
- Trav. de Rjazan'* — Труды Рязанской архивной комиссіи.
- Trav. de Vjatka* — Труды Вятской архивной комиссіи.
- Trav. de Vladimir* — Труды Владимірской архивной комиссіи.
- Trav. et ann.* — Труды и лѣтописи общества исторіи и древностей.
- Trav. Sib. or.* — Труды Восточно-сибирскаго отдѣла Имп. русскаго географическаго общества.
- Trav. 2° Congr. arch. rég.* — Труды 2-го областного археологическаго сѣзда въ Твери.
- Trav. 4° Congr. arch. rég.* — Труды 4-го областного историко-археологическаго сѣзда въ Костромѣ, Кострома, 1914, CXIX+307+129 стр.
- Undol'skij — Очеркъ старорусской библіографіи, М., 1871, 388 стол.
- Uspenskij A. — Царскіе иконописцы и живописцы XVII в. Словарь..., М., 1910, 402 стр.
- Uspenskij D. — Видѣнія Смутнаго времени (*Mess. d'Europe*, 1914, V).
- Ustrjalov, *Hist. de Pierre* — Исторія царствованія Петра Великаго, т. IV, Спб., 1858-1859.
- Ustrjalov, *L'armée russe* — Русское войско до Петра Великаго. Годичный торжественный актъ Спб. Университета, 1856 г.
- Uvarov — Voir *Mss. Uvarov*.
- Vengerov — Критико-біографическій словарь русскихъ писателей, т. I., Спб., 1889.
- Bibliographie précise et complète d'Avvakum.

- Verjužskij — Аѳанасій, архієпископъ Холмогорскій... Спб., 1908, VI+683 стр.
Très sérieuse monographie, utilisable pour la période suivant 1660.
- Veselovskij, *Recensements* — Сошное письмо. Изслѣдованіе по исторіи кадастра... Московскаго государства, М., I, 1915, XVI+442 стр.; II, 1916, 716 стр.
- Veselovskij — Памятники первыхъ лѣтъ русскаго старообрядчества, II, Спб., 1914, 28 стр. (*Annales de la Commission archéologique*, XXVI).
- Vie — Житіе протопопа Аввакума.
Se reporter pour le russe à l'*Edition acad.*, pour le français à ma *Vie de l'archiprêtre Avvakum*.
- Vie de Corneille — Ms. Khludov N° 270, 53 ff. (Musée historique de Moscou).
Voir plus haut, p. 313.
- Vie de Cyrille — Ms. de la Bibl. publ. de Leningrad O XVII, N° 48, f. 154 v. sqq.
Voir plus haut, p. 312.
- Vie de Denys — *Bibl. syn.*, ms. sl. N° 416.
Voir plus haut, p. 8.
- Vie d'Epiphane — Barskov, pp. 229-262.
Voir plus haut, p. 313.
- Vie d'Hilarion de Suzdal' — Voir Jérôme.
- Vie de Morozova — Житіе боярыни Морозовой, княгини Урусовой и Марьи Даниловой, (*Mat.*, VIII, pp. 137-203).
Voir plus haut, p. 338.
- Vie de Neronov — *Mat.*, I pp. 243-305.
Voir plus haut, p. 35.
- Vie de Nikon — Voir Šušerin
- Vie de Théodore Rtišev — B.A.R., V (1774), pp. 37-70; B.A.R. 2-me éd., XVII, pp. 396-422; à la suite de Kozlovskij.
- Vie du patr. Joachim — Житіе и завѣщаніе св. патр. Московскаго Іоакима, Спб., 1879, XX+149 стр. (*Soc. anc. lit. r.*, XLVII).
Instructive et digne de foi, mais imprécise. Autre édition par Savelov, Ostrogožsk, 1896, avec portrait.
- Vigne de Russie — voir Denisov.
- Viktorov — Описаніе записныхъ книгъ и бумагъ старинныхъ дворцовыхъ приказовъ, М., I, 1877; II, 1883, 660 стр.
- Vinogradov P., *Cathédrale de Vladimir* — Исторія кафедральнаго Успенскаго собора въ губ. г. Владимірѣ, Владимірѣ, 1905, 90 стр.
- Vinogradov N., *Mat. hist. Kostroma* — Матеріалы по исторіи, археології, этнографіи и статистикѣ Костромской губ., вып. IX, Кострома, 1915.
- Vinogradov N., *Recensement 1676* — Писцовая и межевая книги по г. Юрьевцу поволжскому..., Кострома, 1912, 280+II стр. (*Ant. Kostroma*, VII).

- Vinogradskij N. — Церковный соборъ въ Москвѣ 1682 г., Смоленскъ, 1899, 201+64+III стр.
- Voix de l'Eglise* — Голосъ Церкви, М.
- Vorobiev — О Московскомъ соборѣ 1681 - 82, Спб., 1885.
- Vostokov, *Musée Rum.* — Описаніе русскихъ и словенскихъ рукописей Румянцевскаго музеума, Спб., 1842, 899 стр.
- Vozdvizenskij — Историческое обозрѣніе Рязанской іерархіи... М., 1820, XIV+349 стр.
- Vremennik* — Временникъ имп. Московскаго общества исторіи и древностей російскихъ.
- Vysockij — Переписка кн. Е. П. Урусовой съ своими дѣтьми, М., 1915, 37 стр. (*Ant. et nouv.*, XX — 1916 —, pp. 14-48).
- Waldenberg — Древнерусскія учения о предѣлахъ царской власти... П., 1916, IX+463 стр.
- Zabëlin, *Essais* — Опыты изученія русскихъ древностей, М., 1873.
- Zabëlin, *Mat.* — Матеріалы для исторіи, археологіи и статистики г. Москвы, М., ч. I, 1884, 88+1394; ч. II, 1891, 20+1608 столб.
- Zabëlin, *Minin* — Мининъ и Пожарскій, прямые и кривые въ Смутное Время, М., 1901, IV+306 стр.
- Zabëlin, *Tsarines* — Домашній бытъ русскихъ царицъ въ XVI и XVII ст., М., 1869, VIII+670+178 стр.
- Zaozerskij — Царь Алексѣй Михайловичъ въ своемъ хозяйствѣ, П., 1917, 351 стр. (*Mém. fac. hist.-phil. SPB*, CXXXV).
- Zercalov, *Cyprien* — О неправдахъ и непригожихъ рѣчахъ Новгородскаго митр. Кипріяна (1627-1633), М., 1896 (*Lect. hist.*, 1896, II).
- Znamenskij — Биографическій очеркъ Неронова (*Interlocuteur orthodoxe*, 1869, I, pp. 236-282; 325-366).
- Zvërinskij — Матеріалъ для историко-топографическаго изслѣдованія о православныхъ монастыряхъ въ Россійской Имперіи, Спб., I, 1890, XVIII+294 стр.; II, 1892; VI+462 стр.
- Zyzykin — Патр. Никонъ, его государственныя и каноническія идеи, Варшава, 1931, 327 стр.

Table alphabétique des noms de personnes

L'italique, dans les noms, désigne les personnages considérés seulement comme auteurs; dans les chiffres, renvoie aux notes.

A

- ABAILARD, 468.
 ABBAS, shah, 19, 30.
 ABRAHAM, patriarche, 21, 425, 471, 479, 484.
 ABRAHAM, archimandrite, 12.
 ABRAHAM, moine de Lyskovo, 384.
 ABRAHAM, moine de Muraškino, 95.
 ABRAHAM, frère de Théoctiste, 338, 370.
 ABRAHAM, disciple d'Avvakum (Athanasie le fol en Christ), 324, 333, 338, 339, 341, 364, 365, 402, 415, 419, 432-434, 443, 444, 446, 453-456, 466, 504, 508, 525, 558.
 ACACE, ermite, 121.
 ACACE, ermite, 121.
 ACINDYNE DE JEAN, prêtre, 331, 419, 433.
 ADAM, 112, 113, 408, 470.
 ADRIEN, patriarche, 542.
 ADRIEN, archimandrite, 149.
 ADRIEN, abbé, 369.
 ADRIEN DE TROPHIME, prêtre, 52.
 AFANASIEV ZACHARIE, 65, 71, 204, 245.
 AETHON, 203, 313.
 AGATHON, disciple d'Avvakum, 334.
 AGATHONIC, 61.
 AGNÈS DE LANGEAC, 82.
 AGRIPPINE, fille d'Avvakum, 107, 109, 181, 227, 267, 268, 326, 423, 429.
 AKINOV JEAN, voevode, 255-258.
 AKIŠEV THÉODORE, centenier, 407, 409, 425, 430.
 AKSAKOV GEORGES, voevode, 187.
 ALEXANDRA Mère, v. MÉLANIE Mère.
 ALEXANDRE NEVSKIJ saint, 416, 420.
 ALEXANDRE, év. de la Vjatka, 171, 246, 248, 294, 296, 301, 305, 307, 329, 332, 338, 340, 365, 370, 374, 375, 384, 493, 522.
 ALEXANDRE, prêtre, 447.
 ALEXANDRE, de Rostov, 5.
Aleksšev Ivan, 451, 452.
 ALEXIS homme de Dieu, saint, 348.
 ALEXIS, métropolite de Moscou, saint, 101, 165, 285.
 ALEXIS STUDITE, patriarche, 57.
 ALEXIS MIKHAILOVIČ, tsar, 64, 70, 120, 121, 124-127, 136, 140, 159, 163, 165-167, 178, 191, 201, 215, 229, 298, 308, 312, 319, 323, 324, 325, 343, 349, 357, 359, 361, 362, 390, 395, 396, 426, 427, 456, 458, 476, 506, 511, 513, 522, 529, 538, 543, 547.
 ALEXIS D'ALEXIS, tsarevitch, 432.
 ALEXIS, clergeon de Caricyn, 316.
 ALEXIS, à Pustozersk, 407.
 AMAN, 510.
 AMBRIUS, 333.
 AMBROISE, métropolite, 566.
 AMBROISE, prêtre de Moscou, 223.
 AMBROISE, prêtre de Solovki, 391, 413.
Ambroise, 6, 31, 35, 497.
 ANANIE, 40, 41, 41, 93, 122, 192.
 ANASTASIE le Sinaïte, 131.
 ANASTASIE, femme d'Avvakum, 96, 97, 107-110, 142, 181, 199, 227, 259, 267, 269, 272, 276, 277, 326, 327, 366, 403, 420, 421, 422, 428, 435, 489, 552, 553.
 ANDRÉ de Césarée, 130.
 ANDRÉ de Constantinople, 130, 319.
 ANDRÉ de Crète, 509.
 ANDRÉ, prêtre, visiteur, 60.
 ANDRÉ, prêtre à Pustozersk, 424, 539, 540.
 ANDRÉ DE DENYS, v. DENISOV ANDRÉ.
 ANDRÉ, majordome de Morozova, 336.
 ANDRÉ, centenier, 520.
 ANDRÉ, tatar, 248, 292.
 ANGÉLIQUE, Mère, 115.
Anisimov, 551.
 ANNE, de Kašin, sainte, 153, 167, 516.
 ANNE D'AMOS, chez Morozova, 336, 337, 453, 457.
 ANNE D'ISIDORE, chez Morozova, 336.
 ANNE-AGATHE, Kalmyk, 239, 317, 327.
 ANTÉCHRIST, 6, 64, 69, 130, 150, 209, 213, 220, 227, 247, 250, 288, 290, 291, 292, 293, 295, 302, 303, 306, 309, 311, 316, 340, 341, 342, 343, 367, 408, 411, 417, 418, 419, 426, 433, 445, 449, 454, 456, 462, 465, 466, 480, 481, 522, 528, 532, 533, 536, 552, 555, 556, 558, 559, 561, 562, 567, 572.
 ANTIOCHUS d'Égypte, 466.
 ANTOINE, abbé de Murom, 339, 384, 434.
 ANTOINE, moine à Muraškino, 93.
 ANTOINE, lecteur, 239.
 ANTOINE KHVOROJ, 540.
 ANTOINE PODOLSKIJ, 13, 22.
 ANYSIA DE GABRIEL, chez Morozova, 336, 537.
 APOLLOS, 178.

AQUILINE, fille d'Avvakum, 109, 326, 423, 489.
 ARCADE, évêque, 566.
 ARCADE, empereur, 517.
 ARCADE, pseudo-évêque, 565.
 ARÉTHAS, sorcier, 270.
Arkhangel'skij, 253.
 ARISTÈNE, 151.
 ARISTOTE, 96, 154, 210, 482.
 ARIUS, 22, 329, 377, 418, 523.
 ARKHIPOV JEAN, messenger, 429.
 ARMENOPOULOS, 151.
Arnaud L., 296.
 ARNAULD, 257, 367.
 ARNAULD D'ANDILLY, 131.
 ARSÈNE, év. d'Elasson, 11.
 ARSÈNE LE GREC, 153-155, 209, 210, 213, 245, 250, 279, 289, 296, 303, 306, 310, 377, 522.
 ARSÈNE LE SOURD, 10, 11, 13, 28, 65.
 ARSÈNE, de Saint-Macaire, 95.
 ARSÈNE, de Sarpan, 448.
 ARTAXERCE, 510.
 ARTÈME de Verkol, saint, 256.
 ARTÈME, diacre, 174, 175.
 ATHANASE, saint, 153, 210, 287.
 ATHANASE, métrop. d'Iconium, 376.
 ATHANASE, archev. de Kolmogory, 243, 418, 543, 545, 549, 551.
 ATHANASE, diacre, 378.
 ATHANASE, disciple d'Avvakum et d'Épiphanie, 334, 466, 488.
 ATHANASE, fils d'Avvakum, 109, 326, 363, 423, 489, 553.
 ATHANASE, fol en Christ, v. ABRAHAM.
 AUGUSTIN, saint, 468.
 AUXENCE, du Pomorje, 526.
 AZARIAS, cellierier à Solovki, 410, 412.
 AZAR'IN SIMON, 4, 8, 34, 38, 39, 89, 129, 161.
 AZIMIT, 481.

B

BABINOV, 229.
 BABYLAS, disciple de Capiton, 341, 367, 368.
 BABYLAS, fol en Christ, v. BASILE LE DÉCHAUX.
Bakhrušin, 20, 150, 229, 253, 277, 533.
 BALAAAM, 510.
 BALSAMON, 151.
 BARANOVICH LAZARE, évêque, 349, 452, 458, 495.
 BARBE, à Tjumen', 532.
 BARLAAM, archev. de Rostov, 31, 60, 149, 172, 174, 175, 178, 289, 408.
 BARLAAM, moine chez Rtiščev, 350.
 BARNABÉ, v. BASILE DE NICÉTAS.
 BARONIUS, 354.
Barskov, 64, 202, 296, 313, 314, 326, 327, 331-334, 337-339, 341, 342, 367-369, 400, 406-409, 413-416, 420-423, 428-430, 433, 434, 440, 444, 446, 453-455, 458, 488, 521, 530, 546.

Barsov, 312, 448.
Barsukov, 52, 88, 430, 435.
Bartenev P., 178, 191-193, 324.
 BARTHÉLEMY, de Solovki, 310, 311, 339, 384, 391, 410, 412.
 BASILE, saint, 131, 143, 151, 210, 483, 503.
 BASILE III, 101, 395.
 BASILE ŠUISKIJ, tsar, 4, 5, 18, 92, 180, 181, 255, 256.
 BASILE, archiprêtre de Murom, 172.
 BASILE DE CLÉMENT, prêtre, 53.
 BASILE DE NICÉTAS (Barnabé), prêtre, 52, 53.
 BASILE DE THÉODORE, prêtre à Vjazniki, 342.
 BASILE, diacre d'Ustjug, 318.
 BASILE, diacre, 385, 386.
 BASILE DE BASILE, diacre, 389.
 BASILE, disciple de Neronov, 291.
 BASILE LE DÉCHAUX, 178, 332.
 BASILE L'HIRSUTE, 540.
 BASILE, énergumène, 143.
 BAŠMAK, v. VASILIEV TRET'JAK.
 BAŠMAKOV DOMITIEN, d'jak, 380, 396, 397, 406, 409.
 BAŠMAKOV JEAN, 348.
 BATY, 535.
 BEBEKHOV SIMÉON, 220, 224.
 BEKETOV PIERRE, 240, 241, 257, 259.
Belenson, 320.
Benešević, 151.
 BENJAMIN, sacriste à Solovki, 410.
 BENOÎT, Grec, 127.
Berkh, 36, 90, 91, 136, 178, 229, 426, 432, 494, 498.
 BERYNDA, 23, 74.
 BEZUMOVA, 546, 553.
 BĖGIČEV J., 20.
 BĖLIKOV, 565.
BĖlokurov, 69, 125, 126, 128, 149, 150, 151, 153, 155-158, 160, 163, 183, 201, 203, 204, 206, 208, 210, 211, 230, 245, 278, 280, 284, 285, 303, 305, 306, 330, 357, 372, 432, 443, 458.
 BĖLSKIJ, 5.
 BJELOBODSKI JAN, 541, 542.
 BLANK BASILE, 317.
 BLASTARES M., 151.
 BOEHME JACOB, 494.
 BOGDANOV SILAS, 289, 290, 291, 292, 444.
Bogojavlenskij, 458.
Bogorodickij, 44.
Bogoslovskij, 102.
 BOLOTNIKOV, 92, 256.
 BOLTIN BAIM, 233.
Bonč-Bruevič, 550.
 BORIS et GLĖB, saints, 77.
 BORIS D'ATHANASE, 334, 466.
 BORIS, correspondant d'Avvakum, 108, 508.
Borozdin, 144, 246, 250, 254, 264, 271, 310, 313, 333, 480, 488, 512, 546.

Bothvidi, 16.
 BOTTONI, 495.
 BOURBON, HENRI DE, 118.
 BREMOND, abbé, 352.
Brilliantov, 542.
 Broglie, E. de, 80.
Bucinskij, 27, 54, 231.
 BUDNY SIMON, 16, 17, 22.
 BUJNOV-ROSTOVSKIJ, 241.
 BUKHVOSTOV BASILE, 400.
 BULATNIKOV ALEXANDRE, 38, 39.
Burcev A., 551.
 BUTURLIN MICHEL, 336.
Byčkov, 495.

C

Cabrol dom, 469.
 CALEPIN, 153, 210.
 CALVIN, 21, 22, 68.
 CAPITON, 35, 62-64, 341, 342, 368, 533, 540.
 CARLISLE, 318, 323, 345, 346.
 CATHERINE, sainte, 460.
 CATHERINE, nonne à Vjazniki, 368, 447.
 CATHERINE II, 543, 565.
 CHANTAL, JEANNE DE, 337.
 CHARLES II, roi, 345.
 CHRISTIAN IV, 22, 70.
 CHRISTINE, reine, 176.
 CIECHANOWIECKI ALEXIS, 365.
 CIECHANOWIECKA EUDOXIE, 365, 366.
 CLÉMENT d'Alexandrie, 210.
 COLLINS SAMUEL, 347.
 COMNÈNE, saint, 516.
 CONDÉ, 118.
 CONON, de Nijni, 171.
 CONSTANTIN, 206, 215.
 CONSTANTIN LE BARBU, 11.
 CONSTANTIN [PALÉOLOGUE], 502.
 CORNEILLE, saint, de Rostov, 5.
 CORNEILLE, métrop. de Kazan, 95, 169, 170, 175, 191, 194, 195, 234, 294.
 CORNEILLE, métrop. de Tobolsk, 532.
 CORNEILLE, de la Vodla, 63, 313, 394, 446, 559.
 CORNEILLE, fils d'Avvakum, 109, 226.
 CORTEZ, 257.
 COSME et DAMIEN, saints, 267.
 COSME, prêtres de Moscou, 330, 331.
 COSME, du Starodubje, 330, 452, 558.
 COSME, prêtre de Moscou, ami d'Avvakum, 330, 525.
 COSME, prêtre, frère d'Avvakum, 75, 201, 372, 387.
 COSME, diacre de Jaroslavl', 373, 378.
 COSME DE BASILE, de Lyskovo, 187.
 COSME DE JOSEPH, clergéon, 333.
 CROMWELL, 288.
Cvčtaev, 17, 21, 22, 30, 68-70, 136, 151, 176, 494, 497, 542.
 CYPRIEN, saint, 210.
 CYPRIEN, métropolitaine, 10, 57.

CYPRIEN, archév. de Tobolsk, puis Novgorod, 27, 28, 29, 230.
 CYPRIEN NAGOJ, fol en Christ, 332, 333, 361, 362, 459, 460, 501-502, 504, 506, 508.
 CYRIAQUE, 15.
 CYRIAQUE DE CYRIAQUE, 316.
 CYRILLE d'ALEXANDRIE, saint, 210.
 CYRILLE DE JÉRUSALEM, saint, 6, 69, 154, 210.
 CYRILLE, saint, apôtre des Slaves, 511.
 CYRILLE III, patriarche, 207.
 CYRILLE, év. et métrop. au XIX^e s., 566.
 CYRILLE, de la Suna, 312-314, 446.
 CYRILLE, de Novoezero, 167.
 CYRILLE, fils d'Artémon, 75.
 ČADUEV BASILE, centenier, 415.
Čarykov, 345, 459.
Čerepanov, 533.
 ČERKASSKIJ DIMITRIJ, 348.
 ČERNCOV DANIEL, 524.
 ČERTKOV GRÉGOIRE, 236, 240.
 ČIRKIN JOSEPH, cellier, 370.
 ČISTOGO NAZAIRE, 136.
 ČUBAROV PORPHYRE, centenier, 409, 410.
Čukmaldin, 83.

D

Dakhnovič, 44.
 DALMAT, 242, 243.
 DAMASQUIN, sous-diacre, 205, 287.
 DANIEL, prophète, 490, 504, 505.
 DANIEL, saint, de Pereslavl', 169.
 DANIEL, de Solovki, 539.
 DANIEL, métrop., 67.
 DANIEL, archiprêtre de Kostroma, 171, 174, 187, 188, 190, 191, 200, 213, 214, 220-222, 227, 340, 504.
 DANIEL, archiprêtre de Temnikov, 171, 221, 443.
 DANILOV DENYS, 336.
 DANILOV HYACINTHE, colonel, 336, 457, 460.
 DANILOVA MARIE, 336-338, 457-461, 466, 476, 499, 500, 504, 538.
Danzas Mlle, 573.
 DAŠČENKO GABRIEL, colonel, 452.
 DAŠKOV, prince, 399.
 DAVID, roi, 113, 510, 511.
 DÉMOSTHÈNE, 210.
 DENISOV ANDRÉ, 559, 560.
 DENISOV SIMÉON, 63, 334, 436, 501, 546, 560.
 DENYS L'ARÉOPAGITE, 210, 377, 394, 484, 485.
 DENYS, saint de Pereslavl', 5.
 DENYS, archimandrite, 8-14, 21, 22, 28, 32-34, 38-40, 65, 71, 469, 498.
 DENYS, archimandrite grec, 303, 329, 352, 356, 393.
 DENYS, de Smoljany, 448.

DENYS, prêtre, 386.
 DENYS DE THOMAS, potier, 447.
 DEVLET-GHIREJ, 278.
Dieu, 62.
 DIMITRIJ DONSKOJ, saint, 381.
 DIMITRIJ, saint, év. de Rostov, 63, 450, 494, 533.
 DIMITRIJ, chapelain d'Anne Miloslavskaja, 331, 334, 338.
 DIMITRIJ, fils d'Ivan le Terrible, 3, 19, 38.
 DIMITRIJ, Faux, tsar, 3, 7, 9, 17, 19, 178, 255.
 DIMITRIJ DE CYPRIEN, boulanger, 333.
 DIOGÈNE, 482.
 DIOSCORE, hérétique, 416.
Djakonov, 117.
 DJATLOVSKIJ DENYS, 370.
Dmitriev, 124, 357.
Dmitrievskij, 16, 104.
 DMITRIJ, prêtre à Moscou, 423.
Dobrokhoto, 71.
Dobrynkin, 172.
Doelger, 80.
Dokušae, 123.
 DOLGORUKIJ les, 433, 514.
 DOLGORUKIJ GEORGES, 461, 514, 515.
Dolgorukij Jean, 146.
Dolgorukov, 335.
 DOMINIQUE, saint, 352.
 DOMITIEN, prêtre (Daniel), 369, 405, 531-533, 535.
 DOMITIEN, d'jak, v. BAŠMAKOV DOMITIEN.
 DOMNA, femme de Lazare, 425, 555.
 DOMNINE, sainte, 535.
 DOROTHÉE, abbé, 485.
 DOROTHÉE, canonarque, 12.
 DOROTHÉE, moine, 34.
 DOSITHÉE, abbé, 314, 446-449, 456, 508, 526, 536, 537, 548, 554, 555, 558, 559.
 DOSITHÉE, moine, 447.
 DOSITHÉE, moine à Novgorod, 209.
 DOSITHÉE, de Milčev, 451.
Dosithée, 30, 134, 135, 149, 173, 411, 516.
 DOSTOEVSKIJ, 571, 572.
 DRABIK, 494.
Družin, 553.
Družinin, 310, 312, 313, 315, 338, 415, 416, 428, 451, 474, 484, 488, 530, 546, 551, 554.
Duchesne, 58, 180, 185.
 DVJAKOV, 71.

E

EBERS, résident suédois, 198, 345.
Edemskij, 572.
 EDIGEJ, 242.
Eding, 2.
Einhorn, 459.
 ELAGIN JEAN, 434-437, 440, 441, 467, 486, 545, 546.

ELÉAZAR, d'Anzer, 38, 122-124.
 ELÉAZAR, de Tobolsk, 238, 239, 317.
 ELIE, prophète, 400, 418, 465, 466, 510, 514.
 ELIE, év. de Novgorod, 100.
 ELIE, abbé de Solovki, 134, 216, 218, 291, 297, 310, 311, 394.
 ELIE, abbé de l'Epiphanie, 28.
 ENOCH, 418, 465, 466.
 EPHREM, saint, 130, 211-213, 287, 353, 408.
 EPHREM, curé doyen, 174.
 EPHREM, moine de Dalmat, 242.
 EPIPHANE, saint, 133.
 EPIPHANE, saint, de Chypre, 470.
 EPIPHANE, ami de saint André, 130.
 EPIPHANE, de Kiev, 413.
 EPIPHANE LE SAGE, 129.
 EPIPHANE, moine, 312-314, 394, 395, 397-402, 408, 420, 436, 437, 439-442, 446, 473, 484-486, 488, 508, 536, 537, 544, 545, 551, 559.
Esipov, 96, 97, 199, 201, 334, 546, 553.
 ETIENNE, saint de Surož, 218.
 ETIENNE év. de Suzdal', 304, 305.
 ETIENNE DE BONIFACE, 72, 121, 123-125, 127, 132, 137, 138, 142, 148, 150, 152, 154-159, 164, 166, 167, 170, 178, 190, 191, 193, 198, 199, 201, 208, 213, 214, 219, 221, 224, 227, 229, 235, 246-249, 284, 291, 294, 295, 299, 308, 321, 338, 352, 409, 431, 504, 517, 530, 554.
 ETIENNE, prêtre de Saint-Elie, 386.
 ETIENNE, prêtre de Belev et du Starodubje, 452, 558.
 ETIENNE, prêtre de Novgorod, 22, 121.
 ETIENNE, prêtre de Moscou, 331, 418, 525.
 ETIENNE DE LISIN, 368.
 ETIENNE LE PETIT, 368.
 EUDOXIE, impératrice, 517.
 EUDOXIE, femme de Neronov, 37, 47.
 EUDOXIE DE JEAN, 538.
 EUGÈNE (IV), pape, 502.
 EUPHÉMIE, veuve, 107, 143.
 EUPHROSYN, de Pskov, 394, 416.
 EUPHROSYN, moine de Kiev, 159.
 EUPHROSYN, ermite d'Andoma, 314.
Euphrosyn, 63, 369, 449, 531, 533, 535, 540, 550, 554, 555.
 EUPHROSYN, de Moscou, 553.
 EUPRAXIE, nonne à Vjazniki, 368, 447.
 EUTHYME, saint de Suzdal', 101.
 EUTHYME, abbé de Kargopol', 445.
 EUTHYME, moine du Miracle, 211, 212, 245, 305, 394.
 EUTHYME, moine de Solovki, 297.
 EUTHYME, ermite du Pomorje, 526.
 EUTHYME, ami de Neronov, 36, 37.
 EUTHYME, frère d'Avvakum, 75, 96, 107, 143, 201, 321.
 EUTYCHÈS, hérétique, 416.

ÈVE, 112, 113.
EZÉCHIEL, 484.

F

Famincyn, 50, 163.
Faminskij, 5.
FEDOROV, dizainier, 262.
FEDOROV BASILE, soldat, 400.
FEDOROV JUŠKA, 405.
Fedorov A., 101.
Fedorov K., 93.
FEFILOV, 242, 243.
FELHABER, pasteur, 70, 127.
Filimonov, 72.
Findeisen, 158, 159.
FIRSOV GÉRASIME, 135, 216, 218, 296, 297, 340, 384, 385, 413, 530.
Florovskij G., 573.
FOKIN JEAN, 329, 330, 522.
Forsten, 198, 288, 322, 345, 367.
FRANCKBEKOV D., 70, 254.
FRANCKBEKOV VILIM, 317.
FRANÇOIS D'ASSISE, saint, 352.
FRANÇOIS RÉGIS, saint, 80.
FRANÇOIS DE SALES, saint, 80, 337.

G

GABRIEL, patr. serbe, 284, 286.
GABRIEL, métrop. de Philadelphie, 287.
GABRIEL, métrop. de Nazareth, 206, 207.
GABRIEL, diacre de Nijni, 53, 73, 504.
GABRIEL, moine, 450.
GABRIEL, fol en Christ, 333, 364.
Gaciskij, 72, 160.
GALACTION, saint, 3, 5, 529.
Galitzin A., 345, 449.
GALIEN, 482.
GALJATOVSKIJOANNICE, 349, 495.
Gauthier, 37.
GÉDÉON, de Moldavie, 286.
GENNADE, moine, 445, 559.
Georgievskij, 102.
Geraklitov, 92.
GÉRASIME, archev., 170, 234.
GÉRASIME, archim. de Kostroma, 134, 170, 174, 187, 188.
GÉRASIME, prêtre, frère d'Avvakum, 75, 201, 321, 387.
GÉRASIME LE CHAPELIER, 540.
GERMAIN de Constantinople, 505.
GERMAIN, moine de Solovki, 297, 445.
GÉRONTE, prêtre de Solovki, 310, 411-413, 496.
Gibbenet, 126, 194, 250, 298-303, 322, 324, 344, 370, 371, 399.
Gillet, 320.
GIZEL' INNOCENT, 495.
GLADKOV PIERRE, 54.
GLAVINIČ, 126.
GODUNOV BORIS, 3, 17, 18, 196, 319.

GOGOL, 140, 570, 572.
GOLICYN BASILE, 552.
Golicyn, 18.
Gollerbakh, 82.
GOLOKHVASTOV, 275.
Golombievskij, 308.
GOLOSOV LUCIEN, 155.
Golubcov A., 15, 23, 65, 66, 68-71, 121, 212, 226, 292.
Golubev, 452.
Golubinskij, 57, 67, 76, 104, 149, 182, 344, 400, 516, 570.
GORDON P., 346.
Gorskij, 103, 149.
Goyau G., 441.
Grabar', 347.
Grass K., 562.
GRÉGOIRE DE NAZIANZE, saint, 131, 210, 354, 483, 484.
GRÉGOIRE DE NYSSE, saint, 354.
GRÉGOIRE LE GRAND, saint, 131.
GRÉGOIRE, métrop. de Nicée, 286.
GRÉGOIRE D'AMIRA, 505.
GRÉGOIRE, protodiacre, 218, 222, 225.
GRÉGOIRE D'ISIDORE, prêtre, 329, 330.
GRÉGOIRE, moine, v. NERONOV.
GRÉGOIRE, moine de Solovki, 444.
GRÉGOIRE, chez Avvakum, 365, 423.
GRÉGOIRE, vieux croyant, 534.
GRÉGORI JOH., 458.
GREKOV HÉRODION, 334, 430, 435, 461, 498, 538.
GRON, CHARLES DE, 177, 196.
GRON, JEAN DE, 177, 196, 198.
Gruzdev, 142.
GRUSZECKA, tsarine, 541.
Gudzij, 527.
GUSTAVE-ADOLPHE, 17.

H

HABACUC, 74.
HAMILTON, 345, 524.
HENRI IV, 80.
Herbigny, Mgr d', 570.
HERMOGÈNE, patriarche, 4, 7, 9, 58, 61, 158, 159, 178, 192.
HERMYLE, 172, 213, 214, 218, 228.
HÉRODE, 479.
HÉRODION DE THÉODOSE, prêtre, 278, 279, 328-330, 351, 356.
HÉRODION, prêtre de Moscou, 172, 306.
HÉRODION, v. GREKOV.
HÉRODOTE, 210.
HILARION DE JACQUES, archev., puis métrop. de Rjazan', 94, 95, 170, 302-304, 330, 350, 352, 356, 367, 374, 389, 390, 392, 393, 397, 398, 477-479, 493, 514, 522.
HILARION métrop. de Suzdal', 84, 93, 94, 102, 142.
HILARION, abbé, 129.

HILARION, archer, 444.
 HILARION DE JEAN, officier, 456, 460.
Hilpisch, 320.
 HIPPOCRATE, 482.
 HIPPOLYTE, saint, 130, 408, 417.
 HOMÈRE, 154.
 HUS, 22.

I

IEVLEV, 496.
 IGNACE DE LOYOLA, saint, 80.
 IGNACE, saint de la Vodoga ou de Lom, 35, 199, 371.
 IGNACE, patriarche, 3, 7.
 IGNACE, moine-diacre de Solovki, 384, 445, 446, 518, 519, 529, 555, 559.
 IGNACE, moine de Bělbaš, 315.
 IGNACE DE JEAN, chez Morozova, 337, 434, 530.
Ikonnikov, 9, 245.
Il'minskij, 207.
 INNOCENT II, 468.
Innocent, 79.
 IRÈNE, fille du tsar Michel, 68, 201, 236, 266, 460.
 IRINARQUE, saint, 5, 32, 129, 512.
 ISAAC, de Dalmat, 243.
 ISAÏE, prophète, 112, 413, 463, 484, 504, 505, 511, 512.
 ISAÏE, majordome, 334, 455.
 ISAKOV, 174.
 ISIDORE, métrop., 6, 289.
 ISIDORE, prêtre de Moscou, 331, 494, 525, 528-530.
 IVAN LE TERRIBLE, 2, 3, 5, 134, 157, 159, 166, 178, 200, 256, 314, 319, 390, 510.
Ivančîn-Pisarev, 256.
 IVANOV ARTÉMON, 75.
 IVANOV BASILE, diacre, 278.
 IVANOV HÉRODION, cosaque, 227.
 IVANOV NICÉPHORE, prêtre, 443.
 IVANOV PARTHÈNE, d'jak, 305, 375.
 IVANOV THÉODORE, archiprêtre, 183.
Ivanov F., 4.
Ivanov P., 162.
Ivanovskij, 157, 436.
Izvèkov, 39, 109, 121, 149, 201, 332, 338, 357, 431, 497.

J

Jacimirskij, 20, 458.
 JACQUES, saint, 141.
 JACQUES, prêtre, père d'Hilarion de Rjazan', 94, 119, 170.
 JACQUES, prêtre de Nijni, 386.
 JACQUES, cosaque, 268.
Jagič, 131.
Jagoditsch, 551.
Jakubov, 59, 120, 176.
 JARCEV HILARION, centenier, 428.

JARCEV ELISÉE, centenier, 411.
 JAROSLAV, 318.
 JAVORSKIJ ÉTIENNE, 553.
 JEAN-BAPTISTE, saint, 503.
 JEAN, saint, 418, 472, 480.
 JEAN CHRYSOSTOME, saint, 23, 39, 46, 47, 51, 72, 84, 85, 131, 137, 157, 186, 205, 207, 210, 218, 223, 290, 323, 355, 384, 390, 418, 419, 470, 483, 491, 503, 511, 517.
 JEAN CLIMAQUE, saint, 131, 491.
 JEAN DAMASCÈNE, saint, 11, 131, 154, 247, 402, 413, 470, 475, 505, 509.
 JEAN, archipr. de Cronstadt, 572.
 JEAN, prêtre de Moscou, 158.
 JEAN, prêtre de Nijni, 52.
 JEAN, curé de Kolyčëvo, 93.
 JEAN, prêtre, de Nikol'skoe, 37.
 JEAN, prêtre, oncle du diacre Théodore, 331.
 JEAN III, grand-prince, 395.
 JEAN (IV), tsar, v. IVAN LE TERRIBLE.
 JEAN ALEKSĖEVICH, 432, 547, 548.
 JEAN, de Kolomna, 559.
 JEAN, trésorier de Morozova, 336.
 JEAN, feutrier à Nijni, 316.
 JEAN, disciple de Théodore, 419.
 JEAN, fol en Christ de Kolmogory, 444.
 JEAN, fol en Christ d'Ustjug, 318.
 JEAN D'ANANIE, v. HILARION, métrop. de Suzdal'.
 JEAN D'AVVAKUM, 106, 109, 181, 199, 201, 216, 227, 264, 326, 334, 366, 387, 419, 420, 422, 423, 428, 434, 435, 452, 453.
 JEAN DE DANIEL, prêtre, 222-224.
 JEAN D'HÉRODION, 118.
 JEAN DE LUCIEN, archiprêtre, 13.
 JEAN DE NAZAIRE, chantre, 278.
 JEAN DE PHOCAS, v. FOKIN JEAN.
 JEAN DE SIMÉON, diacre, 369.
 JEAN DE TRYPHON, 334, 339.
 JEAN-CASIMIR, roi, 344.
 JÉRÉMIE, patriarche, 414.
 JÉRÉMIE, hérétique, 66.
Jérôme, 41, 93.
 JEVLEVICH IGNACE, 349, 357.
 JOACHIM, archim., métrop. et patr., 103, 350, 357, 358, 378, 392, 393, 397, 456, 459, 495-498, 501, 514-516, 522, 525, 542, 544, 550.
 JOACHIM, prêtre de Nijni, 53.
 JOACHIM, ermite de Šartoma, 32.
 JOANNICE II, patr., 207.
 JOANNICE, métrop., 573.
 JOB, de l'A.T., 263, 441.
 JOB, patriarche, 3, 7, 9, 178, 192.
 JOB DE TIMOTHÉE, 314, 450-451, 457, 530.
 JONAS, de l'A.T., 505.
 JONAS, métrop., 15, 218, 285, 289, 290, 292, 302, 356, 393, 420.
 JONAS, abbé, 169.

JONAS, moine de Kazan, v. KRASENSKIJ.
 JONAS, correspondant d'Avvakum, 529, 530.
 JONES, colonel, 177.
 JOSAPHAT I, patr., 54, 55, 65, 101, 204, 313, 417, 467, 472, 512.
 JOSAPHAT II, patr., 390, 408, 433, 448, 458, 495, 498, 522.
 JOSAPHAT, archev. de Tver', 451.
 JOSAPHAT, prêtre, 451, 558.
 JOSAPHAT, disciple d'Avvakum, 453.
 JOSAPHAT DE CYRIAQUE, 38.
 JOSEPH LE MÉLODE, saint, 509.
 JOSEPH, saint de Volokolamsk, 23, 372, 469.
 JOSEPH, d'Alexandrie, 21.
 JOSEPH, patr., 61, 65, 69-72, 100, 137, 149, 155, 168, 191-193, 204, 313, 417, 418, 453, 498, 512.
 JOSEPH, archev. d'Astrakhan, 302.
 JOSEPH, archev. de Suzdal', 375.
 JOSEPH, archiman. de Khutyn', 397.
 JOSEPH, archim. de Novospasskij, 370.
 JOSEPH, archim. de Solovki, 412, 444, 445.
 JOSEPH, moine de Caricyn, 316.
 JOSEPH, moine à Kem', 445.
 JOSEPH, des Armuriers, 540.
 JOSEPH, tailleur, 453, 454, 525.
 JOSÈPHE FLAVIUS, 23, 154, 509.
 JOSUÉ, 504, 505.
 Jovius, 16.
 JULIEN L'APOSTAT, 22, 323.
 JUSTINE, 333, 460, 499.

K

Kabanov, 443.
 Kalačev, 104.
 KALITIN JEAN, 393.
 KAMYNNIN JEAN, 317, 391.
 Kapterev, 7, 26, 61, 67-69, 121, 127, 132, 135, 154, 156, 157, 208, 249, 283, 284, 295, 300, 302, 304, 343, 375, 389, 390, 393, 458, 514.
 Karabinovič, 448.
 KARALDEEV, major, 370.
 Karataev, 17, 128, 129, 131, 153.
 KARPOV DANIEL, voevode, 173.
 Kaškin, 194.
 KATYREV-ROSTOVSKIJ, 22, 349.
 KAZANEC NICÉTAS, 369.
 Kazanskij, 14.
 Kedrov, 2.
 Khabarov, 254, 255, 266.
 Kharitonov JEAN, prêtre, 290.
 Kharlamov, 35.
 Kharlampovič, 7, 15, 24, 29, 45, 69, 153-155, 160, 350, 358, 495, 497.
 Kharuzin, 134, 162, 171.
 KHILKOV les, 433.

KHILKOV BASILE, 233, 235, 243, 525.
 KHILKOV JACQUES DE BASILE, 525.
 KHILKOV JEAN, 250, 277.
 KHILKOVA ANNE, femme de Jacques, 525.
 KHILKOVA, femme de Basile, 240.
 KHITROVO BOGDAN, 298.
 Khokhlov G., 566.
 KHONENEV ADRIEN, 515, 539.
 KHOVANSKIJ les, 433.
 KHOVANSKIJ JEAN D'ANDRÉ, 336, 346, 536, 548, 549.
 KHOVANSKIJ JEAN DE JEAN, 334, 455, 466.
 Khramcovskij, 45, 53, 54, 72.
 KHRUŠČOV les, 433.
 KHRUŠČOVA HÉLÈNE, 328, 458, 460, 461, 537-539.
 KHVOROSTININ, 19, 20, 349.
 KILBURGER, 494.
 KIRČEVSKIJ les, 569, 572.
 Kirillov I.A., 354.
 KIVROEV JACQUES, 445.
 Klenk, 501.
 Ključevskij, 20, 31, 123, 127, 129.
 Klipunovskij, 35.
 KOKOŠILOV JEAN, 100.
 KOLESNIKOV BASILE, 257, 258, 261.
 KOLESNIKOV JEAN, 258.
 Kolosov, 154.
 KOLYČOV MATHIEU, 30.
 KOL'COV MILOSLAV, 252.
 KOL'COV NICÉPHORE, 257, 258.
 Konoplev, 3.
 KOPYSTENSKIJ Z., 66.
 KOPYTOVSKIJ ALEXIS, 334, 526, 527.
 KOROLENKO, 82, 566, 571.
 Koschmieder, 158.
 KOSSOV S., 153, 154.
 KOTTER, 494.
 KOZLOV, 292.
 Kozlovskij, 127, 194, 322.
 Kozminskij, 122.
 Kožančikov, 415, 550.
 Krainskij, 142.
 KRASENSKIJ JONAS, 443.
 KRASNYY, 181.
 KRASULIN JEAN, 444.
 KRAŠENINNIKOV, v. SIMÉON-SERGE.
 KRIŽANIČ, 126, 128, 135, 161, 231, 270, 279-281, 531, 532.
 KRJUKOV DENYS, 186.
 KRUSSEBJORN, 59.
 KRYLOV ANTOINE, 28, 38.
 KRYŽANOVSKIJ, 45.
 KUČUK, 278.
 KURAKIN GRÉGOIRE, 312.
 KURAKINA, 123.
 KURCEWICZ JOSEPH, 29, 32, 54, 101.
 KUZMIŠČEV, 499.
 Kuznecov, 319.

L

LACTANCE, 522.
 LADISLAS, 7, 88, 154, 256.
Lantages, 82.
 Lanz H., 508.
 LAURENT, métrop. de Kazan, 294, 304, 350, 443, 522.
 LAURENT, archev. de Tver', 244.
 LAURENT, prêtre, 218.
 LAZARE, prêtre, 213, 227, 278-282, 306, 369, 385, 389, 394, 395, 397-402, 405-409, 413, 425, 431, 436, 437, 439, 441, 446, 448, 471, 473, 475, 476, 520, 531, 533, 544, 551, 555, 558.
Lebedev, 493.
Lebreton J., 211.
 LEFORT, 514.
Legrand, 245, 458.
Legras, 386.
 LE JEUNE, 441.
 LÉON DE MATHIEU, prêtre, 342.
 LÉONIDE, disciple de Capiton, 367, 368.
 LEONTIEV BULAT, v. AZAR'IN SIMON.
 LEONTIEV C., 572.
 LEONTIEV THÉODORE, 454.
 LEONTIEV ZAMJATNJA, 453, 525.
 LEONTIEVA EUDOXIE, 453-454, 525.
 LEONTIEVA MARIE, 454.
 LÉOPOLD, empereur, 346.
 LESLY, 21, 176, 198.
 LIGARIDE PAISIOS, 301, 302, 349, 367, 375, 385, 390, 436, 495, 514.
Likhač, 344.
Lilčev, 452.
 LILIENTHAL, 367.
Lilov, 6, 69.
 LISIN JEAN, 368.
 LIISOVSKIJ, 2.
 IJACKIJ E., 551.
 LJUBAVA, chez Morozova, 336.
Ljubavskij, 150.
Ljubomirov, 266, 560.
 LOBANOV-ROSTOVSKIJ, 255.
 LOBKOV JEAN, 396.
 LODMA, messenger, 428.
 LOGINOV THÉODORE, 289, 290.
 LOMKOV MATHIEU (Métrophane), 240, 378.
 LOMONOSOV, 131.
 LONGIN, préchantre, 11, 12, 33.
 LONGIN, archiprêtre, 171, 172, 174, 216, 217, 225, 227, 248, 504.
Loparev, 252, 274, 555.
 LOPUCKI S., 347.
 LOPUKHIN ABRAHAM, 367-369, 447.
Lubimenko, 48, 176, 288, 345, 367, 514.
 LUC, saint, 125.
 LUC, disciple d'Avvakum, 423, 435, 436.
 LUCIEN, martyr, 367.

LUCIEN DE CYRILLE, confesseur du tsar, 301, 351.
 LUCIEN, vieux-croyant, 526, 527.
 LUTHER, 21-23, 68, 468.
 LUTOKHIN GEORGES, 396.
 LYKOV, 5.
Lyseck, 495.
 L'VOV BOGOLËP (BORIS), 123.
 L'VOV GRÉGOIRE, 123.
 L'VOV PIERRE, voevode, 435.

M

MABILLON, 80, 352.
 MACAIRE, saint des Eaux-Jaunes, 95.
 MACAIRE, saint de l'Unža, 516.
 MACAIRE, patr. d'Antioche, 283-288, 352, 389, 398, 448, 497, 518.
 MACAIRE, métrop. de Moscou, 57, 58, 129, 157, 200, 294, 301, 305, 306.
 MACAIRE, métrop. de Novgorod, 195.
 MACAIRE, archev. de Tobolsk, 27.
 MACAIRE, archim. des Cryptes, 71.
 MACAIRE, archim. de Solovki, 501.
 MACAIRE, ermite du Bělbaš, 315.
 MACAIRE DE COSME, neveu d'Avvakum, 387.
Macaire, métrop., 15, 16, 27, 100, 127, 135, 141, 192, 284-286, 302, 312.
Macaire, archim., 53, 397, 448.
 MACEDONIUS, 416.
 MAHOMET, 479.
 MAHOMET (II), 502.
 MAHOMET IV, 502.
 MAISTRE J. DE, 82, 570.
Majkov V., 58, 159.
 MAKSIMOV, dizainier, 261.
Maksimov, 87, 138, 256, 313, 314, 363.
 MALAXE, 418, 480, 481.
Malinin, 372, 460.
 MANASSÉ, 511.
 MANETHA, sainte, 535.
Mansvetov, 211, 498.
 MARC D'ÉPHÈSE, 502.
 MARC, moine, 31.
 MARC, ermite de Topezero, 565.
 MARC, père d'Anastasia, 96, 269.
 MARCEL, archev. de Vologda, 24, 149, 175, 199, 228, 294, 306.
 MARCEL, sacriste, 12.
 MAREMIAMNE, femme de prêtre, 429.
 MARIAMNE, nonne à Vjazniki, 368, 447.
 MARIE L'ÉGYPTIENNE, sainte, 348.
 MARIE, tsarine, v. MILOSLAVSKAJA MARIE.
 MARIE, mère d'Avvakum, 81.
 MARIE, fille du diacre Théodore, 327.
 MARIE, fille de Jean d'Avvakum, 423, 489.
 MARIE, chambrière de Paškov, 326.
 MARINE, 107, 227, 327.
 Marks, 83.

MARSELIS, 70, 346, 494.
Martel A., 131, 152.
 MARTEMJANOV ŠESTOJ, 65, 158, 211.
 MARTHE, abbesse, 170, 171.
 MARTHE, du Kerženec, 448.
 MARTIN, jésuite, 6.
Martynov, 172.
 MARTYRE, moine, 296.
 MAŠIGIN, messenger, 429.
 MATHIEU, recenseur, 212.
 MATTHIEU, saint, 484, 509.
 MATVĚEV ANDRÉ, 458, 515, 545.
 MATVĚEV ARTÉMON, 345, 363, 367, 397, 398, 409, 432, 458, 494, 502, 514, 515, 545, 547.
 MAYERBERG, 345.
 MAXENCE, 535.
 MAXIME LE GREC, 9, 21, 67, 87, 205, 245, 247, 287, 297, 376, 377, 416, 417, 477.
 MAXIME, archiprêtre, 280.
 MAXIME, prêtre d'Efremov, 173, 174.
 MAXIME, prêtre de Moscou, 220.
 MAXIME, ermite du Bělbaš, 315.
 MAXIME, chantre, 33.
 MAXIME, fils de Théodore diacre, 308, 314, 429, 441, 468, 520, 521, 527, 536, 565.
 MEDVĚDEV SYLVESTRE, 75, 494, 541.
 MEDVĚDEVYKH M., 532.
 MEFFRETH, 153.
 MÉLANIE mère, 420, 453, 456, 457, 460, 461, 499, 500, 537.
 MÉLANIE, femme d'Ananie, 41.
 MELCHISEDECH, 477, 478.
 MÉLÈCE, patr. d'Antioche, 69, 247, 285, 297, 376, 377, 416.
 MÉLÈCE, métrop. de Rhodes, 207.
 MÉLÈCE D'ÉMILIEN, 52, 53.
Mel'nikov P., 92, 316, 546, 561, 565.
 MENESIUS, 346, 459, 495, 502.
 MERCURE DE GRÉGOIRE, archiprêtre, 342, 368.
 MERCURE DE LUCIEN, 334, 552.
 MEŠČERINOV, voevode, 496, 500, 501, 513, 522.
 MÉTHODE de Patara, 130.
 MÉTHODE, év., 301, 349.
 MÉTROPHANE, v. LOMKOV M.
 MICHEL, métrop. serbe, 175.
 MICHEL, archiprêtre, 172, 329, 339.
 MICHEL, archidiaque, 160.
 MICHEL, prêtre de la Passion, 214.
 MICHEL, ermite de Suzdal', 64.
 MICHEL, tsar, 1, 2, 7, 17, 18, 20, 49, 71, 92, 123, 124, 166, 176, 240, 372, 512.
 MICHEL, marchand, 554.
Miège Guy, 318.
 MIKHAJLOV THÉODORE, 367.
Mikhajlovskij, 458.
 MILESCU NIC. (SPAFARIJ), 458.
 MILJUTIN JEAN, 129.

MILOSLAVSKAJA ANNE DE PIERRE, 331, 334.
 MILOSLAVSKAJA MARIE, 186, 163, 193, 201, 229, 247, 335, 349, 383, 425, 431, 432, 547.
 MILOSLAVSKIJ IES, 514, 547.
 MILOSLAVSKIJ ÉLIE, 177, 198.
 MILOSLAVSKIJ JEAN, 334, 348, 357.
Milovidov, 341.
Milovskij, 6, 32.
 MILZIN JEAN, 234.
 MINA, père de Nicon, 92.
 MININ, 5, 5, 45, 180.
 MISAËL, év., 170-172, 175, 217, 244, 304.
 MITROPHANE, archim. 292.
Mjatljev, 202.
 MOHILA PIERRE, 127, 151-153, 307, 349, 519.
 MOÏSE, de l'A. T., 484, 504, 505.
 MOÏSE, abbé, 342, 368.
 MOKRINSKIJ, v. DALMAT.
Moreau, Dom, 520.
 MOROZOV BORIS, 89, 93, 94, 120-122, 125, 127, 136, 188, 202, 280, 334, 335.
 MOROZOV GLĚB, 188, 202, 334-336, 420, 432.
 MOROZOV JEAN DE GLĚF, 202, 335, 432, 456, 457, 491.
 MOROZOVA ANNE, 335.
 MOROZOVA THÉODOSIE (THÉODORA), 110, 188, 202, 334-339, 343, 362, 365, 392, 419-423, 429, 432-434, 446, 453, 454, 456-461, 466, 476, 477, 490, 491, 498-500, 502, 504, 513, 514, 521, 525, 530.
 MSTISLAVSKAJA IRÈNE, 34.
Mukhanov, 25.
 MYŠECKIJ, princes, 559.

N

NABUCHODONOSOR, 510.
 NARYŠKIN IES, 514, 524, 547.
 NARYŠKIN THÉODORE, 345, 524.
 NARYŠKINA EUDOXIE, 524.
 NARYŠKINA NATHALIE, 432, 454, 456, 476, 524, 547, 549.
 NASĚDKA JEAN, 4, 10, 11, 13, 22-24, 28, 34, 39, 65, 68, 71, 122, 128, 152, 209, 211, 512.
 NATHANAËL, prêtre grec, 245, 287.
 NATHANAËL, abbé de Kiev, 150.
 NATHANAËL, moine, 49.
 NATHANAËL, du Don, 451.
 NECTAIRE, archev., 314.
 NEČLOV GRÉGOIRE, 531.
 NEČLOV JEAN, voevode, 405, 406.
 NEGREBECKI, 541.
 NELEDINSKOJ BORIS, 223.
 NEMIROV, 161.

NÉONILLE, femme de Jean d'Avvakum, 326, 423.
 NÉOPHYTE, 560.
 NEPLJUEV LÉONCE, 489, 502.
 NERONOV JEAN, 34, 35-41, 45, 47-52, 59, 64, 65, 71, 72, 93, 119, 120, 122, 123, 132, 137, 139, 149, 155-161, 166, 169, 170, 172, 190, 192, 194, 195, 199-202, 208, 212-226, 244, 246-250, 282, 287, 291, 292, 294-296, 299-301, 307, 308, 316, 321, 325, 332, 338, 340, 350, 351, 353, 357, 362, 364, 370-373, 376, 384, 391, 395, 396, 420, 433, 434, 554.
 NESTORIUS, 416.
 Nevostruev, 330.
 NICANOR, archim., 216, 227, 307, 339, 355, 391, 410-413, 496, 501.
 Nicéphore, archevêque, 415.
 NICÉPHORE D'ANTOINE, archiprêtre, 171, 172, 398-400, 409, 546.
 NICÉTAS, saint, 330.
 NICÉTAS, confesseur du tsar, 71, 121.
 NICÉTAS, v. NICON.
 NICÉTAS DOBRYNIN, 287, 305, 339, 370, 373, 375, 376, 381, 383, 385, 391, 399, 505, 519, 548-550.
 NICÉTAS, moine, 391, 413.
 NICODÈME, de Kožeezero, 123.
 NICODÈME, cellerier, 391.
 NICOLAS, saint, 503.
 NICOLAS 1^{er}, 564.
 NICOLE, 80.
 NICON, saint, 38.
 NICON, de la Montagne noire, 212.
 NICON, 41, 64, 73, 92, 93, 95, 100, 102, 107, 122-125, 127, 132, 134, 137, 142, 148, 155-159, 164-166, 168-173, 178, 179, 191-198, 202, 203, 208-213, 215-222, 224, 225, 227, 229, 234, 235, 241, 243-251, 259, 279, 282-289, 291-296, 298-310, 312, 313, 316, 319, 322-325, 328-333, 337, 339-341, 343, 348, 352, 355, 357, 358, 364, 371, 373-377, 379, 383, 389, 390, 393, 407, 413, 416, 417, 419, 420, 426, 433, 434, 436, 443, 451, 455, 458, 467, 485, 495, 497, 498, 504, 510, 512, 514, 517-520, 522, 530, 531, 542, 557, 564, 565, 567, 569-573.
 NIKIFOROV A., 458.
 Nikolaevskij, 14, 28, 65, 66, 100, 127, 128, 138, 157, 178, 183, 185, 194, 210, 212, 245.
 Nikol'skij A., 170, 222.
 Nikol'skij K., 183.
 Nikol'skij N., 218, 297.
 Nikol'skij V., 106, 107, 109, 135, 181, 199, 225, 227, 236, 241-243, 252.
 NIL, diacre de Solovki, 310.
 NIPHON, év., 15.
 NIPHON, disciple de Job, 450, 451.
 NORDERMAN C., 494.

Novikov, 515.
 Novombergskij, 60, 347.
 Novosel'skij, 443.

O

OBRAZCOV, voevode, 3.
 ODOEVSKIJ, voevode, 3.
 ODOEVSKIJ NICOLAS, boiar, 331.
 ODOEVSKIJ SERGE, 331.
 Ogloblin, 232, 241, 253, 256, 300.
 Olcarius, 18, 20, 27, 43, 44, 45, 51, 54, 59, 79, 104, 133, 136, 176, 178, 216, 220.
 OLIER, 118.
 ONUPHRE, év., 566.
 ONUPHRE DE CLÉMENT, prêtre, 52, 53.
 ONUPHRE, du Kerženec, 448, 449, 531, 551, 556.
 ORDIN-NAŠČOKIN, 344, 541.
 ORÈKH SIMÉON, 290.
 Orlov A., 80.
 Osinskij, 131.
 OSTOLOPOV BORIS, 433.
 Ostrogorski, 347.
 Ostrovskij, 560.
 OTREPIEV GRÉGOIRE, 6, 38, 416.

P

PAC, 280.
 PACÔME LOGOTHÈTE, 129.
 PACÔME, diacre de Solovki, 391, 413.
 PACÔME, moine d'Izborsk, 443.
 PACÔME, moine, 204.
 PACÔME, disciple de Corneille, 209.
 PAISIOS, patr. d'Alexandrie, 389, 390, 398, 497, 517.
 PAISIOS, de Larissa, puis patr. de Constantinople, 207, 245, 283, 285, 287, 301.
 PAISIOS, patr. de Jérusalem, 153, 156, 203, 204, 206, 207.
 PAISIOS, de Thessalonique, 45.
 PALICYN ABRAHAM, 2, 4, 10, 38.
 PALICYN ANDRÉ, 20.
 PALLADE, 130.
 Palmer W., 302.
 PAL'ČIKOVA, abbesse, 328.
 PAMPHYLE, de Borovsk, 498.
 PANIN JOSEPH, 39.
 PAPHNUCE, prêtre, 451.
 PARTHÈNE II, patr., 157, 207.
 PARTHÈNE, abbé, 388, 391.
 PASCAL B., 355.
 Pascal P., 488.
 PASKIEWICZ, 256.
 PAŠKOV ATHANASE, 253-272, 275, 306, 324-326, 486, 490.
 PAŠKOV ISTOMA, 255.
 PAŠKOV JÉRÉMIE, 255, 262, 265, 270, 271, 326.

- PAŠKOV SIMÉON, 270.
 PAŠKOVA EUDOXIE, 267, 270, 326.
 PAŠKOVA THÈCLE, 267, 326.
 PATELLARI ATHANASE, 207, 215, 497.
 PAUL, saint, 33, 112, 157, 158, 248, 472, 474, 478, 504, 505, 511, 524, 528, 555.
 PAUL V, 152.
 PAUL, hérésiarque, 11.
 PAUL, métrop. de Tobolsk, 533.
 PAUL, archim., puis métrop., 349, 350, 356-358, 370, 372, 374, 378, 383, 387, 390, 393, 397, 398, 434, 455, 456, 459, 478, 494, 495, 514, 522, 525.
 PAUL, év. de Kolomna, 93, 170, 173, 174, 195, 214, 246, 250, 294, 312, 504, 556.
 PAUL, prêtre de Kostroma, 187.
 PAUL, abbé de Volokolamsk, 95.
 PAUL, moine, 566.
 Paul d'Alep, 104, 159, 180, 194, 196, 203, 215, 284-286, 288, 292, 294, 332, 333, 352, 460.
 Pavlov A., 66, 80, 152, 163, 254.
 Pervukhin, 348, 443, 451.
 Petrov, 444.
 Petrovskij M., 234.
 Petrovskij N., 151.
 Pëtukhov, 130.
 PHILARÈTE, patr., 4, 8, 14, 15, 16, 21, 22, 25-30, 37, 40, 49, 71, 103, 124, 136, 166, 193, 204, 214, 215, 298, 313, 314, 377, 408, 417, 450, 497, 498, 512.
 PHILARÈTE, archim. de Vladimir, métrop. de Nijni, 95, 397, 448.
 PHILARÈTE, archev. de Suzdal', 375.
 PHILARÈTE, ecclésiarque, 12, 21, 33, 65.
 PHILARÈTE, trésorier à Tobolsk, 242.
 PHILARÈTE, moine, 385.
 Philarète, év., 151.
 Philarète, moine, 66, 296.
 PHILIPPE, martyr, 535.
 PHILIPPE, métrop., 134, 135, 138, 145, 178, 192, 193, 197, 218, 247, 311, 389, 411, 503.
 PHILIPPE DE THÉOPHYLACTE, prêtre, 553.
 PHILIPPE, moine-prêtre, 12.
 PHILIPPE, moine, v. TROFIMOV THÉODORE.
 PHILIPPE, du Vyg, 561.
 PHILIPPE, marchand, 20.
 PHILIPPE, énergumène, 327.
 Philippov, 312, 445-447, 560.
 PHOTINE, veuve, 327, 365, 423.
 PIC DE LA MIRANDOLE, 468.
 Pierling, 6, 17, 459.
 PIERRE, saint, 435, 472, 480, 489, 504, 520, 527.
 PIERRE, de Damas, 297, 377.
 PIERRE, métrop. de Moscou, 165, 285, 298, 377.
 PIERRE, archipr., v. PAUL, métrop.
 PIERRE, prêtre de Nijni, 53.
 PIERRE, prêtre de Novotoržok, 533.
 PIERRE, père d'Avvakum, 75, 77, 81, 84, 97, 269.
 PIERRE, fils d'Ananie, 41, 94, 199, 222, 223.
 PIERRE I^{er}, tsar, 494, 498, 547, 548, 552, 567-569, 572.
 PIERRE DE PROCOPE, 559.
 PILATE, 504.
 PISCATOR, 347.
 Piskarev, 497, 525.
 PITIRIM, métrop. et patr., 295, 299, 301, 303, 304, 343, 350, 355-357, 372, 375, 445, 458-460, 493, 495, 522.
 PLATON, métrop., 567.
 PLATON, grec, 353, 464, 482.
 Platonov, 2, 4, 19, 20, 22, 34, 38, 58, 120, 129, 149, 159, 173, 180, 196, 233, 256, 345, 346, 361, 404.
 PLEŠČEEV frères, 246, 248.
 PLEŠČEEV ANDRÉ, 202, 250, 347, 353.
 PLUTARQUE, 154, 210.
 Pogodin, 432.
 POIMÈN, saint de Rostov, 5.
 POIMEN DE DANIEL, prêtre, 443.
 POIMEN, moine-diacre de Solovki, 444-446.
 POIMEN, moine à Novgorod, 209.
 Pokrovskij A., 13.
 Pokrovskij I., 26, 169, 172, 543.
 Pokrovskij N., 183.
 POLETAJ, 261, 264, 266.
 POLUEKHTOV DM., 278.
 POLYCARPE, de la Mezen', 407, 428, 429.
 POLYEUCTE DE MAXIME, prêtre, 226, 369, 444.
 POMELCOV FILKA, 261.
 POMMERENING, 154, 176.
 Popov A., 15, 443, 461, 481.
 Popov N., 566.
 Popov N. P., 570.
 PORPHYRE, de la Trinité, archim. de Vladimir, 34.
 PORPHYRE, à Tjumen', 532.
 POSNIKOV ANDRÉ, 431, 497, 514.
 Posoškov, 114.
 Possevin, 16, 83.
 POSTNIKOV ALEXIS, 289, 290, 291, 292.
 POTAPOV BASILE DE TIMOTHÉE, 53.
 POTEMKIN EPHREM, 315, 316, 339, 341, 368, 384-387, 448, 518, 519.
 POTEMKIN SPYRIDON, 125, 307-310, 315, 316, 339-341, 351, 370, 417, 419, 505.
 POTEMKINA JULIENNE, mère de Rtiščev, 125.
 POTOCKI PIERRE, 318.
 POUCHKINE, 570.
 Pourrat P., 118.
 POVOLJAEV VIRID, 173.
 POŹARSKIJ, 5, 160.

Preobraženskij A., 58, 61, 158.

PRIDEAUX W., 288.

Priležajeva, 185.

PRIŠVIN, 572.

PROCOPE, saint, 318.

PROCOPE DE JEAN, prêtre à Moscou, 420, 433, 525.

Procope, prêtre de Moscou, 157, 160.

PROCOPE, fils d'Avvakum, 109, 120, 181, 227, 266, 366, 387, 422, 423, 435, 552.

PRONSKOJ, 250.

PROTOPOPOV GRÉGOIRE, 225.

PROTOPOPOV PROCOPE, 235.

PROZOROVSKIJ JEAN, 367.

Prozorovskij, 75, 541, 542.

PYRRHE, 11.

PYTHAGORE, 482.

R

Rakhmanov, 300, 307, 354, 355.

RANCÉ, 352.

RAZIN STENKA, 431, 442, 443, 449, 450, 461.

Réau L., 347.

REPÑIN, 334, 336.

REUTENFELS, 457.

REVJAKIN NICOLAS, 318.

RINHUBER, 459.

Rjabušinskij Vl., 566, 573.

Rjazanovskij, 141.

Rodes, 165, 175-178, 189, 191, 193, 194, 198.

ROGOV MICHEL, 65, 69, 71, 167.

ROMANOV SABBA, 548, 550.

ROMANOV les, 122.

ROMODANOVSKIJ, 298.

Rosenkampf, 151.

ROZANOV V., 82.

Roždestvenskij N., 54, 60, 555, 557.

RTIŠČEV MAXIME, 258, 259, 275.

RTIŠČEV MICHEL, 202, 337, 358, 457.

RTIŠČEV THÉODORE, 125-128, 132, 137, 154, 155, 157, 159, 193, 198, 201, 202, 280, 295, 308, 321, 322, 325, 338, 349, 350, 353-355, 396, 482, 493.

RTIŠČEVA ANNE, 193, 195, 337, 506, 510.

Rumjancev, 245.

Rumjancev J., 304-306, 370, 375, 376, 383, 391, 447, 450, 526, 550.

RŽEVSKIJ JEAN, 275.

S

SABBA, saint, 57, 153, 168.

SABBA D'EUTHYME, archiprêtre, 180.

SABBACE saint, 196, 311, 411.

SABBACE, cellierier à Solovki, 410.

SABBACE, moine, v. ÉTIENNE DE BONIFACE.

SABBACE, recenseur, 23, 65, 212.

SABBACE, moine de Kostroma, 548.

SABBACE, moine de Pereslavl', 548.

SABBACE, du Pomorje, 526, 548.

SABELLIUS, 11, 416, 523.

SABELLIUS, prêtre, 451.

SAKHARNYJ JEAN, 334.

SAKHAROV, djak, 318.

Sakharov I., 12, 130, 162, 545.

SALOMONIE, martyr, 535.

SALOV GRÉGOIRE, 388.

SALOV JOSEPH, 380.

SALTYKOV les, 433.

SALTYKOV BORIS, boiar, 13.

SALTYKOV MICHEL DE MICHEL, boiar, 31, 178, 308, 334, 455.

SALTYKOV PIERRE DE MICHEL, 302, 334, 359.

SALTYKOV SERGE, 307, 308, 316, 355, 384.

SAMOJLOV ANDRÉ, 333, 338, 340, 354, 359, 361, 405.

SAPIEHA, 2, 5, 6, 321.

Sapožnikov D., 399, 533.

SATANOVSKIJ, 153.

SAVELOV JEAN, v. JOACHIM, patr.

Savelov, 71.

Savva, 20, 129, 402.

Savvaitov, 3, 199, 372.

SCHLEGEL FR., S.J., 495.

SCHLICK von, 136, 139.

SCHMALZ, 17.

Schtchoukine I., 555.

SEIT, 278.

SÉRAPION, archév., 61, 101-103, 135, 149, 163, 175.

SÉRAPION, archiprêtre, 376, 384.

SÉRAPION, moine, 368, 447.

SERGE, saint, 4, 37, 38, 149.

SERGE, hérésiarque, 11.

SERGE, archim., de Jaroslavl', 392, 397, 410, 411.

SERGE, abbé de la Tolga, 307.

SERGE, abbé de l'Annonciation, 95.

SERGE, abbé de Krivozero, 315, 384.

SERGE, cellierier de Solovki, 297.

SERGE, moine, v. SIMÉON-SERGE disciple d'Avvakum.

SERGE, archipr. de Simbirsk, 172.

Serge, 57, 68.

SERVET, 22.

Severac J.-B., 562.

SÉVÈRE, hérétique, 416.

SIDOROV, 443.

SIGISMOND, 18.

SILAS de Rostov, v. BOGDANOV.

SILAS DE GRÉGOIRE, recenseur, 212.

SIMÉON, saint, du Volom, 31.

SIMÉON, métrop. de Tobolsk, 95, 170, 173, 226, 227, 229, 231-236, 240-246, 253, 254, 264, 271, 276, 277, 281, 282, 284, 300, 306, 369, 386.

SIMÉON DE POLOCK, 142, 349, 350, 357, 374, 375, 385, 398, 432, 494, 514, 515, 541.

SIMÉON, moine, 565.
 SIMÉON, prêtre de Kem', 445.
 SIMÉON DE TROPHIME, prêtre de Nijni, 52, 53, 69, 222.
 SIMÉON, prêtre sur la Šeksna, 533.
 SIMÉON-SERGE, disciple d'Avvakum, 185, 471, 488, 490, 517, 518, 523, 526, 531, 536-539, 548-551, 555, 556.
 SIMÉON, tsarevitch, 425.
 SIMÉON, dizainier, 439.
 SIMÉON, fol en Christ, 182, 186.
 SIMON, saint, d'Ustjug, 218.
 SIMON, archev., 314, 364, 371.
 Skarga P., 354.
 SKOPIN-ŠUJSKIJ, 5.
 SKRIPIN, marchands, 174.
 Skvorcov D., 8, 10, 14, 21, 33, 34, 38, 39, 161, 469.
 Skvorcov N., 30, 197, 330.
 SLAVINECKIJ EPIPHANE, 153, 154, 177, 210, 211, 245, 303, 304, 350.
 Smencovskij, 152, 541, 542.
 Smirnov M., 76, 161, 164.
 Smirnov P., 404.
 Smirnov, P. S., 63, 67, 121, 136, 144, 149, 150, 225, 243, 308, 312-314, 338, 416, 418, 419, 433, 445, 446, 449, 451, 452, 454, 455, 477, 488, 505, 516, 518, 523, 527, 530, 534, 540, 546, 555, 556, 559-561, 565, 572.
 Smirnov S., 129.
 Smirnov S. I., 78, 80, 100, 114, 115, 116, 254, 500, 569.
 Smolitsch I., 572.
 SMOTRICKIJ MÉLÈCE, 131, 204, 377, 416.
 SOBOLEVA ANNE, 337, 456.
 Sobolevskij, 54, 83, 87, 127, 155, 458.
 SOCIN, 16, 22.
 Sokolov, 126.
 SOKOVNIN les, 202.
 SOKOVNIN ALEXIS, 457, 499, 500.
 SOKOVNIN THÉODORE, 322, 457, 500, 514.
 SOLOMONIE, sainte, 101.
 Soloviev S., 14, 60, 75, 167, 197, 541.
 SOLOVIEV VL., 571.
 SOMMER JEAN, 16.
 SOPHIE, princesse, 544, 547-550, 552, 554.
 SOPHIE, chambrière, 326.
 SOPHONIE, prêtre, 93.
 SOPHONIE, prophète, 340.
 SOPHONIE, de Šarpan, 448.
 SOPHRONE, év., 566.
 SOROKIN MICHEL, 261.
 SOSTHÈNE, moine, 370.
 SPAFARIJ, v. MILESCU.
 SPYRIDON, évêque, 354.
 SPYRIDON, moine, 433.
 Sreznevskij, 130.
 STADEN VOI, colonel, 458.
 Staševskij, 2, 44, 90.
 STAVROVECKIJ, v. TRANQUILLION.
 STEPANOV JEAN, 227.

STEPANOV ONUPHRE, 269.
 Stepanovskij, 174, 318.
 STÉPHANIE, chez Morozova, 457.
 Storožev, 21.
 STREKALOVSKIJ THÉODORE, 369.
 Stremoukhoff, 570.
 STREŠNEV HÉRODION, 325.
 STREŠNEV SIMÉON, 163, 301, 302.
 Stroev, 30, 49, 103, 104, 151, 152, 155, 157, 167-170, 194, 195, 211, 215, 314, 315, 446.
 STROGONOV les, 42, 347.
 STRUNA JEAN, 236, 239, 240, 243, 284.
 Subbotin, 35, 221, 245, 247, 332, 354, 375, 408, 415, 451, 455, 458, 551, 556.
 SUGER, 80.
 SUKHANOV ARSÈNE, 204, 206, 207, 285, 287, 330, 340, 376, 417, 427.
 Sultanov, 395.
 Sumcov, 495.
 SUSLOV, 553.
 Suvorov N., 31, 151.
 SVEŠNIKOV N., 261.
 SYLVESTRE (Ier), pape, 206.
 SYLVESTRE, archim., métrop. de Kru-tica, 167, 170, 212, 221.
 SYLVESTRE, archev., 3, 3, 7.
 SYLVESTRE, diacre, 316.
 SYMÉON D'ÉPHÈSE, saint, 319.
 Syrcov, 173, 216, 217, 297, 298, 307, 310, 311, 343, 431, 501.
 SYSOËS D'ANDRÉ, prêtre, 371, 372.
 ŠAKHOVSKOJ SIMÉON, 18, 19, 71.
 Ščapov, 62, 270.
 Ščepkin, 90.
 Ščepotiev, 345.
 ŠČERBATOV, voevode, 360.
 Ščukin, 121, 256, 310.
 ŠEREMETEV BASILE, 51, 52, 136, 138, 139, 201, 326.
 ŠEREMETEV EUDOXIE, 201.
 ŠEREMETEV MATHIEU, 139.
 ŠEREMETEV PIERRE, 139, 420, 532.
 Šeremetev, 334, 387.
 Šimko, 26, 100, 183, 184.
 Šljapin, 318.
 Šljapkin, 459.
 Šmelev, 183, 184.
 Šmurlo, 7, 495.
 ŠUISKIJ, tsar, v. BASILE, tsar.
 Šušerin, 41, 122, 125, 167, 173, 178, 209.

T

Tatarskij, 350.
 Taušev, 123.
 TECHANOWICZ, 280.
 TEMNOJ, 553.
 TÉRENCE, archiprêtre, 5.
 TÉRENCE, prêtre, 369.
 TĚLNOJ IVAŠKO, 261.

- THÉOCTISTE, abbé, 169, 247, 248, 300, 307, 330-332, 338, 340, 351, 355, 362, 364, 365, 370, 374, 384, 405, 434, 453.
 THÉOCTISTE, moine, 501, 513.
 THÉODORA, du Kerženec, 448.
 THÉODORA, veuve, 548.
 THÉODORE STRATÉLATE, saint, 348.
 THÉODORE, diacre, 67, 75, 83, 172, 308, 312, 314, 325-327, 329, 331-333, 338, 339, 351, 358, 364, 365, 369, 370, 372, 374, 375, 376, 378-381, 383, 389, 392, 399, 407-410, 415-417, 419, 420, 428, 434, 436, 437, 439, 441, 467-479, 485, 512, 513, 515, 518-523, 527, 535, 540, 541, 544-546, 551, 556, 558, 565.
 THÉODORE, cellier, 248.
 THÉODORE ALEXEÏEVICH, tsar, 159, 330, 432, 446, 458, 514, 515, 529, 541, 545, 547.
 THÉODORE IVANOVICH, tsar, 1.
 THÉODORE, boulanger, 6.
 THÉODORE, énergumène, 243, 316.
 THÉODORE, fol en Christ, 202, 320, 326, 327, 333, 340, 355, 356, 392, 421-423, 429, 430, 435, 456, 459, 491.
 THÉODORET, 69, 205, 247, 297, 376, 377.
 THÉODOSE, saint de Kiev, 57.
 THÉODOSE, archim. de la Sija, 217.
 THÉODOSE, abbé de Saint-Jean-Chrysostome, 169.
 THÉODOSE, abbé de Spaso-Priluckij, 174.
 THÉODOSE LE TORT, 68.
 THÉODOSE, diacre, 433.
 THÉODOSE, empereur, 337, 414.
 THÉODOSE DE BASILE, 560.
 THÉODOTE, prêtre, 369.
 THÉODOTE, diacre, 369.
 THÉOGNOSTE, 192.
 THÉOPHANE, pair. de Jérusalem, 13, 30, 215, 414.
 THÉOPHANE, métrop. de Paléopatras, 127.
 THÉOPHANE, moine de Saint-Daniel, 292.
 THÉOPHANE, moine de Kiev, 45.
 THÉOPHILE, patr. d'Alexandrie, 323, 517.
 THÉOPHYLACTE, 248, 299.
 THÉRAPONT, archim., 170.
 THÉRAPONT, moine, 372.
 THOMAS D'AQUIN, saint, 80, 96, 352, 469.
 THOMSON, lieutenant, 176.
 THYRSE, prêtre, 226.
 Tieghem Ph. van, 85.
 Tikhomirov, 443, 449.
 Tikhonravov, 24, 96, 140, 425, 451, 494, 550.
 TIMOTHÉE, moine du Ćir, 551.
 TIMOTHÉE, du Pomorje, 526.
 TIMOTHÉE DE MARC, 395, 396.
 TITE D'ÉMILIEN, v. TYKHON, archim.
- TITE DE MEMNON, 334, 338, 420, 434.
 TITE, chantre, 37.
 Titov, 53, 62, 94, 95, 121, 149, 239.
 Tkhorževskij, 431, 443.
 Tokmakov, 101, 275, 348.
 TOLBUZIN HILARION, 233, 271.
 TOLSTOJ LÉON, 571, 572.
 TOLSTOJ PIERRE, 553.
 TOMILOV GEORGES, 447.
 TRAJAN, 535.
 TRANQUILLION, 24.
 TRIFILIJ, moine, 452.
 Trochu, 140, 145.
 TROFIMOV THÉODORE, 278-281, 306, 369, 397, 405, 446, 531.
 TRUBECKOJ ALEXIS, boiar, 225, 289.
 TRYPHON, martyr, 296.
 TRYPHON, prêtre, 52.
 TUKHAČEVSKIJ GABRIEL, 515.
 TUKHAČEVSKIJ JACQUES, 552.
 TULUPOV GERMAIN, 38, 129.
 TVARDOKHLËB, 17.
 TYKHON, saint de Rostov, 5.
 TYKHON, archim. de Saint-Daniel, 52, 53, 169, 171, 228, 291, 294.
 TYKHON, abbé de Saint-Nicolas, 163.
- ## U
- Undol'skij, 525.
 UN'KOVSKIJ LUCIEN, 292.
 URUSOV BASILE DE PIERRE, 336, 461, 462.
 URUSOV PIERRE, 335, 456, 461.
 URUSOVA ANASTASIE, 336, 462, 463.
 URUSOVA EUDOXIE DE PROCOPE, 335-338, 422, 454, 456-461, 463, 476, 490, 499, 500.
 URUSOVA EUDOXIE DE PIERRE, 336, 462.
 Uspenskij A., 159, 348.
 Uspenskij D., 5.
 Ustrjalov, 346, 514.
 UŠAKOV SIMON, 72, 348, 431, 448.
 Uvarov, 30, 35, 54, 88, 101, 247, 301, 305, 306.
- ## V
- Vakhramëev, 35, 256.
 VALDEMAR, 68-70, 127, 136, 150, 196.
 Varlaam, 329.
 VASILIEV TRET'JAK, 225, 227, 305, 306.
 Vasiliev Ath., 481.
 VASKA, 126.
 VELIČKOVSKIJ PAISIOS, 569.
 Vengerov, 96.
 Vereščagin, 171.
 Verjužskij, 168, 217, 243, 418, 545, 551.
 Vernadskij, 257.
 Veselovskij, 117, 406, 409, 425, 430, 444.

VIANEY J., 140, 145.
 Viktorov, 54, 149, 159, 198, 357.
 VIKULIN DANIEL, 559.
 VINCENT, abbé, 381, 383, 387, 388.
 VINIUS ANDRÉ, 458.
 Vinogradov A., 71.
 Vinogradov N., 182.
 VITALIEN, moine de Solovki, 298.
 Vjazemskij, 483.
 VLADIMIR, archiprêtre d'Ustjug, 318.
 Vlasov Pierre, 300, 307.
 VOLKONSKAJA PÉLAGIE, 453.
 VOLKONSKOJ, les, 433.
 VOLOKHOV, voevode, 430, 431, 496.
 VOLYNSKIJ TH., 88, 90, 99, 105.
 VONIFATIEV STEFAN, v. ÉTIENNE DE BONIFACE.
 Vorobiev, 544.
 VOROTYNSKIJ ALEXIS, 93.
 VOROTYNSKIJ JEAN, 93, 387, 459.
 Vostokov, 75, 167, 552.
 Vozdviženskij, 96, 172, 173, 174, 493.
 VSEVOLOŽSKIJ R., 136.
 Vvedenskij A., 171, 188.
 Vvedenskij S., 171.
 VYGOVSKIJ, 322.
 Vysockij N., 461, 462.
 VYŠESLAVCEV, 516.

W

Waldenberg, 166.

X

XÉNIE, servante à Mezen', 423.

XÉNIE D'AVVAKUM, 109, 272, 326, 423.
 XÉNIE DE GABRIEL, 537, 538.
 XÉNIE DE JEAN, chez Morozova, 422, 456, 461, 530.
 XÉNIE DE JEAN, à Kolyčevo, 93.

Z

Zabělin, 5, 89, 121, 136, 163, 202, 216, 321, 329, 330, 331, 336, 395, 432, 454, 458, 459, 516.
 ZACHARIE, recenseur, v. AFANASIEV.
 ZADORIN S., 72.
 ZAKHAROV JEAN, 444, 445.
 Zamyslouskij E., 455.
 Zaozerskij, 94, 120, 346, 351, 396, 432.
 ZASECKIJ JEAN, 373.
 Zercalov, 29, 149.
 ZINOVIEV DMITRIJ, 255, 266, 271.
 ZIZANIE ÉTIENNE, 6, 67.
 ZIZANIE LAURENT, 23, 209, 469.
 ZJUZIN G., 91, 371.
 Znamenskij, 35.
 ZOSIME, saint, 196, 311, 411.
 ZOSIME, 210.
 ZUBOV ÉTIENNE, 372.
 ZUBOV JEAN, 367, 368, 388.
 Zvěrinskij, 31, 35, 54, 62, 372, 381.
 ZYZYKIN, 301.
 Ždanov, 483.
 Želëznyj Théodore, 334.
 ŽELJABUŽSKIJ, 345.
 ŽEREBCOV DM., voevode, 405.
 ŽMAEV, 546, 553.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	IX
---------------	----

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGLISE RUSSE APRÈS LE TEMPS DES TROUBLES : ASPIRATIONS A LA RÉFORME

I. Les conséquences matérielles et morales du Temps des troubles. — II. Le réveil religieux : besoin de réforme morale, haine des Latins, méfiance à l'égard des autres orthodoxes (Russes de l'Ouest et du Sud; Grecs), exaltation de l'orthodoxie moscovite.....	1
<i>Première période (1616-1633) : Philarète et Denys.</i> I. Denys de la Trinité et la correction des livres. — II. Philarète repousse le latinisme, réprime le libertinage, réfute le protestantisme, censure les livres « lituaniens », mais tolère les influences protestantes. — III. Philarète administrateur; bureaucratie et fiscalité patriarcales. — IV. Le mouvement religieux dans les ermitages et les monastères : le « séminaire » de la Trinité.....	8
<i>Deuxième période (1633-1645) : Jean Neronov.</i> I. Les années d'apprentissage de Neronov; à la Trinité, auprès de Denys; à Lyskovo, auprès d'Ananie. — II. Nijni-Novgorod. — III. Neronov, curé de la Résurrection à Nijni. — IV. La <i>Supplique</i> de 1636. — V. Les deux tendances : réforme dans l'Église et mysticisme individuel. Capiton. — VI. L'Hôtel de la presse et les nouveaux livres. — VII. Les dernières années de Neronov à Nijni.....	35

CHAPITRE II

AVVAKUM. LA FORMATION DE L'HOMME (1620-1640)

I. Grigorovo et le pape Pierre. — II. L'éducation religieuse d'Avvakum par sa mère. — III. Sa formation intellectuelle. — IV. Ses jeux et ses relations à Grigorovo. — V. Ses courses dans les environs. — VI. Son mariage avec Anastasie et son départ.....	74
--	----

CHAPITRE III

LE PRÊTRE. LA FORMATION DU PASTEUR (1640-1647)

I. L'ordination. — II. Lopatišči. — III. Avvakum père de famille. — IV. Avvakum prédicateur et confesseur. — V. Ses démêlés avec les autorités	99
--	----

CHAPITRE IV

LE RÉFORMATEUR (1647-1651)

- I. Avvakum et les siens partent pour Moscou. — II. Le cercle de la Cour : le tsar Alexis, son confesseur Étienne, Nikon et Rtišev. — III. L'Hôtel de la presse. — IV. Les premières mesures de réforme morale et ecclésiastique. — V. Avvakum à Moscou. — VI. Le second séjour à Lopatišči. — VII. Lopatišči après Avvakum..... 119

CHAPITRE V

L'ARCHIPRÊTRE (1652)

- I. Les « amis de Dieu » dirigent l'Église. — II. Le *Livre de la foi* et la *Kormčaja*; efforts pour l'instruction : Grecs et Kieviens. — III. La réforme paroissiale : *edinoglasie*, chant textuel, chant harmonique; Neronov à N.-D. de Kazan. — IV. Le rigorisme moral. — V. Le clergé au premier rang dans l'État. — VI. Les « amis de Dieu » promus aux prélatures et archiprêtres. — VII. Le carême de 1652. — VIII. Avvakum à Jurevec..... 148

CHAPITRE VI

LA HALTE A MOSCOU ET LA RUPTURE (juin 1652-septembre 1653)

- I. L'élection de Nikon et ses premiers actes. — II. Avvakum à Notre-Dame de Kazan et à la Cour. — III. Moscovites et Grecs. — IV. Les deux coups d'État de Nikon : à l'Hôtel de la presse; le mandement sur le signe de croix et les prosternations. — V. La résistance des « amis de Dieu » est brisée : Longin, Neronov, Avvakum arrêtés... 190

CHAPITRE VII

A TOBOLSK (fin 1653-29 juin 1655)

- I. Siméon, archevêque de Tobolsk. — II. Avvakum, archiprêtre de l'Ascension : ses pénitents, l'affaire Struna, la mission chez Dalmat. — III. Les événements de Moscou : suite de la réforme, Paul et Neronov, la peste de 1654-1655..... 228

CHAPITRE VIII

AVEC PAŠKOV EN DAOURIE (29 juin 1655-fin juin 1662)

- I. Paškov et les préparatifs de l'expédition. — II. Le départ. Avvakum reçoit le knout. — III. De la Tunguska à la Nerča. — IV. De la Nerča au retour 252

CHAPITRE IX

LE RETOUR (juin 1662-février 1664)

- I. De Fort-Irgen à Tobolsk. — II. Avvakum à Tobolsk. — III. Les réformes de Nikon et l'opposition en Russie contre elles. — IV. Après la démission de Nikon, l'incertitude du tsar et les noyaux de résistance des vieux-croyants. — V. Avvakum à Ustjug : Théodore le fol en Christ 274

CHAPITRE X

DU RETOUR A L'EXIL (début de février-29 août 1664)

- I. Avvakum et ses rapports avec le tsar, Paškov et ses familiers. — II. Avvakum et les vieux-croyants de Moscou. — III. Chez la dame Morozova. — IV. Intransigeance théorique et compromis pratiques. — V. Les influences occidentales. Siméon de Polock. — VI. Avvakum champion du christianisme ascétique. — VII. Le tsar se décide pour la nouvelle Église : Avvakum est exilé..... 321

CHAPITRE XI

TRIBULATIONS ET DÉFINITIVE RUPTURE
(29 août 1664-29 août 1667)

- I. Kolmogory et Mezen' : la conversion d'Eudoxie Ciechanowiecka. — II. Avvakum ramené à Moscou. Expédition de Lopukhin. Arrestation de Théodore, Nicétas, Neronov. — III. Le concile de 1666 et l'excommunication. — IV. A Saint-Nicolas sur Ugrěša : Nicétas et Théodore faiblissent, Avvakum reste ferme. — V. Transfèrements. Devant le concile de 1667. Supplice de Lazare et Épiphanie et sentence d'exil 360

CHAPITRE XII

LES PREMIÈRES ANNÉES D'EXIL (30 août 1667-14 avril 1670)

- I. Pustozersk. Les *Suppliques* de Lazare et l'arrivée de Théodore. — II. Solovki en révolte déclarée. — III. La *Réponse des orthodoxes* et les lettres d'Avvakum à ses dirigés de Moscou. — IV. Le courrier de 1669; la lettre au tsar. — V. A Moscou : Morozova et Abraham. Les poursuites. — VI. Les exécutions sur la Mezen' et à Pustozersk.... 403

CHAPITRE XIII

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : EN FACE DE LA GRANDE PERSÉCUTION
(14 avril 1670-1672)

- I. Au lendemain de la mutilation. — II. La grande persécution de 1670-1672 et les centres de résistance : Pomorje, Kerženec, Don, Starodubje. — III. Les prisons : Trifilij, Abraham, Morozova et Uru-sova. — IV. Les instructions d'Avvakum aux fidèles..... 439

CHAPITRE XIV

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : DISPUTES ET TRAVAUX
(1670-1674)

- I. Débats théologiques. — II. Les premiers Sermons. — III. Le traité sur la Divinité et la créature. — IV. La *Vie* d'Avvakum et la *Vie* d'Épiphanie. — V. Lettres à la famille, à Morozova, aux chrétientés. 467

CHAPITRE XV

DANS LA PRISON SOUTERRAINE : LES DERNIÈRES ANNÉES
(1675-1682)

- I. L'âge de Joachim : mort des captives de Borovsk, fin de Solovki, mort d'Alexis. — II. Avvakum docteur de la vieille foi : sermons, lettres, commentaires. — III. Les détenus sous le nouveau règne : lettre d'Avvakum au tsar Théodore, espoirs trompés et lettre à Siméon-Serge. — IV. Reprise des disputes théologiques : la lettre du diacre Théodore à son fils Maxime et l'*Évangile éternel* d'Avvakum. — V. Correspondance d'Avvakum avec les chrétiens ; les problèmes du moment : rapports avec l'Église officielle, mariage, autodafés. — VI. Le projet de Dosithée. — VII. Le concile de 1681 et l'exécution.. 493

ÉPILOGUE

- I. Les journées de 1682. — II. Le culte d'Avvakum ; Anastasie et Jean. — III. Les débats du Kerženec, le Vyg et les divisions entre vieux-croyants. — IV. Déchéance de l'Église officielle. — V. Conséquences actuelles 547
- LISTE DES OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ (pour servir de Bibliographie).... 575
- INDEX DES NOMS DE PERSONNES..... 599
- TABLE DES MATIÈRES 615

Imprimerie E. AUBIN ET FILS,
à LIGUGÉ (Vienne).
